ŒUVRES

DE J. F. DUCIS

SUIVIES DES ŒUVRES

DE M. J. DE CHÉNIER.

IMPRIMERIE D'AD. ÉVERAT et Ce,
rue du Cadran, n. 14 et 16.



ŒUVRES

DE J. F. DUCIS

SUIVIES DES OEUVRES

DE M. J. DE CHÉNIER.



A PARIS.

LEDENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, 31.

1839.

NOTICE

SUR J. F. DUCIS,

PAR MADAME WOILLEZ.

Ducis (Jean-François) naquit le 23 août 1733, à Versailles, où son père, originaire de Savoie, tenait un magasin de faïence et de verrerie, qu'il céda ensuite à un autre de ses fils [1].

L'éducation de Ducis fut simple et austère, beaucoup plus qu'élégante et polie. Il commença ses études dans une petite pension de Clamart, et les termina au collége de sa ville natale. Jusqu'alors, quoiqu'il montrât un goût naturel pour la poésie, aucun de ses essais n'annonçait encore l'homme de génie que nous admirons dans ses œuvres. Irrésolu dans le choix d'un état, et se refusant à prendre celui de son père, à qui néanmoins il ne voulait pas être à charge, il se décida, à l'âge de vingt-trois ans, à entrer en qualité de secrétaire auprès du maréchal de Bel-Isle, qui devint ministre de la guerre, et qui lui accorda peu de temps après une pension de deux mille livres.

Cette faveur inattendue, que Ducis devait entièrement à l'amitié de son protecteur, était pour lui un immense bienfait qui assurait son indépendance. Aussi, à dater de cette époque, se livra-t-il sans partage à son amour pour les lettres, qui lui semblaient être la seule carrière où il pût réussir.

Fréquentant avec une égale assiduité l'église et le théâtre, il se passionnait tour à tour pour l'éloquence de la chaire et pour nos chefs-d'œuvre dramatiques; mais, s'étant attaché ensuite à étudier Le Dante et Shakespeare, sa muse se nourrit de leurs sublimes fureurs, et il forma le projet de naturaliser sur la scène française les compositions du tragique anglais. C'était une entreprise hardie; car il fallait non-seulement qu'il réduisît aux proportions et qu'il soumît aux lois établies par notre système dramatique les ouvrages gigantesques de son modèle, mais il fallait encore qu'il en saisît tous les traits sublimes, qu'il les dégageât de leur alliage impur, et qu'il les rendît avec cette force, cette chaleur, cette vérité d'expression qui égale presque les droits du talent imitateur à ceux du génie original. C'est à quoi il s'essaya, et c'est à quoi il réussit à tel point, dans la tragédie d'*Hamlet*, que, dès cet instant, il se marqua une place glorieuse à la suite des grands maîtres qui ont illustré notre théâtre.

Nous ne parlerons pas ici de la première tragédie de Ducis, intitulée *Amélise :* lui-même ne l'a pas jugée digne de figurer dans la collection de ses *Œuvres*, et ce ne fut réellement qu'à l'apparition d'*Hamlet* (1769) que tout son talent se révéla. Créateur en imitant, il puisa dans son âme, bien plus que dans Shakespeare, les beautés qui abondent dans ce drame. La scène de l'urne est regardée comme l'une des plus admirables qui soient sur aucun théâtre : la terreur et le pathétique ne sauraient être portés plus haut, et jamais, depuis Corneille, le dialogue n'eut plus de force et de véhémence.

Dans *Roméo et Juliette*, qu'il fit jouer en 1775, Ducis mêla les couleurs du Dante à celles de Shakespeare. Le poëte italien et le poëte anglais méritaient d'être rapprochés; ils ont plus d'une analogie : l'un et l'autre ont brillé à des époques où la civilisation, encore incomplète dans les mœurs, commençait à peine dans les lettres, et, quels que soient leurs défauts, le temps n'a pas effacé la profonde impression qu'ils ont dû produire sur leurs contemporains, et n'a porté aucune atteinte à leur gloire. L'énergie de tous les deux se retrouve dans le poëte français.

Il quitta pourtant une fois ces modèles hasardeux, et

[1] On raconte à ce sujet que la mère de notre poëte, femme d'esprit, mais peu versée dans l'orthographe, disait gaiement, quand on lui demandait des nouvelles de son fils : « Duquel me parlez-vous? Est-ce de celui qui fait des verres (des vers) ou de celui qui en vend? »

tenta, dans *Œdipe chez Admète*, de réunir dans un même cadre les beautés les plus sublimes de Sophocle et d'Euripide. Il y réussit, et sa réputation en reçut un nouvel éclat. La Harpe, qu'on n'accusera pas d'indulgence, disait en parlant de cette pièce : « Le pathétique sombre et « profond du rôle d'Œdipe, la sensibilité douce et atten- « drissante de sa fille Antigone, des vers sublimes, d'une « simplicité touchante et énergique, des vers de situation « dignes de nos grands maîtres, voilà ce qui doit racheter « quelques défauts. Il y a peu d'exemples de ce degré de « chaleur et d'énergie. »

Ce fut vers ce temps (1775) que Ducis eut la douleur de perdre sa première femme, petite-nièce de Bourdaloue. Il trouva quelques consolations à ses regrets dans la bienveillance de Monsieur, comte de Provence, depuis Louis XVIII, qui se l'attacha en qualité de secrétaire, et l'emmena à la cour de Sardaigne, où le roi Victor-Amédée III lui fit l'accueil le plus flatteur.

Ducis avait acquis des titres au fauteuil académique ; il y remplaça Voltaire, le 4 mars 1779, malgré quelques opposants, qui trouvaient étrange qu'on lui donnât la préférence sur Dorat, qui s'en étonnait bien plus qu'eux. « Il est des hommes auxquels on succède, mais qu'on ne « remplace pas, » dit le nouvel académicien en s'asseyant dans le fauteuil de Voltaire. Ce mot ferma la bouche à Dorat lui-même. On a prétendu que le Discours de réception de Ducis avait été refait par Thomas; mais M. Campenon, dément formellement cette assertion. On sait, du reste, qu'entre Thomas et Ducis tout était commun, et qu'ils s'ouvraient aussi bien leur portefeuille que leur bourse. Ces deux écrivains devaient nécessairement s'attacher l'un à l'autre : ils avaient la même noblesse de caractère, le même désintéressement, la même simplicité de mœurs, le même goût pour les plaisirs innocents de la vie domestique.

Un accident, dont Ducis faillit être victime, resserra encore cet attachement mutuel qui honorait également les deux amis. Appelé à Chambéry, en 1785, pour des affaires de famille, il visita en revenant la Grande-Chartreuse, et reprit ensuite la route de Lyon, où l'attendait Thomas. Comme il traversait en voiture les montagnes qui conduisent au bourg des Échelles, les chevaux s'emportèrent, et il n'eut d'autre moyen pour éviter la mort qui le menaçait que de s'élancer sur un amas de rochers, où il tomba grièvement blessé et baigné dans son sang. Transporté au bourg voisin, il se hâta, dès qu'il put tenir la plume, de faire part de son état à son ami, qui, lui-même, quoique très-souffrant, vola à son secours, le ramena à Oullins, près de Lyon, dans une habitation charmante qu'il avait louée, et la guérison de Ducis fut bientôt son ouvrage.

Ce dernier, pendant sa convalescence, composa une *Épître à l'Amitié*, qu'il lut à l'Académie de Lyon, au milieu d'une brillante assemblée. En y rappelant les soins touchants que lui avait prodigués son ami, il le recommandait à la douceur du climat de Nice, que sa mauvaise santé lui rendait nécessaire; mais, loin que ces vœux du poëte aient été exaucés, il eut la douleur, dix-sept jours après, de voir expirer cet ami si cher et si digne de ses regrets.

Le lendemain des funérailles, Ducis écrivit à M. Vallier, son camarade de collége, une lettre dont nous transcrirons les passages suivants : « J'ai perdu mon cher « Thomas. Hier, à neuf heures, j'ai entendu la terre « tomber et s'amonceler sur ce corps qu'animait une « âme si vertueuse et si pure. Il est donc vrai, je ne le « verrai plus ! C'est lui qui m'était venu chercher en Sa- « voie, auprès du rocher que j'avais teint de mon sang ; « c'est lui qui m'emporta dans ses bras; c'est avec lui que « j'ai vécu à Lyon ; et le temps a fini pour lui !

« Qu'importe sa gloire ! Ah ! une seule consolation me « reste : notre religion réunit ce que la mort sépare. « Mon ami, dont l'âme était si chrétienne, m'a laissé le « souvenir de la fin la plus édifiante. Il s'est confessé avec « toute sa raison... Il a reçu ses sacrements avec une « résignation, une douceur qui nous faisait tous sanglo- « ter. Est-il vrai, mon Dieu ! que je ne le verrai plus ? »

Avant cette perte, qui lui fut si douloureuse, Ducis avait fait paraître sa tragédie du *Roi Léar*, qui eut un succès prodigieux, et celle de *Macbeth*, que Thomas appela un *traité du remords*. Cette dernière pièce, représentée le 13 janvier 1784, n'eut dans sa nouveauté qu'un petit nombre de représentations; mais l'auteur y fit depuis des changements, et Talma acheva de la réconcilier avec le public.

La muse de Ducis se reposait depuis six ans, lorsqu'il composa *Jean-sans-Terre*, qui fut médiocrement accueilli, et qui est regardé comme le moins bon de ses ouvrages. *Othello* vengea *Jean-sans-Terre* par un brillant succès. Mais bientôt les compositions de notre poëte furent interrompues par les agitations politiques que vit éclore 1789. « Que me parles-tu, écrivait-il plus tard à « M. Vallier, de m'occuper à faire des tragédies ? La tra- « gédie court les rues... Je donnerais la moitié de ce qui « me reste à vivre pour passer l'autre dans quelque coin « du monde, où la liberté ne fût point une furie san- « glante. »

Après la première expédition d'Égypte, Ducis eut de fréquentes relations avec Bonaparte, et lui dut, sous le consulat, la reprise de *Macbeth* au Théâtre-Français. Invité à cette occasion à la Malmaison, l'auteur s'y rendit avec son ami Legouvé, qui avait aussi reçu une invitation pour ce jour-là.

Il paraît qu'à cette époque on n'observait point encore à la Malmaison une étiquette bien rigoureuse; car Ducis s'y présenta dans l'accoutrement que depuis longtemps il avait adopté : l'habit gris, les bas de laine, le chapeau rond et la canne à la main.

Pendant le dîner il ne se passa rien de remarquable, sinon quelques observations sévères, et souvent très-justes, de la part du premier consul, sur le caractère de *Macbeth*, considéré comme ressort principal de cette tragédie. Mais dans la soirée la conversation fut amenée par Bonaparte sur les affaires publiques; il parla de ses projets en homme que la victoire a habitué à vaincre les obstacles. « Je rétablirai l'ordre partout, dit-il; je veux placer la France dans un tel état qu'elle puisse dicter des lois à l'Europe. Je ferai toutes les guerres nécessaires, dans l'unique but de la paix. Je vous donnerai des institutions fortes; je les mettrai en harmonie avec vos

besoins et vos habitudes ; je protégerai la religion ; je veux que ses ministres soient à l'abri du besoin....

— Et après cela, général? interrompit doucement Ducis.

— Après cela? reprit le premier consul, un peu étonné, après cela, papa Ducis (c'est ainsi qu'il avait coutume de l'appeler), si vous êtes content de moi... eh bien ! vous me nommerez juge de paix dans quelque canton. »

Peu de temps après, Ducis reçoit une nouvelle invitation, à laquelle il se rend. Il y a cette fois dans l'accueil que lui fait le premier consul quelque chose de plus caressant : pendant le dîner il est l'objet des distinctions les plus flatteuses, et Bonaparte lui propose ensuite une promenade dans le parc, où s'établit entre eux le dialogue suivant :

— Comment êtes-vous arrivé ici, papa Ducis ?

— Mais, citoyen général, dans une bonne voiture de place, qui m'attend à votre porte, et qui doit me ramener ce soir à la mienne.

— Quoi ! en fiacre?... à votre âge !... Cela ne convient pas ; je ne veux plus de cela.

— Citoyen général, je n'ai jamais eu d'autre voiture, quand le trajet m'a paru trop long pour mes jambes.

— Non, vous dis-je, cela ne se peut plus : il faut qu'un homme de votre âge, de votre talent, ait une bonne voiture à lui, bien simple, bien suspendue.... Laissez-moi faire, je veux arranger cela.

— Citoyen général, reprend Ducis, en apercevant au même moment une bande de canards sauvages qui traversait un nuage au-dessus de leur tête, vous êtes chasseur?

— Mais... oui... répond Bonaparte, qui ne devine pas trop où le vieillard veut en venir.

— Vous voyez cet essaim d'oiseaux qui fend la nue?

— Quel rapport?...

— Eh bien ! il n'y en a pas un là qui ne sente de loin l'odeur de la poudre, et ne flaire le fusil d'un chasseur.

— Que voulez-vous dire?

— Que je suis un de ces oiseaux, citoyen général : je me suis fait canard sauvage. »

Après cette singulière boutade, il était difficile que la conversation continuât. Le premier consul n'en prit cependant aucune humeur, ne la regardant que comme un caprice passager qu'il lui serait facile de vaincre quand bon lui semblerait; et, lorsqu'il forma le sénat, il fit mettre sur la liste des membres qui devaient le composer le nom du vieux poëte, dont il estimait le caractère et le désintéressement ; mais ce dernier refusa opiniâtrément cette dignité pour laquelle tant d'autres ployaient le genou : il répondit à ses amis qui blâmaient son refus : « Ma détermination est arrêtée ; j'aime mieux porter des haillons que des chaînes. » Plus tard, en 1803, il refusa encore la décoration de la Légion-d'Honneur : « J'ai refusé pis que cela » disait-il plaisamment.

L'empereur ne témoigna aucun mécontentement d'un exemple dont la contagion était si peu à craindre, et se borna à dire : « Le père Ducis est un original. »

Pendant plusieurs jours on ne s'entretint que de la *folie*, de *l'entêtement* de Ducis. Madame de Boufflers devant qui on en parlait, et qui aimait beaucoup notre poëte, s'écria : « Je le reconnais bien là ! c'est un vrai Romain.

— Au moins pas du temps des empereurs, » reprit finement le chevalier de Boufflers.

Les refus de l'énergique vieillard méritaient la qualification que lui donna Madame de Boufflers ; il y avait assurément du courage à lui à refuser les faveurs d'un homme qui commandait à l'Europe entière, et qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer, quelle que fût la haine qu'il lui portait depuis qu'il l'avait vu s'emparer du souverain pouvoir. Il y a lieu de croire que ce fut ce sentiment, bien plus encore que l'amour de l'indépendance, qui détermina la conduite de Ducis envers l'empereur ; car on le vit plus tard consentir à rechercher les faveurs d'un autre souverain, et se parer en 1814 de la même décoration qu'il avait refusée en 1803. Ce fut encore ce même sentiment de haine qui lui inspira cette virulente satire qu'il composa à l'époque du couronnement, et que, par prudence, il condamna au plus profond mystère. A la chute de Napoléon, Ducis obligea le dépositaire de cette sanglante philippique (M. Campenon) à la tenir secrète tant que lui et le prisonnier de Sainte-Hélène vivraient : cette condition a été religieusement remplie.

Décidé à fuir toutes les magnificences de la cour impériale, Ducis s'exila à Versailles, qui devint son Parnasse, et contracta, malgré sa vieillesse, un second hymen. Une tragédie, toute d'invention, *Abufar, ou la Famille arabe*, qu'il donna à l'âge de soixante-dix ans, prouva que le temps n'avait porté aucune atteinte à son génie ; cette pièce obtint un succès complet. Il n'en fut pas ainsi de *Phédor et Waldamir*, que le parterre traita avec une extrême rigueur, sans aucun égard pour l'âge et le mérite d'un poëte auquel il était redevable de tant de jouissances.

En revenant de la première représentation de cette tragédie, le bon vieillard disait tranquillement à un de ses neveux : « Que veux-tu, mon ami, il vaut mieux avoir « fait une méchante pièce qu'une mauvaise action. »

Les poésies de Ducis ajoutent un nouvel éclat à sa célébrité ; elles portent presque toutes l'empreinte d'une âme forte et mélancolique, et respirent en même temps une grâce particulière qui est ordinairement le produit d'un caractère original. Quelques-unes de ces pièces sont adressées à son *petit logis*, à son *petit parterre*, à son *petit bois*, etc. ; mais ce domaine n'existait que dans les illusions du poëte ; il l'avait créé d'un trait de plume, et il racontait plaisamment qu'un bon provincial lui avait écrit pour lui demander à être son régisseur.

Le *petit logis* de Ducis, qu'il nommait sa *Thébaïde*, était situé à Versailles, rue de Satori, au troisième étage ; l'ameublement offrait de singuliers contrastes. « Au chevet de son lit, garni de rideaux de serge verte, « dit un de ses biographes, était un christ et un bénitier ; « au pied, la Sainte Vierge et Mademoiselle Clairon. Dans « sa chambre étaient pêle-mêle les portraits de Talma, « du curé de sa paroisse, du Dante, d'un vieux gouver- « neur des pages, et de madame de La Vallière, dont il « était plus amoureux que Louis XIV lui-même. Ajoutez « à cela des dessins faits d'après ses tragédies, les sept sa- « crements du Poussin, le buste de Lemercier et celui de « Shakespeare. »

Les illusions que Ducis devait à son imagination por-

taient généralement un certain caractère d'exaltation. Ainsi son troisième étage était pour lui le troisième ciel. « D'ici, disait-il, je crache sur la terre. » On pourrait citer de lui une foule de mots aussi singuliers. Son confrère Arnault lui témoignant un jour son étonnement de la retraite à laquelle il s'était condamné : « Mon « ami, répondit-il, je ne suis plus de ce monde; j'ai épousé « la mort. — Vous n'êtes heureusement que fiancé, lui « répliqua son spirituel interlocuteur; de grâce, ne vous « pressez pas de faire vos noces. » Une autre fois, il écrivait à Bernardin de Saint-Pierre : « Je ne vis plus, j'assiste à la vie. »

A la restauration on parvint cependant à l'attirer à Paris. Ce fut alors que, présenté au roi, qui n'avait pas oublié son ancien secrétaire, il en reçut la décoration de la Légion-d'Honneur avec une pension de 6,000 fr.

Veuf de sa seconde femme, Ducis alla s'établir, en 1815, chez un de ses neveux, qui avait une habitation à Versailles, et dont la famille ne cessa de l'environner des plus tendres soins. C'est là qu'il termina sa vie, le 30 mars 1817, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Voici l'épitaphe qu'il s'était faite en 1813 :

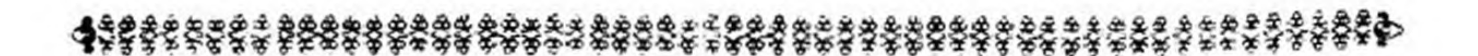
Jean-François supporta la vie avec douceur,
Ne fut rien, resta lui; ce fut là tout son rôle.
Chantant encor l'amour et l'amitié sa sœur,
Il mourut frère ermite et poëte du saule.

Ducis, que Thomas appelait le *Bridaine de la tragédie*, était fortement organisé au physique comme au moral : sa taille élevée, ses membres robustes, sa voix sonore, tout en lui annonçait une grande énergie de caractère. On l'a comparé pour l'extérieur au *paysan du Danube*. Sa figure patriarcale portait une expression particulière de noblesse et de bonté qui excitait à la fois le respect et l'affection. Supérieur à l'envie, exempt de toute ambition, il fut toute sa vie un *bonhomme* : il se plaisait à le répéter, mais il n'eut jamais cette apathique et froide bonhomie reprochée à La Fontaine. Son cœur était ouvert aux plus douces émotions, aux sentiments les plus généreux. Il eut pour amis tous les hommes de lettres ses contemporains, et fut jusqu'à son dernier jour l'objet de leur plus tendre vénération.

On doit à l'admirable pinceau de Gérard un portrait fort ressemblant de Ducis. Les *Œuvres* de ce poëte ont été imprimées à Paris, 6 vol. in-18 et 3 vol. in-8°, par les soins de M. Campenon, de l'Académie française, qui publia, en 1824, un *Essai de Mémoires sur la vie, le caractère et les ouvrages de Ducis*, 1 vol. in-8°. Depuis, M. Onésime Leroy a fait paraître des *Études morales et littéraires sur la personne et les écrits* de ce poëte. Paris, 1832, in-8°.

Les gens de lettres ont fait frapper en l'honneur de Ducis une médaille qui porte pour légende un de ses vers où il s'est peint d'un seul trait :

L'accord d'un beau génie et d'un beau caractère.



NOTICE

SUR

M. J. DE CHÉNIER.

Chénier (Marie-Joseph de) naquit à Constantinople, où son père, homme de mérite [1], remplissait les fonctions de consul général. Amené fort jeune à Paris, au collége Mazarin, il y eut pour professeur l'abbé Geoffroi, qui essayait alors sur des écoliers la férule qui devait plus tard les poursuivre encore dans la carrière des lettres. Chénier, en quittant le collége à l'âge de dix-sept ans, embrassa, par l'ordre de son père, la profession des armes, et passa deux années en garnison à Niort, employant à l'étude les nombreux loisirs que lui laissait la paix. Mais, doué d'une imagination vive et brillante, et surtout très-avide de gloire littéraire, il se lassa bientôt de l'espèce d'inaction dans laquelle il était forcé de vivre. S'étant alors décidé à quitter le service, quelles que fussent ses espérances d'avancement, il revint à Paris, et débuta dans la carrière dramatique par la tragédie d'*Azémire*, qui fut jouée sans succès en 1786.

Trois années de réflexions et de nouvelles études suivirent cet essai malheureux, et l'on avait oublié *Azémire* quand *Charles IX* parut. Cette pièce, où l'auteur avait répandu avec toute la chaleur de son imagination les idées du jour, eut un succès prodigieux. Il fit jouer ensuite (1791) *Henri VIII* et *la Mort de Calas*. La première de ces tragédies, quoique supérieure à *Charles IX* par le mérite littéraire, ne fut pourtant pas accueillie avec le même enthousiasme ; la cause en est simple : bien que le poëte eût donné à plusieurs de ses personnages le langage du parti dominant, elle parut plus pathétique que politique, et ce qui était une chance de succès fut alors un motif de défaveur.

[1] On lui doit deux ouvrages estimés : l'un sur l'histoire des Maures, l'autre sur les révolutions de l'empire ottoman. La mère de Chénier, Grecque de naissance, est également connue par des lettres insérées dans le *Voyage littéraire de Guys*.

Cependant la révolution poursuivait sa marche. Chénier, qui en avait embrassé les principes avec toute l'impétuosité de son caractère, fut nommé, après le 10 août, membre de la convention nationale, et depuis cette époque jusqu'au mois de mars 1802, il fit partie de toutes les législatures qui se sont succédé.

Quelque prononcées que fussent en 1792 les opinions de Chénier, il ne tarda pas à les voir dépassées par les anarchistes de cette époque, et ce fut dans l'espoir de modifier leurs idées sanguinaires, qu'il fit paraître successivement sa tragédie de *Caïus Gracchus* et celle de *Fénelon*, qui eurent d'abord le plus grand succès. Mais la première de ces pièces, quoique brûlante de l'éloquence républicaine des Romains, ne tarda pas à tomber en discrédit : on s'indigna que le poëte eût osé demander, par la bouche de son tribun, des *lois et non du sang*. Un des bourreaux qui régnaient alors, assistant à une des représentations de cette tragédie, interrompit l'acteur au moment où il prononçait cet hémistiche ; et, intervertissant l'ordre des paroles *du sang et non des lois!* s'écria-t-il. Dès cet instant *Caïus Gracchus* disparut de la scène, qui fut également fermée à toutes les productions de l'auteur. Cette interdiction arbitraire avait principalement pour objet la tragédie de *Timoléon*, alors en répétition, et où l'on savait que Chénier osait faire diverses allusions à la tyrannie décemvirale, et lui reprocher les crimes dont elle s'était souillée. Cette pièce fut particulièrement défendue par l'ordre du comité que présidait Robespierre, et l'on exigea que Chénier fît à l'intérêt du dictateur le sacrifice de son manuscrit, et qu'il le brulât [1]. Chénier s'y soumit, non pour son propre salut, mais dans l'espoir de

[1] Une seule copie de ce manuscrit, restée entre les mains de madame Vestris, servit, en 1795, à publier la pièce telle qu'elle est imprimée aujourd'hui.

sauver son frère André, qui, ayant suivi le parti opposé au sien, était près de tomber sous la hache révolutionnaire. On a pourtant osé depuis lui imputer la mort de ce frère malheureux : tous les amis de Chénier se sont élevés contre cette calomnie atroce, et nous nous faisons un devoir de citer ici quelques passages du bon et vertueux Ducis à ce sujet :

« J'ai combattu, dit-il, cette infâme accusation sur la tombe même de Chénier, par des arguments sans réplique pour toutes les âmes honnêtes. On l'a ressuscitée ; je la combattrai de nouveau, avec l'espérance de vaincre, car je la combattrai par des faits dont je puis parler avec certitude : je n'atteste rien que je n'aie vu.

« Une tendre amitié me liait avec l'un des plus grands compositeurs dont s'honore la France, avec ce Méhul qu'il est superflu de louer quand on l'a nommé. Il se passait peu de jours où je n'allasse le voir. Je rencontre chez lui un matin Chénier, qui venait le prier de mettre en musique le *Chant du Départ*, qui fut entendu pour la première fois dans les champs de Fleurus, le jour même de la victoire. Indépendamment de ce qu'il y exprimait ses propres sentiments, Chénier espérait, par ce chant, fléchir les bourreaux et faire tomber de leurs mains la hache levée sur André, qui avait été jeté en prison, et se trouvait, pour ainsi dire, à la porte du tribunal révolutionnaire : c'était être au pied de l'échafaud. Mais ni les chants, ni les sacrifices, ni les prières, ne désarmaient ces cœurs sans pitié.

« Chaque jour Chénier allait solliciter pour son frère; chaque jour, désespéré des refus qu'il avait recueillis, il revenait chercher près de Méhul, non pas des consolations, mais de la compassion; et, le lendemain, cet homme dont l'amitié avait brisé le caractère hautain, s'abaissait à de nouvelles supplications envers les arbitres du sort de quiconque vivait alors en France : arbitres inexorables qui, pour toute réponse, lui répétaient : *Au lieu de songer à sauver ton frère, songe à te sauver toi-même.*

« La révolution de thermidor, continue Ducis, les eût sauvés tous deux, si elle se fût accomplie quarante-huit heures plus tôt. André Chénier périt le 7, et Marie-Joseph Chénier fut du nombre des infortunés que la journée fatale aux tyrans vengea sans les consoler.

« Réintégré, par la révolution du 9 thermidor, dans le crédit qu'il n'avait perdu que parce qu'il avait osé prêcher la modération, Chénier usa de ce crédit pour adoucir du moins les malheurs d'autrui. Personne ne réclama vainement son appui ; que de familles durent à ses sollicitations la liberté d'un père, d'une mère ou d'un frère ! C'est en soulageant le malheur des autres qu'il cherchait à se distraire du sien.

« Il fut un des législateurs les plus ardents à poursuivre la punition des fauteurs du comité du gouvernement ; mais l'horreur qu'il portait à ces prétendus républicains ne l'avait pas détaché de la république. Les hommes qui voulaient la destruction de cet ordre de choses trouvèrent donc dans Chénier peu de complaisance pour leurs projets. D'atroces accusations s'élevèrent alors contre lui : diffamant l'homme qu'ils ne pouvaient séduire, des écrivains de parti l'accusèrent d'avoir été complice des tyrans dont il avait été victime. Entretenant en lui, par une calomnie incessamment répétée, le souvenir d'un malheur qu'on craignait qu'il oubliât, un journal, que je n'ai pas besoin de nommer, lui adressait tous les jours cette question que Dieu fit au premier des assassins : *Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?*

« C'est ici le lieu de raconter une anecdote qui est bonne à publier, ne fût-ce que parce qu'elle fait connaître dans quels excès de lâcheté on peut être entraîné par l'esprit de parti.

« Un des fondateurs de la feuille que je signale à l'horreur de tout honnête homme, faisait chez moi, après la mort de Chénier, l'éloge du talent et aussi celui du caractère de ce grand écrivain. — « Vous voilà donc enfin « juste, dis-je à cet apologiste : l'esprit de parti ne vous « aveugle donc plus ? — Il ne m'a jamais aveuglé : telles « ont toujours été mes opinions sur Chénier, me répon« dit ce galant homme. — Mais pendant dix-huit mois, « ne l'avez-vous pas journellement accusé d'avoir fait « égorger son frère? Avez-vous donc cru ce fait réel? « — Moi ! pas un moment. — Pourquoi donc ces accusa« tions quotidiennes ? — Vous me le demandez? reprit-il « avec un regard où se peignait autant de malice que de « pitié ; vous n'entendez rien à la politique, je le vois. — « Eh bien ! — Sachez que, quand il s'agit de ruiner dans « l'opinion un homme important du parti contraire, tous « les moyens sont bons. Chénier était un des appuis du « parti républicain ; voulant la ruine de ce parti, nous « avons fait tout pour discréditer un de ses chefs, pour le « *démonétiser* : voilà toute l'histoire.

« Cet aveu naïvement atroce, reprend Ducis, je ne suis pas la seule personne à qui il ait été fait. Feu Ginguene le reçut aussi, et ce n'est pas sans rougir, m'a-t-il dit : car, en fait de politique semblable, il était aussi novice que moi.

« Chénier réfuta cette calomnie par des vers aussi touchants qu'harmonieux. Il n'est pas possible de les lire sans se laisser convaincre par ce chant d'innocence et de douleur [1]. »

S'il était nécessaire d'ajouter quelque chose à cette défense de Ducis en faveur de Chénier, il nous semble qu'il suffirait de faire remarquer que ce fut auprès de lui que sa mère chercha des consolations quand l'échafaud lui eut ravi son autre fils, et que pendant quatorze ans qu'elle vécut encore, elle ne cessa de trouver dans ses soins et sa tendresse un allégement à sa douleur maternelle.

Cette digression nous a jetés fort loin des ouvrages de Chénier. Nous y reviendrons en peu de mots : jusqu'alors, quelles que fussent les interruptions que ces ouvrages aient eu à subir, leurs succès l'en avaient amplement dédommagé; mais il devait éprouver les rigueurs d'un autre parterre que celui qui lui avait prodigué tant d'applaudissements : sa tragédie de *Cyrus*, jouée en 1804, n'eut qu'une seule représentation : elle avait déplu à l'autorité, et amena une nouvelle interdiction sur les ouvrages dramatiques de l'auteur, qui composa successivement : *Philippe II* et *Tibère*, tragédies ; *Nathan-le-Sage*,

[1] Voyez son *Épître sur la Calomnie*.

comédie imitée de Lessing; des imitations en vers de l'*Œdipe roi*, de l'*Œdipe à Colone*, et commença une traduction de l'*Électre*.

Il composa en outre un *Tableau de l'état et des progrès de la Littérature française depuis 1789*. Cet ouvrage qu'il fit à la demande de la deuxième classe de l'Institut, dont il était membre, caractérise les productions qui, depuis cette époque jusqu'en 1808, ont le plus enrichi la littérature française; et cette période, qui n'a pas été stérile, doit compter au nombre des ouvrages qui lui font le plus d'honneur, celui qui a si bien apprécié tous les autres.

On a encore de lui des poésies fort estimées.

Chénier ne fut pas heureux sur la fin de sa vie. Destitué en 1806 de la place d'inspecteur général de l'instruction publique, au sujet de la publication de son *Épître à Voltaire*, il se vit sans autre ressource qu'un talent dont on ne lui permettait plus de recueillir les fruits. Il travailla à plusieurs journaux, spécialement au *Mercure*, dont il fut en 1809 et 1810 l'un des principaux rédacteurs.

Depuis plusieurs années sa santé avait donné des craintes à ses amis : sur la fin de 1810 elles ne parurent que trop se justifier; sa maladie prit un caractère plus grave, et il succomba le 10 janvier 1811. Chénier avait succédé à La Harpe à l'Athénée de Paris; il fut remplacé à la seconde classe de l'Institut par M. de Chateaubriand.

J. F. DUCIS.



DISCOURS

PRONONCÉ

DANS L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

Le jeudi 4 mars 1779,

PAR M. DUCIS,

QUI SUCCÉDAIT A VOLTAIRE.

MESSIEURS,

Il est des grands hommes à qui l'on succède, et que personne ne remplace. Leurs titres sont un héritage qui peut appartenir à tout le monde; leurs talents, qui ont étonné l'univers, ne sont qu'à eux. C'est à la suite des siècles seule à remplir le vide immense qu'ils ont laissé. Ainsi pensa autrefois un peuple guerrier qui, mené longtemps à la victoire par un général fameux, après la mort de ce héros, laissait toujours sa place vide au milieu des batailles, comme si son ombre l'occupait encore, et que personne n'eût été digne d'y commander après lui. Si, à la mort de M. de Voltaire, messieurs, vous eussiez imité cet exemple, avec quel respect la postérité n'eût-elle pas vu le siége où ce grand homme s'était assis dans vos assemblées, demeurant vide à jamais et sans être rempli! Cette distinction, unique jusqu'à présent, eût été peut-être le seul hommage digne d'un homme unique aussi par ses talents et son génie. Vos lois ne vous ont pas permis de lui rendre cet honneur; et l'indulgence du public pour un ouvrage où peut-être quelques beautés antiques ont fait pardonner les défauts a fixé sur moi vos suffrages longtemps suspendus. Ici, messieurs, je n'ai pas besoin de vous parler de ma reconnaissance; il me serait plus facile de vous exprimer mon étonnement. Si quelque chose peut m'élever au-dessus de moi-même, c'est cette faveur à laquelle osaient à peine atteindre mes espérances. Le caractère de la gloire (qui le sait mieux que vous, messieurs?) est de donner de nouvelles forces à celui qui l'obtient, pour en mériter une nouvelle. C'est en m'éclairant par vos conseils, c'est en justifiant votre choix par mes travaux, que je puis vous remercier d'une manière digne de vous; et ma vie entière sera consacrée à ce remerciment. Mais mon premier devoir est de me taire sur moi-même, pour ne vous parler que du grand homme que vous avez perdu. En lui succédant, je n'ai pas même le droit d'être modeste; et je dois disparaître tout entier à vos yeux, pour ne vous occuper que de votre admiration et de vos regrets.

La voix qui s'élève ici pour lui rendre hommage lui fut inconnue. Jamais je ne vis cet homme célèbre, et je ne communiquai avec son génie que par ses ouvrages. Ainsi, de son vivant, il a été pour moi ce que sont tous les grands hommes qui depuis plusieurs siècles ne sont plus; et je le louerai en votre présence, comme le louera un jour la postérité, sans intérêt et sans passion.

M. de Voltaire, dans cet ouvrage si connu, où il a peint à grands traits, et d'un style rapide, le siècle de Louis XIV, après avoir parcouru la chaîne des événements politiques, tracé les progrès de l'esprit humain, et dessiné le portrait de tant d'hommes célèbres, qui tous par leur génie ont imprimé un caractère de grandeur à leur siècle, et consacré la gloire du monarque par celle de la nation, termine ce magnifique tableau par ces paroles : *A peu près vers le temps de la mort de Louis XIV, la nature sembla se reposer.* Il se trompait, messieurs; et ce grand homme, qui écrivit toujours avec tant de modestie de lui-même, semblait oublier que ce temps-là fut l'époque de sa naissance et de son éducation. La nature parut en effet l'avoir placé, pour

ainsi dire, aux confins des deux siècles, pour recueillir l'héritage de l'un, et donner son caractère et son génie à l'autre. On peut dire qu'il eut pour instituteur et pour maître le siècle brillant dont il vit la fin. La plus puissante des éducations pour les hommes qui en sont dignes, c'est celle de la gloire. Tout ce qui entourait M. de Voltaire, au sortir de l'enfance, réveillait en lui cette idée. Il voyait la gloire assise depuis cinquante ans sur le trône; il la voyait à la cour, dans les camps, dans les académies. La gloire enfin, quoique un peu obscurcie vers les derniers jours de ce règne fameux, couvrait encore de son éclat toute la nation française, qui pendant un demi-siècle avait eu dans l'Europe la supériorité du génie comme des armes, et pouvait compter comme un hommage de plus la haine même qu'elle inspirait à ses rivaux. De tant d'écrivains qui s'étaient rendus célèbres, les uns vivaient encore au moment où il sortit du berceau, et où l'activité précoce de cette âme ardente put jeter ses premiers regards autour d'elle; les autres, descendus depuis peu dans la tombe, avaient laissé autour de lui l'empreinte encore récente de leurs succès, et comme la tradition de leur génie. Il put interroger tous ceux qui avaient vécu et conversé avec eux, et puiser dans leurs discours un enthousiasme d'autant plus vif, que les amis des grands hommes qui ne sont plus, en conservant pour leur mémoire cette sensibilité touchante que l'amitié inspire, y mêlent déjà ce respect religieux de la postérité pour de grands noms que la mort a, pour ainsi dire, rendus sacrés. Enfin le Génie et les Lettres se présentèrent à lui environnés de toute la gloire qu'avait répandue sur elles un siècle à jamais mémorable, où elles étaient admises dans la familiarité de Colbert, du grand Condé, des Conti, des Vendôme, du duc de Bourgogne, et où l'on voyait Louis XIV converser avec Despréaux et Racine, comme avec Turenne, Catinat et Luxembourg.

On peut juger de l'impression que ce tableau de grandeur et de gloire devait faire sur l'âme jeune et passionnée de M. de Voltaire.

Il se livra donc aux lettres avec cette impétuosité que lui donnaient son génie, son caractère et son âge. En vain l'intérêt, la fortune, le pouvoir même le plus absolu, s'unirent pour le détourner de sa route : la nature avait fixé d'une manière irrévocable que M. de Voltaire serait poëte, que Racine aurait un successeur, et la France un grand homme de plus. A vingt-quatre ans il osa former une de ces entreprises pour laquelle peut-être alors il fallait autant de hardiesse que de génie : celle de donner un poëme épique à la nation. On sait que la première moitié du siècle de Louis XIV avait vu naître et mourir un grand nombre d'ouvrages de ce genre. Comme l'histoire des états, à l'époque des révolutions et des changements, offre beaucoup d'exemples de projets avortés, de grands desseins mal conçus, et d'une audace impuissante et malheureuse; de même, dans l'histoire des arts, il semble qu'à l'époque où la poésie et les lettres commencent à refleurir, cette première fermentation des talents excite dans les esprits une sorte de témérité inquiète, qui porte à former des plans vastes et à concevoir de grands projets, parce que tout le monde alors est dévoré de l'amour de la gloire, et que personne encore n'a eu le temps de mesurer ses forces. Tous ces ouvrages, fruits de l'ambition bien plus que du talent, précipités d'une chute commune, étaient tombés les uns sur les autres, et ne devaient qu'au ridicule le triste honneur d'être échappés à un oubli éternel. Cependant il s'était établi une sorte de préjugé dans l'Europe : que la poésie épique était interdite aux Français. Le législateur du goût et de la langue, le sévère et redoutable Despréaux, semblait avoir lui-même confirmé ce préjugé par son exemple comme par ses préceptes, en avertissant des *disgrâces tragiques des grands vers*, en renfermant le tableau épique du passage du Rhin dans un cadre de vers familiers et presque plaisants, qui le précèdent et qui le suivent. Enfin, le chef-d'œuvre inimitable du Lutrin, où ce grand poëte change continuellement de ton pour amuser son lecteur, où il paraît lui-même se moquer de la magnificence du style, en l'appliquant à des idées comiques ou familières, et où l'élévation même de la poésie n'est presque jamais qu'une plaisanterie de plus, semblait avoir accrédité pour toujours ces idées dans la nation.

M. de Voltaire était dans cet âge heureux où tout ce qui est grand frappe puissamment l'imagination, où la passion de la gloire ne mesure rien et franchit tout, où le génie, comme la valeur, s'absout de sa témérité par ses succès. Mais comme il était conduit en même temps par cette lumière supérieure, et par cet esprit fin et pénétrant qui est toujours le guide invisible du génie, il ne négligea rien de ce qui pouvait réconcilier la nation avec ce nouveau genre, si souvent essayé et toujours proscrit. Le choix du sujet et du héros flatta la vanité nationale : la rapidité du style se trouva d'accord avec la vivacité française. L'usage tempéré et le choix même du merveilleux, qui laissait toujours entrevoir une vérité sous une fiction, rassurèrent notre raison un peu timide, que le nom seul de merveilleux effraie. Enfin les grandes beautés philosophiques et morales, substituées à ces tableaux de la nature qui caractérisent les poëmes des anciens, parurent s'accorder avec le goût d'un peuple peu frappé de la nature physique, et qui,

après avoir joui pendant un siècle des arts d'imagination, commençait, par une pente naturelle, à rechercher davantage le mérite des idées. On avait vu la même révolution dans Rome, après le siècle brillant d'Auguste, auquel est en tout si semblable celui de Louis XIV; et ce fut, comme on sait, à cette seconde époque de la littérature romaine, que le génie ardent et fier qui, à vingt-sept ans, avait conçu et créé *La Pharsale*, remplaça dans l'épopée les beautés pittoresques de Virgile, par ces beautés fortes et hardies que l'éloquence et la philosophie inspirent. Ainsi la même marche du génie et du goût fit naître, à Paris et dans Rome, deux poëmes fondés à peu près sur les mêmes principes; mais c'est peut-être tout ce qu'ils eurent de commun.

La Pharsale offre l'idée de quelque monument d'architecture antique, qui, dans le second siècle des arts, aurait été dessiné d'une manière à la fois irrégulière et grande; où certaines parties étonneraient par leur caractère de majesté, tandis que d'autres ne présenteraient à l'œil que de la confusion et des ruines; où les plus belles colonnes seraient couvertes de mousse, et quelquefois à demi ensevelies dans le sable; où l'on retrouverait, de distance en distance, des statues de grands hommes, dont les traits auraient l'expression la plus fière, mais mutilées ou imparfaites dans leur ensemble; où, tout enfin attestant l'imperfection et le génie, le spectateur, attiré tout à la fois et repoussé, éprouverait presque en même temps le plaisir, la douleur, l'admiration et le regret. *La Henriade*, au contraire, peut se comparer à un palais élevé par une main sage, et décoré d'une manière brillante; dont toutes les parties offrent le goût et la fraîcheur modernes; où la magnificence se mêle à la grâce, et la richesse à l'élégance; où les colonnes du marbre le plus poli présentent encore à l'œil l'harmonie des proportions; dont tous les ornements ont à la fois de la sagesse et de l'éclat; et qui, sans étonner et remplir l'imagination par sa grandeur, attache cependant et intéresse la vue du spectateur à chaque pas. Déjà même le héros français est devenu celui de l'Europe. M. de Voltaire a fait adopter Henri IV par toutes les nations, comme si le bienfaiteur des hommes eût été le roi de tous les peuples.

C'était au théâtre, c'était dans le champ cultivé par les Corneille et les Racine, que M. de Voltaire devait acquérir la maturité de sa grandeur et de sa gloire: c'est de là qu'est partie cette renommée, qui dans sa marche a parcouru et embrassé l'Europe entière; c'est de là que les cris d'admiration, prolongés de siècle en siècle, iront encore loin de nous retentir dans la postérité. Ici, messieurs, en vous parlant du mérite et de la supériorité de M. de Voltaire comme poëte tragique, que puis-je vous apprendre? Je ne puis que m'entretenir avec vous de vos pensées, et vous raconter vos plaisirs. Sa première gloire dans cette carrière a été de s'y frayer de nouvelles routes après les deux hommes à jamais célèbres qui l'avaient précédé. Presque tous les grands hommes, on le sait trop, semblent frapper la nature et les siècles de stérilité dans le genre où ils ont une fois paru: c'est qu'ils traînent après eux l'imitation. On dirait que le génie ressemble à ces rois de l'Orient, dont le malheur et la puissance est de rendre esclaves tous ceux qui approchent d'eux. M. de Voltaire, après Corneille et Racine, a eu, comme eux, la gloire de donner à son art un caractère qui lui fût propre. On peut dire que l'art, sous ces trois hommes célèbres, eut un esprit comme un but différent. Corneille, venu après les longues tempêtes des guerres civiles, et qui, sous Richelieu, avait encore vu des conspirations et des troubles, l'inquiétude des peuples, l'agitation violente des chefs, et cette lutte lourde et pénible de la politique contre la force, et de la liberté contre le pouvoir absolu, plein des grandes émotions que donne un pareil spectacle, composa la tragédie en homme d'état: à un peuple fier il parla d'intérêt public, de politique et de grandeur; et dans cette époque, il fit, pour ainsi dire, la tragédie de sa nation. Mais lorsqu'à de longs ébranlements ont succédé le calme de l'obéissance, quand l'agitation des plaisirs eut pris la place de ces mouvements orageux de la liberté, et qu'une cour brillante et voluptueuse, en donnant de la pompe à l'antique galanterie française, eut embelli l'amour par les arts, et illustré les faiblesses par le mélange de la gloire, alors la tragédie, comme la nation, descendit de sa hauteur. Racine, lui ôtant cette physionomie altière, lui donna des traits plus doux et plus tendres, et ce grand homme fit la tragédie de la cour de Louis XIV. Dans l'intervalle qui sépara ces deux poëtes fameux de M. de Voltaire, et où la tragédie se traîna longtemps sans caractère et sans force, je ne dois pas omettre ici l'auteur célèbre de *Rhadamiste* et d'*Électre*; qui a jeté tant d'éclat dans ces deux ouvrages. Mais cet homme singulier dans son talent comme dans ses mœurs, plein d'une vigueur inculte et d'une rudesse originale, fut presque étranger à sa nation comme à son siècle; et sans rien emprunter d'eux, sans avoir aucun rapport avec tout ce qui l'entourait, il ne créa que la tragédie de son caractère et de son génie. Enfin M. de Voltaire parut: son premier succès l'assura de ses forces et le montra à la nation; mais il ne trouva pas d'abord le genre et la manière qui lui devaient appartenir un jour: car la première jeunesse, qui paraît être la saison de la confiance et de l'audace, a plus en partage peut-être le courage du caractère

que le courage et l'indépendance du génie, parce que celui-ci n'a pas encore eu le temps de rassembler ses forces, de sonder sa puissance, et que ce n'est que par degrés qu'il est averti de toute sa grandeur.

Ce fut, messieurs, vous le savez, à l'époque de *Brutus* qu'il se fit une espèce de révolution dans ce génie vigoureux et ardent. Il avait rassemblé tout ce que Paris pouvait lui donner de goût et de lumière; il avait acquis une parfaite connaissance du peuple à qui il était obligé de plaire; peuple délicat et sensible, mais fatigué de plaisirs, avide de toutes les jouissances du talent, et toujours prêt à les combattre; qu'on ne peut attacher que par la nouveauté, et qui cependant juge tout par la coutume et l'usage, et qu'il faut, pour ainsi dire, enlever à lui-même, pour le fixer par des émotions durables et profondes. Il avait médité les anciens, qui, pour le goût, sont encore nos législateurs après deux mille ans; étudié profondément les grands hommes du siècle de Louis XIV, qui le touchaient de plus près, et qui étaient comme sa famille et ses ancêtres. Il avait fixé longtemps à Londre un œil observateur sur cette nation, à qui son gouvernement, son climat et ses mœurs ont donné une littérature dont les beautés et les défauts n'ont presque rien de commun avec la nôtre; chez qui la pensée a quelque chose de plus recueilli et de plus profond, le sentiment est plus sombre, la poésie plus morale; où l'imagination, presque toujours mélancolique et solitaire, est toujours prête à s'allier à la philosophie; où à la tragédie, faite pour le peuple et pour des hommes qui ont besoin de secousses violentes, parle sans cesse aux yeux, et, à l'aide du spectacle, enfonce quelquefois plus avant les traits de la pitié comme de la terreur; où l'art théâtral, dans sa liberté brute et sauvage, a une sorte d'audace et de fierté que lui donne l'indépendance des lois; et, semblable à ces hommes qui se gouvernent toujours par leur caractère, et jamais par des principes, tire souvent de son audace même plus de vigueur et des effets plus terribles et plus profonds. M. de Voltaire fit comme un législateur qui, après avoir voyagé quelque temps chez un peuple où il aurait trouvé des mœurs fortes, mais à demi barbares, de grands crimes et de grandes vertus, et les prodiges comme les excès du courage au milieu de l'anarchie, de retour dans le pays de sa naissance, et voulant donner une législation nouvelle à un peuple civilisé, mais peut-être énervé par la politesse même, aurait cherché dans son génie un plan de législation qui pût concilier le plus grand degré de force avec la soumission aux lois, et qui, développant toute l'énergie du caractère, lui laissât tous ses avantages en lui ôtant ses abus.

C'est ce problème, si difficile à résoudre en politique, que M. de Voltaire entreprit de résoudre dans l'art de la tragédie. Avec quel succès? Vous le savez, messieurs. Il donna donc plus de rapidité à l'action, plus de force à l'intérêt, plus de précipitation au dialogue, plus d'impétuosité aux sentiments, et en général. je ne sais quoi de plus véhément et de plus terrible au pathétique. Ne sont-ce point là, messieurs, les effets que vous-mêmes, ainsi que toute la nation, avez éprouvés au théâtre de M. de Voltaire? Quand les fantômes de la tragédie eurent-ils plus de pouvoir sur un peuple assemblé? Quand poursuivirent-ils le spectateur avec plus d'empire, hors même du théâtre, par cette horreur sombre et muette, suite des grandes émotions, et que le spectateur passionné aime à remporter avec lui, comme sentiment à la fois doux et terrible? N'est-ce pas lui qui a tiré la tragédie parmi nous de cette langueur de galanterie née des mœurs de la chevalerie antique, dont le ton perpétué par les romans, et cher à la cour de Louis XIV, était soigneusement conservé par les femmes comme par le reste de leur empire, par les hommes comme un vieux titre de noblesse que Racine et Corneille avaient consacré au théâtre par leur exemple, et dont heureusement leurs faibles imitateurs nous ont laissé sentir le ridicule par leur impuissance à mêler de grandes beautés à ces défauts? N'est-ce pas lui qui a pour jamais assuré la dignité de la tragédie contre ce mauvais goût, en créant et en développant ce principe, qui fut un des secrets de son génie, que jamais l'amour au théâtre n'est fait pour la seconde place, et qu'il doit, ou n'y point paraître, ou y dominer en tyran? Et qui a mieux rempli ce précepte que celui même qui l'a donné?

On peut dire que M. de Voltaire, après Racine, a rajeuni la passion de l'amour au théâtre; mais tous les deux l'ont traité d'une manière différente: Racine, avec l'art le plus insinuant et le plus doux, en a montré les nuances et les traits les plus délicats; ce n'est que dans les trois rôles admirables d'Hermione, de Roxane et de Phèdre, qu'il en a peint et les orages et les fureurs. M. de Voltaire attache moins l'esprit par tous ces développements si profonds et si fins, qui semblent pour chacun l'histoire secrète de ses faiblesses; il peint l'amour à plus grands traits; il mêle plus de pathétique à cette passion, dont il fait naître de plus grands malheurs comme de plus grands crimes. L'amour, dans Racine, est peut-être plus uniforme, parce qu'il le représente presque toujours avec les couleurs générales de tous les pays et de tous les siècles. J'en excepte le rôle sublime de Roxane, où il a marqué fortement la nuance particulière des intrigues d'un sérail, et cette tendresse menaçante toujours prête à

s'armer du poignard du despotisme. M. de Voltaire, dans la peinture de cette passion, a peut-être moins heureusement exprimé cette nature générale, qui est comme le premier trait du dessin ; mais il en a saisi et tracé avec plus de force les différences locales qui naissent des mœurs des peuples et de la diversité des climats comme des temps. Enfin une différence singulière et frappante entre ces deux poëtes célèbres, c'est que dans Racine les trois rôles passionnés, et où l'amour est véritablement terrible et tragique, sont des rôles de femmes, et presque tous les rôles d'amants sont des rôles doux, tendres, et que ses critiques ont même accusés d'un peu de faiblesse. M. de Voltaire, au contraire, a donné aux femmes cette sensibilité douce et tendre, et à ses amants les traits d'une passion énergique, impétueuse et profonde. D'où a pu naître cette différence entre deux hommes de génie? Racine, familiarisé avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité, a-t-il voulu suivre les traces et l'esprit des anciens, qui n'ont jamais donné cette grande passion de l'amour qu'à des femmes, et ont paru croire que les agitations terribles et l'excès de ce sentiment ne pouvaient qu'avilir un héros? ou ce peintre ingénieux et profond du cœur humain a-t-il pensé que les femmes, à qui la nature a donné une imagination plus vive et un cœur plus sensible, les femmes dont tous les désirs sont plus impétueux par la contrainte même qui les irrite, dont l'âme se soulève plus contre les obstacles par le sentiment même de leur faiblesse, sont par là plus susceptibles des tourments d'une passion malheureuse, de ces orages du cœur qui le bouleversent et le précipitent en un instant, par un flux et reflux rapide, vers toutes les extrémités contraires? Peut-être aussi que ce grand homme, né avec l'âme la plus tendre, passionné pour les grâces et la beauté, se plaisait à retracer dans les femmes toute la violence et l'emportement de l'amour ; son imagination avait besoin de les peindre, comme son cœur de les aimer, et lui-même jouissait avec délices des larmes que son talent faisait verser pour elle. M. de Voltaire, marchant après lui, pour trouver de grands effets qui lui appartinssent, dut suivre une route différente. Il transporta donc aux hommes tous les mouvements tragiques des passions. On sait qu'en général un de ses principes de goût était de donner aux femmes les traits de la douceur plutôt que ceux de la force, et tout ce qui pouvait séduire plutôt que ce qui pouvait étonner. Et il faut convenir que, dans ce genre, Zaïre est le modèle de la séduction la plus aimable, comme de la grâce la plus touchante. A l'égard de tous ces rôles passionnés qu'il a tracés avec tant de vigueur, peut-être que son imagination n'a fait que transporter aux héros de ses tragédies cette même impétuosité de caractère qu'il sentait au fond de son cœur, et qui eût animé ses passions, si ses travaux immenses ne l'eussent distrait du sentiment de l'amour. Ne sait-on pas que dans tous les arts à qui un grand homme imprime un caractère particulier, ce caractère dépend toujours de l'empreinte originale et primitive qu'il a reçue lui-même des mains de la nature? La nature, en l'organisant et en lui donnant les passions qui doivent l'enflammer, a dessiné, pour ainsi dire, au dedans de lui un modèle qu'il ne fait que manifester au dehors par ses travaux, et dont ses différentes créations ne sont que la copie vivante et animée. C'est ce qui, dans tous les genres, distingue l'homme de génie de celui qui ne l'est pas. Celui-ci emprunte son modèle, et va le demander à tout ce qui a existé avant lui ; il ne fait que des copies mortes. L'autre a dans lui-même, comme la nature, une puissance intérieure et active qui pénètre ses ouvrages, et leur donne à la fois la forme, la vie et le mouvement.

M. de Voltaire était destiné à agrandir le champ de la tragédie parmi nous : c'est lui qui le premier a fait entendre ces cris déchirants et terribles sortis du cœur d'une mère ; qui a osé substituer les transports de la nature à ceux de l'amour ; qui a fait frémir et pleurer sans le secours de cette passion, qui jusqu'alors était regardée comme la seule dominatrice du théâtre. C'est lui qui, dans *Sémiramis*, a donné le premier exemple de ce merveilleux effrayant et sombre, qui tout à la fois épouvante et attire la faible imagination de l'homme, espèce de magie dont les ressorts sont placés hors des bornes de la nature; où un grand poëte, élevant tous ses spectateurs jusqu'à lui, fait croire à leurs âmes troublées des prodiges que leur raison rejette, et instruit de la manière la plus frappante cette classe d'hommes qui, assez puissants pour commettre des crimes, sont assez malheureux pour n'avoir pas de juges sur la terre. N'est-ce pas lui encore qui, mêlant, pour ainsi dire, la peinture à la tragédie, a mis le premier sous nos yeux des tableaux ou pathétiques ou terribles, et renforcé l'illusion de l'âme par celle des sens? Mais avec quel art il a distingué les moments d'action qui deviennent plus effrayants ou plus majestueux quand on les voit, de ceux que les prestiges de l'imagination doivent embellir ou créer, et qu'il ne faut point voir pour en être frappé d'une manière plus puissante! C'est lui enfin qui, mettant sur la scène beaucoup de nations qui n'y avaient point paru jusqu'alors, a conquis, pour ainsi dire, à la tragédie presque tous les peuples de la terre, et toutes les richesses de l'histoire. Ainsi il a suppléé, par la variété des mœurs, à celle des passions, et par la nouveauté des intérêts, à celle des situations tragiques

dont le nombre s'épuise et diminue tous les jours.

Un sage qui, dans Athènes, appliqua l'éloquence à la philosophie, et la philosophie à la législation, Platon, en examinant l'influence de la poésie et des arts sur les mœurs publiques, ordonne que la tragédie sur le théâtre fasse les fonctions de la loi, en punissant le crime, en honorant la vertu. Cette idée sublime, qui semble élever le poëte au rang de magistrat et de législateur, avait été remplie par les Corneille et les Racine dans les dénoûments de leurs pièces. M. de Voltaire a fait plus : il a fait de la tragédie entière une école de philosophie et de morale, de cette morale universelle faite pour les peuples et les rois, et pour toutes les nations comme pour la sienne. *Alzire, Mahomet, Sémiramis, l'Orphelin de la Chine*, sont des pièces de ce genre. Et dois-je craindre d'être démenti par vous, Messieurs, si j'ose dire que de tels ouvrages peut-être sont plus puissants que des lois pour adoucir les mœurs, pour changer l'esprit d'un peuple, pour lui inspirer une horreur salutaire des grands crimes? Solon ordonna, par une loi expresse, qu'on lût tous les ans l'*Iliade* dans Athènes. Si on doit préférer le génie qui éclaire et adoucit les hommes, le peintre de Henri IV, d'Alvarès et de Zopire mériterait bien mieux cet honneur parmi nous. Mais ici le plaisir même tient lieu de loi, et l'admiration publique remplace les ordres du législateur.

M. de Voltaire, en transportant à la tragédie ces grandes beautés philosophiques et morales, a donc créé la tragédie de son siècle; mais ici encore il faut remercier son génie de ce qu'en donnant ce nouveau caractère au genre tragique, il ne l'a point dénaturé. On sait que la comédie qui, par la pente et l'esprit général du siècle, a subi la même révolution parmi nous, n'a point été aussi heureuse; qu'en devenant plus morale, elle est aussi devenue plus froide; et qu'à force d'instruire, elle a perdu cette verve de plaisanterie qui fait son caractère. L'imagination brûlante et rapide de M. de Voltaire a préservé la tragédie d'un pareil danger. Semblable au feu qui transforme tous les corps en sa propre nature, son génie a rendu la morale même sensible et passionnée, comme le génie de Molière dans *Tartufe* a su la rendre originale et vraiment comique.

Telle a été, messieurs, l'influence de M. de Voltaire dans la tragédie, dans cet art qu'on peut véritablement appeler le sien, quoiqu'il n'y ait pas régné seul, parce qu'on sent que c'était là qu'était marqué son empire. On sent qu'il lui appartenait par les droits de la nature, et que c'est le sort des hommes doués de cette force et de cette véritable puissance du génie, de se rendre les propriétaires immortels de tout ce qu'ils touchent. L'on a reproché à cet homme célèbre, je ne le dissimulerai point, d'avoir quelquefois sacrifié la vraisemblance à la beauté des situations, et négligé la régularité des plans pour la grandeur des effets. Il ne m'appartient ni de le condamner ni de l'absoudre. L'univers et le temps, voilà les deux seuls juges des grands hommes. Mais je demanderai au peuple assemblé, qui pleure et frémit à la représentation de ses chefs-d'œuvre, laquelle de ces situations si belles il voudrait retrancher, pour n'avoir point à se reprocher ses larmes. Je demanderai si au théâtre le jugement des pleurs ne l'emporte pas sur celui de la raison; si le premier talent de cette espèce d'enchanteur qu'on nomme poëte n'est pas celui de l'illusion, et la première vérité, celle du sentiment. Je demanderai s'il n'en est pas des grandes productions des arts comme de celles de la nature, où quelquefois une irrégularité heureuse amène une sorte de merveilleux qui en impose, et une magnificence d'effets qui étonne et subjugue l'imagination. Ce n'est pas que dans cette assemblée, et parmi vous, messieurs, qui êtes les dépositaires et les gardiens de tous les principes des arts, j'invite le talent à s'affranchir de ces règles, qui ne sont que la marche ordinaire du génie observée par le goût. Sans doute le poëte et l'artiste doivent aux règles le même respect que le citoyen doit aux lois; mais, dans les républiques les mieux constituées n'a-t-on pas vu quelquefois l'enthousiasme patriotique s'élever au-dessus des lois, et, pour me servir de l'expression du président de Montesquieu, *la vertu s'oublier un moment pour se surpasser elle-même?* Alors, n'en doutons pas, elle se justifie par sa grandeur et ses succès. Et si M. de Voltaire était encore vivant, et qu'il pût entendre ces reproches, il pourrait dans un autre genre imiter Scipion, qui, accusé devant le peuple d'avoir violé la loi, au lieu de répondre, se contenta de rappeler ses victoires; et lui aussi, il aurait le droit de dire comme le Romain : *Montons au Capitole, et allons rendre grâces aux dieux.*

Si l'on parlait d'un autre homme que de M. de Voltaire, qui pourrait croire, messieurs, que le génie ardent et passionné, qui en avait fait un si grand poëte tragique, lui eût permis de se plier à des genres qui demandent presque dans l'esprit des qualités contraires? Il semble que cette même imagination, par laquelle il dominait sur nous d'une manière si impérieuse, exerçait sur lui le même empire; qu'elle lui donnait le besoin de peindre au dehors tout ce qui frappait sa pensée, et que tous les genres devaient un tribut à sa gloire. Si, dans le peu de comédies qui lui sont échappées, et qui étaient comme un jeu de son esprit et un délassement de ses travaux, il ne s'est pas mis à côté des hommes célèbres qui se

sont distingués parmi nous dans cette carrière, il y a du moins porté le mérite de l'intérêt, de la grâce, d'un dialogue piquant, et d'un style plein d'imagination dans sa familiarité même. Aussi y a-t-il eu des succès. On se souvient encore de l'impression d'étonnement et de plaisir que fit *l'Enfant prodigue* à sa nouveauté, comme une production singulière et presque sans modèle. *Nanine* nous attache encore tous les jours, et nous intéresse. *L'Écossaise*, le meilleur peut-être de ses ouvrages dans ce genre, et qui a le plus le mérite de la comédie, rappelle souvent le spectateur par le tableau singulier qu'elle lui offre, et surtout par la peinture d'un des caractères les plus originaux qu'il y ait au théâtre : celui d'un négociant riche et brusque, qui a de la bonté sans politesse, ignore ou méprise toutes les convenances, prodigue les bienfaits et manque à tous les égards; que ceux qu'il oblige seraient presque tentés de haïr, s'ils n'étaient forcés à l'admirer; qui est sensible sans qu'il s'en doute, comme il est singulier sans le savoir, et ne s'étonne de rien que de l'étonnement et de l'admiration que ses procédés inspirent. Quand on ne le saurait pas, on devinerait aisément que ce caractère est étranger à notre nation. Ici M. de Voltaire imita Térence, qui peignait à Rome les mœurs de la Grèce.

Je m'abandonne, messieurs, au plaisir de suivre dans ces différentes routes ce génie extraordinaire et singulier, qui, dans les genres même où il n'a point échappé à la critique, a su se créer un mérite qui n'était point à d'autres, et remplacer par des beautés nouvelles celles qui lui manquaient. C'est sous sa main que notre poésie a su prendre à la fois tous les tons : c'est lui qui a créé parmi nous les modèles de cette poésie philosophique dont Lucrèce donna l'exemple aux Romains, qui immortalisa le génie de Pope en Angleterre ; que la patrie du Dante, de l'Arioste et du Tasse n'a point cultivée; que le siècle brillant de Louis XIV ignora lui-même ; et qui sans doute eût réconcilié avec l'art des vers le génie mâle et vigoureux de Pascal, si elle eût été connue de son temps. Boileau, le poëte de la raison et du goût, dans ses belles *Épîtres* morales, donna des préceptes à l'homme; mais lui, qui osa tenter en vers plusieurs hardiesses heureuses, n'avait jamais entrepris de peindre les idées abstraites de la métaphysique avec les couleurs de l'imagination, ou d'embellir la physique même du charme des vers. M. de Voltaire l'a tenté avec succès. La poésie française, jusqu'alors circonspecte et timide, s'est étonnée de prendre un nouvel essor ; elle a parlé quelquefois le langage des Locke et des Shaftesbury : transportée dans les cieux de Newton, elle a tracé en vers pleins de majesté les mouvements et les orbites des astres, a monté sur le char du soleil pour en peindre les couleurs, et en a pris, pour ainsi dire, l'éclat et la magnificence.

Dans cet homme singulier, tout est contraste. On dirait qu'il se joue de son imagination et de son talent, et qu'il lui donne toutes les formes pour nous donner toutes les illusions. Qui a su conter en vers d'une manière plus agréable, quoique si différente de celle de La Fontaine? On ne peut point dire que dans ce genre l'un égale ou surpasse l'autre; ils n'ont point de mesure commune; ils n'ont de rapport entre eux que celui d'attacher et de plaire. Si on voulait les comparer, il serait beaucoup plus aisé de saisir ce qui les distingue, que ce qui les rapproche. La Fontaine conte avec une sorte d'ingénuité aimable, qui s'empare doucement de votre attention; M. de Voltaire, avec une finesse piquante et qui réveille l'esprit à chaque instant. L'un dans sa marche se repose, s'arrête, mais vous aimez à vous arrêter avec lui; son repos a autant de charme que son mouvement; l'imagination rapide de l'autre vous entraîne, vous mène par des routes plus singulières et plus imprévues, qui par là même deviennent plus courtes. La Fontaine semble conter pour lui-même; M. de Voltaire n'oublie jamais qu'il conte pour les autres. Tous deux sont peintres dans leurs récits; mais les traits de l'un ont plus de naïveté, et ceux de l'autre plus de force. Souvent La Fontaine indique le tableau, et M. de Voltaire le compose. Leur gaieté ne se ressemble pas ; leur grâce même est différente. Celle de La Fontaine a plus d'abandon, et, pour ainsi dire, plus d'oubli d'elle-même ; c'est celle de l'enfance ou de la beauté qui s'ignore : la grâce, chez M. de Voltaire, a plus de physionomie, et son charme, quoique naturel, semble plus fin; on voit qu'elle a reçu l'éducation de la société et des cours. Enfin, quoique tous deux aient de la négligence, cette négligence n'est pas la même. Dans La Fontaine, elle tient au caractère de son esprit comme de son âme, à une mollesse aimable, qui est plus enchantée du repos que de la gloire, et ne veut point acheter une perfection au prix d'un effort ; dans M. de Voltaire, elle semble fixée par la chaleur même de son imagination, qui ne lui permet pas de s'arrêter, peint toujours de premier mouvement, n'achève pas pour créer encore, et, toujours plus pressée de produire, lui fait oublier l'idée qu'il vient de tracer pour la nouvelle idée qui le frappe, précipitant à la fois sa marche, son style, et son lecteur avec lui.

Mais si, dans le conte et le récit familier ou plaisant, on peut lui opposer La Fontaine parmi nous, et l'Arioste chez les Italiens, qui peut-on lui comparer dans les poésies légères, et qu'on appelle de so-

ciété? Il semblait que la supériorité dans ce genre devait appartenir de droit au siècle et à la cour brillante et polie de Louis XIV. M. de Voltaire lui a enlevé cette gloire, et les Chaulieu, les La Fare, les Hamilton, n'ont plus que le second rang. Ce qui le caractérise dans ces sortes d'ouvrages, ce n'est pas seulement la précision, l'élégance, la facilité, l'esprit, la grâce, qualités communes à toutes ses autres poésies : c'est le choix le plus piquant et le plus fin de la langue familière, qui sous sa main acquiert la sorte de noblesse que la grâce donne; c'est l'heureux accord des images du poëte avec le ton de la conversation la plus aimable; ce sont les tournures les plus imprévues, et comme des saillies d'imagination qui, outre le mérite de la surprise, ont encore celui du naturel, parce qu'on voit bien qu'elles ne sont que le mouvement et la marche de son genre d'esprit; c'est le tact le plus délicat de toutes les convenances, c'est, dans la plaisanterie avec les grands et les femmes (deux sortes de puissances dans la société), une hardiesse mesurée, et que le goût le plus sûr ne manque jamais d'avertir à temps du point où il faut s'arrêter; c'est enfin tout ce que l'art le plus réfléchi semblerait devoir trouver à peine en le cherchant, et que M. de Voltaire laissait tomber en se jouant, et presque sans y penser, de sa plume brillante et facile. Aussi la haine et l'envie, qui lui ont tout disputé, n'ont pas osé même lui disputer ce succès : une fois elles ont été forcées d'être justes. M. de Voltaire nous rappelle Alcibiade exilé et proscrit après des victoires, mais qui subjugua les Athéniens par ses agréments.

Arrêtons-nous un moment, messieurs, pour considérer ici d'une vue plus générale le sort de la poésie française, et les obligations qu'elle eut à cet homme célèbre. Parvenue à son plus grand éclat, sous un règne où tout prit de la hauteur et de la dignité, elle parut à la fin s'obscurcir avec lui, comme si elle était destinée à suivre dans sa marche et dans sa décadence la grandeur politique de l'état qui l'avait vue naître. Peut-être qu'en effet le génie de la poésie a besoin d'un certain éclat de prospérité publique qui élève à la fois et enflamme les imaginations. Il faut que le monarque, entouré du bonheur, puisse au moins fixer sur elle des regards sereins. Mais Louis XIV, dans la caducité de l'âge et du malheur, l'âme flétrie par les disgrâces et les chagrins, environné des tombeaux de ses enfants et des ruines de son royaume, livré dans l'intérieur de ses palais à cette tristesse solitaire d'un vieillard qui a perdu ses goûts, et d'un roi qui survit à ses succès; Louis XIV, dans cet état, était bien loin des beaux jours de sa jeunesse, où son âme heureuse s'ouvrait à tous les plaisirs des arts comme à ceux de la grandeur; où il aimait à ranimer d'un regard le génie éteint du vieux Corneille, et à reconnaître son cœur dans les peintures touchantes de Racine; où le monarque indiquait à Quinault le sujet et le plan d'*Armide* : où Molière persécuté mettait le *Tartufe* sous l'abri du trône. Ils n'étaient plus ces jours de plaisir et de gloire où les chefs-d'œuvre du génie servaient d'embellissement aux fêtes des héros. La poésie s'éclipsait de toutes parts. Rousseau seul par un grand talent dans un genre que le siècle de Louis XIV lui avait laissé, et qui n'avait point été cultivé avec succès depuis Malherbe; Rousseau, né pour l'harmonie et les images, comme pour la pompe et la fermeté du style, seul, rappelait encore le beau siècle qui s'était écoulé, et soutenait la poésie dans cette décadence générale qui la menaçait. La régence, et les mœurs qui la suivirent, ne lui furent pas plus favorables; car la poésie, sans être austère, pour conserver tous ses charmes, veut de la liberté sans licence; elle a besoin que la sensibilité se mêle à l'amour, et la décence à la volupté. Dans le même temps, des hommes célèbres, plus distingués par leur esprit que par leur imagination, et trop accoutumés à mettre la finesse à la place du sentiment, formèrent entre eux une espèce de conjuration contre la poésie; ils la traitèrent comme une usurpatrice qui s'était prévalue de l'enfance de la raison humaine pour obtenir trop longtemps un empire et des droits qui ne lui appartenaient pas. Tout semblait les seconder, leur mérite et leur considération personnelle qui ajoutait un nouveau poids à leur opinion; cette espèce de rivalité qui s'élève presque toujours entre un siècle fameux qui n'est plus et le siècle qui lui succède; la pente trop naturelle des hommes à se dégoûter de leurs plaisirs, et à moins estimer ce qu'ils possèdent; le besoin de chercher de nouveaux genres, par la difficulté d'égaler les grands hommes déjà connus; enfin, cet esprit général de philosophie et de raison qui commençait à devenir le caractère dominant du siècle, et l'on voulait armer la raison contre la poésie, comme en politique on cherche à désunir des alliés qui ont besoin l'un de l'autre, et qui seraient sûrs de multiplier leurs forces en s'unissant. C'est au milieu de toutes ces circonstances, qui semblaient devoir précipiter la chute de la poésie française, que M. de Voltaire, presque seul, en a soutenu la gloire avec tant d'éclat. Pendant un demi-siècle, ce génie vigoureux l'arrêta sur le penchant de sa ruine. Il sut attacher par le charme de ses vers toutes les classes de lecteurs, offrant à chacune tout ce qui pouvait lui plaire : aux femmes, les agréments et la molle facilité de leur esprit; aux sociétés du monde et de la cour, leur ton; aux philosophes, leurs idées; aux hommes d'imagination, la richesse

des couleurs et la variété des tableaux ; aux âmes sensibles, ces passions énergiques et brûlantes qu'il est aussi rare de ressentir que de peindre, et dont l'image nous plaît encore, par le souvenir délicieux des plaisirs ou des tourments qu'elles nous ont fait éprouver. C'est ainsi qu'il a conservé cinquante ans et transmis jusqu'à nous ce grand dépôt de la poésie française que lui avait remis le siècle de Louis XIV; entretenant par son génie le feu sacré jusqu'à l'époque où le renouvellement de l'éloquence, l'étude de l'histoire naturelle, les grands tableaux de la nature, présentés sous les pinceaux fiers et hardis d'un philosophe poëte, la renaissance du goût pour les anciens, le commerce même et les richesses de la littérature étrangère, ont paru ranimer dans la génération nouvelle le goût et le talent des vers, et surtout cette poésie pittoresque et d'images, dont plusieurs d'entre vous, messieurs, dans des ouvrages distingués, ont déjà donné des modèles à la nation.

Avant M. de Voltaire, presque aucun de nos poëtes célèbres n'avait eu le mérite d'écrire d'une manière supérieure en prose. Et si l'on consulte les annales littéraires de tous les peuples, on verra que ces genres de gloire avaient été presque toujours séparés. Chez les Grecs, Hérodote et Thucydide n'eurent point le talent des vers, ni Euripide et Sophocle celui d'écrire l'histoire; Platon, qui dans Athènes fut l'Homère des écrivains en prose, s'était essayé dans la tragédie et l'épopée sans y réussir. Cicéron eut besoin de s'absoudre de la médiocrité de ses vers par la beauté de ses discours. Chez les modernes, Machiavel en Italie, Addison en Angleterre et Racine en France, avaient été presque les seuls qui avaient paru annoncer un talent supérieur dans les deux genres : mais tous trois en cultivèrent un de préférence, et parurent presque négliger l'autre [1]. Il était réservé à M. de Voltaire de s'acquérir une gloire éclatante dans tous les deux. Il eut, comme tous les grands écrivains, une prose qui ne fut qu'à lui, et dont le caractère même fut tout à fait différent de celui de ces vers. Il était comme impossible de mieux dissimuler sa qualité de poëte. Il n'en retint que ce degré d'imagination qu'il faut pour donner du coloris à la pensée et du mouvement au style : mais ces couleurs furent douces et ce mouvement fut tempéré; il savait à propos mettre de l'économie dans l'usage de ses forces, comme il savait au besoin les déployer tout entières.

Parmi tant de genres si variés, auxquels M. de Voltaire appliqua ce nouveau talent, j'en distingue un plus important par son objet comme par son étendue, et où cet homme célèbre n'a pu s'arrêter sans y laisser l'empreinte du génie qui trace des sillons nouveaux, et change les routes où l'habitude se traînait depuis des siècles. Ce genre est l'histoire. La littérature française, qui avait fait des progrès si éclatants sous Louis XIV, et avait paru si féconde en grands hommes (chose singulière!), dans ce genre seul était demeurée impuissante et stérile, soit que l'esprit monarchique en général soit peu favorable au génie de l'histoire, dont l'esprit fier et indépendant doit être libre comme la vérité, oublier les titres pour ne peser que les actions, et juger les rois comme les peuples; soit que dans la monarchie, où tous les ressorts politiques sont cachés et les causes des événements sont presque toujours le secret du trône, l'historien se trouve réduit à former des conjectures au hasard, ou à ne présenter que des faits sans chaîne et sans liaison; soit enfin que l'esprit général du siècle de Louis XIV, cet esprit d'adoration et d'enthousiasme que la grandeur du prince avait inspiré aux sujets, esprit très-propre à former des orateurs, des poëtes, des peintres, des sculpteurs, enfin, tous les talents des arts où l'embellissement et l'exagération peuvent avoir lieu, fût par ce caractère même moins propre à former le talent de l'historien, dont le premier devoir est d'être sans passion, et pour qui l'enthousiasme est de tous les écueils peut-être le plus dangereux. Aussi ce siècle célèbre fut le siècle du panégyrique, et non de l'histoire. Il fit naître des Pélisson et des Bossuet, et non des Tite-Live et des Tacite. Ce champ restait donc tout entier pour notre siècle, et M. de Voltaire s'en est emparé. La muse de l'histoire remit son pinceau à la même main qui sut tracer *la Henriade*, *Zaïre*, *Mahomet*, et cette foule d'ouvrages agréables dans tous les genres. Avec ce pinceau, rival de celui des anciens, M. de Voltaire dessina d'abord une figure altière, qui unissait à tous les traits de la jeunesse la hauteur d'un conquérant, traînant après elle une admiration mêlée de terreur, faisant et défaisant des rois, repoussant d'une main sévère les plaisirs, entourée de toutes les vertus qui tiennent à la force et peuvent se concilier avec la guerre, calme et sanglante au milieu des batailles, et l'air serein, quoique le visage brûlé du feu des combats. Cette figure était celle de Charles XII. Il en dessina bientôt une seconde aussi fière, mais plus calme, et d'une tranquillité majestueuse; elle ébranlait aussi des états par ses armes, mais semblait elle-même placée hors du mouvement, quoiqu'elle le fît naître. Le génie et la valeur, à qui elle paraissait commander en souveraine, venaient déposer à ses pieds les drapeaux des peuples vaincus, en la remerciant d'avoir bien voulu se servir de leurs mains pour

[1] Machiavel et Addison ont fait très-peu de vers : Racine, comme on sait, a très-peu écrit en prose.

augmenter sa gloire : elle avait à côté d'elle les arts et les plaisirs; les plaisirs respiraient la grandeur, et les arts suspendaient leurs chefs-d'œuvre autour du trône parmi les trophées; enfin elle était escortée d'une foule de grands hommes qu'elle semblait inspirer d'un de ses regards, et qui à leur tour réfléchissaient sur elle tout l'éclat dont ils étaient eux-mêmes entourés. Cette figure imposante était celle de Louis XIV. Enfin, dans une composition plus vaste et plus grande, il dessina le tableau du genre humain tout entier depuis les siècles barbares, et conduit, à travers tant de révolutions et de malheurs, jusqu'à cette époque des arts et des lumières, qui semble promettre une félicité nouvelle aux nations. Tels sont les trois monuments historiques élevés par les mains de M. de Voltaire, et qui tous les trois sont des ouvrages les plus distingués de la littérature française. Il s'y place à côté des plus grands modèles, par cette éloquence naturelle et mesurée qui convient à l'histoire, par l'art de répandre de l'intérêt sur ses récits, par le talent de préparer et d'enchaîner les faits : talent aussi nécessaire à l'historien qu'au poëte dramatique, et qui, dans les deux genres, fonde également la vraisemblance; enfin par la manière dont il juge les événements et les hommes : et c'est peut-être un des caractères les plus frappants de ce génie singulier. Celui qui dans la tragédie a une imagination si impétueuse et une âme si passionnée, dès qu'il écrit l'histoire, n'a plus qu'une raison calme. On n'aperçoit dans l'historien aucun de ces élans d'une âme ardente, et de ces éclairs d'imagination, qui font souvent son caractère et son charme comme poëte. La raison alors vient soumettre à une loi exacte ses jugements comme son style; et celui même de tous ses ouvrages historiques où le sujet et le caractère principal devaient plus donner à l'historien des souvenirs de poëte, je veux dire l'histore de Charles XII, est peut-être celui de tous dont la composition générale est la plus austère. Jamais les fautes et les erreurs brillantes où la séduction de la gloire entraîne un jeune homme et un héros ne furent mieux appréciées que dans cet ouvrage, sans que l'imagination, qui peut-être en est éblouie en secret, dicte jamais son jugement à la raison.

L'histoire moderne avant lui, vous le savez, messieurs, portait encore l'empreinte de ces temps barbares où les oppresseurs et les tyrans des nations seuls étaient comptés parmi l'espèce humaine; où le peuple et tout ce qui n'était qu'homme n'était rien. Les gouvernements avaient changé, l'homme était rentré du moins dans une partie de ses droits; mais l'histoire, frappée encore de l'esprit de l'antique servitude, sans faire un pas en avant, semblait restée au siècle de la féodalité; elle n'osait en quelque sorte croire à l'affranchissement du peuple, et le repoussait de ses annales, comme autrefois esclave il était repoussé de la cour et des palais de ses tyrans. C'est M. de Voltaire, messieurs, qui le premier a senti, a marqué la place que la dignité de l'homme devait occuper dans l'histoire. Il a donc voulu que l'histoire désormais, au lieu d'être le tableau des cours et des champs de bataille, fût celui des nations, de leurs mœurs, de leurs lois, de leur caractère; et il a lui-même exécuté ce grand projet. Polybe avait écrit l'histoire guerrière; Tacite et Machiavel, l'histoire politique; Bossuet, l'histoire religieuse; M. de Voltaire écrivit le premier l'histoire philosophique et morale : aussi cet homme extraordinaire, qui a renouvelé parmi nous presque tous les champs de la littérature, a fait par son exemple une révolution dans l'histoire. On s'est empressé de suivre ses traces, comme tous les navigateurs de l'Europe suivirent en foule les traces de Colomb, dans les routes qu'avaient devinées son génie, et chacun est venu partager les dépouilles de ce Nouveau-Monde de l'histoire ouvert à notre siècle. Tous les ouvrages faits dans ce genre sont autant d'hommages rendus à M. de Voltaire; et, parmi les écrivains qui l'ont imité, il a la gloire de compter aussi des hommes célèbres, soit en France, soit en Angleterre, à peu près comme ces rois conquérants, qui, outre la multitude qu'ils traînaient dans leurs armées, comptaient aussi des rois sous leurs drapeaux.

Il ne restait plus qu'un succès à M. de Voltaire, c'est celui du roman; et il ne l'a point dédaigné, parce qu'il ne dédaigna jamais aucune sorte de gloire. Ce genre, qui a subi tant de révolutions, était destiné à en éprouver encore une nouvelle sous la main qui a donné un nouveau caractère à tout. Il est à remarquer que le peintre de Zaïre et d'Aménaïde, l'écrivain qui a parlé de l'amour avec tant de charme, et quelquefois avec une galanterie si douce, a pour ainsi dire ôté l'empire du roman aux femmes, qui de tout temps y avaient régné. Il en a fait un conte pour les sages qui veulent s'instruire, et il les instruit presque toujours en leur présentant une suite de tableaux rapides où il trace en courant les préjugés, les erreurs, les usages ridicules des peuples, les désordres de la société, et plutôt des vices que des passions. Avide de faire la satire de l'homme dans tous les pays comme dans tous les rangs, il semble craindre que l'homme quelque part ne lui échappe et ne trouve un asile contre ses traits : il le poursuit partout, parcourt les ridicules du globe entier, passant d'un monde à l'autre, rapprochant ce qui peut-être ne le fut jamais par la nature, mais créant l'illusion par la magie de ses pinceaux; éton-

nant sans cesse par des oppositions, des scènes et des contrastes d'opinions ou d'idées; trouvant le côté plaisant des plus grands objets, et le côté philosophique des plus petits. M. de Voltaire, dans ce genre d'ouvrage, qui de tous est peut-être celui qui peint le mieux son esprit naturel et son imagination, a pressé, pour ainsi dire, et serré le ridicule, comme dans la tragédie il a pressé le pathétique et l'intérêt. Ainsi le roman sous sa main, par une sorte d'association nouvelle et qui n'était réservée qu'à lui, réunit à la fois le génie de l'histoire, celui de la comédie, celui de la satire, celui de la philosophie morale, et quelquefois le merveilleux des Orientaux, qui devient philosophique par les grandes leçons qu'il en tire, en même temps qu'il plaît et qu'il étonne par l'empire inévitable que tout merveilleux a sur l'imagination.

Après tant de travaux si opposés, que manquait-il à cet homme extraordinaire que de voyager dans l'empire des sciences, et d'annoncer les découvertes de Newton? Ce serait à l'écrivain philosophe, au géomètre créateur qui a lui-même confirmé les découvertes du philosophe anglais [1], et que je vois assis parmi vous, messieurs, parce qu'au génie des plus hautes sciences il joint le mérite d'une littérature également fine et profonde; ce serait à lui d'apprécier les efforts de M. de Voltaire en ce genre. Quelque jugement qu'on porte de cet ouvrage, il aura droit d'étonner, quand on le rapprochera de tous les autres. Les Grecs remercièrent Alexandre de ce qu'après avoir tout parcouru et tout vaincu, il leur avait montré les Indes, quoiqu'il ne les eût pas conquises.

Cette monarchie universelle des talents, cet empire composé de tous les empires réunis, avait été sans modèle et sans exemple dans les quatre grands siècles des arts qui avaient précédé celui-ci. Le siècle fameux de Louis XIV ne vit personne qui osât même aspirer de loin à cette conquête générale; et l'ambition qui veut tout dominer parut alors n'appartenir qu'au souverain: c'est que la force politique, principe de l'agrandissement des rois, était alors fondée depuis longtemps; au lieu que dans l'empire des lettres et des arts tout commençait à naître: il fallait d'abord tout créer. Le génie de l'invention, ce génie qui apparaît toujours à l'homme au sortir des temps barbares, rarement s'égare et se disperse à la fois sur plusieurs objets; il repose sur un seul genre qu'il féconde par ces méditations profondes et lentes, créatrices des grandes idées. Telle est l'occupation et l'ouvrage du premier siècle des arts. Mais, quand tous les chemins sont ouverts, toutes les carrières tracées, alors le génie peut concevoir le vaste dessein de tout embrasser et de tout réunir: et ce qui prouve, messieurs, que c'est là le progrès naturel ou de l'ambition ou du talent, c'est qu'à la fin du dernier siècle et à la naissance du nôtre, deux hommes d'un mérite distingué, avant M. de Voltaire, avaient osé tous deux former ce grand projet; mais tous deux furent comme ces guerriers entreprenants et hardis que l'on rencontre quelquefois dans l'histoire, qui, n'ayant reçu de la nature ni tout le talent ni tout le génie de leur ambition, ont échoué parce qu'ils exécutaient avec faiblesse ce qu'ils projetaient avec audace, mais cependant ont frayé la route à d'autres. La Motte et Fontenelle avaient tracé le plan de la conquête, et M. de Voltaire l'a exécuté.

Mais comment a-t-il pu rassembler tant de forces dont il avait besoin? Comment un seul homme a-t-il pu suffire à tant de travaux? La nature, qui s'est toujours réservé la plus grande part de la formation des grands hommes, avait sans doute beaucoup fait pour lui. Elle lui avait donné les trois instruments du génie: ce tact prompt et rapide de l'esprit, qui d'un coup d'œil saisit, embrasse et rapproche les idées; l'imagination ardente, qui, comme un miroir, sait tout réfléchir et tout peindre; la sensibilité, tantôt douce et tendre, tantôt énergique et impétueuse. Joignez à toutes ces qualités cette inquiétude insurmontable d'un caractère que le sentiment continuel de ses forces tourmente, qui se nourrit de son ardeur, et ne peut se reposer que dans l'agitation et le mouvement; alors vous verrez naître cette passion opiniâtre et profonde d'une âme occupée quatre-vingts ans d'études et de travaux, et qui ne connut jamais un seul instant ni l'épuisement de la pensée, ni le refroidissement qui naît d'une longue habitude. Vous verrez naître cet amour dévorant de la gloire, cette soif de célébrité toujours satisfaite et jamais diminuée, qui, promenant des regards inquiets sur toute l'Europe, le portait sans cesse à se mesurer avec tous les grands hommes, lui faisait chercher des rivaux chez toutes les nations, le mettait en présence de tous les siècles passés et à venir. Vous verrez cette activité toujours renaissante, cette économie inquiète et avare de toutes les heures, une sorte de respect sacré pour le temps, dont la plus petite portion se présentait à lui comme pouvant ajouter à sa gloire: sentiment qui eût rendu le génie, comme la bienfaisance, inconsolable d'avoir perdu un jour. Il avait donc reçu de la nature, messieurs, toutes les passions qui peuvent donner le plus de mouvement à l'esprit, et prolonger ce mouvement jusqu'au plus long terme de la vie humaine. Telle a été l'in-

[1] *Recherches sur la précession des Équinoxes, et sur différents points du système du Monde*, par M. d'Alembert.

fluence de son caractère sur son esprit. C'est ce caractère qui l'a soutenu dans la lutte éternelle qui lui était assignée contre l'envie; car, à mesure que le grand homme croît et s'élève, le spectre de l'envie croît et s'élève à ses côtés. Elle s'attache à lui, et lui dit : « Luttons ensemble; je veux te rendre tous « les tourments que tu me causes. » Grâce à l'activité et à cette âme de feu qui enflammait M. de Voltaire, il a soutenu le combat jusqu'à la fin, et il est demeuré vainqueur.

Parmi les hommes célèbres de toutes les nations, il en est bien peu qui aient été tout ce qu'ils pouvaient être. Est-ce que l'homme n'aurait point assez l'orgueil et le sentiment de sa force? ou bien est-ce le sceau de la faiblesse humaine, que l'âme la plus vigoureuse est souvent obligée de s'arrêter par l'impuissance d'être toujours active? M. de Voltaire est peut-être le seul qui ait rempli toute l'étendue de son talent, et atteint, pour ainsi dire, en tout sens, aux bornes de son génie. Ses délassements mêmes ont servi à sa gloire; ses repos ont été féconds. Nul homme, dans aucun siècle, n'a fait plus d'usage des deux grands trésors de l'homme, la pensée et le temps.

Il semblerait, messieurs, que nous aurions épuisé tous les titres de gloire de M. de Voltaire : il nous en reste encore un, celui peut-être qui rend sa mémoire plus chère à l'Europe; c'est ce sentiment général d'humanité qui était dans son cœur, et qui a répandu un charme si intéressant et si doux sur tous ses ouvrages. Plus la législation est imparfaite chez tous les peuples, plus les liens particuliers de patrie se relâchent, et plus il devient nécessaire de rappeler ce sentiment universel de bienveillance qui doit unir l'homme à l'homme, et de suppléer du moins aux vices ou aux erreurs des lois par cette grande législation de la nature, qui sur toute la terre a voulu mettre la faiblesse et le malheur sous la protection de la pitié.

Entre les écrivains, messieurs, qui ont enseigné cette partie de la morale publique, quel homme a jamais élevé une voix plus éloquente et plus forte que M. de Voltaire? Qui a versé plus de larmes ou d'attendrissement ou d'indignation sur les maux du genre humain? L'humanité qui l'inspire semble mettre sous ses yeux tous les malheurs qu'il nous retrace. On dirait qu'il écrit à la lueur des incendies et des bûchers, et qu'il entend du milieu des flammes les cris des victimes. Témoin lui-même de quelque infortune, il n'était pas le maître de résister à ce sentiment impérieux de la pitié : elle faisait couler des larmes de ses yeux, elle passionnait tous les accents de sa voix. A l'aspect de tous les malheurs, la nature l'avait condamné à éprouver tous les sentiments de la sensibilité. Familles innocentes, et devenues, hélas! trop célèbres, dont il a plaidé les intérêts et la cause devant le tribunal de la France et de l'Europe, qu'il a retirées du pied des échafauds sanglants pour les conduire au pied du trône, et y réclamer l'autorité sainte des lois contre les surprises de l'erreur; augustes victimes (car vous êtes consacrées par le malheur) qu'il a dérobées à l'injustice, à l'opprobre, l'opprobre qui pour l'innocence est le plus cruel des tourments sans en excepter la mort; vous tous infortunés qu'il a secourus par la protection puissante du génie éloquent et de la vertu active et courageuse; et vous, habitants de cette colonie fondée par ses bienfaits, que n'êtes-vous ici rassemblés autour de son buste que j'aperçois! vous lui rendriez les hommages les plus touchants; vous baigneriez tous ensemble ce buste de vos pleurs; et cette image insensible d'un grand homme serait mieux honorée par vos larmes, qu'elle ne l'a été encore de son vivant et après sa mort par ces guirlandes de fleurs dont elle a été couronnée sur le théâtre au bruit de l'admiration et de la reconnaissance publiques.

Ordinairement, messieurs, le génie ne règne que sur l'avenir : sa puissance est tardive; son empire lui est disputé par l'âge qui l'a vu naître. Il faut, pour dominer sur la terre, qu'il naisse du sein de la tombe, et que la mort ait épuré tout ce qu'il avait reçu de faible et de mortel de la nature. M. de Voltaire fut excepté de cette loi. Vivant, il a pour ainsi dire assisté à son immortalité. Son siècle a acquitté d'avance la dette des siècles à venir. Sa nation a donné l'exemple à l'Europe; l'Europe l'a rendu à sa nation. Pour comble de gloire, il est venu, après quatre-vingt-quatre ans, recueillir dans sa patrie des honneurs qui jamais n'ont été rendus qu'à lui; et cette fois-ci du moins la mort, qui était déjà si proche, n'a pu enlever au Tasse son triomphe.

Cet homme illustre, qui avait tant de titres à la renommée, qui attirait sur lui les yeux de tous les souverains, et, par son génie s'était fait une sorte de puissance de l'Europe, avait désiré l'honneur d'être associé parmi vous, messieurs. Il était persuadé que votre gloire pouvait ajouter à la sienne, et qu'il manquerait quelque chose à l'éclat de son nom, tant qu'il ne serait pas inscrit sur votre liste parmi cette famille immortelle et cette génération successive de grands hommes, qui depuis sa naissance ont marqué votre établissement. Il fut donc reçu parmi vous, messieurs. Les ombres des Corneille, des Racines, des Despréaux, qui habitent ce sanctuaire, reconnurent l'héritier de leurs talents comme de leur gloire. La nation put voir dans cette

assemblée M. de Voltaire assis auprès de Montesquieu, et l'auteur de *Mahomet* et de *Zaïre* près de l'auteur de *Rhadamiste* et d'*Électre*. Jour éclatant et à jamais célèbre dans vos fastes! Magnifique adoption, qui dut rappeler ces temps où, dans l'ancienne Rome, en présence de tout le peuple, la famille des Scipion adopta le sang de Paul Émile, et où des deux côtés on voyait les triomphes s'allier avec les triomphes! Dans ce jour solennel, M. de Voltaire, en échange de l'honneur qu'il reçut de vous, vous apporta le tribut de quarante ans de gloire qu'il avait déjà acquise, et qui pendant trente années encore devait s'accroître sans cesse par les travaux et les succès de ce génie infatigable. Cette gloire s'est réfléchie sur vous tout entière, messieurs. Je ne crains pas de le dire, ce grand homme a illustré l'ouvrage et la fondation de Richelieu; il a payé à Louis XIV la dette de l'Académie par l'histoire de son siècle; il a été le panégyriste des succès éclatants qui ont marqué la première partie du règne de Louis XV. Qui mieux que lui aurait célébré le règne et le gouvernement de Louis XV, et cette époque à la fois d'humanité pour le peuple et de grandeur pour l'état, où l'on voit d'un côté l'économie la plus sévère dans l'administration des finances, de l'autre, l'usage le plus noble des dépenses publiques; les trésors dérobés aux besoins dévorants du luxe, pour être versés dans nos ports et sur nos chantiers; ces ports si longtemps déserts, repeuplés par nos vaisseaux; l'émulation renaissant sur les mers; et la France reprenant par degrés dans l'Europe la place que lui assigne sa grandeur naturelle : place à laquelle elle sera toujours sûre de remonter quand elle le voudra, et que la France seule, pour quelques moments, peut faire perdre à la France? C'est à vous, messieurs, qui tenez dans vos mains les crayons de la poésie et ceux de l'histoire, à peindre à la postérité ces événements et les orages de la grande révolution qui bientôt doit changer les intérêts des deux mondes. Pour moi, j'aime à vous retracer les qualités personnelles de notre jeune souverain : ce goût pour la vérité, marque d'un esprit juste et d'une âme droite qui ne craint pas de fixer ses regards sur elle-même; cet éloignement du faste, qui est un garant de plus pour le bonheur du peuple, et un engagement avec soi-même pour avoir une grandeur réelle, et qui tienne aux sentiments; la simplicité dans les manières, jointe à la franchise des vertus; l'austérité contre les vices, et l'indulgence pour les défauts; la confiance noble et tendre dans la vieillesse expérimentée, confiance qui honore également le roi qui la donne et le ministre qui l'inspire; une âme enfin dont tous les premiers mouvements sont heureux; qui, pour faire le bien, n'a besoin que de n'être pas contredite dans ses désirs; en qui jusqu'aujourd'hui on n'a pu surprendre aucun des défauts ni de son âge ni de son rang, et qui, dans la première jeunesse, orne la majesté du trône par celle des mœurs.

Vous m'entendrez avec plaisir quand je vous parlerai d'une reine sensible à tous les arts que vous cultivez, qui a plus d'une fois honoré de ses larmes les chefs-d'œuvre du génie représentés devant elle, comme elle sait en verser à l'aspect des malheureux qu'elle soulage; devenue plus chère à la France par ce gage heureux de fécondité [1], qui annonce encore un plus grand bonheur à la nation, et par cette humanité si douce qui dernièrement a substitué des bienfaits à une vaine pompe, et n'a voulu d'autre fête dans Paris que le spectacle attendrissant de l'hymen couronnant la jeunesse et l'innocence dans cent familles indigentes et honnêtes.

Mais où puis-je mieux consacrer que dans le sanctuaire des lettres, et en votre présence, messieurs, ma reconnaissance éternelle pour le prince [2] qui a daigné m'attacher à lui par un titre encore plus cher pour moi que ses bienfaits? C'est à ce titre que je dois l'honneur d'avoir vu de plus près ce goût de l'occupation et de l'étude, si rare sur le premier degré du trône, et qui remplit si bien les vides de la grandeur; toutes les connaissances qui conviennent à un prince, embellies de tous les agréments naturels de l'esprit, et ces grâces du caractère auxquelles les cours, et les Français surtout, aiment à reconnaître les vertus. C'est lui, messieurs, qui dans l'obscurité de ma retraite a daigné encourager mes faibles travaux. Son suffrage m'a enhardi à solliciter les vôtres. Le sentiment le plus doux de mon cœur est de pouvoir unir dans ce moment ce que je dois aux bontés dont ce prince m'honore, et ce que je dois au corps littéraire le plus distingué de l'Europe, qui a bien voulu m'adopter. Le travail de toute ma vie, je le répète, sera de me rendre digne de ce double honneur. Pour y parvenir, j'aurai sans cesse à mes côtés l'image de l'homme célèbre que vous regrettez, et qu'avec des crayons imparfaits j'ai tâché du moins de vous peindre. Et, si je puis faire encore quelques pas dans une des carrières où il s'est couvert de tant de gloire, je lui dirai, comme un des moins dignes successeurs d'Alexandre aurait pu dire au pied de la statue de ce conquérant : « O « grand homme! la nature veut que ton empire soit « divisé. Il faut que la faiblesse humaine se partage « le fardeau que ta main soutenait. Permets à un

[1] *Monsieur*, comte de Provence, depuis Louis XVIII.

[2] *Madame*, duchesse d'Angoulême.

« soldat de tenter la conquête d'une de tes provinces, « et que son nom s'ennoblisse à jamais, placé, même « dans une grande distance, à la suite du tien ! »

RÉPONSE

DE M. L'ABBÉ DE RADONVILLIERS,

Directeur de l'Académie française,

AU DISCOURS

DE M. DUCIS.

Monsieur,

Depuis longtemps il suffisait dans nos assemblées de nommer M. de Voltaire pour réveiller l'attention, la fixer sur lui, et la détourner de tout autre objet. Cet hommage rendu souvent à sa personne pendant qu'il a vécu, il est encore plus honnête de le rendre à sa mémoire. Je me propose donc de consacrer mon discours à l'éloge de ses talents : non que je me dissimule la difficulté du sujet, ou que je me flatte de pouvoir la vaincre ; mais je ne veux pas tromper l'attente du public, qui sous le nom de M. de Voltaire, s'est rassemblé aujourd'hui avec tant d'empressement. J'ai quelque droit d'ailleurs à l'indulgence de ceux qui m'écoutent. Ils savent que, si je porte la parole, ce n'est pas une fonction que j'aie choisie ou désirée. J'obéis à nos usages, en regrettant que le sort n'ait pas mieux servi M. de Voltaire, l'Académie et le public.

C'est à vous, monsieur, qu'il convenait de célébrer des talents qui ne vous sont pas étrangers ; je parle de ceux qu'exige l'art dramatique, considéré comme une portion essentielle des belles-lettres. Vous marchez dans cette brillante carrière sur les traces de votre illustre prédécesseur ; à son exemple, vous faites mouvoir, avec une égale habileté, les deux puissants ressorts de la tragédie. Vos premiers ouvrages, en excitant une vive terreur, ont posé les fondements de votre réputation, et votre *Œdipe* y a mis le comble, en inspirant une douce pitié. Dites-nous par quel art vous savez si bien vous insinuer dans les cœurs, et en diriger les mouvements. C'est un secret que vous vous cachez à vous-même ; mais je dois le publier pour l'instruction des jeunes poëtes. Qu'ils s'étudient à n'avoir que des sentiments honnêtes, qu'ils se pénètrent d'amour pour la vertu, d'horreur pour le vice, et qu'ils fassent parler Œdipe, Admète, Antigone, ils mettront dans la bouche de ces héros les mêmes discours qui, dans votre tragédie, produisent de si grands effets. Pour les bontés du prince auquel vous êtes attaché, je ne vous demande pas par quelles intrigues vous les avez obtenues : personne n'ignore que les seules qui réussissent auprès de lui sont les talents et les vertus. Des mœurs simples et respectables, un caractère liant, un commerce doux dans la société, vous ont fait des amis qui se sont intéressés en votre faveur. Le public même s'est déclaré pour vous par des applaudissements soutenus : son suffrage a déterminé le nôtre.

Vous devez, monsieur, en être d'autant plus flatté, que vous ne succédez point à un simple citoyen de la république des lettres, mais au chef même de la littérature. Si M. de Voltaire n'en avait pas le titre, il en avait les honneurs : les gens de lettres de ses amis les lui accordaient volontiers, et ses ennemis, las de combattre l'opinion publique, n'osaient plus les lui contester.

Heureux, si, tenant dans le siècle de Louis XV la place des beaux génies qui ont illustré le siècle de Louis XIV, il eût conservé leurs principes et imité leur exemple ! Corneille, Racine, Despréaux, satisfaits de l'honneur légitime que procurent les talents, dédaignèrent cette triste célébrité qui s'acquiert malheureusement par l'audace et par la licence ; ils abandonnaient aux écrivains sans génie ces ressources déplorables. Pourquoi M. de Voltaire a-t-il paru ne pas les croire indignes de lui ? Espérons que bientôt une main amie, en retranchant des écrits publiés sous son nom tout ce qui blesse la religion, les mœurs et les lois, effacera la tache qui ternira sa gloire. Alors, au lieu d'une collection trop volumineuse, nous aurons un recueil d'œuvres choisies, dont la sagesse pourra faire usage sans inquiétude et sans danger. C'est dans ce recueil uniquement que je puiserai la matière de son éloge ; elle est si abondante, qu'on me pardonnera si, dans les bornes qui me sont prescrites, je ne fais que l'effleurer.

J'ouvre ses œuvres poétiques, et je contemple d'abord *la Henriade* comme un monument élevé à la gloire de la nation. Nous avions, dans presque tous les genres, des rivaux à opposer, sinon aux anciens, du moins aux peuples modernes qui cultivent les beaux-arts : l'épopée nous manquait. Le sentiment de ses propres forces, peut-être aussi l'audace d'un âge confiant, poussa le jeune Voltaire dans cette périlleuse carrière, et le Parnasse français eut enfin le premier, et jusqu'ici le seul poëme épique dont il puisse décorer ses fastes. Je sais que la critique y a cherché des défauts, et qu'elle en a trouvé ; mais je sais aussi que les beautés s'y présentent en foule, sans qu'il soit besoin de les chercher.

Nous n'entrerons point dans le détail des autres poésies de M. de Voltaire. Que pourrai-je ajouter, monsieur, au caractère que vous en avez tracé avec tant de justesse ! Contentons-nous de jeter un coup d'œil rapide sur le nombre, l'étendue et la perfection de ses talents. Il a parcouru toutes les routes du Parnasse, et moissonné partout des lauriers ; il a varié le ton de ses chants depuis l'épopée jusqu'aux pièces fugitives et aux simples badinages de société. A peine il était entré dans la lice poétique, déjà il devançait tous ses concurrents ; déjà sa noble émulation ne voyait plus d'autres objets dignes de l'enflammer, que deux illustres rivaux, Rousseau et Crébillon. Rousseau, porté sur les ailes du génie, s'élevait au faîte du genre lyrique ; Crébillon, se renfermant, pour ainsi dire, dans les antres noirs de la mélancolie,

enseignait à Melpomène de nouveaux secrets pour redoubler la terreur. Nous ne comparerons point M. de Voltaire à l'auteur sublime des odes sacrées et des cantates ; la carrière où ils ont couru n'est pas la même. Il n'a pas craint de mesurer ses forces avec Crébillon, et de lutter corps à corps. L'auteur de *Rhadamiste et Zénobie* ne fut point ébranlé ; mais l'auteur de *Catilina* ne put résister à un athlète plus jeune et plus vigoureux. Oserais-je dire que dans notre siècle Rousseau a tenu le sceptre poétique, sans avoir de rival à redouter; qu'après lui Crébillon y porta la main, et le tenait avec gloire, lorsque Voltaire le saisit d'une main plus ferme, et le tint avec plus de gloire encore? Quel est l'heureux successeur auquel il l'a remis en mourant? Le siècle prochain le nommera.

Ce serait peu pour un poëte d'avoir joui pendant sa vie d'une grande réputation, s'il ne la transmettait avec son nom et ses ouvrages aux temps les plus reculés. Il est plus d'un exemple de ces princes de la littérature dégradés après leur mort, dont les ouvrages sont tombés dans le mépris, et dont peut-être les noms même seront inconnus à la postérité. La mémoire de M. de Voltaire n'a pas à craindre un retour si funeste; elle ne s'obscurcira jamais : outre l'éclat dont elle brille en ce moment, nous avons un indice certain de sa durée.

Lorsque la nature destine un poëte à l'immortalité, parmi les belles qualités dont elle se plaît à l'enrichir, elle en choisit une qu'elle semble préparer avec plus de soin, et qu'elle répand dans son âme d'une main plus libérale. Ainsi elle doua Homère du génie de l'invention; personne ne l'égala jamais pour l'abondance et la variété des idées ; ainsi elle doua Virgile d'un jugement exquis : personne ne sut jamais, comme lui, dire toujours ce qu'il convient, et ne rien dire de plus. Rappelez-vous tous les poëtes qui jouissent de l'immortalité; il n'en est aucun que vous ne reconnaissiez sur-le-champ à cette qualité dominante qui fait son caractère distinctif, et, pour ainsi dire, sa physionomie. Pour ne point sortir de notre nation, vante-t-on dans un poëte la vigueur de l'âme, les sentiments sublimes? c'est Corneille : la sensibilité du cœur, le style tendre et harmonieux? c'est Racine : la molle facilité, la négligence aimable? c'est La Fontaine : la raison parée des ornements de la poésie? c'est Despréaux : la verve, l'enthousiasme? c'est Rousseau : les crayons noirs, les peintures effrayantes? c'est Crébillon : le coloris qui donne aux pensées, aux sentiments, aux images, un éclat éblouissant? c'est Voltaire. Il a traité en vers toutes sortes de sujets. Vous admirez dans les uns des pensées nobles et élevées, dans les autres, des pensées fines et délicates; tantôt le feu du génie, tantôt la chaleur du sentiment; enfin, toutes les beautés qui font aimer les bons vers : c'est par là qu'il est poëte; mais partout, et quel que soit son sujet, vous admirez la couleur brillante dans laquelle il trempe son pinceau ; c'est par là qu'il est Voltaire. Cette magie d'un style pur, clair, étincelant, est le don propre qu'il a reçu de la nature, le trait qui le caractérise, l'augure de son immortalité.

Quittons la poésie, et suivons M. de Voltaire dans l'autre partie du monde littéraire. Là, je le vois occuper une place distinguée parmi les écrivains en prose. J'évite toute exagération, peut-être même j'en dis trop peu, et je serais autorisé, en faisant son éloge, à le mettre le premier des écrivains de son siècle. En est-il dont les ouvrages fussent attendus avec autant d'impatience, débités avec autant de promptitude, multipliés sous autant de formes, lus avec autant d'avidité? Cette vogue si constamment soutenue n'a rien de surprenant. Les ouvrages de M. de Voltaire, soit par une rencontre heureuse, soit par une combinaison habilement réfléchie, sont exactement ce qu'ils devaient être pour flatter le goût de son temps. L'envie de s'instruire est répandue aujourd'hui parmi les gens du monde; la lecture est devenue un besoin pour eux : mais le plaisir est toujours resté le premier de leurs besoins. Un livre purement frivole ne flatte point assez leur amour-propre ; ils veulent enrichir leur esprit, et cependant ne se donner aucune peine. Les écrits de M. de Voltaire offrent des richesses dont l'acquisition est facile et agréable. La réputation de l'auteur vous invite, un style séduisant vous entraîne, les heures s'écoulent insensiblement, sans fatigue et sans ennui, et vous recueillez pour fruits de cette douce occupation mille traits pétillants d'esprit, des anecdotes curieuses, des réflexions piquantes, des maximes utiles d'indulgence mutuelle, de générosité, de bienfaisance, et des autres vertus humaines qui embellissent le commerce de la vie. Le soin continuel de mêler l'utilité à l'agrément, le badinage à la morale, est un des secrets de M. de Voltaire, et peut-être la source principale de ses grands succès. Est-ce la nature qui lui avait enseigné ce secret? ou l'avait-il découvert par son travail? Sans doute il apporta en naissant les qualités les plus rares : mais ne pensez pas qu'il ait abandonné le soin de sa gloire à ses talents naturels; il ne se lassa jamais de les polir et de les perfectionner. L'amour de l'étude n'était point en lui un goût seulement, mais une passion ardente, que les glaces mêmes de la vieillesse n'ont pu éteindre. Elle subjugait toutes ses autres affections, émoussait les pointes de la douleur, ranimait la langueur des infirmités, remplissait les journées, et suppléait au repos des nuits.

Une application si constante et des lectures immenses avaient fourni à M. de Voltaire un amas prodigieux de connaissances en tout genre. Il savait bien en faire usage, et l'agrément de son style les faisait paraître dans le jour le plus avantageux. A-t-il donc prétendu à la monarchie universelle dans les sciences? Se serait-il laissé éblouir par cette brillante chimère? Ses ennemis le lui ont reproché; mais le reproche est injuste, et je n'ai besoin pour le réfuter que de sa propre conduite. Lorsqu'il s'agissait de la belle littérature ancienne ou moderne, nationale ou étrangère, il discutait sérieusement le point contesté, approfondissait la matière, et appuyait son opinion sur les vrais principes. Pour les questions d'un autre genre, il défendait son sentiment, moins par des discussions profondes et des recherches savantes, que par des bons mots et des traits plaisants. Dans cette espèce de guerre, après une courte excursion, il se retirait sur son terrain, où il faut convenir qu'il combattait avec un grand avantage.

Admis dès sa jeunesse, recherché même avec empressement dans les sociétés les plus polies du grand monde,

il s'y était formé à badiner avec grâce sur toutes sortes de sujets. Cet art élégant, plus commun chez les Français que chez les autres peuples, M. de Voltaire l'a possédé dans le plus haut point de sa perfection; il l'exerçait avec une facilité et une adresse inimitables. Une foule de traits ingénieux et de saillies piquantes donnaient à sa conversation un charme qui laissera un long souvenir; et jusqu'à ses derniers jours, l'occasion lui fournissait encore des mots et des reparties dignes de son plus bel âge. Sa plume a répandu le même agrément sur ses compositions. Dans le cours d'un style toujours enjoué, toujours léger, vous rencontrez fréquemment un trait plus aiguisé, qui, comme un éclair, vous surprend et vous éblouit. Il règne dans tous ses ouvrages un ton de gaieté et de plaisanterie qui caractérise sa manière, et qui plus d'une fois a révélé le nom de l'auteur. Je ne sais s'il a voulu imiter Lucien, mais il me semble apercevoir un rapport assez frappant entre leur façon d'écrire et de penser. L'un et l'autre répand à pleines mains, et sur tous les objets indistinctement, le sel de la satire et de l'ironie. Le Lucien moderne paraît, comme l'ancien, songer autant à se réjouir qu'à réjouir son lecteur. Tous deux ont possédé le secret d'un vernis de ridicule presque ineffaçable, et tous deux ont essuyé quelques reproches sur l'usage de ce secret dangereux.

Je voudrais finir; mais puis-je passer sous silence la prodigieuse fécondité de M. de Voltaire? Quelle multitude d'ouvrages, dont quelques-uns suffiraient pour faire un grand nom à un autre écrivain! Puis-je ne pas observer la réunion inouïe des talents de la poésie et de la prose au point où il les a portés? Citez-moi un autre poëte du premier ordre qui soit connu par un corps complet de bons ouvrages en prose. Il était réservé à M. de Voltaire d'établir sa réputation sur deux bases indépendantes l'une de l'autre, et toutes deux inébranlables.

Cette singularité n'est pas la seule qu'offre l'histoire de sa longue vie. La durée même de sa vie paraîtra singulière, si on se rappelle la frêle apparence de ses organes, et son tempérament tout de feu, allumé encore par des passions vives, par des travaux continuels, et par un régime extraordinaire. Une fortune honnête qu'il avait héritée de ses pères s'était grossie entre ses mains jusqu'à l'opulence : espèce de prodige dans la profession des lettres. Cependant je ne daignerais pas en faire la remarque, si sa générosité n'avait rendu ses richesses aussi utiles à d'autres qu'à lui-même. La vie des gens d'étude est communément tranquille et uniforme; celle de M. de Voltaire fut pleine d'agitation et d'événements variés. Il a vécu dans sa patrie et dans le pays étranger, dans les cours mêmes des rois. Après y avoir goûté les charmes de la faveur, et en avoir reconnu l'instabilité, il se fixa dans la retraite. Ce ne fut pas cette retraite obscure et solitaire dont parle Horace, où l'on se cache pour oublier les hommes et pour en être oublié; mais une retraite fameuse où la gloire et la renommée furent ses compagnes inséparables. Habitant sa terre, qu'il fertilisait par ses soins, au milieu des cultivateurs et des artisans qu'il encourageait par ses bienfaits, entouré des personnes qui lui étaient les plus chères, et ménageant pour lui-même la meilleure partie de son temps, il jouissait tranquillement du spectacle de la campagne, du sentiment de la bienfaisance, des plaisirs de la société et des douceurs de l'étude. Chaque jour lui apportait les tributs de l'estime et les hommages de l'admiration. Mais tout à coup il abandonne le séjour paisible des champs, pour le bruit et le tumulte de la capitale. S'il venait y chercher des secours contre les maux et les menaces de la vieillesse, ses vœux et les nôtres ont été malheureusement trompés; mais s'il venait pour y jouir de sa gloire, ses vœux ont été remplis au delà de son attente. Pouvait-il prévoir que la curiosité traînerait le peuple même sur ses pas? Des égards plus réfléchis et des attentions plus honorables ont dû le surprendre moins, et le flatter davantage. Je puis lui appliquer ce que Tacite a dit d'Auguste : « On a renouvelé « pour lui tous les honneurs accordés à d'autres; on en « a même inventé qui étaient sans exemple. »

Cependant il a manqué un jour à son triomphe, celui où il aurait paru dans une de nos assemblées publiques. Si son image y a été reçue avec tant d'acclamations, quels transports n'y aurait pas excités sa présence!

L'Académie, par une distinction singulière et bien méritée, lui avait déféré la place de son directeur. Eh! plût à Dieu que la mort lui eût laissé le temps de l'occuper! plût à Dieu qu'assis parmi nous, il nous eût entretenus du règne de notre auguste protecteur! De quelles couleurs il aurait peint le gouvernement doux mais ferme, paisible mais vigilant, qui a coupé la racine de nos anciennes dissensions; l'administration habile qui a trouvé des ressources inespérées pour créer une marine respectable, et doubler en peu de temps les forces de la nation; la politique prévoyante, qui, par une alliance contractée à propos, et noblement annoncée, enlève à nos rivaux un grand empire! Mais, s'il eût assez vécu pour féliciter le roi d'être père, son amour pour le sang de son héros aurait rallumé dans ses veines le feu poétique; il eût chanté, dans les transports de la commune allégresse, l'heureuse fécondité qui, en préparant une reine à un trône étranger, promet aussi un héritier au trône de Henri IV. Ces grands sujets étaient dignes des talents de M. de Voltaire; talents uniques, que je peindrai d'un dernier trait : ceux même qui en déplorent l'abus sont contraints de les admirer.



HAMLET,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, IMITÉE DE L'ANGLAIS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1769.

ÉPITRE

DÉDICATOIRE

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE.

—

Un des plus doux souvenirs de ma vie, ô mon respectable père! c'est de t'avoir vu applaudir ma tragédie d'*Hamlet* à sa première représentation. Mais, hélas! je n'avais plus longtemps à te posséder encore; et le succès d'*Hamlet*, qui t'avait fait verser des larmes de joie, devait donc être le seul dont il te serait permis d'être le témoin.

Dans le premier mouvement de mon cœur, je t'adressai mon ouvrage, où mon but avait été de peindre la tendresse d'un fils pour son père. Mais tu me fis sentir que pour les intérêts d'une jeune femme et d'une famille naissante, je devais plutôt songer à m'acquérir par ce genre d'hommage quelque appui utile dont je pusse aussi m'honorer. Je crus devoir te cacher combien me coûtait mon obéissance.

Mais aujourd'hui que le temps a renversé tous ces soutiens, et m'a fait arriver, presque seul, aux bornes de ma carrière, chargé de tant de pertes de la nature et de l'amitié; aujourd'hui que, remontant de ma vieillesse à mon enfance, j'assiste plus que jamais par mes souvenirs au spectacle paisible de tes vertus domestiques, permets, ô mon tendre, ô mon vénérable père! que le cœur plein de tes exemples et de tes bienfaits, plein des preuves jadis vivantes de ta tendresse, croyant encore entendre tes conseils et l'accent de ton âme si profondément religieuse, mélancolique et paternelle; permets, dis-je, lorsque le public reconnaît toujours par ses suffrages la piété filiale dans mon *Hamlet*, que, reprenant ma première intention, avec des larmes, en cheveux blancs, et avant de mourir, je t'en offre au moins le tardif hommage sur ta cendre.

Ton fils

JEAN-FRANÇOIS DUCIS.

A Versailles, ce 15 décembre 1812.

PERSONNAGES.

HAMLET, roi de Danemarck.
GERTRUDE, veuve du feu roi, mère d'Hamlet.
CLAUDIUS, premier prince du sang.
OPHÉLIE, fille de Claudius.
NORCESTE, seigneur danois.
POLONIUS, autre seigneur danois.
ELVIRE, confidente de Gertrude.
VOLTIMAND, capitaine des gardes.
GARDES.

La scène est à Elseneur, dans le palais des rois de Danemarck.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE

POLONIUS, CLAUDIUS.

CLAUDIUS.

Oui, cher Polonius, tout mon parti n'aspire,
En détrônant Hamlet, qu'à m'assurer l'empire.
Ce prince, seul, farouche, à ses langueurs livré,
Aime à nourrir le fiel dont il est dévoré.
Norceste, dont surtout je craignais la présence,
Semble aider mes desseins par son heureuse absence.
En vain des bruits confus semés en cette cour
Dans les murs d'Elseneur annonçaient son retour.
Tu connais pour Hamlet tout l'excès de son zèle;
Je craignais, je l'avoue, un sujet si fidèle:
Mais enfin mes amis, prêts à s'armer pour moi,
Sans obstacle bientôt vont me nommer leur roi.

POLONIUS.

Je m'étais bien douté que leur valeur guerrière
Aux yeux de Claudius paraîtrait tout entière,
Et qu'en marchant sous lui, l'espoir d'être vainqueurs
D'une ardeur aussi noble embraserait leurs cœurs.

CLAUDIUS.

Mes discours dans l'instant ont enflammé leur zèle :
« Amis, leur ai-je dit, quelle perte cruelle
« A ressenti l'état dans la mort de son roi !
« Livré depuis ce temps à l'horreur, à l'effroi,
« Le Danemarck troublé semble avec la victoire
« Pleurer sur un tombeau son bonheur et sa gloire.
« Combien, présente encore à notre souvenir,
« Sa mort nous menaça d'un funeste avenir !
« Le ciel, parlant soudain par la voix des orages,
« Étonna les esprits, et glaça les courages.
« On eût dit que les vents, que les mers en courroux,
« A son dernier soupir s'élevaient contre nous. »
Je leur rappelle alors la tempête effroyable
Qui signala du roi le trépas mémorable :
Je leur peins l'océan prêt à franchir ses bords,
Ses gouffres entr'ouverts jusqu'au séjour des morts,
Nos mers s'enveloppant de ténèbres profondes,
La foudre à longs sillons éclatant sur les ondes,
Dans le détroit du Sund nos vaisseaux submergés,
Nos villes en tumulte, et nos champs ravagés,
Chez les Danois tremblants la terreur répandue ;
Ceux-ci croyant des dieux voir la main suspendue ;
Ceux-là, s'imaginant voir l'ombre de leur roi,
Fuyant avec des cris, ou glacés par l'effroi ;
Comme si, des enfers forçant la voûte obscure,
Ce spectre à main armée effrayait la nature ;
Ou que les dieux, pour lui troublant les élémens,
Eussent du monde entier brisé les fondements.
A ces mots j'observais, empreints sur leurs visages,
De leur sombre frayeur d'assurés témoignages :
Tant sur l'esprit humain ont toujours de pouvoir
Les spectacles frappans qu'il ne peut concevoir !
J'ajoute donc : « Je sais de quel sinistre augure
« Fut ce désordre affreux qui troubla la nature.
« Nos ennemis armés, leurs flottes, leurs soldats,
« Le Nord autour de nous respirant les combats ;
« Tout nous instruit assez, par cette triste marque,
« Combien perdit l'état en perdant son monarque :
« Car enfin sa vertu, je le dois avouer,
« Moi-même, après sa mort, me force à le louer.
« Combien de lui pourtant j'ai souffert d'injustices !
« C'était peu d'oublier mes travaux, mes services ;
« Le cruel, me portant les plus sensibles coups,
« Jusque sur Ophélie étendit son courroux :
« Il voulut que ma fille, à l'oubli condamnée,
« Ne vît briller jamais les flambeaux d'hyménée,
« Jaloux d'anéantir, dans ce cher rejeton,
« L'unique et faible appui qui reste à ma maison.
« J'approuve cependant les regrets qu'on lui donne.
« Mais quel est l'héritier qu'il laisse à la couronne ?
« Un fils, un roi mourant, triste, morne, abattu,
« Faible, et dont rien encor n'a prouvé la vertu,
« Qui, loin des champs de Mars, dans ce palais tranquille,
« A caché jusqu'ici sa jeunesse inutile,
« Sans connaître ou chercher d'exploits plus glorieux
« Que d'honorer en paix ou sa mère ou ses dieux.
« Que dis-je ! sa raison souvent est éclipsée :
« Tantôt d'un seul objet occupant sa pensée,
« Immobile, interdit ; tantôt saisi d'horreur,
« De son calme effrayant il passe à la fureur.
« D'Hamlet dans cet état que devez-vous attendre ?
« Autour de nous déjà voyez, pour nous surprendre,
« Tous nos voisins unis, à nous perdre excités,
« Sur ces bords malheureux fondre de tous côtés.
« Quelle main redoutable, aux combats aguerrie,
« De tant de bras armés soutiendra la furie ?
« Et d'ailleurs que tenté-je en prétendant régner ?
« J'exclus un faible roi qui ne peut gouverner,
« Une ombre, un vain fantôme inhabile à l'empire,
« Que consume l'ennui, que la mort va détruire,
« Et de qui le trépas, par les droits de mon sang,
« Me transmet la couronne et m'élève à son rang. »
Je dis, et tout à coup ces illustres rebelles
Jurent entre mes mains de me rester fidèles :
Et déclarant Hamlet déchu du rang des rois,
M'en donnent hautement et le titre et les droits ;
Et, je me flatte enfin que, dès ce jour peut-être,
Ces conjurés, ardents à me choisir pour maître,
M'immoleront leur prince, et m'oseront porter
Au trône d'où leurs bras vont le précipiter.
D'ailleurs, pour mes projets, d'un utile artifice
J'ai déjà su dans l'ombre employer le service.
Tu sais quels bruits heureux je fais courir tout bas
Pour tourner contre Hamlet le peuple et les soldats,
Pour prêter à ses cris, à sa fureur extrême,
Des couleurs qui perdraient jusqu'à la vertu même.
Ces bruits sourds et cachés, ces germes tout-puissants
Me donneront leurs fruits quand il en sera temps.

POLONIUS.

Peut-être qu'à ces bruits qui se font toujours croire,
Plus qu'à tous vos amis, vous devez la victoire.
Mais quels sont vos desseins ? La reine veut en vous
Donner un successeur à son premier époux.
Sans doute elle attendait que notre antique usage
Eût des regrets publics borné le témoignage,
Et qu'enfin cet état, trop longtemps affligé,
Dans la nuit de son deuil cessât d'être plongé.
Combien n'allez-vous pas exciter sa colère,
Si, refusant l'honneur qu'elle prétend vous faire,
Vous armez contre vous son amour dédaigné !
Peut-être son esprit, furieux, indigné,
D'un trop juste soupçon recevant la lumière,
Va de tous nos complots pénétrer le mystère.

CLAUDIUS.

Va, je prétends bientôt, loin de vouloir l'aigrir,
Au-devant de ces nœuds m'aller moi-même offrir.

POLONIUS.

Vous, seigneur?

CLAUDIUS.

C'est par là que ma prudente audace
De mes hardis projets doit lui cacher la trace :
Aussi bien j'ai cru voir, depuis la mort du roi,
Dans ses esprits troublés quelques marques d'effroi :
On dirait qu'à mes yeux elle craint de paraître...
Trop prompt à la juger, je m'abuse peut-être.
C'est à moi, s'il le faut, d'employer en ce jour
Tout ce qu'a la souplesse et d'art et de détour.
Docile à tous ses vœux, jusqu'à l'instant propice,
Je retiendrai ses pas au bord du précipice ;
Aucun de ses secrets ne pourra m'échapper :
Son cœur faible et crédule est facile à tromper.
Mais t'avouerai-je, ami, ce qui trouble mon ame?
Ce ne sont point ces mers, ces foudres, cette flamme,
Ce frappant appareil du céleste pouvoir,
Ni ce spectre effrayant qu'un vain peuple a cru voir.
Penses-tu que des dieux l'éternelle puissance
Daigne aux jours d'un mortel mettre tant d'impor-
Et que leur paix profonde interrompe sa loi [tance,
Pour la douleur d'un peuple ou le trépas d'un roi?
Auteur, le croirais-tu? de ma terreur secrète,
Hamlet presque mourant m'alarme et m'inquiète.
Par lui quelque projet contre moi préparé...
Toi-même dans son cœur n'as-tu point pénétré?
Il a quelque secret qu'il s'obstine à nous taire.

POLONIUS.

Je tenterais en vain d'expliquer ce mystère :
Mais, des langueurs d'Hamlet si je sais bien juger,
N'y voyez point, seigneur, un ennui passager.
Je connais trop cette âme et profonde et sensible :
Il cache un cœur de feu sous un dehors paisible ;
Et tous ses sentiments, avec lenteur formés,
S'y gravent en silence, à jamais imprimés.
Je l'ai vu quelquefois, dans sa mélancolie,
Fixer un œil mourant sur la jeune Ophélie ;
Ou tantôt vers le ciel, muet dans ses douleurs,
Lever de longs regards obscurcis par ses pleurs :
J'y remarquais empreint sous leur sombre lumière
Des grandes passions le frappant caractère.
Ne vous y trompez pas : ses pareils outragés
Ne s'apaisent jamais que quand ils sont vengés.
D'ailleurs, si j'ai bien lu dans le cœur du vulgaire,
Hamlet, n'en doutez pas, n'a que trop su leur plaire.
« Oh combien, disent-ils, un roi si généreux
« Aurait par ses vertus rendu son peuple heureux!
« Bon, juste, courageux, aux seuls méchants sévère,
« Hélas! nous aurions cru vivre encor sous son père. »
Hâtons-nous, croyez-moi, d'accomplir nos desseins
La lenteur est surtout le péril que je crains.
Je vais voir nos amis, affermir leur courage ;
Et, le moment venu d'achever notre ouvrage,
N'oublions pas, hardis à tout sacrifier,
Que c'est au succès seul à nous justifier.

CLAUDIUS.

J'entends du bruit; on vient. Laisse-moi: c'est la reine.
J'ignore en ce moment le motif qui l'amène ;
Mais ne t'éloigne point. Par moi bientôt ici
De tout cet entretien tu seras éclairci.

SCÈNE II.

CLAUDIUS, GERTRUDE; GARDES.

CLAUDIUS.

Voici le jour, madame, où, libre de contrainte,
Mon amour plus hardi peut s'exprimer sans crainte.
Je sais que jusqu'ici, sans l'appui d'un époux,
Tout l'état avec gloire a reposé sur vous.
Tant qu'a duré la paix, vos soins, votre tendresse,
Pouvaient d'un fils mourant nous cacher la faiblesse :
Mais la guerre, madame, est prête à s'allumer :
Le soldat veut un chef; vous devez le nommer.
Si je brigue un honneur dont vous êtes l'arbitre,
C'est à vous, par l'hymen, d'y joindre un autre titre;
Et ses flambeaux tout prêts vont briller pour nous [deux
Si cet espoir flatteur n'a point trompé mes vœux.

GERTRUDE.

Je l'avouerai, seigneur, j'ai cru que la prudence
Contiendrait mieux l'ardeur de votre impatience :
Quand tout respire encor la tristesse et l'effroi,
Quand le peuple gémit du trépas de son roi,
Quand sa cendre, à nos yeux, dans une urne amassée,
Dans la nuit des tombeaux à peine est déposée,
Irons-nous, de l'état outrageant le malheur,
Par des feux indiscrets irriter sa douleur?
Songez sous quel auspice un semblable hyménée
A votre sort, seigneur, joindrait ma destinée;
Et n'autorisons point, par trop d'empressements,
Des cœurs nés soupçonneux les secrets jugements.

CLAUDIUS.

Hé, madame! est-ce à nous à craindre le vulgaire?
Espérez-vous qu'enfin le censeur téméraire
Des actions des rois ne soit plus occupé?
De vos raisons sans doute il peut être frappé;
Mais, dans l'ordre éclatant de nos hautes fortunes,
Nous vivons peu soumis à ces règles communes.
L'intérêt de l'état, sacré dans tous les temps,
Seul, de ces grands hymens doit fixer les instants.
Ne m'alléguez donc plus un prétexte frivole :
J'ai pour vous épouser reçu votre parole :
Sur elle j'ai fondé mon espoir, mon bonheur;
La dégagerez-vous? prononcez.

GERTRUDE.

Non, seigneur.
Il est temps, je le vois, de déposer la feinte,

Et je vais vous parler sans détour et sans crainte.
Vous savez à quel prix j'ai cru vous acquérir ;
Le crime est assez grand pour nous en souvenir.
Toujours depuis ce temps son horreur retracée,
Ainsi qu'un songe affreux, a rempli ma pensée ;
Car ne présumez pas que, brûlant à mon tour,
Je me sois occupée ou d'hymen ou d'amour.
Périsse de nos feux la mémoire funeste !
Seul bien des criminels, le repentir nous reste.
Il en est temps encor, fléchissons, croyez-moi,
Sous l'ascendant sacré d'un légitime effroi.
Du pouvoir qui nous parle il est l'organe auguste ;
Je tremble, j'en fais gloire, et sans doute il est juste
Que le ciel, qui nous met au-dessus de nos lois,
Arme au moins les remords pour se venger des rois.

CLAUDIUS.

Si, malgré les terreurs dont votre âme est blessée,
Je puis, sans vous déplaire, expliquer ma pensée,
Ce crime dont encor nous gémissons tous deux,
Rappelez-vous les temps, paraîtra moins affreux.
Madame, oubliez-vous quel traitement sévère
De mes nombreux exploits fut l'indigne salaire ?
Qu'ai-je reçu du roi pour mes travaux guerriers ?
Avec crainte en ces murs apportant mes lauriers,
Je tremblais qu'il n'osât, même après ma victoire,
Quand je sauvais l'état, me punir de ma gloire.
Déjà de noirs soupçons s'étaient fixés sur nous,
Déjà, cachant sa haine, il préparait ses coups :
Qui sait enfin, qui sait si sa sombre furie
Eût, en tranchant mes jours, respecté votre vie ?
Vous l'avez craint cent fois : triste, inquiet, jaloux,
Le cruel...

GERTRUDE.

Arrêtez ; il était mon époux.
Il est juste qu'au moins nous lui laissions sa gloire.
Et quel reproche encor ferais-je à sa mémoire ?
De sa mort, Claudius, rien ne peut m'excuser :
C'est à vous de frémir, et non de l'accuser.
Si l'amour m'aveugla, le repentir m'éclaire.
Des nœuds sacrés d'époux effet involontaire !
Des jours du mien à peine ai-je éteint le flambeau,
Que pour le ranimer j'eusse ouvert mon tombeau.
Croyez-m'en, je suis femme, et la plus intrépide
Hésiterait longtemps avant son parricide
Si son cœur prévoyait, prêt à l'exécuter,
Ce qu'un pareil forfait doit un jour lui coûter.
Je vous fais voir, seigneur, mon âme toute nue :
Son crime la poursuit, les remords l'ont vaincue.
Voilà ce que je suis ; et quand je tremble, hélas !
Ma fausse fermeté ne vous trompera pas.
L'aveugle ambition ne m'a jamais séduite :
Si la soif de régner eût réglé ma conduite,
Eût-on pu m'empêcher, dès que j'aurais voulu,
D'usurper sur mon fils le pouvoir absolu ?
Peut-être une autre femme et plus grande et plus fière
Voudrait, du Danemark reculant la barrière,
Et du Nord étonné se faisant applaudir,
Par des exploits pompeux chercher à s'étourdir.
Je n'ai plus qu'un projet : seigneur, devant vous-même,
C'est de voir couronner un prince, un fils que j'aime,
De l'affranchir enfin de son pénible ennui,
De veiller, par mes soins, sur son peuple et sur lui,
De nourrir dans mon sein le remords que j'endure,
De mériter encor de sentir la nature,
De vous plaindre surtout. Après cela jugez
Si nos cœurs par l'hymen doivent être engagés.
Le soupçon, je le sais, règne entre des complices :
De ces ménagements je hais les artifices ;
Et dans ma crainte au moins je prétends en ces lieux
N'avoir plus qu'à trembler sous le courroux des dieux.

CLAUDIUS.

De ces justes remords loin de blâmer l'empire,
J'admire vos desseins et voudrais y souscrire.
Mais, madame, est-il temps de couronner un fils ?
Songez quelle langueur accable ses esprits :
Peut-il de ses devoirs porter le poids immense ?
Craindra-t-on dans ses mains la suprême puissance ?
Et si partout enfin le murmure ou l'aigreur
Jusqu'à désobéir...

GERTRUDE.

Qui l'osera, seigneur ?
Près du trône placé, l'état, qui vous contemple,
De la fidélité prendra de vous l'exemple ;
Ou si quelque sujet osait s'en affranchir,
Je saurais, quel qu'il soit, le contraindre à fléchir.

CLAUDIUS.

Mais enfin...

GERTRUDE.

C'est assez : bientôt mon fils peut-être
A vos yeux comme aux miens va se montrer en maître.
J'espère que ces dieux qui lisent dans mon cœur
Vont calmer ses tourments, vont finir sa langueur.
Quand par un crime affreux je l'ai privé d'un père,
Il est bien juste au moins qu'il retrouve une mère.
(Un garde paraît.)
Garde, à Polonius annoncez à l'instant
Que pour l'entretenir la reine ici l'attend.
(Le garde sort.) *(à Claudius.)*
Allez. Et vous, seigneur, connaissez par vous-même
A quel prix je chéris l'éclat du diadème.

SCÈNE III.

CLAUDIUS, GERTRUDE, POLONIUS.

GERTRUDE.

Venez, Polonius, je veux dans ce grand jour
Voir couronner mon fils sous les yeux de la cour
Que tout dès ce moment se dispose, s'apprête.

(Polonius sort.)

Et vous, que je retiens pour cette illustre fête,
Ne croyez pas, seigneur, que pour blesser vos yeux
J'affecte d'étaler un spectacle odieux.
L'amour seul, je le sais, a produit notre crime.
Si de ses maux enfin mon fils est la victime,
Je recevrai vos lois; son sujet aujourd'hui,
C'est à vous, sans murmure, à dépendre de lui.
Prouvez-moi vos remords en lui restant fidèle :
Songez que si jamais quelque vertu nouvelle
Sur la bonté des dieux peut vous donner des droits,
C'est ce soin généreux de défendre vos rois;
Allez, que l'on me laisse.

SCÈNE IV.

GERTRUDE.

Enfin donc détrompée,
Du seul bonheur d'un fils je vais être occupée.
Ah! si mon cœur, toujours de ses devoirs jaloux,
N'eût jamais éprouvé que des transports si doux!
Si toujours sur un fils ma tendresse attentive. .

SCÈNE V.

GERTRUDE, ELVIRE.

ELVIRE.

Dans ce moment, madame, ici Norceste arrive.

GERTRUDE.

Norceste! ah, chère Elvire! est-il vrai qu'en ce jour
Ce prince vertueux revienne en notre cour?
Quel motif l'a sitôt ramené d'Angleterre?
Que sa présence, Elvire, a droit de m'être chère!

ELVIRE.

Au prince votre fils la plus tendre amitié
Même avant son départ l'avait déjà lié.
Jeune et né vertueux, Norceste eut, pour lui plaire,
Et les rapports de l'âge et ceux du caractère.
Vous ne l'ignorez pas : dans plus d'un entretien
Le cœur de votre fils s'épancha dans le sien.
Norceste n'aura pas perdu sa confiance :
Et nous espérons tous que, malgré son absence,
Votre fils qui l'aimait voudra bien l'informer
De ce chagrin fatal qui vous doit alarmer.

GERTRUDE.

Tu le crois?

ELVIRE.

Et pourquoi craindrais-je le contraire?

GERTRUDE.

Ah! l'espoir ne meurt pas dans le cœur d'une mère;
Mais si mon fils périt sans lui rien découvrir,
Sur son cercueil, hélas! je n'ai plus qu'à mourir.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ELVIRE, GERTRUDE.

ELVIRE.

Expliquez-vous enfin, c'est trop vous en défendre;
Avez-vous des secrets que je ne puisse apprendre,
Madame?

GERTRUDE.

Ah! laisse-moi.

ELVIRE.

Mais songez dans ce jour
Que vous devez paraître aux yeux de votre cour;
Que ce couronnement dont la pompe s'apprête...

GERTRUDE.

Et de quel œil, dis-moi, verrai-je cette fête?
Hélas! ce triste cœur, de mon fils occupé,
D'une pareille horreur ne fut jamais frappé!
A quel trouble mortel mon esprit s'abandonne!

ELVIRE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que ce trouble m'étonne.

GERTRUDE.

Quoi! tu l'as remarqué? Comment? explique-toi.

ELVIRE.

Puisse-t-il n'avoir pas d'autre témoin que moi!

GERTRUDE.

Qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? réponds-moi, chère Elvire.

ELVIRE.

De ce mystère affreux dois-je, hélas! vous instruire?

GERTRUDE.

C'en est trop. Qu'as-tu vu?

ELVIRE.

Madame, votre sein
N'aurait jamais conçu de coupable dessein?

GERTRUDE.

Ah! de ce doute horrible il est temps que je sorte :
Parle enfin, je le veux.

ELVIRE.

Vous frémissez.

GERTRUDE.

N'importe.

ELVIRE.

C'est vous qui m'y forcez.

GERTRUDE.

Je l'ordonne, obéis.

ELVIRE.

Par un trépas fatal quand le roi fut surpris;
Vous voulûtes, madame, écartant tout le monde,
Exhaler sans témoins votre douleur profonde.
J'en redoutais pour vous les premiers mouvements

J'osais vous observer dans ces cruels moments.
Que vis-je, juste ciel! de soudaines alarmes,
D'effroyables transports se mêlaient à vos larmes;
Un grand remords semblait égarer vos esprits;
Vous appeliez la mort avec d'horribles cris.
« Ai-je pu, disiez-vous, sur un roi, sur mon maître...»

GERTRUDE.

J'ai parlé!

ELVIRE.

Dans vos sens quel trouble vient de naître?
Vous frémissez...

GERTRUDE.

Je meurs.

ELVIRE.

Qu'ai-je dit?

GERTRUDE.

Laisse-moi.

ELVIRE.

Quoi! c'est vous dont les mains.

GERTRUDE.

Ont fait périr ton roi.

ELVIRE.

Votre époux! vous! grands dieux!

GERTRUDE.

N'approche pas, Elvire.
Fuis mon aspect fatal, crains l'air que je respire;
Fuis, dis-je.

ELVIRE.

O perfidie! ô détestable cour!
Quel monstre à ce forfait vous conduisit?

GERTRUDE.

L'amour.
Écoute; et plût au ciel, puisqu'il faut te l'apprendre,
Que tout mon sexe ici fût présent pour m'entendre!
Dès nos plus jeunes ans, hélas! le ciel voulut,
En voyant Claudius, que Claudius me plût.
Nous cachions avec soin notre ardeur mutuelle.
L'intérêt de l'état, nécessité cruelle!
Troubla nos premiers feux, et me fit une loi
De mon obéissance et de l'hymen du roi:
Je formai cet hymen, chaîne auguste et sacrée,
Que devait rompre un jour son épouse égarée.
Je ne te dirai point qu'un fatal ascendant
M'entraîna par degrés vers un forfait si grand:
Loin de moi toute excuse injuste, illégitime!
Va, le cœur des mortels n'est point fait pour le crime;
Et dès qu'il est coupable, il n'a pour se juger
Qu'à descendre en lui-même, et qu'à s'interroger.
Tu t'en souviens encor, tranquille et sans alarmes,
D'un hymen vertueux je goûtais tous les charmes.
Je devais toujours fuir: je revis mon vainqueur;
Claudius dès l'instant régna seul dans mon cœur.
Dans ce palais bientôt éclata sa disgrace,
D'un reste de devoir le dépit prit la place;
Je plaignis mon amant, j'approuvai son courroux;
Je crus pouvoir sans crime abhorrer mon époux.
Hé quoi! me suis-je dit, sa cruelle prudence
Va donc sur ce que j'aime achever sa vengeance.
Pour prévenir ce coup tout me parut permis;
Le roi, dans ces moments, à mes soins seuls remis,
Empruntait le secours de ces puissants breuvages,
Dont un art bienfaisant montra les avantages.
Habile à m'aveugler, mon complice inhumain
D'une coupe perfide arma ma faible main.
J'entrai chez mon époux: étonnée à sa vue,
Je cachai quelque temps ma terreur imprévue.
Mais, soit qu'en le voyant pour la dernière fois
Mon cœur de la pitié connût encor la voix;
Soit que, prête à commettre un si grand parricide,
La nature en secret malgré nous s'intimide;
En vain je rappelai mon courage interdit,
Tout mon sang se glaça, ma raison se perdit.
Sans pouvoir accomplir ni déclarer mon crime,
Je déposai la coupe auprès de ma victime.
Je sortis. Le remords, tout à coup m'éclairant,
Peignit à mes esprits mon époux expirant.
Ma cruelle raison, dont je repris l'usage,
De mon forfait entier m'offrit l'affreuse image.
Craignant alors, craignant que le roi sans soupçon
N'eût déjà dans son sein fait couler le poison,
Je revolai vers lui; je courais éperdue
Briser la coupe impie à mes pieds répandue,
Ou peut-être, d'un trait l'épuisant à ses yeux,
Apaiser par ma mort la nature et les cieux.
J'entrai: pour me punir, ce ciel impitoyable
Avait déjà rendu mon crime irréparable,
Trop jaloux de ravir à ce cœur déchiré
Le fruit du repentir qu'il m'avait inspiré.

ELVIRE.

Oh, ciel!

GERTRUDE.

Dans ma terreur, je pris soudain la fuite;
Je rejetai d'abord une importune suite:
Dans mon appartement, seule avec mes remords,
Je croyais sans témoins céder à mes transports;
Mes sanglots, mes discours t'en ont appris la cause.
Mon cœur d'un tel secret sur ta foi se repose.
Je n'en murmure point; j'accepte, je le doi,
Le supplice nouveau de rougir devant toi.
Hélas! depuis l'instant qui me fit parricide,
J'ai toujours devant moi vu la coupe homicide.
Elvire, eh! quel bonheur puis-je encore espérer,
Quand mon fils sous mes yeux est tout près d'expirer?
Plus d'époux, plus de fils! De mon hymen funeste
L'horreur d'un parricide est le fruit qui me reste.
Et la nature exprès, pour mieux percer mon cœur,
Jusqu'en mon propre sein s'est cherché son vengeur.

ELVIRE.

Ce fils respire encor; c'est à vous de connaître

De quel sujet caché ses douleurs ont pu naître.
Rien d'un si juste soin ne peut vous dispenser;
Car je ne croirai pas que, prompte à l'épouser,
Claudius...

GERTRUDE.

Nous, grands dieux! que l'hymen nous unisse!
Que du soleil pour moi le flambeau s'obscurcisse,
Avant qu'un nœud si saint puisse assembler jamais
Deux cœurs infortunés, unis par leurs forfaits!
Ce qui me plaît, Elvire, en mon trouble funeste,
C'est de sentir au moins combien je me déteste.
Je voudrais quelquefois, dans mes justes transports,
A l'univers entier déclarer mes remords.
Il semble à ma douleur qu'un aveu si terrible
Rendrait des dieux pour moi le courroux plus flexible.
Ah! si ces dieux vengeurs, me dérobant leurs bras,
Avaient dès ce jour même ordonné mon trépas!
Si par la main du fils ils punissaient la mère!
S'ils voulaient d'un exemple épouvanter la terre...
Moi, je craindrais, ô ciel! de voir contre mon flanc
S'armer mon propre ouvrage et les fruits de mon sang!
Mais que dis-tu, barbare! et quel est ton murmure!
N'as-tu pas la première étouffé la nature?
Ta rage à ton époux osa ravir le jour;
Crains ton fils, malheureuse, et frémis à ton tour.

ELVIRE.

Ah! dissipez, madame, une crainte funeste.
Vous connaîtrez bientôt... Mais j'aperçois Norceste.

SCÈNE II.

ELVIRE, GERTRUDE, NORCESTE.

GERTRUDE, *allant à Norceste.*

Ah, seigneur! c'est à vous qu'une mère a recours
Mon fils dans sa langueur va terminer ses jours.
Tâchez de ses chagrins de pénétrer la cause :
C'est sur vous, sur vos soins que mon cœur s'en repose.
Peut-être que le sien, toujours fermé pour nous,
Vaincu par l'amitié, s'ouvrira devant vous.
De vos succès bientôt je reviendrai m'instruire.
Il s'agit de mon fils, de moi, de tout l'empire,
De votre ami surtout. C'est de vous seul, seigneur,
Que dépend désormais ma vie et mon bonheur.

NORCESTE.

Je voudrais vous servir : ah! puisse-t-il, madame,
M'instruire du chagrin qu'il renferme en son ame!
(*Gertrude et Elvire sortent.*)

SCÈNE III.

NORCESTE.

Mais d'où vient donc qu'Hamlet, dans sa sombre langueur,
A sa mère en secret n'a pas ouvert son cœur?
Sur le bruit répandu de la mort de son père,
Soudain pour le revoir j'ai quitté l'Angleterre,
Cette île où des complots, peut-être en ces moments,
Vont amener le trouble et de grands changements.
Mais des ennuis d'Hamlet que faut-il que je pense?
Qui peut de ses transports aigrir la violence?
Son cœur est vertueux, il n'a pas dû changer.
Mais Claudius... la reine... ah! comment les juger?
Le soupçon dans les cours n'est que trop légitime;
C'est là qu'un grand secret n'est souvent qu'un grand crime.

SCÈNE IV.

NORCESTE, VOLTIMAND.

VOLTIMAND, *sur le haut de la scène.*

N'avancez pas, seigneur : le prince furieux
De ses cris effrayants fait retentir ces lieux.
Jamais dans ses transports il ne fut plus terrible;
On dirait que d'un dieu la vengeance invisible
Pour quelque grand forfait l'accable et le poursuit.
Dans quel trouble mortel l'ai-je vu cette nuit!
Mes bras l'ont arrêté fuyant dans les ténèbres,
Tremblant, pâle, égaré, poussant des cris funèbres.
Dans l'état déplorable où le destin l'a mis,
Son œil peut-il encore distinguer ses amis!

NORCESTE.

N'importe, permettez...

SCÈNE V.

HAMLET, NORCESTE, VOLTIMAND.

HAMLET, *dans la coulisse.*

Fuis, spectre épouvantable,
Porte au fond des tombeaux ton aspect redoutable.

VOLTIMAND.

Vous l'entendez.

HAMLET.

Hé quoi! vous ne le voyez pas?
Il vole sur ma tête, il s'attache à mes pas :
Je me meurs.

NORCESTE.

Revenez d'une erreur si funeste;
Ouvrez les yeux, seigneur, reconnaissez Norceste,
Que sa tendre amitié conduit auprès de vous.

HAMLET.

Ah! Norceste, c'est toi! que cet instant m'est doux!
O toi, le compagnon, l'ami de mon enfance,
Combien mon cœur troublé désirait ta présence!
Je sens qu'à ton aspect ce cœur moins agité
Retrouve un peu de force et de tranquillité.
Que pour moi, mon ami, ton retour a de charmes!

NORCESTE.

Ah! calmez, cher Hamlet, ces mortelles alarmes.
Quelle mélancolie au printemps de vos jours
Vers leur terme à grands pas précipite leur cours!
Je prends part aux regrets que la nature inspire;

C'est de la voix du sang le légitime empire ;
Mais à ce saint devoir c'est donner trop de pleurs.

HAMLET.

Sur des bords étrangers, hélas ! de mes malheurs
Tu fus donc informé?

NORCESTE.

Oui, cher prince.

HAMLET.

Mon père,
Que du soleil encor ne voit-il la lumière !

NORCESTE.

Le temps, qui sait calmer les plus justes regrets
Pourra peut-être enfin vous consoler.

HAMLET.

Jamais.
Rappelle-toi, Norceste, avec quelle tendresse
Ce père infortuné cultiva ma jeunesse !
J'étais loin de prévoir qu'un destin rigoureux
Dût sitôt pour jamais l'enlever à mes vœux.
Il n'est plus, et sa cendre à peine est recueillie,
Que son trépas s'efface et que son nom s'oublie.
Lasse d'un deuil trop long, qui gênait ses désirs,
Je vois déjà ma cour revoler aux plaisirs :
Et moi dans ce palais, l'œil fixé sur la terre,
Je cherche encor les pas de mon malheureux père.
Mais toi, par quel bienfait, par quel heureux retour,
Le ciel t'a-t-il sitôt ramené dans ma cour?
Quand j'appris par tes soins la mort inattendue
Du roi que pleure encor l'Angleterre éperdue,
Mort, hélas ! trop semblable au douloureux trépas
De mon malheureux père expiré dans mes bras !
J'ai cru que tes desseins te retiendraient encore
Éloigné pour longtemps de ces murs que j'abhorre.

NORCESTE.

Seigneur, au moment même où je vous ai mandé
Que le roi d'Angleterre, en son lit poignardé,
Avait fini trop tôt son illustre carrière;
Quand le peuple, alarmé d'un si triste mystère,
Cherchait à pénétrer dans d'horribles secrets
Retenus avec soin dans les murs du palais ;
Quand nos mers vous portaient cette affreuse nou- [velle,
Aux bords de la Tamise un récit trop fidèle
M'apprend que votre père avait fini ses jours :
Je crois que votre cœur demande mes secours;
Je revole vers vous pour tâcher de suspendre,
Ou d'essuyer les pleurs que vous deviez répandre;
Je m'attendais sans doute à vos justes regrets.
Mais comment expliquer ces lugubres accès,
Ce dégoût des humains, cette pâleur mortelle,
Cette obstination d'un désespoir rebelle,
Qui ne veut, tour à tour, ou morne ou furieux,
Ni croire la raison, ni se soumettre aux dieux ?
Est-ce là le tableau, la déplorable image
Qu'Hamlet devait m'offrir sur ce triste rivage?
Cher prince! ah, mon ami, si je plains vos douleurs,
Daignez me confier vos secrets et vos pleurs.

HAMLET

Hé bien ! quand tu m'appris qu'une main meurtrière
Avait d'un parricide affligé l'Angleterre ;
Lisant ta lettre encor, de cette horreur surpris,
Une clarté soudaine a frappé mes esprits.
Me traçant le tableau d'une action si noire,
De mon père immolé tu me traçais l'histoire :
Je le vis succombant sous de pareils complots.
Que dis-je ! ici dans l'ombre et troublant mon repos,
Mon père a reparu, poussant des cris funèbres,
La vérité terrible, au milieu des ténèbres,
Vint ici m'apparaître, et passer son flambeau
Sur ces noirs attentats cachés dans le tombeau.

NORCESTE.

Ah ! n'allez pas, trompé par une erreur extrême...

HAMLET.

Les effets sont pareils, quand la cause est la même.
Va, mon ami, crois-moi, j'ai toute ma raison :
Mon père en ce palais est mort par le poison.
Le ciel et les enfers m'en donnent l'assurance.
Par un chemin sacré je marche à ma vengeance ;
Et je ne lis partout sur ces murs odieux
Que les ordres sanglants que j'ai reçus des cieux.

NORCESTE.

De ces ordres, seigneur, quel est donc le mystère ?
Sont-ils de vos ennuis la source involontaire?
Expliquez-vous enfin.

HAMLET.

Garde-toi d'accuser
Ce cœur d'être trop prompt peut-être à s'abuser.
Deux fois dans mon sommeil, ami, j'ai vu mon père,
Non point le bras levé, respirant la colère,
Mais désolé, mais pâle, et dévorant des pleurs
Qu'arrachait de ses yeux l'excès de ses douleurs.
J'ai voulu lui parler : plein de l'horreur profonde
Qu'inspirait à mon cœur l'effroi d'un autre monde,
Quel est ton sort? lui dis-je; apprends-moi quel tableau
S'offre à l'homme étonné dans ce monde nouveau.
Croirai-je de ces dieux que la main protectrice
Par d'éternels tourments sur nous s'appesantisse?
« O mon fils, m'a-t-il dit, ne m'interroge pas ;
« Ces leçons du cercueil, ces secrets du trépas,
« Aux profanes mortels doivent être invisibles.
« Que du ciel sur les rois les arrêts sont terribles !
« Ah! s'il me permettait cet horrible entretien,
« La pâleur de mon front passerait sur le tien.
« Nos mains se sècheraient en touchant la couronne,
« Si nous savions mon fils, à quel titre il la donne.
« Vivant, du rang suprême on sent mal le fardeau :
« Mais qu'un sceptre est pesant quand on entre au tom- [beau ! »

NORCESTE.

Grands dieux !

HAMLET.

Oh! m'écriai-je, ombre chère et terrible,
Pourquoi des bords muets de ce monde invisible,
Confident des tombeaux, viens-tu m'entretenir,
Moi, qu'avec toi bientôt mes douleurs vont unir?
Ne laisse point sortir de tes lèvres glacées
Ces hauts secrets des dieux qui troublent nos pensées.
Hélas! pour t'obéir ai-je assez de vertu!
Je t'écoute en tremblant : réponds; que me veux-tu?
« O mon fils! m'a-t-il dit, je viens enfin t'apprendre
« Quel sang tu dois verser pour apaiser ma cendre :
« On croit qu'un mal cruel trancha soudain mes jours:
« Ainsi les noirs complots sont voilés dans les cours.
« Ta mère, qui l'eût dit! oui, ta mère perfide
« Osa me présenter un poison parricide;
« L'infâme Claudius, du crime instigateur,
« Fut de ma mort surtout le complice et l'auteur. »
Il dit, et disparaît.

NORCESTE.

Un tel discours sans doute
A dû troubler votre âme, et je conçois...

HAMLET.

Écoute.
Ne crois pas qu'à ces mots mon esprit éperdu
Sans de cruels combats se soit d'abord rendu;
Je résistai longtemps. Le ciel que je révère
A vu si sans frémir j'osai juger ma mère.
Sans cesse à l'excuser mon cœur ingénieux
Trouvait quelque plaisir à démentir les dieux.
Mais cette nuit enfin, revenu plus terrible :
« Mon fils, m'a dit ce spectre, es-tu donc insensible?
« Aux douceurs du sommeil ton œil a pu céder?
« Et ton père en ces lieux est encor à venger! [pose:
« Prends un poignard; prends l'urne où ma cendre re-
« Par des pleurs impuissants suffit-il qu'on l'arrose?
« Tire-la de sa tombe, et, courant m'apaiser,
« Frappe, et fumante encor reviens l'y déposer. »
Je m'éveille à ces cris : hélas! mon cher Norceste,
Je me suis élancé hors de mon lit funeste;
Plein de l'objet affreux qui troublait mes esprits,
J'ai rempli ce palais d'épouvantables cris.
J'ai couru tout tremblant, faible, éperdu, sans suite.
Le spectre, à mes côtés, semblait presser ma fuite.
Cette ombre, ces forfaits, ce récit plein d'horreur
Dans mon cœur expirant jette encor la terreur.

NORCESTE.

Sans doute mes récits, égarant vos pensées,
Ont produit ces erreurs dans le sommeil tracées.
Un roi meurt par un crime; et pourquoi pensez-vous
Que votre père est mort par de semblables coups?
Plus votre esprit le jour s'attache à ses mensonges,
Plus leur aspect la nuit vient consterner vos songes.
De là ces visions, ce spectre, ces accents.
Déplorables effets du trouble de vos sens.
Il faudra donc enfin sur une vaine image,
Qu'aurait dû loin de vous chasser votre courage,
Qu'un prince, qu'une mère, immolés par vos coups...

HAMLET.

Ah! c'est ce qui me trouble et retient mon courroux.
J'enhardis, en tremblant, mon âme encor flottante,
La pitié m'attendrit, le meurtre m'épouvante.
Immoler Claudius, punir cet inhumain,
C'est plonger à sa fille un poignard dans le sein;
C'est la tuer moi-même : ainsi, mon cher Norceste,
A tout ce qui m'aima mon bras sera funeste.
Je verrai donc ma mère embrassant mes genoux,
Suspendant par ses pleurs mes parricides coups,
Me dire : « Cher Hamlet, daigne encor me connaître:
« Épargne au moins, mon fils, le sang qui t'a fait naître,
« Le sein qui t'a conçu, les flancs qui t'ont porté!.. »
Et je pourrais, d'un bras par la rage agité...
Tu m'as séduit, ô ciel! non, jamais ta justice
Ne m'aurait commandé cet affreux sacrifice.
Qui! moi! j'accomplirais ce décret inhumain!
Ou change de victime, ou cherche une autre main.
Sur un vil criminel je cours venger mon père;
Mais je n'attente point sur les jours de ma mère.

NORCESTE.

Ah! comment ce palais plein de votre douleur
A-t-il repris sitôt sa joie et sa splendeur?

HAMLET.

Hélas! des rois bientôt la mémoire est éteinte.
Sur un bûcher fatal, non loin de cette enceinte,
Les restes paternels, ces restes précieux,
Ont été promptement portés loin de mes yeux.
L'urne qui les contient ne s'est pas fait attendre,
Et l'on n'a pas tardé d'y renfermer sa cendre.
Ah, dieux! si je pouvais...

NORCESTE.

Hé bien! seigneur, parlez :
Qui peut rendre le calme à vos esprits troublés?
Pour servir vos desseins il n'est rien que je n'ose.

HAMLET.

La cendre de mon père auprès de nous repose;
Dans une urne vulgaire on l'a, sans monument,
Laissé, loin de mes pleurs, gémir impunément.
Mais j'ai reçu son ordre. Osons tirer sa cendre
De la tombe où le crime, hélas! l'a fait descendre.
Je veux qu'à chaque instant cette cendre en ces lieux
De ses empoisonneurs fatigue au moins les yeux.
Que je te doive enfin cette douceur si chère
De presser sur mon cœur l'urne sainte d'un père!

NORCESTE.

Je vais vous obéir.

HAMLET.

Écoute, je veux plus.
Viens trouver avec moi la reine et Claudius.
Raconte devant eux, pour démêler leur crime,
L'attentat dont un roi dans Londres fut victime.

Emprunte à mes soupçons des rapports et des traits
Qui contraignent leurs fronts à trahir leurs forfaits.
Dis que l'ambition, que l'amour, l'adultère,
Ont causé le malheur dont gémit l'Angleterre :
Si je vois leurs regards s'entendre ou se troubler,
Leur crime est vrai, je puis les punir sans trembler.
Maîtres de nos secrets, découvrons ce mystère,
Et nous verrons après ce qu'il nous faudra faire.
Grands dieux! pardonnez-moi, si, trop lent à frapper,
Ce bras hésite encore et craint de se tromper.
Hélas! sur des complots que tout mon cœur abhorre,
Permettez que ma voix vous interroge encore.
Que des signes certains et qu'un effroi vengeur
Dénoncent le coupable à ma juste fureur :
Pour rendre enfin la force à mes esprits timides,
Montrez-moi le forfait sur le front des perfides.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLAUDIUS, POLONIUS.

POLONIUS.

Seigneur, qu'en dites-vous? quoi! l'ordre en est donné!
C'est sous vos yeux qu'Hamlet doit être couronné!
Qu'allez-vous faire enfin, lorsque la reine ordonne
Qu'un fantôme de roi porte ici la couronne?
Voilà dans ce palais vos ennemis armés ;
Et nos projets détruits aussitôt que formés.

CLAUDIUS.

A son couronnement je n'ai pas dû m'attendre :
Par quelque obstacle au moins je saurai le suspendre.
La reine veut par là, c'est du moins son espoir,
Aux yeux de ses sujets consacrer son pouvoir.
Mais, tout prêt à priver Hamlet du diadème,
Craignons dans ce complot de paraître moi-même.
Je dois avec prudence agir dans nos projets,
Par d'invincibles mains et des ressorts secrets.
Il faut de ce moment saisir les avantages.
Cours partout en secret acheter des suffrages.
Les soldats et leurs chefs, à prix d'or entraînés,
A me servir déjà sont tous déterminés.
Mes amis sont tout prêts à tenir leurs promesses ;
Les faibles sont séduits par l'espoir des richesses ;
Et ce riche butin dont ils vont me charger,
S'ils brûlent de l'offrir, c'est pour le partager :
Ils verront dans mes mains, comme une proie immense,
Ce pouvoir souverain qu'ils dévorent d'avance.
J'ai sondé tous les cœurs, ils m'ont tous entendu.
Tout est prêt, tout m'attend, me sert et m'est vendu.

POLONIUS.

Mais à vos grands desseins si la cour s'intéresse,
Si vous avez pour vous le soldat, la noblesse,
Il faut encor le peuple.

CLAUDIUS.

Oui; mes agents secrets
Le tournent contre Hamlet ; sèment qu'en ce palais,
Avide de régner et fatigué d'un père,
Il força dans son cœur la nature à se taire;
Qu'un poison, préparé par ce fils criminel,
Fut versé de ses mains dans le flanc paternel;
Et que les noirs transports dont son âme est saisie
Sont les effets vengeurs du crime qu'il expie.
Ces bruits sourds, dans le peuple avec art répétés,
Par la haine aisément seront tous adoptés :
Il concevra sans peine une action si noire;
Plus les forfaits sont grands, plus il aime à les croire.

POLONIUS.

Mais surveillons Norceste, et sachons tout prévoir.
De retour sur nos bords à peine il se fait voir,
Que les amis d'Hamlet découvrent leur audace.
De leurs desseins secrets je recherche la trace;
J'aurai les yeux ouverts sur ce pressant danger.

CLAUDIUS.

Informe-toi de tout, rien n'est à négliger.
Songe aux grands intérêts que je livre à ton zèle;
Sors, va tout disposer pour ma grandeur nouvelle.
Mais Hamlet et la reine approchent de ces lieux.

SCÈNE II.

CLAUDIUS, GERTRUDE, HAMLET, NORCESTE.

GERTRUDE.

Mon fils, toujours des pleurs mouilleront-ils vos yeux?
De ce front obscurci de nuages si sombres,
Que la voix d'une mère éclaircisse les ombres.
Songez, en repoussant ces ténébreux soucis,
A ce trône éclatant où vous serez assis.
Oui, tout vous est garant de la faveur céleste :
L'appui de Claudius, l'amitié de Norceste,
Mon amour et mes vœux doivent vous rassurer.
Un jour plus pur se lève et vient nous éclairer.
Le peuple rassemblé frémit d'impatience,
Et demande à grands cris votre auguste présence ;
Paraissez à leurs yeux comme un astre qui luit,
Pâle encor, mais vainqueur des ombres de la nuit.
Vous ne répondez point. Toujours à votre mère
De vos profonds chagrins vous cachez le mystère.
Parlez : un mot de vous, dissipant mon ennui...

CLAUDIUS, *à Gertrude.*

Pourquoi presser Hamlet? ses secrets sont à lui.
Déjà pourtant son front me paraît moins sévère.
Prince, vous ne pouvez trop regretter un père ;

Votre deuil justement lui prodigue ses pleurs ;
Mais le temps doit calmer les plus vives douleurs.
L'homme de sa raison doit toujours faire usage,
Il doit faire céder la souffrance au courage.
C'est un bonheur pour vous que, par un prompt re-
Le ciel ait rappelé Norceste à votre cour. [tour,
Dans nos ennuis du moins l'amitié nous soulage.

HAMLET.

J'en ai déjà senti le charme et l'avantage.
Vous avez vu Norceste?

CLAUDIUS.

Il a d'abord porté
Ses premiers pas vers vous.

HAMLET.

Il vous eût raconté
La triste mort du roi que pleure l'Angleterre.

CLAUDIUS.

Oui, le bruit s'en répand : ce n'est plus un mystère.

HAMLET.

Dit-on par quelle main...?

NORCESTE.

Vous savez quels discours
Souvent la mort des rois fait naître dans les cours.
Parmi tous ces faux bruits, malaisés à comprendre,
Qu'au trépas de ce roi l'on se plut à répandre,
On dit que le poison... mais je ne le crois pas.

CLAUDIUS.

Hé ! comment supposer de pareils attentats?

HAMLET.

Mais qui soupçonne-t-on de cet énorme crime?

NORCESTE.

Un mortel honoré de la publique estime.

HAMLET.

Enfin qui nomme-t-on?

NORCESTE.

Un prince de son sang
Qu'après lui la naissance appelait à son rang.

GERTRUDE.

Vous a-t-on informé qu'il eût quelque complice?

NORCESTE.

Oui...

HAMLET.

La reine peut-être?

GERTRUDE.

Oh, ciel!... par quel indice
A-t-on pu découvrir...?

NORCESTE.

Je l'ignore.

GERTRUDE.

En secret
Quel motif donne-t-on d'un aussi grand forfait?

NORCESTE.

L'amour du diadème, une flamme adultère.

(*bas à Hamlet.*)

Il n'est point troublé.

HAMLET, *bas à Norceste.*

Non ; mais regarde ma mère :

CLAUDIUS.

Prince, on l'a vu souvent : l'ambition, l'amour,
Par de fatals excès ont troublé cette cour.
Mais, prince, loin de vous de si tristes images !
Sans accuser de loin ces dangereux rivages,
N'avons-nous pas assez de nos propres malheurs?
Laissons à l'Angleterre et son deuil et ses pleurs.
L'Angleterre en forfaits trop souvent fut féconde.

HAMLET.

Les forfaits en tout temps sont l'histoire du monde.
Sortons, Norceste.

SCÈNE III.

CLAUDIUS, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Hé bien, que pensez-vous?

CLAUDIUS.

Madame,
Le prince ignore tout.

GERTRUDE.

Le trouble est dans mon âme.

CLAUDIUS.

Vain effroi.

GERTRUDE.

Mais qui sait si son œil curieux
Ne cherchait pas, seigneur, nos secrets dans nos yeux?
Quels tourments j'ai soufferts, hélas ! pour me con-

CLAUDIUS. [traindre.

Votre cœur vous parlait : voilà ce qu'il faut craindre.
Négligeons ces discours, et laissons-les passer
Sans remarquer le mot qui pourrait nous blesser.
Dissimulons toujours ; et, dans un calme extrême,
Que notre esprit surtout soit maître de lui-même.
Mais de tout avec soin je me veux informer.
Quoique jamais Hamlet ne puisse m'alarmer,
Cherchons si ces discours, que le hasard fit naître,
N'ont point un but secret, quelque motif peut-être.
C'est pour ne craindre rien qu'il faut toujours songer
Que tout peut être à craindre et cacher un danger.

SCÈNE IV.

CLAUDIUS, POLONIUS, GERTRUDE.

POLONIUS.

Madame, tout est prêt. Vous fixerez vous-même
L'instant où votre fils ceindra le diadème.
Le peuple n'attend plus que son couronnement.
Les grands de votre cour, dans leur empressement,
Vont, en plaçant Hamlet au rang de leurs monarques,
De son pouvoir sacré lui présenter les marques.
Mais, prince, montrez-vous : le peuple est agité ;

Des périls de la guerre il semble épouvanté ;
On parle de complots, du retour de Norceste,
D'Hamlet prêt à mourir, d'un avenir funeste ;
Paraissez, et bientôt vous aurez dissipé
Le bruit et les frayeurs dont le peuple est frappé.

CLAUDIUS.

Allons, je suis tes pas. Sur cet avis fidèle,
Je cours où la prudence, où le devoir m'appelle.
Vous, madame, à l'instant revoyez votre fils ;
Pénétrez dans son cœur ; sondez-en les replis ;
Que sa tristesse enfin ne soit plus un mystère :
S'il est si vertueux, il doit chérir sa mère.
Faites enfin parler vos soupirs et vos pleurs.
Je soupçonne à mon tour ces étranges douleurs.
C'est trop tarder, marchons.

SCÈNE V.

GERTRUDE.

D'où naissent mes alarmes ?
Claudius brave tout : moi, je verse des larmes.
Dans quel asile, ô ciel ! puis-je encor me cacher ?
Est-ce auprès de mon fils que je dois le chercher ?
Ah ! c'est là que pour moi l'avait mis la nature :
Ce n'est pas Claudius, hélas ! qui me rassure.
Je ne sais, mais je tremble ; une secrète horreur
Ajoute à mes soupçons, ajoute à ma terreur...
Mais que vois-je ? Ophélie !

SCÈNE VI.

GERTRUDE, OPHÉLIE.

OPHÉLIE.

Ah ! permettez, madame,
Qu'osant à vos genoux vous découvrir mon ame...

GERTRUDE.

Expliquez-vous.

OPHÉLIE.

Hélas ! vous cherchez quel chagrin
De votre fils bientôt va trancher le destin.

GERTRUDE.

Vous le sauriez ?

OPHÉLIE.

Daignez me promettre d'avance
Que ce cœur généreux oubliera mon offense.

GERTRUDE.

Et quel crime si grand auriez-vous donc commis ?
Claudius... mais plutôt, parlez-moi de mon fils.
Vous auriez de ses maux pénétré le mystère ?
Ah ! qui sont-ils ? parlez, éclairez une mère.

OPHÉLIE.

Madame...

GERTRUDE.

C'en est trop, répondez, je le veux.

OPHÉLIE.

Vous connaissez du roi les ordres rigoureux :
Nul mortel à ma foi ne doit jamais prétendre,
Et je ne puis sans crime ou le voir ou l'entendre.
Le prince m'a forcée à braver ce devoir.

GERTRUDE.

Comment...

OPHÉLIE.

Nous nous aimons, mais, hélas ! sans espoir.
Nous avons tous les deux, à cet ordre rebelles,
Renfermé dans nos cœurs nos ardeurs mutuelles ;
Mais c'est moi dont les feux, trop prompts à me trahir,
Ont aux regards du prince osé se découvrir.
Ainsi jusqu'à l'excès sa flamme est parvenue.
De là ce sombre ennui dont la cause inconnue
Sur son sort tant de fois alarma votre cour ;
Son désespoir, ses maux sont nés de notre amour.
Qu'un autre choix vous venge et punisse mon crime.
A ce tourment, hélas ! je me livre en victime ;
Heureuse si ma mort, en croissant son ennui,
Ne vous en prive pas quand je m'arrache à lui !

GERTRUDE.

Non, vous vivrez tous deux : ô moment plein de [charmes !
Je pourrai donc, mon fils, sécher enfin tes larmes !
Ses feux seuls ont produit sa secrète langueur.
Hélas ! est-on toujours le maître de son cœur !
Je conçois de vos maux quelle est la violence :
Sans doute il est affreux d'aimer sans espérance ;
Mais enfin par l'hymen je puis combler vos vœux ;
Je n'ai qu'à dire un mot : j'y consens, je le veux.
Vivez, régnez, aimez ; je n'aspire moi-même
Qu'à placer sur vos fronts l'éclat du diadème.
Je cours vers Claudius dans cet heureux moment.
Je vous réponds déjà de son consentement.
Quel ennui si mortel, quelle mélancolie
Tiendrait contre l'espoir d'obtenir Ophélie !
Embrassez-moi, ma fille ; allez ; que ce grand jour
Couronne tant d'attraits, de vertus et d'amour !

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HAMLET.

En vain j'ai donc voulu, m'armant d'un stratagème,
Surprendre un criminel maître et sûr de lui-même.
Ma mère ainsi que lui n'a pu dissimuler ;
J'ai vu son front pâlir, ses regards se troubler.
Quoi ! ce vil Claudius a donc eu la constance
De voir son propre crime avec indifférence,
Sans remords, sans terreur, comme un crime étran- [ger !
Son cœur n'a pu gémir, son front n'a pu changer.
S'ils étaient innocents ! non : l'ombre de mon père,

Exprès pour m'égarer, n'eût point percé la terre.
Si mon esprit pourtant n'eût cru, n'eût adopté
Qu'un mensonge effrayant, par lui-même enfanté!
Si mes sens m'abusaient, si cette main fumante
Offrait au ciel le sang d'une mère innocente...
Je ne sais que résoudre... immobile et troublé...
C'est rester trop long-temps de mon doute accablé,
C'est trop souffrir la vie et le poids qui me tue.
Hé! qu'offre donc la mort à mon âme abattue?
Un asile assuré, le plus doux des chemins,
Qui conduit au repos les malheureux humains.
Mourons. Que craindre encor quand on a cessé d'être?
La mort... c'est le sommeil... c'est un réveil peut-être.
Peut-être... Ah! c'est ce mot qui glace épouvanté
L'homme au bord du cercueil par le doute arrêté.
Devant ce vaste abîme il se jette en arrière,
Ressaisit l'existence, et s'attache à la terre.
Dans nos troubles pressants qui peut nous avertir
Des secrets de ce monde où tout va s'engloutir?
Sans l'effroi qu'il inspire, et la terreur sacrée
Qui défend son passage et siége à son entrée,
Combien de malheureux iraient dans le tombeau
De leurs longues douleurs déposer le fardeau!
Ah! que ce port souvent est vu d'un œil d'envie
Par le faible agité sur les flots de la vie!
Mais il craint dans ses maux, au delà du trépas,
Des maux plus grands encore, et qu'il ne connaît pas.
Redoutable avenir, tu glaces mon courage!
Va, laisse à ma douleur achever son ouvrage.
Mais je vois Ophélie. Oh! si des traits si doux
Suspendaient mes tourments!

SCÈNE II.

HAMLET, OPHÉLIE.

OPHÉLIE.

Hamlet, je viens à vous.
Cher prince, de nos feux j'ai trahi le mystère;
Vous n'outragerez point les volontés d'un père.
La reine, qui vous aime, a tout appris par moi.
Et comment lui cacher que le don de ma foi,
Lorsqu'à périr ici chaque jour vous expose,
Peut seul finir des maux dont l'amour est la cause?
Que n'avez-vous pu voir quel tendre embrassement
M'a confirmé sa joie et son consentement!
Tant d'amour l'a touchée : elle veut elle-même
Placer sur notre front le sacré diadème.
Mais quels sont ces soupirs avec peine arrachés,
Et ces sombres regards à la terre attachés?
Voyez-vous mon bonheur avec indifférence?

HAMLET.

Le bonheur quelquefois est plus loin qu'on ne pense.

OPHÉLIE.

Qu'entends-je? quel discours... Seigneur, vous vous [troublez!
D'un ennui plus profond vos sens sont accablés.
Hé quoi! déjà pour moi votre ardeur affaiblie...

HAMLET.

Que tu me connais mal, ô ma chère Ophélie,
Si tu crois que mon cœur, épris de tes attraits,
Une fois enflammé, puisse changer jamais!
Ce cœur jusqu'au tombeau brûlera pour tes charmes.

OPHÉLIE.

D'où vient donc, malgré toi, vois-je couler tes larmes;
Qu'un profond désespoir, peint dans tes tristes yeux,
Ne semble m'annoncer que d'éternels adieux?
N'expliqueras-tu pas quel poison te consume?

HAMLET.

Non, tu n'en conçois pas la funeste amertume.

OPHÉLIE.

Ainsi ces nœuds charmants, cet autel fortuné,
Où mon sort sous tes lois allait être enchaîné...
Hélas!... je me trompais, ce n'était qu'un vain songe.

HAMLET.

Notre amour seul fut vrai, le reste est un mensonge.

OPHÉLIE.

Cruel! ton cœur aussi s'est donc fermé pour moi?

HAMLET.

Que ne peut-il, hélas! s'épancher devant toi!
Un obstacle invincible à ce désir s'oppose.
Tu verras mon trépas sans en savoir la cause.
Plains-moi, plains un amant qui craint de t'irriter,
Qui meurt s'il ne t'obtient, et ne peut t'accepter.
Si le sort l'eût voulu, nés tous deux l'un pour l'autre,
Quel bonheur sur la terre eût égalé le nôtre!
Douces conformités et d'âge et de désirs!
Le ciel autour de nous rassemblait les plaisirs.
Je ne te parle point de la grandeur suprême;
Ton cœur, je le sais trop, n'a cherché que moi-même.
Cependant... ô regrets...!

OPHÉLIE.

Achève.

HAMLET.

Je ne puis.

OPHÉLIE.

Pourquoi?

HAMLET.

C'est à la tombe à cacher mes ennuis.

OPHÉLIE.

Tu veux quitter la vie?

HAMLET.

Il est temps que j'en sorte.
Sur toi, sur mon amour, mon désespoir l'emporte.
Va, crois-moi, du bonheur les jours purs et sereins
Rarement sur la terre ont lui pour les humains.
En chagrins dévorants que de sources fécondes!
Des plaisirs si trompeurs, des douleurs si profondes!
Et que faire, Ophélie, en ce séjour affreux?
Traîner dans les soupçons mon destin malheureux;

Écouter les mortels sans croire à leur langage ;
De leurs divisions voir l'affligeante image ;
Pas un sincère ami dont la fidélité
Conduise jusqu'à nous l'auguste vérité ;
La vérité, grands dieux ! qui, si noble et si belle,
Devrait être des rois la compagne éternelle !
Des guerres, des traités, d'infructueux projets ;
Des lauriers toujours teints du sang de nos sujets ;
Au dedans, des complots, des cœurs ingrats, perfides ;
Du poison préparé par des mains parricides !
Ah ! puisqu'à tant de maux le ciel livra mes jours,
Sans doute il m'autorise à terminer leur cours.
Et qu'importe à ce dieu qu'abrégeant ma misère
J'aie un instant de moins à gémir sur la terre ?
Languissant, abattu, souffrant, prêt à périr,
Mon malheur est de vivre, et non pas de mourir.

OPHÉLIE.

Qu'oses-tu dire, oh, ciel ! quel désespoir t'égare ?
Ta douleur à la fin t'a donc rendu barbare ?
Hélas ! je nourrissais cet espoir si charmant
D'essuyer quelque jour les pleurs de mon amant :
L'hymen va, me disais-je, au gré de mon envie,
Par de nouveaux devoirs l'attacher à la vie.
Je ne te parle plus de mes feux ni de moi ;
Mais pour oser mourir, ta vie est-elle à toi ?
Ta grandeur, ton devoir la livre à ta patrie ;
Entends à tes côtés le Danois qui te crie :
« J'ai remis dans tes mains mon sort, ma liberté :
« Entre ton peuple et toi n'est-il plus de traité ?
« C'est à toi que le faible a commis sa défense.
« Punir les oppresseurs, soutenir l'innocence,
« Protéger tes sujets contre leurs ennemis,
« Voilà les droits sacrés que le ciel t'a remis.
« De leurs malheurs cachés préviens, détruis les causes ;
« Ce sont là tes devoirs : meurs après, si tu l'oses. »

HAMLET.

Hélas !

OPHÉLIE.

Ne gémis plus, mais règne.

HAMLET.

Que dis-tu ?
Garde-toi bien surtout d'outrager ma vertu.
Vous le savez, grands dieux ! ma plus douce espérance
Était de voir mon peuple heureux sous ma puissance ;
Sans doute, en m'accablant, vous m'imposez la loi
De descendre d'un rang qui n'est plus fait pour moi.
(*à Ophélie.*)
Et toi, de qui l'amant et t'offense et t'adore,
Renonçons à l'espoir de nous revoir encore.
Adieu... je vais bientôt....

OPHÉLIE.

Tes pleurs me font frémir ;
Ton cœur se trouble, hésite, et cherche à s'affermir ;
Tu caches un dessein.

HAMLET.

Qui ? moi !

OPHÉLIE.

Je veux l'apprendre,
Je veux tout découvrir.

HAMLET.

Qu'osez-vous entreprendre ?

OPHÉLIE.

C'est trop souffrir. Cruel ! quels sont donc tes malheurs ?
Que je t'aide du moins à porter tes douleurs !

HAMLET.

Leur poids t'accablerait.

OPHÉLIE.

Connais mieux mon courage ;
Penses-tu que les pleurs fassent seuls mon partage ;
Pour te sauver, Hamlet, s'il ne faut que périr,
Viens me voir expirer et t'apprendre à souffrir.

HAMLET.

Malheureuse !... et sais-tu jusqu'où va ma constance ?
Entends-tu dans les airs le cri de la vengeance ?
Vois-tu soudain les morts se montrer à tes yeux ?
Errer sous ces lambris des spectres odieux ?
Le jour, vois-tu les cieux couverts d'ombres funèbres ?
La nuit, des feux sanglants sillonner les ténèbres ?
Sens-tu par les enfers ton esprit agité ?
Dans ton cœur expirant tout ton sang arrêté ?

OPHÉLIE.

Qu'entends-je, ô ciel ! N'importe, il faut me satisfaire :
Parle, achève, éclaircis cet horrible mystère.

HAMLET.

Laisse-moi mourir seul.

OPHÉLIE.

Non, tu ne mourras pas.

HAMLET.

Tremblez.

OPHÉLIE.

Je ne crains rien.

HAMLET.

Fuyez.

OPHÉLIE.

Je suis tes pas.

SCÈNE III.

HAMLET, GERTRUDE, OPHÉLIE.

OPHÉLIE, *à Gertrude qui entre.*

Ah, madame ! parlez et secondez mes larmes ;
Mes efforts contre Hamlet sont d'impuissantes armes.
Arrachez son secret : peut-être qu'en ce jour
La nature sur lui pourra plus que l'amour.

GERTRUDE.

Vous verrai-je toujours, le front morne et sévère,
Fixer, mon cher Hamlet, vos regards sur la terre ?
De sinistres objets uniquement frappé,

Toujours d'un vain effroi serez-vous occupé?
Ignorez-vous, mon fils, avec tant de courage,
Que vers des nouveaux jours nos jours sont un passage;
Que tout homme ici-bas n'est né que pour mourir?

HAMLET.

Madame, je le sais.

GERTRUDE.

Eh! pourquoi donc souffrir
Qu'à des ennuis secrets votre force succombe?
Vous tairez-vous, mon fils, sur le bord de la tombe?
Votre cœur avec moi craint-il de s'épancher?

HAMLET.

Plus mes malheurs sont grands, plus je dois les cacher.

GERTRUDE.

Auriez-vous ou commis ou conçu quelques crimes?

HAMLET.

Ce bras n'est pas souillé; mes vœux sont légitimes.

GERTRUDE.

D'où vous vient donc, mon fils, cet air sombre, abattu?
Cette triste langueur sied mal à la vertu.
De vous, sur ces dehors, que voulez-vous qu'on pense?

HAMLET.

Mais si mon cœur est pur, que me fait l'apparence?

GERTRUDE.

Eh! quel est donc, mon fils, ce secret important?
Mon trouble, ma terreur augmente à chaque instant.
Au nom de ma tendresse, au nom de ta naissance,
Par ces soins maternels que j'eus de ton enfance,
Apprends-moi... Tu pâlis, tous tes sens sont glacés;
Tes cheveux sur ton front d'horreur sont hérissés.
Qui te rend tout à coup immobile, insensible?
Tes yeux semblent fixés sur quelque objet terrible.

HAMLET (*voyant l'ombre de son père*).

C'est sur lui... le voilà; ne le voyez-vous pas?
Parle, que me veux-tu?

GERTRUDE.

Sors de ce trouble, hélas!

HAMLET (*voyant encore l'ombre*).

Regardez, c'est lui-même: il menace, il s'avance.
Où me cacher? ou fuir sa fatale présence?
Je ne puis.

GERTRUDE.

Hé, mon fils!

HAMLET.

Je ne pourrai jamais...

GERTRUDE.

Que t'a-t-il commandé?

HAMLET.

Non; de pareils forfaits
Ne nous sont point prescrits par la bonté céleste.
Que croire à ton aspect, ombre chère et funeste?
Viens-tu pour me troubler d'un prestige odieux?
Viens-tu pour m'annoncer la volonté des dieux?
Si tu n'es des enfers qu'une noire imposture,
Qui t'a donné le droit d'affliger la nature?
Si les ordres du ciel s'expliquent par ta voix,
Donne donc le pouvoir d'exécuter ses lois.

GERTRUDE.

Quelles lois, ô mon fils!

HAMLET.

Le trouble où je me plonge
De mes sens prévenus vous paraît un mensonge.

GERTRUDE.

En pourrais-tu douter? ne vois-tu point, hélas!
Que c'est ta seule erreur...

HAMLET.

Ne vous y trompez pas;
Tout est réel, madame!

GERTRUDE.

A quelle horreur livrée,
Par quels secrets combats son âme est déchirée!

HAMLET, *à sa mère*.

C'est vous, hélas! sur moi qui vous attendrissez!
(*à Ophélie.*)
Ces larmes, savez-vous pour qui vous les versez?

SCÈNE IV.

CLAUDIUS, GERTRUDE, HAMLET, OPHÉLIE.

HAMLET, *continuant*.

Ciel! je vois Claudius!

GERTRUDE, *à Claudius*.

Seigneur, qui vous amène?
Venez-vous voir mon fils, lorsque sa mort prochaine..?

CLAUDIUS.

Hé quoi! de leur hymen le moment souhaité...

GERTRUDE.

De cet espoir en vain mon cœur s'était flatté.
Mon fils de ses douleurs va mourir à ma vue,
Sans que jamais la cause en ait été connue.

CLAUDIUS.

Son sort cruel m'étonne, et j'en plains la rigueur;
Mais puisqu'enfin l'amour ne peut fléchir son cœur,
Vous savez quelle loi, funeste à ma famille,
Rend les flambeaux d'hymen interdits pour ma fille:
Révoquez un arrêt qu'a dicté le courroux;
Permettez que ma main lui choisisse un époux;
Que des nœuds moins brillants...

HAMLET, *se réveillant tout à coup de son espèce d'assoupissement, et se levant*.

Il n'en est plus pour elle.
Tremblez, audacieux, de devenir rebelle.
Avez-vous oublié que je suis votre roi?
J'aime, je suis aimé, votre fille a ma foi;
Nul mortel à sa main ne doit jamais prétendre.
Je crois en souverain me faire assez entendre.
Ce cœur, que vous jugez sans force et sans vertu,

N'est pas peut-être encor tout à fait abattu.
(*Regardant Claudius.*)
Sans doute ici mon sceptre excite quelque envie;
Mais si je dois bientôt abandonner la vie,
Je n'en sortirai pas, que ce bras furieux
(*A Claudius.*)
N'ait assouvi ma haine et satisfait les dieux.

SCÈNE V.

CLAUDIUS, GERTRUDE, OPHÉLIE.

CLAUDIUS.

Quel est donc ce transport que je ne puis comprendre,
Madame?

GERTRUDE.

Auprès d'un fils, seigneur, je dois me rendre.
(*A Ophélie.*)
Suivez mes pas, ma fille, il le faut secourir;
Et je vais avec vous le sauver ou mourir.

SCÈNE VI.

CLAUDIUS.

A quel trouble inouï ce palais est en proie!
D'où naît cette fureur que le prince déploie?
Saurait-il mes projets? aurait-il soupçonné
Par quel complot son père est mort empoisonné?
Aurait-il pénétré... Polonius s'avance.

SCÈNE VII.

CLAUDIUS, POLONIUS.

CLAUDIUS.

Le prince vient enfin de rompre le silence;
Il me quitte à l'instant; sans pouvoir se dompter,
Sa fureur à mes yeux vient enfin d'éclater.
Il en veut à mes jours, et déjà sa colère
S'apprête à me punir du trépas de son père:
Il prévoit ses périls; mais dans son vain courroux,
Sans pouvoir s'y soustraire, il sentira mes coups.
Ah! je n'attendrai pas que ses sanglants caprices
Me livrent sans défense à l'horreur des supplices.
Ne perdons point de temps, il faut le prévenir.
Le conseil, tous les grands vont-ils se réunir?

POLONIUS.

On n'attend plus que vous; rendez ce jour funeste
A cette ombre de prince, au parti qui lui reste.
Vous verrez en ce jour vos destins décidés;
Mais vous êtes perdu, si vous ne le perdez.
Norceste dans la ville a jeté les alarmes;
Aux partisans d'Hamlet il fait prendre les armes.
Je n'en saurais douter, vos périls sont affreux:
Ils vont fondre sur vous; marchez au-devant d'eux.

CLAUDIUS.

Oh ciel! autour de moi que de périls ensemble!
Le trône est sous mes yeux; je le touche, et je tremble!
Tantôt j'étais tranquille, et tout vient m'agiter.
Quel pas je vais franchir! quel coup je vais tenter!

POLONIUS.

Hésiter, c'est vous perdre: et si bientôt vous-même
Ne ramenez le sort par votre audace extrême;
Si, prompt à vous trahir, lent à vous protéger,
Vous tardez d'un moment...

CLAUDIUS.

Hé bien! tout va changer.
Agissons, il est temps.

POLONIUS.

Seigneur, daignez m'en croire.
C'est un instant bien pris qui donne la victoire.
Pour vous tous vos amis vont voler au trépas.
Osez, je réponds d'eux.

CLAUDIUS.

Je suis sûr des soldats.
Le conseil...

POLONIUS.

Vous attend; une garde fidèle
En protége l'enceinte, et je vous réponds d'elle.

CLAUDIUS.

Entrons donc au conseil... Surtout que mes amis
Songent bien aux discours qui m'ont été promis.
Dès que j'annoncerai que la reine elle-même
Ordonne que son fils se place au rang suprême,
A peine aurai-je feint par mes empressements
D'appeler sur Hamlet vos vœux et vos serments,
Que les uns aussitôt m'opposant son délire,
Présagent les malheurs qui menacent l'empire,
Si par ses noirs accès autant que par ses lois.
Ce monarque en démence insultait aux Danois;
Que d'autres, pour Hamlet se parant d'un faux zèle,
Le perdent en feignant de prendre sa querelle,
Et qu'enfin réunis, d'une commune voix,
Ils déclarent Hamlet déchu du rang des rois.
Alors, que le conseil, d'une ardeur empressée,
Retrouvant dans le cours de ma gloire passée
La vertu d'un monarque et le cœur d'un soldat,
Me force d'accepter les rênes de l'état.
Et moi, comme étonné de ces nombreux suffrages,
Me refusant d'abord à ce concours d'hommages,
Tu me verras enfin céder à ce torrent.
Je plaindrai même Hamlet: d'un œil indifférent
Je feindrai d'accepter ce pesant diadème,
Ce rang d'où je l'aurai précipité moi-même.

POLONIUS.

Quand le conseil soumis à vos ordres sacrés
Vous aura de ce trône aplani les degrés,
Maître du sort d'Hamlet, que ferez-vous encore?
Redoutons les transports d'un peuple qui l'honore

Il peut s'armer pour lui.

CLAUDIUS.

Ses efforts seront vains;
Au sortir du conseil j'achève mes desseins.
De grands et de soldats une nombreuse élite
En foule sur mes pas vole et se précipite.
Ils me proclament roi. Ce coup inattendu
Étonne et me soumet ce peuple confondu :
J'entre dans le palais. Tout frémit à ma vue.
Je ne crains plus les cris d'une mère éperdue;
Je fais saisir Hamlet; qu'il aille sans retour
Achever ses destins dans l'ombre d'une tour.

POLONIUS.

Mais ne craignez-vous pas que cette violence
Des Danois tôt ou tard n'éveille la vengeance?
De là, que de périls cachés ou menaçants,
De partis pour Hamlet sans cesse renaissants!
Mais si jamais le sort entre ses mains vous livre...

CLAUDIUS.

Un roi dépossédé n'a pas longtemps à vivre :
Il est perdu surtout si l'on s'arme en son nom,
Et son tombeau jamais n'est loin de sa prison.
A ma fille avec soin cachons ce noir mystère,
Elle irait à l'amant sacrifier le père.
Mais le conseil s'assemble : il en est temps; suis-moi,
Et viens dans ton ami reconnaître ton roi.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HAMLET, NORCESTE, *avec l'urne.*

NORCESTE.

La voilà donc, seigneur, cette urne redoutable
Qui contient d'un héros la cendre déplorable!
Donnez un libre cours à vos justes douleurs;
Sur cette urne un moment laissez couler vos pleurs.
Mais contre Claudius armez-vous de courage :
Opposons nos efforts aux efforts de sa rage.
Un parti qui se cache, et qui lui sert d'appui,
Va, dit-on, au conseil se déclarer pour lui.
Son audace peut tout; en cet instant peut-être
Vous n'êtes qu'un sujet, et Claudius est maître
Ophélie et la reine ignorent des projets
Dont il sait avec art dérober les secrets.
Il feint de vous servir; son adresse prudente
Par là sait mieux tromper une mère, une amante.
Habile à déguiser ses noires trahisons,
Il écarte de lui leurs yeux et leurs soupçons :
Il faut les éclairer sur ses complots perfides.
Prince, il vous reste encor des sujets intrépides :
Je cours les réunir, enflammer leur courroux,
Et tous, ainsi que moi, sauront mourir pour vous.

HAMLET.

Que m'importent le trône et ce jour qui m'éclaire?
Si je respire encore, c'est pour venger mon père.
(*Norceste sort.*)

SCÈNE II.

OPHÉLIE, HAMLET.

OPHÉLIE.

Seigneur, souffrez qu'ici, pour la dernière fois,
Une amante à vos pieds fasse entendre sa voix.
Pour mon père tantôt votre haine inflexible
A pénétré mon cœur du coup le plus sensible.
Il n'aspirait, hélas! qu'à vous voir mon époux :
Il vous plaint, il vous aime, il s'attendrit sur vous;
Il voudrait s'il se peut vous tenir lieu de père.

HAMLET.

Lui! ce barbare!

OPHÉLIE.

Oh, ciel! quelle ardente colère
A son nom seulement étincelle en vos yeux!
S'il excitait lui seul vos transports furieux!
Si c'était lui... je tremble... hélas!

HAMLET.

Qu'osez-vous dire?

OPHÉLIE.

Votre cœur en secret à la vengeance aspire.
Voilà de vos chagrins le principe inconnu.
Par la haine entraîné, par l'amour retenu...
J'entrevois... oui, seigneur, le soin qui vous anime
Cherche à frapper ici quelque grande victime :
Vous prétendez en vain me le dissimuler;
Celui que votre bras va bientôt immoler...

HAMLET.

Achevez.

OPHÉLIE.

C'est mon père; oui, seigneur, c'est lui-même.
Tantôt, à son aspect, votre surprise extrême,
Votre horreur, vos discours, vos funestes transports,
Cette ombre tout à coup quittant le sein des morts...
Non, je n'en doute plus, votre sombre furie
Du sang de Claudius brûle d'être assouvie.
Mais pourquoi l'accuser? quel forfait est le sien?
Vous, massacrer mon père!

HAMLET.

Il m'a privé du mien.

OPHÉLIE.

Quelle erreur te séduit!

HAMLET.

Je sais ce qu'il faut croire;
Le ciel s'est expliqué.

OPHÉLIE.

Tu vas souiller ta gloire.

HAMLET.

Ma gloire est d'être fils.

OPHÉLIE.

Et la mienne, à mon tour,
Est au devoir du sang d'immoler mon amour.
Je n'examine point si mon père est coupable ;
De complots, d'attentats, je le crois incapable ;
Mais eût-il sous mes yeux sacrifié son roi,
Criminel pour tout autre, il ne l'est pas pour moi ;
Il est mon père enfin : je prendrai sa défense.
Sur quel droit cependant fondes-tu ta vengeance ?
Je vois quel trouble horrible a séduit ta raison :
Tu n'as devant les yeux que meurtre, trahison ;
Ton cœur, avec plaisir, pour venger la nature,
D'un crime imaginaire a conçu l'imposture.
D'un sang qui m'est si cher rougiras-tu ta main ?
Quoi ! tu connais l'amour, et tu n'es pas humain !
Hélas ! combien le ciel trompait mon espérance !
Aux autels de l'hymen mon cœur volait d'avance ;
C'est là que j'espérais t'accepter pour époux :
Ton erreur pour jamais romprait des nœuds si doux !
Il en est temps encor ; prends pitié de toi-même :
Ne perce pas ce cœur, qui t'accuse et qui t'aime :
C'est ton amante en pleurs qui tombe à tes genoux ;
Sur l'auteur de mes jours suspends du moins tes coups.
Songe, si quelque erreur t'entraînait dans le crime,
Combien tes longs remords vengeraient ta victime !
Ne mets pas entre nous un rempart éternel,
Et ne me réduis pas au supplice cruel
D'avoir ma flamme à vaincre, et, que sais-je? peut-être
De trahir en t'aimant le sang qui m'a fait naître.

HAMLET.

Ah ! dans ce cœur plaintif, indigné, furieux,
Vois l'amour balancer et mon père et les dieux,
Ces dieux qui m'ont parlé, ces dieux dont la puissance
Charge un simple mortel du soin de sa vengeance.
J'ai voulu cependant, les accusant d'erreur,
Courir à tes genoux abjurer ma fureur.
Une effroyable voix, me rendant ma colère,
M'a crié tout à coup : « As-tu vengé ton père ? »
Je tirais ce poignard, l'amour m'a retenu :
Le ciel enfin l'emporte, et l'instant est venu.
Enfin mon père est mort, il faut que je le venge :
Un si saint mouvement n'admet point de mélange.
Nous pouvons l'un et l'autre éteindre notre amour ;
Mais à mon père, hélas ! qui peut rendre le jour ?
Une semblable plaie est à jamais saignante.
On remplace un ami, son épouse, une amante ;
Mais un vertueux père est un bien précieux
Qu'on ne tient qu'une fois de la bonté des dieux.

OPHÉLIE.

Hamlet... écoute encore.

HAMLET.

Épargne-moi tes larmes.
Je vois tout ton amour, ta douleur et tes charmes ;
Mais quand l'amour plus fort, enchaînant mon cour-[roux,
Aux autels, malgré moi, me rendrait ton époux,
Du pied de ces autels reprenant ma colère,
De cette main bientôt j'irais venger mon père,
Verser le sang du tien, t'en priver à mon tour,
Et servir la nature en outrageant l'amour.

(Il s'assied.)

OPHÉLIE.

Ah ! tu m'as fait frémir. Va, tigre impitoyable,
Conserve, si tu peux, ta fureur implacable !
Mon devoir désormais m'est dicté par le tien :
Tu cours venger ton père, et moi, sauver le mien.
Je ne le quitte plus ; de tes desseins instruite,
Je vais l'en informer, m'attacher à sa suite,
Jusqu'au dernier soupir lui prêter mon appui,
Et, s'il meurt, l'embrasser, et périr près de lui.
Non, je ne croirai point qu'Hamlet impitoyable
Nourrisse avec plaisir un transport si coupable.
Le temps, l'amour, le ciel, vont bientôt t'éclairer ;
Mais si de ton erreur rien ne te peut tirer,
Je n'entends plus alors, à te perdre enhardie,
Que l'intérêt du sang qui m'a donné la vie.

SCÈNE III.

HAMLET.

Ah ! je respire enfin, j'ai su dompter l'amour.
Je puis à ma fureur me livrer sans retour.

(en regardant l'urne.)

Gage de mes serments, urne terrible et sainte,
Que j'invoque en pleurant, que j'embrasse avec crain-[te
C'est à vous d'affermir mon bras prêt à frapper.
Barbare Claudius, ne crois pas m'échapper.
Mais quand j'aurai cent fois ma vengeance assouvie,
Est-il en mon pouvoir de te rendre la vie,
Mon trop malheureux père ? Ah, prince infortuné,
Ou pourquoi n'es-tu plus, ou pourquoi suis-je né !
Hé quoi ! ton noble aspect, ton auguste visage,
Au moment du forfait n'ont point fléchi leur rage !
Les cruels... ils ont pu... Tu ne jouiras pas,
Perfide empoisonneur, du fruit de son trépas.
Je crois déjà, je crois, dans ma vengeance avide,
Presser ton cœur sanglant dans ton sein parricide.
Oui, perfide, oui, cruel, ces mains vont t'immoler :
Voici l'autel terrible où ton sang va couler.
Mais de mon père, ô ciel ! je sens frémir la cendre.
Mes transports jusqu'à lui se sont-ils fait entendre ?
O poudre des tombeaux, qui vous vient agiter ?
Est-ce pour m'affermir ou pour m'épouvanter?
Cendre plaintive et chère, oui, j'entends ton murmure :

Oui, ce poignard sanglant va laver ton injure :
C'était pour te venger que j'ai souffert le jour;
C'en est fait, je te venge, et je meurs à mon tour.
Mais que vois-je ?

SCÈNE IV.

GERTRUDE, HAMLET.

GERTRUDE.

Ah! mon fils ! quel est ce front sévère,
Ce regard menaçant, cet air farouche, austère?

HAMLET.

Ma mère...

GERTRUDE.

Explique-toi.

HAMLET.

Tremblez de m'approcher.

GERTRUDE.

Qui? moi!

HAMLET.

Ce n'est pas vous qui devez me chercher !

GERTRUDE.

Que dis-tu ?

HAMLET.

Savez-vous quel affreux sacrifice
Prescrit à mon devoir la céleste justice?

GERTRUDE.

Dieux!

HAMLET.

Où mon père est-il? d'où part la trahison?
Qui forma le complot? qui versa le poison?

GERTRUDE.

Mon fils !

HAMLET.

Vous avez cru qu'un éternel silence
Dans la nuit des tombeaux retiendrait la vengeance;
Elle est sortie.

GERTRUDE.

Oh, ciel!

HAMLET.

J'ai vu...

GERTRUDE.

Qui!

HAMLET.

Votre époux.

GERTRUDE.

Qu'exige-t-il ?

HAMLET.

Du sang.

GERTRUDE.

Qui l'a fait périr ?

HAMLET.

Vous.

GERTRUDE.

Moi! j'aurais pu commettre une action si noire!

HAMLET.

Démentez donc le ciel qui me force à le croire.
Son instant est venu.

GERTRUDE.

Vous oseriez penser...

HAMLET.

De ce fer à vos yeux je voudrais me percer,
Si d'un pareil soupçon la plus faible apparence
Un moment dans mon cœur avait pris sa naissance ;
Mais c'est le ciel qui parle, il doit être écouté.
Deux fois, du sein des morts à mes yeux présenté,
Mon père a fait monter la vérité terrible :
Ne traitez point d'erreur ce qui semble impossible ;
Pour vous juger coupable, il a fallu deux fois
Que la mort étonnée ait suspendu ses lois.
Vous me croyez trompé par mes esprits timides ;
Mais si des dieux partout l'œil suit les parricides,
Si d'eux, morts ou vivants, nous dépendons toujours,
Qui nous dit qu'à leur voix les monuments sont sourds?
Et qui connaît du ciel jusqu'où va la puissance?
En vain le meurtrier croit braver la vengeance ;
Par un signe éclatant s'il faut le découvrir,
Ces marbres vont parler, les tombeaux vont s'ouvrir:
Il verra tout à coup, pour lui prouver son crime,
Du cercueil ébranlé s'échapper sa victime ;
Et ce flambeau du jour, allumé par les dieux,
Ils n'ont qu'à dire un mot, va pâlir à nos yeux.
Vous vous troublez, madame!

GERTRUDE.

Eh! puis-je, hélas! l'entendre,
Sans céder à l'effroi qui vient de me surprendre ?
Ah! laisse-moi, mon fils; ou ce comble d'horreur...

HAMLET.

Dans un cœur innocent d'où naît cette terreur?

GERTRUDE.

Comment ne pas frémir quand ta voix effrayante...

HAMLET.

Forcez donc mes soupçons à vous croire innocente.

GERTRUDE.

Que faut-il faire?

HAMLET.

Il faut... C'est à vous de songer
Par quel nouveau serment je vais vous engager...

GERTRUDE.

Parle.

HAMLET, *lui présentant l'urne.*

Prenez cette urne, et jurez-moi sur elle :
« Non, ta mère, mon fils, ne fut point criminelle. »
L'osez-vous? je vous crois.

GERTRUDE.

Donne.

HAMLET.

Vous hésitez.

GERTRUDE.

Ah ! pardonne à mes sens encor trop agités...

HAMLET.

Attestez maintenant...

(Il lui met l'urne entre les mains.)

GERTRUDE.

Hé bien... oui... moi... j'atteste...
Je ne puis plus souffrir un objet si funeste.

(Elle tombe sans connaissance sur un fauteuil. Hamlet place l'urne sur une table qui est à côté du fauteuil.)

HAMLET.

Ma mère !

GERTRUDE.

Je me meurs !

HAMLET.

Ah ! revenez à vous ;
Voyez un fils en pleurs embrasser vos genoux !
Ne désespérez point de la bonté céleste.
Rien n'est perdu pour vous, si le remords vous reste.
Votre crime est énorme, exécrable, odieux ;
Mais il n'est pas plus grand que la bonté des dieux;
Chère ombre, enfin tes vœux n'ont plus rien à prétendre;
L'excès de ses douleurs doit apaiser ta cendre.

SCÈNE V.

GERTRUDE, HAMLET, ELVIRE.

ELVIRE.

Ah, madame, tremblez ! consommant ses forfaits,
Claudius en fureur assiége le palais.
Norceste et ses amis en défendent la porte ;
Mais Claudius, suivi d'une effroyable escorte,
Renverse tout obstacle, et peut-être à vos yeux
Va d'un combat funeste ensanglanter ces lieux.

HAMLET.

Claudius ! *(Elvire sort.)*

SCÈNE VI.

GERTRUDE, HAMLET.

GERTRUDE.

Ah, mon fils !

HAMLET.

Lui! ce monstre! qu'il vienne,
Qu'il vienne, je l'attends ; ma vengeance est certaine;
C'est le ciel sous mes coups qui l'amène aujourd'hui.

GERTRUDE.

Que la pitié te touche.

HAMLET.

Il n'en est plus pour lui.

GERTRUDE.

Mon fils!

HAMLET.

(Le spectre reparait.)

La voyez-vous, cette ombre menaçante
Qui vient pour affermir ma fureur chancelante?

GERTRUDE.

Où suis-je?

HAMLET, *s'adressant au spectre.*

Oui, je t'entends : tu vas être obéi.

(A sa mère.)

Oui, tous deux dans leur sang... Que faites-vous ici?

GERTRUDE.

Grands dieux!

HAMLET.

Savez-vous bien qu'en ce désordre extrême,
Je puis dans cet instant attenter sur vous-même?

GERTRUDE, *se laissant tomber d'effroi aux pieds d'Hamlet.*

Ah, ciel!

HAMLET.

Qu'ordonnes-tu ? de frapper ? j'obéis.
Mon père, tu la vois, grâce... je suis son fils.

GERTRUDE.

Mon fils !

HAMLET.

Hé bien! ma mère... ah, dieux! mon cœur peut-être,
D'un transport renaissant ne serait plus le maître.
Fuyez, sortez, vous dis-je : ou plutôt je vous fuis :
Je crains tout de moi-même en l'état où je suis.

SCÈNE VII.

GERTRUDE, HAMLET, CLAUDIUS, POLONIUS, NORCESTE, VOLTIMANDE, GRANDS DE L'ÉTAT, SOLDATS, PEUPLE, etc.

NORCESTE, *entrant l'épée à la main et courant vers Hamlet.*

Peuple, sauvez Hamlet.

CLAUDIUS.

Soldats, qu'on le saisisse.

HAMLET.

Monstre, tu viens toi-même au-devant du supplice.
Vois cette cendre.

CLAUDIUS.

Hé bien !

HAMLET.

C'est celle de ton roi :
Tu fus son assassin, songe à mourir.

CLAUDIUS.

Qui? moi?

HAMLET, *frappant Claudius, et s'adressant ensuite aux conjurés.*

Oui, toi-même, barbare ! et vous, amis d'un traître,

Frappez, si vous l'osez, immolez votre maître !
Que ce corps expirant, étendu sous vos yeux,
Vous montre en traits de sang la justice des dieux.

Voltimand sort avec le corps de Claudius, environné de Polonius et de quelques autres conjurés.

SCÈNE VIII.

GERTRUDE, HAMLET, NORCESTE, GRANDS DE L'ÉTAT, etc.

HAMLET.

Rentrez dans le devoir, réparez votre offense ;
Ce coupable immolé suffit à ma vengeance.

NORCESTE.

Qu'Hamlet vive à jamais, et qu'il règne sur nous !

HAMLET.

Allez des dieux au temple apaiser le courroux.
Ciel, que jamais en vain l'innocence n'implore,
Tu venges donc mon père !

GERTRUDE.

Il ne l'est pas encore.
Claudius a reçu le prix de ses forfaits ;
Mais les dieux irrités ne sont pas satisfaits.
A leur juste fureur il manque une victime :
Le monstre conseilla, mais je permis le crime.
Qu'ai-je dit ! je fis plus : ce bras, ce bras cruel
Offrit à mon époux le breuvage mortel.
De la nuit du tombeau, sa grande ombre irritée
Sollicitait ma mort, que j'ai tant méritée.
Ce fils trop généreux, par un reste d'amour,
Désobéit au ciel en me laissant le jour :
Puisqu'il n'ose venger un père déplorable,
C'est à moi maintenant de punir la coupable.
(Elle se tue.)

HAMLET.

Que faites-vous, ma mère, en ces cruels moments !
Tout allait s'expier.

GERTRUDE.

J'acquitte tes serments,
J'expire ; règne heureux.

HAMLET.

Moi, j'aimerais la vie !
Ma mère, pour jamais, hélas ! tu m'es ravie !

SCÈNE IX.

HAMLET, NORCESTE, GRANDS DE L'ÉTAT, etc.

HAMLET.

Que tes remords sur toi fassent du haut des cieux
Descendre et les regards et le pardon des dieux.
Privé de tous les miens dans ce palais funeste,
Mes malheurs sont comblés ; mais ma vertu me reste ;
Mais je suis homme et roi : réservé pour souffrir,
Je saurai vivre encor ; je fais plus que mourir.

VARIANTES.

A la fin de la scène VI du cinquième acte, Hamlet sort.

SCÈNE VII.

ELVIRE, GERTRUDE.

ELVIRE.

Ah, madame !

GERTRUDE.

Mon fils !... Où me cacher, Elvire ?

ELVIRE.

Ah ! courez le sauver !

GERTRUDE.

Que me dis-tu ? j'expire.

ELVIRE.

Vivez pour le défendre et le justifier ;
Claudius parle au peuple, on l'entend s'écrier :
« Des noirs transports d'Hamlet apprenez le mystère.
Le monstre pour régner empoisonna son père ;
Et son père est sorti de son tombeau sacré,
Pour dénoncer au monde un fils dénaturé. »

GERTRUDE.

Qu'entends-je ? Claudius.... quoi ! sa rage impunie
Ose contre mon fils armer la calomnie !
Dieux vengeurs des forfaits dont on veut le flétrir,
Laissez-moi le défendre avant que de mourir.
(Elle va sortir.)

SCÈNE VIII.

HAMLET, GERTRUDE, ELVIRE, GRANDS DE L'ÉTAT, SOLDATS, PEUPLE.

HAMLET.

Le ciel est apaisé ; c'en est fait, sa justice
A conduit Claudius au devant du supplice :
Aveuglé par les dieux, et trahi par le sort,
Aux portes du palais il a trouvé la mort.
Le traître osait sur moi porter sa main hardie ;
Ce poignard à mes pieds l'a fait tomber sans vie.
Au nom de cette cendre et de ce ciel vengeur,
J'ai d'un père adoré puni l'empoisonneur.
Vous la voyez, amis, cette cendre sacrée,
Pour venger son trépas, de son tombeau tirée.
Que le corps du perfide offert à tous les yeux
Atteste en traits de sang la justice des dieux.
Aux cœurs qu'il égara promettez ma clémence ;
Ce coupable immolé suffit à ma vengeance.

SCÈNE IX.

HAMLET, GERTRUDE, ELVIRE, NORCESTE, GRANDS DE L'ÉTAT.

NORCESTE.

Qu'Hamlet règne sur nous, et qu'il vive à jamais !
Cher prince, un peuple immense entoure ce palais.
En vain des factieux la rage frémissante
Veut venger Claudius... La foule rugissante
Saisit son corps sanglant, et montre à leurs regards
Le spectacle effrayant de ses membres épars.
Tout prend la fuite, ou meurt : trompé dans son audace,
Le reste attend de vous son supplice ou sa grâce.
Tout le peuple s'avance et demande à vous voir.
Venez, paraissez, prince, et comblez son espoir.

HAMLET.

Ciel, que jamais en vain l'innocence n'implore,
Tu venges donc mon père !

GERTRUDE.

Il ne l'est pas encore.
Claudius a reçu le prix de ses forfaits.
Mais les dieux irrités ne sont pas satisfaits.

(*La suite page* 59.)



ROMÉO ET JULIETTE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1772.

AVERTISSEMENT.

Encouragé par les bontés du public lorsque je donnai la tragédie d'*Hamlet*, j'ai fait de nouveaux efforts pour les mériter dans celle-ci.

On a paru me savoir gré d'y avoir peint le caractère d'un homme dont l'âme, autrefois vertueuse et tendre, se trouve dénaturée, pour ainsi dire, par la barbare persécution de ses ennemis, et par l'amour le plus violent pour ses enfants. Le désir qu'il a de se venger a moins frappé que la grandeur de ses malheurs, et les pleurs qu'il donne encore à ses fils ont peut-être attendri sur le sort de ce père infortuné.

Il me reste à parler de la mort de Roméo et de Juliette. Sans doute il est dangereux de donner au théâtre l'exemple du suicide; mais j'avais à peindre les effets des haines héréditaires, et c'est sur cet objet seulement que j'ai voulu et dû fixer l'attention du spectateur.

Je crois inutile de m'étendre ici sur les obligations que j'ai à Shakespeare et au Dante. Les poëtes anglais et italiens nous sont trop connus pour qu'on ne sache pas ce que je dois à ces deux grands hommes.

PERSONNAGES.

FERDINAND, duc de Vérone.
MONTAIGU, grand seigneur, chef de la faction des Montaigus.
CAPULET, autre grand seigneur, chef de la faction des Capulets.
ROMÉO, fils de Montaigu.
JULIETTE, fille de Capulet.
ALBÉRIC, ami de Roméo.
FLAVIE, confidente de Juliette.
UN OFFICIER.
GARDES.
SOLDATS.
COURTISANS de la suite de Ferdinand.
PARTISANS de la maison de Montaigu.
PARTISANS de la maison de Capulet.

La scène est à Vérone. Le théâtre représente le palais des Capulets, durant les quatre premiers actes; et, durant le cinquième, la sépulture commune des deux maisons.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIETTE, FLAVIE.

FLAVIE.

Quoi! toujours votre cœur, occupé de ses craintes,
Du moindre événement recevra des atteintes!
Quelque bruit indiscret qu'on se plaise à semer,
Le croirez-vous d'abord, s'il peut vous alarmer?
Et qu'importe après tout aux feux de Juliette,
Qu'un vieillard malheureux, sorti de sa retraite,
Des monts de l'Apennin chassé par son ennui,
Existe dans Vérone, et s'y cache aujourd'hui?
De votre amant plutôt rappelez-vous la gloire,
Pensez à Dolvédo, songez à sa victoire;
Dans le dernier combat, songez par quel secours
De notre jeune duc il a sauvé les jours.
Oui, Ferdinand charmé reconnaît et publie
Qu'il doit à sa valeur son triomphe et la vie.
Le fier duc de Mantoue, enflé de ses succès,
Enfin, couvert de honte, a vu fuir ses sujets.
Bientôt nos ennemis, pressés par leurs alarmes,
Vont demander la paix, vont déposer les armes.
Leur vainqueur ici même est prêt à revenir.
Voilà sur quels sujets il faut m'entretenir.

JULIETTE.

Flavie, eh! crois-tu donc qu'il me soit si facile
D'adorer mon amant avec un cœur tranquille?
Tu sais dans notre amour quels obstacles nombreux
Écartent loin de nous tout espoir d'être heureux.
Mon père en Dolvédo n'honore et n'envisage
Qu'un guerrier parvenu, fameux par son courage;
Non qu'à tant de vertus il ne soit attaché;
Mais c'est du sang surtout, du nom qu'il est touché.
Sensible aux grands exploits d'un héros magnanime,
Il le chérit, sans doute, il le vante, il l'estime;

Mais comment un mortel, sans parents, sans appui,
Prétendrait-il jamais à s'allier à lui?

FLAVIE.

Ce généreux guerrier n'a donc pas su connaître
Ni quels sont ses parents, ni quel sang l'a fait naître?
Faut-il qu'en le formant le sort injurieux
Dans un rang qu'on dédaigne ait caché ses aïeux?
Ah! si du moins l'éclat d'une origine illustre
A tant d'heureux exploits prêtait un nouveau lustre,
Si le ciel eût permis qu'un héros si vanté
Fût né dans la grandeur et la prospérité;
Il aurait dû sortir du sang le plus auguste.

JULIETTE.

Et si le ciel, Flavie, eût été moins injuste,
S'il eût...

FLAVIE.

Quoi?

JULIETTE.

En ton cœur je peux me confier,
Et le mien devant toi va s'ouvrir tout entier.

FLAVIE.

Parlez.

JULIETTE.

Ce Dolvédo qui m'aime, que j'adore,
Que Ferdinand chérit, que tout Vérone honore...

FLAVIE.

Hé bien!

JULIETTE.

C'est Roméo.

FLAVIE.

Qu'ai-je entendu! c'est lui?
Lui, du plus noble sang l'espérance et l'appui!
Le fils de Montaigu, de ce vertueux père,
A qui l'inimitié fut toujours étrangère!
Citoyen généreux qui, dans sa faction,
Loin d'attiser la haine et la division,
Condamnait ses fureurs, et jamais d'aucun crime
Ne souilla ni sa main, ni son cœur magnanime;
Et qui, depuis vingt ans trop vainement cherché,
Dans quelque asile obscur pour jamais s'est caché!

JULIETTE.

Hélas! loin des mortels, de ses fils, en silence,
Dans ses champs vertueux il cultivait l'enfance,
Lorsque, pour l'en priver, de coupables brigands
Entreprirent deux fois d'enlever ses enfants.
Roger les suscitait; Roger qui de mon père
N'aurait jamais, hélas! mérité d'être frère.
Montaigu, combattant contre ces inhumains,
Arracha Roméo de leurs sanglantes mains.
Prodigue envers son fils des soins de la nature,
Il avait vu déjà se fermer sa blessure,
Quand de ces vils brigands l'effort inattendu
Ravit enfin ce fils vainement défendu.
Ce père alla cacher, après ce coup funeste,
De son sang poursuivi le déplorable reste.
Il déserta nos bords, de sa perte indigné;
Et, de ses autres fils fuyant accompagné,
Il emmena Renaud, Raymond, Dolcé, Sévère,
Qui tous pleuraient la mort de Roméo leur frère.
Depuis dans nos états il n'est point revenu.
Roméo cependant, sans asile, inconnu,
Échappé, mais errant, jouet de la misère,
Fut reçu par pitié dans les bras de mon père.
Capulet, tu le sais, porte un cœur généreux;
Il adopta sans peine un enfant malheureux.
Moi-même, à son aspect, je sentis dans mon âme
Un trouble avant-coureur de ma naissante flamme.
C'est moi qui, sur son sort, prompte à l'interroger,
De son nom trop fameux compris tout le danger.
Il connut son péril. J'exigeai, par prudence,
Que sous un nom vulgaire il cachât sa naissance.
Que te dirai-je enfin? Par son bonheur sauvé,
Il fut dans ce palais avec nous élevé.
Le vaillant Albéric et Thébaldo mon frère
S'unissaient avec lui d'une amitié sincère.
Ce n'était point assez: le penchant le plus doux,
Le besoin de nous voir l'enchaîna parmi nous.
Oui, je m'applaudissais d'avoir en ma puissance
Son âme, ses destins, ses vœux, son espérance.
Je rendais grâce au sort, je rendais grâce aux lieux
Où mon amant caché s'élevait sous mes yeux.
Pourquoi, disais-je, hélas! déplorant nos misères,
Le ciel, qui joint nos cœurs, divisa-t-il nos pères?
Qui sait si sa bonté, pour les fléchir un jour,
N'a pas dans ses projets fait entrer notre amour?
S'il ne l'a pas permis, s'il ne l'a pas fait naître
Pour calmer des fureurs qui cesseront peut-être?
Tant les mortels souvent, dans leur marche incertains,
Sont poussés par eux-mêmes à remplir leurs destins!

FLAVIE.

Mais si (le sort souvent par ses jeux nous étonne)
Ce vieillard, récemment arrivé dans Vérone,
Était ce Montaigu, ce père infortuné,
Qu'un sort inexplicable eût ici ramené;
Si d'un fils qu'il croit mort voyant la cicatrice,
Il l'allait reconnaître à ce fidèle indice!

JULIETTE.

Flavie, ah! que dis-tu?

FLAVIE.

Madame, en ce moment
J'en conçois malgré moi l'heureux pressentiment.
Voyez dès lors quel champ s'ouvre à votre espérance:
Roméo reprenant les droits de sa naissance;
Votre père et le sien, ces rivaux généreux,
Unissant leurs maisons par votre hymen heureux;
Et pour jamais enfin votre auguste alliance
De leurs sanglants débats étouffant la semence.

JULIETTE.

Ah! que mon cœur charmé saisirait ardemment
L'espoir inattendu d'épouser mon amant!
Mais quand je te croirais, quand ce vieillard austère
Serait de Roméo le déplorable père,
Qu'attendre d'un mortel qu'un horrible dessein
Semble avoir fait sortir des bois de l'Apennin;
Qui peut-être, irrité par quelque énorme crime,
Descend du haut des monts pour chercher sa victime,
Et, calme en apparence, en effet furieux,
Amène, à pas tardifs, la vengeance en ces lieux?
Je ne sais, mais je tremble à cet affreux présage.

FLAVIE.

Et quel sujet, madame, exciterait sa rage?
De quelle haine encor sera-t-il animé,
En retrouvant un fils si tendrement aimé?

JULIETTE.

Mais de mon père, hélas! si le barbare frère
Avait sur ce vieillard épuisé sa colère:
Car enfin, c'est lui seul qui paya des brigands
Pour perdre Montaigu, pour ravir ses enfants.
S'il l'eût avec adresse observé dans sa fuite!
S'il se fût attaché pour jamais à sa suite!
Si, cachant sa vengeance, et lent dans sa fureur,
D'un forfait sans exemple il eût conçu l'horreur!
J'ignore ses complots; mais on sait que dans Pise
Du prince à ses désirs l'âme était tout acquise.
Son art d'un tel crédit savait se prévaloir;
Et pour commettre un crime il n'avait qu'à vouloir.
Depuis plus de vingt ans il a quitté la vie.
Le sang nous unissait; mais entre nous, Flavie,
Je sentais, jeune encore, un invincible effroi,
A son perfide aspect, me saisir malgré moi.
Je ne sais quel instinct, naturel à l'enfance,
D'un monstre, en le voyant, m'annonçait la présence.
Mon cœur en frémissant se détournait de lui;
Et son idée encor m'importune aujourd'hui.
Que je hais sa mémoire!

FLAVIE.

Oui, je le vois, madame,
Un vain pressentiment avait séduit mon ame.
Si le sort eût conduit Montaigu dans ces lieux,
Par un autre appareil il frapperait nos yeux.
Il n'aurait pas pour suite un mortel méprisable,
De ses destins obscurs compagnon déplorable;
Il soutiendrait le rang dans lequel il est né:
Ses fils, surtout, ses fils l'auraient accompagné.
Je me trompais.

JULIETTE.

Crois-moi, ma plus douce espérance
Est de voir Roméo, de l'aimer en silence.
Si le comte Pâris prétendit à ma foi,
Son amour dédaigné n'attend plus rien de moi.
Jaloux de sa grandeur, mon trop superbe père
A fondé son espoir sur l'hymen de mon frère.
Ah! qu'il voie en son fils renaître sa maison;
Que Thébaldo soutienne et son rang et son nom;
Moi, je ne veux qu'aimer. O ma chère Flavie!
A quels feux enchanteurs mon âme est asservie!
Que Roméo m'est cher! Oui, nos cœurs étaient nés
Pour vivre et pour mourir l'un à l'autre enchaînés.
Pourquoi... Mais libre au moins dans le sort qui m'opprime,
Je puis le voir encore, et l'adorer sans crime.
Qu'il l'a bien mérité! Que ses nobles exploits
Ont bien dans les combats justifié mon choix!
Il y portait partout sa flamme et mon image.
J'admirais en tremblant sa gloire et son courage.
Eh! que sont près de lui tous les autres guerriers!
On me doit sa valeur, on me doit ses lauriers.
Sans moi, sans mon amour, il eût moins fait peut-être.
Mais on vient, laisse-moi; sans doute il va paraître.
Je le vois. *(Flavie sort.)*

SCÈNE II.

ROMÉO, JULIETTE; *des* SOLDATS *portant des drapeaux.*

ROMÉO, *aux soldats.*

Compagnons de mes heureux travaux,
Entrez; dans ce palais déposez ces drapeaux.
Ferdinand m'a permis, pour prix de ma victoire,
D'offrir à Capulet ces marques de ma gloire.
(Les soldats posent leurs drapeaux et se retirent.)
(à Juliette.)
Il suffit. Je puis donc, content et glorieux,
Madame, avec transport reparaître à vos yeux.
Mais quel autre courage, enflammé par vos charmes,
N'eût pas porté plus loin la splendeur de nos armes?
Vos souhaits, mon bonheur, l'amour m'a soutenu.
Pouvais-je, aimé de vous, demeurer inconnu?
Étonné de mon sort, sans l'être de ma gloire,
J'ai toujours sans orgueil compté sur la victoire.
Mais quand j'aurais rangé l'univers sous ma loi,
Que le prix de ma flamme est encor loin de moi!

JULIETTE.

Nos feux sont, il est vrai, troublés par des alarmes;
Mais enfin, tel qu'il est, notre état a ses charmes.
Compteriez-vous pour rien ces entretiens si doux,
Ce plaisir de nous voir, toujours nouveau pour nous;
Ce concert de deux cœurs nés pour souffrir ensemble,
Que leur malheur unit, qu'un même lieu rassemble,
Remplis d'un feu charmant par le sort combattu,
Mais accordant du moins l'amour et la vertu?
Fille de Capulet, qui l'eût dit que mon âme
Du fils de Montaigu partagerait la flamme?
De ses plus jeunes ans que mon père, au besoin,

Lui-même, à son insu, devait prendre le soin?
Ne te crois pas pourtant né d'un sang que j'abhorre;
Je naquis Montaigu, puisque mon cœur t'adore.
Voilà le sentiment qui doit seul t'occuper.

ROMÉO.

Un effroi cependant vient toujours me frapper.
Je t'aime, Juliette; et comment sans alarmes [mes?
Dans tes regards touchants voir briller tant de char-
Crois-tu donc, pour sentir leurs traits victorieux,
Que Roméo lui seul ait un cœur et des yeux?
Si Capulet (hélas! je crains ma destinée)
Te proposait bientôt un fatal hyménée,
S'il allait t'opposer un barbare devoir :
Je connais de tes pleurs l'invincible pouvoir;
C'est à toi, Juliette, à déployer leurs charmes :
Il t'aime, il est ton père, il te rendra les armes.
Daigneras-tu pour lors me prouver ton amour?
Mais je le vois.

SCÈNE III.

CAPULET, ROMÉO, JULIETTE.

ROMÉO.

Souffrez que dans cet heureux jour, [ge,
De ces drapeaux, seigneur, vous présentant l'homma-
Je m'honore à vos yeux du prix de mon courage.
Formé sur votre exemple, élevé par vos soins...

CAPULET.

De ta haute valeur je n'attendais pas moins.
J'ai vu ton bras vainqueur, répandant l'épouvante,
Porter partout la mort, et remplir mon attente :
Je connais la vertu d'un cœur tel que le tien.
Sois témoin, tu le peux, de tout notre entretien.
(*à Juliette.*)
Ma fille, il en est temps; je viens pour vous apprendre
Que le comte Pâris va devenir mon gendre.
Sans doute il en est digne; et le ciel dès demain
Lui verra pour jamais engager votre main.
J'ai tout considéré : l'intérêt, la naissance,
L'inestimable prix d'une illustre alliance.
Vous savez vos devoirs, j'ai promis, et je crois
Qu'il ne vous reste plus que d'accepter mon choix.

JULIETTE.

Seigneur, j'avais pensé qu'en lisant dans mon âme,
Le comte avait éteint son espoir et sa flamme.
Comment croire en effet qu'un mortel généreux
Dût briguer un hymen contraire à tous mes vœux?
Quel est donc cet amour qui contre moi d'avance
S'est armé du devoir de mon obéissance?
Ah, seigneur! cet hymen, ou plutôt mon trépas,
Je connais vos bontés, ne s'achèvera pas.
Non, vous ne voudrez point immoler votre fille.

CAPULET.

Je veux contre le sort affermir ma famille.
Vous savez les forfaits et les séditions
Qu'ont produits jusqu'ici nos tristes factions :
Si Roger par sa mort, si par sa longue absence
Montaigu, parmi nous, apaisa la vengeance,
Ces haines de parti, l'orgueil, la cruauté,
Quoique avec moins d'excès, ont pourtant éclaté.
Le temps qui détruit tout n'a pas détruit leur cause :
Dans son gouffre assoupi, c'est un feu qui repose.
Bientôt, si je m'en crois, ce volcan furieux
D'horreurs et d'attentats couvrira tous ces lieux.
D'un grand malheur prochain je ne sais quel augure
Dans mon cœur attristé fait gémir la nature.
Déjà les Montaigus se concertent entre eux.
Obscurs avant-coureurs de quelque orage affreux,
D'incroyables récits, des bruits sourds se répandent.
J'ignore encor, ma fille, où leurs desseins prétendent.
L'hymen, de leurs complots détachant votre époux,
Nous acquiert ses amis, et va l'armer pour nous.
Dans mon parti nombreux cette utile alliance
Fixera la faveur, le crédit, la puissance;
Et nos rivaux soumis, ma maison désormais
Va rendre à tout l'état sa splendeur et la paix.

JULIETTE.

Comptant sur mon respect, sur mon obéissance,
Vous n'avez pas, seigneur, prévu ma résistance.
Si j'osais cependant, pour la dernière fois,
Élever jusqu'à vous une timide voix,
Je vous dirais, seigneur, qu'à l'autel entraînée,
Je vois avec horreur ce fatal hyménée;
Que le trépas présent serait moins dur pour moi
Que l'aspect d'un époux qui vient forcer ma foi,
A qui je promettrais, dans mon âme infidèle,
Au lieu de mon amour, une haine éternelle.
Seigneur, voilà quels sont mes secrets sentiments.
Pour unir deux époux, le ciel veut leurs serments.
Je frémirai pour vous du crime involontaire
Qu'en attestant ce ciel vous seul m'aurez fait faire.
Pourrez-vous, m'arrachant de ce sein paternel,
Me voir d'un pas tremblant avancer à l'autel?
Le bonheur d'une femme est-il si peu de chose,
Que d'elle et de son sort au hasard on dispose?
Je sais quels sont vos droits, je les connais trop bien :
Mais notre cœur lui seul est-il compté pour rien?
Mon frère, dès ce jour, par un hymen illustre,
De votre auguste nom doit soutenir le lustre.
Laissez-moi, pour partage, heureuse auprès de vous,
Couler des jours obscurs, sans chaîne et sans époux.
Pour rompre un triste hymen, objet de mes alarmes,
Vous avez vu mes pleurs : je n'ai point d'autres armes.
Ordonnez de ma vie, et daignez me montrer
Que c'est un père, hélas! que je viens d'implorer.

CAPULET.

Rien ne peut différer cet hymen nécessaire.
Obéissez.

JULIETTE.

Seigneur...

CAPULET

Quoi, ma fille...

JULIETTE.

Ah, mon père !
Ainsi, sans être ému, vous regardez mes pleurs ?

CAPULET.

Crois-tu que je me plaise à causer tes malheurs ?
Sous un ciel plus heureux, dans des temps moins contraires,
J'aurais déjà, sans doute, exaucé tes prières ;
Mais je vois en tremblant que nos deux factions
Vont ranimer leur rage et leurs divisions.
Il en est temps encore : que ton hymen prévienne
Les malheurs de l'état, le sauve, et nous soutienne.
Faut-il te rappeler les forfaits odieux
Dont nos cruels débats ont désolé ces lieux ?
Ces massacres publics, cette horrible licence
Qui, par bonheur du moins, précéda ta naissance ;
Le pouvoir échappant à nos ducs outragés ;
Nos palais pleins de morts, brûlants et ravagés ;
Le rapt, l'assassinat, devenus légitimes ;
Tous les moyens permis, dès qu'ils servaient aux crimes ;
Nos partis renaissants tour à tour terrassés ;
Pour les tristes vaincus les échafauds dressés ;
Leurs fils placés près d'eux pour voir mourir leurs pères ;
Des enfants poignardés en embrassant leurs mères ;
Du sommet de nos tours les uns précipités,
Les autres dans les flots par l'Adige emportés ;
Le poison, plus affreux, dévastant les familles ;
Des vieillards poursuivis et livrés par leurs filles ;
Nos remparts démolis, nos temples enflammés ;
Deux mille citoyens dans les feux consumés ;
Et tout ce que jamais la vengeance en furie
Aux mortels étonnés fit voir de barbarie ?
Voilà tous les malheurs que tu dois prévenir.
Attendrai-je en repos que, tout prêts à s'unir,
Les Montaigus...

ROMÉO.

Seigneur, qu'ils s'unissent ensemble :
Quel que soit leur complot, il n'a rien dont je tremble.
(*montrant les drapeaux.*)
Vous voyez devant vous ces drapeaux glorieux
Que de ce bras vainqueur j'emportai sous vos yeux :
Si, pour servir l'état j'osai tout entreprendre,
Quels ennemis craindrai-je, armé pour vous défendre ?
Avant qu'un d'eux immole ou Juliette ou vous,
J'aurai péri cent fois accablé sous leurs coups.

CAPULET.

De cette noble ardeur que j'aime à voir l'ivresse !
J'y reconnais empreint le feu de ma jeunesse.
Mais crois-moi, Dolvédo : pour voir, pour juger mieux,
La prudence et le temps m'ont trop ouvert les yeux.
L'état et Ferdinand te doivent leur victoire :
Étouffant nos débats, mets le comble à ta gloire.
Par tes sages conseils en secondant mes vœux,
Réduis enfin ma fille à l'hymen que je veux.
Fais-lui de cet hymen sentir tout l'avantage.
Pour immoler son cœur donne-lui ton courage.
Parle, entraîne son choix. Moi, je cours m'informer
D'un secret important qui nous doit alarmer.
(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ROMÉO, JULIETTE.

ROMÉO.

Ainsi donc, c'est trop peu de perdre ce que j'aime,
Il faut qu'à me trahir je vous porte moi-même ;
Qu'en faveur d'un rival je déploie à vos yeux
D'un hymen qui nous perd l'avantage odieux.
Ah ! plutôt ma fureur sur ce rival barbare
Me vengera bientôt du coup qui nous sépare,
Avant que dans vos bras...

JULIETTE.

Seigneur, par ce transport
Croyez-vous adoucir ou changer notre sort ?
Que nous servira-t-il..?

ROMÉO.

Vous n'avez pas su dire
Ce qu'en de tels moments l'extrême amour inspire.
Votre bouche et vos pleurs ont parlé faiblement.
Que n'aviez-vous alors le cœur de votre amant !
A votre place, oh, ciel...

JULIETTE.

Et que fallait-il faire ?
Ai-je dû m'opposer aux volontés d'un père ?
Ses droits...

ROMÉO.

Ses droits, madame ! hé quoi donc, nos parents
Sont-ils nos défenseurs ou sont-ils nos tyrans ?
A quel titre osent-ils, disposant de nous-même,
S'arroger sur nos cœurs l'autorité suprême ?
Et qui de nos penchants doit juger mieux que nous ?
C'est l'orgueil offensé qui produit leur courroux.
Ces cruels...

JULIETTE.

Ah, seigneur, l'excès de votre flamme
Sans doute en ce moment vient d'égarer votre âme.
Vous suivez la douleur d'un premier mouvement,
Erreur trop pardonnable aux transports d'un amant !
Pensez-vous qu'il soit libre aux enfants téméraires
De s'unir aux autels sans l'aveu de leurs pères ?
Ah ! de nous rendre heureux ces bienfaiteurs jaloux,
Mieux que nos passions, savent juger pour nous.
Pour nous sur l'avenir le passé les éclaire.
On peut feindre l'amour ; leur tendresse est sincère ;
Et ce pouvoir si grand, restreint par leur bonté,

Songeons à tous leurs soins, ils l'ont bien acheté !
Mais, que dis-je !... Seigneur, votre âme impétueuse,
Trop prompte à s'enflammer, n'est pas moins ver-
Considérez plutôt... [tueuse,

ROMÉO.

Ainsi vous excusez
La main par qui nos nœuds sont à jamais brisés.

JULIETTE.

Je gémis comme vous; mais comment vous entendre
Accuser devant moi le père le plus tendre ?
N'avez-vous pas senti combien sa fermeté,
Même en me condamnant, coûtait à sa bonté?
Quel reproche après tout avons-nous à lui faire ?
De nos feux innocents connaît-il le mystère?
Il me traîne à l'autel; mais s'il m'y faut aller,
Ce n'est qu'à l'état seul qu'il me peut immoler.
Son âme...

ROMÉO.

Il est trop vrai, j'avais tort de me plaindre;
Vous-même à cet effort vous devez vous contraindre.
Quoi ! demain mon rival deviendra votre époux !
Et moi, né Montaigu, moi qui vivais pour vous,
Qui tantôt même ici, content, couvert de gloire,
Déposais à vos pieds mon cœur et ma victoire,
Je verrai donc, oh, ciel ! un rival odieux
Ravir tout mon bonheur, en jouir à mes yeux ;
Conquérir lâchement un objet plein de charmes,
Acquis par mes exploits, mérité par mes larmes !
Oui, madame, il est vrai, mon cœur désespéré
Dans de pareils malheurs n'est pas si modéré.
Je sens ce que je perds, je vois ce que l'on m'ôte :
Vous exercez sans doute une vertu plus haute;
Votre triomphe est grand, j'en conviens; mais je croi
Que vous pouviez sans honte en gémir avec moi.

JULIETTE.

Arrête, Roméo, connais mieux Juliette :
Tu crois que je jouis d'une paix si parfaite?
Regarde...

ROMÉO.

Hé quoi! tes pleurs...

JULIETTE.

Je voulais les cacher ;
Mon cœur les retenait, tu les viens d'arracher.
Ah! sans blesser l'honneur, si le sort qui m'outrage
M'eût réduite à montrer ma flamme et mon courage,
Va, j'aurais su pour toi le prouver à mon tour.
J'ai moins d'emportement, ingrat, j'ai plus d'amour.
De ce dernier moment goûtons au moins les charmes;
Mêlons en nous quittant nos douleurs et nos larmes,
Et sois sûr que ce cœur où toi seul as régné,
Par aucune autre ardeur ne sera profané

ROMÉO.

Juliette...

JULIETTE.

O regrets !

ROMÉO.

Tu vas m'être étrangère !

JULIETTE.

Je m'immole à l'état, j'obéis à mon père.

ROMÉO.

Je vais donc renoncer au bonheur de te voir !

JULIETTE.

La mort viendra bientôt abréger mon devoir.

SCÈNE V.

ROMÉO, JULIETTE, ALBÉRIC.

ROMÉO.

C'est toi, cher Albéric.

ALBÉRIC.

Ami, je viens t'apprendre
Un secret important qui doit tous nous surprendre.
Ce vieillard sans asile, arrivé dans ces lieux,
Qu'on cachait avec soin, qui fuyait tous les yeux,
On sait son nom, son sort ; ce n'est plus un mystère;
C'est Montaigu.

JULIETTE.

Qu'entend-je?

ALBÉRIC.

Oui, lui-même.

ROMÉO.

Mon père!
Ah ! je cours à l'instant embrasser ses genoux.

JULIETTE.

Modérez ce transport.

ALBÉRIC.

On dit que contre nous
Ses amis en secret à la haine s'excitent ;
Que le comte Pâris, qu'ils pressent, qu'ils invitent,
Craignant de leur déplaire, ou regagné par eux,
Veut rompre son hymen, ou différer ses nœuds.

ROMÉO.

O joie ! ô doux espoir ! nouvelle inattendue!
A ma flamme, à mes vœux, quoi ! vous seriez rendue!
Madame, se peut-il...

JULIETTE.

Employons ces moments
A nous bien consulter sur ces événements.
Votre père aujourd'hui ne doit plus vous connaître!
A ses regards pourtant veuillez ne point paraître !
Il le faut, je le veux, je vous en fais la loi
Si vous m'aimez encor, ne tentez rien sans moi.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROMÉO, JULIETTE.

ROMÉO.

Oui, Ferdinand, madame, exauçant mes prières,
Veut réconcilier nos maisons et nos pères.
Il prévient leur querelle; il veut voir à jamais
Régner dans ses états la concorde et la paix.
Il doit venir ici; Montaigu doit s'y rendre.
Et si ce doux espoir ne vient point me surprendre,
Sa tentative adroite et ses efforts heureux
Réuniront bientôt ces vieillards généreux.
D'un si grand changement j'ai conçu l'espérance.
Mais sitôt qu'à nos yeux leurs cœurs d'intelligence
Auront éteint leur haine, abjuré leur courroux,
Dans ce même moment je tombe à leurs genoux;
De ma naissance alors j'éclaircis le mystère.
On saura qui je suis; j'embrasserai mon père.
De notre hymen sacré les infaillibles nœuds
Confondront leurs maisons, leurs intérêts, leurs [vœux.
Mais quelque sentiment de crainte et de tristesse
Vient se mêler pourtant à ma vive allégresse.
En sortant d'avec toi, sans l'avoir pu prévoir,
De mon père, un instant, le hasard m'a fait voir.
Il ne m'a point connu. Le temps sur son visage
A tracé ses sillons, a gravé son outrage.
Son état déplorable annonçait ses malheurs,
Et ses cheveux blanchis ont fait couler mes pleurs.
Quel effroyable sort a comblé ses misères!
Je tremble à m'éclaircir du destin de mes frères.
Mais en me retrouvant, son cœur trop enchanté
Consentira sans peine à ma félicité.
A notre amour enfin le ciel n'est plus contraire.

JULIETTE.

Pourrais-je, Roméo, te faire une prière?

ROMÉO.

Une prière, ô ciel! Ah! connais mieux tes droits,
Et donne à ton amant tes souveraines lois.

JULIETTE.

Tu vas voir Montaigu: ton âme en sa présence
Des doux effets du sang sentira la puissance.
Il ne faut qu'un moment: dans un premier transport
Tu lui déclarerais ta naissance et ton sort.
Et s'il nous conservait une haine éternelle,
Aux vœux de Ferdinand s'il se montrait rebelle,
Reconnu pour son fils, ton devoir contre nous
Te forcerait alors d'embrasser son courroux.
S'il se rend, sois son fils et reprends ta naissance;
Mais s'il ne se rend pas, garde encor le silence.
Peux-tu me le promettre?

ROMÉO.

Oui.

JULIETTE.

Si dans ce moment
Ton amour dans mes mains en prêtait le serment.

ROMÉO.

Je jure par mes feux, par toi, par Juliette,
D'exécuter ton ordre, et la loi qui m'est faite.
Puisse le ciel vengeur, si j'enfreins cette loi,
Porter à mon rival ta tendresse et ta foi!

JULIETTE.

Il suffit. Mais on vient; c'est le duc et mon père.

SCÈNE II.

FERDINAND, CAPULET, ROMÉO, JULIETTE, GARDES DE FERDINAND, COURTISANS *qui sont à sa suite.*

FERDINAND, *à Capulet.*

Hé bien! de Montaigu vous voyez la misère.
C'est à vous, Capulet, à savoir aujourd'hui
Respecter ses malheurs et fléchir devant lui.
Dans quel état, ô ciel! il arrive à Vérone!

CAPULET.

J'ai pitié de ses maux et son malheur m'étonne.
Mais aussi j'ai mes droits; et loin de lui céder...

FERDINAND.

Nous ignorons encor ce qu'il peut demander.
Comparez vos destins: vous voyez une fille,
Un fils, votre héritier, l'appui de sa famille,
Tout prêts, par leur hymen, préparé sous vos yeux,
A soutenir l'éclat de leur nom glorieux.
Que Montaigu du moins vous apprenne à connaître
Que le plus grand bonheur peut bientôt disparaître.
Mais je l'entends.

SCÈNE III.

FERDINAND, MONTAIGU, CAPULET, ROMÉO, JULIETTE; GARDES DE FERDINAND, COURTISANS *qui sont à sa suite;* OFFICIERS *qui conduisent et accompagnent* MONTAIGU.

MONTAIGU, *aux officiers qui le conduisent.*

Cruels! où veut-on m'entraîner?
Qui m'appelle en ces lieux? Qui m'y fait amener?
(*à Ferdinand.*)
Qui vois-je?

FERDINAND.

Votre duc. Craignez-vous sa présence?
Je n'ai point envers vous usé de violence.
Je vous ai, comme ami, mandé dans ce palais,

Pour prévenir la guerre avec les Capulets.

MONTAIGU.

Les Capulets ! O ciel !

FERDINAND.

Quel transport vous agite?
Pourriez-vous seulement distinguer dans ma suite
Quel est ce sang fatal contre vous animé ?

MONTAIGU, *montrant Capulet.*

C'est lui ; voilà l'objet que ma haine a nommé.

CAPULET.

A ta haine en effet tu m'as dû reconnaître,
Mais la mienne à son tour prend plaisir à paraître ;
Et s'il faut...

FERDINAND, *à Capulet.*

Capulet, à quoi sert ce courroux ?
(*à Montaigu.*)
Montaigu, répondez. Hé! comment viviez-vous ?
Au sein des bois caché, ce sort triste et sauvage
D'un héros tel que vous était-il le partage?
Vous avez donc quitté mes états sans regrets ?

MONTAIGU.

Crois-tu qu'il soit si dur d'habiter les forêts ?

FERDINAND.

Mais né dans la grandeur, dans l'éclat où nous sommes,
Quel charme y trouviez-vous?

MONTAIGU.

De n'y plus voir des hommes.

FERDINAND.

Leur aspect est-il fait pour offenser nos yeux?

MONTAIGU.

Tu les aimeras moins en les connaissant mieux.

FERDINAND.

Ces bois vous exposaient à leur féroce outrage.

MONTAIGU.

C'est à la cour des rois qu'il faut craindre leur rage.

FERDINAND.

Et vos enfants...

MONTAIGU.

Arrête, et rompts cet entretien.

FERDINAND.

Ont-ils un sûr asile ?

MONTAIGU.

Ils n'appréhendent rien.

FERDINAND.

Leur sort...

MONTAIGU.

Je te l'ai dit, laisse là ce mystère.

FERDINAND.

Je respecte un secret que vous voulez me taire.
Mais puis-je sans douleur, sans être épouvanté,
Voir Montaigu languir dans cette adversité ?
Reprenez votre éclat, votre rang, votre gloire.

MONTAIGU.

Je n'en ai plus besoin.

FERDINAND.

O ciel ! que dois-je croire ?
D'où vient ce désespoir dans votre esprit troublé ?

MONTAIGU.

Du malheur.

FERDINAND, *à part.*

De quels traits je le vois accablé !
(*haut.*)
Quel sort ! Dans mon palais, oubliant tout le reste,
Dissipez par degrés un chagrin si funeste.
Pour vous les Capulets n'ont plus d'inimitié.

CAPULET.

Pourrai-je à ses malheurs refuser la pitié?

MONTAIGU.

La pitié ! toi ! Grand Dieu ! si c'est là mon partage,
Rends-moi plutôt cent fois leur haine et leur outrage.

CAPULET.

Il pourrait t'exaucer.

MONTAIGU.

C'est là ce que je veux :
En me laissant en paix tu trahirais mes vœux.
Entre nos deux maisons la guerre est éternelle.

CAPULET.

Nous verrons qui des deux aura le sort pour elle.

MONTAIGU.

Ce n'est pas la victoire où tendent mes désirs ;
Mais à t'ouvrir le flanc je mettrai mes plaisirs.

CAPULET.

Va, plus hardi que toi, plus cruel...

MONTAIGU.

Tu peux l'être ?

CAPULET.

Mon parti règne ici.

MONTAIGU.

Le mien t'attend peut-être.

CAPULET.

Il suffit.

MONTAIGU.

A ton choix.

FERDINAND.

Hé quoi ! c'est sous mes yeux
Qu'éclatent sans respect vos transports odieux !
C'est ici, devant moi, qu'une égale furie
Vous pousse à déchirer le sein de la patrie?
Quel est donc l'ennemi qui nous vient attaquer ?
Quels forts dois-je munir ? quel poste ai-je à marquer ?
C'est vous qui dans Vérone, armés par la vengeance,
Rompez le frein sacré de toute obéissance,
Et qui, pour votre orgueil, chacun dans vos projets,
A la guerre civile entraînez mes sujets !
Que me font ces lauriers moissonnés à la guerre,
Si vous perdez l'état dont le ciel m'a fait père?
Ah ! n'êtes-vous point las, avec un cœur si grand,
D'ouvrir tant de tombeaux, de verser tant de sang ?

Capulet... Montaigu... Sachez mieux vous connaître.
Ayez quelque pitié du lieu qui vous vit naître.
Je ne vous parle ici que comme un citoyen. [rien.
Mon peuple est tout pour moi; ma grandeur ne m'est

ROMÉO, *à Montaigu.*

Ah, seigneur! calmez-vous, et chassez tout ombrage.
L'infortune a sans doute aigri votre courage.
Sans haine et sans péril goûtez un sort plus doux.
Votre esprit apaisé nous réunira tous.
Capulet vous estime, et mon cœur vous révère.
J'aurai pour vous l'amour qu'un fils doit à son père.

JULIETTE.

Et moi je puis, seigneur, jurer à vos genoux
Que la discorde enfin va cesser entre nous;
Et que mon père ici, s'il a pu vous déplaire,
Plus qu'une injuste haine a suivi sa colère.

FERDINAND.

Malgré vous, Montaigu, je vois couler vos pleurs.

MONTAIGU.

Oui : je pleure à la fois de rage et de douleurs.
Voilà sa fille!

FERDINAND.

Hé bien... Venez, daignez me suivre.

ROMÉO.

Oubliez vos chagrins.

JULIETTE.

Et consentez à vivre.

MONTAIGU.

Je vivrais!

FERDINAND.

Quel motif vous en doit empêcher?

ROMÉO.

Pourquoi le taire? hélas!

JULIETTE.

Pourquoi nous le cacher?

FERDINAND.

Apprenez-moi...,

MONTAIGU, *en mettant la main sur son sein.*

C'est là que ma douleur repose.
Jamais, jamais mortel n'en connaîtra la cause.

FERDINAND.

Furieux!

MONTAIGU.

Je le suis; ne crois pas m'apaiser.
Je hais : tu dois tout craindre, et je puis tout oser.
Ta cour, tes Capulets, ton aspect m'importune.
Mes transports, grâce au ciel, passent mon infortune.
(*en montrant Capulet.*)
Oui, puisqu'à mon souhait mon cœur peut le haïr,
Ce cœur désespéré se plaît à la sentir.
(*au duc.*)
Va, porte ailleurs tes vœux, ta faveur, ton estime.
Mais crains dans ta grandeur qu'on ne t'entraîne au crime.
Dans ton rang, malgré soi, l'on est souvent trompé.
Par vos ordres surpris l'innocent est frappé.
Je ne t'en dis pas plus. Je demeure à Vérone;
J'y traîne avec plaisir l'horreur qui m'environne,
Et ma haine et ma rage, et la mort et l'effroi.
Puisse aussi mon destin s'appesantir sur toi!
Pour tous les Capulets, ciel! invente un supplice
Qui les comprenne tous, dont ma douleur jouisse;
Que ta fureur sur eux, servant mon désespoir,
Paraisse avoir été par delà ton pouvoir!

FERDINAND.

Holà! gardes, à moi.

ROMÉO.

Seigneur, qu'allez-vous faire?

JULIETTE.

Voyez ses cheveux blancs : respectez sa misère.

FERDINAND, *aux gardes.*

Il suffit : j'ai parlé.

MONTAIGU.

Cruels! n'avancez pas,
Ou dans l'instant plutôt donnez-moi le trépas.

FERDINAND.

(*aux gardes.*) (*à Capulet et à Montaigu.*)
Qu'on le garde avec soin. Vous avez cru peut-être
Que j'aurais quelque peine à vous parler en maître.
Je connais les complots que je dois prévenir;
Et mon pouvoir encor suffit pour vous punir.
Ici pour un moment, gardes, qu'on le retienne,
Il pourra me fléchir : qu'à lui-même il revienne.
Mais, ce moment passé, respecté dans ma cour,
Quel que soit son parti qu'on l'entraîne à la tour.

MONTAIGU.

A la tour! Sous mes pas, terre, entr'ouvre un abîme!
(*au duc.*)
J'irai; mais tremble encore en frappant ta victime.
(*Capulet sort.*)

FERDINAND.

Gardes, vous lui rendrez le respect et l'honneur
Qu'on doit à la vieillesse, et surtout au malheur.

ROMÉO.

Ah! par grâce, seigneur, permettez que je reste
Auprès de ce vieillard en cet instant funeste.

FERDINAND.

J'y consens, demeurez.

SCÈNE IV.

MONTAIGU, ROMÉO.

ROMÉO.

Souffrez à vos genoux
Que j'ose avec respect vous attendrir pour vous,
Que de vos longs chagrins plus touché que vous-mê-
Je m'empresse à calmer leur violence extrême. [me,

Mais au seul nom de tour d'où vient qu'en ce moment
Je vous ai vu saisi d'un soudain tremblement?

MONTAIGU.

Jeune homme, laisse-moi.

ROMÉO.

Votre sort est horrible.
Mais le duc vous honore ; il n'est pas inflexible.
D'un mot, si vous vouliez...

MONTAIGU, *remarquant les drapeaux.*

A qui sont ces drapeaux?

ROMÉO.

Seigneur, il sont le prix de mes heureux travaux.
Dans le dernier combat...

MONTAIGU.

J'estime le courage.
Qui donc es-tu?

ROMÉO.

Seigneur, ma gloire est mon ouvrage,
Je ne suis qu'un soldat par degré parvenu,
Fugitif dès l'enfance, à son père inconnu,
A qui votre misère arrache ici des larmes.

MONTAIGU.

Ses traits et ses discours ont pour moi quelques char-
Tu plains donc mes ennuis? [mes.

ROMÉO.

Au malheur destiné,
Ah! qui doit plus que moi plaindre un infortuné?

MONTAIGU.

Il m'émeut!

ROMÉO.

Oui, seigneur, je porte un cœur sensible:
A ce cœur confiant la feinte est impossible.
De tout mortel souffrant l'aspect m'est douloureux.
La pitié...

MONTAIGU.

Je te plains, tu vivras malheureux.

ROMÉO.

Au comble du bonheur, seigneur, j'aurais pu vivre.

MONTAIGU.

Conserve encor longtemps cette erreur qui t'enivre:
Bientôt ces jours heureux s'écouleront pour toi.

ROMÉO.

Mon bonheur cependant est placé près de moi.

MONTAIGU.

J'excuse en la plaignant ta facile imprudence.
Jeune homme, je le vois : la flatteuse espérance
Devant toi du bonheur aplanit les chemins.
Tu n'as pas encor lu dans le cœur des humains.
Tu ne sais pas encor ce qu'un pareil abîme
Peut cacher d'artifice et d'horreur et de crime,
Jusqu'où les passions et l'orgueil irrité
Peuvent porter leur haine et leur férocité.

ROMÉO.

Non, seigneur; mais je sais ce que peut la nature,
Ce qu'est un tendre amour, une ardeur vive et pure.
Je sais surtout, je sais qu'en des moments si doux
Le plus cher des penchants m'entraîne ici vers vous;
Qu'en un combat pour vous, prêt à tout entreprendre,
Contre qui que ce fût je courrais vous défendre.
Ah! daignez vous prêter à mes embrassements,
Ils sont d'un cœur sans fard les vifs empressements.
Je vous jure un respect, un dévouement sincère.
Je serai votre fils, tenez-moi lieu de père.
Comme mes propres maux, je ressens vos douleurs.
Laissez entre vos bras, laissez couler mes pleurs.
Mais pourquoi de votre âme écarter l'espérance?
Du destin mieux que moi vous savez l'inconstance;
Peut-être un grand bonheur va vous être rendu.
Adoucissez, calmez votre esprit éperdu:
Croyez que... Mais je vois la cohorte odieuse
Qui, prête à vous mener dans une tour affreuse...

MONTAIGU, *aux gardes, en les suivant.*

Je suis prêt.

ROMÉO.

Attendez...

MONTAIGU.

Ami, va, songe à toi,
Trouve enfin le bonheur : il n'est plus fait pour moi.

(*Les soldats emmènent Montaigu.*)

SCÈNE V.

ROMÉO, JULIETTE.

ROMÉO, *aux gardes qui emmènent Montaigu.*

Hé quoi! vous l'arrêtez! ô contrainte cruelle!

JULIETTE.

Ton cœur à tes serments a-t-il été fidèle?
T'es-tu bien souvenu..

ROMÉO.

Serments trop odieux!
Vous le voyez, barbare, on l'entraîne à mes yeux.

JULIETTE.

Tu nous aurais perdus par un aveu sincère.

ROMÉO.

Dans les fers cependant j'entends gémir mon père.

SCÈNE VI.

ROMÉO, JULIETTE, FLAVIE.

FLAVIE.

Tout un parti, madame, en sa faveur ému,
Bientôt de sa prison va tirer Montaigu;
Et nous tremblons alors, avec quelque apparence,
Que, voyant Capulet, ces rivaux en présence
Ne s'arrachent la vie, et qu'un combat affreux
N'immole l'un ou l'autre, ou peut-être tous deux.

On craint pour Capulet, pour vous, pour votre frère.

JULIETTE.

O ciel! si mon amant allait tuer mon père!
Si d'un combat entre eux... Ah, seigneur, j'en frémis!
Mais vous épargnerez de si chers ennemis.
Songez que Capulet, que Thébaldo...

SCÈNE VII.

ROMÉO, JULIETTE, ALBÉRIC, FLAVIE.

ALBÉRIC.

Madame,
Votre père irrité, que le dépit enflamme,
Apprend qu'à haute voix d'insolents factieux
L'accusent de n'oser se montrer à leurs yeux.
Il va dans ce moment, suivi de votre frère,
Sortir de ce palais et braver leur colère.

JULIETTE.

Je cours les arrêter.

(Elle sort avec Flavie.)

SCÈNE VIII.

ROMÉO, ALBÉRIC.

ROMÉO.

Toi, mon ami, suis-moi.

ALBÉRIC.

On en veut à tes jours, je combats avec toi.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROMÉO, ALBÉRIC.

ALBÉRIC.

Où vas-tu? suis mes pas, crains d'entrer en ces lieux.

ROMÉO.

Je veux voir Juliette, et mourir à ses yeux.

ALBÉRIC.

As-tu donc oublié que ta main meurtrière
Vient presque en ce moment de la priver d'un frère.
Que ton épée encore est teinte de son sang?

ROMÉO.

Par pitié, cher ami, plonge-la dans mon flanc.

ALBÉRIC.

Quitte au plus tôt ces murs; ta douleur indiscrète
Du crime de ta main instruirait Juliette.
Qu'elle ignore du moins dans cet événement,
Que son frère a péri des coups de son amant.
Mais quel bonheur, ami, que la bonté céleste
M'ait seul rendu témoin d'un combat si funeste!
A ce trouble inouï ne t'abandonne pas.

ROMÉO.

Penses-tu que sa sœur survive à son trépas?

ALBÉRIC.

Fuis de tes ennemis l'implacable colère.

ROMÉO.

Tu sais que sans sa mort j'allais perdre mon père;
Que c'est à ce prix seul que j'ai pu le sauver.
Malheureux!

ALBÉRIC.

Il n'est plus: songe à te conserver.
Capulet ou sa fille à l'instant va paraître;
Du trouble de tes sens songe à te rendre maître.

ROMÉO.

Ah! je la vois, sortons.

(Albéric sort.)

SCÈNE II.

ROMÉO, JULIETTE.

JULIETTE.

Cher Roméo, c'est moi.
Mon cœur plein de sa flamme a volé devant toi.
Le tien, je le vois trop, s'attendrit pour ton père.
Où l'a conduit l'excès d'une aveugle colère!
Enfin, malgré l'éclat du plus ardent courroux,
Le bruit d'aucun malheur n'est venu jusqu'à nous.
Dans tes maux cependant l'amour qui nous possède
N'offre-t-il qu'à moi seule un charme à qui tout cède?
Aurions-nous donc perdu ce droit des malheureux,
De confondre leur peine et de gémir entre eux?
Hélas! pour deux amants que le destin rassemble,
C'est un plaisir bien doux que de souffrir ensemble!
Laisse à ta Juliette apaiser tes douleurs.

ROMÉO.

Combien le ciel sur nous répandra de malheurs!

JULIETTE.

D'où vient dans ton esprit ce funeste présage?

ROMÉO.

J'entrevois nos destins, je crains plus d'un orage.

JULIETTE.

Nous les vaincrons.

ROMÉO.

Peut-être.

JULIETTE.

Eh! qui doit t'alarmer?
Tes vertus, tes exploits partout te font aimer;
Ton souverain t'admire, et les yeux de mon père
Ne t'ont point jusqu'ici distingué de mon frère:

De ce frère surtout tu sais que l'amitié
De tes moindres chagrins prit toujours la moitié;
Que pour sauver ta vie il donnerait la sienne.

ROMÉO.

Que n'ai-je au même prix perdu cent fois la mienne!

JULIETTE.

Par quel destin deux cœurs l'un vers l'autre entraînés
A se haïr entre eux étaient-ils destinés?

ROMÉO.

Puisse, en ce jour fatal, l'aspect de nos misères
Ne pas fléchir trop tard la fureur de nos pères!

JULIETTE.

Dans quelque heureux instant, impossible à prévoir,
La nature et nos pleurs sauront les émouvoir.
Nous n'avons pas encore à gémir sur leurs crimes:
Leur courroux dans nos bras n'a point pris de vic-[times.
Soit erreur, soit raison, mon cœur dans l'avenir
Se figure un moment qui pourra nous unir.
Je t'adore et tu vis. Puissant par sa famille,
Mon père y voit briller et son fils et sa fille:
Son fils surtout, son fils va bientôt à ses yeux
Allumer les flambeaux d'un hymen glorieux.
Quel jour, pour tous les miens, d'allégresse et de gloi-[re!

SCÈNE III.

ROMÉO, JULIETTE, FLAVIE.

FLAVIE.

Ah, madame! apprenez...

JULIETTE.

O ciel! que dois-je croire?
Mon esprit alarmé d'un trop juste soupçon...

FLAVIE.

Le cruel Montaigu n'est plus dans sa prison:
Ses amis rassemblés en ont forcé la porte;
Mais à peine il en sort, que, libre et sans escorte,
Rencontrant Capulet seul, l'épée à la main,
Ils commencent entre eux un combat inhumain.
Déjà le coup mortel menaçait votre père;
A l'heureux Montaigu s'oppose votre frère; [tant
Lorsqu'entre eux deux soudain un nouveau combat-
Accourt, l'atteint, le perce et s'échappe à l'instant.

JULIETTE.

Ah, ciel!... quoi! l'assassin...

FLAVIE.

Oui, madame, on l'ignore.

JULIETTE.

Et mon père..?

FLAVIE.

Courbé sur un fils qu'il adore,
Il lui jure en pleurant, furieux, éperdu,
De venger par le sang le sang qu'il a perdu.

JULIETTE.

O mon cher Thébaldo! qu'on me laisse à moi-même.
(Flavie sort.)

SCÈNE IV.

ROMÉO, JULIETTE.

JULIETTE, *à Roméo qui va pour sortir.*

Tu me fuis, Roméo, dans ma douleur extrême!
O ciel! mon frère est mort! ô regrets superflus!
Pleure avec moi du moins ton ami qui n'est plus.
Voilà donc ce bonheur dont j'embrassais l'image!
Quel monstre a dans son sang rassasié sa rage?
Cher frère, en cet instant qui m'aurait dit, hélas!
Que je devais sitôt déplorer ton trépas?
Je vois, cher Roméo, quel chagrin te consume:
De mes ennuis profonds tu ressens l'amertume.
Ah! quel autre que toi, dans mes justes douleurs,
Doit consoler ma peine et partager mes pleurs?
Il semble en ce moment que le ciel m'ait d'avance
Pour soutenir ce coup ménagé ta présence.
Mais tu frémis, ô ciel! et sembles te cacher.

ROMÉO.

Par pitié! de tes bras laisse-moi m'arracher.

JULIETTE.

D'où vient cette douleur immobile, muette?
Si c'était...

ROMÉO.

Justes cieux!

JULIETTE.

Roméo!

ROMÉO.

Juliette!

JULIETTE.

Ah, barbare! mon frère a péri par tes coups!

ROMÉO.

Frappe, voilà mon cœur; assouvis ton courroux.

JULIETTE.

Ah, ciel!

ROMÉO.

Veux-tu ma mort?

JULIETTE.

Je veux... cruel!

ROMÉO.

Prononce.
(en mettant la main sur son épée.)
Tu n'as qu'à dire un mot, et voilà ma réponse.

JULIETTE.

Qu'as-tu fait, malheureux!

ROMÉO.

L'avais-je pu prévoir?
Mon père allait périr, j'ai rempli mon devoir.
De son péril pressant l'image inattendue

A troublé dans mon sein la nature éperdue.
J'ai couru, j'ai frappé. Céder à mon amour,
C'était ôter la vie à qui je dois le jour.
Je suis envers tes feux un ingrat, un perfide;
Mais je n'ai pas été du moins un parricide.
Chargé d'un tel forfait, à moi-même odieux,
J'aurais cru t'offenser de paraître à tes yeux.
J'ai pris d'un Montaigu le féroce courage;
Du sang des Capulets prends à ton tour la rage.
Ton père doit rentrer enflammé de courroux;
Je vais m'offrir sans arme au-devant de ses coups.
Je mettrai dans ses mains, soumis et sans défense,
Ce fer souillé d'un sang qui lui criera vengeance;
Et je mourrai content, si le mien dans ces lieux
Calme au moins tes regrets en coulant sous tes yeux.

JULIETTE.

Garde-toi d'écouter cette farouche envie!
Ah, barbare! et c'est moi qui tremble pour ta vie!
Quel attrait tout-puissant me force, en mon malheur,
A chercher dans toi seul un charme à ma douleur?
Pardonne, ô mon cher frère! à ma douleur extrême.
Tu connus notre amour, tu l'approuvas toi-même.
Que dis-je! ah! sans frémir peux-tu me voir, hélas!
A qui perça ton flanc pardonner ton trépas?
Roméo, par ce ciel, par ton bras que j'implore,
Punis-moi du forfait de t'adorer encore.
Arrache-moi la vie, ou sauve à mon devoir
Le coupable plaisir que je prends à te voir.
Adieu, séparons-nous; n'attends pas que mon père
Soit instruit dans quel sang il doit venger mon frère.
Il en est temps encore, échappe à son courroux:
Va, mets les flots, les mers, mets le monde entre nous:
Sois sûr qu'en quelques lieux où le destin te jette,
Tu vivras à jamais au cœur de Juliette;
Va, mes feux te suivront, j'en atteste l'amour,
Partout où tu verras la lumière du jour.
N'attends pas qu'à mes yeux elle te soit ravie.
Je t'accorde ta grâce, accorde-moi ta vie:
Que ce soit là le prix, ce n'est pas trop pour moi,
De ce frère immolé que j'ai perdu par toi.

SCÈNE V.

CAPULET, ROMÉO, JULIETTE.

CAPULET.

Viens, suis-moi, Dolvédo; viens seconder ma rage,
Viens venger mon fils mort, viens laver mon outrage.

ROMÉO, *à part.*

Contre qui? ciel!

CAPULET.

Mes yeux n'ont point vu l'assassin;
Mais Montaigu...

ROMÉO.

Qui? lui?

CAPULET.

Cours lui percer le sein.
Mon ami, mon vengeur, c'est dans toi que j'espère.
Vois ces cheveux blanchis, vois les larmes d'un père.
Tes exploits, ces drapeaux attestent ton grand cœur:
Il est dans ton destin de revenir vainqueur.
Mon bras, ce bras tremblant que trop d'ardeur anime,
En prodiguant ses coups manquerait sa victime.
Va trouver Montaigu, qu'il meure; et dans ces lieux
Apporte-moi son cœur palpitant à mes yeux.
Ne prescris point de borne à ma reconnaissance;
Je t'adopte pour fils, adopte ma vengeance.
Va, pars, combats, triomphe, et revolant vers moi,
Si mon fils est vengé, je le retrouve en toi.

ROMÉO.

Qu'exigez-vous?

CAPULET.

D'où vient ce trouble et ce silence?
J'ai recours à ton bras, et ta valeur balance?

ROMÉO.

Ah, ciel!

CAPULET.

C'en est assez: viens, ma fille, avec moi.
Vainement au besoin j'ai compté sur sa foi.
Je rougis pour tous deux qu'un guerrier sans courage
M'ait fait à tes regards essuyer cet outrage:
Mais du comte Pâris tu sais la passion;
Offre-toi pour conquête à son ambition.
S'il faut périr pour toi, la mort lui sera chère.
Viens, suis mes pas.

JULIETTE.

Seigneur...

CAPULET.

Tu gémis!

JULIETTE.

O mon père!

CAPULET.

Que vois-je? quel soupçon m'éclaire en ce moment?
D'où naît cet embarras, ce long étonnement?

JULIETTE.

Ah, dieu!

CAPULET.

S'il était vrai qu'au sein de ma famille
(*Regardant Roméo.*)
Un séducteur au crime eût entraîné ma fille!
Si cet indigne amour s'était seul opposé
A l'hymen que tantôt mon choix a proposé...

JULIETTE.

Où suis-je?

CAPULET.

Tu rougis: serais-tu criminelle?

JULIETTE.

Seigneur...

CAPULET.

S je croyais...

JULIETTE.

Souffrez qu'au moins...

CAPULET.

Rebelle...

(mettant la main à son épée.)

ROMÉO.

Arrête, Capulet, écoute, et connais mieux
L'objet de ton courroux : vois dans un furieux,
Que toi-même élevais au sein de ta famille,
Un monstre qui se hait, qui brûle pour ta fille,
Un ingrat qui t'outrage, un fils de Montaigu,
Roméo.

JULIETTE.

Qu'as-tu dit?

CAPULET.

Grand Dieu! qu'ai-je entendu?

ROMÉO.

Apprends tous mes forfaits : cette main sanguinaire,
Je viens de la plonger dans le flanc de son frère.

CAPULET.

De mon fils!

JULIETTE.

Malheureux!

CAPULET.

O vengeance! ô fureur!
Barbare, défends-toi.

ROMÉO.

Frappe, voilà mon cœur.

JULIETTE.

Arrêtez.

CAPULET.

Défends-toi.

ROMÉO.

Non, cède à ta colère.
Tu dois venger ton fils, j'ai dû sauver mon père.

JULIETTE.

Arrêtez.

CAPULET.

Fille ingrate, et tu retiens mon bras!
A ma juste fureur tu n'échapperas pas.
Lâche, tu sens trop bien cet indigne avantage
Que ta main sans défense oppose à mon courage.
Va, cesse d'exciter mes transports furieux;
Épargne à mes regards ton aspect odieux.

SCÈNE VI.

CAPULET, ROMÉO, JULIETTE, UN OFFICIER DU DUC.

L'OFFICIER.

De vos malheurs instruit, le duc au moment même
Veut adoucir, seigneur, votre douleur extrême.
De consoler un père il se fait un devoir.
Il vient.

CAPULET.

C'est donc à moi d'implorer son pouvoir.
(à Roméo.)
Ne crois pas m'échapper : les combats, les supplices,
Tout est égal pour moi, pourvu que tu périsses.
(à sa fille.)
Suivez mes pas. *(Il sort.)*

ROMÉO, *à Juliette.*

Ah! parle, et l'attendris pour moi.

JULIETTE.

Va, nous mourrons ensemble, ou je vivrai pour toi.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FERDINAND, CAPULET.

FERDINAND.

Je suis loin, Capulet, de condamner vos larmes.
Oui, la raison d'abord nous prête en vain ses armes;
On est homme, on gémit; mais enfin vos douleurs
Ne se guériront point par de nouveaux malheurs.
Craignez qu'en expirant votre fille rebelle
N'éteigne une maison qui peut revivre en elle.
Pardonnez, croyez-moi.

CAPULET.

Prince, que dites-vous?
Mon fils...

FERDINAND.

Par nos regrets le ranimerons-nous?
Roméo vous est cher; sa vertu, sa vaillance,
Votre bonté surtout vous parle en sa défense :
Ajoutez, s'il le faut, que moi-même aujourd'hui,
Cherchant à vous fléchir, j'ai supplié pour lui.
J'honore dans vos pleurs l'amitié paternelle;
Mais si pour adoucir votre perte cruelle,
Les plus nobles emplois, les rangs, les dignités,
Si ma reconnaissance...

CAPULET.

Ah, seigneur, arrêtez!

FERDINAND.

Laissez-moi, comme vous, sentir votre infortune :
Notre sort est d'être homme, il nous la rend commune.
Ne croyez pas pourtant qu'à gémir destiné,
Vous soyez seul à plaindre et seul infortuné.
Combien de fois mes yeux ont répandu des larmes!

Je n'entrevois partout que des sujets d'alarmes.
Par le duc de Mantoue en secret excités,
Mes sujets contre moi sont presque révoltés.
Ce parti veut ma perte, il espère en silence
Que vos maisons bientôt, rallumant leur vengeance,
Capulets, Montaigus, l'un par l'autre immolés,
Portant l'effroi, la mort sur nos bords désolés,
Il détruira sans peine, en ce désordre extrême,
Un état divisé, déchiré par lui-même.
Éteignez à jamais les flambeaux détestés
Qu'entre vos deux maisons la discorde a jetés.
Montaigu n'a qu'un fils, il vous reste une fille :
Si l'hymen unissait l'une et l'autre famille!
C'est la patrie en pleurs qui vous prie à genoux;
Elle emprunte ma voix : la repousserez-vous?
Ne croyez pas par là ternir votre mémoire;
Cet effort de vertu comblera votre gloire.
On dira quelque jour : « Capulet outragé
« Volait à sa vengeance et ne s'est point vengé;
« Il sut à son devoir immoler sa furie;
« Il exauça son prince, il sauva sa patrie;
« L'intérêt de l'état fut sa suprême loi! »

CAPULET.

Ainsi donc Montaigu va l'emporter sur moi!

FERDINAND.

Le triomphe est pour vous. Ah! loin d'être inflexible,
Lui-même à vos douleurs il s'est montré sensible.
En retrouvant un fils, les plus doux mouvements
Ont remplacé sa haine et ses ressentiments.
Instruit par Roméo quelle était sa naissance,
J'ai mandé dès l'instant son père en ma présence.
Ils se sont vus l'un l'autre, et des signes certains
Ont du fils à mes yeux éclairci les destins.
La nature a parlé : par le cri le plus tendre
Dans le fond de leurs cœurs le sang s'est fait entendre.
J'en ai versé des pleurs. Ils me pressaient tous deux
D'adoucir vos transports, de vous fléchir pour eux,
D'obtenir un pardon qu'ils n'osent plus prétendre.
Tous les deux, par mon ordre, ils vont ici se rendre.
Mais les voici.

CAPULET.

Grand Dieu!

FERDINAND.

Montrez-vous citoyen.

SCÈNE II.

FERDINAND, MONTAIGU, CAPULET, ROMÉO.

FERDINAND.

Paraissez, Montaigu, venez, ne craignez rien.
Capulet vous pardonne.

MONTAIGU.

O ciel! le puis-je croire?
As-tu bien sur toi-même emporté la victoire?
Ton cœur s'est-il dompté?

CAPULET.

J'ai triomphé de moi.
Mais, en te pardonnant, je n'ai rien fait pour toi.

FERDINAND.

Ah! laissez-nous penser qu'en oubliant l'offense,
Vous cédez sans effort à la seule clémence.

ROMÉO.

(au duc.) *(à Montaigu.)*
O mon prince! ô mon père! en des moments si doux
(tombant aux pieds de Capulet.)
Souffrez que comme un fils j'embrasse ses genoux.

CAPULET.

Que fais-tu Roméo?

MONTAIGU.

Sois touché par ses larmes.

CAPULET.

Crois-tu donc que la haine ait pour moi tant de charmes?

MONTAIGU.

Je le vois, la vengeance a pour toi peu d'appas.
Tu ne sais point haïr.

FERDINAND.

Vous ne vous trompez pas.
J'ai surpris la pitié dans son âme attendrie.
Ah! tous les deux enfin vivez pour la patrie.

MONTAIGU.

Je joins mes vœux aux siens.

FERDINAND.

Mes amis, faisons mieux :
Qu'un accord si touchant éclate à tous les yeux.
Parmi tous ces tombeaux, au sein de ces ténèbres
Où dorment vos aïeux sous des marbres funèbres,
Devant mon peuple et moi renouvelez tous deux
Le serment d'une paix qui fut jadis entre eux.
Jurez sur leurs cercueils, et sous ces voûtes sombres,
En attestant leurs noms, et leur cendre, et leurs ombres,
De tourner désormais contre nos ennemis
Le fer que dans vos mains la discorde avait mis;
De former entre vous une auguste alliance
Où votre haine expire, où l'amitié commence;
Et de rendre à l'état le sang et les guerriers
Dont l'ont privé cent fois vos combats meurtriers.
Ainsi, femmes, enfants, chacun dans l'Italie
Consacrera le jour qui vous réconcilie;
Ainsi, tous mes sujets, les larmes dans les yeux,
Porteront à l'envi vos vertus jusqu'aux cieux.
Dès lors plus de complots, de meurtres, de vengeance;
Je tiendrai de vous seuls ma gloire et ma puissance;
Et, vous donnant des lois, mes désirs les plus doux
Seront de mériter des sujets tels que vous.
Vous êtes attendris, vos soupirs vous trahissent.

MONTAIGU.

Consens-tu, Capulet, que nos maisons s'unissent?

FERDINAND.

Oui, son cœur vous pardonne, et j'en réponds pour [lui.

CAPULET.

Vois donc ce que pour toi j'aurai fait aujourd'hui!
L'état, mon souverain, sur ma cruelle offense,
Malgré le cri du sang, emportaient la balance;
Mais, dût encor ce sang se plaindre et s'indigner,
C'est à toi maintenant que je veux pardonner.
Je vis, mon fils n'est plus, lorsque le tien respire!
Il demande vengeance, et ma vengeance expire!
C'est dans ce même jour, dans ce même palais,
Qu'avec ses meurtriers j'aurai conclu la paix.
Ma haine, Montaigu, s'éteint avec la tienne;
Dans la main de ton fils j'ose mettre la mienne.
Est-ce assez te prouver, par cet effort sur moi,
Que tu peux sans péril te livrer à ma foi?
Ennemi, sur tes jours, j'étais prêt d'entreprendre;
Ami, je donnerais les miens pour te défendre.
Tu vois, pour m'acquérir, qu'il t'en a peu coûté;
J'oublie, en le pleurant, le bien qui m'est ôté,
Et je paie à ton fils, dans ma douleur funeste,
Le sang qu'il m'a ravi par le sang qui me reste.

ROMÉO.

Ah, mon père! ah, seigneur! après tant de bienfaits,
Comment envers vous deux, nous acquitter jamais?

SCÈNE III.

FERDINAND, MONTAIGU, CAPULET, ROMÉO; UN OFFICIER DU DUC.

L'OFFICIER.

Prince, des ennemis répandus par la ville,
Espérant quelque trouble à leurs projets utile,
N'attendent en secret, tout prêts à se montrer,
Que l'instant de paraître et de se déclarer:
Et l'on craint...

FERDINAND.

C'est assez: je vais en diligence
Tout voir, tout prévenir, et tout mettre en défense.
Je sors. Vous, Capulet, commandez mes soldats,

(Ferdinand sort avec l'officier.)

SCÈNE IV.

MONTAIGU, CAPULET, ROMÉO.

CAPULET.

Et toi, dans ce palais quand je n'y serai pas,
Agis, dispose, ordonne, et règne en ma famille.
Sans crainte entre tes mains je laisse ici ma fille.
Va, je ne sais aimer ni haïr à demi.
Prends hautement chez moi tous les droits d'un ami;
Et si (ce que jamais mon cœur ne pourrait croire)
La moindre haine encor vivait en ta mémoire,
Souviens-toi seulement, pour raffermir ta foi,
A quel prix, Montaigu, j'ai dû compter sur toi.

(Il sort.)

SCÈNE. V.

MONTAIGU, ROMÉO.

ROMÉO.

Ah! que sur nous la foudre éclate et nous dévore,
Plutôt que dans nos cœurs la haine existe encore!

MONTAIGU.

Es-tu mon fils?

ROMÉO.

Seigneur... vous me faites trembler.

MONTAIGU.

Prévois-tu quels secrets je vais te révéler?

ROMÉO.

Que dites-vous?

MONTAIGU.

Écoute, et rassemblant d'avance
Ce que l'homme eut jamais de force et de constance,
Que ton âme à ma voix se prépare à frémir.

ROMÉO.

Parlez...

MONTAIGU.

Sois immobile, et songe à t'affermir.
Tantôt, sans soupçonner ces terribles mystères,
Tu voulais être instruit du destin de tes frères:
Ils ne sont plus.

ROMÉO.

O ciel!

MONTAIGU.

Loin de ces murs affreux
Je crus chez les Pisans devoir fuir avec eux.
Hélas! disais-je, enfin voici donc un asile,
Pour moi, pour mes enfants, rempart sûr et tranquille,
D'où n'approcheront plus les piéges du trépas.
La vengeance attentive y marcha sur mes pas;
Un monstre ingénieux, un tigre impitoyable
D'un complot supposé me fit juger coupable,
Et sans que du forfait on daignât m'informer,
Dans une tour fatale on me vint enfermer.

ROMÉO.

Avec vos enfants?

MONTAIGU.

Oui: prête l'oreille au reste.
Déjà depuis trois jours dans mon cachot funeste,
Je sentais dans mon sein s'amasser la terreur.
Quand d'un songe effrayant la prophétique horreur
Offrit à mes esprits la plus fatale image.
Je m'éveillai tremblant, plein d'un affreux présage.
Je cherchais dans moi-même, immobile et glacé,
Quel étoit ce malheur par mon songe annoncé.

Mes fils dormaient : j'y cours ; leurs gestes, leurs visa-
[ges
Sur mon sort tout à coup éclairant mes présages,
De la faim sur leur lit exprimaient les douleurs ;
Ils s'écriaient : « Mon père ! » et répandaient des pleurs.
Nous nous levons : on vient ; nous attendions d'avance
L'aliment qu'on accorde à la simple existence.
Chacun se tait : j'écoute ; et j'entends de la tour
La porte en mur épais se changer sans retour.
Je fixai mes enfants sans parole et sans larmes,
J'étais mort... Ils pleuraient... je cachai mes alarmes ;
Mais lorsqu'enfin (soleil, devais-tu te montrer ?)
Dans eux tous à la fois je me vis expirer,
Je dévorai ces mains. Renaud me dit : « Mon père,
« Vis, tu nous vengeras ; » Raymond, Dolcé, Sévère,
M'offrirent à genoux leur sang pour me nourrir,
Et chacun d'eux ensuite acheva de mourir.

ROMÉO.

Qu'ai-je entendu ? grand Dieu !

MONTAIGU.

Puisqu'il me faut poursuivre,
Je restai seul vivant, mais indigné de vivre.
Ma vue en s'égarant s'éteignit à la fin.
Et, ne pouvant mourir de douleur ni de faim,
Je cherchai mes enfants avec des cris funèbres,
Pleurant, rampant, hurlant, embrassant les ténèbres ;
Et les retrouvant tous dans ce cercueil affreux,
Immobile et muet, je m'étendis sur eux.
Mon cachot fut ouvert, mes amis en furie
Venant pour me sauver...

ROMÉO.

Ah ! de sa barbarie
Vous dûtes bien, je crois, punir un inhumain !

MONTAIGU.

Il n'avait point d'enfants. Tourmenté par la faim,
Je courais furieux, dans ma rage homicide,
Sur ses flancs acharné dévorer un perfide...
Le barbare ! il venait plein de gloire et de jours,
Tranquille, et sans douleurs, d'en terminer le cours.

ROMÉO.

Ainsi donc, sans objet, où porter vos vengeances ?

MONTAIGU.

Cet objet est, mon fils, plus près que tu ne penses.

ROMÉO.

Ah ! je cours sur vos pas le voir et l'immoler.

MONTAIGU.

Peut-être avant le coup ton bras pourra trembler.

ROMÉO.

Qui dois-je enfin punir ?

MONTAIGU.

Un traître, un téméraire,
De l'auteur de mes maux le détestable frère,
Capulet.

ROMÉO.

Lui !

MONTAIGU.

Lui-même.

ROMÉO.

Ah ! pour un tel dessein,
Ou changez de victime, ou changez d'assassin.

MONTAIGU.

Non, ce n'est pas son sang qu'il faut verser encore ;
C'est le sang d'un objet qu'il chérit, qu'il adore,
Qui tient à son amour par un si fort lien,
Qu'en lui perçant le cœur, tu perceras le sien ;
C'est l'objet en qui seul vit encor sa famille,
C'est son unique espoir, c'est son sang, c'est sa fille,
C'est Juliette enfin.

ROMÉO.

Seigneur, les plus beaux feux
Dès longtemps, pour jamais, nous ont unis tous deux.

MONTAIGU.

Et tu ne trembles pas qu'en ma fureur extrême
Mon bras, sur cet aveu, ne t'immole toi-même ?

ROMÉO.

Voyez à quel forfait vous voulez m'engager !
Une amante... un vieillard...

MONTAIGU.

Je cherche à me venger.

ROMÉO.

Et qu'ont-ils fait ?

MONTAIGU.

Grand Dieu ! ce qu'ils ont fait, perfide !
Et c'est là ta réponse au transport qui me guide !
Du bourreau de mes fils je vois le sang affreux ;
Et c'est ton lâche cœur qui s'attendrit pour eux !
Ce qu'ils ont fait ! demande aux tigres en furie,
Lorsqu'un dard dans leurs flancs accroît leur barbarie,
S'ils sauraient inventer ces monstrueux tourments,
De faire aux yeux d'un père expirer ses enfants.
Ce qu'ils ont fait ! demande à tes malheureux frères,
Quand la faim par degrés éteignait leurs paupières,
Dans ce cachot de mort, s'ils ont dû soupçonner
Qu'un jour aux Capulets je pourrais pardonner.
Ce qu'ils ont fait ! dis, traître, et quels étaient leurs cri-
[mes,
Quand, fixant à mes pieds de si chères victimes,
Je les vis, tous en pleurs, pour moi seul s'attendrir,
Et m'offrant à genoux leur sang pour me nourrir ?
Ce qu'ils on fait, barbare ! ah ! le ciel en colère
M'a privé du seul bien qui flattait ma misère :
C'eût été sur un monstre, au gré de mes desirs,
D'assouvir ma vengeance, en comptant ses soupirs,
D'observer ses douleurs, de suivre à cet indice
La lenteur du trépas et l'horreur du supplice.
Le cruel chez les morts, tranquille et sans effroi,
S'est, au sein des tombeaux, retranché contre moi ;

Et quand je trouve un fils fameux par son courage,
Qui m'est exprès rendu pour se joindre à ma rage,
Lorsqu'aucun Capulet ne peut plus m'échapper,
Quand je n'ai qu'à vouloir, quand il n'a qu'à frapper,
A ses indignes feux c'est lui qui s'abandonne!
Je ne sais quel amour et l'enchaîne et l'étonne!
C'est lui qui délibère, et qui même aujourd'hui
Craindrait, en ce palais, de me servir d'appui!

ROMÉO.

Quel reproche odieux me faites-vous entendre?
Plutôt mourir cent fois que ne pas vous défendre!
Malheureux! Hé! quoi donc, avez-vous prétendu
Que pour de tels forfaits je vous serais rendu?
A peine mon ami dans un cercueil repose;
A peine, pour sceller la paix qu'on lui propose,
Un vieillard généreux vous livre sans soupçon
Son propre sang, son cœur, son palais, sa maison;
A peine entre vos bras il a remis sa fille,
Que pour exterminer, lui, son nom, sa famille,
Sortant de l'embrasser, vous exigez soudain
Que je plonge à sa fille un poignard dans le sein!
Seigneur, je suis soldat; pour venger votre outrage,
J'emploirai, s'il le faut, la force et le courage;
Ce bras ne sait user que de moyens permis,
Et se teindre avec gloire au sang des ennemis.
Au chemin de l'honneur montrez-moi la vengeance:
Vous connaîtrez alors si Roméo balance.
J'aspire à vous servir, je le veux, je le doi;
Mais s'il s'agit d'un crime, il n'est pas fait pour moi.

MONTAIGU.

Qu'entends-je? et quel est donc l'excès de mes misères?
Tel est l'horrible sort de tes malheureux frères,
Que tout trahit leur cause, et qu'après leur trépas
Ils demandent vengeance, et ne l'obtiennent pas.
Sais-tu ce qui soutient ma vie infortunée?
Sais-tu jusqu'à ce jour comment je l'ai traînée?
Sais-tu, quand je sortis de la funeste tour,
Sur quels sauvages bords, dans quel affreux séjour,
Par mon trouble égaré, je courus, loin du monde,
Ensevelir vingt ans ma douleur vagabonde?
Au mont de l'Apennin je fus vingt ans caché:
C'est là que, fugitif, dans des antres couché,
Implacable ennemi de la nature entière,
Ne pouvant à mon gré voir s'embraser la terre,
Oubliant à jamais mon rang et ma maison,
A force de douleur privé de la raison,
Aidé, pour tout secours, des soins d'un misérable,
Qui dans moi, par pitié, vit encor son semblable,
Nourri par ses bontés, quelquefois dans ses bras
Par des sons mal formés invoquant le trépas,
Trouvant le ciel, la nuit, la lumière importune,
Caché sous ces lambeaux de la vile infortune,
Dans l'horreur des forêts, sous des rochers affreux,
J'appelais à grands cris mes enfants malheureux,
Indigné d'y trouver dans un sommeil paisible
A mes longs désespoirs la nature insensible.
C'est là que tout à coup, plein de trouble et d'effroi,
Mes quatre fils mourants s'offraient tous devant moi...
Je crois les voir encore... Oui, voilà leurs visages,
Leurs traits, leur port...

ROMÉO.

Mon père, écartez ces images.

MONTAIGU.

Grand Dieu! pour un moment suspendez mes douleurs:
Voyez ces cheveux blancs, daignez tarir mes pleurs.

ROMÉO.

O ciel!

MONTAIGU.

Il en temps, souffrez que je succombe.
Pour revoir mes enfants plongez-moi dans la tombe.
Je sens que je chancelle...

ROMÉO.

Ah! du moins que mes bras...

MONTAIGU.

N'avancez pas, cruel, ou vengez leur trépas.

ROMÉO.

Hé! seigneur...

MONTAIGU.

Mes enfants!

ROMÉO.

Dans votre horreur funeste,
Songez que...

MONTAIGU.

Mes enfants!

ROMÉO.

Songez que je vous reste.

MONTAIGU.

Mes enfants... Où sont-ils?

ROMÉO.

Ah! revenez à vous,
Mon père, ou dans l'instant je meurs à vos genoux.

MONTAIGU.

Qui? toi!

ROMÉO.

Vivez, hélas! conservez-vous encore.

MONTAIGU.

Je suis un malheureux qui se hait, qui s'abhore,
Trop indigne à jamais du jour qu'il doit flétrir.

ROMÉO.

Que vous reprochez-vous?

MONTAIGU.

Je n'ai pas pu mourir.

ROMÉO.

Ah, seigneur! croyez-moi, dans vos douleurs amères,
Vos pleurs assez longtemps ont coulé pour mes frères.

MONTAIGU.

La raison, Roméo, vient vite à ton secours.

Ce n'est pas dans ton sang qu'ils ont puisé leurs jours :
Ton cœur donne à leur perte une pitié légère :
Tu ne sens pas pour eux des entrailles de père.
Ces frères que tu plains, tu ne les venges pas;
Leurs mânes gémissants n'assiégent point tes pas.
Malheureux Capulets, vous paierez tous ces crimes :
Mais je prétends surtout voir souffrir mes victimes;
Dans leur sein déchiré je lirai leurs douleurs;
Dans le fond de leurs yeux j'irai chercher leurs pleurs.
Qu'un Capulet me plaise! avant qu'on m'attendrisse,
Oui, sur eux, sur eux tous, remplaçant ta justice,
Je te le jure, ô ciel! ces bras ensanglantés
Leur rendront, s'il se peut, les maux qu'ils m'ont prêtés.

ROMÉO.

Ah! ne vous chargez point d'un si noir parricide :

MONTAIGU.

Laisse là tous ces noms de traître et d'homicide.
Mon sort m'a dès longtemps dispensé de ma foi.
Ces noms, jadis affreux, n'existent plus pour moi.
Quoi! tu n'es point saisi du transport qui m'agite?
L'aspect d'un Capulet n'a donc rien qui t'irrite?
Comme un autre homme enfin peux-tu l'envisager?

ROMÉO.

Puisqu'il est homme, hélas! peut-il m'être étranger?
Mais enfin il est temps de rompre le silence.
Vous savez quelle main éleva mon enfance :
Faut-il que votre fils, le plus vil des ingrats,
Assassine un mortel qui lui tendit les bras!
Faut-il que sous mes yeux mon bienfaiteur périsse!
Faut-il qu'à cet excès mon père s'avilisse!
Vous allez tout trahir, la justice, la foi,
L'humanité, le ciel...

MONTAIGU.

On l'a trahi pour moi.

ROMÉO.

Différez seulement à laver votre offense.
Votre honneur veut...

MONTAIGU.

Du sang.

ROMÉO.

La pitié.

MONTAIGU.

La vengeance.

ROMÉO.

Ah! qu'allez-vous tenter?

MONTAIGU.

C'en est trop, et mes coups...

ROMÉO.

Pour la dernière fois je tombe à vos genoux :
Écoutez seulement, seigneur : qu'allez-vous faire?
Révoquez, s'il se peut, un projet sanguinaire :
Épargnez Capulet, voyez-y sans courroux
Un vieillard, à gémir condamné comme vous.
Laissez mourir en paix et le père et la fille.
Juliette au cercueil éteindra sa famille :
Le jour n'en est pas loin. Pourtant ne croyez pas
Que jamais ma douleur ait recours au trépas :
Je vivrai, mais pour vous, pour calmer vos misères,
Pour vous rendre, à moi seul, tout l'amour de mes frères.
Au mont de l'Apennin faut-il fuir avec vous?
Partageant vos ennuis, mon sort sera plus doux.
A la peine, aux travaux je trouverai des charmes;
J'y défendrai vos jours, ou j'essuierai vos larmes...
Votre courroux, seigneur, me paraît suspendu;
Grand Dieu! vous m'exaucez; oui, mon père est rendu;
De la pitié qui parle il entend le murmure :
J'ai trouvé, j'ai vaincu, j'ai surpris la nature.

MONTAIGU.

Qui? moi! j'aurais...

ROMÉO.

Seigneur, ne vous défendez pas.
Laissez couler vos pleurs; souffrez que dans vos bras...

MONTAIGU.

Cruel!

ROMÉO.

Consultez seul votre cœur magnanime :
Il est fait pour l'honneur, pour détester le crime;
L'honneur seul est la loi qu'il vous faut écouter.

MONTAIGU.

Laisse-moi.

ROMÉO.

Je vous suis. Je ne puis vous quitter.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente la sépulture des Capulets et des Montaigus.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIETTE.

Dieu! quel jour effrayant dans l'épaisseur des ombres
Au sein de ces tombeaux répand ses clartés sombres!
Les mânes enchaînés sous ces marbres poudreux
Semblent tous m'inviter d'y descendre avec eux.
Je vois avec plaisir, au sein de ces ténèbres,
Le jour pâle et mourant de ces lampes funèbres.
Cet astre des tombeaux, plus affreux que la nuit,
Vient mêler quelque joie à l'horreur qui me suit.
Tout parle, tout m'entend dans ce vaste silence,
Mon frère ranimé s'éveille en ma présence :
Du fond de son cercueil il me dit : « Hâte-toi,
« Goûte enfin le repos, qui t'attend près de moi. »
C'est donc ici, grand Dieu! que la vengeance expire,

Que le sort est dompté, que la vertu respire!
Ici, nos fiers aïeux, par la haine animés,
S'embrassent dans la poudre unis et désarmés.
Je vais leur annoncer que leurs guerres funestes,
En moi, de ma famille ont dévoré les restes.
Je sors avec dédain d'un coupable séjour,
Où le ciel a proscrit l'innocence et l'amour.
Qu'aurais-je à regretter? qu'ai-je vu sur la terre?
Des haines, des complots, la trahison, la guerre.
Un plus doux sentiment m'eût fait chérir le jour :
Roméo m'adorait..... Je le perds sans retour.

SCÈNE II.

ROMÉO, JULIETTE.

ROMÉO.

Courons rendre le calme à son âme inquiète.
On m'a dit qu'en ces lieux...

JULIETTE.

Qu'entends-je?

ROMÉO.

Juliette!

JULIETTE.

Est-ce toi, Roméo? Que ton aspect m'est doux!

ROMÉO.

Mon père est désarmé; j'ai fléchi son courroux.
J'ai vu son cœur ému : ses bras par leurs caresses
M'ont prodigué du sang les plus vives tendresses.
Tu le verras bientôt, sur ces froids monuments,
De la paix entre nous prononcer les serments.
Sa foi ne nous doit plus laisser aucun ombrage.

JULIETTE.

De sa sincérité, tiens, vois le témoignage!
(Elle lui donne un billet.)

ROMÉO.

Quelle horreur ce billet va-t-il me révéler?
Au moment de l'ouvrir je sens ma main trembler.
(Il lit.)
Lisons. « Voici le moment, compagnons intrépides,
« D'exterminer les Capulets,
« Et, quand dans les tombeaux j'irai jurer la paix,
« D'enfoncer vos poignards dans le flanc des perfides,
« *Montaigu.* » Le barbare! et je suis né de lui!

JULIETTE.

C'est ainsi, tu le vois, qu'il pardonne aujourd'hui.
J'ai fait par des yeux sûrs attachés à sa suite
Épier ses projets, observer sa conduite;
On comptait tous ses pas : de fidèles amis,
Surprenant ce billet, dans mes mains l'ont remis.

ROMÉO.

Ah! je cours, prévenant un mortel sanguinaire...

JULIETTE.

Souviens-toi, Roméo, qu'il est toujours ton père.

ROMÉO.

Quand sa fureur sur toi, sur l'auteur de tes jours...

JULIETTE.

J'ai prévu les moyens d'en arrêter le cours.

ROMÉO.

Que dis-tu? Quel dessein...

JULIETTE.

Mon trépas nécessaire
Va sauver à la fois ma patrie et mon père.
Ma maison, tu le sais, ne vit plus que dans moi;
La tienne maintenant n'existe plus qu'en toi.
Entre ces deux maisons, soit ton sang, soit le nôtre,
Il faut que l'une enfin n'importune plus l'autre;
Et, pour n'avoir plus lieu de se persécuter,
Qu'un des deux partis cède en cessant d'exister.
Voilà le seul moyen de terminer nos haines...
C'en est fait, Roméo, la mort est dans mes veines.

ROMÉO.

Qu'as-tu fait? juste ciel!

JULIETTE.

Tout est fini pour moi.
Mais mon père vivra, je revivrai dans toi.
Montaigu voudra bien, délivré d'une fille,
Permettre à Capulet de pleurer sa famille;
Et comme dans la tombe il est tout près d'entrer,
Lui laisser noblement le loisir d'expirer.
Tu frémis, je le vois, de tant de barbarie :
Vis pour moi, pour nous deux, pour sauver ta patrie.
J'entends et tes soupirs et tes gémissements :
Affermis mon courage en ces derniers moments.

ROMÉO.

Qu'ai-je entendu, barbare! et tu veux que j'achète
Le bienfait de la vie en perdant Juliette?
Qu'à cet horrible prix, à moi-même odieux,
J'ose encore sur ta tombe envisager les cieux?
As-tu bien pu penser, quand tu cesses de vivre,
Qu'au cercueil Roméo pût tarder à te suivre?
De quel droit m'ôtais-tu par cette trahison,
La part que mon amour me donnait au poison?
Tu n'as donc pas songé qu'unis dès notre enfance
Nous n'avons tous les deux qu'une même existence?
Si tu m'avais aimé, tu n'aurais point, hélas!
Distingué de ta mort l'instant de mon trépas.
O cher, ô digne objet de ma tendresse extrême!
Ne nous séparons point, surmontons la mort même :
Expirons, mais ensemble. Avant de m'assoupir,
Que je te voie encore à mon dernier soupir.
Le temps, la mort, le ciel, rien n'éteindra ma flamme.
Je vivrai dans ton cœur, tu vivras dans mon âme.

JULIETTE.

O mon cher Roméo! quand je quitte le jour,
Cache-moi, par pitié, l'excès de ton amour.
Conserve de nos feux la mémoire éternelle.
Vis, j'ose l'exiger.

ROMÉO.

Va, ce fer plus fidèle,
Au défaut du poison servira mon dessein.
Un désespoir tranquille a passé dans mon sein.
Montaigu va venir : sous ces voûtes terribles,
Qu'il recule à l'aspect de nos corps insensibles.
Que mon barbare père, en entrant dans ces lieux,
Nous voie avec horreur expirer sous ses yeux.
Je ne sais quel pouvoir, fatal à l'innocence,
Dressa dans ces tombeaux l'hôtel de la vengeance :
Il demande des morts, il veut du sang : hé bien !
Il sera satisfait ; j'y verserai le mien.

JULIETTE.

Arrête, Roméo : la fortune jalouse
Ne doit point m'empêcher de mourir ton épouse.
Sur les bords du cercueil, puisqu'il dépend de nous,
Laisse-moi te donner le nom sacré d'époux.
Hélas ! j'ai bien acquis, dans ce moment suprême,
Le droit triste et flatteur de me donner moi-même.
Pour amis, pour témoins, adoptons ces tombeaux,
Ce marbre pour autel, ces clartés pour flambeaux.

ROMÉO.

Que dis-tu ?

JULIETTE.

C'en est fait. Adieu. Je meurs contente.
J'expire entre tes bras ta femme et ton amante.
Ah ! donne-moi ta main ! que j'emporte avec moi
La douceur d'être unie un moment avec toi.

ROMÉO.

Juliette ! Elle expire ! Ah, Dieu ! père barbare !
Ta haine fit nos maux, c'est toi qui nous sépare ;
Mais malgré toi, cruel, nous serons réunis.
(*Il se tue.*)

SCÈNE III.

FERDINAND, MONTAIGU, CAPULET, ROMÉO, JULLIETE ; GARDES *et suite de Ferdinand* ; PARTISANS *de la maison des Montaigus* ; PARTISANS *de la maison des Capulets* ; GUERRIERS *et* PEUPLE.

FERDINAND.

Peuple, voici l'instant que je vous ai promis.
(*à Montaigu et à Capulet.*)
Ici, sur ce tombeau, jurez en ma présence
D'éteindre pour jamais la haine et la vengeance.
Commencez, Capulet.

CAPULET.

Cendres de nos aïeux,
Recevez le serment que je fais en ces lieux :
Je jure aux Montaigus une amitié sincère,
De porter à leur chef le tendre amour d'un frère,
D'étouffer nos débats, de n'y jamais songer,
De défendre ses jours dans le moindre danger ;
Approche : embrassons-nous. Ciel ! un poignard !
[barbare !

MONTAIGU.

Courage, mes amis !

FERDINAND.

Soldats, qu'on les sépare.

CAPULET.

Mais que vois-je ? Ah, ma fille ! ô crime ! ô justes cieux !
Quel spectacle cruel vient s'offrir à mes yeux.

MONTAIGU.

Le ciel est juste enfin.

CAPULET.

Bourreau de ma famille,
Peux-tu bien...

MONTAIGU.

Laisse-moi voir expirer ta fille ;
Mes enfants sont vengés.

CAPULET.

Si ce sont tes plaisirs,
Tigre, entends mes sanglots, insulte à mes soupirs.

MONTAIGU.

J'en jouis. Te voilà comme mon cœur désire :
Sens bien que tu la perds, et que mon fils respire.

CAPULET.

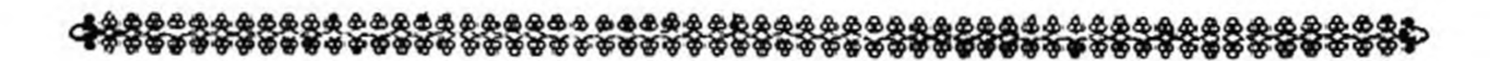
(*Il lui montre le corps de Roméo.*
Regarde, malheureux !

MONTAIGU.

Que vois-je ? Quelle horreur !
Mon fils ! ô mon cher fils, ô vengeance ! ô fureur !
Et voilà tout le fruit de ma rage inhumaine !
Ciel ! est-tu satisfait ? ai-je épuisé ta haine ?
Frappe ; unis donc le père à ses malheureux fils.
(*Il tombe sur le corps de son fils.*)

FERDINAND.

Vous voyez quels excès votre haine a produits.
Vos injustes fureurs, source de tant de crimes
Ont conduit à la mort d'innocentes victimes.
Peuple, qu'un monument conserve à l'avenir
De vos justes regrets l'éternel souvenir.



ŒDIPE CHEZ ADMÈTE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, EN 1778.

PERSONNAGES.

ADMÈTE, roi de Thessalie.
ALCESTE, son épouse.
ŒDIPE, ancien roi de Thèbes.
ANTIGONE, sa fille.
POLYNICE, son fils.
ARCAS, confident d'Admète.
PHÉNIX, officier d'Admète.
LE GRAND-PRÊTRE du temple des Euménides.
UN PRINCIPAL HABITANT, UN SECOND HABITANT, UN TROISIÈME HABITANT } de la ville de Phère.
PRÊTRES de la suite du Grand-Prêtre, GARDES d'Admète, PEUPLE. } Personnages muets.

La scène se passe en Thessalie, dans la ville de Phère. L'action se passe dans le palais d'Admète pendant le premier, le second et le quatrième acte; et, pendant le troisième et le cinquième, elle se passe devant et dans le temple des Euménides.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADMÈTE, POLYNICE.

ADMÈTE.

Polynice, est-ce vous? Pourquoi, par quel mystère,
M'apprenant votre nom, m'engager à le taire!
Quel étonnant revers, quel sort injurieux,
Sans suite et sans éclat vous amène à mes yeux?
Dans vos sombres regards la fureur étincelle.
Aux champs thessaliens quel sujet vous appelle?
Expliquez-vous, Seigneur.

POLYNICE.

Admète, qu'il est doux,
Tranquille et sans remords, de régner comme vous!
Vous n'avez point du trône exilé votre père.

ADMÈTE.

Seigneur, je vous entends. Hélas! sur sa misère,
Quel cœur, s'il est humain, ne s'attendrirait pas!
Que n'a-t-il vers nos bords daigné tourner ses pas!
Hier, avec Phénix, notre douleur commune
Plaignait encor les maux de sa longue infortune.
Plus il est malheureux, plus Œdipe est sacré.

POLYNICE.

(*à part.*)
De quel trait déchirant mon cœur est pénétré!
(*haut.*)
Votre pitié me dit combien je fus barbare.
Hélas! pour un vieillard si vertueux, si rare,
La terre est sans asile, et le ciel sans flambeau!
L'univers dès longtemps n'est pour lui qu'un tombeau:
Il n'a pour tout secours, privé de la couronne,
Que ses pleurs, ses destins et le bras d'Antigone.
Que ma sœur est heureuse! elle aura pu, du moins,
Guider ses pas tremblants, lui prodiguer ses soins.
Mais j'entrevois le jour (il n'est pas loin peut-être)
Où de mon trône enfin je vais chasser un traître,
Et dans Thèbe, à mon tour, rentrant victorieux,
Reprendre avec éclat le rang de mes aïeux.
D'avance contre lui j'ai soulevé la Grèce;
De ses princes unis la fureur vengeresse
Va poursuivre Étéocle et défendre mes droits;
Et pour eux ma querelle est la cause des rois.
De vos exploits, seigneur, je sais ce qu'on publie:
Il me manquait encor d'armer la Thessalie.
Si j'obtiens vos secours, quel que soit le danger,
Je n'aurai plus bientôt mon injure à venger.

ADMÈTE.

Je n'examine point si votre cause est juste;
Je songe à mes devoirs: et dans mon rang auguste

Il ne m'est point permis, pour servir vos projets,
D'exposer le bonheur, les jours de mes sujets.
Vous ne l'ignorez pas, les exploits de mon père
N'ont que trop épuisé ses états par la guerre.
Compagnon de Phérès, de ses travaux guerriers,
J'ai vu quels flots de sang ont rougi ses lauriers :
Et quand les cris plaintifs de ma triste patrie
Raniment la pitié dans mon âme attendrie,
Je n'irai point, seigneur, prodigue de son sang,
Au lieu de le fermer rouvrir encor son flanc :
Et dans quel temps, surtout ! lorsque les Euménides,
Ces déesses, de meurtre et de vengeance avides,
Vont dans ce jour célèbre annoncer leurs décrets ;
Lorsque, de toutes parts, étrangers et sujets,
Accourus sur nos bords, frémissent dans l'attente ;
Quand mon peuple est troublé, quand ma cour s'épouvante ;
Quand déjà leur ministre est tout prêt à céder
Au souffle impérieux qui le doit posséder !
Quoique par le remords leur active justice
S'exerce au fond des cœurs en cachant le supplice,
Il vient, il vient un temps où leur sévérité
Signale avec éclat leur tardive équité.
C'est là plus d'une fois que la triste innocence
Vint contre l'oppresseur évoquer la vengeance ;
Et puisque tout m'invite à vous le révéler,
Apprenez un secret qui vous fera trembler.
Non loin de ces remparts, dans un désert horrible,
Ces trois divinités ont un temple terrible :
D'ifs et de noirs cyprès un bois religieux
En couvre avec respect les murs silencieux.
Là, mon père charmé, de ses mains triomphantes,
Offrait des ennemis les dépouilles sanglantes.
On eût dit que loin d'eux ces funestes autels
Repoussaient avec lui ses présents criminels.
« O déesses ! dit-il, condamnez-vous ma gloire,
« Quand j'apporte à vos pieds les fruits de ma victoire? »
Tysiphone, sortant de l'infernal séjour,
Vint répondre elle-même, et fit pâlir le jour.
A son aspect affreux les autels s'ébranlèrent;
D'une sueur de sang les marbres dégouttèrent,
Notre encens s'éteignit, ou n'osa plus monter ;
Une sourde fureur semblait la tourmenter ;
Mais à peine au-dehors elle allait se répandre,
Qu'on vit tous ses serpents se dresser pour l'entendre.
« Frémis, a-t-elle dit, impitoyable roi,
« Le sang de tes sujets va retomber sur toi.
« Quel bien leur a produit la splendeur de tes armes?
« Chacun de tes exploits fut payé par des larmes.
« Porte ailleurs tes drapeaux, tes chants victorieux ;
« Les soupirs de ton peuple ont monté jusqu'aux cieux:
« Il est temps qu'à leur tour la mort des tiens expie
« Le forfait éclatant de ton triomphe impie.
« Sèche auprès du cercueil, sans y pouvoir entrer :
« Va, c'est là le bienfait que tu dois espérer. »
Immobile à ces mots, muet dans ses alarmes,
Mon père m'observa d'un œil fixe et sans larmes ;
Et par tous les témoins à cet oracle admis,
Sur cet oracle affreux le secret fut promis.
Hélas ! depuis ce temps quelle est sa destinée !
Il traîne une vieillesse à gémir condamnée.
Son œil indifférent, lassé de sa grandeur,
Du rang qu'il m'a cédé ne voit point la splendeur.
Éloigné de ma cour, dans sa retraite austère,
Il nourrit les langueurs d'un chagrin solitaire ;
Il craint, surtout, il craint, peut-être avec raison,
Qu'un grand malheur bientôt n'accable sa maison.
Après cela, seigneur, jugez si contre un frère
Je dois m'unir à vous pour lui porter la guerre,
Et des filles du Styx réveiller le courroux,
Quand leurs regards vengeurs sont arrêtés sur nous!

POLYNICE.

Ainsi, les souverains, si fiers du diadème,
Sont les esclaves nés de leur grandeur suprême:
Ils n'auront plus le droit, contre le crime heureux,
De demander justice et de s'unir entre eux.
Que dis-je ! si j'en crois l'oracle qu'on m'oppose,
La Grèce est donc coupable en défendant ma cause?
Ma cause cependant paraît juste à ses yeux.
On peut venger les rois sans offenser les dieux.
En armant vos sujets contre un prince perfide,
Vous serez magnanime, et non pas homicide;
Vous soutiendrez l'éclat de votre dignité,
L'honneur de vos pareils, leur rang, leur sûreté.
Leurs intérêts enfin sont tous unis aux vôtres :
Braver un souverain, c'est braver tous les autres.
Roi, n'oserez-vous rien pour un roi malheureux?

ADMÈTE.

Aux dépens de son peuple on n'est point généreux.

POLYNICE.

Cette haute vertu...

ADMÈTE.

Plairait à mon courage;
Mais un roi rarement peut la mettre en usage.
Je ne veux point, seigneur, par de nouveaux combats,
A l'exemple d'un père affaiblir mes états.
Que n'a-t-il moissonné des lauriers légitimes!
Mais il m'apprit du moins de plus douces maximes :
C'est lui qui m'enseigna que les rois étaient nés
Pour offrir un asile aux rois infortunés.
Ah ! si le charme heureux de ce climat paisible
Pouvait...

POLYNICE.

Avec ma haine il est incompatible.
Vous n'avez point, seigneur, vos droits à soutenir,
D'Étéocle à combattre, et de frère à punir.
Je ne vous presse plus de venger mon outrage :
Il me reste mon bras, ma haine et mon courage.
Adieu, seigneur. Demain, aux premiers traits du jour,

Pour rejoindre mon camp, je sors de votre cour.

SCÈNE II.

ADMÈTE.

Mes refus vont encore aigrir son caractère.
Hélas ! son nom fatal m'a rappelé son père.
Quel état ! le remords avec l'adversité !
Mais je le plains surtout de l'avoir mérité.

SCÈNE III.

ALCESTE, ADMÈTE.

ALCESTE, *derrière le théâtre.*

Hélas !

ADMÈTE.

Qu'ai-je entendu ? Quoi ! c'est vous, chère Alceste !
D'où naît dans votre sein ce désespoir funeste ?
Mon cœur auprès de vous, de votre aspect charmé,
A respirer la paix était accoutumé.
Je ne vous connais plus. Pourquoi votre visage
D'un calme si touchant n'offre-t-il plus l'image ?
Tout votre corps frémit, vous pâlissez d'effroi.
Expliquez-vous, parlez.

ALCESTE.

Admète, écoutez-moi.
Dans ce temps de la nuit où des vapeurs plus sombres
Redoublent le sommeil, épaississent les ombres,
Le trépas de mon père (ô ciel ! puis-je y penser !)
A mes esprits tremblants s'est venu retracer.
De son pouvoir Médée, étalant les merveilles,
De mes crédules sœurs enchantait les oreilles ;
Et, pour les mieux tromper, leur rappelait Æson
Rendu par un prodige à sa jeune saison.
Par un prodige égal, déjà chacune espère
Remplir d'un sang nouveau les veines de son père.
Le bain fatal est prêt, les feux sont allumés ;
Des rayons de l'espoir leurs yeux sont animés.
On s'arme de poignards. Incertaine et timide,
Leur main semble un moment prévoir le parricide :
Médée exhorte ; on marche, on s'avance sans bruit ;
On rend grâce au silence, aux horreurs de la nuit ;
On entre dans la chambre, où de ses traits funèbres
Un jour pâle et mourant éclairait les ténèbres,
Et, découvrant à peine un vieillard endormi,
Ne laissait entrevoir le forfait qu'à demi.
On dirait qu'à l'aspect de l'auguste victime
La nature à leurs cœurs a révélé leur crime.
La piété l'emporte, et leurs couteaux pressés
S'entrechoquent soudain dans son cœur enfoncés :
Leur parricide zèle, innocemment impie,
En déchirant son sein, croit lui donner la vie.
Sa mort leur montre enfin leur détestable erreur.
Médée, en s'échappant, insulte à leur douleur.
Leurs pleurs, leurs bras tendus couvrent le lit funeste.
Le crime est consommé, le désespoir leur reste.
Ce bain, ce sang, ces cris, ces poignards odieux,
Ce vieillard palpitant est encor sous mes yeux.

ADMÈTE.

Le ciel voulut alors qu'Alceste fût absente ;
Du meurtre paternel ta main fut innocente.
Tes sœurs...

ALCESTE.

Ce n'est pas tout : j'ai cru, dans ma terreur,
Le cœur encore saisi de tant d'objets d'horreur,
Que j'allais dans tes bras m'assurer un asile.
Déjà la paix rentrait dans mon sein plus tranquille ;
Déjà je respirais ce calme heureux et doux
Que retrouve une femme auprès de son époux :
Sous tes pas à l'instant s'est ouvert le Ténare,
Une invisible main t'entraînait au Tartare ;
Tu me criais : « Adieu. » J'ai frémi, j'ai couru.
Entre nous deux alors nos enfants ont paru ;
Ils élevaient vers nous leurs voix attendrissantes ;
Ils enchaînaient tes pieds de leurs mains innocentes.
La foudre épouvantable a souvent retenti.
Alors tout s'est calmé, tout s'est anéanti ;
De ces objets divers l'effrayant assemblage
De tes périls surtout me laisse encor l'image ;
Et, dût ce ciel vengeur irriter mes ennuis,
Je veux sortir enfin de l'horreur où je suis.

ADMÈTE.

Dans ce songe confus, quelque effroi qu'il te donne,
Je n'ai rien distingué qui me trouble ou m'étonne.
De ton père souvent ton esprit occupé
A pu de son trépas être aisément frappé.
Quant au Ténare ouvert, ta tendresse inquiète
A seule imaginé tous ces périls d'Admète :
Pour trembler sur mes jours, craintive au moindre bruit,
Tu n'avais pas besoin des erreurs de la nuit.
Va, sans interpréter de bizarres mensonges,
Remplissons nos devoirs, et dédaignons les songes.
Sur sa propre innocence un mortel affermi
A sa vertu pour juge, et le ciel pour ami.

ALCESTE.

Non, non : pour démentir mes présages timides,
Je veux interroger l'autel des Euménides.
Le sort à leurs regards aime à se découvrir,
Et pour nous dans ce jour leur temple va s'ouvrir.

ADMÈTE.

Mais connais-tu, dis-moi, ces déesses horribles,
Ces sœurs que leur justice a fait nommer terribles ?
Leur grand-prêtre a souvent de sa sinistre voix
Sous les dais orgueilleux épouvanté les rois :
Sous leur sceptre sanglant tout pouvoir s'humilie ;
Leur nom seul prononcé trouble la Thessalie ;

A l'aspect imprévu de leur temple odieux,
Le voyageur tremblant passe et ferme les yeux :
Il semble, à leur menace, à leur regard sauvage,
Que l'horreur des mortels soit leur plus cher hom-
Et que, s'il est un cœur qui les ose adorer, [mage,
Ce n'est qu'en frémissant qu'on les puisse honorer.

ALCESTE.

Ah! pour moi leur aspect est un tourment moins rude
Que le supplice affreux de mon incertitude.
Me refuserais-tu de les interroger?

ADMÈTE.

Peut-être imprudemment cherchons-nous le danger.

ALCESTE.

Je sens que dans mes vœux c'est le ciel qui m'inspire.

ADMÈTE.

Sur le cœur d'un époux tu connais ton empire ;
Mais si tu m'en croyais, ton esprit curieux
Sur nos communs destins s'en remettrait aux dieux.

SCÈNE IV.

ALCESTE, ADMÈTE, ARCAS.

ARCAS.

Seigneur, dans ce moment le redoutable temple,
Que l'innocence même avec effroi contemple,
Vient d'ouvrir son enceinte aux regards des mortels;
Un feu sombre et sacré brûle sur les autels :
Des trois divinités les funèbres images
De vos sujets tremblants reçoivent les hommages.
Le grand-prêtre a paru. L'oracle va parler.
Voici l'heure où sa bouche enfin doit révéler
Les décrets réservés pour ce jour formidable.

ADMÈTE.

Chère Alceste, le ciel nous sera favorable.
Raffermis à ma voix ton courage abattu.
Quel cœur plus que le tien doit croire à sa vertu?
Loin de nous à jamais toute crainte inquiète.

ALCESTE.

Je la sens expirer en écoutant Admète :
Je sens que, par degré modérant son effroi,
Mon âme avec plaisir s'affermit près de toi :
Consulte seul l'oracle ; et moi, je vais encore
Dans ta fille et ton fils voir l'époux que j'adore ;
Et perdant auprès d'eux mes vains pressentiments,
Leur prodiguer pour toi mes doux embrassements.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ADMÈTE, ARCAS.

ARCAS.

Quoi! c'est un prince juste, un héros magnanime,
Que le ciel en ce jour demande pour victime !
A cet affreux trépas Admète est réservé !
A l'amour de son peuple Admète est enlevé!
O rigoureuse loi d'un oracle inflexible !
Le ciel, dans son courroux, est-il donc insensible
Aux vertus d'un monarque, aux larmes des sujets?

ADMÈTE.

Respectons, cher Arcas, ses terribles décrets.
Mais quand l'autel est prêt, quand ma mort est pro-
As-tu dans son erreur entretenu la reine? [chaine,
Avec des soins prudents lui cache-t-on toujours
Que l'oracle fatal a condamné mes jours?

ARCAS.

Oui, seigneur : de son trouble enfin son cœur respire;
Il ne s'alarme plus pour vous ni pour l'empire.
Autour d'elle empressés, vos fidèles sujets
Font taire leurs douleurs, leurs soupirs, leurs regrets;
Tout dérobe à ses yeux la vérité funeste.

ADMÈTE.

O trop cruelle erreur! ô malheureuse Alceste!

ARCAS.

Faut-il donc la quitter au printemps de vos jours !
Pourquoi les dieux sitôt en bornent-ils le cours?
Ah! quel bonheur jamais fut plus digne d'envie!

ADMÈTE.

Combien de nœuds, Arcas, m'attachaient à la vie!
Ces sujets pleins d'amour, dont l'œil fixé sur moi
Ne pouvait se lasser de contempler leur roi;
Leurs transports d'allégresse empreints sur leur visage
Leurs flots tumultueux inondant mon passage ;
Tous ces cris répétés, leurs regards satisfaits
M'offrant de toutes parts le prix de mes bienfaits ;
Ce plaisir de me dire : « Ils vivent sans alarmes ;
« Le bonheur de me voir fait seul couler leurs larmes ;
« Il n'en est pas un seul dans ce peuple nombreux
« Qui pour moi dans son cœur ne forme mille vœux ;
« Par les lois, par les mœurs, je rends mon sceptre auguste :
« Ma joie est d'être aimé, ma gloire est d'être juste. »
Ah! de mon peuple, Arcas, faut-il me séparer!

ARCAS.

Le ciel à nos regards n'a fait que vous montrer :
Fallait-il que la mort...

ADMÈTE.

Mort cruelle et jalouse,
Qui m'ôte mes enfants, mes sujets, mon épouse...
Et quelle épouse, ô ciel ! Ami, si quelquefois
Ces soucis importuns, qu'on lit au front des rois,
Avaient du moindre trouble altéré mon visage,
Un mot, un mot d'Alceste, écartant le nuage,
Y ramenait le calme et la tranquillité :
Son œil s'ouvrait, Arcas ; j'étais moins agité.
Que dis-je ! En ces moments où notre âme plus tendre
Dédaignait les discours pour mieux se faire entendre,
Un long enchantement confondait nos deux cœurs ;
J'aimais, je la voyais, je goûtais les douceurs
D'un silence attentif qui la rendait plus belle ;
Je ne lui parlais pas, mais j'étais auprès d'elle :
Et quand mon sort heureux a passé mes désirs,
Quand le trône et l'hymen, m'offrant tous leurs plaisirs,
Ont versé sur ma vie un charme qui m'enivre,
Au lieu de tant d'objets pour qui j'espérais vivre,
C'est la nuit du trépas qui va m'environner !
Je perds tout le bonheur que j'allais leur donner !

ARCAS.

De ces vains mouvements suspendez la tendresse.

ADMÈTE.

Je consume avec toi mes pleurs et ma faiblesse...
Mais j'aperçois Alceste.

ARCAS.

Elle avance vers vous.
Hélas ! quel est son sort ?

ADMÈTE.

Il suffit : laisse-nous.
(Arcas sort.)

SCÈNE II.

ADMÈTE, ALCESTE.

ALCESTE.

Cher époux, je te vois : les fières Euménides
N'ont donc point prononcé des arrêts homicides ?
Le ciel protége Admète. Oh ! combien j'ai tremblé
Jusqu'au moment terrible où l'oracle a parlé !
Je te demande encore à la nature entière.
Chacun de tes enfants m'a présenté son père,
Chacun de tes sujets m'a présenté son roi,
Et mon époux partout s'est offert devant moi.
Mais as-tu de ton peuple observé la tendresse ?
O moment pour ton cœur plein de charme et d'ivresse !
Comme il craint pour tes jours ! comme il chérit tes lois !
Ah ! c'est dans leurs périls qu'on peut juger les rois !
Du coup dont je tremblais ils frémissent encore.

ADMÈTE.

Trop juste sentiment d'un peuple qui t'adore !
Ah ! puisse-t-il longtemps, heureux dans l'avenir,
De mes faibles bienfaits garder le souvenir !

ALCESTE.

Le ciel vient de calmer ma tendresse inquiète.
Que devenais-je, hélas ! s'il eût proscrit Admète ?
Moi te perdre ? grands dieux ? Admète, ah ! tu crois bien
Que mon trépas d'abord aurait suivi le tien.
Cet éternel adieu, cet abandon terrible,
L'aurais-je supporté, moi, dont le cœur sensible,
Au seul son de ta voix est prêt à s'émouvoir,
Qui cesserais de vivre en cessant de te voir,
Qui ne saurais une heure endurer ton absence,
Qui craindrais moins la mort que ton indifférence ;
Moi, qui n'entrevois pas, même dans l'avenir,
Qu'aucun moyen jamais puisse nous désunir ?
Non, je ne conçois point, de tes vertus ravie,
De terme à mon bonheur, ni de terme à ta vie.

ADMÈTE.

Ma chère Alceste... ah, Dieu !

ALCESTE.

Veux-tu qu'en ces moments
Je fasse à tes regards amener nos enfants ?
Veux-tu...

ADMÈTE.

Non... garde-leur ce cœur sensible et tendre :
A tes secours, Alceste, ils ont droit de prétendre ;
Et si leur père un jour...

ALCESTE.

Que me dis-tu ?

ADMÈTE.

Je croi
Que leur âge encore faible aurait besoin de toi.
Eh ! qui pourrait compter les bienfaits d'une mère ?
A peine nous ouvrons les yeux à la lumière,
Que nous recevons d'elle, en respirant le jour,
Les premières leçons de tendresse et d'amour.
Son cœur est averti par nos premières larmes,
Nos premières douleurs éveillent ses alarmes.
Sous les plus douces lois nous croissons près de vous,
Et c'est dès le berceau que vous régnez sur nous.

ALCESTE.

Comment de notre amour ne pas chérir les gages !
Mes soins ne sont-ils pas leurs plus doux héritages ?

ADMÈTE.

Tu promis à leur père et ton cœur et ta foi.

ALCESTE.

Est-ce Admète qui craint d'être oublié de moi ?
Va, ce léger soupçon doit outrager ma flamme.
Doutes-tu qu'à jamais tu règnes sur mon âme ?
J'en atteste l'autel qui reçut nos serments,
Où mon cœur te voua ses premiers sentiments ;
Ces flambeaux de l'hymen, cette brillante fête,
Où du bandeau des rois tu parais ta conquête.
Quel bonheur nous attend ! Oui, je n'en doute pas,
Ton fils, ton fils un jour marchera sur tes pas.

Il a déjà ta grâce, il aura ton courage;
Déjà ses traits naissants m'ont offert ton image;
Et, tandis que sans moi tu courais aux autels
Interroger du sort les décrets éternels,
Comme si ton péril eût accru mes tendresses,
Ma main lui prodiguait les plus douces caresses;
Mes regards de le voir ne pouvaient se lasser;
Dans ton fils, cher époux, je croyais t'embrasser,
Et s'il faut, sans détour, t'avouer mes alarmes,
J'ai même, en l'embrassant, répandu quelques lar-
Tu pleures, cher Admète! [mes.

ADMÈTE.

Oui, mon cœur transporté...

ALCESTE.

Livre-toi sans réserve à ta félicité.

ADMÈTE. [mes!

Je te vois... je t'entends.. O moments pleins de char-
Tant de bonheur m'accable et fait couler mes larmes.
Je n'ai jamais, jamais senti jusqu'à ce jour
Avec plus de transport le prix de ton amour.
Par ces noms si touchants et d'épouse et de mère,
A l'état, comme à moi, que tu dois être chère!
Va, crois-moi, le destin n'a point droit sur les cœurs;
Va, l'amour ne meurt point: ses sentiments vain-
[queurs
Du sort qui détruit tout ne craignent point l'empire.
Crois que ce feu sacré, qu'un tendre hymen inspire,
Sous ma cendre avec moi ne pourra s'assoupir,
Qu'il doit survivre encore à mon dernier soupir.

SCÈNE III.

PHÉNIX, ADMÈTE, ALCESTE.

PHÉNIX.

Seigneur, vers ces cyprès, vers ces roches arides,
Où le remords consacre un temple aux Euménides,
A mon œil tout à coup, de respect prévenu,
S'est offert un mortel, un vieillard inconnu.
Ses yeux ne s'ouvrent point à la clarté céleste.
Au printemps de ses jours, une beauté modeste,
Lui prêtant son appui, ses secours généreux,
Aide, soutient, conduit ce vieillard malheureux.
La noblesse est encor sur son visage empreinte;
On y voit la douleur, mais sans trouble et sans crainte.
Ses longs cheveux blanchis, agités par les vents,
Couvrent son front pensif qu'ont sillonné les ans.
J'observais dans son port, sur son front immobile,
Au milieu de ses maux sa dignité tranquille;
Et tout enfin, seigneur, en lui m'a rappelé
Cet illustre proscrit dont vous m'avez parlé.

ADMÈTE.

Il suffit, cher Phénix.

(*Phénix sort.*)

SCÈNE IV.

ADMÈTE, ALCESTE.

ALCESTE.

Quel est donc ce mystère?
Un vieillard inconnu. Parlez: que veut-il faire?
Je crains... Phénix d'abord eût dû l'interroger.

ADMÈTE.

Peut-être vainement c'eût été l'affliger.
Hélas! d'un malheureux la prudence est extrême.
Ah! son secret souvent n'est que son malheur même.

ALCESTE.

Vous lui demanderez d'où naît son sort affreux.

ADMÈTE.

Je n'interroge pas les mortels malheureux.

ALCESTE.

De ses destins, seigneur, vous avez connaissance.
Ainsi sur vos secrets vous gardez le silence;
Ils ne sont plus communs! Pourquoi me les cacher?
Votre cœur dans le mien craint-il de s'épancher?

ADMÈTE.

Crois-tu...

ALCESTE.

Me traitez-vous comme une âme commune,
Qu'on doit peu consulter, qu'un secret importune?

ADMÈTE.

Tu me fais cet outrage?

ALCESTE.

Et depuis quand, pourquoi
N'osez-vous sans détour vous fier à ma foi?

ADMÈTE.

Hé bien! c'est...

ALCESTE.

Ne crains pas.

ADMÈTE.

Ce vieillard sans asile,
Ce noble fugitif, dans ses maux si tranquille,
C'est Œdipe.

ALCESTE.

Qui? lui, seigneur! Ah! dans ces lieux
Son aspect contre nous va susciter les dieux!

ADMÈTE.

Que dis-tu, téméraire?

ALCESTE.

Oui, voilà mon présage;
Il ne m'a point trompée.

ADMÈTE.

Et c'est là ton courage?

ALCESTE.

Non, je n'en puis douter: tout un peuple en fureur
Va chasser un vieillard qui lui doit faire horreur.

ADMÈTE.

Que crains-tu?

ALCESTE.

Je crains tout. Je crains les Euménides,
Leurs serpents, leurs flambeaux, vengeurs des par-
[ricides;
Je crains Laïus, Œdipe, et Jocaste en courroux:
Ils vont du sein des morts s'élever contre nous.

ADMÈTE.

Quel excès de faiblesse!

ALCESTE.

Ah, ciel! si ta vengeance...

ADMÈTE.

De ta propre vertu n'as-tu point l'assurance!

ALCESTE.

Eh! qu'avait fait Œdipe?

ADMÈTE.

Hé bien, si c'est mon sort,
J'accepte sans murmure ou la vie ou la mort.

ALCESTE.

Barbare!

ADMÈTE.

De nos dieux le pouvoir légitime
Doit-il nous consulter pour nommer leur victime?
Si leur bras suspendu s'apprête à la frapper,
Prince ou sujet, n'importe, il ne peut échapper.
Crois-tu, s'il faut du sang, que leurs bouches timides
Aient pour le demander besoin des Euménides?
Va, tu n'as désormais rien à craindre pour moi.

ALCESTE.

Mon cœur faible et tremblant n'est plus digne de toi.
Des noirs destins d'Œdipe, ah! voilà donc l'empire!
Il souille autour de lui jusqu'à l'air qu'il respire.
Nous vivions trop heureux: c'est lui seul qui nous
Il va verser sur toi le malheur qui le suit. [nuit;

ADMÈTE.

Va, le malheur pour nous est de fermer notre âme
Au cri de la pitié qui me parle et m'enflamme.
Qui l'aurait dit un jour que le roi des Thébains
Mendierait les secours du dernier des humains?
Chère Alceste, offrons-lui ce palais pour asile;
Qu'il fixe auprès de toi sa vieillesse tranquille.
Est-il pour nos pareils emploi plus digne d'eux,
Que d'offrir près du trône un port aux malheureux?

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYNICE.

Quel désir inquiet, quel trouble involontaire
M'entraîne malgré moi dans ce lieu solitaire?
Comme si quelque instinct me forçait d'y chercher
Ces sinistres autels que je crains d'approcher?
(*regardant le temple des Euménides.*)
Le voici donc ce temple où, du crime ennemies,
Pour punir mes pareils habitent les Furies,
Ces déesses qu'Œdipe, armé de tous ses droits,
Contre des fils ingrats invoqua tant de fois!
Noires filles du Styx, c'est à votre colère
Que je dévoue ici mon détestable frère:
Accumulez sur lui des tourments mérités,
Et tels que je voudrais les avoir inventés.
Égalez, s'il se peut, vos transports à ma rage.
S'il demeure impuni, son crime est votre ouvrage.
Que dis-je! de quel front m'élever contre lui,
Et, quand je lui ressemble, implorer votre appui!
Lorsqu'Admète périt, comment votre justice
Laisse-t-elle un moment respirer Polynice?
Malgré tant de vertus, Admète est condamné!
Malgré tant de forfaits m'auriez-vous épargné?
Je veux les consulter... Que pourrais-je en apprendre?
L'oracle est dans mon cœur; c'est à moi de l'entendre
Ce cœur, pour consoler mes destins malheureux,
Ne me répondra point que je fus vertueux.
Mais quel est donc mon sort, sans trône, sans patrie?
Je ne sais, mais je sens dans mon âme flétrie
Un trouble, une douleur qui m'obsède en tous lieux.
Hélas! aucun vieillard ne se montre à mes yeux,
Qu'une voix ne me crie: « Ingrat, voilà ton père.
« Vois-tu ses cheveux blancs, ses vertus, sa misère! »
Est-il vivant... Quel temple et quel désert affreux!
Des antres, des rochers, des cyprès ténébreux:
D'un nouveau Cythéron tout m'offre ici l'image;
Mais quel vieillard souffrant, appesanti par l'âge,
M'apparaissant de loin sous ces tristes rameaux,
Traîne un corps affaibli, caché sous des lambeaux?
Sous l'habit d'une esclave, une femme attentive,
Prête un appui fidèle à sa marche tardive.
Le remords n'abat point leur front chargé d'ennui...
Si c'était... avançons... C'est mon père! c'est lui:
J'ai reconnu ma sœur. O trop chères victimes!
Fuyons... en les voyant, je crois voir tous mes cri-
(*Il s'échappe à travers le bois de cyprès.*) [mes.

SCÈNE II.

ŒDIPE, ANTIGONE.

ŒDIPE, *tenant le bras d'Antigone.*
Ma fille, arrêtons-nous : la fatigue et les ans
Ont dérobé la force à mes pas languissants,
(*s'asseyant sur un débris de rocher.*)
Suis-je bien affermi? Puis-je être ici tranquille?
ANTIGONE.
Des rochers, des cyprès peuplent seuls cet asile:
Mais votre cœur encor se rouvre à vos ennuis.
ŒDIPE.
Je ne sortirai pas de la place où je suis.
ANTIGONE.
Oh, ciel! que dites-vous?
ŒDIPE.
O ma chère Antigone!
Je suis las de traîner l'horreur qui m'environne.
Je vais cesser de vivre.
ANTIGONE.
Et tels sont les discours
Dont vos cruels chagrins m'entretiennent toujours.
ŒDIPE.
As-tu vu quelquefois le débris des naufrages,
Rejeté par les flots, chassé par les rivages?
ANTIGONE.
Hé bien!
ŒDIPE.
Voilà mon sort.
ANTIGONE.
Ainsi donc votre esprit
S'abreuve avec plaisir du poison qui l'aigrit.
ŒDIPE.
Je suis Œdipe.
ANTIGONE.
Hélas! faut-il qu'instruit par l'âge
Votre Antigone en vain vous exhorte au courage?
ŒDIPE.
Avec quelle rigueur les ingrats m'ont chassé!
ANTIGONE.
Je suis auprès de vous ; oubliez le passé.
ŒDIPE.
Je les aimais.
ANTIGONE.
Songez...
ŒDIPE.
Je prévois leurs misères :
L'orgueil aura bientôt divisé les deux frères.
Je l'ai prédit.
ANTIGONE.
Perdez ce fatal souvenir.
ŒDIPE.
Le ciel ne peut manquer un jour de les punir.
ANTIGONE.
Peut-être.
ŒDIPE.
Oui, tu verras le fougueux Polynice
De mon sort quelque jour envier le supplice.
ANTIGONE.
Pensez qu'Admète ici va vous tendre les bras.
ŒDIPE.
Crois-tu qu'à mon aspect il ne frémira pas?
ANTIGONE.
Tant que nous respirons, le ciel à nos alarmes
D'un bonheur, quel qu'il soit, laisse entrevoir les charmes :
Ne me dérobez pas l'espoir que j'en conçoi.
ŒDIPE.
Je ne te blâme point, j'ai pensé comme toi.
D'être heureux, en naissant, l'homme apporte l'envie;
Mais il n'est point, crois-moi, de bonheur dans la vie.
Il lui faut d'âge en âge, en changeant de malheur,
Payer le long tribut qu'il doit à la douleur.
Ses premiers jours peut-être ont pour lui quelques charmes :
Mais qu'il connaît bientôt l'infortune et les larmes!
Il meurt dès qu'il respire, il se plaint au berceau :
Tout gémit sur la terre et tout marche au tombeau.
ANTIGONE.
De vous, plus que jamais, la tristesse s'empare.
ŒDIPE.
Époux, pères, enfants, il faut qu'on se sépare ;
C'est un arrêt du sort : nul ne peut l'éviter.
ANTIGONE.
Hélas!
ŒDIPE.
Ne pleure point.
ANTIGONE.
Ah! vous m'allez quitter!
ŒDIPE.
Va, crois-moi, prends pitié de ton malheureux père :
Ma fille, assez longtemps j'ai gémi sur la terre.
Vois ces tremblantes mains, vois ce corps épuisé.
ANTIGONE.
Sous le fardeau des ans il n'est point affaissé.
ŒDIPE.
Ah! je n'en sens pas moins leur nombre et ma faiblesse.
ANTIGONE.
Les dieux vous donneront la plus longue vieillesse.
ŒDIPE.
Ma vie est un supplice et pour me secourir,
Il ne me reste plus que l'espoir de mourir.
ANTIGONE.
Vous plaignez-vous des soins et du cœur d'Antigone?
Vous ai-je abandonné?

ŒDIPE.

Ma fille, hélas ! pardonne.
Je t'outrageais sans doute. Eh! qui jusqu'à ce jour
A montré plus que toi de constance et d'amour?
Ton sort me fait frémir.

ANTIGONE.

Mon sort ! je le préfère
A l'hymen le plus doux, au trône de mon frère.
Hélas ! c'est à mon bras que le vôtre eut recours.
Si mon sexe trop faible a borné mes secours,
Par ma tendresse au moins j'ai calmé vos alarmes;
J'ai soutenu vos pas, j'ai recueilli vos larmes.
Hélas ! pour vous nourrir, j'ai souvent mendié
Les refus insultants d'une avare pitié.
Il semblait que le ciel, adoucissant l'outrage,
Aux malheurs de mon père égalât mon courage.
Seule au fond des déserts j'ai marché sans effroi,
Croyant avoir toujours vos vertus près de moi.
Vos ennuis sont les miens, ma douleur est la vôtre.
Nous seuls nous nous restons, consolés l'un par l'au-
L'univers nous oublie : ah ! recevons du moins, [tre.
Moi, vos tristes soupirs, et vous, mes tendres soins.
Que Thèbe à vos deux fils offre un trône en partage;
Vous suivre et vous aimer, voilà mon héritage.

ŒDIPE.

Dieux, vous avez payé mes tourments, mes travaux !
Ma joie en ce moment a passé tous mes maux.
Mais dis, où sommes-nous ?

ANTIGONE.

Sous des cyprès arides
Je vois le temple affreux des tristes Euménides.
D'horreur à cet aspect mon esprit est frappé...
Mon père, ah ! d'où vous vient cet air préoccupé ?
Quelque nouvel effroi semble encor vous surpren-

ŒDIPE. [dre.

Les Euménides ! ciel ! Ah ! je crois les entendre.
Je crois les voir ici s'attacher sur mes pas.
Ma fille, approche-toi ; ne m'abandonne pas.

ANTIGONE, *à part.*

Dans ses égarements le voilà qui retombe.
Hélas ! sous tant de maux je crains qu'il ne succombe.
(*haut.*)
Rassurez-vous, mon père.

ŒDIPE.

O supplice ! ô tourments !

ANTIGONE.

Modérez dans mes bras ces affreux mouvements.
Hélas ! dans ces déserts quels secours puis-je atten-

ŒDIPE. [dre?

O filles des enfers ! vous qui devez m'entendre,
Vous de qui j'ai reçu ma naissance et mon nom,
Vous qui m'avez jeté sur le mont Cythéron,
Divinités d'Œdipe, exaucez ma prière !

ANTIGONE.

Suspendez, justes dieux, les transports de mon père !

ŒDIPE.

Indomptable pouvoir du sort qui me poursuit,
Dans quel terrible état mes forfaits m'ont réduit !

ANTIGONE.

Le ciel vous y forçait.

ŒDIPE.

A mon esprit timide
N'offrez plus, dieux vengeurs, les champs de la Pho-
Cachez-moi par pitié ce sentier douloureux [cide.
Où j'ai percé les flancs d'un père malheureux ;
Cachez-moi cet autel où des serments impies
Ont joint deux chastes cœurs aux flambeaux des Fu-
Cet autel exécrable où leurs serpents hideux [ries,
Déjà de leurs replis nous enchaînaient tous deux ;
Où Mégère debout, avec un ris funeste,
Sous les traits de l'hymen consacra notre inceste.

ANTIGONE.

Mon père !

ŒDIPE.

O ma patrie ! et vous, dieux outragés,
J'ai fait ce que j'ai pu, je vous ai tous vengés.
N'a-t-on pas vu ces mains, secondant ma colère,
Creuser ces yeux sanglants, en chasser la lumière ?

ANTIGONE.

Dieu !

ŒDIPE.

J'ai rempli le monde et d'horreur et d'effroi.
Les peuples à mon nom s'arment tous contre moi.

ANTIGONE.

Eh, seigneur !

ŒDIPE.

O Jocaste ! ô mère malheureuse !
Que tu prévoyais bien ma destinée affreuse !
Et toi, berceau sanglant où j'aurais dû périr,
Rocher du Cythéron, je viens ici mourir.

ANTIGONE.

Hélas !

ŒDIPE.

Es-tu content ? j'ai massacré mon père,
J'ai profané l'hymen par l'hymen de ma mère ;
Du fond de tes déserts je sortis vertueux ;
J'y retourne assassin, proscrit, incestueux, [bres,
Traînant partout mes maux, mes forfaits, mes ténè-
Entends mes derniers vœux, entends mes cris funè-

ANTIGONE. [bres.

Oh, ciel !

ŒDIPE.

De mon tombeau je me vais emparer.
Voilà, voilà la pierre où je dois expirer.

ANTIGONE.

Quelle horreur !

ŒDIPE.

Je ne veux, lorsque ma mort s'apprête,
Que l'abri d'un rocher pour y cacher ma tête.

ANTIGONE.

Mon père !

ŒDIPE.

Tout s'ébranle à mon funeste nom.

ANTIGONE.

Mon père, écoutez-moi !

ŒDIPE.

Cythéron ! Cythéron !

ANTIGONE.

Dissipez vos terreurs, sortez de ce supplice;
Souffrez...

ŒDIPE.

Retire-toi, malheureux Polynice :
Viens-tu dans ces déserts, par un forfait nouveau,
Pour m'en fermer l'accès, t'asseoir sur mon tombeau?
Viens-tu me disputer un repos que j'implore,
Et forcer ma vengeance à te maudire encore?

ANTIGONE.

C'est Antigone, hélas ! qui vous embrasse ici.

ŒDIPE.

Les cruels!.. On m'entraîne... et toi, ma fille aussi,
Tu braves mes sanglots, tu braves mes prières;
Tu te joins contre Œdipe à tes barbares frères !
Après tant de bienfaits, après tant de secours,
Tu t'es lassée enfin de consoler mes jours !
Vois mon triste abandon, mes pleurs, ma solitude :
Le plus grand de mes maux est ton ingratitude.

ANTIGONE.

Connaissez mieux mon cœur, ma tendresse, ma foi ;
Je vous tiens dans mes bras : détrompez vous.

ŒDIPE.

C'est toi !
Laisse-moi m'assurer, en t'y pressant moi-même,
Que je n'ai pas perdu l'unique objet que j'aime.

ANTIGONE.

C'est moi, qui vous chéris, c'est moi, qui vis pour vous.

ŒDIPE.

Ah ! je me sens calmer par des accents si doux.
O consolante voix ! nature ! ô tendres charmes !
Que je puis à loisir t'arroser de mes larmes !

ANTIGONE.

Et moi, mon père, et moi, pour calmer vos douleurs,
Que je puisse à mon tour vous baigner de mes pleurs !

ŒDIPE.

Oui, tu seras un jour, chez la race nouvelle,
De l'amour filial le plus parfait modèle.
Tant qu'il existera des pères malheureux,
Ton nom consolateur sera sacré pour eux ;
Il peindra la vertu, la pitié douce et tendre :
Jamais sans tressaillir ils ne pourront l'entendre.

ANTIGONE.

Comment le ciel si juste a-t-il pu vous livrer
Aux douleurs dont l'excès vient de vous déchirer ?

ŒDIPE.

N'accusons point des dieux la justice suprême;
Quels que soient nos destins, elle est toujours la même:
Leurs secrètes faveurs, tes généreux bienfaits,
Ont surpassé souvent tous les maux qu'ils m'ont faits.
Vous me voyez gémir sous la main qui m'immole ;
Mais vous n'entendez pas la voix qui me console.
Qui sait, lorsque le sort nous frappe de ses coups,
Si le plus grand malheur n'est pas un bien pour nous ?
Hélas ! de l'avenir vains juges que nous sommes,
Ignorer et souffrir, voilà le sort des hommes.
Nous errons avec crainte et dans l'obscurité
Sous l'astre impérieux de la fatalité.
Tout trahit nos projets, tout sert à les confondre :
De nos seules vertus nous pouvons nous répondre.
Grands dieux! oui, je commence à lire en vos desseins;
Tout entiers devant moi vous offrez mes destins :
Vous m'avez entouré de douleurs et de crimes,
Pour mieux voir votre Œdipe au fond de tant d'abîmes,
Pour mieux le contempler luttant, privé d'appui,
A qui l'emporterait de son sort ou de lui.

ANTIGONE.

J'entends du bruit... Mon père, ah! je vois qu'on s'a-
[vance !

ŒDIPE.

Songe bien sur mon sort à garder le silence.

ANTIGONE.

Vous, retenez surtout vos esprits éperdus.

ŒDIPE.

Si l'on me reconnaît, ah ! nous sommes perdus !

SCÈNE III.

ŒDIPE, ANTIGONE ; UN PRINCIPAL HABITANT DE LA VILLE DE PHÈRE, UN SECOND, UN TROISIÈME HABITANT ; PEUPLE.

LE PRINCIPAL HABITANT.

Parlez, répondez-nous, étranger vénérable ;
Vos cris nous ont frappés : quel revers vous accable ?

ANTIGONE.

Que vous servira-t-il de savoir ses malheurs?
C'est sans nécessité rappeler ses douleurs.

LE PRINCIPAL HABITANT.

Qui l'attire en ces lieux?

ANTIGONE.

Partout on nous rejette :
Poursuivis par le sort, nous venons chez Admète :
Nous osons nous flatter qu'un roi si généreux
Aura quelque pitié d'un vieillard malheureux.

LE PRINCIPAL HABITANT, *à Œdipe.*
Votre origine est-elle éclatante ou commune?
ANTIGONE.
Il se plaît à cacher son obscure infortune.
LE PRINCIPAL HABITANT.
C'est à lui de répondre.
ANTIGONE, *à part.*
O ciel!
LE PRINCIPAL HABITANT, *à Œdipe.*
Dans quel séjour
Avez-vous commencé de respirer le jour?
ŒDIPE.
A Thèbes.
LE PRINCIPAL HABITANT.
Et le lieu témoin de votre enfance?
ŒDIPE.
Un désert.
LE PRINCIPAL HABITANT.
A quel sang devez-vous la naissance?
ŒDIPE.
Au sang d'un malheureux par le sort opprimé.
LE PRINCIPAL HABITANT.
Son nom?
ŒDIPE.
C'était...
ANTIGONE.
Hélas! doit-il être nommé?
Un mortel inconnu...
LE PRINCIPAL HABITANT.
Mais quelle était sa mère?
ANTIGONE.
Que peut vous importer une femme étrangère?
LE PRINCIPAL HABITANT, *à Antigone.*
Quelle est la vôtre, vous?
ANTIGONE.
La mienne?
LE PRINCIPAL HABITANT.
Oui; vous tremblez.
ŒDIPE.
C'en est fait... Ah, ma fille!
ANTIGONE.
Hélas!
LE PRINCIPAL HABITANT.
Vous vous troublez!
ANTIGONE.
Laissez-nous de nos maux vous cacher le principe.
ŒDIPE.
Je ne me connais plus.
LE PRINCIPAL HABITANT.
Je reconnais Œdipe.
LE DEUXIÈME HABITANT.
Œdipe, vous! sortez, abandonnez ces lieux.
LE TROISIÈME HABITANT.
De loin sa seule approche a soulevé nos dieux.
ANTIGONE.
Que faites-vous, cruels?
LE DEUXIÈME HABITANT.
Il a tué son père.
LE TROISIÈME HABITANT.
Ses fils doivent le jour à l'hymen de sa mère.
ANTIGONE.
Ce n'est pas son forfait, c'est celui du destin.
LE PRINCIPAL HABITANT.
N'importe, il est commis.
LE DEUXIÈME HABITANT.
Chassons cet assassin.
Nous maudissons Laïus, Œdipe et sa famille.
ŒDIPE.
Ne m'ôtez pas du moins ma malheureuse fille.
LE DEUXIÈME HABITANT.
Qu'on l'entraîne.
ŒDIPE.
Antigone, ah! ne me quitte pas;
Penche-toi sur mon sein, serre-moi dans tes bras.
(*Antigone tient son père étroitement embrassé.*)
LE TROISIÈME HABITANT, *arrachant Œdipe des bras de sa fille.*
Notre religion...
ŒDIPE.
Quoi, monstre! quoi, parjure!
Tu peux parler des dieux en bravant la nature.
LE DEUXIÈME HABITANT.
C'en est trop.
ANTIGONE.
Excusez une aveugle douleur.
Il souffre, il est aigri; c'est l'effet du malheur:
Qu'importe sa naissance, ou comment on le nomme?
C'est un infortuné, c'est un roi, c'est un homme.
(*Œdipe tombe à demi renversé sur les débris de rocher où on l'a vu d'abord assis.*)

SCÈNE IV.

ŒDIPE, ADMÈTE, ANTIGONE, LES TROIS HABITANTS, PEUPLE, GARDES.

ANTIGONE.
C'est vous, c'est vous, Admète! ah! défendez un roi
Qu'un peuple entier poursuit, qui n'a d'appui que moi!
En voyant ce vieillard, songez à votre père.
ADMÈTE, *au peuple.*
Arrêtez, malheureux, ou craignez ma colère.
ANTIGONE.
(*à Œdipe.*)
Seigneur, je cours à lui... Mon père, entends ma voix:
Reçois encore mes soins pour la dernière fois.
C'est moi, c'est ton soutien, ton guide, ta famille,
J'expire, si tu meurs.

ŒDIPE.

J'embrasse encor ma fille!

ANTIGONE, *à Œdipe*.

Ah! revenez à vous; Admète est en ces lieux;
Il contient les transports d'un peuple furieux:
Ce héros près de lui nous donne une retraite.

ADMÈTE, *prenant et serrant la main d'Œdipe*.

Ma main est le garant qui vous répond d'Admète.

ŒDIPE.

Admète, est-il bien vrai? quoi donc! votre bonté
Nous accorde un asile et l'hospitalité!

ADMÈTE.

Faut-il qu'un tel bienfait vous frappe et vous étonne?
J'ai pour vous le respect et le cœur d'Antigone.

ŒDIPE.

La tendre humanité ne peut aller plus loin:
Les dieux reconnaîtront un si généreux soin.
Vous offrez tous les deux la vertu la plus pure:
L'un honore le trône, et l'autre la nature.

ADMÈTE.

Je plains plus que jamais les princes malheureux.

ŒDIPE.

Qu'allez-vous faire, hélas! prince trop généreux?
Le peuple est alarmé: peut-être ma présence
Entre ce peuple et vous romprait l'intelligence;
Sur vous si quelque orage était près d'éclater,
Moi-même à mes destins je pourrais l'imputer.
Vivez; que votre hymen laisse à votre famille
Quelque appui généreux qui ressemble à ma fille;
Qu'il égale à jamais, par ses félicités,
Et ma reconnaissance, et mes calamités.
Mon Antigone, allons, conduis encor ton père.

ADMÈTE.

Non, restez; pour patrie adoptez cette terre.

ŒDIPE.

Souvenez-vous de Thèbe.

ADMÈTE.

Il n'en est plus pour vous.
L'univers vous poursuit; le ciel sera pour nous.
Vos malheurs sont vos droits, vos vertus sont vos titres:
Entre ce peuple et moi que les dieux soient arbitres.

ŒDIPE.

Hé bien! j'obéis donc. Écoutez-moi, grands dieux!
J'ose au moins sans terreur me montrer à vos yeux.
Hélas! depuis l'instant où vous m'avez fait naître,
Ce cœur à vos regards n'a point déplu peut-être.
Vous frappiez, j'ai gémi. J'entrerai sans effroi
Dans ce cercueil trompeur qui s'enfuit loin de moi.
Vous savez si ma voix, toujours discrète et pure,
S'est permis contre vous le plus faible murmure:
C'est un de vos bienfaits, que, né pour la douleur,
Je n'aie au moins jamais profané mon malheur.
Vous voyez que ce corps et chancelle et succombe:
Où daignez-vous enfin m'accorder une tombe?
Répondez à ma voix, tristes divinités.

(*On entend le bruit de plusieurs tonnerres souterrains, mêlés à des cris de douleur et à des accents lamentables.*)

ANTIGONE.

Tonnerres, feux vengeurs, dieu terrible, arrêtez:
Qui peut dans ce moment armer votre colère?

LE PEUPLE ET LES TROIS HABITANTS.

Œdipe.

ADMÈTE.

(*L'horreur du tonnerre et des cris funèbres augmente.*)

Où suis-je? ô ciel! je sens trembler la terre!

ŒDIPE.

Répondez, répondez.

Le bruit des tonnerres et des cris monte au dernier degré.)

SCÈNE V.

ŒDIPE, ANTIGONE; LE GRAND-PRÊTRE, PRÊTRES DE LA SUITE; ADMÈTE; LES TROIS HABITANTS, PEUPLE, GARDES.

LE GRAND-PRÊTRE.

Infortuné vieillard,
Les dieux sur tes destins ont fixé leur regard.
De la fatalité courageuse victime,
Quand l'univers trompé ne voyait que ton crime,
Ils ont vu tes vertus. Peuples, dans ces climats
Ce n'est pas sans dessein qu'ils ont conduit ses pas.
Quel céleste flambeau, dont la clarté m'étonne,
Dissipe tout à coup la nuit qui t'environne!
Je vois fuir devant toi le deuil et le trépas.
Tes malheurs sont passés. Mars, le dieu des combats,
Attache à ton cercueil les lauriers et la gloire;
Il doit être à jamais l'autel de la victoire.
Le monde y portera son encens et ses vœux.

ADMÈTE.

La mort consacre ainsi les héros malheureux.
Ah! c'est pour adoucir son infortune extrême,
Que le ciel sur mon front plaça le diadème.
Peuples, écoutez-moi: Je remets en vos mains
Un vieillard malheureux, le plus grand des humains.
Tâchez d'en obtenir, ardents à le défendre,
Qu'il laisse à nos climats le trésor de sa cendre.
Adieu, souvenez-vous que c'est l'humanité
Qui sert de dernier culte à la divinité;
Que c'est en imitant sa bonté paternelle,
Que notre encens l'honore, et peut monter vers elle.
Et vous, vieillard auguste, à qui je tends les bras,
Jusque dans mon palais daignez suivre mes pas.

(*Ils sortent tous.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE, POLYNICE.

POLYNICE.

Lorsque dans ce palais, une douleur muette
Cache le deuil public et le malheur d'Admète,
Ma sœur, m'est-il permis, dans ces tristes moments,
De goûter la douceur de vos embrassements?
Par quel motif secret le destin qui m'étonne
A-t-il conduit mes pas sur les pas d'Antigone?
Je sens moins mes remords et mes adversités,
Puisque des biens si chers ne me sont point ôtés.
Je vous retrouve enfin.

ANTIGONE.

Cette entrevue encore,
Mon frère, est pour Œdipe un secret qu'il ignore:
Tandis que d'autres yeux daignent veiller sur lui,
Je vais donc, sans témoins, vous entendre aujourd'hui.
Dans quel état, ô ciel! s'offre à moi Polynice!

POLYNICE.

Se peut-il que sur moi votre cœur s'attendrisse!
Quoi! vous m'osez revoir! Quoi! j'entends cette voix
Qui dans Thèbes jadis me charma tant de fois!
Ma sœur, que notre race, en forfaits trop féconde,
Du bruit de ses revers a bien rempli le monde!
Dans vos malheurs du moins, pour supporter leurs coups,
La paix, la douce paix, n'a point fui loin de vous.
Le ciel à vos vertus devait un autre frère.
Il vous fit naître exprès pour consoler un père.
Vous avez jusqu'ici, par le sort agités,
Confondu vos soupirs et vos calamités:
L'équitable avenir, qui jamais ne pardonne,
Confondra les deux noms d'Œdipe et d'Antigone:
Nous y serons connus (le ciel l'a prononcé),
Vous, pour l'avoir suivi, moi, pour l'avoir chassé.
Sous quels noms différents on nous rendra justice!
Pour dire un fils ingrat, on dira Polynice.

ANTIGONE.

Eh, mon frère! oubliez...

POLYNICE.

Ah! ce sont vos secours
Qui d'Œdipe souffrant ont prolongé les jours.
Vous n'avez pas quitté notre malheureux père.

ANTIGONE.

La mort d'Admète, hélas! va combler sa misère:
Il croit que son destin porte ici le trépas,
Et que c'est Thèbe encor qui renaît sous ses pas.
Dans son cœur oppressé sa douleur se rassemble;
Ses antiques malheurs s'y réveillent ensemble.
Son calme m'épouvante; il ne s'est point, hélas!
Ni penché sur mon sein, ni jeté dans mes bras:
Immobile, et plongé dans une horreur muette,
Il murmure les noms de Laïus et d'Admète:
Sa bouche avec effort commence quelques mots,
Qu'arrachent ses douleurs, qu'étouffent ses sanglots.
Pour calmer ses tourments ma voix n'a plus de charmes;
De ses yeux desséchés j'ai vu sortir des larmes:
Jamais ennui plus sombre et chagrin plus profond,
Depuis qu'il est errant, n'a pesé sur son front.
En vain les dieux ici marquent notre retraite;
Il ne voudra point vivre où doit mourir Admète.
Que dis-je, vivre, hélas! (l'instant n'en est pas loin)
De son trépas bientôt je vais être témoin:
Ou, s'il respire encor, loin d'écouter nos larmes,
Quel peuple contre nous ne prendra point les armes!
Je vois partout la mort, le péril, la douleur;
Ce n'est que d'aujourd'hui que je sens mon malheur.
Le courage, l'espoir, la force m'abandonne.
Dieux! pour Œdipe encor ranimez Antigone!
Seul, proscrit, fugitif, il n'a que moi d'appui;
En veillant sur mes jours, vous veillerez sur lui.
Voici mon dernier vœu, faites qu'il s'accomplisse.
Que le même cercueil, s'il se peut, nous unisse;
Que nous goûtions du moins, après tant de travaux,
Dans un commun sommeil l'oubli de tous nos maux.

POLYNICE.

Ma sœur, dans ce palais vous n'avez plus d'asile:
J'ai vu l'emportement de ce peuple indocile;
Il croit que, leur portant le désastre et l'effroi,
Œdipe est seul auteur de la mort de leur roi.
S'ils allaient, juste ciel! s'immoler notre père!
Ne délibérons plus; tandis que leur colère
Ne porte point sur vous de sacriléges mains,
De Thèbes tous les trois reprenons les chemins.
Dans la Grèce déjà mes drapeaux vous attendent:
Mes alliés sont prêts, et mes chefs vous demandent.
Hâtons-nous de quitter ces funestes climats.

ANTIGONE.

Mais, vous, par quels revers, si loin de vos états,
Implorez-vous ici des armes étrangères?

POLYNICE.

Connaissez-vous si mal nos destins et vos frères?
Jugez de la fureur qui doit nous posséder:
L'un veut reprendre un sceptre, et l'autre le garder.
Mon père l'a prédit, et j'en crois son présage,
Le fer partagera son sanglant héritage.

ANTIGONE.

Que dites-vous, cruel! vous me faites horreur!

POLYNICE.

Je vous verrai vous-même approuver ma fureur.
Mais mon père à nos vœux résistera peut-être:
Tâchons par nos discours de l'aigrir contre un traître;

D'attendrir sa vieillesse en faveur de son sang,
D'un fils infortuné digne encore de son rang.
Vainqueur, je sais ma sœur ce qui me reste à faire.
Il verra s'il me doit confondre avec mon frère.
Espérez-vous, ma sœur, qu'il daigne m'écouter?

ANTIGONE.

Pour fléchir son courroux j'oserai tout tenter.
Mais j'aperçois Œdipe... Éloignez-vous, mon frère.

POLYNICE.

Faut-il toujours trembler à l'aspect de mon père!

ANTIGONE.

Compagne de son sort, que je dois partager,
Souffrez qu'auprès de lui je coure me ranger.

SCÈNE II.

ANTIGONE, ŒDIPE, ADMÈTE.

ADMÈTE.

Roi, dont l'affreux destin, l'âme forte et profonde,
Sont en spectacle au ciel, servent d'exemple au monde,
Criminel vertueux, dont le front respecté
Du trône et du malheur garde la majesté,
Croirai-je qu'à ma cour acceptant un asile,
Vos jours vont s'achever dans un sort plus tranquille?
Les dieux par un oracle en protégent le cours.

ŒDIPE.

Je n'accepterai point leurs funestes secours.

ADMÈTE.

Ils ont du moins pour vous signalé leur clémence.

ŒDIPE.

Mais ils ont sur Admète étendu leur vengeance.

ADMÈTE.

Longtemps le trait fatal a resté suspendu.

ŒDIPE.

J'arrive, je me montre, et l'oracle est rendu.
Pouviez-vous échapper au destin qui m'assiége?
De rivage en rivage, avec moi pour cortége,
Je traîne le malheur, le deuil et le trépas.
Le ciel maudit la terre où s'impriment mes pas.
Ah! loin de votre cour...

ADMÈTE.

N'irritez point ma peine,
En fuyant un asile où le ciel vous amène.

ŒDIPE.

Quel asile! un palais que j'ai rempli d'effroi,
Où des sujets en pleurs me demandent leur roi;
Où bientôt tout son peuple, ému par mon approche,
Viendra me prodiguer l'insulte et le reproche;
Où les sanglots d'Alceste... Infortunés époux,
Il manquait à mon sort de retomber sur vous!
Quel bonheur j'ai détruit! Votre père respire,
Par les plus sages lois vous réglez votre empire,
Alceste plaît sans crime à vos yeux innocents,
Vous pouvez sans remords embrasser vos enfants;
Ils sont votre espérance, et non votre supplice:
Vous n'avez point pour fils un ingrat Polynice.
Lorsqu'à votre bonheur tout semblait concourir,
Admète, était-ce, hélas! vous qui deviez mourir?

ADMÈTE.

Cédez moins aux douleurs de votre âme abattue.

ŒDIPE.

Vous me tendez les bras, et c'est moi qui vous tue.

ADMÈTE.

Non, le crime est connu; l'oracle a prononcé.

ŒDIPE.

Pourquoi de ce palais ne m'avoir pas chassé?

ADMÈTE.

A vos rares vertus j'aurais fait cette injure!

ŒDIPE.

Ignoriez-vous mon nom?

ADMÈTE.

J'écoutais la nature.
Pour secourir Œdipe au moins j'aurai vécu.

ŒDIPE.

Œdipe est accablé; vos malheurs l'ont vaincu.

ADMÈTE.

Vous vivrez, je le veux. C'est l'espoir qui me reste;
N'accusez point ici votre destin funeste:
Souffrez, mais comme Œdipe; et, pour dernier effort,
Mettez votre constance à supporter ma mort.
Alceste est dans l'erreur, elle est sans défiance;
Daignez de ce mensonge appuyer l'innocence.
Œdipe, vos malheurs, commencés en naissant,
Vous ont aux maux d'autrui rendu compatissant:
Éloignez de ses yeux la vérité cruelle.
Quand je ne serai plus, que vos soins auprès d'elle
Adoucissent du moins l'horreur de mon trépas;
Elle en aura besoin ne l'abandonnez pas.
Que mes enfants aussi trouvent en vous un père.
Vous devenez pour eux un appui nécessaire.
Hélas! je laisse un fils qui doit régner un jour:
Formez-le pour son peuple et non pas pour sa cour.
Loin de lui tout éclat d'une pompe importune!
Offrez-lui pour leçon votre auguste infortune;
Qu'il apprenne de vous (hélas! vous le savez)
Que les rois au malheur sont souvent réservés;
Qu'esclave du destin, au moment qu'il respire,
L'homme est dans tous les rangs soumis à son empire.
O vous! qui, condamnant d'ambitieux exploits,
Voulez d'un grand exemple épouvanter les rois,
Dieux! vous qui m'immolez, lorsque j'efface un crime,
Attachez vos bienfaits au sang de la victime,
Regardez ces climats avec un œil plus doux;
Que mon Alceste au moins survive à son époux;
Consolez sa douleur, soutenez sa faiblesse,
De ce roi malheureux protégez la vieillesse.

Je mets sous votre appui, dans mes derniers instants,
OEdipe, mes sujets, ma femme, mes enfants.
Cet espoir me soutient à mon heure suprême;
Je goûte avant ma mort les fruits de ma mort même.
L'honneur en est trop cher, le prix en est trop beau,
Si le bonheur public renaît sur mon tombeau.
Mais Alceste paraît.

ŒDIPE.

Ah! fuyons sa présence;
Je tremble d'éclairer son heureuse ignorance:
Mon trouble et ma douleur pourraient tout découvrir.
Sortons.

ADMÈTE.

Cher prince... adieu.

ŒDIPE.

Ma fille... allons mourir.
(*Il sort.*)

SCÈNE III.

ADMÈTE, ALCESTE.

ALCESTE.

Il est enfin connu, ce terrible mystère,
Cet oracle effrayant que tu voulais me taire.
Je sors, je sors du temple.

ADMÈTE.

Ah! qu'entends-je?

ALCESTE.

Grands dieux!
L'appareil de ta mort vient d'y frapper mes yeux.
Avec quel art perfide, écartant mes alarmes,
Tu déguisais ton trouble et dévorais tes larmes!
Tu me trompais, barbare! et moi, dans ce moment,
Je goûtais de l'amour le doux enchantement!
J'allais prier les dieux de veiller sur ta tête,
Les couronner de fleurs comme en un jour de fête,
Et, quand leur main sur toi portait les coups mortels,
De mon crédule encens parfumer leurs autels!
Hélas! j'étais en paix sur le bord de l'abîme!

ADMÈTE.

Ils ont rendu l'arrêt.

ALCESTE.

Ils n'ont point la victime.

ADMÈTE.

Mais ils peuvent ici la frapper dans tes bras;
Leur œil vengeur me suit, la mort est sur mes pas.
Tremblons sous leur pouvoir.

ALCESTE.

Dis plutôt leur vengeance,
Qui m'arrache un époux, qui poursuit l'innocence.

ADMÈTE.

Veux-tu que nos enfants, proscrits, persécutés,
Trouvent un jour ces dieux par leur père irrités?
Du saint nœud qui nous joint l'héroïque tendresse
Marche avec le courage et proscrit la faiblesse.
Vois-moi dans ces moments d'un œil religieux;
Songe que ton époux est sous la main des dieux:
Je ne m'appartiens plus; marqué pour leur victime,
Je dois leur consacrer tout le sang qui m'anime:
Mes jours dépendent d'eux; ce qui dépend de moi,
C'est de penser en homme, et de mourir en roi.

ALCESTE.

Hélas!

ADMÈTE.

Pour nos enfants souffre encore la lumière:
Qu'on ne remarque pas qu'ils ont perdu leur père:
De notre chaste hymen entretiens le flambeau.
Laisse-moi, sans pâlir, entrer dans le tombeau.
Voici l'instant fatal: que ton cœur s'y prépare.
Va, la mort rejoindra ce que la mort sépare.
Écoute: mes enfants pourraient frapper mes yeux,
Éloigne-les. Approche, et reçois mes adieux.

ALCESTE.

Non, je ne reçois point un adieu si funeste
Quoi qu'ordonne le ciel, l'espoir encor me reste.
Avant que d'échapper, de sortir de ce lieu,
Il faudra de mes bras...

ADMÈTE.

Mon devoir parle: adieu.

ALCESTE.

Où courez-vous?

ADMÈTE.

Mourir.

ALCESTE.

Arrête encor, barbare!
Peux-tu ne pas frémir du coup qui nous sépare?
Je verrai donc, ô ciel! mes enfants malheureux,
Inquiets, incertains se regarder entre eux,
Et, soupçonnant leur perte aux sanglots de leur mère,
Par leurs cris innocents me demander leur père!
Le ciel, ce juste ciel, daignera m'exaucer:
Tu t'en vas aux autels, je cours t'y devancer:
Si le trône est souillé, j'en expierai le crime.
J'en crois mon cœur, les dieux, leur transport qui m'anime.
Puisque le sang des rois doit calmer leur courroux,
La majesté du trône est égale entre nous.
Appelez mes enfants, je suis épouse et mère:
Il faudra que le ciel s'entr'ouvre à ma prière.

SCÈNE IV.

ALCESTE, ADMÈTE, PHÉNIX.

ALCESTE.

Phénix vient. Ah! calmez mon esprit éperdu!
Parlez; un autre oracle est-il enfin rendu?

PHÉNIX.

Madame, il vient de l'être. Une foule éplorée
Avait rempli le temple, en assiégeait l'entrée.
Tous, comme une famille, embrassant les autels,
Redemandaient leur roi, leur père, aux immortels.
L'oracle a répondu : « Séchez, séchez vos larmes ;
« Vos cris des mains des dieux ont fait tomber les armes.
« Votre prince vivra ; mais pourvu qu'aujourd'hui
« Quelqu'un du sang des rois s'offre à mourir pour lui.
« Les dieux à ce trépas borneront leur vengeance. »
Tout retentit des cris de leur reconnaissance ;
Mais leurs cris, mais leur joie en de si doux moments,
S'étouffent à demi sous leurs gémissements.
Tous voudraient vous sauver, tous offriraient leur vie ;
Aux princes dans leur cœur ils portent tous envie :
Ils ne comprennent pas que ces princes jaloux
Ne se disputent pas à qui mourra pour vous.

ALCESTE.

Mes vœux sont exaucés.
(*Elle fait signe à Phénix de sortir. — Phénix sort.*)

SCÈNE V.

ALCESTE, ADMÈTE.

ADMÈTE.

Nul autre que moi-même
N'apaisera, grands dieux, votre équité suprême.
Pourrai-je me flatter, en tombant sous vos coups,
Que la victime au moins sera digne de vous ?
Quelle honte, en effet, qu'un prince de ma race
Se fût offert d'abord pour mourir à ma place !
Que son trépas...

ALCESTE.

Et moi, je rends grace, à mon tour,
Au péril qui pour vous a glacé leur amour.

ADMÈTE.

Que dis-tu ?

ALCESTE.

Le voici, ce moment désirable,
Ce moment d'un triomphe à l'hymen honorable,
Où je puis, m'avançant vers la mort sans effroi,
Te prouver ma tendresse en expirant pour toi.

ADMÈTE.

Je souffrirais... grands dieux !

ALCESTE.

Tu n'es plus leur victime :
Ton trépas était juste, il deviendrait un crime.

ADMÈTE.

Tu prétends...

ALCESTE.

Je le veux. N'es-tu pas mon époux ?
Va, j'ai craint ta tendresse, et non pas ton courroux.
As-tu cru posséder, dans ton péril extrême,
Un ami plus fidèle, ou plus sûr que moi-même ?
Si je m'offre à ta place, eh ! quel autre que moi
A le droit d'y prétendre et de mourir pour toi ?
L'amour de tes parents t'eût conservé la vie :
Leurs cœurs s'enflamment-ils d'une si noble envie ?
Le trépas à choisir n'est plus qu'entre nous deux ;
Je le prends pour moi seule et n'attends plus rien d'eux.
S'ils l'avaient accepté, j'irais avec justice
Leur disputer l'honneur d'un si grand sacrifice.

ADMÈTE.

Ta générosité, tes vœux sont superflus ;
C'est par mon trépas seul...

ALCESTE.

Il ne t'appartient plus.
Tes jours me sont acquis ; c'est le prix de mes larmes,
Des pleurs de tes enfants, de ton peuple en alarmes,
De l'état tout entier, qui, pour sauver son roi,
S'est placé par ses cris entre les dieux et toi.

ADMÈTE.

Des princes de ma race ils ont éteint le zèle.

ALCESTE.

Pour m'accorder l'honneur d'une mort aussi belle.

ADMÈTE.

Pour me rendre au trépas.

ALCESTE.

Pour forcer ton devoir
A régner sur un peuple heureux par ton pouvoir.
Va, les rois qu'on chérit sont des dons assez rares
Pour que d'un tel bienfait les destins soient avares.
J'en peux juger sans doute. Eh ! qui connaîtrait mieux
Les vertus de l'époux que j'ai reçu des dieux !
Tu ne peux faire un pas que la patrie entière,
Que mille cris confus ne te nomment leur père ;
Qu'ils n'élèvent au ciel leurs innombrables mains ;
Que les fleurs sous tes pas ne couvrent les chemins
Vois leur zèle éclatant, vois la publique ivresse,
Ce concours, ces transports témoins de leur tendresse ;
Vois ces temples ouverts, où l'encens allumé...
Tu le sens, cher Admète, il est doux d'être aimé.
Ne cache point tes pleurs si dignes d'un monarque ;
Ils sont de tes vertus une infaillible marque.
Vois quels sont sur les cœurs ton empire et tes droits !
L'amour du peuple, Admète, est le trésor des rois.

ADMÈTE.

Non, non, dans l'univers je ne vois rien qu'Alceste.
Je rends à mes sujets leurs vœux que je déteste ;
Si ce sont tes soupirs qui m'ont sauvé le jour,
Je te rends à toi-même un trop fatal amour.

ALCESTE.

Je ne t'écoute plus.

ADMÈTE.

Reviens ici, cruelle !
Descends-tu sans frémir dans la nuit éternelle ?

ALCESTE.

Mort ou vivant, n'importe, aux enfers, dans les cieux,
Un cœur juste est partout sous la garde des dieux.
C'en est assez, sortons.

ADMÈTE.

Mes soldats, mes cohortes,
Ont rempli ce palais, t'en défendront les portes.

ALCESTE.

Non, tu voudrais en vain t'arracher de ces lieux.

ADMÈTE.

Marchons...

ALCESTE, *se saisissant du poignard d'Admète.*

Encore un pas, je m'immole à tes yeux.

SCÈNE VI.

ADMÈTE, ALCESTE, ŒDIPE, ANTIGONE.

(*Œdipe paraît de loin dans l'enfoncement du théâtre. Admète s'efforce d'arracher le poignard des mains d'Alceste.*)

ŒDIPE.

Qu'entends-je?

ALCESTE.

Où suis-je? hélas!

ADMÈTE.

Alceste!

ALCESTE, *laissant tomber son poignard.*

Ah! je succombe!

ŒDIPE.

Eh! c'est vous de vos mains qui vous ouvrez la tombe!
C'est vous qui vous livrez à ces transports affreux!
C'est vous qui, me voyant, vous jugez malheureux!
Et votre esprit aveugle a méconnu le crime!
Vous n'avez pas tremblé sur le bord de l'abîme!
Avez-vous cru tourner vos bras séditieux
Contre un limon servile oublié par les dieux?
Sur un être immortel avez-vous quelque empire?
En brisant sa prison pensez-vous le détruire?
Le malheur vous accable! étais-je donc heureux,
Quand Jocaste attachée à d'exécrables nœuds...
De mes yeux, il est vrai, j'éteignis la lumière;
Mais je n'éteignis point la raison qui m'éclaire;
Je respectai dans moi cet esprit, ce flambeau
Qui meut un corps fragile et survit au tombeau.
Je sais par quels tourments la céleste vengeance
Exerce vos efforts, poursuit votre constance:
Mais vous avez cédé, mais ce cœur combattu
N'a pas jusqu'à la fin conservé sa vertu.

ALCESTE.

Les princes de son sang souffrent tous qu'il périsse;
Et quand je cours pour lui m'offrir en sacrifice...

ŒDIPE.

Il vivra.

ALCESTE.

Lui! comment?

ŒDIPE.

Oui; nos dieux en courroux
Vont s'apaiser.

ALCESTE.

Par qui?

ŒDIPE.

Ni par lui, ni par vous.
Un prince issu des rois sera seul leur victime;
Ils agréeront sa mort, elle expiera le crime.
Le ciel, j'ose en répondre, exaucera ces vœux.
Je ne le nomme point; mais je prétends, je veux...

ALCESTE.

Ordonnez, que faut-il?

ŒDIPE.

Sécher ces pleurs timides;
Courir dès l'instant même aux pieds des Euménides,
Y brûler avec pompe un encens solennel;
De vos enfants suivie, y rendre grâce au ciel
Du bienfait imprévu qui leur conserve un père;
Lever sur leur autel votre main meurtrière,
Pour y promettre aux dieux, quels que soient vos malheurs,
De supporter le jour, d'endurer vos douleurs.
(*à Admète.*)
Et vous, que tout l'état et chérit et contemple,
Trouvez-vous, j'y serai, sur les marches du temple,
Tous vos maux finiront; dissipez votre effroi;
De vos destins entiers reposez-vous sur moi.

(*Ils sortent tous.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, ANTIGONE
devant le temple des Euménides.

ŒDIPE.

Alceste est-elle admise au pied du sanctuaire?
Ses enfants y sont-ils à côté de leur mère?

ANTIGONE.

Oui, seigneur, elle a fait ce que vous ordonnez;
De festons par ses mains ses enfants sont ornés.
Le peuple est accouru. Tout est prêt: l'encens fume;
Sur l'autel redouté le feu sacré s'allume...
Puis-je espérer, mon père, une grâce de vous?

ŒDIPE.

Parle.

ANTIGONE.

De la pitié le sentiment si doux

Doit toucher aisément des cœurs tels que les nôtres.

ŒDIPE.

Mes malheurs m'ont appris à plaindre ceux des autres.

ANTIGONE.

Mon père, (quel secret vais-je lui révéler!)
Un jeune homme inconnu demande à vous parler.

ŒDIPE.

Que vient-il m'annoncer? que prétend-il me dire?

ANTIGONE.

Dans cet instant lui-même il doit vous en instruire.

ŒDIPE.

Quel est cet étranger? qui l'a conduit vers nous?

ANTIGONE.

Étranger pour tout autre, il ne l'est pas pour nous.

ŒDIPE.

A vous par ses discours il s'est donc fait connaître?

ANTIGONE.

Hélas!

ŒDIPE.

Vous le plaignez! parlez, qui peut-il être?

ANTIGONE.

La vie, ou je me trompe, a pour lui peu d'appas.

ŒDIPE.

Et si jeune, avec joie, il aspire au trépas!

ANTIGONE.

Tout annonce dans lui la fierté, la naissance,
Le sort d'un prince errant, déchu de sa puissance,
D'un mortel à la haine, au trouble abandonné,
Par un destin fatal vers sa perte entraîné,
Dont le repentir sombre également exprime
La douleur du remords, et le penchant au crime.
Pour une fin terrible il semble réservé.

ŒDIPE, *à part.*

Quel doute en mon esprit soudain s'est élevé?
(*haut.*)
Le trépas, dites-vous, est sa plus chère envie?

ANTIGONE.

Il serait trop heureux d'abandonner la vie.

ŒDIPE.

Pourquoi former sur lui ces homicides vœux?

ANTIGONE.

En souhaitant sa mort je sais ce que je veux:
C'est de mon amitié la marque la plus chère;
Et ce souhait fatal vous dit qu'il est mon frère:
C'est Polynice.

ŒDIPE.

O ciel!

ANTIGONE.

Souffrez qu'à vos genoux
Il vienne avec respect...

ŒDIPE.

Il n'est plus rien pour nous.

ANTIGONE.

Aurait-il vainement retrouvé sa famille?

ŒDIPE.

Pour être encor sa sœur, vous êtes trop ma fille.
Il ne me manquait plus pour combler mes tourments
Que l'approche d'un traître à mes derniers moments.

ANTIGONE.

Avant que de mourir il veut vous voir encore.

ŒDIPE.

Ne me parlez jamais d'un cruel que j'abhorre.

ANTIGONE.

Votre courroux vaincu par son noble retour...

ŒDIPE.

Sur son coupable front pèsera plus d'un jour.

ANTIGONE.

Ah! si vous connaissiez ses maux et sa misère...

ŒDIPE.

Le ciel l'a dû punir d'avoir chassé son père.

ANTIGONE.

Il veut vous voir.

ŒDIPE.

Qu'il parte.

ANTIGONE.

Un moment d'entretien.

ŒDIPE.

L'ingrat!

ANTIGONE.

Écoutez-moi.

ŒDIPE.

Je ne vous promets rien.

SCÈNE II.

ŒDIPE, ANTIGONE, POLYNICE.

POLYNICE.

Ciel, dont je n'ai que trop mérité la colère,
Par mes pleurs, s'il se peut, daigne attendrir mon père!
(*apercevant Œdipe.*)
C'est donc lui que je vois?

ANTIGONE.

C'est lui.

POLYNICE.

Supplice affreux!
C'est moi qui l'ai réduit à ce sort malheureux!

ANTIGONE, *à Polynice.*

Ose avancer.

POLYNICE, *à Antigone.*

Je tremble.

ANTIGONE.

Affermis ton courage.

POLYNICE.

Que l'âge et l'infortune ont changé son visage!
Mais voudra-t-il m'entendre?

ANTIGONE.

Espère en sa bonté.

POLYNICE.

Penses-tu qu'en effet j'en puisse être écouté?

ANTIGONE.

Je le crois.

POLYNICE, *à Œdipe*.

Permettez qu'un remords véritable,
Ramenant à vos pieds le fils le plus coupable...
Vous ne m'écoutez point... mon père, ah! que ce nom
Vous parle encor pour moi, vous invite au pardon!
A ma prière, hélas! seriez-vous insensible?
N'adoucirez-vous point ce front morne et terrible?

(Il se jette aux pieds de son père, qui le repousse.)

Mon père, au nom des dieux, n'écartez plus de vous
Votre fils confondu qui tremble à vos genoux...
Vous le voyez, ma sœur, son âme est inflexible:
Pour être pardonné mon crime est trop horrible;
Je vous l'avais bien dit. Sortons.

ANTIGONE.

Demeure.

POLYNICE.

Hé quoi!
Et sa bouche et son cœur, tout est fermé pour moi!
Adieu. Tu lui diras que ton malheureux frère,
Accablé comme lui d'opprobre et de misère,
Mettant dans ses pleurs seuls l'espoir de l'attendrir,
Lui demanda sa grâce avant que de mourir.

ŒDIPE.

Si ta sœur, dans ces lieux, où tout doit te confondre,
Ingrat, ne m'eût prié de daigner te répondre,
Tu peux être assuré, par ce ciel que tu vois,
Que tu serais parti sans entendre ma voix.
Mais, puisqu'en sa faveur je m'abaisse à t'entendre,
Que me veux-tu? perfide! et que viens-tu m'apprendre?

POLYNICE.

Seigneur, de quelque affront que je sois accablé,
Je vous vois, je respire, et vous m'avez parlé.
Mais, puisque de mon sort vous daignez vous instruire,
Apprenez qu'Étéocle, enivré de l'empire,
Me bravant sans respect, moi son roi, son aîné,
M'a retenu mon sceptre, et s'est seul couronné.
C'est par l'art de séduire, et non par son courage,
Qu'il a conquis sur moi notre antique héritage.
Mais j'ai, pour y rentrer, j'ai des moyens tout prêts:
Adraste avec les miens unit ses intérêts;
Il m'abandonne tout, trésor, soldats, famille:
J'ai fondé nos traités sur l'hymen de sa fille.
Sept intrépides chefs vont, au premier signal,
Dans ses fameux remparts assiéger mon rival;
Chacun d'eux pour l'attaque a partagé les portes;
Tout est réglé, le temps, les endroits, les cohortes.
Qu'Étéocle pâlisse: ils vont tous l'accabler;
Mais c'est de cette main que je veux l'immoler.
C'est lui, c'est lui, l'ingrat, dont le conseil parjure
M'a fait envers mon père oublier la nature.
Que je dois le haïr! mais si vous m'exaucez,
Son triomphe est détruit, mes malheurs sont passés;
Si j'obtiens mon pardon, tout mon camp, sans alarmes,
Croira voir par vos mains le ciel bénir mes armes;
Et mes soldats vainqueurs viendront tous avec moi
Vous ramener dans Thèbe et vous nommer leur roi.

ŒDIPE.

Moi, leur roi! moi, te suivre! ingrat, l'as-tu pu croire?
Hé! dis-moi, que m'importe et Thèbe et ta victoire?
Penses-tu, malheureux, si je voulais régner,
Que ce fût à ta main de m'oser couronner?
Va tenter loin de moi tes combats ou tes siéges;
Transporte où tu voudras tes drapeaux sacriléges.
Je plaindrai les Thébains, s'il faut que pour leur roi
Le ciel n'ait à choisir qu'entre Étéocle et toi.
Mais un prince, dis-tu, t'admet dans sa famille.
Quel est l'infortuné qui t'a donné sa fille?
Certes, tes alliés ont raison de frémir,
Si c'est sur ta vertu qu'ils doivent s'affermir!
Le trône t'est ravi par un frère infidèle:
Hé! ne régnais-tu pas, quand ta voix criminelle
De mon pays natal m'exila sans retour?
Tu m'as chassé, barbare! il te chasse à ton tour.
Et dans quel temps encor tes ordres tyranniques
M'ont-ils banni du sein de mes dieux domestiques!
Quand mon âme, lassée après tant de malheurs,
Soulevant par degrés le poids de ses douleurs,
Pour vous seuls d'exister reprenait quelque envie,
Et du sein des tombeaux remontait à la vie.
C'est dans ce temps, ingrat, de ton rang enivré,
Que tu m'as vu partir d'un œil dénaturé.
Ton devoir, ma vertu, mes sanglots, ma misère,
Rien n'a pu t'attendrir sur ton malheureux père;
Et si ma digne fille, en consolant mes jours,
A mes pas chancelants n'eût prêté ses secours,
Si ses soins prévoyants, sa pieuse tendresse,
Sur mes tristes destins n'eussent veillé sans cesse,
Sans guide, sans appui, mourant, inanimé,
Sur quelque bord désert la faim m'eût consumé.
Va, tu n'es point mon fils: seule elle est ma famille.
Antigone, est-ce toi? Viens, mon sang, viens, ma fille;
Soutiens mon faible corps dans tes bras généreux:
Ton front n'a point rougi de mon sort malheureux;
Toi seule as de ce sort corrigé l'injustice.
Voilà mon cher soutien, voilà ma bienfaitrice!
Puisqu'il ne peut te voir, que ton père attendri
Baigne au moins de ses pleurs la main qui l'a nourri.
Toi, va-t'en, scélérat, ou plutôt reste encore
Pour emporter les vœux d'un vieillard qui t'abhorre.
Je rends grâce à ces mains, qui, dans mon désespoir,
M'ont d'avance affranchi de l'horreur de te voir.
Vers Thèbes sur tes pas ton camp se précipite:
J'attache à tes drapeaux l'épouvante et la fuite.
Puissent tous ces sept chefs, qui t'ont juré leur foi,

Par un nouveau serment s'armer tous contre toi!
Que la nature entière à tes regards perfides
S'éclaire en pâlissant du feu des Euménides!
Que ce sceptre sanglant que ta main croit saisir,
Au moment de l'atteindre échappe à ton désir!
Ton Étéocle et toi, privés de funérailles,
Puissiez-vous tous les deux vous ouvrir les entrailles!
De tous les champs thébains puisses-tu n'acquérir
Que l'espace en tombant que ton corps doit couvrir!
Et, pour comble d'horreur, couché sur la poussière,
Mourir, mais en sujet, et bravé par ton frère!
Adieu : tu peux partir. Raconte à tes amis
Et l'accueil et les vœux que je garde à mes fils.

POLYNICE.

Je ne partirai point.

ŒDIPE.

Qui? toi!

POLYNICE.

Non.

ŒDIPE.

Téméraire!

POLYNICE.

Je vous désobéis, j'ose encor vous déplaire.

ŒDIPE.

De ton indigne voix je saurai m'affranchir.
Qu'attends-tu donc?

POLYNICE.

La mort.

ŒDIPE.

Quoi! tu veux...

POLYNICE.

Vous fléchir.

ŒDIPE.

Avant qu'Œdipe ému s'ébranle à ta prière,
L'astre éclatant du jour me rendra la lumière.

POLYNICE.

J'approuve vos transports. Mais, seigneur, faites mieux,
Suscitez contre moi les enfers et les cieux;
Du fond de ces enfers appelez les Furies,
Avec tous leurs serpents, leurs feux, leurs barbaries.
Leurs serpents, leurs flambeaux, leurs regards pleins d'effroi,
Seront de tous mes maux les plus légers pour moi.
Vous avez un vengeur plus prompt, plus redoutable,
Qui vous sert sans éclat, qui s'attache au coupable,
Dont rien ne peut suspendre et fléchir la rigueur :
Et ce vengeur secret, je le porte en mon cœur.
Il est là ce témoin, ce juge incorruptible,
Dont j'entends malgré moi la voix sourde et terrible.
Je le sais, je le dis, rien ne me fut sacré;
Je fus barbare, impie, ingrat, dénaturé;
Je ne mérite plus d'envisager la terre,
Ni ma sœur, ni le ciel, ni le front de mon père :
Mais il me reste un droit que je porte en tous lieux,
Qu'on ne me peut ravir, que j'ai reçu des dieux;
Avec eux par lui seul je communique encore :
C'est ce remords sacré qui pour moi vous implore.
Mais que dis-je! Ah! ces dieux, je les retrouve en vous;
Je les vois, je leur parle, et tombe à leurs genoux.
Ne soyez pas plus qu'eux sévère, inexorable;
Sous vos pieds qu'il embrasse écrasez un coupable.
Mais, avant de punir, avant de m'accabler,
Entendez mes sanglots, sentez mes pleurs couler :
Dans vos bras, malgré vous, oui, je répands des larmes :
Il faut à ma douleur que vous rendiez les armes.
Mon père...

ŒDIPE.

Hé bien!

POLYNICE.

Je meurs.

ŒDIPE.

Polynice, est-ce toi?

POLYNICE.

Nous le vaincrons, ma sœur; joignez-vous avec moi.

ŒDIPE.

Que dis-tu?

ANTIGONE.

Permettez...

ŒDIPE, *à Antigone.*

Ah! soutiens ma colère;
Affermis-la plutôt.

ANTIGONE.

Seigneur, il est mon frère.

ŒDIPE.

Qu'entends-je? où suis-je?.. O ciel! si c'était la vertu!
Je balance... je doute... Ingrat, te repens-tu?
Ne me trompes-tu pas? Puis-je te croire encore?

ANTIGONE.

Je vous réponds de lui.

ŒDIPE.

Dieux puissants que j'implore!
Dieux! vous que j'invoquais pour sa punition,
Enchaînez, s'il se peut, ma malédiction :
J'ai calmé mon courroux, calmez votre colère.
Viens dans mes bras, ingrat; retrouve enfin ton père,
Que le jour un moment rentre encor dans mes yeux,
Pour embrasser mon fils à la clarté des cieux.

POLYNICE.

Quoi! vous m'aimez encor! Quoi! déjà votre haine...

ŒDIPE.

Crois-tu qu'à pardonner un père ait tant de peine...
Mais, dis-moi, Polynice, en quel état es-tu?
De quoi t'a-t-il servi de quitter la vertu?
Moi, qui, sous l'ascendant de mon destin funeste,
Ai joint le parricide aux horreurs de l'inceste,
Qui, délaissé des miens, proscrit dès mon berceau,
Ne sais pas même encore où chercher un tombeau,
C'est moi dont la pitié console ta misère;
Et toi, né pour régner sous un ciel moins contraire,
Détrôné, furieux, errant, saisi d'effroi,

Tu reviens à mes pieds plus à plaindre que moi !
Ah ! vois mieux du bonheur quel est le vrai principe.
L'univers, tu le sais, frémit au nom d'Œdipe :
Sur mon front cependant, dis-moi, reconnais-tu
L'inaltérable paix qui reste à la vertu ?
Je marche sans remords vers mon dernier asile :
Œdipe est malheureux, mais Œdipe est tranquille.
Imite, aime ta sœur ; ne l'abandonne pas :
Et puisque, grâce au ciel, je touche à mon trépas...

ANTIGONE.

Que dites-vous ?

ŒDIPE.

Écoute. Il est temps que je meure ;
Je sens qu'Œdipe enfin touche à sa dernière heure.

ANTIGONE.

Mon frère, il va mourir.

POLYNICE.

Quoi ! seigneur...

ŒDIPE.

Mes enfants,
Point de cris, point de pleurs : et je vous les défends.
Polynice, en tes bras je remets Antigone :
C'est ta sœur...c'est la mienne...et je te l'abandonne.
Je vais bientôt mourir : elle n'a plus que toi.
Fais pour elle, mon fils, ce qu'elle a fait pour moi.
Hélas ! depuis qu'au jour j'ai fermé ma paupière,
Ses yeux n'ont pas cessé de veiller sur ton père.
Elle a guidé mes pas, sans plaintes, sans regrets,
Sur les rochers déserts, dans le fond des forêts,
Quand le soleil brûlant dévorait les campagnes,
Quand les vents orageux grondaient sur les montagnes,
N'entendant autour d'elle, à la fleur de ses ans,
Que les sanglots d'un père et le bruit des torrens.
Et si dans le sommeil quelque songe exécrable,
M'offrant de mes destins la suite épouvantable,
Me réveillait soudain avec des cris d'effroi,
Elle essuyait mes pleurs, ou pleurait avec moi.

POLYNICE.

Ah ! ne me parlez plus de ses soins magnanimes ;
En peignant ses vertus, vous peignez tous mes crimes.
Que le cercueil déjà ne m'a-t-il englouti !

ŒDIPE.

As-tu donc oublié que tu t'es repenti ?
Vis pour chérir ta sœur, et renonce à l'empire.

POLYNICE.

Il est une autre gloire où mon courage aspire.
Dieux ! quel espoir me luit ! Je crois, ma sœur, je croi
Respirer l'innocence, et m'égaler à toi.
Va, je ne craindrai plus que ce sang qui m'anime
Même au sein du remords ne me rengage au crime ;
Et voici, pour mon cœur si longtemps agité,
Le plus heureux moment qu'il ait jamais goûté.

ŒDIPE.

Tu n'y sens plus frémir la haine et la colère ?

POLYNICE.

Je sens qu'en ce moment j'embrasserais mon frère.
Adieu, mon père ; adieu.

ANTIGONE.

Ciel ! il m'échappe.

POLYNICE.

Adieu.

SCÈNE III.

ŒDIPE, ANTIGONE.

ANTIGONE.

Dans quel calme effrayant il a quitté ce lieu !
Un grand projet sans doute et l'occupe et l'enflamme.

ŒDIPE.

Puisse un remords durable habiter dans son âme !

ANTIGONE.

Vous-même quel dessein paraît vous agiter ?

ŒDIPE.

Enfin de leurs bienfaits je me vais acquitter.
Conduis mes pas, ma fille, au fond du sanctuaire.

ANTIGONE.

Chercheriez-vous la mort? Où courez-vous, mon père ?
Vous me faites frémir.

ŒDIPE.

Ma fille, que dis-tu?
Où serait, sans la mort, l'espoir de la vertu ?
Va, l'immortalité, quand le juste succombe,
Comme un astre naissant se lève sur sa tombe.
J'irai, du Cythéron remontant vers les cieux,
Sur le malheur de l'homme interroger les dieux :
Marchons. *(Ils entrent dans le temple.)*

SCÈNE IV.

LE GRAND-PRÊTRE, *à la porte du temple :* POLYNICE.

POLYNICE.

Sauvez Admète, acceptez Polynice ;
Fières divinités, que ma voix vous fléchisse !
O vous, qui n'écoutez que les cœurs vertueux,
Regardez sans courroux mon front respectueux.
Quels que soient mes forfaits devant votre colère,
Je me couvre en tremblant du pardon de mon père.
Si mes justes remords ont droit de vous toucher,
Par un coupable encor laissez-vous approcher ;
Ne me refusez pas le seul bien qui me reste,
Et daignez par ma mort sauver l'époux d'Alceste.

LE GRAND-PRÊTRE.

L'inexorable ciel ne t'a point entendu.
A remplacer Admète as-tu donc prétendu ?
Vois ce livre vengeur, où la main des Furies
Des fils dénaturés grave les noms impies :
Tu n'as point mérité cet auguste trépas.

Ton père est apaisé; les dieux ne le sont pas.
De tes jours, malheureux, va, porte ailleurs l'offrande;
Étéocle t'attend, et Thèbes te demande.

POLYNICE.

Hé bien! j'accomplirai mon terrible destin.
Ma première fureur se réveille en mon sein.
Grands dieux! en se voilant, l'une des Euménides
Secoue autour de moi ses flambeaux homicides.
Viens, fille des enfers, je marche devant toi.

(Il s'échappe.)

SCÈNE V.

LE GRAND-PRÊTRE, *à la porte du temple;* ADMÈTE.

ADMÈTE.

Dieux! j'implore vos coups, ils vont tomber sur moi :
Vous devez accepter une tête innocente.

(Il entre dans le temple.)

SCÈNE VI.

ADMÈTE; ALCESTE, *dans le temple, sentant déjà les atteintes de la mort, par suite de l'offre qu'elle a faite de ses jours;* LE JEUNE PRINCE, LA JEUNE PRINCESSE, *leurs enfants.*

ADMÈTE, *en entrant dans le temple.*

Je veux... Que vois-je! ô ciel! c'est Alceste expirante.

ALCESTE.

Où suis-je? oh, ciel! Admète!

ADMÈTE.

Alceste! Alceste! ô dieux!

ALCESTE.

La mort est dans mon sein; le Styx est sous mes yeux.

ADMÈTE.

Non, tu ne mourras point : la bonté souveraine...

ALCESTE.

Admète, c'en est fait : cher Admète, on m'entraîne.

SCÈNE VII.

ADMÈTE, ALCESTE; LE JEUNE PRINCE, LA JEUNE PRINCESSE; ŒDIPE, ANTIGONE, ARCAS; LES TROIS HABITANTS, LE GRAND-PRÊTRE, SUITE DU GRAND-PRÊTRE, GARDES D'ADMÈTE, PEUPLE.

(La porte de l'intérieur du temple s'ouvre, l'encens fume; on y voit les figures des Euménides, les instruments nécessaires aux sacrifices, et en général tout ce qui peut caractériser le temple des Furies. L'autel est au centre, la flamme y brille et sa clarté illumine le visage d'Œdipe, qu'on y voit dans l'attitude d'un suppliant. Le grand-prêtre et sa suite forment un cercle autour de lui. Les gardes d'Admète, le peuple et les autres personnages garnissent le fond.)

ŒDIPE, *tenant l'autel embrassé.*

O mort, entends ma voix! Grands dieux, apaisez-vous!
J'ai mérité l'honneur de suspendre vos coups.
Du trône en expirant j'emporterai l'offense :
Mourir pour ces époux, voilà ma récompense;
Vous m'avez réservé pour ce noble trépas.
Mais le marbre s'ébranle, il frémit sous mes pas.
Quel rayon descendu sur ces autels funèbres
Me luit confusément à travers les ténèbres?
Grands dieux! par vous bientôt mon âme va s'ouvrir
A ce jour éternel qui doit tout découvrir!
L'ouvrage est accompli, je peux quitter la terre.
A mes yeux étonnés vous rendez la lumière;
Votre éclat immortel m'offre un séjour nouveau.
Vous allez en autel convertir mon tombeau.
Tout fuit, le temps n'est plus; je meurs, je vais renaître.
Je vous suis, je vous vois; vous daignez m'apparaître.
Votre calme éternel succède à mon effroi;
Et Thèbe et Cythéron sont déjà loin de moi.

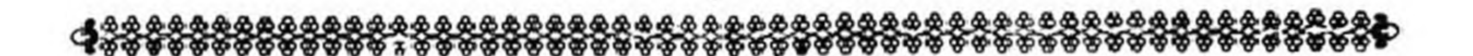
ANTIGONE.

Hélas!

ŒDIPE.

Que ta douleur, ma fille, se dissipe.
Est-ce au moment qu'il meurt qu'on doit pleurer Œdipe?
J'ai prouvé, grâce au ciel, sans en être abattu,
Qu'il n'est point de malheur où survit la vertu.
Mais je sens que mon âme, en dédaignant la terre,
A l'approche des dieux s'agrandit et s'éclaire.
Il est temps que, sans crainte, oubliant ses forfaits,
Œdipe dans leur sein se repose à jamais.
Antigone, tu sais si mon cœur te regrette!
Enfin, le ciel m'inspire. Approchez-vous, Admète.
Je vous lègue en mourant, pour protéger ces lieux,
Et ma fille, et ma cendre, et la faveur des cieux.
Et vous, dieux tout-puissants, si vous daignez m'absoudre,
Annoncez mon pardon par le bruit de la foudre;
Consumez dans ses feux votre Œdipe à genoux.
Il s'offre, il vous implore; il est digne de vous :
Soixante ans de malheurs ont paré la victime...
Mais quel nouveau transport me saisit et m'anime!
Mon esprit se dégage; il n'est plus arrêté;
Je tombe, et je m'élève à l'immortalité.

(L'éclair brille, la foudre gronde et renverse Œdipe mourant au pied de l'autel.)



LE ROI LÉAR,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1783.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MA MÈRE.

Ma tendre et respectable Mère,

Oui, c'est à vous que je dois dédier un ouvrage dont tout le mérite peut-être est dans une sensibilité héréditaire que j'ai puisée dans votre sein. N'est-ce pas vous qui avez pleuré la première sur le sort de Léar? Pourrais-je jamais oublier ces heures délicieuses, où, dans le calme d'une soirée d'hiver, sous votre toit solitaire et tranquille, vous faisant connaître pour la première fois ce père abandonné, interrompu moi-même au milieu de ma lecture par notre commune émotion, dans le plaisir et le trouble de la douleur, je me vis tout à coup baigné des larmes de mes enfants, de ces deux orphelines, qui ne m'ont jamais causé d'autre chagrin que de retracer trop vivement à mon souvenir les grâces intéressantes et surtout l'âme si pure et si sensible de leur mère? Privées, hélas! trop tôt de son appui, elles ont du moins, après notre malheur, retrouvé ses secours dans vos foyers, et ses leçons dans vos exemples. Objet, dès mon enfance, de votre tendresse particulière, sans doute parce que j'en avais le plus de besoin, vous êtes devenue ma mère une seconde fois en voulant encore, dans l'âge du repos, vous dévouer à la culture de deux plantes délicates qui ne pouvaient plus croître et s'élever que sous votre abri. Combien d'autres bienfaits personnels ai-je recueillis dans vos bras! Quel ami secourut jamais son ami par plus d'effets avec moins de paroles! Ah! si j'emporte une idée consolante dans la tombe (où puissé-je descendre avant vous!) ce sera celle de vous avoir payé ce tribut solennel de ma reconnaissance. Non, désormais, quel que soit le sort de mes travaux, ni les succès, ni les disgrâces qui les attendent n'altéreront dans mon âme le bonheur de sentir et d'éprouver tous les jours, avec les mêmes délices, que vous êtes ma mère.

Ma tendre mère,

Votre très-humble et très-obéissant fils,

DUCIS.

AVERTISSEMENT.

La traduction du Théâtre de Shakespeare par M. le Tourneur est entre les mains de tout le monde; ainsi chacun peut voir aisément ce que j'ai tiré de cet auteur célèbre, et ce qui est de mon invention dans cette tragédie. Je sais tout ce que je dois au bonheur du sujet, dont j'ai été averti par mes larmes dans le charme de la composition. Cependant j'ai tremblé plus d'une fois, je l'avoue, quand j'ai eu l'idée de faire paraître sur la scène française un roi dont la raison est aliénée. Je n'ignorais pas que la sévérité de nos règles et la délicatesse de nos spectateurs nous chargent de chaînes que l'audace anglaise brise et dédaigne, et sous le poids desquelles il nous faut pourtant marcher dans des chemins difficiles avec l'air de l'aisance et de la liberté. Je suis bien éloigné de croire que cet affranchissement des règles, cette indépendance même poussée à l'excès, diminuent en rien la gloire de Shakespeare, c'est-à-dire du plus vigoureux et du plus étonnant poëte tragique qui ait peut-être jamais existé; génie singulièrement fécond, original, extraordinaire, que la nature semble avoir créé exprès, tantôt pour la peindre avec tous ses charmes, tantôt pour la faire gémir sous les attentats ou les remords du crime. Il m'est sans doute échappé bien des fautes dans cet ouvrage; mais je me félicite au moins d'avoir fait couler quelques larmes dans une pièce utile aux mœurs, où j'ai vu les pères conduire leurs enfants. Puissent ceux de mes lecteurs qui l'ont accueillie au théâtre, ne pas oublier, pour m'être encore favorables, avec quelle noblesse, quelle admirable simplicité, quelle âme et quels accents puisés au sein même de la nature, un acteur chéri du public a rendu le personnage d'un roi et d'un père abandonné, vieillard vraiment déplorable, tombé dans la misère pour avoir été trop généreux, et dans la démence pour avoir été trop sensible! Il est doux au spectateur attendri de reconnaître dans un grand talent qui le frappe, dans des moyens extérieurs qui l'enchantent, cet accord si précieux du talent avec le caractère, et de n'avoir pas à séparer son estime de son suffrage. Il lui semble alors que sa jouissance et ses larmes sont plus pures, et qu'il a de plus le plaisir d'applaudir aux mœurs et à la vertu.

PERSONNAGES.

LÉAR, ancien roi d'Angleterre[1].
RÉGANE, seconde fille de Léar, mariée au duc de Cornouailles.
HELMONDE, troisième fille de Léar, non mariée.
LE DUC D'ALBANIE, époux de Volnérille, fille aînée de Léar.
LE DUC DE CORNOUAILLES, époux de Régane, seconde fille de Léar.
LE COMTE DE KENT, seigneur anglais.
EDGARD, fils du comte de Kent.
LÉNOX, autre fils du comte de Kent.
NORCLÈTE, pauvre vieillard.
OSWALD, officier du duc de Cornouailles.
VOLWICK, STRUMOR, } autres officiers du duc.
PRINCIPAL CONJURÉ du parti d'Edgard.
UN SOLDAT du duc de Cornouailles.
UN AUTRE SOLDAT du duc de Cornouailles.

Personnages muets.

GARDES du duc d'Albanie.
GARDES du duc de Cornouailles.
SOLDATS ou armée du duc de Cornouailles.
CONJURÉS du parti d'Edgard.

La scène est en Angleterre; l'action se passe, pendant le premier et le second acte, dans un château fortifié du duc de Cornouailles; et, pendant les troisième, quatrième et cinquième, sous l'abri et auprès d'une caverne, au milieu d'une forêt.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un château fortifié du duc de Cornouailles.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC DE CORNOUAILLES, OSWALD.

OSWALD.

Quoi, seigneur! c'est ici, dans ces hardis remparts,
Que l'orgueil de leurs tours défend de toutes parts,
C'est au fond des forêts, au pied de ces murailles,
Que je viens retrouver le duc de Cornouailles!
Quelle raison, seigneur, dans cet affreux séjour
Vous a fait tout à coup transporter votre cour?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Tu l'apprendras, Oswald. Qu'avec impatience
Sur ces bords dangereux j'attendais ta présence!
Parle, que fait Léar?

OSWALD.

Seigneur, de ses longs jours,
Auprès de Volnérille, il achève le cours;
Mais j'ai cru remarquer, dans sa morne tristesse,
Le dépit d'un vieillard que tout choque et tout blesse,
Qui de l'amour du trône est toujours possédé,
Et pleure en frémissant le rang qu'il a cédé.
Lorsqu'au duc d'Albanie unissant Volnérille,
Il le fit par l'hymen entrer dans sa famille,
Quand bientôt de Régane il vous nomma l'époux,
Il sait qu'il partagea l'Angleterre entre vous;
Et c'est ce souvenir, pour lui plein d'amertume,
Qui, plus lourd que les ans, l'accable et le consume.
On dit même, seigneur, qu'en ses ennuis secrets
Il laisse pour Helmonde échapper des regrets;
On dit qu'après l'avoir et chassée et maudite,
Il rappelle en son cœur cette fille proscrite;
Qu'il la croit innocente, et voudrait aujourd'hui
L'opposer à ses sœurs, et s'en faire un appui;
Lui rendre avec éclat, par un nouveau partage,
Et sa part et ses droits dans son vaste héritage,
Et peut-être, seigneur, par un grand changement,
Renverser tout l'état pour régner un moment.
Un inconstant vieillard, lassé du diadème,
Abdique imprudemment, et s'en repent de même:
Longtemps sur sa couronne il tourne encor les yeux.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Et voilà le motif qui m'amène en ces lieux.
J'ai craint de ce vieillard l'altière inquiétude;
J'ai craint que de ces bois l'épaisse solitude
Ne cachât un ramas de brigands révoltés,
A rétablir Léar par l'intrigue excités.
En révolutions l'Angleterre est féconde.
Instruit que des complots favorisaient Helmonde,
Dans ces forêts, Oswald, je suis vite accouru.
Mes soldats rassemblés sur mes pas ont paru:
Et, sous prétexte, ami, de défendre un rivage,
Où le Danois bientôt doit porter le ravage,
Je viens surprendre ici mes odieux sujets;
Je viens dans leur naissance étouffer leurs projets;
Je viens pour les punir: et, si ma violence
Tant de fois sans pitié déploya ma vengeance,
Tu conçois aisément que je ferai couler
Le sang des criminels qui m'auront fait trembler.

OSWALD.

Eh! croyez-vous, seigneur, qu'Helmonde encor respire?
Quand j'ai cherché ses pas, tout ce qu'on m'a pu dire,
C'est qu'une nuit profonde enveloppe son sort,
Ou qu'enfin ses malheurs l'ont conduite à la mort.
Non, rien ne doit troubler Régane et Volnérille:
Helmonde a de Léar cessé d'être la fille.
Quand Léar le voudrait, il tenterait sans fruit
D'armer pour elle un droit que son crime a détruit.
Pourrait-il oublier l'éclat de sa colère?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Connais mieux, cher Oswald, ce fougueux caractère:
Il fut extrême en tout; jamais dans sa bonté,
Jamais dans sa rigueur il ne s'est arrêté.
Avant les attentats de sa coupable fille,

[1] Ce rôle était joué par M. Brizard.

Il paraissait pour elle oublier sa famille ;
Il la voyait, Oswald, comme un présent des dieux,
Dont la beauté céleste enchantait tous les yeux ;
Il adorait en elle un fruit de sa vieillesse ;
Il l'accablait des soins d'une aveugle tendresse.
Bientôt il l'a punie avec sévérité.
Kent osa la défendre, et Kent fut écarté ;
Il paya par l'exil quarante ans de services.
En irritant, Oswald, sa haine ou ses caprices,
Un moment peut suffire à l'armer contre nous.
Du sort, du sort perfide, enfin je crains les coups.
Je ne sais quel instinct, quelle terreur profonde,
Me dit que le soleil luit encor pour Helmonde.
Je tremble d'un péril que je ne connais pas.
Je démens, malgré moi, le bruit de son trépas.
Ne crois point, cher Oswald, cette crainte légère :
Souvent une étincelle embrasa l'Angleterre :
Son peuple m'est connu. Suivi de mes soldats,
Partout dans ces forêts, ami, porte tes pas ;
Parcours leur profondeur, écoute leur silence,
Pousse jusqu'à l'excès la sage défiance :
Qu'il ne soit ni détour, ni réduit, ni rocher,
Où ton œil ne pénètre et n'aille la chercher.
Livre, livre en mes mains cette tête ennemie...
On vient : pars... C'est Régane et le duc d'Albanie,
Et les deux fils de Kent, qui s'offrent à mes yeux.
(*Oswald sort.*)

SCÈNE II.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, *duchesse de Cornouailles* ; LE DUC D'ALBANIE, EDGARD, LÉNOX.

LE DUC D'ALBANIE.

Duc, enfin le devoir m'éloigne de ces lieux,
De nos droits contestés les bornes sont prescrites ;
Un traité les restreint dans leurs justes limites.
De la paix entre nous les nœuds sont affermis.
Pour repousser partout nos communs ennemis,
J'ai partout de nos bords assuré la défense.
Ma cour depuis longtemps demande ma présence ;
J'y retourne, seigneur. Je vais bientôt revoir
L'auguste bienfaiteur dont je tiens mon pouvoir.
Ce généreux Léar qui m'accorda sa fille,
Qui, sans éclat, sans sceptre, auprès de Volnérille,
Trop content d'être aimé, voulut mourir en paix,
Et daigna pour retraite agréer mon palais.
Sa bonté pouvait-elle éclater davantage ?

RÉGANE.

De notre juste amour, duc, portez-lui l'hommage ;
Unissez vos respects avec ceux de ma sœur,
Et de ses jours nombreux prolongez la douceur ;
Mais surtout dans son âme et sensible et profonde,
Puissiez-vous effacer le souvenir d'Helmonde,
De cette fille ingrate, et qui par ses forfaits...

LÉNOX.

Des forfaits ! Elle ! O dieux, je ne le crus jamais !

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Téméraire, osez-vous, par ces discours...

EDGARD.

Mon frère !

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Voilà les sentiments où l'a nourri son père ;
C'est l'ouvrage de Kent...

LE DUC D'ALBANIE.

Dites plutôt l'ardeur
D'un âge impétueux qui parle avec candeur.
Je n'ai jamais d'Helmonde approfondi le crime ;
Mes yeux ont toujours craint de percer cet abîme :
J'en laisse avec respect le jugement aux dieux.
Duchesse, et vous, seigneur, recevez mes adieux.
Je reviendrai bientôt si l'honneur me rappelle.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Comptez, dans nos périls, sur un avis fidèle.
Si l'insolent Danois tente quelques efforts,
Mon camp, prêt à marcher, vous attend sur ces bords.
(*Le duc d'Albanie sort.*)

SCÈNE III.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, EDGARD, LÉNOX.

LE DUC DE CORNOUAILLES, *à Edgard et à Lénox*.

Et vous, jeunes soutiens de votre antique race,
Fils du comte de Kent, quand votre noble audace
Voit partout sur mes pas accourir nos guerriers,
Je ne vous presse point de cueillir des lauriers.
Je plaint, j'ai révoqué l'exil de votre père.
Vous dépendez de lui. Votre valeur m'est chère ;
Mais, quels que soient mes vœux, j'attendrai que sa voix,
S'expliquant sur ses fils, en dispose à son choix.
(*Il sort avec la duchesse.*)

SCÈNE IV.

EDGARD, LÉNOX.

EDGARD.

Hé bien, mon cher Lénox.

LÉNOX.

Je vois trop que la guerre
Contre le Danemarck arme encor l'Angleterre.

EDGARD.

Dans le fond de ton cœur ne murmures-tu pas
Qu'une oisive langueur doive enchaîner ton bras ?

LÉNOX.

J'en gémis. Mais enfin, si vous voulez m'en croire,
Oublions, cher Edgard, les combats et la gloire.

Mon père nous attend. Venez, allons tous deux
Consoler ses ennuis sous son toit vertueux.
En vieillissant, hélas! toujours plus solitaire,
L'aspect de ses enfants lui devient nécessaire.
Il m'envoie en ces lieux, au nom de son amour,
Dans son sein paternel hâter votre retour.

EDGARD.

Ah, dieux!

LÉNOX.

Sa volonté, son ordre est manifeste :
Je vous l'ai dit, mon frère.

EDGARD.

O devoir trop funeste!
Son ordre m'est sacré, je voudrais le remplir :
Et qu'il m'en coûte, hélas! de lui désobéir!

LÉNOX.

Vous n'obéirez point?

EDGARD.

Je n'en suis plus le maître.

LÉNOX.

Songez, mon cher Edgard, que son sang nous fit naître;
Qu'il compte les instants; que ses justes transports
Peuvent, si nous tardons, l'appeler sur ces bords.

EDGARD.

Que me dis-tu, Lénox!

LÉNOX.

Ainsi, quittant un frère,
Seul, et pour l'affliger, je vais revoir mon père!
Quoi! déjà trop sensible aux charmes d'une cour,
Auriez-vous oublié cet innocent séjour,
Où notre père, heureux, sans remords, sans murmure,
Retrouva dans l'exil les biens de la nature?
Eh! quel fut son forfait? Comment mérita-t-il
Les rigueurs de Léar et son injuste exil?
En l'osant supplier de rester toujours maître,
De mourir sur le trône où le ciel le fit naître,
De ne point abdiquer un pouvoir souverain
Que sa vieillesse un jour regretterait en vain.
Et c'est vous à la cour, vous, qui prétendez vivre!
L'erreur d'un fol espoir, qui déjà vous enivre,
Vous aurait-elle offert ses dangereux poisons?
Ne vous souvient-il plus de ces hautes leçons
Que d'un père à nos yeux déployait la sagesse,
Quand il peignait des cours l'intrigue et la bassesse;
Ces courtisans profonds, ces ministres adroits,
Élevant leur pouvoir sur la langueur des rois;
Tous ces tyrans ligués, ravis enfin de l'être,
Se partageant entre eux le sommeil de leur maître;
Sous le vice insolent le mérite abattu;
L'horrible calomnie égorgeant la vertu :
Quand il nous racontait, dans sa douleur profonde,
Les pleurs, le désespoir de l'innocent Helmonde,
D'Helmonde que Léar, terrible et furieux,
Chassa de son palais en invoquant les dieux,
Repoussant de son sein cette fille timide,
La nommant, à grand cris, barbare et parricide?
Là, sans qu'il pût jamais reprendre ce discours,
Ses sanglots dans sa bouche en arrêtaient le cours.
Il a pleuré sa mort... Vous soupirez, mon frère?

EDGARD.

Eh! si je t'expliquais tout cet affreux mystère,
Si j'allais, éclairant cet abîme odieux,
Dans toute son horreur le montrer à tes yeux!

LÉNOX.

Ah, parle!

EDGARD.

Helmonde!

LÉNOX.

Hé bien!

EDGARD.

J'ai vu couler ses larmes,
Hélas! le jeune Ulric, trop sensible à ses charmes,
Venait de déposer son sceptre à ses genoux.
Léar avec plaisir le nommait son époux.
Ivre de sa conquête, il partait avec elle.
Jaloux de transporter une reine si belle,
Les flots impatients frémissaient dans nos ports;
Et déjà les Danois l'attendaient sur leurs bords.
Volnérille sa sœur, dévorant son murmure,
En rompant cet hymen, crut venger son injure.
« Quoi! dit-elle à son père, Helmonde épouse un roi,
« Qui semble au Nord entier vouloir donner la loi,
« Qui joint à ses états la puissante Norwége,
« Qui de ses monts glacés qu'un long hiver assiége
« Peut déchaîner d'un mot dans nos champs inondés
« De ses affreux soldats les torrents débordés!
« Eh! qui nous défendra de sa fureur guerrière,
« S'il partage avec nous la trop faible Angleterre,
« Si l'hymen de ma sœur l'établit en des lieux
« Dont la conquête aisée éblouira ses yeux?
« Cet hymen, il est vrai, couronne votre fille;
« Mais comptez-vous pour rien Régane et Volnérille?
« Contre l'usurpateur quel sera notre appui?
« Sans soutien, sans secours, nous tremblerons sous [lui.
« Seigneur, il en est temps, épargnez à cet île
« Tous les malheurs qu'enfante une guerre civile :
« Dans des fleuves de sang craignez de la plonger;
« Ne l'asservissez pas sous un joug étranger;
« D'un conquérant cruel n'armez point la furie :
« C'est moi, votre maison, l'état qui vous en prie.
« De cet hymen fatal craignez l'horrible fruit. »
La vieillesse est tremblante, et Léar fut séduit.

LÉNOX.

Voilà pourquoi d'Ulric la trop juste colère,
Pour venger son affront menace l'Angleterre.
Par quel refus sanglant osa-t-on l'outrager!

EDGARD.

Ce prince, en s'éloignant, jura de se venger.

Léar redoutait tout. L'adroite Volnérille
Lui fit voir pour Ulric les transports de sa fille,
Son dépit, son orgueil, sa froideur, son ennui,
Qui semblait croître encore en s'approchant de lui;
Comment ses vœux trompés, l'aigrissant contre un père,
Rappelait son amant au sein de l'Angleterre.
Un bruit en même temps par ses soins fut semé,
Que par elle en secret ce prince était aimé;
Qu'ils nourrissaient tous deux leur coupable espérance;
Qu'elle attisait de loin sa flamme et sa vengeance;
Et qu'aux armes d'Ulric ses dangereux ressorts
Devaient ouvrir bientôt l'Angleterre et ses ports.
Tout l'état convaincu poussa des cris contre elle;
On la nomma perfide, ingrate, criminelle :
Le peuple, extrême en tout, la vit avec horreur;
Et, lorsque tout fut plein du bruit de sa fureur,
Ce bruit, dont la terreur grossissait les merveilles,
De Léar tout à coup vint frapper les oreilles.
Volnérille était là. Dès lors sans hésiter,
Jusqu'aux derniers excès elle osa s'emporter;
Elle accusa sa sœur du plus énorme crime,
Sut, à force d'audace, étourdir sa victime,
Lui reprocha ses pleurs, ses feux, sa trahison,
L'horreur d'un faux écrit, la noirceur du poison,
Le parricide enfin.

LÉNOX.

Quoi! sa bouche impunie...

EDGARD.

C'est là son privilége, on croit la calomnie.
Léar alors, Léar frappé de ses forfaits,
Et s'ouvrant à grand bruit les portes du palais :
« Dieux, dit-il à genoux, dieux, servez ma vengeance;
« Notre injure est commune, et c'est vous qu'on offense.
« Qu'errante et fugitive au milieu des déserts,
« Sans monter jusqu'à vous, ses cris percent les airs!
« Sous quelque roche aride étouffez la cruelle!
« Que nos mers et nos ports soient tous fermés pour elle!
« Pour tarir dans les cœurs toute compassion,
« Peignez dans tous ses traits ma malédiction,
« Et le crime, et la coupe, et l'horrible breuvage,
« Et d'un père expirant la déplorable image! »
Il se lève à ces mots. Tout le peuple irrité
L'environne, frémit, se tait épouvanté.
Ils ne conçoivent point l'horreur d'un si grand crime.
Mille mains aussitôt entraînent la victime.
J'ai vu...

LÉNOX.

N'achève pas.

EDGARD.

En peignant ses douleurs,
Comme mon père, hélas! je sens couler mes pleurs.

LÉNOX.

Qui n'en verserait pas!

EDGARD.

O malheureuse Helmonde!

LÉNOX.

Ainsi donc la vertu devient l'horreur du monde,
Et le crime est en paix!

EDGARD.

Après ce coup affreux,
L'infortuné Léar, crédule et généreux,
Au prince d'Albanie accorda Volnérille;
Le duc de Cornouaille obtint son autre fille,
Régane; et ses états, entre eux deux partagés,
Sous la loi de ses ducs aujourd'hui sont rangés.

LÉNOX.

Qu'ils règnent, j'y consens. Ah! si le ciel propice
Eût aux vertus d'Helmonde enfin rendu justice!
Au fer de ses tyrans s'il l'eût daigné cacher!
Si sa douce innocence avait pu le toucher!
Si ces beaux yeux encor s'ouvrant à la lumière...

EDGARD.

Hé bien, que ferais-tu? Parle, achève.

LÉNOX.

O mon frère!
De quel zèle animé j'irais la secourir,
M'armer pour sa vertu, la défendre, ou mourir!

EDGARD.

Lénox!..

LÉNOX.

Edgard!..

EDGARD.

Mon frère!..

LÉNOX.

Oh, ciel! ton cœur soupire!

EDGARD.

Apprends dans ce moment qu'Helmonde...

LÉNOX.

Elle respire!

EDGARD.

Elle vit.

LÉNOX.

Justes dieux!

EDGARD.

Lénox, rassure-toi :
Il lui reste un vengeur, et ce vengeur, c'est moi.

LÉNOX.

Tout mon sang, s'il le faut, coulera pour Helmonde.
Comment l'as-tu sauvée?

EDGARD.

En la cachant au monde.
Mais, pour mieux effacer la trace de ses pas,
J'ai fait courir partout le bruit de son trépas.
Le ciel m'a secondé. Dans ce bois solitaire,
L'impénétrable horreur d'un rocher tutélaire
Sous un abri sacré la dérobe aux humains :
Mon œil seul en connaît l'entrée et les chemins.

C'est là, sachant son sort, que sa vertu tranquille
D'un vieillard indigent a partagé l'asile.
On le nomme Norclète.

LÉNOX.

A-t-elle, en son malheur,
Su le sort de Léar?

EDGARD.

Ah ! c'est là sa douleur.
L'ingrate Volnérille, impunément cruelle,
Tandis que son époux est occupé loin d'elle,
De mépris, de dégoûts, d'outrages ténébreux
Abreuve goutte à goutte un vieillard malheureux,
Insulte à ses soupirs, à sa douleur timide,
Goûte en paix les horreurs de ce long parricide,
Et ne se souvient plus, assise au rang des rois,
Que Léar fut son père et lui céda ses droits.
Elle ose l'accuser, pour couvrir ses injures,
D'aigrir les mécontents par de secrets murmures,
D'armer leur intérêt, d'exciter leur désir
A lui rendre un pouvoir qu'il cherche à ressaisir.
Le palais cependant, à ses maîtres, docile,
L'accable sans pitié de son dédain servile.
Et moi, murmurant seul, dans mon cœur indigné,
Je plaignais un vieillard, un père abandonné,
Oublié de son sang, de sa cour et du monde.
Témoin de ses malheurs, j'en instruisis Helmonde.
Tu conçois, cher Lénox, qu'en mes tristes récits,
Des tableaux si cruels devaient être adoucis.
Helmonde, en m'écoutant, semblait fixer son père.
Je la vis, immobile, et frémir, et se taire :
Loin des cruels humains, on eût dit que les dieux,
Au fond d'un antre, exprès, la cachaient à leurs yeux.
Tout semblait consacrer, par je ne sais quels charmes,
Le rocher, les roseaux, confidents de ses larmes,
Son humble vêtement, dont la simplicité
Dérobait sa naissance, et non pas sa beauté.
Quelquefois, au travers de sa douleur touchante,
Un souris s'égarait sur sa bouche innocente ;
Ses yeux baignés de pleurs et son front abattu
Peignaient le désespoir de la douce vertu.
Que sa douleur encore embellissait leurs charmes !
Mon frère ; que devins-je à l'aspect de ses larmes !
J'excitai sa vengeance. A ses ordres soumis,
Je parlai, je courus, j'assemblai des amis.
« Anglais, leur ai-je dit, un monstre plein de rage
« Appesantit sur nous le plus vil esclavage,
« Irrite avec plaisir notre juste fureur,
« Et la haine privée, et la publique horreur :
« Tout son règne odieux n'est qu'un tissu de crimes :
« Comptez, si vous pouvez, les noms de ses victimes.
« L'impitoyable Oswald, ce sinistre étranger,
« Aiguise le poignard qui va nous égorger.
« Cet obscur assassin, n'ayant dans sa misère
« Aucun nœud qui l'enchaîne, aucun bien qu'il espère
« Attend tout de son maître, et n'a point d'autre appui
« Que le métier sanglant qu'il exerce pour lui.
« Jusqu'à ce jour, du moins, sa lâche obéissance
« Lui vendait loin de nous son bras et son silence ;
« Mais il doit arriver, il doit dans ce palais
« Montrer bientôt un front chargé de ses forfaits ;
« La mort suivra ses pas. Ce tigre qu'on abhorre
« De son regard déjà nous marque et nous dévore.
« Pâlirons-nous toujours sous des couteaux sanglants ?
« Depuis quand les Anglais souffrent-ils des tyrans ? »
Je leur propose alors d'attaquer Cornouailles,
De forcer ce cruel jusque dans ses murailles,
De l'écraser du poids de son sceptre d'airain,
Et de rendre à Léar le nom de souverain.
Ils applaudissent tous. Ici, dans ce bois sombre,
Je les ai dispersés pour mieux cacher leur nombre ;
Près de moi cette nuit leurs chefs vont s'assembler ;
Pour frapper ce grand coup, nous allons tout régler.
Je me déclare alors, et je marche à leur tête.

LÉNOX.

C'en est fait, je te suis, je pars ! rien ne m'arrête.

EDGARD.

Mon père nous attend. Songes-tu bien...

LÉNOX.

Je veux
Les voir, m'armer, combattre, et mourir avec eux.

EDGARD.

J'entends du bruit. On vient. Juste ciel ! c'est mon père.
Tu connais sa valeur ; Helmonde lui fut chère.
Cachons-lui des projets qu'il voudrait partager,
Et pour nous seuls au moins réservons le danger.

SCÈNE V.

EDGARD, LÉNOX, LE COMTE DE KENT.

LE COMTE.

Suivez-moi, mes enfants. Ma triste expérience
Ne m'alarmait que trop sur votre longue absence.
J'ai craint que loin de moi quelque indigne raison
N'écartât pour jamais l'espoir de ma maison.
Je viens pour vous chercher. C'est sur votre tendresse
Que Kent avec plaisir appuya sa vieillesse.
Ces paternelles mains, dans mon humble séjour,
Ne vous ont point formés pour les mœurs de la cour ;
Rentrons dans nos déserts, où la vertu ternie
Ne frissonna jamais devant la calomnie.
Partons, mon cher Edgard.

EDGARD. *(à part.)*

Hélas ! mon père... Ah, dieux !

LE COMTE.

Quel indigne lien vous enchaîne en ces lieux?

EDGARD.

Edgard, auprès de vous, pour vous seul voudrait vivre,

Je n'ose m'expliquer... mais je ne puis vous suivre.

LE COMTE.

Ingrat, c'en est assez. Toi, Lénox, suis mes pas.

LÉNOX.

Mon frère a ses desseins; je ne le quitte pas.

LE COMTE.

(*à Lénox.*) (*à Edgard.*)
Qu'entends-je... Et ces desseins, quels sont-ils?

EDGARD.

O mon père...

LE COMTE.

Va, je suis peu jaloux de percer ce mystère.
Je ne m'étonne plus de ces retardements
Qui trompaient de mon cœur les plus doux mouvements.
Mes vœux les rappelaient vers ces tristes demeures;
Je hâtais leur retour, et la fuite des heures.
De quels tourments, ô ciel! m'as-tu donc accablé!
J'ai langui dans l'exil, à la brigue immolé;
Et lorsque enfin des ans les ennuis m'environnent,
Ce sont mes propres fils, mes fils qui m'abandonnent!
Je vais donc loin de vous mourir dans les regrets.
Était-ce là, cruels, le prix de mes bienfaits?
Un espoir vient de luire à votre âme inquiète:
Qui sait dans quel péril ce vain espoir vous jette?
(*à Lénox.*)
Mon fils, va, ne crains rien, tu peux me confier
Le projet où ton frère osa t'associer.
Si l'honneur vous l'inspire...

LÉNOX.

Hé bien?

EDGARD.

Arrête.

LE COMTE.

Achève.

LÉNOX.

Que faire? ô ciel!

LE COMTE.

Poursuis.

EDGARD.

Tout mon cœur se soulève.
(*à Lénox, en lui montrant le comte.*)
Regarde en quels périls un mot va le plonger.

LE COMTE.

N'importe.

EDGARD.

Ils sont affreux.

LE COMTE.

Je veux les partager.

EDGARD.

Dans notre résistance unissons-nous, mon frère;
Et craignons d'exposer une tête si chère.

LE COMTE.

Non, non, je ne suis pas trompé par ce détour:
Les desseins généreux ne craignent point le jour.
Demande à tes aïeux, à ces guerriers célèbres,
S'ils dérobaient les leurs dans la nuit des ténèbres.
Pour venger l'innocence et sauver la vertu,
C'est toujours en champ clos qu'ils ont tous combattu.
Ils voulaient des témoins, et toi tu les redoutes:
Mon fils ne marche pas dans de si nobles routes.
Car, qui m'assurera si, troublant mon repos,
Tes projets ignorés ne sont pas des complots,
Si tu n'en seras pas a première victime,
S'ils ne respirent pas et l'audace et le crime,
Et si leur fruit honteux, par un mortel affront,
Ne va pas avilir et ma race et mon front?

EDGARD.

Et c'est mon père, ô ciel! qui me fait cette injure!
Votre nom s'en indigne, et ma gloire en murmure.
Mais je suis votre exemple, et c'est sur vos leçons
Que j'appris à braver les injustes soupçons.
Ne me reprochez pas un coupable mystère:
Hé! puis-je à mes périls associer mon père?
J'imiterai si bien nos illustres aïeux,
Qu'à mon tour sur Edgard j'attacherai leurs yeux.
En expirant du moins nous nous ferons connaître,
Mais avec tant d'éclat, qu'on vous verra peut-être
Porter vous-même envie à des trépas si beaux,
Et de pleurs d'allégresse arroser nos tombeaux.
Que dis-je! Dans vos bras (tout m'invite à le croire)
Nous reviendrons bientôt jouir de notre gloire.
Heureux alors tous trois...

LE COMTE.

Tes vœux sont superflus:
Ces bras, ces bras pour toi ne se rouvriront plus.
Embrassez-moi, cruels.

LÉNOX.

Ce pardon me rassure.

LE COMTE.

Est-il en mon pouvoir d'étouffer la nature?
Ciel, qui sais leurs desseins, daigne les protéger!
Je vais trembler pour vous.

EDGARD.

Je crains peu le danger,
Allons, mon frère, allons; j'ai besoin de ton zèle:
Marchons où mes serments, où la vertu m'appelle.
(*Edgard sort avec Lénox.*)

SCÈNE VI.

LE COMTE DE KENT.

Ils me laissent, hélas! Lénox m'eût obéi,
Si son frère à l'instant ne l'eût pas affermi.
Comme il m'a résisté! Pourtant, je le confesse,
J'ai d'un fils dans son cœur reconnu la tendresse.
Ils m'aiment. Je les plains de leur témérité:
Mais toujours vers l'excès cet âge est emporté.
Telle est donc l'infortune et le destin des pères,
Que ce titre en tout temps produisit leurs misères,
Et que de leurs enfants, s'ils sont nés généreux,
La vertu les accable et pèse encor sur eux!

SCÈNE VII.

LE COMTE DE KENT, LE DUC D'ALBANIE.

LE DUC.

Comte, le roi Léar (j'en reçois la nouvelle)
A quitté Volnérille, et s'est éloigné d'elle :
J'en ignore la cause ; on ne m'informe pas
Vers quels lieux dans sa fuite il a tourné ses pas.
Je connais trop pour lui votre amitié fidèle,
Pour n'en pas dans l'instant avertir votre zèle

LE COMTE.

Quel motif de sa fille a pu le séparer?

LE DUC.

On dit que sa raison commence à s'égarer.
Souvent de notre esprit la honteuse faiblesse
Est le fruit malheureux de l'extrême vieillesse.

LE COMTE.

Il gémit dès longtemps sous le poids de ses jours.

LE DUC.

On croit qu'enfin la mort va terminer leur cours.

LE COMTE.

Je ne le plaindrai point.

LE DUC.

A cette tête auguste,
Cher comte, nous prenons l'intérêt le plus juste.
Ne partons pas encore.

LE COMTE.

Allons, j'attends ici
Que son malheureux sort soit du moins éclairci.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE KENT.

Quoi! Léar tout à coup a quitté Volnérille!
Il vient de s'échapper du palais de sa fille!
Quel est donc son espoir, et que faut-il penser?
Sur ses cheveux blanchis les ans doivent peser.
Dieux! s'il allait sentir, dans sa vieillesse extrême,
La nudité d'un front privé du diadème!
O trop funeste excès! Ses aveugles bontés
Ont produit ses erreurs et ses calamités.
N'importe, c'est un père, et ses maux sont les nôtres.
Hélas! il a cru voir ses vertus dans les autres.
O malheureux Léar! puissent de tes bienfaits
Tes enfants si chéris ne te punir jamais!

SCÈNE II.

LE COMTE DE KENT, VOLWICK.

VOLWICK.

Seigneur, dans ce moment, un vieillard déplorable,
Que la crainte, la honte et la misère accable,
Attendant sous ces murs le retour de la nuit,
Vient enfin d'implorer ma main qui l'a conduit.
En parlant de son sort, votre nom qui le touche
Deux fois avec tendresse est sorti de sa bouche.
Instruit que dans ces lieux il pourrait vous revoir,
Une douce espérance a paru l'émouvoir :
Il voudrait vous parler.

LE COMTE.

Quel est-il?

VOLWICK.

Je l'ignore.
Ses bras pressent son sein que le chagrin dévore.
Au froid dur et cruel dont ses sens sont glacés,
Il joint le froid des ans sur sa tête amassés.
Caché sous des lambeaux, un reste de richesse
Semble encor de son rang accuser la noblesse.
On lit avec pitié ses naïves douleurs
Dans ses yeux affaiblis et creusés par les pleurs.
Il disait : « Mes enfants ! » Les dieux, qu'il nous rappelle,
Ont peint dans tous ses traits la bonté paternelle.
J'ai cru qu'en rougissant, par ce muet discours,
Sa pauvreté timide implorait mon secours.
A pas silencieux, sous ce portique sombre,
Troublé, couvrant sa tête, il s'est glissé dans l'ombre.
Il est là.

LE COMTE.

Qu'il paraisse.

SCÈNE III.

LE COMTE DE KENT, VOLWICK, LÉAR.

VOLWICK, *à Léar qu'il introduit.*

Oui, vous pouvez entrer.
(Il sort.)

SCÈNE IV.

LE COMTE, LÉAR.

LE COMTE, *à part, en regardant Léar.*

Son œil ne me voit point et paraît s'égarer.
(Il recule ; et, plein de surprise et de compassion, il observe Léar dans un silence immobile.)

LÉAR, *promenant un regard vague autour de lui.*

Je n'aperçois pas Kent. Il plaindra ma misère ;

Il est né généreux : Je le crois... Ciel ! un père !
Des monstres dévorants sont entrés dans mon sein.
Quoi ! ma fille ! mon sang... couronné par ma main !
Oh ! ma raison s'enfuit à cette horrible idée !
Léar, tu n'es plus rien ; ta puissance est cédée ;
Tu te repens trop tard... Sous quels traits odieux
La perfide peignait l'innocence à mes yeux !
Avec quel art sa voix m'entraînait vers l'abîme !
J'ai proscrit la vertu pour couronner le crime.
Helmonde, tu m'aimais... Je sens deux traits brûlants
S'enfoncer dans mon cœur ; mes remords, mes enfants.
(avec un regard toujours vague.)
Kent n'est pas dans ces lieux !

LE COMTE, *se jetant aux pieds de Léar.*

O mon prince ! ô mon maître !

LÉAR.

Je revois mon ami. Peux-tu me reconnaître ?

LE COMTE.

Ah ! puisqu'à moi, seigneur, vous daignez recourir
Kent ne vous quitte plus ; Kent est prêt à mourir.

LÉAR.

Tu déchires mon cœur.

LE COMTE.

Séchez, séchez vos larmes.

LÉAR.

Tu me l'avais prédit ; j'ai blâmé tes alarmes ;
J'ai ri de tes conseils : mon sort s'est accompli.
Ce front, par la couronne autrefois ennobli,
Tu le revois honteux, souillé, couvert d'outrages,
Sans suite, sans honneur, privé des avantages
Dont tout vieillard obscur jouit à son foyer,
Sous l'horreur du mépris il m'a fallu ployer.
Mon âge et mes bienfaits, rien n'a touché ma fille.
Dieux, punissez un jour l'ingrate Volnérille !
Tandis que son palais brillant, tumultueux,
Retentissait du bruit des festins somptueux ;
Tandis qu'avec éclat, sous des voûtes pompeuses,
S'élevaient des concerts les voix harmonieuses,
Seul, et dans l'ombre assis, confus, humilié,
Je mangeais, en pleurant, le pain de la pitié :
Encor me fallait-il cacher souvent mes larmes.
Pour ses barbares yeux ma peine avait des charmes.
Ce monstre avec plaisir préparait le poison ;
Elle irritait mes maux pour troubler ma raison ;
Payait les ris moqueurs d'une insolente troupe.
J'ai bu le désespoir dans cette horrible coupe.
Enfin de son palais je me suis échappé ;
Mais d'un coup plus cruel je fus bientôt frappé.
Dans de vastes forêts, seul sous leur nuit profonde,
Le remords m'apporta le souvenir d'Helmonde.
J'observais tous les lieux, caverne, antre, rocher,
Où quelque dieu peut-être aurait pu la cacher.
Hélas ! je me peignais ses vertus et ses charmes,
La candeur de ses traits, la douceur de ses larmes,
Son noble désespoir, lorsque, dans ses adieux,
Ses yeux chargés de pleurs cherchaient toujours mes yeux.
« Mon père, disait-elle, ô mon auguste père !
« Faut-il qu'à votre cœur je devienne étrangère ! »
Et j'ai pu la maudire ! et j'ai pu la chasser !
Voilà, voilà le trait dont je me sens percer :
Mes malheurs ne sont rien. Ciel, arme ta vengeance !
J'ai plongé le poignard au sein de l'innocence ;
Mes bienfaits ont toujours cherché mes ennemis,
Et mon sort fut toujours d'accabler mes amis.
O supplice ! ô douleur ! Cher Kent, je t'en conjure,
Apaise, en m'immolant, les dieux et la nature.
Presse-les de m'ôter, par de soudains transports,
En troublant ma raison, l'horreur de mes remords.

LE COMTE.

Hélas ! qu'un pareil vœu jamais ne s'accomplisse !
Mais tâchez d'assoupir cet éternel supplice ;
Peut-être la douleur, altérant votre esprit...

LÉAR.

Calme donc dans mon cœur le poison qui l'aigrit.
J'ai toujours devant moi ma détestable fille ;
A mes regards trompés tout devient Volnérille.
Je crois alors sentir dans mon flanc déchiré
Le poignard qu'une ingrate y retourne à son gré.
Souvent ma chère Helmonde, à travers un nuage,
Semble m'offrir de loin sa douce et tendre image.
J'approche ; et son aspect, dans ma cruelle erreur,
Me fait rougir de honte, et frémir de terreur.

LE COMTE

Ah ! ne redoutez pas sa vue ou sa vengeance.

LÉAR.

J'ai tout fait pour sa sœur ; tu vois ma récompense.
Si Volnérille ainsi reconnut ma bonté,
Qu'attendrai-je d'Helmonde après ma cruauté ?
Son âme a dû s'aigrir au sein de la misère ;
J'aurai dénaturé cet heureux caractère.
O fardeau trop pesant pour mon cœur abattu !
J'ai donc commis le crime, et détruit la vertu !
La honte, la douleur, le remords, tout m'égare.
S'il faut, hélas ! s'il faut que je te le déclare,
Mon ami, mon cher Kent... le dirai-je... Oui, je crois
Que déjà mon esprit s'est troublé quelquefois.

LE COMTE.

Non, sa clarté toujours est trop vive et trop pure...

LÉAR.

Ah ! c'est là, mon cher Kent, c'est là qu'est ma blessure.
Je n'en guérirai pas. Je prévois...

LE COMTE.

Quel soupçon !

LÉAR.

Le malheur tôt ou tard éteindra ma raison.

LE COMTE.

N'exposez pas du moins un si noble avantage.
Pour être malheureux, êtes-vous sans courage ?

Les piéges des méchants vous ont enveloppé ;
Mais c'est le sort d'un roi d'être souvent trompé.
Laissez, laissez aux dieux, amis de l'innocence,
Le soin de réveiller, de mûrir leur vengeance.
Votre sang vous poursuit dans vos propres états :
Depuis quand les enfants ne sont-ils plus ingrats?
Avez-vous dû compter sur un amour frivole
Qui nous flatte un moment, et pour jamais s'envole,
Qui, sur le moindre appât de plaisir et d'honneur…

LÉAR.

Quoi! tes enfants, cher Kent, ont détruit ton bonheur!

LE COMTE.

Du bonheur ! du bonheur ! En est-il sur la terre?
Qui ne veut point souffrir doit trembler d'être père.
Hélas ! j'avais deux fils. Ils ont trompé mes vœux :
Je ne sais quel projet les a séduits tous deux ;
Jusques à leurs vertus, tout me devient contraire.
Encor, dans mes chagrins, s'il me restait leur mère !
Mon roi, m'en croirez-vous? ayons dans la douleur
La fermeté de l'homme et celle du malheur.
Dans les modestes champs laissés par mes ancêtres
Fuyons l'indigne aspect des ingrats et des traîtres :
Leur asile innocent convient aux cœurs blessés ;
Leur sol pour deux vieillards sera fertile assez.
Là, rien n'est imposteur : la terre avec usure,
Par des trésors certains nous paiera sa culture.
Ce bras, nerveux encore, est propre à l'entr'ouvrir ;
Il combattit pour vous, il saura vous nourrir.
Le toit de mes aïeux, leur antique héritage,
Si vous y consentez, voilà notre partage.

LÉAR.

Oui, cher Kent, contre moi je devrais m'indigner,
Si ton offre un moment avait pu m'étonner ;
Mais (je t'ouvre mon cœur) quand je perds Volnérille,
Régane dans ces lieux m'offre encor une fille.
Il est vrai qu'alarmé par mon premier malheur,
J'ai craint de la trouver trop semblable à sa sœur :
Voilà par quel motif, injurieux peut-être,
Je me suis devant elle abstenu de paraître ;
Mais j'ai senti mon âme, et même ma raison,
Désavouer bientôt ce pénible soupçon.
Régane ne vient point (ami, tu peux m'en croire)
Sous des traits odieux s'offrir à ma mémoire.
Je n'ai point remarqué dans ses plus jeunes ans
Qu'elle annonçât dès lors de coupables penchans.
Pourquoi n'en pas goûter le favorable augure !
Tout mon sang n'est pas sourd au cri de la nature.

LE COMTE.

Seigneur…

LÉAR.

Je le sais trop, Léar est malheureux ;
Mais les destins toujours ne sont pas rigoureux.
De mes filles, hélas ! quand l'une me déteste,
Il est bien juste, ami, que l'autre au moins me reste.
Que veux-tu, mon cher Kent? Pardonne à mes vieux ans ;
Je cherche encor, je cherche à trouver des enfans;
Sur le bord du tombeau leur présence m'est chère ;
J'aime à me voir en eux ; j'ai besoin d'être père :
Excuse ma faiblesse.

LE COMTE.

Hé bien, seigneur, du moins,
Pour n'être pas trompés, employons tous nos soins.
Sorti d'un piége affreux, tremblez, dans votre fille,
Tremblez de rencontrer une autre Volnérille.
Je ne sais, mais mon cœur ne se rassure pas.
Avant d'être éclairci, ne suivez point mes pas.
S'il vous reste en ces lieux un seul sujet fidèle,
Je saurai le trouver, interroger son zèle.
Adieu. Daignez m'attendre ; et bientôt je revien,
Si je puis obtenir cet utile entretien. *(Il sort.)*

SCÈNE V.

LÉAR.

Non : le sort à mes vœux ne sera plus rebelle,
Puisqu'il vient de me rendre un ami si fidèle.
Régane, en me gardant des sentiments plus doux,
Les aura fait passer au cœur de son époux.
L'homme est compatissant, il n'est point né barbare ;
De monstres, grâce au ciel, la nature est avare.
O dieux ! de quels transports dans ses bras animé,
Je vais goûter enfin le bonheur d'être aimé !
Ma fille, plus ta sœur outragea la nature,
Plus tes soins consolants vont charmer ma blessure.
Va, lorsque dans ton sein je vole avec ardeur.
Je ne viens point chercher le sceptre et la grandeur ;
Ce n'est pas là le bien pour qui mon cœur soupire :
Je cherche des enfants, et non pas un empire.
Dans mes plus grands ennuis, je n'ai point regretté
L'appareil et les droits du rang que j'ai quitté :
Oui, Régane, à mes yeux sa pompe est étrangère;
J'ai cessé d'être roi, mais non pas d'être père.
Ce nom, ce nom lui seul…

SCÈNE VI.

LÉAR, RÉGANE, LE DUC DE CORNOUAILLES, LE DUC D'ALBANIE, GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES, GARDES DU DUC D'ALBANIE.

RÉGANE, *à Léar.*

Vous, seigneur, en ces lieux !
Auriez-vous craint d'abord de paraître à nos yeux?
Pourquoi courir chez Kent? On vient de m'en in-
Et soudain dans vos bras… [struire,

LÉAR.

M'y voilà, je respire.

Ma fille, ah! laisse-moi, dans nos embrassements,
Goûter les doux transports de ces heureux moments.
Combien j'ai désiré de jouir de ta vue!

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Je partage, seigneur, cette joie imprévue.
Couronné par vos mains, chargé de vos bienfaits,
Leur mémoire en mon cœur ne s'éteindra jamais :
Que mon sang s'y tarisse, avant qu'il les oublie!

LÉAR, *au duc d'Albanie.*

Vous, duc, soyez content; votre attente est remplie.
Vous ne reverrez plus, à votre heureux retour,
Un vieillard importun fatiguer votre cour.
Votre docile épouse, à vos ordres fidèle,
Vient de vous affranchir de ma plainte éternelle :
Ils ont été suivis; et jamais un époux
Ne fut, quoique de loin, mieux obéi que vous.

LE DUC D'ALBANIE.

Quelle horreur! Ainsi donc mon épouse cruelle
Me peignait comme un monstre aussi barbare qu'elle!
Je passais pour ingrat! Seigneur, c'est dans ma cour
Que je veux hautement vous marquer mon amour,
Et, tombant à vos pieds jusques en sa présence,
Confondre ses mépris par mon obéissance.
Oubliez le passé, revenez près de nous.
Je demande sa grâce, et l'implore à genoux.

LÉAR.

Que votre noble cœur conçoit mal mon injure!
Duc, je croirais moi-même outrager la nature,
Si je pouvais jamais, sous un nouvel affront,
Dans son palais indigne aller courber mon front.
Où croyez-vous des dieux que la majesté sainte,
Pour se rendre visible, ait gravé son empreinte,
Si les traits paternels n'offrent pas à la fois
Leur sagesse, leurs soins, leur puissance, leurs droits,
Leur bonté, dont j'ai fait un si funeste usage?
Quoi! joindre la noirceur, l'artifice à la rage!
(*à Régane, croyant voir Volnérille, avec un air d'égarement commencé.*)
Ainsi, faisant parler les ordres d'un époux,
Tu m'accablais, barbare, en dérobant tes coups!

RÉGANE.

Seigneur, vous vous trompez; jugez mieux votre fille :
Je suis, je suis Régane, et non pas Volnérille.

LE DUC D'ALBANIE, *bas à Régane.*

Sa raison s'est troublée; il se méprend.

RÉGANE.

Hélas!
Ces mains ne vous ont point chassé de mes états.

LÉAR.

Qu'ai-je entendu! Chasser! A-t-on vu sur la terre
Des enfants, même ingrats, oser chasser leur père?
Chasser! ce crime affreux, avec ton air soumis,
Tes outrages cachés sans éclat l'ont commis.
Hé! dis-moi, tes états, d'où les tiens-tu, perfide?
J'en ai comblé trop tôt ton espérance avide.
Réponds : Quels sont tes droits? Quel mérite avais-tu?
Celui de me tromper par ta fausse vertu,
De noircir dans ta sœur la timide innocence,
Contre elle, par degrés, d'attiser ma vengeance.
Que sont donc devenus ces fastueux serments
Qui m'avaient tant promis les plus doux sentiments,
Des respects si profonds, une amitié si tendre?
Tu m'as puni bientôt d'avoir pu les entendre :
Mes chagrins m'ont appris qu'un père infortuné
N'est qu'un fardeau pesant, quand il a tout donné.
Les larmes d'un vieillard, souffert par indulgence,
Peuvent mouiller la terre, et s'y perdre en silence.
Tu ne t'attendais pas que, pour te démentir,
(*en montrant le duc d'Albanie.*)
La vérité sitôt de son cœur dût sortir.
Oui, duc, de ma pitié je ne puis me défendre :
Qu'avais-tu fait aux dieux, pour devenir mon gendre?
Hélas! en t'unissant à ce tigre inhumain,
J'ai placé dans ton lit un poignard sur ton sein.
Ai-je pu mettre au jour cette exécrable fille?

RÉGANE.

Ainsi votre œil trompé voit toujours Volnérille!
Vos maux dans cette erreur viennent de vous plonger.

LÉAR, *revenant à lui.*

Ah! pardonne! A ce point j'aurais pu t'outrager!
Je t'aurais confondue avec cette furie!
Tu le vois, ma raison s'est déjà affaiblie.
(*mettant la main sur son cœur.*)
Si je la perds bientôt, c'est de là, je le sens,
Que l'orage naîtra pour troubler tous mes sens.

SCÈNE VII.

LÉAR, RÉGANE, LE DUC DE CORNOUAILLES, LE DUC D'ALBANIE; GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES, GARDES DU DUC D'ALBANIE; LE COMTE DE KENT.

LE COMTE.

(*à part.*) (*à Léar.*)
Volwick m'a tout appris. Non, tu n'as plus de fille.
Ce palais est pour toi tout plein de Volnérille.
(*montrant le duc de Cornouailles.*)
Régane est digne en tout de ce monstre odieux.
Tu cherchais la vertu; le crime est en ces lieux.

LE DUC DE CORNOUAILLES, *en montrant le comte de Kent.*

Qu'on le charge de fers.

LE DUC D'ALBANIE, *au duc de Cornouailles.*

Pourquoi lui faire outrage?
Vous devez honorer son zèle et son courage.
Je défendrai Léar.

LÉAR.

Non, non, je ne veux

D'une guerre intestine embraser vos états.

(au duc d'Albanie.) *(à Régane et au duc de Cornouailles.)*

Mon ami, je te plains. Et vous, enfants perfides,
Unissez dans mes mains vos deux mains parricides.
(Il saisit leurs mains et les joint l'une dans l'autre.)
Non, je ne cherche plus à me venger de vous.

(au duc de Cornouailles en lui montrant Régane.) *(à Régane en lui montrant le duc de Cornouailles.)*

Duc, voilà ton épouse. Et voilà ton époux.

RÉGANE.

Qu'entends-je?

LÉAR.

O toi, nature, écoute ma prière!
Redoutable nature, entends la voix d'un père!
A ce couple inhumain si jamais ta bonté
Réservait les présents de la fécondité;
Si leur hymen devait, fidèle à tes promesses,
D'un enfant à ce monstre accorder les caresses,
Trompe, trompe ses vœux, et suspends ton dessein;
Sèche-s-en l'espérance et le fruit dans son sein :
Ou plutôt, pour former ces ingrats dignes d'elle,
Exauce en ta fureur les vœux de la cruelle!
Que ton instinct vengeur lui fasse idolâtrer
Un fils qui s'étudie à la désespérer,
Qui tourne en ris moqueurs les soins de sa tendresse,
Qui hâte sur son front les traits de la vieillesse,
Qui la traîne au tombeau par de longues douleurs;
Et qu'alors elle apprenne, en dévorant ses pleurs,
Qu'un serpent irrité, dans sa morsure horrible,
Lance un dard moins aigu, moins brûlant, moins sensible,
Que le supplice affreux d'avoir pu mettre au jour
Des enfants scélérats qui trompent notre amour!
(au comte.)
C'en est fait, mon ami, j'ai cessé d'être père.

RÉGANE.

Seigneur...

LÉAR.

Sortez.

LE DUC D'ALBANIE.

Seigneur...

LÉAR.

Sortez.

LE DUC D'ALBANIE.

Quelle colère!

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Duc, nous apaiserons ce transport furieux.

LÉAR.

Ingrats, je vous maudis, et voilà mes adieux.

(Ils sortent tous, excepté Léar et le comte.)

SCÈNE VIII.

LÉAR, LE COMTE DE KENT.

LÉAR.

Soutiens-moi, mon ami, je sens que je succombe.

LE COMTE.

Ah! ce dernier malheur va vous ouvrir la tombe!

LÉAR.

Et tu me plains!

LE COMTE.

Hélas!

LÉAR.

Cache-moi ces douleurs.
L'œil de l'homme, cher Kent, n'est pas fait pour les pleurs.
Moi, m'entends-tu gémir?

SCÈNE IX.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, VOLWICK.

LE COMTE, *à Volwick.*

Que viens-tu nous apprendre?

VOLWICK.

Ah! mes larmes, seigneur, se font assez entendre!
Enfin leur barbarie a comblé leurs forfaits :
Il vous faut dans l'instant sortir de ce palais.

LE COMTE.

Quoi! dans l'instant! la nuit!

VOLWICK.

Le plus terrible orage
Qui jamais dans les airs ait déployé sa rage
Répand sur la nature et l'horeur et l'effroi.

LE COMTE.

La nuit!

VOLWICK, *à voix basse.*

Partez, seigneur, partez; sauvez le roi.

LE COMTE.

Ami, je te comprends.

VOLWICK.

Fuyez; le fer s'apprête.

LÉAR, *avec joie et d'un air égaré.*

Je sens qu'avec plaisir je verrai la tempête.
(on voit un éclair.)
L'éclair brille : marchons.
(au comte.)
Tu ne me quittes pas?

LE COMTE.

Jusqu'au dernier soupir j'accompagne vos pas.
(Volwick sort d'un côté; Léar et le comte de Kent sortent de l'autre.)

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente une forêt hérissée de rochers ; dans le fond, une caverne, auprès de laquelle est un vieux chêne. Il est nuit. Le temps est disposé à un orage épouvantable.

SCÈNE PREMIÈRE.

EDGARD, LÉNOX ; UN PRINCIPAL CONJURÉ, UNE PARTIE DES CONJURÉS OU SOLDATS D'EDGARD.

EDGARD.

(aux conjurés.) *(montrant Lénox.)*
Amis, oui, ce guerrier, c'est Lénox, c'est mon frère ;
Il aspire au bonheur de venger l'Angleterre.
Le sang l'unit à moi, l'honneur l'unit à vous,
Et son bras s'applaudit de combattre avec nous.
Je vous l'avais prédit : Oswald vient de paraître ;
Il n'a qu'un seul moment entretenu son maître :
Le tyran l'a soudain chargé d'ordres secrets ;
Et c'est vous dire assez qu'il dicta des forfaits.
Mais n'admirez-vous point comment, parmi ces roches,
Ces forêts, ces torrents, nous cachant ses approches,
Cornouailles lui-même est venu nous chercher ?
Amis, le péril presse ; il est temps d'y marcher.
Ah ! qui n'avouerait pas notre juste furie ?
Nous perdons un tyran, nous sauvons la patrie ;
Nous replaçons au trône un prince infortuné,
Qu'à des pleurs dès longtemps sa fille a condamné.

LE PRINCIPAL CONJURÉ.

Quel destin pour un roi ! quel tourment pour un [père !

EDGARD.

Ce n'est point ce tourment qui seul le désespère.

LE PRINCIPAL CONJURÉ.

Helmonde est trop vengée.

EDGARD.

Hélas ! sur ses malheurs
Helmonde est la première à répandre des pleurs.
Mais il est temps, amis, d'éclaircir ce mystère,
C'est moi qui dans ces bois, respectant sa misère,
L'ai confiée aux soins d'un vieillard ignoré
Qui cherche en vain le nom d'un objet si sacré,
Je n'ai point jusqu'ici voulu vous parler d'elle :
L'amour seul du pays enflamma votre zèle. [sein
Mais ses pleurs, je l'avoue, avaient mis dans mon
Et le germe et l'ardeur de mon noble dessein :
Enfin, c'est elle ici dont le vœu nous rassemble.
Il n'a point fallu d'art pour nous unir ensemble :
Nous nous cherchions l'un l'autre ; et ce concert si grand
Est un présage heureux de la mort d'un tyran.
Ces forêts, cette nuit, ce ciel, tout nous seconde.
Nous combattrons. Pour qui ? pour Léar, pour Helmonde.
Est-il quelqu'un de nous qui, dans un tel danger
Ne croie avoir son père ou sa sœur à venger ?
Grands dieux ! en ce moment Léar verse des larmes.
Défendez votre cause en protégeant nos armes !
Nos jeunes cœurs sont purs ; nos bras vous sont sou-
Daignez les employer contre vos ennemis ! [mis :
C'est vous, c'est un vieillard, la beauté, qu'on oppri-
Le fer est préparé ; livrez-nous la victime ; [me.
Et, s'il nous faut mourir, que nos pères jaloux
Gravent sur nos tombeaux : « Ils sont dignes de [nous. »

LE PRINCIPAL CONJURÉ.

Entre ses mains, amis, jurons d'être fidèle.

EDGARD.

Suspendez ces serments et ces marques de zèle.
Une autre a seule ici droit de les recevoir :
Cette autre, c'est Helmonde, et vous allez la voir.
Je m'en vais à l'instant vous la chercher moi-même.
(Il court au fond de la caverne.)

SCÈNE II.

LÉNOX ; UN PRINCIPAL CONJURÉ, UNE PARTIE DES CONJURÉS OU SOLDATS D'EDGARD.

LÉNOX, *en voyant Helmonde qui s'avance.*

O prodige, ô vertu digne du diadème !
Oui, la terre et les cieux sont déclarés pour nous.

SCÈNE III.

LÉNOX ; UN PRINCIPAL CONJURÉ, UNE PARTIE DES CONJURÉS OU SOLDATS D'EDGARD ; EDGARD, HELMONDE.

EDGARD, *amenant et montrant Helmonde.*

Amis, voilà l'objet qui nous rassemble tous.
Dans cet antre écarté cachant son sort funeste,
Elle a pleuré Léar : le ciel a fait le reste.

HELMONDE.

Mortels compatissants, daignent les justes dieux
Sur vos nobles projets fixer toujours les yeux !
Ils lisent dans mon âme abattue et flétrie ;
Ils savent si jamais les malheurs l'ont aigrie.
Mais pouvais-je oublier mon père dans les pleurs ?
Des ingrats tout-puissants sont bientôt oppresseurs.
Le ciel vous fit Anglais : vous avez pris les armes.
Je n'ai pour vous aider que des vœux et des larmes.
Faites régner mon père. Hélas ! qu'au lieu d'affront,
Le bandeau de vos rois brille encor sur son front !
Qu'à ses regards surtout je ne sois plus coupable !

Cependant si le ciel, plus doux, plus favorable,
Ne vous eût pas courbé sous un sceptre odieux,
Sans meurtres, sans combats, combien j'eusse aimé mieux,
Dans ces forêts cachée, heureuse en ma misère,
(en montrant la caverne.)
Offrir cet humble asile à mon vertueux père,
Consoler sa vieillesse, et, par de tendres pleurs,
Lui faire, entre mes bras, oublier ses malheurs !

EDGARD.

Reconnaissez Helmonde à ce noble langage.
Mais, madame, il est temps d'accepter notre hom-
(en mettant la main sur la garde de son épée.) [mage.
Par ce fer, le premier, je jure à vos genoux...
(Les éclairs brillent, et le tonnerre gronde.)

LE PRINCIPAL CONJURÉ.

Ciel ! quel bruit ! quels éclairs ! Grands dieux, qu'an-

LÉNOX. [noncez-vous ?

Est-ce un présage heureux ? Que faut-il que je pense !

EDGARD.

C'est le ciel qui s'apprête à venger l'innocence.
Jurez tous par Léar de le proclamer roi,
De mourir pour Helmonde, ou de vaincre avec moi.
(Il tire son épée.)

LE PRINCIPAL CONJURÉ, *tirant aussi son épée : tous les autres l'imitent.*

Nous le jurons.

EDGARD.

Amis, la nuit sera terrible :
Ce ciel sombre et vengeur, armé d'un feu visible,
Va d'un affreux tonnerre effrayer les humains.
Un autre aussi rapide est caché dans nos mains :
C'est ce fer ; et marchons ; mais, dans notre furie,
N'étendons point nos coups sur le duc d'Albanie ;
Respectons ses vertus.
(aux conjurés, en montrant Lénox.)
Amis, suivez ses pas :
Le poste est important. Je ne tarderai pas [ble ;
A rejoindre avec vous tout mon camp qui s'assem-
Et nous irons après vaincre ou mourir ensemble.
(Lénox sort avec tous les conjurés.)

SCÈNE IV.

EDGARD, HELMONDE.

HELMONDE.

Vous me quittez, Edgard !

EDGARD.

Puis-je trop tôt courir
Dans le champ glorieux que l'honneur va m'ouvrir ?

HELMONDE.

Le péril sera grand.

EDGARD.

Il m'en plaît davantage.

HELMONDE.

Que de sang, juste ciel, va rougir ce rivage !
Tous vos braves amis...

EDGARD.

Leur sort sera trop doux
De songer en mourant qu'ils combattaient pour vous.
Bientôt Léar vengé par leur valeur guerrière...
Dieux ! vous versez des pleurs !

HELMONDE.

Mon trop malheureux père,
Jusque dans ces forêts le bruit en a couru,
D'auprès de Volnérille, hélas ! a disparu.

EDGARD.

(à part.) *(haut.)*
Oh, ciel ! N'en croyez pas ce qu'un vain bruit peut

HELMONDE. [dire.

Eh ! qui sait maintenant en quels lieux il respire,
S'il est vivant encor, si Régane à son tour
Ne l'a pas, sans pitié, chassé loin de sa cour.
(Grand bruit de tonnerre avec des éclairs.)
Si c'était là son sort, hélas ! Tonnerre, arrête !
De Léar fugitif ne frappe point la tête !
N'oubliez pas, grands dieux, que ce prince autre-
Tandis qu'il a régné, fit respecter vos lois. [fois,
Sur un faible vieillard défendez aux orages,
Défendez aux hivers d'imprimer leurs outrages !
Assoupissez des vents l'épouvantable voix !
Je ne demande plus qu'il monte au rang des rois :
Qu'il vive, c'est assez ! Vers sa fidèle Helmonde
Tournez, dans ces déserts, sa course vagabonde ;
Pour lui faire oublier deux enfants trop ingrats,
Que je puisse un moment le serrer dans mes bras !
Je mourrai de plaisir, si je revois mon père.

EDGARD.

(Un grand coup de tonnerre avec des éclairs.)
Ah ! le ciel aux humains a déclaré la guerre :
La terre est consternée et muette d'effroi.

HELMONDE.

Du moins, mon cher Edgard, vous êtes près de moi.
Ah ! ne me quittez pas.

EDGARD.

Dans cette humble retraite,
Madame, un souterrain, sous sa voûte muette,
Pendant cette tempête, est propre à vous cacher :
La foudre et ses éclats n'en sauraient approcher ;
Votre œil d'un ciel brûlant n'y verra plus la flamme.

HELMONDE.

Ah ! je frémis, Edgard.

EDGARD.

Venez, rentrons, madame.
Que le tonnerre ébranle et la terre et les cieux :
Votre cœur est trop pur pour rien craindre des dieux.
(Ils se retirent dans la profondeur du souterrain.)

SCÈNE V.

LÉAR.

(*On le voit de très-loin, à la lueur des éclairs, à travers les arbres de la forêt, seul, égaré, et promenant sa vue avec douleur et inquiétude.*)

Je n'aperçois plus Kent. L'ombre épaisse et l'orage
Ont égaré mes pas dans ce désert sauvage,
Mon œil épouvanté le cherche... et je ne voi
Que le ciel menaçant prêt à fondre sur moi.

(*Le tonnerre éclate, les éclairs embrasent l'horizon, les vents sifflent, la grêle tombe sur la tête chauve et nue de Léar.*)

Redoublez vos efforts, cieux, tonnerre, tempête!
Versez tous vos torrents, tous vos feux sur ma tête!
Je n'en murmure pas, je la livre à vos coups ;
Léar n'a point le droit de se plaindre de vous.
Exercez donc sur moi toute votre furie ;
Frappez ce corps mourant, cette tête flétrie,
Ce front mal défendu par quelques cheveux blancs,
Qu'au gré de leurs combats se disputent les vents ;
N'y voyez plus la place où fut mon diadème.
Sans pouvoir de mon sort accuser que moi-même,
Me voici sous vos coups humblement incliné,
Dans ces vastes forêts sans guide abandonné,
Privé du tendre ami qui suivait ma misère,
Glacé par vos frimas, resté seul sur la terre,
Pauvre et faible vieillard, chassé de sa maison,
Dont les enfants ingrats ont troublé la raison.

SCÈNE VI.

LÉAR, LE COMTE DE KENT.

LE COMTE, *sortant d'entre les arbres.*

O mon prince!

LÉAR.

Cher comte!

LE COMTE.

Enfin, je vous retrouve.

LÉAR.

Nous voilà réunis.

LE COMTE, *à part.*

Quel destin il éprouve!

(*haut.*)

Ma voix vous appelait quand vos sens étonnés...

LÉAR.

Quelle nuit, mon cher Kent, pour les infortunés!

(*en regardant la tempête.*)

Quand le ciel est en feu, sous vos chastes asiles,
Dormez, cœurs innocents, soyez du moins tranquilles;
Mais vous surtout, tremblez au fond de vos palais,
Ingrats, à qui les dieux ne pardonnent jamais!
Parlez : entendez-vous ces accents redoutables,
Ces messagers de mort, tonnant sur les coupables?
Pour moi, j'ai la douceur, dans cet affreux danger,
Que le crime à mon cœur est du moins étranger;
On m'a fait plus de mal que je n'en ai pu faire.

LE COMTE.

Tâchons de découvrir quelque abri solitaire.
Ah! tous vos sens glacés...

LÉAR.

Cher ami, tu le vois,
La nature en fureur n'épargne point les rois.

LE COMTE.

Vous n'en faites que trop la dure expérience.

LÉAR.

J'apprends, par ma douleur, à plaindre l'indigence.
Hélas! à leur grandeur les rois trop attachés
Du sort des malheureux sont faiblement touchés.
Peut-être en ce moment quelque vieillard expire.
Combien d'infortunés, soumis à notre empire,
Réclament loin de nous la nature et nos soins!
J'ai peut-être moi-même oublié leurs besoins.

LE COMTE.

Non, vos peuples jamais n'ont senti la misère.

LÉAR.

Crois-tu qu'encor pour eux ma mémoire soit chère?

LE COMTE.

Ils ne sont point ingrats.

LÉAR.

Mes enfants l'ont été.

LE COMTE.

Jamais leur nom par moi ne sera répété.

(*La lueur des éclairs fait apercevoir la caverne au comte de Kent.*)

C'est trop tarder : marchons... D'une voûte ignorée
Ces éclairs dans l'instant me découvrent l'entrée.
Ne la voyez-vous point?

LÉAR.

Je ne l'aperçois pas.

LE COMTE.

Par pitié pour tous deux, venez, suivez mes pas.

LÉAR.

Tu le veux?

LE COMTE.

Avançons.

LÉAR, *s'arrêtant tout à coup.*

Cher comte, arrête, arrête!

LE COMTE.

Vos yeux ont assez vu cette horrible tempête:
Quel funeste plaisir pouvez-vous y trouver?

LÉAR.

Un autre dans mon sein va bientôt s'élever.

LE COMTE.

Seigneur, au nom des dieux, mon souverain, mon maître,
Le ciel de nos malheurs aura pitié peut-être :

Ne me résistez plus; hélas! dans ces forêts
Les monstres sont cachés sous leurs antres secrets :
Vous seul, de tant d'états, votre antique héritage,
N'aurez-vous pas du moins un asile en partage?
Entrons, seigneur, entrons sous cet obscur séjour.
Je vous tiens lieu de tout, d'amis, d'enfants, de cour:
C'est le sort de mon sang de vous être fidèle.
Faut-il que par des pleurs je vous prouve mon zèle?
Faut-il que, me jetant à vos sacrés genoux...

LÉAR.

Ah! tu brises mon cœur.

SCÈNE VII.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, NORCLÈTE.

NORCLÈTE.

Qui s'approche?

LE COMTE.

C'est nous :
Errants dans ces forêts, nous cherchons un asile.

NORCLÈTE.

Cet humble souterrain vous offre un toit tranquille.
Poursuivrait-on vos jours?

LÉAR.

Quoi! tu ne le sais pas?
On ne voit plus partout que des enfants ingrats.

NORCLÈTE.

Ils n'ont que trop souvent désolé les familles.

LÉAR, *avec un air d'égarement doux et paisible.*

Aurais-tu donc aussi donné tout à tes filles?

NORCLÈTE.

A ma vieillesse au moins cet abri fut laissé.

LÉAR.

Tes enfants, mon ami, ne t'ont donc point chassé?

NORCLÈTE.

La mort depuis longtemps en a privé Norclète.

LÉAR.

Que je te trouve heureux d'avoir une retraite!

NORCLÈTE, *avec une compassion tendre.*

Son sort me fait pitié.

LÉAR.

Sais-tu pourquoi les airs
Sont émus par les vents, rougis par les éclairs?
Pourquoi des monts au loin tu vois fumer la cime?

NORCLÈTE.

Non.

LÉAR, *avec un air de confidence et de mystère.*

Viens, approche-toi. J'ai commis un grand crime..
Tu recules, ami! je n'en murmure pas.

NORCLÈTE.

Ciel! qu'avez-vous donc fait?

LÉAR, *avec un attendrissement douloureux.*

J'eus une fille, hélas...
(prenant tout à coup un visage riant, et comme se souvenant de très-loin et avec effort.)
Oh! oui, je m'en souviens. Elle était jeune et belle.

LE COMTE, *montrant Léar, qui tombe tout à coup dans une espèce d'insensibilité et d'anéantissement.*

Il ne nous entend plus.

NORCLÈTE, *au comte.*

Ah! dites, que fait-elle?

LE COMTE.

Hélas! nous l'ignorons.

NORCLÈTE.

Avait-elle un époux?

LE COMTE.

Pourquoi, vieillard, pourquoi me le demandez-vous?

NORCLÈTE.

C'est qu'ici, dans le fond de ma caverne obscure,
Respire auprès de moi la vertu la plus pure.

LE COMTE.

Qui? parle.

NORCLÈTE.

Une beauté qui, douce et sans témoins,
Prodigue à mes vieux ans sa tendresse et ses soins.

LE COMTE.

Sa naissance?

NORCLÈTE.

A ses mœurs, à son voile champêtre,
Je crois que dans ces bois le destin l'a fait naître.

LE COMTE.

As-tu lu dans son cœur ses secrets sentiments?

NORCLÈTE.

Son cœur avec effort renferme ses tourments.
Elle dit quelquefois : « O mon père! ô mon père! »

LE COMTE, *en regardant Léar.*

Achève, achève, ô ciel! et finis sa misère.
(à Norclète.)
Qui l'a mise en tes mains?

NORCLÈTE.

Un jeune homme.

LE COMTE.

Son nom?

NORCLÈTE.

Edgard.

LE COMTE.

Mon fils! qu'il vienne.
(Norclète va promptement le chercher.)
(à Léar.)
Ah! reprends ta raison :
Réveille-toi, Léar. Dieux! veillez sur mon maître.
Qu'il résiste à sa joie!

SCÈNE VIII.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, NORCLÈTE, HELMONDE, EDGARD.

LE COMTE, *continuant.*
(apercevant Helmonde et Edgard.)
Ah! je les vois paraître.

HELMONDE.
O surprise! ô bonheur!

LE COMTE.
Mon fils!

EDGARD.
Mon père!

LE COMTE.
Edgard,
Va, tu peux hardiment t'offrir à mon regard.
(montrant Helmonde.)
Tes soins devaient sauver une tête si chère:
(montrant Léar.)
Le ciel a tout conduit. Vois ton prince.

HELMONDE.
O mon père!

LE COMTE.
Mon roi, c'est votre Helmonde. Ah! revenez à vous.
Sentez, sentez ses mains qui pressent vos genoux.

LÉAR, *égaré.*
De qui me parles-tu?

LE COMTE.
D'un objet plein de charmes,
Qui vous plaint, vous chérit, vous baigne de ses lar-
De votre fille. [mes,

LÉAR, *repoussant Helmonde avec horreur.*
O ciel!

HELMONDE.
Il ne me connait plus.

LÉAR, *à part.*
On nous a découverts; nous sommes tous perdus.
(à Helmonde.)
Sais-tu mon nom?

HELMONDE.
Léar.

LÉAR.
Que m'es-tu?

HELMONDE.
Votre fille.

LÉAR.
(toujours égaré.) *(croyant la voir.)*
Qu'on la charge de fers. Avancez, Volnérille.
(croyant voir Régane.)
Vous, Régane, approchez.
(s'adressant à Volnérille et à Régane, qu'il croit voir.)
Me reconnaissez-vous?
Qui vous donna le jour, votre sceptre, un époux?
(à Helmonde, croyant voir Volnérille.)
Et toi, qui contre Helmonde excitas ma vengeance,
Devant moi sans pitié tu traînas l'innocence:
(il va pour la saisir.)
Il est temps...

HELMONDE.
Arrêtez!

LÉAR.
Plus de pardon.

HELMONDE.
O cieux!

LÉAR, *en la saisissant.*
Je te traîne à ton tour au tribunal des dieux:
Les voilà tous assis pour juger des perfides.

LE COMTE.
Oubliez, s'il se peut des enfants parricides.

LÉAR.
Qui? moi, les oublier! Dieux, jugez entre nous!
Les accusés tremblants sont ici devant vous.
J'atteste avec serment, par ces mains paternelles,
Que toujours dans mon cœur je portai les cruelles.
Vous auriez dû donner à ces monstres affreux
Quelque enfant meurtrier qui m'aurait vengé d'eux.
Éclatez, il est temps; c'est moi qui vous implore:
Ne craignez pas pour eux que le sang parle encore:
Pour lancer votre arrêt, pour diriger vos coups,
Sur vos trônes sacrés je m'assieds avec vous.

LE COMTE.
Leur pitié quelquefois les porte à la clémence.

LÉAR.
Ah! je n'étais pas né pour aimer la vengeance.

HELMONDE, *au comte.*
Si j'osais lui parler?

LE COMTE.
Ah! son cœur surchargé
A besoin, par des pleurs d'être enfin soulagé.
Ne troublez point leur cours.

LÉAR. *(Il s'assied sur un débris de rocher.)*
Régane, Volnérille,
Avez-vous oublié que vous étiez ma fille?
Vous en coûtait-il trop de vous laisser toucher
Par mes tendres bienfaits qui venaient vous chercher?
N'avez-vous pas senti l'inévitable empire
Qu'exerce la bonté sur tout ce qui respire?
Le tigre, jeune encor, dans son antre cruel,
Ne porte point la dent sur le sein maternel:
Et vous m'avez chassé, la nuit, moi, votre père,
Qui n'a gardé pour lui que l'exil, la misère!
Si j'eus un trône, hélas! ce fut pour vous l'offrir.
Quel crime ai-je commis, que de trop vous chérir?

LE COMTE.
Vous pleurez!

LÉAR.
Oui, je pleure. Ah! je sens ma blessure.

Dans ces tristes forêts errer à l'aventure,
Sans secours, sans asile! ô père infortuné!
Dieux! ôtez-moi le cœur que vous m'avez donné.
(changeant de figure et de voix.)
Je ne pleurerai plus.

HELMONDE.

Il change de visage.

LE COMTE.

Il l'avait pressenti ce trouble et cet orage.
Madame, son tourment n'est pas près de finir.

HELMONDE.

Près de lui, mes amis, il faut nous réunir.

LÉAR.

(à Norclète.) *(au comte et à Edgard.)*
Vieillard, approche-toi. Vous, de vos mains pressantes,
Étouffez, s'il se peut leurs fureurs renaissantes.

HELMONDE.

Comme son cœur frémit!

LE COMTE.

De quel trouble il est plein!

LÉAR.

Arrachez, mes amis, ces serpents de mon sein!
Ah! dieux! Ah! je me meure!

HELMONDE.

Quel tourment il endure!

LÉAR.

Je sens leur dent cruelle élargir ma blessure:
Ils s'y plongent en foule, ils en sortent sanglants.

HELMONDE.

Ces monstres si cruels, ah! ce sont ses enfants!

LÉAR.

Les ingrats! les ingrats!

HELMONDE.

Mes amis, il succombe...
Dieux, daignez nous unir! Dieux, ouvrez-moi la tombe!

LÉAR.

Qu'entends-je?

HELMONDE.

Ma douleur.

LÉAR.

Ah! que ses traits sont doux!
Mon cœur est moins souffrant, moins triste auprès de vous.
Elle était de votre âge.

HELMONDE.

Eh! si le ciel propice
La rendant à vos vœux...

LÉAR.

Oh! voilà mon supplice.
Je n'oserai jamais...

HELMONDE.

Pourriez-vous bien, hélas!
Prête à vous embrasser, l'écarter de vos bras!

LÉAR.

Que dites-vous? ô ciel! je verrais ma victime...

HELMONDE.

Ne l'aimeriez-vous plus?

LÉAR.

Après, après mon crime
De ce fer à l'instant je m'immole à ses yeux.

HELMONDE, *aux genoux de Léar.*

Mais si, par ses respects, ses soins religieux,
Son amour...

LÉAR.

Écoutez: vous voyez ma misère:
Peut-être n'ai-je plus ma raison tout entière.
Je doute, je ne sais si je dois écouter
Un doux pressentiment qui cherche à me flatter:
C'est dans la sombre nuit un éclair qui me brille.
Un tendre instinct me dit que vous êtes ma fille;
Mais peut-être qu'aussi, pour calmer ma douleur,
Votre noble pitié cherche à tromper mon cœur...
Es-tu mon sang?

HELMONDE.

Mon père!

LÉAR.

O moment plein de charmes!

HELMONDE.

Helmonde est dans vos bras, voyez couler ses larmes

LÉAR, *tirant son épée, et voulant s'en percer.*

Hé bien! puisque tu l'es, voilà mon châtiment.

HELMONDE.

Que faites-vous, grands dieux!

LÉAR.

Je te venge.

HELMONDE.

Un moment!
Je vous trompais, seigneur; vous n'êtes point mon père.

LÉAR.

Oses-tu prendre un nom que la vertu révère?
Va, ne m'abuse plus; va, fuis loin de mes yeux.
Helmonde, hélas! n'est plus... et moi, je vois les cieux.
Ces cieux de qui les traits n'ont point frappé ma tête!
Arbres, renversez-vous! écrasez-moi, tempête!
Est-ce bien toi, cruel, dont l'injuste courroux
Proscrivit la vertu tremblante à tes genoux?
(les bras étendus vers le ciel.)
Ma fille, entends mes cris! vois le coupable en larmes!
Ma douleur, à tes yeux, peut-elle avoir des charmes?
Va, tes sœurs m'ont puni. Connais encor ma voix;
Je t'appelle, en mourant, pour la dernière fois.
Pardonne à ce vieillard que le remords déchire.
(Il tombe sans mouvement sur un débris de rocher.)
C'est son cœur qui te venge, et c'est là qu'il expire.

HELMONDE, *se jetant sur le corps de son père.*

Ah, dieux!

EDGARD, *courant vers Helmonde.*

Helmonde!

LE COMTE, *relevant Léar avec le secours de Norclète.*

Hélas! ô mon prince! ô mon roi!

HELMONDE.

Prenez soin de mon père, Edgard, et laissez-moi.

(au comte, à Norclète et à Edgard, en se joignant à eux.)

Amis, que je vous aide! O mon auguste père!
Que ne vois-je finir ma vie ou ta misère!
O ciel! dans son esprit ramène enfin la paix,
Et daigne à ses douleurs égaler tes bienfaits!

(Ils transportent Léar immobile dans la partie la plus profonde de la caverne, et on cesse de les voir.)

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre est le même qu'au troisième acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE DE KENT, EDGARD.

LE COMTE.

Oui, je l'avoue, Edgard, une cause si belle
Avait droit d'enflammer ton courage et ton zèle;
J'approuve avec transport tes desseins généreux :
Tous nos efforts, mon fils, sont dus aux malheureux.
Dis-moi, que fait ton frère?

EDGARD.

Il anime, il seconde
Les vengeurs vertueux de Léar et d'Helmonde.
Mais les moments sont chers. Je connais les chemins :
Remettons et la fille et le père en leurs mains.
Je pars, et, ramenant une vaillante élite,
Aussitôt vers mon camp j'assure leur conduite.
Quel sera le transport, l'espoir de nos héros,
En les voyant tous deux marcher sous nos drapeaux!
Tout enfin du succès semble m'offrir l'augure;
Des citoyens ligués au nom de la nature,
Un vieillard devant eux exposant sa douleur,
La majesté des ans, du trône, du malheur.
Oui, vers mon camp les dieux, ces dieux que j'en dois croire,
Déjà pour le venger appellent la victoire.
Quand viendra le moment de voler aux combats?

LE COMTE.

Mais comment dès ce jour l'emmener sur tes pas?
Comment charger son front du poids de la couronne,
Si pour jamais, mon fils, sa raison l'abandonne,
S'il traîne dans la honte un sceptre humilié,
Vil spectacle à la fois d'opprobre et de pitié?

EDGARD.

Ne désespérons point. Dans ce cœur trop sensible
L'orage s'est calmé par un éclat terrible.
La douceur du repos, par ses charmes puissants,
Vient enfin, sous nos yeux, d'enchaîner tous ses sens.
Qui sait si le sommeil, qui déjà dans ses veines
Fait couler sa fraîcheur et l'oubli de ses peines,
Ce sommeil qui, calmant les plus fougueux transports,
Assoupit tout dans l'homme, excepté le remords,
Ne rallumera point cette céleste flamme
Que des enfants ingrats ont éteinte en son âme?
Car son égarement n'est pas le triste fruit
D'un corps trop épuisé que l'âge enfin détruit;
C'est l'effet d'une plaie et profonde et cruelle
Que creusa dans son sein la douleur paternelle.
Je ne me trompe point; oui, j'ai vu dans ses traits
Briller quelques rayons de bonheur et de paix.

SCÈNE II.

LE COMTE DE KENT, EDGARD, HELMONDE.

HELMONDE.

Cher comte, enfin les dieux ont daigné, sur nos têtes,
Après tant de courroux, enchaîner les tempêtes :
Le jour n'est pas éteint; et son heureux retour
Pour les mortels encore annonce leur amour.
En jouirons-nous seuls? Si sa douce lumière
Pouvait, à son réveil, flatter l'œil de mon père!
Si cet œil, que des pleurs ont trop longtemps blessé,
Par ses tendres rayons se sentait caressé!
S'ils l'aidaient, par degrés, à reconnaître Helmonde!
Sur de faibles secours mon vain espoir se fonde;
Mais, quels qu'ils soient enfin, je les implore tous,
Et ma douleur au moins se consulte avec vous.

EDGARD.

Madame, il me suffit : je vais trouver Norclète :
Mes soins dans un moment vous auront satisfaite.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LE COMTE DE KENT, HELMONDE.

LE COMTE.

Madame, pardonnez, si mon fils à l'instant
Va rejoindre à grands pas le parti qui l'attend.
Il reviendra bientôt. Une escorte fidèle
Doit vous rendre aux vengeurs dont le cri vous appelle.

SCÈNE IV.

LE COMTE DE KENT, HELMONDE, LÉAR, EDGARD, NORCLÈTE.

(Edgard et Norclète apportent Léar endormi sur un lit de roseaux, et le placent vis-à-vis des rayons de l'aurore naissante qui pénètrent dans la caverne.)

LE COMTE, *à Helmonde.*

Mais voici votre père.

HELMONDE.
Ah, ciel!
EDGARD, *à Helmonde.*
Souffrez qu'Edgard
S'arme pour vous, madame, et presse son départ.
(*à Norclète.*)
Vous savez nos desseins. Toi, près de cette voûte,
Sous ces bois, ces rochers, regarde, observe, écoute.
Tout m'est suspect, ami, dans ces sombres forêts :
Épie, en te cachant, les mouvements secrets,
Le bruit le plus léger, la voix, le pas des traîtres,
Et reviens dans l'instant en avertir tes maîtres.
NORCLÈTE.
A mon zèle, seigneur, qu'un tel devoir est doux!
J'obéis à votre ordre, et je sors avec vous.
(*Il sort avec Edgard.*)

SCÈNE V.

LE COMTE DE KENT, HELMONDE, LÉAR.

HELMONDE.
Que pensez-vous, cher comte? Hélas! voilà mon père.
Son trouble est-il calmé? Que faut-il que j'espère?
Lisez-vous sur son front quelque présage heureux?
LE COMTE.
Je n'y remarque rien qui détruise vos vœux.
HELMONDE, *baisant doucement le front de Léar endormi.*
Tendre cœur de mon père, oh! puissent de ma bouche
Sortir de doux accents dont le charme te touche!
Qu'ils guérissent la plaie et les coups douloureux
Dont mes sœurs ont percé ce cœur trop généreux!
LE COMTE, *à part.*
Oh, ciel, que de vertus! Ame sensible et pure,
Sous quels indignes traits te peignit l'imposture!
HELMONDE.
Quand mes sœurs à ton sang n'auraient pas dû le jour,
Au cri de la pitié leur sexe était-il sourd!
(*en pleurant.*)
Mon père, étais-tu fait pour incliner ta tête
Sous le poids des torrents vomis par la tempête?
Hélas! je les ai vus, ce front, ces cheveux blancs,
Sous le feu des éclairs, insultés par les vents!
Quelle nuit en horreurs fut jamais plus fertile!
Au dernier des humains j'eusse ouvert un asile;
Et toi, mon père, et toi... voilà tous les secours
Que le ciel m'a prêtés pour conserver tes jours;
Ces bras qui t'ont reçu, la caverne où nous sommes,
Le mépris qui te cache à la fureur des hommes,
Ce déplorable lit, ces roseaux, que du moins
La pauvreté sensible offrit à tes besoins.
Ah! si par tes douleurs la raison t'est ravie,
Sans peine à te servir je consacre ma vie.
(*au comte.*)
Le jour de la raison peut-il se rallumer?
LE COMTE.
Il est des végétaux d'où l'art sait exprimer
Quelques sucs bienfaisants dont la puissance active
Rappelle en notre esprit sa clarté fugitive.
HELMONDE.
Admirables présents, végétaux précieux,
Pour guérir les mortels, nés du souffle des dieux,
Si vous pouvez m'entendre et sentir mes alarmes,
Fleurissez pour mon père, et croissez sous mes larmes!
Ne trompez pas mes vœux! et vous, sommeil, et vous,
Répandez sur ses yeux vos pavots les plus doux!
Que jamais leur fraîcheur ne baigne ma paupière
Que vous n'ayez rendu le repos à mon père...
Ah, cher comte! son front a paru s'éclaircir.
LE COMTE.
Daigne le ciel entendre un si juste désir!
HELMONDE.
Si sa faible raison se ranimait encore!
Le calme de ses traits peut-être en est l'aurore.
Mais il s'éveille.
LÉAR.
O ciel! quel spectacle nouveau!
Pourquoi me forcez-vous à sortir du tombeau?
(*charmé par les rayons de l'aurore.*)
O la douce lumière!.. Ah! d'où reviens-je? où suis-je?
Ce jour, ce lieu, ce corps, tout me semble un prestige;
Tout chancelle et s'échappe à mes yeux incertains;
Je n'ose qu'en tremblant me fier à mes mains.
Dans cet état honteux j'ai pitié de moi-même.
HELMONDE.
Regardez-moi, seigneur; songez que je vous aime.
LÉAR.
Ah! ne m'insultez pas.
(*Il va pour se mettre aux pieds d'Helmonde.*)
HELMONDE, *le relevant.*
Seigneur, que faites-vous?
C'est à moi qu'il convient d'embrasser vos genoux.
LÉAR.
Vous voyez, je suis faible.
HELMONDE.
Hélas!
LÉAR.
Ma fin s'apprête;
Les ans se sont en foule entassés sur ma tête.
Daignez me protéger.
HELMONDE.
Contre qui?
LÉAR.
Contre.... Hé quoi?
Vous ne savez donc pas leur complots contre moi?
HELMONDE.
Quels sont vos ennemis?

LÉAR.

Attendez... ma mémoire...
Je ne m'en souviens plus.

HELMONDE.

De votre antique gloire
On parle quelquefois.

LÉAR.

Vous le croyez ? ce bras
S'est souvent signalé jadis dans les combats.

HELMONDE.

Quels drapeaux suiviez-vous dans votre ardeur guer-
Auriez-vous été roi ? [rière ?

LÉAR.

Roi? non ; mais je fus père.

HELMONDE.

Sans doute vous plaignez les pères malheureux ?

LÉAR.

Mon cœur s'est de tout temps intéressé pour eux.
Ce nom me plaît toujours ; il a pour moi des charmes.

HELMONDE.

Hélas! j'en connais un bien digne de mes larmes?

LÉAR.

Est-ce le vôtre?

HELMONDE.

Ah, dieux !

LÉAR.

Vous versez des pleurs.

HELMONDE.

Oui.

LÉAR.

Pourquoi, si vous l'aimez, n'être pas avec lui ?
Est-il dans ces climats ? est-il vivant encore?

HELMONDE.

Il vit.

LÉAR.

Quel est son nom?

HELMONDE.

Léar.

LÉAR.

Léar ! J'ignore
Ce qu'il peut être..

HELMONDE, *à part*.

Hélas !

LÉAR.

Et vous connaît-il ?

HELMONDE.

Non.

LÉAR.

Pourquoi?

HELMONDE.

Ses longs malheurs ont troublé sa raison.

LÉAR.

Il a donc bien souffert? Eh ! qui les a fait naître ?

HELMONDE.

De coupables enfants qu'il aima trop peut-être.

LÉAR.

Des enfants ! en effet, ils sont tous des ingrats.
Mais vous, à ces cœurs durs vous ne ressemblez pas:
Vous respectez les dieux, vous aimez votre père ?

HELMONDE.

Quel présent plus sacré m'ont-ils fait sur la terre !

LÉAR.

Ah! s'ils m'avaient donné deux filles comme vous !
Mais, hélas !..

HELMONDE.

Achevez.

LÉAR.

Ils m'ont, dans leur courroux,
Donné deux monstres qui...

HELMONDE.

Parlez : qui...

LÉAR, *avec un souvenir confus*.

Leurs visages,
Leurs traits me sont présents.

HELMONDE.

Songez à leurs outrages.
Ne vous souvient-il plus qu'on vous ait offensé?

LÉAR.

Oui...d'un palais...la nuit...je crois qu'on m'a chassé.

HELMONDE

Vous rappelleriez-vous le nom de votre fille?

LÉAR.

C'est... Régane... Oui, Régane.

HELMONDE.

Et l'autre?

LÉAR.

Volnérille.

HELMONDE, *montrant le comte*.

Les traits de ce guerrier ne vous frappent-ils pas ?

LÉAR.

C'est mon ami, c'est Kent ; il a suivi mes pas.
(*à Helmonde, comme s'il se la rappelait confusément.*)
Mais vous?

HELMONDE.

Je ne suis point, hélas ! une étrangère.

LÉAR.

Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez un père ?

HELMONDE.

Oui.

LÉAR.

Qu'il vivait encor, qu'il était malheureux,
Que vous l'aimiez ?

HELMONDE.

Sans doute.

LÉAR.

Eh ! quel revers affreux
Vous a donc séparés... Mes souvenirs reviennent.

Avez-vous des sœurs?

HELMONDE. (*à part.*)

Oui... Ciel, que mes vœux l'obtiennent!
Sa raison va renaître : accomplis ton dessein!

LÉAR.

Mon cœur frémit, s'élance, il bondit dans mon sein.
Oui, vous avez des sœurs. Mon esprit se rappelle
Que leur cédant mon trône... il s'égare, il chancelle,
Sa clarté disparait. Dieux! fixez ce flambeau,
Ou plongez-moi vivant dans la nuit du tombeau!
(*à Helmonde.*)
Que vous disais-je? Hé bien!... Ah! daignez m'en in-[struire.
Je crois qu'enfin pour moi ma raison vient de luire.
O qui que vous soyez, ne m'abandonnez pas,
Aidez-moi par pitié!

HELMONDE.

Je vous disais... hélas!

LÉAR.

Oui, vos pleurs, je le vois, cachent quelque mystère.
Quel est votre pays, votre nom, votre père?
O doux espoir!.. Grand dieux! s'il n'est pas une er-[reur,
Rendez-moi ma raison, pour sentir mon bonheur.
(*au comte de Kent.*)
Mon ami, je mourrai de l'excès de ma joie.

LE COMTE, *bas à Helmonde.*

Redoutez les transports où son âme se noie.

HELMONDE..

Vers son sein malgré moi mes bras sont emportés;
Je ne résiste plus.

LÉAR.

Mon cœur parle.

LE COMTE, *à Helmonde.*

Arrêtez!

HELMONDE.

La nature m'entraine.

LÉAR.

Et moi, le sang m'éclaire.

HELMONDE.

Reconnaissez Helmonde.

LÉAR.

O ma fille!

HELMONDE.

O mon père!
Nous voilà réunis : oubliez vos malheurs;
Confondons nos destins et notre âme et nos pleurs.

LÉAR.

Larmes de mon enfant, coulez sur ma blessure;
Dans ce cœur paternel consolez la nature;
Coulez avec lenteur sur ses replis sanglants,
Que la dent des ingrats déchira si longtemps.
Oui, je sens que tes pleurs, en baignant mon visage,
M'ont rendu ma raison, m'en font chérir l'usage.
Oh! reste sur mon sein. Vingt siècles de tourment
Seraient tous effacés par un si doux moment.
Dieux! veillez sur ses jours. Dieux! pour faveur dernière,
Que j'expire en ses bras du bonheur d'être père!

HELMONDE.

Ils viennent d'exaucer mon plus tendre désir :
Pour vous, auprès de vous, je veux vivre et mourir.

LÉAR.

Hélas! dans quel état, ma fille, es-tu réduite?

HELMONDE.

Seigneur, de vos destins laissez-moi la conduite.
Vos tyrans sont haïs, vos défenseurs sont prêts :
Edgard les a pour nous cachés dans ces forêts.
Pour vous mettre en leurs mains il va bientôt paraî-[tre.
Voici, voici l'instant de détrôner un traître.
De la couronne encor votre front va s'orner.

LÉAR.

Je pourrai donc, ma fille, enfin te la donner.
O noble et brave Edgard!

LE COMTE.

Je réponds de son zèle.

LÉAR.

Il est né de ton sang, il doit m'être fidèle.

HELMONDE.

Il veilla sur mon sort dans mon adversité.

LÉAR, *au comte.*

Et toi, dans mon malheur, tu ne m'as pas quitté.
Vous serez les vengeurs de Léar et d'Helmonde.

SCÈNE VI.

LE COMTE DE KENT, HELMONDE, LÉAR, NORCLÈTE.

NORCLÈTE.

Madame, en parcourant cette forêt profonde,
J'ai su, par un soldat que m'offrait le hasard,
Que le duc est tout prêt à marcher contre Edgard.
Régane, m'a-t-il dit, irrite sa colère,
Et ces bois vont servir de théâtre à la guerre.
Il croit que dans ce jour la perte du combat
Va soulever contre eux le peuple et le soldat;
Que ce peuple en secret n'attend que leur disgrâce
Pour rappeler Léar et le mettre à leur place.
Je revenais vers vous, prompt à vous informer
D'un avis important qui peut vous alarmer,
Lorsque j'ai vu soudain, troublé par leurs approches,
Des soldats par le duc envoyés sous ces roches,
Qui, d'un front attentif et d'un air curieux,
Partout semblaient porter leur esprit et leurs yeux.
Il n'en faut point douter, l'on cherche à vous sur-[prendre.

HELMONDE, *à Léar.*

A mes justes désirs, seigneur, daignez vous rendre.
Je ne crains que pour vous : moi, sous ce vêtement,
Je puis à leur recherche échapper aisément.

Hélas ! c'est à vous seul que leur fureur s'attache.
Dans cet antre profond souffrez que je vous cache.

LÉAR.

Me cacher !

LE COMTE, *montrant Helmonde à Léar.*

Eh ! seigneur, regardez son effroi.

LÉAR, *en suivant Helmonde.*

Allons, défends mes jours, je cède; ils sont à toi.
(*Il s'enfonce dans la caverne avec Helmonde.*)

SCÈNE VII.

LE COMTE DE KENT, NORCLÈTE.

LE COMTE.

O vous, dieux immortels, arbitres des batailles,
Verriez-vous d'un même œil Léar et Cornouailles :
Leur cause est différente, et vous la connaissez.
Chaque parti s'approche, il est temps, prononcez.
L'honneur d'un tel combat m'est interdit peut-être :
Vengez par mes deux fils les affronts de mon maître.
Les moments les plus vifs et les plus dangereux,
Les postes du péril, je les retiens pour eux.
Mais, hélas ! protégez et leurs jours et leur gloire,
Ou payez-moi du moins leur sang par la victoire.
Vous n'entendrez de Kent ni plainte ni soupir,
S'ils ont eu pour leur roi le bonheur de mourir.

SCÈNE VIII.

LE COMTE DE KENT, NORCLÈTE, HELMONDE.

HELMONDE.

Je respire, cher Kent : le creux d'un chêne antique,
Où d'un obscur détour conduit la route oblique,
Vient de cacher mon père ; et c'est là, dans la nuit,
Qu'il pourra se soustraire à l'œil qui le poursuit.

SCÈNE IX.

LE COMTE DE KENT, NORCLÈTE, HELMONDE, OSWALD, SOLDATS DE SA SUITE.

OSWALD.

Qui demeure en ces lieux ?

NORCLÈTE.

Moi.

OSWALD.

Votre nom ?

NORCLÈTE.

Norclète.

OSWALD, *montrant le comte.*

Quel est cet étranger ?

NORCLÈTE.

Cherchant une retraite,
Il a trouvé ce toit : je me suis acquitté
Des devoirs naturels de l'hospitalité.

OSWALD, *en montrant Helmonde.*

Cette fille ?

NORCLÈTE.

Est la mienne.

OSWALD.

On dit que ces bois sombres
Cachent un fugitif égaré sous leurs ombres.

HELMONDE.

Quel est ce fugitif?

OSWALD.

Léar.

HELMONDE.

Ah ! ses malheurs
Auront fini ses jours réservés aux douleurs.

OSWALD.

Auriez-vous de sa mort entendu la nouvelle ?

HELMONDE.

Le bruit en a couru ; je le crois trop fidèle.

OSWALD, *à ses soldats.*

Remplissons nos devoirs : sous ce long souterrain
Voyez ; cherchez partout, vos flambeaux à la main.
(*Les soldats allument leurs flambeaux à une lampe qui brûle dans la caverne ; Oswald descend avec eux dans la partie intérieure du fond, et ils en visitent tous les détours.*)

HELMONDE, *au comte de Kent, à voix basse, en tremblant.*

Ils vont tout observer sous ces voûtes secrètes.

LE COMTE, *aussi à voix basse.*

Dérobez et la crainte et le trouble où vous êtes.

HELMONDE.

Grands dieux ! vous m'entendez !

NORCLÈTE.

Ah ! malgré moi je sens
La terreur me saisir, et glacer tous mes sens.

OSWALD.

(*Aux soldats qui reviennent avec lui.*) (*à Norclète.*)
Léar n'est point ici. Sortons. Vieillard, écoute :
Si Léar, par ses pleurs, sous cette horrible voûte,
Vient implorer la nuit, tremblant, saisi d'effroi,
La grâce d'y fouler ces roseaux près de toi,
Sois sourd à sa prière, et demeure inflexible.

HELMONDE.

Il est donc menacé d'un péril bien terrible ?

OSWALD.

Si jamais Cornouaille est maître de son sort...

HELMONDE.

Hé bien ! son traitement, quel sera-t-il ?

OSWALD.

La mort.

(*Helmonde tombe évanouie entre les bras de Norclète.*)

OSWALD, *regardant Helmonde.*

Sa douleur m'est suspecte et me cache un mystère.
(à ses soldats.)
Qu'on l'emmène.

LE COMTE, *en tirant son épée.*

Arrêtez !

OSWALD.

Que prétendez-vous faire?

LE COMTE.

Je la défendrai seul.

OSWALD.

Tes efforts seront vains.
Soldats, sans plus tarder, tirez-la de ses mains.

LE COMTE.

Osez-vous bien, cruels...

OSWALD.

Obéissez sur l'heure.

LE COMTE.

Avant qu'on me l'arrache, il faudra que je meure.
Mes bras, mes faibles bras sur son corps attachés...

SCÈNE X.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, NORCLÈTE, HELMONDE, OSWALD, SOLDATS DE SA SUITE.

LÉAR, *avec douleur et abandon.*

Me voici, me voici : c'est moi que vous cherchez :
On me peut aisément connaître à ma misère ;
C'est moi qui suis Léar, c'est moi qui suis son père.
Ce vieillard généreux, par son zèle animé,
C'est Kent : son seul forfait est de m'avoir aimé.
(montrant Helmonde.)
Sauvez ma fille et lui; mais moi, que je périsse !
Mon gendre et ses deux sœurs vous paieront ce service.
Tuez-moi par pitié ; brûlez ces cheveux blancs,
Ce chêne dont le tronc m'a reçu dans ses flancs.
(à Helmonde.)
Hélas ! nous n'aurons pas gémi longtemps ensemble!

HELMONDE.

Ah ! plutôt tous les trois que la mort nous rassemble!
(en montrant les soldats.)
Suivons leurs pas, mon père.

OSWALD.

Allons, je l'ai promis,
Au duc, qui les attend, livrer ses ennemis.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre est le même qu'aux troisième et quatrième actes.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC DE CORNOUAILLES, OSWALD; GARDES.

LE DUC *fait signe à ses gardes de se retirer : ils se retirent.*

Ministre intelligent de ma fureur secrète,
Toi qui lis mes terreurs dans mon âme inquiète,
Qui, sur le moindre signe expliquant mon courroux,
Perces d'abord le sein que j'indique à tes coups,
Oswald, mon cher Oswald, grâce à ta diligence,
Léar avec sa fille est donc en ma puissance !
Voilà cette caverne où, loin de tous les yeux,
Ils dirigeaient sans bruit leurs complots odieux,
Où, sous l'obscurité d'une forêt profonde...

OSWALD.

Seigneur, seule en ces bois j'ai fait garder Helmonde
Elle est près de ces lieux ; Léar, en ce moment,
S'abandonne aux erreurs d'un doux égarement ;
Mais, s'il revient à lui, d'abord occupé d'elle,
Par des cris douloureux je crains qu'il ne l'appelle.
Vos soldats au combat sont tout prêts à marcher ;
Mais Edgard semble fuir, et n'ose vous chercher.
Votre épouse, seigneur, ici prompte à se rendre,
S'avance sur mes pas, et vous allez l'entendre.

LE DUC.

Il suffit, cher Oswald ; sois prêt, et te souviens
D'exécuter d'abord ses ordres et les miens.
Le sort va de mes coups servir la hardiesse
Et je peux... Laisse-nous, j'aperçois la duchesse.
(Oswald sort.)

SCÈNE II.

LE DUC ET LA DUCHESSE DE CORNOUAILLES.

LE DUC.

Madame, il était temps que, servant mes desseins,
Oswald remît Léar et sa fille en mes mains :
Quelques moments plus tard, je n'en étais plus maître,
Ils passaient dans un camp, sous les drapeaux d'un traître,
Qui de son camp, déjà soulevé contre nous,
Par leur présence encore aigrirait le courroux.
Il voit avec dépit, malgré sa viligance,
Leur prompt enlèvement tromper son espérance.
Non, je ne crains plus rien.

RÉGANE.

Tous ses soldats troublés
Dans ces sombres forêts sont, dit-on, rassemblés.

LE DUC.

Vous les verrez bientôt me demander leur grâce,
Et d'un chef imprudent abandonner l'audace.
Mon camp, prêt à marcher, veille et me répond d'eux.

RÉGANE.

Léar pour nous peut-être est encor dangereux.

LE DUC.

Que craindre d'un vieillard que réclame la tombe,
Dont la raison s'éteint, dont le parti succombe,
Qui présente, immobile, à l'œil épouvanté,
La misère, l'enfance et la caducité!
Non, non, ce n'est point lui qui cause mes alarmes.

RÉGANE.

Est-ce Helmonde?

LE DUC.

Elle-même, oui : ses soupirs, ses larmes,
Des sujets toujours prêts à s'armer contre nous,
Ces titres que le sang lui donne comme à vous,
Son malheur, sa beauté, je ne sais quel empire
Qui naît de ce mélange, et dont le charme attire;
Pour un père opprimé cet amour prétendu
Dont le bruit imposant s'est partout répandu:
Oui, jusqu'à son nom seul, tout excite ma crainte.

RÉGANE.

Ne pouvez-vous, seigneur, en repousser l'atteinte?

LE DUC.

Je le voudrais, sans doute.

RÉGANE.

Hé quoi! douteriez-vous
Du forfait qui la rend criminelle envers nous?
N'est-ce pas elle enfin dont l'insolente audace
Vient d'armer vos sujets, aspire à notre place,
Qui d'avance en son cœur dévorait notre rang,
Et va couvrir ces bords de carnage et de sang?
Mais c'est peu d'un combat; craignez ses artifices.
Votre cour, votre camp, sont pleins de ses complices:
Tout est danger pour nous. Voyez avec quel art
Elle a, sans se montrer, séduit Lénox, Edgard!
Je n'en cite que deux; mille autres peuvent l'être.
Vous savez si les cœurs sont aisés à connaître;
Si près de nous sans cesse un zèle insidieux
Y fait mentir la voix, et le geste, et les yeux.
Un revers peut soudain tromper notre espérance,
Et même contre nous tourner notre puissance.
Helmonde vit encore : avant de la juger,
Il faut tout éclaircir, la voir, l'interroger,
Prononcer en pleurant un arrêt nécessaire,
Du grand nom de justice en couvrir le mystère,
Et faire ainsi tomber, sous le glaive abattu,
Ce fantôme enchanteur d'une fausse vertu.
Voilà le seul remède où mon espoir se fonde.

LE DUC.

(*Les gardes paraissent.*)
Gardes, que dans l'instant on nous amène Helmonde.
(*Les gardes sortent.*)

RÉGANE.

Mon esprit sur un point voudrait être éclairci :
Vous m'entendez, je pense! Oswald ..

LE DUC.

Il est ici.
Il n'attend que mon ordre.

RÉGANE, *à part, apercevant Helmonde.*

Allons... Elle s'avance :
D'un courroux trop ardent domptons la violence.

SCÈNE III.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, HELMONDE; GARDES.

LE DUC.

Madame, à notre aspect, votre cœur agité
Conçoit, par ses complots, ce qu'il a mérité :
S'il se sent criminel, il sait ce qu'il redoute.

HELMONDE.

Vous êtes tout-puissant; je dois frémir sans doute :
Mais, quel que soit mon sort, j'ai rempli mon devoir.
Il n'est plus qu'un malheur qui me puisse émouvoir:
Je sens s'ouvrir mon âme aux plus vives alarmes,
Et ce n'est pas sur moi que je verse des larmes.
Hélas! songez du moins, quand je m'offre à vos coups,
Qu'un vieillard vous implore, et tombe à vos genoux;
Il y courbe, en tremblant, sa tête paternelle.
Souffrez que, sans témoin, à sa douleur fidèle,
Dans mes bras quelquefois il puisse s'attendrir,
Et, déjà dans la tombe, achever d'y mourir.
A la même pitié je ne dois pas prétendre :
Mais si le sang aussi pour moi se fait entendre,
Ne m'ôtez pas, ma sœur (leur terme n'est pas loin),
Quelques jours malheureux dont mon père a besoin;
Quand il ne sera plus, tranchez soudain ma vie :
Sans crainte alors...

RÉGANE.

De tout je veux être éclaircie.

HELMONDE.

Que me demandez-vous?

LE DUC.

Par quels moyens, pourquoi
Le bras de mes sujets s'est-il levé sur moi?

HELMONDE.

Hélas... !

LE DUC.

Parlez, madame.

RÉGANE.

Où donc est ce courage

Qui d'un père opprimé devait venger l'outrage?
Ce cœur si généreux l'a-t-il déjà perdu?

HELMONDE.

S'il m'avait pu trahir, vous me l'auriez rendu.

RÉGANE.

Il est plus d'un secret dont il faut nous instruire;
Et dans de tels forfaits...

HELMONDE.

Je vais tous vous les dire.
J'aime, j'aime mon père. Au bruit de ses malheurs,
J'ai voulu le venger; j'ai senti ses douleurs:
La cour, le peuple, Edgard, tous ont plaint son injure.
J'ai pour mes conjurés le ciel et la nature.

LE DUC.

Vous attendiez Léar dans cet antre odieux?
Qui l'a guidé vers vous?

HELMONDE.

Les éclairs et les dieux.

LE DUC.

Qui corrompit Edgard?

HELMONDE.

L'aspect de mes misères.

LE DUC.

Vos complices?

HELMONDE.

Tous ceux qui respectent leurs pères.

LE DUC.

Leurs noms?

HELMONDE.

Je les tairai.

LE DUC.

Je veux les découvrir.

RÉGANE.

Les plus cruels tourments...

HELMONDE.

Ma sœur, je sais mourir:
Vers un si beau trépas je marche enorgueillie.
On cache ses forfaits; les miens, je les publie.
Eh! qu'avais-je besoin d'enflammer vos sujets?
Ils couraient tous en foule appuyer mes projets;
Ils semblaient tous venger leur père et leur injure.
Le peuple avec transport sent toujours la nature.
Tremblez, ingrats, tremblez: j'arme ici contre vous
Les pères, les enfants, les femmes, les époux.
(*au duc.*)
Tyran, tu répondras des destins de mon père;
Te voilà de ses jours comptable à l'Angleterre.
Tu frémiras peut-être en ordonnant les coups.
Que dis-je! ah! pardonnez; je tombe à vos genoux.
Vous n'avez rien à craindre: oubliez mon offense;
Vous pouvez sans péril écouter la clémence.
Duc, soyez généreux: souvenez-vous, hélas!
Que Léar vous donna sa fille et ses états.
Ah, ma sœur! apaisez sa fureur vengeresse.
Du saint nœud de l'hymen attestez la tendresse;
Si vous craignez leurs coups, pour désarmer nos dieux,
Ma sœur, voyez mes bras étendus vers les cieux:
J'oublierai mes affronts, ma fuite, ma misère;
Non, je ne vous hais pas, si vous aimez mon père.

SCÈNE IV.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, HELMONDE; GARDES; LÉAR, LE COMTE DE KENT.

LÉAR, *derrière le théâtre.*

Ma fille, entends ma voix!

HELMONDE, *au duc.*

Ah! plaignez ses malheurs.
Il m'apporte en mourant ses dernières douleurs:
Hélas! vous n'aurez pas besoin d'un parricide.

LÉAR, *entrant sur la scène avec un égarement paisible et plein de tendresse.*

Vers vous, mes chers enfants, c'est le ciel qui me [guide.
(*en mettant Régane entre les bras du duc.*)
Cher duc, voilà mon sang, et je te l'ai donné.
Je ne me repens pas de t'avoir couronné.

HELMONDE.

Voilà donc l'ennemi que vous avez à craindre!
Mais son malheur vous touche, et vous semblez le plaindre.

SCÈNE V.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, HELMONDE; GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES; LÉAR, LE COMTE DE KENT, LE DUC D'ALBANIE; GARDES DU DUC D'ALBANIE.

LE DUC D'ALBANIE.

Duc, tout prêt à tenter le destin des combats,
Le camp d'Edgard s'approche et croît à chaque pas.
Tremblez qu'à ses désirs le succès ne réponde.
On s'arme pour Léar, on idolâtre Helmonde;
Tout respire et la guerre et la haine et l'effroi.
Tandis qu'il en est temps, empêchez, croyez-moi,
Que le sort contre vous ne médite un outrage,
Que ces rochers bientôt ne fument de carnage.
Pour prévenir, seigneur, ces combats inhumains,
Daignez remettre Helmonde et Léar en mes mains.
Je brigue ce dépôt. Et d'abord, à ce titre,
Je réponds de la paix, et je m'en rends l'arbitre:
Edgard se soumettra.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Qu'avec des révoltés
L'honneur d'un souverain descende à des traités!
Approuvez bien plutôt ma trop juste colère.

LE DUC D'ALBANIE.

(*montrant Helmonde.*) (*montrant Léar.*)
Duc, voilà notre sœur, et voilà notre père.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Le nom de souverain n'est-il donc rien pour vous?

LE DUC D'ALBANIE.

Le sang et la nature ont leurs droits avant nous.

(*montrant Léar et Helmonde.*)

Puis-je les emmener? Quelle est votre réponse?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Sur leur sort, quel qu'il soit, c'est moi seul qui pro-
Je les garde, seigneur. |nonce.

LE DUC D'ALBANIE.

Ils sont en sûreté?

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Je sais ce qui convient à ma tranquillité.

LE DUC D'ALBANIE.

J'ai fait ce que j'ai dû, seigneur, je me retire.
Chacun a ses desseins: je n'ai plus rien à dire.
Puisse le ciel bientôt prononcer entre nous!
Mais par aucun lien je ne tiens plus à vous.
Adieu, seigneur.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Adieu.

Le duc d'Albanie sort avec ses gardes.

SCÈNE VI.

LE DUC DE CORNOUAILLES, RÉGANE, HELMONDE; GARDES DU DUC; LÉAR, LE COMTE DE KENT.

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Je crains peu sa vengeance.
La force est dans mes mains.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS; STRUMOR.

STRUMOR, *au duc.*

Seigneur, Edgard s'avance,
Il renverse, il détruit vos bataillons épars;
Et va bientôt ici porter ses étendards:
Tout fuit devant ses coups, et déjà la victoire...,

LE DUC DE CORNOUAILLES.

Courons à ce rebelle en arracher la gloire!
Vous, Régane, écoutez.

(*Il parle bas à la duchesse.*)

RÉGANE.

Il suffit.

LE DUC DE CORNOUAILLES, *aux gardes qui sont dans l'enfoncement.*

Vous, soldats,

(*leur montrant Léar et Helmonde.*)

Restez, veillez sur eux, et ne les quittez pas.

(*Il sort avec Strumor d'un côté, et Régane sort de l'autre.*)

SCÈNE VIII.

HELMONDE, LÉAR, LE COMTE DE KENT; GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES.

LÉAR, *à Helmonde et au comte.*

Vous m'aimez, vous?

LE COMTE.

Hélas!

HELMONDE

En doutez-vous, mon père?

LÉAR.

Ma fille, non, jamais tu ne me fus plus chère.
Quel que soit mon destin, je vivrai près de toi;
Je ne me plaindrai plus.

SCÈNE IX.

HELMONDE, LÉAR, LE COMTE DE KENT; GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES; OSWALD, SOLDATS DE SA SUITE.

OSWALD, *à Helmonde.*

Madame, suivez-moi.

HELMONDE, *montrant Léar.*

Vous venez nous chercher tous les deux?

OSWALD.

Non, madame.

HELMONDE.

Quoi! seule! La terreur est au fond de mon âme.
Cher Kent... vous m'entendez...

LE COMTE, *avec des larmes qu'il s'efforce de retenir.*

Hélas!

HELMONDE, *d'une voix basse et très-éteinte, pour n'être pas entendu de Léar.*

Plus affermi,
Vivez, fermez sans moi les yeux de votre ami;
Réservez pour lui seul toute votre tendresse.
Mais cachez-lui surtout... C'est assez... Je vous laisse.

LÉAR.

Tu me quittes?

HELMONDE.

Bientôt je reviens en ce lieu.

LÉAR.

Si j'attendais longtemps...

HELMONDE.

Adieu, mon père; adieu.

(*Oswald la fait environner de ses soldats, et l'emmène.*)

SCÈNE X.

LÉAR, LE COMTE DE KENT; GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES.

LÉAR.

Kent... je la reverrai?

LE COMTE.

Le ciel qui nous rassemble
Va, pour toujours, seigneur, nous réunir ensemble.

LÉAR.

Quel bonheur ! se chérir, ne se jamais quitter !
Sous ce toit innocent tous les trois habiter !
Dans ces jours de douleur et de crime où nous sommes,
Du moins dans ces déserts, nous échappons aux hommes.
(*croyant voir revenir Helmonde.*)
Ah, ma fille ! c'est toi ! Doux charme de mes maux,
Reviens auprès de moi t'asseoir sur ces roseaux.
Oh ! oui, si je te perds, il faut m'ôter la vie !

SCÈNE XI.

LÉAR, LE COMTE DE KENT; GARDES DU DUC DE CORNOUAILLES; LE DUC DE CORNOUAILLES, EDGARD, *enchaîné*; UN SOLDAT DU DUC, UN AUTRE SOLDAT, SOLDATS OU ARMÉE DU DUC DE CORNOUAILLES.

(*Ces soldats entrent d'un air de triomphe, avec leurs drapeaux victorieux, et ceux qu'ils ont pris dans le combat.*)

LE DUC, *tenant à la main son épée sanglante.*

Dans les flots de leur sang ma main s'est assouvie.
J'ai paru ; la victoire a volé sur mes pas.
(*à Edgard.*)
Perfide, à ma fureur tu n'échapperas pas.
Lénox est dans mes fers.

EDGARD.

Quoi ! tyran que j'abhorre !
Quoi ! le ciel t'a fait vaincre, et je respire encore !
De mon trépas du moins, cruel, hâte l'instant.

LE DUC.

Tes vœux seront remplis : c'est la mort qui t'attend.
Je n'écouterai plus ni pitié ni nature.
(*à Léar.*)
Vieillard, tu gémiras dans une tour obscure.
(*au comte.*)
Toi, dans les mêmes fers, expire auprès de lui.

LÉAR, *au duc.*

Hélas ! ma fille au moins me servira d'appui.

LE DUC.

Ta fille ! elle n'est plus.

LÉAR.

Ma fille !

EDGARD.

O ciel !

LE COMTE.

Barbare !

EDGARD.

Ce parricide affreux, ta bouche le déclare !

LE DUC.

Oui, d'Oswald dans son sang les bras se sont trempés :
Je ne crains plus rien d'elle, et les coups sont frappés.

LÉAR.

Tigre, tu m'as rendu ma raison tout entière.
C'en est donc fait, ô ciel ! j'ai cessé d'être père.
(*tombant évanoui sur le débris d'un rocher.*)
Mon Helmonde n'est plus !

LE DUC.

Qu'on l'emporte, soldats.

LE COMTE.

Barbare, achève enfin tous tes assassinats !
Reviens à toi, Léar, prends la main de ton guide.
(*montrant Léar.*) (*montrant le duc.*)
O ciel ! voilà le père, et voilà l'homicide !
La couronne, le jour, il leur a tout donné ;
Et ce sont ses enfants qui l'ont assassiné !

EDGARD, *dans les bras du comte.*

Mon père !

LE COMTE.

Cher Edgard !

LE DUC.

Allons, qu'on les sépare :
Emmenez-les, soldats.

EDGARD.

Je resterai, barbare !
De quel front oses-tu commander en ces lieux,
Où ton froid parricide a fait pâlir les dieux ?
Vois ces nobles guerriers, avilis par ta gloire,
Pleurer de leurs drapeaux la honte et la victoire.
Helmonde a donc péri ! ses mânes irrités
Vont demander vengeance, et vont être écoutés.
Tyran, tu braves tout ; ton pouvoir te rassure ;
Mais tu n'as pas vaincu ces dieux et la nature,
La nature indomptable, et qui, dans sa fureur,
Hors de son sein sacré te jette avec horreur.
Soldats, à mon secours !

UN DES SOLDATS DU DUC, *passant du côté d'Edgard.*

J'embrasse ta défense ;
Je combattrai pour toi !
(*Des soldats en assez grand nombre passent à la fois du côté d'Edgard.*)

LE DUC.

(*Ses soldats, en beaucoup plus grand nombre, et prêts à combattre, restent auprès de lui. Il est à leur tête l'épée à la main.*)
(*au parti d'Edgard.*)
Tremblez, traîtres !

EDGARD.

Vengeance !
(*aux soldats du duc.*)
Amis, quoi ! vous servez sous un monstre odieux,
Couvert du sang d'Helmonde, abhorré par les dieux,
Les dieux qui vont sur vous envoyer leur colère !
(*au duc, montrant Léar, et s'avançant vers lui.*)
Il te manque un forfait : monstre, égorge ton père.

LÉAR, *revenant à lui au nom de père, avec joie et un reste d'égarement.*

Oui, je le suis.

LE DUC, *furieux.*

Hé bien !...

UN AUTRE SOLDAT DU DUC.

Meurs, traître !

(*Il le désarme, et tourne son épée contre lui, prêt à le percer.*)

EDGARD, *voyant le danger du duc, et courant au soldat qui va le tuer.*

Il est ton roi.

(*Tous les soldats du duc l'abandonnent; ils se rangent dans l'instant du parti d'Edgard, et tombent avec respect aux pieds de Léar; ils baissent devant lui leurs armes, et inclinent leurs drapeaux.*)

LE DUC.

Où suis-je?

EDGARD, *aux soldats qui sont aux pieds de Léar.*

Quelle gloire et pour vous et pour moi!

(*au duc.*)

Te voilà seul, sans arme, en butte à leur furie.
C'est moi qui, dans les fers, dispose de ta vie.
Est-il un ciel vengeur? Parle, reconnais-tu
L'invincible pouvoir qu'il donne à la vertu ?
Va trouver tes pareils, Régane et Volnérille.

(*aux soldats.*)

Qu'on l'entraîne, soldats.

(*Les soldats l'entraînent aussitôt.*)

SCÈNE XII.

LÉAR, LE COMTE DE KENT, EDGARD; GARDES ET SOLDATS DU DUC DE CORNOUAILLES; LE DUC D'ALBANIE, HELMONDE; GARDES DU DUC D'ALBANIE.

LE DUC D'ALBANIE, *mettant Helmonde dans les bras de Léar.*

Léar, voilà ta fille.
J'avais tout craint d'Oswald; Oswald levait la main :
J'ai couru l'arracher à ce monstre inhumain.
Moi-même dans son sang j'ai noyé le perfide.
Volnérille, en ces lieux, doublement parricide,
Évitant mes regards, et voilant sa noirceur,
Irritait sourdement les transports de sa sœur.
On vient de les saisir. Le peuple est autour d'elles,
Et veut, dans sa fureur, déchirer les cruelles.
On s'écrie, on les traîne, au milieu des affronts,
Vers un séjour d'horreur, vers des gouffres profonds,
Où la nuit, et des fers, couvrant leurs mains impies,
Au soleil pour jamais vont cacher ces furies.
Leur crime a mérité le plus horrible sort;
Mais votre nom, seigneur, les dérobe à la mort.
On bénit vos vertus, on court, on vole aux armes.
Tous les cœurs sont émus, tous les yeux sont en larmes.
Vivez, régnez, mon père.

LÉAR.

O clémence des dieux!

(*en regardant Helmonde.*)

De quel spectacle encor vous enivrez mes yeux!

HELMONDE.

Entre les mains d'Edgard ils ont mis leur puissance
Pour punir des ingrats et venger l'innocence.

EDGARD.

Hélas! père trop tendre et roi trop généreux,
En m'exposant pour vous, j'ai cru m'armer pour eux.

LÉAR.

J'admire, en l'adorant, cette équité profonde.
Approchez-vous, Edgard; approchez-vous, Helmonde.
Recevez, mes enfants, avec le nom d'époux,
Celui de souverain qui m'est rendu par vous.
Pour payer vos vertus, que sont des diadèmes!
L'un à l'autre en présent je vous donne vous-mêmes.

(*au duc d'Albanie, en lui montrant Helmonde.*)

Duc, je te dois ses jours : jouis de tes bienfaits,
En voyant les heureux que ta grande âme a faits.
Que n'ai-je, ô mon cher fils, ô héros que j'adore,
Une Helmonde à t'offrir, s'il en était encore!

(*en montrant Edgard et Helmonde au comte.*)

Kent, voilà nos enfants; tu veilleras sur eux.
Et vous, qui m'accordez ces amis généreux,
Avant de m'endormir dans la nuit éternelle,
Dieux! laissez-moi goûter leur tendresse fidèle!
Si ma raison s'éteint, daignez la rallumer;
Ou laissez-moi du moins un cœur pour les aimer!



MACBETH,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, EN 1784, ET REMISE AU THÉATRE AVEC DES CHANGEMENTS EN 1790.

AVERTISSEMENT.

Après avoir eu le bonheur de faire passer avec quelque succès sur la scène française plusieurs tragédies du célèbre Shakespeare, j'ai été tenté d'y faire connaître aussi son *Macbeth*, la plus terrible de ses productions dramatiques.

Peut-être aurais-je dû craindre que cette pièce, quoique fort applaudie à Londres, n'eût pas le même sort à Paris, à cause de la nature du sujet. Je me suis appliqué d'abord à faire disparaître l'impression toujours révoltante de l'horreur, qui certainement eût fait tomber mon ouvrage; et j'ai tâché ensuite d'amener l'âme de mon spectateur jusqu'aux derniers degrés de la terreur tragique, en y mêlant avec art ce qui pouvait la faire supporter. Il m'a paru que mes précautions n'avaient pas été infructueuses, et que la critique même la moins indulgente, en attaquant mon sujet, ne me contestait pas du moins le mérite de la difficulté vaincue.

Quant à la manière dont j'ai traité le fond de ce sujet vraiment terrible, le lecteur verra ce qui m'appartient, et ce que je dois à Shakespeare, dont la traduction de M. le Tourneur est entre les mains de tout le monde. Quant au style, je n'y ai laissé que le moins d'imperfections qu'il m'a été possible; et j'ai soigné de mon mieux mon dialogue, persuadé que la vérité dans les sentiments et dans les caractères est surtout ce qui anime un ouvrage dramatique.

Mais en cessant de parler de cette tragédie, dans laquelle j'ai fait des retranchements considérables d'après les avertissements du plus éclairé des juges, le public, je ne puis m'empêcher de dire ici combien j'ai d'obligation aux talents de l'actrice[1] qui a rempli le rôle de Frédegonde. Avec quelle sûreté de jeu, quelle supériorité d'intelligence, quelle souplesse et quelle vigueur elle a rendu la brûlante ambition, l'infernale adresse et l'exécrable fermeté de ce personnage! comme elle a été surtout extraordinaire, au cinquième acte, dans sa scène de somnambule, d'où dépendait le sort de l'ouvrage; dans cette scène singulière, hasardée pour la première fois sur notre théâtre! comme elle a frappé de surprise et d'immobilité tous les spectateurs! quelle attention! quelle terreur! quel silence! Puissé-je, dans cette scène mémorable où l'actrice française s'est placée à côté de Mme Sidons, si fameuse en Angleterre dans le même rôle et dans la même scène, où le burin nous a conservé ses traits et son attitude; puissé-je avoir fait passer la hardiesse et l'expression du grand poëte qui m'en a offert le modèle; de ce poëte si fécond, si naturel, si pathétique et si terrible, à qui je rapporte avec tant de reconnaissance et les paisibles jouissances de mon travail, et les marques flatteuses d'approbation dont le public m'a quelquefois honoré; de ce poëte enfin dont je suis l'ouvrage, et chez qui je viens de puiser encore les tragédies d'*Othello* et de *Jean-sans-Terre*! Puissé-je, dans le rôle de Macbeth, avoir peint avec quelque force la dignité de l'âme humaine, la dignité originelle d'une âme née pour la vertu, mais qui, malheureusement dégradée et comme détruite par le crime, cherche encore avec tant de douleur à se recomposer parmi ses ruines.

[1] Madame Vestris.

PERSONNAGES.

DUNCAN, roi d'Écosse.
MALCOME, fils de Duncan, héritier de la couronne.
GLAMIS, premier prince du sang.
MACBETH, prince du sang, commandant l'armée de Duncan.
FRÉDEGONDE, femme de Macbeth.
LOCLIN, SÉTON, } guerriers sous les ordres de Macbeth.
SÉVAR, montagnard écossais, cru père de Malcome.
LE JEUNE FILS DE MACBETH, personnage muet.
UN SOLDAT.
GRANDS d'Écosse, PEUPLE, GUERRIERS, MONTAGNARDS, } personnages muets.

La scène est en Écosse, dans la province et dans le palais d'Invernes. Le premier acte se passe dans la forêt du même nom.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente l'endroit le plus sinistre d'une forêt antique, des rochers, des antres, des précipices, un site épouvantable. Le ciel est menaçant et ténébreux.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUNCAN, GLAMIS.

GLAMIS.

Seigneur, où sommes-nous? jamais des cieux plus sombres
De ces tristes forêts n'ont épaissi les ombres.
Quels antres ! quels rochers ! j'admire avec terreur
De ce désert muet la ténébreuse horreur :
Ici les seuls torrents ont marqué leur passage.

DUNCAN.

Arrêtons-nous, ami. Va, ce désert sauvage
Par son terrible aspect afflige moins mes yeux
Que d'un mortel ingrat le visage odieux.

GLAMIS.

Mais quels desseins, seigneur, vous ont avec mystère
Fait diriger vos pas vers ce lieu solitaire ?

DUNCAN.

Un vieillard doit s'y rendre, et de notre entretien
Dépend tout le bonheur de l'Écosse et le mien.

GLAMIS.

Quel est donc ce vieillard, seigneur, dont la prudence
Mérita de son roi l'auguste confidence ?

DUNCAN.

C'est un de ces mortels qui, dans l'obscurité,
Par de mâles travaux domptent l'adversité ;
Qui près de leurs enfants, de leurs chastes compagnes,
Coulent des jours heureux au sein de ces montagnes.
Tu le verras bientôt ; et, certains de ta foi,
Nos cœurs vont librement s'expliquer devant toi :
J'ai, dans cet entretien, besoin de ta prudence.

GLAMIS.

Seigneur, je sens le prix de cette confiance :
Vous ne l'ignorez pas. Que j'ai plaint vos malheurs,
Quand la mort de vos fils vint combler vos douleurs;
Quand Donalbain périt, et dans d'indignes piéges
Tomba, si jeune encor, sous des mains sacriléges !
Fallait-il que Malcome, hélas ! à peine né,
Fût sitôt, sous vos yeux, au berceau moissonné ?
Le barbare Cador, auteur de tant de crimes,
Fit immoler, dit-on, ces deux tendres victimes.
Il crut, de la discorde exécrable tison,
Faire passer bientôt le sceptre en sa maison.
Fier d'oser y prétendre, avec quel artifice
De sa superbe audace il couvrit l'injustice !
Comme il sut, par l'éclat de ses droits captieux,
Égarer les esprits, éblouir tous les yeux,
Préparer le pouvoir que son parti lui donne,
Vous disputer enfin le sceptre et la couronne,
Et tourner contre vous des sujets révoltés,
Trop aisément, hélas! vers un traître emportés !
Alors l'Écosse entière, alors notre patrie
Devint un champ d'horreurs, de meurtre et de furie,
Où chacun prit son poste, où chacun dans son camp,
Ou s'arma pour Cador, ou s'arma pour Duncan.
Hélas ! ces deux partis, sans pouvoir se détruire,
Ne se sont accordés qu'à déchirer l'empire ;
Et vainement encor, dans le trouble et l'effroi,
Le roi cherche son peuple, et le peuple son roi.

DUNCAN.

Que j'étais loin, ami, de prévoir un tel crime !
Cador, tu m'as trompé, je t'ai cru magnanime !
Il méditait alors ce qu'il voulait oser.
Qui l'eût cru, que le ciel dût le favoriser ;
Que, suivant ses drapeaux, la coupable victoire
Dût lui prostituer ses lauriers et sa gloire !
Glamis, j'ai vu ma cour flotter entre nous deux,
Ou servir sans pudeur ses forfaits trop heureux.
Eh! voilà donc, grands dieux! les droits de la couronne
Au moment où la force, hélas ! nous abandonne!
Ainsi de ses succès cet oppresseur souillé,
De mes états bientôt m'aura donc dépouillé !
Encore une victoire, et devant ce perfide
Tu me verras bientôt sans défense, sans guide,
Ou lui livrant ma tête, ou, sous quelque rocher,
Au sein de ces déserts, contraint de me cacher.

GLAMIS.

Ah, seigneur ! dissipez cette crainte importune,
Trop ordinaire effet d'une longue infortune.
Songez, déjà du sort craignant moins le courroux,
Que c'est Macbeth qui veille, et qui combat pour vous.
Voyez avec quel art, sûr de sa renommée,
Il observe Cador, il contient son armée ;
Il presse avec lenteur le jour où ses exploits
Feront bientôt rentrer tout l'état sous vos lois.
C'est l'intrépide Herford qui seconde son zèle :
Craignez-vous qu'un des deux ne vous soit infidèle?
Ces deux princes, seigneur, vous chérissent tous deux.

DUNCAN.

Hélas ! j'ai cru Menteth aussi fidèle qu'eux.
Cependant, cher Glamis, un arrêt équitable
Va peut-être bientôt le déclarer coupable;
On dit que ses complots, que je ne connais pas,
A l'insolent Cador promettaient mon trépas.
Ainsi vers un abîme entraîné par un traître,
Ce n'est qu'en y tombant qu'on peut se reconnaître ;
Ainsi nos cœurs trompés prodiguent leur amour
Aux vœux d'un scélérat qu'on doit haïr un jour!

GLAMIS.

Un mortel généreux connaît mal l'imposture :

Aisément dans un autre il croit voir sa droiture;
Des piéges qu'on lui dresse il n'est point occupé;
Et, ne trompant jamais, il est toujours trompé.
La défiance, hélas! vous fut trop tard connue.
Sans doute justement votre âme prévenue,
Après tant de forfaits et tant de trahisons,
A trop acquis le droit de s'ouvrir aux soupçons;
Mais Macbeth, mais Herfort, votre noble espérance,
Qu'à votre auguste sang attache la naissance,
Tous deux de votre trône héritiers après moi,
Peuvent-ils vous laisser des doutes sur leur foi?
Mais d'où vient que vos yeux, pleins de sombres alarmes,
Se baissent vers la terre et retiennent leurs larmes?
Duncan par le malheur serait-il abattu?

DUNCAN.

Si le ciel n'eût à l'homme accordé la vertu,
Si, lorsqu'il est troublé par quelque affreux présage,
Il n'embrassait du moins sa consolante image,
Comment dans ses langueurs pourrait-il soutenir,
Accablé du présent, l'aspect de l'avenir?
Mon âme, cher Glamis, s'ouvre à toi tout entière:
Je crois, en m'avançant dans ma longue carrière,
Voyageur fatigué, vers le déclin du jour,
Enfin de mon repos entrevoir le séjour.
Il me semble, en quittant cette terre où nous sommes,
Que mes tristes regards ont assez vu les hommes.
Je crois, à la lueur d'un si triste flambeau,
Apercevoir dans l'ombre et toucher mon tombeau.
A ces frayeurs d'abord j'ai rougi de me rendre;
Mais que sert de combattre, et pourquoi se défendre?
Je n'ai plus, sans chercher d'où me vient cet effroi,
Qu'à laisser faire le sort, et qu'à mourir en roi.
Quand le sort une fois a marqué sa victime,
Rien ne change l'arrêt, injuste ou légitime;
Du lieu fatal sans crainte on la voit s'approcher,
Et, fuyant son trépas, elle court le chercher.

GLAMIS.

D'où naît dans votre cœur un si funeste augure?
D'un autre œil aujourd'hui vous voyez la nature;
Votre œil, en s'égarant sur ce sauvage lieu,
Semble dire à la terre un éternel adieu.
Quitteriez-vous Glamis avec indifférence?

DUNCAN.

On se rejoint souvent bien plus tôt qu'on ne pense.
Crois-moi, de quelques pas, à la mort destinés,
Du tombeau seulement nous vivons éloignés.
Nous vivons.. Ah! je sens que des terreurs plus vives..
Mon ami, si le sort veut que tu me survives,
Si telle est du destin l'irrévocable loi,
J'exige que...

GLAMIS.

Régnez.

DUNCAN.

Tout est fini pour moi.

GLAMIS.

Trompeurs pressentiments!

DUNCAN.

Ils sont involontaires.
Te dirai-je encor plus? Les erreurs populaires,
Sans doute, en d'autres temps, objets de mon mépris,
Ont vaincu malgré moi mes timides esprits.
On prétend (et ce bruit n'a plus rien qui m'étonne)
Qu'on a vu sur nos bords la terrible Iphyctone,
Iphyctone, interprète et ministre des dieux,
Qui se montre aux mortels, et s'échappe à leurs yeux,
Qui prédit leur trépas, leur grandeur passagère,
Que le ciel rend présente aux forfaits de la terre,
Et qui semble aujourd'hui, détournant ses regards,
Ne plus voir que des morts, du sang et des poignards.
On dit que ces trois sœurs, exécrables, impies,
Dans qui le Nord tremblant reconnaît ses furies,
Ces trois sœurs qui, d'Odin ranimant les soldats,
Couraient, volaient, frappaient, hurlaient dans les combats,
Et qui, soufflant le meurtre, et la fuite et la rage,
Dans les champs de la mort présidaient au carnage;
On dit que ces trois sœurs sous des rochers déserts,
Où gronde et le torrent et la voix des hivers,
Dans leurs flancs caverneux, quand tout dort sur la terre,
Au bruit d'un feu magique, aux accents du tonnerre,
Parmi des corps flétris et volés aux tombeaux,
Les membres déchirés, la cendre, les lambeaux,
Et tout ce qu'on redoute, et tout ce qu'on abhorre,
Préparant des forfaits qui vont bientôt éclore,
Par des mots tout-puissants, des cris mystérieux,
Ébranlent la nature et l'enfer et les cieux.

GLAMIS.

Vous me faites frémir. Mais un vieillard s'avance.

SCÈNE II.

DUNCAN, GLAMIS, SÉVAR.

DUNCAN.

Toi, qui joins aux vertus l'âge et l'expérience,
Respectable vieillard, à qui j'ai confié
Le seul bien que du ciel me laissa la pitié,
Mon fils est-il vivant?

GLAMIS, *avec joie.*

Ciel, qu'entends-je!

DUNCAN.

Oui, lui-même,
L'héritier de mon sceptre et de mon diadème,
Malcome.

GLAMIS.

Ah! je jouis du bonheur de mon roi.

DUNCAN.

Va, je connais ton cœur. Toi, vieillard, réponds-moi.

SÉVAR.

Seigneur, de vos desseins j'ai compris l'importance;
J'ai veillé sur Malcome et gardé son enfance.
Cru mort et cru mon fils, mes soins l'ont conservé,
Et du fer de Cador nous l'avons préservé.
Il est loin de prévoir, compagnon de mes peines,
Que c'est le sang des rois qui coule dans ses veines.
Sans doute il convenait, formé d'un si beau sang,
Qu'il ignorât surtout sa naissance et son rang.
L'orgueil l'aurait perdu. Votre sagesse insigne
Ne lui cacha ses droits que pour l'en rendre digne.
Hélas! quoique si tard, quand le destin plus doux
Voudra-t-il à la fin se déclarer pour nous!
On dit (si nous devons croire la renommée)
Que Macbeth de Cador va combattre l'armée;
Qu'il le presse, l'obsède, et peut-être aujourd'hui
Que le trône et l'état seront sauvés par lui.
Ah! si sur votre fils mon devoir et mon zèle
Ne me forçaient toujours d'ouvrir un œil fidèle,
De quelle ardeur... ce sang (j'en ai jadis versé)
Dans ces veines, seigneur, n'est pas encore glacé...
J'irais contre Cador, j'irais contre un perfide...

DUNCAN.

Il est temps, cher Sévar, que mon sort se décide:
Peut-être des combats l'impérieuse loi
Prononce à l'instant même entre Cador et moi.
Vaincu, je veux, Sévar, qu'une heureuse ignorance
A mon fils pour jamais dérobe sa naissance;
Que, pour armer ses droits, des massacres nouveaux
Ne changent plus l'Écosse en de vastes tombeaux.
Laisserai-je à mon fils, au lieu du rang suprême,
Cet orgueil impuissant d'un roi sans diadème!
Ah! plus heureux cent fois dans son obscurité,
Qu'il y goûte un bonheur qui n'est point disputé!
Mais si le ciel donnait la victoire à nos armes,
Si mon fils sur le trône, heureux et sans alarmes...
(à part.)
Que dis-je! Eh, si ce fils n'était qu'un mauvais roi!
(à Sévar.)
Si trompant mes désirs... Mon ami, réponds-moi.

SÉVAR.

Expliquez-vous, seigneur: quel intérêt vous touche?

DUNCAN.

La vérité, Sévar, doit parler par ta bouche.

SÉVAR.

Vous l'entendrez. Hé bien?

DUNCAN, *à part.*

Que va-t-il dire, ô cieux!
(haut.)
Réponds-moi comme ici tu répondrais aux dieux.
Quel est mon fils?

SÉVAR.

Seigneur, dans nos antres rustiques,
Je n'ai pu le former qu'aux vertus domestiques,
Aux mœurs de la nature, à la simple équité,
A voir avec respect, dans leur simplicité,
Ces mortels belliqueux, ces montagnards terribles,
Endurcis aux travaux, au seul honneur sensibles,
Qui tant de fois pour vous ont bravé le trépas,
Soldats dès le berceau, vieillis dans les combats,
Venant dans leurs foyers, après de longs services,
Montrer à leurs enfants leurs larges cicatrices.
J'ai voulu dans ses jeux qu'ennemi du repos
Il imitât surtout les fils de ces héros,
Ces fils de nos rochers, de nos forêts profondes,
Nés aux bords des torrents, plus fougueux que leurs ondes.
Votre peuple en un mot suçant tout à la fois
Et l'instinct du courage et l'amour de ses rois.
Voilà de quels amis j'entourai sa jeunesse:
Ce fut là tout mon art, mon secret, mon adresse;
Je dus en faire un homme, et ne l'ai point flatté.

DUNCAN.

Tu m'as, mon cher Sévar, promis la vérité.

SÉVAR.

Je m'en souviens, seigneur.

DUNCAN.

Aura-t-il du courage?

SÉVAR.

Ses forces quelque temps ont attendu son âge.
Enfin dans ses regards j'aperçus, enchanté,
De l'œil du montagnard l'audace et la fierté.
Je le vis tout à coup, hardi dans ses caprices,
Dompter les flots émus, franchir les précipices,
Le jour sur des rochers braver les noirs frimas,
La nuit me demander des récits de combats.
Oh! combien de Cador il détestait les crimes!
Mais comme il gémissait sur ses tristes victimes!
«Viens, lui disais-je un jour, viens avec moi mon fils,
«Combattre pour ton roi, mourir pour ton pays.»
A ces deux noms si chers il a versé des larmes;
Et ses cris dans l'instant m'ont demandé des armes.

DUNCAN.

Mon cher fils!

GLAMIS.

Ah, mon prince! ah! rendez grâce aux dieux
De laisser à l'Écosse un roi si précieux!
Il sera bienfaisant, populaire, sensible,
L'ami des malheureux, dans les combats terrible.

DUNCAN.

Oui; mais il faut au crime inspirer de l'effroi.
(d'une voix ferme, et en fixant sur Sévar un œil attentif.)
Sera-t-il juste?

SÉVAR.

Oui, prince.

DUNCAN.

Il sera donc un roi.
C'est ce mot, mon ami, qui lui seul le couronne.
Si Macbeth est vainqueur, si le destin l'ordonne,
Mon fils prendra mon sceptre, et je veux qu'aujour-[d'hui
Tu me jures, Sévar, de rester près de lui.
Oui, je sais que du jour il me doit la lumière ;
Mais tu formas ses mœurs, mais toi seul es son père.
O mon peuple, tes maux vont donc enfin finir !
J'entrevois ton bonheur, je n'ai plus qu'à mourir.

(On entend un gémissement douloureux.)

Quel long gémissement !

GLAMIS.

Tout mon cœur se déchire.

DUNCAN.

C'est celui d'un mortel au moment qu'il expire.

SÉVAR.

Comment interpréter ce présage odieux ?

DUNCAN.

(à Sévar.) *(à Glamis.)*
Séparons-nous, Sévar. Soumettons-nous aux dieux,

(Duncan et Glamis sortent d'un côté, et Sévar de l'autre.)

NOTA. On peut finir cet acte en y ajoutant la scène suivante, qui servirait peut-être à augmenter la terreur du sujet. Après ce vers :

C'est celui d'un mortel au moment qu'il expire.

GLAMIS.

Si c'étaient ces trois sœurs...

(Les trois furies ou magiciennes sont cachées derrière les rochers. La première tient un sceptre, la seconde un poignard, et la troisième un serpent.)

LA MAGICIENNE *qui tient un poignard.*

Le charme a réussi :
Le sang coule, on combat. Resterons-nous ici ?

LA MAGICIENNE *qui tient un sceptre.*

Non, je cours de ce pas éblouir ma victime.

LA MAGICIENNE *qui tient un poignard.*

Et moi, frapper la mienne.

LA MAGICIENNE *qui tient un serpent.*

Et moi, venger ton crime.

LA PREMIÈRE.

Du sang !

LA SECONDE.

Du sang !

LA TROISIÈME.

Du sang !

(Elles sortent toutes ensemble du milieu des rochers, et ne se laissent apercevoir qu'un moment, ou même elles peuvent s'échapper sans être vues du spectateur.)

SÉVAR.

Quel présage odieux !

DUNCAN.

(à Sévar.) *(à Glamis.)*
Séparons-nous, Sévar. Soumettons-nous aux dieux.

Duncan et Glamis sortent d'un côté, et Sévar de l'autre.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un palais vaste et antique, où se croisent des voûtes longues et ténébreuses. Il doit être d'un caractère terrible.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDEGONDE, MALCOME, SÉVAR ; TROUPE DE MONTAGNARDS.

FRÉDEGONDE.

Macbeth triomphe, amis ; Macbeth par sa victoire
Rend le sceptre à Duncan, met le comble à sa gloire.
Jamais, dit-on, jamais mon intrépide époux
N'avait dans les combats porté de si grands coups.
Pour Frédegonde, ô ciel, que ce jour a de charmes !
Tout tremble à son aspect, tout fuit devant ses armes :
Il poursuit en héros ce succès éclatant ;
Et Cador ne vit plus, ou fuit dans cet instant.
Son parti tout à coup a semblé disparaître.
Le cruel Magdonel, ce vil soutien d'un traître,
Dans nos vastes forêts, vers un autre écarté,
A suivi ses soldats, par leur fuite emporté.
Mais il peut, mes amis, tenter de nouveaux crimes,
Dans le sang de nos rois se choisir des victimes,
Des ombres de la nuit couvrir ses attentats ;
Redoutez Magdonel, observez ses soldats ;
Et, s'il osait tenter quelque attaque nouvelle,
Informez-en Macbeth, avertissez son zèle.
De là peut-être encor dépend notre destin.
Mais quel est ce guerrier ?

SCÈNE II.

FRÉDEGONDE, MALCOME, SÉVAR ; TROUPE DE MONTAGNARDS ; LOCLIN.

FRÉDEGONDE.

C'est toi, brave Loclin !
Peins-moi de mon époux les exploits et la gloire.

LOCLIN.

Moi-même en les voyant j'avais peine à les croire.
Au milieu des forêts, des arbres renversés,
Parmi des monts, des rocs, des débris entassés,
Le coupable Cador, fier de tant d'avantages,
Par un mépris superbe insultait nos courages.
« Amis, nous dit Macbeth, le fer est dans vos mains,
« Et parmi ces remparts vous cherchez des chemins ?
« Est-il quelqu'un de vous que le péril étonne ?
« Nous allons à Duncan rendre enfin la couronne,
« Sauver notre pays. Mais sans trop nous flatter,
« Si la victoire est belle, il faudra l'acheter.

« Eh ! ne seriez-vous plus ces Écossais terribles,
« Dévoués à vos rois, à leur malheur sensibles,
« Les amis de Macbeth, et volant aux combats
« Tels que l'aigle orgueilleux qui naît dans nos climats ? »
Il s'élance à ces mots, et notre ardeur guerrière
Déjà de cent rochers a franchi la barrière.
Il nous voit, l'œil en feu, par la fougue emportés,
Criant : « Vive Macbeth ! » combattre à ses côtés.
La terre en un instant a rougi de carnage.
Chacun des deux partis montre un égal courage :
On se cherche, on s'attaque, et sans ordre et sans choix.
Ce n'est plus un combat, c'en est mille à la fois.
La fureur nous aveugle, et les roches frappées
De nos mains en éclats font voler nos épées.
Des poignards aussitôt arment les combattants.
On perce, on est percé sur des corps palpitants ;
Je ne vois plus alors sur la terre sanglante
Que la rage qui tue, ou la rage expirante.
Déjà, déjà Cador semait partout l'effroi :
Macbeth vole vers lui. « Viens, dit-il, à ton roi,
« Viens payer par ta mort la peine qui t'est due. »
La victoire un moment à peine est suspendue :
Il fait tomber sa tête, et son bras furieux
La saisit dégouttante, et l'offre à tous les yeux.
L'ennemi cède alors et connaît les alarmes.
Il jette en frémissant ses drapeaux et ses armes.
Nos cris font retentir les sommets du Valda,
Les torrents de Malmor, les échos de Loda.
Dans nos sombres vallons la terreur les disperse ;
Du haut de nos rochers la frayeur les renverse :
Tels tombent du torrent les flots précipités.
Et de tant de soldats pour Cador révoltés,
Qui soutinrent sa cause aux champs de la Molvide,
Vers les antres d'Olberg, sur les bords de la Clyde,
Il n'en est pas un seul qui, tombant sous nos coups,
N'ait mordu la poussière ou fléchi devant nous.

FRÉDEGONDE.

Herfort a de Macbeth partagé la victoire ?

LOCLIN.

Herfort de ce combat est sorti plein de gloire :
On l'en tira mourant ; mais blessé, furieux,
Il combattait encore et du geste et des yeux.
Le repos est pour lui le seul mal qu'il endure.
Puisque son roi triomphe, il chérit sa blessure.
Il n'est point d'Écossais qui, de la gloire épris,
Ne désire et combattre et mourir à ce prix.

FRÉDEGONDE.

Ah ! Macbeth est vainqueur ! sa gloire est mon ouvrage.
C'est moi qui la première éveillai son courage.
Il fut un temps, amis, où l'ombre et le repos
Le cachaient à lui-même et m'ôtaient un héros.
Dans l'Écosse aujourd'hui de quel titre on le nomme !
Macbeth n'était qu'un prince, et j'en fis un grand homme.
On juge bien souvent quand on croit pressentir.
Mais dit-on de son camp qu'il soit prêt à partir ?
L'appareil de la gloire a-t-il pour lui des charmes ?

LOCLIN.

Il voit de nos vaincus les drapeaux et les armes ;
Mais d'un regard tranquille et sans être étonné.
D'une pompe guerrière il marche environné.
Dans son air, son maintien, sa victoire est écrite.
Mais si son camp l'admire et s'empresse à sa suite,
Si de son noble front notre œil est enchanté,
Ce n'est point de ses traits la grâce et la fierté,
Ni de ses autres dons le brillant avantage,
Qui seuls ont subjugué nos cœurs et notre hommage ;
C'est ce corps endurci, ce port audacieux,
Ce bras toujours armé, cet éclair de ses yeux,
Cette ardeur d'un héros sanglant, couvert de gloire,
Redoublant le péril pour hâter sa victoire,
Et pourtant toujours calme au milieu des hasards.
Voilà par quels attraits il charme nos regards :
Et si, dans votre rang, de superbes épouses
De la grandeur d'une autre en secret sont jalouses,
Qui d'elles ne voudrait s'honorer d'un époux
Qui met tant de lauriers, de gloire à vos genoux ?

FRÉDEGONDE.

A ce noble discours, guerrier fier et terrible,
Va, je sens que Macbeth devait être invincible.
Adieu. Volons, amis, au-devant de ses pas.

(Loclin sort d'un côté, Frédegonde et les montagnards sortent de l'autre.)

SCÈNE III.

MALCOME, SÉVAR.

MALCOME.

Mon père, en ce moment, vous ne les suivez pas ?

SÉVAR.

à part.

Non, mon fils. Il est loin de percer ce mystère.
Ce nom lui cache encor que Duncan est son père.

MALCOME.

Enfin, d'un bras vengeur, Macbeth victorieux
A puni dans Cador un monstre audacieux.
Après tant de forfaits, après tant de misères,
Le combat d'Inverness a terminé nos guerres.
O trop heureux Duncan !

SÉVAR.

Mon fils, le noir soupçon
Sans doute à son bonheur doit mêler son poison.
Hélas ! sans doute encor la crainte l'environne.
Si Macbeth sur son front affermit la couronne,
De l'intrépide Herfort si le bras l'a servi,
Il voit avec douleur que Menteth l'a trahi ;
Que ses juges bientôt, et dès ce jour peut-être,

Vont prononcer l'arrêt qu'a mérité le traître.
Que de funestes bruits me viennent accabler!

MALCOME.

Il en est un surtout qui nous a fait trembler.
O mon père! est-il vrai, quand nos monts s'obscurcissent,
Qu'au jour faible et douteux des astres qui pâlissent,
De noirs enchantements aux cercueils étonnés
Ont arraché des morts de revivre indignés?
Est-il vrai qu'on a vu des déesses livides
Dans nos sombres forêts cacher leurs pas perfides,
En sortir tout à coup, et les mères soudain
Emporter en fuyant leurs enfants dans leur sein;
Les pasteurs, les troupeaux, pleins d'une horreur subite,
Dans le creux des vallons précipiter leur fuite;
Des guerriers, à l'aspect de ces monstres nouveaux,
Se renverser d'effroi, cachés dans leurs drapeaux?
Est-il vrai que les vents, les rapides nuages
Sur ce palais antique ont poussé leurs orages;
Qu'à l'éclat de la foudre on a vu des vautours
De leurs combats dans l'air ensanglanter ses tours?
Que peuvent annoncer ces terribles présages?

SÉVAR.

De votre âme, mon fils, écartez ces images.
Songez plutôt, songez qu'au gré de nos souhaits
Macbeth dans ce grand jour va revoir ce palais.

MALCOME.

Ciel! avec quel plaisir, après sa longue absence,
Il va revoir son fils, caresser son enfance!
Que n'ai-je pu, mon père, ayant servi mon roi,
Sur ses pas aujourd'hui me montrer devant toi?
Mais je t'aurais quitté. Mon sort, digne d'envie,
Enchaîne à ton destin mon bonheur et ma vie.

SÉVAR.

Ainsi, je le dois croire, une inquiète ardeur,
Un aveugle désir de gloire et de grandeur,
Ne t'arracheront pas à ma vive tendresse?

MALCOME.

Pourrais-je abandonner mon père en sa vieillesse?

SÉVAR.

Tes jours auprès de moi coulent donc sans ennuis?

MALCOME.

Je rends grâce au destin qui me place où je suis.

SÉVAR.

Tu ne l'accuses pas d'être injuste et sévère?

MALCOME.

Eh! quel prince pourrais-je envier sur la terre?
Qu'on lui donne mon arc: nous verrons si sa main
Aux monstres des forêts lance un coup plus certain.
Je vis libre et caché; mon âme est calme et pure:
Connais-tu quelque sort plus doux dans la nature?

SÉVAR.

Le sceptre de l'Écosse, avec tous ses appas,
S'il pouvait t'être offert, ne t'éblouirait pas?

MALCOME.

Qui suis-je pour régner? grâce au ciel, ma naissance
Me sauve des dangers de la toute-puissance.
Hélas! si Donalbain fût né dans ce séjour,
Donalbain, plus heureux, verrait encor le jour!
O toi qui me fis naître, et de qui la sagesse
Par le plus digne exemple instruisit ma jeunesse,
J'en atteste les dieux, oui, selon mon désir,
S'ils me laissaient un père et mon sort à choisir,
S'ils m'offraient à l'instant, avec le diadème,
L'honneur de devenir le fils de Duncan même:
Rendez-moi, leur dirais-je, à mes déserts borné,
Le père vertueux que vous m'avez donné.

SÉVAR, *à part.*

Faut-il que le devoir me condamne à le rendre!

(*On entend un bruit d'instruments de guerre.*)

MALCOME.

Quel noble bruit, mon père, ici se fait entendre?

SÉVAR.

C'est Macbeth qui revient, le front ceint de lauriers.

MALCOME.

Mon cœur frémit de joie. Oui, voilà ses guerriers.

SCÈNE IV.

MALCOME, SÉVAR, MACBETH, FRÉDEGONDE, LEUR FILS, *âgé de quatre à cinq ans*; OFFICIERS, SOLDATS, MONTAGNARDS.

Macbeth entre en vainqueur. On porte devant lui les drapeaux qu'il a remportés dans la bataille d'Inverness.

MACBETH, *d'un air distrait, à l'un de ses officiers.*

Posez là ces drapeaux. Vous, que l'on m'avertisse
Si l'on a de Menteth découvert l'artifice;
Et, quand sa trahison l'aura fait condamner,
Si le roi l'abandonne, ou veut lui pardonner.
(*à part.*) (*à un autre de ses officiers.*)
Sa mort serait trop juste. Et vous, que l'on m'assure
Si le péril d'Herfort s'accroît par sa blessure,
Et si nos soins pourront, par des secours heureux,
Conserver à l'état ce guerrier généreux.
(*aux montagnards.*)
Pour vous, de mes travaux compagnons héroïques,
Rentrez avec plaisir dans vos foyers rustiques;
Revoyez vos enfants, et goûtez entre vous
Des destins moins brillants, et peut-être plus doux.
(*à tous.*)
Que l'on me laisse; allez.

(*Ils sortent tous, excepté Frédegonde et son fils.*)

SCÈNE V.

MACBETH, FRÉDEGONDE, LEUR FILS.

FRÉDEGONDE.

En sortant des alarmes,
Pour le cœur d'un guerrier la nature a des charmes.
Macbeth, voilà ton fils.

MACBETH.

Oui, ses grâces, ses traits,
Charment par leur candeur mes regards satisfaits.
Je vois avec plaisir son aimable innocence.

FRÉDEGONDE.

D'où vient que vous semblez frémir en sa présence?

MACBETH.

Moi! je n'ai point frémi.

FRÉDEGONDE.

Cependant entre nous,
Il convient qu'un moment je sois seule avec vous.
(appelant.) *(à part.)*
Qu'on vienne. Il est troublé.
(à une de ses femmes qui se présente, en lui montrant son fils que cette femme emmène.)
Laissez-nous : qu'on l'emmène.

SCÈNE VI.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

FRÉDEGONDE.

Macbeth, vous me cachez une secrète peine.
Craignez-vous près du roi quelque lâche envieux,
De qui votre victoire ait offensé les yeux?

MACBETH.

Il en est un. Nolfock a déjà su m'instruire
Que dans le cœur du roi sans doute il veut me nuire.

FRÉDEGONDE.

Et quel est-il?

MACBETH.

Glamis.

FRÉDEGONDE.

Faut-il s'en étonner?
Déjà depuis longtemps j'ai dû le soupçonner.
Quoi! ne voyez-vous pas comment sa lâche adresse
Du facile Duncan gouverne la vieillesse?
Je sais que, le roi mort, le droit sacré du sang
L'appelle à la couronne, et l'élève à son rang.
Mais cet espoir prochain, dont son âme est ravie,
Ne l'a point préservé des fureurs de l'envie.
Sur Macbeth, illustré par tant d'heureux combats,
Il cherche à se venger d'un éclat qu'il n'a pas.
Cruel dans l'indolence, actif dans la mollesse,
Sa vile ambition s'aigrit par la paresse.
Il porte, en s'agitant, le poids de sa langueur,
Et ne peut pardonner la victoire au vainqueur.
Comment soutiendra-t-il la trop vive lumière
Du jour qui vient dans l'ombre accabler sa paupière?
Oublierais-je qu'ici (souvenir plein d'horreur!)
Des brigands dans la nuit répandant la terreur,
D'un vaste embrasement, du meurtre et du pillage
Partout à mon réveil je rencontrai l'image?
J'étais mère, Macbeth : dans son berceau brûlant
Je courus à la flamme arracher mon enfant.
Parmi les cris, les feux, les poignards homicides,
Je le serrai tremblant de mes bras intrépides.
Il était temps encor. Mais quand dans ce palais
La fuite des brigands eut ramené la paix,
Je songeai, cher Macbeth, que j'étais encor mère;
Quand revoyant enfin mon fils et la lumière,
Lorsque je crus, hélas! au doux son de sa voix,
Le faire naître encore une seconde fois,
Dans ce trouble confus de mon âme oppressée,
Glamis vint tout à coup s'offrir à ma pensée.

MACBETH.

Mais je ne croirai pas, sans en être certain,
De ces brigands cruels qu'il ait armé la main.

FRÉDEGONDE.

Je saurai par Nolfock éclaircir ce mystère.
Il t'aime, il a des yeux, il est juste et sincère.
Nous connaîtrons bientôt quels sont nos ennemis.
Mais quoi! je vois errer vos yeux mal affermis!
De ces murs lentement ils parcourent l'enceinte.
Sur votre front, Macbeth, la tristesse est empreinte.
De quelque ennui profond seriez-vous occupé?

MACBETH.

Quel est donc, réponds-moi, l'objet qui m'a frappé?
Dans les bois d'Inverness, au milieu de ces roches
Qui de ce palais sombre attristent les approches,
Une femme a paru, fuyant sur mon chemin,
Un diadème au front, et le sceptre à la main :
Son regard m'a troublé; son air, son port terrible,
M'ont saisi tout à coup d'une crainte invincible.
Qui peut-elle être?

FRÉDEGONDE.

Hé quoi! la méconnaissez-vous?
Le grand nom d'Iphyctone est-il nouveau pour nous?
Les dieux dans leurs secrets lui permettent de lire :
Elle y voit les états se heurter, se détruire,
Les forfaits ignorés, ceux que l'on doit punir,
Et semble d'un regard dévorer l'avenir.
On vient la consulter du fond de l'Hibernie,
Des îles de Fero, de la Scandinavie.
Dans ses augustes mains un sceptre révéré
De ses prédictions est le garant sacré :
Tantôt, au bruit des vents, sous des pins solitaires,
Elle aime à consommer ses sauvages mystères;
Tantôt dans les palais sa formidable voix
Éclate, et sur leur trône épouvante les rois :

Quelquefois, dans la nuit, sous ces voûtes antiques,
Elle recueille en paix ses esprits prophétiques,
Élevant vers le ciel un œil fixe, arrêté,
Confident des décrets de la Divinité.
Elle est ici.

MACBETH.

Grands dieux !

FRÉDEGONDE.

Hé bien, que crains-tu d'elle?
C'est sans doute en ces lieux ton destin qui l'appelle.
N'a-t-elle pas prédit ta gloire, tes exploits,
Ce bras victorieux et vengeur de nos rois,
L'audace de Cador, nos discordes, nos guerres,
Donalbain expirant sous des mains meurtrières?
Je ne te parle point de ce jeune héritier
Où l'espoir de Duncan reposait tout entier,
De ce faible Malcome, emporté dès l'enfance,
Dont la mort de si près a suivi la naissance,
Dont le père, à nos yeux, a pleuré le trépas.
Si mes pressentiments ne m'éblouissent pas,
Qui sont donc, entre nous (regarde près du trône)
Ceux qu'avant toi le sang appelle à la couronne?
Menteth, qui, par Cador dans sa brigue entraîné,
Par ses juges peut-être est déjà condamné;
Herfort, qui va bientôt, du moins le camp l'assure,
Malgré nos vains secours, mourir de sa blessure;
Enfin, Macbeth, enfin, après la mort du roi,
Il n'est plus que Glamis entre le trône et toi.
On pourrait se flatter... Excuse ma faiblesse;
D'un désir curieux je ne suis point maîtresse:
Iphyctone entretient commerce avec les dieux:
Je voudrais... Qu'elle est lente à paraître à mes yeux!
Oui, du plus grand bonheur sa présence est le gage...
Elle vient, cher Macbeth, achever son ouvrage.
J'en conçois, je l'avoue, un présage flatteur.
Vois jusqu'où t'ont porté ta gloire et ta valeur!
Le peuple, le soldat, la noblesse t'adore:
Le sort a fait beaucoup, il fera plus encore.

MACBETH.

Téméraire! arrêtez.

FRÉDEGONDE.

Pourquoi, pourquoi mes yeux
Craindraient-ils de s'ouvrir sur les décrets des dieux?
Les destins sont pour nous; leurs promesses célèbres...

MACBETH.

Priez-les bien plutôt d'épaissir leurs ténèbres.

FRÉDEGONDE.

Mais d'où vient qu'Iphyctone a cherché nos forêts?
D'où vient qu'à l'instant même elle est dans ce palais?
Si sa bouche à nos vœux promettant la couronne...

MACBETH.

Malheureuse!... Fuyons.

FRÉDEGONDE.

Ton corps tremble, il frissonne.

MACBETH.

Vaine erreur du sommeil, triste enfant de la nuit,
Non, je ne te crois point; ma raison t'a détruit.

FRÉDEGONDE.

Ainsi, mon cher Macbeth, vous me fermez votre âme.
L'hymen qui nous unit par la plus tendre flamme,
Votre fils au berceau, ce nom de mon époux,
Tous ces titres sacrés n'ont plus de droits sur vous.
Seul, vous entretenez une terreur profonde
Dont vous n'instruisez pas la triste Frédegonde.
D'où naissent vos chagrins? ne verrez-vous jamais
Qu'avec des yeux troublés les murs de ce palais?
Que j'apprenne aujourd'hui cet effroyable songe.

MACBETH.

Au sortir d'un combat dans quel trouble il me plonge!
Mais juge s'il a droit d'exciter ma terreur.
Je croyais traverser, dans sa profonde erreur,
D'un bois silencieux l'obscurité perfide.
Le vent grondait au loin dans son feuillage aride.
C'était l'heure fatale où le jour qui s'enfuit
Appelle avec effroi les erreurs de la nuit,
L'heure où, souvent trompés, nos esprits s'épouvantent.
Près d'un chêne enflammé devant moi se présentent
Trois femmes. Quel aspect! Non, l'œil humain jamais
Ne vit d'air plus affreux, de plus difformes traits.
Leur front sauvage et dur, flétri par la vieillesse,
Exprimait par degrés leur féroce allégresse.
Dans les flancs entr'ouverts d'un enfant égorgé,
Pour consulter le sort, leur bras s'était plongé.
Ces trois spectres sanglants, courbés sur leur victime,
Y cherchaient et l'indice et l'espoir d'un grand crime;
Et, ce grand crime enfin se montrant à leurs yeux,
Par un chant sacrilége ils rendaient grâce aux dieux.
Étonné, je m'avance. « Existez-vous, leur dis-je,
« Ou bien ne m'offrez-vous qu'un effrayant prestige? »
Par des mots inconnus, ces êtres monstrueux
S'appelaient tour à tour, s'applaudissaient entre eux,
S'approchaient, me montraient avec un ris farouche;
Leur doigt mystérieux se posait sur leur bouche.
Je leur parle, et dans l'ombre ils s'échappent soudain,
L'un avec un poignard, l'autre un sceptre à la main;
L'autre d'un long serpent serrait le corps livide:
Tous trois vers ce palais ont pris un vol rapide;
Et tous trois dans les airs, en fuyant loin de moi,
M'ont laissé pour adieux ces mots: « Tu seras roi. »

FRÉDEGONDE.

T'ont-ils réveillé?

MACBETH.

Non. Ma langue s'est glacée.
Un exécrable espoir entrait dans ma pensée.
Si loin du trône encor, comment y parvenir!
Je n'osais sans trembler regarder l'avenir.
Enfin dans mes exploits, dans ma propre innocence,
Ma timide vertu trouvait quelque assurance.

Je cherchais dans moi-même un secret défenseur;
Et déjà du repos je goûtais la douceur :
A l'instant j'ai senti, sous ma main dégouttante,
Un corps meurtri, du sang, une chair palpitante :
C'était moi, dans la nuit, sur un lit ténébreux,
Qui perçais à grands coups un vieillard malheureux.

SCÈNE VII.

MACBETH, FRÉDEGONDE, SÉTON.

SÉTON.

Seigneur, sans appareil, sans garde qui le suive,
Le roi dans ce palais à l'instant même arrive.

MACBETH, *pâlissant.*

Ciel!

SÉTON.

Vous allez le voir.

FRÉDEGONDE, *à part, avec joie.*

Si tôt!

SÉTON.

Glamis le suit.
Ils vont goûter chez vous le repos de la nuit.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

FRÉDEGONDE.

Près du roi, sans tarder, seigneur, il faut vous rendre.

MACBETH, *avec trouble.*

Allons.

FRÉDEGONDE.

Ce n'est pas là le chemin qu'il faut prendre;
Vous vous trompez, Macbeth.

MACBETH, *se rassurant.*

Je connais mon devoir.
Allons, avec respect, tous deux le recevoir.

(*Tous deux vont au-devant du roi : Macbeth marche le premier; Frédegonde le suit, et continue de l'observer.*)

SCÈNE IX.

MACBETH, FRÉDEGONDE, DUNCAN, GLAMIS.

DUNCAN, *à Macbeth.*

Oui, voilà le vainqueur dont la main aguerrie
Dans cet illustre jour a sauvé la patrie.
Sans suite, avec Glamis, je viens dans ce palais.
J'y puis dormir sans crainte.

MACBETH.

Ah! croyez qu'à jamais
Tout mon sang...

DUNCAN, *à Frédegonde.*

Mon aspect a paru le surprendre.

FRÉDEGONDE.

A cet excès d'honneur il n'a point dû s'attendre.
Macbeth va vous conduire à votre appartement.

DUNCAN.

Que de toi, cher Macbeth, je me plaigne un moment.
Pourquoi, venant de vaincre, et sortant des alarmes,
Quand je dois la victoire et la vie à tes armes,
N'es-tu pas accouru dans mes embrassements
Recevoir et ma joie et mes remercîments?
Près d'être enveloppé du bruit de ta victoire,
Tu ne veux, je le vois, qu'échapper à la gloire.
Jamais l'ambition ne corrompra ton cœur.

MACBETH.

Je mets à vous servir mes vœux et mon bonheur.

DUNCAN.

Ah! tu dois être heureux.

MACBETH.

J'ai trop sujet de l'être.

DUNCAN.

Les méchants quelquefois ont l'art de le paraître.
Vous avez un enfant, sans doute il est chéri.

FRÉDEGONDE.

C'est le fruit de mon sein; c'est moi qui l'ai nourri.

MACBETH.

Seigneur, vous soupirez!

DUNCAN.

Hélas! il me rappelle...
Mon cher fils... Donalbain, qu'une main trop cruelle...
Dis, te fais-tu, Macbeth, cet horrible tableau :
Massacrer de sang-froid un enfant au berceau?

MACBETH.

Ah, dieux!

FRÉDEGONDE.

Venez, seigneur; par ses charmes paisibles
Le sommeil va chasser ces images terribles.
Sous ces murs, près de nous, venez vous reposer.

DUNCAN.

La fatigue et la nuit semblent m'y disposer.
(*à part.*)
Pour moi d'un long sommeil l'heure à grands pas s'avance.

MACBETH.

Il est terrible au crime et doux à l'innocence.

DUNCAN.

Ah! qui vit sans remords, Macbeth, ne le craint pas.
(*en s'arrêtant.*)
Voilà donc les drapeaux conquis dans ses combats!
Ils ont coûté du sang...

GLAMIS.

Ils prouvent sa victoire.

MACBETH.

Je rends grâce à Glamis, il prend part à ma gloire.

DUNCAN.

Il t'aime, cher Macbeth... A mon réveil demain
J'ai d'importants secrets à verser dans ton sein.

MACBETH.

Que toujours sur ma foi mon souverain s'assure.

DUNCAN.

Mon bonheur est bien grand. Que faut-il que j'augure?
En entrant sous ces murs, en avançant vers vous,
J'ai cru, mes chers amis, sentir un air plus doux.
Des oiseaux fortunés, volant sur mon passage,
D'un repos enchanteur m'offraient l'heureux présage.
Le ciel m'a délivré d'un noir pressentiment.

FRÉDEGONDE.

Il n'est plus d'ennemis pour vous en ce moment.
Vous ne redoutez point les embûches d'un traître.

DUNCAN.

Non, ce n'est point ici; mais le ciel est le maître.
(*Macbeth et Frédégonde conduisent Duncan dans son appartement.*)

ACTE TROISIÈME.

Il est une heure ou deux après minuit. Le théâtre n'est éclairé que par la faible lueur d'une lampe.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRÉDEGONDE.

Pourquoi, lorsque tout dort sous ces voûtes funèbres,
Mon époux vient-il seul consulter leurs ténèbres?
Quelle sombre fureur, ou quel secret dessein
De terreur et d'exploits fait palpiter son sein?
Macbeth dans sa pensée accomplit un ouvrage
Dont lui-même il a peine à supporter l'image.
Ah! si l'ambition avait pu l'entraîner!
S'il brûlait comme moi de la soif de régner!
S'il osait... Mais que dis-je! il est né trop timide;
Ce n'est qu'en combattant qu'il se montre intrépide.
L'éclat d'un sceptre en vain flatterait son désir;
Il ne sait que l'attendre, et non pas s'en saisir.
Tu n'as point, ô Macbeth, épargnant tes victimes,
L'inflexibilité qui convient aux grands crimes!
Tantôt je l'observais: il a frémi soudain
A l'aspect d'un billet qu'a repoussé sa main;
Il l'a repris ouvert. D'où vient, prêt à s'instruire,
Que son œil égaré n'a point osé le lire?
A ces mots seuls: « Le roi se rend auprès de vous, »
J'ai vu pâlir son front, et fléchir ses genoux.
Il n'en faut point douter, un grand objet l'enflamme.
Il rejette un espoir qui s'attache à son âme.
Nos songes sont souvent des délateurs secrets,
De nos vœux les plus sourds confidents indiscrets.
Quelque horreur que d'abord un attentat nous donne,
Son horreur diminue alors qu'il nous couronne.
Trembler de le commettre est déjà l'avoir fait;
Et, criminel en songe, on peut l'être en effet.
Ne désespérons point. Sachons de quel mystère
Ce billet qu'il redoute est le dépositaire.
On marche: c'est Macbeth; dans son cœur agité,
D'un œil tranquille et froid cherchons la vérité.

SCÈNE II.

FRÉDEGONDE, MACBETH.

FRÉDEGONDE.

C'est vous, mon cher Macbeth! Quelle étonnante cause
Égare ici vos pas, quand le palais repose?
Quoi! me cacheriez-vous vos secrets déplaisirs?

MACBETH.

Ah, dieux!

FRÉDEGONDE.

Permettez-moi d'expliquer vos soupirs.
Le perfide Glamis près de Duncan sommeille:
Voilà pourquoi Macbeth et s'agite et s'éveille.
Il vous est dur de voir qu'un sombre ambitieux,
Dont vos exploits brillants ont fatigué les yeux,
Un courtisan flatteur jouisse sans alarmes
De la faveur d'un roi qu'ont défendu vos armes,
Qu'il insulte...

MACBETH, *montrant la chambre où couche Glamis.*

Il est là. Duncan, dans ses bontés,
Permet que l'insolent repose à ses côtés.
Je devrais...

FRÉDEGONDE.

Je le sais: oui, sa coupable envie,
Sans votre sang, Macbeth, ne peut être assouvie;
Sa fureur quelque jour sur votre fils et moi...

MACBETH.

Pour frapper ce grand coup, il n'est pas encor roi.

FRÉDEGONDE.

Il le sera bientôt...

MACBETH.

Frédegonde... peut-être.
Nolfock m'a prévenu des complots de ce traître.
Il allait m'informer par quels adroits discours
Il rend suspects au roi mon zèle et mes secours;
Interrompu soudain...

FRÉDEGONDE.

Va, je peux t'en instruire;
Ce qu'il ne t'a pas dit, je saurai te le dire.
Macbeth, ton cœur se trouble, il a peine à porter
Le poids d'un grand dessein qui semble t'agiter.
Que méditeriez-vous? Répondez-moi, vous dis-je!

MACBETH.

Je ne médite rien.

FRÉDEGONDE.

Quelque soin vous afflige
Peut-être votre songe occupe votre esprit.

MACBETH.

Je pense quelquefois à ce qu'il m'a prédit.

FRÉDEGONDE.

Vous n'auriez pas reçu de funeste nouvelle?

MACBETH.

Une lettre est venue.

FRÉDEGONDE.

Hé bien, qu'annonce-t-elle?

MACBETH.

Je ne la lirai point.

FRÉDEGONDE.

Par quels motifs secrets
Négligez-vous, seigneur, de si grands intérêts?

MACBETH.

Il est des jours d'ennuis, d'abattement extrême,
Où l'homme le plus ferme est à charge à lui-même.
Pendant l'accès mortel de nos profonds dégoûts,
Que le temps qui s'enfuit marche à pas lents pour nous!
De noirs pressentiments notre âme embarrassée
Soulève un poids fatal dont elle est oppressée.
Que cette nuit est longue!

FRÉDEGONDE.

Eh! que ne songez-vous
A tout ce que le sort a déjà fait pour vous?
Il a de vous poutant rapproché la couronne.

MACBETH.

Rien n'est contraire encore à l'espoir qu'il me donne.
Le reste m'est caché.

FRÉDEGONDE.

Mais enfin je ne voi
Que trois princes, Macbeth, entre vous et le roi.
Qui sait si le destin...

MACBETH.

Vain doute où je me plonge!
Si l'avenir pourtant justifiait mon songe!
Je ne sais quel espoir me flatte et m'en répond.

FRÉDEGONDE.

A ce premier oracle ose en joindre un second.

MACBETH.

Et quel est-il?

FRÉDEGONDE.

Macbeth, ma faute est excusable.
Ah! j'ai voulu sortir d'un doute insupportable.
Iphyctone découvre et prédit l'avenir.

MACBETH.

Tu l'aurais consultée? Oh, ciel!

FRÉDEGONDE.

Pourquoi frémir?
Je la quitte à l'instant. Sur tout ce qui te touche,
La vérité, Macbeth, a parlé par sa bouche,
Elle semblait te voir. On eût dit que les dieux,
Ainsi que tes destins, te montraient à ses yeux;
Que ses yeux enchantés, témoins de ta victoire,
Te suivaient dans ton vol au faîte de la gloire.
« Écoute, a-t-elle dit: Dans le champ des guerriers,
« Ton noble front, Macbeth, s'est couvert de lauriers.
« Il ne te manque plus que le rang de ton maître:
« Sur cet illustre rang, qui t'éblouit peut-être,
« Voici ce que le ciel t'annonce par ma voix:
« A l'Écosse bientôt tu donneras des lois.
« Mon sceptre n'est point fait pour sceller un mensonge.
« La couronne t'attend. Souviens-toi de ton songe.
« Règne, règne, Macbeth! »

MACBETH.

Mon doute est éclairci.
Le pouvoir du destin se manifeste ici.
« Souviens-toi de ton songe. » O ciel! quelle puissance
De ce songe étonnant lui donna connaissance?

FRÉDEGONDE.

N'oubliez pas, Macbeth, qu'un billet vous attend;
Et qu'il cache peut-être un secret important.
Ce billet m'inquiète.

MACBETH.

Allons, je veux le lire;
Et de tout aussitôt je reviendrai t'instruire.
(à part en s'en allant.)
« La couronne t'attend. »

SCÈNE III.

FRÉDEGONDE.

Enfin je l'ai séduit.
Il court dans son ivresse où l'espoir le conduit.
Il ne m'objecte plus, dans un humble langage,
Ces timides raisons qui glacent le courage.
Des fureurs du désir son sang est allumé;
La couronne l'enflamme, et le charme est formé.
O ciel! si de Menteth le trépas légitime
Déjà par son supplice eût expié son crime!
Si l'intrépide Herfort, dans le combat blessé,
Eût expiré bientôt des coups qui l'ont percé...
Le roi, ne vivant plus, pour remplacer son maître,
Alors, avant Macbeth, je ne vois plus qu'un traître.
Ce traître est dans nos mains, donnons-lui le trépas.
Non, Glamis, non Duncan, vous n'échapperez pas.
Le sort vous a conduits dans ce palais funeste;
Le sort a commencé, j'achèverai le reste.
Leur sommeil sera long. Ces lieux verront demain
Macbeth parler en maître, et le sceptre à la main.
Le sceptre... ah! ce bien seul pouvait remplir mon âme.
Reviens, Macbeth, reviens; même ardeur nous enflamme:
Reviens. Ce peu de sang que ta main va verser,

Quelques soins d'un moment vont bientôt l'effacer.
Frappe, et règne. Et vous, trône, ambitieuse ivresse,
Aveuglez mon époux, éclairez mon adresse!
S'il m'écoute un moment, s'il est encor tenté,
S'il penche vers le crime, il est exécuté.
O mon fils! quel espoir pour l'orgueil d'une mère!
Un jour tu seras roi!

SCÈNE IV

FRÉDEGONDE, MACBETH.

FRÉDEGONDE.
Cher Macbeth, quel mystère,
Caché dans ce billet, n'en est plus un pour toi?
MACBETH.
Menteth n'est plus.
FRÉDEGONDE.
Qu'entends-je!
MACBETH.
Il trahissait son roi;
Il secondait Cador, la preuve en était prête:
Il a subi sa peine, et payé de sa tête.
FRÉDEGONDE.
Le destin sur Herfort aurait-il prononcé?
MACBETH.
Dans le dernier combat tu sais qu'il fut blessé;
Des coups qu'il a reçus il est mort avec gloire.
FRÉDEGONDE.
Tous deux, en même temps?
MACBETH.
Tous deux.
FRÉDEGONDE.
Puis-je le croire?
Il reste peu d'espace entre le trône et vous.
MACBETH.
Sortons... Mon sang se glace.
FRÉDEGONDE.
Hé bien, que craignez-vous?
MACBETH.
Ils dorment.
FRÉDEGONDE.
Nous veillons, et la nuit est profonde.
Ce songe... Tu m'entends.
MACBETH.
Oui.
FRÉDEGONDE.
Macbeth!
MACBETH.
Frédegonde!
FRÉDEGONDE.
Duncan près de Glamis repose en ce palais.
Quand s'éveilleront-ils?
MACBETH.
Avec le jour.
FRÉDEGONDE.
Jamais.
Voici l'instant, Macbeth; ne vois que la couronne.
Le sort te la promet; que ton bras te la donne.
Il semblait qu'un espoir, un présage certain,
M'annonçât dès longtemps les arrêts du destin.
Il a prévu nos coups: nos coups sont légitimes.
Il a sous le fer même endormi nos victimes.
Vers ce trône éclatant, de trépas en trépas,
Plus prompt que nos désirs, il t'entraîne à grands pas.
Le temps s'enfuit, Macbeth: roi, quand Duncan sommeille,
Tu n'es plus qu'un sujet, si Duncan se réveille.
Élève, élève au ciel ton vol ambitieux,
Las d'avoir des égaux, disparais à leurs yeux.
L'oracle s'accomplit: oui, ma grandeur s'apprête.
L'éclat de tes rayons rejaillit sur ma tête.
Quel honneur pour mon fils, et quel bonheur pour moi!
Je suis dans un instant mère et femme d'un roi.
Ah! ne fais plus languir ma superbe espérance!
Il est temps...
MACBETH.
Mais l'honneur; mais la reconnaissance,
Mais un vieillard, un roi, mon parent, mon ami,
Ici dans mon palais, sous ma garde endormi;
Qui, si des assassins venaient pour le surprendre,
Crierait d'abord: « Macbeth, Macbeth, viens me défendre! »
FRÉDEGONDE, *à part.*
Quoi! déjà le remords...
MACBETH.
Frédegonde, crois-moi:
J'ai pitié de ton fils, de moi-même et de toi.
Non, ce n'est point en vain que notre cœur frissonne:
C'est le ciel alarmé qui l'ébranle et l'étonne.
Où s'allait égarer mon esprit éperdu!
J'immolerais Duncan, moi qui l'ai défendu!
A quel prix j'achetais l'honneur du rang suprême!
Mon fils peut être heureux sans sceptre et diadème;
Pour Glamis, qu'il jouisse avec tranquillité
Du sommeil et des droits de l'hospitalité.
Ma gloire l'importune; il est barbare et traître:
Ce n'est point pour Macbeth une raison de l'être.
Tous deux à la vertu formons un prompt retour;
Tous les deux sans remords nous reverrons le jour.
FRÉDEGONDE.
Glamis sera donc roi.
MACBETH.
Grands dieux, qu'allions-nous faire?
Le trépas de Glamis devenait nécessaire.
Vainement sans sa mort j'eusse immolé mon roi;
Le fruit d'un si grand crime était perdu pour moi,
Encor contre Glamis m'eût-il fallu d'avance
De la mort de Duncan disposer l'apparence,
Être ensemble homicide et calomniateur.

FRÉDEGONDE.

D'un tel coup aisément on l'aurait cru l'auteur,
On le hait; et, du trône héritier légitime,
C'est sur lui qu'eût tombé tout le soupçon du crime.

MACBETH.

Ton esprit, je le vois, du trône encor frappé,
Toujours du même objet est donc préoccupé?

FRÉDEGONDE.

Je suis mère, Macbeth. Oui, ton songe, Iphyctone,
Ont tourné, malgré moi, mes yeux vers la couronne;
Et surtout, de Glamis en prévenant les coups,
J'aspirais à sauver mon fils et mon époux.
Mais je te l'avouerai, si seule et dans moi-même
Je m'étais dit jamais : « Je veux le diadème,
« Je veux que dans ce jour mon front en soit orné; »
Je suis d'un sexe faible, au fuseau destiné;
Mais au moment d'agir, sous un dehors timide,
J'eusse eu de vingt Macbeth la vigueur intrépide.
J'ignore quel tourment m'eût été réservé;
Mais, le projet conçu, je l'aurais achevé.

MACBETH.

O ciel! tu frapperais le coup que je redoute?
Sans terreur?

FRÉDEGONDE.

Sans terreur.

MACBETH.

Et sans remords?

FRÉDEGONDE.

Sans doute.

MACBETH.

Sans remords, sans remords... Dans ces moments affreux
Va voir si tout est calme et tranquille autour d'eux.
(*Frédegonde sort.*)

SCÈNE V.

MACBETH.

Que vais-je faire, ô dieux! je frémis! je frissonne!
Je sens que ma raison s'enfuit et m'abandonne.
Oui, je vois, malgré moi, qu'au meurtre destiné,
Par un pouvoir fatal ce bras est entraîné.
On dirait que ce sort, puisqu'à tout il préside,
Sur ses tables de fer grava mon parricide.
Je m'arrête, et j'y cours. Marbres silencieux,
Soyez sans souvenir, sans oreille, sans yeux!
Doublez autour de moi vos épaisseurs funèbres;
Ne sentez point mes pas glisser dans les ténèbres.
Voici l'instant.

SCÈNE VI.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

FRÉDEGONDE.

Tout dort.

MACBETH.

Qui m'a parlé?

FRÉDEGONDE.

C'est moi.

MACBETH.

As-tu porté tes pas dans la chambre du roi?

FRÉDEGONDE.

Oui : j'ai tout disposé; la porte en est ouverte.
Tout sert à nos projets; tout répond de leur perte.

MACBETH.

Leur sommeil?

FRÉDEGONDE.

Est profond.

MACBETH.

Ciel! j'entends quelque bruit.
Quel mortel sous ces murs s'avance dans la nuit?

SCÈNE VII.

MACBETH, FRÉDEGONDE, SÉTON.

SÉTON.

Les amis de Cador et Magdonel, ces traîtres,
Seigneur, de ce palais vont se rendre les maîtres.
Leurs soldats avec eux viennent d'y pénétrer.
Tout prêts de cette enceinte on voit leurs pas errer.
Nous entendrons bientôt éclater leur surprise;
Leur fureur, que ces murs, que la nuit favorise,
A Glamis, à Duncan va donner le trépas.
Venez, le péril presse.

MACBETH.

Allons, je suis tes pas.
Laisse-nous.

(*Séton sort.*)

SCÈNE VIII.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

MACBETH.

Ce sont eux qui se chargent des crimes.

FRÉDEGONDE.

Ils vont pour nous, Macbeth, immoler nos victimes.
A leurs coups cependant s'ils allaient échapper,
Au défaut de leurs bras, c'est à toi de frapper.

SCÈNE IX.

MACBETH, FRÉDEGONDE; UN SOLDAT *qui n'est point vu.*

LE SOLDAT.

Aux armes!

FRÉDEGONDE.

L'on attaque: allons, sans plus attendre.
Il faut... Vous balancez!

MACBETH.

Non, je cours le défendre!

FRÉDEGONDE, *à part.*

O ciel! suivons ses pas; et sachons l'entraîner
Vers le forfait heureux qui nous doit couronner.

(*Elle marche sur les pas de Macbeth.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MACBETH, *croyant voir le corps de Duncan.*

Il est donc toujours là! quel témoin! qu'on l'emporte.
Entrons — le voir encore! il semble, à cette porte,
Que son corps tout sanglant est prêt à m'arrêter.
Quelle horreur! quel forfait! où fuir? où m'éviter?
(*avec terreur.*)
J'entends du bruit... On vient... O supplice! ô prodige!
Quoi! de sa mort partout j'aperçois les vestiges!
Il avait bien du sang... Si je pouvais pleurer!
Loin de moi sans retour je me sens égarer.
Le désespoir.. Prions: «Ciel, qui..» Tais-toi, perfide,
Ce mot vient d'expirer dans ta bouche homicide.
Mourons... Il est des dieux; je n'échapperai pas.
Je crains également la vie et le trépas.
Macbeth poursuit Macbeth. Ah! dans mon trouble extrême,
Le plus grand de mes maux est de me voir moi-même.
Je sens là des remords.

SCÈNE II.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

MACBETH.

Malheureuse, c'est toi!
Qu'as-tu fait de Duncan?

FRÉDEGONDE.

Quels regards!

MACBETH.

Réponds-moi...

(*s'interrompant avec surprise et terreur.*)
Quoi! le jour ne luit point! quoi! cette voûte obscure..
Les dieux pour moi peut-être ont changé la nature.

FRÉDEGONDE.

Ah! rappelez vos sens; craignez par cet effroi
D'inspirer des soupçons sur la perte du roi.

MACBETH.

Non, je n'ai point sur lui porté ma main cruelle.
La pitié me parlait, j'étais vaincu par elle.
C'est toi, c'est toi, barbare, en empruntant ma main,
Qui viens de lui plonger un poignard dans le sein.
Mais Nolfock est vivant: c'est à lui de m'instruire.

FRÉDEGONDE.

A l'instant même ici je venais te le dire;
Il ne vit plus.

MACBETH.

J'entends. Tu l'avais fait parler.
Pour le trône, en effet, j'ai vu ton cœur brûler.
Je devrais par ta mort...

FRÉDEGONDE.

Hé bien, frappe, barbare!
Éteins, en m'immolant, le transport qui t'égare;
Je n'en murmure pas, si, revenant à toi...

MACBETH.

Arrête donc ce sang qui coule jusqu'à moi;
Ote-moi donc ce cœur que son forfait dévore,
Ce vieillard palpitant, ce lit qui fume encore,
Mon effroi, ma pitié, mon trouble, ma terreur,
Ces exécrables mains qui me glacent d'horreur!

SCÈNE III.

MACBETH, FRÉDEGONDE, SÉTON; GUERRIERS ET MONTAGNARDS.

SÉTON.

Le désordre est partout, la douleur, les alarmes;
On s'étonne, on accourt, on fuit, on prend les armes.
La grandeur du forfait trouble tous les esprits.
L'un est muet d'horreur, l'autre pousse des cris.
Ils pensent voir errer sur des nuages sombres
De Glamis, de Duncan, les gémissantes ombres;
Mais, en pleurant leur sort, ils admirent le bras
Qui chassa les brigands, qui vengea leur trépas.
Tout ce peuple est déjà prêt à vous reconnaître;
Loclin lui sert de guide, il vient, il va paraître.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS; LOCLIN, GUERRIERS, PEUPLE.

LOCLIN.

Macbeth, Duncan n'est plus: j'apporte devant toi
Ce signe du pouvoir, le livre de la loi:
S'il t'assure le droit qu'il te donne à l'empire,
De tes devoirs sacrés il doit aussi t'instruire.
Ce livre inexorable, à toute heure, en tous lieux,
Offrira le reproche ou la gloire à tes yeux.
Mais l'ombre de Duncan nous demande vengeance.
Des dieux dont tout mortel brave en vain la puissance,
Sur l'indigne assassin qui lui porta les coups,
Par nos vœux réunis attirons le courroux.

Quels sont les tiens, Macbeth?

MACBETH.

Qu'il meure, qu'il périsse!

FRÉDEGONDE.

Puisse le ciel bientôt nous offrir son supplice!

LOCLIN.

Le ciel reçoit vos vœux; ils seront exaucés.
Du malheureux Duncan les mânes courroucés
Du séjour de la mort sauront se faire entendre;
Ils demandent vengeance, ils la feront descendre.
(*en lui présentant la couronne.*)
Reçois donc, ô Macbeth, ce signe glorieux
Du pouvoir souverain que te donnent les dieux.
Qu'ils daignent sur ton front bénir le diadème!

MACBETH, *à part.*

Je ne puis faire, hélas! un tel vœu pour moi-même.

FRÉDEGONDE.

Que dis-tu?

LOCLIN.

Songe bien qu'ici la liberté
S'unit avec l'honneur et la fidélité;
Que la pompe des camps seule a droit de te plaire;
Qu'un roi dans nos rochers n'est qu'un chef à la guerre,
Que ce livre surtout qu'ici je te remets
Te défend d'accorder le pardon aux forfaits;
Qu'il n'en existe point pour le mortel perfide
Qui trahit son pays, jamais pour l'homicide.
Songe qu'en ce moment l'Écosse par ma voix
Te fait le défenseur, non le tyran des lois;
Qu'il leur faut obéir, pour que l'on t'obéisse.
Nous aimons la valeur, mais surtout la justice.

MACBETH.

Puissé-je, de Duncan lorsque j'ai le pouvoir,
M'acquitter comme lui d'un si noble devoir!
Ah! s'il est un mortel à sa perte sensible,
Pour qui de son trépas l'image soit terrible,
(*croyant voir l'ombre de Duncan.*)
Croyez que c'est Macbeth, croyez... Que me veux-tu?
Au séjour des vivants quel pouvoir t'a rendu?
Que viens-tu faire ici, fantôme épouvantable?

LOCLIN.

D'où naît cette terreur?

FRÉDEGONDE.

Son trouble est excusable.
Le meurtre de son roi l'a trop préoccupé;
Et d'un forfait si noir il est encor frappé.
(*bas, à Macbeth.*)
Est-ce à vous de frémir devant un tel prestige?
Un guerrier... se peut-il...

MACBETH.

Il est là, là, te dis-je.

FRÉDEGONDE.

Reprenez sur vos sens un pouvoir absolu;
Votre effroi vous abuse.

MACBETH.

Hé quoi! n'as-tu pas lu
Écrit en traits de sang: « Point de grâce au perfide,
« Jamais pour l'assassin, jamais pour l'homicide? »

FRÉDEGONDE.

(*bas.*) (*haut.*)
Songez qu'on vous observe. Ah! revenez à vous!
Macbeth, mon cher Macbeth... Ah! Loclin, fuyez-nous!
Vous voyez trop, hélas! dans quel trouble nous sommes.
Plaignez et la faiblesse et le malheur des hommes.

MACBETH, *les regardant tous deux avec étonnement.*

Vous n'avez point pâli!

FRÉDEGONDE, *bas.*

Suivez-moi.

MACBETH.

Non; je sens
Que ma raison renaît et vient calmer mes sens.

LOCLIN.

Jure donc devant nous, sur ce livre terrible,
Qu'au seul bien de l'état ton cœur sera sensible;
Que tu n'es rien ici qu'un premier citoyen,
Qui peut tout par la loi, qui sans la loi n'est rien.
Jure qu'en ce palais encor plein d'épouvante,
De Duncan égorgé calmant l'ombre sanglante,
Contre son meurtrier tu vas tout à la fois
Armer le ciel vengeur et le glaive des lois.
Ordonne qu'à l'instant son supplice s'apprête.

MACBETH, *avec terreur, croyant voir l'ombre de Duncan.*

Je le jure... sa mort... Fantôme horrible, arrête!
(*avec audace.*)
Arrête! Hé, depuis quand, couverts de leurs lambeaux,
Des spectres déchaînés sortent-ils des tombeaux?
Viens-tu régner encor du sein de la mort même,
Et de ton front hideux souiller le diadème?
Et quand tu m'offriras tes yeux étincelants,
Et ta tête blanchie, et tes cheveux sanglants...

LOCLIN, *avec étonnement.*

Ciel!

MACBETH.

L'univers jamais n'a-t-il donc vu des crimes?
Le cercueil autrefois renfermait ses victimes;
La tombe était fidèle: aujourd'hui révoltés,
Les morts dans nos palais rentrent de tous côtés.

FRÉDEGONDE.

Laissez-nous, cher Loclin. Hélas! votre présence
Pourrait de ses transports aigrir la violence.
Cédez à mes désirs.

LOCLIN, *aux guerriers de sa suite et aux montagnards.*

Amis, retirons-nous.
La reine ainsi l'ordonne.

(*Loclin se retire avec les guerriers et le peuple.*)

SCÈNE V.

MACBETH, FRÉDEGONDE.

FRÉDEGONDE.

Ah, Macbeth ! est-ce vous ?
De vos esprits troublés n'êtes-vous plus le maître ?
Dans vos sombres fureurs...

MACBETH.

J'aurai parlé peut-être.

FRÉDEGONDE.

Oui.

MACBETH.

Me suis-je trahi ?

FRÉDEGONDE.

J'ai de vous, par mes soins,
Heureusement, Macbeth, écarté les témoins.

MACBETH, *avec joie et un peu bas.*

Ils n'ont donc point appris que je suis parricide ?

FRÉDEGONDE.

On l'ignore.

MACBECTH.

Aucun mot, aucun geste perfide
Ne m'est échappé ?

FRÉDEGONDE.

Non.

MACBETH, *en lui montrant la couronne.*

Je respire. Ah ! voilà
L'objet de tous tes vœux !

FRÉDEGONDE.

Macbeth, conservons-la.

SCÈNE VI.

MACBETH, FRÉDEGONDE, MALCOME, SÉVAR.

SÉVAR.

Seigneur, à vos vertus je dois ma confiance :
Oui, Duncan de son fils m'avait remis l'enfance.
Le voici. Ce billet que je mets dans vos mains
Vous prouve sa naissance et ses nobles destins.
Vous lui rendrez, seigneur, le sceptre de son père.
Il en est digne.

MACBETH, *à part.*

O ciel !

FRÉDEGONDE, *à part.*

Comment, par quel mystère ?..

MACBETH, *à Sévar, après avoir lu le billet.*

C'est la main de Duncan.

FRÉDEGONDE.

Vieillard, la vérité
Se fait d'abord connaître à la simplicité.
Va, l'âme de Macbeth est digne de la tienne.

(*bas au garde qui vient.*)

Garde, qu'auprès de nous tous deux on les retienne ;
Vous m'entendez. (*Le garde sort.*)

(*à Sévar.*)

Macbeth n'est point ambitieux.
Vieillard, cette couronne eût pu plaire à ses yeux.
Mais au fils de Duncan sans peine il va la rendre.

SÉVAR.

La vertu dans Macbeth ne doit point me surprendre.
Je ne la presse point de faire couronner
Ce sauvage orphelin que je viens d'amener.
A ce fils de Duncan j'ai donné pour culture
Les mœurs qu'en ce désert m'enseigne la nature.
C'est tout ce que j'ai pu. C'est maintenant à toi
A lui montrer, Macbeth, le livre de la loi.
Va, ses droits et son titre, et son rang et sa vie,
Je les mets en tes mains, et je te les confie.
Je sais comme l'on traite entre cœurs généreux.

MACBETH.

Tu ne t'es pas trompé : je remplirai tes vœux.
Le malheureux Duncan ne voit plus la lumière ;
Mais son fils est vivant : je sais ce qu'il faut faire.
Des vertus de Duncan c'est le trop juste prix.

SÉVAR.

Oui, sans doute, Macbeth, les ans me l'ont appris :
Les dieux, dans les enfants, récompensent les pères.
Ce sont ces mêmes dieux, pour Duncan trop sévères,
Qui, pour lui, dans son fils, par un juste retour,
Ont à la fin donné quelques marques d'amour !

(*à Frédegonde.*)

Compagne d'un héros, pour ce fils en ton âme
Entretiens cet amour, cet honneur qui l'enflamme.
De toi seule dépend sa faveur, son courroux.
Va, le ciel te fit mère.

(*Il sort avec Malcome.*)

SCÈNE VII.

FRÉDEGONDE, MACBETH.

FRÉDEGONDE.

Hé bien, que ferons-nous ?
Le sceptre te plaît-il ? Quand tu l'as osé prendre,
Quand il est dans ta main, crois-tu devoir le rendre ?

MACBETH.

Déjà !

FRÉDEGONDE.

Le temps est cher, il faut nous décider.

Ce sceptre cependant est facile à garder.

MACBETH.

Comment? explique-toi.

FRÉDEGONDE.

Ce billet est son titre;
Tu le tiens dans ta main, toi seul en es l'arbitre;
Tu peux régner, Macbeth, sans répandre de sang.

MACBETH.

Il est vrai.

FRÉDEGONDE.

Te voilà dans le suprême rang.
Anéantis ce titre, et garde la couronne.
La nuit cacha le coup, aucun ne te soupçonne.

MACBETH.

J'en conviens.

FRÉDEGONDE.

Tu verras, tranquille et sans regrets,
Malcome trop heureux rentrer dans ses forêts.
D'ailleurs, après les maux d'une guerre barbare,
Tu dois à ta patrie un roi qui les répare.

MACBETH.

Je le voudrais du moins... Duncan n'avait-il pas
Avec Glamis, dis-moi, résolu mon trépas?

FRÉDEGONDE.

Va, Nolfock me l'a dit : notre mort était sûre.
Tu sens donc dans ton cœur toujours quelque murmure?

MACBETH.

Ces souvenirs souvent reviendront me troubler.

FRÉDEGONDE.

Sans doute.

MACBETH.

Ah! je le crois. Vois-tu ma main trembler?
Ce billet de Duncan renouvelle ma crainte.

FRÉDEGONDE.

Ah! tout peut aisément en réveiller l'atteinte.
Si tu cédais encore à des remords soudains!
Remets, mon cher Macbeth, ce billet dans mes mains.

MACBETH, *après avoir douté pendant un instant.*

Non : je veux le garder. Sans oser davantage,
De nos esprits troublés calmons un peu l'orage.
Nous nous consulterons dans un autre entretien.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

FRÉDEGONDE.

Va, garde ce billet, je n'en redoute rien.
J'empêcherai, crois-moi, qu'il ne me soit funeste.
Je tiens, je tiens le sceptre, et mon poignard me reste.
Mais j'ai vu son remords : il peut, dès cette nuit,
Voir Malcome et Sévar, et les sauver sans bruit.
Sévar, Malcome... Allons, sans tarder davantage,
Il faut sur tous les deux consommer mon ouvrage.
Ce palais par la nuit va bientôt s'obscurcir :
Voyons quels meurtriers, quels bras je dois choisir.
Tout est prévu. Régnons. Je sais ce qu'il faut faire.
N'en délibérons plus : le fils suivra le père.
Nul péril, nul tourment ne saurait m'étonner;
Je n'en connais qu'un seul, c'est de ne pas régner.
Ce n'est pas à demi qu'on aime un diadème.
Songe à Duncan, Macbeth : je suis encor la même.
Entre le trône et toi s'il faut me décider,
C'est le plus cher des deux que je prétends garder.
Mais qu'a dit ce vieillard avec son air farouche?
Quel prophétique arrêt est sorti de sa bouche?
Dans mon fils, a-t-il dit, le ciel doit justement
Placer ma récompense, ou bien mon châtiment.
Ah! si mon fils... Grands dieux! Quel est donc ce mystère?
Que m'annoncent ces mots? « Va, le ciel te fit mère : »
Je ne sais, mais je tremble, et crois, dans ma terreur,
Qu'un poignard invisible est entré dans mon cœur...
Vain effroi, taisez-vous! Je rendrais la couronne!
Allons, que le coup parte, avant qu'on le soupçonne.
Sceptre, par un forfait je veux te conserver;
Et, s'il y faut mon bras, je saurai l'achever.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MACBETH.

Où suis-je! qu'ai-je fait! seul, sous ces voûtes sombres,
D'un pas faible et tremblant j'erre parmi les ombres.
Je sens donc la terreur. Macbeth... Ce n'est plus lui.
Tel il était hier! tel il est aujourd'hui!
En vain je le demande, en vain je le rappelle.
Je connus un Macbeth, noble, vaillant, fidèle,
Défenseur de l'état, défenseur de son roi;
Ce Macbeth généreux n'est donc plus avec moi!
Allons, délivrons-nous d'un affreux diadème.
Si je pouvais encor redevenir moi-même...
Jamais... D'un poids fatal mon cœur est oppressé.
Voilà d'horribles mains... Hé quoi! ce sang versé
Ne se taira donc plus! sous ces voûtes impies
Je crois que la vengeance a posté les Furies.
Duncan me suit partout, il me glace d'effroi.
Mort pour tout l'univers, il est vivant pour moi.
Ah! quand son fils repose, égaré, solitaire,
Le sommeil pour jamais a fui de ma paupière;
Et je l'invoquerais par des vœux superflus!
Duncan m'a dit tout bas : « Tu ne dormiras plus. »
Allons, voyons mon fils. O céleste vengeance!
Je n'oserai jamais aborder l'innocence.

O mon fils! si ces dieux, en me cachant leurs coups,
Sur toi, sur ton enfance, étendaient leur courroux...
Une secrète horreur de tout mon cœur s'empare.
Non : l'homme impunément ne fut jamais barbare.
Il est des dieux vengeurs dont l'œil partout le suit.
En vain, nous entourant des voiles de la nuit,
Nous espérons tromper cet œil qui toujours veille.
Au moment du forfait la justice sommeille;
Mais soulevant son voile après l'acte inhumain,
Elle apparaît terrible, et le glaive à la main.
Quel tourment de traîner des jours tissus d'alarmes,
De ne plus voir d'objets qui nous offrent des charmes,
De se lever la nuit dans d'horribles transports,
Sans pouvoir de son sein arracher le remords!
Il vaudrait mieux cent fois, affranchi de son crime,
Dans le fond d'un cercueil remplacer sa victime.
Duncan, dans le tombeau tu ne sens plus d'effroi;
Il n'est plus de Cador ni de Macbeth pour toi;
Des complots éternels n'assiégent plus ta vie.
Le croirais-tu, Duncan? c'est ton sort que j'envie.
N'élève plus ta voix vers ce ciel outragé!
Puisque je vis encor, tu n'es que trop vengé.
Allons; à l'héritier remettons la couronne.
Ma criminelle épouse au sommeil s'abandonne;
J'ai caché mon dessein; j'ai fait tout préparer;
Avec Loclin, ici, le peuple doit entrer.
Méritons mes remords. O ciel! quelqu'un s'avance.

SCÈNE II.

MACBETH, MALCOME.

MACBETH.

C'est vous, prince, c'est vous! dans ce profond silence,
Sous ces voûtes, la nuit, qui peut vous amener?

MALCOME.

Hélas!

MACBETH.

Où courez-vous?

MALCOME.

Non, je ne puis régner.
Laissez-moi m'échapper de ce palais funeste.

MACBETH.

Mais le trône est à vous.

MALCOME.

Hé bien, je le déteste.
Je ne veux point quitter mes tranquilles forêts.

MACBETH.

Qui peut donc exciter ces sensibles regrets?

MALCOME.

Le vertueux Sévar qui m'a servi de père.

MACBETH.

Mais Duncan fut le vôtre.

MALCOME.

Ah! dans un sort vulgaire
Si le ciel plus propice eût caché son destin,
Il n'eût jamais senti le fer d'un assassin.

MACBETH.

Plaignez les criminels, le remords les déchire.

MALCOME.

Qu'est-ce que le remords?

MACBETH.

Je pourrais vous le dire...
Ignorez-le toujours. Mais, prince, quels attraits
Vous entraînent enfin vers vos tristes forêts?
Quel charme trouviez-vous dans ce désert horrible?

MALCOME.

Tout ciel est agréable où notre âme est paisible.

MACBETH.

Quels étaient vos plaisirs?

MALCOME.

La paix, la liberté,
Parmi mes compagnons la douce égalité,
Par d'utiles travaux la pauvreté vaincue,
L'innocence en danger par mes mains défendue,
Quelquefois un mortel de sa route écarté
A qui j'offrais l'asile et l'hospitalité.

MACBETH, *à part.*

Ah, dieux!

MALCOME.

Dans nos déserts, qu'importe la richesse?
J'exerçais librement ma force et mon adresse.
Mon cœur sous l'humble toit où je fus apporté
D'un facile bonheur s'est toujours contenté.
Sévar a su m'apprendre à fléchir sans murmure
Sous le joug qu'à tout homme imposa la nature.
Mes rochers me sont chers; et ces tristes palais
A mes yeux sans douleur ne s'offriront jamais.

MACBETH.

Mais à régner enfin l'Écosse vous appelle.

MALCOME.

Bien mieux que moi, Macbeth, vous régnerez sur elle.
On ne m'a point instruit aux grands devoirs des rois;
Je n'ai jamais connu que mon arc, mon carquois.
Puis-je lever les yeux vers cet honneur insigne?

MACBETH.

Prince, voilà pourquoi vous en serez plus digne.
Nourri dans les forêts et dans la pauvreté,
Le ciel auprès de vous plaça la vérité.
Jamais un courtisan n'a pu par son adresse
Du rang suprême encor vous inspirer l'ivresse.
Votre devoir est grand : osez l'envisager.
Dans votre état obscur vous avez dû songer
Quel est de ce devoir le caractère auguste.
Il veut qu'on soit vaillant, qu'on soit bon, qu'on soit juste.
Hé bien! est-il emploi plus touchant et plus beau?
Écoutez vos penchants, marchez à ce flambeau.
Si vous aimez le peuple, et savez le défendre,
Votre cœur vous a dit tout ce qu'il faut apprendre.

Oui, le peuple l'ordonne, il lui faut obéir;
Moi-même je vous veux forcer à le servir.
(*à part, avec transport.*)
Je suis encor moi-même. O moment plein de charmes!
Je te rends grâce, ô ciel! tu m'as rendu les larmes!

MALCOME.

De mon père, Macbeth, vous plaignez les malheurs;
Vous l'avez défendu, vous lui donnez des pleurs.

MACBETH.

Ah, prince! croyez-moi, j'ai besoin d'en répandre.
Mais le sceptre est à vous, c'est à moi de le rendre.
Oui, prince, je vous l'offre; et je l'aurai quitté
Avec plus de plaisir que je ne l'acceptai.
Ce palais est plongé dans une nuit profonde:
Gardez-vous en marchant d'éveiller Frédegonde,
Et n'interrompez pas un sommeil que cent fois
Les souvenirs du jour ont troublé chez les rois.
(*Il sort.*)

SCÈNE III.

MALCOME.

Que veut-il dire? Allons, puisque le ciel l'ordonne,
De la main de Macbeth recevons la couronne.
Hélas! quels tristes soins vont bientôt m'agiter!
O vertueux Sévar, faudra-t-il te quitter!
Mais, mon père, est-ce vous? que venez-vous m'apprendre?

SCÈNE IV.

MALCOME, SÉVAR.

SÉVAR.

Macbeth va revenir; il faut ici l'attendre.
Des pas semblent vers nous s'approcher dans la nuit.
On marche: allons, Malcome, observons tout sans bruit.
(*Malcome sort.*)

SCÈNE V.

SÉVAR.

Mais, que prétend Macbeth? rendra-t-il la couronne?
Un effrayant pouvoir partout nous environne;
Je lis dans ses décrets, et tout est éclairci.
Il n'en faut point douter, ces trois sœurs sont ici.

SCÈNE VI.

SÉVAR, MALCOME.

MALCOME.

O mon père!

SÉVAR.

Hé bien, qu'est-ce?

MALCOME.

Ah, grands dieux! Frédegonde...
Je n'ai jamais senti de terreur si profonde.
L'air tantôt caressant, et tantôt inhumain,
Elle approche, un poignard, un flambeau dans la main.
Mais ce qui fait horreur, c'est, quand son esprit veille,
Que son corps à la fois parle, agit et sommeille.
La voici.

SCÈNE VII.

SÉVAR, MALCOME, FRÉDEGONDE.

FRÉDEGONDE.

(*Elle entre endormie, un poignard dans la main droite, et un flambeau dans la main gauche. Elle s'approche d'un fauteuil. Levant les yeux au ciel avec l'expression d'une crainte douloureuse.*)
Dieux vengeurs!
(*Elle s'assied, pose le flambeau sur une table, remet le poignard dans son fourreau.*)

SÉVAR, *bas.*

Un forfait la poursuit.
Écoutons.

FRÉDEGONDE, *avec joie et un air de mystère.*

Ce grand coup fut caché dans la nuit.
La couronne est à nous. Macbeth, pourquoi la rendre
(*avec le geste d'une femme qui porte plusieurs coups de poignard dans les ténèbres.*)
Sur le fils à son tour...

SÉVAR.

Ciel! que viens-je d'entendre!

FRÉDEGONDE, *en s'applaudissant, et avec la joie de l'ambition satisfaite.*

Oui, tout est consommé, mes enfants régneront.
(*avec la complaisance et le plaisir de la tendresse maternelle.*)
Que j'essaie, ô mon fils! ce bandeau sur ton front.
(*tâchant de rappeler un souvenir vague à sa mémoire.*)
Qui m'a donc dit ces mots: « Va, le ciel te fit mère? »
(*avec serrement de cœur.*)
S'ils éprouvaient les coups d'une main meurtrière!
(*très-tendrement.*)
O ciel!
(*portant sa main à son nez avec répugnance.*)
Toujours ce sang!
(*très-tendrement.*)
Je verrais leur trépas!
(*avec larmes.*)
Moi, leur mère!
(*avec terreur, se grattant la main.*)
Ce sang ne s'effacera pas!
(*avec la plus grande douleur.*)
O dieux!

(en se grattant la main vivement.)
Disparais donc, misérable vestige!
(avec la plus tendre compassion.)
Mon fils! mon cher enfant!
(se grattant la main plus vivement encore.)
Disparais donc, te dis-je!
se grattant la main avec un dépit furieux.)
Jamais, jamais, jamais!
(comme si elle sentait un poignard dans son sein.)
Mon cœur est déchiré.
(avec de longs soupirs, les plus douloureux, et tirés du plus profond de son cœur.)
Oh! oh! oh!
(Son front s'éclaircit par degrés, et passe insensiblement de la plus profonde douleur à la joie et à la plus vive espérance.)
Quel espoir dans mon sein est rentré?
(tout bas, comme appelant Macbeth pendant la nuit, et lui montrant le lit de Malcome qu'elle croit voir.)
Macbeth! Malcome est là.
(avec ardeur.)
Viens.
(croyant le voir hésiter, et levant les épaules de pitié.)
Comme il s'intimide!
(décidée à agir seule.)
Allons.
(avec joie.)
Il dort.
avec la confiance de la certitude, et dans le plus profond sommeil.)
Je veille.
Elle regarde le flambeau d'un œil fixe; elle le prend et se lève.)
Et ce flambeau me guide.
(Elle marche vers le côté du théâtre par lequel elle doit sortir. S'arrêtant tout à coup avec l'air du désir et de l'impatience, croyant entendre sonner l'heure.)
Sa mort sonne.
(avec la plus grande attention, immobile, le bras droit étendu, et marquant chaque heure avec ses doigts.)
Une... Deux.
(croyant marcher droit au lit de Malcome.)
C'est l'instant de frapper.
(Elle tire son poignard et se retire, toujours dormant, sous l'une des voûtes.)

SCÈNE VIII.

SÉVAR, MALCOME.

MALCOME.

A son poignard, ô ciel, tu m'as fait échapper!
Mais mon malheureux père, hélas! fut sa victime.

SÉVAR.

Prince, vous avez vu quel est le poids du crime!

MALCOME.

J'aimerais mieux cent fois expirer sous sa main,
Que de cacher jamais un tel cœur dans mon sein.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS; MACBETH, LOCLIN; GUERRIERS, SOLDATS ET PEUPLE.

(Il fait jour.)

MACBETH.

Guerriers, peuple, soldats, c'est en votre présence
Que de Malcome ici j'atteste la naissance:
Le voilà, de Duncan reconnaissez le fils.
Aux mains de ce vieillard cet enfant fut remis;
Ce billet est ma preuve; et, signé par un père,
Lui seul de sa naissance éclaircit le mystère;
Sévar ainsi que moi peut encor l'attester:
Oui, ce sceptre est à lui; oui, je dois le quitter.

SÉVAR.

O grandeur! ô noblesse!

LOCLIN.

O sentiment auguste!

MACBETH.

Pourquoi s'en étonner? je n'ai fait qu'être juste.
Mais il me reste encor... vous en allez juger,
Un coupable à confondre, un grand crime à venger;
Vous connaissez le crime; à peine par nos armes
Duncan victorieux voit finir ses alarmes,
Que par un coup affreux cet hôte infortuné,
Chez moi, dans ce palais, périt assassiné.
Combien nous avons plaint cette auguste victime!
J'ai trouvé, découvert, saisi l'auteur du crime.
O quel plaisir pour vous, que son sang odieux
Bientôt venge Duncan, et le venge à vos yeux!
Je vais dans un instant vous montrer le coupable.
Son lâche meurtrier, ce monstre détestable...

SÉVAR.

Achève: quel est-il?

LOCLIN.

Quel est son assassin?

MACBETH.

C'est moi qui cette nuit l'ai tué de ma main.

LOCLIN.

Non, je ne te crois pas.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS; FRÉDEGONDE, *égarée, échevelée.*

FRÉDEGONDE.

O crime! ô meurtre! ô rage!

Oui, j'ai tué mon fils, sa mort est mon ouvrage!

MACBETH.

Mon fils? ah, malheureuse!

FRÉDEGONDE.

Oui, j'ai versé son sang.
Donnez-moi vingt poignards pour me percer le flanc.
(apercevant Malcome.)
Le mien me manque! O ciel! c'est Malcome! ô surprise!

SÉVAR.

Les dieux ont fait manquer ton horrible entreprise.

LOCLIN.

Va, Malcome est vivant; va, Macbeth m'a remis
Ce billet de Duncan; connois, connois son fils!

FRÉDEGONDE.

Je vois tout; mon sommeil... Le ciel dans sa colère
A massacré mon fils par la main de sa mère!
Vers Malcome croyant diriger mon chemin,
C'est sur mon propre fils qu'il a conduit ma main.
Oh! donnez-moi la mort!

LOCLIN.

Non, tu vivras, cruelle,
Ce sera ton tourment: qu'on se saisisse d'elle.
(Elle tombe sur un fauteuil, des gardes l'entourent.)
Ciel! fais que ce berceau devant ses yeux fumant
Soit pour ce monstre impie un éternel tourment!
Que ce fils, tour à tour mort et vivant pour elle,
Expire chaque nuit sous sa main maternelle;
Que ce fils, tant de fois pressé dans son berceau,
Pour le rougir encor reprenne un sang nouveau;
Qu'elle brise en mourant ce berceau qu'elle abhorre,
Et descende aux enfers pour l'y trouver encore!

MACBETH.

Guerriers, je l'avouerai, recherchant ma vertu,
Avant de m'accuser, j'ai long-temps combattu;
Enfin j'ai triomphé: compagnons de ma gloire,
N'oubliez pas du moins ma dernière victoire!
Je sens que, malgré vous, loin d'un monstre odieux,
Avec horreur, mépris, vous détournez les yeux;
Mais le ciel seul me reste, et c'est lui que j'implore.
Oui, ma tête vers lui peut se lever encore;
Depuis que j'ai moi-même avoué son trépas,
Duncan ne revit plus, il n'est plus sur mes pas.
Ces mains m'épouvantaient, je souffre leur présence;
Je n'osais plus prier, j'ai trouvé l'espérance.
Ciel! tu m'as pardonné, tu calmes mon effroi;
L'aveu qui me confond m'élève jusqu'à toi;
Je me couvre à tes yeux du remords de mon crime;
Il épure, il consacre, il pare ta victime.
Daigne accepter mon sang qui demande à couler,
Et permets que mon bras te la puisse immoler.
(Il se tue.)

VARIANTES.

—

ACTE II.

A la scène IX, Duncan, après ce vers:

Recevoir et ma joie et mes remercîments.

Mais ce palais jaloux demandait ta présence.
Revolant vers les tiens avec impatience,
Tu t'es hâté, Macbeth, modeste et triomphant,
De revoir tes foyers, ta femme, ton enfant.
Après tant de combats, dépouillant ton armure,
Tu viens te reposer au sein de la nature.
La guerre a ses honneurs, l'hymen a ses appas;
Et lorsque ton nom seul fait voler sur tes pas
Tous les cœurs empressés d'un peuple qui t'adore,
Lorsqu'en espoir déjà leur œil cherche et dévore
Le front jeune et pensif où mille exploits guerriers
Demandent à la fois place à tant de lauriers,
Près d'être enveloppé du bruit de ta victoire, etc.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE IX.

SÉVAR, MALCOME, MACBETH.

MACBETH, *à voix basse et mystérieusement.*

Venez, le temps est cher, et la nuit nous seconde.
Suivez mes pas.

SÉVAR, *à Malcome.*

Allons.
(Macbeth les emmène sous une des voûtes.)

SCÈNE X.

SEVAR, MALCOME, MACBETH; PLUSIEURS ASSASSINS.

(Cette scène se passe sous une voûte, hors de la vue du spectateur.)

UN DES ASSASSINS, *dans la coulisse.*

Nous servons Frédegonde.

UN AUTRE ASSASSIN, *aussi dans la coulisse.*

Que Malcome périsse...

UN AUTRE ASSASSIN, *aussi dans la coulisse.*

Et tombe sous nos coups!

MACBETH, *avec un long soupir.*

O ciel!
(Il sort de la coulisse, et s'avance soutenu par Malcome et Sévar.)

MALCOME.

Hé quoi, Macbeth! quoi, vous mourez pour nous!
Vous avez donc reçu, courant pour nous défendre,
Le coup d'un assassin posté pour nous surprendre!

SCÈNE XI.

SÉVAR, MALCOME, MACBETH, LOCLIN; GUERRIERS, PEUPLE.

LOCLIN.

(Il entre tout à coup avec les guerriers et le peuple.)

Ciel! Macbeth expirant!

MACBETH.

Amis, écoutez-moi;
Reconnaissez Malcome; oui, voilà votre roi!
Ce billet de Duncan atteste sa naissance.
Pour le faire périr, pour garder sa puissance,
A l'instant même ici, dans ses cruels desseins,
Frédegonde en secret payait des assassins.
Le ciel m'a secondé. J'ai sauvé la victime.
Loclin, sers de tes rois l'héritier légitime;
Prends ce billet... Sévar, et vous, mon prince... hélas!
Je meurs... Je te rends grâce, ô ciel, de mon trépas.

SCÈNE XII.

SÉVAR, MALCOME, MACBETH, LOCLIN, FRÉDEGONDE; GUERRIERS, PEUPLE.

(Frédegonde entre tout à coup éveillée et interdite.)

LOCLIN, *à Frédegonde.*

Monstre, vois ton époux!

FRÉDEGONDE.

Ciel! Macbeth! ô surprise!

LOCLIN.

Les dieux ont fait manquer ton horrible entreprise.
Va, Malcome est vivant; va, Macbeth m'a remis
Ce billet de Duncan. Connais, connais son fils!

FRÉDEGONDE.

O fureur!

LOCLIN.

Oui, ces dieux vont punir tous les crimes.
Mais viens-tu d'immoler de nouvelles victimes?
Ciel! de quel meurtre encor ton bras est-il fumant?

FRÉDEGONDE, *regardant ses mains.*

Ah! courons vers mon fils.
(en regardant vers le lit de son fils.)
Ciel! son berceau sanglant!
Je vois tout... mon sommeil... Le ciel, dans sa colère,
A massacré mon fils par la main de sa mère!
(allant vers le berceau dont elle écarte les rideaux.)
Ah! s'il vivait encor! si quelque mouvement
M'annonçait que... *(tâtant le corps de son fils.)*
Mort! mort! ô douleur! ô tourment!
Je le suivrai.
(Elle se poignarde et tombe auprès du berceau.)

LOCLIN.

Sa mort vient d'apaiser la terre.
Le ciel s'en applaudit.
(On entend le tonnerre rouler.)
Entendez son tonnerre!
Du souffle d'une impie il épure ces lieux:
Sa voix parle au coupable et dit qu'il est des dieux.



JEAN-SANS TERRE,

OU

LA MORT D'ARTHUR,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, EN 1791.

AVERTISSEMENT.

Je me suis aperçu, aux représentations de cette tragédie, lorsqu'elle était en cinq actes, que les deux derniers n'intéressaient que faiblement; mais c'est le public que le sentiment ne trompe jamais, qui m'a ouvert les yeux; c'est lui, et lui seul, qui m'a fait connaître cette faute essentielle, à laquelle peut-être j'ai été entraîné, sans le savoir, par l'affection même dont je m'étais passionné pour mon sujet. J'aurais dû penser que, du moment où Arthur, cet enfant si aimable et si malheureux, est privé de la vue, c'est, en quelque sorte, pour le public, comme s'il était privé de la vie. Il semble que la lumière du jour, en s'éteignant pour lui, fasse disparaître en même temps l'intérêt de la pièce pour le spectateur. J'ai donc pris le parti de la resserrer en trois actes, et de courir à grands pas vers le dénoûment, en hâtant la mort d'Arthur et de sa mère. J'ai fait périr ce prince par la main du roi son oncle, parce qu'en effet ce roi perfide et barbare le poignarda lui-même, et qu'il m'eût été impossible de démentir l'histoire sur un fait aussi connu; mais j'ai cru devoir le punir, en quelque façon, en lui faisant annoncer par Hubert une mort funeste et terrible, qu'il trouverait dans une coupe empoisonnée; et j'ai suivi en cela Shakespeare, qui le fait expirer devant les spectateurs, par ce genre de mort, dans les douleurs les plus cruelles.

On n'ignore point que c'est Shakespeare qui m'a fourni la scène où le roi Jean engage Hubert à brûler les yeux du jeune Arthur avec un fer rouge, et celle où Hubert tâche, mais en vain, d'éluder cette horrible commission. Ces deux scènes sont dignes du pinceau de ce grand poëte, quand il excelle; et c'est la seconde de ces deux scènes, où Arthur parle avec tant de charme et d'éloquence à Hubert, qui m'a comme forcé, par la vive émotion dont elle m'a pénétré, à faire passer ce sujet sur notre théâtre.

Il ne me reste plus qu'un désir à former: c'est que l'intérêt du sujet suffise actuellement pour soutenir, pour animer tout l'ouvrage; c'est qu'instruit par le public d'une faute capitale, j'aie été assez heureux pour la corriger, et couvrir, s'il se peut, en partie du moins, les autres fautes qui me sont échappées. Au reste, je ne puis trop remercier les acteurs qui ont représenté cette pièce. Sans parler des talents de chacun d'eux en particulier, et de ce que je leur dois de reconnaissance, pouvais-je, dans le rôle d'Arthur, de ce jeune prince, à qui je donne dix ou douze ans, souhaiter une voix plus tendre, une figure plus charmante que celle de mademoiselle Simon? Pouvais-je surtout désirer plus de grâce, plus d'âme, plus d'intelligence? Que pouvait-il me manquer dans le rôle d'Hubert, puisque c'est M. Monvel qui l'a rendu? Par quelles nuances délicates sait-il allier les tons les plus voisins du familier avec les accents les plus mâles ou les plus déchirants de Melpomène! Par quelles ressources prodigieuses se met-il toujours en mesure avec des moyens faibles, sans jamais rien faire perdre aux effets les plus larges et les plus frappants de la scène tragique! Quelle obligation ne lui ai-je pas dans le personnage d'Hubert! C'est pour Arthur qu'il respire; c'est pour Arthur qu'il craint et qu'il espère. Il ne veille, il ne parle, il ne se tait, il ne dissimule que pour lui. Il est pour lui, dans cette tour funeste, comme une seconde Providence, toujours attentif, toujours présent sur les pas d'un tyran soupçonneux et féroce, qui rôde dans ses cachots, et semble y flairer ses victimes. quelle affection! Quelle inquiétude! quelle vigilance! L'âme d'Hubert ou de M. Monvel est partout. Cet acteur extraordinaire sent toutes les passions, se transforme dans tous les personnages. Voilà le secret des Dumesnil et des Le Kain. Comme eux, il répand de tous côtés, et dans les moindres détails, ce charme d'une création perpétuelle, cette énergie douce ou brûlante de la nature, ce feu de la vie qui le consume lui-même, et dont il anime si heureusement ses propres ouvrages.

PERSONNAGES.

JEAN, roi d'Angleterre, surnommé Jean-Sans-Terre.
CONSTANCE, duchesse de Bretagne, veuve de Godefroi, frère du roi Jean-Sans-Terre, et mère d'Arthur, sous le nom d'Adèle.
ARTHUR, jeune prince, agé de dix ans, fils de Godefroi et de Constance, neveu du roi.
HUBERT, commandant en chef de la tour de Londres.
NÉVIL, commandant en second dans cette tour.
KERMADEUC, vieillard Breton.
UN OFFICIER.
UN SOLDAT.
GARDES du roi Jean,
TROUPE de soldats, } personnages muets.
PEUPLE,

La scène est en Angleterre, dans la tour de Londres.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une grande salle de la tour de Londres, sur laquelle ouvrent plusieurs prisons.

SCÈNE PREMIÈRE.

HUBERT.

Le roi paraît troublé. Que craint-il? Et pourquoi
Veut-il s'entretenir avec Névil et moi?
Assiégé de terreurs, tremblant pour sa couronne,
Est-ce encor des complots, des forfaits qu'il soup-
Haï de ses sujets, timide et furieux, [çonne.
Tout est piége, révolte, ou poignard à ses yeux.
Triste sort d'un tyran mal sûr du diadème!
Plus son peuple frémit, plus il frémit lui-même.
Faut-il qu'en cette tour (devoir trop rigoureux!)
J'observe de si près les pleurs des malheureux!
N'importe: demeurons dans ce séjour du crime.
Peut-être j'y pourrai sauver quelque victime.
Auprès d'un roi cruel, de son peuple ennemi,
L'innocence à toute heure a besoin d'un ami.

SCÈNE II.

HUBERT, LE ROI JEAN, NÉVIL; GARDES.

LE ROI, *à ses gardes.*

Sortez.

(Ils se retirent.)

De cette tour, Hubert, ma confiance
Vous remit dès longtemps la garde et la défense.
Vous, Névil, dans ce fort vous commandez sous lui:
J'y viens chercher moi-même un asile aujourd'hui.

(Il s'assied. Hubert et Névil prennent place à ses côtés.)

Parmi ces prisonniers, qu'il faut craindre sans doute,
Il en est un surtout, amis, que je redoute.

HUBERT.

Et qui?

LE ROI.

Ce jeune Arthur, le fils de Godefroi,
Ce seul fils de mon frère, et qui crut être roi.

NÉVIL.

Ciel! qu'entends-je? en mourant, quoi! Richard, votre frère,
N'a-t-il pu vous léguer le sceptre d'Angleterre?
A son neveu, sans doute, il vous a préféré;
Mais il en eut le droit, et ce droit est sacré.
Seul, entre Arthur et vous, du sceptre il fut l'arbitre.
Son testament enfin n'est-il pas votre titre?
Couronné sous nos yeux, sur votre trône assis,
Vos droits depuis longtemps ne sont plus indécis.
A la mort de Richard, s'il eût vu la lumière,
Godefroi, votre aîné, succédait à son frère.
Sans débats sur le trône il eût d'abord monté;
Mais son fils, mais Arthur en put être écarté.
Il le fut par Richard; et, dès ce moment même,
Son choix a consacré vos droits au diadème;
Et je ne comprends pas comment dans votre cœur
Il entre quelque doute ou la moindre terreur.

HUBERT.

Sire, c'est un principe établi sur la terre,
Qu'un fils dans tous ses droits représente son père.
Ainsi le jeune Arthur, le fils de Godefroi,
Par les droits de son père eût été notre roi;
Mais Richard (je le veux), soit raison, soit caprice,
Vous a transmis son rang sans blesser la justice.
Oublions le passé; mais n'entendez-vous pas,
Pour réclamer Arthur, le vœu de ses états?
Vous-même examinez, voyez ce qu'ils prétendent;
C'est leur prince, leur duc que leurs cris redemandent.
Ah! c'est le retenir trop longtemps parmi nous:
Il est à ses sujets, sire, il n'est point à vous.
Rendez-leur cet enfant.

NÉVIL.

Mon avis est contraire.
Arthur est de la paix un garant nécessaire.
Dans les plaines d'Anjou quand votre bras guerrier
Vainquit ses généraux, l'arrêta prisonnier,
Riche d'un tel otage, et dédaignant la gloire,
Vous vîtes dans lui seul le fruit de la victoire.
Dans Londres sur vos pas vous l'avez amené;
Songez comme on plaignit ce prince infortuné,
Comme on voulut bientôt vous enlever ce gage.
De ses sujets, dit-on, ce complot fut l'ouvrage.
Plus d'un Breton alors fut jeté dans la tour.

Il faut d'un tel complot craindre encor le retour.
Vous connaissez ce peuple. Ici, tout est orage :
Ce prince est dans vos mains, gardez cet avantage.
On peut vouloir encor l'enlever aujourd'hui,
Et cette tour, du moins, vous répondra de lui.

HUBERT.

Sire, hé quoi ! cet enfant (je vous parle sans feinte)
Peut-il à votre cœur inspirer tant de crainte ?
De lui si quelque chose était à redouter,
Ce serait son malheur, qu'on aime à raconter.
Sire, m'en croirez-vous ? Sensible à sa misère,
Rendez-lui, sans tarder, les états de sa mère.
Qu'il retourne en Bretagne, où ses tristes sujets
L'appellent chaque jour par leurs justes regrets.
Si Constance respire, après sa longue absence,
Elle ira, près d'un fils, bénir votre clémence,
Sans vouloir vainement défendre, à l'avenir,
Des droits qu'elle abandonne, et ne peut soutenir.

LE ROI.

Hé bien ! c'est cet enfant qu'il faut que je redoute.
Ce n'est point un vain bruit, une erreur que j'écoute :
On en veut à mon trône ; on vient de m'informer
Qu'en sa faveur bientôt un parti doit s'armer.

NÉVIL.

Et que prétendrait-il ? Croit-on que l'Angleterre
Place au trône un enfant privé de la lumière ?
Car enfin, c'est un bruit qui, par vos soins semé,
S'est répandu partout, et partout confirmé.
Sire, ce bruit heureux, quoiqu'il soit infidèle,
Éteindra des Anglais et l'amour et le zèle.
Ne vous alarmez point. Quel que soit ce parti,
Vous savez leur complot, il est anéanti.

LE ROI.

Mais le peuple est extrême et facile à séduire.

NÉVIL.

Il lui faut plus d'un jour pour vous ôter l'empire.

HUBERT.

Il s'emporte aisément.

NÉVIL.

Il obéit toujours.

HUBERT.

Mais vous n'avez pas, sire, entendu leurs discours.
« Quand Arthur est exclus du trône d'Angleterre,
« Eh pourquoi, disent-ils, lui faire encore la guerre ?
« Fallait-il que son oncle, outrageant leur destin,
« S'armât contre une veuve et contre un orphelin ?
« Né du sang de nos rois, est-ce pour la misère,
« Pour les murs d'un cachot qu'Arthur est sur la terre ?
« Qu'a donc fait cet enfant, ce prince infortuné ?
« Hélas ! est-ce un forfait pour lui que d'être né ?
« Dix ans, voilà son âge ; et sa triste paupière
« N'ouvre plus dans ses yeux passage à la lumière.
« Ses yeux, quand le jour luit, privés de son flambeau,
« Semblent déjà couverts de la nuit du tombeau.
« Encore si sa mère, en aidant sa faiblesse,
« Donnait à cet enfant ses soins et sa tendresse !
« Mais elle est loin de lui, sans asile, sans cour ;
« C'est en vain qu'il l'appelle, en appelant le jour. »
Ainsi ce bruit trompeur qu'a semé votre adresse
Le rend encor plus cher, touche, émeut, intéresse ;
Et les mères surtout, en regardant les cieux,
Ne le nomment jamais que les larmes aux yeux.
Non, sire, le pouvoir, la force n'est pas sûre.
Craignez d'aigrir les cœurs et d'armer la nature.
Renvoyez en secret ce prince en ses états :
La justice le veut ; ne la repoussez pas.

LE ROI.

Il n'est pas temps encore. Hubert, je vais attendre
Un de ces factieux qu'on doit bientôt surprendre
(Il se lève.)
Vous, Névil, suivez-moi. Vous, Hubert, de ce pas
Allez voir cet enfant, et ne l'instruisez pas.
Tous ces droits incertains, et qu'on agite encore,
Il est à souhaiter, Hubert, qu'il les ignore.
Qu'aucun autre que vous ne s'approche de lui.
(Il sort avec Névil.)

SCÈNE III.

HUBERT.

Cher Arthur, quel sera ton destin aujourd'hui ?
Croirai-je enfin pour toi que le ciel se déclare ?
Mais, hélas ! je crains tout d'un roi sombre et barbare.
Noble et jeune captif qu'on prive de son rang,
A quoi tiennent tes jours ? A la peur d'un tyran.
Va, je te servirai jusqu'à ma dernière heure.
(en regardant la porte de la prison d'Arthur.)
O le sang de mes rois, est-ce là ta demeure ?
Dieu ! soustrais son enfance à de perfides coups !
Mais ouvrons. Ma main tremble.

SCÈNE IV.

HUBERT, ARTHUR.

ARTHUR.

Ah, cher Hubert, c'est vous !
Savez-vous de ma mère au moins quelque nouvelle ?

HUBERT.

Non : je n'ai rien appris, et tout se tait sur elle.

ARTHUR.

Tout se tait !

HUBERT.

Vous pleurez,

ARTHUR.

Ah ! je tremble toujours.
Daigne le ciel la plaindre et veiller sur ses jours !

Mais pour moi, cher Hubert, hélas ! je lui demande
De me laisser mourir.

HUBERT.

Votre tristesse est grande.
Vous haïssez donc bien cette sombre prison ?

ARTHUR.

Jugez vous-même, Hubert ; voyez si j'ai raison.
Dites : n'est-il pas dur, quand le ciel me fit naître
Pour vivre en un palais, libre, heureux et sans maître,
D'être ainsi sous ces murs ? Ah ! sans vos soins si [doux,
Je serais mort cent fois.

HUBERT.

Mais vous m'aimez donc, vous ?

ARTHUR.

Si je vous aime !... Hubert, quand je vous vis paraître,
Je n'étais pas d'abord jaloux de vous connaître.
Mais lorsque j'eus enfin pu lire dans vos yeux...

HUBERT.

Hé bien, qu'y vîtes-vous ?

ARTHUR.

Je rendis grâce aux cieux.
J'y lus qu'un jour (mon cœur m'avertissait d'avance)
Vous m'aimeriez.

HUBERT.

(*à part.*)
Sans doute. O l'aimable innocence !

ARTHUR.

Dites-moi, cher Hubert, avez-vous des enfants ?

HUBERT.

L'hymen ne m'a jamais fait de si chers présents.

ARTHUR.

Ah ! je les eusse aimés. Oubliant mes misères,
J'aurais, parmi nos jeux, cru vivre avec mes frères.
Hubert...

HUBERT.

Vous m'observez ?

ARTHUR.

Je pense que vos traits
Montrent toujours votre âme, et n'ont trahi jamais.

HUBERT.

Et ceux du roi ?

ARTHUR.

Du roi !

HUBERT.

Dites.

ARTHUR.

Puis-je connaître...
Hubert... si...

HUBERT.

Répondez. Ils vous font peur, peut-être ?

ARTHUR.

Oh ! si quelque ennemi l'animait contre moi !
Si je pouvais, Hubert, m'échapper !

HUBERT.

(*à part.*) (*haut.*)
Ciel ! Hé quoi !
Y songiez-vous, Arthur ?

ARTHUR.

Ah ! déjà dans moi-même...
J'ai regardé partout, et...

HUBERT.

Prince, je vous aime.
Gardez-vous d'y penser. Prenez garde. Le roi...

ARTHUR.

Il me tuerait peut-être, Hubert ! Oui, je le croi.
Si pourtant vous m'aidiez...

HUBERT.

Silence ! il faut se taire.
(*à part.*)
Non jamais, ce bonheur, nous ne l'aurons.

ARTHUR, *à part.*

J'espère.
Vous venez de vous dire, à vous-même, à l'instant :
« Non jamais, ce bonheur, nous ne l'aurons. »

HUBERT.

Comment !

ARTHUR.

Oui : vous avez dit, « Nous. » Oh ! si j'osais tout di- [re...

HUBERT.

Hé bien, Arthur, parlez. Vous devez m'en instruire.

ARTHUR.

Mais votre bouche, au moins, n'en parlera jamais,
A mon oncle surtout.

HUBERT.

Oui, je vous le promets.

ARTHUR.

Il me faut un serment, je le veux.

HUBERT, *à part.*

Quel mystère !
(*haut.*)
Un serment ! et par qui ?

ARTHUR.

Jurez-moi par ma mère.

HUBERT.

Oui, je jure par elle. Allons, instruisez-moi.

ARTHUR.

Ah ! c'est le ciel, Hubert, qui m'inspira, je croi.

HUBERT.

Parlez.

ARTHUR.

Dans mon berceau, ma mère, à ma naissance,
Se plut d'un don bien cher à parer mon enfance,
D'une croix que toujours, fidèle à son dessein,
Avec respect, Hubert, je portai sur mon sein.
Elle m'a dit souvent, lorsque j'ai pu l'entendre :
« Puisse ce signe heureux, mon cher fils, te défen- [dre,
« Te protéger toujours ! » Dans ma captivité,

Un espoir à mon cœur enfin s'est présenté.

HUBERT.

J'entends.

ARTHUR.

Sur cette croix, pour me faire connaître,
J'ai gravé ces trois mots, qui toucheront peut-être :
« Anglais, sauvez Arthur ! »

HUBERT.

Et l'avez-vous?

ARTHUR.

Oh, non!
Je l'ai fait aussitôt tomber de ma prison.

HUBERT.

Quel était votre espoir?

ARTHUR.

Qu'un mortel né sensible,
Tel que vous, cher Hubert, de cette tour horrible,
Avec quelques amis, voudrait bien me tirer.

HUBERT.

Arthur, à cette erreur n'allez pas vous livrer.

ARTHUR.

Oui, vous avez raison. Ah ! s'il était possible !
Si ces pierres, ce mur n'était pas insensible!
Mais d'où viennent mes pleurs? qui les fait donc couler?..
Votre main, cher Hubert! Je sens mon cœur trembler.
La mort est sur mes pas, la terreur m'accompagne.
Oh! si vous m'emmeniez au fond de la Bretagne!
Si notre fuite... Hubert, ayez pitié de moi.
Voyez à vos genoux le fils de Godefroi,
Le sang des souverains.

HUBERT.

On vient, cachez vos larmes.

ARTHUR.

Hubert! mon cher Hubert!

HUBERT.

Rentrez.
(Il le renferme dans sa prison.)

SCÈNE V.

HUBERT.

Avec quels charmes
Il vient de me parler! O mon Dieu! si ta croix
Pouvait de sa prison le tirer cette fois !
C'est toi qui dans les fers, inspirant son enfance,
Lui fis par cette croix tenter sa délivrance;
Ton œuvre est commencée, achève, éclate enfin!
Ne t'es-tu pas nommé le dieu de l'orphelin?
Oh! si ta croix tombée entre des mains fidèles!..

SCÈNE VI.

HUBERT, LE ROI JEAN.

LE ROI.

On vient de découvrir le chef de ces rebelles.
Sous ces murs, par mon ordre, on l'amène enchaîné.
Dans les états d'Arthur on prétend qu'il est né.
C'est un mortel sans nom, courbé par la vieillesse.
Sa bouche avouera tout par crainte ou par faiblesse.
Avec art cependant il faut l'interroger.

HUBERT.

Sire, d'un pareil soin vous pouvez me charger.

LE ROI.

Mais il est dans ces lieux une femme inconnue,
Parmi les noms obscurs dans la foule perdue,
Qui d'un premier complot servait la trahison,
Quand un parti d'Arthur attaqua la prison.
D'autres soins occupé, tout ce que j'ai su d'elle,
C'est qu'elle est jeune encore, et qu'on la nomme Adèle.
J'aurais pu dans l'instant la punir du trépas;
Mais elle vit, Hubert, je ne m'en repens pas.
Ce chef des conjurés la connaîtra peut-être.
La Bretagne, dit-on, tous deux les a vus naître.
Permets-leur de ma part un facile entretien;
Entends, sans être vu, leurs discours, leur maintien.
L'un par l'autre, en un mot, tâche de les surprendre.
Ah! c'est encor d'Arthur que je dois me défendre!
Cherchons les criminels, découvrons leurs complots;
Et de leur sang après faisons couler les flots.
(Il sort avec Hubert.)

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

HUBERT, CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle;*
KERMADEUC.

HUBERT.

Étranger, oui, le roi craint d'être trop sévère,
Et sans doute votre âge adoucit sa colère.
Madame, dès longtemps prisonnière en ces lieux,
Le jour doit à la fin vous paraître odieux.
Le roi plaint votre sort, et, malgré son injure,
(à tous les deux.)
Il veut vous rendre au moins votre prison moins dure.
Vous pourrez vous parler, et, sous ces murs, tous deux
Goûter le seul plaisir qui reste aux malheureux.
(Il sort.)

SCÈNE II.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle;*
KERMADEUC.

KERMADEUC.

J'ignore les ennuis que votre âme renferme,
Madame; mais des miens je touche enfin le terme.
Je sens que chaque jour m'approche du tombeau,
Et du soleil pour moi fait pâlir le flambeau.
La terre me rappelle, il est temps de lui rendre
Ce corps presque détruit que son sein va reprendre;
Mais vous, madame, vous! à la fleur de vos ans,
Vous aurez à gémir, à soupirer longtemps.
Dans nos malheurs pourtant, madame, je rends grâce
Au destin moins cruel qui près de vous me place.
Quoiqu'ici pour nos jours je craigne avec raison,
Je tremblerais bien plus dans une autre prison.
Vous connaissez Pomfret.

CONSTANCE.

Pomfret! ce lieu terrible,
Ce château si fatal, sanglant, inaccessible;
Où tant de grands, de rois ont reçu le trépas;
Où le tyran nous frappe et ne se montre pas;
Où tant d'ordres secrets, ou plutôt tant de crimes,
Sans bruit et sans péril immolent ses victimes.
Si le roi m'envoyait sous ces murs odieux,
Je crois que de terreur je mourrais à ses yeux.

KERMADEUC.

C'est ici, par pitié, que le ciel nous rassemble.
Dans nos malheurs du moins nous gémirons ensemble;
Mais vos yeux, je le vois, ont versé bien des pleurs;
Leur éclat fut souvent flétri par les douleurs.
Que je plains votre sort!

CONSTANCE.

Votre pitié me touche.
Hélas! mes longs malheurs m'avaient fermé la bouche.
Qu'il est doux pour ce cœur, qui trop longtemps s'est [tu
D'entendre encor du moins l'accent de la vertu!

KERMADEUC.

Madame, pardonnez : je me trompe sans doute;
Mais plus je vous regarde, et plus je vous écoute,
Plus je me sens troublé, plus je crois dans vos traits
Démêler... vaine erreur!

CONSTANCE.

Ah, parlez!

KERMADEUC.

Non, jamais
Mes yeux, mes tristes yeux ne reverront Constance.

CONSTANCE.

Quoi! vous la connaissez!

KERMADEUC.

Hélas! dans son enfance
Je l'ai vue à sa cour, quand son père autrefois
A ses nobles Bretons dictait encor ses lois.
Il n'est plus, et sa fille, errante, malheureuse,
Dérobe ou traîne au loin son infortune affreuse.
Ma souveraine, hélas! n'a plus dans l'univers
Que la fuite, ses pleurs, et peut-être des fers.

CONSTANCE.

Vous êtes donc instruit de toute sa misère?

KERMADEUC.

Le plus grand de ses maux, madame, est d'être mère.
Ah! si vous aviez vu, dans des temps plus heureux,
Arthur, son jeune Arthur, cet enfant généreux,
De grâces et d'esprit étonnant assemblage,
Et déjà de nos ducs annonçant le courage!
Oui : j'étais prêt pour lui, je ne m'en repens pas,
Dans un projet trop juste, à braver le trépas.

CONSTANCE.

Un projet! ciel! qu'entends-je! Écoutez, je suis mère...
Un enfant... Ah! parlez, expliquez ce mystère;
Ne me déguisez rien.

KERMADEUC.

Madame, écoutez-moi.
Au pied de cette tour, dans un muet effroi,
Je déplorais le sort de la triste Constance,
Les malheurs de son fils, son sort, son innocence.
Je cherchais sous quels murs, facile à s'alarmer,
Son tyran soupçonneux avait pu l'enfermer.
Hélas! est-il vivant, me disais-je en moi-même?
Tandis que, m'égarant dans ma tristesse extrême,
Je laissais mes regards, errant sur leurs contours,
Parcourir l'épaisseur de ces antiques tours,
J'y découvris dans l'ombre une étroite ouverture,
Par où, dans ces cachots, ranimant la nature,
Le soleil, chaque jour, vient, par ses premiers feux,
Consoler la langueur et l'œil du malheureux,
Du malheureux qui semble oublier sa misère,
Et du moins un moment sourit à sa lumière.
Une main en jeta, prompte à se dérober,
Un objet inconnu que mon œil vit tomber.
Je cours. Ciel! qu'aperçois-je! ô fortuné présage!
De la foi des chrétiens le sacré témoignage,
Une croix sur laquelle, immobile et surpris,
En cachant mes transports, je lus ces mots écrits...

CONSTANCE.

Hé bien! quels sont ces mots? hâtez-vous de répondre.

KERMADEUC.

« Anglais, sauvez Arthur! » Vous semblez vous con-[fondre.
D'où vous vient tout à coup ce prompt saisissement?

CONSTANCE.

Il serait dans ces murs!

KERMADEUC.

Et qui donc?

CONSTANCE.

Mon enfant!
Arthur, mon cher Arthur!

KERMADEUC.

Quoi! c'est vous! c'est Constance!
C'est vous, ma souveraine! O ciel! ô Providence!

CONSTANCE.

Quels étaient vos desseins, vieillard trop généreux?

KERMADEUC.

Tirer votre cher fils de son cachot affreux,
Armer tous vos Bretons, soulever l'Angleterre,
Le rendre à son pays, à son peuple, à sa mère.

CONSTANCE.

Ah! je l'avais tenté ce courageux dessein;
Le ciel, qui l'a trahi, l'avait mis dans mon sein.
Du moins, dans mon malheur, à mon secret fidèle,
J'ai déguisé mes traits, j'ai pris le nom d'Adèle.
Sous d'humbles vêtements, dans mon adversité,
J'ai porté le mépris, des fers, la pauvreté;
Mais je n'en gémis point, puisque mon fils respire.
Il est, il est ici!

KERMADEUC.

Tremblez de l'en instruire.

CONSTANCE.

L'avez-vous cette croix, cet instrument sacré
Du plus grand des projets par le ciel inspiré?

KERMADEUC.

Craignant d'être surpris, ma prudence et mon zèle
L'ont remise à Kerbeck, mon compagnon fidèle.
Cette croix dans ses mains va grossir un parti
Qui, malgré nos revers, n'est point anéanti.
Ce signe des chrétiens soutiendra leur courage.
Oui, j'en conçois l'espoir; oui, j'en crois mon présage.

SCÈNE III.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle*; KERMADEUC, HUBERT.

(*Hubert paraît tout à coup.*)

CONSTANCE, *à Kermadeuc.*

O ciel! qu'avons-nous dit? Ah! mon fils est perdu!
On sait tout.

HUBERT.

Oui, madame, et j'ai tout entendu.

CONSTANCE, *bas à Kermadeuc.*

Hélas! j'avais déjà conçu quelque espérance.

KERMADEUC, *bas à Constance.*

Nous-mêmes nous avons averti la vengeance.

CONSTANCE, *à Hubert.*

Ils nous ont entendus, ces murs silencieux?

HUBERT.

Ces murs ont, en tout temps, des oreilles, des yeux.

CONSTANCE.

Vous savez de nos maux la déplorable histoire?

HUBERT.

Et si je les plaignais, daigneriez-vous m'en croire?

CONSTANCE.

Vous, qui dans cet instant...

HUBERT.

J'ai paru vous trahir;
Mais votre sort me touche, et je viens vous servir.

CONSTANCE.

Hélas! que dites-vous? Et sur ce témoignage...

HUBERT.

De ma sincérité désirez-vous un gage?
Je veux moi-même ici seconder vos desseins,
Délivrer votre fils, ce vieillard que je plains;
Vous sauver tous les trois.

CONSTANCE.

Qu'entends-je? Puis-je craindre
Que si longtemps, hélas! vous consentiez à feindre?
Par de cruels devoirs à votre état lié,
Vous êtes donc encor sensible à la pitié?

HUBERT.

Ne suis-je pas un homme?

CONSTANCE.

Ah! jamais sur la terre
Les tyrans n'éteindront ce sacré caractère.
Avec ce sentiment, hélas! tout cœur est né;
L'homme gémit partout sur l'homme infortuné.

KERMADEUC.

Comment nous échapper de cette tour funeste?

HUBERT.

J'y commande, il suffit. Je me charge du reste.

CONSTANCE.

Ah! plaignez les terreurs d'un vieillard consterné,
Que vos rares bienfaits ont d'abord étonné.
Oui, vous allez sans doute achever votre ouvrage.
Pourtant, si vous vouliez m'en donner quelque gage;
Si vous sentiez combien dans ce cœur palpitant
S'irrite le désir d'embrasser mon enfant!

HUBERT.

Non. Je vous ai compris. Perdez cette espérance.

CONSTANCE, *bas à Kermadeuc.*

Sa voix m'a fait frémir. Que faut-il que je pense?
(*à Hubert.*)
Puis-je au moins dire un mot, et vous interroger?
Êtes-vous père?

HUBERT.

Moi! ce nom m'est étranger.

CONSTANCE.

(*à part.*) (*haut.*)
Je n'en obtiendrai rien. Du moins, si votre adresse
M'aidait à soulager le vœu de ma tendresse!
Un moment, sous ce voile, immobile témoin,
Si je pouvais le voir et l'entendre de loin!
Ce bonheur sur mes maux répandrait quelques charmes.
Je me dirais du moins, en répandant des larmes:
« Je suis donc mère encor! c'est mon fils que je vois.
« Voilà son air, son port, et son geste, et sa voix. »

Hélas! vous méritiez sans doute d'être père.
Sa prison n'est pas loin. Vous voyez, je suis mère.
Oh! daignez seulement ne pas me le cacher.
Me refuserez-vous?

HUBERT.

Je vais vous le chercher.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle*; KERMADEUC.

CONSTANCE.

Auprès des malheureux, sous ces voûtes terribles,
Le ciel a quelquefois placé des cœurs sensibles.
Il a plaint nos malheurs, il ne peut nous trahir.

KERMADEUC.

Non : je ne le crois pas.

CONSTANCE.

Il cède à mon désir.
Je vais revoir mon fils.

KERMADEUC.

Mais de votre tendresse,
Madame, en ce moment rendez-vous la maîtresse.

CONSTANCE.

Je le serai.

KERMADEUC.

L'on vient.

CONSTANCE.

Je tremble.

KERMADEUC.

Ah! dans ces lieux,
Sous ce voile, avec soin, cachez-vous à ses yeux.

(*Elle se retire dans un enfoncement.*)

SCÈNE V.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle*; KERMADEUC, HUBERT, ARTHUR.

(*Hubert amène le jeune prince.*)

ARTHUR, *à Kermadeuc.*

Vieillard, vous dont j'honore et l'âge et la sagesse,
Est-il vrai qu'à mon sort votre cœur s'intéresse?

KERMADEUC.

Souffrez qu'avec respect, et touchant votre main,
Je m'incline en pleurant devant mon souverain.

ARTHUR.

Que faites-vous? hélas! dans l'état où nous sommes,
Le ciel me dit assez qu'il fit égaux les hommes.
C'est bien plutôt à moi, par de justes tributs,
D'honorer le premier votre âge et vos vertus.
La Bretagne, vieillard, dit-on, vous a vu naître.
Mais pour moi, j'ai perdu l'espoir d'y reparaître.
Mon peuple est-il heureux?

KERMADEUC.

Il sent tous vos malheurs,
Et le seul nom d'Arthur lui fait verser des pleurs.

ARTHUR, *à part.*

Qu'il est doux d'être aimé! sentiment plein de charmes!
Si je pouvais un jour les payer de leurs larmes!
J'eus une mère, hélas! vous avez vu sa cour.
On ne sait ni son sort, ni quel est son séjour.
Peut-être elle n'est plus.

KERMADEUC.

Pourquoi perdre espérance?
Le ciel peut vous la rendre, et plutôt qu'on ne pense.

ARTHUR.

Quel bonheur! cher Hubert, l'espérez-vous aussi?
Je voudrais bien la voir; mais ce n'est pas ici.
Dites-moi : pensez-vous qu'elle respire encore?

HUBERT.

Je vous l'ai déjà dit, tout son peuple l'ignore.

ARTHUR.

Ah! si...

HUBERT.

Rassurez-vous.

ARTHUR.

Si tel est mon malheur,
Je n'ai plus, cher Hubert, qu'à mourir de douleur.
Ma mère!

CONSTANCE.

Oh, Dieu!

ARTHUR.

Ma mère!

CONSTANCE.

O contrainte cruelle!

ARTHUR.

Viens près de moi.

CONSTANCE.

Je meurs.

ARTHUR.

C'est Arthur qui t'appelle.

CONSTANCE.

Hé bien, courons... Je cède à mon saisissement.

HUBERT, *bas.*

Contenez ces transports.

CONSTANCE.

O constance! ô tourment!
Arthur! mon cher Arthur!

ARTHUR.

Que viens-je ici d'entendre?

CONSTANCE, *bas.*

C'est ta mère.

HUBERT, *bas.*

Arrêtez.

CONSTANCE.

Je ne puis m'en défendre.

HUBERT, *à Kermadeuc.*

J'entends du bruit. On vient. Allons : retirez-vous.

(*à Arthur.*)
Suivez-moi, je le veux. Madame, laissez-nous.
(*Elle sort cachée sous son voile, et regardant toujours son fils.*)

SCÈNE VI.

HUBERT.

Ils sont sortis. Ce bruit m'aura trompé peut-être.
Non, d'un si doux transport mon cœur n'est plus le maître.
Quelle mère ! et quel fils ! Qu'aperçois-je? Le roi !

SCÈNE VII.

HUBERT, LE ROI.

LE ROI.

Mon chagrin, cher Hubert, m'amène près de toi.

HUBERT.

Quoi donc ?

LE ROI.

De l'amiral la triste mort s'approche.
Peut-être n'est-il plus... Je me fais un reproche.

HUBERT.

Sur quoi?

LE ROI.

Lorsque toujours tu m'as si bien servi,
C'est de n'avoir encor rien fait pour mon ami.

HUBERT.

J'ai rempli mon devoir quand je vous fus fidèle.

LE ROI.

Tous nos sujets pour nous n'ont pas le même zèle.
Laisse-moi faire, Hubert : oui, bientôt, je le vois,
Je pourrai m'acquitter de ce que je te dois.
Hé bien ! ces prisonniers? cette femme inconnue,
Quelle est-elle?

HUBERT.

Je l'ai longtemps entretenue :
C'est une femme obscure, et faible, et sans secours,
Dans l'ombre et dans l'oubli traînant ici ses jours.
Quand on voulut d'Arthur vous arracher l'enfance,
De ce premier complot on lui fit confidence ;
Et, dès qu'il fut connu, vos ordres, dans ces lieux
L'ont, dans le même instant, soustraite à tous les yeux :
Des projets avortés d'une troupe imprudente,
J'ose vous en répondre, elle était innocente.
Vous pourriez, moins sévère, et sans crainte aujourd'hui,
Par pitié pour tous deux, la laisser près de lui.

LE ROI.

Mais ce vieillard?

HUBERT.

Je n'ai rien tiré de sa bouche.
Il se tait froidement sur tout ce qui le touche.

LE ROI.

Il faut, mon cher Hubert, les observer tous deux.

HUBERT.

Sire, plus que jamais je veillerai sur eux.

LE ROI.

Mais en douté-je, Hubert? N'ai-je pas vu ton zèle?
Partout, dans tous les temps, tu m'es resté fidèle.
Mon ami, je le sais, je peux compter sur toi.
Névil cherche à me plaire, il ferait tout pour moi ;
De mes moindres chagrins il comprendrait la cause.
Mais, Hubert, c'est sur toi que mon cœur se repose.
Sur toi... Je t'aime, Hubert.

HUBERT.

Croyez, sire...

LE ROI.

Aujourd'hui,
Si mon front t'a paru triste et chargé d'ennui,
Ce n'est pas sans sujet ; la foudre est sur ma tête.
Déjà, pour m'assurer d'un port dans la tempête,
J'ai doublé les soldats, les postes de la tour ;
J'en ai fait mon rempart, mon espoir, mon séjour.
Avec Névil et toi j'en défendrai la porte.
Je veux qu'aucun mortel n'y pénètre et n'en sorte.

HUBERT.

Que craignez-vous?

LE ROI.

Le peuple examine mes droits.
Il a souvent exclus, repris, chassé ses rois.
Ce peuple, ces complots, ce vieillard, tout me gêne.
J'entends l'Anglais qui gronde et frémit dans sa chaîne.
C'est cet Arthur encor que l'on veut délivrer.

HUBERT.

Ah ! pour lui vainement on ose conspirer.

LE ROI.

Malheur aux criminels ! leur péril est extrême.
Je ne suis point encor lassé du diadème.

HUBERT.

Mais vous régnez.

LE ROI.

Hubert, je vois sur mon chemin
Un serpent qui...

HUBERT.

Parlez.

LE ROI.

Qui m'épouvante.

HUBERT.

Enfin?

LE ROI.

Qui s'accroît tous les jours... Qui vit dans ce lieu même...
Que tu connais.

HUBERT.

Arthur?

LE ROI.

C'est lui. Le rang suprême,

Le jour, tant qu'il vivra, me seront odieux.
Je crois le voir, l'entendre, à toute heure, en tous lieux.
Il faut de ce tourment qu'enfin je me délivre.

HUBERT.

Vous voulez donc sa perte, et qu'il cesse de vivre?

LE ROI.

Oh, non! je ne veux point ordonner son trépas.
Il n'est point nécessaire.

HUBERT.

Il ne mourra donc pas?
Mais... quels sont vos désirs?

LE ROI.

Tu sais que l'Angleterre
Croit ses yeux dès longtemps fermés à la lumière;
Qu'il ne peut plus régner. Si, combattant pour lui,
Le peuple dans la tour me forçait aujourd'hui;
S'il voyait, d'un faux bruit reconnaissant la fable,
Que de régner sur eux il est encor capable;
Par son amour pour lui, par sa haine pour moi,
Arthur, n'en doute pas, serait bientôt leur roi.
Il faut, mon cher Hubert, sans que rien nous retienne,
Il faut que ce faux bruit...

HUBERT.

Achevez.

LE ROI.

Qu'il devienne
Vrai, vrai. Tu m'as compris, tu peux tout dans ce lieu;
Tu ne veux point sa mort. Sauve ton maître. Adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

HUBERT.

L'ai-je bien entendu! C'est là ce qu'il désire.
Un enfant!... Quelle horreur!... A peine je respire.
Par quels détours... ô ciel! il a cru me gagner!
Un semblable forfait peut-il s'imaginer!
Arthur, dans ta prison, pour charmer ton enfance,
Il te restait du moins le jour et l'espérance.
Le jour, ce bien si cher! Comment, ô justes cieux!
Comment porter le fer dans de si jeunes yeux!
Cette idée... O terreur! Je frémis, je m'égare.
Loin de moi tout à coup il a fui, ce barbare!
Il a craint que... Courons; cherchons à le toucher.
Calmons surtout sa peur prompte à s'effaroucher.
Qui sait... Peut-être... Allons. Arthur, dans ta misère,
Dieu m'a donné pour toi des entrailles de père;
Mais ce n'est point assez: dans un péril si grand,
O ciel! apprends-moi l'art de fléchir un tyran.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HUBERT.

Quoi! je trouve partout un obstacle invincible!
Le roi fuit mes regards; ce monstre est invisible!
Je n'ai pu lui parler; Névil est avec lui.
Cher Arthur, c'est ta mort qu'on prépare aujourd'hui!
De quelques jours du moins s'il différait son crime,
Je parviendrais peut-être à sauver la victime.
Mais il est inquiet, défiant, soupçonneux.
S'il se chargeait lui seul du ministère affreux...
Oui! c'est la mort d'Arthur qu'il demandait peut-être.
Et Névil, instrument des désirs d'un tel maître,
Névil, ce courtisan de la faveur épris,
Qui court à la fortune et l'achète à tout prix;
S'il trouvait, ce Névil, un moment si funeste,
Le roi n'a qu'à parler, par un mot, par un geste,
Il y verra d'Arthur l'arrêt et le trépas.
Il briguera ce meurtre, et n'hésitera pas.
Je n'en saurais douter, si tu ne perds la vue,
O mon prince, tu meurs, et c'est moi qui te tue!
Oui, par pitié... je dois, il le faut... Non, jamais.
Soleil, cache le jour à de pareils forfaits!
Cher enfant... Il s'approche. Ah! contre tant de charmes,
Dans mon cœur déchiré, comment trouver des armes?
Que faut-il faire, ô ciel!

SCÈNE II.

HUBERT, ARTHUR.

ARTHUR.

Que ce moment m'est doux!
Ma joie, en vous voyant, renaît auprès de vous.
Vous êtes triste, Hubert?

HUBERT.

Oui.

ARTHUR.

D'où vient ce nuage?
J'ai cru que j'avais seul la tristesse en partage.
Si j'étais libre, Hubert, comme un simple berger,
Aucun chagrin, je crois, ne viendrait m'affliger.
Je vivrais, même ici, content et sans me plaindre.
Mais mon oncle me craint, je dois aussi le craindre.
Hélas! qu'ai-je donc fait? Est-ce ma faute à moi,
Hubert, si je suis né le fils de Godefroi?
Ah! plût au ciel, Hubert, que vous fussiez mon père!
Car vous m'aimeriez, vous.

HUBERT.

Moi!

ARTHUR.

Quel regard sévère!
Vous aurais-je offensé?

HUBERT.

Non.

ARTHUR.

Pourquoi donc, hélas!
Votre œil est-il changé, si le cœur ne l'est pas?
D'où vient donc que pour moi vous n'êtes plus le même?
N'aimez-vous plus Arthur autant qu'Arthur vous ai-[me?

HUBERT.

Qui vous a dit...

ARTHUR.

Sur moi tournez des yeux plus doux:
Les miens se plaisent tant à s'arrêter sur vous!

HUBERT, *à part.*

O douleur! ô pitié!

ARTHUR.

Vous avez quelque peine,
Hubert; j'en sais la cause, et crois que c'est la mienne.

HUBERT.

Comment...

ARTHUR.

Dans ma prison, au travers de ces murs,
Où l'œil peut pénétrer par des détours obscurs,
J'ai vu...

HUBERT.

Quoi?

ARTHUR.

(La terreur est encor dans mon âme)
Un fer que des soldats rougissaient dans la flamme.
Est-il vrai, cher Hubert? Par ce fer quelquefois
On dit que de la vue on a privé des rois.
Ces soldats me font peur; leur front dur et barbare...
Hélas! dans cette tour qu'est-ce donc qu'on prépare?

SCÈNE III.

HUBERT, ARTHUR; DEUX SOLDATS.

(Ces deux soldats paraissent tout à coup.)

ARTHUR.

Les voilà! cher Hubert, sauvez-moi! Justes cieux!
Je crois qu'en ce moment ils m'arrachent les yeux.

UN SOLDAT.

Faudra-t-il le lier?

ARTHUR, *aux soldats.*

Je vais être immobile.
Tenez, me voilà doux, soumis, muet, tranquille.
Ah! ne m'attachez pas. Hubert, défendez-moi!
Je suis le fils d'un prince, et le neveu d'un roi.
J'ai perdu mes états, ma liberté, ma mère.
Laissez-moi du soleil voir encor la lumière.
Oh! laissez-moi mes yeux. Voyez, le feu s'éteint.
Le fer s'est refroidi, c'est le ciel qui me plaint;
Ce fer, ce feu, pour moi n'ont plus rien de terrible.
Hubert, vous qui m'aimiez, seriez-vous insensible?
Mais non, vous soupirez, votre œil est sans courroux.
Des pleurs... Hubert! Hubert!

HUBERT.

Soldats, retirez-vous.

ARTHUR.

J'ai revu mon ami. Son cœur vient de se rendre.

HUBERT, *aux soldats.*

Je me charge de tout. Je crois devoir suspendre
Pour quelque temps encor l'ordre que j'ai reçu.

ARTHUR.

Je m'étais bien douté que vous seriez vaincu.

HUBERT.

Silence!

ARTHUR.

Hubert!

HUBERT.

Sortez.

ARTHUR.

Hubert!

HUBERT.

Sortez, vous dis-je!
Vous, soldats, laissez-nous.

(Les soldats emmènent Arthur.)

SCÈNE IV.

HUBERT.

O charmes! ô prodige!
Quel cœur à la pitié ne se serait rendu?
Mais ce tigre qui veille... Hélas! il est perdu.
Ah! si sa mort au roi n'était pas nécessaire!
S'il cessait d'écouter sa fureur sanguinaire!
Si, dans la crainte enfin de son propre danger,
Il retenait le fer dont il veut l'égorger!
Que dis-je? Ai-je oublié qu'il s'arma contre un père,
Qu'il chercha, le perfide, à détrôner son frère,
Richard, qui lui légua, par ce fourbe trompé,
Le sceptre des Anglais sur Arthur usurpé?
Il craint sans doute, il craint que tout Londres en alar-[mes
Pour la mère et le fils ne prenne enfin les armes.
Il va les éloigner; il va, ce tigre affreux,
Sous les murs de Pomfret les immoler tous deux.
Non, non: à sa pitié je ne dois point m'attendre.
Plus il versa de sang, plus il en doit répandre.
Et depuis quand les rois, par l'orgueil emportés,
Pour un meurtre de moins se sont-ils arrêtés?
Quel frein enchaînerait ses barbares caprices?
Névil, voici l'instant de placer tes services;
Tu dois en profiter; mais peut-être qu'ici
Son œil jaloux m'observe... O terreur! le voici.

SCÈNE V.

HUBERT, NÉVIL.

NÉVIL.

Monsieur, le roi dans vous voit un sujet fidèle,
Et d'un ordre secret a chargé votre zèle.

HUBERT.

Si cet ordre est secret, monsieur, qui vous l'a dit ?

NÉVIL.

Le roi.

HUBERT.

Le roi ?

NÉVIL.

Lui-même.

HUBERT, *à part.*

O ciel !

NÉVIL.

Il vous prescrit
De ne pas l'accomplir. Et déjà sa prudence
A fait venir, sans bruit, Arthur en sa présence.
Cet enfant est à craindre, et dans ces jours d'effroi.
Il peut de quelque trouble inquiéter le roi.
Si son péril le veut, si l'état le demande,
Peut-être il usera d'une rigueur plus grande.

HUBERT.

Plus grande ! et la raison ?

NÉVIL.

On vient de l'informer
D'un bruit qui court dans Londres, et qui doit l'alar- [mer.

HUBERT.

Et quel est donc ce bruit ?

NÉVIL.

Que Constance y respire,
Qu'Arthur a par le sang des droits à cet empire.
Si ce bruit se confirme, hélas ! je plains son sort ;
Mais le roi dans l'instant le condamne à la mort.

HUBERT.

Si ce bruit l'abusait, s'il n'était qu'un vain songe,
Perdra-t-il un enfant sur la foi d'un mensonge.

NÉVIL.

Si ce bruit n'est point vrai (telle est sa volonté),
Le premier ordre alors doit être exécuté.

HUBERT.

Mais par qui ?

NÉVIL.

Je l'ignore ; et le roi veut lui-même
Guider les coups secrets de son pouvoir suprême.
Il a choisi les mains dont il veut se servir.
De ce qu'il aura fait on viendra m'avertir.

SCÈNE VI.

HUBERT, NÉVIL ; UN OFFICIER.

NÉVIL, *à l'officier.*

Arthur est-il vivant ?

L'OFFICIER.

Il vit... mais... je m'égare...
Dans ses yeux...

HUBERT.

Juste ciel !

L'OFFICIER.

Hélas ! un fer barbare...

HUBERT.

Mais qui veillera donc, dans ce triste séjour,
Sur cet enfant privé de la clarté du jour ?

L'OFFICIER.

Le roi veut, par vos mains, le confier au zèle
D'une femme inconnue, et que l'on nomme Adèle.
Prisonnière en ces lieux, elle peut aisément
Servir de conductrice à cet illustre enfant.
Auprès de vous bientôt vous la verrez se rendre
Pour se charger du prince et d'un devoir si tendre.
Ce jeune prince, hélas ! se tait dans ses douleurs,
Et de ses yeux flétris verse encor quelques pleurs.
Il souffre sans murmure, il se plaint en silence.
Dans son air, dans son port, dans sa noble constance,
On reconnaît les mœurs, l'esprit de ses aïeux,
Et ce calme innocent qu'il portait dans les yeux.
On le conduit ici. Votre pitié fidèle
Voudra bien le remettre entre les mains d'Adèle.
Je me retire. (*il sort.*)

NÉVIL.

Allons : je vais trouver le roi.

(*Il sort en même temps que l'officier, mais par un autre côté.*)

SCÈNE VII.

HUBERT.

Ai-je assez contenu mon horreur, mon effroi !
Oh ! maintenant, mes pleurs, coulez sans vous contraindre !
Des regards du méchant vous n'avez rien à craindre.
Dès son aurore, hélas ! ô mon prince ! ô mon roi !
L'astre brillant du jour est donc éteint pour toi !
Est-ce là l'héritier du sceptre d'Angleterre ?
Oh, ciel ! dans quel état le rendrai-je à sa mère !

SCÈNE VIII.

HUBERT, CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

CONSTANCE.

Dois-je croire qu'ici les cieux moins inhumains

Vont remettre par vous mon enfant dans mes mains?
Ciel! avec quel plaisir ses yeux verront sa mère!
Vous soupirez!

HUBERT.

Madame...

CONSTANCE.

Ah! parlez; quel mystère...

HUBERT.

Je ne puis.

CONSTANCE.

Je le veux.

HUBERT.

Vous mourriez dans mes bras.

CONSTANCE.

Dans mon cœur par ce mot vous portez le trépas.

HUBERT.

Non.

CONSTANCE.

Dites tout, Hubert, et s'il faut que j'expire...

HUBERT.

Votre fils...

CONSTANCE.

Achevez. Il n'est plus!

HUBERT.

Il respire.
Mais, hélas! dans ses yeux, ô crime! affreux séjour!
Un fer rouge et brûlant vient d'éteindre le jour.

CONSTANCE.

Je me meurs... O mon fils!... Quel monstre! je suc-
Arthur! mon cher Arthur! mon enfant! [combe!

HUBERT.

Ah! la tombe
Va s'ouvrir pour tous deux.

CONSTANCE.

Le ciel me vengera.
J'armerai l'Angleterre, et Londres m'entendra.
Frémis, tyran, frémis! On verra mes misères.
Mon enfant dans les bras, j'appellerai les mères.
Je me meurs, je me meurs... O jour, fuis de mes yeux,
Puisque mon cher Arthur ne peut plus voir les cieux!

HUBERT.

Madame, ah! dans mon sein laissez couler vos larmes!

CONSTANCE. [mes,

Hubert, est-il bien vrai? Quoi! ses yeux pleins de char-
Ses yeux d'un fer barbare ont senti la rigueur!
Ce fer, ce fer brûlant est entré dans mon cœur!

HUBERT.

Madame, au nom d'un fils, au nom de la nature,
Par ce ciel qui bientôt va venger votre injure,
Écoutez le conseil que j'ose vous donner.
Le forfait est affreux, il me fait frissonner;
Mais un autre plus grand peut vous atteindre encore.
Songez qu'un tigre ici nous cherche et nous dévore.
S'il vous connaît, hélas! vous verrez dans l'instant
Tomber sous son poignard votre fils palpitant.
Vous allez voir ce fils. Contraignez-vous, madame;
Renfermez vos douleurs, vos sanglots dans votre âme,
Qu'il ignore à jamais, ce prince infortuné,
Que c'est de votre sang, dans ce sein qu'il est né.
A vos traits maintenant il ne peut vous connaître;
Mais, hélas! votre voix l'avertira peut-être.
S'il s'en souvient encor s'il en était frappé,
Par vous-même, à l'instant, qu'il en soit détrompé.
Sous les yeux d'un tyran, tremblez qu'une imprudence
Ne découvre sa mère au fer de la vengeance.
Un seul mot, un soupir peut vous perdre tous deux.
Conservez-vous du moins cet enfant malheureux.
Hélas! à vous aimer vous trouverez des charmes.
Vous guiderez ses pas, il essuiera vos larmes.
Vous paierez son amour par les plus tendres soins.
Il vivra sans vous voir, mais il vivra du moins.
Allons: efforçez-vous de cacher ce mystère.
Oubliez, s'il se peut, que vous êtes sa mère.
Allons: promettez-moi...

CONSTANCE.

Je le promets.

HUBERT.

Grand Dieu!
Son fils va s'approcher, va paraître en ce lieu.
Donnez-lui le pouvoir de cacher sa tendresse!

CONSTANCE.

Je le promets. Mon fils!

HUBERT.

Vous l'allez voir, princesse.

CONSTANCE.

Mon fils! mon fils!

HUBERT.

Je sors, et vais vous le chercher.
(il sort.)

SCÈNE IX.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle.*

Je crois déjà, je crois l'entendre s'approcher.
Mon Dieu, si j'ai sur lui placé, dès sa naissance,
Le signe des chrétiens et de notre espérance,
Ce signe dont la foi de ses nobles aïeux
Planta sur ton cercueil l'étendard glorieux,
Hélas! je n'ai point pu te servir par les armes;
Mais je mets à tes pieds et mes fers et mes larmes;
J'y mets un cœur de mère. Ah! je le sens frémir.
Le voilà. J'ai promis. Dieu, daigne m'affermir.

SCÈNE X.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle;* HUBERT, ARTHUR.

ARTHUR, *conduit par Hubert.*

Cher Hubert, guidez-moi. Quand il luit sur la terre,

Hélas! du jour en vain je cherche la lumière.
Demain, à son retour, je ne la verrai pas.
Que ne m'ont-ils plutôt fait souffrir le trépas!
Mais dites, cher Hubert (au moins je le désire),
Est-ce vous dont la main doit ici me conduire?
M'aimerez-vous toujours? Je ne puis vous quitter.

HUBERT.

Cher prince!

CONSTANCE.

O ciel!

ARTHUR.

Hubert, qui peut nous écouter?
Oui, l'on a dit, « O ciel! » et je viens de l'entendre.
Quelle est donc cette voix et si douce et si tendre?

HUBERT.

C'est la voix d'une femme.

ARTHUR.

Ah! je m'en suis douté.
J'en ai connu d'abord la sensibilité.
Elle souffre peut-être.

HUBERT.

Oui. C'est une étrangère,
Qui gémit comme vous, comme vous prisonnière.

ARTHUR.

Je la plains. Quel sujet l'amène parmi nous?

HUBERT.

Le roi, pour vous servir, l'attache auprès de vous.

ARTHUR.

Vous me quitterez donc?

HUBERT.

Ma tendresse assidue
Reviendra chaque jour jouir de votre vue.

ARTHUR.

Vous me le promettez?

HUBERT.

Oui.

ARTHUR.

Madame, pardonnez;
Je dois aimer Hubert: mais où suis-je? ah! daignez
Me prêter votre main, elle me sera chère.
(*en la prenant.*)
Je crois, en la touchant, m'appuyer sur ma mère.

CONSTANCE.

De vous avec plaisir, prince, je prendrai soin.

ARTHUR.

Vous le voyez, madame, hélas! j'en ai besoin.

CONSTANCE.

Que pour vous de pitié mon cœur se sent atteindre!

ARTHUR.

Si j'étais votre fils, vous seriez trop à plaindre.

CONSTANCE.

Si le ciel vous daignait rendre une mère?

ARTHUR.

Oh! non,
Je ne la verrai plus.

CONSTANCE.

Ah! dans votre abandon,
Je la remplacerai par le plus tendre zèle.

ARTHUR.

Vous êtes mère aussi, vous me tiendrez lieu d'elle.

CONSTANCE.

Ah! je la suis déjà. Cher prince, à vos malheurs
Je donnerai mes jours, mes nuits, mon sang, mes pleurs.
Dieu! que je suis pour vous loin d'être une étrangère!
Arthur! mon cher Arthur!

ARTHUR.

C'est la voix de ma mère.
J'ai cru, dans cet instant, l'entendre me nommer.

HUBERT.

Prince, que dites-vous?

ARTHUR.

Mon cœur se sent charmer.
Madame... est-il bien vrai?... Je doute si je veille.
Ah! ce nom retentit encore à mon oreille.
« Arthur! mon cher Arthur! » elle parlait ainsi.
Oui, je cherche ma mère, et ma mère est ici.

HUBERT.

Non, prince, croyez-moi.

ARTHUR.

C'est moi que j'en veux croire

HUBERT.

Vous avez de sa voix dû perdre la mémoire.

ARTHUR.

Mais, madame, pourquoi ne répondez-vous pas?

CONSTANCE.

Si j'étais votre mère, eh! le tairais-je... Hélas!

ARTHUR.

Vous l'êtes.

CONSTANCE.

Non.

ARTHUR.

Je doute... O supplice! ô mystère!
Cieux! rendez-moi le jour pour connaître ma mère.

CONSTANCE.

Hé bien, oui, c'est mon nom; ce seul bien m'est resté.
C'est ce flanc malheureux, ce sein qui t'a porté.
Je goûte enfin, mon fils, oubliant toute injure,
Le plaisir le plus doux qu'on doive à la nature.

ARTHUR.

Ma mère!

CONSTANCE.

O mon Arthur! je peux donc te nommer!

ARTHUR.

Votre Arthur sans vous voir peut encor vous aimer.

HUBERT.

On vient, cachez vos pleurs, et taisons ce mystère.

ARTHUR.

Je veillerai sur moi: prenez soin de ma mère.

SCÈNE XI.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle;* HUBERT, ARTHUR; UN OFFICIER.

L'OFFICIER *à Hubert.*
Le roi veut vous parler. Il sort d'entretenir
Un nouveau conjuré que l'on vient de saisir.
Jamais son triste front ne fut plus redoutable.
Mais vous, Arthur, Adèle, et ce vieillard coupable,
Que de fers, dans ces murs, son ordre a fait charger,
Il veut vous voir tous quatre, et vous interroger.
J'ignore son dessein. *(Il sort.)*

SCÈNE XII.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle:* HUBERT, ARTHUR.

HUBERT.
O Dieu! quel peut-il être?
(à Constance)
Emmenez cet enfant. Le tyran va paraître.

SCÈNE XIII.

CONSTANCE, *sous le nom d'Adèle;* HUBERT, ARTHUR, LE ROI, KERMADEUC, NÉVIL, SOLDATS.

LE ROI, *suivi de Névil et de soldats.*
(à Constance et à son fils.)
Restez tous deux.
(Il fait signe à Névil et aux soldats de sortir; Névil et les soldats obéissent.)

CONSTANCE, *à part.*
Je tremble.

HUBERT, *à part.*
O toi, ciel, instruis-nous
Pour dérober la mère et le fils à ses coups.

LE ROI, *à Kermadeuc.*
Vieillard, de mes soupçons dissipe le nuage.
Je veux te délivrer, je plains tes fers, ton âge;
Mais je veux être instruit. Je compte sur ta foi.
Que cherchais-tu dans Londres? Est-ce un asile?

KERMADEUC.
Moi!
Je n'en ai pas besoin.

LE ROI.
Qu'y venais-tu donc faire?

KERMADEUC.
C'est mon secret.

LE ROI.
Je veux pénétrer ce mystère.

KERMADEUC.
Tu ne le sauras point.

LE ROI.
Les rois (l'ignores-tu?)
De se faire obéir ont toujours la vertu.

KERMADEUC.
Je sais mourir.

LE ROI.
Crois-moi, vieillard dur et farouche,
Les supplices bientôt pourront t'ouvrir la bouche.

KERMADEUC.
Je sais souffrir.

LE ROI.
Peut-être. Et le tourment plus fort...

KERMADEUC.
Un Breton brave tout, la douleur et la mort.

LE ROI. *(à part.)*
Nous verrons: réponds-moi. Je pourrai le surprendre.
(tout à coup.)
Connais-tu cette croix que l'on vient de me rendre?

KERMADEUC.
Moi... je ne réponds plus.

LE ROI.
Tu vas mourir. Soldats!

ARTHUR, *effrayé pour le vieillard.*
Ah! mon oncle, écoutez...

LE ROI, *à part.*
Que veut-il dire?

ARTHUR.
Hélas!

LE ROI.
Enfant, hé quoi! de vous cette croix est connue?
Touchez-la.

ARTHUR.
Je ne puis en juger par la vue.
(la tâtant.)
Oui, c'est elle.

LE ROI.
(à part.) *(bas.)*
Qu'entends-je? Hubert, écoute bien.

HUBERT, *bas.*
Je suivrai tout par ordre, et je ne perdrai rien.

LE ROI.
Jeune prince, approchez. Vous allez tout me dire.
Oui, je n'en doute pas. Allons, il faut m'instruire.
La simple vérité, voilà ce que je veux.

ARTHUR.
Vous n'affligerez point ce vieillard malheureux?

LE ROI. *(à Constance.)*
Non. Je vous le promets. Vous frémissez, madame.

CONSTANCE.
J'admirais cet enfant, la bonté de son âme,
L'intérêt qui l'émeut pour ce vieillard.

LE ROI.

Hé bien !
D'où vous vient cette croix? Parlez.

ARTHUR.

Je m'en souvien :
C'est de ma mère, hélas!

LE ROI.

Oui; mais je viens d'y lire :
« Anglais, sauvez Arthur ! » Qui sut donc les écrire,
Ces mots?

ARTHUR.

C'est moi.

LE ROI.

J'entends : mais pour quelle raison?

ARTHUR.

J'étais las de gémir dans ma triste prison.
Chaque jour augmentait le poids de ma misère;
J'y soupirais pensif, j'y regrettais ma mère;
Je l'appelais la nuit: « Croix sainte, entends mes vœux!
« Sauve, hélas! lui disais-je, un enfant malheureux. »
Un espoir vint me luire; et, par ma main tracée,
Sur cette croix enfin j'explique ma pensée,
Et du haut de la tour j'ose alors la jeter.

LE ROI.

Mais encor, quel espoir avait pu vous flatter?
Vouliez-vous des Anglais animer la colère?

ARTHUR.

Ce projet convient-il, hélas! à ma misère?
Je voulais seulement leur rappeler mon nom,
Et ne plus voir enfin les murs de ma prison.

LE ROI, *à Kermadeuc, brusquement.*

Cette croix est tombée entre tes mains, perfide?

KERMADEUC.

Qui te l'a dit?

LE ROI.

Kerbeck, à qui ta main timide
L'a remise en secret lorsque l'on t'a saisi.
Il m'a tout avoué; ton complice est ici.

KERMADEUC.

Hé bien! connais-moi donc. Je ne suis point un traître.
J'ai tout fait, je l'ai dû, pour délivrer mon maître.
Je respectais ton trône, et ne l'attaquais pas.
Je voulais rendre Arthur, mon prince, à ses états.

LE ROI.

Comment régnerait-il, quand, privés de lumière,
Ses yeux...

KERMADEUC.

Va, nous l'aimons; sa race nous est chère.
N'a-t-il pas pour régner les droits de ses aïeux?
Q'importe que le jour soit éteint pour ses yeux?
Il en reste un plus pur dont il verra la flamme;
Et ce jour qui lui manque, il l'aura dans son âme.

LE ROI.

De ta vertu, vieillard, mon cœur est pénétré.
Hé bien! vis près d'Arthur, n'en sois plus séparé.
Cette femme, à tous deux prodiguant sa tendresse,
Va servir son enfance, et servir ta vieillesse.

KERMADEUC.

C'est du moins un bienfait que je tiendrai de vous.
Nos malheurs réunis pèseront moins sur nous.
Nous mourrons tous ici, nos vœux vous le demandent.

LE ROI.

Non, vous n'y mourrez point; d'autres lieux vous attendent.
Vous y pourrez tous trois consoler vos douleurs.

CONSTANCE.

Où doit-on nous conduire?

LE ROI.

A Pomfret.

CONSTANCE.

Ciel! je meurs.

LE ROI.

D'où lui vient, cher Hubert, cette pâleur mortelle?
Je ne sais, mes soupçons se sont tournés sur elle.

HUBERT.

Le seul nom de Pomfret a produit sa terreur.
Ce nom chez les Anglais fut toujours en horreur.
L'habitude à ces lieux attache sa misère.
Elle est faible, crédule, et, de plus, elle est mère :
Et le cœur d'une mère est si prompt à trembler!

LE ROI.

Femme, je plains ton sort, et veux te consoler.
Sois libre, oublie enfin les douleurs qu'il te coûte :
Va retrouver ton fils.

CONSTANCE.

Il ne vit plus, sans doute.

LE ROI.

Peux-tu délibérer? Hé quoi! de ta prison
Crains-tu donc de sortir?

CONSTANCE.

Dans mon triste abandon,
A mes fers, à ces murs, je suis accoutumée;
Et mon âme à l'espoir pour jamais est fermée.

LE ROI.

C'en est trop : dans mes mains remettez cet enfant.

CONSTANCE.

Ne me l'enlevez pas.

LE ROI.

Ciel! Qu'entends-je?

CONSTANCE.

O tourment!

LE ROI.

Enfant, femme, vieillard, ici tout est complice.
Je le veux, je l'ordonne; Hubert, qu'on le saisisse.

HUBERT.

Madame, au nom des cieux, ne le retenez pas.

CONSTANCE.

Il faudra, tout sanglant, l'arracher de mes bras.

HUBERT.

Le roi veut.

CONSTANCE.

Non ! jamais,

HUBERT.

Redoutez sa colère.

(lui arrachant l'enfant avec violence)

Il veut être obéi.

ARTHUR.

(Il s'échappe des mains d'Hubert : il reste sans guide, éperdu, les bras levés vers le ciel, ne sachant où se jeter.)

Ciel ! où suis-je? ah ! ma mère !

LE ROI.

Sa mère !

CONSTANCE.

Oui, je la suis, il tient de moi le jour,
C'est Arthur, c'est mon sang, l'objet de mon amour.
Mais vous, Hubert, mais vous qui preniez sa défense,
Vous m'arrachez mon fils, vous trahissez Constance ;
Vous servez sans rougir un tyran furieux
Qui par un fer brûlant vient d'outrager ses yeux.
J'ai tout su par vous seul.

LE ROI.

Tu me trompais, parjure !

HUBERT.

Oui, je servais le ciel, l'honneur et la nature,
La veuve d'un héros, le fils de Godefroi.
Dans quel état, barbare, as-tu réduit mon roi !
Enfant, à qui le ciel prodigua tant de charmes.
Pour la dernière fois sois baigné de mes larmes.
Voilà, voilà ta mère ! Ah ! vois-tu, malheureux,
Ces voûtes s'indigner à ton aspect affreux ;
Ces pierres, ces anneaux, moins durs que tes entrailles,
S'élever contre toi du sein de ces murailles ?
Non : je n'invoque plus, pour payer tes forfaits,
Cette foudre qui gronde et ne punit jamais.
Cieux, frappez les tyrans par un autre tonnerre !
Du sort de cet enfant instruisez l'Angleterre !
Qu'à ce bruit chaque mère, au lieu de s'affliger,
Croie avoir sur lui seul un enfant à venger !
Pour déchirer tes yeux par un juste supplice,
Qu'un fer entre leurs mains étincelle et rougisse !
Ou plutôt, que tes yeux, de ton ombre alarmés,
Ne se rouvrent jamais, par la terreur fermés !
Règne, mais en tremblant, muet, pâle, immobile,
Rampant sous ces cachots pour chercher un asile,
Séchant, mourant enfin de l'éternel effroi
Que réserva le ciel aux tyrans tels que toi.

LE ROI.

Holà ! soldats, à moi !

SCÈNE XIV.

CONSTANCE, HUBERT, ARTHUR, LE ROI, KERMADEUC, NÉVIL ; SOLDATS.

LE ROI, *en montrant Hubert et Kermadeuc.*

Névil, qu'on les saisisse !
(en montrant Hubert.) (en montrant Hub. et Kerm.)
Commandez à sa place, et hâtez leur supplice.
(à Constance et à son fils.) (aux soldats.)
Vous, restez dans ces lieux; et qu'ils n'en sortent pas.
(à part.)
J'ai maintenant surtout besoin de leur trépas.
(Il lui parle à l'oreille.)
On vient. Névil, écoute.
(On emmène Hubert et Kermadeuc.)

SCÈNE XV.

CONSTANCE, ARTHUR, LE ROI, NÉVIL ; SOLDATS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER, *au roi.*

On crie, on court aux armes :
Le peuple est en fureur, la ville est en alarmes.
On veut sauver Arthur.

LE ROI, *à Névil.*

Il suffit. Viens, suis-moi.
Névil, je vais combattre, et je compte sur toi.
(Il sort d'un côté, et Névil de l'autre.)

SCÈNE XVI.

CONSTANCE, ARTHUR.

ARTHUR.

On me laisse avec vous.

CONSTANCE.

Ah ! ce ciel que j'implore
Me permet donc, mon fils, de t'embrasser encore !
Mais le roi (j'en frémis) de quelque ordre secret
Vient de charger Névil ; c'est sans doute un forfait.
Dieu nous laisserait-il tous les deux sans défense?

ARTHUR.

Eh ! qui de ses décrets peut avoir connaissance ?

CONSTANCE.

Il nous protégera.

ARTHUR.

Mais s'il ne le fait pas !
S'il avait dans ce lieu marqué notre trépas !

CONSTANCE.

O mon fils !

ARTHUR.

Faut-il donc en sentir tant d'alarmes !

La mort finit nos maux, la mort tarit nos larmes.
Je bénis ces cachots où je fus enfermé.
A l'attendre du moins ils m'ont accoutumé.
Ma mère, dites-moi : Dieu près de lui rassemble [ble.
Tous les cœurs vertueux, trop heureux d'être ensem-
S'il me place en ce jour avec vous dans les cieux,
Pour vous revoir encor me rendra-t-il mes yeux?

SCÈNE XVII.

CONSTANCE, ARTHUR, KERMADEUC.

KERMADEUC.

Venez, suivez mes pas. Nos soldats en furie
Au perfide Névil ont arraché la vie.
Hubert s'est joint au peuple, Hubert combat pour
Le tyran est vaincu, ne craignez plus ses coups: [vous.
Nous l'avons désarmé. C'est en vain, dans sa rage,
Qu'il cherchait dans la foule à s'ouvrir un passage.
Le peuple, les soldats, accablent tour à tour
Ce tigre frémissant qu'on entraîne à la tour.
Venez braver aussi ce tyran qu'on abhorre ;
Montrez-lui votre fils, puisqu'il respire encore.
Tous les deux, sans péril, vous pouvez l'approcher.
Ne fuyez plus.

CONSTANCE.

Moi, fuir! ah! je cours le chercher.
Sortons, volons.

(Elle se précipite avec son fils sur les pas de Kermadeuc.)

SCÈNE XVIII.

UN OFFICIER.

O jour de douleur et de joie! [voie.
Constance! Arthur! venez. C'est Hubert qui m'en-
Mais je les cherche en vain. Que sont-ils devenus?

SCÈNE XIX.

L'OFFICIER; HUBERT.

L'OFFICIER, *avec le transport de la joie et de la confiance.*

Je le vois, cher Hubert, on nous a prévenus.
Eh! qui ne briguerait la douceur et la gloire
D'apprendre à la vertu l'instant de sa victoire!

HUBERT.

La gloire en est au ciel!

L'OFFICIER.

Et le bonheur pour vous.
Goûtez, goûtez enfin un triomphe si doux.
Oui, vous sauvez Arthur, sa mère, tout l'empire.
C'est le ciel qu'on bénit, c'est le ciel qu'on admire.
Voyez-vous ce tyran? Le peuple, les soldats,
Les mères en fureur accompagnent ses pas.

SCÈNE XX.

UN OFFICIER; HUBERT, LE ROI, KERMADEUC; SOLDATS, PEUPLE.

HUBERT, *au roi.*

Hé bien! tyran! hé bien! le ciel punit tes crimes;
Et du moins à tes coups j'arrache deux victimes.

LE ROI, *en montrant les corps de Constance et d'Arthur, qui ont été frappés sous l'une des voûtes.*

Les voici toutes deux. Ma main, ma propre main
(en montrant le poignard sanglant qu'on vient de lui arracher, et qui est entre les mains d'un soldat.)
De ce poignard caché leur a percé le sein.

HUBERT.

Barbare!

KERMADEUC.

Qu'as-tu fait?

HUBERT, *à Kermadeuc.*

Point de cris, point de larmes.
(en retenant le peuple et les soldats qui font un mouvement vers le roi.)
Anglais, dans son vil sang ne souillez point vos armes.
(au roi.)
Tigre, es-tu satisfait? Vois-tu ces corps sanglants,
Massacrés par ta main, l'un sur l'autre expirants?
Vois-tu ce jeune enfant qu'embrasse encor sa mère,
Et ses yeux où ta rage éteignit la lumière?
Tu ne l'as pas voulu, mon Dieu, que cette croix,
Par qui ce noble enfant t'implora tant de fois,
M'aidât à le sauver des mains de ce barbare!
Hélas! il eût montré la vertu la plus rare;
Il eût été prudent, juste, intrépide, humain;
L'état n'eût point gémi sous son sceptre d'airain.
Dieu d'un si cher trésor a privé l'Angleterre,
Et pour le rendre au ciel il l'enlève à la terre.
J'adore ses desseins; qu'il soit béni! Mais, toi,
Le moment est marqué, tyran, pâlis d'effroi.
Tu voudras jusqu'au bout te livrer à ta rage,
Et régner, comme un tigre, au milieu du carnage;
Mais Dieu t'a réservé le plus affreux trépas;
Et tes soins prévoyants ne t'en sauveront pas.
Je vois, je vois déjà de ta bouche perfide
S'approcher le breuvage et la coupe homicide.
J'entends déjà tes cris. Tu sentiras soudain
Tous les maux des enfers rassemblés dans ton sein,

Tous ses poisons vengeurs d'accord pour te détruire,
Et le feu qui dévore, et le fer qui déchire.
Dans ton sein entr'ouvert, de tes mains arraché,
Par ces poisons brûlants ton cœur sera séché ;
Il paraîtra, ce cœur, sous l'œil de tes victimes,
Que partout sous ces murs entassèrent tes crimes.
Tous ces mânes sanglants, sortis de leurs tombeaux,
Viendront, près de ton lit, contempler tes lambeaux ;
Et dans ce même instant où ton effroi commence,
L'Éternel sur tes pas a placé sa vengeance.



OTHELLO,

OU

LE MORE DE VENISE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1782.

A M. DUCIS DE SAINT-DOMINGUE.

C'est à toi, mon cher Frère, que je dédie ma tragédie d'*Othello*, comme j'ai dédié, dans le temps, mon *Roi Léar* à notre vertueuse mère. Depuis que la mort nous l'a ravie, un de mes plus consolants souvenirs est de lui avoir rendu ce public hommage de mon respect et de ma tendresse, et surtout de l'en avoir vue jouir avec des larmes de joie qui se confondaient avec les miennes. Puisse mon *Othello*, puisse le recueil de mes faibles ouvrages, s'ils doivent me survivre et sauver notre nom de l'oubli, en rachetant leurs imperfections par quelques qualités qui les distinguent, apprendre à mes lecteurs, quand nous aurons disparu, que, dans l'un des hommes les plus véritablement estimables que j'aie connus, la nature m'avait accordé le plus généreux des frères et le plus fidèle des amis.

Ton frère aîné,
DUCIS.

AVERTISSEMENT.

La tragédie d'*Othello* ou du *More de Venise*, par Shakespeare, est une des plus touchantes et des plus terribles productions dramatiques qu'ait enfantées le génie vraiment créateur de ce grand homme. L'exécrable caractère de Jago y est exprimé surtout avec une vigueur de pinceau extraordinaire. Avec quelle souplesse effrayante, sous combien de formes trompeuses ce serpent caresse et séduit le généreux et trop confiant Othello! Comme il l'infecte de tous ses poisons! comme il l'enveloppe de tous ses replis! enfin, comme il le serre, comme il l'étouffe et le déchire dans sa rage! Je suis bien persuadé que si les Anglais peuvent observer tranquillement les manœuvres d'un pareil monstre sur la scène, les Français ne pourraient jamais un moment y souffrir sa présence, encore moins l'y voir développer toute l'étendue et toute la profondeur de sa scélératesse. C'est ce qui m'a engagé à ne faire connaître le personnage qui le remplace si faiblement dans ma pièce, que tout à la fin du dénouement, lorsque le malheur d'Othello est consommé par la mort de la plus fidèle, de la plus tendre amante, qu'il vient d'immoler aux aveugles transports de sa jalousie. Je me suis bien gardé de le faire paraître du moment qu'il est connu, du moment que j'ai révélé au public le secret affreux de son caractère. Je n'ai pas manqué non plus, dès que je l'ai pu, dans un court récit, d'instruire ce même public de sa punition, de sa mort cruelle dans les tortures. J'ai pensé même que, si le spectateur avait pu, dans le cours de la tragédie, le soupçonner seulement, au travers de son masque, d'être le plus scélérat des hommes, puisqu'il est le plus perfide des amis, c'en était fait du sort de tout l'ouvrage, et que l'impression prédominante d'horreur qu'il eût inspirée aurait certainement amorti l'intérêt et la compassion que je voulais appeler sur l'amante d'Othello et sur ce brave et malheureux Africain. Aussi est-ce avec une intention très-déterminée que j'ai caché soigneusement à mes spectateurs ce caractère atroce, pour ne pas les révolter.

Quant à la couleur d'Othello, j'ai cru pouvoir me dispenser de lui donner un visage noir, en m'écartant sur ce point de l'usage du théâtre de Londres. J'ai pensé que le teint jaune et cuivré, pouvant d'ailleurs convenir aussi à un Africain, aurait l'avantage de ne point révolter l'œil du public, et surtout celui des femmes, et que cette couleur leur permettrait bien mieux de jouir de ce qu'il y a de plus délicieux au théâtre, c'est-à-dire de tout le charme que la force, la variété et le jeu des passions répandent sur le visage mobile et animé d'un jeune acteur, bouillant, sensible et enivré de jalousie et d'amour.

Pour la romance du *Saule*, au lieu de la placer, comme Shakespeare, au quatrième acte, je l'ai mise au cinquième,

comme propre à augmenter la pitié, et encore comme plus rapprochée du dénouement. J'avoue que j'aurais plutôt renoncé à traiter l'intéressant sujet d'*Othello*, que de ne pas l'y conserver, à cause du plaisir qu'elle m'a toujours fait, à cause de la nouveauté, et pour être le premier qui l'ait hasardée sur notre théâtre. C'est M. Grétry (son nom n'a pas besoin d'éloge) qui en a composé l'air avec son accompagnement. Il s'est contenté, en grand maître, de quelques sons plaintifs, douloureux et profondément mélancoliques, conformes à la scène et à la romance qui semblaient les demander. Ils sont, pour ainsi dire, le chant de mort d'une malheureuse amante. On ne les retient point, ils ne sont point distingués de la situation et de la scène; ils se mêlent naturellement avec elle, ils s'y confondent, comme une eau paisible qui, sous des saules, irait se perdre insensiblement dans le cours tranquille d'un autre ruisseau.

J'ai maintenant à parler de mon dénouement. Jamais impression ne fut plus terrible. Toute l'assemblée se leva, et ne poussa qu'un cri. Plusieurs femmes s'évanouirent. On eût dit que le poignard dont Othello venait de frapper son amante était entré dans tous les cœurs. Mais, aux applaudissements que l'on continuait de donner à l'ouvrage, se mêlaient des improbations, des murmures, et enfin même une espèce de soulèvement. J'ai cru un moment que la toile allait se baisser. D'où pouvait naître une impression si extraordinaire, une agitation si tumultueuse? Me tromperais-je en croyant qu'elle venait de l'extrême intérêt que j'avais inspiré pour Hédelmone; de ce que mon spectateur avait désiré trop passionnément qu'elle pût désabuser Othello de son erreur; de ce que je l'avais tenu trop longtemps dans les angoisses de la terreur et de l'espérance; de ce que son désir, trompé au moment du coup de poignard, s'était tourné en une sorte de désespoir, et avait révolté sa douleur même contre l'auteur de l'ouvrage?

Comment se fait-il cependant que le public, après avoir eu tant de peine à me pardonner mon dénouement soit revenu le voir encore pendant le cours de douze représentations? Ne serait-ce pas qu'il a été averti par la réflexion qu'Othello n'est point un homme féroce, mais un amant égaré, un Africain jaloux, un More, qui frappe ce qu'il a de plus cher, et qui ne survivra pas à sa victime? Ne serait-ce pas qu'il a senti par instinct que les naturels les plus tendres et les plus sensibles, une fois poussés dans les excès, sont quelquefois les plus près de la barbarie, par la raison peut-être qu'ils en étaient les plus éloignés.

Cependant, quoique le public ait le droit sous tous les climats de tracer aux auteurs les limites de la terreur et de la pitié, ces limites pourtant sont plus ou moins reculées selon le caractère des différentes nations. Mon dénouement a eu de la peine à passer à Paris; et à Londres, les Anglais soutiennent très-bien celui de Shakespeare. Ce n'est point avec un poignard qu'Othello, sur leur théâtre, immole son innocente victime; il lui presse, dans son lit, et avec force, un oreiller sur la bouche; il le presse et le represse encore jusqu'à ce qu'elle expire. Voilà ce que des spectateurs français ne pourraient jamais supporter.

Un poëte tragique est donc obligé de se conformer au caractère de la nation devant laquelle il fait représenter ses ouvrages. C'est une vérité incontestable, puisque son principal but est de lui plaire. Aussi, pour satisfaire plusieurs de mes spectateurs, qui ont trouvé dans mon dénouement le poids de la pitié et de la terreur excessif et trop pénible, ai-je profité de la disposition de ma pièce, qui me rendait ce changement très-facile, pour substituer un dénouement heureux à celui qui les avait blessés; quoique le premier me paraisse toujours convenir beaucoup plus à la nature et à la moralité du sujet, et que je l'aie eu sans cesse en vue, comme il est facile de le remarquer dès le commencement et dans le cours de ma tragédie. Mais comme je l'ai fait imprimer avec les deux dénouements, les directeurs des théâtres seront les maîtres de choisir celui qu'il leur conviendra d'adopter.

Mais je dois convenir, avant de finir cet avertissement, que j'ai trouvé dans les talents de mes acteurs tous les secours dont j'avais besoin pour soutenir une nouveauté de ce genre. On a cru voir, ou plutôt on a vu dans M. Talma, Othello vivant, avec toute l'énergie africaine, avec tout le charme de son amour, de sa franchise et de sa jeunesse. On a entendu le silence affreux de son désespoir et le rugissement de sa jalousie. Quant à mademoiselle Desgarcins, au jugement des hommes les plus difficiles et les plus éclairés, elle n'a rien laissé à désirer au spectateur dans le rôle d'Hédelmone. Ils ont trouvé qu'elle avait atteint la perfection. Son jeu si simple, si naïf et si noble, son amour pour son père et pour Othello, ses combats, sa timidité, ses craintes, ses pressentiments, ses attitudes si naturelles et si mélancoliques, surtout sa voix enchanteresse, ont ému et gagné tous les cœurs : et je sens bien que je perdrai à la lecture ce que des talents si heureux et si chers au public m'auront prêté à la représentation.

PERSONNAGES.

MONCÉNIGO, doge de Venise.
LORÉDAN, fils de Moncénigo.
ODALBERT, sénateur vénitien.
HÉDELMONE, fille d'Odalbert.
HERMANCE, nourrice d'Hédelmone.
OTHELLO, général des troupes vénitiennes.
PÉZARE, vénitien.
PLUSIEURS OFFICIERS ET SÉNATEURS.

La scène est à Venise. Le premier acte se passe dans la salle du sénat; le second, le troisième et le quatrième, dans le palais d'Othello; et le cinquième, dans la chambre d'Hédelmone.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la salle du sénat ; les sénateurs sont sur leurs siéges ; plusieurs officiers se tiennent à quelque distance.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONCÉNIGO; LES SÉNATEURS, PLUSIEURS OFFICIERS.

MONCÉNIGO.

Illustres sénateurs, bannissez vos alarmes ;
Au bruit de son péril Venise a pris les armes,
Ces torrents imprévus de nouveaux révoltés,
Othello dans leur cours les a tous arrêtés. [prendre.
Ce feu, longtemps couvert, qui vient de nous sur-
Dans Vérone allumé, s'irritait sous sa cendre ;
Mais, perdu dans les airs, ce feu sans aliment
N'aura produit pour nous que l'effroi d'un moment.
Contre ces révoltés, oui, le ciel se déclare ;
Et bientôt la victoire...

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS; PÉZARE.

MONCÉNIGO.

Est-ce vous, cher Pézare?
Digne ami d'Othello, c'est à vous de conter
Par quels traits sa valeur vient encor d'éclater.
Le salut de Venise est son heureux ouvrage.

PÉZARE.

Que vos yeux n'étaient-ils témoins de son courage!
Les rebelles entraient, et, pour les repousser,
A leurs flots menaçants il court seul s'opposer.
La foudre est moins rapide. Il s'élance, il s'écrie :
« Amis, secondez-moi, défendons la patrie ! »
Citoyens et soldats, tous, dans un même instant,
Semblent n'être qu'un homme et qu'un seul combattant.
A ces traits, à ce teint, dont, sous un ciel sauvage,
Le soleil africain colora son visage,
A ses exploits surtout, nous volons sur ses pas,
Fiers de suivre un héros vainqueur dans les combats.
Le chef des révoltés, dont la perte s'avance,
Craint le sort du combat, l'arrête avec prudence.
Il se saisit d'un poste où ses heureux efforts
Suspendent nos succès et nos premiers transports :
Mais nous aurons bientôt abaissé son audace;
Ces rebelles soumis vont demander leur grâce.
Je cours les observer : s'ils tentoient un combat,
J'aurais du sang encore à donner à l'état.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

MONCÉNIGO; LES SÉNATEURS, PLUSIEURS OFFICIERS.

MONCÉNIGO. [mes;

Vous voyez, sénateurs, dans quel trouble nous som-
Et dans de grands périls il nous faut de grands hom-
Lorsqu'ils courent servir la patrie en danger, [mes.
C'est aux pères du peuple à les encourager.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; ODALBERT.

(*Odalbert entre furieux et hors de lui-même.*)

MONCÉNIGO.

Calmez, cher Odalbert, l'effroi qui vous agite ;
L'état s'est relevé de sa terreur subite.

ODALBERT.

Non, non, l'état n'a point de part à mes douleurs.
Je gémis, mais pour moi, sur mes propres malheurs.
Ma fille...

MONCÉNIGO.

Hé bien?

ODALBERT.

Ma fille... O peine inattendue!

MONCÉNIGO.

Quoi! pleurez-vous sa mort? Quoi! l'auriez-vous per-

ODALBERT. | due?

Non, ce n'est point sa mort qui m'accable à vos yeux.
Non... j'en prétends justice... Un monstre audacieux,
Un lâche, un corrupteur, un traître l'a séduite ;
Il vient de l'enchaîner avec lui dans sa fuite.
D'un hymen clandestin les détestables nœuds,
Au mépris de mes droits, les ont unis tous deux.

MONCÉNIGO.

Je frémis comme vous. Ce sénat équitable
Ne peut trop se hâter de punir le coupable.
Sur sa tête à l'instant, prompts à venger vos droits,
Nous allons tous lever le fer sanglant des lois.
Nommez-nous l'imposteur.

SCÈNE V.

MONCÉNIGO; LES SÉNATEURS, PLUSIEURS OFFICIERS; ODALBERT, OTHELLO.

ODALBERT, *en montrant Othello qui entre brusquement.*

Vous voyez le perfide.

(*Tous les sénateurs font un mouvement de surprise.*)

MONCÉNIGO.

Ciel ! Othello ?

ODALBERT. (*à Othello.*)

C'est lui. Crains ma vengeance avide.

(*à Moncénigo.*)

Mais avant de punir ce coupable étranger,
Cet ami, cet ingrat, qui vient de m'outrager,
Ce barbare Africain qui, séduisant ma fille,
A mis les pleurs, la mort, l'horreur dans ma famille,
Noble Moncénigo, ma fille est en ces lieux ;
Commandez à l'instant qu'on l'amène à mes yeux.

MONCÉNIGO, *à deux officiers.*

Allez, c'est Odalbert, son père qui l'ordonne :
Qu'ici sans différer l'on conduise Hédelmone.

(*Les deux officiers sortent.*)

ODALBERT.

Doge, vous êtes père, et vous avez un fils,
Qui, jeune et vertueux, à vos ordres soumis,
Vivant loin de ces murs, n'a jamais pu s'instruire
Ni dans l'art des ingrats, ni dans l'art de séduire :
Doge, au nom de ce fils qui seul vous est resté,
Au nom de ma vieillesse et de l'humanité,
Par ces droits paternels dont m'arma la nature,
De ce vil corrupteur punissez l'imposture.

(*à Othello.*)

Toi, malheureux ! réponds. Par quel art, quel se-
As-tu forcé ma fille à souffrir tes amours? [cours,
Comment, comment penser qu'une fille innocente,
Si jeune, si soumise, à ma voix si tremblante,
Dont mille amants jaloux auraient brigué la foi,
Ait pu jamais aimer un monstre tel que toi !

OTHELLO.

Odalbert, je me tais ; je ne puis vous répondre,
Vous avez trop acquis le droit de me confondre.
Si sans peine pourtant vous m'avez pardonné,
Quand je fus votre ami, les lieux où je suis né,
Sur le front d'Othello, daignez, je vous conjure,
Lire au moins son remords, et non pas votre injure.
Le ciel me fit, hélas ! en me donnant le jour,
Un cœur, pour mon malheur, trop sensible à l'amour :
Voilà tout mon forfait. Si j'en eusse été maître,
Seigneur, c'est près de vous que j'aurais voulu naître ;
Mais ce climat enfin que vous me reprochez
N'a point dans ses déserts vu mes destins cachés.
Quoi ! ce nom d'Africain n'est-il donc qu'un outrage?
La couleur de mon front nuit-elle à mon courage?
On m'appelle le More, et j'en fais vanité :
Ce nom ira peut-être à la postérité.
Mais l'amour m'apprit trop à dédaigner la gloire.
Vous désarmer, seigneur, ah ! telle est la victoire
Qu'au prix de tout mon sang je voudrais acheter !
Puisse au moins mon aspect ne plus vous irriter !
Si je n'ai point d'aïeux, comptez mes cicatrices.
J'oubliai vos bienfaits ; songez à mes services,
Que vous m'avez aimé, que je sors d'un combat,
Que ce More, en un mot, vient de sauver l'état.

ODALBERT.

Que me fait ta valeur ? Avec un cœur perfide,
Avec un cœur barbare, on peut être intrépide.
Tu conçus dès longtemps ton indigne dessein ;
Tu préparais le fer qui me perce le sein.
Sénateurs, il s'agit de l'honneur des familles.
Si l'hymen, comme à moi, vous a donné des filles,
Le même déshonneur peut couvrir votre front.
Prévenez vos périls, en vengeant mon affront.
Ma fille... ô désespoir !... Il eut ma confiance...
Tu l'as séduite, ingrat ! voilà ma récompense.

MONCÉNIGO.

Othello, répondez. J'ai peine à concevoir
Que vous ayez trahi le plus sacré devoir.
Par quels moyens, sur elle assurant votre empire...

OTHELLO.

Les voici tous, seigneur, et je vais vous les dire.
Dans son palais, tranquille, Odalbert curieux
Souhaitait que mon sort s'expliquât à ses yeux :
Et moi, dès mon berceau, pour remplir son envie,
Je lui contais, seigneur, l'histoire de ma vie,
Mes travaux les plus durs, mes combats, mes dangers,
Mon vaisseau s'entr'ouvrant sur des bords étrangers,
La mort presque toujours à mes regards présente.
Tandis que je parlais, attentive et tremblante,
Hédelmone, seigneur, écoutait mes discours ;
Et lorsque, réclamant ses soins ou ses secours,
Quelques devoirs ailleurs demandaient sa présence,
Je la voyais bientôt, abrégeant son absence,
Revenir empressée, et, retenant ses pleurs,
Reprendre, en soupirant le fil de mes malheurs.
Un jour, jour trop fatal ! (souffrez que je poursuive)
Dans un long entretien, à sa pitié naïve
J'offris tout le tableau des maux que j'ai soufferts.
« Quoi ! dit-elle, Othello, vous étiez dans les fers !
« Vous, hélas ! dans les fers ! ah ! si sur ce rivage
« J'avais vu sur vos bras les fers de l'esclavage,
« (Je le crois) quoique femme, il m'eût été trop doux
« De prendre votre place ou de mourir pour vous.
« Oh ! si jamais guerrier à ma main doit prétendre,
« Dites-lui de me faire un récit aussi tendre ;
« Il aura découvert le chemin de mon cœur. »
De ces mots innocents j'admirais la candeur ;
Et sa douleur soudain décolora ses charmes.
Ses yeux, en se baissant, voulaient cacher leurs larmes.
Je les vis. A ses pleurs mes pleurs ont répondu.
Le secret de nos cœurs fut d'abord entendu.
Sa pitié pour mes maux seule a produit sa flamme ;
L'aspect de sa pitié seule a touché mon âme ;
Voilà par quels moyens, par quel art dangereux,
Un innocent amour nous a séduits tous deux.

SCÈNE VI.

MONCÉNIGO; LES SÉNATEURS, PLUSIEURS OFFICIERS; ODALBERT, OTHELLO, HÉDELMONE, HERMANCE.

(*Hédelmone est amenée par les deux officiers qui en ont reçu l'ordre.*)

HÉDELMONE, *à Hermance.*
Arrête... Où suis-je?

ODALBERT, *à sa fille.*
(*montrant Hermance.*)
Entrez, et suivez votre guide.
Craignez-vous de montrer ce front jeune et timide?
Un si grand embarras sied mal à la vertu.

HÉDELMONE.
Mes yeux sont obscurcis, mon corps est abattu.

ODALBERT, *à Hermance.*
Et vous qui, partageant sa craintive innocence,
Avez dans mon palais élevé son enfance,
Je rends grâce à vos soins : ma fille, je le vois,
N'a pas gémi par vous sous d'importunes lois.

HÉDELMONE.
Soutiens-moi, chère Hermance.

ODALBERT, *à part.*
Enchaînons ma colère.
(*haut.*)
C'est donc là votre époux?

HÉDELMONE.
(*à part.*) (*haut.*)
Que répondre? O mon père!
Je sais que ce guerrier, confondu devant vous,
N'a point dû se flatter de se voir mon époux.
Mais partout dans Venise on vantait sa victoire;
Vous-même tous les jours vous parliez de sa gloire:
Ses périls à son sort avaient su m'attacher.
Je ne le nierai pas : je me sentais toucher
Des récits d'un héros que ma patrie honore;
Je ne l'entendais plus, et j'écoutais encore.
Pourquoi, par sa valeur semblable à nos aïeux,
N'est-il qu'un Africain méprisable à vos yeux?
Tout le sénat l'estime, et le peuple l'adore.
Il a sauvé Venise, il le peut faire encore.
Ah! que la voix du sang calme votre courroux!
Souffrez...
(*Elle va pour se jeter aux pieds de son père.*)

ODALBERT, *arrêtant sa fille.*
Je vous défends d'embrasser mes genoux.

MONCÉNIGO.
Elle ose encor d'un père implorer la clémence.
Vous voyez sa douleur.

ODALBERT.
Je songe à ma vengeance.

MONCÉNIGO.
Que prétendez-vous donc?

ODALBERT, *en montrant Othello.*
Qu'on l'arrête.

MONCÉNIGO.
Un vainqueur!

ODALBERT.
Je ne vois que son crime, et non pas sa valeur.

MONCÉNIGO.
Sa gloire exige au moins que le sénat en juge.

ODALBERT.
La gloire aux criminels ne sert point de refuge.

MONCÉNIGO.
Modérez, Odalbert, cet imprudent courroux.
Songez que le sénat est ici devant vous.
Sur votre ordre, à l'instant voulez-vous qu'il punisse?

ODALBERT.
Toujours son intérêt a réglé sa justice.

MONCÉNIGO.
Qu'entends-je?

ODALBERT.
Unissez-vous pour cet audacieux.
Le pardon du perfide est écrit dans vos yeux.
C'est ainsi de tout temps qu'au gré de leurs caprices
D'ingrats républicains ont payé les services.
(*bas.*)
Mais bientôt ma vengeance...

MONCÉNIGO.
Odalbert, arrêtez.
Sachez que c'est l'état à qui vous insultez.
Croyez-moi, ces dépits, que l'orgueil nous déguise,
Sont partout dangereux, mais surtout à Venise.

ODALBERT, *à sa fille.*
Il en est temps encor, je peux être adouci.
(*en montrant Othello.*)
Choisis qui de nous deux tu prétends suivre ici.

HÉDELMONE, *en regardant Othello.*
Mon père...

ODALBERT, *en s'en allant.*
C'en est assez... j'aperçois sur sa tête
Un bandeau dont lui-même a paré sa conquête.
Je me flatte...

MONCÉNIGO.
Odalbert!

ODALBERT.
Hé! que t'importe à toi?
Ma cause est maintenant entre le ciel et moi.
(*à Othello.*)
Tu m'as trompé, perfide! O ciel, dans ta vengeance,
Fais qu'il soit à son tour trompé par l'apparence!
Aux yeux de cet ingrat, qui l'a trop mérité,
Prête à la trahison l'air de la vérité;
Et, s'il peut la saisir, l'abusant par un songe,
Prête à la vérité tous les traits du mensonge!

Confonds l'un avec l'autre; et, sans cesse agité,
Qu'il soit également par tous deux tourmenté!
Que ces fausses clartés l'entraînent dans l'abîme;
En cherchant la vertu, qu'il commette le crime;
Et qu'alors, tout à coup lui montrant son flambeau,
La vérité l'éclaire au bord de son tombeau!

(*à Hédelmone.*)

Et toi, qui fus mon sang, fille ingrate et barbare,
Le ciel vengeur m'instruit du sort qu'il te prépare.

(*à Othello.*)

Je te rends grâce, ingrat, mes vœux s'accompliront.

(*En montrant le bandeau de diamants qui est sur la tête de sa fille.*)

Tes mains ont attaché le malheur sur son front.
Crois-moi, veille sur elle : une épouse si chère
Peut tromper son époux, ayant trompé son père.
Retiens ces mots; adieu. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

MONCÉNIGO; LES SÉNATEURS, PLUSIEURS OFFICIERS; OTHELLO, HÉDELMONE, HERMANCE.

HÉDELMONE.

Moi le tromper! Hélas!

MONCÉNIGO.

De son premier courroux vous voyez les éclats.
Il est né violent; mais il porte un cœur tendre;
La nature à son tour saura s'y faire entendre.
Othello, votre gloire et votre repentir
Ont d'infaillibles droits qu'il va bientôt sentir.
Vous pouvez cependant rassurer Hédelmone;
Faites cesser l'effroi que ce moment lui donne;
Mais songez que la guerre est encore dans ces lieux,
Et sur nos révoltés ayez toujours les yeux.

OTHELLO.

Doge noble et sensible, et vous, sénat auguste,
D'Odalbert, je le sais, la colère est trop juste.
Puis-je espérer qu'enfin, désarmant son courroux,
Le temps et vos bontés le fléchiront pour nous?
De nos destins communs vous êtes les arbitres.
Je suis homme et soldat : ce sont là tous mes titres.
Né sous un ciel sauvage, et nourri loin des cours,
On ne m'a point appris à parer mes discours.
Dans nos cœurs entraînés tout fut involontaire.
Si j'ai plu, c'est sans art, sans chercher à lui plaire;
Le ciel ne m'a point fait pour séduire et flatter :
Je connais mon bonheur, il faut le mériter.
Nommez-moi dans quels lieux cet enfant de l'Afrique
Doit planter les drapeaux de votre république,
Je veux qu'on dise un jour : « Par ses heureux vaisseaux
« Quand Venise aspirait à régner sur les eaux,
« Hédelmone vivait : elle épousa le More,
« Ce More était célèbre, il fut plus grand encore :
« Ce More l'adorait; son front victorieux
« Sut à force d'exploits s'embellir à ses yeux. »

MONCÉNIGO.

C'est ainsi qu'un grand cœur sait plaire à ce qu'il aime.
Allez, brave Othello, soyez toujours le même.
Si les yeux d'Hédelmone ont pu vous enflammer,
Je conçois que son cœur dut aussi vous aimer.
Du plus doux des penchants l'invincible puissance
A souvent méconnu le rang et la naissance.
L'amour, fier de ses droits, comme la liberté,
Rend l'homme à la nature, à son égalité.
Laissons là ces vains noms dont notre orgueil se pique;
Il n'est qu'un seul honneur : servir la république.
Votre bras, votre gloire, ont combattu pour nous,
Et dispensent d'aïeux un guerrier tel que vous.

(*Ils sortent tous, excepté Othello et Hédelmone.*)

SCÈNE VIII.

OTHELLO, HÉDELMONE.

HÉDELMONE.

Dis : penses-tu qu'un jour mon père nous pardonne?
Il nous aima tous deux.

OTHELLO.

Je l'espère, Hédelmone.
Oui, j'ose m'en flatter; mais calme la terreur
Que vient de t'inspirer l'excès de sa fureur;
Il verra, tôt ou tard, avec quelque indulgence
Cet excusable amour dont son orgueil s'offense.
Mais rendons grâce au ciel. Quel bonheur, entre nous,
Que, se trompant d'abord, il m'ait cru ton époux!
S'il eût su que ta main ne m'était point donnée,
Loin de moi dans l'instant il t'aurait entraînée.
Hélas! avec transport je courais à l'autel,
Te jurer, sans témoins, un amour éternel;
Mon bonheur s'achevait; mais Venise en alarmes,
Mais la voix de l'honneur m'a fait courir aux armes.
Il est temps, par son charme et par ses nœuds secrets,
Que l'hymen le plus prompt nous enchaîne à jamais.
Tu crois à mes serments?

HÉDELMONE.

Moi, que je les soupçonne!
Va : au cœur d'Othello tout mon cœur s'abandonne;
Mais tu crois bien aussi que fidèle à ma foi,
Jamais mon tendre amour ne s'éteindra pour toi?
Tu ne te souviens plus de ce qu'a dit mon père?

OTHELLO.

Qui, moi, m'en souvenir! va, si l'ombre légère
Du plus faible soupçon altérait ton bonheur,
Que mon sang tout à coup s'arrête dans mon cœur!

HÉDELMONE.

Ton cœur est donc heureux?

OTHELLO.

J'ai souvent sur ma tête
Entendu les fureurs, les cris de la tempête;
J'ai vu le fond des mers, les flots audacieux
S'y perdre avec l'éclair, s'élancer jusqu'aux cieux;
Le calme était bien doux après ce bruit terrible :
Mais qu'il n'approche point de ce bonheur paisible,
De ce bonheur profond, sans bornes, inconnu,
Où nul homme avant moi n'est jamais parvenu!
Je crois à ces transports que mon âme ravie
Consume en un instant le bonheur de ma vie.
A peine tout mon cœur suffit à le sentir.
Ah! c'est dans ce moment que je devrais mourir!
Toi, qui connais mes vœux, exauce ma prière!
Daigne à cette orpheline, ô ciel! servir de père!
Par moi, par mon amour, rends heureux ses destins!
Tu ne l'as pas remise en de barbares mains.
Pour garder ce trésor, pour mériter sa flamme,
Donne-moi les vertus dont tu paras son âme!
Fais qu'en lui ressemblant je puisse mériter
Tout l'excès d'un bonheur que j'ai peine à porter!

ACTE SECOND.

Le théâtre représente le palais d'Othello.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉDELMONE, HERMANCE.

HÉDELMONE.

De mon cher Othello voilà donc la demeure!
Faut-il qu'en la voyant je frémisse et je pleure!
O combien son aspect me semblerait plus doux,
Si j'y pouvais trouver mon père et mon époux!

HERMANCE.

Puisse Othello hâter un hymen nécessaire,
Et le couvrir surtout des ombres du mystère!

HÉDELMONE.

A cet hymen secret il m'invite à marcher,
Et s'occupe des soins qui peuvent le cacher.
Sur moi, dès le berceau, tu veillas, chère Hermance,
Et c'est toi de ton lait qui soutins mon enfance.
Qu'il est doux, quand le cœur, de ses ennuis pressé,
Lève à peine le poids dont il est oppressé,
De rencontrer un cœur qui sente nos alarmes,
Qui plaigne nos douleurs, et s'unisse à nos larmes!
Ma chère Hermance...

HERMANCE.

Hé bien?

HÉDELMONE.

Dès que j'ai vu le jour
Tu m'as marqué tes soins, ton zèle, ton amour.

HERMANCE.

Hélas! lorsque votre œil s'ouvrit à la lumière,
C'est moi qui dans mes bras vous reçus la première.

HÉDELMONE.

Le ciel, de la vertu ce juste défenseur,
M'enleva, tu le sais, et ma mère et ma sœur.
Hélas!.. et j'ai perdu la tendresse d'un père!

HERMANCE.

Croyez-moi, tôt ou tard, nous vaincrons sa colère.
Ne désespérez pas de la bonté des cieux.

HÉDELMONE.

Ma faute maintenant se découvre à mes yeux.

HERMANCE.

Le célèbre Othello l'efface de sa gloire.
Le reproche se tait au bruit de sa victoire.

HÉDELMONE.

On dit que sur les mers, vers des bords étrangers,
Il va voler bientôt à de nouveaux dangers.

HERMANCE.

Il reviendra vainqueur de ces lointains rivages.

HÉDELMONE.

S'il échappe aux combats, je craindrai les naufrages.

HERMANCE.

Quoi! votre cœur toujours sera-t-il abattu?

HÉDELMONE.

Hélas! j'aime et je crains. Hermance, penses-tu,
Si le ciel à nos vœux eût conservé ma mère,
Qu'elle eût à notre hymen fait consentir mon père?

HERMANCE.

Je le crois.

HÉDELMONE.

Quand sa perte a fait couler mes pleurs,
Tu n'as pu, chère Hermance, adoucir mes douleurs.

HERMANCE.

Alors, loin de ces murs, livrée à la tristesse,
Le péril de mon père occupait ma tendresse.
Je lui donnai mes soins, il mourut dans mes bras,
Et souvent ma douleur vous conta son trépas.
Mais vous, jusqu'à ce jour, avez-vous pu me taire
Tous ces traits si touchants de la mort d'une mère?
Et comment votre cœur ne m'en a-t-il rien dit?

HÉDELMONE.

Je n'ose encore, Hermance, en ouvrir le récit.
Depuis que mon amour, qu'un père m'épouvante,
Elle est plus que jamais à mon esprit présente;
J'aurai sans doute, hélas! mérité mes malheurs.

HERMANCE.

Hédelmone, est-ce à moi que vous cachez vos pleurs?

HÉDELMONE.

Témoin de tous mes pas, tu sais, ma chère Hermance,
Dans quel calme profond s'écoula mon enfance.

Sous les lois d'une mère et les yeux d'une sœur,
De leur tendre amitié je goûtais la douceur.
Ciel! devais-tu sitôt me montrer ta colère!
D'une mort trop précoce il menaça ma mère.
Tous les jours, par degrés, je la vis s'affaiblir;
De son front jeune encor je vis l'éclat pâlir;
Chaque instant de sa vie en consumait le reste.
Je m'en souviens encor; près du moment funeste,
Son esprit s'occupait de quelque objet affreux;
Elle attachait sur moi son regard douloureux;
On eût dit que son âme, à son heure dernière,
D'un funeste avenir repoussait la lumière.
« Ma fille, me dit-elle avec un cri d'effroi,
« Dans la paix du tombeau, viens, descends avec [moi.
« Qu'entrevois-je, ô destin! dans ta clarté douteuse...
« Hélas! ma chère enfant, tu mourras malheureuse! »
A ces mots, tout à coup, ont eût dit que ses bras
Tâchaient, loin de mon sein d'écarter le trépas;
On eût dit, à son trouble, à son âme éperdue,
Qu'un fer levé sur moi se montrait à sa vue.
Ses bras, faibles, tremblants, cherchaient à m'embrasser.
Sur son cœur expirant je me sentis presser.
Elle criait: « Ma fille! » et sa voix douloureuse
Me répétait encor: « Tu mourras malheureuse! »

HERMANCE.

Vous tremblez!

HÉDELMONE.

Je crains tout, mon destin, mon amour.
Ces mots, ces mots cruels s'accompliront un jour.

HERMANCE.

Que dites-vous?

HÉDELMONE.

Hermance, ah! je n'ai plus de mère.
Plus de sœur, plus d'ami, plus d'espoir sur la terre;
Ne m'abandonne pas.

HERMANCE.

Moi, vous abandonner!
Dans la tombe avec vous dût le sort m'entraîner,
Jusqu'au dernier soupir je vous serai fidèle.
Le respect, l'amitié, le courage, le zèle,
Et tout ce qu'une mère, en vous donnant le jour,
A senti dans son sein de tendresse et d'amour,
Oui, je le sens pour vous. Si le ciel inflexible
Vous faisait d'une erreur un crime irrémissible,
C'est à moi seule, à moi qu'est dû le châtiment.
Mais pourquoi vous troubler d'un vain pressenti- [ment?
Voyez dans Othello le bras de la patrie,
Vainqueur dans nos climats, et vainqueur dans l'Asie;
Voyez ce nom si grand, qui, seul et sans aïeux,
S'est vengé tant de fois du sort injurieux.
Osez lui comparer, après ses longs services,
Tous ces nobles sans gloire, ou connu par leurs vi- [ces,
Qui n'ont rien recueilli, nés de pères fameux,
Que l'opprobre éclatant d'être descendu d'eux.
Allez, s'il faut trembler, c'est que le ciel sévère
Ne punisse à la fin l'orgueil de votre père.
Non, il n'est point d'amant, de son choix glorieux,
Qui pour vous d'Othello n'ait le cœur et les yeux.
Ah! si les traits touchants de l'aimable innocence
Peuvent d'un sort heureux nous donner l'espérance,
Si nous devons en croire un présage si doux,
S'il existe un bonheur, sans doute il est pour vous.

HÉDELMONE.

De ton heureux augure, ah! mon âme est ravie!
Tu me rends à l'espoir, tu me rends à la vie...
Mais j'entends quelque bruit.

HERMANCE.

Madame, dans ces lieux
Je dois veiller sans cesse, et tout voir par mes yeux.
Permettez qu'un moment... (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

HÉDELMONE.

O ma fidèle Hermance!
Ta tendresse inquiète accroît ta vigilance.
J'en ai besoin, sans doute. Hélas! sans y songer,
Sans le voir, quelquefois nous courons au danger.
Va, tes soins me sont chers; va, ma reconnaissance
A pour toi dans mon cœur commencé dès l'enfance.

SCÈNE III.

HÉDELMONE, HERMANCE.

HERMANCE.

Madame, un inconnu demande à vous parler.
Le chagrin le consume et paraît l'accabler.
Je l'avouerai, sa voix, sa grâce, sa jeunesse,
Mais surtout sa douleur, tout pour lui m'intéresse.

HÉDELMONE.

Il peut entrer, Hermance.
(*Hermance sort pour aller chercher le jeune homme.*)

SCÈNE IV.

HÉDELMONE.

Allons, souffrant comme eux,
Avec plus de plaisir je sers les malheureux.
(*Hermance amène le jeune homme, et se retire.*)

SCÈNE V.

HÉDELMONE, LORÉDAN.

HÉDELMONE.

Quoiqu'ici votre aspect ait droit de me surprendre,
Je n'ai point refusé, seigneur, de vous entendre.

Si votre cœur souffrant cherche à s'ouvrir au mien;
Vous pouvez l'épancher dans un libre entretien;
Parlez. Puis-je savoir quel sujet vous amène?
Si le sort, dont souvent le pouvoir nous entraîne,
Dans le malheur, si jeune, a voulu vous plonger,
Dites par quel moyen je pourrais le changer.

LORÉDAN.

Le changer, non, madame; et le sort trop funeste
M'ôta, dans nos malheurs, le seul bien qui nous reste.
J'ai perdu tout espoir, et, loin de les guérir,
Même en plaignant mes maux, vous pourriez les aigrir.

HÉDELMONE.

Quels sont vos vœux? parlez.

LORÉDAN.

Dans ces moments d'alarmes
Contre les révoltés j'allais prendre les armes,
Mourir pour mon pays. Ils ont fait demander
Un pardon qu'à l'instant on leur vient d'accorder.
Mes désirs sont trahis. Mais on croit à Venise
Que l'état en secret médite une entreprise.
Des vaisseaux sont tout prêts, et sans en avertir,
Pour des bords éloignés Othello doit partir.
Il a choisi, dit-on, des guerriers intrépides,
Jeunes, impétueux, et de périls avides;
Je cherche ces périls. Pourrais-je me flatter,
Pour combattre avec eux, qu'il daigne m'accepter?
Voudriez-vous pour moi demander cette grâce?

HÉDELMONE.

Quels vœux! Pourquoi faut-il que je les satisfasse?
Hélas! tous ces périls où vous allez courir,
Pourquoi les cherchez-vous? Répondez.

LORÉDAN.

Pour mourir.

HÉDELMONE.

Rien ne peut vous ôter cette funeste envie?

LORÉDAN.

C'est cesser de souffrir que sortir de la vie.

HÉDELMONE.

Eh! pourrez-vous si jeune, aigri par vos malheurs...

LORÉDAN.

La jeunesse est souvent la saison des douleurs.

HÉDELMONE.

Ah! je n'en fais que trop la triste expérience.
Mon sort de nul mortel n'est ignoré, je pense?

LORÉDAN.

Non, madame.

HÉDELMONE, *à part.*

Ainsi donc mes funestes amours
Vont de la renommée occuper les discours!
(*haut.*)
Hélas! à mon malheur est-on du moins sensible?

LORÉDAN.

On y voit de deux cœurs le penchant invincible,
Les droits de la beauté; mais on croit, entre nous,
Que bientôt votre père, aveugle en son courroux...

HÉDELMONE.

Achevez.

LORÉDAN.

Va se perdre, et par quelque imprudence
Contre lui de l'état exciter la vengeance.

HÉDELMONE.

Ciel, qu'entends-je!

LORÉDAN.

On l'observe. Il est né violent:
Et peut-être à la mort il court en ce moment.

HÉDELMONE.

La mort! A ma douleur, seigneur, soyez sensible.
Vous connaissez nos lois, sa perte est infaillible.
Ah! si vous avez plaint deux cœurs infortunés,
Par un charme innocent l'un vers l'autre entraînés;
Si le vôtre est touché du cri de la nature;
S'il a connu l'amour et senti sa blessure;
S'il m'est permis enfin d'employer vos secours,
Sauvez, sauvez mon père, et veillez sur ses jours.
Combien par ce bienfait vos soins m'auront servie!
Seigneur, en le sauvant, vous sauverez ma vie.
Il semble que le ciel vous envoie aujourd'hui
Pour veiller à la fois sur sa fille et sur lui.
Ne me refusez pas la grâce que j'implore.
Parlez, courez, volez, il en est temps encore.
Voyez mes pleurs, mon trouble, et mes yeux effrayés:
Je frémis, je me meurs, et je tombe à vos pieds.

LORÉDAN.

Vous, à mes pieds! ô ciel! pour sentir vos alarmes
Pensez-vous que mon cœur ait attendu vos larmes?
Madame, il est donc vrai, je peux vous secourir!
Grand Dieu! j'aspire à vivre, et non plus à mourir.
Ah! ne m'implorez pas: heureux dans ma misère,
Je vais donc vous servir: en sauvant votre père,
Je crois sauver le mien. Mais ne vous troublez pas.
Je cours, je cours vers lui, je m'attache à ses pas:
Mon sang va, s'il le faut, couler pour sa défense;
Et votre estime au moins sera ma récompense.

SCÈNE VI.

HÉDELMONE, LORÉDAN, OTHELLO, PÉZARE.

(*Dans ce moment Othello et Pézare, au fond du théâtre, aperçoivent de loin Lorédan: ils le considèrent attentivement, ainsi qu'Hédelmone: mais ils sont censés le voir à une trop grande distance pour pouvoir retenir ses traits, qu'ils ne connaissent pas.*)

LORÉDAN, *continuant.*

Je reviendrai bientôt vous revoir en ce lieu.

HÉDELMONE.

Seigneur, je vous attends.

LORÉDAN.

Adieu, madame.

HÉDELMONE.

Adieu.

(*Lorédan et Hédelmone se retirent chacun de leur côté. Othello les suit de l'œil, jusqu'à ce qu'ils soient hors de portée de sa vue ; et Pézare en fait autant.*)

SCÈNE VII.

OTHELLO, PÉZARE.

OTHELLO, *en montrant Lorédan.*

Quel est-il?

PÉZARE.

De trop loin j'observais son visage.
Mais, autant que mon œil peut juger de son âge,
C'est un jeune homme.

OTHELLO.

(*bas et à part.*) (*haut.*)

O ciel ! qui l'a donc introduit?
Pézare... Que dis-tu ?

PÉZARE.

Je n'en suis point instruit.

OTHELLO.

Mais n'as-tu pas, dis-moi, remarqué dans leurs gestes
D'une vive douleur les signes manifestes?
Je crois que quelques pleurs ont coulé de leurs yeux.

PÉZARE.

Consulte à l'instant même Hédelmone en ces lieux.

OTHELLO.

Que craindre de ces pleurs? dans une âme aussi belle,
Tout doit être innocent, pur et noble comme elle.
Dans tous ses sentiments la mienne est sans retour.
Je ne sais quel respect se mêle à mon amour.
Qui? moi, l'interroger ! Ah ! je vois, cher Pézare,
Dans cet objet sacré la vertu la plus rare.
Ami, tu me connais : tes yeux ont vu mon bras
Servir la république au milieu des combats;
Libre dès mon berceau, vivant dans une armée,
Heureux enfant du sort et de la renommée,
Ne cherchant que la gloire, et sans songer qu'un jour
Ce cœur indépendant dût connaître l'amour,
Au cours de mes destins j'abandonnais ma vie :
Mais depuis qu'à l'amour mon âme est asservie,
J'ai pris un nouvel être. Il me semble, et je crois
Que j'existe en effet pour la première fois. [donne!
A quels heureux transports tout mon cœur s'aban-
Oui, pour un seul regard, pour un mot d'Hédelmone,
Je céderais la pompe et tous ces vains lauriers
Qui parent le triomphe et le front des guerriers.
Oui, l'amour, cher Pézare, (aurais-je pu le croire!)
Produit presque dans moi le dédain de la gloire.
Conçois-tu, mon ami, l'excès de mon ardeur ?
Tant d'amour, je le vois, étonne ta froideur ; [tre.
Mais son charme à ton cœur ne s'est point fait connaî-
Hélas ! de bien des maux tu t'affranchis peut-être.
Ami, sous nos drapeaux, la fortune, je crois,
Va m'appeler encore à de nouveaux exploits.
Si je reviens vainqueur, si le sort me couronne,
Penses-tu qu'Odalbert à la fin me pardonne?
Que, sensible à ma gloire...

PÉZARE.

Ah ! ne t'en flatte pas.
Connais mieux, mon ami, le cœur de ces ingrats,
De ces nobles ligués pour dévorer ensemble
Ce plaisir de régner qui lui seul les rassemble.
Vois comme ils ont d'abord détruit l'égalité,
Au peuple inattentif ravi sa liberté,
Et, laissant à ses droits une vaine apparence,
Pour eux seuls en effet conservé la puissance!
Le peuple élève au ciel ta valeur, ta vertu;
Mais tu n'es, pour ces grands, qu'un soldat parvenu.

OTHELLO.

Un soldat parvenu ! Ce mot de l'insolence,
Ce mot m'oblige au moins à la reconnaissance.
Oui, grâce à leurs dédains, de moi seul soutenu,
J'ai mérité ce nom de soldat parvenu.
Ils n'ont pas, tous ces grands, manqué d'intelligence
En consacrant entre eux les droits de la naissance.
Comme ils sont tout par elle, elle est tout à leurs yeux.
Que leur resterait-il, s'ils n'avaient pas d'aïeux?
Mais moi, fils du désert, moi, fils de la nature,
Qui dois tout à moi-même, et rien à l'imposture,
Sans crainte, sans remords, avec simplicité,
Je marche dans ma force et dans ma liberté.
Odalbert cependant, ami, je le confesse,
Souvent d'un cœur humain m'a montré la tendresse.
Il n'a point de l'orgueil l'inflexible rigueur ;
Et la nature encor peut parler à son cœur.

PÉZARE.

Ne crois pas triompher de cet orgueil barbare.
Non, jamais Odalbert ne voudra...

OTHELLO.

Cher Pézare,
Les moments nous sont chers ; je vais donc en ce jour
Assurer par l'hymen sa fille à mon amour.
Je l'avouerai pourtant : cet Odalbert m'afflige ;
Ses droits, son nom de père à le plaindre m'oblige.
J'ai livré sa vieillesse à d'éternels soupirs.
S'il se perdait... Ici même au sein des plaisirs,
Dans tous les lieux, sans cesse ouvrant l'œil et l'oreille,
En paraissant dormir, le gouvernement veille.
Ténébreux dans sa marche, il poursuit son chemin ;
Muet, couvert d'un voile, et le glaive à la main,
Il cache au jour l'arrêt, la peine, la victime,

Et punit la pensée aussitôt que le crime.
Ici, dans des cachots l'accusé descendu
Pleure au fond d'un abime, et n'est point entendu.
D'un mot ou d'un regard l'éclat ici s'offense,
Et toujours sa justice a l'air de la vengeance.
Un homme peut périr, la loi peut l'égorger,
Sans qu'un père ou qu'un fils ait connu son danger;
La mort frappe sans bruit, le sang coule en silence,
Et les bourreaux sont prêts quand le soupçon com- [mence.
Le danger d'Odalbert déjà me fait gémir.

PÉZARE.

Il en existe un autre, et tu dois en frémir.
Sais-tu ce que l'amour peut tenter à Venise?
Jusqu'où des passions la fureur s'y déguise?
Avec quel front tranquille on y trahit sa foi?
Hédelmone, Othello n'est pas encore à toi :
Va, presse ton hymen.

OTHELLO.

Ami cher et fidèle,
Pour en cacher les nœuds, aide-moi de ton zèle.
Conduis-nous à l'autel, où je pourrai du moins
Attester et le ciel et tes yeux pour témoins.
C'est dans le bruit des camps, c'est au milieu des ar- [mes,
Que la noble amitié nous fit sentir ses charmes;
C'est là, c'est dans nos cœurs, sans l'appui des serments,
Que l'honneur en grava les premiers sentiments.
Viens, que jamais le sort ne puisse en sa vengeance
De deux soldats amis rompre l'intelligence!

(Ils sortent ensemble.)

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉDELMONE, HERMANCE.

HERMANCE.

Oui, des mortels, madame, il faut craindre les yeux.
Quand ce jeune inconnu reviendra dans ces lieux,
Que seule, auprès de vous, je puisse l'introduire.
Mais Othello l'ignore, il ne faut pas l'instruire.

HÉDELMONE.

Hé! pourquoi se cacher?

HERMANCE.

Plus il brûle pour vous,
Plus il est accessible à des soupçons jaloux.
Peut-être une étincelle, en atteignant son âme,
Du plus fatal transport y porterait la flamme.
Écoutez mes conseils : rien n'est à négliger.
Cet art, ces soins discrets qu'on oppose au danger,
Ont souvent, croyez-moi, par d'utiles alarmes,
A des cœurs innocents épargné bien des larmes.

HÉDELMONE.

Tu me tiens lieu de mère. Hé bien! veille sur moi.
Je te remets mon sort, je m'abandonne à toi.
Dieu! si j'allais causer le trépas de mon père!

HERMANCE.

Madame, sur le sort d'une tête si chère,
Je vais interroger de fidèles amis,
Et vous saurez par moi ce qu'ils m'auront appris.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

HÉDELMONE.

Je ne sais, mais en vain je cherche mon courage :
Ce jour semble à mes yeux se voiler d'un nuage.
J'interroge mon cœur sur ses pressentiments;
Et mon cœur me répond par des frémissements.
Il semble m'annoncer une sourde tempête,
Qui naît, s'augmente, approche, et tombe sur ma tête.
Mon père, ah! sous tes yeux, sans trouble et sans effroi,
Les jours de mon enfance ont coulé près de toi!
Dieu! s'il allait périr! Ah! d'horreur je frissonne!
Si l'état veille ici, jamais il ne pardonne.
Ciel, dans un tel malheur si j'ai pu le plonger,
Fais que sa fille au moins l'arrache à son danger!
On vient... C'est ce jeune homme. Hélas! dans sa mi- [sère
Il ne s'accuse point du malheur de son père!
Et moi...

SCÈNE III.

HÉDELMONE, LORÉDAN.

(Hermance accompagne Lorédan, et se retire après l'avoir introduit.)

HÉDELMONE.

Noble inconnu, quand tout doit m'alarmer,
N'avez-vous rien appris qui puisse me calmer?
Mon père...

LORÉDAN.

On dit, madame, et ce bruit m'inquiète,
Que loin de sa patrie il cherche une retraite,
Qu'il a, par ses discours, outragé le sénat,
Pris Venise en horreur, et maudit tout l'état,
Et déjà sourdement, par des intelligences,
Avec nos ennemis concerté ses vengeances.

HÉDELMONE.

Non, je connais mon père, il peut dans une erreur
Avoir, par des discours, exhalé sa fureur;
Mais lui, trahir l'état! L'état dans nos ancêtres
A compté des héros, et n'a point vu de traîtres.
Mon père descend d'eux, il doit leur ressembler;

Et je l'outragerais ; si je pouvais trembler.

LORÉDAN.

Je pense comme vous ; et même sa furie
Montre avec quel excès il aimait sa patrie.
Mais ce cœur paternel, vous l'allez désarmer.
Comment à vos soupirs pourrait-il se fermer?
Ah! la paix va rentrer dans ces yeux pleins de charmes,
Et l'hymen et l'amour en essuieront les larmes.
Mais moi, désespéré, mais moi, né pour souffrir,
Qui déteste la vie, et qui cherche à mourir...
Ah, madame! avez-vous, en me plaignant encore,
Obtenu d'Othello le seul bien que j'implore?
Pourrai-je enfin le suivre et voler aux combats?
Devrai-je à vos bontés la faveur du trépas?

HÉDELMONE.

J'allais, seigneur, j'allais vous tenir ma promesse,
Othello m'écoutait... Vos traits, votre jeunesse,
Votre sombre douleur, cet intérêt, hélas!
Qu'on sent pour un héros qui cherche le trépas,
Ce mouvement si doux, dont la pitié nous touche,
Ont arrêté mes mots expirants dans ma bouche...
Pourquoi vous obstiner dans ce triste dessein?

LORÉDAN.

Hélas! plus que jamais je le porte en mon sein.

HÉDELMONE.

Mais le ciel à vos vœux conserve encore un père?

LORÉDAN.

Oui, madame.

HÉDELMONE.

Et pourquoi causez-vous sa misère?

LORÉDAN.

Mon désespoir m'y force, il trouble ma raison.

HÉDELMONE.

Ah! gardez-vous, seigneur, de quitter sa maison!

LORÉDAN.

Dans l'univers entier je ne vois plus d'asile,
Il fut un temps, hélas! où mon cœur plus tranquille..

HÉDELMONE.

Eh, seigneur! achevez, fiez-vous à ma foi :
Votre rang? votre nom? parlez, répondez-moi!

LORÉDAN.

Madame... Non, jamais...

HÉDELMONE.

Quelle est votre naissance?
Où votre père a-t-il élevé votre enfance?

LORÉDAN.

Madame, un étranger fut chargé de ce soin.

HÉDELMONE.

Un étranger! Pourquoi?

LORÉDAN.

Le ciel m'en est témoin,
Je n'ai point accusé la tendresse d'un père :
Il craignait pour mes jours une main meurtrière.
Dans nos troubles civils un vieillard vertueux
Gouverna par ses mœurs mon âge impétueux.
Le ciel, dans sa retraite, entoura mon enfance
Des plus touchants objets que chérit l'innocence,
De pères satisfaits, d'enfants, d'époux heureux,
Vivant de leurs travaux, se soulageant entre eux
J'admirais cette vie et si douce et si pure,
Ce facile bonheur que donne la nature,
Ce calme heureux du cœur, vrai charme de nos jours,
Ce bonheur d'un moment qu'on regrette toujours.
D'Othello, dans nos champs, on vantait la victoire.
Je volai sur ces bords. Là, témoin de sa gloire,
Je contemplai Venise, et ses arcs triomphaux,
Où l'or et les lauriers couronnaient ses drapeaux.
Non, je ne vis jamais une pompe aussi belle :
D'un auguste sénat la marche solennelle ;
Ces temples, ces soldats, ces cris, ces matelots ;
Tout ce peuple enchanté répandu sur les flots ;
En immenses clartés les ténèbres fécondes
Embrasant de leurs feux et le ciel et les ondes ;
Othello qui, modeste et simple avec grandeur,
Semblait de son triomphe ignorer la splendeur...
Mon âme à ces objets s'arrêtait suspendue ;
Une jeune beauté frappa soudain ma vue :
Tout ce triomphe alors disparut à mes yeux ;
Son regard enchanteur sembla m'ouvrir les cieux.
Je sentis dès l'instant que mon âme asservie
Lui livrait sans retour et mon sort et ma vie.
Mon amour inquiet ne pouvait la quitter.
O ciel! combien de fois, prompt à me tourmenter,
Sous le triste Apennin se montra son image!
Je l'emportais partout, sous un antre sauvage,
Dans le fond des déserts, sur les bords d'un torrent
Où mes yeux abusés la cherchaient en pleurant.
Mon infortune enfin vient d'être consommée.
L'hymen comble ses vœux : elle aime, elle est aimée.
Du sort qui me poursuit voilà les derniers coups ;
Et ce jaloux transport dit assez que c'est vous.

HÉDELMONE.

Qu'entends-je! vous osez me tenir ce langage!
Serait-ce à mon malheur que je dois cet outrage?
Croyez-vous que mon cœur, par ses maux abattu,
Ait perdu la fierté qui sied à la vertu?
Quel que soit mon penchant pour un héros que j'aime,
Je suis toujours instruite à m'honorer moi-même.
Non, je ne croyais pas que je dusse en ce jour
Entendre ici, seigneur, l'aveu de votre amour.
Mon devoir, qu'a blessé cette injure imprévue,
Vous défend pour jamais de paraître à ma vue.

LORÉDAN.

J'ai mérité, madame, un si juste courroux.

SCÈNE IV.

LES MÊMES ; ODALBERT.

LORÉDAN, *à part, en voyant Odalbert, et en se retirant au fond du théâtre.*
Odalbert... Écoutons.

HÉDELMONE.
O mon père ! est-ce vous ?
Quelle affreuse pâleur sur tout votre visage
Du malheur et des ans a déployé l'outrage !

ODALBERT.
Que te fait mon malheur, après l'avoir causé ?
Que t'importe mon âge, après m'avoir laissé ?
Quand j'étale à tes yeux ton crime et ma misère,
Qui t'a donné le droit de me nommer ton père ?
Mais un autre intérêt doit ici me toucher.
De ces coupables lieux je viens pour t'arracher.
J'ai repris tous mes droits. L'hymen n'a pas encore
Armé de mon pouvoir l'imposteur que j'abhorre.
Il n'est pas ton époux. Dans ton cœur éperdu
Si le cri de l'honneur est encore entendu ;
Si tu veux rendre au mien son sang et sa famille ;
Si tu veux que ma voix t'appelle encor ma fille,
Tout est prêt, suis mes pas.

HÉDELMONE.
Vous savez, en ce jour,
Quel trouble et quel éclat a produit mon amour.

ODALBERT.
On nous plaint tous les deux ; on plaint un cœur timide,
Un cœur faible et sans art, qu'a séduit un perfide.
Hélas ! dans ce moment, cruelle, où je te voi,
Je sens trop que mon cœur s'émeut encor pour toi !
Oui, tu m'offres ici, suspendant ma colère,
Et les traits de ta sœur et les traits de ta mère.
Quand la mort de ses jours éteignit le flambeau,
Que ne m'entraînait-elle au fond de son tombeau !
Dis : que me reste-t-il au bout de ma carrière ?
Des larmes, l'abandon, le désespoir.

HÉDELMONE.
Mon père !

ODALBERT.
Hélas ! oui, je le suis, mes pleurs en sont témoins.
Songe à mon tendre amour, songe à mes premiers soins.
Avec quel doux transport j'élevai ton enfance !
J'avais mis dans mon sang toute mon espérance ;
Dans les camps, aux conseils, sénateur ou guerrier,
Ma famille et l'état m'occupaient tout entier ;
Par des besoins si chers mon âme était nourrie.
Plus j'aimais mes enfants, plus j'aimais ma patrie.
Reviens à toi, ma fille, et reprends ta raison :
Vois où tu peux prétendre, et quelle est ta maison ;
Entends, pour te guérir, pour sauver leur mémoire,
Vingt doges, tes aïeux, te parler de leur gloire,
Te dire : « C'est par nous, du milieu de ses eaux,
« Que Venise a soumis la mer à ses vaisseaux ;
« Par nous, lorsque tombait Rome esclave et tremblante,
« Qu'elle appela de loin la liberté mourante. »
Entends ta sœur si jeune, entraînée au trépas,
Ta mère en expirant te serrant dans ses bras.
Sans secours, sans famille, égaré sur la terre,
Voudrais-tu me punir du bonheur d'être père ?
Pour toi, si tu le veux, de l'hymen le plus beau
Je puis encor, ma fille allumer le flambeau :
J'ai mes desseins.

HÉDELMONE.
Hélas !

ODALBERT.
Sortons.

HÉDELMONE.
Comment vous suivre ?
Othello, s'il me perd, va donc cesser de vivre !

ODALBERT.
Et c'est lui que tu plains !

HÉDELMONE.
Je le sens aujourd'hui,
C'est moi qui fus cent fois plus coupable que lui ;
C'est moi qui, sans dessein, l'instruisis à me plaire ;
Qui troublai sa raison d'un charme involontaire ;
C'est moi qui, les regards attachés sur les siens,
L'enivrai du poison de nos longs entretiens ;
C'est moi qui dans ses yeux, même en versant des larmes,
Ai peut-être cherché le pouvoir de mes charmes.
L'amour s'est, par degrés, dans notre âme affermi.
Il était vertueux, triomphant, votre ami.

ODALBERT.
Voilà ce qui m'irrite et grossit mon injure.
Quand d'un accueil flatteur j'honorais le parjure,
Il choisissait sa place à me percer le flanc ;
Déjà contre moi-même il s'armait de mon sang.
Il a cru, pour calmer l'éclat qu'il voulait faire,
M'imposer tôt ou tard un hymen nécessaire.
De son ingratitude il n'aura point le prix.

HÉDELMONE.
Mon père !...

ODALBERT.
C'est assez. Tous mes conseils sont pris.

HÉDELMONE.
Songez...

ODALBERT.
Tu défendrais un perfide, un barbare !
Je sens, à ce nom seul, que ma raison s'égare.
Signe-moi ce billet.

HÉDELMONE.
Quel est votre dessein ?

ODALBERT.

Signe, dis-je, ou ce fer va me percer le sein.

HÉDELMONE, *à part.*

Que dois-je faire? ô Dieu!

Elle signe aveuglément et précipitamment, et remet le billet à son père.)

ODALBERT.

Je suis content, ma fille.
Te voilà maintenant l'appui de ma famille,
L'appui de mes vieux ans. Le ciel t'a réservé
Un jeune homme, un héros, loin du crime élevé
Dans qui les passions, l'exemple et l'imposture
N'ont point encor flétri ni séché la nature;
Qui de Venise encor n'a point vu la splendeur;
Qui de ses hauts destins remplira la grandeur;
Dont le père à mon choix a laissé l'alliance;
En un mot, Lorédan, fameux par sa naissance,
Le fils du doge.

HÉDELMONE.

(*à part.*) (*haut.*)
O ciel! Comment vous assurer,
Seigneur, que c'est pour moi qu'il a pu soupirer?

LORÉDAN, *sortant du fond du théâtre où il s'était caché.*

Oui, madame, il vous aime, et sa flamme est extrême.
J'en jure par le ciel, par mon cœur, par vous-même.
Je réponds de ses feux, je réponds de sa foi :
Ce jeune Lorédan, ce fils du doge, est moi.

ODALBERT, *en le regardant.*

Oui, c'est lui.

HÉDELMONE, *à Lorédan.*

Quoi! seigneur...

ODALBERT.

Hé bien! si ta vaillance,
Si ton amour surtout répond à ta naissance,
Voilà, voilà ma fille, et j'en puis disposer :
Je te la donne.

LORÉDAN, *avec joie.*

O Dieu!

HÉDELMONE, *à Lorédan.*

Quoi! vous pourriez oser...

ODALBERT.

N'écoute point ses pleurs, ses cris, ni sa colère.
(*en mettant la main de Lorédan dans les mains de sa fille.*)
Joins ta main à la sienne, et rends grâce à son père.
Sois mon fils.

LORÉDAN.

Eh! seigneur, voyez son front pâlir,
Et ses genoux trembler, et son corps s'affaiblir.

ODALBERT, *à Lorédan.*

D'où vient que dans sa main ta main tremble étonnée?

HÉDELMONE.

Hélas! ignore-t-il que mon cœur l'a donnée!

ODALBERT.

Peux-tu, sans mon aveu, disposer de ta foi?
Ton sort, ta main, ton cœur, ton sang, tout est à moi.

HÉDELMONE.

Et! que reste-t-il donc, seigneur, à la nature?

ODALBERT, *en mettant la main sur son cœur.*

C'est là qu'elle avait mis ta garde la plus sûre.
Elle apprend aux enfants à n'oublier jamais
Que nos soins vigilants sont ses plus grands bienfaits.

HÉDELMONE.

Que faut-il?

ODALBERT.

M'obéir.

HÉDELMONE.

Tout mon cœur se soulève.
Othello... Non, jamais...

ODALBERT.

Choisis.

HÉDELMONE.

Mon père...

ODALBERT.

Achève.

HÉDELMONE.

Je vous dois tout mon sang, il coulerait pour vous;
Mais Othello m'adore, et j'y vois mon époux.

ODALBERT.

Je deviens libre. Allons, je n'ai plus de famille;
C'est en vain que j'ai cru retrouver une fille.
Je rougis; je renonce à mon indigne erreur.
(*Il rend à Hédelmone le billet qu'il lui a fait signer : elle le reprend.*)
Tiens, reprends ton billet; je reprends ma fureur.
Chéris, chéris longtemps cet ingrat que j'abhorre.
L'abîme sous tes pieds ne s'ouvre pas encore :
Il s'ouvrira. Va, pars, ne crains plus mon courroux.
Au bout de l'univers suis ton indigne époux.
Je te cède, il le faut, mais c'est à sa furie.
J'abjure tout, nature, honneur, devoir, patrie :
Je n'ai plus rien à perdre. Adieu. Tu jugeras
De ce tigre africain que je laisse en tes bras.
(*Il sort.*)

SCÈNE V.

HÉDELMONE, LORÉDAN.

HÉDELMONE.

Il me fuit!
(*Elle lit en frémissant le billet qu'elle a signé, et que son père vient de lui rendre.*)

LORÉDAN.

Ah! croyez que l'équité céleste
Ne confirmera pas un adieu si funeste.

HÉDELMONE.

Qu'ai-je lu!... Se peut-il!... Mon père...

SCÈNE VI.

HÉDELMONE, LORÉDAN, HERMANCE.

HERMANCE.

En cet instant
Ses jours sont exposés au péril le plus grand.
Avant de vous revoir, déjà sa violence
Avait blessé nos lois, mérité leur vengeance.
A leur rigueur, hélas ! puisse-t-il échapper !
Mais de quel coup mortel je m'en vais vous frapper !
L'indigence et la fuite est tout ce qui lui reste.
J'ignore son forfait ; mais un arrêt funeste
Vient de le dépouiller du droit des citoyens,
Lui ravit ses honneurs, lui ravit tous ses biens.
On tremble dans l'instant que, si rien ne l'arrête,
L'affreux conseil des dix ne demande sa tête.
Hélas ! au fer des lois la verrez-vous livrer?

HÉDELMONE, *à Lorédan*.

Seigneur, le ciel m'inspire ; il vient de m'éclairer.
Votre père, seigneur, ce père qui vous aime,
Peut seul sauver le mien dans son péril extrême.
Comme doge, il aura du pouvoir, des amis ;
Comme père il voudra le bonheur de son fils.
Ah ! si de cet hymen, tous deux d'intelligence,
Nous pouvions quelque temps lui laisser l'espérance !
Seigneur, si ce billet, qui vous promet ma main,
L'assurait de mon choix, de cet hymen prochain !
Si vous-même, à mes pleurs joignant votre prière,
Vous l'engagiez, seigneur, à protéger mon père !
Je sais que ce détour blesse la vérité ;
Il répugne à mon cœur et dément ma fierté.
J'ai plaint, je l'avouerai, vos vertus, votre flamme ;
Mais les jours de mon père occupent seuls mon âme.
Oui, je remets, seigneur, ce billet dans vos mains.

(*Elle lui remet le billet.*)

Vous tenez maintenant ma vie et mes destins.
Je vois dans tous vos traits, dans tout votre visage,
D'un cœur né généreux l'éclatant témoignage.
Non, je n'en doute pas, vous allez me servir :
D'avance vous goûtez un si noble plaisir.
Mais mon père, seigneur (je frémis quand j'y pense),
Est réduit aux horreurs de la vile indigence.
Pour seconder mes vœux, et pour le secourir,
Il n'est plus de trésor que je vous puisse offrir.

(*détachant de son front son bandeau de diamants.*)

Emportez ce bandeau que ma main vous confie.
Ah ! tout l'or de l'Europe et tout l'or de l'Asie,
Au prix de ce bandeau je voudrais l'ajouter.
Que ne puis-je, seigneur, avant de vous quitter,
En le couvrant de pleurs, pour calmer mes alarmes,
Voir des trésors nouveaux y naître de mes larmes !
Allez ; de leurs bienfaits les mortels généreux
N'espèrent aucun prix ; ils sont payés par eux.

LORÉDAN.

Je vais vous obéir et sauver votre père.
Vous me percez le cœur ; n'importe, il faut vous plaire.
Mais voici le serment que je fais à vos yeux :
Si ce jour voit former cet hymen odieux,
Si vous pouviez m'offrir ce spectacle barbare,
Je jure qu'à l'instant (je frémis, je m'égare),
Je jure que, fidèle à mes ressentiments,
Quels que soient les moyens, complots, déguisements,
J'irai vous enlever au pied de l'autel même.
Excusez mes transports : je vous perds et vous aime.
Oui, je cours vous servir ; je le dois, je le veux.
Mais c'est en frémissant que je suis généreux.
Je n'ose encor, madame, accepter votre estime :
J'aime, je suis jaloux, je peux commettre un crime.
Que dis-je ! ah ! malheureux... Non, mes transports jaloux,
Non, jamais ma fureur ne s'étendra sur vous.
Et cependant un autre... O honte ! ô trouble extrême !
Mon désespoir me force à douter de moi-même.
Je ne vous promets rien. Craignez tout aujourd'hui
D'un cœur qui ne peut plus vous répondre de lui.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

HÉDELMONE, HERMANCE.

HÉDELMONE.

Quelle menace, ô ciel ! Que dis-tu, chère Hermance ?
Le sort à chaque pas détruit mon espérance.
Ah ! son transport jaloux m'a fait trembler d'effroi.
Quel regard en partant il a lancé sur moi !
Mais, dis-moi, Lorédan trouvera-t-il des charmes
A troubler mon bonheur, à jouir de mes larmes ?
Crois-tu qu'à ce forfait il se laisse emporter ;
Que, prêt à le commettre, il l'ose exécuter?
Non, je ne le crois pas : il est né magnanime ;
Mais il est jeune, il aime, il est tout près du crime.
Il peut... Puisse Othello, dans ces moments affreux,
Remettre notre hymen à des jours plus heureux !

SCÈNE VIII.

HÉDELMONE, HERMANCE, OTHELLO.

OTHELLO.

Viens, l'autel est tout prêt.

HÉDELMONE.

Eh ! seigneur, si mon père...

OTHELLO.

Il te rend libre, allons.

HÉDELMONE.

Des voiles du mystère
Cet hymen, Othello, doit être enveloppé.

OTHELLO.

Pézare a tout prévu.

HÉDELMONE.

Mais s'il s'était trompé !

OTHELLO.

De ses soins vigilants je connais la prudence.

HÉDELMONE.

Différez d'un seul jour.

OTHELLO.

Viens, suis mes pas.

HÉDELMONE.

Hermance...

(*à Othello.*)

Un seul jour !

OTHELLO.

Non, je meurs, si je n'obtiens ta foi.

HÉDELMONE.

Un seul !

HERMANCE, *bas à Hédelmone.*

Cédez.

HÉDELMONE, *en suivant Othello.*

O ciel ! je m'abandonne à toi.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE

OTHELLO, PÉZARE.

OTHELLO.

Quoi ! prêt à l'épouser, sa main m'échappe encore !
Je rencontre aux autels un rival que j'ignore !
O crime ! ô trahison ! sans mon courage, hélas !
Un hardi ravisseur l'arrachait de mes bras.

PÉZARE.

Que la paix rentre enfin dans ton âme éperdue !
Hédelmone est ici, le ciel te l'a rendue ;
Le ciel à ton amour saura la conserver.

OTHELLO.

Jusqu'au pied des autels vouloir me l'enlever !
Quel monstre a donc conçu cette horrible entreprise ?

PÉZARE.

Je te l'ai dejà dit : nous vivons à Venise.

OTHELLO.

Si c'était Odalbert qui se fît un plaisir
De m'arracher sa fille, et de s'en ressaisir !
Je n'ai rien observé dans ce trouble terrible.
Mais toi, qui voyais tout avec un œil paisible,
Aurais-tu remarqué ce jeune homme inconnu,
Qui tantôt, ici même, en secret est venu ?

PÉZARE.

Non. Mes regards ici, dans un endroit trop sombre,
N'avaient pu distinguer ses traits cachés dans l'ombre.
Mais tandis qu'à l'autel un trouble furieux
Égarait et ton bras, et ton cœur, et tes yeux,
Dans un moment d'oubli, sous son masque perfide,
J'ai remarqué les traits d'un jeune homme intrépide,
Désespéré, terrible, et qui dans son transport
Ne voulait qu'obtenir Hédelmone ou la mort.
J'ai présents à l'esprit tous les traits de ce traître ;
Et je le connaîtrais, s'il venait à paraître !

OTHELLO.

Mon ami, je te parle avec tranquillité :
L'orgueil de ses erreurs ne m'a jamais flatté.
Je vois dans Hédelmone éclater la jeunesse,
La splendeur de son sang, la beauté, la tendresse ;
Je compte sur son cœur : mais enfin je conçoi
Qu'elle eût pu s'enflammer pour un autre que moi.
Un soldat, dès l'enfance élevé dans les armes,
N'a point d'un jeune amant et la grâce et les charmes ;
Et quand un autre hymen aurait tenté ses yeux...

PÉZARE.

Nos palais, il est vrai, sont pleins de ses aïeux.
L'orgueil de la beauté, l'orgueil de la naissance,
D'un âge qu'on séduit l'ordinaire inconstance,
Un père à désarmer, l'offre d'un autre époux,
Que sais-je... A quelle idée, ô ciel ! vous livrez-vous ?

OTHELLO.

Je pense qu'Hédelmone, et si jeune et si belle,
Ne peut, quoi qu'il en soit, ne m'être pas fidèle.

PÉZARE.

Moi... je le pense aussi.

OTHELLO.

Tu le crois ?

PÉZARE.

Dans ce jour,
Sa démarche, Othello, t'a prouvé son amour.

OTHELLO.

C'est ce que je me dis... Tu veux parler ?

PÉZARE.

Ton âme
Épia dans ses yeux les progrès de sa flamme :
Ses yeux t'évitaient-ils ?

OTHELLO.

Oui ; mais dans leurs refus,
Souvent c'était alors qu'ils me cherchaient le plus.

PÉZARE.

C'est ainsi qu'en naissant, dans une jeune amante,
Se cache et se trahit une flamme innocente.
Tu ne sens donc plus rien qui te puisse troubler ?

OTHELLO.

Non... rien.

PÉZARE.

Achève, ami.

OTHELLO, *à part.*

Je n'ose lui parler.

PÉZARE.

Hé bien?

OTHELLO.

Lorsqu'à l'autel venant pour la conduire,
Je cherchais dans ses yeux l'amour qu'elle m'inspire,
Elle éprouva soudain un long saisissement.
D'où lui naissait ce trouble et ce frémissement?
Pourquoi déjà son front, osant me faire injure,
A-t-il de mon bandeau dépouillé la parure?
Pourquoi son cœur enfin, avec tant de vertu,
Toujours sur ce jeune homme avec moi s'est-il tu?
D'où vient cette douleur dont elle était saisie?

PÉZARE.

O mon cher Othello, craignez la jalousie!

OTHELLO.

Par un si vil tourment je serais agité!
Je cherche seulement à voir la vérité.
Dis : crois-tu qu'en effet, dans l'ardeur qui l'anime,
Ce jeune homme d'un rapt ait médité le crime?
Ne me déguise rien. Parle : que penses-tu?
Serait-ce lui?

PÉZARE.

L'amour fait taire la vertu;
Son pouvoir nous entraîne, et la pente est facile.
Tu frémis, Othello.

OTHELLO.

Qui? moi! je suis tranquille.
Tu crois donc...

PÉZARE.

Que c'est lui qui seul a, dans ce jour,
Par sa coupable audace outragé ton amour.

OTHELLO.

S'il faut qu'à ce rival Hédelmone infidèle
Ait remis ce bandeau... Dans leur rage cruelle,
Nos lions du désert, sous leurs antres brûlants,
Déchirent quelquefois les voyageurs tremblants...
Il vaudrait mieux pour lui que leur faim dévorante
Dispersât les lambeaux de sa chair palpitante,
Que de tomber vivant dans mes terribles mains.

PÉZARE.

Ah! tu me fais frémir!

OTHELLO.

Il suivra ses desseins :
De ses feux tôt ou tard j'acquerrai quelque indice :
Et moi-même, à mon choix, lui trouvant un supplice,
Je veux le voir alors souffrant, inanimé,
Et l'offrir tout sanglant aux yeux qui l'ont charmé.

PÉZARE.

Malheureuse Hédelmone! hélas! dans sa furie
Le cruel Othello t'arracherait la vie!

OTHELLO.

Jamais, jamais.

PÉZARE.

Ingrat! pesez donc entre nous,
Avant de la juger, ce qu'elle a fait pour vous.
Elle aime. Et qui? Parlez! Prouvez-moi sa tendresse
Pour ce jeune étranger qu'aveugla son ivresse.
Rendrez-vous la beauté comptable désormais
Ou des feux qu'elle inspire, ou des maux qu'elle a faits?
Sur un frémissement la croyez-vous perfide?
Un bandeau n'orne plus son front jeune et timide :
Sur un pareil témoin pouvez-vous la juger?
C'est sa gloire et son cœur qu'il faut interroger.
D'un cœur né généreux voilà le privilége.
Sur la beauté trompeuse, et que le vice assiége,
On ouvre un œil jaloux, défiant, prévenu;
Quand elle est vertueuse, on croit à sa vertu.
Que reprocherez-vous à la tendre Hédelmone?
Un père que pour vous sa faiblesse abandonne.
Il n'est plus, Othello, qu'un seul conseil pour vous :
Les rebelles soumis ont fléchi les genoux,
Courez servir l'état sous le ciel de l'Asie;
Oubliez et Venise et votre jalousie.
Je crains plus vos transports et leur fougueuse horreur,
Que nos volcans en flamme et nos mers en fureur.
Emmenez Hédelmone au fond de la Morée :
Là, que l'hymen vous livre une épouse adorée.
Là, par de grands exploits vous faisant applaudir,
Forcez de ses refus Odalbert à rougir.
Au vain orgueil des noms opposez la victoire;
Accablez-les de loin du bruit de votre gloire.
Voilà comme Othello doit se montrer jaloux.
Vos vaisseaux sont tout prêts, et j'y monte avec vous.
Mais, avant de partir, si, contre mon attente,
Ce ravisseur indigne à mes yeux se présente;
Si je rencontre, errant autour de ces palais,
Ce monstre dont encor je crois voir tous les traits,
Je cours au même instant, je cours d'un pas rapide
Enfoncer ce poignard dans le sein du perfide,
Et venger à la fois, de ce bras irrité,
Mon ami, la vertu, le ciel et la beauté.

SCÈNE II.

OTHELLO.

Ah! je respire enfin. Oui, le ciel dans Pézare
M'a de tous les amis accordé le plus rare.
Sous quel calme imposant son active froideur
Couvre d'un cœur de feu l'impétueuse ardeur!
Qu'il eût, s'il eût aimé, bien su cacher sa flamme!
Avec tant de pouvoir, d'empire sur son âme,
Il serait des mortels, s'il n'était généreux,
Et le plus redoutable et le plus dangereux.
N'a-t-il pas quelquefois jeté sur Hédelmone

Des regards où l'amour...C'est toi qui le soupçonne!
Malheureux! ton ami! Quoi! ne pouvait-il pas
Avec un regard pur admirer ses appas?
Il ne se méprend point : s'il a pris sa défense,
C'est qu'il a bien senti, connu son innocence;
Je suivrai ses conseils. Je vais sous d'autres cieux
Transporter ce que j'aime et tromper tous les yeux.
Hédelmone! à mes vœux il faut que tu répondes.
L'amour et la vertu me suivront sur les ondes.
Mais je la vois : Hermance accompagne ses pas.

SCÈNE III.

OTHELLO, HÉDELMONE, HERMANCE.

OTHELLO.

Madame, en ce moment, me cherchiez-vous?

HÉDELMONE.

Hélas!
J'ai besoin de vous voir, non pour nourrir ma flamme;
Le ciel sait que vos traits sont présents à mon âme;
Mais j'aime à me trouver auprès de mon appui.

OTHELLO.

Puis-je espérer de vous une grâce aujourd'hui?

HÉDELMONE.

Ah! parlez, Othello.

OTHELLO.

Venise est sans alarmes;
Déjà les révoltés nous ont rendu les armes.
Mais au delà des mers les ordres du sénat
Me chargent en secret d'aller servir l'état.
Je ne puis trop montrer de zèle et de courage.
Mon honneur, mon devoir, à partir tout m'engage,
Et déjà mes vaisseaux n'attendent plus que vous.

HÉDELMONE.

Si vous portiez du moins le nom de mon époux!

OTHELLO.

Songez que je dois l'être.

HÉDELMONE.

A travers les tempêtes,
Je braverais, seigneur, mille morts toutes prêtes.
Est-il quelque danger, quand l'amour nous conduit?
Mais si, dans les horreurs du péril qui le suit,
Mon père succombait, ô justice homicide!
Ce mot me fait horreur, je mourrais parricide.
Quelque espoir cependant vient encor m'enhardir.
Tantôt pour moi le doge a paru s'attendrir :
Si j'allais le trouver? sensible à ma prière,
Peut-être il m'obtiendrait le pardon de mon père.

OTHELLO.

Vous ne l'ignorez pas, c'est dans ce même jour
Qu'un ravisseur perfide alarma mon amour.

HÉDELMONE.

Ne me refusez pas une grâce si chère.
Songez que je l'attends, et que c'est la première.

OTHELLO.

Pardonnez si...

HÉDELMONE.

C'est moi qui l'ose demander;
Et déjà votre amour eût dû me l'accorder.

OTHELLO.

J'ai peine, je l'avoue, à vaincre mes alarmes.
Vous ne connaissez pas le pouvoir de vos charmes.
Qui sait... Il se pourrait...

HERMANCE.

Son ingénuité
Ne connaît ni l'orgueil, ni même sa beauté.
Mais vous, oublierez-vous cet amour si fidèle
Qui vous livre son âme, et qui vous charme en elle?
Ah! voilà des garants faits pour vous rassurer!
Puissent-ils, Othello, toujours vous éclairer,
Si jamais d'un soupçon le plus léger nuage
Affligeait sa vertu par quelque indigne outrage!
Othello, rendez-vous à ses vœux empressés,
Son amour le mérite.

OTHELLO.

Hermance, c'est assez.
Je résiste à regret, je me fais violence;
Mais je connais Venise, et j'en crois ma prudence.

HÉDELMONE, *pleurant et détournant son visage.*

Hélas!

HERMANCE, *à part.*

Dans quel état il vient de la plonger!
(haut.)
Sitôt par un refus pouvez-vous l'affliger!
Et voilà donc les droits que tant d'amour lui donne!

HÉDELMONE.

Hermance!...

HERMANCE.

Elle pâlit!

HÉDELMONE, *se laissant tomber sur un fauteuil.*

Je succombe.

OTHELLO.

Hédelmone!

HERMANCE.

Seigneur, elle n'a plus d'autre asile que vous :
Vous êtes son appui, son père, son époux.
Admirez sur son front sa douce complaisance;
Elle a déjà sans doute oublié votre offense.
Son œil vous cherche encore et s'arrête sur vous.

HÉDELMONE.

Non : je ne vous hais pas, je n'ai point de courroux.
Plutôt que vous causer quelque soupçon funeste,
J'aimerais mieux cent fois...

OTHELLO.

Et moi, je me déteste.
(se jetant aux pieds d'Hédelmone.)
Frappe : je suis indigne, en causant tes douleurs,

Et de te voir encore et d'essuyer tes pleurs. [nes,
Plains-moi de mes tourments, de mes fureurs soudai-
De ce sang africain qui bouillonne en mes veines.
Mets dans mes sens troublés ce calme vertueux
Qu'implore à tes genoux ce cœur impétueux.
Oui, prends sur tout mon être un invincible empire;
Sois le jour que je vois, sois l'air que je respire.
Qu'Othello quelquefois de soupçons combattu,
A force de t'aimer, s'élève à ta vertu.
(en se relevant.)
Demain, quand le soleil nous rendra sa lumière,
Va, cours trouver le doge, et qu'il parle à ton père.
(à Hermance, en lui montrant Hédelmone.)
Voilà ta fille, Hermance. Oui, je m'en fais la loi,
Tu verras son bonheur, tu vivras près de moi.
Par un soupçon jaloux si j'offense Hédelmone,
A mes propres fureurs que le ciel m'abandonne!
Et puissé-je moi-même, époux infortuné,
Me ravir le trésor que le ciel m'a donné!

HÉDELMONE.

O mon cher Othello, va, sois sûr que je t'aime.
Vois mon cœur tel qu'il est, et ne crois que toi-même.
Ce cœur est pur, ô ciel! mais je l'offre à tes coups,
Si jamais ma pensée offensait mon époux.
(Elle sort avec Hermance.)

SCENE IV.

OTHELLO.

Non, rien dans l'univers, non, rien dans la nature,
N'approchera jamais d'une vertu si pure.
C'est la vertu qui vient, sans demander d'autels,
Sans savoir ce qu'elle est, enchanter les mortels.
Malheur à l'insolent qui par quelque imprudence
Oserait un moment ternir son innocence!
Je sens à la fureur qui s'allume en mon sang,
Que ce fer, sans pitié, lui percerait le flanc.
Mais d'où vient qu'à pas lents, dans un morne silence,
Le front triste et pensif, Pézare ici s'avance?

SCÈNE V.

OTHELLO, PÉZARE.

PÉZARE.

Sais-tu souffrir?

OTHELLO.

Oui, parle.

PÉZARE.

Et sans être agité
Apprendre un grand malheur avec tranquillité?

OTHELLO.

Je suis homme.

PÉZARE.

Hédelmone... Ah! l'injure est mortelle.
Elle est... Ciel! j'en frémis!

OTHELLO.

Un seul mot.

PÉZARE.

Infidèle.

OTHELLO.

Infidèle! et la preuve? il faut me la donner.

PÉZARE.

La preuve! ce discours a de quoi m'étonner.
Qui peut à cet excès porter ta violence?
Je viens de te venger, et c'est toi qui m'offense!
Oui, mes yeux ont revu ce rival ignoré;
Oui, je l'ai reconnu, quand je l'ai rencontré.
D'un combat entre nous sa fureur fut suivie;
Dans ce juste combat il a perdu la vie,
Et sur son corps sanglant j'ai saisi de ma main
Ce bandeau, ce billet dont tu connais le seing.
(en regardant le bandeau.) *(en regardant le billet.)*
Le voilà. Ce billet (de nous rendons-nous maître)
De quelque perfidie est la preuve peut-être.
Vois, lis.

OTHELLO, *lisant le billet.*

« Je sais quel est mon outrage envers vous
« A l'hymen d'Othello je renonce, ô mon père!
« Puisse mon repentir calmer votre colère!
« C'est à votre choix seul à nommer mon époux.
« HÉDELMONE. » Il se peut!

PÉZARE.

Un mépris légitime.
Te force à dédaigner la coupable et le crime;
Tu ne sens, je le vois, ni haine ni fureur.

OTHELLO, *avec le plus grand calme.*

Ami, le désespoir est au fond de mon cœur.
Les moments me sont chers. J'aimai ta république;
A payer ses bienfaits mon zèle encor s'applique.
Il lui faut un guerrier qui la serve après moi;
Je peux le désigner : et ce guerrier, c'est toi.
Je veux te proposer à ton sénat auguste.

PÉZARE.

Que dis-tu? moi!

OTHELLO.

Je meurs: c'est l'instant d'être juste.
Écoute. D'un vieillard j'ai causé la douleur;
Et c'est un repentir que j'emporte en mon cœur.
Son âme est déchirée, au désespoir ouverte.
Il fuit; cache ses pas : il vit, préviens sa perte.
Oui, c'est le seul mortel, par ma faute affligé,
Que jamais Othello croit avoir outragé.
Mais ma mort remettra la paix en sa famille;
Tu rendras ce bandeau, ce billet à sa fille;
(Il lui montre l'un et l'autre, mais sans les donner.)
Mais sans parler de moi, sans un mot sur mon sort,

Sans que rien lui rappelle ou ma vie ou ma mort.
D'un plus illustre époux contente et glorieuse,
Qu'elle achève, en l'aimant, une carrière heureuse!
Et moi j'aurai la paix dans la nuit du tombeau.
(*prêt à lui remettre le bandeau et le billet; avec la plus grande fureur.*)
Tiens, voilà son billet, et voilà son bandeau...
Je veux dans ce vil sang, dans ce sang que j'abhorre,
Les plonger tous les deux, les replonger encore.
Où son amant est-il? Ami, conduis mes pas:
Mes yeux n'ont point encor joui de son trépas.
Conçois-tu mes plaisirs, quand d'un regard avide
Je verrai sur son corps palpiter la perfide;
Lorsque je compterai ses soupirs douloureux
Sous les coups du poignard qui les joindra tous deux.
(*s'arrêtant.*)
Othello, que fais-tu? Reviens à toi, barbare!
Quelle ivresse t'aveugle et quel transport t'égare!
Jamais, quand les combats te rendaient inhumain,
Le meurtre d'une femme a-t-il souillé ta main!
Je sens que ma fureur, je sens que mon offense,
Ont par leur excès même enchaîné ma vengeance.
Tu te souviens des mots que, non loin de ce lieu,
Son père, en me quittant, m'a laissés pour adieu:
« Crois-moi, veille sur elle: une épouse si chère
« Peut tromper son époux, ayant trompé son père. »

PÉZARE.

Il est vrai.

OTHELLO.

Par quel art ses perfides douleurs
Faisaient mentir ses yeux, faisaient mentir ses pleurs!
Dis: crois-tu dans son cœur Hédelmone infidèle?

PÉZARE.

Le billet, le bandeau, tout dépose contre elle.

OTHELLO.

O que dans ses déserts Othello retenu
Sur les bords africains n'est-il mort inconnu!

PÉZARE.

Malheureux Othello!

OTHELLO.

Mon ami, sur nos têtes
Le vent par ses fureurs nous prédit les tempêtes;
La foudre par l'éclair annonce au moins ses coups;
Des lions du désert on entend le courroux;
Mais une femme, ô ciel! tranquillement perfide,
Nous perce, en nous flattant, d'un poignard homicide.
Hédelmone!

PÉZARE.

Ce nom devrait-il te toucher?

OTHELLO.

De ce cœur expirant je ne puis l'arracher.

SCÈNE VI.

OTHELLO, PÉZARE, HÉDELMONE.

HÉDELMONE.

Vos cris de ce palais ont troublé le silence.
Je viens, cher Othello, chercher votre présence.
Qui vous agite?

OTHELLO.

Rien.

HÉDELMONE.

Pourquoi me le cacher?
Votre cœur dans le mien craint-il de s'épancher?

OTHELLO.

Non. Je crois en effet que mon amour vous touche;
Et votre cœur tantôt parlait par votre bouche.

HÉDELMONE.

D'où vient cette voix faible?

OTHELLO.

Après de grands travaux,
Notre âme et notre corps demandent du repos.
Je sens qu'il sera long... J'en ai besoin.

HÉDELMONE.

Pézare,
Quel est donc le chagrin qui d'Othello s'empare?
D'où naît-il... Ah! pourquoi...

OTHELLO.

J'aime votre pitié.

HÉDELMONE.

Hélas! que faire... O ciel! douce et tendre amitié!
Sommeil, guéris son cœur!

OTHELLO.

Le vôtre est doux, je pense.
Son calme est fait surtout pour l'aimable innocence.
(*Dans ce moment, Hédelmone, qui n'a pas encore observé Othello, le regarde, remarque un sourire affreux sur ses lèvres, baisse la tête et frémit.*)
Sortons, Pézare. (*Il sort avec Pézare.*)

SCÈNE VII.

HÉDELMONE.

Oh, ciel! quel sourire odieux!
Quel changement de voix! Où suis-je? quels adieux!
Son cœur cacherait-il quelque orage terrible?
Allons, le mien est pur. Il m'aime, il est sensible;
Il faudra tôt ou tard qu'il s'explique à mes yeux:
Pézare parlera, ne quittons point ces lieux.
Et toi, s'il faut, ô ciel! que l'un de nous périsse,
Que sur moi seulement ton arrêt s'accomplisse!
Me voilà prête, hélas! frappe. A ce prix si doux,
Je sens qu'en expirant je bénirai tes coups.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente la chambre à coucher d'Hédelmone. On y voit un lit avec ses rideaux, une lampe allumée, différents meubles, et un téorbe ou une guitare ancienne sur un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉDELMONE.

Je sens sous le sommeil s'affaisser ma paupière ;
Et mon œil cherche en vain le palais de mon père.
Me voilà seule, oh, Dieu ! D'où me vient cet effroi ?
Le charme de l'amour n'est-il plus avec moi ?
De noirs pressentiments mon âme est pénétrée.
Dans cette triste chambre à peine suis-je entrée,
Qu'un soudain tremblement a paru m'avertir...
Si j'étais condamnée à n'en jamais sortir !
D'où vient donc que le sort s'attache à me poursuivre ?
Me faudrait-il si jeune, hélas ! cesser de vivre ?
(avec un frémissement subit et involontaire.)
Qui vient ici ?

SCÈNE II.

HÉDELMONE, HERMANCE.

HERMANCE.

C'est moi. D'où vient cette terreur ?
Craignez-vous d'Othello quelque injuste fureur ?

HÉDELMONE.

Non, je ne le crains pas ; je l'aime.

HERMANCE.

Son langage,
Son air vous semblait-il annoncer quelque orage ?

HÉDELMONE.

Hélas ! il m'a parlé de calme, de repos,
D'un long sommeil de paix qui finit tous nos maux.
J'ai peine à m'expliquer ce qu'il m'a voulu dire.

HERMANCE.

Mais dans ses yeux du moins les vôtres pouvaient lire.

HÉDELMONE.

Ses regards un moment se sont fixés sur moi,
Et son sourire affreux m'a fait frémir d'effroi.

HERMANCE.

Qui peut donc altérer ainsi son caractère ?

HÉDELMONE, *avec une profonde mélancolie.*

Voici bientôt le jour où j'ai perdu ma mère.

HERMANCE.

Pourquoi chercher vous-même à croître vos ennuis ?

HÉDELMONE.

Sa chambre ressemblait à la chambre où je suis.

HERMANCE.

Se peut-il...

HÉDELMONE.

Sur son lit une lampe fatale
Versait, en s'épuisant, sa lumière inégale.
(regardant la lampe.)
Je la crois voir encor.

HERMANCE.

C'est trop vous affliger.

HÉDELMONE.

Jusqu'à sa mort ma mère ignora son danger.

HERMANCE.

C'est ainsi que le ciel voulut, dès notre enfance,
Jusqu'au dernier soupir nous laisser l'espérance.

HÉDELMONE.

Mais as-tu près de moi rangé ces vêtements
Qui couvrirent ma mère à ses derniers moments ?

HERMANCE.

Oubliez, s'il se peut, cette mort douloureuse.

HÉDELMONE, *d'une voix faible et mélancolique.*

« Hélas ! ma chère enfant, tu mourras malheureuse ! »

HERMANCE.

Madame...

HÉDELMONE.

Oui, tout finit.

HERMANCE.

Le ciel, dans nos douleurs,
Sur nos jours passagers sème au moins quelques fleurs.
Cette bonté du ciel n'est pas toujours trompeuse.

HÉDELMONE, *avec un cri de déchirement et de terreur.*

« Hélas ! ma chère enfant, tu mourras malheureuse ! »

HERMANCE.

Grand Dieu ! qu'ai-je entendu ? Ce cri m'a fait frémir.
Quel est donc cet effroi qui vient de vous saisir ?

HÉDELMONE, *avec douceur.*

Penses-tu qu'Othello, dans sa triste furie,
Puisse jamais, Hermance, attenter à ma vie ?

HERMANCE.

Madame, je ne sais, mais je tremble pour vous.

HÉDELMONE.

Il n'est pas né cruel.

HERMANCE.

Non ; mais il est jaloux.
Peut-être vous marchez au bord d'un précipice.

HÉDELMONE.

Non, je ne croirai pas qu'Othello me haïsse.

HERMANCE.

L'erreur de nos soupçons est souvent sans retour.

HÉDELMONE.

On ne peut donc jamais se fier à l'amour !

HERMANCE.

Il produit quelquefois le malheur ou le crime.

HÉDELMONE.

La jeune Isaure, hélas! a péri sa victime.
La malheureuse Isaure... hélas! pour son tourment,
L'aveugle jalousie égara son amant.
Au pied d'un saule assise, et douce, et sans murmure,
Elle contait aux vents sa peine et son injure;
Et dans un chant plaintif, conforme à ses douleurs,
Elle unissait souvent et sa voix et ses pleurs.
Et moi j'aime à chanter ses vers plaintifs d'Isaure.
(après un silence.)
Hélas! elle mourut en les disant encore.
(en lui montrant une guitare qui est sur un fauteuil.)
Tu vois cet instrument: tout dort: si dans ces lieux
J'unissais à ma voix ses sons mystérieux!

HERMANCE.

Il émeut trop votre âme.

HÉDELMONE.

Il est fait pour me plaire.
C'est le fidèle ami du chagrin solitaire.
Entends encor ma voix: nous sommes sans témoin;
C'est un chant douloureux dont mon cœur a besoin.

Au pied d'un saule, Isaure à son amant,
Croyant le voir, reprochait son injure.
Quoi! je t'adore, et tu me crois parjure!
Je meurs, cruel; tes maux font mon tourment.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Comme une fleur, je n'eus que deux instants;
T'aimer... mourir. Hélas! mon âme est pure.
On t'a trompé; tu verras l'imposture:
Tu la verras; il ne sera plus temps.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Mais le jour baisse, et l'air s'est épaissi:
J'entends crier l'oiseau de triste augure;
Ces verts rameaux penchent leur chevelure;
Ce saule pleure; et moi je pleure aussi.
Chantez le saule et sa douce verdure.

On dit qu'alors Isaure s'arrêta:
Tout resta mort, muet dans la nature;
Le vent sans bruit, le ruisseau sans murmure.
Jamais depuis Isaure ne chanta:
Chantez le saule et sa douce verdure.

(On entend le bruit du vent.)
(En frémissant tout à coup.)
D'où vient ce bruit? ô ciel!

HERMANCE.

C'est la tempête.

HÉDELMONE.

Hermance!
La nuit sera terrible, et l'orage commence.

HERMANCE, *avec vivacité et pressentiment.*

Madame, il faut sortir à l'instant de ces lieux;
C'est un avis pour vous que me donnent les cieux.

HÉDELMONE.

Non, je demeure ici, le devoir me l'ordonne.

HERMANCE.

Allons, suivez mes pas; venez, belle Hédelmone.

HÉDELMONE.

Pour me cacher, dis-moi, quel lieu choisirais-tu,
Quand j'ai quitté mon père, et blessé la vertu?

HERMANCE.

Oubliez cette erreur, le repentir l'efface.

HÉDELMONE.

Dans le cœur d'Othello, sais-je ce qui se passe?
Mes pas sont observés, si son œil est jaloux;
Et ma fuite coupable aigrirait son courroux.
Allons, va du sommeil goûter enfin les charmes.

HERMANCE.

Hélas! en vous quittant, je sens couler mes larmes.

HÉDELMONE.

Je le veux.

HERMANCE.

J'obéis... Je vous laisse... En quel lieu!
(avec des pleurs.)
Ma fille... Mon enfant!

HÉDELMONE.

Ma chère Hermance, adieu!
(Hermance sort.)

SCÈNE III.

HÉDELMONE.

Son tendre amour pour moi me rappelle ma mère.
(Elle se met à genoux auprès de son lit.)
Toi qui vois les humains avec les yeux d'un père,
Daigne apaiser le mien; qu'entre ses bras tremblants
Je puisse avec respect toucher ses cheveux blancs!
Éclaire d'Othello la raison qui s'égare!
Parle-lui par la voix du vertueux Pézare!
Pézare est son ami: dans ta tendre pitié,
Aux malheureux mortels tu donnas l'amitié.
Ah! je vois mon erreur; mais ta bonté pardonne.
Mon Dieu, ne punis pas la trop faible Hédelmone.
(Elle se place sur un lit.)
Mais je sens du sommeil les charmes tout-puissants
Assoupir par degrés mon esprit et mes sens.
Son calme, sa fraîcheur se répand dans mes veines;
Il suspend mes frayeurs, mes souvenirs, mes peines.
Sommeil, donne à mon cœur ce repos précieux.
Dont l'aimable douceur vient accabler mes yeux.
(Elle baisse la tête et s'endort.)

SCÈNE IV.

HÉDELMONE *endormie*, OTHELLO.

OTHELLO.

Oui, je me le promets: oui, ma fureur peut-être

M'entraînerait trop loin ; j'en veux être le maître.
Non, tu ne mourras point... Que ces sombres clartés
L'embellissent encore à mes yeux enchantés !
(*regardant la lampe.*)
Ah ! pour ressusciter cette flamme mortelle,
Je puis d'un feu nouveau retrouver l'étincelle ;
(*regardant Hédelmone.*)
Mais ce feu créateur qui sert à l'animer,
Si je l'avais éteint, comment le rallumer?
Avec quel souffle pur je l'entends qui respire!
Un charme tout-puissant vers elle encor m'attire.
Va, ce sang dans mon cœur que tu viens d'accabler,
Ce sang, hélas ! pour toi voudrait encor couler.
Oui, dans ces noirs cachots, dans ces muets abîmes,
Où Venise engloutit le coupable et ses crimes,
Sans me plaindre un moment, privé de tous secours,
Tel qu'un reptile impur j'aurais traîné mes jours ;
Mais avec tant d'horreur voir trahir ma tendresse !
Employons à mon tour le courage et l'adresse.
Voyons comment, perfide avec naïveté,
Ce front pourra s'armer contre la vérité.
Mais pourquoi de son crime accabler la parjure !
Mon malheur est certain : je connais mon injure.
Oublions tout ; mourons.

HÉDELMONE.

Dieu! qu'est-ce que je voi?
Est-ce vous, Othello?

OTHELLO.

Rassurez-vous, c'est moi.

HÉDELMONE.

Quel sujet (pardonnez ma surprise inquiète)
Vous fait chercher si tard ma paisible retraite?

OTHELLO.

Je venais près de vous, en secret agité,
Reprendre un peu de calme et de tranquillité.

HÉDELMONE.

Et quel trouble si grand à me voir vous excite?

OTHELLO.

L'amour traîne souvent quelque crainte à sa suite.

HÉDELMONE.

Doutez-vous de mon cœur?

OTHELLO.

Moi... non.

HÉDELMONE.

Vous hésitez.

OTHELLO.

Hédelmone !

HÉDELMONE.

Othello !

OTHELLO, *à part.*

Que lui dire?

HÉDELMONE.

Écoutez.
Peut-être, mon ami, cherchez-vous sur ma tête
Ce bandeau dont l'amour para votre conquête?
J'ai voulu qu'il servît, non pas à ma beauté,
Mais à nourrir mon père en son adversité.
Un jeune homme à Venise en est dépositaire.

OTHELLO.

Un jeune homme ! son nom?

HÉDELMONE.

Lorédan.

OTHELLO, *à part.*

Quel mystère!
(*haut.*)
Le fils du doge ! ô ciel ! Je ne suis point jaloux.
Ce jeune homme jamais fut-il aimé de vous?

HÉDELMONE.

De moi ! de moi, grand Dieu !

OTHELLO.

Mais peut-être il vous aime?

HÉDELMONE.

Je dois en convenir, je l'en ai plaint moi-même.

OTHELLO.

Mais, si pour mon rival il s'était présenté?

HÉDELMONE.

C'est vous seul, Othello, que j'aurais accepté.

OTHELLO.

Vous m'aimez donc?

HÉDELMONE.

Écoute. Il est dans la nature
Un vengeur immortel qui punit l'imposture.
Si je trompe Othello, qu'il produise à mes yeux
Le livre où nos serments sont écrits dans les cieux.
Puisse-t-il, m'accablant de toute sa colère,
Arrêter dans son cœur le pardon de mon père !
Réponds, es-tu content?

OTHELLO.

Hé bien ! le ciel vengeur
D'un père contre toi doit armer la fureur.
Il doit faire connaître à toute la nature
Du plus perfide cœur la plus noire imposture,
Un cœur qui s'est joué des serments, de sa foi,
Coupable de tout crime : et ce monstre, c'est toi..

HÉDELMONE.

O ciel ! qu'ai-je entendu? quel horrible langage !

OTHELLO.

Tiens, lis, prends ce billet, et vois si je t'outrage.
Reconnais-tu ce seing?

HÉDELMONE, *regardant le billet.*

Mon courage abattu...

OTHELLO.

Oserez-vous encor me parler de vertu?
Chercherez-vous encore un nouvel artifice?
Lisez.

HÉDELMONE.

O ciel !

OTHELLO.

Lisez : c'est là votre supplice ;
Lisez.

HÉDELMONE, *lisant.*

« Je sais quel est mon outrage envers vous.
« A l'hymen d'Othello je renonce, ô mon père !
« Puisse mon repentir calmer votre colère !
« C'est à votre choix seul à nommer mon époux.
« HÉDELMONE. »

OTHELLO.

A ces mots qu'avez-vous à répondre?

HÉDELMONE.

Tout m'accable à la fois.

OTHELLO.

Et sert à vous confondre.
(*tout à coup, en changeant de visage et de voix.*)
Hé bien! regardez-moi : me reconnaissez-vous?

HÉDELMONE.

Je ne vois plus d'amant, je ne vois plus d'époux;
Je vois la mort, la mort! Tu l'as prédit, mon père!

OTHELLO, *froidement.*

Avant que le sommeil fermât votre paupière,
Avez-vous adressé votre prière à Dieu?

HÉDELMONE.

Oui, j'ai prié pour vous.

OTHELLO.

Quelque temps, dans ce lieu,
Je vais attendre; allons.
(*Il se promène.*)

HÉDELMONE.

Que voulez-vous me dire?

OTHELLO.

Préparez-vous.

HÉDELMONE.

A quoi?

OTHELLO, *montrant son poignard.*

Ce fer doit vous instruire.

HÉDELMONE, *avec un cri.*

A moi, mon Dieu!

OTHELLO.

Silence! Allons, préparez-vous.
Il s'agit de votre âme.

HÉDELMONE.

Oh! je tombe à genoux.
Othello!

OTHELLO.

Non. La mort.

HÉDELMONE.

Que ma voix expirante
Vous jure... Non, jamais...

OTHELLO, *avec la plus grande tendresse.*

Oh! deviens innocente,
Et dans ce cœur encor tout mon sang est à toi.
(*avec une fureur calme et froide.*)
Hé bien! ce Lorédan...

HÉDELMONE.

Il brûle encor pour moi.

OTHELLO.

(*à part.*) (*haut.*)
O tourment! Répondez : pourquoi dans cette lettre
Dédaignez-vous ma main? N'était-ce pas promettre
Qu'au moins pour son hymen vous formiez des sou-
[haits?

HÉDELMONE.

Mon père est tout à coup entré dans ce palais :
« Signe-moi ce billet, signe, ou, dans ma furie,
« Ce poignard dans l'instant va m'arracher la vie. »
J'ai signé.

OTHELLO.

Sans le lire?

HÉDELMONE.

Oui, sans lire. A l'instant,
Il joignit à ma main la main de Lorédan.
J'opposai mes refus, j'excitai sa colère...
Vous ne m'écoutez pas... Vous doutez?

OTHELLO.

Au contraire.
Enfin.

HÉDELMONE.

Il me rendit, de mes pleurs indigné,
Ce billet que ma crainte avait d'abord signé.

OTHELLO.

Après?

HÉDELMONE.

Je l'ai remis à Lorédan.

OTHELLO, *à part.*

O rage!
(*haut.*)
Pourquoi? dans quel dessein? parlez : à quel usage?

HÉDELMONE.

Afin que...

OTHELLO.

Poursuivez...

HÉDELMONE.

Que son père excité
Par l'espoir de l'hymen dont nous l'avons flatté
Voulût sauver le mien.

OTHELLO.

Et par ce stratagème
Vous l'avez donc trompé?

HÉDELMONE.

J'atteste ce ciel même,
C'est le seul que mon cœur se soit jamais permis.

OTHELLO.

Enfin, ce Lorédan...

HÉDELMONE.

Il doit avoir remis
Cette promesse au doge; et par là, je l'espère,
Ce mortel généreux aura sauvé mon père.

OTHELLO.

J'entends : c'est sans espoir qu'il secondait vos vœux.

HÉDELMONE.

Sans espoir.

OTHELLO.

Si pourtant ce mortel généreux,
Ce héros si charmant, que le masque déguise,
Eût d'un rapt avec vous concerté l'entreprise?
Il vous tardait de voir, pour former d'autres nœuds,
Ce Lorédan, ce doge, avertis de vos feux!
Voilà pourquoi tantôt, me cachant mes outrages,
Tu tremblais dans ton cœur de quitter ces rivages.
Le ciel pour te punir prit un moyen nouveau:
Tiens, voilà ton billet; mais voilà ton bandeau.
(*lui montrant le billet d'une main, et le bandeau de l'autre.*)
Je les tiens à l'instant de la main de Pézare.

HÉDELMONE.

De lui! c'est ton ami. Mon bonheur se déclare.
Si c'est de Lorédan qu'il les tient à son tour,
Mon père nous pardonne, et permet notre amour.

OTHELLO.

Oui, c'est par Lorédan qu'il a su me les rendre;
Mais c'est sur Lorédan qu'il vient de les surprendre,
Sur lui qu'il a laissé de vingt coups dans le flanc
Palpitant sur la terre, et baigné dans son sang.

HÉDELMONE.

Il est mort! il est mort!

OTHELLO.

Tu lui donnes des larmes!

HÉDELMONE.

Ciel! qu'entends-je?

OTHELLO.

Tu plains sa jeunesse et ses charmes!

HÉDELMONE.

Lorédan! Lorédan!

OTHELLO.

Perfide, que dis-tu?

HÉDELMONE.

Je rends, en le pleurant, hommage à sa vertu.
Il était innocent.

OTHELLO.

Un traître que j'abhorre.

HÉDELMONE.

Il était innocent, je le déclare encore.

OTHELLO.

Vois-tu ce poignard?

HÉDELMONE.

Oui. Mais tout près de mourir,
Je défends l'innocence à mon dernier soupir.

OTHELLO.

L'innocence!

HÉDELMONE.

Oui, j'en jure, et par l'Etre suprême,
Par toi, par mon amour, et sous ton poignard même.

OTHELLO, *la frappant d'un coup de poignard.*

Hé bien, meurs.

HÉDELMONE.

O mon Dieu!
(*Elle fait plusieurs pas en arrière, et va tomber morte au pied de son lit.*)

OTHELLO.

J'ai fait ce que j'ai dû.
Son amour est puni, le crime est confondu.
Je n'aurais cru jamais qu'avec tant de jeunesse
On eût pu jusque-là porter la hardiesse.
C'est l'effet du climat. Il faut pour tant d'horreur,
Que tout l'art de Venise ait passé dans son cœur.
Cependant la pitié... Non: elle était coupable.
Ce billet... ce bandeau... cette audace exécrable
A dû pousser à bout mon amour irrité,
Et je vois ma vengeance avec tranquillité.
Mais où porter mes pas? Ah! reviens, cher Pézare!
Viens consoler mon cœur... Ce trait est d'un barbare.
Une femme! une enfant! j'aurais dû pardonner.
D'où vient donc que mon cœur commence à frissonner?
(*n'osant tourner les yeux vers le corps d'Hédelmone.*)
Elle est là... regardons. (*il la regarde.*)
Immobile... insensible...
Comme un tombeau... Cachons ce spectacle terrible.
Il tire sur elle les rideaux du lit, qui la dérobent aux yeux du spectateur.
(*avec terreur.*)
Qui vient ici?

SCÈNE V.

HERMANCE, OTHELLO.

HERMANCE.

Seigneur, Pézare est arrêté.
Un grand forfait, dit-on, lui vient d'être imputé.
Des mortels dont l'état gage la vigilance
Ont de tous ses projets acquis la connaissance.

SCÈNE VI.

OTHELLO, HERMANCE, MONCÉNIGO, LORÉDAN, ODALBERT; DES HOMMES *portant des flambeaux.*

MONCÉNIGO, *à Othello, en montrant son fils.*

Vois Lorédan.

OTHELLO.

Qu'entends-je?

MONCÉNIGO.

Othello, votre ami,
L'exécrable Pézare était votre ennemi.
Brûlant pour Hédelmone, il déguisait sa flamme,
Cachait ses noirs projets concentrés dans son âme.
C'est lui qui, dans ce jour, paraissant vous servir,
Même au pied des autels voulut vous la ravir.

Il fit craindre à vos feux un rival redoutable,
Supposa son trépas, feignit, par cette fable,
D'avoir trouvé sur lui, pour prouver ses desseins,
Un billet, un bandeau qu'il remit en vos mains.
Hélas ! mon fils le crut votre ami le plus tendre.
A ce titre, en secret, il le chargea de rendre
A la seule Hédelmone un bandeau précieux,
Un billet qu'il fallait écarter de vos yeux.
N'ayant pu l'enlever, ce monstre, ô perfidie!
Voulut par des soupçons aigrir votre furie,
Et vous pousser contre elle à des transports jaloux
Qui pouvaient vous tromper, et la perdre avec vous.
Il nous vient d'avouer ses noires impostures,
Et son trépas s'achève au milieu des tortures.
(*En lui montrant son fils.*)
Voilà votre rival.

LORÉDAN, *à Othello.*

Oui, c'est moi qui pour vous
D'Odalbert, né sensible, ai fléchi le courroux,
Le sénat, mieux instruit, a vu dans sa colère,
Non des crimes d'état, mais la douleur d'un père,
Qu'une aveugle fureur égarait un moment,
Et vient de faire grâce à son emportement.
A moi, cher Othello, vous devez Hédelmone.
Aimez, vivez heureux, son père vous pardonne;
Et rendez grâce au ciel qui sut vous dérober
Au piége épouvantable où vous alliez tomber.

OTHELLO, *égaré, n'ayant rien entendu.*

Qu'avez-vous dit?

LORÉDAN.

Parlez.

HERMANCE.

D'où vient ce long silence?
Pourquoi...

ODALBERT.

Ma fille, hélas! n'est point en ma présence!

OTHELLO.

Elle dort, elle dort, ne la réveillez pas.

HERMANCE *court vers le lit et ouvre les rideaux.*
(*On voit le corps d'Hédelmone morte, et le sang de sa plaie.*)

Moi, je vois tout. O ciel!

OTHELLO.

Où fuir? où suis-je, hélas!
Hédelmone! Hédelmone!

MONCÉNIGO.

O spectacle terrible!
Tant de vertus... d'attraits... Oh! oui : le ciel sensible
(*en la regardant.*)
Va me la rendre... morte!

ODALBERT.

Ah! je suis son bourreau!

OTHELLO.

Morte! morte! et c'est moi qui l'ai mise au tombeau!
(*en la regardant.*)
Douce et tendre victime! O douleur! ô furie!
Pour jamais! pour jamais! arrachez-moi la vie.
Ma femme... mes amis, oh! plaignez mes malheurs.
(*la serrant dans ses bras.*) (*il se frappe.*)
Que je t'embrasse encor! Je te rejoins; je meurs.

VARIANTES.

ACTE SECOND.

SCÈNE VII.

Après ce vers:

Dans cet objet sacré la vertu la plus rare.

Je ne te parle point, ami, de sa beauté;
Je parle de son cœur, naïf avec fierté,
Qui brûle sans fureur, qui cache sans adresse
Son courage ingénu qui naît de sa tendresse.

AUTRE DÉNOUMENT.

Voici les vers qui terminent la scène IV du cinquième acte :

OTHELLO.

Vois-tu ce poignard?

HÉDELMONE.

Oui. Mais tout près de mourir,
Je défends l'innocence à mon dernier soupir.

OTHELLO.

L'innocence!

HÉDELMONE.

Oui, j'en jure, et par l'Être suprême,
Par toi, par mon amour, et sous ton poignard même.

OTHELLO, *levant sur elle son poignard, et tout prêt à l'en frapper.*

Hé bien! que ton trépas...

SCÈNE V.

HÉDELMONE, OTHELLO, MONCÉNIGO, LORÉDAN, ODALBERT; DES HOMMES *portant des flambeaux.*

MONCÉNIGO, *écartant le poignard.*

Barbare, que fais-tu?
Tu vas de ce poignard immoler la vertu.
(*en lui montrant son fils.*)
Cruel! vois Lorédan.

HÉDELMONE, *à Othello.*

Parle : étais-je innocente?
Suis-je coupable encor? connais-tu ton amante?

OTHELLO, *à Hédelmone.*

Qu'allais-je faire? Où suis-je? Ah! de ma propre main

Je dois pour te venger...

HÉDELMONE.

Jette-toi dans mon sein !

LORÉDAN.

Tu vois, cher Othello, l'amour qui te pardonne;
Mais c'est à ton rival que tu dois Hédelmone.

OTHELLO.

Mon rival !

LORÉDAN.

Je l'étais. Mais, hélas ! ton ami,
L'exécrable Pézare était ton ennemi.
Brûlant pour Hédelmone, il déguisait sa flamme,
Cachait les noirs projets concentrés dans son âme.
C'est lui qui, dans ce jour, paraissant te servir,
Même au pied des autels voulut te la ravir.
Il fit craindre à tes feux un rival redoutable,
Supposa son trépas, feignit, par cette fable,
D'avoir trouvé sur lui, pour prouver ses desseins,
Un billet, un bandeau qu'il remit en tes mains.
Hélas ! je le croyais ton ami le plus tendre :
A ce titre, en secret, je le chargeai de rendre
A la seule Hédelmone un bandeau précieux,
Un billet qu'il fallait écarter de tes yeux.
N'ayant pu l'enlever, ce monstre, ô perfidie !
Voulut, hélas ! contre elle armer ta jalousie,
Et pousser ta fureur à des transports affreux
Qui pouvaient t'égarer, et vous perdre tous deux.

MONCÉNIGO.

Oui, ce mortel perfide, à l'aspect des tortures,
Vient de nous avouer ses lâches impostures.
Vivez, brave Othello ! C'est mon fils qui pour vous
D'Odalbert, né sensible, a fléchi le courroux.
Le sénat, mieux instruit, a vu dans sa colère,
Non des crimes d'état, mais la douleur d'un père,
Qu'un aveugle courroux égarait un moment,
Et vient de faire grâce à son emportement.
Je l'ai fait consentir à l'hymen d'Hédelmone.

ODALBERT.

Va, c'est dans cet instant mon choix qui te la donne.
Othello, je t'aimai, tu dois t'en souvenir.
Hé bien ! deviens mon fils; mes mains vont vous unir.
Sois l'appui de l'état, l'honneur de ma famille :
Je m'en remets à toi du bonheur de ma fille.

OTHELLO.

Ainsi de tous les maux qu'Othello vous a faits,
Vous vous vengez tous trois, mais c'est par des bienfaits !
Comment envisager, dans ce profond abîme,
Mon forfait, vos vertus, ce bras, et ma victime ?
Ah ! ce cœur en horreur à lui-même, à l'amour,
Serait-il digne encor d'Hédelmone et du jour ?
(*à Lorédan.*) (*à Odalbert.*)
O rival que j'admire ! O trop généreux père !
Je n'ose devant vous regarder la lumière.
(*à Hédelmone.*)
Mais toi, de qui ce fer allait percer le cœur,
Oublieras-tu jamais mon crime et ma fureur ?

HÉDELMONE.

Va, tout est oublié; va, que ma tendre flamme
Remette et le bonheur et la paix dans ton âme.

OTHELLO, *à Hédelmone.*

Le conçois-tu ? Pézare a donc pu nous trahir !

MONCÉNIGO.

L'état dans ses cachots vient de l'ensevelir.
Tu peux, il le permet, punir sa perfidie :
Tu n'as qu'à dire un mot, c'en est fait de sa vie.

OTHELLO.

Tant de bontés, seigneur, ont de quoi m'étonner;
Mais je suis trop heureux pour ne point pardonner.
Allons, je crois renaître et je reprends la vie
Pour aimer Hédelmone, et servir la patrie.
(*en montrant Hédelmone.*)
O Dieu ! qui m'accordez le nom de son époux,
Laissez-moi m'acquitter envers elle, envers vous ;
A mériter vos dons souffrez que je m'applique;
Et si des révoltés troublaient la république,
S'ils déchiraient son sein, sauvez-la par mon bras,
Ou donnez-moi la mort au milieu des combats !

Je joins ici, sur le même air, ma romance du *Saule*, mais plus étendue et plus développée que celle qui est chantée au cinquième acte par Hédelmone. J'ai désiré qu'elle formât un morceau séparé. Je lui ai donné jusqu'à douze couplets, dans lesquels j'en ai fait entrer trois de ceux qui sont chantés sur la scène. Peut-être cette romance sera-t-elle agréable à quelques personnes, et surtout aux femmes tendres et mélancoliques, qui trouveront du plaisir à la chanter dans la solitude. Elles pourront s'accompagner avec la guitare, la harpe ou le clavecin, sur lesquels il sera très-aisé de transporter la musique de M. Grétry.

ROMANCE DU SAULE.

Au pied d'un saule assise tristement,
Voyant couler le ruisseau qui murmure,
La belle Isaure, en pleurant son injure,
Croyait ainsi parler à son amant.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Reviens, cruel, de ton aveuglement.
Hélas ! je t'aime, et tu me crois parjure !
Quoi ! c'est l'amour qui charme la nature,
Et c'est l'amour qui cause ton tourment !
Chantez le saule et sa douce verdure.

De ce soupçon que ton cœur était loin,
Quand, sous ce saule, attestant la nature,
Je te jurai la flamme la plus pure !
Ce bois nous vit, ce ruisseau fut témoin.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Vois ces ramiers si confiants, si doux;
C'est leur amour, leur cœur qui les rassure :
Il n'est pour eux ni soupçon, ni parjure;
Ils sont amants, ils ne sont point jaloux.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Saule, dis-moi, n'est-il pas dans ta fleur
Quelque vertu dont la douce nature
T'ait fait présent pour guérir sa blessure ?
Ne peux-tu rien pour calmer sa douleur ?
Chantez le saule et sa douce verdure.

Ah ! s'il revient par toi de son erreur,
Le ciel m'entend : toujours, je te le jure,
Saule d'amour, tu seras ma parure ;
Je porterai ta feuille sur mon cœur.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Si mon amant devenait inhumain,
Ciel ! où chercher une retraite sûre ?
Saule chéri, qu'a creusé la nature,
Ah ! par pitié, cache-moi dans ton sein ?
Chantez le saule et sa douce verdure.

Toi, qui chantais Isaure et ses appas,
Vois-la mourir, et mourir sans murmure.
Mon œil s'éteint, mon front est sans parure ;
Se pare-t-on, quand on touche au trépas ?
Chantez le saule et sa douce verdure.

Comme une fleur, je n'eus que deux instants :
T'aimer... mourir. Hélas ! mon âme est pure...
On t'a trompé ; tu verras l'imposture ;
Tu la verras ; il ne sera plus temps.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Mais le jour baisse, et l'air s'est épaissi ;
J'entends crier l'oiseau de triste augure ;
Ces verts rameaux penchent leur chevelure ;
Ce saule pleure, et moi je pleure aussi.
Chantez le saule et sa douce verdure.

On dit qu'alors Isaure s'arrêta ;
Tout resta mort, muet dans la nature ;
Le vent sans bruit ; le ruisseau sans murmure.
Jamais depuis Isaure ne chanta.
Chantez le saule et sa douce verdure.

D'Isaure enfin quel fut le triste sort !
Comment conter cette horrible aventure ?
Oui, son amant vint dans la nuit obscure,
Et, sous ce saule il lui donna la mort.
Saule, cyprès, changez votre verdure.



ABUFAR

OU

LA FAMILLE ARABE,

TRAGÉDIE EN QUATRE ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1795.

A FLORIAN.

Je devais, mon cher ami, te dédier ma *Famille arabe*. Tu m'en avais prédit le succès; tu l'attendais avec impatience; j'ai eu le bonheur de l'obtenir; et tu n'es plus! C'était donc à Florian, que couvre un peu de terre, c'était donc à sa cendre que je devais offrir ce douloureux et dernier hommage! Je n'irai donc plus te chercher à Sceaux, dans le besoin de nous soutenir, de nous consoler l'un l'autre par les charmes si doux de l'étude et de l'amitié! Je n'irai donc plus, sous ces magnifiques ombrages, t'attendrir par la lecture de quelques nouvelles productions tragiques! Je m'en souviens: les premières larmes qu'ait fait couler mon *Abufar*, c'est toi qui les a versées. O Florian! de quel coup m'a frappé ta perte imprévue! Que de regrets elle m'a laissés!... Songer à t'aller voir, prendre mon jour d'avance, me mettre en route, approcher, découvrir le village, te surprendre, te sentir tout à coup dans mes bras, me nommant avec transport, et tenant encore dans ta main la plume chaste et sensible qui n'a jamais rien écrit que pour faire aimer les mœurs et la vertu: tout ce bonheur n'est donc plus pour moi! Un souvenir consolant me reste. Nos deux cœurs, comme par instinct, s'étaient réfugiés, pour ainsi dire, dans les mêmes climats, dans la même retraite. Nous nous étions placés tous les deux, dans nos ouvrages, sous les tentes des patriarches, dans le désert, au milieu de leurs troupeaux. Oh! combien ton *Éliézer*, non encore connu, mais ton chef-d'œuvre, mais ton plus charmant ouvrage, mais écrit sous la dictée des Grâces ou de Fénelon, enchantait autour de moi, cet été, les bosquets solitaires, les hauts peupliers sous lesquels tu m'en fis entendre la lecture! Oh! combien il honore ton âme! combien il ajoute à ta gloire! A ta gloire! et je vois le triste cyprès qui recouvre ta cendre! N'importe; tu n'es pas mort tout entier. Tes ouvrages sont encore entre les mains des gens de goût. La mère sensible et vertueuse les relit; sa jeune fille, à son tour, en fait ses délices. Oui, ton nom vivra, il sera immortel; il vivra, et surtout il sera aimé. O Florian! était-ce avant quarante ans que tu devais nous être ravi? Repose, ô mon ami! repose, aimable élève de Fénelon, peintre enchanteur de l'innocence, de la valeur, de l'amour et de la vertu! Qu'à l'aspect de l'humble cyprès qui attend ta tombe, le cœur encore ému du souvenir de ta perte et des douces impressions de tes ouvrages, la beauté naissante en approche d'un pas timide et involontaire, avec une douleur muette, avec un soupir, une larme peut-être; qu'elle dise enfin à sa mère affligée: *Voilà le cyprès de Florian!* Que ne puis-je, mon ami, y graver ces touchantes paroles qui t'échappèrent quelquefois dans le pressentiment d'une mort trop prochaine: *Quand on n'a plus longtemps à vivre, il faut se hâter à faire du bien!*

Ton ami, DUCIS.

PERSONNAGES.

ABUFAR, vieillard arabe.
FARHAN, son fils.
SALÉMA, } ses filles.
ODÉIDE, }
TÉNAIM, sa sœur.
PHARASMIN, Persan.
GEMMA, jeune fille arabe.
SOBED, }
KÉBIR, } jeunes Arabes attachés à la famille d'Abufar.
SALID, }

Personnages muets.

PLUSIEURS JEUNES ARABES attachés aussi à la famille d'Abufar.

La scène est dans l'Arabie déserte, sous les tentes d'Abufar.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente dans le désert les tentes éparses d'une tribu, les tentes d'Abufar et de sa famille, celle qui est destinée pour recevoir les étrangers, et un autel domestique. Une partie du désert est assez fertile ; on y voit quelques pâturages, des chameaux, des chevaux, des chèvres, des brebis qui paissent en liberté ; des fleurs, quelques ruches à miel, des palmiers, des arbres qui distillent l'encens, et autres productions du pays. L'autre partie du désert est stérile ; on n'y voit que des sables, quelques citernes, des puits à fleur de terre, fermés avec de grosses pierres, quelques hauteurs frappées d'un soleil brûlant ; sur la plus élevée de ces hauteurs, deux palmiers qui unissent leurs rameaux et dominent sur un espace immense, des tombeaux formant la sépulture de la tribu ; dans le lointain, quelques cèdres, quelques ruines aperçues à peine, et, aux extrémités de l'horizon, un ciel qui se confond avec les sables.

SCÈNE PREMIÈRE.

TÉNAIM, SALÉMA, ODÉIDE.

(Elles ne travaillent point encore ; mais elles ont chacune une corbeille à leur portée : celle de Ténaïm renferme des cotonniers qu'elle doit dépouiller ; celle de Saléma des fuseaux et des laines ; et celle d'Odéide des aiguilles et des tissus. Le jour est au moment de se lever.)

SALÉMA.

Ma sœur, qu'avec plaisir ton récit plein de charmes
Sur ce vieillard souffrant me fait verser des larmes !
Si nous eussions déjà commencé nos travaux,
Il aurait de mes mains fait tomber les fuseaux.
Heureux qui peut ainsi secourir la vieillesse,
Dans la force de l'âge assister la faiblesse,
Honorer le malheur par des soins consolants
Et rendre comme au ciel hommage aux cheveux [blancs !

ODÉIDE.

Écoutez-moi, ma sœur ; si mon récit vous touche,
Un autre, à votre tour, doit ouvrir votre bouche :
Si l'on plaint d'un vieillard le sort infortuné,
On plaint également l'enfant abandonné.
Ma sœur, de cet enfant, racontez-nous l'histoire.

SALÉMA.

Je la voudrais plutôt bannir de ma mémoire.

ODÉIDE.

Pourquoi gémir ? l'enfance a des charmes si doux !
Elle en a pour tout homme, et plus encor pour nous.
C'est à nous que d'abord la nature confie
Ces chers fruits de l'hymen qui nous doivent la vie.
Mais ce trait de vertu, ce trait d'humanité,
Ma sœur, en mon absence on vous l'a donc conté ?

SALÉMA.

Oui, ma sœur.

ODÉIDE.

Et qui donc ?

SALÉMA.

Hélas ! ce fut ma mère :
Ce souvenir pour moi la rend encor plus chère.
Nous sortions de l'enfance, et ses yeux vigilants,
Toujours ouverts sur nous, observaient nos pen- [chants.
Pour un infortuné, son cœur avec tristesse
Un jour au fond du mien crut voir moins de tendresse.
Pour m'instruire avec fruit, seule, elle me conta
Un trait noble et touchant que la pitié dicta.
« Ma mère, nommez-moi, lui dis-je avec instance,
« Ce mortel généreux qui secourut l'enfance.
« Non, me dit-elle, non, ma fille : un tel secret
« Souvent du bienfaiteur est un second bienfait ;
« S'il faut s'envelopper des ombres du mystère,
« C'est lorsqu'on craint surtout d'offenser la misère.
« Hélas ! les malheureux sont des objets sacrés
« Vers lesquels sans effort nos cœurs sont attirés :
« C'est un penchant si doux, qu'il est involontaire ;
« Pour prix d'avoir bien fait on veut encor bien faire :
« Par un nouveau désir ce désir est accru,
« Et voilà le bonheur que produit la vertu. »
Ma sœur, ce fut ainsi que me parla ma mère.

ODÉIDE.

Ah ! ce trait si touchant, c'est trop longtemps le taire :
Ensemble nous plaindrons cet enfant malheureux.

SALÉMA.

Oui ; mais je crains, hélas ! ce plaisir douloureux ;
Et d'attendrissement mon âme est trop remplie.

TÉNAIM.

La voilà donc toujours, cette mélancolie,
Dont rien jusqu'à présent n'a pu rompre le cours,
Qui fait pâlir ton front, et ternit tes beaux jours !
C'est assez que Farhan, que ton coupable frère,
Ait quitté la tribu, la tente de son père ;
Qu'il ait pu, d'Abufar oubliant les vieux ans,
Laisser de Samaël les généreux enfants.
Abufar l'a perdu. Faudra-t-il que sa fille
Mette à son tour le deuil, le trouble en sa famille,
Et que mon frère, hélas ! par un tourment nouveau,
Pleure son fils errant et sa fille au tombeau !
Saléma, tu le sais, quand tu perdis ta mère,
Je voulus t'en servir : j'accourus chez mon frère.
Songe, avant qu'Abufar revienne ici bénir
Le cours de nos travaux tout prêts à se rouvrir
(Car c'est ainsi chez nous, selon l'antique usage
Transmis par nos aïeux, consacré d'âge en âge,
Qu'un père à ses enfants annonce le retour
Et du travail de l'homme et du flambeau du jour) ;
Songe au moins de tes traits à faire disparaître
Ces traces d'un chagrin qui l'ont frappé peut-être,
Ce nuage d'ennui, cette sombre langueur
Qui cache trop souvent les orages du cœur.

SCÈNE II.

TÉNAIM, SALÉMA, ODÉIDE, PHARASMIN.

PHARASMIN, *à Odéide.*

Quand du jour renaissant la brillante lumière
Vient pour moi des travaux commencer la carrière,
Prisonnier d'Abufar par le droit des combats,
Au sein de ces déserts emmené sur ses pas,
Échappé, jeune encore, aux fureurs de la guerre,
A vos ordres soumis par les ordres d'un père,
Je viens vous demander ceux que je dois remplir.

ODÉIDE.

Faut-il qu'ainsi le sort vous condamne à souffrir?
La force trop souvent n'égale pas le zèle.
Combien de fois le cèdre, à la hache rebelle,
A-t-il gémi longtemps sous vos coups redoublés!
Je vous ai vu, les traits par le soleil brûlés,
Avec effort, le soir, pour nos brebis bêlantes,
Soulever de nos puits les pierres trop pesantes.
Faites-vous, Pharasmin, aider dans vos travaux.

PHARASMIN.

Vos égards, dès longtemps, ont adouci mes maux.
Éloigné de la Perse, au sein de l'Arabie,
Votre pitié pour moi m'a rendu ma patrie;
Votre père me voit, me traite avec bonté;
Je ne m'aperçois point de ma captivité.
Il daigne comme un fils m'admettre en sa famille.
J'obéis par son ordre aux ordres de sa fille.
Ces tentes, ces chameaux, ce désert m'est sacré;
Ce cœur, le ciel m'entend, n'a jamais murmuré.
Je rends grâce à mon sort. La peine que j'endure
N'est qu'un bienfait de plus, et non pas une injure.
Ah! malgré sa rigueur, sans doute il m'est trop doux
De remplir des devoirs qui sont prescrits par vous.

SALÉMA.

Quel discours! Sa douceur, sa fierté, son courage
Mais surtout sa vertu, sont peints sur son visage.
Ah! le cœur le plus tendre et le plus généreux
Ne nous préserve pas d'un destin malheureux.

SCÈNE III.

TÉNAIM, SALÉMA, ODÉIDE, PHARASMIN, ABUFAR.

(*Dès qu'Abufar paraît devant l'autel, ses filles, sa sœur, Pharasmin, et tous les habitants du désert se mettent à genoux.*)

ABUFAR.

Soleil, dont la lumière et la chaleur féconde
Sont l'œil, l'âme, la règle et la splendeur du monde,
Qui, sous l'abri des mœurs, vois l'Arabe indompté
Dans ce vaste désert marcher en liberté;
(*Il brûle de l'encens sur l'autel.*)
Sur nous, sur tes enfants, sur ta famille immense,
Fais luire avec tes feux le jour de l'innocence;
Vers tes premiers rayons vois se lever mes mains,
Et bénis par ma voix le travail des humains.
(*à sa famille et à tous les habitants du désert.*)
Levez-vous, mes enfants.
(*Ses filles et sa sœur s'apprêtent chacune pour leur ouvrage. Pharasmin apporte un siége pour Abufar, sort et rentre, occupé de différents travaux de la maison.*) (*à ses deux filles.*)
Mais d'où vient qu'à ma vue
D'un trouble encor récent votre âme semble émue?
Ténaïm, dans leurs yeux j'aperçois quelques pleurs.

TÉNAIM.

L'histoire d'un vieillard a causé leurs douleurs.
Leur âge à ses récits ouvre une oreille avide;
Et même, en cet instant, votre jeune Odéide
Conjurait Saléma de lui conter comment
Le ciel, par un vieillard, eut pitié d'un enfant.
Mais sa sœur Saléma craignait de nous l'apprendre,
D'en être trop émue.

ABUFAR.

Eh! pourquoi s'en défendre?
Hélas! sans la pitié, sans ce don précieux,
Le plus cher, le plus doux que nous tenions des cieux,
Dans ces climats brûlants, sur ce sable où nous sommes,
Que deviendrions-nous, si nous n'étions des hommes!
N'est-ce pas elle ici, qui, dans leur pauvreté,
Consacre nos déserts par l'hospitalité?
Malheur au peuple ingrat, abhorré sur la terre,
A qui cette pitié pourrait être étrangère!
Mais le cœur d'un Arabe a toujours palpité
Aux traits de la valeur et de l'humanité.
(*à Saléma.*)
Hé bien, dis: cet enfant... Cet âge a tant de charmes!
Parle, apprends-moi son sort, et fais couler mes lar-
[mes.

SALÉMA.

Dans le fond du désert, quand le soleil brûlant
Embrasait de ses feux le sable étincelant,
Un Arabe égaré (ma sœur, c'était un père!)
Cherchait de l'œil, au loin, sa tente solitaire.
Il n'aperçoit plus rien. Las, triste, épouvanté,
Pour lui dans l'univers nul vivant n'est resté.
«O mes enfants, dit-il, vous reverrai-je encore?»
Déjà l'ardente soif le sèche et le dévore.
Il n'a pour l'apaiser qu'un seul fruit bienfaisant,
Le fruit d'un citronnier, vain secours d'un moment.
Il le porte à sa bouche. O douleur! ô surprise!
Il voit... ciel! une femme auprès d'un roc assise;
Jeune, belle, mourante, et prête à mettre au jour
Le gage tendre et cher d'un malheureux amour.
«Ce fruit! ce fruit! dit-elle, ou dans l'instant j'expire,
»J'expire avec l'enfant que la soif va détruire.
»Le voilà, le voilà, lui répond le vieillard;

«Vivez tous deux.» Au ciel il adresse un regard,
Il le prie, il le presse; et ce ciel qu'il conjure,
Attendri par ses vœux, vient aider la nature.
L'enfant au moment même est reçu dans ses bras.
«Vis pour lui, dit la mère. Oui, bientôt tu verras
«Ta femme et tes enfants. Vieillard, sers-lui de père;
«Par toi qu'il sache un jour à quel prix je fus mère.
«Jette un œil de pitié sur ce pauvre innocent.»
Et prenant tout à coup un prophétique accent :
«Tu ne vois, poursuit-elle, en ce désert immense,
«Que la soif, que la mort, l'espace, le silence.
«Tiens, voilà ton chemin. C'est l'Éternel, c'est moi,
«C'est ce fruit de mon sein qui va veiller sur toi.
«Vieillard, de cet enfant tu soutiens la faiblesse;
«Cet enfant, à son tour, soutiendra ta vieillesse.
«Emporte avec ses pleurs, pour les jours malheureux,
«La céleste faveur qui vous suivra tous deux.»
Elle expire.

ABUFAR.

Et du ciel, un jour, sans qu'elle y pense,
Tu crois que la vertu reçoit sa récompense?

SALÉMA.

Mon père, seriez-vous surpris de ses bienfaits?

ABUFAR.

La vertu, mes enfants, ne m'étonne jamais.

SALÉMA.

Et cet enfant, mon père, existe-t-il encore?

ABUFAR.

Oui.

SALÉMA.

Quel est son destin?

ABUFAR.

Le ciel veut qu'on l'ignore.
Du sort de l'orphelin il daigne se charger,
Je n'en puis dire plus, c'est trop m'interroger.

ODÉIDE.

Vous pleuriez comme nous.

ABUFAR.

Oui, croyez-moi, mes filles,
Les bonnes actions protégent les familles.
Heureux qui peut, au faible accordant son appui,
Mettre un pareil trésor entre le ciel et lui!
Un appui! J'eus un fils; j'ai nourri son enfance;
Sur un si cher soutien j'avais compté d'avance.
Comment croire, en effet, que des enfants jamais
Perdent le souvenir de nos premiers bienfaits?
Qu'ils oublieraient un père? Hélas! dans ma jeunesse,
J'ai du mien saintement honoré la vieillesse.
S'il m'a fallu le perdre, il a reçu du moins
Jusqu'à son dernier jour ma tendresse et mes soins.
Mes filles, de sa fuite expliquant le mystère,
Peut-être avez-vous lu dans le secret d'un frère.
Dites : pourquoi Farhan, non moins prompt que l'éclair,
Sur nos ardents coursiers traversant le désert,
Des bords féconds du Nil passant dans la Syrie,
Courant, cherchant, fuyant la Perse et la Médie,
Par un tourment secret sans relâche agité,
Trop serré dans l'espace et dans l'immensité,
De déserts en déserts changeant de solitude,
Promène-t-il partout sa vague inquiétude?
Le vice auprès des mœurs n'est jamais sans effroi.
Sans doute il n'a pas cru pouvoir vivre avec moi.
Comment m'a-t-il quitté? Sans escorte, sans suite,
Comme un vil criminel précipitant sa fuite.
Pourquoi? pour échapper à son coupable ennui;
Pour s'affranchir d'un joug qui pesait trop sur lui;
Pour acheter bien cher, trompé par ses caprices,
Le tourment des remords, des besoins et des vices.
Qu'il ne revienne point, je ne veux plus le voir.

TÉNAÏM.

Mais s'il rentrait un jour, mon frère, en son devoir?

SALÉMA.

A vos genoux bientôt s'il accourait se rendre?

ODÉIDE.

S'il vous forçait enfin à le voir et l'entendre?

TÉNAÏM.

Mon frère, écoutez-nous.

SALÉMA.

Mon père!

ABUFAR.

Non, jamais.
L'ingrat a trop longtemps oublié mes bienfaits.
Puisque ta fuite, enfin, m'a fait à ton absence,
Loin de moi, malheureux, va porter ta présence.
Mes filles, c'est à vous, à vous que j'ai recours,
Pour jeter quelques fleurs sur la fin de mes jours.
Oui, je rends grâce au ciel qui m'a donné des filles.
Tous ces ingrats bientôt ont quitté leurs familles.
Vous, pour notre bonheur, vous restez près de nous.
Tous les soins d'une femme ont un charme si doux!
Ce sexe est tout pour l'homme; il soutient notre enfance,
Il prête à nos vieux ans son active assistance.
Fait pour aimer, pour plaire, et prompt à s'attendrir,
Il nous engage à vivre, et nous aide à mourir.
Le ciel vous fit exprès pour consoler les pères.
Mais, dis : par quels ennuis, à la raison contraires,
D'une morne langueur les rapides progrès
Accablent-ils ton âme, altèrent-ils tes traits?
Pourquoi dans le désert, avec un regard sombre,
Seule, et le front baissé, vas-tu chercher dans l'ombre
Des ravages du temps quelques débris nouveaux,
Et t'asseoir en pleurant sur de tristes tombeaux.
Pourquoi, lorsque la nuit sur ses immenses voiles
De leur rayon tremblant fait briller les étoiles;
Pourquoi vois-je tes yeux, trop souvent attristés,
Regarder pleins de pleurs leurs rapides clartés;
Ta main presser ton cœur, et ton regard austère
Du ciel avec lenteur retomber sur la terre?
Qui donc consterne ainsi ton courage abattu?

Ce n'est point le remords qui pèse à la vertu.
Le remords naît du crime ; il est fait pour ton frère,
Qui méprisa mes pleurs, qui brava ma prière.

SALÉMA.

Il est bien loin de nous.

ABUFAR.

Pourquoi m'a-t-il quitté?

SALÉMA.

S'il est dans le malheur?

ABUFAR.

Il l'aura mérité.
C'est à vous, mes enfants, de fermer ma paupière.
Voici bientôt l'instant qui, bornant ma carrière,
De mes jours pâlissants éteindra le flambeau;
Mais la vertu nous suit au delà du tombeau.
J'ai vécu libre, en paix, caché dans l'Arabie,
Chérissant mes enfants, ma femme, ma patrie,
Content de mes égaux, content aussi de moi,
N'ayant jamais connu le remords ni l'effroi;
J'ai borné tous mes vœux à ces champs de verdure
Que sur nos mers de sable a jetés la nature,
Trouvant dans mon travail, secondé par vos soins,
Trop peu pour la richesse, assez pour nos besoins.
J'achèverai de vivre entre des mains si chères,
Bénissant la nature et le Dieu de mes pères;
Heureux dans mon matin, plus heureux vers le soir,
De faire encor le bien qui reste en mon pouvoir.

(*Pharasmin est revenu auprès de la famille.*)

Écoute, Pharasmin : mon captif par la guerre,
Tu vis depuis cinq ans sur notre aride terre.
Passant par nos tribus de Nasser, de Sajir,
Des voyageurs nombreux, bientôt prêts à partir,
Vont regagner la Perse et quitter l'Arabie;
Pars avec eux, sois libre et revois ta patrie.
C'est un plaisir, du moins, que j'emporte au tombeau.
Je te donne des fruits, une tente, un chameau.
Voilà tous nos trésors : c'est là notre richesse;
Et si la Perse, un jour, t'inspirait la mollesse,
Souviens-toi, Pharasmin, de notre pauvreté
Et des jours innocents de ta captivité.
Je sens que de t'aimer m'étant fait l'habitude,
Mes yeux te chercheront dans cette solitude :
Nous allons nous quitter; mon cœur souffre, et je croi
Que le tien quelquefois se souviendra de moi.

(*à Saléma.*)

Et vous, ma fille, allez, dissipez le nuage
De cet ennui profond qui sied mal à votre âge.
Pour goûter le bonheur, pour trouver près de nous
Et nos plaisirs plus purs, et nos travaux plus doux,
Pour calmer sans effort votre mélancolie,
Donnez par vos vertus du charme à votre vie.
Toi, toujours à ma fille, obéis Pharasmin,
Jusqu'au moment marqué pour ton départ prochain.

(*Ils sortent tous, excepté Odéide.*)

SCÈNE IV.

ODÉIDE.

Pharasmin va partir : de son triste silence,
De son air abattu que faut-il que je pense?
Ah! lorsqu'il est tout prêt à nous abandonner,
De quel œil à mon tour le vois-je s'éloigner?
Hélas! pourrai-je bien me faire à son absence?
J'y songerai longtemps. Avec quelle constance
Il volait le matin vers ses mâles travaux?
Comme il venait le soir oublier tous ses maux!
Mais il n'est point parti. Quelque trouble l'agite.
Il regarde ma sœur; il soupire, il me quitte,
Il la cherche, il s'afflige, il observe ces lieux;
Et c'est toujours vers moi qu'il ramène ses yeux.
Mais je le vois. Mon cœur déjà craint sa présence.

SCÈNE V.

ODÉIDE, PHARASMIN.

PHARASMIN.

Quand il faut vous quitter, quand mon départ s'avance,
Souffrez que Pharasmin goûte au moins le plaisir
Et de vous voir encore et de vous obéir.
Mais quels que soient les lieux où mon destin me guide,
Je n'oublierai jamais les bontés d'Odéide.
Fait aux mœurs du désert, heureux de l'habiter,
Je vois avec douleur ce que je dois quitter.
Mêmes goûts, mêmes soins, la commune habitude,
Tout semble m'enchaîner dans cette solitude.
J'y laisse des objets si chers, si précieux,
Que je ne puis les voir et croire à nos adieux.
Comment, errant au gré de son âme inquiète,
Pouvant goûter en paix les biens que je regrette,
Farhan, si loin d'un père, et si loin de ses sœurs,
D'une vie aussi pure a-t-il fui les douceurs?
Pour lui que de malheurs, de périls sont à craindre!
Je gémis sur son sort.

ODÉIDE.

Est-ce à vous de le plaindre?
Vous ne l'ignorez pas, il fut votre ennemi.

PHARASMIN.

J'ai voulu vainement devenir son ami.
Soit qu'en moi, comme Arabe, il détestât peut-être
Un Persan toujours prêt à ramper sous un maître;
Soit que de passions sans cesse tourmenté
Il m'enviât mon calme et ma tranquillité;
Soit qu'en secret jaloux, son œil avec colère
Vit pour moi l'amitié, l'estime de son père;
Soit caprice, fureur, ou qu'il trouvât trop doux
Le sort et les travaux qui m'attachaient à vous :

J'ai toujours remarqué, dans son regard terrible,
Que son cœur me gardait une haine invincible.
J'en ai gémi tout bas. Mais quelquefois, enfin,
Dans nos amitiés même il entre du destin;
Il m'est cher cependant, puisqu'il est votre frère.

ODÉIDE.

Toujours l'inquiétude a fait son caractère.
Toujours vers les excès je le vis entraîné;
Mais c'est pour la vertu que son cœur était né.
O malheureux Farhan!

PHARASMIN.

Votre douleur me touche,
Je gémis du soupir qui sort de votre bouche.

ODÉIDE.

Cependant (car la Perse a des charmes pour vous)
Vous n'aurez pas longtemps à gémir avec nous.
Vous ne reverrez plus la tribu de mon père,
Les fils de Samaël, la tente hospitalière,
Le sol où croît pour nous le doux fruit du dattier,
Le vallon du chameau, le désert du palmier,
Le chemin du pasteur. Dans l'éclat et la gloire,
De ces songes bientôt vous perdrez la mémoire.
La faveur de Cambyse, un palais...

PHARASMIN.

Je l'ai fui.
Combien j'en ai connu la splendeur et l'ennui!
Las de voir de trop près l'éclat du diadème,
De me chercher toujours sans me trouver moi-même,
Mais sans perdre jamais tous ces vains préjugés,
Ces besoins de l'orgueil dont les grands sont chargés,
Entraîné vers les camps, par le droit de la guerre,
Sous ce ciel embrasé j'ai suivi votre père.
C'est là que, sous ses lois, privé de tout secours,
J'ai désappris l'orgueil et le faste des cours;
Que, loin du vice heureux, de l'oisive opulence,
Soumis à mes travaux, aimant ma dépendance,
A l'école des mœurs et de la pauvreté
J'ai senti le bienfait de mon adversité.
Je fus un homme, enfin. Mon épaule tremblante
Se courba fièrement sous la hache pesante.
J'ai nourri de ma main ce coursier généreux
Qui devance les vents ou qui vole avec eux,
Que pour l'Arabe exprès la nature a fait naître,
L'ami, le compagnon, le trésor de son maître,
A toute heure, en tout lieu, lui prêtant son appui,
Qui couche sous sa tente, et combat avec lui.
Oh! comme avec plaisir retrouvant ma jeunesse
De la cour sous mes pieds je foulais la mollesse!
Dans cette cour servile, hélas! qu'eussé-je été?
J'aurais compté des jours sans avoir existé.
Que mon cœur d'un autre œil vit ici la nature!
A mes regards bientôt une volupté pure
Enchanta le désert où paissent nos chameaux,
Les puits où vont le soir s'abreuver nos troupeaux,
Les lieux où croît l'encens, où murmure l'abeille,
Le toit simple et roulant où le pasteur sommeille,
Ce vaste champ des airs par le soleil brûlé,
Tout ce que j'aperçois. Vous seule avez peuplé
Ces montagnes, ces rocs, ces prés, ce sol aride;
Tout l'univers pour moi s'est rempli d'Odéide.
Je n'ai connu, senti qu'une captivité.
Tranquille auprès de vous, loin de vous agité,
Quand vous charmiez mes yeux, ils vous cherchaient encore.
J'appelais dans la nuit les rayons de l'aurore;
J'appelais dans le jour les doux rayons du soir.
Enfin, je vous voyais sans avoir cru vous voir;
Je vous suivais partout dans le désert errante;
Je recueillais, avide, et d'une bouche ardente,
Votre souffle perdu dans les airs enflammés;
Mes pas pressaient vos pas sur le sable imprimés.
Vous ignoriez mes feux, mes soupirs et mes larmes.
C'est moi qui vous apprends le pouvoir de vos char- [mes.
Le ciel a mis pour moi dans le même séjour
La beauté, le bonheur, l'innocence et l'amour.
On dirait que le ciel tous deux nous y rassemble
Pour nous voir, nous aimer, pour y mourir ensemble.
Je ne sais, et je cherche, en des transports si doux,
Si je vis dans moi-même, ou si je vis dans vous.
Oui, j'obtiendrai la main d'Odéide attendrie,
Ou je cours dans la Perse oublier l'Arabie.
L'oublier! non, jamais. Un mot peut m'avertir
Si je dois maintenant ou rester ou partir.

ODÉIDE.

Vous savez, Pharasmin, par quelle obéissance
Nous devons de mon père honorer la puissance.
Sa bénédiction, ce bien si précieux,
Tous les matins sur nous descend du haut des cieux.
Il aime avec transport la terre qu'il habite;
Et Pharasmin, hélas! n'est point Samaélite.
Je crains... mais cependant...

PHARASMIN.

Les moments sont comptés.

ODÉIDE.

Quoi! les chameaux sont prêts?

PHARASMIN.

Je vais partir.

ODÉIDE.

Restez.
Mais j'entends quelque bruit. On approche, je tremble
Qu'en ce moment tous deux on ne nous voie ensemble.
C'est toi, Gemma?

SCÈNE VI.

ODÉIDE, PHARASMIN, GEMMA.

GEMMA.

Faut-il que, causant vos douleurs,
Je vous vienne annoncer le sujet de vos pleurs!

ODÉIDE.

Quoi donc?

GEMMA.

Farhan n'est plus. Votre malheureux frère
Dans ses destins errants a fini sa carrière.

ODÉIDE.

O ciel!

GEMMA.

Un voyageur vient de m'en informer;
Mais c'est un bruit fatal qu'il a craint de semer.
Il sait que nos tribus à Farhan attachées
Seraient de son trépas trop vivement touchées.

ODÉIDE.

Mon cher Farhan! mon frère! Hélas! tes sœurs en vain
Espéraient ton retour. C'est donc là ton destin!
Tu péris, et si jeune! ah! nos sables peut-être,
Ou les gouffres des mers t'auront vu disparaître.

PHARASMIN.

Dissimulez vos pleurs, cachez bien son trépas.
Pleurez, pleurez sa perte, et ne l'annoncez pas;
Abufar n'en pourrait soutenir la nouvelle.
Craignons de déchirer son âme paternelle:
Il aime encor Farhan. Des pères attendris
Tout le courroux s'éteint sur la tombe d'un fils;
Et celui qui s'armait d'un front inexorable
Dans l'enfant qui n'est plus ne voit plus un coupable.

(Il sort avec Odéide et Gemma.)

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHARASMIN.

Farhan, tu n'es donc plus! Le sort a pour toujours
Terminé tes tourments, tes périls, et tes jours.
J'avais lu dans ton âme; en vain tu voulus taire
De ton fatal amour le terrible mystère.
Je ne me trompais pas. Oui, je crois que son cœur
Brûlait pour Saléma d'une coupable ardeur.
Sans doute il aura fui, dans son désordre extrême,
Pour étouffer un feu qu'il abhorrait lui-même.
Au fond de son tombeau trop heureux le mortel
Qu'un jour de plus peut-être eût rendu criminel!
Mais Saléma s'approche, et la jeune Odéide:
Le trouble est sur leur front, leur démarche est timide.
Allons, retirons-nous. Qu'elles goûtent du moins
La triste liberté de pleurer sans témoins!

(Il sort.)

SCÈNE II.

SALÉMA, ODÉIDE.

SALÉMA.

Tu ne le sauras point...

ODÉIDE.

Ma sœur, je vous conjure...

SALÉMA.

O songe trop funeste! ô trop funeste augure!

ODÉIDE.

Votre cœur n'ose-t-il se fier à ma foi?

SALÉMA.

Ma sœur, tu vas frémir!

ODÉIDE.

N'importe, instruisez-moi:
Vos ennuis sont les miens: pouvez-vous me les taire?

SALÉMA.

Écoute quel récit, ma sœur, je te vais faire...
Et, puisque tu le veux, vois sous quelles couleurs
Les cieux m'ont annoncé le plus grand des malheurs.
Pour vaincre mes ennuis, par le conseil d'un père,
Ce matin vers nos champs je marchais solitaire,
Voulant y recueillir par d'utiles travaux
Le fruit de nos palmiers, le lait de nos troupeaux.
Aux plus doux sentiments, à la paix disposée,
Je ne sais quelle erreur égarait ma pensée:
J'allais, je regardais, mon œil ne voyait pas;
Un charme inexprimable entraînait tous mes pas:
Mon esprit enivré, plein de son propre ouvrage,
Se cherchait un bonheur, s'en composait l'image.
Pour mieux goûter, ma sœur, ce plaisir si profond
D'un cœur qui s'entretient, se parle, se répond,
Qui s'écoute, et surtout qui craint de se distraire,
Je me suis recueillie à l'ombre solitaire
D'un arbre du désert, où mes esprits charmés,
Séduits par la fraîcheur, par le repos calmés,
Quand déjà le soleil de feux couvrait sa route,
Aux douceurs du sommeil se sont livrés sans doute;
J'ai cru que dans la Perse, et sous des cieux si beaux,
J'errais parmi les fleurs, les moissons, les ruisseaux,
Les ombrages, les fruits, mille autres dons encore
Que le Persan reçoit de l'astre qu'il adore.
Tandis qu'à mes esprits vivement enchantés
Tant de riches trésors s'offraient de tous côtés,
Un jeune homme charmant sembla frapper ma vue;
Son front était pensif, son âme était émue;
Dans ses yeux pleins de flamme, où régnait la pudeur,
Je ne sais quoi de tendre en modérait l'ardeur.
Parmi ces fleurs, ces fruits, ces eaux, cette verdure:
Il semblait s'embellir de toute la nature;
Et la nature aussi, dont il était l'amour,
Semblait de son aspect s'embellir à son tour.
Mais lorsqu'avec transport observant son visage,

De quelques traits chéris j'y démêlais l'image,
A mon bonheur à peine osant ajouter foi,
Tout cet enchantement s'est enfui loin de moi.
Dans un vaste désert je me crois transportée,
Sur une terre aride, inculte, inhabitée,
Meurtrière, brûlante, où des cieux enflammés
Dévoraient jusqu'aux rocs de leurs feux consumés.
Un jeune voyageur devant moi se présente;
Il me semblait mourant. Éperdue et tremblante,
Je cours, dans ma pitié, le sauver du trépas;
Du sable, en gémissant, j'arrache tous mes pas;
Je m'arrête, et je marche, et je tremble, et j'espère;
Je m'efforce, j'approche: hélas! c'était mon frère.

ODÉIDE.

Lui!

SALÉMA.

Lui-même, Farhan. «Ma sœur, dit-il, c'est toi!
«Viens-tu t'ensevelir sous le sable avec moi?
«Hélas! la même ardeur dans notre sein s'allume;
«Cet air, ce vent de feu tous les deux nous consume.
«Entends-tu, Saléma, l'aquilon mugissant?
«Par le sable obscurci, le soleil pâlissant
«Semble expirer au loin dans ce rayon funeste:
«C'est son dernier pour nous, c'est le seul qui nous reste.»
Nos pieds alors, nos pieds cherchent à s'affermir
Sur un sable tremblant, prêt à nous engloutir:
Nous pâlissons tous deux, nos cheveux se hérissent;
Nous nous tendons les bras, nos corps glacés fléchissent;
Et ces sables muets, cette mer sans courroux,
S'entr'ouvre, nous dévore, et se ferme sur nous.
Ma sœur, j'étouffe encor; mais tu verses des larmes;
Juste ciel! tu frémis... D'où naissent tes alarmes?

ODÉIDE.

Ma sœur, vous n'aurez plus à trembler sur son sort.
Ce songe... hélas! Farhan...

SALÉMA.

Quoi! ma sœur...

ODÉIDE.

Il est mort.

SALÉMA.

Grâce au ciel, la douleur reste seule à mon âme!
Je ne crains plus enfin, ma détestable flamme.

ODÉIDE.

Qu'entends-je? quels forfaits! ô déplorable jour!
Se peut-il...

SALÉMA.

Eh! ma sœur, connaissez-vous l'amour?
La voilà cette ardeur que ma bouche a trahie,
Que cachaient les langueurs de ma mélancolie;
Ce penchant malheureux, proscrit par la vertu,
Qui troublait ma raison, qu'en vain j'ai combattu.
Oui, je vis pour Farhan, je l'aime, je l'adore;
C'est là cet air, ce ciel, ce feu qui me dévore,
Ce vent de nos déserts, terrible, envenimé,
Moins brûlant que l'amour dans mes sens allumé.
Voilà Farhan, c'est lui: c'était là son visage,
Lorsqu'une douce erreur m'en présentait l'image;
Jeune, sensible, ardent, tel qu'il frappa mes yeux,
Quand seul il enchantait et la terre et les cieux.
Que dis-je? Ah! dans la tombe où j'ai troublé ta cendre,
Sans doute avec horreur, Farhan, tu dois m'entendre!
J'ai donc tout profané: ce vertueux séjour,
L'honneur, les nœuds du sang, la nature et l'amour!
Ma sœur, venge sur moi ce ciel qui me déteste;
Arrache-moi ce cœur, ce cœur né pour l'inceste.
Frappe, voilà mon sein.

SCÈNE III.

ODÉIDE, SALÉMA, SOBED.

SOBED.

Brûlé d'un ciel ardent,
Farhan qu'on a cru mort arrive en cet instant:
Un pasteur du désert vient de le reconnaître
Sur le même coursier qui le fit disparaître;
Sur son coursier chéri, qui, par sa voix flatté,
Marquait en bondissant sa joie et sa fierté.
Vous l'allez voir bientôt; mais redoutant son père,
A son premier courroux il voudra se soustraire.
Agité, tout poudreux et prompt à vous chercher,
C'est près de vous d'abord qu'il viendra se cacher.
Le voici.

SCÈNE IV.

ODÉIDE, SALÉMA, SOBED, FARHAN.

FARHAN, *à Sobed.*

Laissez-nous.

(Sobed se retire.)

SCÈNE V.

ODÉIDE, SALÉMA, FARHAN.

FARHAN.

Mes sœurs, c'est votre frère.
Embrassez-moi.

(Il les embrasse.)

SALÉMA.

Farhan!

ODÉIDE.

O ciel!

FARHAN.

Que fait mon père?
(à part.)
Je tremble

ODÉIDE.

En ce moment la tribu de Sajir
Le retient.

FARHAN.

Je respire. Oh ! je puis donc jouir,
Mes sœurs, mes tendres sœurs, après ma longue absence,
Du plaisir de vous voir ! Combien votre présence
Enchante mes regards... Ce soleil dévorant...
Ces sables... des ennuis... le vent, ce cruel vent
Du désert... tout m'accable... Ah! je suis plus tranquille.
Ces tentes, ces chameaux, cet innocent asile,
L'aspect de Samaël, de ma tribu... je croi
Que le bonheur enfin va s'approcher de moi.
Mais pourquoi, Saléma, vois-je sur ton visage
Des traces de langueur ? Pourquoi donc un nuage
Obscurcit-il sitôt les jours de ton printemps ?
Ton cœur paraît souffrir.

ODÉIDE.

Ma sœur, dans tous les temps,
Ne fut que trop portée à la mélancolie.

FARHAN.

Eh! laissez-la répondre.

SALÉMA.

Ah ! notre triste vie,
Ainsi que ces déserts, nous offre peu de fleurs ;
Mais une main prodigue y sema les douleurs.

FARHAN.

(*à Odéide.*)

Ah, Saléma ! Ma sœur, tu revois donc ton frère
Avec plaisir?

ODÉIDE.

Sans doute.

FARHAN.

(*à Odéide.*) (*à toutes deux.*)

Oh viens ! que je vous serre
Toutes deux sur mon cœur ! Chère Odéide !

ODÉIDE.

Hélas !
Combien j'ai dans l'instant pleuré votre trépas !

FARHAN.

(*à Saléma.*) (*à Odéide.*)

Et tu pleurais aussi ? Cette nouvelle encore
Ne s'est pas répandue, et mon père l'ignore?

ODÉIDE.

Je le crois.

FARHAN.

Si j'étais mort avec son courroux !
Ici pour le fléchir, mes sœurs je n'ai que vous
Peut-être Ténaïm autant que lui m'abhorre?

ODÉIDE.

Son cœur vous chérissait, il vous chérit encore.

FARHAN.

(*à tous deux.*)

Et toi, Saléma, toi ? Vous que j'aimai toujours,
Avec mon père ici, mes sœurs, dans vos discours
Vous avez quelquefois parlé de mon absence?

ODÉIDE.

Il condamna sur vous notre bouche au silence.

FARHAN.

Son cœur pour moi de haine est donc bien pénétré?

ODÉIDE.

La nuit, en vous nommant, hier il a pleuré.

FARHAN.

Pleuré, pleuré ! dis-tu... Saléma, ta tristesse
Et mes erreurs, sans doute, ont troublé sa vieillesse.

ODÉIDE.

Vous soupirez, mon frère ?

FARHAN, *à Odéide.*

Ah ma sœur c'est à toi
D'adoucir les chagrins qu'il a reçus de moi :
Dans mon absence, au moins, tes accents pleins de charmes,
Tes innocentes mains auront séché ses larmes.
Oui, ton aspect lui seul console mes douleurs !
Viens, oh ! viens dans mes bras.

(*Il la serre tendrement dans ses bras.*)

SCÈNE VI.

ODÉIDE, SALÉMA, FARHAN, ABUFAR.

ABUFAR, *sans être aperçu, regardant Farhan, lorsqu'il presse tendrement sa sœur contre son sein.*

Que vois-je, ô ciel !

FARHAN.

Je meurs.
(*à ses sœurs.*)
Oui, c'est lui; cachez-moi. Dieu, quelle est sa colère!
Mes sœurs ! mes sœurs !

ODÉIDE ; *elle disparaît avec Saléma.*

Sortons.

FARHAN.

Où fuirai-je ?

SCÈNE VII.

FARHAN, ABUFAR.

FARHAN.

Mon père...

ABUFAR.

Moi ! je n'ai point de fils. Je me souviens qu'un jour
J'en crus posséder un bien cher à mon amour.
On le nommait Farhan. J'élevai sa jeunesse ;
J'avais fondé sur lui l'espoir de ma vieillesse;
Mais j'ignore en quels lieux il a porté ses pas.

FARHAN.

S'il était devant vous?

ABUFAR.

Je ne l'aperçois pas.
Mais le nouvel objet qui frappe ici ma vue

M'a saisi tout à coup d'une horreur imprévue.
En cherchant dans ton cœur, me dirais-tu pourquoi,
Quand j'observe ton front, je frémis malgré moi?
N'est-ce pas ton maintien, ton œil, tout m'en assure)
Que l'aspect d'un ingrat fait souffrir la nature?
Ton père, réponds-moi, lorsque tu l'as quitté,
T'accablait-il du poids de son autorité?
Était-il un tyran? fuyais-tu ses caprices,
L'excès de sa rigueur, l'exemple de ses vices?
Mais s'il sentait pour toi ce vif et tendre amour
Que tu devais, ingrat, si mal payer un jour,
Comment à ses regards oses-tu reparaître?
Non, ce n'est point ici que le ciel t'a fait naître.
Va revoir ces climats, ces palais enchantés,
Où règnent les tyrans, l'or et les voluptés;
Où le mépris des mœurs, où d'horribles maximes
Ont de leurs traits hideux dépouillé tous les crimes.
Que t'ont fait nos déserts? De quel front reviens-tu
Y mêler l'air du crime à l'air de la vertu?
Ne t'ai-je pas surpris parlant avec mes filles?
Il faut dès ce moment avertir les familles,
Leur annoncer... Que dis-je! il n'en est pas besoin,
Et je me dois ici charger d'un autre soin.
Va-t'en, fuis; pour te voir mon horreur est trop forte:
Va-t'en chez des méchants; où tu voudras, n'importe!
Ce même sol tous deux ne peut plus nous souffrir.
Va, fuis, sors de ma tente, ou je vais en sortir.

FARHAN.

J'obéis, il le faut, à la voix paternelle,
Sans doute avec douleur, mais sans me plaindre d'elle.
Le voyageur pourtant, le mortel égaré,
Consumé par la faim, par la soif dévoré,
En tout temps trouve ici la tente de mon père,
Le pain qui le nourrit, l'eau qui le désaltère,
Dans la main d'Abufar le gage de sa foi;
Mais sa tente et son cœur se sont fermés pour moi.
Pour moi dans l'univers il n'est plus qu'un asile.
Je m'en vais donc goûter enfin, calme et tranquille,
Cette hospitalité, ce doux et long repos
Qu'un malheureux du moins trouve au fond des tombeaux.
J'approcherai sans peur du juge incorruptible,
Qui lit seul dans les cœurs, et n'est pas inflexible.
Peut-être à mes raisons, s'il m'avait entendu,
Le sévère Abufar se serait-il rendu.
Je perdrai peu de chose en perdant la lumière;
Mais j'emporte au tombeau la haine de mon père:
Voilà le dernier coup pour ce cœur abattu.
Adieu, je vais mourir.

ABUFAR.

Hé bien! que diras-tu?

FARHAN.

Je dis que le destin, que le ciel dans mon âme
Versa de nos climats et l'ardeur et la flamme,
Qu'un besoin fatigant, un désir furieux,
De sortir de moi-même et de voir d'autres cieux,
Un de ces mouvements qui commandent en maître,
Que l'instinct nous inspire, ou la raison peut-être,
M'ont emporté partout dans ces champs fécondés
Par les trésors du Nil dont il sont inondés,
Sous ces affreux rochers battus par la tempête,
Où ce fleuve s'enfonce et cache encor sa tête.
J'ai couru les déserts et le palais des rois,
Observé chaque peuple, et leur culte, et leurs lois,
Leurs trésors, leurs soldats, leurs mœurs, les origines;
Visité des tombeaux, des temples, des ruines;
Quelquefois sur l'Atlas médité près des cieux.
L'éternité du temps, l'immensité des lieux.
C'est là que, m'emparant de la nature entière...

ABUFAR.

Et tu n'avais donc pas de famille et de père?
Tu n'as donc rien aimé? Qui dans ton cœur, hélas!
Porta cette fureur que je ne conçois pas?
Le bonheur est le but où tout mortel aspire,
Et le chemin des mœurs peut seul nous y conduire.
Mais ce but, ce bonheur, où donc le cherchois-tu?
Faut-il aller si loin pour trouver la vertu?
Hé quoi! n'avais-tu pas, dès ta plus tendre enfance,
Goûté de nos travaux le charme et l'innocence,
Cette paix des déserts, ces doux, ces nobles soins
Qui parmi nous du pauvre ont prévu les besoins?
N'avais-tu pas connu nos heureuses familles,
Vu nos chastes hymens, la pudeur de nos filles,
Tes sœurs dont le soupçon n'oserait approcher?
Au bout de l'univers qu'allais-tu donc chercher?
Des lois? grâce à nos mœurs nous n'en avons aucune.
Des trésors? nos troupeaux font seuls notre fortune.
Des tombeaux? c'est ici que dorment nos aïeux.
Des temples? vois la terre, et regarde les cieux.
Tout ici, mon enfant, sous une image pure,
Offre à nos yeux charmés l'auteur de la nature:
Partout dans ses bienfaits nous voyons son amour,
Sa grandeur resplendit dans le flambeau du jour.
La nuit, quand nous levons nos mains vers les étoiles,
Dieu n'est-il pas présent sous ces augustes voiles,
Dirigeant d'un coup d'œil le cours silencieux
De ces globes brillants dispersés dans les cieux?
Cet air, ce sol natal, cette douce patrie,
N'a donc rien dit, hélas! à ton âme attendrie?
Rien donc auprès de nous n'a pu te retenir?
Avais-tu donc sitôt perdu le souvenir
De Ténalm, l'appui de ton âge timide,
De ta sœur Saléma, de ta sœur Odéide,
De moi? car à mon tour je puis être compté?
Ton cœur, en me quittant, n'a donc point palpité?
Non, je ne croirai point que mon fils inflexible
Sous des dehors heureux cache un cœur insensible;
Mon fils n'est point barbare, il n'est point échappé
Aux premiers mouvements dont tout homme est frappé.

Il faut de toi, mon fils, il faut que je m'assure,
Qu'un hymen vertueux t'enchaîne à la nature;

FARHAN.

Quoi! l'hymen...

ABUFAR.

J'ai vieilli, je sais ce que je veux :
Ton âge est imprudent, terrible, impétueux :
J'ai connu ses périls. Ce nœud si nécessaire,
Si pur, si doux, l'hymen pourrait-il te déplaire?
Regarde autour de nous. Ah! lorsqu'en ces déserts
Nos sables agités ont obscurci les airs;
Quand le soleil pâlit, quand les vents homicides
Élèvent jusqu'au ciel des montagnes arides,
Et font voler au loin ces nuages brûlants
Sur les pas égarés des voyageurs tremblants,
Le chameau mieux instruit, courbé sous la tempête,
Dans le sable du moins ensevelit sa tête;
Sans braver le péril, sage et fermant les yeux,
Il trompe par instinct ces vents contagieux.
Trompe aussi ta jeunesse et son intempérie;
Trompe aussi par raison tes sens et leur furie.
N'attends pas, dans ton cœur de mollesse abattu,
Que l'air brûlant du vice ait séché la vertu.
Ah! tremble d'outrager l'implacable nature;
On ne la vit jamais pardonner son injure.
L'hymen, l'hymen peut seul, en engageant ta foi,
T'arracher aux dangers dont je frémis pour toi.
Choisis dans nos tribus une épouse fidèle
Qui fixe ton bonheur et tes vœux auprès d'elle.
Que je puisse jouir de ta félicité,
T'embrasser, me revoir dans ta postérité!
Crois-moi, suis mes conseils. Va, je suis sans colère:
Rends-moi mon fils, Farhan; je t'ai rendu ton père.

FARHAN.

Non, vers l'hymen, jamais rien ne peut m'entraîner;
Rien ne peut m'y contraindre ou m'y déterminer.
Je ne saurais souffrir un lien si funeste.
L'amour, je le combats; l'hymen, je le déteste.
Je soutiendrai mes droits.

ABUFAR.

Tes droits! Et la vertu?

FARHAN.

Je suis, je mourrai libre.

ABUFAR.

Eh! malheureux, l'es-tu?

FARHAN.

Je crois l'être du moins.

ABUFAR.

Ce n'est qu'au vrai courage
A porter du devoir l'honorable esclavage.

FARHAN.

La liberté toujours m'offrira des appas.

ABUFAR.

Où la vertu n'est point, la liberté n'est pas.
Ne te souvient-il plus que quitter sa patrie
Est pour tous nos enfants un crime en Arabie?
La malédiction des pères furieux
S'attache sur leurs pas avec celle des cieux.
Irions-nous oublier aux rives étrangères
La pudeur, le travail, les vertus de nos pères,
Pour rapporter chez nous les vices corrupteurs
De cent peuples nourris dans le mépris des mœurs?
Et voilà tes forfaits. Rebelle à la nature,
Rebelle à ton pays, barbare, ingrat, parjure...

FARHAN.

Barbare! ingrat!

ABUFAR.

Tu l'es. Par les mœurs consacrés,
Ces murs n'avaient point vu d'enfants dénaturés;
Le ciel jusqu'à ce jour n'en avait point fait naître :
Un seul, un seul parut; et mon fils devait l'être!

FARHAN.

Savez-vous, savez-vous pourquoi je vous ai fui?
Je vous quittais alors, je vous quitte aujourd'hui :
Un ascendant fatal, terrible, que j'abhorre,
M'a ramené vers vous, et m'en éloigne encore.
Adieu.

ABUFAR.

Tu resteras.

FARHAN.

Non.

ABUFAR.

Je t'en fais la loi.

FARHAN.

Non.

ABUFAR.

J'aurai les moyens de m'assurer de toi.

FARHAN.

C'est la fuite, la fuite, ou la mort que j'espère.
Adieu.

(*Il va pour s'échapper.*)

ABUFAR, *courant à lui, le saisissant et le serrant sur son sein.*

Tu resteras dans les bras de ton père;
Oui, dans mes bras, cruel! tu n'en sortiras plus :
Tu ferais, pour me fuir, des efforts superflus.

FARHAN, *étonné, hors de lui.*

Qui me retient?

ABUFAR.

C'est moi. Ta résistance est vaine;
Mon cœur presse ton cœur, mes bras forment ta chaîne,
Voilà le seul lien qui t'arrête avec nous.
Veux-tu partir, Farhan?

FARHAN.

Je mourrai près de vous.

ABUFAR.

Va, tout est oublié. Séchons tous deux nos larmes.
Si le joug de l'hymen a pour toi peu de charmes,

Diffère, j'y consens, mon fils, à t'en charger ;
Peut-être ce dégoût n'est-il que passager ;
Mais calme auprès de moi cette fougue orageuse
D'une âme trop ardente et trop impétueuse.
Reste avec Ténaïm, près de moi, de tes sœurs,
Qui t'ont, même en ce jour, servi de défenseurs.
Nous perdons Pharasmin : tu l'estimes, je l'aime ;
Je viens de l'affranchir, de le rendre à lui-même ;
Mais c'est avec douleur que je le vois partir,
Et parmi nous peut-être on peut le retenir.

FARHAN.

Comment? sous quel prétexte?

ABUFAR.

A lui, par l'hyménée,
Si l'une de tes sœurs joignait sa destinée?

FARHAN.

Laquelle?

ABUFAR.

Saléma.

FARHAN.

Saléma! vous comptez
Qu'à cet hymen déjà ses désirs sont portés?

ABUFAR.

Et quel serait l'obstacle à ce nœud que j'espère?
Son âme est libre encore, et Pharasmin peut plaire :
Leur âge les rapproche ; une douce langueur
De Saléma d'avance a préparé le cœur
A ce charme si pur, à ce bonheur suprême,
Que doit l'épouse aimée au tendre époux qu'elle aime.
Unissons-nous tous deux pour la persuader.
Toi, qui veux son bonheur, tu dois me seconder.
Vante-lui Pharasmin, ses vertus, sa jeunesse ;
Dis-lui que cet hymen, consolant ma vieillesse...
Mais j'observe en tes yeux des marques de douleurs :
Tu gémis, je le vois, d'avoir causé mes pleurs :
La source en est tarie. En quittant la lumière,
A tes deux sœurs dans toi je laisse un second père :
C'est mon plus doux espoir, c'est mon dernier plaisir ;
Et tu m'ouvres des bras où je pourrai mourir.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FARHAN.

Saléma va venir. Farhan, que vas-tu faire?
Pourras-tu t'acquitter des ordres de ton père?
Quoi! c'est l'hymen, l'hymen qu'il lui faut proposer!
Et c'est moi, Saléma, qui dois t'y disposer!
Que viens-je ici chercher? Quelle est mon espérance?
Qu'ont de commun entre eux le crime et l'innocence?
Serait-il un instinct dont l'horrible pouvoir
Formât l'attrait du crime et l'ennui du devoir?
Quoi! je brûle! et pour qui? pour ma sœur, oui, pour elle!
Je cache, en l'abhorrant, ma flamme criminelle...
Quel est donc, Saléma, ce chagrin si profond
Qui trouble ton esprit, l'accable, le confond?
Mais si le long ennui que ton front fait paraître
Était né de l'amour... Il le cache peut-être.
Qui sait si sa langueur... Non, non, ce Pharasmin
De la Perse jamais ne prendra le chemin.
N'ai-je pas observé ses yeux pleins de tendresse
Dans ceux de Saléma confondre leur tristesse,
La rechercher, la suivre, à regret la quitter?
Saléma le retient, je n'en saurais douter.
J'ai vu dans ses regards, dans son âme inquiète,
Les signes trop certains d'une flamme secrète.
Se pourrait-il!.. O ciel! je sens que mon courroux...
Est-ce à toi, malheureux! à toi d'être jaloux?
Je ne m'étonne plus si le ciel me déteste,
Si mon père a frémi de mon aspect funeste.
Ciel! venge la nature : arrache-moi le jour
Avant que je déclare un si coupable amour.
Que je crains le moment de nous trouver ensemble!

SCÈNE II.

FARHAN, SALÉMA.

FARHAN, *à part.*

La voilà : je frémis.

SALÉMA, *à part.*

Je l'aperçois : je tremble.
Ciel! sous tes feux vengeurs que j'expire soudain,
Plutôt qu'un tel secret s'échappe de mon sein!

FARHAN.

Je vous vois donc... je puis.

SALÉMA.

Farhan, c'est vous, mon frère...
Hé bien... vous l'avez vu?

FARHAN.

Qui donc, ma sœur?

SALÉMA.

Mon père...
Hélas! avez-vous pu soutenir son courroux?

FARHAN.

Ma sœur, je l'ai fléchi.

SALÉMA.

J'avais tremblé pour vous.
Des pères irrités la menace est terrible ;
Mais leur cœur, grâce au ciel, n'est jamais inflexible.
Quels que soient leurs enfants, leur colère envers eux
Est souvent la douleur de les voir malheureux.

FARHAN.

De quel mortel, ma sœur, le ciel nous a fait naître!
C'est la vertu, je crois, qui vient de m'apparaître.
Quels traits et quels discours! Mais comment l'imiter?

SALÉMA.

Ah! vous ne voudrez plus, mon frère, le quitter.
Quand vous êtes parti pour ces lointains rivages,
Votre esprit de nos traits emporta les images :
Ces souvenirs pourtant, avec tous leurs appas,
N'ont pas toujours, mon frère, accompagné vos pas.
Mais nous, dans ces déserts, au calme, à la constance,
Au doux recueillement instruits dès notre enfance,
Dans nos cœurs, avec soin, nous gardons imprimés
Les premiers sentiments qui les ont animés.
Leur tendre affection ne meurt point par l'absence;
Elle vit de regrets, de douleur, de silence.
Ils ne vous ont point dit, ces rivages jaloux,
Que nos cœurs vous suivaient, qu'ils volaient près de [vous.
Eh! comment de si loin concevoir nos alarmes,
Entendre nos soupirs, se figurer nos larmes?
Vous n'avez pas songé, mon frère, à nos douleurs.

FARHAN.

Hélas! peut-être alors versais-je aussi des pleurs.

SALÉMA.

Tu vois sur ce sommet ces deux palmiers fidèles
Qui confondent entre eux leurs ombres fraternelles.

FARHAN.

Hé bien?

SALÉMA.

C'est à leurs pieds, le jour, le triste jour
Où pour d'autres climats tu quittas ce séjour,
C'est à leurs pieds, Farhan, qu'immobile, interdite,
De mes regards au loin j'accompagnai ta fuite.
Au bout de l'horizon mes désirs et mes yeux
Reculaient, pour te suivre, et la terre et les cieux;
Je volais sur tes pas aux portes de l'aurore.
Je ne te voyais plus, je regardais encore.
Quel fut mon désespoir, quand mon œil égaré
N'apercevant plus rien...

FARHAN.

Qu'as-tu fait?

SALÉMA.

J'ai pleuré.

FARHAN.

Est-il vrai, Saléma? Tu répandis des larmes?
Des pleurs pour moi versés ont pu ternir tes charmes?
Hélas! qu'en cet instant n'étais-je auprès de toi!

SALÉMA.

Hélas! qu'en cet instant vous étiez loin de moi!

FARHAN.

Je te vois donc enfin! Mais que ton front paisible
Nous cache un cœur ardent, pur, fidèle, sensible,
Capable du plus doux, du plus tendre retour!
Quel bonheur l'attendait s'il eût connu l'amour!
Mais dis : dans nos tribus tes yeux ont pu, sans crime,
Distinguer quelque objet digne de ton estime,
Quelque fils de nos chefs...

SALÉMA.

Aucun.

FARHAN.

Quelque étranger...
Soit Mède, soit Persan...

SALÉMA.

Aucun.

FARHAN.

Pour t'engager
Sous les lois de l'hymen, si les vœux de mon père
M'avaient prescrit...

SALÉMA.

Grand Dieu! N'achève pas, mon frère.

FARHAN.

(à part.) *(haut.)*
Je respire, ô bonheur! Jamais donc, je le voi,
Les flambeaux de l'hymen ne brilleront pour toi?

SALÉMA.

Jamais. Mais vous, Farhan, dans votre longue absence,
(Si pourtant j'ose entrer dans cette confidence)
Vous n'avez pas senti votre cœur arrêté
Par un charme plus doux que votre liberté?

FARHAN.

J'en atteste ce jour, qui pour moi luit encore,
Qu'à l'instant sous tes yeux, le trépas me dévore,
Si l'amour ou l'hymen, quels que soient ses attraits,
Par le moindre serment peut m'enchaîner jamais!

SALÉMA.

Mon frère, je vous crois... D'où naissent tes alarmes?
Pourquoi fixer sur moi tes yeux remplis de larmes?

FARHAN.

Ah, Saléma!

SALÉMA.

Farhan!

FARHAN; *il la serre sur son sein.*

Viens dans mes bras, je meurs.
Comme ton cœur gémit!

SALÉMA.

Il s'est rempli de pleurs;
Je crains de le presser.

FARHAN.

Ma sœur!

SALÉMA.

Que veux-tu dire?
Ah! parle.

FARHAN.

Écoute.

SALÉMA.

Hé bien?

FARHAN.

Je me tais, et j'expire.

SALÉMA.

Ah! quels que soient tes maux, c'est trop être abattu.
Du courageux Farhan où donc est la vertu?
Que ta sœur te console. Eh ! quels noms sur la terre
Sont plus doux que ces noms et de sœur et de frère?
Qui nous empêchera, dans nos tendres discours,
D'épancher nos douleurs, de nous voir tous les jours?
La nuit de tes chagrins deviendra moins profonde;
Heureux dans ces déserts, oubliés, loin du monde,
Nous dirons : « Pour s'aimer, le ciel y renferma
« Saléma pour Farhan, Farhan pour Saléma. »
Allons, n'attendons pas qu'une langueur obscure
De nos cœurs accablés ait éteint la nature...

FARHAN.

Hé bien! j'en vais sentir le charme et la douceur.
Je cède à Saléma, j'obéis à ma sœur.
C'est ma sœur qui le veut, c'est l'amour qui me guide,
L'amour, le tendre amour que j'ai... pour Odéide,
Pour mon père, pour toi, pour Ténaïm. Je sens
Que déjà ce bonheur a ravi tous mes sens...

SALÉMA.

Et moi, je goûterai sous les yeux de mon père
Ce plaisir si touchant de consoler un frère.

FARHAN.

Je vois mon père, ô ciel! Sortons de ce côté.
(*à part, avec joie.*)
Allons, je n'ai rien dit.

SALÉMA, *à part, avec joie.*

Mon secret m'est resté.

SCÈNE III.

SALÉMA, ABUFAR; UN ARABE.

ABUFAR.

Farhan t'a-t-il parlé?

SALÉMA.

De quoi?

ABUFAR.

De mon envie
De fixer Pharasmin au sein de ma patrie,
Et d'obtenir de lui, par un hymen heureux,
Les soins d'un ami tendre et d'un fils généreux.

SALÉMA.

Il ne m'en a rien dit. Mais ce projet d'un père
N'a rien pour vos enfants qui puisse leur déplaire.
Le bonheur qu'en ces lieux nous goûtons près de vous
Va s'augmenter encor par des liens si doux.
Puisque pour Pharasmin votre choix se décide,
Vous comblerez ses vœux, car il aime Odéide.

ABUFAR, *avec étonnement.*

Il aime Odéide!

SALÉMA.

Oui.

ABUFAR.

Quel bonheur!

SALÉMA.

Je le croi.
Je vis près de ma sœur : sans lui manquer de foi,
Je puis vous assurer que son penchant d'avance
Prêtera quelque charme à son obéissance.
Cet hymen peut ainsi s'accomplir dans ce jour.

ABUFAR.

Et le ciel par mes mains bénira leur amour.
Que l'on cherche mon fils, Pharasmin, Odéide.
(*L'Arabe sort.*)
Oh! du ciel à mes vœux si la bonté préside,
Je vais donc, au déclin de mes jours pâlissans,
Du bonheur de ma race entourer mes vieux ans!

SCÈNE IV.

SALÉMA, ABUFAR, TÉNAIM, ODÉIDE, PHARASMIN, FARHAN.

ABUFAR, *à Pharasmin.*

Tu ne l'ignores pas, je t'estime, je t'aime,
Et tu peux désormais disposer de toi-même.
De vivre auprès de moi ton cœur est-il jaloux?
Réponds; veux-tu partir ou rester près de nous?
Tu n'as qu'à dire un mot.

PHARASMIN.

Je reste.
(*Il tend la main à Abufar, et Abufar la lui touche.*)

FARHAN.

Ciel! qu'entends-je!
D'où peut naître pour lui cette faveur étrange?
Un Persan! un Persan!

ABUFAR.

N'a-t-il pas adopté
Nos climats, et nos mœurs, et notre liberté?

FARHAN.

Qui? lui!

PHARASMIN.

J'eus le besoin d'avoir une patrie;
Tu la reçus du ciel, je me la suis choisie.

ABUFAR.

Sur lui lorsque tantôt je t'ai dit mes desseins,
Tu n'as pas témoigné ces injustes dédains.

FARHAN.

Hé bien! je dévorais une haine funeste.
Malheur à l'ennemi que ma rage déteste!

ABUFAR.

Songe que dès l'instant qu'il a touché ma main
Il est pour nous un frère, et non plus Pharasmin.

FARHAN.

Il ne vous reste plus qu'à l'accepter pour gendre.

ABUFAR.

S'il désirait ce nom; s'il cherchait à me rendre

Le respect et les soins d'un fils respectueux ;
Si, brûlant en secret d'un amour vertueux...

FARHAN.

Je ne souffrirai point qu'un étranger s'allie
A ce sang généreux qui m'a donné la vie,
A ce sang de ma race, à ce sang de ma sœur,
Ce sang qui la fit naître et qui coule en son cœur.
J'ai droit de soutenir l'honneur de ma famille.
D'Abufar, en un mot, tu n'auras point la fille.

ABUFAR.

De quel front sous tes lois me croyant enchaîner...

FARHAN.

Avant de l'obtenir, il doit m'exterminer.

ABUFAR.

Moi seul je peux ici disposer de ma fille;
Moi seul je parle en maître au sein de ma famille.
(*à Pharasmin.*)
Ton secret m'est connu : je te donne en ce jour,
Avec le nom de fils, l'objet de ton amour.

FARHAN, *tirant son sabre.*

Ah! plutôt dans son sang que ce fer se rougisse !

ABUFAR.

Arrête, malheureux !

FARHAN.

Qu'il meure, qu'il périsse !
Défends, défends tes jours.

PHARASMIN, *tirant son épée.*

Hé bien ! dans mon courroux...
(*il remet son épée à Abufar.*)
C'est le sang d'Abufar que je respecte en vous.

FARHAN.

Va, de ce vain respect ma fureur te dégage.
Quoi ! je verrais ma sœur en proie à cet outrage !
Ne crois pas m'échapper par ce lâche détour.
Viens mourir de ma main, ou m'arracher le jour.
O mes sœurs !.. Odéide, ayez pitié d'un frère;
Point d'hymen, ou mon sang... Mais que dis-je? ô mon père !
Me taire, m'abhorrer, vous fuir, voilà mon sort ;
Voilà mon seul espoir ; je vais chercher la mort.

SCÈNE V.

SALÉMA, ABUFAR, TÉNAIM, ODÉIDE, PHARASMIN, FARHAN, SOBED, KÉBIR ; PLUSIEURS JEUNES ARABES *attachés à la famille d'Abufar, qui le suivent.*

ABUFAR, *à Sobed et Kébir, et aux jeunes Arabes de leur suite.*

Sobed, Kébir, amis, qu'une garde sévère
M'assure de Farhan. Allez, servez un père.
(*à part.*)
Quels soupçons ! Ah ! d'horreur mes sens sont pénétrés !

(*Sobed et Kébir, et les jeunes Arabes emmènent Farhan.*)

Se peut-il...
(*à ses filles et à sa sœur.*)
Laissez-moi ; Pharasmin, demeurez.

SCÈNE VI.

ABUFAR, PHARASMIN.

ABUFAR.

As-tu vu, mon ami, son crime et mon outrage,
L'excès, l'horrible excès de son aveugle rage !

PHARASMIN.

Cet excès dans Farhan ne m'a point étonné.
Sa haine est un malheur qui m'était destiné.
J'en ai vu dès longtemps les signes manifestes ;
Elle éclatait partout, dans ses yeux, dans ses gestes ;
Elle a dû s'exhaler par un transport soudain,
Surtout quand vos bontés honoraient Pharasmin.

ABUFAR.

Mais pourquoi ce transport a-t-il saisi son âme,
Lorsqu'accueillant tes feux, lorsqu'approuvant ta flamme,
De l'une de ses sœurs je t'ai promis la foi?

PHARASMIN.

C'est un Persan captif qu'il voit toujours en moi.
Arabe du désert, libre et fier de sa race,
Aspirer à sa sœur lui paraît une audace.
Il pense que sa sœur ne se peut allier
Qu'avec l'Arabe seul dans l'univers entier :
Né superbe et bouillant...

ABUFAR.

Toujours, quand je l'accuse,
Ta générosité me présente une excuse.
Cependant je suis père, et je dois le premier
Chercher à le défendre, à le justifier.
Mais j'interprète mal cette horrible furie.
Je crois...

PHARASMIN.

Que pensez-vous ?

ABUFAR.

O crime ! ô flamme impie !
Tout s'explique à mes yeux ; voilà, voilà pourquoi
Ce monstre si longtemps s'est éloigné de moi.
J'ai découvert enfin le secret du perfide.
L'exécrable Farhan brûle pour Odéide.

PHARASMIN.

Odéide !

ABUFAR.

Oui, lui-même ; oui, son infâme ardeur
Dans son éclat naissant dévorait la pudeur.
Je l'ai vu, je l'ai vu d'une main frémissante
Presser entre ses bras une sœur innocente :
Il ne saurait souffrir que, t'assurant sa foi,

Je prépare un hymen entre Odéide et toi.
Il nourrit, il nourrit cette ardeur criminelle,
Ce détestable feu qui l'embrasa pour elle.
Je sens frémir mon cœur, se troubler ma raison.
L'inceste...

PHARASMIN.

Hé bien! l'inceste...

ABUFAR.

Il est dans ma maison.
Crois-moi, jeune Persan, cherche une autre famille,
Un père plus heureux qui te donne sa fille.

PHARASMIN.

Je perdrais Odéide, Odéide! et pourquoi?

ABUFAR.

Ma race maintenant n'est plus digne de toi.

PHARASMIN.

Je pourrais vous quitter!

ABUFAR.

Telle est mon infortune,
O douleur! ô regret! ô vieillesse importune!
Au lieu d'un fils soumis, et tendre, et vertueux,
J'ai donc fait naître un monstre, un vil incestueux!
Et son opprobre, ô ciel! deviendrait mon partage!
Je m'instruirais si tard à dévorer l'outrage!
Nos antiques tribus verraient dorénavant
Abufar avili dans Abufar vivant;
Et ces cheveux sans tache aux yeux de ma patrie
Se montrer sur ma tête avec ignominie!
Malheureux, dont le crime a produit mon affront,
Quand tu ne rougis plus, viens voir rougir mon front!

PHARASMIN.

Juste ciel! vous pleurez!

ABUFAR.

Où vois-tu donc mes larmes?
Mon courroux contre lui va me donner des armes.
Oui, je jure, soleil, par ton sacré flambeau,
Témoin dans nos climats de ce forfait nouveau;
Je jure que mon bras, que ma juste furie
Vengeant le ciel, les mœurs, ma race, ma patrie,
Pour épurer les airs, et cet éclat du jour
Qu'un monstre a trop souillé par son profane amour,
Dans les flots de son sang, l'horreur de la nature,
Étoufferont ses feux, laveront mon injure,
Et priveront bientôt de ton aspect sacré
Le fils, l'indigne fils qui m'a déshonoré!

PHARASMIN.

Je tombe à vos genoux.

ABUFAR.

Voudrais-tu le défendre?

PHARASMIN.

Ne précipitez rien; daignez au moins m'entendre.
Vous vous repentiriez bientôt de son trépas.

ABUFAR.

Un monstre! un criminel!

PHARASMIN.

Non, non, il ne l'est pas.
Croyez-moi, j'en réponds. J'ose excuser sa flamme,
L'amour innocemment est entré dans son âme.
Comment fuir, en effet, vers le piége entraîné,
Le plus doux des périls qu'on n'a point soupçonné?
Nourri près d'Odéide, il aura sans alarmes,
Laissé son jeune cœur se tourner vers ses charmes;
Il aura cru la voir, sensible impunément,
Avec les yeux d'un frère, et non pas d'un amant.
Il n'aura pas prévu qu'une amitié si pure
Lui cachait un penchant proscrit par la nature;
Qu'il connaîtrait un jour, mais trop tard éclairé,
De quel poison fatal il s'était enivré.
Oui, souvent ces déserts, dans leur vaste silence,
Auront de ses remords reçu la confidence.
Son amour vit encor dans son cœur combattu;
Mais il gémit du moins dompté par la vertu.
Moi, plus heureux que lui, plein d'une douce attente,
Je n'ai point rencontré ma sœur dans une amante;
Et le destin pour moi, dans ce nouveau séjour,
N'avait point séparé l'innocence et l'amour,
Plaignez, plaignez plutôt sa flamme involontaire,
Les efforts qu'il a faits, les efforts qu'il doit faire.
L'amour le poursuivait; il l'a craint, il l'a fui.
Le bonheur est pour moi, mais la gloire est pour lui.

ABUFAR.

Non, tu ne vaincras point le courroux qui m'anime.
J'ai lu dans tous ses traits la preuve de son crime;
Vois comme dans ton sang il voulait se plonger!
Il bravait mon pouvoir, il m'osait outrager;
Il suspend ton hymen, ton bonheur qu'il abhorre.

PHARASMIN.

Je l'attendis longtemps, je veux l'attendre encore.
J'étais, je suis encore heureux de vous servir,
Et d'aimer Odéide, et de vous obéir.
Pour murmurer jamais ma tendresse est trop forte.
Je reprendrai mes fers, dix ans, vingt ans, n'importe;
L'amour embellit tout, le présent, l'avenir.
L'on possède déjà ce qu'on croit obtenir.
Mais rendez-nous Farhan; oui, bientôt, je l'espère,
Son respect, ses remords vont désarmer son père.
Des cœurs tels que le sien les combats sont affreux;
Mais leurs efforts sont grands, sont prompts, sont généreux.
Farhan est votre fils: non, jamais, quoi qu'il fasse,
Il ne démentira son sang ni votre race:
Non, je ne croirai point que le ciel en courroux
Laisse flétrir un sang transmis pur jusqu'à vous.
Vous l'avez dit cent fois à moi-même, à vos filles:
Les bonnes actions protégent les familles.
Dans des besoins cruels, et pauvre, et généreux,
Vous réserviez toujours la part du malheureux.
Le bien qu'on croit caché sort de la nuit obscure,
Et le ciel tôt ou tard le paie avec usure.

ABUFAR.
Tu connais mal mon fils.

PHARASMIN.
Vous l'accusez en vain.
Le repentir, le calme est déjà dans son sein :
Farhan n'est point coupable, inhumain, ni perfide.

ABUFAR.
Tu le crois, Pharasmin?

PHARASMIN.
Entendez Odéide;
Entendez Ténaïm. Venez, je suis vos pas.
Vous lui rendrez son père, ou je meurs dans vos bras.
(Ils sortent ensemble.)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABUFAR, TÉNAIM.

ABUFAR.
J'ai suivi vos conseils; il fallait vous complaire :
Ils sont libres tous deux. Mais d'un fils téméraire
Répondez-vous, ma sœur?

TÉNAIM.
Votre fils arrêté
Aurait perdu la vie avec la liberté.
Terrible, et l'œil farouche, en sa fureur extrême
J'ai tremblé que sa main n'attentât sur lui-même.
Mais de sa garde à peine il s'est vu délivré,
Que sans bruit sous sa tente il est soudain rentré.
Dans ses sombres regards, surtout dans son silence,
De ses sourdes douleurs j'ai vu la violence.
De son calme orageux rien ne peut le tirer,
Et même sa raison m'a paru s'altérer.

ABUFAR.
Et quels témoins plus sûrs demandez-vous encore
De l'exécrable feu dont l'horreur le dévore?
C'est ainsi que le crime, à lui-même odieux,
Jusque dans son repos se trahit à nos yeux.

TÉNAIM.
Non, mon frère, jamais Farhan n'a dans son âme
Senti pour Odéide une coupable flamme.
Elle le justifie; et si de Pharasmin
Pour sa sœur il rejette et l'amour et la main,
Ce n'est point qu'à nos vœux sa passion s'oppose :
C'est la haine, l'orgueil qui seul en est la cause.
Oui, l'orgueil seul, mon frère, a produit sa fureur.
La raison et le temps détruiront son erreur.
Odéide vous peut prouver son innocence.

ABUFAR.
Je veux que Pharasmin lui parle en ma présence.
Oh! si j'ai, dans leurs mœurs imitant mes aïeux,
Peut-être mérité quelque grâce à tes yeux,
O ciel! fais qu'il soit pur d'un amour que j'abhorre!
Rends-moi le doux plaisir de l'estimer encore!
Que je puisse bientôt, le serrant sur mon cœur,
Par des pleurs d'allégresse abjurer ma fureur!
(Il sort.)

SCÈNE II.

TÉNAIM.

Oui, bientôt Odéide, en défendant son frère,
Saura le disculper dans l'esprit de son père :
Il verra son erreur.

SCÈNE III.

TÉNAIM, PHARASMIN.

TÉNAIM.
C'est vous, cher Pharasmin?
Ah! rendez grâce au ciel qui vous a fait humain!
Votre amour fut constant, pur, patient, timide :
L'amour va tout payer par l'hymen d'Odéide.
Farhan s'est apaisé. Puisse enfin son courroux
Ne pas jeter encor la terreur parmi nous!
(Elle sort.)

SCÈNE IV.

PHARASMIN.

Oui, Farhan nourrissait une haine cachée,
Sur moi depuis longtemps en secret attachée;
Mais je n'ai pas prévu qu'un jour, dans sa fureur,
Il dût en s'oubliant me marquer tant d'horreur.
Hé quoi! ce n'est donc pas Saléma qui l'enflamme?
Odéide est l'objet qui captive son âme!
Je m'étais donc mépris! C'est dans Farhan, ô cieux!
Que vous deviez m'offrir un rival odieux!
Je ne m'étonne plus de sa rage homicide :
Je conçois cependant ses feux pour Odéide.
Plein d'un amour fatal, longtemps dissimulé,
Pour sa sœur quelquefois plus d'un frère a brûlé.
Farhan, qu'à tous les deux ton ardeur est contraire!
Pourquoi ne puis-je pas te chérir comme un frère?
Tu me hais; je te plains. Hélas! dans ma pitié,
Je fais du moins pour toi les vœux de l'amitié.

SCÈNE V.

PHARASMIN, FARHAN.

FARHAN, *avec un grand calme.*
Ah! c'est toi, Pharasmin! Mon père sans alarmes
Avec la liberté m'a fait rendre mes armes.

Plus calme maintenant, je confesse entre nous
Que tantôt j'ai trop cru mon aveugle courroux.
Hélas! pour mon malheur le ciel me fit extrême;
Il est de ces moments où l'on n'est plus soi-même :
Devant mes propres yeux je suis humilié.
J'eus tort : pardonne-moi.

PHARASMIN.

Va, tout est oublié.
Ta main, Farhan!

FARHAN.

Ami, ta flamme est légitime.
Ma sœur peut te chérir, tu peux l'aimer sans crime;
Et mon père, crois-moi, s'il écoute mes vœux,
Ne retardera pas le bonheur de vos feux.

PHARASMIN.

Pour son gendre Abufar voudra me reconnaître!

FARHAN.

Tu deviendras son fils... son fils... le seul peut-être...
Adieu, cher Pharasmin.

PHARASMIN.

Où vas-tu donc, Farhan?

FARHAN.

Retrouver près d'ici mon coursier qui m'attend,
Cet ami généreux qui va, loin de ta vue,
Prêter tous ses secours à ma fuite imprévue,
Sans appareil, sans bruit, plus prompt que les éclairs,
M'emporter pour jamais au fond de nos déserts!
Il est certains moments à saisir dans la vie.
A mes vœux pour jamais je sais qu'elle est ravie,
Je ne la verrai plus. Oh! non; jamais ces lieux
Ne m'offriront sa grâce, et ses traits, et ses yeux;
Non, jamais : c'en est fait.

PHARASMIN, *à part.*

Dieu! quelle horrible flamme!
Quoi! sa sœur!

FARHAN.

Que dis-tu?

PHARASMIN.

Le trouble est dans ton âme.
Tu parais méditer quelque projet affreux?

FARHAN.

Je n'ai plus qu'un moment pour être vertueux.
Ce coursier... il est prêt... ma sœur... Tous deux peut-être
Dans un instant... un seul, nous pouvons disparaître.

PHARASMIN.

Avec qui? Quelle horreur!

FARHAN, *égaré, à part.*

Oh! non; je n'ai rien dit.
Une idée a pourtant occupé mon esprit.
(*haut.*)
Dis-moi donc.. que voulais-je? Ah! dans mon trouble extrême,
Je veux... je crains... j'ai froid.

PHARASMIN.

Rentre, hélas! dans toi-même.

FARHAN.

Je me sens affaissé. N'es-tu pas averti
D'un changement dans l'air?

PHARASMIN.

Non.

FARHAN.

Tu n'as pas senti
De ces vents du désert la dévorante haleine?
Mon ami, mon cœur souffre, et je respire à peine.
(*très-vivement, après un silence.*)
Je veux la voir.

PHARASMIN.

(*à part, avec douleur.*)
Qui donc? C'est Odéide : ô cieux!
(*haut.*)
Qui donc?

FARHAN.

Je veux la voir, et mourir à ses yeux.

PHARASMIN.

Tu ne la verras pas.

FARHAN.

Quelle âme assez hardie
Pourrait m'en empêcher?

PHARASMIN.

Moi, moi.

FARHAN.

Je t'en défie...
Mon bras...

PHARASMIN, *l'arrêtant sans violence et avec amitié.*

Ton bras, Farhan, ne peut rien contre moi.

FARHAN.

Est-il possible? ô ciel! il s'est levé sur toi!

PHARASMIN.

Farhan, dans ton état, quand mon ami m'offense,
Je crois qu'il est absent, et n'en prends point vengeance.

FARHAN.

Tu ne méprises pas un si lâche ennemi?

PHARASMIN.

J'embrasse, en le plaignant, mon frère et mon ami.
Allons, reprends tes sens; sois homme, allons.

FARHAN.

Écoute :
Mon amour me consume; il est affreux, sans doute.
Je l'étouffe, il renaît : il cède, il est vainqueur.
Quels feux! Ah! Pharasmin! mets ta main sur mon cœur.
La pointe du rocher que le soleil dévore
De ce cœur embrasé n'approche point encore.
Ah! Saléma!

PHARASMIN, *à part, avec joie et surprise.*

C'est elle!

FARHAN.

Ah! mon ami, je meurs!
Je ne la verrai plus. Tu vois mes feux, mes pleurs,
Mon trouble, mon tourment. Mais malgré leur atteinte

Ma raison, grâce au ciel, ne s'est jamais éteinte.
Oui, je peux l'attester; oui, jusques à ce jour,
J'ai haï, détesté mon exécrable amour.
Le ciel, le ciel m'entend; je ne suis point coupable :
Non, je ne le suis point. Ce juge redoutable,
Ce rempart si sacré, je ne l'ai point franchi.
Ma volonté du moins n'a pas encor fléchi.
Mais, hélas! ma vertu peut bientôt disparaître;
Il ne faut qu'un instant, un seul instant peut-être.
Je te conjure, ami...

PHARASMIN.

Parle, parle : de quoi?

FARHAN.

D'être homme, d'être humain, de t'emparer de moi,
De ne point me quitter: je suis près de l'abîme.
Si j'allais l'enlever, me souiller par un crime!
Mon ami, tu m'entends? Tiens, brave ma fureur,
Accable-moi de fers, ou me perce le cœur;
Poignarde-moi plutôt.

PHARASMIN.

Ciel!

FARHAN.

Mon ami, mon frère,
Ne me perds pas des yeux; sois mon guide sévère,
Mon témoin, mon garant.

PHARASMIN.

Je le suis.

FARHAN.

Entends-tu?
Te voilà maintenant chargé de ma vertu.
Je ne suis plus à moi : grâce au ciel, je respire;
Ma raison sur mes sens a repris son empire;
Et je t'assure même, en des moments si doux,
Que de toi, Pharasmin, je ne suis plus jaloux.
Puisses-tu, vers l'hymen, en entraînant son âme,
Engager Saléma de répondre à ta flamme!

PHARASMIN.

Saléma... De sa sœur je recherche la main.

FARHAN.

Quoi! sa sœur? Odéide?

PHARASMIN.

Oui, sa sœur.

FARHAN.

Pharasmin!
Tu ne me trompes pas?

PHARASMIN.

Non, non, c'est elle-même.

FARHAN, *après un long silence.*

Quelle était mon erreur!

PHARASMIN.

Depuis longtemps je l'aime.

FARHAN.

Et tu peux l'épouser : rends grâce à ton destin.
Moi, je cède à mon sort. Adieu, cher Pharasmin.
Que l'amour le plus doux, l'amour pur et timide,
Charme à jamais ton cœur et le cœur d'Odéide.
Vivez longtemps heureux dans ces déserts sacrés,
De vous-mêmes connus, et du monde ignorés!
De ton bonheur du moins j'emporterai l'image.
A ta vertu, bien tard, hélas! je rends hommage;
Mais, Pharasmin, pardonne à la fatalité
De ce cruel amour dont je fus tourmenté.
Quand je n'y serai plus, ami, sous cette tente
Prends pitié d'Abufar, de Saléma mourante.
Qu'elle ignore à jamais qu'un frère malheureux
Puisa dans ses regards ces détestables feux.
C'est l'amour qui t'a fait adopter l'Arabie.
Honore par tes mœurs ma race et ma patrie.
Et moi, loin de ces lieux, je vais dans les combats,
Non chercher des lauriers, mais chercher le trépas.
Je ne cours qu'à la mort, et non pas à la gloire.
Cher Pharasmin, adieu; ne hais pas ma mémoire.
Souviens-toi de Farhan, longtemps ton ennemi,
Mais qui connut ton âme, et qui meurt ton ami.
Je pars en l'adorant, pur et digne encor d'elle.

SCÈNE VI.

PHARASMIN, FARHAN, KÉBIR.

KÉBIR.

Pharasmin, sous sa tente Abufar vous appelle.
Il écoute Odéide, il écoute sa sœur.
Il voudrait vous parler?

PHARASMIN.

(*à part.*)
Je te suis. Quel bonheur!
(*à Farhan.*)
Je te laisse un moment. Je vais trouver ton père.
Mais je le sens, ami, ta fuite est nécessaire.
Hélas! c'est le conseil, Farhan, que je te doi.
Il le faut, je le veux : tu m'as donné sur toi
D'un garant, d'un ami le pouvoir sans mesure :
Garant, je te l'ordonne; ami, je t'en conjure.
Attends-moi. Je reviens. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

FARHAN.

Oui, je l'ai résolu.
Le devoir me l'ordonne, et le ciel l'a voulu.
Adieu, de Samaël tribu paisible et chère,
Ténaïm, Odéide... adieu, surtout, mon père!
Et toi que j'aime en sœur, que je tremble d'aimer,
Mais que d'un autre nom j'aurais voulu nommer,
Hélas! déjà privé de sa fraîcheur première,
Ton front, bientôt flétri, penchera vers la terre.
Il existera donc si loin de nos berceaux

Un intervalle immense entre nos deux tombeaux !
Allons, vainqueur d'un feu que du moins j'ai pu taire,
Souffrant, mais sans remords, j'embrasserai mon père,
Et hâtant aussitôt mon départ imprévu,
Je fuirai, mais si loin...

SCÈNE VIII.

FARHAN, SALÉMA.

SALÉMA.

Quels apprêts ! qu'ai-je vu ?
Que méditeriez-vous ? Répondez-moi, mon frère.
Vous ne nous quittez pas ? vous aimez votre père ?
Vos sœurs, votre patrie, ont quelque droit sur vous ?

FARHAN.

Je sais ce que je dois.

SALÉMA.

Hé quoi ! si loin de nous,
Farhan, mon cher Farhan, voudrais-tu vivre encore ?

FARHAN.

Ne m'interroge pas.

SALÉMA.

Où vas-tu ?

FARHAN.

Je l'ignore.

SALÉMA.

Vous allez être encor loin de nous entraîné.

FARHAN.

Mon sort en tous les lieux est d'être infortuné.
O Saléma ! ma sœur !

SALÉMA.

Que ce nom a de charmes !

FARHAN.

Non, tu ne connais pas la source de mes larmes ;
Je succombe et je meurs sous l'excès de mes maux.
Ah ! nos pasteurs errants, suivis de leurs troupeaux,
De déserts en déserts parcourent l'Arabie ;
De douleurs en douleurs je traverse la vie.

SALÉMA.

Farhan, mon cher Farhan !

FARHAN.

O que dès mon berceau
N'ai-je suivi ma mère au fond de son tombeau !
Sans doute le destin, car à tout il préside,
Appelle Pharasmin sur les pas d'Odéide ;
Et pourtant d'autres cœurs, trop faits pour se chérir,
Nés sous les mêmes cieux, n'ont jamais pu s'unir.
Oh ! si j'avais trouvé, dans l'antique Assyrie,
Dans la féconde Égypte ou la riche Médie,
Quelque objet vertueux qui me dût enflammer,
Qui fût né pour l'amour, et qui craignit d'aimer,
Qui portât dans son sein, modeste et recueillie,
Le doux, l'heureux trésor de la mélancolie,
Ce bonheur douloureux, cette tendre langueur,
L'aliment, le plaisir, et le charme du cœur ;
Oh ! comme à ses genoux, soumis, tendre et fidèle,
Heureux de ses regards, heureux d'être auprès d'elle,
Oubliant l'univers, et vivant sous sa loi...

SALÉMA.

Mon frère, existe-t-elle ?

FARHAN.

Ah, Saléma ! c'est toi.

SALÉMA.

Que me dis-tu, Farhan ?

FARHAN.

C'est toi. Connais ma flamme,
Mes ardeurs, mes tourments, les transports de mon âme.
Tu vois dans ces déserts l'image de mes feux,
Muets, brûlants, sans borne, et terribles comme eux.
De mon aspect errant j'ai fatigué l'Asie,
Et le Nil et l'Atlas, et la triple Arabie.
J'aurais voulu, courant, m'élançant loin de toi,
Sortir de cet amour qui fuyait avec moi.
Vains efforts ! j'emportais ton image et tes charmes.
J'ai retenu mes cris, j'ai dévoré mes larmes ;
Mais pourtant quelquefois, laissant couler mes pleurs,
Les échos étonnés m'ont rendu mes douleurs.
Enfin je suis venu, te cachant ton ouvrage,
Rapporter à tes pieds ma flamme et ton image.
J'ai tout fait pour me vaincre ; ici même en ce jour,
J'ai craint de t'avertir de mon fatal amour.
J'enchaînais, mais en vain, cet aveu qui te touche ;
Il sortait par mes yeux, il errait sur ma bouche.
Je souffrais, je brûlais, j'adorais tes appas.
Je te parlais d'amour, tu ne m'entendais pas.
Non, tu n'as pas su lire en mon âme éperdue...

SALÉMA.

Et toi-même, à ton tour, ne m'as pas entendue.
Quoi ! n'as-tu pas compris, dans tout notre entretien,
Tout l'excès d'un amour qui répondait au tien ?
Dans mes regards au moins n'as-tu donc pas su lire ?
Mon air, mes yeux, ma voix, tout devait t'en instruire.
Oui, sous ces deux palmiers d'où je t'ai vu partir,
J'allais chercher l'espoir de te voir revenir.
Je regardais au loin, j'interrogeais l'espace,
De tes pas vers mes pas je rappelais la trace.
Je hâtais, je pressais, j'implorais ton retour.
Je t'attendais la nuit, je t'attendais le jour.
Je te disais tout bas : « Oui, ta vie est la mienne ;
« Viens me rendre mon âme errante avec la tienne. »
Mes vœux sont exaucés ; enfin je te revoi,
Mon cher Farhan, mon frère ! O cieux ! écrasez-moi !

FARHAN.

Anéantissez-nous ! c'est ma sœur !

SALÉMA.

C'est mon frère !
O cieux ! cachez ma honte au centre de la terre !
Un moment, malgré moi, mon cœur s'est égaré.

FARHAN.
La vertu, le devoir dans le mien est rentré.

SALÉMA.
Notre crime est horrible.

FARHAN.
Il est involontaire.

SALÉMA.
Où fuir?

FARHAN.
J'entends du bruit.

SALÉMA.
On vient.

FARHAN.
Dieu! c'est mon père!

SCÈNE IX.

FARHAN, SALÉMA, ABUFAR, TÉNAIM, ODÉIDE, PHARASMIN.

ABUFAR, *à Odéide.*
Ma fille, grâce à toi je suis désabusé;
Mon malheur est fini, mon courroux apaisé.
Mais il faut avant tout que mon cœur se soulage.
Mon fils, je l'avoûrai, je t'ai fait un outrage.
Oui, j'ai cru que ton âme avait, dans sa fureur,
Conçu pour Odéide un amour plein d'horreur.
Je t'accusais à tort de cet énorme crime.
Je te rends ton bonheur, mon amour, mon estime.
Confondons nos transports et nos embrassements.

FARHAN, *interdit, et se détournant.*
Mon père...

ABUFAR.
A quel effroi sont livrés tous ses sens?
(*à Saléma.*)
Ma fille!

SALÉMA, *interdite et se détournant.*
Hé bien... Mon père.

ABUFAR.
O ciel! quel trouble extrême!
Que me faut-il penser? M'abusé-je moi-même?
(*à Saléma.*)
Ma fille, parle.

SALÉMA.
Hélas!

ABUFAR.
Vous frémissez tous deux.
Quel secret cachez-vous?

FARHAN.
Connaissez-donc nos feux.
N'estimez plus un monstre, un coupable, un perfide.
Non, je ne brûle point pour ma sœur Odéide.
Mais...

ABUFAR.
Va, ce mot suffit pour calmer mon courroux.
Nomme, nomme l'objet.

SALÉMA.
Il est à vos genoux.
Dans notre indigne sang étouffez notre flamme.

ABUFAR.
Avez-vous accueilli cette ardeur dans votre âme?

FARHAN.
Abandonnés du ciel, nous nous sommes tous deux
Avoué, dans l'instant, nos exécrables feux.

ABUFAR.
Sans craindre que le ciel, pour vous réduire en poudre...

FARHAN.
Le remords a sur nous tombé comme la foudre.

SALÉMA.
Il a mis dans mon cœur ses plus cruels tourments.

FARHAN.
Il m'accable à vos pieds.

SALÉMA, *tombant à ses pieds.*
Punissez vos enfants:
Je ne mérite plus le nom de votre fille.

ABUFAR.
Tu ne l'es pas.

FARHAN, *avec joie.*
O ciel!

SALÉMA.
Quelle est donc ma famille?

ABUFAR, *en montrant Saléma.*
Voilà, voilà l'enfant que d'une faible main
Sa mère, en expirant, a remis dans mon sein.

SALÉMA.
Quoi! je suis cet enfant? Quoi! pouvais-je le croire?
De mes propres malheurs j'ai raconté l'histoire!

ABUFAR.
Oui, mon cœur t'écoutait, palpitant de plaisir:
De mes faibles bienfaits tu me faisais jouir.
C'est moi qui t'ai cachée au sein de ma famille.
On ignora ton sort; je t'appelai ma fille.
J'entendais tous les jours par une heureuse erreur
Odéide et Farhan qui te nommaient leur sœur.
J'aurais craint à leurs yeux que tu fusses moins chère,
S'ils avaient à mon sang pu te croire étrangère.
Ce nom de mes enfants par tous les trois porté
Conserva parmi vous la sainte égalité.
Quand Dieu m'appellera, je pourrai, sans alarmes,
Vers lui lever mes yeux remplis de douces larmes,
Finir comme mon père, et dans mon dernier jour,
Ainsi qu'il m'a béni, vous bénir à mon tour.
Oui, vos pieuses mains fermeront ma paupière;
Voilà ce qu'en mourant m'avait prédit ta mère:
J'ai secouru l'enfance, et j'en reçois le prix.
(*à Farhan et à Saléma.*) (*à Saléma.*)
Vos feux sont innocents. Je te donne mon fils.

SALÉMA.
Je ne quitterai point votre heureuse famille.

ABUFAR.

Dans l'épouse d'un fils j'embrasse encor ma fille.

FARHAN.

Pour vous aimer, tous deux nous voilà dans vos bras.
Ah! quand je vous quittai, je ne vous fuyais pas!
J'obtiens donc sans remords une épouse si chère!
Elle est pour moi le prix des vertus de mon père.

PHARASMIN.

De Pharasmin aussi vous comblez tous les vœux.

ABUFAR.

Ah! ne me quittez plus, et soyez tous heureux.

ODÉIDE.

Ah, Pharasmin!

SALÉMA.

Farhan!

ABUFAR.

Vivez longtemps ensemble.
Songez que, sous sa main, c'est Dieu qui vous rassemble,
Et que de votre amour, pour l'avoir combattu,
Il fait ici pour vous le prix de la vertu;
Que c'est par le remords qu'il vous sauve du crime;
Qu'il rend vos feux plus doux, votre hymen légitime;
Que la bonté l'honore, et que, chers à ses yeux,
Les traits d'humanité sont écrits dans les cieux.

VARIANTES.

—

ACTE SECOND.

SCÈNE II.

SALÉMA, ODÉIDE.

ODÉIDE.

De quel effroi, ma sœur, votre âme s'est remplie!
O trop funeste effet de la mélancolie!
Craignez, hélas! craignez son horrible poison.

SALÉMA.

Il consume ma vie, il détruit ma raison.
Laissez-moi seule, en pleurs, errante, solitaire.

ODÉIDE.

Quoi! de ces noirs ennuis rien ne peut vous distraire?

SALÉMA.

Tout m'afflige, ma sœur, dans ce triste séjour;
Moi-même je me hais, je déteste le jour:
A quel prix, juste ciel, que peut-être j'offense,
Aux malheureux humains donnas-tu l'existence!
Que n'avons-nous tari, mourant dans nos berceaux,
La coupe inépuisable où tu cachas nos maux!
Hélas! quand nous naissons, notre âme s'en défie;
Sur ses bords, en tremblant, nous essayons la vie:
Mais ce breuvage amer, après l'avoir goûté,
Libres de notre choix, l'aurions-nous accepté?
Ah! par nos cris plaintifs, sur le sein de nos mères,
Nous avons annoncé, pressenti nos misères;
L'homme, au premier aspect des maux qu'il doit souffrir
Se rejette en arrière, et demande à mourir.

ODÉIDE.

Vous me faites trembler: que faut-il que je pense?
De ces sombres douleurs d'où naît la violence?
Vous cherchez le trépas?

SALÉMA.

Fuyons.

ODÉIDE.

Ah! je vous suis:
J'apprendrai le secret de vos cruels ennuis,
Ou tombant à vos pieds....

SALÉMA.

Tu frémiras sans doute.

ODÉIDE.

N'importe.

SALÉMA.

Tu le veux?

ODÉIDE.

Parlez.

SALÉMA.

Hé bien! écoute:
Mais ne m'interromps pas. Vois sous quelles couleurs
Les cieux, etc.

Même scène, après ce vers:

S'entr'ouvre, nous dévore, et se ferme sur nous.

Ma sœur, j'étouffe encor.

ODÉIDE.

Dieu! quelle affreuse image!
Qu'elle a dû vous frapper d'un sinistre présage!

SALÉMA.

Ma sœur, ce n'est pas tout: un autre objet d'horreur
M'agite, suit mes pas, redouble ma terreur.

ODÉIDE.

Qu'entends-je, ô ciel!

SALÉMA.

Muette, immobile, surprise,
De ma profonde erreur lorsque je fus remise,
Où croyez-vous, ma sœur, sans m'en douter, hélas!
Que mon égarement m'ait fait porter mes pas?
Ma sœur, ce n'était point dans ces champs de verdure
Que de ses dons pour nous orne encor la nature,
Parmi ces doux parfums, ces trésors enchanteurs,
Amassés par l'abeille, et conquis sur les fleurs:
C'était dans cette enceinte où des cyprès funestes
Couvrent de nos aïeux les déplorables restes;
Où, gravés sur la pierre, et semés sur nos pas,
Leurs noms offrent partout les leçons du trépas:
Parmi ces rangs de morts, ces dépôts de poussière,
Des tombeaux, des débris, les cendres de ma mère.
J'ai cru d'abord, j'ai cru que mon étrange erreur,
Par le sommeil produite, enfantait ma terreur.
Veillais-je? ô ciel! dormais-je? En ce désordre extrême,
J'ai craint de me tromper, j'ai douté de moi-même;
J'ai voulu par un cri m'en assurer soudain:

Ce cri par ma frayeur expira dans mon sein.
Je me parlais tout bas, je fixais la lumière ;
Ma main pressait ma main, mon pied pressait la terre,
Il pressait les tombeaux... Non, tout ce long tourment
N'était point né, ma sœur, d'un assoupissement :
Je veillais, je veillais ; j'ai droit de m'en répondre :
Je ne me trompe pas. Ah ! je me sens confondre.
Quel est donc ce pouvoir, cet horrible poison
Qui, lorsque le corps veille, endort notre raison ?
Quoi ! du flambeau du jour quand nous voyons la flamme,
Serait-il un sommeil qui s'attache à notre âme ?
Quel sommeil, juste Dieu ! je tremble encor d'effroi.
Eh ! qu'est-ce donc, ma sœur, qui s'est passé dans moi?
Je ne m'abuse point, j'entends ce triste augure :
Farhan, Farhan n'est plus, tout mon cœur me l'assure :
Sans doute en ce moment quelque nouveau danger,
Les piéges d'un brigand, le fer d'un étranger,
La soif dans le désert, la tempête, la guerre,
Auront tranché les jours de mon malheureux frère.

ODÉIDE.

Hélas ! vous n'aurez plus à trembler sur son sort.
On m'a dit dans l'instant...

SALÉMA.

Quoi ! ma sœur... etc.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE II.

Après ce vers :

Par un charme plus doux que votre liberté.

FARHAN.

Ma sœur, tu vois d'ici les tombeaux de nos pères,
Où tu pleuras souvent sur des cendres si chères ;
Tu vois ces froids cercueils, ce séjour du repos
Où vont de nos désirs se briser tous les flots ;
Ce port de la vertu que le malheur implore :
Qu'à l'instant sous tes yeux le trépas me dévore,
Si l'amour ou l'hymen, quels que soient ses attraits,
Par le moindre serment peut m'enchaîner jamais !

SALÉMA.

(*cachant sa joie.*) [mes
Je vous crois. Mais d'où vient que vos yeux pleins de lar-
A fixer ces tombeaux semblent trouver des charmes ?
Est-ce à vous, libre, errant, fougueux dans vos désirs,
A goûter comme moi ces funestes plaisirs ?
Cette douleur, hélas ! peut-elle être la vôtre ?

FARHAN.

Les extrêmes, ma sœur, sont bien près l'un de l'autre.

SALÉMA.

Vous allez être encor loin de nous entraîné ?

FARHAN.

Mon sort, en tous les lieux, est d'être infortuné.

SALÉMA.

Infortuné ! comment ?

FARHAN.

Crois-moi, dans leur furie,
Les cœurs les plus ardents ont leur mélancolie.
Dans un songe pénible, abusés par leurs vœux,
Ils traînent l'impuissance et l'espoir d'être heureux.
Leur obstacle au bonheur, c'est leur vertu peut-être.
Ce n'est que pour souffrir que le ciel les fit naître.
Leur sensibilité les trouble et les détruit.
Emportés par l'attrait d'un bonheur qui s'enfuit,
Ils embellissent trop une image si chère.
Ce qu'ils aiment s'échappe, ou n'est point sur la terre;
La terre sous leurs pas fait germer tous les maux.
Ah ! nos pasteurs errants, suivis de leurs troupeaux,
De déserts en déserts parcourent l'Arabie ;
De douleurs en douleurs je traverse la vie.

SALÉMA.

Farhan, mon cher Farhan !

FARHAN.

Oh ! que dès mon berceau
N'ai-je suivi ma mère au fond de son tombeau !

SALÉMA.

Comme une fleur, hélas ! je la vis disparaître.

FARHAN.

Comme une fleur, hélas ! tu vas tomber peut-être.

SALÉMA.

Tu me regretterais ? Tu m'aimes donc ?

FARHAN.

O cieux !
Si je t'aime !

SALÉMA.

Des pleurs obscurcissent tes yeux:

FARHAN.

O Saléma... ma sœur...

SALÉMA.

Que ce mot a de charmes !

FARHAN.

Non, tu ne connais pas la source de mes larmes.

SALÉMA.

Quel est donc ce secret ?

FARHAN ; *il la serre sur son sein.*

Viens dans mes bras, etc.

Même scène, après ce vers :

Saléma pour Farhan, Farhan pour Saléma.

Nous pourrons tous les deux, empressés à lui plaire,
Couvrir de nos respects la vieillesse d'un père,
Honorer Ténaïm, lui payer tout le soin
Dont longtemps sous ses yeux notre enfance eut besoin.
Allons, n'attendons pas, etc.

SCÈNE IV.

FARHAN, *après ce vers :*

Ce sang qui la fit naître et qui coule en son cœur.

Au sein de cet éclat dont ta cour est jalouse,
Que ne vas-tu, Persan, te chercher une épouse ?
Qui donc t'arrête ici ? Sujet et courtisan,
Cours aux pieds d'un despote incliner ton turban.
J'ai droit de soutenir, etc.

Même scène, FARHAN, *après ce vers :*

Avant de l'obtenir, il doit m'exterminer.

Nous n'avons plus tous deux qu'un seul mot à nous dire;

L'un de nous doit mourir pour que l'autre respire.
Il faut que de ta main tu me perces le flanc,
Ou bien que de ce fer altéré de ton sang...

PHARASMIN.

Je n'ai point soif du tien, mais je sais me défendre :
Pour toi l'humanité se fait encore entendre.
Oui, j'aime ; oui, mon amour me retient en ces lieux.
J'espère...

FARHAN.

Non, jamais...

ABUFAR.

Moi seul, audacieux ;
Moi seul, etc.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE V.

FARHAN, *après ce vers :*

M'emporter pour jamais au fond de nos déserts.

Cet ami si sensible à ma voix qui l'appelle,
Qui lit dans mes regards, intrépide, fidèle,
Mon coursier est tout prêt.

PHARASMIN.

Tu nous fuis ! et pourquoi?
D'où vient...

FARHAN.

J'ai mes raisons.

PHARASMIN.

Qu'entends-je ?

FARHAN.

Écoute-moi.
Il est certains moments, etc.

SCÈNE VIII.

Après ces mots :

Je l'ignore.

SALÉMA.

Crains-tu de voir l'hymen et les félicités
De deux cœurs innocents, l'un de l'autre enchantés?
Pharasmin et Farhan, tous deux d'intelligence...

FARHAN.

Je l'avais offensé, j'ai réparé l'offense.
J'ai confessé ma faute, il m'a tendu la main,
Et tu vois dans Farhan l'ami de Pharasmin.

SALÉMA.

Je reconnais mon frère à ce noble courage.

FARHAN.

Que mon père lui donne Odéide en partage ;
Qu'il goûte de l'hymen les plaisirs les plus doux,
Je ne le verrai point avec un œil jaloux.

SALÉMA.

D'où vient que dans vos traits tant de tristesse est peinte ?

FARHAN.

Dans les vôtres, ma sœur, n'en vois-je pas l'empreinte?
Vous redoutez l'hymen ; comme vous, je le fuis :
Chacun a le secret de ses propres ennuis.
Sans doute le destin, car à tout il préside,
Appela Pharasmin sur les pas d'Odéide :
Et pourtant d'autres cœurs, trop faits pour se chérir,
Nés sous les mêmes cieux, n'ont jamais pu s'unir.
. . . .

SALÉMA.

Mon frère, existe-t-elle?

FARHAN.

Ah, ma sœur ! je la vois.
Mes regards enchantés... C'est toi ! Connais ma flamme,
Mes ardeurs, mes tourments, les transports de mon âme.
Tu vois dans ces déserts, etc.

SCÈNE IX.

Après ce vers :

Elle est pour moi le prix des vertus de mon père.

ABUFAR.

Cher Pharasmin, la Perse est toujours loin de toi !

PHARASMIN.

Odéide a mon cœur.

ABUFAR.

Qu'elle ait aussi ta foi.

ODÉIDE, *à Pharasmin.*

Vous ne regrettez point les palais de l'Asie?

PHARASMIN, *à Odéide.*

L'amour m'a fait par vous pasteur de l'Arabie.
(*à Abufar.*)
Je vous servis cinq ans ; j'ai le prix de mes feux.

ABUFAR.

Donnez-vous tous la main, et soyons tous heureux.

(*Farhan et Saléma, Pharasmin et Odéide tombent tous ensemble au pied d'Abufar ; chaque amant donne la main à son amante. Ténaïm les contemple avec joie et tendresse.*)

ODÉIDE.

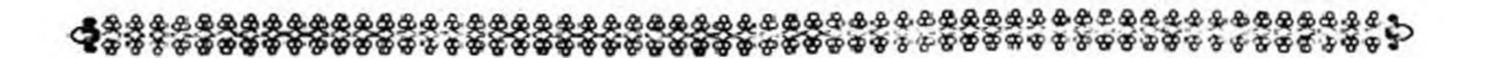
Ah, Pharasmin !

SALÉMA.

Farhan !

ABUFAR.

Vivez longtemps ensemble :
Songez que, sous ma main, c'est Dieu qui vous rassemble ;
Et que de votre amour, pour l'avoir combattu,
Il fait ici pour vous le prix de la vertu ;
Que c'est par le remords qu'il vous sauva du crime ;
Qu'il rend vos feux plus doux, votre hymen légitime ;
Que la bonté l'honore, et que, chers à ses yeux,
Les traits d'humanité sont écrits dans les cieux.



ŒDIPE A COLONE,

TRAGÉDIE

REMISE EN TROIS ACTES,

ET REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN 1797.

PERSONNAGES.

THÉSÉE, roi d'Athènes.
ŒDIPE, ancien roi de Thèbes.
ANTIGONE, sa fille.
POLYNICE, son fils.
LE GRAND-PRÊTRE du temple des Euménides.
ARCAS, PHŒNIX, EURYBATE, } officiers de Thésée.
HABITANTS du bourg de Colone.
SUITE du grand-prêtre. GARDES de Thésée. } Personnages muets.

L'action se passe à Athènes, dans le palais de Thésée, pendant le premier acte; et pendant le second et le troisième, aux environs de Colone, devant le temple des Furies.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉSÉE, ARCAS.

ARCAS.

Où courez-vous, seigneur, par la terreur frappé?
D'où vous vient cet effroi, ce front préoccupé,
Ce visage abattu, couvert par la tristesse?
Votre père accablé d'une longue vieillesse,
L'objet de tant de soins, d'un respect assidu,
Égée aux sombres bords serait-il descendu?
Pour Antiope, hélas! votre fidèle épouse,
Craignez-vous les regards de la parque jalouse?
Ou l'aîné de vos fils, Hippolyte au berceau,
Est-il près de sentir son funeste ciseau?
Quel noir pressentiment, quel chagrin, quelle peine
Fait gémir en secret le défenseur d'Athènes?
Seigneur, vous frémissez!

THÉSÉE.

Que dis-tu? moi!

ARCAS.

Je sens
De votre voix, seigneur, s'altérer les accents.
Ah! redouteriez-vous quelques complots impies?

THÉSÉE.

Tu vois près de ces lieux le temple des Furies.

ARCAS.

Hé pourquoi son aspect blesserait-il vos yeux?
Nous devons leurs autels à l'équité des dieux.
J'aime à leur voir punir l'assassin, le parjure.
Où le crime pâlit, la vertu se rassure.
Vous voulez me parler?

THÉSÉE, *à part.*

Non, ce n'est rien.

ARCAS.

Seigneur,
Depuis quand craignez-vous de m'ouvrir votre cœur?

THÉSÉE.

Ce songe me trompait.

ARCAS.

Quoi! c'est vous, c'est Thésée
Dont l'âme est d'une erreur, d'un vain songe abusée!
C'est vous! l'ami d'Hercule! Ah! vainqueur tant de fois,
Triomphez d'un fantôme, et comptez vos exploits,
Procuste, Cercyon, le sang du Minotaure,
De Scirron, de Sinnis, du géant d'Épidaure.

THÉSÉE.

Tu sais le sort d'Œdipe?

ARCAS.

Hé bien?

THÉSÉE.

Dans son courroux,
Si la fatalité pesait aussi sur nous!

ARCAS.

O ciel! quel est l'abîme où votre esprit se plonge?

THÉSÉE.

Écoute en frémissant cet effroyable songe :
Je croyais voir, Arcas, un enfant nouveau-né,
Sur un mont solitaire, à périr destiné.
Trop fatal ascendant d'une étoile ennemie!
D'incroyables forfaits devaient marquer sa vie;
Et, cruels par pitié, les auteurs de ses jours,
Pour le soustraire au crime, au crime avaient recours.
Cet innocent, proscrit par le pouvoir céleste,
Expirait lentement sous un cyprès funeste;
Et, passant par ses pieds, un lien rigoureux
L'y tenait suspendu par d'exécrables nœuds.
Le sang sortait encor de sa double blessure.
« Pauvre enfant, qu'as-tu fait, disais-je, à la nature?
« Tu n'auras point connu l'asile du tombeau,
« Le souris d'une mère, et l'abri d'un berceau. »
J'allais le détacher, lui tenir lieu de père;
J'allais... Mes pieds, Arcas, m'attachent à la terre,
M'y retiennent sans force, immobile; et les vents
M'apportaient sa douleur et ses cris déchirants.
Près de là, sous un roc, une horrible Furie
Des festons de l'hymen ornait sa torche impie;
Et plus loin, tout à coup, j'observe en frémissant
Un sentier qui fumait d'un meurtre encor récent.
De ces affreux objets admirant l'assemblage,
J'ai cru voir devant moi s'éclaircir un nuage;
Mais bientôt, trop instruit, muet, épouvanté,
Je reconnus Œdipe à sa fatalité.
Le Cythéron m'offrit son aspect redoutable.
Mais, ô trop douce erreur! plaisir inexplicable!
Soudain, dans ce palais, encor tout éperdu,
Près d'Antiope, ami, cette erreur m'a rendu.
Jamais, jamais mon œil ne la vit plus charmante.
Arcas, oui, les accents de sa voix si touchante,
Timides confidents de sa chaste langueur,
Descendaient lentement jusqu'au fond de mon cœur.
J'y sentais ce repos, ce bonheur, cette flamme,
Garant de l'innocence, enchantement de l'âme,
Dont jamais n'approcha le remords, ni l'effroi.
Le Cythéron, Arcas, avait fui loin de moi.
J'admirais, enivré d'une volupté pure,
Sa vertu sans orgueil, sa beauté sans parure,
Ses moindres mouvements par la grâce animés,
Sous un flexible lin mollement exprimés.
Sans transports empressée, et sans art attentive,
Avec quel doux souris sa tendresse naïve
Sur son sein maternel m'apportait mes enfants!
J'abandonnais ma bouche à leurs bras caressants.
Je respirais, Arcas : noirci de feux livides,
Ce palais tout à coup s'est rempli d'Euménides.
L'une, en le réveillant, l'œil de rage agité,
Frappait d'un long serpent mon père épouvanté.
L'autre irritait, Arcas, sa torche étincelante
Sur mes fils renversés, sur leur mère expirante.
Œdipe, se jetant sur leurs flambeaux affreux,
Conjurait leur fureur par des cris douloureux.
Sa fille encor l'aidait de son bras secourable.
Cet enfant, ce cyprès, ce lien détestable,
Ce sentier tout fumant, ce désert plein d'effroi,
Ce fatal Cythéron, erraient autour de moi.
Je voyais les ingrats, les traîtres, les impies
Tremblants et déchirés sous le fouet des Furies.
Leurs feux vengeurs pleuvaient sur des rois inhumains
Dont les sceptres brûlants s'attachaient à leurs mains.
Là hurlait Tisiphone, et là riait Mégère.
Vers un autel sanglant elle entraînait mon père,
L'armait de son poignard, et, malgré sa langueur,
Hâtait, poussait sa main, la tournait sur mon cœur.
Mon père frémissait en détournant la vue,
Et retirait la mort sur mon sein étendue.
Et la foudre et l'éclair, en découvrant les cieux,
Ont tout fait, dans l'instant, disparaître à mes yeux.

SCÈNE II.

THÉSÉE, ARCAS, PHŒNIX.

PHŒNIX.

Seigneur, un étranger vous demande audience :
Tout annonce dans lui son rang et sa naissance.
Il a quelques projets qu'il veut vous révéler;
Mais ce n'est qu'à vous seul qu'il prétend en parler.
Il ne dit point son nom.

THÉSÉE.

Et pourquoi nous le taire?
Quel serait le motif d'un semblable mystère?
Sur nos bords en secret pourquoi s'est-il rendu?
Qu'espère-t-il, Phœnix? Mais tu l'as entendu,
Tes yeux l'ont vu de près : dans son air, dans son geste,
Qu'aurais-tu remarqué d'heureux ou de funeste
Qui te le rendît cher, ou t'éloignât de lui?
Que peut-il être enfin?

PHŒNIX.

Dans son superbe ennui,
Il m'a paru porter, renfermant sa vengeance,
Le poids d'un grand malheur et d'une grande offense.
On voit percer la haine et l'orgueil irrité
A travers sa douleur et son calme affecté.
Quelque tourment secret l'agite et le déchire.
Pourtant il intéresse, il plaît, il vous attire;
Par son air, par sa grâce, on se laisse charmer;
Mais quand son œil se trouble, on frémit de l'aimer.
Dans ses mobiles traits, où tout fuit et tout change,
Le crime et la vertu font un affreux mélange.
Dans un bois, près du temple à Minerve élevé,
Quand il se croyait seul, je l'ai seul observé.

Je ne sais quel ennui, quelle morne tristesse
Flétrissait sur son front les fleurs de la jeunesse.
Croissant à chaque pas, ses maux semblaient l'aigrir.
Il s'arrête, il soupire, il paraît s'attendrir,
Et de rage soudain son regard étincelle.
De ses sombres transports l'accès se renouvelle;
Son œil devient sanglant, terrible; et ses cheveux
Se dressent en fureur sur son front ténébreux.
Il croit avoir vaincu l'ennemi qu'il abhorre;
Il l'observe mourant, sourit, le perce encore,
L'insulte, et semble boire, à ses flancs attaché,
Sans apaiser sa soif, le sang qu'il a cherché.
J'ai peine à déguiser la terreur qu'il m'inspire:
Auprès de vous, seigneur, faudra-t-il l'introduire?

THÉSÉE.

La haine est son tourment, c'est son plus grand danger;
Et contre lui surtout je dois le protéger.
Va l'avertir, Phœnix; il peut ici se rendre.
(*Phœnix sort.*)
Laisse-moi seul, Arcas, et le voir et l'entendre.

SCÈNE III.

THÉSÉE, POLYNICE.

THÉSÉE.

Noble et jeune étranger, quel sort injurieux,
Seul et sans appareil vous amène à mes yeux?
Pourquoi surtout, pourquoi, cachant votre naissance,
Avec un front troublé cherchez-vous ma présence?
Quel étonnant dessein, que je ne connais pas,
En secret dans Athène a pu guider vos pas?

POLYNICE.

Sorti d'un sang illustre, et que la Grèce honore,
J'ai près de vous, seigneur, un autre titre encore,
C'est celui du malheur; et, pour le conjurer,
J'espère vos secours, et viens les implorer.
Sans que je nomme ici le sang qui m'a fait naître,
Vous sentirez pour moi quelque intérêt peut-être
En apprenant le nom de l'indigne ennemi,
Dont un astre fatal m'avait rendu l'ami;
D'un ennemi parjure, ingrat, lâche, implacable,
Qui toujours, sans rien craindre, et toujours indomptable,
Croit fouler sous les pieds la nature et les lois.
Il me rendra bientôt mon honneur et mes droits.
Ce n'est que dans son sang, qu'éteignant ma colère...

THÉSÉE.

Vous le haïssez trop pour n'être pas son frère.
Vous me dites, seigneur, par cet ardent courroux,
Ce que vous vouliez taire, et je l'apprends de vous.
Vous parlez d'Étéocle, et je vois Polynice.

POLYNICE.

Hé bien, oui, je le hais; mais c'est avec justice.
Vous voyez ma fureur... Thésée, ah! qu'il est doux,
Tranquille et sans remords, de régner comme vous!
Vous n'avez point du trône exilé votre père

THÉSÉE.

Seigneur, je vous entends. Hélas! sur sa misère
Quel cœur, s'il est humain, ne s'attendrirait pas!
Que n'a-t-il vers nos bords daigné tourner ses pas!
Ici, dans ce palais, notre douleur commune
A plaint depuis longtemps son auguste infortune.
Plus il est malheureux, plus Œdipe est sacré.

POLYNICE, *à part.*

De quel trait déchirant mon cœur est pénétré!
(*haut.*)
C'est mon frère, envers lui, qui m'a rendu barbare.
Hélas! pour un vieillard, si vertueux, si rare,
La terre est sans asile, et le ciel sans flambeau;
L'univers dès longtemps n'est pour lui qu'un tombeau.
Mais j'entrevois le jour, il n'est pas loin peut-être,
Où de mon trône enfin je vais chasser un traître;
Et dans Thèbe, à mon tour, puissant, victorieux,
Reprendre avec éclat le rang de mes aïeux;
D'avance contre lui j'ai conjuré la Grèce.
De ses princes unis la fureur vengeresse
Va poursuivre Étéocle, et défendre mes droits;
Mais ma cause a surtout besoin de vos exploits.
Mon ennemi n'est plus, ma victoire est certaine,
Si j'arme le héros, le fondateur d'Athène.
Aidé de vos secours, quel que soit le danger,
Je n'aurai plus bientôt mon injure à venger.

THÉSÉE.

Je n'examine point si votre cause est juste.
Je songe à mes devoirs; et, dans mon rang auguste,
Pour servir vos projets, il ne m'est pas permis
D'appeler contre nous de nouveaux ennemis.
Seigneur, vous le savez: les exploits de mon père
N'ont que trop épuisé ses états par la guerre.
Je me tais, et le plains. Ses triomphes guerriers
Du sang de tout un peuple ont rougi ses lauriers:
Et quand les cris plaintifs de ma triste patrie
Raniment la pitié dans mon âme attendrie,
Je n'irai point, seigneur, prodigue de mon sang,
Au lieu de le fermer, rouvrir encor son flanc.
Et dans quel temps surtout? lorsque les Euménides
Vont lancer leurs décrets sur des rois homicides.
Ah! sans armer leurs bras, leur plus grande rigueur
Est de souffler l'orgueil et la haine en leur cœur.
On a vu quelquefois, dans d'exécrables guerres,
Aux yeux des deux partis s'entr'égorger des frères,
Dans un même bûcher rencontrer leur tombeau;
Et Tisiphone même, aux feux de son flambeau,
L'allumant de sa main...

POLYNICE.

Je bénis le présage,
Si je meurs avec lui vengé de mon outrage.

THÉSÉE.

Eh! seigneur... c'est l'instant de vous le révéler;
Apprenez un secret qui vous fera trembler.
Non loin de ces remparts, dans un désert horrible,
Ces trois divinités ont un temple terrible:
D'ifs et de noirs cyprès un bois religieux
En couvre avec respect les murs silencieux;
De tout temps dans son culte Athènes le révère.
Leur nom seul prononcé trouble la Grèce entière.
A l'aspect imprévu de leur temple odieux,
Le voyageur tremblant passe et ferme les yeux.
Il semble, à leur aspect, à leur regard sauvage,
Que l'horreur des mortels soit leur plus cher hommage,
Et que, s'il est un cœur qui les ose adorer,
Ce n'est qu'en frémissant qu'on les puisse honorer.
Là, mon père charmé, de ses mains triomphantes,
Offrait des ennemis les dépouilles sanglantes.
On eût dit que de loin ces funestes autels
Repoussaient avec lui ces présents criminels.
« O déesses! dit-il, condamnez-vous ma gloire,
« Quand j'apporte à vos pieds les fruits de ma victoire? »
Tisiphone, sortant de l'infernal séjour,
Vint répondre elle-même, et fit pâlir le jour.
A son aspect affreux les autels s'ébranlèrent,
D'une sueur de sang les marbres dégouttèrent.
Notre encens s'éteignit, ou n'osa plus monter.
Une sourde fureur semblait la tourmenter.
Mais à peine au dehors elle allait se répandre,
Qu'on vit tous ses serpents se dresser pour l'entendre.
« Frémis, a-t-elle dit, impitoyable roi!
« Le sang de tes sujets va retomber sur toi!
« Quel bien leur a produit la splendeur de tes armes?
« Chacun de tes exploits fut payé par des larmes.
« Porte ailleurs tes drapeaux, tes chants victorieux;
« Les soupirs de ton peuple ont monté jusqu'aux cieux.
« Il est temps qu'à leur tour la mort des tiens expie
« Le forfait éclatant de ton triomphe impie.
« Sèche auprès du cercueil, sans y pouvoir entrer:
« Va, c'est là le bienfait que tu dois espérer. »
Immobile à ces mots, muet dans ses alarmes,
Mon père m'observa d'un œil fixe et sans larmes;
Et par tous les témoins à cet oracle admis
Sur cet oracle affreux le secret fut promis.
Hélas! depuis ce temps, quelle est sa destinée!
Il traîne une vieillesse à gémir condamnée.
Son œil indifférent, lassé de sa grandeur,
Du rang qu'il m'a cédé ne voit plus la splendeur.
Absent même à ma cour, dans sa retraite austère,
Il nourrit les langueurs d'un chagrin solitaire.
Il craint sans doute, il craint, peut-être avec raison,
Qu'un grand malheur bientôt n'accable sa maison.
Après cela, seigneur, jugez si contre un frère
Je dois m'unir à vous pour lui porter la guerre,
Et des filles du Styx réveiller le courroux,
Quand leurs regards vengeurs sont arrêtés sur nous?

POLYNICE.

Ainsi les souverains, si fiers du diadème,
Sont les esclaves nés de leur grandeur suprême.
N'est-il donc plus permis, voyant des malheureux,
De plaindre leur disgrâce, et de s'armer pour eux?
Que dis-je! si j'en crois l'oracle qu'on m'oppose,
La Grèce est donc coupable en défendant ma cause!
D'autres croiront, seigneur, sans emprunter vos yeux,
Pouvoir venger mes droits sans offenser les dieux.
Et qui vais-je attaquer? un oppresseur, un frère
Qui m'a fait partager ses fureurs contre un père.
Jetez-vous sur mon sort un œil si rigoureux!

THÉSÉE.

Aux dépens de son peuple on n'est point généreux.

POLYNICE.

Cette haute vertu...

THÉSÉE.

Plairait à mon courage;
Mais un roi rarement peut la mettre en usage.
Je ne veux point, seigneur, par de nouveaux combats,
A l'exemple d'un père accabler mes états.
Que n'a-t-il moissonné des lauriers légitimes!
Mais il m'apprit du moins de plus douces maximes.
C'est lui qui m'enseigna que tout homme était né
Pour offrir un asile à l'homme infortuné.
Ah! si le charme heureux de ce climat paisible
Pouvait...

POLYNICE.

Avec ma haine il est incompatible.
Vous n'avez point, seigneur, de droits à soutenir,
D'Étéocle à combattre, et de frère à punir.
Je ne vous presse plus de venger mon outrage.
Il me reste mon bras, ma haine et mon courage.
Prince, il faut qu'il expire, ou m'arrache le jour.
Mon camp m'appelle. Adieu. Je sors de votre cour.
(Il sort.)

SCÈNE IV.

THÉSÉE.

Mes refus vont encore aigrir son caractère.
Dans sa sombre fureur il plaint pourtant son père.
Quel état! le remords avec l'adversité!
Mais je le plains surtout de l'avoir mérité.

SCÈNE V.

THÉSÉE, EURYBATE.

EURYBATE.

Seigneur, vers ces cyprès, sous ces rochers arides,
Où le remords consacre un temple aux Euménides,
A mon œil tout à coup, de respect prévenu,
S'est offert vers Colone un vieillard inconnu.

Ses yeux ne s'ouvrent plus à la clarté céleste.
Au printemps de ses jours, une beauté modeste,
Lui prêtant son appui, ses secours généreux,
Aide, soutient, conduit ce vieillard malheureux.
La noblesse est encor sur son visage empreinte;
On y voit la douleur, mais sans trouble et sans crainte.
Ses longs cheveux blanchis, agités par les vents,
Couvrent son front pensif qu'ont sillonné les ans.
J'observais dans son port, sur son front immobile,
Au milieu de ses maux sa dignité tranquille;
Et tout enfin, seigneur, en lui m'a rappelé.
Cet illustre proscrit dont vous m'avez parlé.

THÉSÉE.

Il n'en faut point douter, ce vieillard est Œdipe.
J'écarte un vain présage; il fuit, il se dissipe.
Cet air, qu'un de ses fils semble avoir altéré,
Par le père bientôt va donc être épuré.
Oui, le ciel nous l'amène; oui, le ciel le contemple.
Ce palais, sous ses pas, va devenir un temple.
Ah! je crois, lorsqu'OEdipe approche de ces lieux,
A sa suite, avec lui, voir marcher tous les dieux:
Il y vient sous leur garde, étalant sa misère,
Donner ses derniers jours en spectacle à la terre.

EURYBATE.

Vous ne craignez donc pas que le sort en courroux,
Que ses affreux destins ne s'étendent sur nous?

THÉSÉE.

Va, le plus grand malheur, c'est de fermer mon âme
Au cri de la pitié qui me parle et m'enflamme.
Qui l'aurait dit, un jour, que le roi des Tébains
Mendierait les secours du dernier des humains?
Allons, courons vers lui: quand il cherche un asile
Qu'il trouve auprès de nous un port sûr et tranquille.
Vénérable vieillard, ô combien mes douleurs
Ont d'avance accueilli ton âge et tes malheurs!
Est-il vrai? je verrai bientôt ton Antigone,
Son bras qui te soutient, les pleurs qu'elle te donne,
Cette tendre pitié qui l'agite à ta voix,
Dont l'ingrat Polynice a méconnu les lois!

EURYBATE.

Thèbe attend son retour: sans amis et sans suite,
Qu'il y coure accomplir les destins qu'il mérite.

THÉSÉE.

Mais vers le repentir s'il était ramené
Par l'aspect imprévu d'un père infortuné!
S'il croyait le fléchir! s'il osait y prétendre!

EURYBATE.

Son père voudra-t-il consentir à l'entendre?
Comment de son courroux vaincra-t-il les transports?

THÉSÉE.

On résiste avec peine à l'accent des remords.
Ils pourront dans Œdipe éveiller la nature;
Et les dieux, à leur tour, oublieront leur injure.

EURYBATE.

Quelquefois leur justice, en voilant ses décrets,
A semblé pardonner même aux plus grands forfaits.
Mais on n'a jamais vu que leur longue colère
Ait épargné le fils qui put chasser son père.

THÉSÉE.

Va, le plus grand coupable, en leur tendant les mains,
A le droit d'attendrir les maîtres des humains.
Ainsi que leur pouvoir, leur clémence est extrême.
L'homme est plus cher aux dieux qu'il ne l'est à lui-même.
Et c'est un attentat envers ces dieux jaloux
Que d'oser mettre un terme à leurs bontés pour nous.

(Il sort avec Eurybate.)

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre change et représente un désert épouvantable; on aperçoit dans le fond un temple des Furies ou des Euménides, environné d'ifs, de rochers et de cyprès.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYNICE.

Quel désir inquiet, quel trouble involontaire
M'entraîne malgré moi dans ce lieu solitaire,
Comme si quelque instinct me forçait d'y chercher
Ces sinistres autels que je crains d'approcher?
(regardant le temple des Euménides.)
Le voici donc ce temple où, du crime ennemies,
Pour punir mes pareils habitent les Furies,
Ces déesses qu'Œdipe, armé de tous ses droits,
Contre des fils ingrats invoqua tant de fois!
Noires filles du Styx, c'est à votre colère
Que je dévoue ici mon détestable frère;
Accumulez sur lui des tourments mérités,
Et tels que je voudrais les avoir inventés.
Égalez, s'il se peut, vos transports à ma rage.
S'il demeure impuni, son crime est votre ouvrage.
Que dis-je! de quel front m'élever contre lui,
Et, quand je lui ressemble, implorer votre appui!
Je veux les consulter... Que pourrai-je en apprendre?
L'oracle est dans mon cœur; c'est à moi de l'entendre.
Ce cœur pour consoler mes destins malheureux,
Ne me répondra point que je fus vertueux.
Mais quel est donc mon sort? sans trône, sans patrie,
Je ne sais, mais je sens dans mon âme flétrie
Un trouble, une douleur qui m'obsède en tous lieux.
Hélas! aucun vieillard ne se montre à mes yeux,
Qu'une voix ne me crie: « Ingrat, voilà ton père.
« Vois-tu ses cheveux blancs, ses vertus, sa misère! »

Est-il vivant?.. Quel temple et quel désert affreux!
Des antres, des rochers, des cyprès ténébreux :
D'un nouveau Cythéron tout m'offre ici l'image.
Mais quel vieillard souffrant, appesanti par l'âge,
M'apparaissant de loin sous ces tristes rameaux,
Traîne un corps affaibli, caché sous des lambeaux?
Sous l'habit d'une esclave, une femme attentive
Prête un appui fidèle à sa marche tardive.
Le remords n'abat point leur front chargé d'ennui...
Si c'était... avançons... C'est mon père! c'est lui :
J'ai reconnu ma sœur. O trop chères victimes!
Fuyons... en les voyant, je crois voir tous mes crimes.
(Il se dérobe à travers un bois de cyprès.)

SCÈNE II.

ŒDIPE, ANTIGONE.

ŒDIPE, *tenant le bras d'Antigone.*
Ma fille, arrêtons-nous : la fatigue et les ans
Ont dérobé la force à mes pas languissants.
(s'asseyant sur un débris de rocher.)
Suis-je bien affermi? Puis-je être ici tranquille?

ANTIGONE.
Des rochers, des cyprès peuplent seuls cet asile.
Mais votre cœur encor se rouvre à vos ennuis.

ŒDIPE.
Je ne sortirai pas de la place où je suis.

ANTIGONE.
Oh, ciel! que dites-vous?

ŒDIPE.
O ma chère Antigone!
Je suis las de traîner l'horreur qui m'environne.
Je vais cesser de vivre.

ANTIGONE.
Et tels sont les discours
Dont vos cruels chagrins m'entretiennent toujours.

ŒDIPE.
As-tu vu quelquefois le débris des naufrages,
Rejeté par les flots, chassé par les rivages?

ANTIGONE.
Hé bien?

ŒDIPE.
Voilà mon sort.

ANTIGONE.
Ainsi donc votre esprit
S'abreuve avec plaisir du poison qui l'aigrit.

ŒDIPE.
Je suis Œdipe.

ANTIGONE.
Hélas! faut-il qu'instruit par l'âge,
Votre Antigone en vain vous exhorte au courage?

ŒDIPE.
Avec quelle rigueur les ingrats m'ont chassé!

ANTIGONE.
Je suis auprès de vous; oubliez le passé.

ŒDIPE.
Je les aimais.

ANTIGONE.
Songez...

ŒDIPE.
Je prévois leurs misères :
L'orgueil aura bientôt divisé les deux frères.
Je l'ai prédit.

ANTIGONE.
Perdez ce fatal souvenir.

ŒDIPE.
Le ciel ne peut manquer un jour de les punir.

ANTIGONE.
Peut-être.

ŒDIPE.
Oui, tu verras le fougueux Polynice
De mon sort quelque jour envier le supplice.

ANTIGONE.
Thésée ici bientôt va vous tendre les bras.

ŒDIPE.
Crois-tu qu'à mon aspect il ne frémira pas?

ANTIGONE.
Tant que nous respirons, le ciel à nos alarmes
D'un bonheur, quel qu'il soit, laisse entrevoir les charmes:
Ne me dérobez pas l'espoir que j'en conçoi.

ŒDIPE.
Je ne te blâme point, j'ai pensé comme toi.
D'être heureux, en naissant, l'homme apporte l'envie;
Mais il n'est point, crois-moi, de bonheur dans la vie.
Il lui faut, d'âge en âge, en changeant de malheur,
Payer le long tribut qu'il doit à la douleur.
Ses premiers jours peut-être ont pour lui quelques charmes :
Mais qu'il connaît bientôt l'infortune et les larmes!
Il meurt dès qu'il respire; il se plaint au berceau :
Tout gémit sur la terre, et tout marche au tombeau.

ANTIGONE.
De vous, plus que jamais, la tristesse s'empare.

ŒDIPE.
Époux, pères, enfants, il faut qu'on se sépare;
C'est un arrêt du sort; nul ne peut l'éviter.

ANTIGONE.
Hélas!

ŒDIPE.
Ne pleure point.

ANTIGONE.
Ah! vous m'allez quitter!

ŒDIPE.
Va, crois-moi, prends pitié de ton malheureux père :
Ma fille, assez longtemps j'ai gémi sur la terre.
Vois ces tremblantes mains, vois ce corps épuisé.

ANTIGONE.
Sous le fardeau des ans il n'est point affaissé.

ŒDIPE.

Ah ! je n'en sens pas moins leur nombre et ma faiblesse.

ANTIGONE.

Les dieux vous donneront la plus longue vieillesse.

ŒDIPE.

Ma vie est un supplice ; et pour me secourir
Il ne me reste plus que l'espoir de mourir.

ANTIGONE.

Vous plaignez-vous des soins et du cœur d'Antigone?
Vous ai-je abandonné?

ŒDIPE.

Ma fille, hélas! pardonne.
Je t'outrageais sans doute. Eh ! qui jusqu'à ce jour
A montré plus que toi de constance et d'amour?
Ton sort me fait frémir.

ANTIGONE.

Mon sort ! je le préfère
A l'hymen le plus doux, au trône de mon frère.
Hélas ! c'est à mon bras que le vôtre eut recours.
Si mon sexe trop faible a borné mes secours,
Par ma tendresse au moins j'ai calmé vos alarmes ;
J'ai soutenu vos pas, j'ai recueilli vos larmes.
Hélas ! pour vous nourrir, j'ai souvent mendié
Les refus insultants d'une avare pitié.
Il semblait que le ciel, adoucissant l'outrage,
Aux malheurs de mon père égalât mon courage.
Seule au fond des déserts j'ai marché sans effroi,
Croyant avoir toujours vos vertus près de moi.
Vos ennuis sont les miens, ma douleur est la vôtre.
Nous seuls nous nous restons, consolés l'un par l'autre.
L'univers nous oublie : ah ! recevons du moins,
Moi, vos tristes soupirs, et vous, mes tendres soins.
Que Thèbe à vos deux fils offre un trône en partage.
Vous suivre et vous aimer, voilà mon héritage.

ŒDIPE.

Dieux, vous avez payé mes tourments, mes travaux !
Ma joie en ce moment a passé tous mes maux.
Mais dis, où sommes-nous ?

ANTIGONE.

Sous des cyprès arides,
Je vois le temple affreux des tristes Euménides.
D'horreur à cet aspect mon esprit est frappé...
Mon père, ah ! d'où vous vient cet air préoccupé?
Quelque nouvel effroi semble encor vous surprendre.

ŒDIPE.

Les Euménides ! ciel ! ah ! je crois les entendre.
Je crois les voir ici s'attacher sur mes pas.
Ma fille, approche-toi ; ne m'abandonne pas.

ANTIGONE, *à part*.

Dans ses égarements le voilà qui retombe.
Hélas! sous tant de maux je crains qu'il ne succombe.
(*haut*.)
Rassurez-vous, mon père.

ŒDIPE.

O supplice ! ô tourments !

ANTIGONE.

Modérez dans mes bras ces affreux mouvements.
Hélas! dans ces déserts quel secours puis-je attendre?

ŒDIPE.

O filles des enfers ! vous qui devez m'entendre,
Vous de qui j'ai reçu ma naissance et mon nom,
Vous qui m'avez jeté sur le mont Cythéron,
Divinités d'Œdipe, exaucez ma prière !

ANTIGONE.

Suspendez, justes dieux, les transports de mon père !

ŒDIPE.

Indomptable pouvoir du sort qui me poursuit,
Dans quel horrible état mes forfaits m'ont réduit !

ANTIGONE.

Le ciel vous y forçait.

ŒDIPE.

A mon esprit timide
N'offrez plus, dieux vengeurs, les champs de la Phocide ;
Cachez-moi par pitié ce sentier douloureux
Où j'ai percé les flancs d'un père malheureux :
Cachez-moi cet autel où des serments impies
Ont joint deux chastes cœurs aux flambeaux des Furies,
Cet autel exécrable où leurs serpents hideux
Déjà de leurs replis nous enchaînaient tous deux,
Où Mégère debout, avec un ris funeste,
Sous les traits de l'hymen consacra notre inceste.

ANTIGONE.

Mon père !

ŒDIPE.

O ma patrie! et vous, dieux outragés,
J'ai fait ce que j'ai pu, je vous ai tous vengés.
N'a-t-on pas vu ces mains, servant votre colère,
Creuser ces yeux sanglants, en chasser la lumière ?

ANTIGONE.

Dieux !

ŒDIPE.

J'ai rempli le monde et d'horreur et d'effroi.
Les peuples à mon nom s'arment tous contre moi.

ANTIGONE.

Eh, seigneur !

ŒDIPE.

O Jocaste ! ô mère malheureuse !
Que tu prévoyais bien ma destinée affreuse !
Et toi, berceau sanglant où j'aurais dû périr,
Rocher du Cythéron, j'y reviens pour mourir.

ANTIGONE.

Hélas !

ŒDIPE.

Es-tu content ? j'ai massacré mon père,
J'ai profané l'hymen par l'hymen de ma mère ;
Du fond de tes déserts je sortis vertueux ;
J'y retourne assassin, proscrit, incestueux.

Traînant partout mes maux, mes forfaits, mes ténèbres.
Entends mes derniers vœux, entends mes cris funè-
[bres.

ANTIGONE.

O ciel!

ŒDIPE.

De mon tombeau je me vais emparer.
Voilà, voilà la pierre où je dois expirer.

ANTIGONE.

Quelle horreur!

ŒDIPE.

Je ne veux, lorsque ma mort s'apprête,
Que l'abri d'un rocher pour y cacher ma tête.

ANTIGONE.

Mon père!

ŒDIPE.

Tout s'ébranle à mon funeste nom.

ANTIGONE.

Mon père, écoutez-moi!

ŒDIPE.

Cythéron! Cythéron!

ANTIGONE.

Dissipez vos terreurs, sortez de ce supplice;
Souffrez...

ŒDIPE.

Retire-toi, malheureux Polynice:
Viens-tu dans ces déserts, par un forfait nouveau,
Pour m'en fermer l'accès, t'asseoir sur mon tombeau?
Viens-tu me disputer un repos que j'implore,
Et forcer ma vengeance à te maudire encore?

ANTIGONE.

C'est Antigone, hélas! qui vous embrasse ici.

ŒDIPE.

Les cruels... On m'entraîne... et toi, ma fille, aussi,
Tu braves mes sanglots, tu braves mes prières;
Tu te joins contre Œdipe à tes barbares frères!
Après tant de bienfaits, après tant de secours,
Tu t'es lassée enfin de consoler mes jours!
Vois mon triste abandon, mes pleurs, ma solitude:
Le plus grand de mes maux est ton ingratitude.

ANTIGONE.

Connaissez mieux mon cœur, ma tendresse, ma foi.
Je vous tiens dans mes bras: détrompez-vous.

ŒDIPE.

C'est toi!
Laisse-moi m'assurer, en t'y pressant moi-même,
Que je n'ai pas perdu l'unique objet que j'aime.

ANTIGONE.

C'est moi, qui vous chéris, c'est moi, qui vis pour
[vous.

ŒDIPE.

Ah! je me sens calmer par des accents si doux.
O consolante voix! nature! ô tendres charmes!
Que je puisse à loisir t'arroser de mes larmes!

ANTIGONE.

Et moi, mon père, et moi, pour calmer vos douleurs,
Que je puisse à mon tour vous baigner de mes pleurs!

ŒDIPE.

Oui, tu seras un jour, chez la race nouvelle,
De l'amour filial le plus parfait modèle.
Tant qu'il existera des pères malheureux,
Ton nom consolateur sera sacré pour eux;
Il peindra la vertu, la pitié douce et tendre:
Jamais sans tressaillir ils ne pourront l'entendre.

ANTIGONE.

Comment le ciel si juste a-t-il pu vous livrer
Aux douleurs dont l'excès vient de vous déchirer!

ŒDIPE.

N'accusons point des dieux la justice suprême;
Quels que soient nos destins, elle est toujours la même:
Leurs secrètes faveurs, tes généreux bienfaits,
Ont souvent surpassé tous les maux qu'ils m'ont faits.
Vous me voyez gémir sous la main qui m'immole;
Mais vous n'entendez pas la voix qui me console.
Qui sait, lorsque le sort nous frappe de ses coups,
Si le plus grand malheur n'est pas un bien pour nous?
Hélas! de l'avenir vains juges que nous sommes,
Ignorer et souffrir, voilà le sort des hommes.
Nous errons avec crainte et dans l'obscurité
Sous l'astre impérieux de la fatalité.
Tout trahit nos projets, tout sert à les confondre:
De nos vœux seulement nous pouvons nous répondre?
Grands dieux! oui, je commence à lire en vos desseins;
Tout entiers devant moi vous offrez mes destins:
Vous m'avez entouré de douleurs et de crimes,
Pour mieux voir votre Œdipe au fond de tant d'abîmes,
Pour mieux le contempler luttant, privé d'appui,
A qui l'emporterait de son sort ou de lui.

ANTIGONE.

J'entends du bruit... Mon père, ah! je vois qu'on s'a-
[vance.

ŒDIPE.

Songe bien sur mon sort à garder le silence.

ANTIGONE.

Vous, retenez surtout vos esprits éperdus.

ŒDIPE.

Si l'on me reconnaît, ah! nous sommes perdus!

SCÈNE III.

ŒDIPE, ANTIGONE; DEUX HABITANTS DU BOURG DE COLONE, LES AUTRES HABITANTS.

LE PREMIER HABITANT.

Parlez, répondez-nous, étranger vénérable;
Vos cris nous ont frappés: quels revers vous accable?

ANTIGONE.

Que vous servira-t-il de savoir nos malheurs?
C'est sans nécessité rappeler ses douleurs.

LE PREMIER HABITANT.

Qui l'attire en ces lieux?

ANTIGONE.

Partout on nous rejette :
Si Thésée à nos maux offrait une retraite !
Nous osons nous flatter qu'un roi si généreux
Aura quelque pitié d'un vieillard malheureux.

LE PREMIER HABITANT, *à Œdipe*.

Votre origine est-elle éclatante ou commune ?

ANTIGONE.

Il se plaît à cacher son obscure infortune.

LE PREMIER HABITANT.

C'est à lui de répondre.

ANTIGONE, *à part*.

O ciel !

LE PREMIER HABITANT.

Dans quel séjour
Avez-vous commencé de respirer le jour ?

ŒDIPE.

A Thèbes.

LE PREMIER HABITANT.

Et le lieu témoin de votre enfance ?

ŒDIPE.

Un désert.

LE PREMIER HABITANT.

A quel sang devez-vous la naissance ?

ŒDIPE.

Au sang d'un malheureux par le sort opprimé.

LE PREMIER HABITANT.

Son nom ?

ŒDIPE.

C'était...

ANTIGONE.

Hélas ! doit-il être nommé ?
Un mortel inconnu...

LE PREMIER HABITANT.

Mais quelle était sa mère ?

ANTIGONE

Que peut vous importer une femme étrangère ?

LE PREMIER HABITANT, *à Antigone*.

Quelle est la vôtre, vous ?

ANTIGONE.

La mienne ?

LE PREMIER HABITANT.

Oui. Vous tremblez !

ŒDIPE.

C'en est fait... ah, ma fille !

ANTIGONE.

Hélas !

LE PREMIER HABITANT.

Vous vous troublez !

ANTIGONE.

Laissez-nous de nos maux vous cacher le principe.

ŒDIPE.

Je ne me connais plus.

LE PREMIER HABITANT.

Je reconnais Œdipe.

LE DEUXIÈME HABITANT.

Œdipe ! vous ? sortez, abandonnez ces lieux.

LE PREMIER HABITANT.

De loin sa seule approche a soulevé nos dieux.

ANTIGONE.

Que faites-vous, cruels ?

LE DEUXIÈME HABITANT.

Il a tué son père.

LE TROISIÈME HABITANT.

Ses fils doivent le jour à l'hymen de sa mère.

ANTIGONE.

Ce n'est pas son forfait, c'est celui du destin.

LE PREMIER HABITANT.

N'importe, il est commis.

LE DEUXIÈME HABITANT.

Chassons cet assassin.
Nous maudissons Laïus, Œdipe et sa famille.

ŒDIPE.

Ne m'ôtez pas du moins ma malheureuse fille.

LE DEUXIÈME HABITANT.

Qu'on l'entraîne.

ŒDIPE.

Antigone, ah ! ne me quitte pas ;
Penche-toi sur mon sein, serre-moi dans tes bras.

(Antigone tient son père étroitement embrassé.)

LE PREMIER HABITANT, *arrachant Œdipe des bras de sa fille.*

Notre religion...

ŒDIPE.

Quoi, monstre ! quoi, parjure !
Tu peux parler des dieux en bravant la nature !

LE DEUXIÈME HABITANT.

C'en est trop.

ANTIGONE.

Excusez une aveugle douleur.
Il souffre, il est aigri : c'est l'effet du malheur.
Qu'importe sa naissance, ou comment on le nomme !
C'est un père, un vieillard, un malheureux, un homme.

(Œdipe tombe à demi renversé sur les débris de rocher où on l'a vu d'abord assis.)

SCÈNE IV.

ANTIGONE, ŒDIPE; LES DEUX HABITANTS, LES AUTRES HABITANTS DU BOURG DE COLONE; THÉSÉE; GARDES.

ANTIGONE.

C'est vous, c'est vous, Thésée ! ah ! nous laisserez-vous
Opprimer par ce peuple irrité contre nous ?
En voyant ce vieillard, songez à votre père.

THÉSÉE, *au peuple*.

Arrêtez, malheureux, ou craignez ma colère.

ANTIGONE.

(*à Thésée.*) (*à Œdipe.*)

Seigneur, je cours à lui... Mon père, entends ma voix :
Reçois encor mes soins pour la dernière fois.
C'est moi, c'est ton soutien, ton guide, ta famille :
J'expire, si tu meurs.

ŒDIPE.

J'embrasse encor ma fille !

ANTIGONE, *à Œdipe.*

Ah ! revenez à vous ; Thésée est en ces lieux ;
Il contient les transports d'un peuple furieux ;
Il prête ses secours à vous, à votre guide.

ŒDIPE.

Mais quel est son garant?

THÉSÉE, *prenant et serrant la main d'Œdipe.*

Je fus l'ami d'Alcide.

ŒDIPE.

Thésée, est-il bien vrai ? quoi donc ! votre bonté
Nous accorde un asile et l'hospitalité !

THÉSÉE.

Faut-il qu'un tel bienfait vous frappe et vous étonne?
J'ai pour vous le respect et le cœur d'Antigone.

ŒDIPE.

La tendre humanité ne peut aller plus loin ;
Les dieux reconnaîtront un si généreux soin.
Vous offrez tous les deux la vertu la plus pure :
L'un honore le trône, et l'autre la nature.

THÉSÉE.

Je plains plus que jamais les princes malheureux.

ŒDIPE.

Qu'allez-vous faire, hélas! prince trop généreux?
Le peuple est alarmé : peut-être ma présence
Entre ce peuple et vous romprait l'intelligence :
Sur vous si quelque orage était près d'éclater,
Moi-même à mes destins je pourrais l'imputer.
Vivez ; que votre hymen laisse à votre famille
Quelque appui généreux qui ressemble à ma fille ;
Qu'il égale à jamais, par ses félicités,
Et ma reconnaissance, et mes calamités.
Mon Antigone, allons, conduis encor ton père.

THÉSÉE.

Non, restez ; pour patrie adoptez cette terre.

ŒDIPE.

Souvenez-vous de Thèbe.

THÉSÉE.

Il n'en est plus pour vous.
L'univers vous poursuit ; le ciel sera pour nous.
Vos malheurs sont vos droits, vos vertus et vos titres :
Entre ce peuple et moi que les dieux soient arbitres.

ŒDIPE.

Hé bien, j'obéis donc. Écoutez-moi, grands dieux !
J'ose au moins sans terreur me montrer à vos yeux.
Hélas ! depuis l'instant où vous m'avez fait naître,
Ce cœur à vos regards n'a point déplu peut-être.
Vous frappiez, j'ai gémi. J'entrerai sans effroi
Dans ce cercueil trompeur qui s'enfuit loin de moi.
Vous savez si ma voix, toujours discrète et pure,
S'est permis contre vous le plus faible murmure :
C'est un de vos bienfaits, que, né pour la douleur,
Je n'aie au moins jamais profané mon malheur.
Vous voyez que ce corps et chancelle et succombe :
Où daignez-vous enfin m'accorder une tombe?
Répondez à ma voix, tristes divinités.

(*On entend le bruit de plusieurs tonnerres souterrains mêlés à des cris de douleur et à des accents lamentables.*)

ANTIGONE.

Tonnerres, feux vengeurs, dieu terrible, arrêtez :
Qui peut dans ce moment armer votre colère?

LES DEUX HABITANTS ET LE PEUPLE.

OEdipe.

THÉSÉE.

(*L'horreur du tonnerre et des cris funèbres augmente.*)

Où suis-je ? ô ciel ! je sens trembler la terre !

ŒDIPE.

Répondez, répondez !

(*Le bruit des tonnerres et des cris funèbres monte au dernier degré.*)

SCÈNE V.

OEDIPE, ANTIGONE ; LES DEUX HABITANTS, LES AUTRES HABITANTS DU BOURG DE COLONE ; THÉSÉE ; GARDES ; LE GRAND-PRÊTRE, PRÊTRES DE LA SUITE.

LE GRAND-PRÊTRE, *à Œdipe.*

(*Il sort du temple des Euménides.*)

Infortuné vieillard,
Les dieux sur tes destins ont fixé leur regard.
De la fatalité courageuse victime,
Quand l'univers trompé ne voyait que ton crime,
Ils ont vu tes vertus. Prince, dans ces climats
Ce n'est pas sans dessein qu'ils ont conduit tes pas.
Quel céleste flambeau, dont la clarté m'étonne,
Dissipe tout à coup la nuit qui t'environne?
Je vois fuir devant toi le deuil et le trépas.
Tes malheurs sont passés. Mars, le dieu des combats,
Attache à ton cercueil les lauriers et la gloire ;
Il doit être à jamais l'autel de la Victoire ;
Le monde y portera son encens et ses vœux.

THÉSÉE.

La mort consacre ainsi les héros malheureux.
Ah ! c'est pour adoucir son infortune extrême,
Que le ciel sur mon front plaça le diadème.
Oui, peuple, écoutez-moi : Je remets en vos mains,
Un veillard malheureux, le plus grand des humains.
Tâchez d'en obtenir, ardents à le défendre,
Qu'il laisse à nos climats le trésor de sa cendre.

Adieu, souvenez-vous que c'est l'humanité
Qui sert de dernier culte à la divinité;
Que c'est en imitant sa bonté paternelle
Que notre encens l'honore, et peut monter vers elle.
Et vous, vieillard auguste, à qui je tends les bras,
Jusque dans mon palais daignez suivre mes pas.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE.

Quand nous espérions tous nous rendre dans Athènes,
D'où vient qu'un étranger qui dérobe ses peines
Paraît dans ces déserts? et par quel intérêt
Me fait-il demander un entretien secret?

SCÈNE II.

ANTIGONE, POLYNICE.

ANTIGONE.

Ne me trompez-vous point? est-ce vous, Polynice?
Vous, mon frère!

POLYNICE.

Ah, ma sœur! vous me rendez justice:
Vous venez de frémir.

ANTIGONE.

Mon frère, hélas! pourquoi
Soudain, dans ce désert, vous offrez-vous à moi?

POLYNICE.

Je vous ai fait prier de m'accorder la grâce
D'un entretien secret.

ANTIGONE.

Oui, Thésée, à ma place,
Accompagne mon père, et lui donne mes soins.

POLYNICE.

Nous voilà donc, ma sœur, tous les deux sans témoins!
J'ai vu mon père et vous, lorsque vos pas timides
Sous ces tristes cyprès cherchaient les Euménides;
Mais j'ai craint de paraître, et de vous approcher.

ANTIGONE.

Étranger dans ces lieux, qu'y venez-vous chercher?

POLYNICE.

Pour l'armer avec moi contre un barbare frère,
J'ai, ma sœur, à Thésée adressé ma prière;
Mais, hélas! c'est en vain. Je partais, et les dieux
Ont daigné dans ce jour vous offrir à mes yeux.
Mes pas allaient, ma sœur, m'entraîner dans Athène;
Déjà... mais dans ces murs, la nouvelle est certaine,
Tisiphone a parlé; sa voix condamne, hélas!
Le vertueux Thésée aux horreurs du trépas.
Rien ne peut le sauver. Dans Athène en alarmes,
On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.
Mais ce qui me remplit d'une juste terreur,
C'est du peuple aveuglé l'indiscrète fureur.
Oui, du ciel sur Thésée il croira que mon père
A par son seul aspect attiré la colère.
Œdipe est, dira-t-il, l'auteur de son trépas.
Hé! jusqu'où ses tranports, ma sœur, n'iront-ils pas?
Comment cette fureur sera-t-elle apaisée?
Mais mon père sait-il le malheur de Thésée?

ANTIGONE.

Oui, mon frère, il le sait. Muet dans son ennui,
Il ne plaint plus ses maux, il ne pleure que lui;
Il plaint son Antiope et sa famille entière.
Ce trop fatal oracle a comblé sa misère.
Il croit que son destin porte ici le trépas,
Et que c'est Thèbe encor qui renaît sous ses pas.
Dans son cœur oppressé sa douleur se rassemble;
Ses antiques malheurs s'y réveillent ensemble.
Son calme m'épouvante: il ne s'est point, hélas!
Ni penché sur mon sein, ni jeté dans mes bras:
Pour calmer ses tourments, ma voix n'a plus de charmes;
De ses yeux desséchés j'ai vu couler des larmes.
Ah! je l'avais prévu, l'instant n'en est pas loin,
De son trépas bientôt je vais être témoin:
Ou, s'il respire encor, nouveaux sujets d'alarmes,
Les peuples contre nous vont tous prendre les armes.
Je vois partout la mort, le péril, la douleur;
Ce n'est que d'aujourdhui que je sens mon malheur;
Le courage, l'espoir, la force m'abandonne.
Dieux! pour Œdipe encor ranimez Antigone!
Seul, proscrit, fugitif, il n'a que moi d'appui;
En veillant sur mes jours, vous veillerez sur lui.
Voilà mon dernier vœu, faites qu'il s'accomplisse.
Que le même cercueil, s'il se peut, nous unisse;
Que nous goûtions du moins, après tant de travaux,
Sous un abri commun, l'oubli de tous nos maux.

POLYNICE.

Ma sœur, il faut ailleurs chercher un autre asile;
Il n'est pas éloigné, la route en est facile;
Peut-être nos malheurs calmeront-ils les dieux.
Mais redoutons surtout un peuple furieux.
S'ils allaient, juste ciel! s'immoler notre père!
Ne délibérons plus; tandis que leur colère
Ne porte point sur vous ses sacriléges mains,
De Thèbes tous les trois reprenons les chemins.
Oui, déjà déployés, mes drapeaux vous attendent;
Mes alliés sont prêts, et mes chefs vous demandent.
Hâtons-nous de quitter ces funestes climats.

ANTIGONE.

Mais, vous, par quel revers, si loin de vos états,
Implorez-vous ici des armes étrangères?

POLYNICE.

Connaissez-vous si mal nos destins et vos frères?
Jugez de la fureur qui doit nous posséder :
L'un veut reprendre un sceptre, et l'autre le garder.
Mon père l'a prédit, et j'en crois son présage,
Le fer partagera son sanglant héritage.

ANTIGONE.

Que dites-vous, cruel? vous me faites horreur!

POLYNICE.

Je crois ma destinée, et je suis ma fureur;
Le ciel à vos vertus devait un autre frère.
Il vous fit naître exprès pour consoler un père.
Vous avez jusqu'ici, par le sort agités,
Confondu vos soupirs et vos calamités:
L'équitable avenir, qui jamais ne pardonne,
Confondra les deux noms d'Œdipe et d'Antigone.
Nous y serons connus (le ciel l'a prononcé),
Vous, pour l'avoir suivi, moi, pour l'avoir chassé.
Sous quels noms différents on nous rendra justice!
Pour dire un fils ingrat, on dira Polynice.

ANTIGONE.

Eh! mon frère, oubliez...

POLYNICE.

Je veux forcer, ma sœur,
Étéocle à me rendre et le sceptre et l'honneur:
Mon père à mes projets résistera peut-être;
Tâchez, par vos discours, de l'aigrir contre un traître.
Dans Polynice encor faites-lui voir son sang,
Un fils qu'on a séduit, digne encor de son rang.
Vainqueur, je sais, ma sœur, ce qui me reste à faire:
Il verra s'il me doit confondre avec mon frère.
Espérez-vous, ma sœur, qu'il daigne m'écouter?

ANTIGONE.

Pour fléchir son courroux j'oserai tout tenter.
Je le vois qui s'avance. Éloignez-vous, mon frère.

POLYNICE.

Faut-il toujours trembler à l'aspect de mon père!

ANTIGONE.

Compagne de son sort, que je dois partager,
Souffrez qu'auprès de lui je coure me ranger.

(*Polynice sort.*)

SCÈNE III.

ŒDIPE, THÉSÉE, ANTIGONE.

THÉSÉE.

Roi, dont l'affreux destin, l'âme forte et profonde,
Sont en spectacle au ciel, servent d'exemple au monde,
Criminel vertueux dont le front respecté
Du trône et du malheur garde la majesté,
Lorsqu'aux bords du tombeau mon peuple me contemple,
J'avais dans mon malheur besoin d'un grand exemple.
Vous me l'offrez. Je meurs; mais, avant de mourir,
J'ai vu du moins Œdipe, et pu le secourir.
Croirai-je en ces climats qu'acceptant un asile
Vos jours vont s'achever dans un sort plus tranquille?
Les dieux plus indulgents en protégent le cours.

ŒDIPE.

Non, je n'accepte point leurs funestes secours.

THÉSÉE.

Ils ont du moins pour vous signalé leur clémence.

ŒDIPE.

Mais ils ont sur Thésée étendu leur vengeance.

THÉSÉE.

Longtemps le trait fatal a resté suspendu.

ŒDIPE.

J'arrive, je me montre, et l'oracle est rendu.
Pouviez-vous échapper au destin qui m'assiége!
De rivage en rivage, avec moi, pour cortége,
Je traîne le malheur, le deuil et le trépas.
Le ciel maudit la terre où s'impriment mes pas.
Ah! laissez-moi partir...

THÉSÉE.

N'irritez point ma peine,
En fuyant un asile où le ciel vous amène.

ŒDIPE.

Quel asile! un palais où j'ai porté les pleurs,
Que Thésée, en mourant, va remplir de douleurs;
Où bientôt tout son peuple, ému par mon approche,
Viendra me prodiguer l'insulte et le reproche;
Où la chaste Antiope... Ah! de vos heureux jours,
Les dieux se sont hâtés de terminer le cours.
Vos maux comblent les miens.

THÉSÉE.

Mort cruelle et jalouse,
Qui m'ôtes mes amis, mes enfants, mon épouse...
Et quelle épouse, ô ciel! Œdipe, ah! quelquefois,
Si les tristes soucis, qu'on lit au front des rois,
Avaient du moindre trouble altéré mon visage,
Un mot seul d'Antiope, écartant le nuage,
Y ramenait le calme et la tranquillité.
Son œil s'ouvrait sur moi: j'étais moins agité.
Que dis-je! en ces moments, où notre âme plus tendre
Dédaignait les discours pour mieux se faire entendre,
Un long enchantement confondait nos deux cœurs.
J'aimais, je la voyais, je goûtais les douceurs
D'un silence attentif qui la rendait plus belle.
Je ne lui parlais pas; mais j'étais auprès d'elle:
Et je la perds, Œdipe!

ŒDIPE.

Infortunés époux,
Il manquait à mon sort de retomber sur vous!
Quel bonheur j'ai détruit! Votre père respire;
Par les plus sages lois vous réglez votre empire;
L'hymen n'est point un crime à vos yeux innocents;
Vous pouvez sans frémir embrasser vos enfants;
Ils sont votre espérance, et non votre supplice:
Vous n'avez point pour fils un ingrat Polynice.

Lorsqu'à votre bonheur tout semblait concourir,
Thésée, était-ce, hélas! vous qui deviez mourir?

THÉSÉE.

Cédez moins aux douleurs de votre âme abattue.

ŒDIPE.

Vous me tendez les bras, et c'est moi qui vous tue.

THÉSÉE.

Le ciel a ses desseins; l'oracle a prononcé.

ŒDIPE.

Pourquoi loin de vos yeux ne m'avoir pas chassé?

THÉSÉE.

A vos rares vertus j'aurais fait cette injure?

ŒDIPE.

Ignoriez-vous mon nom?

THÉSÉE.

J'écoutais la nature.
Pour secourir Œdipe au moins j'aurai vécu.

ŒDIPE.

Œdipe est accablé; vos malheurs l'ont vaincu.

THÉSÉE.

Vous vivrez, je le veux. C'est l'espoir qui me reste.
N'accusez point ici votre destin funeste;
Souffrez, mais comme Œdipe; et, pour dernier effort,
Mettez votre constance à supporter ma mort.
On trompe mon épouse; elle est sans défiance;
Daignez de ce mensonge appuyer l'innocence.
Œdipe, vos malheurs, commencés en naissant,
Vous ont aux maux d'autrui rendu compatissant:
Éloignez de ses yeux la vérité cruelle.
Quand je ne serai plus, que vos soins auprès d'elle
Adoucissent du moins l'horreur de mon trépas;
Elle en aura besoin, ne l'abandonnez pas.
Que mes enfants aussi trouvent en vous un père.
Vous devenez pour eux un appui nécessaire.
Hélas! je laisse un fils qui doit régner un jour;
Formez-le pour son peuple, et non pas pour sa cour.
Loin de lui tout éclat d'une pompe importune!
Offrez-lui pour leçon votre auguste infortune;
Qu'il apprenne de vous (hélas! vous le savez)
Que les rois au malheur sont souvent réservés;
Qu'esclave du destin, au moment qu'il respire,
L'homme est dans tous les rangs soumis à son empire.
O vous qui, condamnant d'ambitieux exploits,
Voulez d'un grand exemple épouvanter les rois,
Dieux, vous qui m'immolez, lorsque j'efface un crime,
Attachez vos bienfaits au sang de la victime;
Regardez ces climats avec un œil plus doux;
Qu'Antiope du moins survive à son époux;
Consolez sa douleur, soutenez sa faiblesse;
D'un père malheureux protégez la vieillesse!
Je mets sous votre appui, dans mes derniers instants,
Œdipe, mes sujets, ma femme, mes enfants.
Cet espoir me soutient à mon heure suprême;
Je goûte avant ma mort les fruits de ma mort même.
L'honneur en est trop cher, le prix en est trop beau,
Si le bonheur public renaît sur mon tombeau.

ŒDIPE.

Hé bien! quand le soleil, témoin de ma misère,
Ne fait plus pour Œdipe éclater sa lumière,
Si cet heureux espoir, qu'à l'instant je conçoi,
N'était pas une erreur et pour vous et pour moi;
Si le ciel favorable à mon esprit d'avance
Faisait luire un rayon de son intelligence,
Thésée, ah! laissez-moi, quand vous allez mourir,
A leur autel ici, pour les mieux attendrir,
Des trois filles du Styx conjurer la colère.
Peut-être leur justice entendra ma prière.
Me le promettez-vous?

THÉSÉE.

Ah! vous le désirez;
Et tous vos vœux pour moi sont des ordres sacrés.
Adieu; vivez, Œdipe, et vous et votre fille.

(Il se retire.)

SCÈNE IV.

ŒDIPE, ANTIGONE.

ŒDIPE.

O mon unique appui! mon trésor, ma famille!

ANTIGONE.

Puis-je espérer, mon père, une grâce de vous?

ŒDIPE.

Parle.

ANTIGONE.

De la pitié le sentiment si doux
Doit toucher aisément des cœurs tels que les nôtres.

ŒDIPE.

Mes malheurs m'ont appris à plaindre ceux des autres.

ANTIGONE.

(à part.)

Mon père, (ah! quel secret vais-je lui révéler!)
Un jeune homme inconnu demande à vous parler.

ŒDIPE.

Que vient-il m'annoncer? que prétend-il me dire?

ANTIGONE.

Dans cet instant lui-même il doit vous en instruire.

ŒDIPE.

Quel est cet étranger? qui l'a conduit vers vous?

ANTIGONE.

Étranger pour tout autre; il ne l'est pas pour nous.

ŒDIPE.

A vous par ses discours il s'est donc fait connaître?

ANTIGONE.

Hélas!

ŒDIPE.

Vous le plaignez! Parlez; qui peut-il être?

ANTIGONE.

La vie, ou je me trompe, a pour lui peu d'appas.

ŒDIPE.

Et si jeune, avec joie il aspire au trépas?

ANTIGONE.

Tout annonce dans lui la fierté, la naissance,
Le sort d'un prince errant, déchu de sa puissance,
D'un mortel à la haine, au trouble abandonné,
Par un destin fatal vers sa perte entraîné,
Dont le repentir sombre également exprime
La douleur du remords et le penchant au crime.
Pour une fin terrible il semble réservé.

ŒDIPE, *à part.*

Quel doute en mon esprit s'est soudain élevé?
(*haut.*)
Le trépas, dites-vous, est sa plus chère envie?

ANTIGONE.

Il serait trop heureux d'abandonner la vie.

ŒDIPE.

Pourquoi former sur lui ces homicides vœux?

ANTIGONE.

En souhaitant sa mort, je sais ce que je veux:
C'est de mon amitié la marque la plus chère;
Et ce triste souhait vous dit qu'il est mon frère:
C'est Polynice.

ŒDIPE.

O ciel!

ANTIGONE.

Souffrez qu'à vos genoux
Il vienne avec respect...

ŒDIPE.

Il n'est plus rien pour nous.

ANTIGONE.

Aurait-il vainement retrouvé sa famille?...

ŒDIPE.

Pour être encor sa sœur, vous êtes trop ma fille.
Il ne me manquait plus, pour combler mes tourments,
Que l'approche d'un traître à mes derniers moments.

ANTIGONE.

Avant que de mourir, il veut vous voir encore.

ŒDIPE.

Ne me parlez jamais d'un cruel que j'abhorre.

ANTIGONE.

Votre courroux vaincu par son noble retour...

ŒDIPE.

Sur son coupable front pèsera plus d'un jour.

ANTIGONE.

Ah! si vous connaissiez ses maux et sa misère...

ŒDIPE.

Le ciel l'a dû punir d'avoir chassé son père.

ANTIGONE.

Il veut vous voir.

ŒDIPE.

Qu'il parte.

ANTIGONE.

Un moment d'entretien.

ŒDIPE.

L'ingrat!

ANTIGONE.

Écoutez-moi.

ŒDIPE.

Je ne vous promets rien.

SCÈNE V.

ŒDIPE, ANTIGONE, POLYNICE.

POLYNICE.

Ciel, dont je n'ai que trop mérité la colère,
Par mes pleurs, s'il se peut, daigne attendrir un père!
(*apercevant Œdipe.*)
C'est donc lui que je vois?

ANTIGONE.

C'est lui.

POLYNICE.

Supplice affreux!
C'est moi qui l'ai réduit à ce sort malheureux.

ANTIGONE.

Ose avancer.

POLYNICE.

Je tremble.

ANTIGONE.

Affermis ton courage.

POLYNICE.

Que l'âge et l'infortune ont changé son visage!
Mais voudra-t-il m'entendre?

ANTIGONE.

Espère en sa bonté.

POLYNICE.

Penses-tu qu'en effet j'en puisse être écouté?

ANTIGONE.

Je le crois.

POLYNICE, *à Œdipe.*

Permettez qu'un remords véritable
Ramenant à vos pieds le fils le plus coupable...
Vous ne m'écoutez pas... Mon père, ah! que ce nom
Vous parle encor pour moi, vous invite au pardon!
A ma prière, hélas! serez-vous insensible?
N'adoucirez-vous point ce front morne et terrible?
(*Il se jette aux genoux de son père, qui le repousse.*)
Mon père, au nom des dieux, n'écartez plus de vous
Votre fils confondu qui tremble à vos genoux...
Vous le voyez, ma sœur, son âme est inflexible:
Pour être pardonné mon crime est trop horrible;
Je vous l'avais bien dit. Sortons.

ANTIGONE.

Demeure.

POLYNICE.

Hé quoi!
Et sa bouche et son cœur, tout est muet pour moi!

Adieu. Tu lui diras que ton malheureux frère,
Accablé comme lui d'opprobre et de misère,
Mettant dans ses pleurs seuls l'espoir de l'attendrir,
Lui demanda sa grâce avant que de mourir.

ŒDIPE.

Si ta sœur, dans ces lieux, où tout doit te confondre,
Ingrat, ne m'eût prié de daigner te répondre,
Tu peux être assuré, par ce ciel que tu vois,
Que tu serais parti sans entendre ma voix.
Mais, puisqu'en sa faveur je m'abaisse à t'entendre,
Que me veux-tu, perfide! et que viens-tu m'apprendre?

POLYNICE.

Seigneur, de quelque affront que je sois accablé,
Je vous vois, je respire, et vous m'avez parlé.
Mais, puisque de mon sort vous daignez vous instruire;
Apprenez qu'Étéocle, enivré de l'empire,
Me bravant sans respect, moi son roi, son aîné,
M'a retenu mon sceptre, et s'est seul couronné.
C'est par l'art de séduire, et non par son courage,
Qu'il a conquis sur moi notre antique héritage.
Mais j'ai, pour y rentrer, j'ai des moyens tout prêts;
Adraste avec les miens unit ses intérêts;
Il m'abandonne tout, trésors, soldats, famille:
J'ai fondé nos traités sur l'hymen de sa fille.
Sept intrépides chefs vont, au premier signal,
Dans ses fameux remparts assiéger mon rival:
Chacun d'eux pour l'attaque a partagé les portes:
Tout est réglé, le temps, les endroits, les cohortes.
Qu'Étéocle pâlisse; ils vont tous l'accabler:
Mais c'est de cette main que je veux l'immoler.
C'est lui, c'est lui, l'ingrat, dont le conseil parjure
M'a fait envers mon père oublier la nature.
Que je dois le haïr! mais si vous m'exaucez,
Son triomphe est détruit, mes malheurs sont passés:
Si j'obtiens mon pardon, tout mon camp, sans alarmes,
Croira voir par vos mains le ciel bénir mes armes;
Et mes soldats vainqueurs viendront tous avec moi
Vous ramener dans Thèbe et vous nommer leur roi.

ŒDIPE.

Moi, leur roi! moi, te suivre! ingrat, l'as-tu pu croire?
Hé! dis-moi, que m'importe et Thèbe et ta victoire?
Penses-tu, malheureux, si je voulais régner,
Que ce fût à ta main de m'oser couronner?
Va tenter loin de moi tes combats et tes siéges;
Transporte où tu voudras tes drapeaux sacriléges.
Je plaindrai les Thébains, s'il faut que pour leur roi
Le ciel n'ait qu'à choisir entre Étéocle et toi.
Mais un prince, dis-tu, t'admet dans sa famille.
Quel est l'infortuné qui t'a donné sa fille?
Certes, tes alliés ont raison de frémir,
Si c'est sur ta vertu qu'ils doivent s'affermir!
Le trône t'est ravi par un frère infidèle:
Hé! ne régnais-tu pas, quand ta voix criminelle
De mon pays natal m'exila sans retour?
Tu m'as chassé, barbare! il te chasse à ton tour.
Et dans quel temps encor tes ordres tyranniques
M'ont-ils banni du sein de mes dieux domestiques!
Quand mon âme, lassée après tant de malheurs,
Soulevant par degrés le poids de ses douleurs,
Pour vous seuls d'exister reprenait quelque envie,
Et du sein des tombeaux remontait à la vie.
C'est dans ce temps, ingrat, de ton rang enivré,
Que tu m'as vu partir d'un œil dénaturé.
Ton devoir, mes bienfaits, mes sanglots, ma misère,
Rien n'a pu t'attendrir sur ton malheureux père:
Et si ma digne fille, en consolant mes jours,
A mes pas chancelants n'eût prêté ses secours;
Si ses soins prévenants, sa pieuse tendresse,
Sur mes tristes destins n'eussent veillé sans cesse,
Sans guide, sans appui, mourant, inanimé,
Sur quelque bord désert la faim m'eût consumé.
Va, tu n'es point mon fils: seule elle est ma famille.
Antigone, est-ce toi? Viens, mon sang, viens, ma fille;
Soutiens mon faible corps dans tes bras généreux:
Ton front n'a point rougi de mon sort malheureux;
Toi seule as de ce sort corrigé l'injustice:
Voilà mon cher soutien, voilà ma bienfaitrice:
Puisqu'il ne peut te voir, que ton père attendri
Baigne au moins de ses pleurs la main qui l'a nourri.
Toi, va-t-en, scélérat, ou plutôt reste encore
Pour emporter les vœux d'un vieillard qui t'abhorre.
Je rends grâce à ces mains, qui, dans mon désespoir,
M'ont d'avance affranchi de l'horreur de te voir.
Vers Thèbes sur tes pas ton camp se précipite:
J'attache à tes drapeaux l'épouvante et la fuite.
Puissent tous ces sept chefs, qui t'ont juré leur foi,
Par un nouveau serment s'armer tous contre toi!
Que la nature entière à tes regards perfides
S'éclaire en pâlissant du feu des Euménides!
Que ce sceptre sanglant que ta main croit saisir,
Au moment de l'atteindre échappe à ton désir!
Ton Étéocle et toi, privés de funérailles,
Puissiez-vous tous les deux vous ouvrir les entrailles!
De tous les champs thébains puisses-tu n'acquérir
Que l'espace en tombant que ton cœur doit couvrir!
Et, pour comble d'horreur, couché sur la poussière,
Mourir, mais en sujet, et bravé par ton frère!
Adieu: tu peux partir. Raconte à tes amis
Et l'accueil et les vœux que je garde à mes fils.

POLYNICE.

Je ne partirai point.

ŒDIPE.

Qui? toi!

POLYNICE.

Non.

ŒDIPE.

Téméraire!

POLYNICE.

Je vous désobéis, j'ose encor vous déplaire.

ŒDIPE.

De ton indigne voix je saurai m'affranchir.
Qu'attends-tu donc?

POLYNICE.

La mort.

ŒDIPE.

Quoi! tu veux...

POLYNICE.

Vous fléchir...

ŒDIPE.

Avant qu'Œdipe ému s'ébranle à ta prière,
L'astre éclatant du jour me rendra la lumière.

POLYNICE.

J'approuve vos transports. Mais, seigneur, faites mieux,
Suscitez contre moi les enfers et les cieux;
Du fond de ces enfers appelez les Furies,
Avec tous leurs serpents, leurs feux, leurs barbaries;
Leurs serpents, leurs flambeaux, leurs regards pleins d'effroi,
Seront de tous mes maux les plus légers pour moi.
Vous avez un vengeur plus prompt, plus redoutable,
Qui vous sert sans éclat, qui s'attache au coupable,
Dont rien ne peut suspendre et fléchir la rigueur:
Et ce vengeur secret je le porte en mon cœur.
Il est là ce témoin, ce juge incorruptible,
Dont j'entends malgré moi la voix sourde et terrible.
Je le sais, je le dis, rien ne me fut sacré;
Je fus barbare, impie, ingrat, dénaturé;
Je ne mérite plus d'envisager la terre,
Ni ma sœur, ni le ciel, ni le front de mon père:
Mais il me reste un droit que je porte en tous lieux,
Qu'on ne me peut ravir, que j'ai reçu des dieux;
Avec eux par lui seul je communique encore:
C'est ce remords sacré qui pour moi vous implore.
Mais, que dis-je! Ah! ces dieux, je les retrouve en vous;
Je les vois, je leur parle, et tombe à leurs genoux.
Ne soyez pas plus qu'eux sévère, inexorable;
Sous vos pieds qu'il embrasse écrasez un coupable.
Mais, avant de punir, avant de m'accabler,
Entendez mes sanglots, sentez mes pleurs couler.
Dans vos bras, malgré vous, oui, je répands mes larmes;
Il faut à ma douleur que vous rendiez les armes.
Mon père...

ŒDIPE.

Hé bien!

POLYNICE.

Je meurs.

ŒDIPE.

Perfide, éloigne-toi.

POLYNICE.

Nous le vaincrons, ma sœur: joignez-vous avec moi.

ŒDIPE.

Que dis-tu?

ANTIGONE.

Permettez...

ŒDIPE, *à Antigone.*

Ah! soutiens ma colère,
Affermis-la plutôt.

ANTIGONE.

Seigneur, il est mon frère.

ŒDIPE.

Qu'entends-je? où suis-je?... O ciel! si c'était la vertu!
Je balance... je doute... Ingrat, te repens-tu?
Ne me trompes-tu pas? Puis-je te croire encore?

ANTIGONE.

Je vous réponds de lui.

ŒDIPE.

Dieux puissants que j'implore!
Dieux! vous que j'invoquais pour sa punition,
Enchaînez, s'il se peut, ma malédiction;
J'ai calmé mon courroux, calmez votre colère.
Viens dans mes bras, ingrat; retrouve enfin ton père.
Que le jour un moment rentre encor dans mes yeux,
Pour embrasser mon fils à la clarté des cieux!

POLYNICE.

Quoi! vous m'aimez encor! Quoi! déjà votre haine...

ŒDIPE.

Crois-tu qu'à pardonner un père ait tant de peine?
Mais, dis-moi, Polynice, en quel état es-tu?
De quoi t'a-t-il servi de quitter la vertu?
Moi qui, sous l'ascendant de mon destin funeste,
Ai joint le parricide aux horreurs de l'inceste,
Qui, délaissé des miens, proscrit dès mon berceau,
Ne sais pas même encore où chercher un tombeau,
C'est moi dont la pitié console ta misère:
Et toi, né pour régner sous un ciel moins contraire,
Détrôné, furieux, errant, saisi d'effroi,
Tu reviens à mes pieds plus à plaindre que moi!
Ah! vois mieux du bonheur quel est le vrai principe.
L'univers, tu le sais, frémit au nom d'Œdipe:
Sur mon front, cependant, dis-moi, reconnais-tu
L'inaltérable paix qui reste à la vertu?
Je marche sans remords vers mon dernier asile:
Œdipe est malheureux, mais Œdipe est tranquille.
Imite, aime ta sœur; ne l'abandonne pas:
Et puisque, grâce au ciel, je touche à mon trépas...

ANTIGONE.

Que dites-vous?

ŒDIPE.

Écoute. Il est temps que je meure;
Je sens qu'Œdipe enfin touche à sa dernière heure.

ANTIGONE.

Mon frère, il va mourir.

POLYNICE.

Mon père...

ŒDIPE.

Mes enfants,
Point de cris, point de pleurs: et je vous les défends.
Polynice, en tes bras je remets Antigone:

C'est ta sœur... c'est la mienne... et je te l'abandonne.
Je vais bientôt mourir : elle n'a plus que toi.
Fais pour elle, mon fils, ce qu'elle a fait pour moi.
Hélas! depuis qu'au jour j'ai fermé ma paupière,
Ses yeux n'ont pas cessé de veiller sur ton père.
Elle a guidé mes pas, sans plaintes, sans regrets,
Sur les rochers déserts, dans le fond des forêts,
Quand le soleil brûlant dévorait les campagnes,
Quand les vents orageux grondaient sur les montagnes,
N'entendant autour d'elle, à la fleur de ses ans,
Que les sanglots d'un père et le bruit des torrents;
Et si dans le sommeil quelque songe exécrable,
M'offrant de mes destins la suite épouvantable,
Me réveillait soudain avec des cris d'effroi,
Elle essuyait mes pleurs, ou pleurait avec moi.

POLYNICE.

Ah! ne me parlez plus de ses soins magnanimes;
En peignant ses vertus, vous m'offrez tous mes crimes.
Que le cercueil déjà ne m'a-t-il englouti!

ŒDIPE.

As-tu donc oublié que tu t'es repenti?
Vis pour chérir ta sœur, et renonce à l'empire.

POLYNICE.

Il est une autre gloire où mon courage aspire.
Dieux! quel espoir me luit! Je crois, ma sœur, je croi
Respirer l'innocence, et m'égaler à toi.
Va, je ne craindrai plus que ce sang qui m'anime,
Même au sein des remords m'engage encore au crime;
Et voici, pour mon cœur si longtemps agité,
Le plus heureux moment qu'il ait jamais goûté.

ŒDIPE.

Tu n'y sens plus frémir la haine et la colère?

POLYNICE.

Je sens qu'en ce moment j'embrasserais mon frère.

ŒDIPE.

O dieux! ce doux espoir me serait-il permis
Que vous réuniriez deux frères ennemis!
Puisse un remords durable habiter dans ton âme!

ANTIGONE.

Mon père, quel dessein vous frappe et vous enflamme?

POLYNICE.

Quel nouveau mouvement paraît vous agiter?

ŒDIPE.

Enfin de leurs bienfaits je me vais acquitter.
Guidez-moi, mes enfants, au fond du sanctuaire.

ANTIGONE.

Chercheriez-vous la mort? Où courez-vous, mon [père?
Faudra-t-il vous quitter?

ŒDIPE.

Ma fille, que dis-tu?
Où serait, sans la mort, l'espoir de la vertu?
Va, l'immortalité, quand le juste succombe,
Comme un astre naissant se lève sur sa tombe:
J'irai, du Cythéron remontant vers les cieux,
Sur le malheur de l'homme interroger les dieux.
Marchons. *(Il sort avec Antigone.)*

SCÈNE VI.

POLYNICE.

Avec ma sœur, mon vénérable père
Va pour Thésée au ciel adresser sa prière;
Et peut-être en victime il court se présenter.
Ah! si nos dieux fléchis me daignaient accepter!
Si j'osais me flatter... Avançons... je frissonne...
Allons... Divinités que la crainte environne,
O vous qui n'écoutez que les cœurs vertueux,
Regardez sans courroux mon front respectueux!
Quels que soient mes forfaits, devant votre colère
Je me couvre en tremblant du pardon de mon père.
Si mes justes remords ont droit de vous toucher,
Par un coupable encor laissez-vous approcher.
Puisse votre colère être enfin apaisée!
En acceptant ma mort, daignez sauver Thésée.

SCÈNE VII.

POLYNICE; LE GRAND-PRÊTRE.

LE GRAND-PRÊTRE.

L'inexorable ciel ne t'a point entendu :
A remplacer Thésée as-tu donc prétendu?
Vois ce livre vengeur où la main des Furies
Des fils dénaturés grave les noms impies.
Tu n'as point mérité cet auguste trépas.
Ton père est apaisé, les dieux ne le sont pas.
De tes jours malheureux, va, porte ailleurs l'offrande!
Étéocle t'attend, et Thèbes te demande.

POLYNICE.

Hé bien, j'accomplirai mon terrible destin!
Ma première fureur se réveille en mon sein.
Grands dieux! en se voilant, l'une des Euménides
Secoue autour de moi ses flambeaux homicides.
Viens, fille des enfers, je marche devant toi.
(Il s'échappe.)

SCÈNE VIII.

LE GRAND-PRÊTRE; THÉSÉE.

THÉSÉE.

Dieux! j'implore vos coups, qu'ils retombent sur moi:
Vous devez accepter une tête innocente.
Mais, ô ciel! quel spectacle à mes yeux se présente!

SCÈNE IX.

LE GRAND-PRÊTRE; THÉSÉE, ŒDIPE, ANTIGONE, ARCAS, PHŒNIX, EURYBATE, ANTIOPE, *tenant le plus jeune de ses enfants dans ses bras*; SES AUTRES ENFANTS; SUITE DU GRAND-PRÊTRE; GARDES DE THÉSÉE; PEUPLE.

(*Les portes de l'enceinte du temple des Furies s'ouvrent devant ce temple : en avant et à découvert, sous la voûte du ciel, on voit un autel consacré à ces déesses. Antiope, ses enfants, les gardes, le peuple, et les autres acteurs, se rangent auprès de cet autel.*)

ŒDIPE, *au pied de l'autel.*

O mort, entends ma voix! Grands dieux, apaisez-vous!
J'ai mérité l'honneur de suspendre vos coups.
Du trône en expirant j'emporterai l'offense :
Mourir pour ces époux, voilà ma récompense;
Vous m'avez réservé pour ce noble trépas.
Mais le marbre s'ébranle, il frémit sous mes pas.
Quel rayon descendu sur ces autels funèbres
Me luit confusément à travers les ténèbres!
Grands dieux, par vous bientôt mon âme va s'ouvrir
A ce jour éternel qui doit tout découvrir !
L'ouvrage est accompli, je peux quitter la terre.
A mes yeux étonnés vous rendez la lumière;
Votre éclat immortel m'offre un séjour nouveau.
Vous allez en autel convertir mon tombeau.
Tout fuit, le temps n'est plus; je meurs, je vais renaître.
Je vous suis, je vous vois, vous daignez m'apparaître.
Votre calme éternel succède à mon effroi,
Et Thèbe et Cythéron sont déjà loin de moi.

ANTIGONE.

Hélas !

ŒDIPE.

Que ta douleur, ma fille, se dissipe.
Est-ce au moment qu'il meurt qu'on doit pleurer Œdipe?
J'ai prouvé, grâce au ciel, sans en être abattu,
Qu'il n'est point de malheur où survit la vertu.
Mais je sens que mon âme, en dédaignant la terre,
A l'approche des dieux s'agrandit et s'éclaire.
Il est temps que, sans crainte, oubliant ses forfaits,
Œdipe dans leur sein se repose à jamais.
Antigone, à ma mort, tu n'es point délaissée;
Enfin, le ciel m'inspire. Approchez-vous, Thésée.
Je vous lègue en mourant, pour protéger ces lieux,
Et ma cendre, et ma fille, et la faveur des cieux.
Et vous, dieux tout-puissants, si vous daignez m'absoudre,
Annoncez mon pardon par le bruit de la foudre.
Consumez dans ses feux votre Œdipe à genoux;
Il s'offre, il vous implore, il est digne de vous :
Soixante ans de malheurs ont paré la victime;
Mais quel nouveau transport me saisit et m'anime?
Mon esprit se dégage, il n'est plus arrêté;
Je tombe, et je m'élève à l'immortalité.
(*La foudre renverse Œdipe mourant au pied de l'autel.*)



LE BANQUET DE L'AMITIÉ,

POËME EN QUATRE CHANTS.

L'extrait suivant de la lettre de M. J.-F. Ducis à M. Ducis son oncle, mort en 1772, chanoine de la métropole de Moutiers en Savoie, fera connaître à quelle occasion et pour qui a été composé le petit poëme du BANQUET DE L'AMITIÉ.

Paris, 16 juin 1771.

MON CHER ONCLE,

Quand je fus agrégé au dîner du mercredi (ce fut après avoir fait la lecture de ma tragédie d'*Hamlet*), il n'y a point de choses honnêtes que M. l'évêque de Senlis, premier aumônier du roi, ne m'ait dites, ainsi que mademoiselle Redmont, demoiselle très-respectable, déjà d'un certain âge, et d'une des plus nobles familles d'Irlande, qui voit à Paris tout ce qu'il y a de plus illustre, et dont le frère est lieutenant-général des armées du roi. Cette demoiselle, qui est vraiment une héroïne en amitié, m'a beaucoup pris en inclination : c'est elle qui donne tous les mercredis le dîner en question avec beaucoup de noblesse et de magnificence, et cela depuis plus de dix-huit ans sans la moindre interruption. Elle a désiré très-vivement, ainsi que M. de Senlis, que je célébrasse par quelque petite pièce leur réunion du mercredi, ou leur dîner; étant même assez pressé sur cet article, je leur ai enfin promis que l'on serait content de moi, et que je ferais paraître un ouvrage au lieu d'une pièce fugitive qu'ils m'avaient d'abord demandée. J'ai donc fait, mon très-cher oncle, un poëme en quatre chants, qui a pour titre *le Banquet de l'Amitié*. J'y ai fait l'éloge de mademoiselle de Redmont, ma bonne amie, et celui de M. de Senlis sous le nom d'Ariste. J'ai lu cet ouvrage devant les convives de notre mercredi, du nombre desquels était M. l'évêque d'Arras, qui est M. Gonzié, Savoyard, et sur lequel le titre de compatriote a fait le meilleur effet du monde. C'est un prélat du plus grand mérite. Il a un frère qui est évêque de Saint-Omer, que j'ai aussi l'honneur de connaître comme membre de notre mercredi. Or, le poëme a eu le bonheur de réussir à la lecture; nos évêques l'ont trouvé très-bien écrit, et surtout avec une prudente circonspection. Enfin on a consenti qu'il devînt public : je l'ai fait passer à la censure, j'ai eu ma permission d'imprimer. J'ai corrigé hier mes épreuves, et jeudi prochain mon poëme pourra paraître, etc., etc.

LE

BANQUET DE L'AMITIÉ.

CHANT PREMIER.

O ciel! faut-il, trompé jusqu'au trépas,
Que du bonheur nous ignorions la route!
O sort de l'homme! il était fait sans doute
Pour être heureux : d'où vient qu'il ne l'est pas?
Quoi! de briller l'ardeur impatiente
Divisera des mortels nés égaux,
Allumera la haine et ses flambeaux!
Quoi! de l'amour la passion touchante
Mettra le fer dans la main des rivaux,
Ou s'éteindra sitôt qu'elle est contente!

Muse, dis-moi comment cet univers,
Peuplé de fous, de sots et de pervers,
Charmant de loin, mais vu de près si triste,
Frappa d'abord l'œil étonné d'Ariste?

On dit qu'un jour sur des bords écartés
Il s'en allait, errant à l'aventure,
Méditer seul et chercher la nature.
Un site agreste et simple en ses beautés
Surprend ses yeux. C'est un vallon tranquille,
Un beau désert : des rocs, des bois, des eaux,
Font l'ornement de ce champêtre asile
Où l'art jamais ne planta ses cordeaux.
Si quelquefois dans ce lieu solitaire
On voit des pas, ce sont ceux d'un berger,
Du chien qui suit, et l'on doit bien songer
Que près de là passe aussi la bergère.
Je ne sais quoi de touchant et d'austère
Y saisit l'âme, y répand ce plaisir,
Ce bonheur pur, ce charme involontaire

Dont l'homme heureux s'enivrait à loisir,
Quand l'innocence habitait sur la terre

Ah ! dit Ariste, en ce vallon charmant,
Quel doux repos s'est glissé dans mon âme!
Des passions on n'y sent point la flamme,
Mais du bonheur le profond sentiment.
Que l'air est pur! que ces sources fécondes
Laissent bien voir jusqu'au fond de leurs ondes!
Dans ces forêts point de détour trompeur.
Oui, ce désert, je le sens à mon cœur,
Doit à mes yeux cacher une immortelle :
C'est l'amitié[1]. C'est moi, lui répond-elle.
Hé! que viens-tu chercher dans ce séjour?
Toi seul encor m'est donc resté fidèle!
Tu me connais, et tu vis à la cour!
Viens, suis mes pas. Ils vont. L'astre du jour
Du doux éclat d'un azur sans nuage
Drapait des cieux le superbe contour.
Mille arbrisseaux parfument leur passage;
C'est le rosier, le chèvrefeuil sauvage.
Là, le zéphyr fait courber des roseaux ;
Ici, l'abeille entre ses fleurs chéries
Pose et voltige; et là, dans les prairies,
En serpentant murmurent les ruisseaux.
Dans le lointain sont de vastes canaux
D'où par les vents doucement agitée
L'onde fait luire, à replis inégaux,
Les mouvements de sa moire argentée
Que l'œil admire à travers les rameaux.

Bientôt la nymphe arrive en sa retraite,
Humble séjour dont elle est satisfaite.
Mon cher Ariste, ah ! dit-elle, aujourd'hui
Connais mes maux et deviens mon appui :
L'ambition soupçonneuse, chagrine;
Le faux amour, ont juré ma ruine,
Vont me détruire; et parmi les mortels,
Bientôt, mon fils, je n'aurai plus d'autels.
Il fut un temps où par mes douces flammes
Sans concurrents je régnais sur les âmes;
Où quand Vénus, dans l'âge des plaisirs
Avec son trouble y portait les désirs,
A leur insu mêlée à leur tendresse,
Chez ces amants j'existais à moitié ;
S'ils regrettaient quelque jour leur ivresse,
L'amour éteint, il restait l'amitié.
Ils n'ont plus rien, leur sort me fait pitié.

[1] Les Romains la représentaient sous la figure d'une jeune personne vêtue d'une tunique, sur la frange de laquelle on lisait ces mots : LA MORT ET LA VIE. Sur son front étaient gravés ces autres mots : L'ÉTÉ ET L'HIVER. La figure avait le côté ouvert jusqu'au cœur, qu'elle montrait de son doigt, avec ces paroles DE PRÈS ET DE LOIN.

Elle achevait ; un dieu bruyant arrive :
C'était Bacchus ; il avait entendu
Tout ce discours : Quoi ! tout est-il perdu?
Dit-il d'abord. O déesse plaintive,
Par mille affronts si l'on t'ose outrager,
Je les partage, et je veux les venger.
Pour toi, ma sœur, tu n'es pas inventive.
Dès qu'il s'agit d'honneur, de bonne foi,
On voit briller ta fermeté sincère ;
Mais en projets, en intrigue, en affaire,
Tous les fripons en savent plus que toi.
Laisse la plainte, et t'unis avec moi.
Je sais, je sais d'où vient notre infortune.
Bacchus déplaît, la table est importune :
De tant de mets le luxe ambitieux,
Né de l'orgueil, séduit en vain les yeux.
Qui vois-je autour de nos lugubres tables?
Des gens d'esprit, doctement agréables,
Sobres sans force, efféminés pantins,
Tous froids buveurs, et plus froids libertins.
O temps ! ô mœurs! j'ai vu jadis qu'en France
Régnait partout l'aimable intempérance;
Tous les repas étaient longs et joyeux :
On buvait bien, l'on aimait encor mieux.
C'était le temps des citoyens fidèles,
Des grands exploits, des amours immortelles;
Vénus et Mars venaient à ma chaleur
Accroître encor leur flamme et leur valeur;
Le vaudeville en courant à la ronde
De bouche en bouche animait tout le monde;
Dans mes flacons on puisait la gaieté :
L'esprit alors n'avait point tout gâté ;
Mes vieux sujets parlaient bien d'autre chose
Que de morale, ou de vers, ou de prose,
Quand mes bons vins, par leur douce vigueur,
Montaient leur tête, et fécondaient leur cœur.
Je verrai donc mes crus de Romanée,
Mon clos Vougeot, enceinte fortunée,
De leurs bourgeons embellir mes coteaux,
Pour n'abreuver que messieurs de Cîteaux:
C'est donc pour eux que ces liqueurs charmantes
Bouillonneront dans mes cuves fumantes!
Ah ! que plutôt, avant un tel affront,
Mes pampres verts soient fanés sur mon front !
Il faut, déesse, il faut que dans le monde
Sous ton nom même un doux banquet se fonde,
Fête agréable, où nos meilleurs amis,
Bien éprouvés, pour jamais soient admis.
On ne rit plus, tout dégénère en France ;
Ranimons-y notre antique alliance ;
Et pour y voir renaître les vertus,
De nos festins viens dresser les statuts.

Il dit et part. Alors pour les écrire,

Avec le dieu la nymphe se retire ;
Tandis qu'Ariste attendant leur retour,
De l'immortelle admire le séjour.

CHANT SECOND.

Lequel des trois, d'un ami, d'un amant
Ou d'un époux inventa l'art de peindre?
C'est un ami, n'en doutez nullement :
L'amour, trop vif, ne voit que le moment ;
L'hymen, trop froid, possède sans rien craindre.

Ah ! direz-vous, l'art brillant des couleurs
M'offre un objet, sans le rendre à mes pleurs.
Le sauve-t-il du ténébreux rivage?
Non, je le sais; mais quoi ! dans vos douleurs,
N'est-ce donc rien d'adorer son image?

Aussi la nymphe a dans son ermitage
Tous ses héros et leurs faits renommés
Par le pinceau sur la toile exprimés.
Ces doux portraits consolent l'immortelle.

Bacchus content déjà rentre avec elle,
Tenant en main leurs statuts rédigés,
Et par article avec ordre rangés.
Il y manquait encor leur signature.
Chacun des deux observe la figure
D'Ariste ému, qui d'un air curieux
Sur ces portraits laissait errer ses yeux.

Il voit ici Pilade auprès d'Oreste,
Qui le soutient dans un transport funeste;
Plus loin, Castor et Pollux tour à tour
Quittant la vie et revenant au jour;
Là, de Nisus, dans le sein d'Euriale,
L'âme s'endort et doucement s'exhale;
Il presse encor d'un bras inanimé
Son jeune ami qui l'avait tant aimé.

Mais quel tableau sous d'épaisses ténèbres
Lui vient offrir deux monuments funèbres?
Quels dieux voilés, au pied de ces tombeaux,
S'écrie Ariste, ont éteint leurs flambeaux?
Pourquoi ce dais, ces lis, ce diadème?
Ah ! c'est Louis [1]. Oui, mon fils, c'est lui-même,
Dit l'Amitié. La mort doublant ses coups
Bientôt, hélas ! rejoignit ces époux [2].

[1] Louis, Dauphin de France, mort à Fontainebleau le 20 décembre 1765.

[2] Marie Josèphe de Saxe, dauphine douairière de France, morte à Versailles le 13 mars 1767 ; leurs deux tombeaux sont à côté l'un de l'autre dans le chœur de la cathédrale de Sens.

Vois-tu l'Hymen, l'Amour brisant ses armes,
La Saxe en deuil, la France dans les larmes?
Son désespoir par des cris superflus
Demande encor son dauphin qui n'est plus.
Vois ces cercueils, ces rois, ces voûtes sombres ;
C'est là par moi, chez ces augustes ombres,
Près de Henri, que son cœur [1] fut porté.
Un jour, mon fils, il l'aurait imité.

Oh ! quel sanglot, quel regret assez tendre,
De trop de pleurs peut honorer ta cendre,
Cœur vraiment pur d'un prince infortuné,
Connu trop tard, et trop tôt moissonné !

Ses yeux alors, remplis de nouveaux charmes,
Sur son beau sein laissent tomber des larmes,
Tel qu'un arbuste abreuvé par les pleurs
Dont le matin a surchargé ses fleurs.

Ah ! c'en est trop ; sortons d'un lieu si triste,
Reprend Bacchus. D'un mot il flatte Ariste,
D'un mot la nymphe, et trompant leur ennui,
Sous des berceaux les emmène avec lui.

Entre bons cœurs, quand un traité s'apprête,
Le verre en main, l'honneur veut qu'on le fête ;
Pour célébrer le banquet des amis,
Sous nos berceaux le couvert était mis.
C'était Bacchus qui, doué de prudence,
Seul au festin avait pourvu d'avance :
Car en buvant, nos statuts fortunés
Sur table exprès devaient être signés.
A cet aspect la nymphe négligente
Rougit, s'échappe, accourt, et leur présente
Des fleurs, des fruits avec soin cultivés,
Des vins exquis, aux bons jours réservés.
Ainsi jadis, au creux d'un mont stérile,
Le rat des champs servait au rat de ville,
Trottant, portant, revenant sur ses pas,
Non point les mets d'un somptueux repas,
Mais quelques grains de froment ou d'aveine
Dans sa réserve amassés avec peine,
Presque germés, dons simples, mais touchants.
Je le crois bien, c'était le rat des champs.

Déjà la joie animant nos convives,
Peignait leurs fronts des couleurs les plus vives.
Bacchus charmé voit couler le nectar
Des vins d'Arbois, de Nuits et de Pomar.

Pierri, Volnay, Condrieux, l'Ermitage,
Terroirs fameux, estimés d'âge en âge,

[1] Le cœur de feu M. le dauphin fut porté à Saint-Denis, le 29 décembre 1765.

Sans doute alors vous avez bien montré
Que votre crû n'a point dégénéré.
Dans les cerveaux leur sève épanouie
En fait jaillir épigramme, saillie,
Mots vifs et fins par l'esprit enfantés,
Mais du bon sens, à coup sûr, adoptés.
Ah! dit Bacchus, regardant la déesse,
C'était ainsi, pleins d'une douce ivresse,
Que La Fontaine, et Molière, et Boileau,
Assis à table en quelque heureux caveau[1],
Parlaient sans fard, raillaient sans amertume,
Se consultaient sur les fruits de leur plume,
Et réunis par l'attrait des neuf sœurs,
Goûtaient encor ton charme et mes douceurs :
Aussi leurs vers pleins de sel et de force,
Tant que mes ceps verdiront sous l'écorce,
Sauront charmer par leur style enchanteur
L'âme, et l'oreille, et l'esprit du lecteur.
Hé! des Titans, croyez-vous que Malherbe
Eût si bien peint l'escalade superbe,
Si notre auteur n'eût bu d'un vin foulé
Sous les pressoirs de Beaune ou d'Auvilé?

Il dit : soudain, plein d'une sève active,
Un jus fougueux que le liége captive,
Blanchit, bouillonne, et semble en tourbillon
Vouloir briser sa fragile prison.
L'ardente mousse y frémit renfermée,
Un doux parfum s'en exhale en fumée.
Le bouchon pousse, il monte, et dans l'instant
Part la liqueur qui jaillit en sortant.
Pour nos statuts, ma sœur, l'heureux présage!
Lui dit Bacchus. Pour sceller notre ouvrage,
Signons tous deux. La nymphe en ce moment
Allait signer, lorsqu'un couple charmant,
Deux malheureux à peu près du même âge,
Sur leur bon air reçus dans l'ermitage,
Jeunes, bien faits, d'un regard tendre et doux,
Veulent parler à la dame. Entre nous,
Ami lecteur, je crois que l'aventure
Pour nos statuts n'est pas d'un bon augure.
Nous allons voir : de nos deux compagnons
Ma muse encor ne m'a point dit les noms.
Ce que je sais, c'est que nos personnages,
Las, essoufflés, maudissaient les voyages.
Par ce soleil, hélas! dit l'Amitié,
Marcher ainsi! leur sort me fait pitié.
Ces pauvres gens ont bien souffert en route;
Mais ils sont deux, ils sont amis sans doute;
Cela soutient. Bacchus à leur abord
Avait pour eux rempli deux rouge-bord.
Au doux aspect de la liqueur divine,
Le couple rit, il s'avance, il s'incline,
Salue et boit. Quel métier faites-vous?
Leur dit le dieu. Moi, je vends des bijoux,
Dit le plus jeune : aussitôt il déploie
Mille clinquants dont la nymphe avec joie
Prend l'un, prend l'autre; elle essaie un anneau,
Puis un collier, puis un ruban nouveau.
Sur une flûte avec grâce elle pose
Le cercle étroit de deux lèvres de rose.
Bon, c'est cela, lui donnant des leçons,
Dit mon vaurien; enflez un peu vos sons :
Vous y voilà. Puis, d'un air d'innocence,
Contre sa bouche il s'avance, il s'avance,
Tant qu'à la fin leur souffle également
Semble animer le champêtre instrument.

On croit qu'alors le traître avec adresse
Fit respirer un charme à la déesse,
Certain parfum dont le secret venin
Va droit, dit-on, à tout cœur féminin.
Ah! c'est ainsi, Didon infortunée,
Que sous les traits du jeune fils d'Énée
L'Amour craintif caressé, dans ton sein,
En t'embrassant te soufflait à dessein
Ce doux poison qui coula dans ton âme
Pour un ingrat, lâche objet de ta flamme,
Et dont Neptune aurait dû sous les eaux
A tes yeux même engloutir les vaisseaux.

Par le fripon quand la nymphe est séduite,
Que fais-tu voir? dit à son acolyte
Le dieu du vin : Monseigneur, des châteaux,
Des empereurs, des combats, des vaisseaux,
Des conquérants, des appareils de guerre;
Et dans l'instant, l'œil fixé sur un verre,
Le dos courbé, Bacchus à tout moment
De s'écrier, de trouver tout charmant.
Son cœur palpite; ardent, couvert de gloire,
Il croit encor voler à la victoire;
Il se redresse : Allons, ma sœur, allons,
Quitte à jamais ce désert, ces vallons;
Qu'un autre à Reims foule encor la vendange;
Viens, lui dit-il, viens sur les bords du Gange,
Auprès de moi dans un char triomphant,
Le thyrse en main... Que dis-tu, mon enfant?
Répond la nymphe, et par quel vain prestige
Dans ton bon cœur peut naître un tel vertige?
Y penses-tu? toi, l'ami des humains,
C'est de leur sang que fumeraient tes mains!
Non, cher Bacchus, non, je ne puis t'en croire;
Fait pour l'amour, cherche une autre victoire :

[1] La tradition nous a transmis que ces trois auteurs, qui florissaient sous le règne de Louis XIV, faisaient des parties de cabaret avec Racine, Chapelle et d'autres personnes célèbres par leur esprit.

Il en est une, et je sens que mon cœur
En te voyant a nommé mon vainqueur.
Qu'ai-je entendu? l'Amitié devient folle,
Reprend Bacchus. Dans une ardeur frivole,
Je pourrais, moi, consumer mon destin!
En s'échauffant notre couple divin
Allait bientôt dans son aigreur amère,
S'apostropher comme les dieux d'Homère.
Ciel! deux malheurs, dit Ariste, au lieu d'un!
Nos pauvres dieux n'ont plus le sens commun.
Je ne sais plus, hélas! où nous en sommes.
Quoi! les dieux fous! passe encor pour les hommes.
Les voilà donc ces statuts fortunés,
Restés sans force, et nuls, et non signés.
Adieu bonheur, adieu plaisir du sage,
Dont j'aimais tant à me former l'image.
O Jupiter, protecteur des humains,
Toi qui daignas les former de tes mains,
Tu vois Bacchus et l'Amitié sincère
Qui vont cesser de consoler la terre.
Ah! si d'erreur tous deux pouvaient sortir!
Mais ils sont dieux, comment les avertir?
La vérité dans des bouches mortelles
Perd de ses droits, parle donc au lieu d'elles;
Dis au sommeil d'appesantir leurs yeux;
Permets qu'un songe aimable, ingénieux,
Puisse éclairer par d'utiles emblèmes
Ces dieux charmants, si différents d'eux-mêmes,
Et dont sans doute un funeste poison
A séduit l'âme et troublé la raison.

Au même instant une vapeur pesante
Vient accabler leur paupière tremblante.
Ariste veille, et d'un air curieux
Sur nos fripons il a toujours les yeux.

CHANT TROISIÈME.

Ami lecteur, ton esprit quelquefois
S'est endormi dans de douces chimères.
O le bon lit! on y rêve à son choix.
Jadis bercé par des erreurs si chères,
Avec quel charme, au printemps de mes jours,
Je me forgeais des ruisseaux, des fougères,
Des bois touffus, plantés pour les Amours!
Jamais alors, jamais dans mon ivresse
Je n'eusse aux dieux demandé d'être roi.
Je demandais une belle maîtresse
Pour l'adorer, et mourir sous sa loi.
Voyais-je un faon s'échapper d'un bocage,
Un jonc plier, une rose s'ouvrir,
Voilà, disais-je en poussant un soupir.
Son teint brillant, sa jambe et son corsage.
J'eusse au cercueil emporté son image.
Pourquoi faut-il qu'un si tendre désir,
Qu'un feu si doux, que l'hymen par exemple,
Jusqu'au tombeau ne soit pas un plaisir?
O Philémon, tu méritas un temple!
Baucis et toi, vous n'aviez pour tout bien
Dans votre enclos que la simple innocence
Avec l'amour; il ne vous manquait rien.
Leur flamme ainsi vécut par sa constance,
Sans nul chagrin qui la vînt attrister;
Les dieux par là firent voir leur puissance:
C'est un miracle, il n'y faut plus compter.

Souvent on aime un péril qu'on ignore.
Le cœur ému, plein du dieu qu'elle adore,
L'Amitié croit, dans un rêve charmant,
Se mettre en marche, et chercher son amant.
Quoi! disait-elle, il court à la victoire!
Il a bien pu me quitter pour la gloire!
Que poursuit-il? une ombre, un vain laurier.
Ah! toute femme, en aimant un guerrier,
Aime un ingrat, qui cherche à la surprendre:
Il est galant, mais il n'est jamais tendre.
Des sons alors brillants, mélodieux,
Font retentir des bois silencieux:
C'était le chant, la voix douce et flexible
D'un rossignol qui, devenu sensible,
Sur un air tendre, entonnait dès le jour
Sa première hymne en l'honneur de l'amour.

Ah! si Bacchus, couché sous des ombrages,
Reprit la nymphe, entendait ces ramages,
Son cœur sans doute en serait attendri.
Maudit l'amant, chez des Scythes nourri,
A l'œil farouche, à l'âme altière et dure,
Qui le premier revêtant une armure,
Pour les combats, sans craindre nos douleurs,
Abandonna sa jeune amante en pleurs!
O rossignols! l'instinct qui vous inspire
Met-il chez vous l'honneur à vous détruire?
L'amour, hélas! et ses brûlants désirs
Font nos tourments, ils font tous vos plaisirs.
Qui te l'a dit? lui répond Philomèle;
Ignores-tu quelle fureur cruelle,
Quel traitement jadis les feux d'un roi
Dans ces déserts ont exercé sur moi?
Progné ma sœur vengea trop mon injure.
Tout l'univers a su notre aventure;
Et même encor dans mes tristes regrets,
J'en entretiens l'écho de ces forêts.
Va, ne crois pas, jeune et noble mortelle,
Qu'il te suffit d'être sensible et belle
Pour attendrir ou fixer ton vainqueur:

Sans être aimée on peut donner son cœur.
L'homme est ingrat ; nos maux sont leur ouvrage :
Trop de tendresse expose à trop d'outrage.
Rentre en toi-même, et jugeant par mes yeux,
Visite, au moins, ces bois mystérieux.

A ce discours la nymphe est moins timide.
Pourquoi, dit-elle, interrogeant son guide,
Vois-je à l'écart dans ces rocs escarpés,
Des creux profonds, rustiquement coupés,
Nids clandestins, cellules naturelles
Où loin du bruit, colombes, tourterelles,
D'un pied furtif, après plusieurs détours,
Plusieurs combats, vont cacher leurs amours?
J'entends d'ici leurs plaintes caressantes,
Leurs doux accents, leurs ailes frémissantes.
O combien cher, répond l'oiseau penseur,
Vénus dans peu leur vendra sa douceur!
Tous ces galants au tendre et beau langage,
Qui, si soumis leur offrent leur hommage,
Ne sont au fond, de plaisirs affamés,
Que des vautours en pigeons transformés,
Que des milans ; race ingrate et perfide
Qui, séduisant une beauté timide,
Par leurs efforts à peine ont obtenu
Les premiers dons d'un amour ingénu,
Qu'ils vont partout, sous leur propre figure,
A cris perçants, conter leur aventure,
Et fatiguer les échos indiscrets ;
Tandis, hélas ! qu'au milieu des forêts,
Dans quelques creux, leurs muettes victimes,
Dont trop d'amour a fait seul tous les crimes,
Sèchent de honte et meurent de douleur
D'avoir connu, suivi, pour leur malheur,
Ce peuple ailé, cruel, lâche, hypocrite,
Né pour glapir sous les joncs du Cocyte,
Et déchirer avec leur bec affreux
Le cœur pervers des scélérats comme eux.
Mais n'est-il pas, au moins dans ce bocage,
De nœuds constants quelque heureux assemblage?
Reprend la nymphe. Il en fut autrefois,
Dit Philomèle. On pouvait dans nos bois
Voir deux à deux nos arbres pacifiques
Entrelacer leurs rameaux sympathiques.
L'un faisait naître, à Vénus consacré,
Les feux brûlants, l'amour immodéré ;
On soupirait d'abord sous son ombrage.
L'autre inspirait par son chaste feuillage
(Car à l'hymen il était dédié)
L'honneur, la paix, la constante amitié.
Point de transport, point de langueur funeste,
Jamais d'excès. De cet accord céleste
Se composait un état fortuné.
Heureux l'oiseau, vers ces bois entraîné,
Qui s'en venait, sous leur magique asile,
De ses petits bâtir le domicile.
Il y goûtait tout ce qu'ont de plus doux
Ces noms si chers, et d'amant et d'époux.

Des vents affreux, de violents orages
Vinrent un jour séparer ces ombrages.
Plus de bonheur ; adieu tranquillité.
Par ses désirs chacun fut emporté ;
On s'ennuya, les débats s'allumèrent ;
Tous les maris les premiers s'envolèrent.
Les petits même, éclos depuis un jour,
Furent laissés. On éteignit l'amour
Par les plaisirs. La commode licence
Confondit tout, le nom, la résidence,
Le nid, la femme, et le mal, et le bien ;
Tout fut égal, on n'y connut plus rien.
Bientôt après à la nymphe attristée
L'oiseau fait voir la tendre Galatée,
Pleurant Acys, Acys son jeune amant,
Par un rival immolé récemment,
De qui le sang dans des grottes profondes,
Devenu fleuve, allait roulant ses ondes.
Là, lui dit-elle, est Céphale éperdu,
De son épreuve encor tout confondu.
Voici l'endroit où Daphné fugitive
Devint laurier ; là, doucement plaintive,
Syrinx encor gémit dans ces roseaux ;
Plus loin Biblis en source épand ses eaux ;
Là fut Aglaure en pierre convertie ;
Là vint Borée enlever Orithye ;
Et c'est ici que Pyrame est tombé,
Trop tendre amant que suivit sa Thisbé.

Après ces mots Philomèle s'envole,
Tel qu'un zéphyr léger enfant d'Éole.
L'Amitié cherche et la demande en vain ;
Elle écoutait, lorsqu'un chantre divin
Se fait entendre. Hélas ! c'était Orphée,
Qui, dans des rocs, sur les bords du Ryphée,
Sa lyre en main, les yeux mouillés de pleurs,
Aux vents, aux flots, racontait ses douleurs.
Qui lui rendra sa charmante Eurydice?
Cruel Tartare, ah ! par quelle injustice
La retiens-tu ? Le Ryphée à jamais
Retentira de ses justes regrets.
Telle à l'écart, près de son nid perchée,
Une colombe au fond d'un bois cachée
Demande, appelle et rappelle toujours
Ses chers petits, doux fruits de ses amours,
Qu'un dur pasteur a, de sa main grossière,
Tremblants et nus, arrachés sous leur mère.
Sur un rameau, là, seule en sa douleur,
La nuit l'entend lamenter son malheur.

L'ombre s'enfuit, tout s'éveille, et l'aurore
Sur son rameau l'entend gémir encore.

Que pensais-tu, nymphe, dans ton erreur,
Quand chaque objet redoublant ta terreur,
Tous te disaient combien, malgré ses charmes,
Un tendre amour peut nous coûter de larmes?
On croit qu'alors en abjurant sa loi,
Ton faible cœur murmura malgré toi.
On conte aussi que pour faire une pause,
Prête à t'asseoir, l'épine d'une rose
Piqua ton doigt, et causant tes douleurs
Avec un cri, t'éveilla tout en pleurs.

De son côté, dans le champ des mensonges,
Bacchus dormant s'instruisait par des songes.
Muse à ce coup tu me dois inspirer.
Mais dans le port il est temps de rentrer;
Mon frêle esquif, côtoyant les rivages,
Fuit la tempête, et craint les longs voyages.
Le vent se lève; après quelque repos,
Ma rame encor va sillonner les flots.

CHANT QUATRIÈME.

Monstre enivré de grandeur et de vent,
Qui sous nos pas va creusant des abîmes,
Ambition, dont l'orgueil fit souvent
De tes héros tant d'illustres victimes,
Rentre aux enfers, replonge-s-y les crimes.
Tu nous ravis le plus solide bien,
Le doux repos où tout bonheur se fonde.
A l'homme, hélas! il ne faut presque rien.
L'ambitieux n'a pas assez d'un monde.
Sur cette mer couverte de vaisseaux,
Permis aux fous d'affronter le naufrage;
Disons toujours, en regardant les flots,
Voguez, messieurs, moi je reste au rivage.
Oh! qu'on me donne un enclos, un verger,
Où l'eau serpente, où le zéphyr s'amuse;
Un toit rustique où je puisse loger
Moi, mon ami, le sommeil et ma muse,
Et l'on verra si j'en voudrai changer.

D'un pareil sort Bacchus goûtait les charmes
Avant le temps de sa funeste erreur.
En sommeillant il se croit sous les armes,
Aux bords du Gange, au milieu des alarmes,
Portant partout la mort et la terreur.
C'était l'instant où Bellone en fureur
Grince des dents, vole au sein du carnage;
Le Désespoir, la Cruauté, la Rage,
Poussaient son char. Un long gémissement
A la déesse échappe en ce moment;
Elle en rougit. Un horrible sourire
Dérobe aux yeux le mal qui la déchire.
Soudain par elle un monstre est enfanté.
C'est un soldat au regard effronté,
Qui furieux, dès qu'il voit la lumière,
Insulte au ciel, et fait frémir sa mère.
Déjà par lui les rangs les plus pressés
Sont à grands coups détruits et renversés.
C'est l'orgueil seul, non l'honneur qui l'enflamme.
Les noirs complots, le crime est dans son âme.
De tout mérite il cherche à se venger,
Et dans le sang il aime à se plonger.
L'art sur son casque a peint les Danaïdes,
Et l'eau qui fuit de leurs tonnes perfides.
Bacchus enfin veut arrêter ses coups.
Le monstre accourt. Tel qu'un tigre en courroux
Fond sur un tigre, ainsi dans leur furie
Ces deux rivaux vont s'arracher la vie.
Comme une flamme en leur active main,
Leurs poignards nus voltigent sur leur sein.
La mort errante autour de chaque armure
Court, suit la pointe, et cherche une ouverture.
La soif du sang dont ils sont dévorés
Tarit leur sang dans leurs cœurs altérés.
Ils sont muets, tremblants. De leur prunelle
Le globe ardent rougit, sort, étincelle.
Leur rage enfin les force à s'embrasser;
Et corps à corps, pour se mieux renverser,
Ce couple uni lutte et tombe. Sans cesse
Il se débat, il se roule, il se presse.
Le nouveau monstre est vainqueur un instant,
Il va frapper; Bacchus en s'agitant
Le fait tourner, et prend soudain sa place.
D'un bras de fer arrachant sa cuirace,
De l'autre il va... Ciel! quel spectacle affreux!
Il ne voit plus qu'un amas ténébreux,
Qu'un assemblage horrible, impénétrable,
De cent ressorts, dont l'acier formidable
Va, vient, serpente, et par mille détours
Forme un dédale où l'œil se perd toujours.
Qui donc es-tu? parle, que dois-je croire?
Lui dit Bacchus, tremblant de sa victoire.
Pourquoi le ciel ne t'a-t-il pas donné
Le cœur d'un homme? Un cœur! va, je suis né,
Lui répond-il, pour l'audace et la feinte.
Tous ces ressorts qui te glacent de crainte
Me donnent seuls la vie et l'action;
A leur jeu sourd connais l'ambition,
Et son intrigue, et le trouble et la guerre.
Et mon adresse et mon profond mystère.
Et la révolte, et le mépris des lois,
Et l'art des cours, et les traités des rois.

Tout asservir, voilà mon vœu suprême.
Où tu voudras, désire un diadème,
Il est à toi. Je suis sûr du moyen.
Mais, ton choix fait, tu n'aimeras plus rien.

Bacchus d'horreur à ces mots se réveille.
L'affreuse voix résonne à son oreille.
La nymphe et lui dans le même moment
Se regardant d'un œil d'étonnement :
Ah! dit Bacchus, je renonce à la gloire.
Adieu, grandeurs, combats, lauriers, victoire.
Tout cet éclat ne vaut pas mon destin.
Je vous verrai, coteaux de Chambertin,
Terrain d'AI, d'Épernay, de Coulange,
Sol fortuné, béni par la vendange.

Moi, c'en est fait, dit la nymphe à son tour,
J'aime le calme, il n'est point dans l'amour.
O mon désert, que ta beauté touchante
Plus que jamais me séduit et m'enchante!
A quels malheurs allait s'abandonner
Mon faible cœur! mais puis-je encor signer
Nos règlements? cette œuvre auguste, insigne,
Veut d'autres mains; Pallas seule en est digne.
Pallas paraît avec ses attributs :
Voilà, dit-elle, en montrant des statuts,
Ceux qu'à mon tour j'ai rédigés moi-même;
Je leur attache (et c'est Jupiter même
Qui par le Styx garantit mes serments)
L'intime accord des vœux, des sentiments,
La fermeté, le secret, la constance,
Les bons conseils, la douce confidence;
Et ce bonheur d'exister dans autrui,
Sans distinguer, si c'est ou vous, ou lui.
De tes festins les utiles exemples,
Chaste Amitié, vont rétablir tes temples.
Cours de ce pas vers l'asile honoré
Où loin des vents, ton feu pur et sacré
Sous l'œil soigneux d'une mortelle austère,
Rayonne encor de sa splendeur première.
Tu sais son nom, ses solides vertus;
Entre ses mains tu mettras mes statuts.
Dans vos repas, censeur non moins rigide,
Je veux qu'Ariste avec elle y préside.

Et toi, Bacchus, porte-s-y ta gaieté,
Ton esprit franc, tes mœurs, ta liberté;
Que ta liqueur, toujours mûre et brillante,
Présente à l'œil un perlé qui l'enchante.

Et vous, brigands qui trompez l'univers,
Ambition, Amour, esprits pervers,
Portez ailleurs vos faiblesses, vos vices.
Vos repentirs, vos honteux artifices.
Je règne ici, qu'y feriez-vous tous deux?
Hé! croyez-vous qu'un repas généreux
Où l'Amitié réunit à sa table
Les partisans de l'honneur véritable,
Puisse souffrir deux fripons tels que vous?
Je vous connais sous votre air simple et doux.
Votre art perfide est ami des ténèbres,
Et vos héros, de leurs forfaits célèbres
Ont trop souvent, avec impunité,
Fait retentir le monde épouvanté.

Au même instant le couple heureux s'envole,
Mais sans remords, sans dire une parole
De repentir, le front haut, l'œil hardi,
En vrai brigand, dans le crime endurci.
Minerve alors disparaît dans la nue.
Bacchus, Ariste, et la nymphe ingénue
S'en vont ensemble où l'ordre de Pallas
Leur a prescrit de diriger leurs pas.

Mais quelle est donc cette illustre mortelle,
A qui déjà nos statuts sont portés?
C'est vous R**. Si ma muse infidèle
En vous nommant trahit vos volontés
Faites-moi grâce, et n'en accusez qu'elle.
En écrivant, nos transports indiscrets
Font, malgré nous, échapper nos secrets.
Sans doute alors le dieu qui nous anime
Fait notre excuse et se charge du crime;
Et tout à coup dans quelque accès nouveau,
Si sa présence échauffant mon cerveau,
Il me forçait à peindre un cœur sensible,
Grand, courageux, sincère, incorruptible,
Qui pour servir ses généreux amis
Ne connût point d'obstacle ou d'ennemis;
Qui dans un sexe aimable et né pour plaire
Fit admirer la foi, le caractère,
L'honneur antique, et ces dons précieux,
Reste de l'or d'un siècle aimé des dieux :
S'il m'y fallait ajouter la peinture
D'un mortel vrai, d'une âme libre et pure,
Où se joignît un esprit élevé,
Des eaux du Pinde à leur source abreuvé;
D'une âme enfin, qui, ferme sans rudesse,
Douce et non faible, active avec sagesse,
Malgré les flots, sur l'océan des cours,
Vers le bien seul sût diriger son cours :
Peut-être alors trop plein de ces images,
Sans y penser, nommant mes personnages;
Même au péril de vous mettre en courroux,
Je m'écrierais que c'est Ariste et vous.
La voix du cœur est toujours la plus forte;
Son vif élan nous trompe et nous emporte.
C'est votre cœur, qui, pour moi prévenu,
Vous fit penser que, timide, ingénu,

Ennemi né de tout lâche artifice,
Je méritais avec quelque justice,
Convive sûr, à vos repas admis,
D'y prendre place au rang de vos amis.
Ariste et vous, tous les deux par avance,
M'avez fait don de votre confiance.
Voilà, R**, le plus noble bienfait
Qui charme une âme et la touche en effet.
C'est ce penchant, c'est ce premier suffrage
Qui pour jamais enchaîne notre hommage.
Il est flatteur de se voir estimé,
Mais qu'il est doux de se sentir aimé!
A ce plaisir quand ma verve s'allume,
Pour vous mes vers se pressent sous ma plume;
Ce prompt transport m'a tout fait oublier.
Tel qu'un Cyclope en son noir atelier,
D'un lourd marteau dompte et frappe et tourmente
D'un fer rougi la masse étincelante;
Tel, non sans peine, en mille sens divers,
Tournant sans cesse, et retournant mes vers,
Je m'efforçais à saisir sur la scène
Les traits, le port, le ton de Melpomène;
Lorsque soudain pour causer avec vous,
Cherchant matière à des crayons plus doux,
J'ai, sur un fond plus simple et moins sauvage,
En quatre chants tracé ce badinage.
Mais je revole à mes premiers pinceaux;
Et loin des fleurs, des nymphes, des ruisseaux,
Je vais trouver, rêveur mélancolique,
Ces noirs cyprès, ce bois funèbre, antique,
Où Melpomène, à l'abri d'un rocher,
Sous des tombeaux se plaît à se cacher.
Pour pénétrer ces lieux impénétrables,
Il faut dompter deux taureaux indomptables,
Leur faire à force ouvrir de durs sillons,
Exterminer de nombreux bataillons
Que, tout armés, produit soudain la terre;
D'un fier dragon assoupir la paupière:
Tout mon corps tremble, et vers mon cœur serré
Déjà d'effroi mon sang s'est retiré.



ÉPITRES.

ÉPITRE

DÉDICATOIRE

A MADAME VEUVE DE LAGRANGE.

Reçois, ma chère sœur, avec autant de plaisir que j'en ai à te l'offrir, ce Recueil de mes différentes poésies, rassemblées, comme tu le désires, dans ce volume : tu les aimes, et tu m'en fais jouir. Il n'est pas difficile, dit-on, de reconnaître dans nous le frère et la sœur; mais la ressemblance des penchants est la première et la plus flatteuse. C'est par elle que nos cœurs se sont si souvent ouverts l'un à l'autre, que nous avons mis si naïvement ensemble nos plus anciens et nos plus innocents souvenirs. Te rappelles-tu, ma chère sœur, toute l'impression que me fit, dans un âge encore voisin de l'enfance, la première tragédie que j'ai vue, *Athalie*, jouée sous une orangerie et dans un village? et cette autre impression profonde et ineffaçable que me fit, à peu près dans le même âge, le soir, au soleil couchant, le majestueux automne, dans un jour de son calme, de sa fraîcheur et de sa magnificence? Je suis encore sur les lieux; je vois son ciel, ses nuages, la terre couverte et embaumée de ses fruits. Je retombe dans mon attendrissement silencieux devant la richesse et la mélancolie de la nature. Tu n'as pas oublié sans doute qu'en commençant les plus beaux jours de ma jeunesse, et en te contant mes voyages, je t'ai fait monter avec moi dans mes récits sur les hauteurs de la forêt Noire. Quel ravissement je te fis éprouver! comme tu m'écoutais, lorsque, pour te décrire ma situation, je te disais :

Déjà, laissant là les campagnes,
J'atteignais les hautes montagnes;
Dans un air frais, pur et léger,
Je croyais doucement nager.
Le beau printemps venait de naître;
Le jour commençait à paraître,
Et je sentais, à chaque pas,
Un certain oubli plein d'appas,
Un calme qu'on ne conçoit pas,
Remplir et gagner tout mon être.
Tout ce corps m'était étranger :
Mon œil se laissait diriger
Vers le ciel, l'azur, la lumière.
Des esprits semblaient m'appeler;
J'étais tout prêt à m'envoler,
N'appartenant plus à la terre:
Et, sur cet Olympe enchanteur,
Si mon œil, par un cas étrange,
T'eût trouvée, à coup sûr, ma sœur,
Si près du ciel, dans mon bonheur,
Je t'aurais prise pour un ange.

Mais si je te faisais part de mes bonheurs, tu me contais aussi les tiens. Qu'il était beau ce grand jardin, à la campagne, où l'on te mena pour la première fois sans t'en rien dire! Quelle fut, en y entrant, ta joie enfantine, ton aimable et subit ravissement! Comme tu fus frappée de ces belles figues que les chaleurs de l'été n'avaient pas encore jaunies! mais qu'elles étaient éblouissantes sur leurs buissons verts, ces roses épanouies, vers lesquelles tu volas d'abord comme un papillon! La déesse des fruits y disait à la déesse des fleurs : « Rien ne me surprend ici, ma jeune et brillante compagne, tout est dans l'ordre et dans la nature.

« Pomone ne vient qu'après Flore;
« L'Hymen ne vient qu'après l'Amour:
« Pour la belle enfant qui t'implore,
« Et que ton teint déjà colore,
« Des roses, ma sœur, c'est le jour.
« Ma figue n'est pas mûre encore;
« Mais l'ardent soleil suit l'aurore.
« Je fais cueillir, tu fais éclore.
« Crois-moi, j'aurai bientôt mon tour. »

Cela est arrivé, ma chère sœur. Notre vie s'est presque écoulée; nous voilà tous les deux aujourd'hui sur le terrain de la vieillesse : moi, près d'en sortir; toi, ne faisant que d'y entrer, mais avec ce calme de l'âme qui annonce les ressources de la raison, et ces grâces du cœur et du caractère que le temps ne saurait flétrir ni ravir. Tes tendres soins pour moi, dans mes vieux jours, leur donnent un prix qui me les rend plus chers. Voilà comme mademoiselle Thomas, sous mes yeux, veillait sur la conservation et le bonheur de son tendre et excellent frère : il y a une espèce d'hymen tout fait entre les sœurs qui ne se marient pas et les frères libres et poëtes, un recommencement de maternité et d'enfance entre les mères veuves et leurs fils poëtes sans engagements. J'en ai été

un exemple frappant. Quand mes cheveux étaient prêts à blanchir, la mienne, avec un sentiment de douce compassion, voyant mes distractions nombreuses, l'indépendance de mes goûts, mon incapacité absolue pour les affaires et la fortune, me disait (c'était son mot) : « Mon enfant! mon « pauvre enfant! mon pauvre homme! ah! si ce fantôme « brillant qu'on appelle *gloire* arrive à temps pour les « hommes engagés au service des Muses, c'est quand il « vient, sous les yeux de leurs mères, de leurs femmes et « de leurs sœurs, attacher à leurs foyers, et sur des murs « parés par les mœurs et la modestie, de douces et inno- « centes couronnes; c'est quand il vient, quoique tard, les « faire jouir du succès de leurs travaux dans ces plus « chères moitiés d'eux-mêmes! » Mais comme ces amants des Muses aiment leur retraite, leurs études, et surtout la poésie, cette véritable magicienne, qui cache (qu'on ne s'y trompe pas) sous une exagération apparente, et sous un délire quelquefois mal interprété, une analyse sévère, un dessin correct, une couleur franche, un tact sûr, un sentiment vif et durable, et des vues vastes, longues et fines sur la nature! La profondeur et la naïveté, voilà son principal caractère; voilà ce qui distingue éminemment tous les grands poëtes, Corneille, La Fontaine, Molière, Shakespeare; ils ont quelquefois l'air de dépasser la nature, mais ils ne lui en sont que plus fidèles. O Poésie! que tu offres de moyens de bonheur ou de malheur à tes amants les plus favorisés! Je n'ai pas à me plaindre d'elle. Je fais pourtant de mon mieux pour écouter de préférence des idées plus convenables à mon âge; mais qu'on a de peine à se détacher d'une maîtresse longtemps aimée, avec laquelle on a fait assez bon ménage! J'ai beau vouloir m'éloigner d'elle et lui dire de loin, adieu! adieu!

Pour moi, pour moi, les vers sont toujours quelque chose.
Quand le cœur les conçoit, quand l'esprit les compose,
Ah! qu'un poëte est enchanté!
Il n'entend, il ne voit, il ne sent autre chose :
Ce n'est pas du plaisir, c'est de la volupté.
Ma sœur, conçois-tu bien ce qu'est la poésie?
C'est le nectar, c'est l'ambroisie;
C'est la saveur des fruits, le doux esprit des fleurs;
C'est l'arc-en-ciel et ses couleurs;
C'est une ivresse, un charme; en un mot, c'est la vie.
Qu'est-ce en comparaison, ma sœur, que d'être roi?
Je lui dis à ses pieds : « O fée enchanteresse!
« Qui te goûte une fois te goûtera sans cesse :
« On ne guérit jamais de toi.
« Des mers, des flots émus, de leur neige écumante
« Vénus naît, tu la peins : par ton ciseau je voi
« Dans un marbre qui fuit s'envoler Atalante;
« Je te trouve partout, partout comme l'Amour.
« On te prendrait pour lui; les Grâces sont ta cour :
« Tout t'appartient, rien ne t'égale.
« Te voilà dans les champs la tendre Pastorale,
« L'humble Fable avec la cigale,
« La Romance dans les déserts,
« Du palais des Césars la voûte colossale,
« Le Chant et l'Harmonie animant nos concerts;
« L'Ode au ciel d'un seul vol s'élançant dans tes vers,
« Dans nos villes la Comédie,
« Dans les palais la Tragédie,
« Et l'immense Épopée en ce vaste univers. »

Ah! que voilà bien mon frère! t'écrieras-tu, ma chère sœur. Hé bien, ce n'est pas ma faute : c'est encore elle qui vient de m'apparaître avec tous ses charmes. Mais un tableau plus touchant s'offre à ma vue. C'est une mère de famille respectable, toujours occupée, d'une humeur douce et égale, entourée de ses enfants, de leur tendresse, de leur respect, de leur reconnaissance, honorée de l'estime et de l'attachement des hommes et des femmes les plus honnêtes, les plus distingués par leur mérite, et qui se plaisent dans sa société. Ajoute, ma chère sœur, à ces récompenses des mœurs et de la sagesse, toute l'affection de ton ami et de ton frère.

JEAN-FRANÇOIS DUCIS.

AVERTISSEMENT

SUR L'ÉPITRE A L'AMITIÉ,

AU SUJET DE LA MORT DE M. THOMAS.

J'ai cru devoir lire cette épître à l'assemblée publique de l'Académie française, le jour même où M. Guibert, successeur de M. Thomas, y est venu prendre séance. Il convenait qu'elle parût imprimée en même temps que son discours de réception; mais comme elle avait besoin, dans quelques endroits, de notes et d'explications, je les ai réunies dans cette espèce d'avertissement, pour instruire d'avance le lecteur de ce qui a donné lieu à cette épître, et surtout aux sentiments et aux justes regrets qui la terminent.

Cet ouvrage a été précédé et suivi pour moi d'événements trop intéressants et trop douloureux, pour qu'ils puissent jamais s'effacer de ma mémoire. C'est après ma chute dans les montagnes de la Savoie, c'est après avoir échappé à la mort par un bonheur presque incroyable, c'est après avoir été rejoindre M. Thomas au village d'Oullins, près de Lyon, que j'ai abandonné mon cœur au plaisir d'écrire cette épître sous les yeux mêmes et, pour ainsi dire, entre les bras de l'ami que j'ai perdu.

On concevra aisément quelle dut être ma joie en le voyant paraître tout à coup au pied des montagnes qui avaient été les témoins de ma chute, avec tous les secours que demandait ma situation; il n'avait rien oublié pour rendre mon transport infiniment prompt, commode et facile. A peine fûmes-nous arrivés, qu'il peignit vivement, dans une épître, et le péril auquel je venais d'échapper, et sa joie de me voir rendu à la vie. Je me trouvai dans sa maison de campagne, à Oullins, environné et prévenu des soins les plus attentifs, entre lui et sa vertueuse sœur, qui, faible et délicate, l'accompagnait dans tous ses voyages, et dont la tendresse et l'intelligence active lui épargnèrent, pendant sa vie, ces embarras et ces détails multipliés, toujours si incompatibles avec l'étude et les méditations du génie. C'est là que mon ami me sur-

veillait lui-même, m'aidant de son bras, soit pour monter, soit pour descendre, couchant dans une chambre ouverte sur la mienne, et m'interrogeant la nuit aux moindres signes de ma douleur. Eh! comment oublierais-je jamais le premier moment de notre entrevue au bourg des Échelles? Avec quelle diligence il accourut à mon secours! avec quelle vivacité il m'emporta dans ses bras! Comment oublierais-je nos conversations d'Oullins, nos doux épanchements, mes premières promenades à ses côtés, sa tendre inquiétude à observer les progrès de ma convalescence, son allégresse au retour de mes forces, l'essai que j'en fis en copiant de ma main, et sous ses yeux, dans le silence de la campagne, le chant des Mines dans son poëme du Czar, chant vraiment original, qu'il venait d'achever avec tant de plaisir sous le beau ciel de Nice? Comment oublierais-je sous quel charme délicieux, dans quel rajeunissement d'âme et d'organes je me sentis renaître à la nature, parcourant autour de moi les richesses et l'éclat d'une saison et d'un climat pittoresques, admirant les merveilles terribles du monde souterrain dans les vers d'un ami illustre, revoyant la gloire dans ses talents, le bonheur dans sa tendresse, heureux de vivre encore, heureux de vivre avec lui?

Qu'on joigne à ces jouissances intérieures le voisinage et la société de M. l'archevêque de Lyon, qui, sensible à mon accident, s'était hâté de me proposer d'abord un logement dans son château, mais qui comprit aisément, par son propre cœur, que je ne pouvais demeurer ailleurs que chez l'ami généreux qui venait de me recueillir presque à l'endroit de ma chute. Quand mes forces me le permirent, ce fut avec un plaisir bien vif que je fus témoin presque tous les jours, parmi les personnes de Lyon les plus distinguées, soit à l'Académie, soit dans les cercles, des marques multipliées d'estime et d'admiration publique qui le cherchaient de tous côtés. Qu'on se figure un homme simple, modeste, même timide, d'une bonté de cœur extrême, des mœurs les plus pures et les plus douces, plein d'esprit, ne négligeant aucun des devoirs et des attentions délicates de la société, ajoutant à une longue réputation de talents et de vertus les dehors d'une existence toujours honnête, et souvent très-honorable dans les occasions. Qu'on se le représente aux séances particulières de l'Académie de Lyon, lisant, tantôt son chant de l'Angleterre, tantôt celui des Mines, tantôt celui des fêtes de Louis XIV; une autre fois un morceau de prose très-piquant et très-savant sur l'origine de la langue poétique, qu'il composait à Oullins, en ma présence; revenant ensuite avec moi dans sa solitude champêtre, m'y confiant ses conceptions, ses sentiments, ses ouvrages; recevant avec plaisir toutes mes émotions, toutes mes pensées, tous ces mouvements impétueux et surabondants d'une seconde vie nés de la convalescence, et que j'avais besoin de répandre dans son sein. Qu'on nous voie tous les deux, surtout le 30 août dernier, à la séance publique de l'Académie de Lyon, au milieu d'une assemblée nombreuse et brillante, placés vis-à-vis l'un de l'autre, lui, charmant son auditoire par la lecture de son beau chant de Louis XIV, faisant retentir ce sanctuaire des Muses des noms révérés de Turenne, de Condé, de Luxembourg, de Catinat, de Fénelon et du duc de Bourgogne; et moi, terminant la séance par la lecture d'une *Épître à l'Amitié*, où je lui rappelais, en le regardant, et le péril que j'avais couru, et les secours qu'il m'avait prodigués; où, près de le quitter, dans un adieu solennel, je le recommandais à la douceur du climat de Nice, impatient d'aller bientôt moi-même jouir des embrassements d'une mère tendre, qui frémissait encore de l'image de son fils expirant, et qui, dans sa vieillesse, ne demandait plus au ciel que le bonheur de me voir encore avant de mourir. La fin de cette Épître toucha vivement l'assemblée; car comment échapper à l'impression des mouvements de la nature? Mais le transport s'accrut, et les larmes coulèrent de tous les yeux, lorsqu'en nous levant après la séance, dans l'émotion d'un si doux sentiment, on vit les deux amis s'avancer l'un vers l'autre, se tendre les mains et s'embrasser. Hélas! qui m'eût dit que, dix-huit jours après, l'ami qui me pressait contre son sein ne serait plus, et que déjà l'instrument fatal creusait en silence sa dernière demeure dans l'église du village d'Oullins?

Je ne parlerai point ici en détail de tout ce qu'a fait M. l'archevêque de Lyon pour un confrère célèbre, dont il honorait profondément l'âme et les talents, dont il avait goûté avec tant de plaisir le caractère, l'esprit et le commerce, à qui il portait une amitié si sincère, et qu'il ne cessera jamais de regretter. Tous les soins, tous les secours qu'un malade peut attendre, M. Thomas les a reçus dans le château d'Oullins, où ce prélat vraiment sensible nous fit transporter tous aux premières menaces de la maladie. Mais ce que je ne puis taire, ce qui reviendra souvent à ma pensée, c'est le moment où, malgré le danger de l'air infecté par une maladie contagieuse, quoique indisposé lui-même depuis quelque temps, ce prélat respectable monta dans la chambre de son confrère mourant, et, s'approchant de son lit, le cœur serré de douleur, et retenant à peine ses larmes, lui parla de son péril et des grands intérêts de l'homme au bord du tombeau, avec cette piété tendre, avec cet accent de l'âme que l'amitié courageuse et la religion consolante peuvent seules inspirer. Debout derrière lui, je suivais mot à mot sa voix tremblante et quelquefois entrecoupée de soupirs. J'en lisais les impressions touchantes sur le front édifiant et soumis de la douce et religieuse victime, qui devait tomber sitôt sous le coup mortel. J'écarte de mon esprit les différents états où je l'ai vu ensuite; je me transporte tout à coup dans le palais de M. l'archevêque, à Lyon. C'est là qu'il pleura avec nous, avec la malheureuse sœur de notre ami, avec sa propre famille et tous les vertueux ecclésiastiques qui l'environnaient, la perte irréparable que nous venions tous de faire, arrivée dans le château d'Oullins le 17 septembre 1785, à trois heures du matin. C'était un deuil général. Qui en était plus digne que mon ami? M. le marquis de Montazet, qui le révérait avec tendresse, lui rendit les derniers devoirs avec moi, lui donna des larmes comme à un frère. Mais pour caractériser la douleur de sa douce et charmante épouse, quand j'aurais les pinceaux de l'ami que je pleure, comment pourrais-je exprimer ses soupirs, sa religion, sa délicatesse, ses prévoyances, son activité, son silence ou ses paroles, cette âme sensible et céleste qui, dans ces mo-

ments de péril, et sur le bord de la tombe ouverte, semble faire de la beauté vertueuse et compatissante un être surnaturel qu'on invoquerait contre la mort même, si ses larmes n'attestaient pas qu'elle est mortelle comme nous?

Le chant funèbre qui succède, dans mon Épître, au chant d'amitié et d'allégresse, ne contient rien que de conforme à la vérité historique. Pouvais-je ne pas montrer mon ami m'adressant, quand il se réveillait, deux vers de mon Épître, qu'il avait retenus, et qui semblaient voler du fond de son cœur, vivant encore, sur sa bouche mourante, où se formait à demi le doux sourire de l'amitié[1]? Puis-je laisser ignorer que, dans ces moments imprévus du réveil, il disait vivement: « Mon ami « est-il là? » que, quand le saint et vénérable ecclésiastique[2] à qui il ouvrit son âme, l'un des grands-vicaires de M. l'archevêque de Lyon, lui proposa de recevoir les derniers secours des chrétiens mourants, il ajouta, en les demandant avec piété: « Ah! mes amis, que je vais les « inquiéter! » Puis-je ne pas publier que, quand M. le curé d'Oullins, après un discours simple et touchant, lui eut administré les sacrements de l'église, il lui tendit affectueusement les bras, et le pressa, autant qu'il le put, sur son sein avec la plus grande reconnaissance? Je n'ai point fait entrer dans la triste fin de mon Épître ces détails intéressants que je place ici. Il en est encore un pourtant que je devrais omettre peut-être, mais qu'on me pardonnera sans doute d'avoir remarqué: c'est que, dans ce château, où tous les appartements ont sur leur porte une inscription qui sert à les nommer, mon ami est mort dans la chambre de *la candeur*.

Parmi ses principaux amis, tous infiniment connus et respectables, on distinguait surtout M. d'Angiviller, qu'il aima tendrement, et dont il fut aimé de même; il eut aussi pour moi la plus vive amitié. Je me souviendrai toujours qu'à ma réception à l'Académie française, des larmes de joie coulaient de ses yeux. Il m'a constamment soutenu dans les malheurs comme dans les afflictions: ses bienfaits ont toujours prévenu mes désirs; mais le plus grand de tous est de m'avoir lié avec un ami que j'ai connu trop tard, que j'ai perdu trop tôt, et qui a laissé pour jamais dans mon cœur le regret de sa longue absence et le triste veuvage de l'amitié.

M. l'archevêque de Lyon, ce digne prélat, n'eût pas cru avoir acquitté envers M. Thomas toute la dette de son cœur, s'il n'eût pas fait graver sur un marbre blanc très-beau, qu'il avait fait venir exprès de Marseille, et placé dans son église d'Oullins, l'épitaphe simple d'un homme simple, qui n'avait pas craint d'adresser une *Épître au peuple*[3], épitaphe si juste, qui lui a été inspirée par son amitié et sa douleur. Puisse, en la lisant, le voyageur, l'ami, l'écrivain vertueux, qu'un tendre intérêt conduira peut-être dans l'église d'Oullins, dire avec respect sur cette tombe de l'homme de bien et de génie: *Voilà mon modèle!*

[1] Ces deux vers étaient ceux-ci:

De vie et de bonheur charges l'air qu'il respire.
Qu'il est doux de revoir le ciel et son ami!

[2] M. l'abbé Sourd.

[3] Je me souviens que M. Thomas me contait naïvement, comme une des choses qui lui avaient fait le plus de plaisir dans sa vie, qu'un bon curé de village lut un jour en chaire à ses paroissiens cette *Épître au peuple*, et leur persuada que les pauvres habitants de la campagne n'étaient pas aussi dédaignés qu'ils le pensent parmi les gens du monde et dans la capitale. Après sa grand'messe il se plaça à l'entrée de son église, et, lorsque ses paroissiens sortaient, il leur distribua à tous des exemplaires de cette Épître qu'il avait fait imprimer à ses dépens.

ÉPITAPHE DE M. THOMAS,

Par feu M. de Montazet, archevêque de Lyon.

Ci-gît LÉONARD-ANTOINE THOMAS, *l'un des quarante de l'Académie française, associé de celle de Lyon, né à Clermont en Auvergne le 1er octobre 1732, mort dans le château d'Oullins le 17 septembre 1785.*

Il eut des mœurs exemplaires,
Un génie élevé,
Tous les genres d'esprit.
Grand orateur, grand poëte;
Bon, modeste, simple et doux,
Sévère à lui seul,
Il ne connut de passions
Que celle du bien, de l'étude
Et de l'amitié.
Homme rare par ses talents,
Excellent par ses vertus,
Il couronna sa vie laborieuse et pure
Par une mort édifiante et chrétienne.
C'est ici qu'il attend la véritable immortalité.

Ses écrits et les larmes de tous ceux qui l'ont connu honorent assez sa mémoire; mais M. l'archevêque de Lyon, son ami et son confrère à l'Académie française, après lui avoir procuré pendant sa maladie tous les secours de l'amitié et de la religion, a voulu lui ériger ce faible monument de son estime et de ses regrets.

ÉPITRE A L'AMITIÉ,

Lue par l'auteur, le lundi 13 février 1786, à la séance publique de l'Académie française, le jour où M. le comte de Guibert y est venu prendre séance à la place de M. Thomas.

Il serait à désirer que tous les bons amis s'entendissent pour mourir ensemble le même jour. FÉNELON.

Noble et tendre amitié, je te chante en mes vers.
Du poids de tant de maux semés dans l'univers,
Par tes soins consolants c'est toi qui nous soulages.
Trésor de tous les lieux, bonheur de tous les âges,
Le ciel te fit pour l'homme, et tes charmes touchants
Sont nos premiers plaisirs, sont nos premiers penchants.
Qui de nous, lorsque l'âme encor naïve et pure
Commence à s'émouvoir, et s'ouvre à la nature,

N'a pas senti d'abord, par un instinct heureux,
Le besoin enchanteur, le besoin d'être deux ?
De dire à son ami ses plaisirs et ses peines ?

D'un zéphyr indulgent si les douces haleines
Ont conduit mon vaisseau vers des bords enchantés,
Sur ce théâtre heureux de mes prospérités,
Brillant d'un vain éclat, et vivant pour moi-même,
Sans épancher mon cœur, sans un ami qui m'aime,
Porterai-je moi seul, de mon ennui chargé,
Tout le poids d'un bonheur qui n'est point partagé?
Qu'un ami sur mes bords soit jeté par l'orage,
Ciel! avec quel transport je l'embrasse au rivage!
Moi-même, entre ses bras si le flot m'a jeté,
Je ris de mon naufrage et du flot irrité.
Oui, contre deux amis la fortune est sans armes;
Ce nom répare tout : sais-je, grâce à ses charmes,
Si je donne ou j'accepte? Il efface à jamais
Ce mot de bienfaiteurs, et ce mot de bienfaits.
Si, dans l'été brûlant d'une vive jeunesse,
Je saisis du plaisir la coupe enchanteresse,
Je veux, le front ouvert, de la feinte ennemi,
Voir briller mon bonheur dans les yeux d'un ami.
D'un ami! ce nom seul me charme et me rassure.
C'est avec mon ami que ma raison s'épure,
Que je cherche la paix, des conseils, un appui.
Je me soutiens, m'éclaire, et me calme avec lui.
Dans des piéges trompeurs si ma vertu sommeille,
J'embrasse, en le suivant, sa vertu qui m'éveille.
Dans le chant varié de nos doux entretiens,
Son esprit est à moi, ses trésors sont les miens.
Je sens dans mon ardeur, par les siennes pressées,
Naître, accourir en foule, et jaillir mes pensées.
Mon discours s'attendrit d'un charme intéressant,
Et s'anime à sa voix du geste et de l'accent.
Quelquefois tous les deux nous fuyons au village.
Nous fuyons. Plus de soins, plus d'importune image.
Amis, la liberté nous attend dans les bois.
Sans nous plaindre, et de l'homme, et des grands, et des rois.
Nous déplorons sans fiel leur pénible esclavage.
De mes tilleuls à peine ai-je aperçu l'ombrage,
Mon cœur s'ouvre à la joie, au calme, à l'amitié.
J'ai revu la nature, et tout est oublié.
Dans nos champs, le matin, deux lis venant d'éclore
Brillent-ils à nos yeux des larmes de l'aurore,
Nous disons : « C'est ainsi que nos cœurs rapprochés
« L'un vers l'autre, en naissant, se sont d'abord penchés. »
Voyons-nous dans les airs, sur des rochers sauvages,
Deux chênes s'embrasser pour vaincre les orages,
Nous disons : « C'est ainsi que du destin jaloux,
« L'un par l'autre appuyés, nous repoussons les coups.
« Même sort nous unit, même lieu nous rassemble.
« Avec les mêmes goûts nous vieillissons ensemble.
« Le ciel, qui de si près approcha nos berceaux,
« Ne voudra pas sans doute éloigner nos tombeaux.
« Sur nos tombeaux unis quelque beauté champêtre
« Viendra verser des fleurs, et des larmes peut-être.
« Heureux, en attendant, nous goûtons les loisirs,
« Les muses, le sommeil, les innocents plaisirs. »
O doux séjour des champs! C'était loin de la ville
Qu'Horace dans Tibur, près du sage Virgile,
A son modeste ami, moins sobre en ce moment,
Épanchait à grands flots le Falerne écumant;
Entendait sur des fleurs le vers magique et tendre
Qui fit plaindre Euriale, et peignit Troie en cendre.
Tous deux ils parcouraient ces agrestes beautés,
Ces grottes, ces ruisseaux que tous deux ont chantés.
Trop heureux le mortel sensible et solitaire
Qui s'aime en son ami, qui dans lui sait se plaire,
Qui borne à son pouvoir ses faciles désirs,
Et dans le cœur d'un autre a mis tous ses plaisirs!
Suivez ces deux amis errant dans les campagnes
Sur l'émail de nos prés, au penchant des montagnes,
Tantôt portant leurs pas vers des lieux fortunés,
Tantôt dans un désert par leur course entraînés :
Vous les verrez tous deux, ainsi que deux abeilles
Qui, sur le lis, le thym, sur les roses vermeilles,
Pompent légèrement le doux nectar des fleurs,
Dévorer des objets la forme et les couleurs,
Laisser voler partout leur âme et leurs pensées
Sur la nature entière au hasard dispersées;
Mais ils viendront bientôt, dans des discours charmants,
Rapporter leurs plaisirs, leurs goûts, leurs sentiments;
Rassembler dans leurs cœurs, ravis de ses merveilles,
Un miel cent fois plus doux que celui des abeilles.
Leur travail est égal, leur trésor est commun!
Leurs cœurs sont confondus, leur bonheur n'en fait qu'un
Et d'un bonheur si pur la nature est charmée.

Hélas! de maux obscurs notre vie est semée.
C'est un tribut secret que l'on paie en douleurs.
Sur ce sol dévorant, fécondé par nos pleurs,
D'où l'éclair de nos jours va bientôt disparaître,
Où sous la ronce encor la ronce aime à renaître,
Parmi tant de malheurs, dans sa tendre pitié,
Le ciel, qui les prévit, nous donna l'amitié,
L'amitié, baume heureux qui coule sur nos peines.
Sans doute il est un âge où, bouillant dans nos veines,
De désirs, de transports notre sang allumé,
Dans ses étroits canaux avec peine enfermé,
Comme un torrent de feu court et se précipite;
L'esprit est agité, le cœur s'enfle et palpite.
Le jeune homme à l'aspect de la jeune beauté,
De surprise et d'amour soupire épouvanté.
Du pouvoir de l'amour faut-il des témoignages?
Il entraîne Léandre à travers les orages,
Ravit Diane aux cieux, Eurydice aux enfers;
D'Andromède expirante il détache les fers,

Couvre Renaud de fleurs dans les jardins d'Armide,
Fait tourner des fuseaux entre les mains d'Alcide;
Il séduit, il égare, il endort la raison.
Trop semblable à Circé, Vénus a son poison.
De ce poison charmant la jeunesse est avide;
Elle épuise à longs traits ce breuvage perfide,
Se consume d'amour, s'enivre de désir,
Et court avec fureur aux tourments du plaisir.

Mais déjà, comme un songe, a passé la jeunesse.
Je vois fuir loin de moi cette île enchanteresse,
Cette île où mon regard trop longtemps arrêté
Avec un long soupir cherche encor la beauté.
A travers mille écueils, à travers les tempêtes,
Je touche enfin ce port où, brillant sur nos têtes,
Ces deux astres amis, les Gémeaux radieux,
M'éclairent sans fatigue et consolent mes yeux.
Que de fois j'ai béni leur clarté douce et sûre!
Amitié, don du ciel, flamme invisible et pure,
A mon dernier soupir échauffe encor mon sein!
Et vous que des plaisirs le dangereux essaim
Étourdit d'un tumulte et d'un éclat frivole,
Vous qui ne soupirez que pour l'or du Pactole,
Et vous qui dans les cours volez avec ardeur
Après ce rien brillant qu'on a nommé grandeur,
Conservez, s'il se peut, vos trompeuses ivresses;
Montez à la faveur, grossissez vos richesses:
Non, je ne vous vois point d'un regard ennemi;
Je vous plains seulement, vous n'avez point d'ami.
Dans ces salons pompeux où la richesse assemble
Tous ces mortels brillants, ennuyés d'être ensemble,
Je me sens accabler du poids de leur langueur:
En vain j'y cherche un homme, et j'y demande un cœur.
Dans son palais rempli le riche est solitaire;
Tout du besoin d'aimer conspire à le distraire.
Plus loin, voyez ce pauvre: au mépris condamné,
Traînant sous des lambeaux son sort infortuné,
Sans famille et sans nom, sans épouse et sans frère,
Il lui reste un ami, son chien suit sa misère;
Son chien marche, s'arrête et veille auprès de lui;
Il l'aimera demain comme il l'aime aujourd'hui;
Il défend son sommeil, il flatte sa vieillesse:
Amis, ils ont tous deux besoin de leur tendresse.
J'ai vu, faut-il le dire? un riche, avec de l'or,
Qui voulait à ce pauvre arracher son trésor,
Marchandant cet ami qui caressait son maître.
«Cet animal, dit-il, qui t'affame peut-être,
«Tu peux, en le vendant, soulager tes malheurs.»
«Eh! qui donc m'aimera?» dit le vieillard en pleurs;
Et son chien dans l'instant suit sa voix qui l'appelle.
O symbole touchant d'une amitié fidèle!
Que ton accueil est vrai! que tes transports sont doux!
Tu chéris nos foyers, tu vieillis près de nous,
Et ton dernier regard est encor pour ton maître.

Le ciel à notre argile a trop mêlé peut-être
Un esprit inquiet, une active vigueur,
Qui lassent notre tête et troublent notre cœur.
L'homme, ainsi tourmenté par son génie extrême,
Tourmenta ses égaux, l'univers, et lui-même;
Mais parmi les transports dont il est dévoré,
Parmi tous ses excès il en est un sacré,
Que toujours on chérit et toujours on admire,
L'Amitié le produit. Amour, sous ton empire,
Pourquoi tes noirs soupçons, tes dépits orageux,
Portent-ils la terreur et la foudre avec eux?
Comment ce même Amour peut-il donc faire éclore
Les poisons de Médée et les parfums de Flore?
Amour, peux-tu cacher, sous des ris et des fleurs
Les haines, les dégoûts, le désespoir, les pleurs?
Combien la seule Hélène alluma d'incendies!
Mais faut-il des héros montrer les perfidies,
Ariane aux déserts contant son abandon,
L'air s'éclairant au loin du bûcher de Didon,
Sapho, qui, s'élançant au sein des mers profondes,
Nommait encor Phaon en flottant sur les ondes?
Faut-il peindre l'Amour terrible, ensanglanté,
Ou la coupable audace outrageant la beauté?
Voyez-vous ce Centaure emportant Déjanire?
Dans ses muscles tremblants la volupté respire.
Comme à travers les flots, d'un cours précipité,
En regardant sa proie il s'enfuit enchanté!
Les yeux brûlants d'amour, les yeux tournés sur elle,
Il s'enivre, en nageant, d'une charge si belle.
Sur ce pied délicat qui cherche à s'affermir,
Son cou nerveux s'embrase, et fléchit de plaisir.
Nessus, dans les transports de ton extase avide,
Tu ne crains ni les dieux ni la flèche d'Alcide;
Mais la flèche d'Alcide est déjà dans ton flanc.

Ainsi par les excès, par les pleurs et le sang,
Partout l'aveugle Amour signala son passage.
Oh! qu'Achille jadis, emporté par sa rage,
Achille, en apparence oubliant la pitié,
Par un excès plus noble honora l'Amitié!
De ce lion sanglant que la fureur est tendre!
Ce cri, «Patrocle est mort!» ce cri s'est fait entendre.
Achille oublie alors qu'Achille est outragé.
Il court. Patrocle est mort! Il faut qu'il soit vengé.
Hector déjà trois fois, sous sa main meurtrière,
Trois fois, derrière un char, a rougi la poussière.
Sur ce corps déchiré, sensible et furieux,
Il s'écrie: «O Patrocle!» Il le demande aux dieux.
Il va bientôt enfin, vaincu par sa prière,
Rendre un fils qui n'est plus à son malheureux père.
Il se lève, il menace, il repousse ses pleurs,
Il promène à grands pas ses féroces douleurs;
Il appelle Patrocle; et, dans un tel délire,
C'est encore en tremblant l'Amitié que j'admire.

Amitié, qui sans toi porterait ses malheurs?
Hélas! nés pour souffrir, mêlons du moins nos pleurs.
Malheureux! Quoi! faut-il, sur ce globe où nous sommes,
Quand on veut les aimer, craindre toujours les hommes;
Se dire en gémissant, mais éclairé trop tard:
«Les voilà tous ensemble, et les cœurs sont à part?»

Hélas! la mort déjà m'entraînait dans l'abîme,
Quand le ciel par degrés ranima la victime.
Sur des rocs déchirants soudain précipité,
C'est là que, sans couleur, mourant, ensanglanté,
De deux pauvres vieillards j'excitai les alarmes,
Et des yeux du passant fis tomber quelques larmes.
Mais mon péril n'est plus. Pourquoi le retracer
Quand je sens mon ami dans mon sein s'élancer?
C'est lui que je revois. Oh! que de pleurs coulèrent!
Comme en mes faibles bras ses bras s'entrelacèrent!
Appuyé sur ton cœur, renaissant sous tes yeux,
Dans quelle extase, ami, je contemplai les cieux!
J'admirai leur azur, je regardai la terre;
Je crus me ressaisir de la nature entière.
Ah! sortant de la tombe où l'on fut endormi,
Qu'il est doux de revoir le ciel et son ami!

Mais ce rocher fatal va bientôt disparaître.
Emporté dans tes bras, sous ton abri champêtre,
Je vois cette cité, longtemps chère aux Césars,
La reine du commerce et l'amante des arts;
La Saône, près d'Oullins, d'un flot lent et timide,
Grossir le Rhône ému qui s'enfuit plus rapide.
Déjà sous tes berceaux je vais, dès le matin,
Respirer, à pas lents, et la rose et le thym;
Et plus loin, dans ton clos, mon œil veut voir encore
Si d'un plus vif éclat ton raisin se colore.
Tu vas bientôt loin d'eux chercher d'autres climats.
Nice, où le nord jamais n'a soufflé ses frimas,
Où la rose entretient sa fraîcheur éternelle,
Nice attend ta présence, et son printemps t'appelle.
Là tu verras fleurir, en dépit des hivers,
Ces riants orangers, ces myrtes toujours verts;
La mer, dans son bassin doucement agitée,
T'offrir l'éclat tremblant de sa moire argentée.
Tu pars. Climats heureux! je le confie à vous;
Zéphyrs, apportez-lui vos parfums les plus doux;
De vie et de bonheur chargez l'air qu'il respire;
Pour prix de vos bienfaits, vous entendrez sa lyre.
Oh! que ne pouvons-nous, unis jusqu'au tombeau,
Ensemble de nos jours voir s'user le flambeau!
Ensemble... Ah! quand déjà, dans notre âme ravie,
Nous confondions nos vœux, nos penchants, notre vie,
Quand un espoir si doux consolait nos adieux,
Tu souris, je t'embrasse, et tu meurs à mes yeux.
Tu meurs, toi, mon ami! toi qui, dans tes alarmes,
Donnas à mon péril des soupirs et des larmes;
Toi que de mon malheur le bruit fit accourir
Sur ce rocher sanglant où j'aurais dû mourir!
Ah! du bord de l'abîme où je t'ai vu descendre,
Mon bras, mon faible bras vers toi n'a pu s'étendre.

Mais quand l'homme s'éteint, tout prêt à nous quitter,
Sous quels augustes traits viens-tu te présenter?
D'avance sur ton front commence à m'apparaître
Cette immortalité qui s'attache à notre être.
Son rayon luit déjà sur ce front abattu,
Qui m'offre avec candeur quarante ans de vertu.
Qu'il est grand ce tableau de la vertu mourante!
Oui, je l'entends encor cette voix consolante
Du pontife attendri, qui, plein de nos douleurs,
T'annonça ton péril en te cachant ses pleurs.
Montazet, oui, ta bouche, avec l'accent d'un frère,
Lui peignit, lui montra, sous l'image d'un père,
Ce Dieu dont ta vertu nous fait bénir le nom!
Avec quel saint respect, quel touchant abandon,
Mon ami lui prêtait son cœur et son oreille!
Je crus voir Fénelon parlant au grand Corneille.
Un peu de terre, hélas! a caché pour jamais
L'ami dont en ces lieux je cherche encor les traits.
Oullins! ô triste Oullins! que ton temple modeste
A laissé dans mon cœur un souvenir funeste!
Ah! conserve à jamais ce dépôt précieux
Qu'ont avec tant de peine abandonné mes yeux!
Au pied de cet autel où mon ami repose,
Si pour toi notre deuil est encor quelque chose,
Ah! laisse-lui passer nos soupirs et nos pleurs.
Son ombre, hélas! peut-être entendra nos douleurs.
Il les mérite bien, cet ami si fidèle
Qui mourut en chrétien, qui peignit Marc-Aurèle.
Oh! comment honorer son génie et ses mœurs?
Donnez-moi, mes amis, des lauriers et des pleurs;
Je l'en veux accabler, j'en veux couvrir sa cendre.
Mais son cercueil frémit, ma voix s'est fait entendre.
Oui, mon ami, c'est moi, mon accent t'est connu!
C'est moi que tout sanglant ton bras a soutenu.
Quoi! c'est moi qui renais! Quoi! c'est lui qui succombe!
Hier contre son sein, aujourd'hui sur sa tombe!

ÉPITRE
CONTRE LE CÉLIBAT.

Quid leges sine moribus
Vanæ proficiunt?
HOR., l. III, od. 18.

Toi, par qui nous vivons, nous chérissons le jour,
Sentiment enchanteur que l'on appelle amour,
Quand tout plaît, s'embellit, s'anime par tes charmes,
Faut-il qu'un nom si doux inspire les alarmes?

Ce cœur si calme encor, mais prêt à s'enflammer,
De quels tourments bientôt il va se consumer!
A peine entrevoit-il ce bonheur qu'il soupçonne,
Qu'il doute, espère, craint, transit, brûle, frissonne.
Mais à ces prompts transports, à ces vœux effrénés,
Tous les cœurs amoureux ne sont pas condamnés.
Regardons ces bergers, ravis, sous ces ombrages,
D'habiter du Poussin les touchants paysages;
Qui de nous ne voudrait soupirer avec eux?
La vertu fait surtout le plaisir de leurs feux.
Oui, le ciel qui dans nous la grave en traits de flamme
A fait de la vertu la volupté de l'âme;
Et cette volupté, qui se mêle à l'amour,
Y porte un nouveau charme, et l'y puise à son tour.
Heureux qui dans soi-même a laissé l'innocence
Entre l'âme et les sens former cette alliance!
Il n'a plus qu'à jouir, dans un accord si doux,
Des deux biens les plus chers que le ciel fit pour nous.
Philémon et Baucis ensemble les goûtèrent;
Tous deux jusqu'au tombeau tendrement ils s'aimè-
Aussi par Jupiter leur toit fut protégé; [rent:
Leur toit, après leur mort, en temple fut changé:
On voit encor leur clos, la source jaillissante,
Le jardin où courait leur perdrix innocente;
Leurs vases les plus chers, d'argile et non d'airain,
Qu'à l'hospitalité faisait servir leur main;
Leurs pénates entiers, paternel héritage; [trage,
Leur table dont les pieds du temps marquaient l'ou-
Que couvraient, par honneur, les fleurs de la saison,
Quand le maître des dieux soupa chez Philémon.
Quoi! me dit un censeur, viens-tu, par ce langage,
En faveur de l'amour, prêcher le mariage,
Et vanter, en t'armant d'une triste vertu,
L'austérité des mœurs?—Oui, sans doute; et crois-tu,
Pour diffamer le vice et ses noires maximes,
Si je tenais en main la liste de ses crimes,
Que mon vers courageux, osant la dérouler,
Toi-même à cet aspect ne te fît pas trembler?
Écoute. Quand les vents de leur coupable haleine,
Favorisant Pâris et la parjure Hélène,
Loin de Sparte emportaient leurs perfides vaisseaux,
Écoute ce qu'alors Nérée au sein des eaux
Criait au ravisseur enchanté de sa proie:
«Tu la tiens, insensé, tu pars; mais devant Troie,
«Vingt peuples et vingt rois, pour la redemander,
«Avec mille vaisseaux sont tout près d'aborder.
«Tu n'échapperas point à ton juste supplice.
«Déjà sont descendus, Agamemnon, Ulysse,
«Achille, Ménélas, et Teucer et Nestor;
«La Grèce est là. Crois-tu, quand l'intrépide Hector
«Cent fois du sang des Grecs fera fumer la terre,
«Crois-tu qu'avec les sons de ta lyre adultère,
«Et Vénus dont la voix t'assura le secours,
«D'Ilion assiégé tu défendras les tours?
«Que de maux et de pleurs, Pâris, sont ton ouvrage!
«Mais Diomède accourt; il accourt, et sa rage
«Cherche, écume, menace et va te découvrir.
«Tu le vois: tel un cerf que la peur vient saisir
«A l'aspect d'un lion a déjà pris la fuite.
«L'heure viendra pourtant (les Parques l'ont prédite)
«L'heure où, vaincus sans peine et vainement armés,
«Tes bras, tes beaux cheveux encor tout parfumés,
«Des cruels champs de Mars essuieront la poussière.
«Regarde autour de toi Tisiphone et Mégère.
«Vois tous ces corps épars; tes sinistres amours
«Sur l'Europe et l'Asie appelant les vautours;
«Priam, Hécube, Hector, Cassandre, Polyxène,
«Pour ta cause égorgés ou mourant dans leur chaîne;
«Et ta patrie en cendre, et ce long souvenir,
«Qui va, de siècle en siècle, effrayer l'avenir.»
Je n'ai point, diras-tu, provoquant ta colère,
Prétendu lâchement excuser l'adultère;
Mais si j'ai fui l'hymen, pour toi si précieux,
Dois-je enflammer ta bile; et serai-je à tes yeux
Un mortel sans vertu, sans morale?—Au contraire,
Je te crois un honnête, un doux célibataire,
Que d'un nœud plein d'attraits, trop souvent profané,
Les vices de ton siècle ont sans doute éloigné,
Tel qu'en ses vers charmants nous l'a peint d'Harlevil-
Hé bien donc! par l'ennui ramené dans la ville, [le.
Quittant nonchalamment ton bonnet de velour,
Tu vas donc seul bientôt bâiller au Luxembourg.
Qui sait si, caressant ta langueur et ton âge,
Dans ton hymen prochain lorgnant ton héritage,
Quelque madame Évrard n'a pas, dans ses desseins,
Déjà donné la chasse à tes nombreux cousins?
Mais enfin raisonnons. Tes cheveux qui blanchissent
De la course du temps chaque jour t'avertissent;
Déjà vient la faiblesse, et la vigueur a fui;
Ta santé veut des soins, ta main veut un appui:
Que deux fois la Balance ait ramené septembre,
Te voilà seul et vieux. Je te vois dans ta chambre
De gouttes, de neveux tristement assiégé,
Et dans la léthargie un beau matin plongé.
Hé! qui te répondra que ton valet peut-être
N'ose sous tes habits faire parler son maître?
Je t'entends au réveil te récrier en vain
Contre un faux testament qu'aura dicté Crispin.
Des vieux garçons mourants, des vieux célibataires,
Les fripons de tout temps sont nés les légataires.
Mais suis-je, diras-tu, dans ce triste abandon?
Quoi! personne pour moi ne s'intéresse? — «Non,
«Telle est, telle est ma loi, te répond la Nature.
«Tu repousses mes dons, je venge mon injure.
«Tu voulus vivre seul: dévore donc l'ennui
«Du désert dont l'horreur t'environne aujourd'hui.
«Demande à ce désert de t'aimer, de te plaindre;
«Mais tourne ici les yeux: vois doucement s'éteindre,

«Sans crainte, sans remords, ce vieillard vertueux
«Qu'entourent en pleurant ses fils respectueux.
«Il donna pour tribut aux siens, à sa patrie,
«Soixante ans de travaux, de vertus, d'industrie.
«Il n'a point seul, à part, sur un plan dangereux,
«En dépit de mes lois, voulu se rendre heureux.
«C'est moi qui, sans éclat, sans livre, sans système,
«Sans parler de bonheur, sans qu'il y songeât même,
«A ce bonheur si pur l'ai conduit par la main.
«Il vécut courageux, patient, juste, humain :
«Il suivit sans effort cette agréable route.
«Ce n'est point la vertu, c'est le vice qui coûte.
«Au banquet de la vie admis pour quelque temps,
«Il laisse sans regret sa place à ses enfants. »
Pourquoi le tendre Amour a-t-il reçu ses armes,
Tant de grâces, d'attraits, de puissance et de charmes?
Pourquoi le chaste Hymen rassembla-t-il pour nous
Les rapports, les besoins, les devoirs les plus doux ?
Est-ce afin qu'ennuyé, sauvage, solitaire,
Sans but, l'homme un moment végétât sur la terre,
Et, stérile habitant, laissât vide après lui
Ce fécond univers dont il n'eût pas joui ?
Sans l'hymen, sans ses fruits, sans ce précieux gage,
Dans vos jeunes enfants verriez-vous votre image?
Au moment qu'une mère enfin a mis au jour
Le don, ce don si cher d'un mutuel amour,
Regarde son souris : sur ses lèvres charmantes,
De joie et de douleur encor toutes tremblantes,
Son époux suit de l'œil ce souris fortuné.
D'où leur vient cette joie ? un enfant leur est né.
Qu'Œdipe offre à nos yeux son auguste misère,
Tu le plaindras bien plus si le ciel t'a fait père ;
Mais si sa fille est là consolant ses malheurs,
Malgré toi dans l'instant tu sens couler tes pleurs.
Est-il avec Orphée un cœur qui ne gémisse
A ces cris déchirants : Eurydice ! Eurydice !
A l'amour, à l'hymen, oui, l'homme est destiné:
Sous un joug nécessaire il veut être enchaîné.
Pour lui du vrai bonheur ce joug même est le gage ;
A sa vertu plus ferme il assure un otage.
Sans lui l'amour le trouble ou sa langueur l'abbat.
De l'affreux égoïsme est né le célibat ;
Mais son joug plus pesant venge le mariage.
Dans le vice une fois l'homme à peine s'engage,
Qu'il n'est plus dans ses fers qu'un esclave agité,
Et, pour vivre plus libre, il perd sa liberté.
Ce discours te surprend, t'embarrasse et t'attriste
Mais je vois s'avancer un autre antagoniste,
Un franc célibataire, égoïste achevé,
Aimable, jeune encor, dans l'aisance élevé.
Je suis libre, dit-il ; et la loi, juste et sage,
N'a forcé jusqu'ici personne au mariage.
Qu'un autre aime ses fers, j'y consens ; mais pour moi,
J'entends vivre et mourir sans engager ma foi.
— Fort bien, je te comprends : sans peines, sans alarmes.
Pour toi la vie est douce, et le jour a des charmes.
Déjà, pour te nourrir, tenant son aiguillon,
Le laboureur actif commence son sillon.
Déjà mille ouvriers, quand tu vois la lumière,
Pour t'offrir ses métaux descendent sous la terre.
C'est pour tes goûts oisifs que l'art, en ce moment,
Dessine ce tableau, polit ce diamant ;
Pour charmer ton esprit, tes yeux et tes oreilles,
Que le génie invente et redouble ses veilles ;
Lorsque enfin nos guerriers, tant de fois triomphants,
Défendent tes foyers, nos femmes, nos enfants,
La loi veille à ta porte, et met, par sa présence,
Tes richesses, tes droits, tes jours en assurance ;
Et tu trouves très-bien, dans ton facile emploi,
Qu'on sème, qu'on travaille, et qu'on meure pour toi.
Mais pour tant de bienfaits qu'autour de toi rassemble
La nature, le ciel, et la patrie ensemble,
Que leur donnes-tu? Rien. Pour prix de leurs bienfaits,
Tu choisis tes plaisirs, tu dors, tu vis en paix.
Mais cet esprit charmant, ces grâces dont tu brilles,
Ont peut-être déjà désolé vingt familles,
Séparé de sa femme un malheureux époux,
Des traits du désespoir percé son cœur jaloux ;
Ont, après son trépas, réduit à la misère
Ses enfants orphelins du vivant de leur mère,
Qui, trahie à son tour, dans l'opprobre et les pleurs,
Paiera de courts plaisirs par de longues douleurs.
Qui sait (car tourmenté de feux illégitimes,
Un libertin bientôt ne compte plus les crimes),
Qui sait si, poursuivant de timides appas,
Peut-être en cet instant tu ne tenterais pas,
Sous l'espoir d'un hymen promis avec mystère,
D'enlever en secret une fille à sa mère ?
Mais que dis-je, en secret ! c'est la publicité,
C'est l'éclat qui surtout plaît à ta vanité.
Voilà du célibat l'esprit et la maxime :
Je jouis aujourd'hui, demain que tout s'abîme,
Que le néant sur moi traîne tout aujourd'hui.
Oh ! quand le noir chagrin, quand l'incurable ennui
Viendront-ils, t'accablant de dégoûts, de tristesse,
Épaissir sur tes jours leur vapeur vengeresse !
Ce temps, ce temps viendra. Par la société,
Au défaut du remords, je te vois tourmenté,
Aigri par l'impuissance, usé par la mollesse,
Mort avant le trépas, vieux avant la vieillesse,
Dans ton âme indigente appeler le plaisir,
De la nature avare implorer un désir,
Et seul sur cette terre à tes regards flétrie,
Sans la trouver jamais, chercher partout la vie ;
Ou bien si, plus actif, superbe, ambitieux,
Pour grossir tes trésors, pour éblouir nos yeux,
A des projets hardis tu commets ta fortune,
Soudain de créanciers une foule importune

Venant à t'assaillir, sans crédit, ruiné,
D'amis voluptueux bientôt abandonné,
Mais voulant avec art, sous un rire infidèle,
D'un malheur trop certain démentir la nouvelle,
A ton dernier festin je te vois, l'air joyeux,
Parmi les vins brillants, les mots ingénieux,
Les chants, les jeux, les fleurs, le luxe des orgies,
L'éclat des diamants, des cristaux, des bougies,
Promenant tes regards sur vingt jeunes beautés,
Quand le morne dégoût s'assied à tes côtés,
Quand la mort tient la coupe, y boire avec ivresse
Du désespoir qui rit l'effroyable allégresse :
Mais lorsqu'en nous charmant, l'aurore du retour
Dans tes yeux consternés a fait rentrer le jour,
Te voilà dans ta chambre ; et là, seul, en silence,
Maudissant le soleil, le sort et l'existence,
Je te vois, pour tromper la fortune en courroux,
Croyant que tout s'éteint, que tout meurt avec nous,
Armer tranquillement d'une amorce homicide
Le fatal instrument d'un affreux suicide,
L'approcher de ton front, qui, dans quelques moments....
Le coup part.—Malheureux ! tu n'avais pas d'enfants;
Non, tu n'en avais pas : on ne voit point les pères
Recourir au trépas pour finir leurs misères.

Un père infortuné du moins, dans ses douleurs,
Lève les yeux au ciel, laisse couler ses pleurs.
Gémit-il sous le poids de la triste vieillesse,
Sa compagne pour lui s'émeut et s'intéresse;
Sa tendresse inquiète a prévu ses besoins ;
Il ne peut plus parler, mais il bénit ses soins ;
Il met encor sa main dans cette main chérie ;
Il jette avec plaisir un regard sur sa vie :
Tous ses jours n'ont été qu'un tissu de bienfaits;
Il voit dans ses enfants les heureux qu'il a faits.
Si son fils est ingrat, si son fils l'abandonne,
Dans sa fille peut-être il trouve une Antigone :
Sur ce bras qui lui reste il aime à s'appuyer ;
Ces larmes qu'il répand, il les sent essuyer ;
Ou bien si le remords, toujours inexorable,
Tremblant à ses genoux ramène le coupable,
Je l'aperçois déjà, se laissant entraîner,
A l'exemple du ciel, tout prêt à pardonner.
Rien peut-il épuiser la tendresse d'un père?
Nous devons à l'hymen ce sacré caractère.
Par lui de nos enfants formant les jeunes cœurs,
Nous sentons mieux le prix, l'utilité des mœurs;
Nous savons que leur œil nous juge et nous contemple:
On songe à ses devoirs, quand on en doit l'exemple.
Longtemps chez les Romains, ce peuple de pasteurs,
On ignora le luxe et les arts corrupteurs ;
Rome, si pure alors sous sa rustique écorce,
Vit des hymens sans nombre, et pas un seul divorce.
Combien pour la pudeur leur respect éclata !
Ils offraient, comme à Mars, leur encens à Vesta :
Vers l'autel du dieu Mars le fils suivait son père,
Vers l'autel de Vesta la sœur suivait sa mère.
Pudeur ! oh ! qu'on s'incline à ce nom révéré !
Pudeur ! oui, c'est par toi que l'hymen est sacré.
Heureux, heureux le peuple à la pudeur sensible !
Chez les premiers Romains, que son cri fut terrible !
Lucrèce, ton honneur dans Rome est offensé :
Rome n'a plus de maître, et Tarquin est chassé.
Son indignation, déjà républicaine,
Fait sortir de ton sang la liberté romaine,
Sur les débris du trône arbore ses drapeaux,
Devant le fier Brutus fait marcher les faisceaux,
Et promet à Vesta, que Mars partout seconde,
Six cents ans de vertus et le sceptre du monde.
Ainsi, chez les Sabins, leurs fils respectueux
Apprenaient la vertu sur leurs fronts vertueux.
On voyait dans leurs champs, au sortir de la guerre,
Les vainqueurs de Carthage obéir à leur mère ;
Ils lui portaient le soir, de leur charge excédés,
Les amas de rameaux qu'elle avait commandés ;
Le soir leur soc actif ouvrait encor la terre,
Et lorsque, par degrés retirant sa lumière,
Le soleil, las comme eux, fermait enfin le jour,
Du repos, du sommeil bénissant le retour,
Ces vainqueurs retournaient sous un humble héritage,
Où leur mère et leur sœur apprêtaient leur laitage.
Le bonheur se mêlait à cette austérité ;
L'hymen gardait les mœurs ; les mœurs, la liberté ;
La famille et le chef, sous la chaumière antique,
Environnaient gaîment une table rustique ;
Le soir y ramenait, après de longs travaux,
Les pères, les enfants, les pasteurs, les troupeaux.
L'Amour n'était pas loin; mais, quoiqu'un peu sévère,
Il avait son souris, son regard, son mystère,
Surtout sa longue attente et ses heureux moments.
Vénus, ah ! tu rendais, pour ces chastes amants,
Leurs feux plus enchanteurs, ta volupté plus pure,
Et c'est Vesta pour eux qui tressait ta ceinture.

ÉPITRE A VIEN.

De l'école française heureux restaurateur,
Qui, du grand art de peindre atteignant la hauteur,
Aux fécondes leçons as su joindre l'exemple ;
Toi qu'en s'attendrissant l'œil du public contemple
Avec ce doux respect qui suit les cheveux blancs,
Quand la vertu s'unit à l'éclat des talents,
Tu le sais, le beau seul a droit à notre hommage.
Viens, c'est toi le premier qui, vengeant son outrage,
Rendis à nos pinceaux l'exacte vérité,
D'un dessin vigoureux l'aimable austérité,
Le brillant coloris, la sévère ordonnance,

Et de l'art, en un mot, le charme et la science.
Pour plaire et pour toucher, oui, ta voix leur apprit
A s'adresser au cœur, sans trop chercher l'esprit;
Comment, belle sans art, et riche sans parure,
La vérité sortait du sein de la nature.
Aussi ton seul aspect a flétri les atours
Dont un luxe indigent accablait les amours,
Ces éternels berceaux, ces fleurs toujours écloses,
Qui m'auraient fait haïr le printemps et les roses.
On vit tous ces bergers, amants de leurs miroirs,
De leurs rubans chargés, s'enfuir vers les boudoirs,
Et, serrant de dépit ses galantes merveilles,
La Flore des salons remporta ses corbeilles.
L'Histoire enfin par toi sentit sa dignité,
Reprit sous tes pinceaux sa force et sa fierté;
Pour frapper nos regards par d'augustes exemples,
Leur céleste splendeur éclata dans nos temples.
La Fable aussi par toi, comme un livre charmant,
S'ouvrit pour nous instruire, et plut innocemment.
Quand son rapt criminel a soulevé la Grèce,
Si l'indolent Pâris[1], au gré de sa mollesse,
(Lui qui seul de la guerre alluma les flambeaux)
Soupire auprès d'Hélène au bruit de ses fuseaux;
L'infatigable Hector, l'œil brillant de courage,
Hector, couvert de fer et sortant du carnage,
Vient lui montrer sa lance, et sa gloire, et ses traits,
Suspendus sans honneur aux murs de son palais;
Mais pour ses bras oisifs leur charge est trop pesante.
En tremblant pour ses jours sa jeune et tendre amante
N'entend que trop peut-être, en voyant sa beauté,
Les reproches d'Hector dans la postérité.

Je quitte ce chef-d'œuvre; un autre ici m'appelle :
Du Guide, du Corrége, admirateur fidèle,
Par les Grâces conduit, ton pinceau ravissant
Dans les bras de Vénus me peint Mars langoissant[2].
Je vois auprès du dieu, sous ses flèches mortelles,
Dans un casque d'airain couver des tourterelles;
Mais ce casque brillant, le signal des combats,
Que précédaient les Cris, la Fuite, le Trépas,
Où flottait la Terreur sur un panache horrible, [sible
Plein de Jeux et d'Amours, n'est plus qu'un nid pai-
Qu'animent du bonheur les plus heureux accents.
Là sont les tendres Soins, les Soupirs caressants.
Oh! que j'aime ce casque où, joyeux sous leur mère,
Tous ces Amours éclos ont rassemblé Cythère!
Qu'avec ces doux oiseaux je me plais à gémir!
Tout ce tableau m'enchante, et rien n'y fait frémir.
Ce n'est plus Mars sanglant, poudreux, pâle, terrible.
C'est Mars, mais désarmé, mais devenu sensible,
De la belle Vénus adorant les appas;
Il soupire, il frissonne, il languit dans ses bras.
Qu'un jeune homme l'observe : à cette ardente ima-
Il s'enivre d'amour, de gloire et de courage; [ge
Il détache de Mars le vaste bouclier;
Il prend sa lance en main, son glaive meurtrier,
Et croit, déjà vainqueur, lui rapportant ses armes,
D'une amante enchantée avoir conquis les charmes.

Ainsi, par tes leçons, par d'illustres travaux,
Toi-même, avec plaisir, tu créas tes rivaux.
Déjà naît une école en grands maîtres fertile.
Que de nobles travaux! Là, je crois voir Achille[1],
Non point poussant des cris, de rage forcené,
Traînant Hector sanglant à son char enchaîné;
Mais simple et jeune encor, au vieux Chiron docile,
Sur les monts, sur les eaux, suivant son maître agile,
Préludant aux combats par sa légèreté,
Et commençant déjà son immortalité.

Là, pour garder leur sceptre, une atroce Furie[2]
A son fils, à sa fille offre une coupe impie;
Mais quand, chassant enfin leur trop juste soupçon,
Pour les empoisonner elle a bu le poison;
Quand, retenant ses cris, et d'espoir palpitante,
Elle attend leur trépas pour expirer contente,
C'est alors qu'une amante (une amante a des yeux)
Voit son dépit marqué dans ses doigts furieux,
Qui, serrant ses habits et trahissant sa rage,
Me font voir la douleur, la mort sur son visage,
Sur ce visage affreux dont la férocité
Fait reculer d'horreur son fils épouvanté;
Mais enfin Rodogune échappe à sa vengeance.

Plus loin, dans ses excès, je vois un peuple immense,
Par le fer, par le feu, par sa fureur armé :
Soudain Molé paraît[3] : soudain tout est calmé.
C'est la mer qui s'apaise à l'aspect de Neptune.
C'est ainsi du pinceau que l'heureuse fortune,
Amante des héros, publiant leurs bienfaits, [traits.
Raconte aux yeux leur gloire, et nous offre leurs

Qui sont ces combattants[4]? la vigueur, la jeunesse,
La vertu sur leur front s'unit à la rudesse.
Oui, d'avance déjà ces trois frères romains
Portent le sort de Rome et du monde en leurs mains.
De courage et d'espoir tous leurs muscles frémissent;
Leurs cœurs, leurs bras d'acier s'entrelacent s'unissent :
Ils m'offrent une armée et leurs traits différents,
Avec un même esprit, marquent divers penchants.

[1] Tableau de Vien.
[2] Id.

[1] Tableau de Regnault.
[2] Tableau de Taillasson.
[3] Tableau de Vincent.
[4] Tableau de David.

Le père à ses trois fils présentant trois épées
Du sang des trois Albains les voit déjà trempées :
Ses yeux levés au ciel, et ses regards brûlants,
Recommandent à Mars et Rome et ses enfants.
Oh ! comme à leur pays s'ils étaient infidèles
Ils mourraient à l'instant sous ses mains paternelles !

Il nous promet Brutus[1], Brutus, dont les faisceaux,
Dont la vertu, David, revit sous tes pinceaux.
O Brutus, pour tes yeux quel spectacle s'apprête !
Je vois deux corps sanglants, je ne vois point leur tête.
Quoi ! tes fils ne sont plus ! O père infortuné !
Ce funeste trépas, qui l'a donc ordonné?
C'est toi : mais Rome, hélas ! devait t'être plus chère :
Tu n'as pu tout ensemble être consul et père,
Je te vois immobile, en détournant les yeux,
Assis près d'un autel, t'appuyer sur tes dieux.
La mort est dans ton sein ; mais, ciel ! avec quels charmes,
Si belles de candeur, de jeunesse et de larmes,
Tes filles t'exprimant leurs naïves douleurs...
Vas, en ne pleurant pas, tu fais couler mes pleurs.
Brutus n'en verse pas : il souffre, et ce grand homme
Rend grâce aux immortels dès qu'il a sauvé Rome.
Mais ton ardeur, David, ne doit point se lasser,
Et, rival de toi-même, il faut te surpasser.
Lorsque ton art t'enflamme et t'appelle à la gloire,
C'est l'instinct qui te parle, et c'est lui qu'il faut
Que ne peut le génie ! Il fait tout à son gré : [croire.
Son secret de lui-même est souvent ignoré
Notre travail, c'est l'art ; l'instinct, c'est le génie.
De ce feu créateur, cette âme de la vie,
Du peintre, du poëte, aliment enflammé,
Michel-Ange est brûlant, le Tasse est consumé.
Ce feu qui sent, qui voit, juge, invente et dispose,
Sous un calme apparent quelquefois se repose ;
Mais le volcan dormait ; il s'entr'ouvre avec bruit
Et le chef-d'œuvre est là qui s'élance et qui luit.

C'est ce noble tourment dont les fureurs divines
Ont forcé ton pinceau d'enfanter tes *Sabines*.
O toi, de la Peinture aimable et tendre sœur,
M'inspirant, comme à lui, ta force et ta douceur,
Pour rendre ce tableau, viens, fidèle interprète,
Un moment, s'il se peut, me prêter sa palette,
Et dans mon vers serré, pur, et plein de chaleur,
Fais sentir son crayon et parler sa couleur !
Au pied du Capitole[2], entre ces deux armées
D'une égale fureur au combat animées,
Quand déjà le sang coule et fait fumer les mains
Des Sabins indignés, des perfides Romains,
Je vois, je vois courir les Sabines troublées,
Leurs enfants sur leur sein, pâles, échevelées :
« Arrêtez-vous, cruels ! ou de vos bras sanglants
« Massacrez sans pitié vos femmes, vos enfants.
« Les voilà sous vos pieds ! Nous sommes vos familles,
« Vos brus, vos tristes sœurs, vos femmes et vos filles.
« Pour vous percer le flanc, vous marcherez sur eux.
« Commencez sur nos corps ce parricide affreux. »
Le combat a cessé. Ces mères éperdues,
Sous des forêts de dards, de lances suspendues,
Parmi tant de guerriers, frères, pères, époux,
En leur montrant leurs fils, en pressant leurs genoux,
Ont ému la pitié de tous ces cœurs farouches ;
Elle est dans leur regard, dans leur port, sur leurs
De Tatius déjà le glaive est abaissé ; [bouches.
Le dard de Romulus n'est pas encor lancé :
Dans sa force et ses traits je lis le sort de Rome.
Oui, c'est Mars, c'est un dieu : Tatius n'est qu'un hom-
O vous qui nous montrez ces enfants étendus, [me.
Ne craignez rien pour eux, vos pleurs sont entendus !
Que ta noble terreur, Hersilie, a de charmes !
Va, tu ne connais pas le pouvoir de tes larmes !
Femme, ô sexe enchanteur ! que la maternité,
Oh ! que le cri du sang ajoute à ta beauté !
Sous ces chevaux ardents, respirant les batailles,
Qui de vous a jeté le fruit de ses entrailles?
De ce coursier fougueux le pied compatissant
Craint de blesser son calme et son rire innocent.
Courage ! montrez-vous, ô mères alarmées !
Les cris de vos enfants uniront deux armées.
Sabins, Romains, vaincus tous dans un même instant,
Pressent ces chers vainqueurs sur leur sein palpitant.
Oui, leur vengeance expire ; oui, leur haine attendrie
Du glaive en sa prison fait rentrer la furie.
Tu l'emportes, nature ! A ces cris triomphants
Couvrons tous de lauriers ces femmes, ces enfants.
Hé ! dis-moi donc, David, par quelle heureuse adresse
Peins-tu si bien les pleurs, la force, la faiblesse ?
Sur un instant qui fuit, sur un vaste tableau,
Quels prodiges en foule a versés ton pinceau !
Quel cœur résisterait à ta chaleur divine !
Chaque père est Romain, chaque mère est Sabine.
Le plaisir le plus doux (qui ne l'a pas goûté ?)
Ton tableau nous le crie : ah ! c'est l'humanité.

Vien, quel est ton bonheur, quand tu vois ces ouvra-
Ces fils de tes enfants, ravir tous les suffrages ! [ges,
Les puissants rejetons que ta sève a produits,
Célèbres dès longtemps, sont chargés d'heureux fruits,
Qui, fameux à leur tour, sont près d'en faire éclore,
Que tes vastes rameaux ombrageront encore.
A tes nobles leçons ils n'ont pu déroger ;
Et tous près de leur père ils viennent se ranger.
L'aigle est le fils de l'aigle, et le ramier timide
N'engendre point son vol ni son œil intrépide.

[1] Tableau de David.
[2] *Id.*

Avec eux, de leurs noms, de ta gloire escorté,
Tu t'avances vivant dans la postérité.
Tes talents sans orgueil, ta vie et longue et pure
Donne un maître, un Nestor, un père à la Peinture.
Ton front si jeune encor sous tes cheveux blanchis,
Tes yeux dès lors du temps semblent s'être affranchis.
Vois l'*Apollon* romain sourire à ton école.
Te voilà dans Paris au pied du Capitole.
Dans le champ des beaux-arts, tous amis et rivaux,
Tes enfants avec joie ont saisi leurs pinceaux.
Vois ces enfants si chers, dont l'essaim t'environne,
Te montrer leurs travaux, t'apporter leur couronne.

Ainsi Diagoras, chez les Grecs vénéré,
De sa cinquième race avec pompe entouré,
Vit les fils de ses fils, dans des fêtes publiques,
Couvrir ses cheveux blancs des lauriers olympiques.
Avec éclat porté par leurs bras triomphants,
Ses regards attendris tombaient sur ses enfants;
Et, succombant sous l'âge et le poids de leur gloire,
Il mourut de plaisir sur son char de victoire.

ÉPITRE A MADAME DE ****

Oui, jeune et charmante Pauline,
Vos vertus, votre ardeur divine,
Vos entretiens religieux,
M'ont fait sentir leur grâce austère.
On le voit : vous tenez des cieux
Le talent rare et précieux
De toucher, d'instruire et de plaire.
Très-aimable missionnaire,
Oh! rendez nos mondains pieux!
Votre éloquence est naturelle;
Ses traits ne sont point préparés :
Tout simplement vous discourez
Comme vous êtes bonne et belle.
Votre cœur est compatissant :
Aussi vous aimez saint Vincent,
Votre guide et votre modèle,
Et toujours sans art éloquent.
Quand sous le regard imposant
De tant de dames opulentes,
Par leurs rangs, leurs noms, éclatantes,
Il mit tant de pauvres enfants,
Abandonnés dès leur naissance
Par le vice ou par l'indigence,
Faibles, tout nus et gémissants,
Que leur dit-il? « Or sus, mesdames!
« Vous êtes mères, sœurs, et femmes :
« Vous voyez ces petits : hélas!
« Ces petits vous tendent leurs bras;
« Ils n'ont plus que vous sur la terre;
« Les voilà couchés sur la pierre :
« Vivront-ils? ne vivront-ils pas?
« Prononcez, mesdames. » Il prie,
Joint les mains. On pleure, on s'écrie :
« Ils vivront! ils vivront! » Soudain
Pleuvent dans ses bras, sur son sein,
Les parures les plus pompeuses,
Les perles les plus précieuses,
Les bagues, les colliers brillants,
Les bracelets étincelants.
Pauline! ô comme en ces moments,
Dans cette sainte et douce ivresse,
Vous auriez avec allégresse
Jeté vos plus beaux ornements,
Souhaitant qu'au prix de vos charmes,
Le ciel multipliât vos larmes
Pour les changer en diamants!
Par ses prêtres dans nos campagnes,
A travers les bois, les montagnes,
Quand l'Évangile était porté,
Il leur disait d'un air céleste :
« Travaillez, Dieu fera le reste;
« C'est le Dieu de la charité. »
S'il porte à la noire imposture,
A l'impie, au lâche assassin,
La terreur du courroux divin,
Il porte à l'indigence obscure,
A la jeunesse active et pure,
De l'or, des fuseaux et du lin.
C'était l'homme de l'Évangile.
Aux champs, à la cour, à la ville,
De qui n'était-il pas l'appui?
Quoique approchant du diadème,
Toujours très-pauvre pour lui-même,
Toujours très-riche pour autrui.
Mais le ciel veut punir la terre :
Il l'ébranle à coups de tonnerre;
Il verse à grands flots sa colère.
Vingt peuples vont mourir de faim :
Hé bien! c'est un chétif humain,
C'est ce villageois qui les prône,
Ce vieillard demandant l'aumône
Qui saura leur donner du pain.

Voilà, Pauline, les miracles,
Qu'humble vainqueur de tant d'obstacles
Opéra ce prêtre divin.
Comme en lui, quand dans sa misère
Le pauvre en vous chercha sa mère,
La chercha-t-il jamais en vain?
Partout sans cesse on vous implore;
Vous donnez, vous donnez encore :

Votre cœur n'a jamais compté.
Je vois dans vos yeux la bonté,
Sur votre front la pureté,
Dans tous vos traits la dignité
Sans faste et sans froideur écrite.
Toujours sur vos lèvres habite
Le sourire, la vérité.
Dès l'enfance, à la charité
Dans vous avec simplicité
Une mère instruisit sa fille;
C'est un propre, un bien de famille,
Dont vous en avez hérité.
Plus d'une dame vous imite;
Même penchant les sollicite
Et vous met en société.
Tant mieux; la douce Piété,
Et sa sœur l'aimable Gaîté,
Et la Paix qui marche à sa suite,
Embellit encor la beauté.
C'est une grâce temporelle,
Mais ce rien peut être compté :
Saint Vincent n'est point irrité
Qu'on vous trouve et charmante et belle.
Comme il voit d'un œil enchanté
Vos beaux noms pour l'éternité
Tous écrits en lettres de flammes,
Portant dans son cœur, et les Dames,
Et ses Sœurs de la Charité!
O vous que ma Muse révère,
Famille à l'Église si chère,
Dont, hélas! la fureur des vents,
Une tempête meurtrière
Ne nous priva que trop longtemps,
Et que le ciel rend à la terre;
Sous vos asiles généreux
Vous rentrez, et les malheureux
A vos soins vont encor s'attendre.
Sous un ciel dur et désastreux,
Votre cœur conserva pour eux
La maternité la plus tendre,
Et vous n'aviez plus qu'à reprendre
Vos habits, et non pas vos vœux.
Par vos saints travaux, ô Pauline!
Dès longtemps vous êtes leur sœur :
Ce nom cher et plein de douceur
Aux mêmes palmes vous destine.
Quand vos discours nous ont touchés,
Nous sentons bien de quels péchés
Nous devons surtout nous défendre.
Ah! gardez ce cœur noble et tendre,
Et ce frond déjà radieux,
Et ce cœur si religieux,
Qui nous plaint de tant de méprises.
Hélas! dans d'éternelles crises,
Dupes d'un monde insidieux,
Nous cherchons la paix en tous lieux;
Vous la trouvez où Dieu l'a mise.
Vous édifiez à l'Église,
Et partout vous charmez nos yeux.
Soyez notre sœur la plus chère,
Très-longtemps l'ange de la terre,
Bien tard, bien tard, l'ange des cieux.

ÉPITRE A MA MÈRE,

SUR SA CONVALESCENCE.

O toi, par qui je vis et pour qui je respire,
Ma mère, cher trésor que le ciel m'a rendu,
Enfin, ma terreur cesse, et mon œil éperdu
Sur ton lit ne voit plus reluire
Le glaive de la mort, trop longtemps suspendu.
Ah! je frisonne encor de l'horreur qu'il m'inspire.
Cependant quand la fièvre, après un court repos,
Pour dévorer tes jours accourait plus terrible,
Dans ton lit de douleur, au milieu de tes maux,
J'ai vu ton front calme et paisible.
Ce n'est pas que ton cœur sensible
Ne connût, n'éprouvât, ne plaignît nos douleurs.
Hélas! nous redoutions de te montrer nos larmes,
Tu craignais de montrer tes pleurs.
Tu payais ce tribut de tendresse et d'alarmes
A la nature, au sang qui m'unit avec toi;
Mais sur quel ferme appui, sur quel rocher, dis-moi,
Se fondait ton âme affermie,
Quand du bord étroit de la vie
Tu fixais sans frémir cet abîme profond,
Cette éternité redoutable,
Où tout, pouvoir, grandeur, se perd et se confond?
A cette image épouvantable,
Non, ce n'est point par des discours,
Par les rêves hardis d'une raison frivole,
Charlatans fastueux qui nous trompent toujours,
Que l'homme, au noir flambeau qui fait pâlir ses jours,
Ou se soutient, ou se console.
Pour toi, pour toi, ma mère, il fut une autre école.
Ton cœur qui n'a jamais flotté
Dans ce vague affligeant, ce vide qui désole,
Par l'ancre de la Foi fortement arrêté,
Du sein de la tempête humblement s'est jeté
Dans les bras de ce commun père,
De ce Dieu de bonté, de tendresse et d'amour,
Qui, plaignant les enfants restés seuls sur la terre,
Oiseaux abandonnés dans leur nid solitaire,
Les rappelle vers lui dans un plus doux séjour,
Et les enfante au ciel pour les rendre à leur mère.

Aussi, plein d'espérance et de sérénité,
Aux portes du trépas, ton esprit immobile
S'est posé doucement sur un chevet tranquille,
Ne voyant dans la mort que l'immortalité,
Et dans le tombeau qu'un asile.
Tu l'avais craint de loin, tu l'as bravé de près;
Tu n'as point attendu qu'en ces moments funèbres
Il te vînt, mais trop tard, révéler ses secrets.
Tu dévoras cent fois ces complaintes célèbres,
Où l'amant de la nuit, l'ami des malheureux,
Le trop sensible Young, sous des cyprès affreux,
A chanté sa douleur, la mort et les ténèbres.

Dis-moi pourtant, dis-moi comment de ta gaîté,
Comment de ton esprit le ton piquant s'allie
Avec le grave front de la mélancolie
Qui médite l'éternité?
Ton œil reprend sa grâce et sa vivacité;
Tu renais : mon cœur bat. Tout rit dans la nature,
Tout brille. Est-ce une erreur? Est-ce un enchantement?
Ces gazons sont plus verts; la lumière est plus pure;
Ce ruisseau sous les fleurs court plus rapidement;
L'oiseau chante plus tendrement;
Les bergères plus vivement
Frappent d'un pied léger ces tapis de verdure.
O prés délicieux! vallons frais, grotte obscure,
Séjour propre au bonheur, que vous êtes touchants!
Oui, j'étais né pour vous, j'étais né pour les champs;
C'est tout mon cœur qui m'en assure.
J'aurais été berger, c'était là mon destin.
Oh! comme avec plaisir j'aurais pris le matin
Ma panetière, ma houlette!
Et sans doute vous pensez bien
Que je n'eusse jamais oublié ma musette.
J'aurais eu mes moutons, ma maîtresse, mon chien.
On aurait dit Ducis, comme on dit Timarette.
Un autre sort m'entraîne. Allons, de son tombeau
Que *Macbeth* tout sanglant à ma voix se réveille!
Rallumons, s'il se peut, mes esprits au flambeau
Du sombre Crébillon, du sublime Corneille.
Ma mère, entends mes vers. Hé bien! as-tu frémi?
De ton sang dans mon cœur reconnais-tu la flamme?
As-tu versé des pleurs? Ai-je ébranlé ton âme?
Tout ton sein palpitait; le sens-tu raffermi?
Tes yeux pleins de bonheur, pleins de douces alarmes,
M'observent tendrement, et répandent des larmes.
Ah! si le sort, moins ennemi,
Honorait mes travaux par d'illustres suffrages!
Si ton bonheur du moins me payait ses outrages!
Hélas! tu sais quels traits le ciel lança sur moi.
Sans père... sans épouse... après un long orage,
Nu, combattant les flots, échappé du naufrage,
Ma mère, je reviens vers toi;
Je viens saisir ton bras qui m'appelle au rivage.
De ton péril passé mon cœur est encor plein,
Et tes soins, tes leçons, tes jours, tu les destines
A mes deux pauvres orphelines.
Leur mère, hélas! n'est plus; tu leur ouvres ton sein.
Tu fus mon appui dès l'enfance,
Et ta vieillesse encore aime à me soutenir.
Chaque jour tu me fais bénir
Le sein qui m'a donné naissance.
Tu m'appris, par tes mœurs, la vertu, l'innocence;
Tu viens dans tes douleurs de m'apprendre à mourir;
Donne-moi maintenant des leçons de constance.
Hélas! j'en ai besoin, l'homme est né pour souffrir.
Le ciel, qui l'a voulu, fit pour moi sur la terre
Germer bien des douleurs : s'il daignait les calmer,
Voir mes pleurs, et se désarmer!
S'il rendait seulement sa coupe moins amère!
Non : l'or ni la grandeur ne sauraient m'enflammer;
J'eus même assez souvent peine à les estimer.
J'ai vu leur rien de près, j'ai pesé leur chimère;
Mais il est d'autres biens, plus faits pour me charmer,
Que l'on n'achète point, qu'il est si doux d'aimer!
O ciel! conserve-moi mes enfants et ma mère?

ÉPITRE A LEGOUVÉ.

On ne doit jamais dans aucun genre
mêler l'horrible avec le gracieux.

Du ciel, cher Legouvé, nous tenons, en naissant,
Une raison sévère, un cœur compatissant;
Mais de cette raison qu'on passe la mesure,
L'esprit, qui s'en offense, et se fâche et murmure.
Qu'on outre la pitié, cet heureux sentiment
Cesse d'être un plaisir et devient un tourment.
Tout est soumis, pour plaire, à des règles prescrites,
Et veut qu'on se renferme en de justes limites.
La raison de l'excès doit nous rendre ennemis;
L'ordre est d'abord goûté, le vrai seul est admis.
Leur cri, toujours si prompt, n'est jamais équivoque:
L'horrible nous repousse, et l'absurde nous choque.
D'où vient que, dans *Atrée,* au lieu de la terreur,
Je ne sens qu'une froide et révoltante horreur?
C'est qu'exempt de péril, sans combat, sans colère,
Dans une coupe impie Atrée offre à son frère,
Attestant tous les dieux sous un tendre maintien,
Le sang fumant d'un fils qui glace tout le mien.
Je dis au ciel tranquille : Où donc est ton tonnerre?
Mais si, dans Rodogune, une exécrable mère,
Sur les lèvres d'un fils, quand l'autre est massacré,
Porte un poison mortel par ses mains préparé;
Sur sa bouche, en tremblant, suivant la coupe errante,
Si j'ai senti l'espoir, la pitié, l'épouvante;

Enfin si, maudissant et son fils et les dieux,
Je la vois dans la rage expirer à mes yeux,
Du poëte enchanteur j'admire l'art immense,
Et de Corneille entier la masse et la puissance.
Et ce monstre précoce, histrion couronné,
Qui, sous des fouets vengeurs à mourir condamné,
Pour fuir leurs coups sanglants sur son sein qui recule,
Essaie en tâtonnant un poignard ridicule;
Ce vil esclave en pleurs, maudissant le trépas,
Qui tremble à chaque instant d'un bruit qu'il n'entend pas;
Ce tigre sans courage, et dont la barbarie
Fatiguait les bourreaux, et non pas la furie;
Qui dans Rome embrasée eût, la lyre à la main,
Mêlé sa douce voix aux cris du genre humain;
Cet empereur cocher, l'empoisonneur d'un frère,
L'assassin de Burrhus, l'assassin de sa mère :
Pourquoi, près d'expirer, sous son antre odieux,
Pâle et transi d'effroi, réjouit-il mes yeux?
Ami, c'est qu'en m'offrant sa bassesse et ses vices,
De la mort de Néron tu m'as fait des délices.
J'aime à voir le tourment qu'il subit dans tes vers,
Et je rends grâce aux dieux qui vengent l'univers.

Que ne peut le génie? Il sait, par son prestige,
Changer l'horreur en charme, et l'obstacle en prodige.
L'obstacle est l'ennemi qu'il se plaît à dompter;
Mais il est des efforts qu'il ne faut pas tenter.
Qui l'eût cru cependant, qu'un fourbe, un misérable,
Lascif, dévot, impie, humblement exécrable,
Le pauvre homme en un mot qui, frais, pieux et doux,
Vous mène par le nez le plus crédule époux,
Veut corrompre sa femme en épousant sa fille,
S'empare, en priant Dieu, des biens d'une famille,
Scélérat que l'enfer prit plaisir à former,
Tel enfin qu'il n'est pas de mot pour le nommer,
Pût exciter le rire, et parvînt à nous plaire!
Ce secret dans *Tartufe* est écrit par Molière.
Que je hais dans les champs tout contraste odieux
Dont s'afflige notre âme et qui blesse nos yeux,
Ces goûts dénaturés, ces contre-sens funestes,
Qui, dans des parcs charmants, dans des sites agrestes,
Ont bâti, pour nous plaire, un cachot détesté,
L'effroi de l'innocence et de l'humanité!
Loin de moi cette pierre où, soulevant sa chaîne,
Dans les mortels ennuis d'une espérance vaine,
Un malheureux grava ses amères douleurs,
Sous les murs d'un tombeau, confident de ses pleurs!
Non, ces grilles de fer, cette clef monstrueuse
Qui tournait à grand bruit sous une voûte affreuse;
Non, ces larges verroux qu'une barbare main
Poussait si rudement sur des portes d'airain,
Et cette lampe avare au milieu des ténèbres,
Jetant le faible éclat de ses lueurs funèbres;
Et ces globes de fer qu'en implorant la mort
Un spectre en cheveux blancs traînait avec effort;
Non, non, jamais près d'eux, en agitant leurs ailes,
Des pigeons amoureux, de douces tourterelles,
Ne viendraient de Vénus savourer les plaisirs,
Ou se parer d'orgueil, d'espoir et de désirs.
Verrais-je dans le creux d'une lampe infernale,
Creux qui rendrait visible une nuit sépulcrale,
Couvant ses chers petits, à peine éclos au jour,
La colombe échauffer les fruits de son amour?
Lorsque l'aurore au loin vient dans l'air qui s'épure
De rayons et de fleurs parsemer la nature,
Verrais-je avec plaisir, près de ces noirs barreaux,
Par Vénus réveillés, ses fidèles oiseaux
S'éloigner, revenir, s'attaquer, se répondre,
Leurs becs chercher leurs becs, leurs soupirs se confondre;
Leurs cous briller de grâce, et leurs ailes frémir,
De bonheur et d'amour tout ce peuple gémir?
Empressement, rigueur, crainte, ruse, art de plaire,
Timidité, transport, je vois là tout Cythère.
Comment, parmi ces jeux, ces doux roucoulements,
D'un génie oppresseur m'offrir les instruments?
Malheur à qui pourrait, par un tel assemblage,
Désenchanter soudain la plus charmante image!
Veux-tu, cher Legouvé, descendre dans ton cœur,
Et remplir tes écrits de grâce et de vigueur?
Crois-moi, mon jeune ami, vole à ton ermitage;
Les champs et l'amitié sont les trésors du sage.
La paix, la vérité, t'appelle dans les champs :
Là les plaisirs sont purs, les tableaux sont touchants;
L'esprit y suit son goût, le cœur y suit sa pente,
Comme l'arbre qui croît, comme l'eau qui serpente.
C'est là qu'avec toi-même, au doux bruit des zéphyrs,
Tu chantas les cercueils, l'amour, les souvenirs,
Que tu fis soupirer la tendre Rêverie,
S'incliner le Regret sur son urne chérie,
S'argenter des amants le magique flambeau,
Et ses pâles rayons glisser sur un tombeau.
Ah! sans doute ton cœur, ton œil mélancolique
Mouilla de quelques pleurs ta palette tragique.
Chante encor les tombeaux. Non, sous ces monuments
L'amitié n'est point sourde à nos gémissements.
L'urne muette écoute; elle aime à nous entendre.
Les morts ne sont pas loin. Ah! naissez sur leur cendre,
Doux parfums, humbles fleurs, tributs trop douloureux,
Que nos pleurs font éclore, et qui croissez pour eux!

Mais à sa noble cour Melpomène t'appelle.
A tes premiers penchants, à ses faveurs fidèle,
Il est temps, Legouvé, que des succès nouveaux
Au Théâtre-Français signalent tes travaux.
La sensibilité, l'âme de tes ouvrages,
De Paris qui t'attend te promet les suffrages;
Mais, ami, c'est aux champs qu'il faut la cultiver :
Là le cœur, moins distrait, se plaît à l'éprouver;

Là pour sa *Phèdre* en pleurs, sur ses vers pleins de charmes,
Racine, au sein des bois, fera couler tes larmes.
Des traits les plus profonds veux-tu peindre l'amour?
Sur ton cœur embrasé le pressant nuit et jour,
Près des saules que j'aime et d'une eau qui murmure,
Va, libre et loin du monde, épris de la nature,
L'étudier ; non pas dans ces jardins peuplés
Des monuments d'hier, à grands frais rassemblés,
Où le goût qui gémit voit trop souvent paraître
Sur un vaste terrain l'esprit étroit du maître ;
Mais dans un site agreste, austère ou gracieux,
Où sans art, sans effort, pour enchanter tes yeux,
La nature entretient ces beautés éternelles.
Va souvent (car de près il faut voir ces modèles),
Cherchant l'homme dans l'homme, avec des crayons vrais
Chez le peuple surtout saisir ses premiers traits,
Ses mœurs, ses passions, leurs signes, leur langage,
Ce ton qui parle au cœur, et fait vivre un ouvrage.
Jamais le mal d'autrui ne te fut étranger :
C'est là que, sans témoins, tu pourras soulager
Le vieillard courageux que trahit sa misère,
L'enfant, sous des lambeaux, qui sourit à sa mère.
Crois-moi, ces tendres soins ne seront pas perdus ;
De bonnes actions sont de beaux vers de plus.
L'esprit ne vient pas nuire à leur grâce innocente :
Le cœur les a conçus, et le cœur les enfante.
Car ne crois pas, ami, qu'un vers majestueux
Ne naisse qu'à l'abri des palais fastueux.
Melpomène, en sortant d'un superbe portique,
Visite avec plaisir la cabane rustique,
Et sous un humble toit courbe un front généreux ;
Elle accourt, en pleurant, aux pleurs du malheureux.
Une lampe, à la main, sous une roche aride,
Elle aime à s'enfermer seule avec Euripide ;
Elle erre avec Sophocle autour du Cythéron,
Combat avec Eschyle aux champs de Marathon ;
Des chœurs religieux entonne les cantiques.
Ainsi cet art divin, sur leurs ailes tragiques,
Dans les jours du génie et de la liberté,
A son comble jadis tout à coup fut porté.
Il est pour tous les arts des moments de prodiges :
Alors de tous côtés éclatent leurs prestiges.
Raphaël va chercher ses pinceaux dans les cieux,
Pergolèze y noter leurs chants mystérieux ;
Colomb de l'univers court changer la fortune ;
Démosthène indigné rugit à la tribune ;
Homère, en les peignant sait agrandir les dieux ;
Newton saisit du ciel l'ensemble harmonieux ;
Turenne, Scipion, s'élançant vers la gloire,
Ont la soif, le secret, le don de la victoire.
Oh! combien doit chérir son vallon fortuné
Le mortel vers les champs, vers les arts entraîné,
Qui voit sous l'œil du ciel, avec ordre et mesure,
Ses prodiges sans nombre inonder la nature!
Sous leur immense poids doucement accablé,
Je me sens plus tranquille, agrandi, consolé.
Il semble que ce ciel, par sa vaste puissance,
Par sa bonté surtout, m'a mis sous sa défense.
Je vois par le bonheur tout ce monde animé,
Et par des cris d'amour son auteur proclamé.
Ce sol, ces airs, ce feu, ces eaux, tout est merveille ;
J'interroge un gravier, une plante, une abeille.
A pas lents, et pensif, *La Fontaine* à la main,
Parmi les fleurs, les fruits, je poursuis mon chemin.
J'entends dans la nature et dans ses harmonies
Du céleste ouvrier les grandeurs infinies.
Heureux qui, pénétré, ravi de ses bienfaits,
Sur un autel champêtre offre à ce Dieu de paix
Le tribut des vergers, des guirlandes fleuries,
Et l'hymen des oiseaux, et l'encens des prairies !
Un esprit vaste, et fait pour l'immortalité
Partout dans l'univers voit la Divinité :
L'humble vertu le charme ; il prend en main sa lyre,
Et, plein de l'Éternel, il la chante et l'inspire.

ÉPITRE A MA FEMME.

Non, ma muse n'est point ingrate ;
Et quand ma fièvre et ses accès
Me laissent dans deux jours de paix
Revoir ton souris qui me flatte,
Accepte mon remercîment,
O ma compagne douce et bonne !
Des mille soins que constamment,
Et sans y penser seulement,
Ton cœur depuis six mois me donne.
Ah ! que souvent il a gémi,
Lorsque dans mon sein a frémi
Ce serpent glacé qui frissonne,
Ce volcan fougueux qui bouillonne,
Ce Protée, agile ennemi,
Là, ruisseau dans l'ombre endormi,
Là, torrent qui s'enfle et qui tonne !
Que d'Esculapes généreux
Ont cherché les pas ténébreux
De ce monstre qui les étonne,
Dont aussi parfois je raisonne,
Sans y rien comprendre comme eux !
O qu'il m'est doux dans ma détresse,
Quand l'ardente fièvre me presse,
De boire, par l'eau tempéré,
D'un joli vin blanc, acéré,
Que tu m'offres avec tendresse,
Que ma main verse avec vitesse
Au fond de mon sein altéré !
Lorsque je te tiens dans mon verre,

O frais nectar! ô jus divin!
Je me dis : Tout bon médecin
Prononcera, j'en suis certain,
« Que jamais on ne désespère,
« D'un malade dans sa misère,
« Tant qu'il a du goût pour le vin. »
C'est l'avis de notre Esculape,
Du franc, du sensible Voisin,
Qui permet souvent au raisin
De venir nous offrir sa grappe
Ou ses juleps de Chambertin;
Qui laisse faire sans injure,
Mais en l'observant d'un œil fin,
Sa médecine à la nature,
Marchant toujours avec mesure
Auprès d'elle et sur son chemin.
Ah! fidèle amant des prairies,
Si j'osais au gré de mes vœux,
Quand l'âge a blanchi mes cheveux,
Me montrer dans les bergeries,
Je dirais à nos pastoureaux :
« Si vos Annettes vous sont chères,
« Chantez tous sur vos chalumeaux
« Voisin, l'ami de vos troupeaux
« Et des brebis de vos bergères;
« Voisin, béni dans nos cantons,
« Qui, placé parmi les grands noms,
« De son art sondant les mystères,
« Et par des levains salutaires
« Combattant les plus noirs poisons,
« D'un venin toujours près d'éclore,
« Qui les infecte et les dévore,
« Voudrait préserver vos moutons. »
A toi, Voisin, le pauvre en larmes,
Chaque mal, chaque âge a recours;
Le temps cruel, tu le désarmes;
Lorsqu'à travers leurs sombres jours
La vie encor par tes secours
Fait aux vieillards luire ses charmes,
Nos Philémons sont sans alarmes,
Mais leurs Baucis tremblent toujours.
Aussi ma sensible compagne
Te dit, n'osant croire ses vœux :
« Ses frissons seront-ils nombreux?
« Ils sont déjà moins rigoureux;
« Quand la fièvre vient après eux,
« Le sommeil du moins l'accompagne.
« Mars déjà s'enfuit loin de nous.
« Dites, hélas! l'espérez-vous,
« Qu'après tant de craintes mortelles
« Le vol joyeux des hirondelles,
« Un ciel plus clair, un air plus doux,
« L'extrait pur des herbes nouvelles,
« Aidant ses forces naturelles,
« Pourront me sauver mon époux? »
O sexe fait pour la tendresse!
La douleur vous vend nos enfants;
Vous veillez sur nos pas naissants;
De vous l'homme a besoin sans cesse;
Par vous nous vivons au berceau;
Par vous nous marchons au tombeau,
Sans voir la mort et sans tristesse :
Du ciel la profonde sagesse
Fit de vous notre enchantement,
Notre trésor le plus charmant,
Notre plus chère et douce ivresse,
Et nos amis les plus constants,
Le transport de notre jeunesse,
Le calme de notre vieillesse,
Notre bonheur de tous les temps.

ÉPITRE A MA SOEUR.

Ma chère Thérèse, c'est toi!
Thérèse! ce nom doit me plaire.
C'était celui de notre mère;
Et ce nom, tu le tiens de moi.
Oui, ma sœur, un festin t'appelle.
Mon feu rit, s'anime, étincelle.
Julienne a mis le couvert;
Elle a déjà fait son ménage;
C'est elle qui trotte et qui sert.
Mais la voilà; place au potage!
Aux convives de Lucullus,
Qui tâtent et ne mangent plus,
Laissons leur table ambitieuse,
Leurs grands vins, leur coupe orgueilleuse;
Laissons-les des mets des gourmands,
Tributs de tous les éléments,
Fatiguer leur dent dédaigneuse;
A cette table monstrueuse
Laissons-les, au bruit des concerts,
Voir sans joie, au sein des hivers,
Les plus beaux présents de Pomone.
Et nous, quand les vents dans les airs
Soufflent du haut de leurs déserts
La neige qui nous environne,
Hé! dis, ma sœur, n'avons-nous pas
Foyer bien chaud, gentil repas,
Ce gigot qu'un ail aiguillonne,
Ce jambon qu'un laurier couronne,
Ce pois gardé, mais encor vert,
Et ce biscuit, et ce dessert
Que mon petit jardin me donne,
Qu'avec joie, et non pas sans peur,
Au printemps mon œil vit en fleur.

Et que ma main cueille en automne?
Il est là, ce bon noyau vieux
Que renferme en ses flancs joyeux
Cette cruche qui va paraître;
Où, bien clos et sans accidents,
Ce fils du soleil et du temps
Mûrit pour toi sur ma fenêtre.
Il sera clair, fort et brûlant,
D'un or brun, d'un goût excellent,
Ton café qu'un ciel pur vit naître,
Ce café qui fit autrefois
Bondir et danser à la fois
Toutes ces chèvres en folie,
Dont l'heureuse ivresse indiqua
Le grain parfumé du moka
Sur les buissons de l'Arabie.
Que nos festins bourgeois sont doux!
Festins où le cœur nous rassemble,
Où parfois nous mettons ensemble
Des amis simples comme nous.
Là, gai des chagrins que j'évite,
Sans rien qui m'étonne ou m'agite,
Sans m'informer des jeux du sort,
Dans ma volontaire ignorance,
Dans mon heureuse indépendance,
Je me tiens caché dans le port.
Que le vent les chênes renverse,
Qu'il les brise, qu'il les disperse,
Je brave en paix tout son effort.
Je ne crains point qu'on m'humilie:
Je me suis fait roseau, je plie;
Je serai toujours le plus fort.
Hé! quels honneurs, quelles richesses
Me paieraient mes douces paresses,
Mes loisirs, mon aimable vin,
Que mon curé jugea clair-fin,
Né d'un sol obscur et sans gloire,
Mais dont aussi j'ai droit de boire.
Sans eau, sans ivresse, et sans fin?
Que j'aime sa couleur jolie,
Par des nuances embellie,
Dont l'œillet naissant est jaloux;
Et son jus frais, piquant et doux,
Qui coule et qui roule et murmure,
Et me rappelle une onde pure
Dont j'entends les jolis gloux-gloux?

Ma sœur, c'est ainsi que ma muse
Se joue, et s'égaie, et s'amuse,
Donne à tout un aimable tour.
Sans elle, que m'offrent ces verres?
La triste cendre des fougères.
Moi, je les vois dans leur contour
Imitant les Grâces légères,
Fils de Bacchus, fils de l'Amour,
Tout brillants de l'éclat du jour,
Et faits du lit de nos bergères.
Les ris voltigent autour d'eux.
Le champagne y mousse et pétille.
Tu vois bien ces festins pompeux:
Parmi tous ces blasés nombreux,
Tout rit, tout chante, tout frétille;
Mais, hélas! où sont les heureux?
L'ennui s'assied auprès des belles;
L'hymen s'est enfui, désolé;
L'amour même s'est exilé,
Et les amitiés, où sont-elles?
L'espoir fuit dès qu'il a brillé.
Tous nos bonheurs sont infidèles;
Tout ce qui nous charme a des ailes;
Tout charme est bientôt envolé.
Ma sœur, ma vieillesse t'est chère.
Soudain, à l'aspect de ton frère,
Ton rire aimable est embelli.
De mes maux viens verser l'oubli,
Viens verser la paix dans mon verre.
Sur des souvenirs enchanteurs,
Plus doux que la rose vermeille,
Que le lis aux fraîches couleurs,
Volons gaîment de fleurs en fleurs;
Mais hâtons-nous comme l'abeille.
Tu le sais: le fil de nos jours,
Plus faible ou plus fort, craint toujours
Les ciseaux subtils de la Parque.
Ce vieillard qui ne s'assied pas,
Le Temps, sans retour, à grands pas,
Nous entraîne tous à la barque,
Où sont égaux tous les états;
Où le vieux Caron nous entasse,
Disant à chacun: « Paie et passe.
« On ne donne rien ici-bas. »
Mais au bruit de sa rame, ensemble
Goûtons, attendant le trépas
Dont l'ombre marche sur nos pas,
Le nœud du sang qui nous rassemble,
Et la douceur de nos repas.
J'entrevois ma dernière aurore:
Sur ma sombre route, ah! pour moi
Si quelques fleurs devaient éclore,
Pour en jouir, puissé-je encore
Les cueillir, ma sœur, avec toi!

ÉPITRE A BITAUBÉ.

Oui, dans tes écrits purs les vertus domestiques
T'appelaient, Bitaubé, vers les temps héroïques:

Le siècle de tes mœurs, hélas! est loin de nous.
Combien dans ton *Joseph*, sous les traits les plus doux,
J'admire son amour, sa pitié pour ses frères,
Ses larmes pour Jacob, le plus tendre des pères!
Chacun croit voir le sien : les pleurs viennent aux yeux.
Je me dis : Les voilà, ces jours de nos aïeux,
Ces pasteurs premiers nés de la nation sainte,
Peuple aimé du Seigneur, et nourri dans sa crainte!
Avec quel chaste goût, quel soin religieux,
Tu m'offres leur berceau, leur rits mystérieux,
Et le puits du serment, l'autel, leurs sacrifices!
Ton âme à tes lecteurs fait passer ses délices.

Avec quel charme encor j'ai vu sous tes pinceaux
Les marais du Batave affranchir leurs roseaux!
Mais que ne peut le style et la chaleur de l'âme?
J'ai lu ton Iliade avec un cœur de flamme,
Avec le pouls d'Achille, et parfois enfonçant
Sur mon front peu guerrier son casque menaçant.
Ton ardeur m'entraînait comme un torrent rapide.
Oui : voilà Diomède, Ajax, Ulysse, Atride,
Agitant leur panache et leur lance en fureur;
Patrocle, Achille, Hector, promenant la terreur.
Tout est fuite ou combat : au lieu d'un, j'en vois mille.
Quoi! Vénus perd son sang! Quoi Pâris blesse Achille!
Ici, Grecs et Troyens, au carnage animés,
Se percent dans les flots par Vulcain enflammés.
J'entends tonner Bellone, et crier la vengeance.
Jupiter contre Hector penche enfin la balance.
Il meurt, Troie est en cendre; et les hommes, et les dieux.
Ont troublé pour Hélène et la terre et les cieux.

Oh! comme tes héros ont chacun leur courage,
Leur port, leurs traits, leurs mœurs, leur penchant, leur langage!
Homère et la nature, en leur fécondité,
Nous raviront toujours par leur variété.
Poëte immense et vrai, dans tes divins ouvrages
Tout est vie, action, charme, leçons, images.
Jupiter dans les cieux, sur ses balances d'or,
Voit flotter les destins et d'Achille et d'Hector.
Pluton dans les enfers, pour punir les Atrides,
Fait sortir des serpents du front des Euménides.
Neptune arme les mers, et poursuit sur les eaux
De Pâris ravisseur le crime et les vaisseaux.
Conquérant enchanteur, tu t'emparas, Homère,
Du Tartare et du ciel de l'onde et de la terre.
L'univers t'appartient. De tant d'êtres divers
Chacun vient, se dessine et se peint dans tes vers.
Là s'offre une fourmi sur son herbe inconnue;
Là ce chêne au cent bras qui se perd dans la nue.
Jamais hors de sa route il ne cherche des fleurs;
Son sujet sur ses pas fait naître leurs couleurs.
Il court toujours au but. Intéresser et plaire,
Voilà tout son secret, sa magie ordinaire.
Nulle trace en ses vers de travail et d'effort;
Par sa force il vous charme, avec grâce il s'endort.
La nature, aux rayons de son vaste génie,
S'étonna tout à coup de se voir agrandie.
Les trois Grâces en chœur, de lis le front orné,
Se disaient en dansant : « Chantons, Homère est né! »
Vénus craignit qu'Homère, instruit par la nature,
Ne sût, pour plaire un jour, lui ravir sa ceinture.
Le pinçon se joua dans les frais arbrisseaux,
L'aigle au sommet des airs, le cygne au sein des eaux :
Tout semblait annoncer ses beautés éternelles.
Ses vers ont trois mille ans, leurs grâces sont nouvelles.
Ami, ton nom célèbre, et sur le sien porté,
Volera d'âge en âge à l'immortalité.
Mais montre-nous la tombe et la rustique pierre
Où les Grâces en deuil ont pleuré ton Homère.
Apprends-nous, s'il se peut, sous quel ciel les neuf sœurs
L'ont couvert au berceau de baisers et de fleurs.
Ainsi du Nil fécond l'urne au loin tant cherchée,
Épanchant ses trésors, reste toujours cachée.
Et toi, grand Jupiter, que si loin de nos yeux
Ta splendeur et l'espace ont voilé dans les cieux,
Qui de nous vit ta tête, ou qui l'aurait conçue?
Homère dans son vol l'aurait-il aperçue?
Oui, ton front tout-puissant, il nous l'a révélé;
Mais, en le dessinant; sans doute il a tremblé.
S'il la peint, c'est d'un trait. Que son sourcil remue,
Tout s'arrête en suspens dans la nature émue;
L'enfer craint, la mer tremble, et le jour s'est voilé;
Sur ses gonds fléchissants le monde est ébranlé.
Tout s'incline et frémit sous le dieu du tonnerre.
Oui, puisqu'il est si grand, il doit chérir Homère;
Il doit t'aimer aussi. Mais ces puissants tableaux
Me font peur; j'étais né pour chanter les ruisseaux.
Qu'Achille enfin triomphe, heureux dans son courage
J'y consens, mais faut-il pour assouvir sa rage,
Faut-il, qu'autour de Troie, après son char sanglant
Trois fois il traîne Hector et si noble et si grand,
Tendre époux d'Andromaque, hélas! que son veuvage,
Avec son fils naissant, réserve à l'esclavage?
Ah! lorsqu'un coq ardent, acharné, furieux,
Secouant son panache et l'éclair de ses yeux,
Met à mort son rival, se rengorgeant de gloire,
Insulte-t-il les morts? souille-t-il sa victoire?
Le sang ne coule plus, le sérail est en paix,
Les Hélènes sans peur habitent le palais,
L'amour rentre bientôt, et l'amour devant elles
De leur Pâris encor vient agiter les ailes.
C'est par de doux objets que le cœur est charmé.
Ce charme par Homère en tous lieux fut semé.
A sa voix ont couru, sous leurs palais humides,
S'asseoir près de Thétis ses belles Néréides;
Les nymphes ont gardé les bois et les ruisseaux;
Pan en troubla quelqu'une au fond de leurs roseaux.

Il dit : « Naissez printemps ! vous, Zéphyr, suivez Flore ;
« Vous, Heures, entourez le doux char de l'Aurore ;
« Vous, nuages du ciel, cachez, cachez encore
« Le lit de Jupiter, sous vos pavillons d'or.
« Jeune Hébé, sur des fleurs lorsqu'à table il repose,
« Verse-lui le nectar avec des doigts de rose. »

Ami, je n'aime plus tous ces combats sanglants ;
Pour moi ton Iliade a trop de mouvements :
Mon âme est douce et faible, à s'attendrir aisée.
J'appelle à mon secours ta charmante Odyssée.
Hé ! que me font, dis-moi, ces foules de héros,
Et leurs casques, leurs chars entraînés par les flots ;
Ce Xanthe débordé, Troie, et tant de victimes ;
Et ces murs, et ces camps, pleins de gloire et de cri-
Ces nocturnes combats où d'atroces fureurs [mes,
Conjuraient le soleil d'éclairer tant d'horreurs ?
Mais voyez, dira-t-on, accompagné d'Hélène,
Agamemnon vainqueur, retournant à Mycène,
Rendant à Clytemnestre un époux glorieux,
Un époux roi des rois, un roi l'égal des dieux.
— Oui, mais qui, par sa femme, assassiné lui-même...
Mes amis, s'il se peut, contez-moi Polyphème,
Et le fidèle Eumée, et ce chien si touchant
Qui reconnaît son maître, et meurt en le léchant ;
Pénélope et sa toile, et ses nuits dans les larmes ;
Et, si l'on peut user ces récits pleins de charmes,
Conte-moi dans les bois Petit-Poucet errant,
Ou bien, si vous voulez, la Belle au bois dormant.
Ce sont là mes plaisirs, ce sont ceux de mon âge :
Homère est né conteur ; il m'en plaît davantage.
Par Achille et Vénus ce poëme inspiré
Jamais de trop d'encens peut-il être honoré ?
A la pudeur jamais fit-il le moindre ombrage ?
Sous des rocs caverneux qui bordent le rivage,
Quand de Nausicaé les pieds nus et charmants
Dans un cristal qui fuit pressent ses vêtements,
Nul œil ne peut errer ni sur son sein d'albâtre,
Ni sur ses beaux genoux que Diane idolâtre.
Pudeur ! oui, c'est pour toi que les Grâces exprès,
Pour tempérer l'orgueil ou l'éclat des attraits,
Ont filé le doux lin d'un voile humble et modeste
Qui vient les embellir de son charme céleste,
De son ombre, ou plutôt d'un autre enchantement.
Heureux, trois fois heureux le chaste et jeune amant,
Qui s'éprend pour jamais d'une Vénus si pure,
Et sent lier son cœur des plis de sa ceinture !

Ami, Jupiter t'aime. Eh ! qui sait, quelque jour,
S'il ne daignera pas visiter ton séjour ?
« Oui, dira-t-il d'abord, en voyant ta compagne,
« C'est elle, c'est Baucis, Philémon l'accompagne.
« Voilà leur lit, leur table avec son pied trop court,
« Leur verger qui fleurit, et la perdrix qui court :
« De l'amour conjugal leur hymen est l'exemple. »
Il peut changer, ami, ta demeure en un temple.
Mais ce miracle encor doit-il être opéré ?
Le toit d'un honnête homme en tout temps fut sacré.
Quelle amitié peut mieux s'expliquer que la nôtre ?
Qui de nous eut plus d'art, d'ambition que l'autre ?
Nous devions nous tenir par un autre lien.
Thomas fut ton ami, je fus aussi le sien.
Qu'en son nom quelquefois l'amitié nous rassemble ;
De lui, de ses vertus nous parlerons ensemble ;
Entretiens à la fois et douloureux et doux !
Né faible, il a fini ; mais, hélas ! avant nous.
Nous, pèlerins plus forts, nous avons, sous l'orage,
Plus d'une fois le jour reçu tout son outrage,
Plus d'une fois le soir séché nos vêtements.
Mais la peine a toujours ses dédommagements.
Nous voilà, grâce au Ciel, avec notre innocence,
Près d'arriver ensemble au doux pays d'enfance ;
Pays d'aise et de paix, lieux chers et peu connus,
Où l'on songe, l'on dort, l'on ne se souvient plus ;
Où l'on ne fait plus rien, mais où l'on aime encore.
Les dieux nous ont conduits, notre encens les implore.
Nos respects envers eux ne sont jamais perdus :
Ami, viens, prends mon bras, nous y voilà rendus.

Bitaubé vient d'être enlevé aux lettres, qu'il cultiva avec tant d'ardeur, à l'Institut, dont il était l'un des membres les plus illustres. On n'apprendra pas sans intérêt que c'est à feu madame Bitaubé que l'on doit la conservation de la *Traduction d'Homère*. Cette anecdote nous a paru précieuse à recueillir (car Homère et Bitaubé ne doivent plus être séparés), et elle est consignée dans la lettre que l'on va lire. Cette lettre est naïve et intéressante, et elle donne une juste idée de cet antique ménage de Philémon et Baucis, que l'auteur de l'épître a essayé de peindre dans ses vers.

Copie de la lettre écrite à M. Ducis, de l'Académie française, par madame Bitaubé.

N'est-ce pas, monsieur, que les bonnes femmes doivent partager le sort de leur mari ? En cette qualité je partage les choses aimables et flatteuses que vous avez données à Bitaubé dans votre charmante Épître. Permettez-moi donc d'en prendre une petite part. Mais ne vous étonnez pas, monsieur, si je vous avoue que j'ai quelques droits d'en prendre une assez grande : sans moi, monsieur, cette traduction n'existerait pas. J'ai eu le bonheur de la sauver du feu. Mon époux, après en avoir fait quatorze chants, dans un moment de fatigue et de mécontentement de son travail, eut la barbarie de les déchirer ; il allait les condamner au feu. Heureusement j'arrive à temps pour m'y opposer ; je m'en saisis ; je fais l'impossible pour en rajuster les fragments ; j'y réussis tellement, que je mis ces quatorze chants en état d'être copiés.

Je suis bien aise de vous instruire de ce petit détail, afin qu'après avoir loué Bitaubé, vous fassiez une bonne satire contre lui. Je ne sais pas si mon procédé peut con-

venir à une bonne femme, mais ce sont là mes sentiments du moment. Je verrai dans la suite à lui pardonner. D'ailleurs, mon écriture et mon style se montrent en négligé, et vous prouveront assez que je suis *une bonne femme.*

Pour moi, monsieur, je suis des plus sensibles à ce que vous m'avez dit de flatteur. Je vous en remercie de tout mon cœur, et je tâcherai d'en profiter.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec une parfaite considération, votre dévouée admiratrice et servante.

F. Biraubé.

ÉPITRE

A M. ODOGHARTY DE LA TOUR.

Oui, tout dans la nature, ô mon cher de la Tour,
Se montre, disparaît, vit, et meurt à son tour.
Oui, nos quatre saisons, figurant nos quatre âges,
Devant nous, en fuyant, font passer leurs images.
Dans l'abîme du temps qui nous engloutit tous,
Déjà l'été s'enfonce, et l'automne est sur nous.
Vois-tu comme il sourit, avec son charme austère,
Au poëte, à l'amant, au peintre, au solitaire?
Comme il imprime aux cieux, à nos forêts, aux fleurs,
Sa majesté tranquille et ses graves couleurs?
Heureux qui rêve alors au fond d'un bois qu'il aime,
Et devant sa raison peut se citer lui-même;
Qui, sous la feuille éparse et volant sur ses pas,
Démêle ce qu'il est d'avec ce qu'il n'est pas;
Cherche si l'indulgence, adroite adulatrice,
Ne lui déguise pas tel penchant et tel vice;
Et si, pour la vertu toujours prompt à s'armer,
Il s'est vraiment acquis le droit de s'estimer!

En effet, avec lui l'homme est sans cesse en guerre.
Étonnant abrégé de la nature entière,
Il unit la paresse avec l'ambition,
La douceur de l'agneau, la fureur du lion,
L'astuce du renard, le cœur du chien fidèle;
Tantôt hibou caché, tantôt vive hirondelle,
Par mille vents divers c'est un roseau battu:
Il cherche, il fait, reprend, quitte encor la vertu;
Il est tout, et n'est rien. Quel poids fixe et tranquille
Pourra donc affermir ce sol vague et mobile?
La raison, la raison. Par des flots entraîné,
Notre esquif sur les mers par elle est gouverné.
Oui, l'homme a beau s'en plaindre, il ne peut s'en défaire
Il revient, malgré lui, sous son joug salutaire.
Mais il monte plus haut. Né vrai, religieux,
Il élève et son âme et ses mains vers les cieux.
Faible, il craint sa faiblesse; et son encens honore
La force et l'équité dans le dieu qu'il implore:
Il y cherche un asile. Il pense, il sent de loin
Que dans ce monde injuste il en aura besoin.
Aussi, dès son enfance, un mouvement sublime
L'instruit de ses destins, lui fait haïr le crime;
Lui dit, malgré l'éclat de tant d'astres divers,
Qu'il existe en lui-même un plus noble univers;
Un temple, un sanctuaire où, dans une âme pure;
Resplendit mieux qu'au ciel l'auteur de la nature.
Par un coupable excès frémit-il emporté,
Il sent d'abord pour frein la gênante équité.
L'Éternel lui remit et sa palme et sa foudre;
Et s'il sait s'accuser, il sait se faire absoudre.
Frappé de sa sagesse, il en voit un rayon
Percé dans le grand plan que traça son crayon.
Il regarde, il compare, il juge, il peut élire:
Là, le faux lui répugne; et là le vrai l'attire.
A leur table frugale, avec sa femme assis,
Voit-il un laboureur entouré de ses fils,
Mangeant, d'un front serein, avec eux et leur mère,
Les mets exquis et sains que lui vendit la terre;
Il ne cherchera point des vases ciselés,
Des coupes d'or, des fruits, avec pompe étalés:
Mais il admirera le front pur de ses filles,
L'appétit du travail, la gaîté des familles,
Le sel inattendu d'un mot réjouissant,
Le facile abandon d'un bonheur innocent,
Des trésors de raison, de candeur, de justice;
Et, parmi tant de mœurs, nul accès pour le vice.
« Heureux, dit-il, le cœur instruit à l'abhorrer,
« Mais si plein de vertus, qu'il n'y saurait entrer! »
Jadis, sous les consuls, c'est ainsi qu'un même homme,
Vivant pour ses enfants, pour sa femme et pour Rome,
Père, époux, citoyen, magistrat, et guerrier,
Dans chacun de ces noms existait tout entier.
Il exerçait chez lui la noble dictature
Dont l'avaient investi les lois et la nature,
Qui donnaient, sans appel, à ses bras tout-puissants,
Droit de vie et de mort sur ses propres enfants.
Il n'ensanglantait pas ses faisceaux domestiques:
Son cœur était humain, ses mœurs étaient rustiques:
Des pénates d'argile ornaient seuls sont foyer.
Sous le seul joug des lois il aimait à ployer;
C'était là son honneur: ou terrible à la guerre,
Il s'armait pour les dieux, pour lui, pour Rome entière;
Il mourait sous son aigle; et mort, dans sa fureur,
Son œil, fixe et sanglant, épouvantait d'horreur.

Mais ces jeunes beautés, qui partageaient leurs couches,
Aimaient-elles vraiment des soldats si farouches,
Effroyables époux, qui, fiers, armés toujours,
Ou sortaient du carnage, ou veillaient sur des tours?
Hé! peut-on demander si ces moitiés fidèles
Chérissaient leurs maris, quand ils mouraient pour [elles?
Leurs enfants au berceau, leur sang, leur plus cher bien,
Leur père, en cheveux blancs, ne leur disait-il rien?

Oui, pour l'homme et la femme, en ces moments d'alarmes
Le péril est commun, chacun d'eux a ses armes.
Leurs cœurs n'en font qu'un seul : mais dans leur chaste ardeur
Couve un volcan tout prêt à venger la pudeur.
Quand Lucrèce expira, percés dans sa blessure,
Rugirent à la fois l'hymen et la nature.
Leur cri de tous les cœurs sortit en même temps,
Et ce cri fit pâlir et chassa les tyrans.

Et depuis, quel spectacle offrit Rome à la terre!
Un peuple agriculteur, religieux, austère!
Aux lois, à ses consuls, à vaincre accoutumé;
Peuple fait pour la guerre, et pour ses droits armé.
Leurs triomphes pompeux montaient au Capitole.
Leur toit pur des vertus était la simple école.
Leurs Caton, leurs Brutus, au milieu des fuseaux,
Y croissaient pour les mœurs, les lauriers les faisceaux.
Dans Rome alors point d'arts, de jongleurs, de faussaires,
Et pendant cinq cents ans pas un seul adultère.
C'était alors le temps des fortunés époux :
Leur lit était sacré, leur chevet était doux;
Le repos succédait à leurs travaux pénibles.
Le temps rajeunissait leurs nœuds indestructibles.
Dans les champs, dans les camps, de quoi par son re-
Ne les consolait pas leur conjugal amour ? [tour
L'exemple était partout, ils n'avaient qu'à le suivre.
Ensemble, après leur mort, ils comptaient encor vivre.

Aussi, lorsque dans Rome on apprit qu'un Romain
Demandait le divorce, « Oh ! cria-t-on soudain :
« Hymen! voile ton front. » Ce trait parut féroce;
Ce fut pour les Romains une injustice atroce,
Un forfait sans exemple : en moins d'un seul moment
Se répandit partout un vaste étonnement.
On ne concevait pas, quand le ciel les assemble,
Que deux chastes moitiés ne fussent plus ensemble;
Qu'après les droits, le charme, et d'un premier amour,
Et d'un commun sommeil, et d'un même séjour,
On pût se séparer. Quelle audace rebelle,
Quel orgueil son mari trouva-t-il donc en elle?
—Aucun.—Est-elle avare?—Oh, non.—Ses cris ja-
Ont-ils avec éclat tourmenté son époux? [loux
—Non, jamais. Elle offrit à l'époux qui l'exile
Un sein chaste, il est vrai, mais un hymen stérile.
Voilà tout son forfait, ou plutôt son malheur.
Rome fut pleine alors de deuil et de douleur.
D'horreur et de pitié tous les cœurs se serrèrent,
La loi parut cruelle, et des larmes coulèrent.
On crut voir, lorsqu'enfin ce désordre éclata,
Mourir sur son autel le feu pur de Vesta.
L'ennemi près des murs, en s'y montrant en force,
Aurait moins consterné que ce premier divorce.
Depuis, Carvilius, cet époux inhumain,
Fut toujours détesté par le peuple romain;
Et ce Carvilius, si je le nomme encore,
C'est pour venger de lui l'hymen qu'il déshonore.

Quand Rome eut asservi tant de peuples divers,
Le luxe asservit Rome, et vengea l'univers.
A la Rome de brique, et libre et vertueuse,
Succéda Rome en marbre, esclave et fastueuse.
L'égoïsme entra seul dans les cœurs abattus;
Inhumant la patrie, insultant aux vertus,
Il décomposa tout; et c'est ainsi, dans Rome,
Qu'il ne se trouva plus ni de Romain, ni d'homme.
Dans ce centre de l'or, du crime, et du pouvoir,
S'éteignit tout honneur, tout remords, tout devoir.
Rome devint horrible, et versa sur le monde
De sa corruption l'urne immense et profonde,
Y roula ses questeurs, préteurs, brigands titrés,
De débauche, de sang, de rapine altérés.
Caligula parut : fléau dont la démence,
Montre Héliogabale, Attila qui s'avance,
Et tous ces Goths armés, qui, vingt fois, par torrents,
Viendront s'accager Rome, au pillage accourants.

Mais tandis que le ciel fait rouler en silence
Les vertus, les forfaits, les beaux-arts, l'ignorance,
Chassant, ramenant tout dans un cercle sans fin
Où des faibles mortels on écrit le destin; [mes,
Nous-mêmes jugeons-nous, et, trop malheureux hom-
Parmi nous, sur nos mœurs, sachons où nous en sommes.
J'y vois sans pain, sans bois, un vieux pauvre opulent,
Qui d'une lampe avare emprunte un jour tremblant;
Son fils, qui jette tout, à qui, dans sa misère,
Manquera même un drap pour entrer dans sa bière;
Et cet ambitieux, qui, d'honneurs accablé,
Meurt d'un seul qu'il n'a pas, par l'orgueil désolé;
Et ce vil parvenu, qui, de vautour superbe,
Redeviendra l'insecte, et rampera sous l'herbe;
Et ce mortel oisif, qui, traînant sa langueur
Sous le vide écrasant de l'esprit et du cœur,
Peut-être aura besoin, pour vaincre sa paresse,
Du crime et du remords qu'amène la mollesse;
Et ce voluptueux, dans ses sens tourmentés,
Expiant ses plaisirs par des cris mérités;
Et ce fou vigoureux, plaintif, tremblant, crédule,
Qu'abêtit, gronde et tue un Purgon ridicule;
Et ce joueur, qui perd d'un air si gracieux,
Mais s'arrache le sein en maudissant les cieux.
Tant d'autres... Dieu vengeur, c'est de leur propre vice
Qu'exprès, pour les punir, tu tiras le supplice!
Je plains du moins, je plains les tourments de l'amour.
Phèdre abhorrant sa flamme, et se cachant au jour;
Didon sur son bûcher. Toute amante a des charmes;
Hermione a ses cris, Andromaque a ses larmes.
Oui, je plains et Chimène, et ses nobles douleurs,
Et les longs cris perdus d'une Ariane en pleurs.

Je plains et Ladislas, et ce fatal Oreste
Dont Talma rend si bien le front triste et funeste.
Mais je dois plaindre aussi ce stupide insensé,
Ce mort de quarante ans, par les plaisirs usé,
N'offrant plus, dans son corps, dégoûtant d'impuissance,
Que d'un mort non complet la douteuse existence.
Réponds-moi, malheureux, es-tu mort ou vivant?
— Il est mort! il est mort! Voilà, voilà pourtant
Où l'a mis, jeune encore, et l'extrême mollesse,
Et des plaisirs sans fin la fatigue et l'ivresse.
Je me souviens d'un trait sur ce point recueilli,
Que Thomas autrefois me conta dans Marli.

Un Anglais, riche en biens, en jeunesse, en naissance,
Avait galment en l'air jeté son existence,
Et noyé dans ses sens, à force de plaisirs,
Santé, grâce, raison, et tout, jusqu'aux désirs.
Comment sur ces débris recomposer son être?
Il appelle ses gens (c'était un fort bon maître):
«Dans mes coffres, dit-il, rassemblez, mes enfants,
«Ces papiers, ces effets, cet or, ces diamants,
«Ces portraits.» Dans un d'eux, qui pourtant l'inté-
Il trouve, il reconnaît sa première maîtresse. [resse,
Un soupir a surpris son cœur indifférent:
«Quoi, dit-il étonné, je suis encor vivant!»
Au fond d'une cassette, et bien sûre et bien close,
Avec respect, plus calme, à part, il le dépose.
Son œil redevient mort, mais son cœur a gémi.
Le maître de l'hôtel était là. «Mon ami,
«J'abandonne Madrid, et pour de longs voyages;
«A ta foi, lui dit-il, j'abandonne ces gages,
«Ces coffres, ces effets; tes mains, à mon retour,
«Veillant sur ce dépôt, me le rendront un jour.
«Et vous, honnêtes gens, qu'ont lassés mes caprices,
«Recevez dans mes dons ce prix de vos services.
«Avec notre bon hôte, heureux et sans souci,
«A votre aise, à mes frais, vous m'attendrez ici.
«Allons, ne pleurez pas, nous nous verrons encore.»
Il quitte alors Madrid. Où va-t-il? Je l'ignore.

Muse, dis-moi les lieux où je suivrai ses pas.
Le voilà dans des rocs, au milieu des frimas,
Conducteur de mulets au sein des Pyrénées.
Son teint s'est rembruni, ses mains sont basanées.
Déballant, rechargeant, cher à ses compagnons,
Sur des pics élevés, dans le creux des vallons,
Il descend, grimpe, souffle et couche sur la dure.
Il l'avait oubliée, il reprend la nature,
Redevient homme enfin. Il pleure: «O Dieu, dit-il,
«Quand l'ennui de mes jours allait user le fil,
«Tu m'as ressuscité. Par quels tristes supplices,
«J'ai payé ma mollesse et mes fausses délices!
«Puis-je acquitter jamais ce que nous te devons,
«Le travail et l'amour, les plus chers de tes dons!
«Ah! Dieu... si libre encor...» Son âme est attendrie.
Il croit la voir, la nomme; il songe à sa patrie.
Il retourne à Madrid; de son hôte il reprend
Son or, plus que son or, ce portrait tout-puissant
Qui sous la cendre éteinte a ranimé sa vie.
Il part avec ses gens, il arrive, il s'écrie:
«O mon pays natal, où règnent par la loi,
«Ensemble unis, les grands, et le peuple, et le roi,
«Salut! C'est dans ton sein que l'amour me rappelle.
«J'en partis inconstant, mais j'y reviens fidèle.»
Il cherche, il voit de loin un très-simple séjour,
Mais où naquit, aux champs, l'objet de son amour,
Doux champs, chéris des cieux, voisins de la Tamise.
Est-ce vous, lui dit-il, est-ce vous, chère Élise?
— C'est moi.—Ciel! je me meurs... Auriez-vous un époux?
— Non.—Quoi! se pourrait-il?—Il me revient. C'est vous.
Sa mère entre à ces mots. Leurs mains, leurs cœurs, leurs larmes,
Se pressent sur son sein. O moments pleins de charmes!
Muse sacrée, accours, prête-moi tes pinceaux!
Tu m'as fait pour chanter l'hymen et ses berceaux,
Et l'enfant qui doit naître, et les amours fidèles.
C'est vous, amants ingrats, qui leur donnez des ailes.

Ami, viens donc m'entendre, et juger près de moi
Si je peux m'acquitter encor de cet emploi.
Du rossignol sauvage, attendu sous ces roches,
Mon vers, jeune et brillant, a senti les approches.
Il s'afflige aujourd'hui. Dans nos bois jaunissants,
Novembre abat leur feuille, et fait siffler ses vents.
J'erre, heureux et pensif, au gré d'une tristesse
Qui m'égare à pas lents, mais douce, enchanteresse,
Tendre, humectant mes yeux; et dans mon cœur serré
Vit encor sous la cendre un peu de feu sacré.
Oui, tant qu'ému soudain d'une verve secrète,
Je pourrai, vieux berger, prendre en main ma musette,
Je chanterai les champs et les saules chéris,
Leur ombre, leur ruisseau, leur paix, leurs prés fleuris.
Enfant redevenu, je joue et je m'amuse.
Heureux, si quelquefois il échappe à ma muse
Un vers qu'avec Thomas eût approuvé Chaulieu,
Qu'eût aimé Florian, qui contente Andrieu!
Du vieillard, on le sait, la plainte est le domaine:
Il remâche toujours quelque misère humaine.
Puis-je, art charmant des vers, te trop remercier!
Je dois à tes faveurs le bonheur d'oublier.
C'est par toi que, courant, sur les bords les plus riches,
Après des papillons, des fleurs, des hémistiches,
J'habite un monde à part, un nouvel univers,
Caché, seul, à mon aise y moissonnant des vers,
Heureux sous le secret. Mes fers, fuyant la gloire,
M'ont, comme un doux Léthé, défait de ma mémoire.
Voici mon dernier vœu: c'est (car tout doit finir)
Qu'un solitaire ami garde mon souvenir,
Mais qu'il m'estime heureux; c'est qu'une mère tendre,

Que je n'aurai pas vue, un moment sur ma cendre
Jette un regard sensible où je sois regretté,
Et croie avec mes vers sa fille en sûreté;
C'est qu'un homme d'honneur, ami de la campagne,
Souffre que leur recueil dans ses bois l'accompagne,
Qu'il dise : Homme et poëte, il fut de bonne foi;
Viens, Ducis, viens aux champs, je t'emporte avec moi.

NOTICE

SUR LA VIE DE M. LE CURÉ DE ROCQUENCOURT, PRÈS DE VERSAILLES.

L'épître suivante, que j'adresse longtemps après sa mort à M. le curé de Rocquencourt, est censée lui avoir été adressée de son vivant, lorsqu'il était paisiblement occupé des fonctions de son saint ministère, et bien avant qu'on vit éclore une révolution qui a bouleversé l'univers. Mais j'ai cru qu'avant de la lire, mon lecteur devait le connaître tout entier dans une notice qui le prit dès son berceau et le suivit pas à pas dans tout le cours de sa vie, à travers tous les états par lesquels il a passé, soit avant, soit pendant la révolution, afin qu'on ne perdît rien des grands exemples de piété et de vertu qu'il n'a cessé de donner dans le degré le plus éminent, et avec la plus constante humilité, depuis l'instant de sa naissance jusqu'à celui où il plut à Dieu de couronner ses mérites par une mort sainte.

Messire Jean-Baptiste Le Maire, curé du petit village de Rocquencourt, à une demi-lieue de Versailles, naquit dans cette ville, le 2 mai 1733, de Jean-Baptiste Le Maire et de Catherine Claude Dezaunai, marchands bonnetiers, et fut baptisé à la paroisse de Notre-Dame. M. Dard, respectable missionnaire, attaché à la chapelle du roi, où le petit Le Maire était enfant de chœur, le prit en amitié, lui fit faire ses premières études, et le mit en état d'aller au collége d'Orléans à Versailles. Ayant fini ses études, il fit son cours de théologie au séminaire de Saint-Louis, à Paris. Il revint ensuite dans sa ville natale, où il obtint une des chaires du collége, après y avoir été maître de quartier.

Il fut ensuite vicaire deux ou trois ans à Chevreuse, puis à Conflans Sainte-Honorine, puis premier vicaire à Bicêtre, et directeur et confesseur de la prison des cabanons. Il y avait quatre prêtres attachés à ce service, à la tête desquels il se trouva, et dont il partageait les fonctions. Il y en mourait, coup sur coup, un si grand nombre par l'effet du mauvais air et des maladies contagieuses et hideuses de ces malheureux prisonniers, qu'il fallait confesser dans le même lit, et, pour ainsi dire, entassés dans la même infection, qu'on appelait ce poste (je le tiens de M. le curé de Rocquencourt lui-même) la *boucherie* des prêtres.

Il passa de là, en qualité de desservant, à Bris-Comte-Robert; mais il lui fut si pénible de quitter ces infortunés prisonniers, chargés de tant de crimes et de misères, devenus ses pauvres enfants, convertis et remis par son zèle entre les bras de la religion, que monseigneur l'archevêque de Paris (Christophe de Beaumont) fut obligé d'employer expressément son autorité pour l'arracher à cette déplorable famille qui l'appelait son père, et dont il ne se sépara qu'avec des larmes.

Ce fut en sortant de Brie-Comte-Robert que le même prélat lui laissa le choix entre la cure de Chevilly, dont il avait été, pendant quelque temps, le desservant, et celle de Rocquencourt près de Versailles, qu'il préféra, et où, vingt ans de suite, il se partagea tout entier entre les fonctions actives d'un pasteur, et les méditations profondes d'un solitaire.

Le volcan de la révolution venant à éclater, sa violence ne lui permit plus de rester auprès de son église dévastée et dans son village en confusion. J'avais dans celui de Mary un logement assez étendu, où je pus recevoir tous ses meubles, en partie vermoulus et mutilés, tous très-vieux, très-modestes, et dans un nombre vraiment prodigieux. Je pris avec moi sa vieille mère *Antoine*, qui le servait depuis long-temps, et son petit chien, *Favori*, fidèle compagnon de sa solitude. Il se trouva par là débarrassé de son immense mobilier, seul, libre, et n'étant plus chargé que de son bréviaire.

La tempête révolutionnaire s'irritant de plus en plus, il accepta volontiers un asile doux et honorable chez M. et madame de Péqueuse, personnes distinguées, infiniment charitables et honnêtes, qui le recueillirent avec respect dans leur château de Malvoisine, près de Dampierre.

C'est là que de temps en temps je faisais quelques pèlerinages, et que j'avais le plaisir de le voir heureux par la considération, les égards soutenus et les attentions délicates de ses hôtes sensibles et généreux. Il disait la messe tous les matins dans la chapelle du château, jouissant de sa situation solitaire, de ses promenades, de celles des environs, du parc de Dampierre, de ses solitudes sauvages qui rappelaient assez bien les déserts de la Thébaïde. C'est là, et notamment dans la vallée Verte, que nous mêlions nos pensées, nos sentiments, nos courses, nos repos, nos lectures tirées des meilleurs auteurs de l'antiquité, ou des endroits les plus admirables de l'Écriture Sainte; goûtant ensemble cette amitié tendre et profonde que la religion consacre sur la terre, et que la mort transforme sans la détruire.

Mais il portait dans son sein une plaie cruelle : c'était de savoir son troupeau dans la dispersion, et son église abandonnée. Tous les jours il suppliait le patron, saint Nicolas, de veiller sur ses chers paroissiens. Son cœur était resté au milieu d'eux; et il brûlait, vainement, hélas! de leur remontrer enfin leur pasteur légitime.

Mais s'il déplorait et regrettait pour lui les outrages de la persécution, il ne devait pas tarder à voir ses vœux exaucés. On vint de Chevreuse le prendre en force et avec furie dans sa pieuse et douce retraite. Dès ce moment, il ne fallut plus que compter les prisons où il fut détenu : d'abord l'Hôtel des gardes-du-corps, à Versailles; les écuries de la reine, le couvent des Récollets,

la Maison de justice, à la geôle. Condamné à la réclusion, comme ayant plus de soixante ans, il fut enfermé à la mission de la paroisse de Saint-Louis. Il obtint enfin la permission de rentrer chez lui, dans son logement, rue des Deux-Portes, où il avait fait revenir tous ses meubles de Marly; mais il y fut arrêté et transféré dans la nouvelle maison de réclusion, avenue de Saint-Cloud.

Il en sortit; et ce fut moi qui lui en apportai la permission. Il m'en remercia tendrement; mais il ne se pressa pas de quitter sa prison. Il y coucha à son ordinaire, et ne fit usage de sa liberté que le lendemain matin, assez tard, à son aise, et revint tranquillement, rue des Deux-Portes, dans son domicile.

Ce fut alors qu'il exerça le saint ministère dans la paroisse de Notre-Dame, dans celle de Montreuil, à l'Infirmerie, et dans des maisons particulières. On menaça tous les prêtres de les faire arrêter : il se cacha chez une sainte religieuse. Survint la menace de fermer l'église de Montreuil, qui seule était ouverte : il n'exerça plus le culte que dans les oratoires.

On pouvait faire souffrir le saint prêtre; mais on ne pouvait pas le faire craindre pour lui-même, ni le déconcerter. Dès qu'au milieu des troubles toujours croissants, la trompette de la persécution (qu'on me permette ce terme) se fit entendre, je le vis, levant la tête avec joie, entonner, comme marchant au combat, le psaume CVII^e : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum. Cantabo et psallam in gloria mea.* « Mon cœur est préparé, ô mon « Dieu! mon cœur est préparé. Je chanterai et ferai re- « tentir vos louanges sur les instruments au milieu de ma « gloire. »

Toutes les prisons de Versailles où il a été captif pour la religion ne l'ont jamais vu triste, ne l'ont jamais entendu se plaindre ni gémir. Jamais il n'employa l'ombre d'une dissimulation ou du plus léger mensonge sur sa santé. Il y dormait, il s'y réveillait avec le calme et la douceur de l'enfance. Il consolait, il encourageait tous les autres prisonniers. Il leur faisait oublier, par sa résignation au martyre et presque par sa gaieté, et leur captivité, et leur détresse, et la terre même où il n'habitait plus depuis longtemps. Il avait un caractère ferme, une âme toute chrétienne, une imagination ardente; il portait dans son cœur l'amour le plus délicat pour la chasteté, un attachement sans borne pour la pureté, pour la virginité de la foi catholique. Pénétré d'admiration pour les confessions franches et courageuses, il déclarait une guerre implacable aux petitesses et aux scrupules. Dans le monde, il avait l'air d'un pénitent; dans l'église, il avait l'air d'un saint, tant était profond son recueillement extraordinaire, dont on était d'abord frappé! Le péché seul lui faisait peur. Il voyait la mort avec un œil doux, avec une sorte de complaisance. Il était plus près de se réjouir que de s'affliger de la perte des personnes qu'elle lui enlevait, et qu'il aimait le plus, dès qu'il pouvait croire qu'elle assurait la grande affaire de leur salut. Il avait toujours dans la pensée cette maxime vraiment évangélique : *Porro unum est necessarium.* « Il n'y a « qu'une chose de nécessaire. » Il m'a rappelé souvent celle-ci avec transport : *Servire Deo, regnare est.* « Être « le serviteur de Dieu, c'est régner. » Il avait la plus haute idée de la dignité sacerdotale. Le plus beau titre qu'il pût concevoir sur un tombeau, c'étaient ces mots : *Ci-gît un prêtre.*

Il exerça sur son corps des rigueurs et des macérations qui n'ont jamais été connues que de lui et de Dieu seul. Les pauvres enfants, leur première éducation, les femmes dans leur vieillesse, les vertueux prêtres dans l'infortune, lui étaient infiniment chers. Qui l'eût cru, si je ne me faisais pas un devoir de trahir aujourd'hui son secret, qu'avec une cure si excessivement chétive, il eût pu trouver ailleurs que dans une extrême pénitence, et non dans l'économie humaine, les moyens d'amasser une somme de trois mille livres pour fonder une école dans sa petite paroisse?

Je ne dis rien de lui qui ne soit vrai, que je n'aie connu parfaitement, puisque nous sommes nés à Versailles, dans la même année, que nous ne nous sommes jamais perdus de vue, que notre amitié s'est toujours conservée sans nuage, jusqu'au moment où j'ai eu la douleur de lui survivre; puisque tout Versailles, dans toutes les époques de sa vie, a été le témoin de ses rares vertus, et notamment M. l'Esturgey, curé de la paroisse de Montreuil, et M. l'abbé Prat, attaché à la paroisse de Notre-Dame, tous les deux ses amis particuliers, tous les deux prêtres éclairés et pleins de zèle, qu'il suffit de nommer, et tous les deux ses confrères de persécution et de toutes les vertus sacerdotales.

Il n'y a plus qu'à le montrer sur son lit de mort, pour ne pas dire sur son char de triomphe. Quel beau moment! Nous devions (car il était l'ami de la bonne joie), nous devions dîner et tirer ensemble le gâteau des rois, le jour de leur fête. Vaine espérance! Je venais de l'inviter; et c'est presque au même instant qu'il fut foudroyé, le 3 janvier 1800, par un coup d'apoplexie si terrible, qu'il ne laissa aucune espérance de le conserver. Je n'oublierai jamais ses dernières paroles, lorsque, accourant à son lit de douleur : Mon ami, me dit-il d'abord, en me montrant le sang qui coulait de sa tête, *Quâ horâ non putatis.* Il viendra (le Fils de l'homme) « à l'heure que vous ne penserez pas. » *Saint Luc*, chap. XII, verset 40.

De vénérables prêtres en assez grand nombre, encore déguisés, vinrent successivement entourer à genoux son lit de mort. Sa chambre, si simple, rappelait une de ces chapelles domestiques du temps de la primitive Église, pendant la rigueur des persécutions. C'étaient des saints auprès d'un saint, des martyrs auprès d'un martyr. Cette lumière sacrée, pâle et solitaire, qui nous assiste dans nos derniers moments, éclairait, sur les lèvres, le front, les mains jointes de ces victimes prosternées, la prière, le silence, la résignation, le deuil de l'Église gémissante, l'ardeur du zèle et le regret de n'avoir encore été que désignés pour le sacrifice.

Il mourut à Versailles, dans son logement, rue des Deux-Portes, honoré et chéri de tout le monde, le 6 de janvier 1800, le jour de la fête des Rois, ayant sur lui son crucifix, et, selon ses vœux, les plus abondantes indulgences du saint-siége, accordées aux fidèles au moment de leur mort. Il reçut avec la foi et les grâces réservées aux élus l'absolution, le saint viatique, et l'huile

efficace et consolante des mourants, qui semble les consacrer pour l'éternité.

Le lendemain, la messe fut célébrée sur son corps, dans le chœur de la paroisse de Saint-Symphorien, à Montreuil, la seule qui fût alors restée au culte. Il fut ensuite porté et inhumé dans le cimetière de la paroisse de Notre-Dame, où je l'accompagnai jusqu'à sa dernière demeure, sur laquelle je crois encore entendre l'officier qui présidait aux cérémonies funéraires répéter à plusieurs reprises, avec un pieux attendrissement, en nous montrant l'objet de nos regrets, qui se perdait toujours de plus en plus à nos yeux : « Voilà le saint pasteur! voilà le saint pasteur!

ÉPITRE

A M. LE CURÉ DE ROCQUENCOURT.

Humble prêtre, pasteur du plus petit hameau,
Où quelques toits épars renferment ton troupeau;
Qui, là, pendant vingt ans, d'une âme au ciel acquise,
Servis si bien le pauvre, et l'État, et l'Église;
Qui près du lieu superbe où Louis autrefois
Fixa par son séjour la majesté des rois,
Sous l'abri le plus simple, ermite un peu rigide,
Presque aux yeux d'une cour trouva la Thébaïde;
Mon ami (car le ciel, sous cet auspice heureux,
M'ouvrit enfin le port imploré par tes vœux),
Je te connus, t'aimai dès ma plus tendre enfance.
L'un près de l'autre nés, sous la douce influence
D'un naturel timide, enclin à se cacher,
Que le monde aisément devait effaroucher,
Quoique de goûts pareils, par instincts solitaires,
Nous avons tous les deux pris des chemins contraires.

Toi, brûlant pour le ciel, par ce ciel tu compris
Que d'un prêtre éclairé, doux, d'un saint zèle épris,
Il avait fait pour l'homme un appui solitaire,
Un vivant évangile et le sel de la terre [1].
Un jour, tu désiras cacher tes jeunes ans
Sous l'ombre où saint Bruno recueillait ses enfants;
Mais l'humble Charité, compatissante mère
Des actifs habitants de l'utile chaumière,
Y voulut par tes mains soulager leurs douleurs,
Leur prodiguer tes soins, et ton zèle, et tes pleurs.
Que de fois cependant, sur de brûlantes ailes,
T'élevant par l'amour aux beautés éternelles,
Tu planas librement sur ce triste univers!
Et moi, né pour l'amour, la retraite et les vers,
Respirant et couvant d'un sein mélancolique
La moindre impression de la pitié tragique,
Trop prompt à m'attendrir, sincère ami des lois,
Cherchant dans mon cœur même un heureux contre-poids
A ces besoins d'un cœur qui s'agite et s'ignore,
A ce feu, né des sens, qui trop souvent dévore,
Je trouvai le bonheur dans les nœuds les plus doux,
Dans ces noms chers de fils, et de père et d'époux.

A la rigueur du sort j'échappai, non sans peine.
Fait, sans l'avoir prévu, pour servir Melpomène,
Sur la scène un peu tard, avec quelque bonheur,
J'amenai la pitié, le remords, la terreur.
D'Angivilliers charmé me fut un second père.
Parvenu sans intrigue au fauteuil de Voltaire,
Né très peu courtisan, pensif et recueilli,
Par un peu de faveur à la cour accueilli,
A Marly m'égarant sous les plus frais ombrages,
Ivre de Shakespire, adorant ses ouvrages,
Doux au fond des forêts, terrible au sein des fleurs,
J'ai peint Macbeth, Léar, leurs crimes, leurs malheurs.
Fut-il bonheur plus grand? fut-il faveur plus chère?
J'ai vu de mes succès, j'ai vu pleurer ma mère.
Cette image jamais ne peut s'évanouir;
Et j'ai même à l'instant le bonheur d'en jouir.

Mais toujours des succès l'Envie a pris naissance.
Ce monstre, en se cachant, se met en évidence.
Il hait, mais sourdement écrivains et guerriers;
Siffle en applaudissant, mord tout bas les lauriers,
Frémit d'être aperçu, retient sa bave impure,
S'abhorre sous son masque, et rit dans sa torture.
O souvent qu'avec peine, observant par malheur
D'un Pylade envieux la honteuse douleur,
Un poëte, averti de ce qu'il n'eût pu croire,
A, perdant un ami, gémi d'un peu de gloire!
J'ai vu, par des succès trop longtemps tourmenté,
D'une chute au théâtre un auteur enchanté
S'enivrer de sa joie, et sur un corps sans vie
Faire sauter la Rage et trépigner l'Envie.

Mais toi qui sous la croix, dans des transports pieux,
Ne vois que la conquête et la palme des cieux,
Qui sais de nos néants la déplorable histoire,
Que Dieu ne mit qu'en lui la véritable gloire,
Que de lui-même enfin, par l'orgueil exalté,
L'homme n'aurait jamais compris l'humilité:
Que Dieu la révéla : si vers la cité sainte,
Loin d'un monde pervers, de sa chétive enceinte,
Ton zèle a quelquefois enlevé mes désirs;
Si, mettant en commun nos peines, nos plaisirs,
Souvent dans ces discours où le cœur se déploie,
L'amitié sur nos fronts fit rayonner sa joie;
Ami, lorsqu'en ton cœur j'ai couru renfermer
De cruelles douleurs que Dieu seul peut calmer,
Quand j'ai senti tes pleurs se mêler à mes larmes,
En aurais-je goûté le secours et les charmes

[1] *Vos estis sal terræ.* S. Paul.

Si le ciel n'eût voulu t'amener près de nous,
Sur un sol moins coupable, et dans un air plus doux [1]?
Mais dis-moi donc comment, près d'un châlit funeste,
Où se pressaient la mort, et le crime, et la peste,
Vers d'affreux scélérats par ton zèle entraîné,
Respirant sur leur bouche un air empoisonné,
Martyr, cent fois martyr, et martyr sans murmure,
Ange du ciel perdu dans une fange impure,
Tu leur faisais passer ton cœur religieux,
La paix du repentir et le pardon des cieux?
Et tu n'as pu quitter la vue et la misère
De tant de malheureux qui t'appelaient leur père!
C'est un ordre absolu, c'est un ordre sacré,
Qui seul de ces cachots malgré toi t'a tiré.

Enfin tu vins aux champs. Le plus petit village,
Ou plutôt un hameau, t'offrit un ermitage,
Où, soignant tes brebis, seul et voisin des bois,
Tu fus pasteur, ermite et poëte à la fois;
Car ta muse, avec grâce et sacrée et rustique,
Parfois au catéchisme a fourni son cantique.
Ton presbytère étroit, sous ton humble clocher,
A l'église attenant, suffit pour te cacher.
Le jardin, qu'à grand'peine un quart d'arpent compo-
Comme un autre a son lis, son œillet et sa rose. [se,
Un lilas, à la porte, annonce le printemps;
Un cyprès nous y dit: « Tout passe avec le temps. »
Le charmant rousselet, la bergamote encore,
D'un duvet parfumé s'y couvre et se décore.
Là, le chou s'arrondit; et le laurier, plus loin,
S'élève, mais sans gloire, et caché dans un coin.
Un banc sous un berceau, voilà l'antre où l'ermite
Vient son bréviaire en main, le lit et le médite.
J'y crois voir Paul, Antoine, auprès de leur ruisseau,
Et le pain tout entier dans le bec du corbeau.
Salut, vieux Démahis [2], brave homme, huissier en titre,
Qui fais marcher le chœur, et tourner le pupitre,
Battre et sonner la cloche, et par qui, dans ta main,
La bêche, utile aux morts, rend vivant le jardin!
Je t'aperçois d'ici, ma petite Taupette,
Qui jappes, mords ma jambe, et fuis dans ta cachette!
Et toi, savante en l'art de gouverner un pot,
Qui, hors de broche, à temps, mis toujours un gigot,
Que le ciel libéral, ma bonne mère Antoine,
Te donne à bon marché l'embonpoint d'un chanoine!
Tu m'as vu bien souvent, ermite à Rocquencourt,
Habiter le désert à deux pas de la cour;
Lire, causer, me taire, ou, d'une main champêtre,
Y planter un pommier, dirigé par ton maître.

[1] M. Le Maire, avant d'être curé de Roquencourt, fut, ainsi qu'on l'a dit dans la notice qui précède cette épître, vicaire à Bicêtre, directeur et confesseur de la prison des Cabanons.

[2] C'est le nom d'un fort brave homme, ancien jardinier du curé de Rocquencourt.

Un jour, après sa messe, il m'instruit, et soudain,
Joyeux, je prends sa bêche et creuse le terrain.
Je plante un rejeton que Dieu fit pour produire.
Oh! que je fus ravi lorsque je pus lui dire:
«Bel arbre, ah! puisses-tu, dans tes futurs rameaux,
«Heureux, béni du ciel, arrosé de ses eaux,
«Sentir monter ta sève à notre espoir promise,
«Et longtemps sur ton sol y fleurir pour l'Église!»

Ami, qui sur ton front noble, exempt de douleur,
Des martyrs du désert nous offres la pâleur,
Dont l'air est pénitent, et n'est jamais sauvage,
Pourquoi d'aucun souci, pourquoi d'aucun nuage
Ne vois-tu dans son cours ton bonheur combattu?
C'est qu'il te vient du ciel, et naît de la vertu;
C'est que du faux toujours ta candeur s'effarouche,
Et qu'en montrant ton cœur, le vrai sort de ta bouche.
Tu sais comme on traita la pauvre vérité:
L'homme la craint, la fuit; il en est irrité.
Jadis on la logea dans le puits le plus sombre;
Craintive et dédaignée, on l'y retint dans l'ombre.
Le présent, à pas lents, la voit enfin venir,
Et de loin, à demi, la montre à l'avenir,
Qui, devenant passé, sait ce qu'il en faut croire,
Et nous la masque encor sous les traits de l'histoire.
Régnant par l'intérêt dans les villes, les cours,
Le faux infecta tout, les écrits, les discours,
Attira, plut, charma sur ces nombreux théâtres
Tant de mortels trompés, de son fard idolâtres.
Dans lui, sur son autel, le Dieu, par toi chanté,
Visible, et sous un voile a mis la vérité.
Pour l'homme que la croix sépare de la terre,
Les maux sont les vrais biens, les plaisirs sa misère;
Tout l'Évangile est là. Monde, alors tu n'es rien.
Aux riches, aux puissants, que peut dire un chrétien?
Votre or, vos voluptés, vos rangs, votre étalage,
Ce sont des riens pour nous, des mots, pas davantage;
Mais la douleur, la mort, l'infortune et ses coups,
Pour nous ce sont des mots, et des choses pour vous.
Ah! de ce sort brillant qui vous charme et vous trompe,
Et de flatteurs adroits vous entoure avec pompe;
De ce crédit puissant propre à vous éblouir;
De ces immenses biens dont vous semblez jouir;
De ces honneurs qu'en vous on rend à la fortune,
Honneurs dont elle-même en secret s'importune;
Enfin de ce bonheur qu'en s'accroissant toujours
Ronge un ennui secret, ce fléau de vos jours,
La religion seule, et tendre, et vénérable,
Pourra faire pour vous un bonheur véritable.
Que de fois, cher pasteur, en parlant du trépas,
Tu m'as dit doucement que nous ne mourions pas,
Qu'en séparant les corps nos adieux nous éprouvent,
Et qu'en Dieu pour jamais tous les cœurs se retrouvent!
Hé! comment comprendrais-je, au jour d'un noir flambeau,

Quand je pleure mon père, assis sur son tombeau,
Que ma main ne tient plus qu'une froide poussière,
Et qu'en vain je le cherche en la nature entière?
Oui, mon cœur me l'assure, il entend mes douleurs;
Oui, je le crois vivant sur la foi de mes pleurs.
Il est, il est en nous une céleste flamme.
Celui qui l'a créée entend gémir notre âme.
Sans un Dieu tout est mort, le monde est arrêté;
Et mon premier besoin, c'est l'immortalité.
Que La Fage[1], en prêchant dans les plus nobles chaires,
Arme ces vérités de leurs traits salutaires;
Qu'à l'accent de son âme, à sa touchante voix,
Les esprits et les cœurs soient vaincus à la fois;
Que, célèbre orateur, simple en son éloquence,
Son zèle encor longtemps soit utile à la France.
J'applaudis. Mais pour nous, que les mêmes penchants
Entraînent au désert, seuls, et loin des méchants,
Avec Dieu, son amour et sa paix pour compagne,
Nous pouvons fuir la ville et chercher la campagne.

Du moins, simple en ses mœurs, l'habitant du hameau,
Tranquille, y fend la terre, y conduit un troupeau.
Le besoin le réveille, exerce sa famille;
Du toit laborieux l'innocence est la fille.
La nuit couvre leurs yeux de ses plus doux pavots;
Car toujours le sommeil est auprès des travaux.
L'homme des villes court, se plaint et se tourmente;
Mais j'entends au hameau la pauvreté qui chante.
La bêche et le fuseau viennent à leur secours;
Et des plaisirs sans fin n'abrégent pas leurs jours.
Oh! que sur les cités les champs ont d'avantages!
Ils sont plus purs, plus doux, meilleurs pour tous les âges.
Un je ne sais quel charme, éloignant les regrets,
Y calme notre cœur, y fait rentrer la paix.
«Chez nous, me disent-ils, viens trouver la nature;
«Viens: nos ruisseaux pour toi vont doubler leur murmure;
«Il est dans nos vallons tel bois frais, écarté,
«Où pour toi, ce printemps, Philomèle eût chanté:
«L'amour et le désert animaient son ramage;»
Et je sens que mon cœur vole à ce lieu sauvage.
Mon goût pour les forêts, les fleurs et les enfants,
Le besoin d'oublier, tout me conduit aux champs.
La mort pourtant, la mort, avec sa faux altière,
Si terrible aux palais, trouble aussi la chaumière.
Heureux dans ses devoirs le pasteur renfermé,
Qui vit pour son troupeau dont il se sent aimé;
Qui par l'hymen, les mœurs, voit fleurir son village,
Voit enfants et vieillards venir sur son passage!
Sa main les consacra, nus, entrant au berceau,
Et les consacre encor sur les bords du tombeau.
Providence visible, en aidant leur misère,
Il les enfante au ciel, les conserve à la terre.
Dans son église, aux champs, doux, simple, généreux,
Il n'eut jamais d'orgueil, c'est un pauvre comme eux.
Ami, non, sur leurs fronts tu ne vois point d'alarmes,
D'excès dans leurs plaisirs, de faste dans leurs larmes;
Leur cœur a peu de cris, mais dans l'ombre il se fend.
Ont-ils perdu leur père, une femme, un enfant,
Ils viennent tous à toi. J'ai vu, par tes mains pures,
La résignation couler sur leurs blessures.

Et moi trop peu soumis... Mais il est tel malheur
Qui nous trouble l'esprit, qui nous perce le cœur.
J'ai craint jusqu'à ce jour, ami tendre et sensible,
De déchirer ton cœur par un récit terrible.
Écoute, le tableau va t'en être tracé;
Mais ne m'interromps pas quand j'aurai commencé.
Comment te peindre, ô ciel! cette horrible aventure?
Quand tout dort et se tait, dans une nuit obscure,
Tout jeune, ardent, sensible, à mon père attaché,
Heureux entre ses bras de me sentir couché,
Du plus profond sommeil je goûtais tous les charmes.
Dans un bois sourd, épais, vaste et tout noir d'alarmes,
Je crois voir trois brigands dont le fer assassin
Va, de sang altéré, se plonger dans mon sein.
De ma jeunesse armé, je cherche à me défendre:
Je me saisis soudain du père le plus tendre.
« Mon fils! mon fils! C'est moi! » Frémissant, con-
Le voilà hors du lit avec force entraîné. [sterné,
Là, tous deux à genoux, dans une lutte affreuse,
Nous nous entrelaçons; d'une main furieuse
Je vais le suffoquer. Lui, tremblant, éperdu,
Combat, résiste, appelle, et n'est point entendu,
Ni de l'épaisse nuit, ni du ciel qu'il implore,
Ni d'un fils qu'il épargne, et qui l'étouffe encore.
L'un à l'autre si chers, combattants malheureux,
D'où viendra donc un terme à ce choc ténébreux?
Son désespoir au ciel tend ses mains vénérables.
L'air soudain s'est rempli de ses cris lamentables.
La vieille Marthe arrive, une lampe à la main;
Elle voit (mais mon bras s'est arrêté soudain)
Moi tout pâle, mourant aux genoux de mon père,
De mes indignes yeux repoussant la lumière;
Lui, regardant les miens, lui, sur mon cœur penché,
Et me cachant son sein par mes mains arraché,
Il me tendait la sienne encor de pleurs humide.
Qui moi, grand Dieu! qui moi! j'eusse été parricide!
Ciel, tu l'aurais permis! — Calmez votre terreur.
Ce récit, comme vous, m'a pénétré d'horreur.
Ne voyez, croyez-moi, que la bonté céleste,
Qui seule a fait cesser un combat si funeste.
La vie, où tant de flots peuvent nous submerger,
Nous met sans cesse en guerre, et n'est qu'un long danger.
Il existe un penchant qui, trop fait pour séduire,
Sur un cœur né sensible étend loin son empire.

[1] Prédicateur célèbre, qui remplit encore ce ministère à l'âge de quatre-vingts ans.

Il fut souvent fatal. Mais vous êtes chrétien,
Et des sources du mal Dieu fait sortir le bien.
Celui qui vous sauva du meurtre affreux d'un père,
Vous sauvera de vous ; marchez à sa lumière.
Ah! qu'il prête longtemps son charme le plus doux
A la tendre amitié qu'il fait naître dans nous!
Allez trouver, ami, votre chrétienne mère;
Le calme au cœur soumis fut donné sur la terre.
Rentrez chez elle en paix, et rendez grâce à Dieu :
Son toît pur vous rappelle; et le jour tombe: adieu.

ÉPITRE A MON AMI ANDRIEUX.

Mon ami, c'est donc là, dans cet humble hameau,
Que, sur le vert penchant du plus joli coteau
S'offre à moi le jardin et la maison tranquille
Qu'illustra le séjour de Collin-d'Harleville :
Là, d'un champ paternel que, pieux héritier,
Pour les muses, les mœurs, respirant tout entier,
Le plus doux des mortels, mais doux avec courage,
Vécut aimé du ciel et béni du village?

Oui, c'est là qu'il conçut son aimable Inconstant,
Son facile Optimiste, heureux, toujours content;
Ses Châteaux en Espagne, erreur douce et si chère;
Et l'amusant ennui du Vieux Célibataire
Allant au Luxembourg promener ses chagrins;
Et sa madame Évrard, si fatale aux cousins.
C'est là qu'il se cachait ; là, que de sa demeure
Il descendait pensif vers les rives de l'Eure,
Y trouvant, par Thalie et par Flore appelé,
Quelque rôle enchanteur pour Contat et Molé.

Que de fois un vieux pâtre, une Lise naïve,
L'ont regardé de loin, dans leur joie attentive,
Apprenti jardinier, armé de lourds ciseaux,
Tondre un mur de charmille, aplanir ses rameaux!
Que de fois, variant ses douces promenades,
Il vit de Maintenon les superbes arcades;
Et plus loin, dominant dans le fond du tableau,
Parmi des peupliers, les tours d'un vieux château!
Mais surtout il se plut sur les rives fleuries,
Lieux du repos, du frais, des douces rêveries,
Rappelant, par leur grâce et leur simplicité,
Ses mœurs et ses écrits pleins de naïveté :
Aussi ses vers charmants, sur notre heureuse scène,
Nous ont-ils fait souvent retrouver La Fontaine :
On vit l'air de famille. Oui, d'un humble jardin,
D'un petit coin de terre appelé *Mévoisin*,
Sortit, cher Andrieux, déjà mûr pour la gloire,
Le nom de notre ami, resté dans la mémoire,
Dont tu gardes le buste, où se plaît à fleurir
Un laurier toujours vert, qui ne peut plus mourir.
Hélas! quand sous tes yeux, la bêche sur sa bière
De son étroit asile eut fait rouler la terre,
En peignant nos regrets, ses talents et ses mœurs,
Par tes pleurs, Andrieux, tu fis couler nos pleurs.
Tu courus chez Houdon, l'un de nos Praxitèles,
Dont le ciseau fameux, sous des traits si fidèles,
Fit revivre, à leur gloire associant son nom,
Molière et La Fontaine, et Voltaire et Buffon;
Qui, l'ami de Collin, sur sa figure éteinte
De ses traits à la mort a dérobé l'empreinte,
Et dans la simple argile, au moins, nous l'a rendu.
C'est à vous deux, ami, que ce bienfait est dû.
Collin, né pour les champs, que le ciel fit poëte,
Que la grâce inspira, que l'amitié regrette,
Devais-tu sous la tombe être sitôt caché?
Par quels tendres liens tu lui fus attaché,
Cher Andrieux! tous deux, simples et sans envie,
Les mêmes goûts charmaient votre paisible vie.
Je te vois près de lui, ton crayon rouge en main,
Notant un manuscrit, qui te supplie en vain.
De ta vocation j'y reconnais la marque,
Exprès, Dieu pour Collin te fit un Aristarque,
Sûr, instruit, mais sévère. A sa campagne, hélas!
Que de fois sur ses vers tu le désespéras!
J'ai lu votre acte.—Hé bien?—Il n'est pas net encore.
—Et le style?—Un peu pâle; il faut qu'il se colore.
—Ma grande scène, au moins, je la crois assez bien.
—Moi... je vois qu'il y manque...—Et quoi donc?—Presque rien;
Il faut y revenir.—La patience s'use.
—Bon! la Persévérance est la dixième muse.
—Ce qu'on a fait sept fois, faut-il le répéter?
—Sept fois, dix fois, vingt fois, on ne doit pas compter.
—Cruel homme!—Au talent je me rends difficile.
Si vous en aviez moins...—Et moi, je suis docile.
Le lendemain matin il revient : la voilà!
Lisez, qu'en dites-vous?—Ah! très-bien, c'est cela.
Votre scène à présent doit réussir et plaire.
Je l'avais bien sentie.—Et vous l'avez fait faire.
—Tenez, lisez ce conte, afin de vous venger.
Critiquez, montrez-moi ce que j'y dois changer.
—Voyons, je trouve là plus d'un trait à reprendre.
—Donnez-moi quelques vers, je pourrai vous en rendre,
D'une amitié parfaite, ô spectacle enchanteur!
Que ne troubla jamais l'amour-propre d'auteur,
Ainsi Thomas et moi nous vivions comme frères.
La mort rompit trop tôt des unions si chères.
O sincère Andrieux! je t'ai trop tard connu.
Que Thomas, né si bon, si pur, tendre, ingénu,
Thomas t'aurait aimé! comme toi, sans envie,
Il veillait sur sa sœur qui veillait sur sa vie.
Collin te manque, hélas! je le sens, je le voi;
Mais va, je t'aimerai pour Collin et pour moi.
Oh! de combien d'amis j'ai vu s'ouvrir la tombe!
Nos jours sont un instant, c'est la feuille qui tombe.

Nous serons tous bientôt rendus aux mêmes lieux;
Thomas, Ducis, Collin, Florian, Andrieux;
Nous restons deux encor. Plus près de ma nacelle,
Me voilà sur le bord, le vieux nocher m'appelle:
Un nœud peut à la vie encor nous attacher;
C'est quelque bien à faire: il faut nous dépêcher.
Moi, dans l'art de Boileau, mon exemple et mon maître,
Aux mœurs je puis, en vers, être utile peut-être.
J'ai besoin du censeur implacable, endurci,
Qui tourmentait Collin et me tourmente aussi.
C'est à toi de régler ma fougue impétueuse,
De contenir mes bonds sous une bride heureuse,
Et de voir sans péril, asservi sous ta loi,
Mon génie, encor vert, galoper devant toi.
Non, non, tu n'iras pas, craintif et trop rigide,
Imposer à ma muse une marche timide;
Tu veux que ton ami, grand, mais sans se hausser,
Sachant marcher son pas, sache aussi s'élancer.
Loin de nous le mesquin, l'étroit et le servile;
Ainsi, comme à Collin, tu pourras m'être utile.
Mais des Quintilien l'art par toi professé
De jeunes auditeurs charme un essaim pressé.
Tu leur ouvres du beau toutes les avenues,
Que le vulgaire ignore et qui te sont connues.
De l'éclat du faux or tu sais les garantir,
Leur apprendre à bien voir, bien juger, bien sentir.

Ne crois pas que pour toi leur zèle ardent ignore
Tes mœurs et tes écrits dont l'Hélicon s'honore.
Crois-tu qu'ils n'ont pas vu, sur la scène applaudis,
Gais de verve et de traits, tes charmants Étourdis;
Sous son costume grec, sage, aimable et cœur tendre,
Finement ingénu, sourire Anaximandre;
Tes bonnes gens chercher, dans leur pauvre vallon,
Brunette qu'en tes vers leur rendit Fénelon?
Ils aiment tes récits et ton charmant théâtre;
Mais si l'esprit nous plaît, le cœur, on l'idolâtre.
Oui, lorsque l'éloquence à tes chers nourrissons
Par ta voix, Andrieux, va dicter ses leçons,
Sais-tu ce qui surtout les instruit et les touche?
Ce ne sont pas les mots qui sortent de ta bouche,
Ni d'un parlage adroit les secrets différents,
C'est toi-même observé par les yeux pénétrants;
Pour ta mère, chez toi, ta pieuse tendresse;
C'est ton culte attentif, tes soins pour sa vieillesse,
Tes soins pour ta sensible et délicate sœur,
Si douce envers ses maux, et si chère à ton cœur,
Qui, sans bruit, aux vertus élevant tes deux filles,
De ces objets d'amour, trésors de deux familles,
Vient charmer tes regards, remplir tes bras, ton sein.
O fruits d'un chaste hymen, rappelé, mais en vain;
Venez souvent offrir aux yeux de votre père,
L'air, la grâce, les traits, le cœur de votre mère!
Va, crois-moi, va, le ciel mit des rapports touchants
Et de longs souvenirs et des vœux attachants,
Entre l'homme sensible et l'aimable jeunesse,
Qui, d'éloquence avide et surtout de sagesse,
S'adonne à son école et s'instruit doublement.
C'est un contrat sacré, c'est un pacte charmant,
Où, par le temps, le cœur, les soins, la vigilance,
Le bon Rollin du sang croyait voir l'alliance.
Je t'en réponds pour eux; ils t'aiment, t'aimeront,
Et leur vive candeur te le dit sur leur front.
Ils se croiront sans peine et longtemps sous ta vue;
Et si, dans un moment, quelque amorce imprévue
Tentait leur cœur surpris d'un charme insidieux,
Ils s'écrieront d'abord: «Que dirait Andrieux?»
Que leur dis-tu sans cesse, et quelle est ta maxime?
«Ayez toujours besoin de votre propre estime.
«Mortel, respecte-toi! mortel, sois convaincu!
«Sans ce respect sacré, que tu n'as pas vécu!
«Vivras-tu, si tu perds, l'âme au vice asservie,
«Ce qui met seul du charme et du prix à la vie?»

Ainsi, lorsque, animant une utile leçon,
Tu montes leur esprit sur le plus noble ton,
Ce vrai beau dans les arts qu'ils aiment, qu'ils admirent,
C'est encor dans les mœurs le vrai beau qu'ils respirent,
Par toi leur cœur se forme avec leur jugement,
Leur pensée apprend l'ordre et s'explique aisément;
Leur langage, leur style, et s'arrange et s'épure.
Ton grand mot, le voici: Restez dans la nature;
Dans ses heureux sentiers, hélas! trop peu battus,
Toujours marchent ensemble et talents et vertus.

CÉCILE ET TÉRENCE.

A MON RESPECTABLE AMI

JEAN-FRANÇOIS DUCIS.

Aimable et bon vieillard, toi dont l'âme énergique
Ne ressent point des ans la froideur léthargique,
Dont le talent vainqueur de quatre-vingts hivers
Garde encor sa jeunesse et sa flamme en tes vers;
O des douleurs d'Œdipe éloquent interprète,
Cher Ducis, quand tu viens visiter ma retraite,
Il me semble toujours voir entrer avec toi
L'incorruptible honneur, la franchise, la foi;
Sur tes beaux cheveux blancs, qu'un vert laurier couronne,
Des talents, des vertus, le double éclat rayonne;
Je pense que le ciel daigne envoyer exprès
La sagesse vivante, et sous de nobles traits,
Pour m'en faire éprouver l'influence prospère,
Et que tu viens bénir mes enfants et leur père.

Le nom de ton ami m'est un titre d'honneur.
Juge avec quel respect, juge avec quel bonheur
J'accepte le présent que tu viens de me faire!
J'ai lu, relu vingt fois cette épître si chère.
Oh! combien je te dois! D'un ami qui n'est plus,
Ce Collin, cher objet de regrets superflus,
La cendre se ranime à tes vers, à nos larmes;
Tu peins avec amour et d'un ton plein de charmes
Ses aimables travaux, ses champêtres loisirs,
Son clos, son petit bien plus grand que ses désirs,
Et le rare talent qu'il reçut en partage,
Et sa maison des champs, paternel héritage!
Tes vers sont pour nous deux, je suis seul aujourd'hui;
Je n'ai pas le bonheur de les lire avec lui;
Sa muse dignement répondrait à la tienne;
Puis-je, hélas! te payer et sa dette et la mienne?

Essayons cependant. Mais qu'aurai-je à t'offrir?
Voyons; je veux d'un conte amuser ton loisir.
Je donne ce que j'ai. Suspendant mon étude,
Mes propres fictions peuplent ma solitude.
Je m'entoure à mon gré de héros de mon choix:
Ils viennent à mon ordre; ils sont là; je les vois.
Évoquons aujourd'hui du sein de Rome antique
Un illustre vieillard, un auteur dramatique,
Dont le nom s'est sauvé du naufrage des temps.
J'ai retrouvé de lui, parmi de vieux fragments,
Un fait que je te veux raconter; et peut-être
Dans quelqu'un de ses traits vas-tu te reconnaître.

Cécile avait cent fois aux Romains enchantés
Fait applaudir ses vers au théâtre chantés;
Aux muses consacrant sa longue et noble vie
Il avait regardé les trésors sans envie;
Des honneurs et des rangs il ne fut point tenté;
Mais sage, libre, heureux, il vivait respecté.
Il vint un des premiers polir un dur langage,
Et de Rome adoucir la rudesse sauvage.
Car tu sais (au collége Horace nous l'apprit)
Que, longtemps insensible aux plaisirs de l'esprit,
Ce peuple usurpateur, altier, ami des armes,
De la victoire seule idolâtrait les charmes;
Et ce ne fut qu'au temps où son pouvoir fatal
Eut enfin renversé la cité d'Annibal,
Qu'il fit des doctes grecs la connaissance utile,
S'informa de Thespis, de Sophocle et d'Eschyle;
Un rapide succès couronna ses travaux,
Et ses maîtres chez lui trouvèrent des rivaux.

Déjà ce nouveau jour qui commençait à luire
Répandait le désir et le soin de s'instruire.
Des plus nobles maisons les jeunes héritiers
Associaient l'étude à leurs travaux guerriers.
Scipion, Lélius, couple d'amis fidèles,
De valeur, de bon goût, émules et modèles,
A Thalie en secret offraient un grain d'encens;
La muse leur jeta des regards caressants;
Ces deux jeunes héros goûtaient notre Cécile,
Venaient le visiter dans son modeste asile,
Confidents de ses vers encor sur le métier,
Et sous un si grand maître heureux d'étudier.
Il aimait à tracer de tendres caractères,
La piété des fils, les droits sacrés des pères;
A peindre le méchant de remords combattu,
A foudroyer le vice, à venger la vertu.
Quittait-il le travail; simple, naïf, aimable,
Le front toujours ouvert, l'humeur toujours affable,
Oubliant ses lauriers et sa gloire d'auteur,
Cécile était bon homme et s'en faisait honneur.

Un jour un inconnu pour le voir se présente,
Tout jeune, et n'ayant pas l'apparence imposante:
Ses cheveux noirs, laineux, et son teint basané,
Sous le ciel africain attestent qu'il est né;
Modestement vêtu, l'air encor plus modeste,
Une grâce timide accompagne son geste;
Dans ses yeux renfoncés on voit briller l'esprit.
Sous les plis de sa toge un épais manuscrit
Le fait pour un auteur aisément reconnaître.
Vieilli dans la maison, confident de son maître,
L'affranchi de Cécile introduit l'étranger,
Qui bégaie une excuse, et craint de déranger.
D'un regard paternel Cécile l'encourage:
«Voilà comme j'étais, lui dit-il, à votre âge,
«Lorsqu'au vieux Livius[1] j'allai me présenter;
«Il me reçut fort bien, et j'aime à l'imiter.
«Que voulez-vous de moi? Quel sujet vous amène?»

A cet aimable accueil, qui le rassure à peine,
Le jeune homme répond qu'il attend en effet
Des bontés de Cécile un important bienfait.
«On touche aux jours brillants des fêtes de Cybèle;
«Dans cette occasion, et sainte et solennelle,
«Sur un vaste théâtre aux Romains rassemblés,
«Les spectacles pompeux doivent être étalés.
«J'ose former peut-être un désir téméraire,
«Dit-il; mais si ma pièce à Rome pouvait plaire!
«Si pour mon coup d'essai j'étais assez heureux...
«L'un des deux magistrats qui président aux jeux,
«L'édile Fulvius, accueillant ma prière,
«De la gloire consent à m'ouvrir la carrière;
«Mais d'abord, m'a-t-il dit, il faut qu'en m'éclairant
«Un suffrage fameux vous serve de garant;
«Allez lire un matin votre ouvrage à Cécile;

[1] *Livius Andronicus*, le plus ancien des poëtes latins connus. On rapporte ses commencements à l'an 312 de la fondation de Rome, vers la fin de la seconde guerre Punique.

Livi scriptoris ab ævo.
HORAT., Ep. I, lib. II.

«Il est maître en votre art. En disciple docile
«Je viens solliciter vos leçons, votre appui...
«—Ah! que me dites-vous? Apprenez qu'aujourd'hui
«Tout exprès je termine une pièce nouvelle;
«On me l'a demandée : on excitait mon zèle;
«Nos édiles eux-mêmes (ils l'ont donc oublié)
«A plus d'une reprise instamment m'ont prié
«D'animer leur théâtre et d'embellir leur fête.
«J'ai travaillé longtemps; ma comédie est prête;
«La voilà! Comment faire? Ah! vous venez trop tard.
«—Je connais mon devoir en ce fâcheux hasard :
«J'aurai du moins la joie, ajoute le jeune homme,
«De mêler mes transports aux hommages de Rome,
«D'entendre proclamer votre nom glorieux;
«Je vous quitte.» En parlant, des pleurs mouillaient ses yeux.
«Hé quoi! de vos chagrins c'est moi qui suis la cause!
«De votre ouvrage au moins lisez-moi quelque chose.
«—Ah! vous me consolez. Pour moi c'est un succès
«Que vous daigniez prêter l'oreille à mes essais.
«—Asseyez-vous. Lisez. Un peu plus d'assurance.
«Comment vous nommez-vous? — Je m'appelle Térence.
«—Mon cher Térence, allons; je vais vous écouter.
«Notre art est difficile; il nous faut consulter
«Sur nos productions un ami sûr, sincère;
«Et nous serons amis, vous et moi, je l'espère.»
Le jeune auteur déroule alors son manuscrit,
Approche un humble siége, et s'y place, et rougit.
Il commence en tremblant une première scène,
Vrai chef-d'œuvre... Il lisait cette belle *Andrienne!*
Cécile écoute, admire, enfin est transporté :
«O ciel! quelle élégance, et quelle pureté!
«Votre exposition est nette, naturelle;
«C'est ainsi, dans son art quand le poëte excelle,
«Que l'art même s'efface... Où donc avez-vous pris
«De ce style enchanteur l'aimable coloris?»
Plus la lecture avance, et plus le vieux poëte
Applaudit au lecteur : « Cette pièce est parfaite!
«Continuez, mon fils; j'attends le dénoûment,
«Et puis je vous dirai quel est mon sentiment.»
Lorsqu'enfin il arrive à la dernière page,
«Ne pas jouer cela... ce serait bien dommage!
«Je veux vous y servir, dit Cécile; je dois
«Des édiles, pour vous, déterminer le choix.
«Ils m'en remercieront en voyant l'*Andrienne*.
«Térence, vous serez l'honneur de notre scène.
«Il vaut mieux que mes vers cette fois soient perdus,
«Et que je laisse à Rome un poëte de plus.
«Je sers l'art et moi-même en vous rendant service.
«— Hé quoi! vous me feriez un si grand sacrifice;
«Et j'obtiendrais de vous cet appui généreux?
«—Surpassez-moi, mon fils; je serai trop heureux.»
Il l'embrasse à ces mots. Cécile tint parole.
Bientôt on entendit aux murs du Capitole
Tout un peuple charmé par le jeune Africain
Lui donner le surnom du Ménandre romain.
Son vieil ami jouit de sa naissante gloire.

Que nous devons, Cécile, honorer ta mémoire!
Ah! quand le temps, jaloux de tes nombreux travaux,
Ne nous en a laissé qu'à peine des lambeaux,
Cette bonne action, digne de nos hommages,
Doit nous faire encor plus regretter tes ouvrages.

Hé bien! ce trait touchant de sublime bonté,
Je te connais, Ducis, il ne t'eût rien coûté;
Qui jamais moins que toi connut la jalousie?
Digne amant de la gloire et de la poésie,
Heureux de tes succès, mais sans t'en éblouir,
De ceux de tes rivaux tu sus encor jouir;
Tu vis avec transport naître sur notre scène
Plusieurs jeunes talents, l'amour de Melpomène;
Tu suivis de tes vœux leur glorieux essor;
Aussi tous, contemplant, dans leur digne Nestor,
L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère,
T'ont nommé leur ami, leur modèle et leur père.

ANDRIEUX.

ÉPITRE A MON AMI RICHARD.

Ami, que de bonne heure ont vivement frappé
Et la mort si soudaine, et le temps si rapide,
Qui, de ce monde détrompé,
Courus souvent, pensif, de Dieu seul occupé,
Le chercher au désert dont ton cœur est avide;
Nous avons quelquefois, dans des bois ténébreux,
Quand les vents plaintifs de l'automne
Courbent le chêne qui frissonne,
Et font voler au loin les feuilles devant eux,
Nous avons ri du monde et des biens qu'il nous donne.
Hé, mon ami! nous disions-nous,
Pour être sages, soyons fous :
Que nous font et sceptre et couronne?
Ces biens dont il est si jaloux,
Fuyons-les, nous les aurons tous.
Le monde est à qui l'abandonne.
Mais par ce monde, hélas! encor trop caressé,
Je ne me suis point enfoncé
Comme toi dans la Thébaïde.
Et, s'il me faut tout dire, au lieu d'un clair ruisseau,
Trop souvent, vieux pécheur, pénitent peu rigide,
Avec quelques mondains, en parlant mal de l'eau,
J'ai bu, non sans plaisir, tout frais de mon caveau,
D'un joli vin d'Arbois, dont il n'est jamais vide.
Ce régime, Richard, n'est point du tout dévot;
Mais il est coulant, c'est le mot.

Ah! quand la mort soudain nous rappelle au Calvaire,

Qu'un ami qui craint Dieu nous devient nécessaire !
Que sa chrétienne main nous ouvre de trésors !
On ne demande point alors
Si son front est trop grave, ou sa voix trop sévère.
Il place auprès de nous cet éloquent flambeau
Qui nous dit : Pense à toi, c'est ton heure dernière.
Il y met à genoux le zèle et la prière.
Sur mon lit de douleur se lève un jour nouveau.
Quand je sors de ce monde, il m'enfante pour l'autre,
Et mon ami c'est mon apôtre,
Qui m'affermit tremblant sur le bord du tombeau.
Que l'amitié chrétienne est noble, utile et sûre !
Elle nous vient du ciel, et non de la nature.
Quels qu'ils soient, dans son sein les mortels sont égaux,
Que s'y dispute-t-on? Des vertus et des maux.
Mais qui diviserait des cœurs que Dieu rassemble?
Par lui, dans lui, pour lui, l'amour les lie ensemble.
Déjà hors de ce monde, au ciel ils sont admis ;
Et, n'étant point rivaux, ne sont point ennemis.
O paix inaltérable ! ardeur vive et céleste !
Par vous on sert Dieu seul ; on souffre tout le reste.
Ami, par ta retraite heureux et protégé,
Tu goûtais ses douceurs, lorsque j'ai voyagé :
Le destin s'en mêla. Jamais, par caractère,
Je n'eusse été, je crois, voyageur volontaire.
Auprès de mon foyer j'eusse aimé cent fois mieux
Vieillir humble habitant du toit de mes aïeux,
Que revenir chargé (pauvre des biens du sage)
De luxe, d'avarice et de tout l'or du Tage.
Tout projette en ce monde, et s'agite; et pourquoi?
C'est pour ne pas savoir vivre en repos chez soi.

Mes courses cependant n'ont pas pu me distraire
De ce commode instinct qui m'a fait solitaire.
A Dresde j'ai vu l'Elbe, et l'Oder à Breslau,
A Vienne le Danube, à Prague la Moldau.
C'est là que sur un pont antique,
Digne ouvrage des rois, monument catholique
Par les douze apôtres paré,
Dans le jour éclatant d'un été magnifique
Vint m'offrir son front pur, d'étoiles entouré,
De la confession le martyr révéré.
Ce saint, jeune et célèbre, est Jean Népomucène.
Confesseur d'une belle, et chaste et tendre reine,
Pressé, cent fois pressé par son injuste époux
De trahir ses secrets, tourment d'un cœur jaloux,
Ce roi, pour le séduire, employa les caresses,
L'attrait d'un grand pouvoir, et faveur, et promesses.
Vains efforts ! — Obéis. — Non. — Je le veux. — Jamais.
Sur son ordre, à ce mot, du haut de son palais
Que baigne la Moldau de ses grottes profondes,
Déjà d'affreux soldats l'ont jeté dans ses ondes.
Triomphez, triomphez, prêtre du Dieu vivant !
La Moldau vous reçoit dans son gouffre écumant,
Elle est votre tombeau ; mais une fin si belle
A mis dans votre main une palme immortelle !
On m'a montré la place où son front rayonnant
De cinq étoiles d'or se ceignit en tombant.
Aussi sur tous les ponts, dans la Bohême entière,
On salue, en passant, une image si chère,
Cet ange du silence, au fond des eaux plongé,
Du livre des sept sceaux, aux pieds de Dieu, chargé.
Le flot, sous tous les ponts, semble, exprès plus rapide,
Fêter de la Moldau le martyr intrépide.
Il n'est point de beauté, qui d'abord, au printemps,
Du front du jeune saint, protecteur de ses champs,
Des plus brillantes fleurs n'orne encor les étoiles.
De ton secret divin épaississant les voiles,
Sainte religion, comment accomplis-tu
(Lorsque la loi, l'autel, le trône est abattu,
Quand de mœurs sur la terre il n'est plus de vestige)
D'un silence éternel l'incroyable prodige?
Mais sur tant d'autres lieux, sur tant d'autres états,
Où le désir de voir eût pu tourner mes pas,
Que n'ai-je au sein de Londre, en méditant sur l'homme,
Vu le sceptre des mers, et vu la croix dans Rome !
Mais je ne me perds pas dans des sujets si grands.
Homme et simple poëte, assis dans ces deux rangs,
Que des rois, des états les monuments m'échappent,
Ce sont les grands talents, les grands noms qui me frappent.
Pourquoi courir si loin voir d'illustres tombeaux,
Quand s'offrent à nos yeux tant de nobles berceaux?
Où donc est né Pascal, La Fontaine, Molière,
Corneille, Bossuet, Montaigne, La Bruyère,
Descartes, Montesquieu? mais il est dans nos cœurs
Des songes, des vœux sourds, des goûts toujours vainqueurs.
Chacun rêve à son gré; chacun, à sa manière,
Se fait une patrie, un bonheur sur la terre.

Cher canton d'Appenzel, ah ! lorsqu'au doux printemps
Tout verdit sur ses monts, dans ses prés, dans ses champs,
Que n'ai-je vu jadis y fêter la jeunesse,
Vivant tableau d'amour, de mœurs et d'allégresse !
Avant que de mourir, que n'ai-je au moins chanté
De ce jour solennel ce qu'on m'a raconté,
Ces danses, ces pasteurs offrant aux pastourelles,
Pour dons de simples nids, pour dons des fleurs nouvelles;
Tout un monde si jeune, agneaux, amants époux,
Leurs chants... Comment vous peindre en vers dignes [de vous,
Ris naïfs, purs festins, innocentes images,
Que Paphos ne connut jamais sur ses rivages?
N'existeriez-vous plus, spectacles pleins d'attraits,
Ne fourniriez-vous plus de vers qu'à mes regrets?
Mes regards de vous voir étaient dignes peut-être.
Du pays des bergers deviez-vous disparaître?
Adieu, chastes tableaux, qui ne lassez jamais !
Hélas ! ce fut mon sort : poëte humble et champêtre,
Né pour vivre content, forcé de ne pas l'être,

Je n'ai vu que ceux que je hais.
Quel cœur n'a pas gémi de ses peines muettes?
Moi, j'en porte aussi de secrètes
Dont je soupire, et que je tais.
Tout passe avec le temps, tout s'altère, tout change;
Vice, vertu, douleur, plaisir, tout est mélange;
C'est une coupe à boire, et Dieu nous la mêla.
Jusqu'au fond, douce, amère, il le faut, buvons-la;
Mais pour ne pas souffrir il faudrait être un ange.
Souffrons donc, Dieu le veut. Toujours il s'écoula
De son intarissable et facile clémence,
Lorsque plus forte est la souffrance,
Un baume qui la consola.
O quel tourment! Souffrons. Encor! Nous y voilà:
C'est l'instant de la récompense.
Plus d'horloge et de temps. L'éternité commence.
Nous mourions: allons vivre. Ami, la tombe est là.

ÉPITRE

A NÉPOMUCÈNE LEMERCIER.

Nous l'avons dit cent fois, mon cher Népomucène,
Oui, sans doute il existe, on distingue sans peine,
Sous le nom de génie, un instinct précieux
Qui sur le grand artiste est versé par les cieux.
Cette ardente vigueur, sève active et vivante,
Bientôt l'émeut, l'étonne, et l'enflamme, et l'enchante,
Raphaël crayonnant s'écria: Des couleurs!
Et l'abeille, en naissant, se jette sur les fleurs.
Dans ce champ des beautés qui parent la nature,
De cent miels différents l'or rayonne et s'épure.
Sous des ciseaux hardis, sous de riants pinceaux,
Jupiter prend sa foudre, et Vénus sort des eaux.
Du peintre, du sculpteur, le poëte est le frère:
La nature comme eux l'aime, l'instruit à plaire;
Excepté son art seul, tout paraît le gêner.
Son talent est un charme, il s'y laisse entraîner.
Tout charme est un tyran; sitôt qu'il nous possède,
Il lui faut obéir, il faut que tout lui cède.

Mais le Parnasse ingrat à ses chers nourrissons
N'offrit pourtant jamais ni pampres ni moissons.
Jamais, dans ses flots purs, à l'œil le plus avide
N'apparut un grain d'or dans l'onde Aganippide;
Et je vois sur ses bords, dans le sacré vallon,
Mille amants implorer les faveurs d'Apollon:
Trop heureux si le ciel les eût tous faits poëtes!
Sur des gazons fleuris, sous de fraîches retraites,
Ils goûtent, sans obstacle, heureux de leurs désirs,
Une peine charmante, ou d'innocents loisirs.
Le lecteur, dans leurs vers, pour eux souvent stériles,
Rencontre un sel piquant ou des leçons utiles.
Ce rêveur immobile, assis sous des couverts,
C'est ce bon La Fontaine instruisant l'univers.
Molière met à nu Tartufe qu'on déteste,
Le traîne en plein théâtre, ou se peint dans Alceste.
Bon homme avec humeur, l'Homère du Lutrin,
En goût, en poésie est juge souverain.
Avant lui l'art des vers naquit avec Malherbe:
L'ode acquit sur sa lyre un ton juste et superbe;
Par lui la mort se plut à publier ses lois,
Et brava la consigne et la garde des rois.
A table avec Vénus, Chaulieu se plaît à rire;
Des secrets du couvent Gresset va nous instruire.
Parmi les jeux, les ris, les grâces, les plaisirs,
Mille auteurs, tous français, sont rivaux des zéphyrs.

Quel bonheur enivrait et Racine et Corneille,
Lorsqu'un souffle sacré divinisa leur veille!
Polyeucte! Athalie! ah! leur nom glorieux
Par vous s'élève encore, en planant dans les cieux;
Et vous, nouveaux Davids, sur vos harpes mystiques
J'entends pour l'Éternel retentir vos cantiques!

Heureux qui, sans orgueil, sur le coteau sacré,
Cultive un laurier pur, de sa muse assuré!
Il n'aura pas besoin, sachant ce qu'il doit croire,
De se tromper soi-même et de rêver sa gloire.
Mais la vieillesse arrive, et le besoin affreux
Gagne, atteint un poëte et fier et malheureux.
Son front, ceint de lauriers, sous leurs feuilles divines,
N'aura que trop senti se glisser les épines.
Où la gloire brillait, le péril fut caché.
Ah! ce laurier tardif, moins cueilli qu'arraché,
Songe, charme et tourment de notre courte vie,
Qu'au milieu des serpents nous dispute l'envie,
Après trente ans d'efforts, quand on peut l'acquérir,
Orne enfin nos tombeaux, sans jamais les rouvrir.

Auteurs, vous payez cher, ivres de sa conquête,
Ce superbe rameau qui croît pour votre tête!
Mais l'amant éperdu, mais l'amant transporté
Fut-il par un obstacle un moment arrêté?
Léandre au sein des flots s'est plongé dans l'orage,
Et rend grâce à l'éclair qui le guide au rivage.
Mais le savant caché pâlit de ses efforts:
L'avare sur les mers court chercher des trésors.
Alexandre, dans l'Inde entraîné par la guerre,
Combat, sue et s'essouffle à conquérir la terre,
Tandis qu'en paix Corneille, assis à ses foyers,
Se conquiert toute Rome en peignant ses guerriers,
Et que, du goût français prêt à fonder l'empire,
Boileau ronfle en plein greffe, et rêve la satire.

Mais il est des mortels d'un naturel plus doux,

Sans ruse, indépendants, de leur repos jaloux,
Errant sans cesse au gré d'une planète heureuse,
Qui, dans l'accès charmant de leur muse rêveuse,
Semblent trouver leurs vers en les sentant venir,
Et n'avoir plus besoin que de s'en souvenir.
La Fontaine et Panard étaient de cette espèce :
Ils n'avaient point au monde envié sa richesse;
Ils avaient pris de lui tout ce qu'il a de mieux,
La liberté, la paix, ces doux présents des cieux.
Panard (je l'ai connu) me parut un bon homme,
Pauvre et toujours content, vivant on ne sait comme,
Vieil enfant qu'on attrape, en ayant la pudeur
Et sur son front joyeux la facile candeur.
Parlerai-je de moi? Si ma mémoire est bonne,
On m'a trompé souvent, je n'ai trompé personne;
Et si plus d'un renard m'a jadis attaqué,
Il n'en est pas sur cent un seul qui m'ait manqué.
A ce peuple innocent il ne faut point d'affaire.
Que j'ai toujours haï la fourbe et le mystère !
Mais ta raison, ton air, tes traits, ta vérité,
Cher ami, m'ont d'abord offert la sûreté.
Nos penchants s'accordaient, nous nous savions d'avance;
L'hymen sacré des cœurs naît de leur ressemblance.
Que dis-je! il est tout fait, et sans peine affermi,
Notre instinct mieux que nous sait juger d'un ami.
Tu vins voir quelquefois, dans le loisir du sage,
Mon petit bois, mes fleurs, l'ermite et l'ermitage;
Tu n'y trouvas point l'or, les grands, les dignités,
Mais le sommeil tranquille assis à mes côtés;
Rien n'y troubla nos goûts, notre entretien des muses;
Du terrible et des riens, comme moi, tu t'amuses.
Aux tragiques accents tu joignis les pipeaux;
Né pour peindre les cours, tu chantas les troupeaux.
Pan toujours protégea l'ami de la houlette :
Par Joséphine aussi te voilà comme Admète :
Excepté d'être roi, chez vous tout est pareil;
Douce communauté de cœurs et de sommeil!
Il est facile et pur le bonheur de famille!
Un soupir pour la mère, un souris pour la fille;
Sans un si tendre hymen, par l'amour invoqué,
En mourant, cher ami, ton bonheur m'eût manqué!
Mais on craint l'avenir sur un passé coupable.
Nos souvenirs, l'hiver, tout nous est formidable :
Une neige flétrie, et nos demi frimas,
Dans une fange humide ont sali nos climats.
Les fleurs ne naîtront plus; et le peu qu'il en reste,
Le nord l'emportera. Chargé d'un froid funeste,
Borée accourt et souffle... Ah! si le doux zéphyr
Après un long hiver peut enfin revenir,
(Car ne nous flattons point, race trop criminelle,
Méritons-nous encor d'entendre Philomèle?)
Va dans cette vallée, asile des neuf Sœurs,
Où le calme et l'étude épanchent leurs douceurs;
Où courait Catinat pour oublier Versailles;
Où Rousseau de Paris se cachait les murailles,
N'aimant qu'à voir le vrai, les champs et ses foyers;
Où Grétry vient dormir sous leurs communs lauriers.
Il semble avec Jean-Jacque habiter l'Ermitage,
Et battre encor des mains au *Devin du Village*.
Oui, c'est là que Taunay, par son goût entraîné,
Peignit d'après ses mœurs (père, époux fortuné,
Cachant, non sans éclat, sa vie heureuse et pure),
Les plus charmants tableaux qu'inspira la nature.
Riant Montmorency [1], qu'il me plut ton séjour,
Quand mon cœur palpitait de jeunesse et d'amour!
Voilà, voilà tes bois, tes champs et tes prairies,
Les cent vergers en fleurs, ton lac, mes rêveries!

Imagination! tyran que j'ai chanté!
Ton charme est invincible, il est illimité.
Le poëte est partout : amour, crime, innocence,
Il peint tout sur sa toile; il touche un orgue immense :
Cet orgue est dans son âme, et met en son pouvoir
D'innombrables claviers que lui seul fait mouvoir.
On dirait qu'il les presse; et, par sa main légère,
Qu'il règne, en l'agitant, sur la nature entière;
Qu'il emplit, à son gré, doux, terrible et profond,
Ses cent roseaux d'argent du souffle d'Apollon.

Magicien charmant, adorable Protée,
C'est ainsi qu'il commande à notre âme enchantée,
Qu'il prédit, et qu'il tient tous les temps, tous les lieux,
Et le sceptre, et la foudre, et l'enfer, et les cieux.
Mais, s'il peut par sa verve et de vives images
M'entraîner à Tibur sous les plus frais ombrages,
Il peut aussi sur moi, perdu dans les déserts,
Verser des monts de sable agités dans les airs;
Il peut m'ensevelir, glacé par la froidure,
Sous les frimas du nord, tombeaux de la nature;
En chantant les combats, Mars, ses cris, sa fureur,
Il peut, troublant mon sein, y porter trop d'horreur.
Ah! si mes vers jamais t'ont rendu quelque hommage,
Muse, à qui je dois tout, n'environne mon âge
Que de doux souvenirs, que d'innocents objets!
Que je rêve Arcadie, Hémus et ses forêts,
Le chant de deux bergers, le désert qui repose,

[1] J'ai habité quelque temps ce charmant endroit avec ma première femme Élise, et mes deux filles, Aure et Henriette, encore dans l'enfance. Mon bonheur eût été d'y passer mes jours, au sein de la vie domestique, d'une belle retraite champêtre, et du plaisir de me livrer à la poésie pastorale et tragique, travail auquel je me sentais appelé par la nature. Telle était ma secrète et chère résolution : mais la faible poitrine de ma femme m'obligea de revenir bientôt à Paris, où je ne tardai pas à la perdre, en attendant que le même fléau me condamnât à survivre aussi à mes deux filles. Je n'oublierai jamais que, pour aller m'établir à Montmorency avec ma famille, je passai par Saint-Denis le même jour où y entrait madame Louise, pour y prendre possession de sa solitude dans le monastère des Carmélites.

Pour nous donner le miel la jeune abeille éclose,
Que je rêve les fleurs, et les bords fortunés
Où l'Arioste, Homère et le Tasse sont nés;
Et la beauté sensible avec la grâce unie :
Andromaque, Didon, Ève, Inès, Herminie.
Arrachant les forêts, tout nu, pâle et jaloux,
Quand Roland vagabond fait mugir son courroux;
Sous sa grotte, à l'écart, qu'Angélique amoureuse,
Des feux du beau Médor sort encor plus heureuse!
Sur la mousse et les fleurs du plus doux oreiller
L'Amour va m'endormir... si j'allais m'éveiller!

Imagination, si féconde en prodiges!
Je ne dispute point le charme à tes prestiges;
Mais, ciel! que de périls et d'attraits sur tes pas!
Je m'y crois près d'Armide, et j'y crains ses appas.
Par quel art enchanteur, quelles douces adresses,
Tu sais chercher, surprendre, exciter nos faiblesses,
Nous en ôter la crainte, et verser dans nos cœurs
Le poison des désirs, des transports, des langueurs!
Dans tes états charmants tout brille et se colore.
Le devoir qui les fuit vers eux se tourne encore.
De tes songes longtemps on aime à se bercer.
Eh! qui de tes romans peut se débarrasser?
Qui sait si ton étrange et suspecte puissance
Ne nuit pas au bon sens, au calme, à la constance;
Que dis-je, à la vertu? ta flexibilité
Fait, sans cesse, à tous vents mouvoir ma volonté.
Dieu fit pour l'homme exprès son amour et sa crainte,
Et de ses traits en lui fit resplendir l'empreinte,
Et lui transmit d'un père et le cœur et le nom.
Il l'a, comme en un trône, assis dans sa raison:
Il y mit le droit sens, la bonté, la justice,
Le noble amour de l'ordre et la haine du vice;
Attachant aux vertus leur prix dans leurs efforts,
Le calme à l'innocence, aux forfaits les remords;
N'ayant jamais permis que l'homme, son image,
Ait pu voir de sang-froid le crime qui l'outrage.
Quand, m'offrant Cléopâtre, et de sa coupe armé,
Corneille peint sa rage, en paraît animé,
Qu'il se change en furie, en exécrable mère,
Et que, fumant encor du sang du second frère,
A l'autel de l'hymen, prêt à les couronner,
Il flatte deux amants qu'il veut empoisonner;
Quand Corneille, en un mot, si grand, si magnanime,
De lui-même eût osé commettre un si grand crime,
Eût-il pu dans ses vers nous l'offrir? Non : soudain
Sa plume accusatrice eût tombé de sa main.
Du ciel, du ciel ainsi le veut la loi suprême :
Jamais un scélérat ne se peindra lui-même.
Que l'atroce Roger [1], que ce tigre ose enfin
Démurer, s'il se peut, le cachot de la faim;
Qu'il y voie à loisir le squelette d'un père,
Mort d'horreur, immobile et glacé sur la pierre,
Mort déchirant sa chair; que sur ses ossements
Il distingue, attentif, les os de ses enfants,
De ne pas s'abhorrer il ne sera plus maître.
Pour Ugolin, pleuré par les pères à naître,
Il ne concevra pas l'excès de sa fureur.
De ce tombeau rouvert parcourant la terreur,
C'est le ciel qui le veut, pressé par ses murailles,
Pour venger Ugolin, il en prend les entrailles,
Va s'asseoir sur sa pierre, et là, sans mouvements,
Seul, de l'enfer du Dante épuise les tourments.

Ne nous y trompons pas : de tout temps, sur la terre,
Il existe, invisible, un tribunal sévère.
L'âme douce en ce monde en jouit doucement;
Tout coupable y subit son juste châtiment;
Tout crime a son supplice : il y tient, il y cloue,
Sous sa roche Sisyphe, Ixion sur sa roue.
Cet avare est Tantale, altéré par les flots,
Qui de dépit, de soif, sèche au milieu des eaux.
Vous qu'un grand attentat unit aux Danaïdes,
Oh! que d'espoirs vont fuir de vos urnes perfides!
Et toi, fameux vautour, quel mortel dans son sein,
Peut-être parmi nous, t'offre un affreux festin!
Notre Tartare aussi poursuit les parricides.
J'y vois au lieu de trois courir cent Euménides,
Cent hydres s'y dresser, rouler cent Phlégétons,
Et l'enfer des vivants s'emplir sous d'autres noms.
Oui, Dieu même ici bas lâcha son épouvante :
Il remit sa terreur entre les mains du Dante.
Jeunes amants des arts, contre l'audacieux
Révélez et la marche et le pouvoir des cieux!
Percez les murs, voyez. Quand tout meurt et tout change,
Sont-ils morts vos aïeux, Raphaël, Michel-Ange,
Le Dante, Pergolèze, avec tous leurs lauriers?
Les trônes, l'airain s'use et leurs noms sont entiers.
Savez-vous d'où leur vient cette gloire infinie?
La vertu fut chez eux la source du génie :
Leur génie habitait dans le fond de leur cœur,
Et leurs conceptions y puisaient leur vigueur.
C'est là que mûrissaient leurs beautés éternelles;
De là que s'élançaient leurs audaces nouvelles.
Méditez-les, séchez, consumez-vous d'ardeur;
Mais n'écoutez pas trop, frappés de sa splendeur,
L'imagination, si prompte à vous séduire.
Retenez vos pinceaux, vos doigts brûlant d'écrire.
Le plan d'abord, le plan! l'inflexible unité!
Que tout y soit d'accord, tout y soit arrêté.
Ouvrez-vous dans les airs des routes inconnues;
Mais qu'un but, un frein sûr vous règle dans les nues.
Que votre enchanteresse, avec tous ses attraits,
Pare alors la raison sans la guider jamais.

[1] Roger, archevêque de Pise, dont le comte Ugolin dévore le crâne dans l'Enfer du Dante : c'est le plus beau morceau de poésie qui existe dans le genre terrible.

Craignez donc, en l'aimant, cette belle ennemie.

Cependant des vertus c'est quelquefois l'amie ;
Mais, hélas! trop souvent elle entraîne aux excès
Un naturel terrible et voisin des forfaits.
Vous, qui tout près du crime en sentez les alarmes,
Venez de la vertu contempler tous les charmes,
Tomber à ses genoux, de ses rayons percés!
Trop heureux les mortels sur sa trace empressés !
Préservez-moi, grands dieux! ou qu'à l'instant j'expire,
D'un cœur où le remords s'enfonce et le déchire !
Fonde plutôt sur moi tout ce globe abattu,
Que d'avoir un instant à pleurer la vertu !

O céleste vertu! tout méchants que nous sommes,
Tu conserves encor quelques droits sur les hommes.
Sans excès merveilleuse, admirable sans bruit,
Tu défends qui t'opprime, et cherche qui te fuit.

C'est ainsi que Socrate éclata dans Athène,
Donnant un grand spectacle à la nature humaine.
O Muses ! chastes sœurs! sur un luth adouci,
Chantez, chantez Socrate! il fut poëte aussi.
Ce grand homme enchaîné, que son calme enveloppe,
Mit en vers le génie et les fables d'Ésope ;
Sous ses attraits sacrés il offrit la raison,
Adorateur de l'ordre, il enseigna Platon ;
Montra ce qu'on savait, nous apprit à l'apprendre,
A ne jamais monter, à ne jamais descendre,
A respecter notre âme, à maîtriser nos sens,
A bien voir la beauté, la hauteur du bon sens.
Pour être sage, heureux, sans que tel on nous nomme,
Il cria son secret : c'était d'être honnête homme,
Patient, ami sûr, vrai, juste, officieux,
Toujours restant au poste où nous ont mis les dieux.
Ses juges vont aux voix ; il leur dit sans colère :
« Dois-je vivre ou mourir? Voyez, c'est votre affaire.
« Moi, j'obéis aux lois. » Puis, calme, en sûreté,
Il boit et leur ciguë et l'immortalité.

ÉPITRE

A M. ODOGHARTY DE LA TOUR.

Fin d'avril 1811.

De la Tour, il est vrai, ma muse appesantie
D'un été sans soleil s'est longtemps ressentie.
Son automne sans fruits n'eut pas de ces beaux jours,
Du peintre et du poëte ordinaires amours.
L'hiver maussade et dur, triste, et souillant la terre,
Même avec des frimas n'eut point de caractère ;
Mais le printemps s'avance, et réchauffant mon cœur,
De la nature encor m'annonce la vigueur.
Sous d'antiques forêts mon âme rajeunie
Voit apparaître au loin Corneille et son génie.
Mon luth se tairait-il, lorsque dans ces déserts
Du rossignol craintif j'entends les premiers airs?
Maintenant qu'il revient, je serais sans excuses.
Ses chants et ses amours ont réveillé les Muses.
Déjà mai renaissant nous promet ses couleurs,
Mon petit bois sa feuille, et mon jardin ses fleurs.
A ses concerts, ami, le printemps nous invite.
Viens, ta cellule est prête et veut voir son ermite
L'*alleluia* joyeux fait entendre son chant.
Sous son laurier pascal le jambon nous attend :
Sur mon ongle, en riant, la goutte que je pose
Dans son tremblant rubis m'offre un jus qui l'arrose.

O mon cher De La Tour ! sitôt que tu parais,
Ton seul aspect m'apporte et le charme et la paix.
La paix ! ah ! par l'erreur, les livres, les systèmes,
N'allons pas, mon ami, la troubler dans nous-mêmes.
La paix ! ah ! sur la terre est-il un plus grand bien?
Avec elle tout plaît, sans elle tout n'est rien.
Devant sa table assis, vois-tu ce philosophe ?
Son horloge a sonné, bientôt le jour s'approche.
Dans son sommeil souvent je crois qu'il fut troublé.
Oui ; la main sur son front, il me semble accablé.
Il sourit, il s'attriste, il s'affermit, il doute.
Qu'a-t-il? Il s'interroge, il va parler : j'écoute.
«Quoi ! sans cesse, dit-il, inquiet, tourmenté,
«Je cours donc, sans l'atteindre, après la vérité ;
«Je donne à l'ombre un corps, un visage au mensonge?
«Tout ne sera, ne fut, n'est-il donc qu'un vain songe!
«Que croire? où se fixer? —Va, crois ton cœur, entends
«Ces petits d'hirondelle, affamés et criants,
«Tout nus, sans plume encor, instruits par la nature,
«Au père universel demander la pâture.»
Enfin, tout ce qui vit parmi les animaux,
Qui marche, rampe, vole, ou nage au sein des eaux,
Obéit sans murmure à des lois éternelles.
Dans ce vaste univers il n'est point de rebelles.
Seul, voudrais-tu donc l'être? Hé! dis-moi, le peux-tu?
Tu crois à l'innocence, à l'ordre, à la vertu :
Plus sage et plus heureux, crois encore au mystère
D'un Dieu qui par bonté vint éclairer la terre.
Il parla. Qu'a-t-il dit? Nous pouvons en juger.
Mais l'abîme est auprès. Comment l'interroger?
Le prodige est partout. Conçois-tu les merveilles
Qu'enferment ces palais bâtis par tes abeilles ;
Comment de tes brebis croissent les nourrissons,
Verdissent tes vergers, jaunissent tes moissons ;
D'où te vient cette pluie et douce et printanière ;
Quel miracle a de fleurs émaillé ton parterre?
Crois ces roses, ces lis, qui germent sous tes yeux,
Et ce doigt immortel qui fait tourner les cieux.
Mais enfin ce bonheur où nous tendons sans cesse,

De qui l'attendrons-nous? Du ciel, de sa sagesse.
Dans ses désirs sans borne, en ses projets sensés,
La passion veut tout, et la nature assez.
Que nous dit la raison? Abstiens-toi, doute, arrête.
Mais nous chantons le port et cherchons la tempête.
L'homme hors de lui-même est sans cesse emporté;
Il croit, sans les excès, n'avoir point existé.
Au triste sort d'Adam depuis qu'Ève enchaînée
Vers la pomme fatale, hélas! fut entraînée;
Depuis que, séduisant un trop facile époux,
(Pouvoir qui doit encor longtemps régner sur nous),
Dans son esprit charmé, crédule, elle eut fait naître
De ce fruit enchanteur l'espoir de tout connaître;
Sur la foi du serpent, ce couple ambitieux
Rêva que tout à coup ils deviendraient des dieux.
L'orgueil, Adam, l'orgueil fit ton désastre extrême.
Il est semblable à nous, dit l'Éternel lui-même.
Par la crainte à sa honte un voile fut prêté:
Et pourtant de son âme il vit la nudité.
Dans la nature alors tout perdit l'équilibre.
Ainsi, né tempérant, roi de lui-même, et libre,
L'homme, en proie aux excès, n'a plus de vrais plai-
La fougue et le caprice irritent ses désirs; [sirs;
L'attrait des passions, l'orgueil et sa démence
L'enflent du faux besoin d'une vaste existence,
Qui lui creuse un abîme, et va l'ensevelir
Dans les langueurs d'un vide impossible à remplir!

Ces mêmes passions, abattez leur barrière,
D'horreur et de débris s'en vont couvrir la terre.
Ainsi, les fils d'Éole, en son antre enfermés,
Rugissent de fureur de s'y voir comprimés.
Veiller, régner sur soi, fuir ou vaincre le vice,
Voilà de la vertu le plus noble exercice.
Le devoir pèse, il coûte. Oui, mais est-il rempli,
L'air devient plus léger, le ciel s'est embelli.
Le jour de l'Éternel devant moi semble éclore,
Jour qui n'a jamais vu de couchant ni d'aurore.
Ce front pur, virginal, m'enivre de pudeur,
Et ce beau lis naissant m'imprime la candeur.
Avec notre âme en paix notre œil aussi s'épure.
Tout, quand nous nous plaisons, nous plaît dans la nature.
Que dis-je! des beaux arts les sublimes beautés
Descendent plus avant dans les cœurs enchantés.
Pergolèze, ah! dis-moi par quels célestes charmes
Ton chant gémit, décroît, s'éteint, meurt dans mes larmes.
Raphaël, ah! j'entends, à l'aspect des bourreaux,
Les mères dans Rama crier sous tes pinceaux.
Satan combat, rugit; l'enfer s'arme, il s'embrase;
L'archange prend sa lance, il le touche et l'écrase.
Cécile, ah! par ta lyre et ta bouche et tes yeux
J'aspire et ton extase et les concerts des cieux.
Paul instruit, Platon doute, et Socrate est en peine.
Le vrai Dieu n'est donc plus inconnu dans Athène!
Quel art, hors de sa chair, de son humanité
A fait jaillir le Verbe? Oui, sa divinité
Devant les trois témoins qu'accable sa lumière,
Libre, au haut du Thabor, resplendit tout entière.
Michel-Ange, ô comment sur ce temple éternel
Où saint Pierre a sa tombe, et la croix son autel,
De ton doigt jusqu'aux cieux, avec tant de puissance,
As-tu, comme en jouant, lancé ce dôme immense?
Génie, oui la hauteur de ta conception
Nous fait frissonner d'aise et d'admiration,
Nous plaît par la peur même en des sujets terribles.
Mais nous aimons surtout à nous trouver sensibles,
Quand dans leurs longs replis, deux énormes serpents
Tiennent enveloppés un père et ses enfants;
Quand le plus jeune lutte et presque se dégage;
Quand le plus fort expire, étouffé par leur rage;
Quand le malheureux père enfin, mourant trois fois,
De ces serpents gonflés qu'il presse entre ses doigts
Vainement de son sein écarte la furie;
Ma douleur a son charme, et ma pitié s'écrie.
Je ne vois plus alors dans tout ce bloc souffrant
Ni le marbre animé, ni le marbre expirant;
Je vois Laocoon, calme en ses sacrifices,
Homme, pontife et père, au milieu des supplices.

Non, non, l'affreux pervers, l'ingrat fait à mentir,
S'il voit tant de beautés, ne peut pas les sentir.
Hé! comment du génie atteindrait-il la flamme.
Quand la vertu l'accuse et n'est plus dans son âme?
O vertu! c'est par toi que, purs et consolés,
Nos jours de quelque joie en tout temps sont filés.
Le ciel, qui par bonté t'attache à notre suite,
Assiste à nos efforts, les sert, les facilite.
Oui, l'honnête homme pauvre a trouvé le bonheur;
Il vit de son travail, il y met son honneur!
A lui-même il s'est dit, fidèle à sa promesse,
Gagnons ce qu'il nous faut, sans chercher la richesse.
Il l'a dit dans son cœur; et Dieu secrètement
Sur cet autel du pauvre a reçu son serment.
Et moi, j'ai fait aussi mon vœu! (doux vœu que j'aime,)
C'est de vivre par moi, moi seul, toujours le même.
Est-il sort plus heureux? Tu sais, cher De La Tour,
Si Plutus m'a jamais aperçu dans sa cour;
A bien compter de l'or si ma main fut habile.
Une bourse en tout temps me fut presque inutile.
Ma mère avec plaisir a ri plus d'une fois,
Me voyant me reprendre et compter par mes doigts.
«Hé bien! mon pauvre enfant, as-tu trouvé ta somme?
«Il le faut avouer, Dieu te fit un bon homme.»
Je crois qu'elle eut raison, je n'en suis pas fâché.
O ma mère! ô trésor de mes bras arraché!
Chauve, au pied de ces bois, je vois d'ici ta tombe.
Je t'y suivrai bientôt. Ah! quand la feuille tombe,
C'est là que je m'en vais errer seul dans les bois.

J'y crois te voir encor, j'entends encor ta voix
Qui me disait : «Mon fils, tu ne mourras pas riche ;
Cent francs sont moins pour toi qu'un heureux hémistiche.
«Mais va, console-toi : quand l'honneur n'est plus rien,
«Qui n'a pas fait de mal, a presque fait du bien.»
Et voilà le seul bien qu'en effet j'ai pu faire.
C'est peu... Non. C'est beaucoup. Quelle est la grande affaire?
C'est d'empêcher le mal. Oui, ma mère eut raison.
C'est un crime d'agir quand on sert un fripon.
D'où vient que la vertu court, s'épuise et s'expose?
C'est pour guérir les maux dont le vice est la cause.
O vertu ! si le mal vient jamais à cesser,
Tu n'auras plus enfin tant de baume à verser,
Mais à son zèle, ami, donnons peu de matière :
Ne l'employons pas trop. Sans doute (et je l'espère)
L'humanité toujours aura des partisans ;
Mais sans art, sans grands mots, pour être bienfaisants,
Écoutons simplement la pitié, la droiture.
Faut-il tant d'appareil quand on suit la nature?
Oui, l'art dans le bien même et fatigue et déplait.
Quand on est vraiment bon, c'est bonnement qu'on l'est.

Mais les cœurs les plus doux ont pourtant leur colère.
Puis-je voir sans crier, aux mœurs faisant la guerre,
Sur nos tables, partout, un luxe furieux,
En affligeant notre âme, épouvanter nos yeux ;
Ses banquets insulter nos repas de familles ;
La fatigue des bals assassiner nos filles ;
Le vice, en sa fleur même, acheter la pudeur ;
L'hypocrite effronté nous parler de candeur ;
Dans l'ombre, en s'irritant, se dérouler l'envie ;
Se pavaner un fat en étalant sa vie;
Des hommes, l'un cruel, l'autre lâche, abattu,
Ne sachant plus enfin ce que c'est que vertu?
J'aime mieux avec elle errer seul, sans reproches,
Parmi des sangliers, des genêts et des roches,
Que voir capituler l'honneur mal affermi.
L'honnête homme en un mot ne l'est pas à demi.
Tout esprit noble et droit, qui veut sa propre estime,
S'il aime la vertu, n'est point l'outil du crime.
Quel pacte officieux rend donc la probité
Si commode et si douce envers l'iniquité ;
Fait sitôt et si bien s'accorder deux contraires,
L'un près de l'autre, à table, asseoir deux adversaires;
Joint au plomb le plus vil l'or le plus épuré?
Tant pis pour qui croirait ce discours trop outré.
Qui parle ainsi du cœur, sans que rien l'enveloppe,
N'est qu'un homme d'honneur, et n'est point misanthrope.
Ma lyre, au premier jour, ami cher, vertueux,
Trompera sans pitié mes doigts présomptueux.
Voici bientôt pour nous (le temps nous dit notre âge)
La dernière couchée et la fin du voyage.
Mais de quoi rougirait notre front étonné?
Avons-nous loin de nous fait fuir l'infortuné,
Se voiler la pudeur, s'affliger la justice,
Laissé dans nos discours se glisser l'artifice?
Le secret délicat qu'il nous fallut cacher,
A-t-on pu le surprendre, a-t-on pu l'arracher?
Que tel ami troublé du succès d'un ouvrage
Ait eu peine à remettre, à calmer son visage,
Ne l'avons-nous pas plaint, en voyant sous nos yeux
Grimacer, malgré lui, son visage envieux?
Jamais le sot orgueil troubla-t-il notre vie?
Si parfois la fortune, en sa bizarre envie,
Voulut entrer chez nous, en nous disant : « Ouvrez ;
«Quels sont parmi mes biens ceux que vous désirez?
«Je les tiens dans ma main, ma main vous les apporte ;»
Nous avons répondu : «Vous vous trompez de porte,
«Déesse, nous dormions. Cherchez un peu plus loin.»
Heureux, cent fois heureux, qui n'en a pas besoin,
Qui se dit tous les jours, avec une âme pure :
Il faut beaucoup au luxe, et peu pour la nature !

ÉPITRE A M. SOLDINI.

Ami, par un saint oncle avec soin élevé,
Des plus pures vertus dès l'enfance abreuvé,
Qui, sans trop rappeler le rang et la naissance
De tes aïeux jadis estimés dans Florence,
Toujours loin de l'excès, même en ta piété,
Des mœurs, des mœurs surtout gardas la dignité,
Tu cherchas, Soldini, ton bonheur sur la terre
Dans les noms si touchants et d'époux et de père.
Mais bientôt, resté seul à la fleur de tes ans,
Tu perdis comme moi, ta femme et tes enfants.
Sur leur cercueil assis, des plus affreux orages
Nous avons vu de loin s'assembler les nuages.
La tempête éclata, l'univers fut surpris ;
L'univers dans l'instant fut couvert de débris.
Jusqu'où n'ont pas monté l'erreur et la licence !
Trône, autel, tout trembla dans ce désordre immense,
Mais Dieu nous recueillit dans un asile heureux,
Où sa grâce et sa paix nous ont unis tous deux.
Le désert nous cacha. C'est là que, solitaires,
De celui qui peut tout adorant les mystères,
Nous avons dit souvent : Quand tout est agité,
Heureux sur tant de flots qui dans l'arche est resté !
Tendre amitié chrétienne, oh! quelle est ta puissance !
Tu consoles nos maux, soutiens notre espérance :
Doucement vers le ciel tu mènes deux amis,
L'un par l'autre éclairés, l'un par l'autre affermis.
Soldini, tu le sais, oui, telle fut la nôtre,
Qu'aucun d'eux n'eut jamais rien de caché pour l'autre.
Mes écrits, mes secrets te furent découverts;

Tu lisais dans mon âme, et tu lisais mes vers.
Le Parnasse aux vertus quelquefois fut utile.
Sur l'excès, sur ce monstre en mille autres fertile,
Je voulais de mon vers décharger la fureur.
Ce monstre, ainsi qu'à moi, te fit toujours horreur.
Ah ! si mon vers pouvait se changer en massue
Pour écraser cette hydre à mes pieds abattue !
Sois ma muse, ô colère, offre-moi ses fléaux,
Et d'indignation viens armer mes pinceaux !
Faut-il quand vers les fleurs un doux penchant m'attire
Que ce penchant sur moi prenne enfin trop d'empire;
Que le maudit excès, irritant mon désir,
Change en triste manie un innocent plaisir !
C'est du sort d'un œillet, d'un lis et d'un narcisse,
Que dépend désormais ma joie ou mon supplice.
Et de tant de héros, guerrier ou souverain,
Dont l'art nous a transmis les portraits sur l'airain,
Qui, de rouille couverts, viennent m'offrir encore
Ou Titus qui me charme, ou Néron que j'abhorre,
M'en manque-t-il un seul, me voilà malheureux.
Sous un ciel embrasé, dans son berceau pompeux,
Sortant du sein des mers ai-je vu l'œil du monde
Couvrir de mille fleurs l'univers qu'il féconde,
Rougir de ses rayons l'Olympe au loin doré,
Me voilà furieux, souffrant, désespéré;
Si par un autre excès, prenant soudain ma course
Vers l'effroyable nord, vers les antres de l'ourse,
Je n'ai vu mille hivers l'un sur l'autre entassés,
Des glaçons jusqu'au ciel en montagne exhaussés,
Et là, transi d'horreur, et mourant de froidure,
Sur son lit ténébreux expirer la nature.
Ainsi de mille excès s'éveille en moi l'essaim;
C'est un guêpier fougueux qui s'irrite en mon sein.
J'invoque ma raison, mais en vain je résiste :
Me voilà voyageur, antiquaire, fleuriste ;
Et que serait-ce donc, si par de doux progrès
Les passions, ouvrant l'entrée à leurs accès,
Je devenais injuste, ambitieux, avare,
Envieux, imposteur, voluptueux, barbare ?

Chacun se tient chez soi : dans son creux le hibou,
L'aigle sur son rocher, la fourmi dans son trou ;
L'ordre est dans l'univers, rien ne le contrarie ;
Zéphyr suit le ruisseau, le ruisseau la prairie.
Cet ordre si puissant ne peut-il rien sur nous?
Mais, dis-moi, cœur injuste, esprit bas et jaloux,
As-tu vu par envie un coursier qui se cache,
Si quelque autre coursier porte un plus beau panache?
Et toi, vil orgueilleux, tu rampes sans pudeur
Pour fouler tes égaux de ta fausse grandeur.
En nous-mêmes, tout bas, nous nous disons sans cesse,
Combien as-tu d'argent, de crédit, de noblesse?
C'est toujours, loin de nous, par un vice entraînés,
D'un défaut de raison que nos malheurs sont nés.
Oh ! qu'un hymen heureux, un travail nécessaire
Eût à ces faux besoins fait une utile guerre !
L'un ou l'autre eût éteint ces désirs monstrueux,
Qui ne naissent jamais sous un toit vertueux :
C'est sur eux seuls que l'ordre a bâti l'édifice
D'un bonheur simple et vrai, tourment secret du vice.
La honte lui convient, l'ennui, l'air abattu :
On trouve en l'essayant, du goût pour la vertu.
Voyez-vous ce mortel obéissant et libre,
Qui dans tout ce qu'il fait garde un juste équilibre;
Qui met tout à sa place, et grand par sa raison,
Honore le nom d'homme et mérite ce nom?
Sent-il l'excès, il tremble. Il goûte avec mesure
Tous les biens que le ciel a mis dans la nature.
Mais il sait boire aussi dans la coupe des pleurs;
Il porte avec respect sa joie ou ses douleurs.
Il va, le terme arrive, et c'est là qu'il espère
L'immense et long bonheur qui n'est point sur la terre.

Mais dans des prés fleuris, sous le ciel le plus clair,
Avec un réseau d'or soudain jeté dans l'air,
Vois-tu la jeune Églé qu'entourent ses égales,
Ses sœurs pour la beauté, mais non pas ses rivales,
Courant de l'un à l'autre, admirant leurs couleurs,
Suivre ces papillons, ces voltigeantes fleurs?
Vois-tu ses bras, son port, sa grâce enchanteresse ?
Vois-tu ces étourdis légers d'aise et d'ivresse,
Tous amants de la rose, et rivaux du zéphir,
Dans ce piége flottant se prendre avec plaisir?
Oui; mais je les ai vus, sous des pointes cruelles,
Églé, mourir longtemps en agitant leurs ailes.
Sur ce chapeau galant, qui l'eût dit, entre nous,
Que vous les perceriez, avec un air si doux ?
Vos massacres du jour, qui font soupirer Flore,
Demain à vous toucher auront moins droit encore;
Votre cœur, par degrés, aura su s'affermir,
Et pour d'autres trépas aura moins à gémir.
—Bon ! ne voilà-t-il pas les plus énormes crimes?
Nous faudra-t-il longtemps pleurer sur ces victimes?
Mais raisonnons un peu. Pourquoi tant s'enflammer ?
Est-ce contre des riens qu'il faut se gendarmer?
—Des riens! des riens! lecteur! Et moi je vous rappelle
Le jeune enfant d'Athène et le nid d'hirondelle ;
L'aréopage eut droit de punir cet enfant.
L'humanité se perd, la cruauté s'apprend.
Votre Églé me déplaît; votre Églé se prépare
Par degrés, sans le croire, à devenir barbare.
Quelque chose qu'on fasse, il faut le répéter,
Aisément vers l'excès on se laisse emporter.
Telle insensiblement une vis tortueuse
Se glisse au sein d'un chêne, active et ténébreuse,
Y descend, y pénètre, et ce serpent caché,
L'embrassant d'un long pli, n'en peut être arraché.
L'excès trompe souvent sous un masque paisible.

Ainsi sur des cieux purs un point presque invisible
Nous cache la tempête; il luit; j'entends soudain
Les pâles matelots crier : Voilà le grain !
Et de ce grain déjà s'est échappé la foudre,
Et la grêle et l'éclair, et les mâts mis en poudre,
Et les mers dans la rage. et les pics embrasés,
Versant un jour affreux sur des vaisseaux brisés.
L'excès couve en silence : oui; mais vient-il d'éclore,
C'est le serpent qui siffle, ou le feu qui dévore.
Dans ce seul mot *excès* tout mal est réuni :
C'est l'excès aux enfers que le Dante a puni.
L'excès dans tous les temps fit un tigre de l'homme :
A trois tyrans ligués il abandonna Rome;
Il acheta le lâche, il arma le pervers,
De crimes, de terreurs, inonda l'univers;
Par lui dans Rome en sang trois fureurs unanimes,
Pour s'obliger, à table, échangeaient leurs victimes;
Le masque et le poignard faisaient partout frémir;
La rage, en égorgeant, savait encor gémir.
Près de ce temple antique où la jeune vestale,
Cachant sous un lin pur sa beauté virginale,
Nourrit du feu sacré l'éclat mystérieux,
Je vois de marbre et d'or un palais spacieux;
C'est là que Messaline, aux halles dévouée,
Ayant gagné sa nuit dans sa loge louée,
Rentre et rapporte au jour, de sa lubrique ardeur,
Dans le lit des Césars, la fatigue et l'odeur.
Je vois, parmi les ris, des cruautés profondes,
L'heureux Sylla du Tibre ensanglanter les ondes;
Cent beautés de Néron disputer les désirs,
Troie encore une fois brûler pour ses plaisirs;
Un peuple adorateur d'un vil amphithéâtre,
De sang, de nudités, d'esclavage idolâtre.
Tibère, dans Caprée, y couve, ardent tison,
Des obscènes fureurs, des voluptés sans nom;
Y traîne, monstre usé, vaincu de lassitude,
L'ennui de ses Romains et de leur servitude.

Ai-je assez peint d'horreurs? Excès, funeste excès !
Aurais-tu jusqu'au ciel fait monter nos forfaits?
Aurais-tu de tout mal dépassé la mesure?
Et sur ses gonds brisés abattu la nature?
Tu détruis, changes tout, dans ton délire affreux.
Oui, tu rendras Titus féroce et malheureux.
Les larmes de ce globe, hélas ! sont ton ouvrage.
Oh ! que j'aime un mortel et tempérant et sage,
Qui dans sa propre estime a pu se maintenir,
Qui fait tout pour l'avoir et rien pour l'obtenir;
Qui, par ambition, de la langue commune,
Exprès pour s'enrichir, raya le mot *fortune;*
Sur le temps, sur le sort a d'abord mis la main,
Heureux dès aujourd'hui, sans attendre à demain;
S'échappe entre l'espoir, et la crainte et l'envie,
Et rit de la tempête en côtoyant la vie!

Est-ce un si grand malheur, si, léger papillon,
Il n'a pas fait crier : Charmant dans un salon?

Mais voit-il le printemps enchanter nos bocages,
De nids et de concerts animer leurs feuillages,
Voit-il verdir nos prés, nos pommiers blancs de fleurs,
Nos épis se gonfler, nos ceps se fondre en pleurs;
Sent-il partout la sève en doux torrents versée,
Poëte, il met en vers son âme et sa pensée.
O d'aise et d'abandon moments délicieux!
Le voilà dans les champs, sur les eaux, près des cieux;
Il monte et descend l'air, s'y balance avec grâce;
Il prend son La Fontaine, il rouvre son Horace :
Horace, humble, élevé, charmant, relu toujours;
Ce sage en négligé, qui chanta les amours,
Le vin, les fleurs, la table, et dans un doux sourire,
Eut toujours pour la mort une corde à sa lyre.
« A peu de frais, dit-il, amis, vivons contents;
« Il faut si peu pour l'homme, et pour si peu de temps!
« Regardez ce cyprès; pourquoi sur le rivage
« Tant de vivres, d'apprêts, pour deux jours de voyage? »
Mais le plus violent, le premier de nos vœux,
Ce n'est pas le bonheur, c'est de paraître heureux :
La sotte vanité, voilà notre misère.
Nous voulons tous briller dans notre fourmilière.
D'astres environné l'astre éclatant du jour
Se montre dans sa gloire au milieu de sa cour;
Il se lève, il se couche, à sa marche fidèle,
Et tout a resplendi de sa pompe immortelle;
Et l'homme, un ver rampant, malheureux et pervers,
Pour suite et pour témoins voudrait mille univers.
Libre et loin du tumulte, ah ! que mon sage ermite
Est heureux des fripons et des sots qu'il évite !
Si couru des mortels, le bonheur précieux,
Il l'a mis dans son cœur et non pas dans leurs yeux;
Il est homme; il les plaint, les juge, et les soulage;
C'est pour eux qu'il s'est joint au curé du village.
Le froid, le collecteur viendra sans effrayer.
Le fisc est satisfait, plus de dette à payer.
D'abord le besoin fuit, l'aisance vient ensuite :
A faire encor du bien le bien qu'on fait excite;
La honte, il la devine; un soupir, il l'entend.
Quel bien immense il fait avec si peu d'argent!

Vous, opulents blasés, que tourmente un cœur vide,
C'est pour vous qu'à grands frais la vie est insipide.
Qui sait? Quelque bonne œuvre (on pourrait l'essayer)
Réussirait peut-être à vous désennuyer.
On soupire en bâillant, les vapeurs ont des larmes;
Mais pour votre langueur le bien même est sans charmes;
L'adresse en vous flattant vous endort sur des fleurs;
Pour lui, s'il est loué, ce n'est que par des pleurs.
Partout il voit briller la santé, l'espérance :
Là, le vin du vieillard; là, du lait pour l'enfance.

« Va, dit-il, va, Fortune, habiter les palais ;
« Moi j'aime à me cacher sous la chaumière en paix. »
Aussi la charité, sans bruit, mais à mesure,
De ses bienfaits comptant le paie avec usure :
Aussi viens-tu, sommeil, aux heures du repos,
Mollement sur ses yeux balancer tes pavots.
Rien n'a blessé son cœur, rien n'a troublé sa tête :
Il voit finir le jour, mais comme un jour de fête ;
Et des bontés d'un Dieu de tout temps convaincu,
Ne rentre dans son sein qu'après avoir vécu.

ÉPITRE A FLORIAN.

Florian, ombre aimable et chère,
A qui, maîtresse en l'art de plaire,
Ta muse apprit tous les secrets,
Tous les tons d'une verve aisée ;
Ami, sous tes ombrages frais,
Dans le sein de la douce paix,
Au milieu de ton Élysée,
Entends mes vers et mes regrets.
Avec toi, quand la sourde Parque
Dans leur fleur trancha tes beaux ans,
Que de grâces et de talents
Caron emporta dans sa barque !
Tant de vers heureux et bien faits,
Tant de jours t'attendaient encore ;
Sans compter les charmants projets
Qu'avec ivresse à peu de frais
Nos deux cœurs avaient fait éclore !
D'Abufar, en couchant chez toi,
J'avais la tente à Sceaux-du-Maine ;
Je t'eusse, ami, logé chez moi
Dans la chambre de La Fontaine.
Tous les ans, ô touchant plaisir !
En cour plénière, assez bruyante,
Autour d'une table vivante,
Aux champs dans les mois du zéphyr,
Parmi les ris et les bergères,
Le front libre, au doux choc des verres,
Nous devions fêter à loisir,
Tous en chœur, à voix éclatante,
Quand l'herbe rit, quand l'oiseau chante,
Quand la nature est en désir,
Moi, mon Guillaume Shakespir,
Et toi, ton cher Michel Cervante.
Nous aurions de lauriers, de fleurs,
Paré leur poétique tête ;
Bons vers, bons mots, et vous, bons cœurs
(J'y comprends aussi les auteurs),
Vous auriez été de la fête.
Le ciel n'écouta pas nos vœux :
Mais Pluton, dans des bois heureux,
T'aura mis au bosquet de roses,
Avec ton maître Fénelon,
L'Ovide des métamorphoses,
Et l'ombre auguste de Platon,
Et Cervante avec qui tu causes,
Avec Tibulle, Anacréon,
Sapho fuyant encor Phaon,
Gentil Bernard ou l'Art de plaire,
Gresset et ton oncle Voltaire.
Ah ! voyant Thomas, dis-lui bien,
(Il te croira) que jamais rien
Ne l'ôtera de ma mémoire,
Jusqu'à l'heure où le vieux nocher,
Pour vous voir, pour nous rapprocher,
M'aura fait passer l'onde noire.
Dis-lui (mais tout bas pour ma gloire),
Dis-lui que j'ai beau m'efforcer,
Chez moi de l'amoureux empire,
D'un bel œil, ou d'un doux sourire
L'attrait ne s'aurait s'effacer,
Quoi que la raison puisse dire.
Près de moi, de la jeune Elphire
Que la robe vienne à passer,
Son frou-frou fait encor glisser
Quelques tendres sons sur ma lyre,
Qu'un rien charme, un rien peut blesser.
Mais nos vignes en allégresse,
Vont faire, par leur jus charmant,
De nos coteaux incessamment
Couler du lait pour la vieillesse.
Dis-lui que bientôt, fraîchement,
(En route que Dieu l'accompagne !)
Je vais dans mon joli caveau
Mettre en place un petit quarteau,
Non de Marly, mais de Champagne,
D'un muscat, d'un Arbois coulant,
D'un Roussillon encor brûlant,
Et d'un vieux nectar excellent
Qu'a mûri le soleil d'Espagne.
Dis qu'à les fêter diligents,
Nous les boirons aux bonnes gens,
A Galathée, à Marc-Aurèle,
Aux tendres mères, aux enfants,
Aux vieillards, à l'amour fidèle,
Surtout à l'amitié si belle,
Le plus doux de nos sentiments ;
A ces toasts sacrés et charmants
Nous chanterons tous son antienne.

Thomas et toi que je relis,
Vous consolez souvent ma peine ;
Les lieux où seul je me promène
Sont par vous souvent embellis.

Florian, ta Flore est la mienne,
Ma muse, enfant comme la tienne,
Court vers les roses, vers les lis.
Cependant d'une horreur soudaine
Parfois je tremble et je pâlis;
Je me souviens de Melpomène,
J'erre encor criant sur la scène.
Mais, ô mes bons, mes chers amis,
De ce trouble bientôt rémis,
Je retombe dans mon enfance,
D'un rien, d'un papillon épris,
Papillon moi-même, et surpris
Dans ce doux transport d'innocence,
Semblable à ces charmants esprits,
Follets, actifs et favoris,
Qui soignent les jardins chéris
De leur belle et jeune maîtresse,
Je vais, viens, me repose, agis,
L'œil sur le clos, sur le logis,
Heureux, léger, jouant sans cesse.
Volage abeille du Permesse,
D'air et de fleurs je me nourris;
J'échappe à ma tragique ivresse,
Et vas retrouver la sagesse
Dans votre âme et dans vos écrits.

ÉPITRE A RICHARD,

PENDANT MA CONVALESCENCE.

Richard, il faut que l'on se quitte:
C'est la loi du sort, tout finit.
Mon horizon se rembrunit,
Et mon déclin se précipite.
La tombe attend mon dernier pas.
J'entendrai bientôt, mais sans plainte,
Le mobile airain qui nous tinte
La crise et l'instant du trépas.
Cette fièvre où je fus en butte,
A coups de bélier sourdement,
Sapa dans l'ombre un bâtiment
Aujourd'hui penché vers sa chute.
Je crus, dans ses sombres vapeurs,
Voir au sein d'un abîme immense,
Roulant nos maux et nos erreurs,
Trois torrents se perdre en silence.
Le passé, temps chargé d'ennui,
A peine né, s'y précipite;
Le présent en presse la fuite;
L'avenir se jette sur lui.
Dans quelle morne rêverie,
Dans quelle sombre illusion,
Ma vague imagination
Entraîna mon âme flétrie!
Sous combien d'aspects odieux,
Mille effrayantes impostures,
Mille étranges caricatures
Se croisaient sans cesse à mes yeux!
Ami, sage amant du silence,
Nos cœurs dès longtemps n'en font qu'un,
Et nous avons mis en commun
Les trésors de notre indigence.
Te rappelles-tu ce bon temps,
Lorsqu'à pied, sans suite, et contents,
Nous allions dîner tous les ans
Sur un monastère en ruines,
Sur de vieux débris dispersés,
Où Port-Royal, cent ans passés,
Pleurait encor sous les épines
Ses murs détruits et renversés,
Aujourd'hui sous des terres nues,
Ou quelques moissons inconnues,
A l'œil du passant éclipsés.
Là nous devions en vrais ermites,
Manger bientôt avec grand'faim
D'un oiseau gourmand, très-peu fin,
Que l'on doit pourtant aux Jésuites.
D'avance nous le dévorions;
Tous deux en paix nous cheminions,
Quand vers nous s'avance une troupe
Habillée en or, et portant
Des rois le costume éclatant
Sur leur cou, leur gueule et leur croupe.
En avant marchait un bâton
Qui portait cette inscription,
En lettres larges, magnifiques:
LE THÉATRE DES CHIENS TRAGIQUES.
Leur maître me voit. « Quoi! c'est vous!
« Vous, monsieur Ducis! Qu'il m'est doux,
« En plein air, dans ce lieu sauvage,
« De vous rendre un public hommage!
« Avec ces messieurs nous allons
« Dans un château des environs,
« Représenter Iphigénie.
« Notre princesse est fort jolie:
« Voulez-vous bien, je vous en prie,
« En voir la répétition?
« La route est le lieu de la scène.
« Allons, messieurs de Melpomène,
« Il faut ici vous signaler. »
Je vois déjà se rassembler,
Avec leur figure joyeuse,
Leurs chansons, leurs reins excellents,
Leurs longs fouets, leurs grands chapeaux blancs,
Tous les muletiers de Chevreuse.
J'aperçois d'autres spectateurs,
Les très-respectables pasteurs
Et de Chevreuse et de Dampierre.

Leur front pur n'est point trop sévère.
Ils assistaient innocemment
A la tragédie en plein vent,
Même avec un peu de poussière.
Mais sur ses pattes se dressant,
Oh! qu'Achille est beau sous son casque!
Et sous sa coiffe ou bien son masque,
Qu'Iphigénie a l'air charmant!
Agamemnon, fier, imposant,
D'Achille n'est pas trop content.
Entre eux survient une bourrasque.
Mais quel rapide mouvement
Tout à coup entraîne l'orchestre!
La basse ronfle en gémissant,
Le cri du fifre est plus perçant,
Le haut-bois est plus déchirant:
Qu'entends-je? ô ciel! c'est Clytemnestre,
L'œil en feu, l'œil étincelant,
Bravant les Grecs, bravant Ulysse;
« Père barbare, oui, c'est mon sang!
« Vas, tu n'es qu'orgueil, injustice.
« Viens donc m'arracher mon enfant,
« Le fruit, ce cher fruit de mon flanc! »
Et cette mère en ce moment,
Sur ses quatre pattes tombant,
Se soulage en levant la cuisse.

Nos Duménils et nos Lekains,
Dans les jours de notre jeunesse,
Sur notre scène enchanteresse
Prédominaient en souverains:
Nous respirions et leur ivresse,
Et leur fureur, et leur tendresse,
Criant bravo, battant des mains.
Richard, un amour idolâtre
T'entraîne encor vers le théâtre;
Guêtré, le bâton à la main,
De nos acteurs de grand chemin,
En tremblant je te vois trop proche;
Et réservé pour notre faim
Ce dindon piqué d'un lard fin
S'échappe, hélas! de ta sacoche.
Rien donc, rien n'a pu l'empêcher.
Quelle est, Richard, notre infortune!
Déjà, pour se l'entr'arracher,
Toutes les gueules n'en font qu'une:
C'est une curée, un débat;
On s'acharne, on mord, on se bat;
C'est et Clytemnestre, et sa fille,
De Pélops l'antique famille,
Ulysse, Achille, Agamemnon;
C'est de dents la Discorde armée;
C'est la Grèce entière affamée
Qui se jette sur Ilion:
Et tout ce que fit dans sa haine,
Sur Troie, et l'Aulide, et Mycène,
On le fait sur notre dindon.
Mais sur la troupe combattante,
Et déchirée et déchirante,
Un fouet claque et s'élève en l'air.
C'est le sceptre de Jupiter:
Toute gueule alors lâche prise,
Et la Grèce est calme et soumise.
Mais Achille menace encor:
Il frémit dans son harnais d'or.
De s'ajuster chacun s'occupe:
La princesse a repris sa jupe.
« Hé bien! me dit le directeur,
« Êtes-vous content? — A merveille!
« La pièce est ma foi sans pareille. »
— Oh! pour votre Œdipe, j'aurai,
Avec sa barbe vénérable,
Un barbet, Nestor admirable,
Qu'à plaisir je costumerai.
Oui, parbleu! je le trouverai;
Mais pour veiller sur sa personne,
Je lui ménage une Antigone
Qui la patte lui donnera.
Leur seul aspect attendrira,
Sur la route on se rangera.
Puis, voyant la fille, on criera:
Regardez, messieurs, la voilà!
Quel spectacle pour la morale!
C'est la piété filiale.
Tout Paris en raffolera.

Mais ce dindon, je me reproche
Qu'il soit mangé, j'en suis confus.
— Que voulez-vous? n'en parlons plus.
— C'est qu'il faut, exact là-dessus,
Bien coudre et fermer sa sacoche.
Ces messieurs n'en ont laissé rien:
Ils font grand cas de la volaille;
Et vous avez vu la bataille.
Tous les grands talents mangent bien.
— Mais dans vous que j'aime et j'admire
Ce zèle ardent que vous inspire
Racine et cet art enchanteur
D'un poëte et d'un grand acteur!
Mal advienne à qui veut nous nuire!
Gloire soit à vos écriteaux!
Prospérez dans tous les châteaux.
Qu'à la ville et qu'à la campagne
Melpomène vous accompagne!
— Au revoir, mon tragique auteur.
— Au revoir, mon cher directeur.
Et vous, divine Iphigénie,
Et vous, Achille, Agamemnon,

Soutenez bien votre grand nom,
Portez partout la tragédie,
Aux champs, à la cour applaudie :
Qu'en route il vous tombe un dindon.
Adieu, charmante Iphigénie !
Adieu, superbe Agamemnon !
Et l'écho cent fois nous répond,
De loin dans un désert profond,
Adieu, charmante Iphigénie !
Adieu, superbe Agamemnon,
Memnon, memnon, memnon, memnon !

Mais le vallon se décolore ;
Et les ombres de tous côtés,
De ses sommets infréquentés,
Tombant, croissant, croissant encore,
Nous disent : Il est temps, partez.
Nous voilà regagnant le gîte :
Nous parlons peu, nous marchons vite.
Les bois, les champs sont attristés ;
Nous sentons l'air froid de l'automne.
La feuille autour de nous frissonne :
L'appétit surtout nous talonne,
Le jour s'éteint, le bruit se perd ;
Tout est sourd, lugubre et désert,
Tout est mort, et l'Angélus sonne.
Le cœur à ce son plus joyeux,
La nuit déjà couvrant les cieux,
A travers les bois, les broussailles,
Pays assez peuplé de loups,
Nous courons plus vite à Versailles
Pour souper et dormir chez nous.
Toi, Richard, mon ami, mon frère,
Déjà je te vois embrassant
Tes cousines, trio charmant,
Et puis, secouant ta poussière,
Ta bonne tante qui t'attend.
Et moi, de voler chez ma mère,
Le sein de plaisir palpitant,
Avec quelque peur cependant.
« Ah, mon fils ! la nuit est bien noire ;
« Il est tard : n'as-tu pas dû croire
« Que je pourrais m'inquiéter ?
« — Pardon. Mais pour nous arrêter,
« Il nous est survenu l'histoire
« Qu'en soupant je vais vous conter.
« — Une histoire ! — Oui, de tragédie.
« Sur la route avec des curés,
« Et des mulets très-bien ferrés,
« Je sors de voir Iphigénie.
« — Quel conte ! es-tu fou ? — Mon Dieu, non.
« Je quitte Ulysse, Agamemnon.
« Ces messieurs aiment la volaille,
« Ont grand appétit, mangent bien.
« Si vous aviez vu la bataille !
« — Pour le coup, je n'y comprends rien.
« Ce n'est qu'une courte démence.
« Ton cerveau, j'en ai l'espérance,
« Ne sera pas toujours timbré.
« Mais enfin, te voilà rentré :
« As-tu faim ? — Grand'faim. — Allons vite
« Fanchon, ta carpe est-elle frite ?
« Sers à mon fils ton bon civet. »
Près de moi ma mère se met,
Auprès d'elle est sa favorite
Qui l'aime et jamais ne la quitte,
Rosette enfin. Fanchon nous sert.
Les yeux sont gais, le feu pétille :
Le civet vient, le bon vin brille.
Puis, voilà le joli dessert,
Le raisin, le rocfort, la poire,
Noyau, fleur d'orange, et l'histoire.
Ma mère écoute, et mon caquet
Fait les délices du banquet.
Les chiens tragiques la font rire ;
Et tout bas je l'entendais dire :
« Ah, Rosette ! avec sa terreur,
« Et quelquefois même l'horreur
« De sa noire et tragique muse,
« Par sa franche et vive douceur,
« Par le rire et l'esprit du cœur,
« Que mon fils m'étonne ou m'amuse !
« Tu le sais, c'est mon pauvre enfant,
« Qui tant m'aime et que j'aime tant ! »

Mais l'horloge au lit nous appelle.
Sur sa dame, en garde fidèle,
Rosette aura soin de veiller,
Las et content, près d'une mère
Vertueuse, aimable et si chère,
Ah ! quel bonheur de sommeiller !
Pendant la commune prière,
Les fleurs qui versent le repos,
Sur mes yeux nageants, demi-clos,
Retenaient déjà ma paupière.
Cependant Morphée en chemin,
Sur sa route, avait de sa main
Touché le lit sourd, pacifique,
Où ma mère à son aise, à fond,
Comme après l'exorde, au sermon,
Goûtait un sommeil angélique.
Mais j'entends le ciel en courroux ;
L'air s'émeut, l'orage s'apprête.
La foudre s'approche de nous.
Brillez, éclairs ! vents, battez-vous !
Tombez, torrents ! mugis, tempête !
Moi, je sens pleuvoir sur ma tête
L'esprit des pavots les plus doux.

ÉPITRE A GÉRARD.

Août 1805.

Héritier du Corrége, heureux dépositaire
De sa grâce et de son pinceau,
Sur qui Vénus dans ton berceau
Souffla trois fois le don de plaire ;
Comblé de ses faveurs, devais-tu donc un jour,
Quand son fils lui préfère une amante mortelle,
En nous montrant Psyché si belle,
Du crime d'être ingrat justifier l'Amour?
Assise auprès du dieu, qui l'admire et l'adore,
Muette, elle s'étonne, et se cherche, et s'ignore.
O ciel! que de candeur, de grâce, de beauté,
Dans les contours si purs, dans la timidité
De ce vivant albâtre où l'Amour doit éclore!
Psyché, que de ce dieu la bouche qui t'implore
Puisse, en pressant ton sein, doucement l'animer!
Ne soupçonnes-tu pas l'heureux besoin d'aimer?
Pourquoi priver ton cœur d'une flamme si pure?
Les lois qu'il donne à la nature,
C'est toi qui vas les lui donner.
Pour le fils de Vénus il n'est point de cruelles ;
Mais, Psyché, ne crains point ses ailes;
Ta pudeur vient de l'enchaîner.
Oui : c'est cet Amour pur, innocent et timide,
Ennemi de tout art perfide,
Que ton pinceau, Gérard, m'offre avec la beauté,
Avec sa chaste nudité.
Ah! qu'est-il devenu? malheureux que nous sommes!
Les immortels l'ont fait pour le bonheur des hommes:
Ingrats! jusqu'à l'amour, nous avons tout gâté.
Ton pinceau me le dit : Heureux qui, dès l'enfance,
N'a jamais séparé l'amour de l'innocence ;
Qui, tendre et recueilli, le porte dans son cœur,
Sans rien perdre de sa langueur,
Rien de ses longs désirs, rien de sa douce flamme,
Qui le couve au fond de son âme
Comme un avare son trésor!
Ton pinceau me le dit : Aux vains attraits de l'or,
Et du luxe et du monde, à tout autre avantage
Renoncez sans regret, ô vous qu'amour engage ;
Taisez vos nuits, chantez vos jours;
Ne faites rien qu'aimer ; amants, aimez toujours,
Pour aimer encor davantage.

Mais quel effroi succède à mes heureux transports!
L'astre du jour s'abaisse, il meurt, la nuit s'avance,
Sur des champs attristés s'étend un crêpe immense,
Sur des étangs profonds règne un affreux silence.
Malheur à qui dans l'ombre approchera les bords
De ces dormantes eaux de l'empire des morts!
Où va donc ce vieillard, à l'air noble et sévère,
Pauvre, aveugle, errant sur la terre?
Dans le fond de son cœur profondément blessé,
Courageux et souffrant, il porte, comme un père,
Des replis d'un serpent un jeune homme enlacé,
Mourant sur son épaule, et sur son cou pressé,
Palpitant sous les coups de sa dent meurtrière.
Hélas! c'était son guide. Où pourra-t-il couvrir
De pleurs et d'un peu de poussière
Ce tendre ami de sa misère,
Qui mendiant, pieds nus, du pain pour le nourrir ;
Qui sur son sein vient de mourir,
Et devait fermer sa paupière?
Que son front est auguste! il me paraît sacré.
Oui : ce front dans les camps fut jadis honoré.
Les lauriers sont absents, la gloire y siége encore.
Qui peut-il être? je l'ignore.
L'Olympe s'est ouvert. Son nom descend des cieux,
En traits de flamme écrit. J'y vois, j'y vois les dieux,
En conseil assemblés, contempler Bélisaire.
La nuit recouvre au loin l'horizon solitaire,
Vieillard, attends encore; un jour plus radieux
Te paiera la douce lumière
Qu'au gré des tyrans de la terre
Un fer rouge et barbare éteignit dans tes yeux.
Les immortels, crois-moi, défendront ta mémoire.
De son burin religieux,
De son flambeau terrible ils ont armé l'histoire.
L'envie accusatrice en vain t'a combattu.
Ils t'ont donné plus que la gloire :
Dans les champs de l'honneur tu leur dois la victoire;
Dans les champs du malheur tu leur dois la vertu.
O Gérard! c'est ainsi que ton pinceau sublime
Te venge avec éclat des triomphes du crime!
Tel est des grands tableaux le magique pouvoir :
Ils savent effrayer, plaire, instruire, émouvoir.
Là, sous l'œil éperdu de l'Envie expirante,
Le Temps, prenant son vol, au sein des airs présente,
Belle de sa victoire et de sa liberté,
Au ciel, qui la reprend, l'auguste Vérité.

En un cercle dansant, à ce cercle asservie,
Là, s'offre, en quatre états, l'histoire de la vie.
L'industrieux Travail, par le besoin pressé,
Est sobre, patient, actif, intéressé,
Se lève avant le jour, gourmande la paresse,
Ménage, entasse, acquiert, et produit la Richesse:
La Richesse orgueilleuse, ardente en ses désirs,
Prétend au superflu, cherche et veut des plaisirs,
S'empresse de briller, déjà presque insolente,
Et rit, en s'oubliant, au luxe qu'elle enfante;
Le Luxe corrupteur, de mollesse abattu,
Court d'excès en excès, foule aux pieds la vertu,
Irrite de ses sens la fougueuse impuissance,

Et par l'or qu'il prodigue amène l'Indigence;
L'Indigence honteuse erre et fuit en tous lieux,
Mange son pain dans l'ombre, et se dérobe aux yeux,
Rapproche ses lambeaux où l'orgueil vit encore.
Et tend sa main tremblante au Travail qu'elle implore.
Le Travail secourable aime encore à l'aider,
A la fille du Luxe il aime à succéder.
Dans un cercle éternel ainsi le temps ramène
Le prix, le châtiment, le plaisir et la peine.
Poussin, voilà comment ton pinceau nous instruit!
Observateur profond, tu cultivais sans bruit
Le charme et la vertu de ta palette austère,
Qui révélait partout ton noble caractère.
Simple et content de peu, mais riche en liberté,
Ton crayon solitaire, aux grands objets porté,
De Dieu dans la nature étudiant l'ouvrage,
Dans l'homme avec respect dessinait son image.
Que j'aime à voir surtout ces augustes déserts!
Sur ces débris du temps que la mousse a couverts
Est assis un vieillard, l'amour de sa famille;
Il brave en paix le sort, appuyé sur sa fille.
Sa fille dans sa main tient la main d'un époux,
Et lui montre son fils qui rit sur ses genoux.
Ce fils, gage naissant de leur chaste tendresse,
Déjà promet de loin son bras à leur vieillesse.
Je sens tous mes esprits soudain se recueillir,
D'un long enchantement mon âme se remplir.
Ami, voilà les droits et l'impression sûre
De tout sujet tiré du sein de la nature.
J'ai d'avance à ton choix reconnu ton pinceau.
Mes goûts et ma mémoire, errant sur ce tableau,
M'environnent déjà d'images fortunées.
Oui, mon cœur s'en souvient, dans mes jeunes années,
J'errais seul et pensif sur ces sommets neigeux,
Témoins des simples mœurs du Germain courageux,
Où, dans les mouvements de sa chaîne infinie,
Serpente dans les airs la forêt d'Hercynie.
Là, d'un peuple pasteur coulent les jours heureux:
On n'y dispute rien; tout est commun entre eux.
Le ciel voit leurs travaux d'un regard de tendresse;
En doux torrents de lait s'épanche leur richesse.
Là, sous de longs abris, par l'hiver assiégés,
Habitent leurs troupeaux, sur deux lignes rangés.
La mère y file auprès de sa fille qui chante
Et ramène avec grâce un aiguille innocente.
L'homme y lègue en mourant sa riche pauvreté
A son fils, qui la lègue à sa postérité.
Ils n'ont jamais connu la gloire ni l'envie;
Sans l'attendre sans cesse, ils ont goûté la vie.
Des saints devoirs du culte une cloche avertit:
La prière du soir en écho retentit.
Mais quel est cet enclos qu'un jeune enfant me nomme?
C'est le jardin des morts, dernier abri de l'homme.
Là, soupire à genoux la pieuse douleur.
Chaque tombe a sa croix, chaque croix a sa fleur.
Ce rustique Nestor, que sa force accompagne,
Descend-il quelquefois du haut de sa montagne;
La plaine le révère, et retrouve en ses yeux
La dignité de l'homme et le calme des cieux.

Ami, c'est ce tableau qui rend à ma vieillesse
Ce doux temple des mœurs qui frappa ma jeunesse;
Cet âge d'or si pur, et frais sous tes pinceaux
Comme un lis répété par le cristal des eaux. [pêtre,
Tu me rends ces pasteurs, tous, sous leur toit cham-
Vertueux et contents, sans y songer peut-être.
Le mal, connu partout, là n'est point soupçonné.
Oh! que je porte envie au mortel fortuné
Qui, craignant le tumulte et dédaignant la terre,
Et l'audace et la ruse à son cœur étrangère,
Vit, transfuge innocent, chez ces pasteurs heureux!
A leur table frugale il s'assied avec eux,
Pose un large sapin sur leurs foyers antiques,
N'entend plus les longs cris des discordes publiques;
Il n'échangerait pas son gîte et ses pipeaux
Contre l'or des lambris, un sceptre ou des faisceaux.
Il voit, rival de l'aigle, au-dessus des nuages,
L'Olympe sur sa tête, à ses pieds les orages;
Et libre, s'élançant vers la Divinité,
Dans son sein éternel saisit la vérité.

C'est là, Gérard, c'est là que ton pinceau s'allume,
Que, plein du feu sacré dont l'ardeur te consume,
Tu trouvas ce vieillard et ces époux charmés,
Cet enfant qui sourit sur des genoux aimés;
Ces deux temps de la vie excitant leurs tendresses,
Ces époux, à la fois, l'appui des deux faiblesses,
Ces soins dont une mère entoure nos berceaux,
Ces soins dont une fille entoure nos tombeaux,
De nos plus chers plaisirs source abondante et pure,
Cercle heureux de bienfaits que décrit la nature,
Où toujours mille espoirs, que nous devons bénir,
Consolent le présent et peuplent l'avenir.
De devoir et d'amour, ah! ce retour fidèle,
D'une immense union cette chaîne éternelle,
Ces doux trésors du cœur, qui craignent d'en sortir,
C'est toi, Gérard, c'est toi qui me les fais sentir.

Heureux cent fois l'artiste, épris de la nature,
Qui la voit, comme toi, belle, sensible et pure!
Il en fait, par son art, peintre chéri des cieux,
Et le charme de l'âme et le plaisir des yeux.
Ami, qui mieux que toi, dans de frais paysages,
Nous rendrait du Poussin les éloquents ombrages,
Ces sites enchanteurs que le jour va quitter,
Que le jour va revoir, où l'on voudrait rester;
Ces déserts qui, peuplés d'un ou deux personnages,
Font penser les amants et soupirer les sages?

Tu dois aimer les bois, les prés et les ruisseaux;
Moi, j'aime aussi les fleurs et la paix des hameaux.
Où sont ces beaux tilleuls, si chers à ma jeunesse,
Où j'ai gravé, tremblant, le nom de ma maîtresse?
Voilà l'ombre du saule, où, loin d'elle exilé,
Pour Thérèse cent fois ma musette a parlé.
J'étais né pour les champs. Oui, mon cœur le répète,
On aurait dit Ducis, comme on dit Timarette.
J'aurais béni mon sort dans un emploi si doux.
Pourquoi faut-il que né pour d'aussi simples goûts,
Avec tant d'intérêt j'accompagne le Dante
Sur ces étangs glacés, séjour de l'épouvante,
Où d'affreux criminels, en d'énormes douleurs,
Donnent, baissant leur tête, une pente à leurs pleurs?
Mais c'est trop voir de pleurs cette rive fumante,
Où la nature est morte et la douleur vivante.
Où suis-je? Quels concerts! Ossian, je te vois!
Chantre des temps passés, j'ai reconnu ta voix.
Qu'elle est forte et mélodieuse!
Jamais ta harpe harmonieuse
Avec tant de transports n'a frémi sous tes doigts.
Entends-je le dernier de tes hymnes célèbres,
En chantant tu baisses les yeux
Qu'ont couverts des voiles funèbres.
Chargé d'ans et d'exploits, de vertus, de ténèbres,
Tu n'en es que plus près des dieux.
Dépassant cette tour antique,
L'astre timide de la nuit
De son rayon mélancolique
Argente les longs flots de ta barbe qui fuit
Sur ton sein large et poétique.
A tes pieds un torrent, qui serpente avec bruit,
Tombe, écume et s'échappe au moment qu'il me luit.
Mais Fingal voit du temps rouler le fleuve immense;
Il y voit le passé, le présent, l'avenir,
Et, sa main sur son front, par un long souvenir,
Il le descend, remonte et médite en silence.
Le ciel de ses penchants a fait sa récompense.
Il rêve encor l'amour, la gloire et les combats.
Autour de sa compagne il a passé son bras,
Qui n'a pas pu quitter sa lance.
Dans la plus douce extase, Oscar et Malvina,
Que le tendre hymen enchaîna,
L'un sur l'autre appuyés, respirent sans alarmes
Ce sentiment si cher qui les rendit heureux;
Sur les vents sans cesse avec eux
Ils en emporteront les charmes;
Ils en retiennent quelques larmes;
Et leur dogue, à leurs pieds, les garde encor tous deux.
Mais pourquoi dans les airs ces beautés ravissantes
Ont-elles suspendu leurs corbeilles brillantes?
C'est pour toi, vieillard généreux.
Tandis que tu m'enchantes,
Mille palmes riantes,
Mille fleurs odorantes
Pleuvent sur tes cheveux.
Triomphe, il en est temps. Oui, ta couronne est prête;
L'étoile des héros va briller sur ta tête.
Tu chantas la vertu, la valeur et l'amour.
Monte aux cieux, et des cieux jusqu'à l'astre du jour,
Fils de Fingal, vole à ton tour
A travers les climats de ce vaste séjour.
Couché sur les zéphyrs, penché sur la tempête,
Hôte léger des vents, habite désormais
Ces airs d'ombres peuplés, ces mobiles palais.
Ta harpe y gémira sous tes doigts fantastiques.
Astre pâle et chéri des cœurs mélancoliques,
L'amant croira t'entendre à l'heure du berger,
Cette heure de désir, d'attente et de danger.
Avec la voix du nord grondant sous nos feuillages,
Sous des rocs caverneux, taillés dans les nuages,
Tu pourras l'accorder. Guerrier, si tu le veux,
Combats contre l'éclair, sous la grêle et les feux;
Saisis, éteins la foudre au milieu des orages.

Ossian, non, jamais les ans ne flétriront
Tous ces lauriers du nord entassés sur ton front;
Le nord a dans ton sein concentré le génie,
La vigueur sombre et l'harmonie,
Les élans imprévus de la sublimité,
Et surtout la mélancolie,
Long tourment, mais si cher, si plein de volupté;
Duvet où l'on s'enfonce, on s'endort enchanté;
Incurable bonheur d'une âme recueillie,
Dans ce qu'elle aime ensevelie,
Qui vit, s'enivre et meurt du miel qu'elle a goûté.

Grâce au charmant Virgile, à notre immense Homère;
Nous parcourons, vivants, leurs champs Élysiens:
Mais quoi! l'Écosse aussi n'a-t-elle pas les siens,
Ses bardes, ses guerriers, ses chasseurs, sa bruyère,
Ses époux fortunés, avec leurs doux liens,
Flottant sur des coteaux d'argent et de lumière,
Ses lances de vapeur, ses chars aériens?

Là, tous deux nous verrons, quand il faudra s'y rendre,
Cette Calédonie où Fingal a vécu,
Ce peuple que jamais les Romains n'ont vaincu,
Ces combattants si fiers, ces belles au cœur tendre...
De ce climat de fer nous verrons l'âpreté,
Ces sommets du Cromla, dont les sapins frémissent,
Parmi ces rocs épars où les torrents rugissent,
Les toits de la pudeur, de l'hospitalité;
Des vieillards le respect antique,
Les berceaux endormis par un chant romantique,
Le culte des tombeaux, les fêtes de Selma;
Et nos Ajax du nord, dans leur pompe rustique,
Environner encor cette harpe magique,

Dont Ossian les enflamma.
Oui, Gérard, pour ta bienvenue,
Trenmor, Fingal, Oscar, vers toi s'avanceront;
Leurs femmes t'environneront,
Tous leurs bardes te chanteront;
L'Antigone du nord, dans sa joie ingénue,
La tendre Malvina s'inclinant sur la nue
En laissera tomber des lauriers sur ton front.
Et moi, seul avec ma musette,
Sous mon nuage, auprès de Thérèse muette,
Enfin devenu Timarette,
Ne laissant que de loin entrevoir à demi
Et mes traits septuagénaires,
Et mes moutons imaginaires,
Je dirai, vieux pasteur, de la foule ennemi :
«Ce Gérard qu'ont chéri tant de beautés nouvelles,
«Et qu'il rendit encor plus belles,
«Il fut mon peintre et mon ami.»

ÉPITRE A CAMPENON.

Toi qui chantas les fleurs et leur flamme secrète,
Homme des champs, cœur tendre, esprit juste et poëte,
Chez moi par Andrieux hôte aimable amené;
Ami, nouveau trésor qu'un ami m'a donné,
Dans ce mois des moissons où, marquant ma naissance,
Son vingt-deuxième jour, sur ma tête, en silence,
Si ce jour m'est donné, des doigts glacés du Temps
Fera tomber le poids de mes quatre-vingts ans ;
De moi, cher Campenon, accepte cette épître.

Poëtes tous les deux (c'est notre plus beau titre),
Cherchons contre le nord, quand le vent soufflera,
Par son double manteau quel mont nous défendra;
Par où les doux zéphyrs sur leurs ailes vermeilles
Nous rendront au printemps nos vers et nos abeilles ;
Comment dans nos jardins l'Hymen, ce fils des cieux,
Ouvre à l'amant des fleurs un lit mystérieux;
Comment un souffle errant sur tant de jeunes tiges
Sait dans leur sein fécond opérer ses prodiges.
Mais où suis-je? à Gessen tes vers m'ont transporté.
Je suis devenu père, et mon fils m'a quitté.
J'ai fait partir exprès un serviteur fidèle,
Qui se cache et le suit. J'attends tout de son zèle.
De quoi va-t-il m'instruire? Ah! si l'ingrat m'a fui,
Ma tendresse le cherche et veille encor sur lui.
Je suis toujours son père. En ruineuses fêtes,
En plaisirs scandaleux, en vénales conquêtes,
Peut-être que déjà son or s'est épuisé;
De besoins, de douleurs, de sa honte écrasé,
S'il s'était repenti? Si Dieu, dans sa clémence,
Eût daigné mettre un terme à sa courte démence?
Par un ange à Tobie un fils fut ramené :
Si ce même ange... Hélas! quel est l'infortuné
Que j'aperçois de loin, triste, errant, solitaire?
Sa figure est souffrante et n'est point étrangère.
Il n'ose s'approcher des tentes d'Ismaël.
Avançons. Dieu! c'est lui, c'est lui! c'est Azaël!
Mon fils, viens dans mes bras! va, j'ai plaint ta misère;
Va, tout est pardonné; te voilà chez ton père.
Que je t'embrasse encor!

Sur un plus grand tableau,
Quel front noble et touchant jette un éclat nouveau?
Tu sais du Tasse, hélas! les malheurs et la gloire.
S'il était mort du moins sur son char de victoire!
Il est cher aux amants, il est cher aux guerriers;
Toujours avec le myrte il mêla les lauriers.
Entends-tu ses soupirs? entends-tu sa trompette?
Il chanta le héros : toi, chante le poëte;
Offre-nous ses malheurs, marche avec son appui.
Et renais dans tes vers, immortel comme lui!

Mais sur qui la nature, ô trop sensible Tasse!
Versa-t-elle en naissant plus d'esprit et de grâce?
Qui connut mieux que toi le charme et la beauté?
Tu cherchas le bonheur, tu l'as souvent chanté :
L'as-tu trouvé jamais? C'est en vain qu'on l'appelle;
Il fuyait devant toi, ce fantôme infidèle.
Sur ton front noble et pâle et tes traits effacés,
Tu portais de l'amour tous les chagrins tracés.
Tu semblais, sur ton cœur, soumis et sans murmure,
En y portant la main indiquer sa blessure.
Hélas! l'amour pour toi fut un fatal poison,
Et par une autre Armide il troubla ta raison.

O combien cette ardeur, de tant d'attraits remplie,
L'accabla des tourments de la mélancolie!
Campenon, sur ta lyre, en disant ses malheurs,
Oui, souvent de tes yeux tomberont quelques pleurs.
Mais d'un triomphe heureux la marche qu'on publie
D'un spectacle nouveau va charmer l'Italie.
Le Tasse, sur son char, va donc, il en est temps,
Écraser, sans les voir, tes ennemis rampants.
Mais non... Barbare Envie, à force de lui nuire,
Toi qui brisas son cœur, jouis, le Tasse expire.
Tu ne le suivras point son triomphe odieux,
Et déjà son aspect n'afflige plus tes yeux.
C'est demain qu'à son char s'ouvrait le Capitole :
Char, triomphe, laurier, aujourd'hui tout s'envole.
Ce fut donc là ton sort, ô Tasse infortuné!
Mais va, pour le malheur tout grand poëte est né.
La gloire offre à sa bouche un miel qu'elle empoisonne;
Et c'est sur son tombeau que la mort le couronne.
On y vient apporter des regrets superflus :
Et la palme est à lui, quand il n'existe plus.

Bientôt l'Envie espère (ami, c'est là ma crainte)
Porter à ton repos quelque cruelle atteinte.
Les persécutions sont l'impôt qu'en tous temps
Ce monstre adroit et bas fait payer aux talents,
La gloire est son fléau; sa terreur, le génie;
Il le flatte, il le mord; il le sent, il le nie.
L'aperçoit-il, il fuit sans que nous le voyions;
Et, s'il reste, il s'aveugle, et meurt de ses rayons.

Mais ton cœur noble et doux, mais ta bonté, peut-être
L'apaiseront du moins, si pourtant il peut l'être.
A qui donc as-tu nui? Le ciel t'a fait, je croi,
A peu près, Campenon, intrigant comme moi,
Comme Droz, Andrieux. Toujours calme et sincère,
Va, jouis de ta muse, et suis ton caractère.
Tu vas louer Delille: ah! sans être flatteur,
Son éloge aisément coulera de ton cœur,
Vous aurez su chanter, avec des mœurs pareilles,
L'amour et l'amitié, les fleurs, et les abeilles.
Tu feras comme lui: si la dent des pervers
Attaqua quelquefois et sa vie et ses vers,
Sans se plaindre, il chargea, de peur de les confondre,
Et sa vie et ses vers du soin de leur répondre.

Aussi, dans son cercueil en l'y voyant porter,
Tout un peuple, à grands flots, se plut à l'escorter.
Il se mit du convoi: juste et dernier hommage
Qu'il rendit au poëte, à l'honnête homme, au sage,
Au mortel né sans fiel, à la raison soumis,
Qui traita doucement jusqu'à ses ennemis!

Non, ton corps, ô Delille, au pied du sanctuaire,
Ne fut point amené par un char funéraire.
Tes disciples eux seuls, sous un soleil ardent,
Chargés de ton cercueil, haletant, s'entr'aidant,
Gravissant la montagne, au temple[1] le portèrent.
Le char suivait leurs pas, qui souvent s'arrêtèrent.
Rien d'un si cher fardeau ne put les détacher.
Qui ne le portait pas s'empressa d'y toucher.
Quels regrets le Parnasse en ce jour fit paraître!
Les poëtes, en deuil, accompagnant leur maître,
Par leur marche, en silence, exprimaient leurs douleurs,
Et le drap qu'ils tenaient fut mouillé de leurs pleurs.
Des talents et des mœurs telle est la récompense.

Qu'elle t'arrive tard, ami dont la prudence,
Le courage, le goût, m'épargna, grâce aux cieux,
De mille obscurs détails l'ennui laborieux;
Enfin, me procura le bruit, fâcheux peut-être,
De trois tomes entiers qui vont bientôt paraître!

Jadis, cher Campenon, mes forces s'éprouvaient
Sur des sujets hardis, et que seules pouvaient

[1] A l'église Saint-Étienne-du-Mont, au haut de la montagne Sainte-Geneviève.

Porter de Shakespir les tragiques épaules.
Né pour l'humble ruisseau, je reviens à mes saules,
A leur feuillage doux, tendre, pâle, amoureux.
Jeune, ils ont fait ma joie, et je mourrai près d'eux.
A tes goûts, comme moi, tu resteras fidèle.
Mon astre, ami du tien, vers les champs nous appelle;
Vers les champs, mon ami, tu reviendras toujours.
Va, chante aussi le saule[1], il est cher aux amours.
L'agneau paît volontiers sous son ombre légère;
Et puis qui voit l'agneau voit bientôt la bergère.
Quel charme, quand de loin je la voyais venir!
O garde-moi, ma muse, un si doux souvenir!
Que dis-je, ami? du Tasse, ah! trace-nous l'histoire;
Attache à ce grand nom ton bonheur et ta gloire.
Mais à peindre son cœur songe à bien t'appliquer;
Quel talent! et quel sort! comment les expliquer?
Sous tes pinceaux touchants je crois le voir d'avance
Traînant dans son pays la hideuse indigence;
Déjà par sa pâleur habitant des tombeaux,
Et, comme d'un linceul, couvert de ses lambeaux.
Du rire et du dédain suivi sur son passage,
Il ne changeait de lieu que pour changer d'outrage.
Vous faut-il des douleurs, ô poëtes fameux!
Et que pour nos plaisirs vous soyez malheureux?
Notre âme est-elle un sol que les ennuis fécondent?
Ah! le bonheur s'enfuit où les larmes abondent.
Que de pleurs, de regrets, de dégoûts, de revers,
Croissent partout semés sur ce triste univers!
Mais parmi tant de maux, tout prêts à nous surpren-
Ami, c'est la pitié qu'il faut toujours entendre. [dre,
La pitié! la pitié! don cher, don précieux,
Qui convient tant à l'homme, et qui nous vient des cieux.
La raison, à pas lents, marche et cherche à s'instruire:
La pitié dit un mot, je pleure et je soupire.

Je plains même un méchant, dans sa propre maison,
Réduit à redouter le fer et le poison.
Rien ne peut arracher la peur de ses entrailles,
Il craint d'être, en rêvant, trahi par ses murailles.
Il n'ose plus dormir. Ah! dans de noirs accès,
Si son bras se ranime à de nouveaux forfaits,
Sans qu'un taureau s'embrase et que l'airain mugisse,
Pour le punir, grand Dieu! du plus affreux supplice,
De l'horreur de se voir qu'il frémisse abattu!
Qu'il vive! et, pour enfer, montrez-lui la vertu

Avouons, mon ami, qu'ayant deux jours à vivre,
A de cruels moments notre destin nous livre.
Le ciel a mis pourtant du fruit dans nos travaux,
De l'espoir dans la crainte, et des biens dans nos maux.
L'honnête homme surtout doit craindre plus d'un piége.

[1] Voyez la réponse de M. Campenon, à la suite de cette épître.

O comme il doit prier que le ciel le protége!
Béni soit l'astre heureux qui si souvent m'a lui,
Cet astre ami du faible, et qui vieille sur lui!
Sur un terrain suspect lorsqu'en paix je sommeille,
Si le serpent s'approche, un lézard me réveille.
Arion qu'à la mer je viens de voir jeter,
Un dauphin sur son dos est fier de le porter.
Cet autre me fait peur, m'inspire la tristesse;
De noirs sapins dans l'air il porte la vieillesse;
Ses flancs sont hérissés, d'affreux rochers couverts:
Oui, mais il me défend du vaste assaut des mers.
J'y trouve un abri sûr, des bancs de roches vives,
Des nymphes, un jour tendre, et des eaux fugitives,
Et quelques lits de mousse et des réduits charmants,
Palais du doux repos, sourds au long cri des vents.
Il faut enfin, il faut qu'en égayant ma muse,
Avec toi, Campenon, un instant je m'amuse.
Ami, tu m'as cru pauvre : hé bien, détrompe-toi.
Chacun cherche à me plaire, à s'attacher à moi.
L'un veut que de ses soins mon potager s'honore,
Ou s'installer sous moi le sacristain de Flore;
L'autre écrire mes vers sortant de mon cerveau;
L'autre garder mon bois, mes nids et mon caveau;
Et tu sais, mon ami, tu sais bien sur la terre
Si jamais j'eus bosquet, potager ni parterre.
Né sans ambition, avec peu de désirs,
Mon luth fit mon destin, mon emploi, mes plaisirs.
Il ne me donna pas un clos, des métairies,
Mais le sommeil, la paix, les riantes féeries,
Cet art charmant des vers par la grâce enfantés,
Biens-fonds de La Fontaine, et qu'il a tant chantés,
Heureux au jour le jour, rêvant, me laissant faire,
De moi pourtant toujours je fus propriétaire.
O pauvreté tranquille! ô véritable bien!
Heureux, cent fois heureux le mortel qui n'est rien,
Qui dans son cœur en paix, seul trésor à défendre,
Sans craindre et désirer, commander ni dépendre,
Toujours libre et soumis, dans un juste milieu,
Abandonne et ce monde et l'avenir à Dieu!

Pourquoi l'homme veut-il, gonflant son existence,
Exhausser jusqu'au ciel sa superbe indigence?
Son néant sort partout. Pauvres mortels... hélas!
Ils se parent souvent d'un bonheur qu'ils n'ont pas;
Mais Dieu de son bonheur, leur commun héritage,
Entre tous ses enfants fait un égal partage.
Tout est sous son empire et juste et paternel.
Ainsi, dans les déserts, les enfants d'Israël,
Sans qu'elle s'altérât (la Bible nous l'atteste),
Ne pouvaient conserver de la mane céleste
Que la part qui devait suffire à leurs besoins.
Sans que l'un en eût plus, sans que l'autre en eût moins.
Tous en avaient assez; et sans soins, sans murmure.
Chacun dînait sa faim, content de sa mesure.
C'est ainsi, Campenon, qu'on vit à ton foyer.
L'âme est sur tous les fronts et vient s'y déployer.
Ce neveu c'est ton fils; cette nièce, ta fille.
Toujours l'homme des champs fut père de famille.
C'est au bon Andrieux, ami, que je te doi;
En nous liant ensemble, il a tout fait pour moi.
C'est par lui, par tes soins que mon feu se ranime,
Et que Forsell me grave, et que Didot m'imprime.
Didot, tu le connais; c'est notre ami commun.
Mais je frémis. On sonne. Encore un importun!
—Permettez-vous, monsieur, que l'on vous parle affaire?
—A moi! je n'en ai pas. Chez mon brave libraire
Tout va bien.—Cependant pour vous, quoique étran-
Je vous conseillerais...— Faut-il me déranger? [ger,
— Vraiment oui.— J'ai la goutte; et puis... je lis Horace.
Laissez-moi.—Trouvez bon que quelqu'un vous rem-
—N'ai-je pas Campenon, cet ami précieux? [place.
C'est un autre moi-même, et je vois par ses yeux.
Il fera mieux que moi tout ce qu'il faudra faire.
Parlez-lui.— Cependant un auteur d'ordinaire...
—Je pars pour la campagne.—En reviendrez-vous? — non;
Mais voici mon adresse : à Ducis-Campenon.

RÉPONSE DE M. CAMPENON.

Va, chante aussi le saule, etc.

M. Campenon obéit à ce conseil; et peu de temps après, le 20 août 1813, jour où M. Ducis avait atteint ses quatre-vingts ans, il lui adressa les vers suivants :

AU SAULE DE DUCIS.

Arbre chéri des flots et du vent respecté,
Dont, au moindre zéphyr, le feuillage agité
D'un vert si doux, si tendre, à mes yeux se nuance,
Pour le Sophocle de la France
Soit bénie à jamais la main qui t'a planté!
Crois-moi, laisse le pampre inspirer la folie;
Laisse au laurier la gloire, et le deuil au cyprès;
Plus heureux, ton ombrage frais
Appelle la mélancolie;
L'amour souvent t'a visité,
Et l'orgueil t'est permis quand Ducis t'a chanté.

L'un vers l'autre en effet même instinct vous attire :
Il aime, ainsi que toi, le murmure des eaux,
L'émail fleuri des prés, le doux chant des oiseaux;
Son front se rajeunit au retour du Zéphyre;
Mais il craint les autans, et quand, tout courroucé,
Borée autour de lui fait mugir la tempête,
Par ton exemple instruit, il baisse aussi la tête,
Prompt à la relever quand l'orage est passé.
Que d'utiles leçons tu peux fournir au sage!
Si le reptile impur attaque ton feuillage,
Tu sais te revêtir de feuillages nouveaux,

Et, sans apercevoir l'insecte qui t'outrage,
D'une sève plus fraîche inonder tes rameaux ;
Tel Ducis, quand Zoïle en sa lâche impudence
Des beautés d'Othello démentait l'évidence,
Calme, et de l'Arabie empruntant les couleurs,
Méditait d'Abufar les tragiques douleurs.

Oui, des mêmes penchants l'influence secrète
Semble associer l'arbre aux travaux du poëte ;
Et quand sous tes abris par la gloire habités
Ce fier soutien de Melpomène
Ennoblissait pour notre scène
De Shakspir mieux senti les sauvages beautés,
On eût dit qu'aux accents de son âme troublée
Tu courbais, de terreur, ta tête échevelée.
Mais lorsqu'à ses doux jeux rendu,
Du tragique trépied tout à coup descendu,
D'une muse moins solennelle
Il suivait l'inspiration,
Et laissait échapper de sa lyre immortelle
Les vers dont aujourd'hui s'enorgueillit mon nom ;
Fidèle à ce rapport qui tous les deux vous guide,
On te voyait, sans doute, avec un soin touchant,
Pour quelque faible arbuste à tes pieds s'attachant
De ton ombrage épais faire une heureuse égide.

Saule aimé de Ducis, ah ! puisses-tu longtemps
De tes pâles rameaux couvrir ses cheveux blancs !
Puisse, dans vingt printemps, notre amitié discrète
Fêter ensemble encore et l'arbre et le poëte ;
Retrouver près de sa Baucis
Cet autre Philémon sous ton feuillage assis,
Sans regret du passé, sans soin qui l'inquiète,
De cœurs dignes du sien fier de s'environner,
Ne possédant que peu, mais assez pour donner ;
Et que, jusqu'à ce jour, sa vieillesse nous voie
Heureux de son bonheur, et joyeux de sa joie !

RÉPONSE DE M. DUCIS

A UNE ÉPÎTRE EN VERS

DE M. DE BOUFFLERS.

Avant de lire les vers de M. Ducis*, M. Campenon a dit :

MESSIEURS,

L'Académie française avait lieu d'espérer que M. Ducis lirait dans cette même séance les vers que vous allez entendre.

Le public eût sans doute reconnu avec quelque joie, dans nos rangs, cet illustre vieillard, dont les accents tragiques ont tant de fois excité sur la scène des impressions si terribles et si douces, et dont le caractère se montra si remarquable par la fidélité de ses attachements, et la persévérance de ses aversions.

La maladie la plus rapide dans ses progrès vient de l'enlever aux muses françaises, dont il fut un des plus nobles interprètes, à l'amitié, qui sent profondément ce qu'elle perd, à l'Académie, qui s'était flattée qu'il occuperait quelque temps encore dans son sein une place qu'elle eût voulu ne jamais voir vacante.

L'impression que j'éprouve, au moment de lire ces vers tracés par une main respectable et chère, sera sans doute partagée de tous ceux qui vont les entendre. Eh ! qui pourrait se défendre du sentiment le plus douloureux, en songeant que le poëte éloquent qui les écrivit, et l'ingénieux académicien qui les inspira, sont tous deux disparus du milieu de nous, dans un espace de temps si court ; que naguères encore l'un et l'autre donnaient entre eux l'exemple de ces douces relations où l'amitié s'embellit du commerce des muses ; que tous deux enfin, par leur esprit, leur talents si divers, auraient pu, aujourd'hui même, contribuer si noblement à l'éclat de cette solennité ?

Une autre voix s'élèvera bientôt dans cette enceinte pour vous entretenir de tout ce qui fonde les droits de M. Ducis à une réputation durable : en développant les beautés mâles et touchantes de ses écrits, qu'elle vous dise aussi, cette voix, tout ce que la passion des lettres avait entretenu de sentiments généreux et désintéressés dans cette âme d'une trempe si ferme ; tout ce que la religion y laissa de tolérance; tout ce que la religion y laissa de tolérance ; tout ce que le malheur y trouva de force, et la pauvreté de résignation ; tout ce que les bienfaits du roi sont venus y porter enfin d'espérance et de consolation.

L'hommage que M. Ducis recevra de la bouche de son successeur, M. de Boufflers ne l'a point encore obtenu, et ce retard, sans être un sujet de reproche pour personne, devient un motif de regret pour l'Académie. Elle a donc cherché à se dédommager elle-même, en consacrant sa première séance à la lecture d'une épître en vers, adressée par M. Ducis à M. de Boufflers, il y a quinze mois au plus. Dans ce morceau de peu d'étendue, l'auteur d'*Œdipe chez Admète* semble s'être plu à louer en M. de Boufflers les dons brillants d'un esprit aimable et cultivé, et les qualités plus solides d'un caractère digne de regrets.

Que l'ombre de M. de Boufflers recueille au moins en ce jour le tribut d'éloges qui ne lui est plus décerné, hélas ! que par une autre ombre.

Voici les vers de M. Ducis :

Boufflers, en l'admirant, j'ai lu ta noble épître
Où ta tendre amitié m'accorde un si haut titre.
La grâce, la raison, l'esprit, le sentiment,
Y coulent, en beaux vers, dans un accord charmant.
Au sympathique attrait quand le cœur s'abandonne,
Il prend sans trop compter ce que le cœur lui donne ;
Mais quand l'envie en deuil, qui craint tant d'applaudir,
Voit si bien nos défauts, et sait les agrandir,

* Ces vers de M. Ducis ont été lus à la séance publique de l'Institut, du 24 avril 1816.

Souffrons que simple et bonne, en se trompant sin-
S'il est du bien dans nous, l'amitié l'exagère. [cère;

Prodigue de bons mots, ton esprit enjoué
Sur les roses du Pinde en naissant s'est joué.
Un sylphe, de ton front caressé par ses ailes,
Fit jaillir la saillie en vives étincelles.
Apollon m'a conté qu'Amour et les neuf Sœurs
T'éveillaient par leurs chants, t'endormaient sur les fleurs,
Tu fus, dès ton berceau, l'objet de leur tendresse ;
Et leurs folâtres jeux t'environnaient sans cesse.

Mais bientôt à leur cour par Hamilton conduit,
De sa main dans leur temple en secret introduit,
Ton talent y puisa dans les sources antiques ;
Tu manias la lyre et les pipeaux rustiques,
Et joignis l'agréable et l'utile en tes vers,
Des vergers des neuf Sœurs fruits heureux et divers.
Aussi, quand le printemps, ranimant nos bocages,
De nids et de concerts a peuplé leurs feuillages ;
Quand ton œil, s'égarant sur la campagne en fleurs,
Voit l'épi se gonfler, la vigne fondre en pleurs ;
A ta maison des champs tu cours marquer ta place.
Là, tu prends ton Ovide ou relis ton Horace ;
(Horace, humble, élevé, charmant, fêté toujours ;
Ce sage en négligé, qui chanta les amours,
Le vin, les fleurs, la table ; et, sans perdre un sourire,
Eut toujours pour la mort une corde à sa lyre.
«A peu de frais, dit-il, amis vivons contents.
«Il faut si peu pour l'homme, et pour si peu de temps!
«Regardez ce cyprès : pourquoi, sur le rivage,
«Tant de vivres, d'apprêts, pour deux jours de voya-
Mais le plus violent, le premier de nos vœux, [ge?»
Ce n'est pas le bonheur, c'est de paraître heureux.
La sotte vanité, voilà notre misère.
Nous voulons tous briller dans notre fourmilière[1].
Toi, ce bien des mortels, ce bonheur précieux,
Tu l'as mis dans ton cœur, et non pas dans leurs yeux.

Quant à nos vers, laissons le Temps sur le Parnasse
Leur marquer, comme à tout, leur véritable place.
Ce vieillard juge à froid de ce que nous valons.
Il met dans son creuset nos fastueux galons;
En sépare l'or pur ; le faux il le rejette.
Il compte, pèse, écrit, paie à chacun sa dette ;
A Pradon, peu de chose ; à Racine, beaucoup;
Des monts d'or à Molière ; aux Cotins rien du tout ;
Mais il faut de sa part que chacun se contente.
Heureux de sa raison qui suit toujours la pente;
Qui, sans chercher au loin un bonheur hasardé,
S'est avec son destin sans peine accommodé :

[1] Ces douze vers se trouvent déjà dans l'Épître à M. Soldini, page 273.

Craignant, désirant peu, modeste, sans système,
Sachant trouver tout fait son bonheur en soi-même,
Ami des champs, de l'ordre et de la simple foi !
Qui connaît l'homme à fond aime à rester chez soi.
Qu'à son gré la fortune ou le cherche, ou l'évite,
Ce qu'il veut, c'est la paix, le sommeil dans son gîte,
C'est qu'il n'ait point la ruse à craindre à tout moment,
Ni du mensonge en face à subir le tourment.
Partout, sur le bonheur, hélas ! que d'imposture !
Faut-il, pour être heureux, se mettre à la torture ?
Oh ! qu'il est d'ennuyés, d'ennuyeux innocents !
Et sous un front serein que de cœurs gémissants !
Ce qui nous suit partout, c'est notre caractère.
Tel ne vit qu'isolé qui se croit solitaire.

Aux champs, j'ai désiré, Boufflers, te voir chez toi.
Soldini, mon voisin, sur la route avec moi
(Chacun de nous n'ayant que l'autre pour escorte),
M'offre un bras, m'accompagne, et me quitte à la porte.
Il remontait tout seul le val de Feuillancour ;
Mais tu cours après lui ; tous deux en ton séjour
Nous rentrons ; nous trouvons les trésors de Pomone.
Bacchus d'un jus nouveau voyait fumer sa tonne.
Ta compagne était là, rangeant ses fruits, ses fleurs.
La santé la parait des plus vives couleurs.
A grand traits sur son front brillait la paix écrite :
Voilà, dis-je, à ce signe, un véritable ermite !
Il rêve ou fait des vers; content, près de son feu.
Le conjugal amour ici n'est point un jeu.
Les livres n'y sont pas une vaine parure.
Ici d'aise et de luxe abonde la nature.
Mais la table a paru : notre appétit joyeux
Y savoure des mets, un vin délicieux ;
Le dessert nous enchante ; et Soldini dévore
Un muscat parfumé dont il me parle encore.

Viennent les mots heureux, les entretiens charmants,
Où les heures pour nous se changeaient en moments;
Les récits du passé; ces faits que la mémoire
Conserve en son dépôt pour les rendre à l'histoire ;
Ces coups brusques du sort, ces traits frappants des
Dont la noble fermière animait ses discours. [cours,

Mais déjà sur l'airain le Temps frappe six heures.
Nous allons donc quitter ces heureuses demeures !
Cher Soldini, partons. « Non, non, vous resterez.
«Votre feu luit déjà, vos lits sont préparés ;
«Écoutez : d'un vent sourd tout le vallon raisonne.»
Nous gagnons notre couche à ce bruit monotone.
Les pavots sont doublés. D'un bon sommeil muni,
Nous voyant le matin. « O mon cher Soldini,
«Lui dis-je, mon conseil, mon camarade ermite,
«Prions qu'ici de Dieu la paix toujours habite !»
Nous déjeunons bientôt, charmés avec raison

D'un lait crèmeux et chaud, fourni par la maison.
Après avoir gémi du départ qui s'approche,
Des fruits de l'espalier senti gonfler ma poche,
Remercié surtout nos hôtes généreux,
Jeté l'œil sur le temps, pèlerins vigoureux,
Nous quittons à regret la retraite d'un sage,
Né Boufflers, mais bon homme, autrefois plus volage,
Brillant, prêt au plaisir, riche en vrais impromptu,
Raillant sans amertume, et jamais la vertu,
De nos légèretés hypocrite adorable :
Aujourd'hui vif encor, facile à vivre, aimable,
Ami sûr, philosophe, et poëte, et fermier,
Mari tendre et fidèle, et Boufflers tout entier.

ÉPITRE

A JEAN-FRANÇOIS DUCIS,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

PAR GEORGE DUCIS, SON NEVEU.

Feu M. Ducis, mon oncle, avait vu périr tous ses enfants à la fleur de leur âge. Veuf pour la seconde fois à quatre-vingts ans passés, il prévint l'isolement domestique dans lequel il allait se trouver, en me fixant près de lui avec mes enfants, qui parurent charmer ses vieux jours. Il nous croyait nécessaires à son bonheur; c'était lui qui faisait le nôtre. Il avait agréé que je lui adressasse une épître. Je la composais lorsque la mort le surprit. Je n'ai pu résister au désir de l'achever, et, quel que soit le jugement que l'on en porte, je trouverai mon excuse dans le sentiment qui l'a dictée.

M. Ducis fut inhumé à Versailles, cimetière Saint-Louis, le plus près possible de sa mère, ainsi qu'il l'avait recommandé par son testament.

Noble vieillard, ô toi qui de mon père
Fus l'ami sûr aussi bien que le frère,
Toi que j'ai vu s'associer,
Le jour de son trépas, à ma douleur extrême,
Et dans qui je retrouve, au défaut de lui-même,
Quelques-uns de ses traits, et son cœur tout entier;
Puissé-je, au sein de tes dieux domestiques,
Où, ta bonté mettant tout en commun,
Nos deux ménages n'en font qu'un,
Te voir, le front paré de lauriers poétiques,
Chargé de cent hivers, jusqu'à ton dernier jour,
Sous tes doigts en cadence animer tour à tour
Ta lyre harmonieuse et tes pipeaux rustiques!
Puissé-je, au déclin de tes ans,
Voir mes deux filles et leur mère
Rendant, comme au poëte, hommage aux cheveux blancs,
Jusqu'à l'extrémité de ta longue carrière,
Te prêter tour à tour un appui salutaire,
Et jeter quelques fleurs sous tes pas chancelants!
Mais que peut contre toi le temps au vol rapide?
Si ton corps a fléchi sous le poids des hivers,
Ton âme, où tout l'homme réside,
Plane au-dessus d'un tel revers :
L'âme! c'est là qu'est le foyer des vers :
Cratère ardent du volcan poétique
D'où grondait la foudre tragique,
Quand ta muse, au milieu des berceaux et des fleurs,
Du géant d'Albion évoquant le génie,
S'élançait, à l'accent de Melpomène en pleurs,
Des rives du Permesse au sommet d'Aonie.
C'est là, c'est dans ton âme encor
Qu'aujourd'hui, tour à tour riant, mélancolique,
Fermente un vers pur et magique,
Vif et léger, facile en son essor,
Un vers à la raison fidèle,
Que l'esprit dont il étincelle
Jette gaiement comme une fleur;
Mais qui, moins périssable qu'elle,
A de la rose la fraîcheur
Et le destin de l'immortelle.

Ah! si tes chants heureux, toujours pleins de chaleur,
De l'âge qui t'atteint échappent à l'outrage,
C'est que le cœur n'eut jamais d'âge,
Et que tout beau vers part du cœur.

Mais l'hiver sombre a fui. Déjà dans nos bocages
Un vent plus doux succède aux autans furieux,
Et ton luth, préludant à des accords joyeux,
Naguère encore monté sur le ton des orages,
Demain sous un ciel sans nuages,
Redira des bergers les travaux et les jeux.

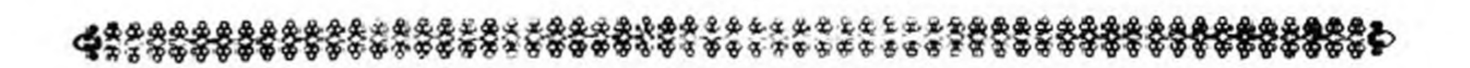
Descends de la voûte azurée,
Doux printemps, fraîcheur éthérée;
Descends, et ranime à la fois,
Sous ta bienfaisante rosée,
Les prés, les vallons et les bois.
Vois déjà marcher en silence,
Vers toi doucement attiré,
Ce vieillard auguste et sacré
Qui, par une heureuse alliance
Des divins bienfaits d'Apollon,
Est tour à tour l'Anacréon
Et le Sophocle de la France.
Ah! puisque épris de ta beauté,
Printemps, il a cent fois chanté,
D'une voix poétique et pure,
Les fleurs et les zéphyrs, les bois et les ruisseaux,
Le peuplier cher aux tombeaux,
Le saule et sa pâle verdure;
Doux printemps, fais que la nature,
Souriant en ce jour à son poëte heureux,
Des beautés qu'il chanta s'embellisse à ses yeux!
Naissez sous ses pas, fleurs nouvelles,
De vos parfums chargez les cieux;
Sur sa tête, zéphyrs joyeux,
Agitez mollement vos ailes;
Bois enchanteurs, à votre tour,
Contre les traits brûlants du jour
Protégez-le de votre ombrage;
Humbles ruisseaux, sur son passage
Coulez plus limpides, plus doux;

Dans les cieux, peupliers sévères,
Agitez vos cimes altières,
Et vous, saules, inclinez-vous.

C'est ainsi que, rempli d'une tendre allégresse,
Voyant à tes longs jours sourire le destin,
Je célébrais, Ducis, ton illustre vieillesse,
Lorsque, frappé d'un mal soudain,
Tu tombes dans mes bras ; et je chantais encore,
Que déjà vers le ciel ton âme s'évapore.

Grand Dieu ! qui le donnas en exemple aux mortels
Qui le vis tant de fois au pied de tes autels
Incliner un front pur, où fut toujours empreinte
L'humble soumission à ta volonté sainte ;
Toi qui te plus à mettre en lui
De toutes les vertus un si rare assemblage ;
Grand Dieu ! de ton plus digne ouvrage
Pourquoi nous priver aujourd'hui?
Je te rends grâce au moins, dans mon malheur extrême
De la seule faveur qui pouvait l'adoucir ;
Tu m'as permis de recueillir,
Témoin de son heure suprême,
Sa dernière pensée et son dernier soupir.

C'est ici qu'il repose. Approche-toi, mon frère ;
Notre perte est pareille ; unissons nos douleurs.
A tous deux il voulut nous tenir lieu de père,
Tous deux nous lui devons un long tribut de pleurs ;
Acquittons en commun la dette de nos cœurs.
C'est ici qu'il repose à côté de sa mère.
Vous aussi, mes enfants, approchez ; et ces fleurs,
Ces fleurs dont sous ses pas vous espériez naguère,
L'aidant de ses vieux jours à porter le fardeau,
Semer longtemps encor la fin de sa carrière,
Déposez-les sur son tombeau.



POÉSIES DIVERSES.

LES BONNES FEMMES,

ou

LE MÉNAGE DES DEUX CORNEILLE.

Bonnes femmes, je vous salue.
Bien sot qui ne vous choisira.
Oui, quiconque vous connaîtra
A ses amis d'abord dira :
« Par une faveur imprévue
« Qu'il en tombe une de la nue,
« Nous verrons de nous qui l'aura. »

Avec son femelle Aristarque,
Qui rien ne passe et tout remarque,
Avec madame Vaugelas,
Notre pauvre Chrysale, hélas !
Put-il jamais dans son Plutarque,
Mettre en paix du moins ses rabats?

L'immortel auteur d'Athalie,
Et de Phèdre et d'Iphigénie,
Ce peintre enchanteur de l'amour,
Qui, plein d'esprit, de goût, de grâce,
Couvert des lauriers du Parnasse,
Charma la plus brillante cour :
En sa maturité sévère,
Dans sa femme que chercha-t il ?
Une très-simple ménagère,
Qui fit avec lui sa prière,
Et répondit : « Ainsi soit-il. »

Et ces oncles de Fontenelle,
Du Cid et d'Ariane auteurs,
Ces frères, époux des deux sœurs,
Qui de l'amitié fraternelle,
Et conjugale et paternelle
Goûtaient ensemble les douceurs,
Dont les enfants, troupe agréable,
Gentils, pas plus hauts que leur table,
Y montraient, lorgnant tous les plats,
Et le doux ris de l'innocence,
Et leurs dents encor dans l'enfance,
Et leurs petits mentons tout gras :
Sont-ce des femmes adorables,
D'encens, de luxe insatiables,
Que l'hymen mit entre leurs bras?
Ce n'étaient que de bonnes mères,
Des femmes à leurs maris chères,
Qui les aimaient jusqu'au trépas ;
Deux tendres sœurs qui, sans débats,
Veillaient au bonheur des deux frères,
Filant beaucoup, n'écrivant pas.
Les deux maisons n'en faisaient qu'une ;
Les clefs, la bourse était commune :
Les femmes n'étaient jamais deux.
Tous les vœux étaient unanimes;
Les enfants confondaient leurs jeux,
Les pères se prêtaient leurs rimes,
Le même vin coulait pour eux.

Oui, sur leurs urnes fraternelles,
Toute la Grèce aurait encor,
Au sein des fêtes solennelles,
Par ses champs et ses lyres d'or,
Cru, pour Pollux et pour Castor,
Entonner des hymnes nouvelles.

Sans art, dans son style inspiré,
Comme Platon aurait montré
Le front méditant Léontine,
Chimène, Sévère et Pauline ;
Parmi les jeux et les berceaux,
La veillée et ses doux travaux,
Les enfants et les ménagères
Maniant de leurs mains légères
Les dés, le fil et les ciseaux;
Et Corneille, au sein des caresses,
Couvert des pleurs de leurs tendresses
Et des présents de leurs fuseaux !

Et toi qui sus cacher ta vie
Loin des cours et loin de l'envie:
Qui, fuyant ses traits meurtriers
Avec le travail qui console,
Et la liberté, ton idole,
Dans le calme et sous les lauriers
Mourus au pied du Capitole;
Si ton art, Poussin, nous l'offrait
Quand l'hiver, sous nos planchers sombres,
Vient, sur le jour qui disparaît,
A la hâte entasser ses ombres,
D'une lampe il éclairerait
La modeste chambre de Pierre.
Son ton poétique et sévère
Au premier coup d'œil frapperait.
Le luxe antique on y verrait;
Le fauteuil à bras dans sa gloire,
Les hauts chenets, la vaste armoire,
Sa table où s'enorgueillirait
De ses Romains l'immense histoire;
Sur la table et la serge noire
Sa large Bible s'ouvrirait;
Un jour magique y descendrait;
Un sablier s'écoulerait
Devant la tragique écritoire.
Dans l'auguste alcôve, assez près,
Sous des rideaux purs et discrets
S'enfoncerait un lit austère,
Où le doux sommeil l'attendrait.
Volant au ciel quittant la terre,
L'air pensif, Corneille écrirait.
Sa femme sans bruit sortirait;
Jean La Fontaine dormirait;
Le père Larue [1] entrerait
Pour voir Corneille son compère,
Qu'en silence il contemplerait.

O le pur sang du vieil Horace!
Toi qui si bien nous crayonnas
Sa vigueur et sa noble race,
Et leur mâle et romaine audace
Dans les traits que tu leur donnas;
Oui, dans ce vieillard magnanime,
Dans son *Qu'il mourût* si sublime,
Oui, c'est toi que tu dessinas.
Au sein de Rome encor de brique,
Des mœurs, de la rudesse antique,
Sur les dieux fondant ton appui,
Avec ton fils, avec ta fille,
Je te vois là dans ta famille:
C'est le vieil Horace chez lui.
Qu'en rassurant Sabine en larmes,
Ton fils, prêt à prendre les armes
Comme toi me paraît Romain!
Plus ferme, plus impénétrable
Que le bouclier redoutable
Dont je le vois armer sa main.
Avec ces Romains invincibles,
Et leurs femmes incorruptibles,
En qui trois cents ans éclata,
Sous leur demeure austère et pure,
La pudeur, leur riche parure,
Corneille, oui, ton âme habita.
Comment pouvoir, dans tous les âges,
Accabler d'assez de suffrages
Ces vers que le ciel te dicta,
Ces vers que ton cœur enfanta,
Parés de leur rouille adorable
Et de la force inimitable
Dont Melpomène te dota?
La chambre où tu cachas ta vie
Gardait la flamme du génie
Près du feu sacré de Vesta.

Avec quel respect, ô Corneille!
Sur la table où ta lampe veille,
Incliné, j'aurais vu Cinna,
Fier, malgré sa haute fortune,
Des pleurs que Condé lui donna.
Ce beau Cid qui tout entraîna;
Héraclius et Rodogune,
Dont l'effort qui les combina
A toi seul, Corneille, assigna
Le sceptre de la tragédie;
Et Nicomède et Cornélie,
Dont la grandeur nous étonna,
Et Polyeucte où rayonna
Le ciel ouvert par ton génie.
Tu vécus pauvre; mais, dis-moi,
Que pouvaient t'offrir les richesses,
Et la fortune et ses promesses?
Vieux Romain, n'étais-tu pas toi?

C'est ainsi qu'au sein du silence,
Ces deux frères, loin des grandeurs,
Vivaient opulents d'innocence,
De travail, de paix et de mœurs.
Doucement vers la rive noire
Ils s'avançaient d'un même pas.
Des maris on vantait la gloire,
Des femmes l'on ne parlait pas.
Les deux moitiés, chastes Sabines,

[1] Charles Larue, célèbre jésuite, très-distingué par son génie, par l'éloquence un peu rude, mais vigoureuse, de ses sermons, par ses superbes poésies latines, et différents ouvrages d'érudition et de littérature très-estimés : il était orateur et poëte, et l'intime ami de Pierre Corneille; il nomma un de ses fils sur les fonts de baptême.

De leur Melpomène humbles sœurs,
A leurs foyers jamais chagrines,
D'hymen leur ôtaient les épines :
Ils n'en sentaient que les douceurs.
Non, non, divine bonhomie,
Douce et franche, et de l'ordre amie,
Non, l'esprit ne t'imite pas.
Ton accent eut pour le génie
Toujours je ne sais quels appas.
Tu le charmes par ta mesure,
Par tes mœurs, ton heureuse paix,
Ta simplicité, ta droiture,
Et ce bon sens de la nature
Qui ne t'abandonne jamais.
Tu ne devines point le crime,
Hélas ! pauvre et faible victime!
Hé! dis-moi, comment ferais-tu,
Bonhomie, avec ta vertu,
Avec la pitié la plus tendre,
Avec des goûts tous innocents,
Pour le combattre et te défendre ?
Ta vertu ne peut le comprendre,
Ton cœur n'en aurait pas le temps.
Au petit jour de la lanterne
Qui te précède et te gouverne,
Tu marches sans faire un faux pas.
Ta lumière est courte, mais sûre :
C'est la lampe de la nature,
Elle éclaire et n'éblouit pas.
Toujours la même, en tous les cas,
Ce que tu fis, tu le feras.
Aussi jamais tu ne t'apprêtes,
De l'or ton cœur est peu jaloux ;
Conserver, voilà tes conquêtes ;
Faire du bien, voilà tes fêtes.
Tes conseils sont sages, sont doux.
Vous, bonnes femmes qu'elle inspire,
Dans nos mains vous laissez l'empire,
Vous gardez les fuseaux pour vous.
Vous n'êtes point ambitieuses;
Vous rendez heureux vos époux :
Sans peine ils vous rendent heureuses.
Oh ! j'aurai l'esprit, mes fileuses,
De passer mes jours avec vous.

LES SOUVENIRS.

Laissons-nous faire à la nature
Et dans nous agir son Auteur.
Ne cherchons pas trop le bonheur,
De lui-même il viendra : sa route la plus sûre,
C'est le goût, le penchant, l'attrait de notre cœur.
Moi, j'ai suivi le mien : aimant peu la grandeur,
Mes titres, mon domaine est dans mon caractère ;
Mes souvenirs sont mon parterre;
Je m'y promène encor : les voici, cher lecteur.
Avec ma liberté, ma muse, pour compagnes,
J'ai seul jadis erré dans de belles campagnes,
Dans des vallons, sur des montagnes,
Quand la terre en amour n'est que sève et que fleurs,
S'enfle et s'ouvre à l'Aurore et boit ses premiers pleurs.
Ah! que j'étais heureux dans ces champs, ma patrie,
Avec tous mes Zéphyrs, mes saules enchanteurs,
Sans affaire, en pleine féerie;
Inquiet sans souci, soupirant sans douleurs,
Promenant mon âme attendrie
Parmi tous ces hymens et des fleurs et des eaux ;
Songeant à la belle Égérie,
Et disant dans ma rêverie :
Non, ce n'est pas pour rien, pour rien que les ruis-
Sont les amants de la prairie! [seaux,
Un jour (il m'en souvient), quand sous d'ardents
Le fer de la faucille abattait les moissons, [rayons,
Avec ses quatorze ans, blonde, élégante et belle,
Je vis la douce Annette, ignorant ses appas,
Annette sur sa tête, avec deux jolis bras,
Portant d'épis dorés une gerbe nouvelle.
Je m'écriai soudain (innocemment, je crois) :
« Quels heureux trésors j'aperçois!
« Viens, ô lis d'innocence! ô fleur naissante et pure!
« Fille et mère d'Amour, sans savoir ce qu'il est ;
« Nymphe aux pieds nus, Grâce en corset,
« Tu tiens, tu tiens le don que l'été nous assure.
« Sois Cérès ou Vénus pour moi.
« Mais n'es-tu pas toi-même? Est-il dans la nature
« Deux biens plus grands, plus chers, Cérès, Vénus ou toi ? »
C'est aux champs que tout naît, se nourrit et s'enflamme;
L'Amour parle au cœur, le Temps y parle à l'âme.
Nous déroulant l'année et ses quatre saisons,
Ses roses, ses épis, ses raisins, ses glaçons ;
Mais si c'est là qu'on sent tout le prix d'une femme,
C'est là que l'Amitié nous donne ses leçons.
Le voyez-vous, ce bon Pyrame,
Ce bon chien, si rempli de ses félicités ?
De ma course un peu las, suis-je assis sous un hêtre,
Le voilà tout joyeux vis-à-vis de son maître,
Plongeant dans mes regards ses regards arrêtés,
Ses yeux vifs, brillant d'allégresse,
Ses yeux humides de tendresse,
Ses yeux fixes, tendus, de candeur effrontés :
Il ne voit dans les miens ni soupçons ni tristesse;
Il s'enivre de mes caresses,
Et nous nous embrassons l'un de l'autre enchantés.
Mais il est des moments d'une tristesse obscure
Qui suspendent la vie. On s'arrête, on est las;
Le cœur souffre, il gémit tout bas
Des maux que nous ont faits et l'homme et la nature.

On y sent se rouvrir telle ou telle blessure.
Dans les bois alors plus d'oiseaux,
Dans les vallons plus de ruisseaux,
Plus de fleurs dans les champs. Hélas! né trop sen-
Soit du charmant, soit du terrible, [sible,
Je jouis à l'excès, je m'enivre aisément.
Le ciel le veut ainsi: comment faire autrement?
C'est mon mal, c'est un sort. Suis-je avec La Fontaine,
Je fais paître avec lui mes moutons dans la plaine,
Je deviens Jean Lapin de mon gîte banni,
Ou l'un des deux pigeons qui causent dans leur nid.
Moi, je suis le mouillé. Ma muse est innocente,
Crédule, voyageuse, et l'hôtesse et l'amante
Tantôt de l'Élysée, et tantôt des enfers.
M'y voilà; frémissez, pervers!
M'y voilà sur les pas du Dante.
Dans cet horrible enclos de l'infernale nuit,
De tourments en tourments quel chemin m'a conduit?
C'est ici que des dieux habite la vengeance.
A la porte, en entrant, j'ai laissé l'espérance.
Ici le ciel s'absout. Quels supplices! Quels cris!
Tout mon cœur est glacé, tous mes sens sont saisis.
Parmi ces habitants des régions maudites,
Mon horreur me le dit: Voilà les hypocrites.
Enchaînés deux à deux, sans masque désormais,
Condamnés au grand jour, et vus dans tous leurs traits,
Sous des manteaux dorés que double un plomb livide,
Ils marchent harassés dans un sol vague, aride,
Un sable d'où sans cesse ils arrachent leurs pas.
Sous ces manteaux brillants qu'ils ne quitteront pas,
D'un plomb qui les écrase ils traînent les tortures,
Et j'entends tous leurs os crier dans leurs jointures...
— Où cours-tu, spectre affreux? — Maudit auteur, tais-toi.
Porte ailleurs tes enfers, ton spectre et ton effroi.
— Hé bien! changeons de ton. Il était une amante,
Belle, jeune, sensible, aux bords d'un fleuve errante,
Lorsqu'un serpent perfide, et caché sous les fleurs...
— Oh, bon! nous y voilà; c'est encor des douleurs.
— Lecteur, attends un peu. Cette histoire a des charmes.
Tu trouveras, je crois, du plaisir dans tes larmes.
— Non, fais-moi rire. — Hélas! si j'en avais le don...
— Allons, va, continue, et baisse encor de ton.
— Bords de l'Hière, aimés de Flore,
Vous m'attirez; je viens vers vous.
Les vents ont quitté leur courroux;
Les bourgeons sont tout près d'éclore;
Le ciel sourit, l'air est plus doux;
Le tendre rossignol, pour nous,
Va doux bientôt chanter encore.
Es-tu content, lecteur! — Assez bien cette fois.
Poursuis. — Je poursuis donc. O Nymphes que j'a-
Nymphes des eaux, des prés, des bois! [dore!
Il est un instinct dans chaque être.
Dans mes premiers chants autrefois,
Touchant le chalumeau champêtre,
J'ai fait résonner sous mes doigts
Des airs qui vous ont plu peut-être?
Entraîné par un autre appas,
Depuis, ne me connaissant pas,
Dans son tragique et sombre empire,
Du géant qu'Albion admire
J'osai de loin suivre les pas.
Ce génie à haute stature
Semble dépasser la nature,
Sans pourtant jamais en sortir.
Sa grandeur sauvage a des charmes,
Sa pitié vous fait fondre en larmes,
Et sa terreur vous fait pâlir.
Il est vrai que contre ses crimes,
Ses échafauds et ses victimes,
Parfois j'ai peine à m'affermir;
Mais je couvre en vain mon visage:
Sa foudre éveille mon courage,
Et je cherche encore à frémir.
Quoi! disais-je, sur notre scène
A nos Français impatients,
Blessés d'un rien, émus sans peine,
Et que surtout la grâce entraîne,
Du beau sans tache amis ardents,
De son étrange Melpomène
Ferais-je entendre les accents?
— Pourquoi non? reprit la déesse.
Français, aimez, goûtez sans cesse
Athalie, et Phèdre, et Cinna,
Le Cid, Rhadamiste et Mérope:
A Paris, à Londre, à l'Europe,
Votre heureux climat les donna.
Mais il est des cieux, des étoiles,
Où mon flambeau perçant leurs voiles
D'un éclat sanglant s'alluma:
Osez, franchissez cet espace;
Mes acteurs serviront l'audace
Dont mon Shakespir les arma.
Hé! faut-il que votre cœur tremble
Quand pour vous j'ai su fondre ensemble
Garrik et Lekain dans Talma?
Le voici, marchant sur leurs traces.
Est-ce un de ces Grecs que les Grâces
Et l'Amour ont voulu former?
Est-ce Manlius? Est-ce Oreste?
D'un éclair tragique et funeste
Son regard vient de s'allumer.
Mères, vous fuyez en alarmes.
Gertrude, montre-lui tes larmes;
Ton Hamlet est prêt à frapper...
Un soin plus doux va l'occuper.
Est-ce lui, tableau plein de charmes!
Qui, de ses prés, dans un enclos

Que ceint l'Hière de ses flots,
Fait voler avec ses faneuses,
Au bruit de leurs chansons joyeuses,
Et la richesse et les couleurs?
Est-ce bien ce Macbeth horrible
Ou cet Othello si terrible,
Qui se perd dans l'herbe et les fleurs?
Heureux qui dans ton art immense,
Comme toi, Talma, des remords,
De l'amour et de ses transports,
Peut passer aux jeux de l'enfance;
Qui, de Paris idolâtré,
Mais de son village adoré,
Y court retrouver sous ses hêtres
L'amitié, les fleurs, les zéphyrs,
Et dans le choix de ses loisirs
La douceur de ses goûts champêtres.
Et moi par les miens retenu,
Mais à n'être rien parvenu,
Mais simple courtisan de Flore,
A ce seul palais propre encore,
J'aime à voir le rire ingénu
De ce berger, de sa bergère,
Que leur cœur unit sans mystère,
Offrant ensemble et d'un front pur,
Quelque fleur nouvelle, un fruit mûr,
Un peu de lait, facile hommage,
Au Dieu qui protége leurs jours,
Et leur veillée, et leurs amours,
Et bientôt la paix du ménage.
Le dieu Pan me protége aussi;
Il m'a fait don de ma musette.
Il prend de moi quelque souci:
Mes moutons, mon chien, mon Annette,
Sont sous sa garde, dieu merci.
Jadis, je crois, je fus poëte,
J'écrivis quelques vers touchants;
Aujourd'hui je vis dans les champs.
Demandez, j'ai nom Timarette,
Le dieu Pan me tient sous sa loi.
Vivent les fleurs et la prairie!
Avant tout il faut être soi.
J'étais né pour la bergerie,
Et je retourne à mon emploi.
Tous les jours avec La Fontaine
(Il est chéri dans nos hameaux),
Dans les bois, au bord des ruisseaux,
En le lisant je me promène,
Enchanté de ses doux agneaux,
De sa bonne mère Alouette,
Qui, voyant le père et ses fils,
Quitte enfin ses blés sans trompette,
Et déloge avec ses petits.
Il est aussi pourtant des méchants dans son livre.
Faut-il, à ses ébats quand Jean Lapin se livre,
Qu'en fraude, en trahison, la Belette un matin,
Lui volant son palais, en chasse Jean Lapin!
C'est une scélérate. — Hé, oui, telle on la nomme;
Mais vois chez les humains, l'homme est un loup pour l'homme.
— Il est vrai, La Fontaine, en son temps qui l'a dit,
Ne calomniait pas: hélas! il a médit;
De notre pauvre espèce il connaissait l'étoffe:
C'était sans y songer qu'il était philosophe.
En revue avec lui j'ai passé l'univers.
Oui, c'est lui le premier qui m'inspira des vers;
De ma rêveuse enfance il a fait les délices.
O poëte enchanteur! en diffamant les vices,
Aux champs, à la candeur, que tu prêtes d'attraits!
Tes animaux parlants ne me quittaient jamais;
Tu couvais ma raison qui croissait sous tes ailes.
Combien tes deux Pigeons, si tendres, si fidèles,
M'ont fait de l'amitié savourer la douceur!
Je ne t'apprenais pas, je te savais par cœur.
Mais si de l'âge d'or, dans des vertus modestes,
Son siècle à son pinceau vint offrir quelques restes,
Combien ce même siècle a-t-il mis sous ses yeux
D'avares, d'imposteurs, d'ingrats, d'ambitieux?
Hé! qu'aurait obtenu sa crédule innocence
D'un monde si cruel, fourbe, lâche, en démence,
Où je vois tant d'Agneaux garnir le croc des Loups,
Tant de Rats dévorés par des Ratons si doux?
O de sire Lion l'équitable partage!
Tant pour ma dent, mon nom, et tant pour mon courage.
Et l'Ours qui, sur le front de son ami dormant,
Voyant la Mouche aussi, la tue en l'assommant.
Mais qui ne rirait pas d'un Lièvre matamore,
Qui rêve sa valeur, et qui s'enfuit encore?
Ceux-là ce sont les sots. Mais faut-il qu'à l'instant
Ce pauvre Ane si vrai, ce naïf pénitent,
Pour vêtir de sa peau sa majesté Lionne,
Ce superbe goutteux, ce tyran qui frissonne,
Par le perfide avis d'un Renard complaisant,
Que la cour applaudit, soit écorché vivant?
Jusqu'où va d'un flatteur la cruauté servile!
Mais, ô charmant tableau de la vertu tranquille!
Les voilà ces deux Rats, ces Rats mes bons amis,
Cachés sous leur montagne, heureux de son silence,
Allant, venant, trottant dans leur petit logis,
Y dormant avec confiance,
Y dînant avec assurance,
Sans soins, sans nappe et sans tapis!
Leur Mézerai, dit-on, les crut natifs de France,
Et moi de la Savoie. Enfin, quoi qu'on en pense,
C'étaient deux cousins très-unis,
Ne faisant qu'un dès leur enfance,
Ne disant jamais d'eux : C'est lui,
Mais : C'est nous (mot du cœur), laissant à la puissance
Les pauvretés de l'opulence

Et les richesses de l'ennui.
C'est en nous les peignant dans sa candeur extrême
Que ce mortel si doux, oublieux de soi-même,
Ennemi mortel du souci,
Tendre ami du sommeil, charmant sans qu'il y pense,
Des humains plaignant l'imprudence,
Se consolait sans doute et me console aussi.
Oh ! comme j'eusse à l'aise établi mon grand homme
Dans mon large fauteuil propre à faire un bon somme!
Dans la douceur d'un songe, il eût causé, je crois,
Avec ce pauvre ermite engagé chez des rois ;
Il l'eût plaint, conseillé. Quel immense assemblage
De leçons, et de grâce, et d'âme, et de courage !
Intrépide bon homme, avec plaisir je sens
Dans ses Loups, ses Renards qu'il poursuit les méchants.
C'est un enfant tout nu, c'est une eau toujours pure.
Où, simple et comme elle est, vient s'offrir la nature.
O mon bon La Fontaine ! auteur partout béni,
Où tout ce qui peut plaire à l'utile est uni,
Mon maître, mon Mentor ! je t'aimai dès l'enfance,
Je t'aime en cheveux blancs ; la mort vers moi s'avance :
C'est par toi que j'aurai fini.

LES MÉCHANTES BETES.

On a dit et redit très-bien
Que les bêtes ne valaient rien :
On les nomme bêtes malignes.
Il en est de bonnes pourtant,
Mais ce n'est pas le plus souvent.
Pour les connaître il est des signes.
Moi j'ai vu les malins de près,
Et j'ai connu sur tous leurs traits
Qu'ils étaient de ce nom fort dignes.
Par la nature faite exprès,
Sur un point leur tête est exquise ;
C'est là que sans cesse elle vise ;
Et ce point est leur intérêt.
Ils cachent bien (c'est leur secret)
Leur finesse sous leur bêtise :
Faire la bête est leur devise.
Dès qu'il faut qu'un sot se déguise,
Dans l'instant le voilà tout prêt,
Et sur le fond la forme est mise.
Ne voyant rien au delà d'eux,
Le peuple sot, présomptueux,
Dans sa sphère très-circonscrite,
De sa misère trop heureux,
Rit, s'enchante et se félicite.
Dieu, de plus, par nécessité,
Veut qu'un sot soit un entêté ;
Et nous voyons sa volonté
Sur leur front largement écrite.
Leur travail le plus sérieux,
Leur désir le plus furieux
Est de se venger du mérite :
Tout bas se mettre à sa poursuite,
Accuser dans tout sa conduite,
En juger mal, et croire ensuite
Le mettre à leur petit niveau,
C'est leur étude favorite :
Voilà l'esprit de leur cerveau.
On voit à leur première phrase,
A leur œil faux, leur ris sournois,
Qu'ils voudraient noyer mille fois
L'esprit vaste qui les écrase.
Tous ces sots bas et glorieux,
Risiblement ambitieux,
Voudraient bien sortir de leur case,
Et font pour cela de leur mieux.
Tout sot (lisez bien dans ses yeux)
Se cache et cherche à vous connaître ;
De lui-même il est toujours maître,
Avec simplesse insidieux,
Insolent sitôt qu'il peut l'être,
Et tyran fort impérieux.
Toute l'engeance est fausse et triste,
Soupçonneuse, avare, égoïste :
Ils sont tous ingrats par surcroît.
Leur cœur glacé, leur crâne étroit,
De pauvre et petite mesure,
C'est dans le même cul-de-sac
Que les a logés la nature,
Qui leur fit un bon estomac
Pour bien digérer une injure.
La bague est de riche monture :
Bêtise est le gros diamant ;
Mais, ma foi, l'accompagnement
Est cent fois plus gros, je vous jure.

LA SOLITUDE ET L'AMOUR.

Il est deux biens charmants aussi purs que le jour,
Qui se prêtent tous deux une douceur secrète,
Qu'on goûte avec transport, que sans cesse on regrette,
C'est la solitude et l'amour.
Que je suppose un sage au fond de sa retraite,
Jeune et libre, aux neuf Sœurs consacrant ses travaux,
Idolâtrant les bois, les prés et les ruisseaux,
Le voilà bien heureux : cependant il soupire.
Que lui manque-t-il donc en un si beau séjour ?
J'ai cru ses vœux remplis. Hélas ! faut-il le dire?
Il lui manque un tourment ; ce tourment, c'est l'amour.
Mais pourra-t-il quitter ce solitaire ombrage,
Ce cristal pur, ces fleurs ?... Qui sait si la beauté
Dont en secret déjà son cœur est enchanté,

N'aime pas à son tour l'ermite et l'ermitage?
Comme ils vont le peupler par les plus tendres soins!
Si le désert convient au sage,
Des déserts aux amants ne conviennent pas moins.
Angélique à l'amour osait être rebelle;
Elle avait renversé la tête de Roland;
Vingt rois briguaient sa main. Qui leur préféra-t-elle?
Des hameaux un simple habitant.
Ce n'était qu'un berger; mais il était charmant,
Jeune, tendre, ingénu, beau comme elle était belle.
Un désert et Médor, ce fut assez pour elle.
L'amour dans l'univers est tout pour les amants.
Pour goûter ces enchantements
Les Arabes sont faits. Des plaines embrasées,
Des chameaux, des pasteurs, des tribus dispersées,
Des caravanes harassées,
Traversant le désert sous l'œil brûlant du jour,
Un océan de sable où parfois la nature
Sema de loin à loin des îles de verdure:
Tout promet, dans ce vaste et magique séjour,
Un long recueillement, une retraite sûre
Aux solitaires de l'amour.
Voici sur ce sujet (oh! vous pouvez m'en croire)
Un fait qui n'est pas inventé:
Depuis longtemps j'en sais l'histoire;
Abufar, sous sa tente, un soir me l'a conté:

Une jeune Persane, au cœur plein de franchise,
Aux yeux bleus, au front pur, par malheur fut éprise
D'un jeune et beau Persan peu fait pour s'enflammer.
Qui l'eût dit? Tant d'amour ne la fit point aimer.
Son ingrat, né pour plaire, ignorait la tendresse.
Aux beautés d'Ispahan, dans sa frivole ivresse,
Il portait par orgueil ses inconstants désirs.
Hélas! il n'aimait point; il volait aux plaisirs.
Un jour sa belle amante à la douleur livrée,
Sombre, pâle, désespérée,
Enfin ne pleura plus. Dans ses muets tourments,
Elle vend ses bijoux, ses plus beaux diamants,
Les convertit en or. Sans dessein, sans compagne,
Là voilà courant la campagne;
Vers l'aride Arabie elle tourne ses pas.
Dans cette solitude immense
Son désespoir s'aigrit, sa douleur recommence.
En accusant tous les ingrats:
« Usbeck, mon cher Usbeck, tu me fuis! disait-elle;
« Tu me fuis! j'en mourrai... Tu me regretteras,
« Usbeck!... » Rien ne répond. Pas une grotte, hélas!
Qui lui redise au moins le nom de l'infidèle.
Tout se tait, tout est mort, tout. Les tombeaux n'ont [pas
Ce silence effrayant. Une affreuse étendue;
Point de sol et point d'air, un soleil qui vous tue;
Pas une feuille qui remue,
Pas un seul oiseau dans les airs:
Du sable, encor du sable, et toujours des déserts.
Déjà l'ardente soif consumait Almazelle,
Quand, suivant une douce et légère gazelle,
Elle arrive à la source où s'allait à l'instant
Abreuver du désert ce paisible habitant.
L'herbe y croissait, dit-on, fine, épaisse, odorante;
Un vent léger soufflait, l'onde était transparente;
Des fleurs l'environnaient. Plus loin venait s'offrir
Le doux fruit du palmier, son ombre bienfaisante,
La tranquille brebis, l'abeille voltigeante.
On eût dit que le ciel s'était fait un plaisir,
Pour les amants lassés, errants, près de périr,
De rassembler exprès, dans cette île charmante,
Entre la faim, la soif, la chaleur dévorante,
Flore, Pomone et le Zéphyr.
Mais sa douleur l'égare; elle était expirante;
Elle veut sur ses bords achever de mourir.

Le caprice du sort qui des états dispose,
Je n'en sais pas trop bien la cause,
Avait rempli la Perse et de trouble et de sang.
Le sophi tout à coup avait perdu son rang,
Usbeck (il était brave), ayant servi sans doute
Le parti du vaincu, proscrit par le tyran,
Avait fui le palais et la cour d'Ispahan.
De la même Arabie il avait pris la route.
Dans les mêmes déserts, sous un ciel dévorant,
Il s'entend appeler; il s'étonne, il écoute:
Usbeck!... Oui, c'est sa voix. Almazelle, est-ce vous?
Est-ce toi, cher Usbeck?.. Dans des moments si doux
Je vous laisse à juger des larmes,
Du remords, du pardon, des discours pleins de char- [mes,
Des regards, des soupirs, des longs ravissements
Et des transports de nos amants.
Je bénis ton malheur, lui disait Almazelle:
Il t'a rendu sensible, il t'a rendu fidèle.
Ah! vivons dans ces lieux, époux, amants, amis,
Nous serons pasteurs de brebis.
Ispahan t'égara, le désert nous rassemble.
Oui, nous vivrons ici, pur et charmant séjour,
Pour goûter le bonheur, pour le puiser ensemble
Dans cette source de l'amour!
Ainsi, loin des grandeurs, sans ennui, sans alarme,
Nos pasteurs du désert s'enivraient de ce charme
Dont le cœur se remplit, et n'est jamais lassé,
Qui seul remplace tout, et n'est point remplacé.
C'est lui qui fait errer la chèvre voyageuse;
De ses feux, dans les airs, l'hirondelle est joyeuse;
Par lui je vois voguer le nid de l'alcyon;
Par lui rugit d'amour le terrible lion;
La colombe en gémit, le rossignol le chante;
L'air en est enflammé, la terre en est vivante.
Hélas! hélas! il fut un temps,
Quand la nuit lente et sombre était loin de l'aurore,

Où pour moi des frimas les fleurs semblaient éclore
Où, sous un ciel d'azur, peuplé d'enchantements,
De sylphes, de beautés aux bouches demi-closes,
Je croyais voir neiger tous les lis du printemps
Sur mon lit parfumé de roses.
Le jour, de mille appas à la fois enchanté,
J'y cherchais ma Vénus, j'en formais ma beauté.
Mon âme errait contente au gré de son prestige.
Ils ne reviendront plus ces moments trop heureux :
Les ennuis vont pleuvoir sur mes jours ténébreux.
Le matin nous ravit, le crépuscule afflige.
Amour, qu'ils m'étaient chers tes prestiges charmants!
Hélas! nous regrettons jusques à tes tourments;
Nous briguons tes faveurs, nous cherchons tes orages;
Tu nous plais sur tous les rivages;
Tu nous défais du temps, de nous, de notre ennui;
Ton charme est tout-puissant, tout est heureux par lui;
Les rois et les bergers, les fous comme les sages.
Tu couvres le présent de tes plus tendres gages;
Tu fais par ta magie avancer l'avenir.
Ah! si vers le passé nous pouvions revenir.
Et du moins par le souvenir
Glaner dans ce pays plein de douces images!
Ah! que n'est-tu de tous les âges!
Songe trop enchanteur, devrais-tu donc finir?

LE VIEILLARD HEUREUX.

Dans un clos peuplé d'arbres verts,
Libre et caché sous des couverts,
Je goûte, dans un calme extrême,
Et la nature, et les beaux vers,
Et l'amitié, ce bien suprême.
Loin de moi portant ses transports,
Il a volé sur d'autres bords,
Le dieu charmant par qui l'on aime;
Il ne m'a pas quitté de même,
Le dieu charmant qui nous endort.
La fleur soporative et chère
A secoué sur ma paupière
Un sommeil plus doux et plus fort.
En voyant venir la vieillesse,
J'ai pris pour mon maître en sagesse
De Minerve le grave oiseau,
Vivant en paix sur son rameau.
Sans bruit, à l'écart, et dans l'ombre,
Ermite aussi, pas aussi sombre,
Je vis en paix sous mon berceau,
Des humains fuyant le grand nombre,
Tout soin, tout honneur, tout fardeau,
Sans bâtir projet ni château,
Sans jamais rêver la vengeance.
De l'injustice et de l'offense
L'oubli coule avec mon ruisseau.
Peu de besoins fait mon aisance;
Je suis sans peine à leur niveau.
Presque assez, c'est mon opulence.
J'ai du vin vieux dans mon caveau,
Dans mon bosquet j'ai du silence.
La Parque m'offre ses ciseaux,
Et moi je laisse à ses fuseaux
Dévider ma seconde enfance;
Et ces vers, venus dans mon clos,
Je vais les dire, à peine éclos,
A mon vieil ami qui s'avance.

A MON PETIT LOGIS.

Petit séjour, commode et sain,
Où des arts et du luxe en vain
On chercherait quelque merveille;
Humble asile où j'ai sous la main
Mon La Fontaine et mon Corneille,
Où je vis, m'endors et m'éveille,
Sans aucun soin du lendemain,
Sans aucun remords de la veille;
Retraite où j'habite avec moi,
Seul, sans désirs et sans emploi,
Libre de crainte et d'espérance;
Enfin, après trois jours d'absence,
Je viens, j'accours, je t'aperçoi.
O mon lit, ô ma maisonnette!
Chers témoins de ma paix secrète,
C'est vous, vous voilà, je vous voi!
Qu'avec plaisir je vous répète :
Il n'est point de petit chez soi!

A MON PETIT PARTERRE.

Petit clos, où parmi mes fleurs
Je vois un bouquet pour Lisette,
Dont je sens les douces odeurs,
D'où j'entends chanter la fauvette,
Charme mes yeux par tes couleurs!
Déjà me rit la violette.
Beauté simple, et vive, et discrète,
La Vallière lui ressemblait;
Comme elle, humble et douce elle était;
Point fière, point ambitieuse,
Sans art, sans bruit, sans faste heureuse,
C'était pour aimer qu'elle aimait.
Avec ta houpe fastueuse,
Toi, pavot dangereux, va-t'en;
Porte ailleurs ta tête orgueilleuse,
Tu me rappelles Montespan.

Et toi, gentille marguerite,
Te voilà! montre-moi, petite,
Tes points d'or, tes lames d'argent.
O vous que mon œil diligent
Dès le matin vient voir éclore,
Lis si pur, si frais, si brillant
Des feux et des pleurs de l'Aurore;
Et toi, rose, ou fleur de l'amant,
Que Vénus de son teint charmant,
De son souffle embaume et colore,
Pour moi, croissez, vivez encore;
Nous n'avons tous deux qu'un moment.

A MON PETIT POTAGER.

Petit terrain, qui sais fournir
De doux fruits mon petit ménage;
Où ma laitue aime à venir,
Où ton chou croît pour mon potage,
Je veux tout bas t'entretenir :
Réponds-moi, j'entends ton langage.
Si je voyageais? — Et pourquoi?
Es-tu las d'être bien chez toi?
— Je voudrais vivre avec les hommes.
— Avec eux? Ce sont presque tous
Des méchants, des sots et des fous,
Surtout dans le siècle où nous sommes.
— De leur plaire je prendrai soin;
J'en aimerai quelqu'un peut-être.
Notre esprit se plaît à connaître;
Plus instruit je verrai plus loin.
— Que dis-tu là, mon pauvre maître?
Crois-moi, trop penser ne vaut rien;
Trop sentir est bien pire encore!
Déjà ma pêche se colore,
Mes melons te feront du bien.
— Il me faudra donc au village
Vieillir sans nom sous mon treillage?
Je pourrai voir tout à loisir
Mes lézards aller et venir
Sous les murs de mon ermitage.
— Est-ce un malheur? Va, plus d'un sage,
Dans les soupirs, dans les dégoûts,
Du bonheur, sur des flots jaloux,
Poursuivant la trompeuse image,
S'est écrié dans son naufrage :
« Ah! si j'avais planté mes choux! »

A MON CAVEAU.

Dans ce caveau frais et joli,
Oui, sans me vanter, je vous range,
Tous les ans, après la vendange,
Mes vingt feuillettes d'un Marli
Que je bois toujours sans mélange.
O mon vin, prête-moi tes feux!
Je vais entonner ta louange.
Il nous faut un prodige étrange :
Enivre-moi si tu le peux.
Parfois plus d'un auteur fameux
Vit blanchir et fumer son verre
Des flots d'un Champagne écumeux
Qui s'irritait dans la fougère;
Et soudain buvant sa colère,
Lui dut les traits les plus heureux.
Que de fois ta verve légère,
Aï, dans des soupers brillants,
En mille éclairs étincelants
Fit jaillir l'esprit de Voltaire!
Ta sève agitant les cerveaux,
Rompant ses fers, Bacchante aimable,
Autour de lui tombait à table,
En torrents de mousse adorable,
De ris, de verve et de bons mots.
Corneille, au front mâle et sévère,
Français avec un cœur romain,
Grâce au Beaune, grâce au Madère,
Se mettait quelquefois en train.
Ce bonhomme, sa coupe en main,
Creusait plus d'un grand caractère,
Et terrible, au fond de son sein,
Comme en un volcan toujours plein,
Entendait gronder son tonnerre.
Je crois que nos vins de Marli
Ne l'auraient pas si bien servi.
Sur ce point-là je me résigne.
Ah! le Parnasse a des coteaux,
Des bosquets, des fleurs, des ruisseaux,
Et pas un seul arpent de vigne.
Quel oubli! le Bacchus gaulois
Versa tous ses dons à la fois
Sur la Champagne et la Bourgogne.
Mais je bois sans être jaloux,
Je bois rondement, sans courroux,
Et sans que mon front se renfrogne,
Nos vins d'Auteuil et de Saint-Clou,
Et de Nanterre et de Chatou,
Et le Surêne et le Boulogne,
Que Dieu fait croître auprès de nous :
Le même bois les produit tous.
L'important, disait feu Grégoire,
En parlant du vin, c'est de boire.
Qu'il soit veillé, fait au logis,
Bien cuvé, clair comme un rubis,
Que grain à grain on vous l'égrappe;
Bu sans eau, notez bien ceci,

Je vous réponds d'un vin qui tape
Autant au moins que vin du Pape,
Fût-il ou de Garche ou d'Issi.
Maître Adam pensait bien ainsi
Lorsqu'à Nevers, dans son délire,
Il célébrait, sous son caveau,
Son vin d'Arbois, vieux ou nouveau,
En vers qu'il dédaignait d'écrire,
Mais qui, sortis de son tonneau,
Sans rabot, sans maillet, sans lime,
Opulents de verve et de rime,
Montaient fumants à son cerveau.
Vin fécond, quel est ton empire!
Vin charmant, tu n'as qu'à sourire,
Le triste amant est consolé.
Sur les maux que me fit Ismène,
Ton nectar à peine eut coulé,
Que je voyais, moins désolé,
Se perdre dans ton jus perlé
Les rigueurs de mon inhumaine.
Que le Falerne chez Mécène
D'Horace égayait les festins!
C'est là, content de ses destins,
Qu'il oubliait, dans son ivresse,
Et tous les torts de sa maîtresse,
Et les vers de tous les Cotins.
Des Grâces le poëte antique,
Sur sa lyre anacréontique,
Chantait, au déclin de ses jours :
« O vins enchanteurs de la Grèce,
« Soyez pour moi, pour ma vieillesse,
« Encor plus chers que mes amours! »
Lorsque Rabelais en folie,
La joie et le ris dans les yeux,
D'esprit, d'ivresse radieux,
Plongeait sa raison dans l'orgie,
Ce n'était point, je le parie,
En lui versant du vin de Brie :
C'était à coups de Condrieux ;
Et quand notre bon La Fontaine,
Sans bruit, dans un vin fortuné,
Vous avait pris son Hippocrène,
Vieil enfant, sans soins et sans peine,
Comme il dormait après dîné!
Mais quel est, tenant une lyre,
Ce mortel que Saint-Maur admire,
Dont mon œil d'abord est charmé?
C'est Chaulieu, ce convive aimable,
Pour les fleurs, le sommeil, la table,
Les beaux vers, les belles formé;
Chaulieu des Grâces tant aimé;
Prônant le plaisir par l'exemple,
S'enivrant, aux banquets du Temple,
D'un vin par le temps parfumé.
Amant léger, mais ami rare ;
Du tendre et délicat La Fare,
S'il apprit à sentir l'amour,
A La Fare il apprend à boire
Entre les muses et la gloire,
Entre les ris et la victoire,
Vénus, Vendôme et Luxembourg.
Le dur Caton buvait dans Rome ;
Chapelle au vin donnait la pomme ;
Piron buvait : et l'on sait comme ;
Boileau buvait ; je bois aussi,
Car j'ai toujours, en honnête homme,
Honoré le vin, Dieu merci.

A MON CAFÉ.

Mon cher café, viens dans ma solitude
Tous les matins m'apporter le bonheur ;
Viens m'enivrer des charmes de l'étude ;
Viens enflammer mon esprit et mon cœur.

Que ta vapeur pour mon Homère antique
Soit un encens qui lui porte mes vœux.
Parfume bien sa barbe poétique,
Et ce laurier qui croît sur ses cheveux.

Mon cher café, dans mon humble ermitage,
Que les beaux-arts, les innocents loisirs,
La liberté, ce seul besoin du sage,
Que tes faveurs soient toujours mes plaisirs.

Mais je soupire, ô nectar redoutable!
De ton pouvoir est-ce un effet nouveau ?
Ah! ce matin, un enfant secourable
Pour te chauffer me prêta son flambeau.

Je m'en souviens : il avait l'air timide ;
Je l'observais ; il voulut m'éviter.
Dans la liqueur il mit un doigt perfide.
Oui, c'est l'Amour ; je n'en saurais douter.

Il y mêla les langueurs, la constance,
Les longs désirs, tout ce qui peut charmer ;
Il oublia d'y laisser l'espérance :
J'aimerais seul ; je n'ose point aimer.

A MES PÉNATES.

Petits dieux avec qui j'habite,
Compagnons de ma pauvreté,
Vous dont l'œil voit avec bonté
Mon fauteuil, mes chenets d'ermite
Mon lit couleur de carmélite,

Et mon armoire de noyer,
O mes Pénates! mes dieux Lares,
Chers protecteurs de mon foyer!
Si mes mains pour vous fêtoyer
De gâteaux ne sont point avares;
Si j'ai souvent versé pour vous
Le vin, le miel, un lait si doux,
Oh! veillez bien sur notre porte,
Sur nos gonds et sur nos verrous,
Non point par la peur des filous;
Car que voulez-vous qu'on m'emporte?
Je n'ai ni trésors, ni bijoux;
Je peux voyager sans escorte.
Mes vœux sont courts; les voici tous:
Qu'un peu d'aisance entre chez nous;
Que jamais la vertu n'en sorte.
Mais n'en laissez point approcher
Tout front qui devrait se cacher,
Ces échappés de l'indigence,
Que Plutus couvrit de ses dons,
Si surpris de leur opulence,
Si bas avec tant d'arrogance,
Si petits dans leurs grands salons.
Oh! que j'honore en sa misère
Cet aveugle errant sur la terre,
Sous le fardeau des ans pressé,
Jadis si grand par la victoire,
Maintenant puni de sa gloire,
Qu'un pauvre enfant déjà lassé,
Quand le jour est presque effacé,
Conduit pieds nus, pendant l'orage,
Quêtant pour lui sur son passage,
Dans son casque ou sa faible main,
Avec les grâces de son âge,
De quoi ne pas mourir de faim!
O mes doux Pénates d'argile,
Attirez-les sous mon asile!
S'il est des cœurs faux, dangereux,
Soyez de fer, d'acier pour eux.
Mais qu'un sot vienne à m'apparaître,
Exaucez ma prière, ô dieux!
Fermez vite et porte et fenêtre;
Après m'avoir sauvé du traître,
Défendez-moi de l'ennuyeux.

A MON PETIT BOIS.

Salut, petit bois plein de charmes,
Cher aux amis, cher aux neuf Sœurs,
Où la nuit les loups, les chasseurs
N'ont jamais porté les alarmes!
Salut, petit bois où j'entends,
Parmi tant d'oiseaux si contents,
Des voix sans malheur douloureuses,
Sans bravo des roucoulements,
Sans paroles des airs charmants,
Des Saphos par l'amour heureuses!
Voix tendres, voix mélodieuses,
A vous, dans ce bois, je m'unis;
C'est le pays des bons ménages:
Le plaisir est sous les feuillages,
Le bonheur est dans tous les nids.
Dis-moi, timide tourterelle,
Dis-moi, touchante Philomèle,
Si jamais, la nuit ou le jour,
J'ai troublé ta plainte innocente,
Tes feux, ta famille naissante,
Et les échos de ton séjour.
Soit en hymen, soit en veuvage,
Toujours en paix sous cet ombrage,
Tu vécus ou mourus d'amour.
Heureux qui possède en ce monde
Un joli bois dans un vallon,
Tout auprès petit pavillon,
Petite source assez féconde!
De ce bois le ciel m'a fait don.
Quand sa feuille s'enfle et veut naître,
J'assiste à ses progrès nouveaux;
Mon œil est là sous ses rameaux,
Qui l'attend et la voit paraître;
L'été, je lui dois mes berceaux,
La plus douce odeur en automne,
Un abri contre l'aquilon
Quand je vais lisant Fénelon;
Et l'hiver, chaque arbre me donne,
Utile en toutes les saisons,
Lorsque sous le toit des maisons
Un réseau d'argent partout brille,
Et l'éclat dont mon feu pétille,
Et la chaleur de mes tisons.
C'est là, c'est dans cet Élysée,
Frais à l'œil, doux à la pensée,
Cher au cœur, que j'aime à venir,
Auprès d'un asile modeste,
Avec un ami qui me reste,
Ou rêver ou m'entretenir,
En admirant un site agreste,
Ou ce beau dôme bleu céleste,
Palais d'un heureux avenir.

Bois pur, où rien ne m'importune,
Où des cours et de la fortune
J'ignore et la pompe et les fers,
Où je me plais, où je m'égare,
Où d'abord ma muse s'empare
De la liberté des déserts;
Où je vis avec l'innocence,

Le sommeil et la douce aisance,
Et l'oubli de cet univers,
Loin de moi jetant dans les airs
Tous les orgueils de l'importance,
Tous les songes de l'espérance
Et l'ennui de tous les travers;
Où pour moi, ma seule opulence,
Ce que je sens, ce que je pense,
Devient du plaisir et des vers.
O le plus charmant bois de France!
Que de douceur dans tes concerts!
Quel entretien dans ton silence!
Quel secret dans ta confidence!
Que de fraîcheur sous tes couverts!

A MON RUISSEAU.

Ruisseau peu connu, dont l'eau coule
Dans un lieu sauvage et couvert,
Oui, comme toi, je crains la foule;
Comme toi, j'aime le désert.

Ruisseau, sur ma peine passée
Fais rouler l'oubli des douleurs,
Et ne laisse dans ma pensée
Que ta paix, tes flots et tes fleurs.

Les lis frais, l'humble marguerite,
Le rossignol chérit tes bords;
Déjà sous l'ombrage il médite
Son nid, sa flamme et ses accords.

Près de toi, l'âme recueillie
Ne sait plus s'il est des pervers:
Ton flot pour la mélancolie
Se plaît à murmurer des vers.

Quand pourrai-je aux jours de l'automne,
En suivant le cours de ton eau,
Entendre et le bois qui frissonne,
Et le cri plaintif du vanneau?

Que j'aime cette église antique,
Ses murs que la flamme a couverts,
Et l'oraison mélancolique
Dont la cloche attendrit les airs!

Par une mère qui chemine,
Ses sons lointains sont écoutés;
Sa petite Annette s'incline,
Et dit: *Amen!* à ses côtés.

Jadis, chez des vierges austères,
J'ai vu quelques ruisseaux cloîtrés
Rouler leurs ondes solitaires
Dans des clos à Dieu consacrés.

Leurs flots si purs, avec mystère,
Serpentaient dans ces chastes lieux,
Où ces beaux anges de la terre
Foulaient des prés bénis des cieux.

Mon humble ruisseau, par ta fuite,
(Nous vivons, hélas! peu d'instants)
Fais souvent penser ton ermite,
Avec fruit, au fleuve du temps.

MON CABARET.

Dans Orléans on m'a conté
(Dieu merci, c'est la vérité)
Qu'au fond de sa forêt antique,
Fond ténébreux, sourd, aquatique,
En troupe, vers la fin du jour,
Les sangliers de ces montagnes
Descendaient avec leurs compagnes
Et les chers fruits de leur amour.
C'est là, parmi des roches creuses,
De vieux troncs, des mares nombreuses,
Que nos amis avec gaîté,
Au rendez-vous toujours fidèles,
Vont dans ces coupes naturelles
Boire ensemble à la liberté.
Entre ces confrères paisibles
Il n'est pas de tien ni de mien:
Aussi sont-ils incorruptibles.
Si leurs défenses sont terribles,
C'est pour le chasseur et le chien.
Leur port, leur mine est un peu dure;
Mais passez sans leur faire injure,
Ils ne vous diront jamais rien.
Robustes et francs par nature,
Leur brusque humeur, leur fier maintien,
Leur coup de boutoir, je vous jure,
Convient assez aux gens de bien.
Et moi qui, d'une ardeur extrême,
Sans projet, sans déguisement,
Dans l'amitié tout bonnement
N'ai cherché que l'amitié même;
Et moi qui, dès l'enfance épris
De Jean La Fontaine et d'Horace,
Des bons cœurs et des bons esprits,
Ai quelquefois trouvé ma place
A ces soupers où des amis,
Leurs coudes sur la table mis,
Entre le rocfort et la poire,
Sans avoir un air trop jaloux,

Semblaient goûter ce bien si doux
De s'aimer, s'entendre, et se croire;
A ces soupers, où tout vous rit,
La beauté, la grâce et l'esprit,
Et dont le bon goût se fait gloire,
Où tout plaît et vient vous charmer,
Et cet œil bleu qu'il faut aimer,
Et ce vin d'Aï qu'il faut boire;
Amis, quand vous me ravissez,
Quand mon cœur de bonheur s'enivre,
Quand il s'ouvre, et parle, et se livre,
Quoi! c'est vous qui me trahissez!
Allons, fuyons, c'en est assez.
Que l'or et le plaisir vous dure:
J'emporte avec moi ma blessure
Et le trait dont vous me percez:
Mes songes heureux sont passés,
J'ai vu trop clair dans la nature.
Adieu donc, ô jeunes attraits!
Vieillesse d'un vin toujours frais,
Bal masqué, brillante imposture,
Cœurs si faux que j'ai crus si vrais,
Des braves gens de nos forêts
Je vais voir la marche et la hure!
Oh! que j'aime tous ces halliers,
Tous ces épais genevriers,
Et ces rocs, et cette ombre noire!
Adieu, mes amis, je vais boire
Au cabaret des sangliers.

A MA MUSETTE.

Confidente sensible, et rarement muette,
Compagne du pasteur, fardeau cher et léger,
Pour la première fois dont je vais me charger
Quand mes moutons sont prêts à suivre ma houlette,
O ma chère et tendre musette!
Allons, viens avec moi, je me suis fait berger.
De mon utile état je prends la douce marque,
Sans qu'on s'en aperçoive, et sans qu'on le remarque.
Le village l'ignore, on n'en dit pas un mot. [fêtes.
Pour nous, mes chers moutons, on ne fait point de
Aux yeux de l'homme ingrat vous n'êtes que des
Et moi, je ne suis que Pierrot. [bêtes,
Pour servir un monarque en ses vastes conquêtes
Qu'on reçoive un guerrier, pour lui le tambour bat:
Son grade est proclamé dans le plus grand éclat.
Environné de baïonnettes,
L'autel d'un Dieu de paix voit bénir des trompettes,
Des piques, des drapeaux, instruments des combats.
Eh! pourquoi ne bénit-on pas
Les chalumeaux et les musettes;
De même qu'on bénit les outils du trépas?
Mais puisque tout pasteur prend un pouvoir suprême
Sur le peuple bêlant (car c'est un peuple enfin),
Quoi! ne pourrait-on pas, comme on dit Charles-
Dire aussi Pierrot-Quatrième? [Quint
Pourtant, houlette en main, quand un pasteur nou-
Marche en tête de son troupeau, [veau
N'est-ce donc pas pour eux une pompe assez belle
Que la voûte des cieux, l'encens de mille fleurs,
Le chant de mille oiseaux, et cette aurore en pleurs,
Où, dans un point brillant, l'œil du monde étincelle?
Moutons, mes chers moutons, vous voilà dans des prés;
Gras, l'honneur du printemps, de ruisseaux entourés:
Ces ruisseaux sont couverts de saules dans leur fuite:
C'est pour vous, en jouant, que Zéphyr les agite.
Là-bas, vienne l'été, quand l'herbe brûlera,
Quand le midi s'embrasera,
Sur vous, couchés en rond, délicieux asile,
Arbre cher aux troupeaux, ce grand chêne étendra,
Large et riche en fraicheur, sa forêt immobile.
De nos chiens haletants l'œil lui seul veillera;
Mais quand nous parquerons dans les nuits de l'automne,
C'est alors que surtout leur garde sera bonne:
Car il est des méchants conjurés contre vous.
Il en existe, hélas! pour tous tant que nous sommes;
Dans les bois, dans les eaux, dans les airs, chez les hommes;
Comme ils ont des moutons, ils ont aussi des loups.
Mais j'ai de braves chiens, peuple innocent et doux:
De cette vieille guerre ils ont déjà l'usage;
Avec eux de berger j'ai fait l'apprentissage.
Mon doigt, dès qu'il leur parle, est obéi soudain.
Ils ont des yeux d'Argus, aux pieds ils ont des ailes,
Dans le combat des dents cruelles;
Par eux le loup vous guette et vous attaque en vain.
Qu'ont-ils reçu de moi pour prix de tant de zèle,
Ces bons chiens, mes amis, votre garde fidèle?
Un mot, une caresse, avec un peu de pain.
O que je hais les loups, ces ardents meurt-de-faim,
Trop doués de vigueur, d'esprit, de patience,
Tous ligués pour la proie, et se mangeant entre eux;
Si bas quand ils sont pris, féroces sans vaillance,
Égorgeant avec joie, hardis s'ils sont nombreux.
Ils attendent le soir, scélérats ténébreux:
C'est l'heure où le meurtre commence.
Leur gueule est infernale, et leur œil est affreux.
Le ciel, pour nous punir, en a permis l'engeance.
Mais j'entrevois l'hiver, le bon temps des hameaux.
La pesante charrue est enfin dételée.
L'herbe est dans les bercails partout amoncelée.
Les enfants bien couverts dorment dans leurs ber-
C'est le moment de la veillée, [ceaux:
Avec ses jeux, ses tours, ses contes, ses fuseaux.
J'entends jusqu'aux éclats rire Chloé, Lisette.
Messieurs les pasteurs de troupeaux,
Ouvrez-moi, s'il vous plaît, je suis pasteur d'agneaux.

Regardez plutôt ma musette ;
J'en sais jouer sur tous les tons.
C'en est fait, ma fortune est faite.
Que le ciel me donne une Annette,
Et je me borne à mes moutons.

MA PROMENADE

AU BOIS DE SATORI, PRÈS DE VERSAILLES.

Un jour au bois de Satori,
Bois des amants et des poëtes,
Bois charmant que j'ai tant chéri,
Dont j'ai su les routes secrètes,
Je descendais seul, m'en allant
Le soir, ma promenade faite,
Le front paisible, et d'un pas lent,
Regagner mon humble retraite.
C'était le temps où les coteaux,
Les forêts, les airs et les eaux,
Les champs, les vergers de Pomone,
Jaunissant leurs vastes tableaux,
Se teignent des mâles pinceaux
De la grave et touchante automne :
Temps où le cœur plus recueilli,
Dans sa pensée enseveli,
Aux plus doux songes s'abandonne.
Grâce à l'enchantement fécond
De mes heureuses rêveries,
Je me croyais, par leurs féeries,
Dans les états de Céladon,
Au sein des fleurs et des prairies,
Y portant gentil chapeau rond,
Panetière et petit jupon,
Musette aussi. Dans le canton
On m'appelait, c'était mon nom,
Pasteur de la belle Égérie.
Je tenais mon Tibulle en main.
Tout près de moi, dans mon chemin,
Sur le penchant de la montagne,
S'offre un troupeau que j'accompagne.
Les moutons viennent me chercher :
Un pauvre agneau vient me lécher.
Oh ! dis-je, famille innocente,
Sans nul fiel, timide, impuissante ;
Et toi qui les défends des loups,
Chien vigilant, brave et docile ;
Et toi, pasteur sensible et doux,
Dont l'œil les suit, les compte tous,
Et leur cherche un vallon fertile,
De vous que j'aime à m'approcher !
Bientôt, en vers faits pour toucher,
De moi vous aurez une idylle.
Avec eux je rentre à la ville :
Ce pasteur, c'était un boucher

MES TROIS THÉRÈSE.

De Thérèse, dans le silence,
Oui le nom me revient toujours.
Ce nom fut fait pour les amours,
Pour l'amitié, pour la constance ;
Il m'était cher dans mon enfance,
Il m'est cher dans mes derniers jours.
J'aimai trois Thérèses au monde.
De ces trois il m'en reste deux ;
L'une est ma sœur. Ces chastes nœuds,
Par une affection profonde,
De tendres vœux, de soins charmants,
De mille doux épanchements
Sont pour nous la source féconde.
Thérèse est un nom de candeur,
De paix, d'union, de bonheur :
On le prononce avec douceur.
Mais s'il est vrai qu'une cousine
Soit pour nous presque une autre sœur,
Cette autre Thérèse divine,
Comment l'effacer de mon cœur ?
Des deux sœurs le ciel nous fit naître.
Jamais, dans l'empire amoureux,
Brune plus piquante peut-être,
Sans le savoir, sans se connaître,
N'eut droit d'allumer tant de feux.
Je remarquai ses premiers jeux,
De sa voix les accents heureux ;
Son front pur, fait pour toujours l'être ;
Ses cheveux noirs, fins et bouclés,
Par leurs nœuds, leur richesse enflés ;
Sa blancheur, ce souris qui flatte ;
Une bouche où l'émail éclate ;
Son corps souple, aisé, fait au tour ;
Ses beaux yeux, leur vive étincelle ;
Le ris naïf de leur prunelle ;
Son cœur nu, s'offrant sans détour ;
Son goût, sa grâce naturelle
D'une fleur faisant un atour ;
Sa raison folâtre et nouvelle.
Puis je la vis, comme un beau jour,
Croître et briller, tout à fait belle.
C'était des Grâces le modèle,
Des bois la chaste tourterelle,
Et la Thérèse de l'Amour.
Une autre Thérèse, bien chère,
Posséda mon cœur sur la terre.
Qu'elle m'aima ! Tristes adieux !
Mes mains ont fermé sa paupière.

Mes soupirs, sortez pour ma mère !
Et vous, pleurs, coulez de mes yeux !

MA SAINT-MARTIN.

Mes amis, c'est la Saint-Martin,
Le plus grand saint que Dieu fit naître,
Tant fêté, si digne de l'être,
Tant sonné depuis le matin.
La joie et l'honneur du festin,
Son dindon bientôt va paraître.
Le voilà ! l'air est parfumé.
Périgord ! il faut que je chante
Le sol heureux, du ciel aimé,
D'où nous vient ta truffe odorante.
Que la brume attriste les airs ;
A table que font les hivers,
Quand c'est saint Martin que l'on chante ?
Notre chère est très-peu brillante ;
Mais pour nous, mais pour nos couverts
Elle est bonne, elle est suffisante
Nous n'avons point des cœurs ingrats.
Assez vains, dans nos doux repas,
Pour rougir de la vinaigrette.
On l'inventa je ne sais quand ;
Mais ce mets simple, humble et piquant,
Fut deviné par un poëte ;
Et ce lard fin que j'aperçois
N'aura rien gâté, je le crois,
Au bon goût de notre omelette.
N'avons-nous pas santé parfaite,
Bonne humeur, bon feu, bon logis,
Un front pur qui ne craint personne,
Un cœur franc et qui s'abandonne,
Autour de nous de vieux amis,
Des Hébés à mine friponne,
Et saint Martin qu'on carillonne,
Son drapeau flottant dans les airs,
Nos jolis mots, nos jolis vers,
L'appétit qui tout assaisonne,
Et ces fruits dorés par l'automne
Pour le luxe de nos desserts ?
Oh ! vive un petit ermitage,
Suffisant pour un homme sage,
Ennemi de tout embarras !
C'est là qu'on est libre tout bas,
Que l'on ne craint point la visite
D'un sot qui ne vous entend pas,
Ou d'un méchant qui vous irrite.
On rêve, on dort, on y médite ;
Le travail en chasse l'ennui.
A dîner l'ami pauvre invite
Son ami pauvre comme lui.
C'est là que les Muses, les Grâces,
Ont peut-être trouvé leurs places
Plus souvent que dans ce salon,
Brillant d'or, à voûte pompeuse,
Où l'opulence fastueuse
Donnait des dîners d'Apollon.
C'est là, dans une vie heureuse,
Contents de mets simples comme eux,
Que plus d'un écrivain fameux,
Sans l'avoir peut-être osé croire,
Noble amant de sa liberté,
Dans une douce obscurité,
Sans briguer ni presser sa gloire,
A mûri sa célébrité.
Oh ! quel plaisir dans les orages,
De son donjon délicieux,
De voir, entr'ouvrant les nuages,
Par sa foudre et par ses tapages,
Jupiter ébranlant les cieux !
Oh ! quel plaisir pour les Chaulieux,
Les La Fares, les Deshoulières,
De nous y peindre au sein des bois,
Dansant au son vif du hautbois,
De jeunes et tendres bergères
Dont l'œil ne peut suivre les pas !
Leurs pieds légers et délicats
N'y font point de tort aux fougères ;
Ils touchent, mais ne posent pas :
Il en reste assez pour nos verres
Et pour trinquer dans nos repas.
Dans son joli juste d'indienne,
La voyez-vous ma Julienne,
Qui ne hait pas les beaux esprits ;
Ma Julienne, jeune et sage,
L'esprit follet de mon ménage,
Dont le fil joint tous mes écrits.
Me montrer dans l'ombre, et bien close,
Ma Jacqueline qui repose,
Attendant ces moments chéris
Où sa joyeuse et large panse
Se fait crier, Place ! et s'avance
Au milieu des chants et des ris ?
Le temps, hélas ! mes chers amis,
Comme un torrent se précipite :
Il nous parle, il nous dit à tous :
« Aimez, buvez, rien n'est si doux.
» Le passé s'efface et nous quitte.
» Déjà le présent est en fuite,
« L'avenir se moque de vous. »
Il a raison, mes camarades,
Croyez-moi, vidons le caveau ;
Saint Martin n'aima jamais l'eau.
A leur grotte, à leur clair ruisseau
Renvoyons les froides naïades.

Le temps, le temps fuit loin de nous :
Ma bouteille avec ses gloux-gloux,
C'est là mon urne et mes cascades.
Mais le voilà, ce vin joli,
Franc champenois, qu'on nomme *Aï*,
Que pour nous le soleil parfume !
Comme il s'agite, et monte, et fume !
Comme il part avec son écume !
Buvez, buvez, dépêchez-vous ;
Allons, ne comptez point les coups.
Salut au vin, puis à Grégoire
Puis à l'amour, puis à la gloire ;
Elle est pourtant un peu catin,
Mais elle est belle, il faut y boire :
Quel bonheur ! quel charmant festin !
Mes tonneaux, Bacchus me les perce ;
Mon moka, Vénus me le verse.
Amis, laissons faire au destin ;
Mais buvons tandis qu'il nous berce ;
Buvons, voyons tout sans effroi.
Qu'importe d'être ermite ou roi ?
Nous mourrons bientôt. Julienne,
Le noyau ! le noyau ! Qu'il vienne !
M'entends-tu ? Fais-nous boire et boi
De ce vieux nectar qui m'enchante
Verse à ton fils, verse à ta tante.
Mes amis, la terre est à moi !

MON PRODUIT NET.

Grand philosophe économiste,
Du produit net admirateur,
Tu me dis : Montre-moi la liste
Des choses qui font ton bonheur.
Tes plaisirs ? — Des amis du cœur.
Ta santé ? — C'est la tempérance.
Tes travaux ? — J'écris et je pense.
Tes désirs ? — Ne faire aucuns vœux.
Ton trésor ? — Mon indépendance.
Ton produit net ? — Je vis heureux.

A MA CHARTREUSE,

EN SAVOIE.

Savoie, ô mon pays ! berceau de mes aïeux,
Climat doux à mon cœur, qui vis naître mon père
Sous un modeste toit où la vertu fut chère,
Au pied d'un mont audacieux
Qu'en montant sur son char le soleil radieux
Fait resplendir au loin de sa haute lumière [1],
Qu'embellit de ses dons le retour du printemps,
Qui mêle avec ses fleurs les trésors renaissants
De mainte plante salutaire,
Au bruit de cent ruisseaux, sous les frimas errants,
Qui, seuls, croisés, unis, cachés, reparaissants,
Amoureux de la primevère,
Ruisseaux encor, bientôt torrents,
A travers les rochers et leurs débris roulants,
Vont tous avec fracas se jeter dans l'Isère ;
Savoie, ô mon pays ! berceau de mes aïeux,
Montre-moi, découvre à mes yeux
Les asiles sacrés, les retraites austères
Où saint Bruno, du haut des cieux,
Vit de ses chers enfants les essaims solitaires
Se poser, colons volontaires,
Dans tes déserts religieux.
Salut, trois fois salut, cellule où Dieu m'attire,
Où mon cœur reste, et d'où j'admire
Sous ses hauts monts glacés, dans le ciel suspendus,
Sur ses frimas percés de mille fleurs nouvelles,
Les abeilles cueillir leurs trésors blancs comme elles
Au milieu des parfums dans les airs répandus !
Peuple aimable de sœurs ! oui, vos soins assidus,
Oui, vos travaux semblent me dire :
C'est ici qu'il nous faut produire,
Nous, le doux miel des fleurs, vous, celui des vertus.
Désert, heureux désert, quels sont tes priviléges !
De mille appâts, de mille piéges
Tu préserves mon cœur, mes oreilles, mes yeux.
Ton asile est un ciel d'où je m'élève aux cieux ;
Où je change en printemps l'hiver dont tu m'assiéges,
Où, parmi les rocs et les neiges,
La nuit entend gémir tes chants mystérieux.
Sois mille fois béni, désert qui me protéges !
Que ma vie et ma mort se renferme en ces lieux ;
Garde bien mes soupirs, mes pas silencieux,
Mon humble toit religieux,
Le jardin de ma jeune abeille,
Mon doux repos quand je sommeille,
Ma conscience, quand je veille,
Et la paix de mon âme, et son vol vers les cieux.

A MON CHEVET.

O mon cher conseiller, mon ami le plus sûr,
Laisse-moi, mon chevet, lorsque minuit s'avance,
Quand de l'obscurité s'étend le voile immense,
Lorsque Morphée en main tient son pavot obscur,
Sur ton heureux duvet, doux comme l'innocence,

[1] Cet endroit est le village de Haute-Luce, nom qui vient de ces deux mots latins *alta lux*, signifiant *haute lumière*. Ce village est auprès de Saint-Pierre-le-Moutier, la capitale et le siége de l'archevêché de la Tarentaise, en Savoie.

Reposer ma tête en silence,
Avec un cœur tranquille et pur!
Sois-moi pendant le jour comme un censeur austère,
Comme une oreille qui m'entend,
Comme un œil qui me voit; répète-moi souvent:
«Jamais à la vertu ne fais rien de contraire,
«Vis sans avoir besoin des ombres du mystère;
« Cette nuit ton chevet t'attend.
«Que ce mot, ton chevet, t'épouvante et t'éclaire;
«Et si, dans quelque cas à l'honneur important,
«Entre plusieurs partis tu balançais flottant,
«Dis-toi, sans te troubler: Je vais sortir de doute;
«Pour décider mes pas, pour diriger ma route,
«Mon conseil est tout prêt, et mon chevet m'attend.»
C'est là que, dans les nuits, ce muet Rhadamante
Parle à chacun de nous. Ou monarque ou berger,
C'est là qu'il est tout prêt à nous interroger.
L'or, la gloire, le rang, rien ne nous en exempte.
Jaloux inquisiteur, il aime à tout savoir.
Malgré nous, dans le jour, il est sur nos vestiges;
Il opère en secret quelquefois des prodiges,
Des changements subits qu'on ne peut concevoir.
Les songes riants et paisibles,
Les songes vengeurs et terribles,
L'environnent sans cesse, et sont en son pouvoir.
Son équité nous plaît, sa rigueur a des charmes:
Il applaudit le fort; le faible, il l'affermit.
Que de fois il calma la vertu qui gémit!
Le pauvre, il le console, il l'endort dans ses larmes,
Il soutient l'innocent, il laisse à ses alarmes
Le méchant qui veille et frémit.
Mais sur son duvet fin, moelleux, sûr et tranquille,
Pour un cœur attentif, à ses avis docile,
Ah! qu'il est doux de s'assoupir!
Exauce, ô mon chevet, mon plus ardent désir!
Enfin, quand je dirai: Pour moi le port s'approche,
Quand pour moi sur mon lit s'ouvrira l'avenir,
Que je puisse sur toi, sans peur et sans reproche,
Au bruit consolateur de cette heureuse cloche,
Rendre à Dieu mon dernier soupir!

A MON SABLIER.

Humble horloge du pâle ermite,
Qui, le front couvert d'un lambeau,
Lorsque tout dort, veille et médite
Entre un livre, un Christ, un tombeau,
Un sable qui se précipite,
Et la mort qui tient un flambeau;
Ami rigide, mais sincère,
Hâte pour moi ce sable austère
Qui m'interroge et que j'entends.
Que bientôt sa fuite insensible,
Comme un ruisseau doux et paisible,
Entraîne mes derniers instants.
Eh! qu'ai-je à craindre de funeste?
Le monde a fui, mais Dieu me reste.
O bonheur! je suis hors du temps.

AU RUISSEAU
DE DAME-MARIE-LES-LIS,
PRÈS DE MELUN.

Ruisseau paisible et pur, frais et charmant ruisseau,
Honneur soit à la nymphe antique
Qui sous sa voûte humble et rustique
Épanche mollement les trésors de ton eau!
Va de tes flots d'argent, non loin de ton berceau,
Arroser l'agreste bocage
Où vient le rossignol te chanter ses amours.
Coule, à son doux ramage, en murmurant toujours,
Le long du modeste ermitage,
Où, constant dans ses mœurs, comme toi dans ton cours,
Mon solitaire ami, content de vivre en sage,
Sur tes bords peu connus aime à cacher ses jours.
Jadis, dans leur marche pompeuse,
Il entendit gronder le Danube et le Rhin;
Il vit tomber, bondir au pied de l'Apennin
L'Éridan descendu de sa roche écumeuse.
Oh! qu'il aime bien mieux sur cette rive heureuse
Voir, le soir, à pas lents, revenir un troupeau;
Le jour, y voir jouer les enfants du hameau;
Y rendre le salut à l'habitant champêtre;
Y causer doucement avec ce bon curé,
Qui, très-chrétien, très-peu lettré,
N'aspirant point du tout à l'être,
Saintement occupé de ses devoirs touchants,
Pour prix de ses vertus n'a jamais su peut-être
Qu'on fît de méchants vers, ou qu'il fût des méchants!
Ami, sans vains besoins, heureux, qui, loin du monde,
Entre sa femme et ses enfants,
Dans le sein de la paix voit écouler ses ans,
Comme ce ruisseau pur y voit couler son onde!
Du pied de la cabane elle va sans fierté,
Traversant un enclos du Silence habité,
De ces chastes déserts humble et fidèle amante,
Y consacrer ses flots, et baigner dans sa pente
Le lis de la virginité.
Avec moi, cher ami, suis sa route tranquille,
Quand, libre et serpentant sous la feuille mobile
De ces longs peupliers qui tremblent dans les airs,
Elle va s'égarer dans des prés toujours verts;
Appelant sur ses pas la douce rêverie,
Les romans de la bergerie,
Et le plaisir plus doux d'y soupirer des vers.

Mais cesse de la voir quand, sur la triste arène,
Elle va pour jamais se perdre dans la Seine,
Arrivant à sa fin comme nous au tombeau.
A la mélancolie enclin dès le berceau,
Sans cesse avec tes mœurs ce monde incompatible
N'a que trop affligé ton cœur noble et sensible;
Occupe tes regards d'un plus riant tableau.
Parcours, Virgile en main, ce charmant paysage;
Entends sur ses cailloux gazouiller ton ruisseau;
Vois ces champs, vois ces prés, vois ce rustique ombrage;
Regarde tes enfants, et souris à leurs jeux;
Vois leur mère empressée à prévenir tes vœux;
Par sagesse, en un mot, s'il se peut, sois moins sage.
Jusque dans la vertu l'excès est dangereux.
Le bonheur ne veut point de sentiment extrême;
Goûte enfin sa douceur. Pour le goûter moi-même,
J'ai besoin de te voir heureux.

SUR L'ANCIENNE CHEVALERIE.

Est-il vrai que des rives sombres
Ils reviennent au jour, ces héros du vieux temps,
Ces Bayards si vantés, ces Renauds si galants?
Sans doute un jeune dieu vient d'évoquer leurs ombres.
Quel plaisir, après deux cents ans,
Par l'effet d'un tableau magique,
De voir, la lance en main, sous leur habit antique,
Se mouvoir, s'attaquer, ces nobles combattants!
Vous, Français, leurs neveux, que leur brillante histoire,
En fait d'amour, pour vous ne soit plus un roman;
Possédez sans éclat, soupirez constamment.
Pour vos dames, comme eux, volez à la victoire.
O belles, qui jadis enflammiez nos Renauds,
C'est vous qui les portiez aux grandes entreprises!
Ils couraient aux combats, ils montaient aux assauts,
Parés de vos couleurs, tout fiers de leurs devises.
Ils venaient humblement poser à vos genoux
Les lauriers acquis par leurs armes,
Nobles fruits de l'ardeur dont ils brûlaient pour vous,
Et devenus cent fois plus doux,
Par l'espoir enivrant de conquérir vos charmes.
Ah! voici donc leurs jeux, leurs combats de retour!
Salut à la chevalerie!
Voici le siècle d'or, le temps de la féerie.
Tout s'enchante à mes yeux. Je vois partout l'amour,
D'accord avec l'honneur, régner dans ma patrie.
La beauté sur le trône aime à tenir sa cour:
Sous un nouvel Henri sa cour se renouvelle.
Déjà par un serment fidèle
Les fils des souverains venant de se lier,
Se donnent l'accolade, en digne chevalier.
Où suis-je? Quels objets! Tout me peint, me rappelle
Les joutes de François premier,
Ces chiffres, ces tournois, cet appareil guerrier.
Choisissez, chevaliers; moi j'ai choisi ma belle:
Son nom, c'est mon secret. Faut-il par mes travaux
Étonner l'univers, effacer mes rivaux?
Mon cœur, mon bras, mon sang, mes jours, tout est pour elle.
Oui, je l'adorerai jusqu'aux derniers moments:
Le ciel mit dans ses yeux tous mes enchantements.
O charme de la gloire! ô pouvoir de nos belles!
Vous régnez sur des cœurs amoureux et vaillants;
Nous sommes faits, sans doute, et guerriers et galants,
Pour imiter l'ardeur des Amadis fidèles,
Et tous les exploits des Rolands.

Envoi.

Tous ces héros à leur maîtresse,
Et de valeur et de tendresse
A genoux prêtaient le serment;
Et moi, jeune et belle cousine
(Car aux champs le ciel me destine),
A tes jolis pieds bonnement
Je fais vœu d'être ton amant,
Mais amant berger. Sur l'herbette,
Toi Thérèse, et moi Timarette,
Nous irons ensemble et contents,
Garder les moutons, et chantants,
Cueillir quelquefois la noisette.
Et tandis que nos preux Français
Croiront d'avance, dans l'histoire,
Entendre vanter par la gloire
Et leurs amours, et leurs hauts faits,
Grands sur la foi de sa trompette;
Nous, cachés dans des antres frais,
De notre humble sort satisfaits,
Quoique inconnus de la gazette,
Aux tendres sons de la musette,
Nous coulerons nos jours en paix,
Heureux sans honneurs... Et peut-être
Qu'en te chantant, si je m'en croi,
Mes pipeaux et leur ton champêtre
Et mes vers que tu feras naître,
Me feront revivre avec toi.

VERS A MADAME PALLIÈRE.

Agathe, qui m'êtes si chère,
Dont l'enfance éprouva pour moi
Ce ravissant je ne sais quoi,
Ce chaste attrait involontaire,
Cet amour plein de bonne foi,
Dont riait votre tendre mère;
Agathe dont le sentiment,
Toujours vrai, jamais véhément,
Se peignait si naïvement

Dans un abandon plein de charmes;
Qui, du pauvre accueillant les pleurs,
Vous unissiez à ses douleurs
Par vos secours et par vos larmes;
Dont l'œil nous offre un ciel d'azur;
Dont l'esprit sage et le cœur pur
Surmontent tout sans violence,
Sans paraître avoir combattu:
Tant le devoir et la vertu
Chez vous ont l'air de l'innocence;
Agathe, où sont ces heureux jours,
Quand le plus brillant des séjours
Vous voyait parmi les naïades,
Les fleurs, les bosquets, les cascades,
Promener vos jeunes attraits,
Ce port noble et ces chastes traits
Que vous a donnés la nature,
Dans les beaux jardins de Marli,
Par les arts, les eaux, la verdure,
Les nouveaux zéphyrs embelli;
Où Thomas, cette âme si belle,
Que ma douleur en vain rappelle,
Avec moi longtemps s'égarait
Sous des couverts où soupirait
La colombe à son deuil fidèle,
Et dans lui tous les jours m'offrait,
Par le plus sensible portrait,
Ce qu'il a peint dans Marc-Aurèle?

C'est dans ce vallon si vanté,
Autrefois des ris habité,
Où Renaud ne suit plus Armide,
Lorsque, seul, je me promenais
Le long de ces douze palais,
Que l'œil, souvent de pleurs humide,
D'après Shakespir j'ai tracé
Léar par ses filles chassé,
Léar de douleur insensé,
Pleurant, errant, sans pain, sans guide,
Dans des forêts abandonné,
Courbant sous la foudre homicide
Ses cheveux blancs, sa tête aride
Et son front jadis couronné;
Et Macbeth, cet hôte perfide,
Flatteur assassin de son roi,
Voulant fuir, mais glacé d'effroi,
Tout fumant de son parricide;
Ce Macbeth qui parut écrit
Près de Mégère qui sourit,
Parmi des Macbeth qu'elle abhorre,
Des cris affreux, de longs soupirs,
Sous des murs que le sang colore,
Et non sous les berceaux de Flore,
Au souffle amoureux des zéphyrs.
Alors du Temps le soc livide
Sur mon front entr'ouvrait un vide,
Une ligne, un triste sillon
Respecté quelquefois, dit-on,
Mais, hélas! qu'on appelle ride.
Et vous, leste et brillant oiseau,
Dans cet âge où l'amour nous flatte,
Vous passiez, ma charmante Agathe,
Du vieux chêne au jeune arbrisseau.
Et là vint un tendre moineau,
De vous sur le même rameau,
S'approchant, s'approchant encore;
Et puis l'hymen, et puis le nid
De mousse et de duvet garni;
Et puis les petits près d'éclore.
Agathe, vous souvenez-vous
De notre flamme mutuelle,
De l'aîné de vos deux époux,
De nos premiers amours si doux?
Pour un ramier tendre et fidèle,
Oui, le ciel sans doute de vous
Eût pu faire une tourterelle;
Il fit mieux, il vous fit pour nous.

O mère, épouse fortunée,
D'amours naissants environnée,
Vous m'offrez les charmes touchants
D'une tige au milieu des champs,
De ses jeunes fruits couronnée,
Belle encor des fleurs du printemps.

Tout vous respecte, chère Agathe,
De Clotho la main délicate
Tresse pour vous d'un fil égal,
Doux comme l'amour conjugal,
De vos jours la trame soyeuse.
Votre époux vous rend trop heureuse
Pour ne pas aimer mon rival.

Hymen! oui, tes pudiques flammes
Sans transports enchantent les âmes;
Tu fais le bonheur des époux;
Tes feux n'inspirent point d'ivresse;
Mais tes soins sont pleins de tendresse;
Mais ta lyre a des sons si doux!
Sous mes faibles doigts qu'elle attire,
Souffre un moment qu'elle soupire,
Et charme au moins mes derniers jours.
Mais, ciel! où suis-je? Quel délire?
Me serais-je trompé de lyre?
Chanterais-je encor les amours?

A MA SOEUR,

EN LUI ENVOYANT UN PUPITRE A ÉCRIRE.

Ma chère sœur, accepte ce pupitre,
Faible présent de ma tendre amitié ;
Quand je voudrais, dans la plus longue épître,
Te peindre en vers, mes vers sur ce chapitre
N'en diraient pas seulement la moitié.
Jadis mon œil te vit toute petite
Dans ton berceau me rire, et puis ensuite,
En t'essayant, former tes premiers pas,
Et puis grandir, et puis croître en appas,
En esprit juste, en douceur, en mérite,
Avec des traits purs, nobles, délicats,
Et l'art de plaire. Or ce charme magique
Qui nous attire, et nous touche, et nous pique,
D'où te vient-il? C'est de n'y songer pas.
Le chaste toit où le ciel nous fit naître,
Qu'il nous fut cher! Il nous a fait connaître
Le siècle d'or, les mœurs de nos aïeux.
Ces doux tableaux sont présents à nos yeux,
A nos deux cœurs, nous rappelant mon père,
Son front pensif, les grâces de ma mère,
Tant de vertus! ô trésors précieux!
Amour, candeur, qui consolez la terre,
A vos attraits serait-elle étrangère?
Vous seriez-vous envolé dans les cieux?
Parfois je souffre, après plus d'un orage,
De mes longs jours, des ennuis du voyage;
Mais par tes soins, sœur, tu sais les charmer;
Mes jeunes ans, tu sais les rallumer.
Un nouveau monde à mes yeux semble éclore.
Sur ton berceau je crois veiller encore,
Et que ton cœur recommence à m'aimer.

VERS D'UN HOMME

QUI SE RETIRE A LA CAMPAGNE.

Enfin j'arrive au port : voici les lieux charmants
Où mon cœur éprouva ses premiers sentiments,
Où comme un songe heureux s'envola mon enfance :
Age d'or, jours sereins, coulés dans l'innocence.
Vallons, forêts, ruisseaux, que vous me semblez doux!
Pour ne plus vous quitter je retourne vers vous.
L'or n'éclatera point dans mon humble retraite
L'amour de vos déserts, une âme satisfaite,
Des livres, des amis, le bonheur d'être à soi :
Voilà tous les trésors que j'apporte avec moi.
Qu'ai-je besoin de plus dans une vie obscure?
Il faut beaucoup au luxe, et peu pour la nature.
O médiocrité, sûr abri des mortels,
De fleurs, tous les printemps, j'ornerai tes autels!
C'est pour l'ombre et les champs que le ciel m'a fait naître.
Protége et la cabane, et l'enclos, et le maître ;
Daigne écarter les soins, les vices, les revers,
De ce foyer rustique où j'ai gravé ces vers.

VERS

QUE J'AI LAISSÉS A LA GRANDE-CHARTREUSE, DANS LES ALPES, LE 4 JUIN 1785, SUR LE LIVRE OU LES ÉTRANGERS AVAIENT COUTUME D'ÉCRIRE LEURS NOMS, AVEC QUELQUES MAXIMES OU QUELQUES VERS EN TÉMOIGNAGE DE LEUR RESPECT ET DE LEUR RECONNAISSANCE.

Quel calme! quel désert! Dans une paix profonde,
Je n'entends plus mugir les tempêtes du monde.
Le monde a disparu, le temps s'est arrêté...
Commences-tu pour moi, terrible éternité?
Ah! je sens que déjà, dans cette auguste enceinte,
Un Dieu consolateur daigne apaiser ma crainte.
Je le sais, c'est un père, il chérit les humains.
Pourquoi briserait-il l'ouvrage de ses mains?
C'est lui qui m'a formé dans le sein de ma mère;
Il veut mon repentir, mais il veut que j'espère.
O toi qui, sur ces monts blanchis par les hivers,
Vins chercher les frimas, un tombeau, des déserts,
Et qui, volant plus haut, par ton amour extrême,
Semblais, voisins du ciel, habiter le ciel même,
Que j'aime à voir tes pas empreints dans ces saints lieux!
Le berceau de ton ordre est caché dans les cieux.
C'est là que, du Seigneur répétant les louanges,
La voix de tes enfants s'unit au cœur des anges.
Là, de ses faux plaisirs, par le siècle égaré,
Le voyageur pensif a souvent soupiré.
Ces rochers, ces sapins, ce torrent solitaire,
Tout parle, tout m'instruit à mépriser la terre,
La terre où le bonheur est un fruit étranger,
Que toujours quelque ver en secret vient ronger.
Partout de la douleur j'y trouvai les images.
L'amour a ses tourments, l'amitié ses outrages.
Que de désirs trompés, de travaux superflus!
Vous qui, vivant pour Dieu, mourez dans ces retraites,
Heureux qui vient vous voir dans le port où vous êtes!
Mais plus heureux cent fois celui qui n'en sort plus!

VERS

A MADEMOISELLE THOMAS[1], POUR LA SAINTE-ANNE, JOUR DE SA FÊTE.

Pour votre fête acceptez cette rose.
Tout est charmant dans cette aimable fleur;

[1] Sœur de M. Thomas, de l'Académie française, et de celle de Lyon.

Tout, son parfum, sa forme, sa couleur,
Même son nom. Modeste et demi-close,
C'est dans nos champs pour vous qu'elle est éclose.
Simple en vos goûts, comme elle, loin du bruit,
Vous vous plairiez à l'ombre d'un bocage.
Le moindre vent, comme elle, vous outrage.
Le moindre choc comme elle vous détruit.
Et cependant, presque toujours errante,
D'un frère illustre accompagnant les pas,
Fatigues, soins, rien ne vous épouvante;
La peine même a pour vous des appas.
Faible roseau, vous résistez sans cesse.
Comme pour lui votre active tendresse
Prévient ses vœux, devine ses désirs!
Depuis trente ans ce sont là vos plaisirs.
Ce plaisir pur (vous n'en avez point d'autre)
Soutient lui seul votre corps délicat.
C'est son bonheur qui fait partout le vôtre;
C'est sa santé qui fait votre climat.
Le ciel est juste. Une amitié si chère,
Tant de vertus, méritaient sa faveur;
Et ce ciel juste attache au nom du frère
Le souvenir et le nom de la sœur.

A MA FEMME,

SUR MA TRAGÉDIE D'ABUFAR OU LA FAMILLE ARABE.

O ma compagne! apaise ton effroi.
Notre Abufar a fait verser des larmes:
De son succès je goûte tous les charmes
En t'envoyant ces fleurs que je reçoi.
Leur doux parfum n'est point éclos pour moi
Dans l'Arabie ou déserte ou pierreuse.
Mes vers ont plu; mais je sais bien pourquoi:
Ma tendre amie, ils sont nés près de toi;
Je les ai faits dans l'Arabie heureuse.

A UNE JEUNE DEMOISELLE

QUI AVAIT BEAUCOUP PLEURÉ A L'UNE DES RÉPÉTITIONS DE MA TRAGÉDIE D'ŒDIPE CHEZ ADMÈTE.

En pleurant sur le sort d'OEdipe et d'Antigone,
Vos beaux yeux ont prouvé combien votre âme est bonne.
Comme elle, vous avez un aveugle à guider.
Ce n'est point un vieillard, ce n'est point votre père;
Mais de lui sur la route il faudra vous garder:
Il pourrait, comme OEdipe, aimer aussi sa mère.

A LA RIVIÈRE D'HIÈRE.

Sur tes rives, charmante Hière,
Vois sans trouble, ainsi que tes flots,
Couler les jours d'un solitaire
Qui te demande le repos.
Que ce champ, que ton eau féconde
Soit pour moi les bornes du monde,
Soit pour moi l'univers entier.
Loin des mortels et du mensonge,
Que mon esprit jamais ne songe
Qu'à ce saule, à ce peuplier,
Qui couvrent ton eau vagabonde!
Assez ton bord hospitalier
De grâce et de fraîcheur abonde.
Ah! s'il se peut, prête à ton onde
La vertu de faire oublier.

A UNE JEUNE DAME TRÈS-JOLIE,

QUI ÉTAIT VENUE SE PROMENER DANS UN CLOS A LA CAMPAGNE.

Près d'un ami, dans son modeste enclos,
Je cultivais les Muses, le repos,
Tranquille, heureux, sans projets sur la terre,
Et maintenant rêveur et solitaire,
Toujours soupire, et tant que c'est pitié:
Ah! je le sens, l'imprudente amitié
A dans le clos laissé passer son frère.

A MADAME DE BALK,

QUI M'AVAIT DEMANDÉ D'ÉCRIRE SUR SON SOUVENIR UN VERS DE L'UN DE NOS GRANDS POETES, QU'ELLE PUT EMPORTER AVEC ELLE EN RETOURNANT EN RUSSIE.

Sur votre souvenir, quand vous quittez Paris,
Vous voulez que ma main laisse un vers mémorable.
Or, voici le vers que j'écris:
Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.
Que ce vers est charmant et beau de vérité!
Au sévère Boileau votre aspect l'eût dicté.
Dans ce vers fait pour vous je vous ai reconnue.
Jean La Fontaine aussi vous avait déjà vue,
Quand il peignit si bien la candeur, la bonté,
L'art de plaire sans art, la douceur ingénue,
Et la grâce plus belle encor que la beauté.
Pour plaire, comme lui, votre recette est sûre:
Vous allez droit au cœur; et, pour les gagner tous,
Votre secret est d'être vous.

Vous n'imitez jamais, vous suivez la nature.
Quel destin enchanteur que d'être votre époux!
Tous deux faut-il sitôt vous éloigner de nous?
Mais son bonheur le veut; il vous est nécessaire.
Mes cheveux sont blanchis par les frimas du temps,
Et vous brillez des fleurs de votre heureux printemps.
Que de jours devant vous pour l'aimer et lui plaire!
Vous vous rappellerez peut-être en vos frimas
Que je traçai ces vers, hélas!
D'une main septuagénaire.
Ah! songez quelquefois, et c'est là ma prière,
Songez qu'en vous voyant mon cœur ne l'était pas.

VERS

A UNE JEUNE ET JOLIE DAME QUI M'AVAIT ÉCRIT UNE LETTRE TRÈS-OBLIGEANTE SUR MA TRAGÉDIE D'ABUFAR OU LA FAMILLE ARABE.

Oui, je le sais, nos déserts d'Arabie
Ne vous offriront point vos fertiles ruisseaux;
Mais nous avons aussi nos fleurs et nos troupeaux;
Mais lorsque nous aimons, c'est pour toute la vie.
Le palmier se plaît parmi nous.
Vous y verrez courir la gazelle aux yeux doux.
Vos mains, vos belles mains y fileront nos laines.
Nos contes loin de vous écarteront les peines.
Nos dociles chameaux se courberont sous vous.
Nous avons des bergers pour languir dans vos chaînes,
Et tout l'encens qui parfume nos plaines
Pour le brûler à vos genoux.

LE CADRAN SOLAIRE.

Passant, arrête et considère
Avec mon ombre passagère
Glisser l'image de tes jours.
Le doigt du Temps sur la lumière
De tes heures écrit le cours.
Ton sort dépend de la dernière.
Pour ne rien craindre sur la terre,
Trop heureux qui la craint toujours!

INSCRIPTION.

Au fond de cette allée obscure,
Toi qui viens t'attendrir et rêver à l'écart;
Et toi peut-être encor qui sens tourner le dard
De la douleur dans ta blessure,
Mortel, qui que tu sois, au sein de la nature,
Ne te crois pas perdu, jeté par le hasard:
Oui, sur toi l'Éternel attache son regard;
Vois tous les soins qu'il prend, et de la fleur champêtre,
Et de l'insecte obscur qui rampe sur tes pas:
Sur toi qui peux l'aimer, l'entendre, et le connaître,
Pourquoi ne veillerait-il pas?
Je t'excuse pourtant. Ah! tu pleures peut-être
Ton père, ton époux, ta femme, ton enfant;
Écoute, mon ami: celui qui les fit naître
Est celui qui te les reprend.
Rien n'est à nous. En l'adorant
Courbe-toi devant le grand Être.
Tout ce qui nous convient, qui le sait mieux que lui?
Nous connaîtrons un jour ce qu'il cache aujourd'hui.
Il est un avenir par qui tout se répare.
Souvent notre bonheur naît d'un mal apparent.
Non, Dieu n'est point sans yeux; non, Dieu n'est point barbare:
Il réunit ce qu'il sépare,
Et ce qu'il nous ôte, il le rend.

LE SAULE DE L'AMANT.

Humble saule, ami du mystère,
Que je me plais sous tes rameaux!
Je chéris, amant solitaire,
Comme toi, le bord des ruisseaux.

Ta feuille pâle, enchanteresse,
Qu'agitent les moindres zéphyrs,
Inspire aux cœurs une tristesse
Qui vaut mieux que tous les plaisirs.

La prairie aime le murmure
Du ruisseau qui la suit toujours;
Sur eux tu penches ta verdure
Pour mieux entendre leurs amours.

Ta feuille est mobile et tremblante;
Tu me peins l'Amour qui frémit:
Elle est douce, elle est languissante;
Tu me peins l'Amour qui gémit.

Que le myrte croisse à Cythère,
Qu'il pare les Ris et les Jeux,
Ta feuille m'est cent fois plus chère:
Je suis un amant malheureux.

L'espoir n'adoucit point ma chaîne,
Pour jamais mon cœur doit souffrir,
Mais plus je me plains de ma peine,
Et plus je craindrais d'en guérir.

Doux saule, accrois mon esclavage,
Fais-moi jouir de mon tourment.
J'aime... O bonheur! sous ton ombrage,
Que j'aime encor plus tendrement!

A tes pieds dormait ma bergère,
Lorsqu'elle eut mon premier soupir.
Ah! c'est là que je vis Glycère,
Ah ! c'est là que je veux mourir.

LE SAULE DU SAGE.

Saule, que j'aime ton ombrage!
Qu'il plait à mon œil attendri !
La vie, hélas ! n'est qu'un orage :
Voudrais-tu m'offrir un abri?

J'ai longtemps bravé la tempête ;
Saule, je viens mourir au port.
Sous les vents tu courbes ta tête !
Tu m'apprends à céder au sort.

Auprès de la cabane obscure
Tu nais, tu vieillis et tu meurs;
Là sont le calme et la nature :
Chercherais-je encor les grandeurs?

Du ruisseau, dans ma rêverie,
J'entends fuir et murmurer l'eau;
Il ne peut quitter la prairie,
Tu ne peux quitter le ruisseau.

Confident de ce doux mystère,
Tu caches leurs jeux, leurs détours :
Crains-tu qu'une jeune bergère
Ne remarque trop leurs amours?

Ah! que ta fleur est douce et tendre!
Combien sa pâleur m'a charmé!
Lisette alors pouvait m'entendre.
Ce n'est plus le temps d'être aimé.

Il est un saule pour le sage,
Il est un saule pour l'amant;
Le premier convient à mon âge;
Mais, hélas! que l'autre est charmant!

Adieu, saule de la tendresse!
J'eusse à tes pieds voulu mourir.
Voilà celui de la sagesse :
C'est donc lui que je dois choisir!

LE SAULE DU MALHEUREUX.

Charmant vallon, le plus doux des déserts
Où souvent seul j'ai cherché la nature,
J'entends déjà ton ruisseau qui murmure;
Je vois enfin les saules toujours verts.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Oui, les voilà ces ramiers amoureux,
Ces monts, ces bois, ces prés, cette onde pure.
Ah ! devais-tu, riche et simple nature,
T'offrir si belle à l'œil du malheureux !
Chantez le saule et sa douce verdure.

Songe si doux qui m'a flatté longtemps.
Crédule espoir, n'es-tu qu'une imposture!
Hélas ! ce champ me donne avec usure
Ce que ces fleurs m'ont promis au printemps.
Chantez le saule et sa douce verdure.

L'abeille, au moins, ne blesse en son courroux
Que l'ennemi qui brave sa piqûre.
Cruels humains, auteurs de mon injure,
Je vous aimais, et je meurs par vos coups.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Me voilà donc, saule cher au malheur,
Sous tes rameaux nourrissant ma blessure!
Ah! dis au vent, dis à l'eau qui murmure,
En s'enfuyant, d'emporter ma douleur.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Puisse bientôt, ce sont mes derniers vœux,
Quelque pasteur, voyant ma sépulture,
Dire en passant : « On trompa sa droiture.
« Il fut sensible, et mourut malheureux.
« Chantez le saule et sa douce verdure. »

LE BONNET ET LES CHEVEUX.

FABLE.

Sous un triste contour faut-il que tu nous caches ?
Disaient au Bonnet les Cheveux.
Le Bonnet répondit : Taisez-vous, orgueilleux ;
Osez-vous comparer vos castors, vos panaches
A ma commode utilité?
Pour vous servir je fais merveilles ;
Je descends jusqu'aux deux oreilles ;
Je les couvre au besoin. Dans les airs emporté,
On ne m'a vu jamais errer au gré d'Éole,
Tandis que le chapeau, qui s'échappe et s'envole,
Par son maître souvent ne peut être arrêté.
De leur fougueuse liberté,
Chez les républicains, je suis l'auguste emblème.
Tout fiers qu'ils sont, les Doges même,
Dans Gêne et dans Venise, en tout temps m'ont porté ;
A Rome, j'ai l'honneur suprême
D'entretenir bien chaude, avec un soin extrême,
La nuque de sa Sainteté.
Veut-on peindre d'un mot les amitiés sincères
Que l'on cherche à troubler, mais toujours sans effet,
On dit d'abord : ce sont trois frères,

Ou trois têtes dans un bonnet.
C'est ma douce chaleur qui communique au style
L'esprit, le sentiment, mille agréments divers.
C'est en bonnet jadis que travaillait Virgile :
Voltaire est en bonnet quand il écrit ses vers :
C'est bien là, comme on sait, un gros bonnet de l'ordre,
Et malheur aux censeurs qui l'auraient osé mordre,
S'il a mis le matin son bonnet de travers !
Sans doute du chapeau la forme est plus brillante,
Surtout quand la plume éclatante,
En voltigeant sur lui, fait flotter ses couleurs.
Mais moi, je suis témoin des plus tendres faveurs.
Le jour, je parais un peu sombre :
La nuit vient, je m'égaie, et c'est sur moi, dans l'ombre
Que l'Amour enchanté laisse tomber ses fleurs.
A la raison il faut qu'on cède.
Un discours si sensé confondit les Cheveux.
Concluons que, pour vivre heureux,
Il faut sentir le prix du bien que l'on possède.

Envoi.

De tes cheveux bouclés, chaste et belle cousine,
Oh, que l'ébène est pur ! oh, que la soie est fine !
Quel cœur ne serait pris dans un si doux lien ?
Tu les ornes parfois d'un ruban, d'une rose :
Tu le peux, car tout te sied bien ;
Crois-moi cependant, n'y mets rien.
Le charme a-t-il jamais besoin de quelque chose ?
La nature pourtant veut, quand l'ombre revient,
Que sur un oreiller notre tête repose :
Pour la couvrir dans la nuit close,
C'est un bonnet qui lui convient.
Le tien de tes cheveux embrasse la richesse ;
D'un double battant il caresse,
Mais doucement, avec mollesse,
Ton oreille, ta joue, et ton front, et tes yeux,
Comme un amant dans son ivresse,
Sur un chevet mystérieux,
Qui craindrait dans la nuit d'éveiller sa maîtresse.
Le jour, Vénus se pare et s'habille en déesse.
Mais, la nuit, se couche en bonnet.
On ne dort point en mitre, en panache, en couronne,
Mais on peut y rêver comme sur son chevet.
Chacun à sa façon lui fournit son duvet :
L'erreur est une fée si douce et si bonne !
Ces songes des dormeurs ne font mal à personne ;
Les songes des veillants sont bien plus dangereux :
Que le ciel nous préserve d'eux !
Vive ceux que Morphée, en s'égayant nous donne !
On se frotte les yeux, puis tout est oublié :
On montait en carrosse, on se retrouve à pied.
Mais un amant, hélas, prend son parti moins vite ;
Un rien peut le flatter, mais aussi tout l'agite :
Il s'endort avec peine, et souvent ne dort pas.
Sur mon triste oreiller quelquefois quand j'espère,
O tendre nièce de ma mère !
Que l'amour et l'hymen te mettront dans mes bras,
Avec tant de candeur, de jeunesse et d'appas,
Thérèse, ah ! dois-je en croire une idée aussi chère !
Est-elle vraie ou mensongère ?
Et mon bonnet flatteur ne me trompe-t-il pas ?

LE HIBOU ET LE RAT.

FABLE.

Dans le creux d'un rocher sauvage
Logeait un triste oiseau qu'on nomme le Hibou ;
Sa femme, ses enfants, tout tenait dans son trou ;
Il s'y trouvait heureux. Que faut-il davantage ?
Un rat célibataire un jour lui dit : Voisin,
A quoi rêves-tu là ? Pourquoi cet air chagrin ?
Notre vie est sitôt passée !
Que ne m'imites-tu ? Vois-moi, tous les matins,
Broutant, trottant, sautant, égayer mes destins
Entre les fleurs et la rosée.
Je me garderai bien d'envier tes plaisirs,
Répondit l'oiseau solitaire :
La dissipation n'a pas de quoi me plaire.
Eh ! quel bien manque à mes désirs ?
N'ai-je pas près de moi mes petits et leur mère ?
Cette moitié qui m'est si chère
Me fait bénir mon sort, rend tous mes jours heureux ;
Et ces tendres fruits de nos feux,
Vois comme ils sont jolis, comme ils sont faits pour plaire !
Ce Hibou parlait comme un père,
Comme un amant, comme un époux.
N'avait-il pas raison ? Nos plaisirs les plus doux
Naissent de notre cœur, se puisent dans nous-mêmes.
Qu'on me donne vingt diadèmes !
Vaudront-ils un regard, vaudront-ils un soupir
De la jeune beauté qui fait notre désir ?
Nous cherchons le bonheur, mais c'est à l'aventure.
Nous traversons les mers, nous rampons dans les cours :
Vains projets ! il nous faut toujours
En revenir à la nature.

Envoi.

Esprit juste et cœur adorable,
Oui, Thérèse, dans cette fable
J'ai voulu peindre ta raison
Qui pare ta jeune saison,
Et te rend encor plus aimable.
Comment ferais-tu pour sortir
De ce bon sens inestimable
Qui t'éclaire et te fait sentir
Où gît le bonheur véritable !
Oh ! qu'il est heureux dans son trou

Cet oiseau qu'on nomme Hibou!
Le sort a fait de ce bijou
L'humble cachet de ma famille.
Sur ses pieds droit comme une quille,
Toujours grave et pensant beaucoup,
Il ne sort qu'entre chien et loup;
Il craint et fuit tout ce qui brille.
Mais ce triste amant des forêts
Est un bon père de famille;
Il chérit ses rameaux épais,
Son bois, son écho, sa montagne,
Et goûte auprès de sa compagne
L'amour, le silence et la paix.
Comme eux si le ciel nous rassemble,
Thérèse, nous serons ensemble
Avec nos petits nuit et jour.
A coup sûr, enfants de l'amour,
Ils ressembleront à leur mère.
Oh! vois-tu comme ils sont gentils?
Mais qui sait? Peut-être auront-ils
Quelques traits aussi de leur père.
Laissons le Rat célibataire
A son gré courir le pays.
Qui cherche tant à se distraire
N'est point heureux dans son logis.
Plein de caprices infinis,
Changeant de maîtresses, d'amis,
Le pauvre Rat aura beau faire:
Le bonheur est un solitaire
Qui fuit toujours les étourdis
Et ces libertins si hardis
Avec qui l'hymen est en guerre;
Or, ces libertins n'aiment guère.
Je crois du ciel qu'ils sont maudits.
C'est de Dieu que viennent les nids:
De Dieu les hymens sont bénis.
Cousine charmante et si chère,
Le ciel mit l'amour sur la terre;
Mais te voir, t'aimer et te plaire,
N'est-ce pas, sans ce que j'espère,
La moitié de mon paradis?

LA JEUNE IMMORTELLE.

Dieux! quels ennuis invincibles
M'égarent dans ces forêts!
Plus leurs rochers sont paisibles,
Et moins mon cœur est en paix.

Sous ces ombres redoutables
Mon esprit s'est retracé
Tous les amours mémorables
Des héros du temps passé.

Serait-ce en ce bois magique,
L'œil jaloux, sombre et brûlant,
Qu'après sa belle Angélique
Courait l'insensé Roland?

L'ingrate, aux pasteurs plus douce,
Par sa peur plus belle encor,
D'amour, sur un lit de mousse,
Enivrait le beau Médor.

Mais le bruit d'un cor m'appelle:
Avançons sous ces couverts.
Quelle est la jeune immortelle
Qui chasse dans ces déserts?

L'arc que tient sa main charmante
A l'Amour fut dérobé;
Elle a les pieds d'Atalante,
Elle a la fraîcheur d'Hébé.

Que sa grâce est accessible!
Quel doux sourire dans ses yeux!
Déesse, un mortel sensible
Serait-il si loin des dieux?

Je viens, je vois, je soupire.
L'encens ne sait qu'honorer:
Pour vous chanter j'ai ma lyre;
Un cœur pour vous adorer.

Paphos de ses doux mystères
Couvre les rangs les plus hauts:
Tous les Amours y sont frères,
Tous les frères sont égaux.

Le désir, quand il l'implore,
Offense-t-il la beauté?
Un jeune amant de l'Aurore
Fut par l'Aurore écouté.

ROMANCE DU SAULE [1],

CHANTÉE PAR MADEMOISELLE DESGARCINS, AUX PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS DE LA TRAGÉDIE D'OTHELLO OU DU MORE DE VENISE.

Au pied d'un saule assise tristement,
Voyant couler le ruisseau qui murmure,
La belle Isaure, en pleurant son injure,
Croyait ainsi parler à son amant:
Chantez le saule et sa douce verdure.

Qui peut causer tes soupçons outrageants?
Ingrat, je t'aime, et tu me crois parjure.

[1] Cette romance se trouve déjà avec des changements dans le cinquième acte et la suite de la tragédie d'Othello: voir acte V, scène II, pages 181 et 183.

On t'a trompé, tu verras l'imposture ;
Tu la verras, il ne sera plus temps.
Chantez le saule et sa douce verdure.

La rose naît, fleurit, et sent flétrir
Presque aussitôt sa couleur vive et pure.
Comme elle, hélas ! je n'eus dans la nature
Que deux instants pour t'aimer et mourir.
Chantez le saule et sa douce verdure.

Si d'un poignard l'erreur armait ta main,
Où chercherais-je une retraite sûre ?
Saule chéri qu'a creusé la nature,
Ah ! par pitié, cache-moi dans ton sein !
Chantez le saule et sa douce verdure.

Mais le jour baisse, et l'air s'est obscurci :
J'entends crier l'oiseau de triste augure ;
Ces verts rameaux penchent leur chevelure,
Ce saule pleure, et moi je pleure aussi.
Chantez le saule et sa douce verdure.

On dit qu'alors Isaure s'arrêta.
Tout resta mort, muet dans la nature ;
Le vent sans bruit, le ruisseau sans murmure.
Jamais depuis Isaure ne chanta.
Chantez le saule et sa douce verdure

D'Isaure enfin quel fut le triste sort ?
Comment conter cette horrible aventure ?
Son amant vint dans une nuit obscure,
Et sous ce saule il lui donna la mort.
Saule, ah ! de pleurs couvre au moins sa blessure.

ALGARD ET ANISSA,

OU LES DEUX AMANTS ÉCOSSAIS.

ROMANCE.

Il est donc (oh ! faut-il le croire ?)
Des cœurs au malheur destinés !
Or, écoutez l'antique histoire
De deux amants infortunés.

Dans l'Écosse, au sein des bruyères,
Algard, Anissa, chaque jour
Paissaient les brebis de leurs pères :
Leur bonheur était leur amour

Dans ses replis, soudain surprise,
Un serpent terrible enlaça,
A son amant déjà promise,
La jeune et charmante Anissa.

Algard, intrépide et sensible,
Accourt et va rompre ses nœuds ;
Un autre serpent plus horrible
Les serre et déchire tous deux.

Leurs beaux corps s'enflent, se raidissent ;
Leurs traits sont flétris et tachés.
Leurs regards, en mourant, s'unissent,
D'amour l'un sur l'autre attachés.

Ils ne vivent plus qu'en leur âme ;
Leur âme est toute dans leurs yeux ;
Ils semblent, confondant leur flamme,
Goûter leur amour dans les cieux.

Les deux monstres dans leur bruyère
S'en vont, et sifflent triomphants.
A leur aspect les pâles mères
Sur leur sein pressent leurs enfants.

L'Écosse à ce couple fidèle
Tous les ans donne encor des pleurs,
Et le lieu de leur mort s'appelle
Le champ du meurtre et des douleurs.

Quand le ciel les prend pour victimes,
Comment expliquer leur trépas ?
S'il ne veut que punir des crimes,
Des feux innocents n'en sont pas.

Dans leur regret mélancolique,
Des bergers, pour tous monuments,
Dans le creux d'une pierre antique
Ont uni ces tendres amants.

Habitants de la même tombe,
Ils n'ont point quitté leurs déserts ;
Le vent gémit, quand le jour tombe,
Sur l'herbe qui les a couverts.

Tous les pasteurs versent des larmes
En passant près de leur séjour.
L'amour aurait-il trop de charmes ?
Le malheur poursuit-il l'amour ?

LE PONT DES MÈRES.

ROMANCE.

Dans la fleur de l'adolescence,
Le charmant don Carlos, dit-on,
Trouva, d'Espagne allant en France,
Un peu d'eau mouillant un vallon.

Cette eau s'oppose à son passage ;
Il veut traverser son courant :
Accru soudain par un orage,
Le ruisseau devient un torrent.

Le torrent l'entraîne ; il surnage,
Il enfonce, il remonte. Hélas !
Ni son effort, ni son courage
Ne peut l'arracher au trépas.

Don Carlos avait une mère :
Elle arrive ; elle voit son fils.
Sa douleur dans ses bras le serre :
Tous ses sens sont évanouis.

Son malheur toujours l'épouvante.
Pareil malheur peut advenir :
Pour les autres mères tremblante,
Elle songe à le prévenir.

Les yeux en pleurs, elle fait faire
Un pont sur le fatal torrent,
Pour elle une simple chaumière,
Un tombeau pour son cher enfant.

A chaque femme, à chaque père
Elle dit : « Vous ne craindrez plus.
« Ce pont fut fait par une mère :
« Maintenant je ne le suis plus. »

Sur la triste et rustique tombe,
Sa main s'efforça de graver
Le malheur où son cœur succombe...
Sa main ne put pas achever.

Elle court, quand le torrent gronde,
Sauver son fils de sa fureur ;
Elle veut se jeter dans l'onde,
Mais elle connaît son erreur.

« Ah ! comme ce torrent, dit-elle,
« Cher Carlos, tes beaux jours ont fui.
« Voilà ta tombe qui m'appelle :
« Que l'on m'y place auprès de lui. »

Les flots répandent les alarmes.
La nuit, sous la hutte on l'entend
Crier à genoux, tout en larmes :
« O mon Dieu ! rends-moi mon enfant ! »

On croit, dans toutes les Espagnes,
Au bruit des eaux, au bruit du vent,
Entendre l'écho des montagnes
Répéter : « Rends-moi mon enfant ! »

LA MÈRE DEVANT LE LION.

ROMANCE.

Un lion affreux, dans Florence,
Un jour soudain se déchaîna :
Tout prit la fuite à sa présence,
Se tut, pâlit et frissonna.

Un petit enfant, plein de charmes,
Se tient sous ses yeux presque nu ;
Il le regarde sans alarmes,
Et lui rit d'un air ingénu.

La mère, à cet aspect terrible,
De la mort croit sentir les coups,
Et devant l'animal horrible
Joint les mains, se met à genoux.

« Non, lui dit-elle, par nature,
« Bon lion, tu n'es point méchant.
« Au nom de Dieu, je t'en conjure,
« Ne fais point mal à mon enfant.

« Lui seul me reste ; il tette encore :
« A peine, hélas ! peut-il marcher.
« Bon lion, c'est toi que j'implore,
« Si quelqu'un osait y toucher. »

Je ne sais point par quel mystère
Un tel prodige s'opéra :
Doux à l'enfant, doux à la mère,
Le bon lion se retira.

LA CÔTE DES DEUX AMANTS.

Il est une vallée au sein de la Neustrie,
Comme Tempé célèbre, et des nymphes chérie ;
Andelle est son beau nom. Les frais, les doux zéphyrs
La peuplent de troupeaux, d'abeilles, de soupirs ;
Mais elle a son Pénée ; et, sous le nom d'Andelle,
Ce fleuve aussi la cherche, et coule amoureux d'elle.
Ils confondent ensemble, entre d'heureux coteaux,
Les fleurs de la prairie et le cristal des eaux.

Au pied de ce vallon, du haut d'une montagne
Dont l'immense sommet s'étend sur la campagne,
Tombe un chemin rapide, et qui, de toutes parts,
Du voyageur pensif court saisir les regards.
Ce mont, qu'avec surprise au loin chacun admire,
Vit changer les états, tomber plus d'un empire ;
Mais il garda sa gloire, et sans cesse les ans
Rajeunissent pour lui la Côte des Amants.
D'où lui vint ce beau nom? O muse, que j'implore,
Muse, si la pitié pour eux te parle encore,
Dis-moi comment l'Amour perça de mêmes traits
Deux cœurs infortunés qu'on n'oubliera jamais !
L'amante, jeune et belle, honorait dans son père
Des antiques barons l'humeur noble et guerrière.
Il suivait aux combats Charlemagne irrité,
Quand il courait punir le Saxon révolté.
L'amant, s'il osait l'être, avait soin d'une mère,
Veuve, tendre, éclairée. « Ah ! si je te suis chère,
« Mon cher fils, lui dit-elle, apprends-moi quel chagrin
« Trouble aujourd'hui ton front autrefois si serein.
« Je t'observai longtemps : l'air inquiet, l'œil triste,
« Ta vue avec langueur s'arrêtait sur Caliste.
« Tu sèches consumé d'un funeste poison.

« La beauté de Caliste égare ta raison.
«Caliste! y songes-tu? Du baron de Saint-Pierre,
«Ton maître, ton seigneur, la fille et l'héritière!
«Et nous, tu le sais bien, hélas! que sommes-nous?
«S'il soupçonnait tes feux, quel serait son courroux!
«Cachés dans notre sort, nous n'avons rien à craindre;
«De nous-mêmes surtout n'ayons pas à nous plaindre;
«Laissons aller des grands les tranquilles dédains.
«Hélas! devant leurs yeux sommes-nous des humains?
«Nous ont-ils seulement admis dans la nature?
«Leur âme par orgueil hait l'homme et devient dure.
«Cependant notre maître... Ah! lorsque le trépas
«Frappant son jeune fils l'arracha de ses bras,
«Quels cris son désespoir ne fit-t-il pas entendre!
«Jamais cœur paternel se montra-t-il plus tendre?
«Oui, si sa fille aussi devait bientôt périr,
«De sa douleur, Edmond, nous le verrions mourir.
«Sa fille est tout pour lui. Quant à son caractère,
«Nous n'avons, grâce au ciel, nul reproche à lui faire:
«Car, rendons-lui justice; avec humanité
«L'homme né sous ses lois constamment fut traité.
«Mais cet orgueil d'un rang qui de lui nous sépare
«Peut le dénaturer: tout orgueil est barbare.
«Crois-tu par cet orgueil qu'une fois emporté,
«Il se souvienne encor d'un reste de bonté?
«Connais tout ton péril. Mais au moins ta prudence
«A caché ton amour sous un profond silence. [moi,
«Tiens-le toujours secret. L'orgueil, l'orgueil, crois-
«Le traiterait d'audace et de crime.—Eh! pourquoi?
«J'ai pensé qu'en l'aimant de l'amour le plus tendre,
«Le sort me défendait, il est vrai, d'y prétendre.
«Mais serait-il possible au sort, dans sa rigueur,
«D'enchaîner ma pensée, et de m'ôter mon cœur?
«Des loups cruels naguère ont causé nos alarmes.
«On voulut les détruire, on nous prêta des armes.
«Dans les immenses bois dont il est possesseur
«Notre maître lui-même apparut en chasseur.
«Et moi, dans les forêts, ô ressource impuissante!
«Je ne rêvais, cherchais, voyais que mon amante.
«A l'écho du désert je criais éperdu:
«Caliste! Hélas! ce nom pouvait être entendu.
«J'espérais, m'efforçant d'anéantir ma flamme,
«L'exhaler, ou du moins l'assoupir dans mon âme;
«Je me lassais la nuit, je me lassais le jour.
«En vain! j'accrus ma force, et gardai mon amour.

«Un ordre inattendu m'imposa d'autres veilles.
«Je passai dans les champs au doux soin des abeilles.
«Je crus que cet emploi calmerait mon tourment.
«Tout est dans leur travail mystère, enchantement;
«Leur sortie, à longs flots, au lever de l'aurore;
«Leur lenteur à rentrer, quand le jour va se clore;
«Leur atelier si frais, plein de mille couleurs;
«Quel spectacle plus beau que le miel et les fleurs!
«Mais l'amant sans espoir qui meurt de sa blessure,
«Peut-il trouver encor du charme à la nature?
«Caliste ignore, hélas! que j'ai pu la chérir.
«Mon sort est de l'aimer, de me taire, et mourir.
«Elle court dans nos prés, de vingt rivaux suivie,
«Sans songer qu'après elle elle emporte ma vie.
«Si j'osais la finir par un noble trépas!
«Si j'allais le chercher au loin dans les combats?
«—Mon fils! ô mon cher fils! tu quitterais ta mère!
«—Qu'ai-je dit? Non, jamais!—Puisque je te suis chère,
«Que ma main puisse encore, à la fin de mes ans,
«Sécher au moins tes pleurs, filer tes vêtements!
«Il n'est point, quand tu vis, de malheur dont je tremble.
«Va, Dieu bénit le pauvre, il nous fait vivre ensemble.
«Tu rentres souvent tard, mais enfin je te voi.
«J'ai peu de jours à vivre, et ces jours sont à toi.
«J'ai préparé ton lit, viens, suis-moi, le jour baisse.»

Il prend un peu de force, ou sent moins sa faiblesse.
Dieu! le sommeil l'agite. « Ah! si sa douce fleur
«Pouvait, ô mon cher fils, assoupir ta douleur!
«Mais dans ton cœur, hélas! ton mal toujours existe.
«En paix, pour quelque temps, rêve, rêve à Caliste.»

Le baron cependant, au fond de son château,
Soupirait nuit et jour d'un deuil encor nouveau.
Il pleurait son épouse. Hélas! dans sa famille,
Pour se survivre encore il n'a plus que sa fille.
Contre elle si la mort allait tourner ses traits!
Ses larmes, ses douleurs ont flétri ses attraits:
Pour conserver ses jours, près des bords de l'Andelle,
Sur d'agiles coursiers il vole à côté d'elle.
Voyant auprès de lui son cœur se rassurer,
Dans les forêts, un jour, il lui permit d'entrer.
Blessé par des chasseurs, plein de sang et de rage,
Un affreux sanglier sort d'un hallier sauvage.
Il court droit à Caliste. Edmond paraît soudain:
Le monstre, à l'instant même, expira sous sa main.
Avec joie il s'écrie aux genoux de son maître:
«Heureux, cent fois heureux que le ciel m'ait fait naître
«Pour vous rendre un trésor qui vous était ôté!
«—Et toi, dit le baron, reçois ta liberté.»

Plein de Caliste, il fuit. Mais l'éclat du jeune âge,
Sa grâce, sa vigueur, son bienfait, son courage,
Ont imprimé chez elle un profond souvenir.
Son cœur, blessé d'amour, n'en peut plus revenir.
Ah! l'instant qui nous charme est trop souvent funeste;
C'est un éclair, un rien: le trait part, et nous reste.
Piége innocent du cœur! Chacun d'eux enchanté
Est pris par sa belle âme, est pris par sa beauté.
Dès lors, les deux amants sans parler s'entendirent.
Amour charmant et pur, dis-nous ce qu'ils souffrirent!
Toujours du même objet leur esprit fut frappé;

Toujours du même vœu leur cœur fut occupé.
Amants, tendres amants, quand finiront vos peines?
Le baron, moins tremblant, au sein de ses domaines,
Dans son noble manoir, dont l'Andelle en son cours
Embrasse de ses eaux les fossés et les tours,
Orgueilleux de sa fille et plein de sa naissance,
Du plus superbe hymen nourrissait l'espérance.

Il naissait ce grand jour, de tout temps respecté,
Qu'on fêtait sous le nom de la Saint-Jean d'été,
Usage antique et saint, venu de nos ancêtres.
Les pères, les enfants, les serviteurs, les maîtres,
Dansaient autour d'un feu par l'aïeul allumé.
Dans ce jour et de chants et de joie animé,
Marchaient vers le vieillard flûtes, pipeaux, musettes,
L'ermite du canton, fileuses, bergerettes; [peaux,
Ceux qui pendant la nuit gardaient les grands trou-
Qui greffaient les pommiers, qui tondaient les agneaux.

Pourquoi la triste Envie, aux palais attachée,
Trop souvent sous le chaume est-elle aussi cachée?
Tous les égaux d'Edmond, mais qui ne le sont plus,
Par haine contre lui font des vœux superflus.
« Il est beau, jeune, heureux, aimé, hors d'esclavage;
« Caliste a tout pouvoir, et vit par son courage;
« Que ne prétendront pas son espoir et ses feux? »
L'Envie, en parlant bas, a des échos nombreux.

Le baron inquiet en sent déjà l'atteinte.
« Si ma fille l'aimait! Aurais-je cette crainte?
« Dieu! si lui-même osait... O quel tourment hon-
« Un esclave à ma fille eût présenté ses vœux! [teux!
Il frémit. Edmond vient. — « Est-ce toi, téméraire,
« Qui, de ma fille épris, te flattes de lui plaire?
« Toi, dont l'ingratitude et l'amour odieux
« Jusqu'à son noble hymen ose élever tes yeux?
« Si tu sauvas ses jours, j'ai payé ta vaillance,
« Et de ta liberté j'ai fait ta récompense.
« C'est assez. Ne viens plus, hardi dans ton néant,
« M'offrir de ton espoir le scandale outrageant. »

Edmond tombe à ses pieds. « J'ai dû mieux me connaî-
« Dit-il. Dans votre fille, en la voyant paraître, [tre,
« Je crus voir un objet dès longtemps adoré;
« Mais mon culte du moins fut toujours ignoré.
« Mon feu de mes soupirs s'est nourri dans mon âme.
« J'en ai senti l'ardeur, j'en ai caché la flamme.
« Voilà tous mes forfaits, vous pouvez m'en punir.
« Heureux à son hymen qui pourra parvenir!
« Qu'elle vive longtemps pour honorer son père,
« Astre pur et nouveau dont s'éclaire la terre!
« Quel mortel, quel qu'il soit, pourrait la mériter?
« S'il était à ce prix un prodige à tenter!
« Juste ciel! — Malgré moi ton amour m'intéresse;
« J'estime ta valeur, j'aime à voir ta jeunesse,
« Ta figure me plaît. Que sais-je enfin? dans toi
« J'admire avec plaisir ton courage et ta foi
« L'amour surtout aspire à vaincre les obstacles,
« Et de tout temps, dit-on, enfanta des miracles.
« En faveur de ma fille, oui, je pourrai céder;
« Mais apprends à quel prix je veux te l'accorder.
« — Est-il vrai? — Le voici : sur cette côte aride,
« Tu vois de ce chemin l'escarpement rapide :
« Oui, sans aucun repos, oui, si d'un même pas,
« Tu peux jusqu'au sommet la porter dans tes bras,
« Ma fille est ta conquête, et ma main te la donne.
« Que le château l'apprenne, et que la cloche sonne.
« Je ne chercherai point à te la contester.
« J'ai dit. Voilà ma loi, tu peux te consulter. »

Edmond triomphe. Il sort. Mais où Caliste est-elle?
Dit-il. Voilà le mont dont le sommet m'appelle.

Caliste vient vers lui. « Va, j'ai tout entendu,
« Lui dit-elle en tremblant. Le voilà donc rendu
« Ce triste arrêt d'orgueil et d'un dépit barbare!
« Puis-je, hélas! t'expliquer comment il nous sépare?
« Mais respectons un père. Eh! ne vois-tu donc pas,
« Trop malheureux Edmond, que tu cours au trépas?
« Caliste, dit Edmond, va, ma victoire est sûre,
« Ton père dans mes feux n'a pu voir qu'une injure.
« Cependant pour son gendre il vient de m'accepter
« Si par un noble effort je peux te mériter.
« J'ai souffert doucement ses dédains que j'oublie;
« Mais c'est en promettant lui-même qui se lie.
« Non, je ne croirai pas que mon pressentiment
« Ne soit rien qu'un vain songe et l'erreur d'un amant.
« Vois-tu ce beau vallon, ces eaux et ces ombrages,
« Ces fleurs, ce ciel d'azur, paré de ses nuages,
« Tous ces joyeux pasteurs de tant d'heureux troupeaux,
« Étrangers, peuple, amis, et noblesse, et vassaux,
« Qui tous, avec ardeur, de tous côtés s'y rendent,
« Dont les cœurs sont pour nous, dont les yeux nous attendent;
« Vois-tu ce toit d'ermite et son humble clocher,
« Où deux tendres pigeons viennent de se percher?
« Ils sont de notre amour l'image heureuse et chère.
« Songe à ce doux augure, aux désirs de ma mère,
« Au grand saint que pour nous j'implore en ce grand
« A ce ciel protecteur d'un innocent amour. [jour,
« Ne détruis point d'un mot mon bonheur qui s'ap-
« Laisse-toi par pitié devenir ma conquête. [prête.
« Aurais-je pu te perdre, ayant pu t'acquérir?
« Non, tu ne voudras pas voir ton Edmond mourir.
« Ton cœur m'en est garant. — Quand je te dois la vie,
« Par moi la tienne, hélas! te serait donc ravie!
« C'est donc là, cher Edmond, mon déplorable sort,
« Que pour mes jours sauvés tu me doives la mort!
« Mais vois-tu bien ces rocs, cette côte effrayante?

«Ce chemin dans les airs? — J'en ai bravé la pente;
«J'y connais tout, une herbe, une pierre, un buisson.
«Quand le chêne est gelé, quand brûle la moisson,
«J'ai parcouru cent fois ce roc si formidable;
«Chasseur dans nos forêts, agile, infatigable,
«Des muscles du chamois j'acquis la fermeté,
«Ses sauts, ses bonds hardis, son intrépidité.
«Ma force est mon secret, et ton père l'ignore.
«Il l'entendra bientôt, cette cloche sonore.
«La hauteur de ce mont m'inspire peu d'effroi.
«—S'il décroît à tes yeux, il s'agrandit pour moi.
«Écoute, cher Edmond : nous respirons encore.
«Voici de ton amour la faveur qui j'implore.
«Tu sais quel est mon cœur; tu crois bien, entre nous,
«Qu'aucun mortel jamais ne sera mon époux.
«Edmond vole aux combats et défends-y mon père.
«Moi, je m'en vais, à Dieu, dans un saint monastère,
«Sous le voile sacré m'enchaîner par des vœux.
«C'est là que, dans mon deuil, je prierai pour vous deux.
«En causant ton trépas, j'eusse été criminelle.
«A mon devoir, à Dieu, je resterai fidèle :
«Et dans mon cloître, Edmond, mon cœur moins agité
«Gémira d'un malheur qu'il n'a point mérité.
«Allons, séparons-nous.—Eh! le puis-je, Caliste,
«Quand, mort à l'univers, c'est dans toi que j'existe,
«Par toi que je respire, à toi que j'appartien;
«Quand mon cœur n'est vivant qu'en battant sur le tien?
«*Allons, séparons-nous!* Quels mots! j'y dois souscrire.
«Mais ces mots si cruels, as-tu pu me les dire?
«Te perdant pour jamais que mon cœur va souffrir!
«Mais, grâce à ma douleur je suis sûr de mourir.

«Toi que j'eusse vaincu, sommet, cru si terrible,
«(Car est-il un prodige à l'amour impossible?)
«Que je t'appelle au moins dans mes derniers moments.
«La Côte ou le tombeau des malheureux Amants!
«S'il est quelque pitié chez la race nouvelle,
«Ce nom vivra longtemps sur les bords de l'Andelle.
«On publiera qu'Edmond dans l'esclavage né,
«Au plus beau des hymens fut jadis destiné;
«Qu'il allait, plein d'amour, d'accord avec son maître,
«Conquérir un bonheur, qu'il méritait peut-être.
«Caliste dit un mot : ce mot dut lui ravir.
«Conquête, amante, épouse; il ne sut qu'obéir.
«—Eh! ne le sais-je pas qu'Edmond m'honore et m'aime,
«Que pour moi son respect, sa tendresse est extrême?
«Pour y croire, ai-je encor besoin de tes discours?
«Ne me souvient-il plus que tu sauvas mes jours?
«Ai-je vu tant d'amour avec indifférence?
«N'est-il entre nos cœurs aucune intelligence?
«Est-il un de tes vœux que je n'entende pas?
«Crois-tu qu'avec effort je fuirais dans tes bras?

Il l'enlève à ces mots. Chargé de son amante,
Il semble au haut des cieux la porter triomphante.
Il croit tenir un ange, un divin protecteur,
Qui pour lui du ciel même a fait fuir la hauteur.
Il ne se hâte pas, mais sa marche est égale.
Si tu pouvais, Amour, abréger l'intervalle!
Enfin de la moitié tout l'espace est franchi.
Son pas n'a point changé, son corps n'a pas fléchi;
Son fardeau le soutient, il en est idolâtre.
On dirait dans ses bras pressant un corps d'albâtre,
Qu'il porte la Pudeur, ce trésor précieux,
Qu'il dérobe à la terre et qu'il va rendre aux cieux:
Tout le côteau sur lui tient la vue attentive.
On crie : «Encore un pas!» il s'efforce, il arrive.

Mais déjà du château la cloche a retenti.
L'amour a triomphé, l'orgueil est averti.
Couple unique, oui, la terre et le ciel vous couronne.
De joie et de transport tout le vallon résonne.
On court. Tout applaudit; les bois par les échos,
L'Andelle par ses chants et ses fleurs et ses flots.
On veut de la Saint-Jean lorsque l'hymne s'apprête,
Des deux amants aussi que ce jour soit la fête.
Soudain tout semble mort, se tait; rien ne répond;
On soupçonne en tremblant ce silence profond.
Qu'est-il donc arrivé? L'on s'interroge, on tremble;
On veut voir les amants, on veut les voir ensemble;
Un vieil ermite, hélas! les suivait d'un peu loin:
Il vit tout, conta tout. Pieux et tendre soin!
C'est là, dit-il, qu'Edmond la déposa vivante,
Là, qu'expira l'amant, là, qu'expira l'amante.
Il venait à la fin d'épuiser leur malheur.
Lui mourut de fatigue, elle de sa douleur.
Ce bruit vole et s'étend sur cette côte immense :
On gémit, on soupire, on descend en silence.
Un orage imprévu troubla les éléments.
Déjà la tombe unit les corps des deux amants.
Deux colombes, dans l'air, d'une voix gémissante,
Semblaient redemander et l'amant et l'amante.
On suit leur chant plaintif et leur vol égaré.
Enfin sur le tombeau le jour s'est remontré.
On presse avec respect cet asile fidèle;
On plaint leurs chastes feux, on plaint leur fin cruelle;
On veut qu'un véridique, un sensible discours
Apprenne à l'avenir de si tendres amours.
Leur candeur, leur beauté, leur commune aventure
Frappe, atteint tous les cœurs, y saisit la nature.
Des amants, des époux, leurs noms sont révérés;
On baise leur cercueil, on croit leurs corps sacrés.
Ils s'aiment dans les cieux. Côte illustre et funèbre,
Garde encor dans mille ans cette tombe célèbre!
Amants sur vos malheurs puis-je encore m'arrêter?
Hélas! ma muse en pleurs a peine à vous chanter.
Vallon, qui m'étaliez sur vos rives fécondes
Et les plus belles fleurs, et les plus pures ondes;

Échos, bosquets d'Andelle, à qui par vos zéphyrs
Nos timides amants confiaient leurs soupirs,
Sur eux d'un même vol quand la mort vient de fondre,
Si vous les appelez, que dois-je vous répondre?
Edmond et sa Caliste, hélas! sont disparus ;
Caliste et son Edmond ne vous reverront plus.

Envoi à madame Hauguet.

Vous l'avez désiré, ma muse s'en fait gloire,
Puissé-je consacrer au temple de Mémoire
La Côte de vos deux Amants!
Pourquoi Racan, Ségrais, Malherbe, en vers charmants
N'ont-ils pas pris plaisir à conter leur histoire?
Tous trois n'étaient-ils pas Normands?
Aux pieds de Rhadamante, à titre de poëte,
Je vais donc comparaître, assis sur la sellette.
Notre bon Andrieux n'est pas un doux censeur.
S'il sent très-vivement, il juge avec froideur.
La raison est un fort d'où jamais il ne bouge.
Tout manuscrit le craint, et mes amants ont peur
Devant son maudit crayon rouge ;
Mais j'en chéris le trait, je m'offre à sa rigueur.
Tout est pur dans son goût, tout est vrai dans son cœur.

Vous à qui les beaux-arts, le bon goût rend hommage,
Que charme d'Hélicon l'harmonieux langage ;
Vous que vit naître au bord des mers
Dieppe, ce frein puissant de Neptune en furie,
Pour être notre muse, en inspirant nos vers ;
Vous que les Grâces ont nourrie ;
Fille aimable de la Neustrie,
Oui, le même penchant nous entraîna vers vous
Dès longtemps vous voyez en nous,
De nos vœux confondus, toujours, partout suivie,
Deux amis tendres et jaloux
Du plaisir de chanter vos goûts,
Et du bonheur de votre vie.
Quelle ardeur vous anime à créer des forêts?
Bravant les aquilons, le soleil et ses traits ;
Sur des monts, sur des rocs, devançant sa lumière,
Vos prévoyantes mains, avec un cœur de mère,
Sèment pour vos enfants dans des sillons pierreux
L'espoir de jeunes bois qui vieilliront pour eux.
L'avenir est un champ plein d'attraits et d'attente.
Du géant des forêts la tête triomphante,
Un jour, vous dites-vous, de ce gland sortira ;
Ce que je prête au temps, le temps me le rendra.
Dès aujourd'hui je goûte un si cher avantage.
Croissez, chênes, croissez pour ma belle sauvage!
Est-il bien vrai? par vous une forêt naîtra!
Que de nids et d'amour! chacun y trouvera
Son charme et son repos, ce vrai plaisir des sages ;
Philomèle des ruisseaux frais,
Les nymphes, des antres discrets,
Et les poëtes des ombrages.

Mais dans l'art hasardeux de bien conduire un four,
J'entends vanter partout votre talent suprême.
Un four... C'est quelque chose. Eh! si chez vous un jour
Je suivais Andrieux pour en juger moi-même!
Le four, je m'en souviens, fait d'excellents desserts.
Si nous sommes contents, vous aurez dans nos vers
Un temple sous le nom de Vénus-Pâtissière :
Avec de beaux bras nus, une taille légère,
Quel plaisir de vous voir occuper sous vos lois
Tant de petits Amours, ravis de leurs emplois,
Ces jolis petits dieux, étendant la galette,
Dorant le macaron, sucrant la tartelette!
Sur vos gâteaux exquis, qu'on s'arrache et qu'on craint,
Leurs carquois sont gravés, votre chiffre est empreint.
Le bonnet sur l'oreille, agitant la serviette,
Rangés autour de vous je les entends crier :
« Vénus pour son plaisir pâtissière s'est faite!
« Quel bonheur pour notre métier! »
Oui, Vénus dans Paphos a laissé sa parure.
Son pied nu presse à peine une étroite chaussure ;
A tous ses mouvements le lin sait se plier ;
Elle s'est mise en juste, en simple tablier ;
Mais elle a gardé sa ceinture.

Pour changer nos plaisirs, aimable en cent façons,
Sans peine, à votre gré, vous prenez tous les tons.
Vous restez toujours vous, c'est-à-dire une Grâce,
Qui plaît toujours, jamais ne lasse.

Votre esprit est de même. Il est naïf et fin,
Et solide et léger, comme il vous plaît, enfin.
Vous nous rendez le vrai, vous parez la toilette.
Belle vous êtes née, et le serez toujours.
C'est un don de votre planète
D'être belle dans vos atours,
Dans vos habits de tous les jours ;
Et même de l'être en cornette.
Mais tout sied quand on plaît, mais tout sert aux amours.
Faut-il gagner nos cœurs, que rien ne vous alarme!
O femmes, quel pouvoir vous fut donné sur nous!
Nous naissons vos amants, nous mourons vos époux ;
Nous prenons, enchantés d'un regard, d'une larme,
Le bonheur dans vos yeux, des lois à vos genoux ;
Notre unique pensée est d'être auprès de vous.
C'est notre premier vœu, c'est notre dernier charme.
Contre vous c'est en vain que la raison nous arme ;
Et les plus vieux sont les plus fous.

Les Parques ont chargé mon fuseau d'un long âge ;
Leurs ciseaux vont s'ouvrir pour trancher leur ouvrage.
Adieu, ma tendre amie, adieu, je cède au temps.
J'aurai chanté pour vous la côte des Amants.

Ai-je rempli vos vœux? Le croirai-je? Je n'ose.
Maintenant affaibli, mon luth est peu de chose.
Mais le cœur met du prix aux plus humbles présents :
Murmurant votre nom dans ses derniers accents,
Près de vous, après moi, permettez qu'il repose.

NOTICE

HISTORIQUE

SUR LA COTE DES DEUX AMANTS.

La Côte des deux Amants, célèbre en Normandie depuis tant de siècles, doit son nom à la plus chère et la plus intéressante de nos passions, lorsque surtout la vertu l'accompagne, et que rien ne nous reproche nos pleurs dans le tendre intérêt que nous prenons à ses victimes.

Voici ce que m'a pu fournir d'instruction à ce sujet la dame respectable à qui j'ai eu l'honneur d'adresser les vers où j'ai tâché de conter, le mieux qu'il m'a été possible, l'histoire des deux amants infortunés. Je n'aurai, pour ainsi dire, qu'à copier une partie de sa lettre.

« Ma sœur et moi, monsieur, nous avons fait tout ce « qui dépendait de nous pour acquérir des lumières sur « un sujet qui semble fait pour ranimer les cordes sensibles de votre lyre. Elles ne sont puisées que dans la « tradition du pays, et quelques notices de Darnaud, de « Saint-Foix et de madame de Genlis, toutes restreintes « et de même nature.

« Le vieux château de la vallée d'Andelle était occupé « par un seigneur de Pont-Saint-Pierre, contemporain « de Charlemagne. Sa fille, nommée Caliste, jeune et « belle, fut aimée et devint éprise d'un jeune paysan, « nommé Edmond, serf de son père. Ce père, pour désespérer leur amour, imagina de mettre à son consentement une condition impossible. Il promit qu'il lui « donnerait sa fille, s'il pouvait la porter de suite et sans « aucun repos jusqu'au haut de la côte qui règne sur le « château et toute la vallée d'Andelle, et la déposer sur « son sommet, quoiqu'il fût regardé comme inaccessible.

« Le jeune homme, par une force et un courage incroyables, arrive au sommet, y dépose sa conquête, « penche la tête, fixe des yeux pleins d'amour sur elle, « et tombe mort de fatigue. Son amante meurt à l'instant « de douleur. Tel est le fond de l'histoire.

« Le père, trop tard attendri et repentant, fit ériger « par la suite le prieuré des Deux-Amants au haut de « cette côte; mais il fit enfermer les deux corps dans un « même cercueil, et les fit transporter dans la chapelle la « plus voisine, dépendante du monastère de Fontaine-Guerare, qui forme actuellement, comme vous savez, « monsieur, la propriété de M. Gueroult, mon beau-frère. La tradition dit que le malheureux père de Caliste mourut de chagrin de la mort de sa fille.

« Ce qui confirme, monsieur, l'érection du prieuré des « Deux-Amants au haut de la côte, c'est d'abord son « nom, et ensuite le sceau de la maison, représentant la « tête d'une jeune fille et celle d'un jeune homme. Ma « sœur, épouse de M. Gueroult, tient cette particularité « du dernier prieur, qui vient de mourir. La pierre du « tombeau a été mutilée lors de la révolution; mais « M. Gueroult a su d'une religieuse du couvent qu'elle « était placée intérieurement, à la porte de la chapelle « que couvre encore un vieux et immense lierre que vous « avez dû voir, monsieur, lorsque vous avez fait à « M. Gueroult l'honneur de passer avec nous quelques « jours sur les bords de l'Andelle, dans son intéressante « acquisition de Fontaine-Guerare, fontaine charmante, « voisine de sa maison, et qui a donné son nom à « ce monastère. »

Voilà ce que m'apprend cette dame dans sa lettre. Je me souviens effectivement que ce lierre m'a frappé par son épaisseur, son étendue, et surtout par sa vieillesse si verte, et répandue sur la porte et le portail très-simple de cette ancienne église. Ce que j'ai remarqué surtout avec plaisir, c'est que M. Gueroult s'est fait un devoir agréable et religieux de conserver fidèlement dans son domaine, et cette église, et ce lierre, et ce cloître gothique, qui fait accident dans son paysage, et sous lequel je me suis promené seul, avec des idées graves et l'attendrissement que devait naturellement m'inspirer l'aspect de cette côte immense et mémorable des Deux-Amants, qui, depuis Charlemagne, pendant le cours de tant de révolutions, lorsque tant de monuments n'ont laissé aucun souvenir sur leurs débris mêmes, disparus à leur tour, nous rappelle encore sans cesse quel est l'indestructible empire de notre raison et de cet éternel intérêt de l'amour et de la vertu, dont on ne peut dépouiller notre nature.

VERS

POUR UNE FÊTE A LA VIEILLESSE.

Formidables remparts d'inégale structure,
Qu'aux premiers jours du monde éleva la nature,
Énorme entassement de rocs audacieux
Que l'œil surpris voit croître et monter jusqu'aux cieux;
Dépôt des longs frimas qui blanchissent vos têtes,
D'où tombent les torrents, où sifflent les tempêtes,
Inaccessibles monts où l'aigle des Romains
S'étonna qu'Annibal eût créé des chemins;
Rochers majestueux, perdu dans les nuages,
Je m'élève avec vous par-delà les orages.
Daignez me recevoir, sommets religieux,
Où l'esprit des mortels commerce avec les dieux!

Mais, ciel! en gravissant vers sa voûte infinie,
Des Alpes à mes yeux se montre le Génie,
Que couvrent tout entier, et ses longs cheveux blancs.
Et sa barbe mêlée à des glaçons pendants.
De givre et de frimas sa tête est hérissée.
Oui, dit-il, s'agitant sous sa neige entassée,

Tes pieds foulent ce mont, qui, seul, par sa hauteur,
Des monts les plus hardis hardi dominateur,
Sous mille hivers nouveaux, mille glaces nouvelles,
Entoure ses manteaux de franges éternelles,
Se grossit en colosse, et monte, et prend le pas
Sur cent autres géants, armés de leurs frimas.
Mais parmi ces débris qu'au loin ton œil embrasse,
Mer fougueuse et glacée, as-tu vu dans l'espace,
En sa masse effroyable, un mont qui, comme lui,
D'un chaos de frimas est le centre et l'appui ;
Qui pompe jusqu'aux cieux les fleuves qu'il fait naître,
Seul rival du mont Blanc, si quelqu'un pouvait l'être,
Le pic de la Terreur ? C'est dans leur double sein,
Des eaux que boit l'Europe immense magasin,
Que filtrent à jamais leurs entrailles humides
Ces torrents écumeux, ces fleuves si rapides
Qu'on enjambe à leur source, et ne s'en doutant pas :
L'Aar et le Tésin ; le Rhône avec fracas
Tombant, précipitant ses turbulentes ondes,
Arrachant et ses bords et ses digues profondes ;
La Reuss, entre des rocs, heurlant, tordant ses pas ;
Le Danube au long cours, et le Rhin aux cent bras :
Tous jumeaux parvenus, chacun dans son allure,
Garde l'air, la fierté, l'élan de la nature ;
Tous nés libres, sans fers, ils portent, sous des rois,
Leurs flots à l'Italie, aux Germains, aux Gaulois,
Dans de superbes lits roulent une eau féconde,
Et descendent du ciel en bienfaiteurs du monde.
Oui, d'un pied montagnard tu presses mes glaçons.
Mes Alpes, et non l'art, t'ont dicté leurs leçons.
Né loin de nos torrents, tu viens chercher peut-être
Le toit et les frimas qui t'auraient dû voir naître :
Je lis dans tes désirs : va, le ciel est serein ;
Voici la Tarantaise, et c'est là ton chemin.
Sous sa glace, à ces mots, le vieillard se retire.

Je descends : du vallon le doux penchant m'attire.
O champs semés de fleurs ! ô fertiles ruisseaux !
Fontaine où vont le soir s'abreuver les troupeaux,
Salut ! je vous vois donc, innocente prairie,
De mes simples aïeux vénérable patrie.
O mon père ! c'est là que tu reçus le jour :
C'est là, que ton berceau, que ton premier séjour
De ta présence encor me rappelle les charmes.
De mon deuil éternel reçois ici les larmes.
Que je rends grâce au ciel, qui, sage en ses faveurs,
M'a laissé pour tout bien et ton sang et tes mœurs !
Mon cœur formé du tien, plein de ta chère image,
S'arrête avec transport sur ce doux paysage.
J'y vois partout empreint le doigt de la vertu
Qui toucha ton berceau par tant de vents battu.

Qu'entends-je ? ô bruit heureux ! fête auguste et rustique !
Joyeux dans ses rochers, tout le peuple helvétique,
Par un vin solennel, par des vœux éclatants,
Va rendre, sous le ciel, hommage aux cheveux blancs.
Salut, banquet sacré ! Vieillard, je vais m'y rendre.
Et toi, par qui cent fois Haller nous fit entendre
Et sa superbe lyre et les plus nobles chants,
Et toi, tendre Gessner, tes chalumeaux touchants ;
Lorsque j'admire ici, plein de tant de merveilles,
Nos glaciers dans les airs, à leur pied nos abeilles ;
Vois, muse, avec plaisir, rassemblés dans nos champs,
Consacrés par leurs mœurs, embellis par les ans,
Ces vieillards, ces Nestors, dont ce jour est la fête :
Tout à la célébrer nous invite et s'apprête.
Nos lis exprès pour eux croissent dans le vallon ;
Pour eux en doux zéphyr s'est changé l'aquilon.
Si jamais de nos jours le torrent ne s'arrête ;
Si huit lustres doublés vont peser sur ma tête ;
Enfin, si sur ma tombe un reste de vigueur
Ranime encor mon sang, et fait batre mon cœur ;
Muse, pour nos vieillards enflamme aussi mon zèle,
Fais luire sur mon front une flamme nouvelle ;
Fais de tous les côtés, en hâte, à mes accents,
Descendre de leurs monts leurs femmes, leurs enfants,
S'offrir à mes respects leur long pèlerinage,
Leurs travaux, leurs vertus, la paix du dernier âge,
Et sur leurs cheveux blancs pleuvoir avec des pleurs
Notre encens et nos vœux, et des chants et des fleurs !

Il est un bourg fameux par ses exploits antiques,
Bourg qui donna son nom aux cantons helvétiques.
C'est là que Tell vainqueur s'offre sur tous les monts,
Aux bords de tous les lacs, debout sur tous les ponts,
Tenant encore en main cette flèche aguerrie
Qui frappa l'oppresseur, et sauva sa patrie.

Déjà vers ce canton, libres et vertueux,
S'avancent nos vieillards d'un pas respectueux :
Tous ont servi la Suisse au printemps de leur âge.
Aïeux, femmes, enfants, épris de ce voyage,
Pour fêter la vieillesse ont quitté leur séjour.
Je vois tous les Nestors que Zurich mit au jour ;
Berne, Lucerne, Uri, pays rude et sauvage,
Fait pour la liberté, dont l'air plaît au courage ;
Zug, Glaris, Undervald, couverts de leurs forêts
Où l'if fut consacré pour en tailler des traits,
Où la paix, le travail, et l'équité demeure.
Je vois partir aussi Fribourg, Bâle et Soleure ;
Suivre Appenzel, si cher aux pasteurs, aux troupeaux,
Et Schaffhouse, assourdi du fracas de ses eaux.

Chacun de ces cantons, par le choix le plus juste,
A fourni son vieillard à ce sénat auguste.
Les chasseurs, l'arc en main, escortent leurs vieux ans ;
Les mères par leurs mains font toucher leurs enfants.
Avec joie, à leurs yeux, cette épouse nouvelle,

Montrant son jeune époux, montre aussi qu'elle est belle.
On recueillit pour eux au pied d'affreux glaçons
Un miel qui s'argenta parmi l'or des moissons.
A leur touchant aspect, qui charme la nature,
Les Alpes semblent voir leur plus noble parure.
Mais sur un lac brillant, dans des monts resserré,
Aussi pur que le jour, sous un ciel azuré,
Dans des bateaux fleuris, innombrable flottille,
Se pressent tous d'entrer, fils, aïeul, mère et fille,
Des brocs de vin, du lait, des fruits, l'apprêt enfin
D'une fête publique et d'un vaste festin.

Déjà tous nos vieillards, qu'un pieux zèle anime,
Du plus haut des rochers vont atteindre la cime.
Les voilà près du ciel, sous un temple sacré,
Où de bouche et de cœur sans faste est adoré.
Ce Dieu qui réprouva la richesse et la gloire,
Qui du Samaritain nous a conté l'histoire,
A béni les enfants, et, quand le vin manqua,
Fit son premier miracle aux noces de Cana.

D'ifs et de vieux sapins une forêt perdue
Sur le bord du rocher s'avance suspendue.
Là, sous eux, des enfants, par leurs mères penchés,
Peuvent voir ces vieillards de tous les yeux cherchés.
Celui dont cent vingt ans font contempler la tête
Avec eux sur ce bord et se montre et s'arrête.

Il voit d'aïeux, d'époux, de femmes, et d'enfants,
Sur un lac de cristal des nuages vivants.
Il voit sur tous les monts dont ce lac s'environne
Tout un peuple indompté dont la stature étonne,
Tous nés de ces guerriers, géants dans les combats,
Au front calme, à l'œil simple, aux formidables bras,
Qui laissaient leur charrue, et dont les mains terreuses
Usaient aux champs de Mars les haches monstrueuses.
Il voit de ce canton les cieux de pourpre ornés,
Et de leurs hauts sapins ses sommets couronnés.

A l'aspect du vieillard leur âme est attendrie.
Cet intérêt si cher, l'amour de la patrie,
Ces femmes, ces enfants, ce temple dans les airs,
Ce lac, ces monts partout de citoyens couverts,
Ce soleil des étés, qui, par ses feux propices,
A mûri leurs épis au fond des précipices;
Ce silence attentif, ces doux zéphyrs errants,
Qui semblent dans leur course assoupir les torrents;
Ces fronts patriarcals que l'Éternel couronne,
La paix, déjà céleste, où leur cœur s'abandonne;
Tant d'amour que vers eux font monter tous les cœurs;
Ces enfants sur leurs fronts laissant tomber des fleurs;
Tout charme, tout séduit. Ce cri vers lui s'élance :
«Vieillard, bénis la Suisse! Ah! leur dit son silence,
«A Dieu seul appartient la bénédiction.
«Hé bien! répondent-ils, bénis-la dans son nom.»
Alors sa main se lève, et soudain tout s'incline;
Sur eux descend le flot de la bonté divine;
Et soudain tous les bras sont levés vers les cieux.
Le lac frémit au loin d'un soufle harmonieux.
Chaque barque a son chant, chaque festin s'apprête;
Mille drapeaux flottants en signalent la fête.
Ces vieillards si chéris sont des objets sacrés :
Sur le cœur des aïeux leurs enfants sont serrés.
On boit les tosts, on pleure, on s'écrie, on s'embrasse.
Le vin pur a comblé la plus énorme tasse.
Jusqu'au fond, en l'aimant, on voit le cœur humain.
Tout Suisse aborde un Suisse en lui serrant la main;
Des bergers d'Appenzel la flûte est déjà prête.
Uri de ses cornets fait mugir la tempête;
Le temple s'ouvre. On sonne; et le chamois bondit.
Du haut de ses sommets le mont Blanc applaudit;
Et d'échos en échos l'helvétique allégresse
Répète: Honneur à Dieu, respect à la vieillesse.

Envoi à madame Dalmas, épouse de M. Dalmas, ci-devant officier supérieur, maire de la ville de Compiègne.

Ces vers, nés dans mon sein pour chanter la vieillesse,
C'est à toi que je les adresse,
Cousine aimable et chère, ou plutôt tendre sœur;
Car ce nom si charmant, ce nom plein de douceur,
Nous l'avons par l'usage et par notre tendresse
Tiré du fond de notre cœur.
C'est un don que nous fit l'amour et la nature.
Non, quand, l'âme tremblante et d'un air rassuré,
Sur mes traits, sur mon front par la fièvre égaré,
De la fin de mes maux tu cherchais quelque augure,
Non, jamais de mes jours tu n'as désespéré.
Ah! Castor et Pollux, au plus fort de l'orage,
Sur le bord de ma tombe, au moment du naufrage,
Auraient-ils donc fait luire à tes yeux consternés
Leurs astres fraternels, leurs rayons fortunés,
Doux flambeaux d'un heureux présage?
Puisque je vis encor, cousine-sœur, ah! vien
Me revoir dans mon ermitage.
Des amis, dans ce monde insensible et volage,
L'absence trop souvent est peu de chose ou rien :
Pour un ermite, un frère, hélas! c'est un veuvage.
Parmi d'autres vieillards distingués par les ans,
Si j'avais pu, selon l'usage,
Au sein des rocs, des lacs, des helvétiques champs,
Sur mon luth courageux, quoique affaibli par l'âge,
Aller fêter les cheveux blancs!
Oh! sur ma route, ému, comme j'aurais, plein d'aise,
Couvert de mes respects, de mes pleurs, de mes yeux,
Le berceau de mon père et de tous mes aïeux,
Sur les monts de la Tarantaise!

O force, ô droit du sang! étrange impression!
Il m'a transmis ses mœurs, ses traits, son caractère,
Pour les pervers polis sa noble aversion,
Son goût pour les forêts, pour la retraite austère,
Ses profonds souvenirs, sa longue émotion.
Peut-être que par lui je suis un bon lion,
Mais je suis berger par ma mère.
Dès mes plus jeunes ans cette profession
Me plut, me plaît encor, me sera toujours chère.
Qui sait, en suppliant, si dans quelque hameau
Je ne parviendrais pas à trouver un troupeau?
Mais, hélas! vieux berger, où trouver la bergère?
Voilà le difficile; et c'est un triste cas.
Pour me charmer du moins s'il me restait ma muse!
Mais que me tombe-t-il en glanant sur ses pas?
Quelques épis fanés; un vain trait qui m'amuse;
Quelque fleurette des déserts;
Un œillet de poëte, ou peut-être une rose,
Le soupir d'un roseau qui provoque mes vers,
Un souvenir, un rêve. Eh! dans cet univers
Pouvons-nous trouver autre chose?
Je ne m'abuse pas: ce n'est plus le bon temps.
Où sont-ils ces tons caressants
De la musette aux doux accents
Que Ducis, ton berger, jadis te fit entendre?
Tu commandais alors, je n'avais qu'à dépendre,
Qu'à t'aimer, puis t'aimer encor:
C'était vraiment mon âge d'or.
Il ont fui ces beaux jours: avec quelle vitesse!
Me voilà bien avant entré dans la vieillesse.
Toi-même vers son but le temps te fait courir:
La beauté, la vertu, contre lui n'ont point d'armes;
La rose à peine naît qu'il aime à la flétrir;
Hé quoi! Thérèse, aussi tu devras donc mourir!
Vieillard impitoyable, il outrage tes charmes;
Mais ton cœur t'est resté: j'en attends quelques lar-
Sur mon tombeau qui va s'ouvrir. [mes

LES TROIS AMOURS.

Amour, Amour, que ton sceptre est puissant!
La jeune sœur, sous l'aile de sa mère,
Charme, est charmée, et suit son petit frère.
L'instinct nous parle, on se cherche en naissant.
Mais vous, encor toute simple et novice,
Ma belle enfant, d'où vient cette pâleur?
Oui, vous souffrez, j'en reconnais l'indice.
Qu'il était vif votre teint dans sa fleur!
Il s'est flétri votre joli visage.
A votre front l'amour fait un outrage;
L'hymen bientôt lui rendra sa couleur.
Pourquoi rougir? Tout cœur sensible et sage
(C'est là le but) va droit au mariage.
Vous soupirez; mais est-ce un si grand mal
Quand on aspire à l'amour conjugal?
De mille attraits ce tendre amour abonde.
Il plait, surprend, enchante tout le monde.
Mais gare! gare! il trouble la raison.
C'est du nectar, c'est aussi du poison.
Il fait le calme, il souffle la tempête,
Il vous rend sage, il fait tourner la tête.
Point de milieu. Mais il est tel vaurien,
Doux égoïste, adroit comédien,
Faisant des vers, et que la grâce pare,
Tels que l'étaient et Chapelle, et la Fare,
Chaulieu, Ninon, Voltaire, et telles gens,
Francs libertins, pour le vice indulgents
Un bon Scapin, veut-il vaincre une belle.
Cent fois la nomme adorable et cruelle;
Il peut pleurer, tant qu'il veut, à propos;
Et, s'il le faut, aller jusqu'aux sanglots.
Je le sais bien: ce sont des misérables;
Mais par malheur ce sont les plus aimables.
Femmes, fuyez, fuyez tous les amants;
Fuyez plus fort, lorsqu'ils sont plus charmants.
L'honnête Hymen n'est pas fait pour leur plaire:
Il est trop pur, trop doux, trop sédentaire.
Ailleurs si gais, tous ces brigands heureux
Presque toujours sont maussades chez eux.
J'en ai connu: cette volage engeance
Vit en housards, et hait la résidence.
Hymen! Hymen! sage et ferme en tes vœux,
C'est le bonheur, non les ris que tu veux.
De ton flambeau, si propre à nous conduire,
La chaste abeille aime à pétrir la cire;
Dans tes nœuds sûrs l'amour mit les douceurs
De son miel pur, tiré du sein des fleurs.
Que j'aime, Hymen, ton ardeur innocente,
Sensible, égale, et non pas dévorante!
Que Clytemnestre immole Agamemnon,
Le roi des rois, le vainqueur d'Ilion:
Ou qu'Hermione, en son dépit funeste,
Fasse égorger Pyrrhus des mains d'Oreste,
De ces forfaits je frémis révolté.
Avec ma femme, heureux, libre, enchanté,
Je vais des bois chercher les frais ombrages:
C'est dans les bois que sont les bons ménages.
Tous ces oiseaux nous promettent des nids,
Ces nids des œufs, et ces œufs des petits.
Nids et berceaux, oui, votre seule image
Des maux d'hymen nous paie et nous soulage:
Car l'homme souffre, et toujours souffrira:
C'est là son sort. Mais qui m'inspirera
Sur cette terre en tourments si féconde,
Où tant d'horreur, tant d'injustice abonde,
Plus de pitié? C'est une mère en pleurs,
Criant: « O mort, pourquoi dans tes rigueurs

«M'arraches-tu ce que j'ai mis au monde,
«Ce fils si cher, mon jeune et tendre enfant,
«Que j'ai nourri, j'ai formé de mon sang,
«Et qui n'est plus? Mais, lui dit un saint prêtre,
«Souvenez-vous que Dieu seul est le maître,
« Et qu'Abraham sur son fils bien-aimé
«Leva jadis son bras d'un fer armé.
«Il se soumit. Pourtant il était père.
«Concevez-vous sacrifice plus grand?
«Non, Dieu jamais, reprit-elle à l'instant,
«N'eût exigé cet effort d'une mère!»
C'est cet instinct dans les entrailles né
Qui peuple encor ce globe infortuné.
Chez nos fermiers, l'oiseau le plus timide
Pour ses poussins arme un bec intrépide.
Remarquez-vous, dans la saison des nids,
En voletant le long des blés jaunis,
La perdrix fuir? Sa tendresse peureuse
Pour ses enfants contrefait la boiteuse,
Rit du chasseur, et, pour les protéger,
Sur elle seule attire le danger.
L'entendez-vous, la pauvre Philomèle
Qui, dans ces bois, à son long deuil fidèle,
Demande, appelle et rappelle toujours
Ses chers petits, doux fruits de ses amours,
Qu'un dur enfant a de sa main légère,
Tremblants et nus, arrachés sous leur mère?
Sur un rameau, là, seule, en sa douleur,
La nuit l'entend lamenter son malheur:
Le jour renaît, tout s'éveille; et l'aurore
Sur son rameau l'entend gémir encore.
Mais par l'amour au chaste hymen conduits
Voudrions-nous renoncer à ses fruits?
Oh! qu'il est doux de voir ce qu'on fit naître!
Amour, hymen, berceaux, voilà notre être.
Bien il est vrai que l'on craint en aimant.
C'est là du bail la charge trop pesante.
Mais du bonheur compense ce tourment.
N'en doutons point, c'est une loi constante:
Aimer c'est craindre, et craindre c'est souffrir.
C'est un vrai mal qui naît de l'ordre même.
Le ruisseau court, l'œil voit, notre cœur aime.
Que faire, hélas! n'aimer plus... C'est mourir.

VERS

POUR METTRE AU BAS DU PORTRAIT DE M. L'ABBÉ DE LA FAGE, CÉLÈBRE PRÉDICATEUR.

Touchant, noble, entraînant, et sublime en son style,
Ce célèbre orateur, doux, simple, humble chrétien,
La Fage aima Dieu seul, et compta tout pour rien.
Prier, servir l'Église, et prêcher l'Évangile.
Ce fut là son éclat, son bonheur et son bien.

REMERCIMENT

A MADAME HAUGUET.

Quelle aimable nymphe me donne
Ce superbe bonnet du plus riche velours,
Du vert le plus charmant? En ceignant ses contours,
De feuilles, de fruits d'or, un laurier me couronne,
Une houppe, en le surmontant,
Se lève et fait briller l'or le plus éclatant
Des épis que Cérès moissonne.
Par Hélène, à Lacédémone,
En secret, pour Pâris un bonnet fut brodé:
Atride et Troie en cendre ont vengé cet outrage.
Mais des doigts les plus purs heureux et chaste ouvrage,
Le vôtre innocemment vient de m'être accordé.
Ciel! et c'est sur mon front, avec des doigts de rose,
Sur ce front surchargé par les glaces du temps,
Où de près de quatre-vingts ans,
Pour cacher quelques cheveux blancs,
Que votre jeune main le pose.
Hélas! à vos beaux yeux c'est l'hiver que j'expose,
Quand vous offrez aux miens la reine du printemps;
Car Zéphyr me l'a dit: oui, vous avez nom Flore;
Et puis, on n'a qu'à voir le teint qui vous colore.
Tout est commun, crédit, pouvoir et volontés,
Entre vous autres déités;
Ce que l'une ne peut, une autre le peut faire.
Chez les hommes, les dieux, en amour, en affaire,
Cela met des facilités.
Or, le ciel nous cacha (dans quel lieu? je l'ignore)
Une fontaine qu'on implore
Contre la loi du temps. Vieux sages, ou vieux fous,
Nous aurions grand plaisir à nous y plonger tous.
Si pour moi vous disiez un mot à la déesse
De ces magiques eaux qui rendent la jeunesse,
Je vous devrais mes nouveaux jours.
Ces eaux réchaufferaient mes premières amours.
Oui, c'est vous, vous voilà, mes maîtresses chéries,
Ma tragique pitié, mes tendres rêveries,
Et mes saules, et mes prairies,
Et ces amis si bons! Du repos seul jaloux,
Flore, je reprendrais mes penchants les plus doux,
Toujours pasteur, toujours poëte;
Et sur ma lyre et ma musette
Et mes vers et mes chants vivraient encor pour vous.

Quoi! du bonnet le plus charmant
Vous m'aurez fait le don, et mon remercîment
N'a pas dit que c'est moi qu'un tel présent enchante!
Quoi! deux grands jours entiers, j'ai gardé le secret!
C'est trop. Je suis Français, mon bonheur me tourmente:
J'écris mon nom sur mon bonnet.

VERS

A UNE HIRONDELLE.

Bonjour, ma petite hirondelle;
Allons, jase et me renouvelle
Ton charmant caquet du matin,
Si gai, si joli, tel enfin
Qu'il doit plaire à tout honnête homme.
Quant au scélérat, tu lui dis :
«Tu seras pris, tu seras pris.»
Oui, cela sera : c'est tout comme.
Du ciel on ne se moque pas.
De tes chants et de tes ébats,
Goûte en liberté tous les charmes ;
Sur tes petits sois sans alarmes ;
De doux mets fournis leurs repas ;
Avertis-moi bien de l'orage;
Suis les zéphyrs, crains nos frimas ;
Sois heureuse en tous les climats ;
Si tu pars, adieu, bon voyage!
Mais tu reviendras, l'an prochain,
Recommencer ton petit train
Au haut de mon troisième étage.
Puis, nos emplois nous reprendrons :
Toi, sous des tours, sous des corniches,
Tu chasseras aux moucherons;
Sur le Parnasse, aux environs,
Moi, je prendrai des hémistiches.
Comme toi, je monte et descends.
Tu fends l'air, parcours les étangs,
Vas, reviens, sans lasser ton aile ;
Et tu nous fais voir, en volant,
Œil de feu, petit ventre blanc,
Plume noire, et fuite éternelle.
Ta liberté m'est naturelle.
Comme toi j'annonce et pressens,
Et dans mes rêves innocents
Je me fais petite hirondelle.
Parfois, sur le plus haut rocher,
Si du ciel j'ose m'approcher,
Le faut-il? sans que je m'afflige,
Je rase la terre et voltige.
Dans les airs, comme un bon nocher,
Ou je tends ma voile, ou m'arrête :
Sans trop craindre et m'effaroucher,
Dans un trou je sais me cacher,
Pour laisser passer la tempête.
Éole a lâché tous les vents,
L'Athos vomi tous ses torrents ;
Jupiter a pris son tonnerre.
Eh, mon Dieu ! qu'a donc fait la terre ?
J'ose à peine entr'ouvrir les yeux ;
Puis, j'essaie à lever ma tête ;
Puis à voler mon aile est prête ;
Et puis me voilà dans les cieux,
Goûtant l'air, voyant fuir l'orage;
Et je vais cherchant en tous lieux
Où je puis encor, grâce aux cieux,
Recommencer un doux ménage.

Je te vois souvent dans tes nids
Porter ta proie à tes petits,
Par leur bec avide invoquée :
Jadis, à mes pauvres enfants,
Riants, jouants, et m'appelants,
J'apportais aussi la becquée.
A nos goûts, nos mêmes penchants,
Soit à la ville, soit aux champs,
Nous demeurons toujours fidèles.
Mais, hélas ! je n'ai point tes ailes
Pour me dérober aux méchants.
Que de fois, en mes plus beaux ans,
Recueilli par ma tendre mère,
Sous sa fenêtre hospitalière,
Dans mon lit j'entendis tes chants !
Tous deux nous avions des enfants.
Je m'en souviens bien, je fus père.
Et vers le soir, dans nos vallons,
Sous la voûte et près du vitrage
De quelque église de village,
Avec un de mes compagnons,
J'allais chercher tes jolis sons
Et la douceur de leur présage.
On eût dit que dans le saint lieu
Tu venais rendre grâce à Dieu
De t'avoir donné la pâture,
Ta vitesse et ton vol charmant.
Du bonheur source immense et pure,
N'est-ce pas lui dans la nature
Qui met partout le mouvement,
Et la vie, et le sentiment ?
N'est-ce pas lui, pauvre hirondelle,
Qui d'un monde à l'autre l'appelle,
Qui te fait jouer dans les airs,
Comme moi jouer dans mes vers ;
Lui qui jette au loin sous la neige,
Pour les rennes de la Norwége,
Et la mousse et ses velours verts,
Qui creuse au Lapon son asile,
Et par qui le chameau docile
Franchit le brasier des déserts?

Mais cet esprit qui nous inspire,
Dont on suit le charme et l'empire,
D'où vient-il ? Le savons-nous bien ?
C'est un charme qui nous entraîne ;
C'est un don : témoin La Fontaine,

Qui l'avait, et n'en savait rien.
Comme toi, gentille hirondelle,
Chétif et mince, sur mon aile,
Je vole errant dans l'univers.
Nous puisons dans les mêmes sources,
Car par instinct tu fais tes courses,
Et par instinct je fais mes vers.

MON PORTRAIT.

Sans le prévoir, Jean-François fut auteur.
La tragédie eut pour lui mille charmes.
Trop loin peut-être il porta la terreur
Et la pitié, douce source de larmes.
De père en fils Allobroge il était.
Vers ses rochers, poétique héritage,
Un vif instinct, certaine humeur sauvage,
Dans ses chagrins fortement l'appelait.
Simple, mais fier, pour lui ce monde étrange
Ou l'attristait, ou n'offrait rien de beau ;
Il se sentait, par un confus mélange,
Doux ou terrible, ou torrent ou ruisseau ;
Même lion, dans sa brusque colère,
Il secouait quelquefois sa crinière,
Et tout à coup redevenait agneau.
Né pour l'amour et la mélancolie,
Grave et rêveur il fut dès son berceau ;
Il se plaisait à l'aspect d'un tombeau,
Au jour mourant d'un funèbre flambeau ;
Il l'invoquait, et sa mère attendrie,
Craignant son cœur, trembla pour son cerveau.
Il a parfois semé dans ses ouvrages
De petits riens, de jolis badinages.
Parfois bons vins, bons mots, jolis repas,
Gentils minois égayaient son visage.
Son cœur ardent lui dictait son langage.
Le sexe aimable eut pour lui tant d'appas,
Qu'en le craignant il lui rendit hommage.
Ce cœur surtout aima la vérité.
Rarement triste, et souvent attristé,
Plus d'un malheur exerça son courage,
Plus d'un chagrin sa sensibilité.
Sage, il aima la sage liberté.
Il détestait plus que tout l'esclavage.
Vieux, sa vieillesse eut l'esprit de son âge.
Pour des monts d'or il n'eût point fait un pas.
Pour lui détour, ruse, était lettre close :
De toute intrigue il vécut ennemi.
Trop peu de temps, dans la plus douce chose
Il fut heureux ! Thomas fut son ami.

STANCES A M. PALLIÈRE

SUR LA MORT DE SA FEMME.

Pallière, il est donc vrai, ta moitié t'est ravie !
Ton cœur ne peut suffire au deuil dont il est plein :
Muet, pâle, égaré, le ressort de la vie
        S'est brisé dans ton sein.

Si tu pouvais pleurer ! Mais aimant ta souffrance,
Tu te plais à sentir, à creuser ton malheur.
Hélas ! veuf de ton deuil, tu perdrais l'existence
        En perdant ta douleur.

Tu vis, tu vis par elle : en ton âme abattue,
Immense et sourd désert que peuplait tant d'amour,
Descend le froid poison d'un regret qui te tue
        Et la nuit et le jour.

Agathe est sous la tombe, et veut plus que des larmes ;
Elles n'ont point coulé, ton désespoir s'est tu.
Quelle femme jamais a mêlé plus de charmes
        Avec tant de vertu !

Tantôt c'est une dame ou sœur hospitalière,
Qui sert les malheureux, leur ouvre son château ;
Tantôt c'est une Agathe, une simple bergère
        Qui reprend son fuseau.

Sur l'autel de l'hymen, chaste, tendre et paisible,
Sans art elle entretint le feu pur de Vesta ;
Et sans faste, au besoin, sans être moins sensible,
        Son courage éclata.

Entends-tu ton Agathe? Elle te dit sans cesse :
Voudras-tu donc mourir? Quand ils n'ont plus que toi,
Vivre pour nos enfants, ces fruits de ma tendresse,
        C'est vivre encor pour moi.

Pallière, vois sa sœur, ses deux fils et sa fille,
Ensemble t'accablant de leurs pleurs douloureux ;
Enfin, pleure à ton tour. Je suis de la famille,
        Et je pleure avec eux.

Ici, c'est la douleur immobile et muette,
Qui gémit de ses vœux, de ses soins superflus ;
Et là c'est la douleur qui s'égare et répète :
        Agathe, hélas ! n'est plus.

Ah ! lorsqu'un jeune couple à l'autel se présente,
Brillant d'attraits, d'amour, et d'espoir, et de fleurs,
Et que l'anneau sacré d'un nœud qui les enchante
        Va serrer les deux cœurs ;

Pallière, à cet objet (car ce sort fut le nôtre)
Malgré moi je soupire, et je me dis tout bas :
Qui des deux doit survivre, et vêtir avant l'autre
        Le linceul du trépas ?

Nous avons survécu. Mort, en deuil si féconde,
Oh! de quel trait, d'Agathe as-tu percé l'époux?
Oui, le triste avenir, si Dieu le cache au monde,
C'est par pitié pour nous.

C'est de lui que nos biens et que nos maux nous viennent.
Ses desseins sont couverts d'une profonde nuit :
Nos maux, sans murmurer si nos cœurs les soutien-
Nous en cueillons le fruit. [nent,

Va, Dieu de tes douleurs te paiera, cher Pallière;
Il te garde un trésor que reverront tes yeux :
Le couple heureux et pur qui s'aime sur la terre
S'aime encor dans les cieux.

A ton Dieu pour jamais ton Agathe est acquise;
L'hymen fuit, l'amour pleure, il éteint son flambeau :
Tout finit ici-bas, et tout s'immortalise
Au delà du tombeau.

REMERCIMENT

A MA SŒUR.

Voyez-vous ce bonnet charmant
Dont une sœur coiffa son frère?
Pour orner mon front, en argent
Sa chaste main broda ce lierre.

Que les prêtresses d'Apollon
Au trépied doivent leur délire;
Pour chanter un si joli don,
Mon bonnet m'échauffe et m'inspire.

D'un front poétique, humblement,
Oui le lierre est le diadème;
Du plus étroit attachement
Oui le lierre est le vif emblème.

L'amitié s'en pare à nos yeux
Dans les jours sereins de sa fête;
De ses buveurs Bacchus joyeux
Avec grâce en ceignit la tête.

Le laurier sied bien aux jambons;
De tout temps c'est lui qui les pare.
Il sied bien aux Anacréons,
A nos Chaulieux, à nos La Fare.

Mais le lierre s'unit au cœur,
Et de ses doux nœuds l'environne.
Au pampre, à ma lyre, à ma sœur,
Je bois sous la triple couronne.

VERS A MADAME DEMIDOF,

RETOURNANT A PÉTERSBOURG.

Cet Album vous rappellera
Les traits d'un septuagénaire;
Mais par vous il me souviendra
De l'amour et de l'art de plaire.

Mélancolie est tout pour moi;
C'est le charme dont je m'enivre :
Vos yeux en sont pleins. Ah! pourquoi,
Pour les voir, ne peut-on vous suivre?

Mais j'ai mon Album; et c'est là,
(Plaisir bien plus doux que la gloire!)
Quand Élisabeth s'en alla,
Que je la gardais, sans le croire.

Vous fuirez donc les bords jaloux
Et de la Seine et de la Loire.
Le ciel l'a voulu; mais pour vous
Dans mon cœur il mit ma mémoire.

A MADAME GEORGETTE W. C.

D'un vieux Bordeaux, grâce à vos dons,
Oui, je bois les coupes vermeilles;
Je vois sortir ses longs bouchons
Et vider ses longues bouteilles.

Sur les mers, ce fils des caveaux
N'a point mûri par les orages,
Il ne trouble point les cerveaux;
Calme et vieux, c'est le vin des sages.

Je me souviens bien qu'autrefois,
Fidèle ami de votre père,
Des nectars de Beaune et d'Arbois
Il a souvent rempli mon verre.

Vous étiez alors des enfants
La plus jolie et la mieux faite;
Alors dans mes bras caressants,
Sur mon dos je portais Georgette.

Je vous vis dans votre printemps :
Quels traits! quel air! quelle prestesse!
Vous étiez nymphe à dix-huit ans,
Aujourd'hui vous voilà déesse.

Vous voulez trinquer avec moi,
Comme au bon temps du siècle antique
Vos belles mains vont, je le croi,
Me verser un vin pacifique.

Mais comment écarter vos traits
Par une coupe sans ivresse.

Ou sans ivresse voir de près
Les beaux yeux d'une enchanteresse?

Vénus y met ce doux poison
Que, sans l'éviter, craint un sage;
Il séduit longtemps la raison;
Mais peut-on oublier son âge?

Des beaux jours notre œil attristé
Demanderait en vain l'aurore.
Adieu donc, et grâce et beauté!
Adieu!... Mon cœur vous reste encore.

A MADAME ESMANGARD.

Ainsi la plaintive élégie
Elle-même a dicté vos vers,
Et la tendre mélancolie
Semble en avoir noté les airs.

C'est vous; à peine je respire.
Oui, voilà votre accent vainqueur;
C'est vous, exerçant votre empire
Sur l'esprit, l'oreille et le cœur.

N'avaient-ils point assez de charmes
Vos regards si touchants, si doux?
Du voile enchanteur de vos larmes
Devaient-ils s'armer contre nous?

Il est, il est pour un cœur tendre,
Quelque vertu qu'il puisse avoir,
Des voix qu'il ne faut pas entendre,
Et des yeux qu'il ne faut pas voir.

MON TROPHÉE.

Quel pouvoir, quelle étrange fée,
Suspendit au même trophée
La couronne, un sceptre, un poignard,
Et tout près d'eux mit en regard
La panetière, la houlette,
Et la simple et tendre musette
D'un pauvre pasteur de troupeau,
Trésor qu'il possède sans crainte,
Fait pour l'amour, sa douce plainte,
Et l'innocence du hameau?
Dans ce trophée humble et rustique,
Mais à la fois noble et tragique,
Sont-ce deux hommes qui sont peints?
Non: c'est un seul qui, sans déplaire,
Rassemble dans son caractère
Le doux et le terrible empreints.
Sur son front que rien n'inquiète,
Tour à tour leur vertu secrète
Met des rois le noble bandeau,
Des bergers le petit chapeau,
Et joint le pasteur au poëte.
Le repos d'esprit est si doux!
L'avoir, le garder, qu'avons-nous
De plus sage et de mieux à faire?
Un accès pourtant nécessaire,
Renfle son ton, change ses traits,
Le fait passer par les palais,
Et le ramène à la chaumière.
Il va de la rose au cyprès,
Il est calme, il est en colère;
Il tient la flûte ou le tonnerre;
Il prend sa houlette, et soudain
Le voilà le poignard en main:
C'est la crise alors qui s'opère.
Ce double état vient tour à tour.
On dit que la Parque ravie,
Pour mouiller le fil de ma vie
Aussitôt que je vins au jour,
Mit à part de l'eau d'Hippocrène;
Mais elle en mit trop, pour ma peine,
De la fontaine de l'amour.

Voici l'heure de Melpomène
Que presse la tragique nuit:
Par elle encore sur la scène
Quelque forfait sera produit:
Tout mon cœur s'attriste et se serre.
Rien ne change donc sur la terre!
Toujours audace et trahison.
Pauvre vertu, noble victime,
Ah! cache-toi: voici le crime
Avec le fer et le poison;
L'orage a passé l'horizon.
Je ne suis donc plus en alarme!
J'ai souri, j'en avais besoin.
Ma Melpomène se désarme:
J'éprouve je ne sais quel charme;
Le pasteur, je crois, n'est pas loin.
Oui, demain, ma charmante Annette,
J'irai te porter, le matin,
Au premier chant de l'alouette,
Le petit bonjour du voisin,
Le petit bouquet de jasmin,
Et ma nouvelle chansonnette.
Puis, si j'allais, ma bergerette,
Te ravir un double baiser,
Le premier dans la douce ivresse
D'un amant près de sa maîtresse,
Et le second pour t'apaiser!
Mais je n'entends pas l'alouette.
Si par hasard j'eusse été roi,

Adieu, muse; adieu, ma houlette.
Qu'aurais-je fait dans cet emploi?
Je n'en sais trop rien, par ma foi!
Grâce au ciel, je suis Timarette.

VERS POUR UN JEUNE HOMME.

Enfin donc je vole aux plaisirs!
Je vais seul déployer mes ailes.
Pour moi, dans le champ des désirs,
Vont s'ouvrir cent routes nouvelles.

Gérard, mes tableaux sont de toi;
Vers Talma court mon char rapide;
Ce cerf si léger fuit pour moi;
C'est pour moi que Gluck fit Armide.

A mes soupers jolis minois,
Bons mots, vins d'Aï, tout m'inspire:
C'est l'esprit, l'amour que je bois,
Que l'on verse, on chante, on respire.

Si je hasardais ma raison
Dans cette coupe séduisante?
Elle peut cacher du poison;
Ah! craignons ce qui nous enchante.

Jeune homme, je vois ton danger,
De ton cœur la peine secrète;
Ton bonheur vient le surcharger,
Il t'embarrasse, il t'inquiète.

« Amour, dis-tu, fais mon destin! »
De tes sens fuis donc l'esclavage:
Les sens font seuls un libertin:
Sois amant, et tu seras sage.

LE MONDE.

De ta coupe, Hébé, comme aux dieux,
Verse-moi l'aimable jeunesse.
Ton nectar m'a mis dans les cieux;
Je ne connais plus la vieillesse.

Que Bacchus, la table, ont d'appas!
A Paphos, Vénus, tu m'entraînes.
Oh! ne m'attachez point aux mâts,
Si j'entends chanter les sirènes!

Du plaisir! le reste est chansons;
Moquons-nous de nos Aristarques.
Un seul mot dit tout: Jouissons;
Et puis laissons filer les Parques.

Mais, hélas! ô transport si doux!
Tendres caresses d'une belle,
Lorsque je m'abandonne à vous,
J'entends crier: Caron t'appelle.

Nous courons le fleuve d'amour;
Le Pactole après nous invite;
Le froid Léthé vient à son tour;
Du Léthé l'on passe au Cocyte.

Adieu donc, spectacles, salons!
Volupté, puis-je encor te suivre?
Viens souper chez Glycère... Allons:
C'est encor la peine de vivre.

Mais je le vois, ce vieux Caron:
Plus de Glycère. Erreur fatale!
Je m'en vais souper chez Pluton;
J'ai passé la rive infernale.

ÉPITAPHE

DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Entre ces peupliers paisibles
Repose Jean-Jacques Rousseau:
Approchez, cœurs droits et sensibles,
Votre ami dort sous ce tombeau.

STANCES ÉCRITES PAR M. DUCIS

PEU DE JOURS AVANT SA MORT.

O beata solitudo!
O sola beatitudo!
SAINT-BERNARD.

Heureuse solitude,
Seule béatitude,
Que votre charme est doux!
De tous les biens du monde,
Dans ma grotte profonde,
Je ne veux plus que vous.

Qu'un vaste empire tombe
Qu'est-ce, au loin, pour ma tombe
Qu'un vain bruit qui se perd,
Et les rois qui s'assemblent,
Et leurs sceptres qui tremblent,
Que les joncs du désert?

Mon Dieu, ta croix que j'aime,
En mourant à moi-même,
Me fait vivre pour toi.
Ta force est ma puissance;
Ta grâce, ma défense;
Ta volonté, ma loi.

Déchu de l'innocence,
Mais par la pénitence
Encor cher à tes yeux,
Triomphant par ses armes,
Baptisé dans mes larmes,
J'ai reconquis les cieux.

Souffrant, octogénaire,
Le jour pour ma paupière
N'est qu'un brouillard confus :
Dans l'ombre de mon être
Je cherche à reconnaître
Ce qu'autrefois je fus.

O mon père ! ô mon guide !
Dans cette Thébaïde
Toi qui fixa mes pas,
Voici ma dernière heure;
Fais, mon Dieu, que j'y meure
Couvert de ton trépas.

Paul, ton premier ermite,
Dans ton sein qu'il habite
Exhala ses cent ans.
Je suis prêt; frappe, immole,
Et qu'enfin je m'envole
Au séjour des vivants.



MÉLANGES.

LETTRES DE THOMAS A DUCIS.

(1778-1785.)

LETTRE PREMIÈRE.

Je vais relire *Œdipe*, mon cher ami, et sûrement je le relirai avec un nouveau plaisir, comme on revoit toujours ses amis avec intérêt, et les grands caractères avec admiration. Après avoir lu, je vous parlerai avec ma franchise accoutumée, et je vous soumettrai mes jugements : si nous ne sommes point d'accord, M. d'Angiviller sera en tiers entre nous : vous connaissez son ardente amitié pour vous, et le zèle qu'il prend à vos succès ; je lui dispute ces deux sentiments, comme vous savez bien. Ma sœur et moi nous regrettons fort le temps que vous avez passé ici avec nous ; j'espère que ces jours heureux pourront revenir, s'ils ne vous ont point ennuyé : vous pourriez, dans le mois de septembre, venir passer une semaine ou deux, comme vous avez fait la dernière fois; nous nous réunirions aux heures du repas et à la promenade. Les journées d'automne, à la campagne, ne sont pas défavorables à la méditation et au génie. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse. Ma sœur me charge de mille choses pour vous.

LETTRE II.

Marly, ce 18 novembre 1778.

Vous êtes le maître, mon cher ami, de venir à Marly au jour et au moment que vous le désirerez, c'est-à-dire tout à l'heure; vous ferez le plus grand plaisir à ma sœur et à moi. Votre chambre ou votre cellule sera toujours réservée dans le couvent, dès que vous pourrez ou que vous voudrez en faire usage. Vous savez notre projet des Pères du désert; malheureusement le désert se trouvera cette fois-ci au milieu de la cour : c'est un mauvais voisinage pour des ermites; mais avec une imagination forte on se fait une solitude partout. Votre clef mettra une barrière entre vous et le reste du monde. Venez donc dès aujourd'hui, dès demain si vous voulez. Nous avons encore de la verdure au dehors, et au dedans le feu étincelle dans le foyer; le feu est assez propre à la rêverie des poëtes, et quelquefois l'imagination s'enflamme au bruit du bois qui pétille. Pardon, je vous parle votre langue; j'apprendrai encore mieux à la parler auprès de vous, et votre exemple m'animera moi-même au travail. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse. Songez qu'il y a ici deux personnes qui vous attendent et qui vous aiment.

LETTRE III.

Marly, ce dimanche 4 octobre 1778.

J'ai lu avec bien de l'intérêt, mon cher ami, votre aimable lettre, et j'ai cru causer encore avec vous au coin de notre foyer solitaire, ou dans ces allées profondes de la forêt où nous allions quelquefois nous égarer. Nous ne sommes pas faits l'un et l'autre pour le bruit, ni pour ces belles soirées où l'on va s'ennuyer en cérémonie. Il nous faut la liberté de l'âme et la fière indépendance de la solitude : c'est là que nous nous retrouvons nous-mêmes, et que nous sommes quelque chose; c'est là que le génie se fait entendre, s'il daigne quelquefois nous visiter. Les inspirations heureuses sont dans les profondeurs de l'âme et dans le calme du silence. Nous retrouverons, j'espère, nos promenades, nos arbres pittoresques, nos bois déserts, nos soleils couchants, et ces scènes magnifiques de la nuit qui étend sur l'univers ses grandes ombres, et dont la tranquillité auguste inspire une sorte de respect religieux. J'ai un véritable regret que nos âmes ne se soient pas réunies plus tôt, et que le temps ait volé à notre amitié tant d'années qu'il nous devait. Employons du moins celui qui nous reste, et soyons séparés le moins qu'il nous sera possible. Je vous félicite des larmes qui commencent à couler sur le sort de votre vieil Œdipe; soyez persuadé qu'il sera parlé de ce vieillard, et qu'il donnera de fortes secousses à des âmes froides et légères, qui seront tout étonnées de se trouver sensibles. Spectateurs, acteurs, gens de lettres et gens du monde vont faire connaissance avec cette vieille nature inconnue depuis si longtemps, et proscrite de nos ouvrages comme de nos mœurs. Elle attachera par sa simplicité fière et par ce pathétique profond, expression touchante du malheur

qui se plaint sans penser qu'il a des témoins autour de lui, car c'est la principale et peut-être la seule source de la corruption du goût, de penser qu'on a des spectateurs. Mettez une coquette ou un bel esprit dans un désert, ils seront bientôt corrigés, et ils cesseront d'être ridicules en devenant vrais, c'est-à-dire simples; car dans les arts ces deux mots signifient la même chose, et n'expriment qu'une idée. Apprenez surtout à vos acteurs à ne pas être plus vivants qu'il ne faut; car c'est là que l'excès de la force tue. Plus on est violent, moins on est sensible, et le spectateur se glace à mesure que l'énergumène s'échauffe. Je compte rester ici jusqu'à la fin du mois, ainsi je ne verrai que la répétition qui se fera à Versailles. Il y a apparence qu'elle n'aura lieu que le jour même de la représentation; si par hasard elle devait se faire la veille, mandez-le-moi par un billet de deux mots, pour que je m'y rende de Marly. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur. Ma sœur vous fait mille compliments.

LETTRE IV.

Hières, 18 novembre 1781.

Je suis arrivé à Hières, mon cher ami, depuis une douzaine de jours, et je viens d'y recevoir la nouvelle lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire. J'en avais déjà reçu une à Arnay-le-Duc. Pour celle de Lyon, elle doit être restée à la poste, car elle est arrivée après mon départ de cette ville, où je n'ai séjourné que deux jours. Vous avez su l'accident cruel de la maladie de ma sœur, qui m'a retenu pendant vingt-cinq jours dans une misérable auberge. Là, j'ai épuisé tous les chagrins, toutes les douleurs, et celles que vous savez, et d'autres encore que vous ignorez. En tout, ce voyage a été un voyage funeste, bien plus capable d'altérer ou de détruire ma santé que de la réparer. Parti de la ville d'Arnay, j'ai tremblé pendant longtemps que ma sœur ne retombât malade, tant elle était faible, fatiguée et attaquée presque tous les jours par de nouveaux ressentiments de ses souffrances. Un pareil spectacle, les précautions éternelles qu'il fallait prendre, des craintes de tous les moments, et d'autres chagrins encore dont je ne vous parle pas, ont empoisonné le reste de ma route. Je me suis trouvé à Hières, sans goût et sans plaisir, étonné moi-même de voir avec tant d'indifférence un lieu que j'étais venu chercher de si loin. Ce climat, qu'on m'avait peint si enchanteur, n'a point du tout répondu à mes espérances; il est gâté par le vent, la pluie et l'humidité, comme tous les autres; on n'est pas logé commodément; toutes les ressources de la vie y sont chères, et on se les procure difficilement. J'y resterai puisque j'y suis; mais cela ne vaut pas la peine d'être cherché à tant de frais. En tout, il faut revenir au mot bien sage de Fontenelle : « Celui qui veut être heureux occupe peu de place, et en change peu. » Ce sera désormais ma devise. Les imaginations poétiques se prennent aisément à des descriptions qui vont bien en vers, mais qui à l'essai rendent peu pour le bonheur. Pour vous, mon cher ami, vivez auprès de ceux que vous aimez; goûtez le repos entremêlé d'un peu de travail, et surtout ne perdez pas ce goût précieux de la solitude que vous avez si bien chanté. Il est rare qu'on se repente d'avoir vécu solitaire. Ce sont des frottements de moins; et il y a toujours de l'imprudence à s'associer à des convulsions étrangères : on a bien assez de celles de son propre caractère. Je vous félicite d'avoir enfin terminé le mariage de votre fille, car il doit l'être dans ce moment. Elle se sépare de vous, mais pour trouver un nouvel appui; mais pour entrer dans l'ordre et dans le plan de la nature; mais sa fortune et son existence sont assurées; mais l'homme à qui vous confiez ce cher dépôt, a de la probité, de la raison, de la modération surtout, sans laquelle il n'y a ni vertu pour soi, ni bonheur pour les autres. Vous êtes un excellent fils, vous êtes un père tendre et sensible, vous en remplissez tous les devoirs, et vous accomplissez en tout la justice de l'homme. Tous ces talents que nous cultivons avec tant de peine, et dont nous sommes si vains, sont hors de nous; ils appartiennent bien plus aux autres qu'à nous-mêmes. C'est une décoration de la société, qui s'en amuse, s'en joue, et quelquefois la brise avec fureur. Il ne faut y mettre que le prix qu'ils valent, c'est-à-dire assez peu. Mais nos sentiments et nos vertus, tout l'intérieur de nous-mêmes, les liens de la nature et de l'amitié, voilà ce qui est véritablement à nous : on en jouit sans théâtre et sans acteurs, et sans battements de mains. Je suis charmé d'apprendre que M. d'Angiviller est enfin convalescent. J'ai partagé du fond de mon cœur ses peines et ses souffrances. Est-ce donc pour lui que les douleurs devraient être réservées? Il semble que, dans l'ordre moral, toute douleur physique devrait être une peine et suppléer du moins aux remords; mais une obscurité impénétrable couvre le chaos de ce monde : nous sommes condamnés à tout souffrir et à tout ignorer. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse bien tendrement. Ma sœur vous fait mille amitiés. Je ne vous parle pas de tous les sentiments de mon cœur, vous les connaissez.

J'ai été bien affligé de la mort de ce pauvre Saurin; il avait un esprit et un caractère estimables, et il ne sera pas aisément remplacé avec tout ce qu'il avait. Une qualité surtout rare aujourd'hui, c'est une certaine tempérance de raison, qui connaît les bornes et les limites de tout. On est porté aujourd'hui à précipiter tous les mouvements; lui, savait s'arrêter et arrêter les autres. Je souhaite qu'en lui donnant un successeur nous retrouvions ce genre de mérite, plus nécessaire peut-être dans notre corps que partout ailleurs.

LETTRE V.

Hières, ce 18 décembre 1781.

Je vous remercie, mon cher ami, des nouvelles que vous voulez bien me donner. Elles arrivent dans mon désert, comme autrefois le bruit de ce qui se passait dans le monde pénétrait de temps en temps dans les solitudes de la Thébaïde. Là, les bons ermites, assis sous leurs grottes ou à l'ombre de leurs palmiers, appre-

nent quelquefois des nouvelles, disaient : « C'est comme de notre temps, le monde n'a point changé; il y a toujours des passions : on vit, on meurt ; on se dispute des dépouilles et des héritages, et ceux qui les auront obtenus les céderont bientôt à d'autres. Les hommes se battent pour des vanités, au bord du tombeau des autres et du leur. » C'est ce que je dis aussi sous mes orangers, en lisant vos lettres. Il parait que la place de Sauriu a renouvelé ces brigues si communes, et dont nous avons trop d'exemples. C est une grande fureur de se disputer ainsi, par toutes sortes de moyens, ce que le mérite seul et le cours naturel des réputations et des suffrages devraient donner. Tout le monde invoque le nom de la justice, et il n'y a que des passions et des haines particulières. On veut plutôt ravir à d'autres que posséder soi-même ; et puis il y a partout des caractères d'une activité inquiète, empressés de se mêler à toute apparence de mouvement, et qui, pour échapper à un repos qui les tourmente, sont toujours prêts à troubler celui des autres. Je remercie le ciel de m'avoir épargné un pareil caractère. Je vous loue bien fort, mon cher ami, de vous être révolté contre l'indigne oppression qu'on voulait exercer sur vous. C'est une chose singulière de poursuivre sans cesse la liberté et la conscience avec le glaive du pouvoir ; c'est dire à quelqu'un : Soyez mon esclave, sinon je vous ferai commander, par un plus puissant que moi, ce que je vous ordonne, et je vous mettrai dans le cas indispensable ou d'être vil, ou d'être malheureux. Les hommes qui savent supporter la solitude, et y réfléchir de temps en temps avec eux-mêmes, ne sont pas faits pour être menés ainsi. Il y a une hauteur d'âme qui est au niveau de tout, et qui laisse même bien loin au-dessous d'elle toutes les risibles hauteurs de ce monde. Il est bon de l'avoir dans les occasions, et vous la trouverez toujours au fond de votre âme, quand il en sera besoin.

Vous m'avez fait une peinture charmante de la cérémonie qui a uni pour jamais votre aimable fille à l'homme qui s'est chargé de faire son bonheur. Cette pudeur aimable, ces grâces décentes, l'aspect vénérable de votre digne mère à côté de cette jeune personne, les deux âges de la vie humaine ainsi rapprochés, la Religion qui vient avec tout son appareil consacrer le vœu de la nature, et le lien le plus nécessaire à la société ; vous, mon cher ami, vous, au milieu de tout ce spectacle, avec le sentiment et les larmes délicieuses d'un père ; car je vous connais trop, je suis sûr qu'il vous est échappé dans ces moments quelqu'une de ces douces larmes qui sortent du cœur, ces larmes du bonheur, qui font oublier quelquefois et pardonner à la nature toutes celles de l'amertume et de la tristesse : ce tableau touchant, j'aurai désiré d'en être le témoin ; car la société, telle qu'elle est aujourd'hui, ne le présente pas souvent, et nous sommes réduits à chercher quelques faibles représentations de ces mœurs au théâtre ou dans les romans ; mais l'imagination en ce genre ne fait jamais aussi bien que la nature. J'en excepte pourtant l'imagination de ces hommes de génie qui ont étudié au fond de leur cœur une nature profonde et vraie, et qui savent la rendre comme ils la sentent.

Tandis que vous travaillez, mon cher ami, ou que vous vous livrez à un repos fécond qui prépare le travail, moi je mène toujours la même vie, celle d'une inaction profonde, et quelquefois ennuyée, comme cela doit être. Je crains cependant que bientôt la patience ne m'échappe, et que je ne sois obligé à me faire au moins quelque occupation légère, qui, sans être du travail, me trompe du moins sur mon oisiveté et sur le temps. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur. Je remercie madame votre mère de son souvenir obligeant, et vous prie de vouloir lui offrir tous mes respects.

LETTRE VI.

Hières, ce 4 mars 1782.

J'ai été bien aise, mon cher ami, d'apprendre que votre pièce (*le Roi Léar*) allait être jouée : un succès de plus vous encouragerait à un nouvel ouvrage. La gloire dont on se moque un peu, mais qui a du bon comme tous les autres biens de ce monde, sert du moins à soutenir dans le travail, et à tirer l'âme de cette espèce de mollesse et d'inertie où l'on s'abandonne très-volontiers dans le repos. Il n'y a guère d'activité sans motif, et le travail qui n'est que pour soi seul ne réveille pas toujours ; le génie même est une puissance qui a besoin d'être remuée. Tâchez donc d'être joué, mon cher ami, s'il est encore temps ; Macbeth en vaudra mieux, et vous vous y livrerez vous-même avec plus de passion, et par conséquent plus de force. Vous êtes occupé d'un projet beaucoup plus doux, et qui vous intéresse davantage. Je vous souhaite un plein succès. Ainsi vous assurerez le bonheur de votre vie ; vous jouirez du bonheur de vos enfants, qui sera le vôtre ; et vos yeux, troublés quelquefois par l'image de la société et des injustices qu'on y éprouve, en retombant avec délices sur vos enfants heureux, reprendront toute leur sérénité. Madame votre mère conduira encore cette nouvelle entreprise avec son intelligence et sa sagesse ordinaires ; elle est le génie tutélaire qui veille sur vous et sur vos filles : c'est l'amitié, c'est la tendresse, c'est la nature dans tout ce qu'elle a de plus respectable et de plus touchant. Vous méritez un pareil bonheur, parce que votre cœur sait en jouir. Vous avez passé à travers votre siècle, sans qu'il déposât sur vous aucune de ses taches. Conservez ce goût précieux de la nature qui est aujourd'hui si loin de nous, et continuez à vivre loin des hommes pour être heureux : on ne s'en approche jamais impunément ; et il n'y a point de jours passés dans la solitude dont le soir ne soit calme. Vous me demandez des nouvelles de ma santé, je ne sais qu'en dire ; je répondrai : « Toujours de même. » Je n'éprouve aucun changement marqué, ni du voyage, ni du séjour : beaucoup de causes y ont contribué ; le temps même n'a pas été favorable ; tout le mois de février a été froid, ou pluvieux, ou humide. Depuis deux jours le soleil reparait ; mais ici il est inconstant comme ailleurs ; et ces climats si vantés sont bons à être chantés en vers à deux cents lieues de là. Je crois que je reviendrai à Paris, à peu près comme j'en suis parti. Dans quelques jours, peut-être, j'irai faire un voyage à Montpellier : s'il y a quelque bon médecin, je le consulterai sur mon état, sinon, cette course du moins m'aura

un peu dissipé ; elle aura rompu la vie monotone et assez triste que je mène. Adieu, mon cher ami ; je vous embrasse bien tendrement. Ma sœur me charge de mille compliments pour vous. Sa santé n'est pas mauvaise ; je trouve qu'à proportion elle a beaucoup plus gagné que moi depuis notre établissement : ainsi nous n'aurons pas tout perdu.

LETTRE VII.

Hières, ce 12 avril 1782.

Tandis que vous parcourez les presbytères et les solitudes, mon cher ami, je suis toujours dans la mienne ; je vois les vents, les tempêtes et les pluies se mêler au printemps qui renaît. Nous avons des jours d'orages ; nous avons des jours très-agréables. Ma fenêtre est ombragée d'un grand marronnier, qui est déjà couvert de feuilles, et qui commence à développer ses grands panaches blancs, dont les fleurs s'entremêlent à sa verdure. De l'autre côté, et à peu de distance, est un grand laurier qui touche au second étage de la maison : il est semblable à celui que Virgile décrit, et qui était dans la cour de Priam :

Juxtaque veterrima laurus
Incumbens aræ atque umbra complexa penates.

Il n'y manque que l'autel : mais qu'en a-t-il besoin ? tout laurier pour les poëtes n'est-il pas sacré ? Celui-ci est si touffu qu'il aurait de quoi ombrager à la fois les tombeaux d'Homère, de Milton, de Virgile et du Tasse. Oh ! s'il m'était permis d'en cueillir un rameau, je m'en servirais, non comme Énée pour descendre aux enfers, mais pour en revenir plutôt, et remonter à la vie ! Je me sens renaître au désir de faire quelque chose, et d'employer du moins à quelque ouvrage le petit nombre de jours ou d'années qui me restent. Il me semble parfois que le fil de mes jours commence à se renouer ; je le sens un peu moins frêle, et plus capable de résister aux secousses de la vie : c'est peut-être l'effet de la saison qui ranime tout. Tous nos champs et nos jardins sont en fleurs ; le grenadier, que l'on rencontre partout parmi les haies et les buissons, commence à rougir ; nos prairies ont les plus belles couleurs ; la verdure ici a un éclat que je n'ai vu nulle part ; les fleurs incarnates du pêcher font un effet charmant parmi ses feuilles naissantes et qui annoncent la jeunesse de l'arbre comme de l'année. Nous avons dans notre jardin de grands quinconces entièrement plantés de cet arbre ; car il n'y a point ici d'espaliers, triste ressource des pays où il faut rassembler avec art quelques rayons épars du soleil, comme on rassemble avec peine, dans nos jardins anglais, quelques gouttes d'eau pour offrir à l'œil la triste image ou d'une rivière, ou d'un ruisseau qui n'y est pas. Ici la nature verse avec profusion l'eau et le soleil nécessaires pour former et nourrir ses ouvrages. Nos montagnes sont parfumées, et l'on s'y promène à travers les rochers et l'encens des fleurs et des plantes.

Voilà, mon cher ami, le spectacle que j'ai sous les yeux, quand le temps me permet d'en jouir ; car quelquefois, et trop souvent même, ce beau spectacle se ferme : les nuages viennent tout couvrir, la pluie inonde tout, et ne laisse d'asile que le coin du feu. On nous dit qu'on ne se souvient pas ici d'avoir vu un hiver pareil à celui de cette année. C'est jouer de malheur que d'avoir fait deux cents lieues pour venir le chercher : nous faisons du moins comme les riches à demi ruinés, qui ont assez de philosophie pour tirer parti des restes de leur fortune. Nous tâchons d'imiter ces infortunés réduits à vivre avec cinquante mille livres de rente, au lieu de deux ou trois cent mille qu'ils pouvaient espérer. Le spectacle que vous avez eu, mon cher ami, dans le presbytère de Neuilly-Saint-Front, dans la cellule du bon curé de Rocquencourt, ne ressemble pas tout à fait à celui-ci : vous y avez vu, non l'homme au sein de la nature, mais l'homme vivant dans la simplicité et dans la paix, conversant plus avec le ciel qu'avec la terre, moins occupé de vivre que d'apprendre à mourir, et se cherchant une patrie hors de ce globe où il voyage quelques années, comme dans un pays dont il ne veut connaître ni les mœurs ni la langue. Vous m'avez touché et attendri par la peinture de ce bon prêtre, qui étudie gaîment le grand livre de la destruction humaine, et a placé dans sa bibliothèque, comme un livre de plus, cette image effrayante de la mort. Il est singulier que la religion et la volupté se soient servies des mêmes signes pour réveiller l'imagination des hommes par des idées si différentes. Les anciens, dans leurs repas, faisaient quelquefois paraître une tête de mort au milieu des coupes, des parfums et des couronnes de fleurs : tant l'homme misérable a besoin d'être averti pour ses plaisirs comme pour ses vertus ! Il faut que son âme soit agitée en sens contraire pour s'élancer avec plus de force vers le but qu'il cherche, tel qu'il soit. Ne voit-on pas les sauvages, en Amérique, suspendre autour de leurs cabanes ces mêmes signes comme des trophées, pour réveiller leur valeur ou attester leur gloire ? Ainsi, tandis que l'ambition et les rois sur toute la terre se jouent des têtes humaines, le voluptueux, le philosophe, le chrétien, le sauvage, les ont employées tour à tour pour graver plus profondément dans leur âme l'idée à laquelle ils mettaient le plus de prix et d'intérêt. Ils ont emprunté des tombeaux de quoi donner des leçons à la vie. La compagnie de votre curé, mon cher ami, m'a mené un peu loin. Ces objets qui frappent si vivement l'imagination sont un peu sujets à l'égarer. Je reviens à vous pour vous remercier du fond de mon cœur de toutes vos lettres aimables, et pleines d'un sentiment qui m'est bien doux. Vous voilà donc à Marly, près de cet appartement que nous avons occupé ; je me flatte que ces lieux vous parlent un peu de nous et de notre tendre amitié. M. Barthe est ici depuis le carême ; il travaille fortement à son ouvrage, et met à profit dans la solitude tous ses souvenirs de Paris ; il me charge de mille choses pour vous, et compte vous écrire lorsqu'il sera à Marseille. Ma sœur vous remercie et vous fait mille compliments. Nous n'avons encore rien de décidé sur notre retour. Je vous embrasse bien tendrement.

LETTRE VIII.

Forcalquier, 22 juillet 1782.

Je suis bien touché, mon cher ami, de la part que vous prenez à mon affliction, et à la perte cruelle que je viens de faire. Votre cœur est plus fait encore que celui d'un autre pour sentir ma douleur. Vous avez une mère, une mère qui vous chérit, et que vous aimez tendrement; elle s'occupe de votre bonheur, de celui de vos enfants, et dans sa vieillesse elle travaille à ce qui doit faire un jour la consolation de la vôtre. Conservez, mon cher ami, conservez encore longtemps un dépôt si précieux et si cher, que le ciel doit aussi vous redemander. Pour moi, j'ai perdu celle à qui je devais tout, et quoiqu'elle eût quatre-vingt-deux ans, je l'ai perdue sans soupçonner même que ce malheur pût m'arriver. Jamais je n'avais arrêté mon esprit sur cette idée, qui m'est encore nouvelle. Si j'étais retourné à Paris après l'hiver, comme c'était mon dessein, j'aurais encore pu la voir, j'aurais pu lui rendre ces derniers soins, qui sont une bien triste consolation, mais qui pourtant en sont une. Je suis resté en Provence sans le vouloir, sans presque en rien espérer pour ma santé, entraîné par les circonstances et forcé par les chaleurs qui m'ont empêché de me mettre en route. Des lettres que j'attendais ne me sont parvenues qu'un mois après qu'elles avaient été écrites. Je ne sais quelle fatalité singulière a présidé à tout cet arrangement; l'effet en a été bien funeste pour moi, et je ne m'en consolerai de ma vie. Vous me demandez des nouvelles de mon état: il est à peu près comme il a été depuis longtemps, un milieu entre la maladie et la santé, plus près pourtant de l'une que de l'autre. Les chaleurs excessives m'abattent; j'avais cru trouver un asile contre elles dans la haute Provence, mais elles se font sentir ici comme ailleurs; d'ailleurs le pays est tout nu: point de forêts, point de bois, presque point d'ombrage, partout des montagnes arides, des lits de rivières au lieu de rivières, des ruisseaux et des torrents desséchés, un soleil brûlant, un ciel sans nuages, un air qui ne porte rien de doux et de rafraîchissant dans le sang ni la poitrine: avec cela, point de fruits, très-peu de légumes, les plus grandes difficultés pour vivre. Je n'ai qu'un dédommagement: c'est la bonté et les mœurs tout à fait honnêtes des habitants; leur pauvreté, leur séjour dans les montagnes, leur éloignement des grandes villes, les préservent du luxe, des vices et de presque toutes les passions de la société. J'ai trouvé ici l'image des mœurs hospitalières et antiques: on ne trouve pas de maisons à louer; mais on m'en est venu offrir un grand nombre, sans autre embarras que celui de choisir et de savoir comment témoigner ma reconnaissance. J'habite la maison de campagne la plus jolie du pays, la seule où il y ait une allée d'arbres et un petit ruisseau à côté, dont l'eau, à quelque distance, va faire tourner un moulin. Dans les grandes chaleurs, je vais au bord de ce ruisseau chercher un air un peu plus frais, et tant soit peu agité par le mouvement de l'eau. Je suis obligé de me lever à cinq heures pour monter à cheval: je n'ai d'autre ombre que celle des montagnes avant que le soleil se soit élevé au-dessus de leur tête. Je monte encore à cheval quand le soleil est couché. Le reste du temps, je le passe presque tout entier dans des appartements bien fermés, et où je laisse à peine pénétrer un peu de jour; là, quelquefois je lis Montaigne: c'est mon délassement et ma société. J'avais recueilli à Hières une dame de Paris, malade, et qui était venue comme moi pour sa santé; elle m'avait suivi à Forcalquier, et était logée dans la même maison que nous: je viens de la voir mourir sous mes yeux; ce triste spectacle a renouvelé mes chagrins, et a ajouté encore à ma douleur. La mort nous environne et nous presse de toutes parts, mon cher ami: elle est dans les lettres que je reçois; elle vient assiéger mes regards jusque dans ma maison; ce spectre est partout, et nous avertit sans cesse de sa présence. J'irai probablement l'hiver prochain à Nice, sans être cependant encore bien décidé; j'avoue que j'en espère assez peu. Si j'y vais, j'irai par occasion, parce que je suis dans le voisinage, parce qu'il faut au moins n'avoir rien à se reprocher; après quoi, quitte de tous les soins, j'irai reprendre ma vie tranquille et ma solitude de Paris ou auprès de Paris, et attendre en paix que ma vie s'écoule; vous cependant, mon cher ami, vous travaillez, vous vivez dans une douce retraite, occupé à verser dans vos tragédies cette force et cette énergie d'une âme pour qui le monde n'est pas fait, et qui y est tout à fait étrangère. Voilà donc Macbeth bientôt achevé: c'est un hardi et difficile ouvrage; vous y êtes entouré d'écueils et de précipices, que votre vigueur seule peut franchir: c'est le triomphe des grands talents et surtout du vôtre. Je vous lirai avec un grand intérêt quand nous serons réunis. Je n'ai point encore le poëme de l'abbé Delille; si vous pouviez me le faire tenir par M. d'Angiviller, vous me feriez plaisir. Je l'ai demandé à M. Vattelet, qui ne me l'envoie point, et qui, depuis très-longtemps, ne m'a pas écrit; serait-il malade? Auriez-vous de ses nouvelles par quelqu'un de Paris ou par vos amis de Versailles? Le chagrin, la chaleur, la mauvaise santé, détruisent toute espèce de ressorts, et jettent l'âme dans la langueur et l'inaction. J'aurai toujours assez de force pour vous aimer, pour vous le dire, pour désirer de me voir réuni à vous. Adieu, mon cher et tendre ami; je vous embrasse du fond de mon cœur. Écrivez-moi, consolez-moi, et aimez-moi comme je vous aime. Ma sœur me charge de mille choses pour vous; elle a toujours de ses douleurs de rhumatisme; ces douleurs ont aussi gagné la pauvre Marianne, qui souffre beaucoup, ne dort pas et est toute languissante; tout ici va assez mal. Il faut convenir que ce n'est pas en Provence qu'est le meilleur des mondes: il est peut-être ailleurs.

LETTRE IX.

Forcalquier, ce 11 décembre 1782.

J'ai reçu bien des lettres de vous, mon cher ami, et je vous dois bien des réponses: mon cœur vous les a toutes faites, mais ma plume ne les a point écrites. J'ai été assez mécontent de ma santé pendant toutes les chaleurs; alors l'âme et le corps sont dans un état d'indolence et de faiblesse qui a besoin de repos. J'ai compté, dans cet état, sur

l'indulgence de mes amis, et surtout sur la vôtre. Je sais que vous m'aimez, et vous savez combien je vous aime. Ma conscience et la vôtre m'ont rassuré sur mon silence. Vous voilà plongé dans les grands travaux! Que vous êtes heureux! Une pièce faite, une autre prête à jouer, une autre à commencer! Votre âme active et forte a de quoi se nourrir, et je l'en félicite. Elle ne peut plus goûter d'autre bonheur; tout ce qui est faible ou frivole ne peut atteindre jusqu'à elle. Née pour les grands mouvements et les grandes passions, elle consume son énergie à les peindre. Une âme qui a de la vigueur, et qui, par sa situation et les circonstances, est condamnée au repos, n'a que ce moyen de remonter, pour ainsi dire, au niveau d'elle-même, et de rendre compte de ses richesses et de sa force. Je suis curieux de lire votre *Traité du Remords* (la tragédie de Macbeth). Vous l'aurez fait sûrement terrible et passionné. C'est ainsi qu'il faut instruire les hommes; c'est avec des larmes et des cris qu'il faut leur donner des leçons. Ces âmes froides et glacées restent immobiles, si on ne les agite par des convulsions. Je compare la plupart de nos auteurs tragiques à ces orateurs de cour qui vont prêcher devant le roi, en cheveux bien peignés, en rochet bien blanc, avec des gestes élégants et bien mesurés et un style soigné, poli, bien tondu, comme les beaux gazons des jardins anglais. Mais vous, mon cher ami, vous êtes le missionnaire du théâtre; vous faites la tragédie comme le père Bridaine faisait ses sermons, parlant d'une voix de tonnerre, criant, pleurant, effrayant l'auditoire, comme on effraie des enfants par des contes terribles, les enlevant tous à eux-mêmes avant qu'ils aient eu le temps de se défendre, mêlant dans l'éloquence le désordre à la grandeur, et trouvant, sans y penser, le sublime dans le pathétique. Voilà, voilà les bons sermons et les bonnes pièces. Mon cher Bridaine, je voudrais bien pouvoir assister à votre sermon du *Roi Léar*; mais ce sermon-là aurait dû d'abord être prêché à Paris; il est plus fait pour cet auditoire-là que pour celui de Versailles; il serait ensuite revenu à la cour avec les applaudissements et les larmes de Paris, et se serait présenté en force avec tout le cortége et la pompe imposante du succès. Les ouvrages d'un genre singulier, les nouveautés hardies ne peuvent être jugées par tout le monde; tout œil ne reconnait pas le génie sous des habits étrangers. Il faut presque toujours en France, et surtout à Versailles, qu'il soit habillé à la mode; heureusement le pathétique ici peut venir à son secours, et lui faire ouvrir les portes, avant que l'étonnement et la sottise aient pensé à les lui fermer. J'espère, mon cher ami, que vous me manderez, dans le plus grand détail, tout ce qui se sera passé à cette représentation. J'aime mieux le savoir de vous, parce que vous le saurez mieux que tout autre, et que vous jugerez en même temps l'ouvrage et les spectateurs. C'était à César à écrire ses mémoires. Je vois que vos yeux se tournent avec complaisance vers le nouveau sujet que vous avez envie de traiter. Vous avez besoin de nettoyer vos mains du sang de Macbeth, et d'ouvrir votre cœur à des conceptions plus douces et plus tendres. Votre âme va se rajeunir et respirer encore l'amour; mais en méditant et traçant votre plan, il me semble qu'il y a deux écueils inévitables, et qu'il faut cependant tâcher d'éviter avec soin : l'un est toute ressemblance avec *Zaïre*, qui a un prodigieux rapport avec ce sujet, soit pour la peinture de la jalousie, soit pour les scènes d'éclaircissements, soit pour le dénoûment même, et les remords qui suivent le dénoûment; l'autre est le caractère épouvantable et odieux de celui qui, par un système suivi d'impostures et de noirceurs, fait l'intrigue de la pièce. Je ne sais s'il y a un art humain qui puisse faire passer un tel personnage sur le théâtre français. Remarquez que toutes les choses hardies et extraordinaires peuvent passer chez nous-mêmes, à l'aide du pathétique, comme je vous le disais tout à l'heure au sujet de Léar. Mais ici ce personnage est nécessairement un scélérat tranquille; quoiqu'il ait une passion dans le cœur, toutes ses impostures sont des combinaisons froides, qui laisseront au spectateur tout le loisir et le sang-froid qu'il faut pour en juger l'horreur, et se révolter contre lui. Vous ne sauriez trop penser à ce danger, qui est nul sur le théâtre anglais, et qui est prodigieux parmi nous. Voltaire, dans sa pièce, a tous les grands effets du sujet, et n'a aucun de ces inconvénients : c'est ici le cas, plus que jamais, de tâter vos forces, et de sonder votre imagination et votre propre cœur, pour juger si vous pourrez trouver des ressources contre le danger; si vous n'en trouvez pas, c'est qu'il n'y en aurait point pour d'autres; car assurément vous avez en main toute la puissance des passions. J'ai envié, mon cher ami, le dîner que vous avez fait avec vos amis dans cette horrible solitude, et parmi les ruines et les tombeaux de Port-Royal. Vous avez donc pensé à moi dans ce désert; vous avez bu à ma santé dans ce lieu mélancolique et sauvage, et vos amis, dans ce moment, ont daigné devenir les miens : j'aurais été digne d'être en quatrième dans cette partie, et ma sœur se serait facilement associée aux vôtres. Remerciez pour moi, et remerciez bien tendrement vos convives de leur souvenir. Et nous aussi nous parlons souvent de notre cher Ducis dans les montagnes de la Provence. Dernièrement, dans un voyage que j'ai fait, j'ai vu un des plus beaux et des plus magnifiques spectacles dans ce genre que l'on puisse voir. J'étais élevé sur la pointe d'une montagne à 880 toises au-dessus du niveau de la mer : de là on découvre d'un côté toute la Provence, et de l'autre tout le Dauphiné. Nous avions à nos pieds des précipices, que l'œil ne pouvait mesurer sans effroi. J'avais la tête dans les nuages, et je les touchais de ma main comme on touche la poussière. Au-dessous de nous, et dans de vastes profondeurs, les plus riches accidents de lumière : là, je vous ai désiré; là, mon cœur vous appelait; je vous montrais cette scène immense, et qui aurait si bien parlé à votre imagination. De là, après avoir descendu pendant une heure, nous avons trouvé un fort bon dîner dans un ermitage situé au milieu d'un désert affreux, et c'est l'ermite lui-même qui nous servait. Le poëme *des Jardins*, dont vous me parlez avec tant de goût, avec le goût de l'âme, qui est le bon, ne m'a point donné de ces émotions-là. Adieu, mon cher et bon ami, je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur. Ne m'écrivez plus à Forcalquier, car je pars le 23 pour Nice, et j'y serai le 27 au plus tard : je compte y passer l'hiver. M. Barthe, qui a passé deux mois avec nous, me charge de mille compliments pour vous. Il a presque achevé son poëme : il doit nous accompagner à Nice.

LETTRE X.

Nice, ce 28 décembre 1782.

Il y a longtemps, mon ami, que je veux vous écrire et vous donner de mes nouvelles. Des embarras, un établissement à faire, un nouveau pays à parcourir, un peu de mauvaise santé, et par conséquent de paresse (car dans un corps faible rarement l'âme est active), tout cela m'a empêché jusqu'à présent de faire ce que je désirais; mais le remords vengeur courait après moi, et me reprochait mes délais involontaires. L'amitié a aussi sa conscience et ses scrupules : en amitié comme en morale,

Prima hæc est ultio, quod se
Judice, nemo nocens absolvitur.

Vous m'absoudrez, mon cher ami, et puis je vous dirai que je suis à Nice, que je suis logé dans une charmante maison, située à la campagne et sur les bords de la mer, mais à mi-côte, et à distance raisonnable. J'ai sous ma fenêtre ce beau et immense bassin que je découvre de tous côtés, jusqu'aux bornes de l'horizon. J'entends la nuit, et de mon lit, le bruit des vagues; et ce son monotone et sourd m'invite doucement au sommeil. Je n'ai jamais vu de plus beaux jours que ceux dont nous jouissons ici; le soleil y est dans son plus grand éclat; la chaleur, à midi, est comme celle du mois de mai à Paris, lorsqu'il est beau. La campagne est encore riante et couverte de gazons; les petits pois sont en fleurs; on trouve dans les jardins la rose, l'œillet, l'anémone, le jasmin, comme en été. L'orange et le citron sont suspendus à des milliers d'arbres épars dans les campagnes et dans les enclos. Tout offre l'image de la fertilité et du printemps. Joignez à cela des promenades très-agréables dans les montagnes, et où l'on découvre à chaque pas les points de vue les plus pittoresques; partout le mélange de la nature sauvage et de la nature cultivée, des montagnes qui sont des jardins, et d'autres hérissées de roches, entrecoupées de pins et de cyprès; et, dans l'éloignement, la cime des Alpes couverte de neiges. Voilà, mon cher ami, le séjour que j'habite; il est infiniment préférable à celui d'Hières; la température, jusqu'à présent du moins, y est plus douce et plus égale. Vous allez croire, d'après ce tableau charmant, que je me porte très-bien; hélas! non : ma santé est toujours de même, faible, chancelante, sujette à de fréquentes révolutions. Je crains que, sous ce beau ciel, l'air ne soit un peu trop sec pour ma poitrine; je crains même qu'elle ne soit un peu fatiguée du voisinage de la mer. Ce ne sont encore que des inquiétudes; mais ces inquiétudes mêmes troublent mon imagination et mon bonheur, et par conséquent ma santé. On ne manque pas de me dire que tous les Anglais et les jolies Anglaises viennent ici pour leur poitrine, et s'en trouvent très-bien; on me dit même, pour mieux me convaincre, que mon visage est meilleur, et que j'ai gagné un peu d'embonpoint depuis que je suis à Nice. A cela je ne sais trop que répondre, et je tâche de croire; mais je vous dirai, entre nous, que ma foi n'est pas bien ferme, et que j'ai au moins des doutes. Ils ne m'empêchent pas pourtant de jouir de ce délicieux climat, de faire des promenades charmantes, où la seule incommodité, à la veille de Noël, est la chaleur. Que n'êtes-vous ici avec moi, mon cher ami, vous qui avez l'âme si douce et l'imagination si forte; vous qui savez converser avec la nature ou belle ou terrible, et savez également l'entendre ou lui répondre! je suis sûr que vous seriez heureux, et que vous ajouteriez à mon bonheur. J'ai vu dernièrement un des lieux les plus sauvages qui existent dans la nature : c'est un amas de rochers et de montagnes couverts d'arbres toujours verts, et jetés çà et là par touffes irrégulières; des précipices de soixante pieds, creusés par des torrents; l'eau qu'on entend à cette profondeur, et du sommet des roches, sans cependant la voir, parce qu'elle roule sous des rochers et sous des arbres; enfin, à travers un chemin étroit, suspendu sur le bord d'un abîme, on parvient jusqu'à l'entrée d'une caverne très-vaste, formée par les eaux, tapissée de plantes, et dont la voûte est en roches aiguës qui pendent sur la tête, et semblent prêtes à chaque instant à se détacher. Dans l'enfoncement de la grotte, et tout à fait dans l'ombre, est une source ou une fontaine très-considérable, et qu'on entend bouillonner en se brisant à travers les rochers. C'est de là que jaillit l'eau du torrent, qui se précipite et forme des cascades jusqu'au fond du vallon. Rien au monde ne ressemble plus à ces grottes mystérieuses, à ces palais humides où les anciens poëtes logeaient les divinités des eaux; on est même le maître d'y éprouver, si l'on veut, cette espèce de terreur religieuse qu'inspirent les lieux solitaires et sacrés. La veille, j'avais vu un site enchanteur, et un des plus beaux jardins que je connaisse, dont toutes les allées sont d'orangers, qui a pour perspective, à droite et à gauche, deux montagnes cultivées et couvertes de verdure au milieu de l'hiver, et, par devant, le spectacle immense de la mer, sur laquelle on domine à une grande hauteur, et qui, dans ce moment-là, réfléchissait les rayons les plus purs du soleil. Voilà, mon cher ami, mes spectacles et mes plaisirs; ils me tiennent lieu d'occupations et même de santé.

Dans ce moment je reçois votre lettre, je l'ai lue avec le plaisir que j'aurais à vous embrasser après une longue absence. Vous voilà donc occupé aux préparatifs de la représentation de votre pièce. Je conçois vos embarras et même vos dégoûts. Il en coûte moins à un grand talent de créer un bel ouvrage, que de sortir de chez soi, de renoncer à son repos, de faire une multitude de démarches, ou ennuyeuses ou pénibles, pour rassembler des acteurs, faire répéter des rôles, concilier leur rivalité, prévenir ou faire cesser des tracasseries. Non, on n'a point du génie impunément, surtout pour le théâtre. Il faut pourtant vous consoler : Corneille et Racine ont été soumis à tous ces petits chagrins avant vous. Je suis bien impatient d'apprendre votre succès; mandez-le-moi, je vous prie, en détail. Toute votre pièce dépend de deux rôles : si Léar et Helmonde sont bien rendus, il doit être difficile, à ce que je crois, de résister au pathétique de ce spectacle. Oui, on s'attendrira, même à Versailles. Je regarde cette représentation comme très-importante pour vous. Dans un ouvrage d'un genre si nouveau, et où des spectateurs, nés dans ce siècle, doivent être ramenés à une nature si simple et si touchante, il y a des effets qu'il est impossible de prévoir. Je suis plus sûr de l'ouvrage que des juges : il faut d'abord les enlever à eux-mêmes, pour les trans-

porter dans un ordre de sentiments et de beautés qui leur sont si étrangères. Mon ami, vous avez deux miracles à faire : c'est d'abord de ressusciter des morts, pour les faire ensuite exister et sentir avec vous. Quand apprendrai-je que vous avez réussi comme vous le méritez? quand lirai-je *Macbeth ?* quand verrai-je le plan d'*Othello*, ou les scènes que vous aurez déjà esquissées? Je ne fais plus rien, je ne suis pas en état de travailler, mais je jouirai de vos travaux, et votre gloire sera la mienne. A la fin de mai, j'espère que nous nous reverrons à Auteuil; nous nous promènerons encore dans le petit jardin; nous irons cueillir des roses dans le vôtre : en vérité ces moments-là me seront bien doux. Ma sœur vous fait mille tendres compliments; elle se porte à son ordinaire, ni mieux, ni plus mal. M. Barthe est ici et vient d'être malade. La douleur l'a étonné comme un homme qui n'est pas fait à cette société : il voudrait que l'univers eût été arrangé pour ne lui procurer que du plaisir. Il me dit (sans se plaindre) que vous n'avez pas été le voir depuis mon départ. Si vous voyez monsieur et madame d'Angiviller, offrez-leur, je vous prie, mes tendres respects. Adieu, mon cher ami; je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur, et pour la vie.

LETTRE XI.

Nice, le 31 janvier 1783.

Je ne vous écris que quelques lignes, mon cher ami, pour vous féliciter de votre succès, et vous remercier de me l'avoir annoncé tout de suite. Vous avez jugé de mon impatience par mon amitié pour vous, et vous ne vous êtes pas trompé. Voilà donc un nouveau triomphe, et qui me paraît bien éclatant. Que de larmes doivent couler! que d'applaudissements doivent retentir! Ah! je regrette de n'être pas témoin de votre gloire; mais vous savez bien que mon cœur y assiste et ne perd rien de vos succès. Ma sœur a jeté un cri de joie quand je lui ai appris cette nouvelle. M. Barthe m'a paru enchanté, et il se propose de vous écrire. Nous étions à table; il semblait qu'il nous fût arrivé à tous l'événement le plus heureux, et nous avons bu à la santé du triomphateur. Voilà, mon cher ami, des forces nouvelles pour un nouvel ouvrage; car rien n'alimente le génie comme la gloire. Quel moment pour votre mère, pour vos aimables filles? leur bonheur, mon cher ami, doit ajouter au vôtre, et mêler à ce bruit des succès quelque chose de plus délicieux et de plus tendre qui ne les accompagne pas toujours. Oui, vous serez le poëte de la nature; vous le serez par vos sentiments et par vos ouvrages. C'est de vous qu'on dira :

La mère en prescrira la lecture à sa fille.

Donnez-moi des détails, quand vous pourrez m'en donner, quand vous respirerez de tout ce fracas; car les gens heureux ont tant d'amis! Adieu, mon cher ami; je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur, comme je vous aime. Vous avez dû recevoir une lettre de moi où était votre épître. Quand votre pièce sera imprimée, faites-la-moi tenir, s'il est possible, sous contre-seing, jusqu'à la frontière.

LETTRE XII.

Nice, ce 28 février 1783.

Je n'ai pas reçu de vos nouvelles, mon cher ami, depuis le 29 janvier, que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire. Depuis, j'ai su le succès constant de votre pièce par différentes personnes qui m'en ont écrit. J'ai su qu'on y courait en foule, que la salle était comble, les applaudissements extrêmes, les larmes générales. J'ai joui de votre triomphe, mon cher ami, comme vous-même. Je ne vous laisserai pas ignorer qu'on y trouve des choses qui ne sont point assez préparées, d'autres un peu obscures pour la marche, ou embarrassées, et peu exactes pour le style. S'il en était encore temps, je vous conseillerais, avant de la livrer à l'impression, de la revoir avec le plus grand soin, et d'y faire tous les petits changements qui seraient nécessaires. Ce travail vous donnerait un peu de peine, et assurerait votre gloire contre la fureur des critiques. Vous connaissez assez cette nation pour être bien persuadé qu'elle vous attend. On ne vous pardonnera point votre succès, et on cherchera à s'en venger, comme la médiocrité ou l'impuissance humiliée le sait faire : ôtez-lui du moins tout ce qui pourrait avoir quelque apparence de raison, et réduisez-la à être juste en toute conscience. C'est ma tendre amitié pour vous, mon cher ami, qui me porte à vous donner ce conseil, et le zèle bien véritable que j'ai pour votre gloire. Aucun de vos succès ne peut m'être indifférent, et je voudrais que chacun d'eux fût aussi complet qu'il peut l'être. Les corrections du style vous seront aisées : vous avez le goût des bons vers, et vous en faites d'admirables, pleins d'énergie et de couleur, quand vous voulez en prendre la peine, et que l'impétuosité de vos sentiments ne précipite pas trop votre plume. A l'égard des invraisemblances ou petits défauts de conduite, les représentations de votre ouvrage ont dû vous éclairer sur cet objet. Souvent il ne faut qu'ajouter quelques vers pour fonder des vraisemblances ou préparer les événements. Vous avez un riche diamant; achevez de le polir. Adieu, mon cher et tendre ami; je vous embrasse mille fois, et de tout mon cœur. Ma santé n'est pas bonne, et j'ai beaucoup souffert depuis quelque temps; j'ai même délibéré si je ne quitterais pas Nice.

LETTRE XIII.

Nice, le 6 avril 1783.

J'ai été consterné, mon cher ami, en apprenant la funeste nouvelle que vous me mandez. Je vous croyais heureux, et jouissant en paix de votre triomphe, au sein de votre famille, et dans ce moment même vous êtes menacé d'un affreux malheur! Hélas, quelle triste chose que le cours de la vie humaine! et comme tout y est empoisonné! Je conçois toute l'étendue de votre douleur, car je connais la tendre sensibilité de votre âme. Vous qui peignez si bien les sentiments de la nature, et qui faites verser aux autres des larmes si douces, faut-il que vous en répandiez vous-même de si cruelles! Ah! vous êtes malheureux par vos vertus, comme les autres le sont par leurs

vices. J'aurais bien désiré, mon cher ami, dans des moments si tristes, être auprès de vous, pour vous donner au moins les faibles consolations de l'amitié : je sais combien elles sont insuffisantes; mais il m'eût été doux du moins de pleurer avec vous et de partager vos douleurs. Ah! vous étiez du moins placé entre deux âmes tendres et sensibles comme la vôtre : la meilleure et la plus respectable des mères, qui vous aime comme un fils, et vous chérit encore comme l'ornement et l'honneur de sa vieillesse, doit, sinon vous distraire de vos chagrins, au moins en adoucir le poids. Le ciel vous réserve encore une fille digne de tout votre amour, et dont la santé vous promet un sort plus heureux. Oui, mon cher ami, vous vivrez, vous vieillirez dans ses bras, et vous retrouverez en elle toute la tendresse de celle que vous êtes menacé de perdre. On n'est point tout à fait infortuné sur la terre quand on peut encore être aimé, quand il nous reste de quoi aimer nous-mêmes. Je voudrais que mon amitié pût être de quelque prix pour vous, pût contribuer du moins à soulager vos peines : s'il suffit pour cela de les sentir bien vivement, croyez que personne n'en est plus pénétré que moi, ne vous est et ne vous sera jamais plus attaché. C'est votre heureux et excellent caractère, plus encore que vos grands talents, qui a formé cette union, et qui la conservera, j'espère, jusqu'au dernier moment de notre vie. Ne vous abandonnez pas trop à votre douleur, je vous prie; et surtout défendez, s'il est possible, votre imagination de ces idées mélancoliques qui poursuivent trop aisément les âmes sensibles et fortes : c'est un nouveau poison, plus cruel que la douleur même, et qui ajoute encore à l'infortune, en la nourrissant sans cesse d'images lugubres et tristes. N'allez pas vous enfoncer dans la solitude que vous devez désirer, mais qui vous serait funeste; vous y seriez livré tout entier à vos chagrins et à vous-même. C'est de vous surtout, mon cher ami, que vous devez vous défendre dans ces moments. Vivez, restez auprès de ceux que vous aimez et qui vous aiment : ils entendront le langage de votre cœur, et sauront y répondre; mais la solitude est muette, on ne parle que des maux de la vie à ceux qui les éprouvent. J'espère être bientôt en état de vous aller joindre, et nous pourrons passer notre été ensemble. Nous retrouverons le commerce de l'amitié, et ces entretiens paisibles où nos heures coulaient si doucement. Nous apprendrons l'un avec l'autre à supporter le fardeau de la vie, et à nous tromper au moins quelques instants sur cette foule de maux qui la désolent. Ah! je serai heureux, si quelquefois du moins je puis, au fond de votre âme, suspendre le sentiment de vos douleurs. Je compte partir de Nice à la fin du mois, et me trouver à Paris vers le 20 ou le 24 de mai. Vous jugez, mon cher ami, combien je serai impatient de vous embrasser : ce sera pour moi un plaisir bien doux, après dix-huit mois d'absence. Ma sœur me charge pour vous de mille choses tendres, qu'elle pourra bientôt vous redire à vous-même. Elle a lu votre lettre avec les mêmes sentiments que moi, et nous nous sommes souvent affligés ensemble. Adieu, mon cher et excellent ami, je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur, comme je vous aime. Ménagez votre santé; la mienne est moins mauvaise qu'elle n'a été pendant deux mois; mais il s'en faut bien qu'elle soit rétablie.

LETTRE XIV.

Paris, ce 2 juin 1784.

Je vous félicite, mon cher ami, de l'heureuse nouvelle que vous m'annoncez. Après avoir payé un long tribut de douleurs à la nature, puissiez-vous être enfin heureux et tranquille! Puisse enfin votre cœur se reposer! Je désire bien vous embrasser et vous voir, pour partager tous vos sentiments. Il y a longtemps que nous sommes séparés; mais je me flatte que nos cœurs sont toujours ensemble. Nous sommes accoutumés à voir les objets de la vie sous la même face, et nous avons peu d'opinions différentes; je suis seulement un peu plus lié au tumulte de Paris, mais sans l'aimer plus que vous. J'espère bientôt me sauver avec vous dans les bois de Marly, et y passer au moins un mois ou deux; mais il faut, comme ma sœur vous l'a dit, que vous veniez à notre secours, et que vous nous prêtiez tout ce que vous pourrez, sans vous incommoder; car ma sœur n'ose monter un ménage pour si peu de temps, et à la veille d'un départ. Nous passerons au moins ce temps ensemble, et ce sera, je vous l'assure, un des temps les plus doux de ma vie. Là, mon ami, nous nous embrasserons, nous nous renouvellerons foi et amitié sous ces mêmes arbres qui nous ont vus si souvent nous promener ensemble; j'aurai du plaisir à y retrouver les traces de nos sentiments et de nos idées. Nous parlerons de *Macbeth* et d'*Othello*; nous parlerons aussi quelquefois du *Czar*; mon âme tâchera de se monter au ton de la vôtre, et de s'élever, s'il est possible, jusqu'à votre simplicité si énergique et si touchante. Adieu, adieu; je vous embrasse du fond de mon cœur, d'un cœur qui est éternellement à vous, tant qu'il battra, et qu'il aura un mouvement.

LETTRE XV.

Nice, ce 20 novembre 1784.

Je suis à Nice, mon cher ami, et, après avoir balancé longtemps sur le climat que je préférerais pour mon hiver, j'ai choisi le plus agréable et le plus doux, quoique le plus éloigné. Je n'ai pu rester que vingt-quatre heures à Avignon, car il régnait une bise violente et froide sous le plus beau ciel. On y voyait l'été, mais on y sentait l'hiver; c'est à peu près la même température dans tout le Comtat. A l'égard du Languedoc, il y règne aussi de très-grands vents : on y éprouve pendant deux mois des gelées assez fortes; en conséquence, je suis revenu me mettre au soleil, comme un espalier, entre la mer et les montagnes de Nice. Mais je suis beaucoup plus reculé de la mer que je ne l'étais la dernière fois. J'occupe une jolie maison à la campagne, un peu à mi-côte. Je suis en plein midi; j'ai sous les yeux des jardins, des prairies, des montagnes couvertes de vignes et d'oliviers, la ville, à quelque distance, qui me sert de point de vue, et la mer dans l'éloignement. Voilà, mon ami, où je passerai mon hiver, entre le repos et l'étude, sous les rayons du plus doux soleil, qui pénètre et échauffe de toutes parts nos appartements. Nous avons fait un fort heureux voyage, et sans nous fatiguer, en nous reposant et séjournant de distance

en distance. Une de nos stations a été à Bourg-en-Bresse, chez M. de Raimondis. C'est là, mon cher ami, que j'ai eu le plaisir de passer deux heures délicieuses avec vous, car j'y ai vu jouer *Œdipe chez Admète*. J'y ai vu applaudir les mêmes beautés qui ont produit une impression si forte et si douce sur le théâtre de Paris. J'ai vu que des yeux de province savaient aussi verser des larmes, et que la nature parle à tous les cœurs, lorsqu'on sait trouver son langage. La vue d'*Œdipe* m'a ramené au souvenir d'*Othello*. Je n'ai pu m'empêcher de désirer bien vivement que vous transportiez à ce sujet toute la vigueur et l'énergie de votre talent. Vous pourrez peut-être y rajeunir encore l'amour si usé sur nos théâtres, et trouver de nouvelles couleurs pour la passion d'un Africain, et les faiblesses terribles d'un grand homme. Vous n'avez à peindre ni la jalousie de Roxane, ni celle de Phèdre, ni celle de Mithridate, ni celle d'Orosmane. Celle-ci est d'une nature différente; elle tient au climat, au caractère, au titre d'époux, au genre de passion même d'un guerrier qui, ayant passé cinquante ans sans connaître l'amour, le sent pour la première fois, s'y livre avec délices et avec fureur, et a besoin de verser des larmes et du sang sur sa blessure, quand il se croit trompé, et se voit arracher un bonheur tardif qui, dans le soir de sa vie, lui avait paru un enchantement céleste. Que les orages de son cœur doivent être effrayants! que sa fureur doit être tendre! avec quelle terreur il doit se sentir retomber dans cette solitude dont l'avait retiré l'amour! comme il doit encore chercher à aimer! comme il voudrait se venger de la nature entière, quand il se sent condamné à perdre ce sentiment! Un homme accoutumé à exercer sur les champs de bataille la vengeance des états et des rois doit être inexorable et terrible dans la vengeance qu'il croit se devoir à lui-même: car la première souveraineté est celle de l'amour; c'est celle dont les droits sont les droits les plus saints, et pour qui les offenses sont les plus cruelles. Vous ne négligerez pas, mon cher ami, toutes ces richesses qui sont dans votre sujet, et bien plus au fond de votre âme; votre âme fut organisée pour les passions: c'est à vous d'éprouver et de donner les secousses les plus violentes de la tragédie. Mais, je vous en conjure par tout l'intérêt que je prends à votre gloire et à vos succès, ne faites pas une scène, ne faites pas un vers que vous ne soyez assuré de votre plan; sans le plan vous n'aurez jamais de succès entiers. On vous admirera souvent, mais vous laisserez reposer l'admiration qui retombe toujours, et a peine à se relever quand elle se refroidit: il faut, dans ce genre d'ouvrage, un mouvement violent qui pousse et entraîne toujours du même côté, sans s'arrêter jamais. Je vous dis là, mon cher ami, des choses que vous savez beaucoup mieux que moi; mais la morale des arts est comme celle des vertus: il est bon de la prêcher encore à ceux qui la savent déjà. Oh! comme je voudrais que nous fussions encore ensemble, et assis à côté l'un de l'autre dans le même ermitage, ou sous l'ombre du même olivier! car ici on recherche l'ombre, même dans l'hiver. Nous gravirions ensemble les montagnes et les rochers qui m'entourent, et, parvenus au sommet, debout sur une grande hauteur, je vous montrerais, jusqu'aux bords de l'horizon, l'immense bassin de la Méditerranée. Je vous ai souvent désiré dans mon voyage, quand j'ai traversé les paysages les plus riants ou les montagnes affreuses de la Savoie, depuis Chambéry jusqu'aux Échelles et au pont de Beauvoisin: car je n'ai pas voulu prendre la route de Lyon, que je connaissais déjà. J'ai passé par Genève, et de Genève je suis entré en Savoie. J'ai parcouru une partie de votre ancienne patrie; j'y ai respiré l'air de vos montagnes. Il me semblait, mon cher ami, que je vous faisais un vol d'être là sans vous, et de goûter des plaisirs que je ne partageais pas avec vous. En passant en Suisse, j'y ai vu M. et madame Necker; je me suis arrêté quelques jours chez eux. La santé de madame Necker est toujours bien languissante et bien faible; je la crois cependant un peu mieux qu'elle n'était à Paris. Nous vous embrassons tous, mon cher ami, bien tendrement et de tout notre cœur. Donnez-moi de vos nouvelles, et n'oubliez pas que nous sommes en pays étranger, c'est-à-dire, qu'il faut affranchir ou contre-signer les lettres. Parlez-moi aussi de M. le comte d'Angiviller; je compte lui écrire par le premier courrier. Mille tendres respects à madame votre mère et à votre chère fille, que j'aime toutes deux, et pour elles-mêmes, et pour le bonheur qu'elles procurent à mon ami.

LETTRE XVI.

Nice, ce 12 février 1785.

J'ai reçu vos deux lettres, mon cher ami, et j'y ai vu avec plaisir l'état de votre âme mélancolique et tranquille, et toujours pleine d'énergie, avec douceur. J'ai cru converser avec vous, bonheur dont je suis privé depuis longtemps; mais mon amitié du moins me transporte souvent en imagination dans votre retraite, sous le toit humble et modeste que vous occupez au village, environné de bons paysans dont vous aimez la simplicité et les mœurs. C'est là, c'est dans la chambre tapissée de vos antiques verdures, avec Shakespeare, La Fontaine et Molière, sur votre table, Sophocle dans un coin, et Corneille à un autre bout; c'est là que vous méditez, que vous travaillez, que vous concevez ces scènes fortes et tendres, dont la nature et votre propre cœur vous révèlent le secret. Et *Othello*, où en est-il? Je conçois qu'un pareil ouvrage a besoin d'être couvé longtemps. Les grandes impressions et les grandes idées s'amassent lentement, et j'aime beaucoup un écrivain qui n'est pas toujours prêt à écrire, qui attend la tempête pour la peindre, et qui, tous les jours, à telle heure, en s'asseyant à sa table, et prenant sa plume, ne se commande pas d'avoir du génie. O que le génie qui est fidèle à chaque rendez-vous qu'on lui donne est un froid et pauvre génie! Il a l'humble démarche d'un esclave, et non point la fière attitude d'un souverain qui commande. A chaque pas qu'il fait, il traîne des fers qui ralentissent sa marche: ce n'est point le vôtre, mon cher ami; ce n'est pas non plus celui que je voudrais invoquer. Mais dans les longs ouvrages qui occupent la vie, quand le temps presse et la vieillesse approche, on est souvent tenté de doubler le pas, comme un voyageur qui, pendant le jour s'est amusé dans sa route, précipite sa course

à l'entrée de la nuit. Cependant je m'arrête quand je sens que je vais être fatigué ; je ranime mon imagination par des lectures, et je reviens ensuite avec de nouvelles forces. Je suis dans ce moment enseveli dans les mines d'Allemagne, et je conduis la muse épique dans des lieux où elle n'a jamais pénétré. Nous jouissons ici, depuis quelques jours, du plus beau printemps : nos arbres sont en fleurs ; nos campagnes sont couvertes d'une verdure qui semble de l'émeraude aux rayons éclatants du soleil. Le ciel le plus pur se réfléchit dans une mer brillante, qui paraît elle-même un vaste ciel en mouvement. Je vais tous les jours sur des montagnes parsemées d'oliviers, de citronniers et d'orangers, jouir de ce magnifique spectacle, et voir le soleil, comme au temps d'Homère et de Virgile, descendre dans les flots de l'Océan, qui semble lui préparer un lit d'or, de nacre et de pourpre. Mon ami, combien ces tableaux de la nature sont ravissants! et qu'ils tiennent aisément lieu de la société des villes, des plaisirs et des hommes, excepté des amis! Je vous prends quelquefois avec moi dans ces promenades solitaires : nous gravissons ensemble les rochers ; et parvenus à leur sommet, je vous montre ces grandes scènes du drame éternel de l'univers. J'aime à croire que je suis aussi quelquefois avec vous dans votre solitude, et que mon souvenir se place quelquefois à côté de mon ami. Adieu, mon cher ami, je vous quitte à regret. Prêt à cesser de vous écrire, il me semble que je me sépare de vous. Donnez-moi des nouvelles de votre santé et de vos travaux. Il me paraît par les nouvelles publiques que le discours de l'abbé Mauri a réussi. Voilà le tour de M. Target : il va être transplanté sur un théâtre bien différent de celui qu'il a occupé ; et l'Académie française ne ressemble guère au barreau. Je souhaite qu'il ait le talent de ces généraux qui savent vaincre sur tous les terrains. Adieu, je vous embrasse bien tendrement et de tout mon cœur ; mille choses à votre aimable fille et à votre respectable mère, quand vous aurez le plaisir de les voir.

LETTRE XVII.

29 avril 1785.

Je n'ai jamais été plus surpris, mon cher ami, qu'en apprenant par votre lettre que vous étiez à Chambéry. Nous voilà donc tous deux dans les Alpes ; mais que les Alpes sont longues ! Nous sommes comme deux amis qui seraient en Amérique : mais l'un à la Martinique, l'autre à Saint-Domingue ; si rapprochés l'un de l'autre, ils ne s'en verraient pas davantage. Ne pourrions-nous pas cependant nous voir, en faisant chacun une partie du chemin? Je compte partir demain pour Lyon, et j'y passerai quelque temps, peut-être l'été entier. En revenant par le pont de Beauvoisin, vous n'en seriez pas éloigné, et peut-être est-ce votre route la plus droite. Quel plaisir, mon cher ami, j'aurais à vous embrasser et à vous revoir ! Ma sœur partagerait tout mon plaisir, et nous nous croirions encore à Marly ou à Auteuil. Savez-vous que vous habitez la même auberge où nous avons passé vingt-quatre heures, le mois d'octobre dernier? Probablement vous occupez la même chambre que nous. Votre cœur, en y entrant, ne vous a-t-il rien dit? et n'avez-vous pas senti, en respirant cet air, que l'amitié avait passé par là, et s'y était arrêtée? O douces illusions des sympathies que les anciens croyaient, et que nous avons trop proscrites de notre triste amour de la vérité ! C'est bien l'occasion de dire :

> Le raisonner tristement s'accrédite ;
> Ah ! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

Je souhaite, mon cher ami, que vous fassiez de bonnes affaires dans ce pays : car sûrement ce n'est qu'un motif très-intéressant qui a pu vous conduire. Je suis bien fâché que vous y soyez malade ; il est si triste d'être malade hors de chez soi, et surtout en voyage. La maladie est une triste étrangère qu'il ne faut jamais recevoir, s'il est possible, qu'au sein de sa famille, et bien accompagné. Ce n'est pas trop des soins de l'amitié la plus tendre dans ces moments-là, et toute auberge est un désert pour un homme qui souffre : il ne lui en manque que la tranquillité. Ménagez-vous de grâce pour tous ceux qui vous aiment, et j'ose me mettre à la tête de cette liste. Les eaux d'Aix ont beaucoup de réputation pour les rhumatismes. C'est votre maudit séjour de Marly qui vous a procuré ce triste bénéfice. Soyez persuadé, mon cher ami, que jamais on n'habite impunément les lieux humides ; il vaut mieux habiter un grenier dans un lieu sec, que le rez-de-chaussée de tous les palais du monde, surtout dans un lieu inondé et imprégné d'eau comme celui-là. Je voudrais pouvoir vous accompagner dans votre voyage à la grande Chartreuse : ce lieu est fait pour vous : combien il réveillera dans votre imagination d'idées mélancoliques et tendres! Je vous connais : vous serez plus d'une fois tenté d'y rester. Vous n'en partirez du moins qu'avec les regrets les plus touchants. Ces pieux solitaires ont abrégé et simplifié le drame de la vie ; ils ne s'occupent que du dénoûment, et s'y précipitent sans cesse. C'est bien là que la vie n'est que l'apprentissage de la mort; mais la mort y touche aux cieux, c'est une porte qui s'ouvre sur l'éternité. L'horreur même du désert qu'ils habitent ressemble à un tombeau ; il semble que déjà ils se sont retirés de la vie le plus loin qu'ils ont pu. Ah! que la vue de Ferney sera différente à vos yeux ! Quel contraste ! Là, tout tendait à la gloire, à l'agitation, au mouvement. C'était pourtant aussi une retraite, mais celle d'un homme qui de là voulait remuer le monde, et se mêlait à tous les événements dont le bruit même le plus éloigné ne parvient pas jusqu'aux autres. On a de la peine à s'imaginer encore aujourd'hui que sa cendre soit tranquille ; tant l'idée d'action et de mouvement semble inséparable de celle de cet homme extraordinaire ! Si M. et madame Necker, qui partent aujourd'hui même de Montpellier, allaient par hasard en Suisse, vous devriez leur aller faire une visite à Copet, qui n'est qu'à quatre lieues de Genève ; vous verriez un fort beau château qui domine sur le lac, et ils seraient charmés l'un et l'autre de vous y recevoir : peut-être pourrions-nous nous y rencontrer ensemble. Je peux vous mander de Lyon s'ils doivent y aller; car ils n'y sont pas encore décidés; et il y a apparence qu'ils retourneront tout droit à Paris ; mais je ne sais encore rien de positif là-dessus. Je les rencontrerai probablement à Lyon. J'ai

appris avec douleur la mort de ce pauvre abbé Millot. Mon cher ami, le canon perce nos lignes, et les rangs se serrent de moment en moment : cela est effrayant. Aimons-nous du moins jusqu'au dernier jour, et que celui qui survivra à l'autre aime encore et chérisse sa mémoire. Quel asile plus respectable et plus doux peut-elle avoir que le cœur d'un ami ! C'est là qu'elle repose, au lieu que, dans l'opinion et dans la gloire, elle est errante et agitée. Adieu, mon cher et tendre ami, je vous embrasse comme je vous aime, du fond de mon cœur. Si vous m'écrivez, écrivez-moi à Lyon, poste restante ; j'y serai probablement quand vous recevrez ma lettre, car elle ne pourra partir que lundi, par l'arrangement des courriers, et je serai, à ce que je crois, arrivé à Lyon jeudi au soir. Ma sœur et M. de La Saudraye vous font les plus tendres compliments.

LETTRE XVIII.

Lyon, ce 13 mai 1785.

Je suis depuis quelques jours à Lyon, mon cher ami. Êtes-vous encore à Chambéry ? Pourrai-je avoir le plaisir de vous embrasser et de vous voir ? Vous avez sans doute reçu la lettre que je vous ai écrite avant mon départ de Nice. Mes projets sont de passer l'été dans les environs de Lyon, et d'y prendre, avec ma sœur, une maison de campagne jusqu'au mois de septembre. Je la choisirai probablement sur les bords de la Saône, qui sont très-agréables et très-champêtres : j'y vivrai tranquille et obscur, et le plus loin du bruit qu'il me sera possible, comme je fais partout : j'y travaillerai avec ardeur, car le temps me presse et les années fuient. Si vous pouviez au moins y passer quelque temps avec nous, ce serait un grand bonheur pour moi : il est si difficile et si rare de trouver des personnes que l'on aime et dont on soit aimé ! Mon cher ami, nous nous connaissons déjà depuis longtemps, et nos cœurs se conviennent : les amis ont si peu de temps à vivre l'un pour l'autre ! On meurt en foule à Paris ; on ne mande de toutes parts que des maladies et des morts. Vous savez peut-être déjà la mort du duc de Choiseul, qui est expiré dimanche à midi, entre quatorze médecins et trente amis qui remplissaient son hôtel. La reine, le dernier jour, y envoya six fois de Versailles, pour savoir de ses nouvelles ; il la fit remercier de ses bontés, et la pria de ne plus envoyer, parce qu'il mourrait la nuit suivante. M. Dubreuil est mort à Saint-Germain au milieu de trente femmes de la cour qui étaient chez lui, et habitaient sa cuisine, ne pouvant tenir toutes dans sa chambre. J'ai trouvé la santé de madame Necker très-affaiblie : cette malheureuse femme ne peut dormir, et est tourmentée sans cesse le jour et la nuit : elle est encore ici pour quelques jours. M. Wattelet perd ses forces sous une fièvre qui depuis longtemps le mine et le consume. Madame Helvétius a pensé mourir : elle a été dans le plus grand danger, d'une fièvre catarrheuse et bilieuse. Il souffle à Paris un vent du nord dont la sécheresse prolongée cause un grand nombre de maladies. Voilà tout ce qu'on me mande : des malheurs, et des craintes qui sont elles-mêmes des malheurs. Venez nous voir, mon cher ami, si vous le pouvez ; venez embrasser un ami qui vous tient à jamais par le plus tendre attachement. Nous sommes logés à l'hôtel d'Artois, près de la place Bellecour. Adieu ; je vous embrasse mille fois.

LETTRE XIX.

Lyon, ce 23 mai 1785.

J'ai reçu aujourd'hui, mon cher ami, la lettre que vous m'avez fait l'amitié de m'écrire. Je me hâte de vous répondre, pour que vous soyez instruit de notre marche et de notre séjour, dans le cas où vous quitteriez promptement Chambéry. Nous venons de louer une maison de campagne pour notre été, à une petite lieue de Lyon, dans un endroit nommé *Oullins*, où est située la maison de campagne de l'archevêque : elle est au delà des travaux Perrache, et, pour y arriver, il faut passer un bac qui est sur le Rhône. La maison appartient à M. Fleuri : on vous l'indiquera aisément. C'est là, mon cher ami, que vous trouverez un appartement et des amis prêts à vous recevoir. Nous allons nous y établir samedi au soir, 28 du mois. Là, vous avez aussi un frère et une sœur, et une maison qui est à vous. Nos cœurs et nos bras vous attendent. L'archevêque de Lyon, notre confrère à l'Académie, qui est dans ce moment à sa campagne, vous verra sûrement avec plaisir. Il a de très-beaux jardins où vous pourrez rêver à votre aise ; mais vous n'y trouverez pas les horreurs imposantes et le caractère sacré des rochers de Saint-Bruno. Votre imagination, qui vous sert à merveille, pourra transporter le désert au milieu des bosquets du prélat : pour la première fois ils s'étonneront de se trouver ensemble. J'ai été à une séance de l'Académie de Lyon : votre nom y est honoré et chéri, tant pour votre caractère que pour vos talents. Il paraît, mon cher ami, que vous avez essuyé à Chambéry une maladie assez forte. Mon Dieu ! que je vous plains de tout l'ennui que vous avez dû éprouver pendant des heures si longues et si tristes, seul et abandonné dans une auberge ! Heureusement tous ceux qui vous ont approché pour vous donner du secours ont dû devenir vos amis ; vous n'aviez pas besoin pour cela de votre réputation, qui n'aurait attiré près de vous que la vanité et une curiosité importune. Vous aviez mieux que cela, une âme douce et forte, qui a dû intéresser tous ceux qui vous ont connu : c'est là ce qui n'est étranger nulle part, et avec ces qualités on est de tous les pays. L'homme aime partout à trouver les qualités qui font le véritable mérite de l'homme ; c'est par ces points que les âmes se touchent et se reconnaissent. Si je n'avais pas le bonheur de vous connaître depuis longtemps, je sens encore qu'au bout d'une demi-heure je serais votre ami :

> Utrumque nostrum incredibili modo
> Consentit astrum.

Venez donc, mon cher ami, venez nous joindre ; venez parmi nous achever votre convalescence. Saint-Lambert a dit :

> Je reprenais ma place en ce vaste univers.

Faites mieux; venez reprendre votre place à côté de vos amis; venez nous rendre la nôtre auprès de vous. Nous vous attendons tous trois avec impatience. Je vous avertis que nous ne serons pas aisément disposés à vous laisser partir. Ainsi, arrangez-vous d'avance sur les contrariétés de notre amitié qui fermera sur vous portes et barrières. Adieu, mon cher et excellent ami; je vous embrasse bien tendrement, et du fond d'un cœur tout à vous. Ma sœur et M. de La Soudraye vous disent aussi mille choses tendres, que nous aurons tous bien du plaisir à vous répéter.

RÉPONSE

A UNE

LETTRE ADRESSÉE PAR M. DUCIS

A MESSIEURS LES ACTEURS SOCIÉTAIRES

DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

THÉATRE FRANÇAIS.

Monsieur,

Le recueil de vos tragédies, honorées des suffrages du public depuis plus de quarante années, et des autres productions qui forment vos œuvres complètes, était déjà pour la Comédie l'un des présents les plus précieux qu'elle pût recevoir; vous en avez encore augmenté le prix par la lettre que vous avez bien voulu y joindre. Cette lettre, monsieur, sera conservée dans nos archives comme la preuve honorable des sentiments que nous accordait un des hommes les plus distingués de son siècle; nos successeurs y verront que le poëte, qui fut seul jugé digne de remplacer Voltaire à l'Académie française, n'hérita pas moins de la place que de son attachement et de sa bienveillance pour la Comédie-Française.

Vos ouvrages, monsieur, seront toujours pour nous une des portions les plus chères de nos richesses dramatiques; leur respectable auteur sera toujours l'objet de notre vénération et de notre sincère attachement. Nous inspirerons ces sentiments à ceux qui successivement viendront prendre place dans les rangs de la Comédie-Française; et, si nos faibles talents peuvent concourir à perpétuer la mémoire d'un nom qui, même sans eux, ne doit jamais périr, soyez bien sûr que jamais aussi nous n'en aurons fait un usage plus cher à notre cœur.

Organes de toute la Comédie-Française, c'est avec un vif empressement et une satisfaction bien réelle que nous remplissons un devoir qui nous honore, en vous offrant, monsieur, le tribut de ses hommages et de ses remerciments.

Nous avons l'honneur d'être avec respect vos très-humbles, etc.

Les membres du comité,

Signé : Saint-Prix, Fleury, Talma, A. Michot, Desprès, Damas, L. C. Lacave.

VIE
DE SÉDAINE.

Le 18 mai 1797, la république des lettres a perdu M. Sédaine, âgé de soixante-dix-huit ans. Sa mort avait été faussement annoncée dans plusieurs journaux; on y regrettait le doyen des hommes de lettres, l'auteur de tant de drames, qui, pendant quarante ans, ont fait les plaisirs de toute la France, et qui, à un talent original, piquant, varié et toujours naturel, avait uni les qualités sociales les plus estimables. On y rappelait ses succès presque continuels sur la scène : ceux de *Félix*, de *Richard*, de *Rose et Colas*, du *Déserteur*, d'*Aucassin et Nicolette*, du *Philosophe sans le savoir*, de *la Gageure imprévue*, de *la Reine de Golconde*, et de *Guillaume Tell*, etc.

Les cœurs sensibles ne seront peut-être pas fâchés d'apprendre que l'un de ces journaux tomba entre ses mains pendant sa maladie et qu'il put jouir innocemment par cette lecture des marques non suspectes, et par là si touchantes, de l'estime et de l'affection publique; c'était en quelque façon se survivre à soi-même, se placer d'avance dans l'avenir, et assister à sa célébrité. Mais ce qui était infiniment plus doux pour l'homme de bien, c'était de recueillir dans sa conscience et sur son lit de mort, quand les idées de la gloire s'évanouissent, la plus solide et la plus précieuse des consolations, l'honorable témoignage de n'avoir jamais séparé les mœurs des talents, et l'amour de la renommée de la vertu.

Michel-Jean Sédaine naquit à Paris le 4 juin 1719. Son père, qui était architecte, ayant dissipé toute sa fortune, son fils fut obligé, à treize ans, de quitter ses études, dans lesquelles il faisait de grands progrès; et il a souvent répété dans le sein de sa famille que cette cessation lui avait été bien amère, et qu'il en avait versé beaucoup de larmes. Il suivit dans le Berry son père, à qui l'on avait procuré la faible ressource d'un emploi dans les forges; ce malheureux père ne tarda pas à y mourir de chagrin. Après lui avoir rendu les derniers devoirs, le jeune Sédaine vint retrouver à Paris sa mère, qu'il y avait laissée avec un de ses frères. Il mit dans le coche son petit frère qui l'avait accompagné dans le Berry. La place payée il lui restait dix-huit francs. Il suivit la voiture à pied; il faisait froid, il ôta sa veste et en fit revêtir son frère. Tous les voyageurs en furent touchés; le conducteur le fit monter à côté de lui. Arrivé à Paris, il s'y trouva avec deux frères dont il était l'aîné, et avec sa mère, veuve et pauvre. Pour la soutenir, il tailla la pierre; et ce ne fut qu'à force de travail et d'étude qu'il parvint à lui procurer, dans la ville de Montbard, une pension honnête, dans un couvent, où elle mourut tranquille et heureuse.

Après un pareil trait, on ne demande plus si Sédaine était né sensible. Au seul récit d'une belle action d'humanité ou de courage, ses yeux se couvraient d'abord de

larmes. La fortune avait fait tout ce qui dépendait d'elle pour étouffer les talents qui devaient l'illustrer un jour. Mais la nature fut plus forte; elle en avait fait un poëte dramatique, et il le fut malgré tant d'obstacles. Son talent lui venait d'elle seule; il en avait reçu le don de l'observer dans les passions et les faiblesses du cœur humain, et sur le grand théâtre du monde et de la société. Il avait cet esprit calme et pénétrant, qui voit, pressent et devine; cette sensibilité, qui ne se trompe jamais, parce qu'elle est toujours véritable, ce jugement qui, ayant mis tout à sa place, considère d'avance tous les effets, et jusqu'aux contradictions mêmes que les nouveautés et les hardiesses peuvent rencontrer dans les spectateurs. Il ne s'étonna jamais des murmures qui semblèrent quelquefois contrarier ses succès aux premières représentations; il savait que les nuages devaient se dissiper, et les nuages se dissipaient par degrés pour ne plus laisser voir son tableau que comme il l'avait envisagé lui-même; il ne revenait pas vers le public, c'était le public qui revenait vers lui; il était véritablement homme de bien et homme de génie: aussi aimait-il passionnément Molière, Montaigne et Shakespeare: il y trouvait ce fonds immense de naturel, de raison, de force, de grâce, de variété, de profondeur et de naïveté qui caractérise ces grands hommes; aussi était-il né avec un sens exquis et une âme excellente: c'était tout naturellement qu'il voyait juste, comme c'était tout bonnement qu'il était bon.

Sans parler de plusieurs jeunes personnes pour lesquelles leur situation et leur vertu lui avaient donné un cœur de père, ce fut lui qui prévit les talents du jeune David; qui lui mit à la main les premiers crayons; qui, lorsqu'il obtint un logement au Louvre, lui en offrit ce qui pouvait convenir à ses études, et donna peut-être à la France le peintre immortel des Horaces et de Junius Brutus. Il avait un tact pour deviner le génie, comme il avait son penchant à faire du bien. Il est inutile de dire qu'avec un pareil caractère il ne connut jamais l'intrigue; aussi lui fut-elle toujours étrangère: quand la nation française accorda, par ses députés, des indemnités aux hommes de lettres qui en avaient le plus pressant besoin, comment refuta-t-il l'erreur ou la malignité qui lui prêtaient si gratuitement de la fortune? Il donna l'état de son bien, et il eut part aux indemnités.

Il éprouva encore une peine bien sensible, qui l'affecta jusqu'au fond de l'âme, et dont il eut la fierté de ne jamais se plaindre: ce fut de n'être pas admis à l'Institut national, lui qui l'avait été à l'Académie française, lui dont on jouait les charmants ouvrages dans toute la France, et qui aurait trouvé dans l'Institut, outre un titre d'honneur désirable, un secours nécessaire à sa famille, à son âge et à son peu de fortune.

Tout le monde sait qu'il n'entra que fort tard dans l'Académie française. Le succès prodigieux de *Richard Cœur-de-Lion* lui en ouvrit enfin les portes; il y trouva Le Mierre, son ancien ami et celui de Ducis; Le Mierre, ce bon, cet excellent homme, d'une verve et d'une gaieté si franche, à qui il échappa des mots si heureux, sans jamais blesser personne, qu'il suffit de nommer quand on veut rappeler la probité délicate, la candeur spirituelle, et toutes les qualités qui gagnent le cœur.

Il était intimement lié avec nos plus célèbres artistes, avec Peyre, premier architecte de son temps, à qui nous avons dû, dans le temps, la belle salle du Théâtre-Français; avec Pajou, avec Houdon, avec Ducis, qui sentaient vivement son caractère et son génie. Ce sont eux qui, avec son fils, avec David, son élève, ou plutôt son second fils, l'ont accompagné à sa dernière demeure; il était pensif, intérieur, très-sensible, nécessairement susceptible, sans être difficile et sans se plaindre, vif, mais capable d'empire sur lui-même, connaissant trop les hommes pour compter beaucoup sur leur reconnaissance et pour ne pas s'attendre à leurs injustices, mais sachant les taire et les pardonner.

Un grand bonheur lui fut réservé dans sa longue carrière; il le sentit bien, et jusqu'à son dernier soupir. Il eut trente ans de bonheur sans nuages, avec une femme que la nature avait véritablement faite pour lui, et qui, par sa tête, son cœur et tous ses goûts, possédait éminemment tout ce qu'il fallait pour connaître parfaitement son mari et pour l'en aimer davantage.

Cet homme respectable est mort dans les bras de sa femme, de son fils, de ses deux filles, pleuré de sa famille, regretté de ses amis et de tous ceux qui l'ont connu. Il laisse après lui peu de fortune; mais un nom qui ne mourra point, et le souvenir d'une vie calme et vertueuse que la calomnie même n'oserait attaquer.

EXAMEN
DE
ROMÉO ET JULIETTE.

LETTRE DE M. DE LEYRE A M. DUCIS, AUTEUR DE ROMÉO ET JULIETTE, AU SUJET DE CETTE TRAGÉDIE.

Lisez donc, j'y consens, mon ami, ce mélange de sentiments et d'idées, que m'inspirèrent, il y a près de six ans, les premières représentations de *Roméo et Juliette*. Je fus tourmenté durant quinze jours par votre tragédie, comme on l'était, il y a deux mille ans, dans la Grèce, par les Euménides d'Eschyle. Je soulageai mon âme sur le papier. Mes pensées y reposeraient encore dans l'oubli qui me convient; mais je vous les livre comme un témoignage de l'amitié vive, profonde et toujours croissante, dont vous échauffez mon cœur. Elle m'honore en public, et me console dans la retraite. Vous la devez à des talents qui ne sont que l'organe de la vertu: vertus et talents, rare et parfait accord où Dieu se plaît à se contempler dans l'homme.

Votre ami,

DE LEYRE.

EXAMEN
DE ROMÉO ET JULIETTE.

E se non piangi, di che pianger suoli.

Si tu n'y pleures pas, de quoi pleureras-tu?
ENFER DU DANTE, ch. XXXIII.

Si la tragédie, cette sublime conception de l'esprit humain, doit exciter la terreur ou la pitié, doit émouvoir l'une de ces passions, pour réprimer ou calmer toutes les autres, l'auteur vraiment tragique est celui qui sait inspirer ces deux sentiments à la fois. Peu de génies ont eu l'une et l'autre puissance sur les cœurs. Un seul de ces dons ou de ces talents crée et désigne un maître de la scène. Chez les anciens, Sophocle parut les réunir; mais une seule fois, et ce fut dans Œdipe : peut-être dut-il ce double empire à ce sujet, unique de son espèce dans les annales des nations. Œdipe offrira toujours le tableau le plus effrayant de la fable; comme Joseph le plus touchant de l'histoire. Euripide s'empara de la corde la plus sensible du cœur humain. Il ne le remua, ne le toucha jamais, que pour en exprimer des larmes. Ces deux maîtres de la tragédie partagèrent entre eux, sans se le disputer, l'empire de la scène. Ils ne laissèrent d'autres règles à la postérité savante que leurs ouvrages mêmes. Personne après eux n'a pu courir leur carrière, sans le danger ou la gloire de leur être comparé. Presque tous ceux qui ont assemblé les hommes au théâtre, pour les effrayer ou les attendrir, ont reçu de la nature, comme ces Grecs, le don d'aller au cœur par une de ces routes. Sans se prescrire ni modèles ni guides, ils ont trouvé leurs ressources dans leur âme, ou dans l'esprit national qu'ils avaient à remuer. Si le grand art de l'éloquence est moins de consulter son sujet que son auditoire, c'est-à-dire s'il consiste à savoir encore mieux peut-être à qui l'on parle, que de quoi l'on veut parler; la marque du génie est de soumettre ses auditeurs à son sujet, plutôt que son sujet à ses auditeurs. C'est ce que firent Euripide et Sophocle, par le choix de leurs sujets de tragédie, qui joignaient à l'avantage d'appartenir à l'histoire de la Grèce, celui d'être par eux-mêmes les plus intéressants pour tous les lieux et pour tous les temps. C'est ce qu'a fait Corneille, en attachant, par la supériorité de sa manière, ses spectateurs à ses héros.

Il y a, ce semble, une lutte entre la foule et le grand homme, à qui des deux l'emportera. Tantôt c'est le général qui mène l'armée, et tantôt c'est l'armée qui mène le général. Le peuple commande à Nicias, mais Démosthène commande au peuple. César même ne put assujettir les Romains qu'en les gagnant; mais avant lui, Sylla les avait subjugués. L'homme de génie au théâtre est donc celui qui, moins dominé par les règles de l'art ou par l'esprit de sa nation que par le caractère de sa sensibilité propre, s'empare d'un sujet et lui donne l'énergie et la trempe de son âme. Il le prend au hasard, et l'emprunte, s'il le faut, parce qu'il est sûr de le créer une seconde fois; il oublie les beautés du poëte qui l'a traité le premier, parce qu'il en conçoit de nouvelles qui ne seront qu'à lui. Son sujet, fût-il plus beau, plus touchant que dans l'original, le poëte ne serait pas l'original lui-même, s'il n'y jetait un caractère neuf et de son invention.

Telle est la nouvelle tragédie de Roméo et Juliette. Ce n'est point, si l'on veut, Roméo et Juliette; c'est Montaigu, mais plus grand, plus fort, et plus attachant, plus théâtral que ces deux amants. Un personnage neuf en a fait une pièce originale. Assez de critiques de profession ont cherché les défauts de cette tragédie, ont su même en trouver plus qu'il n'y en avait peut-être. Je me sens trop heureux de n'être possédé que de ses beautés dominantes : d'ailleurs mon siècle me dispense, par ses exemples, de cette délicatesse qu'il prétend m'inspirer par ses préceptes. Jamais on ne fut plus difficile avec moins de droit de l'être; car si d'un côté les grands maîtres de l'art nous ont accoutumés à des chefs-d'œuvre, de l'autre leurs faibles imitateurs nous ont préparés à quelque admiration pour tout ce qui les surpasse eux-mêmes. Encourageons du moins les talents décidés, fussent-ils imparfaits : ils nous devront un jour l'art de nous enchanter; et s'ils parviennent à la hauteur où nos applaudissements peuvent les élever, leur gloire aura d'autant plus de charme à nos yeux, qu'elle sera notre ouvrage.

La tragédie, telle que je la conçois, est une action toute composée d'obstacles et de moyens. L'art consiste dans le choix des obstacles; et le génie, dans l'invention des moyens.

Thèbes est dépeuplée par la peste : comment y faire cesser ce fléau? C'est, dit l'oracle, par l'exil d'un coupable, assassin de son père et mari de sa mère. Mais comment le connaître? Voilà les obstacles, pris dans le choix et dans la nature du sujet d'*Œdipe*. Où sont les moyens? le génie du poëte consiste à le faire trouver par celui qui devrait les fuir. Le roi même est ce coupable. Qui le découvrira? qui le nommera? qui le condamnera? Lui-même sans le vouloir, sans le savoir.

Troie doit périr : mais comment y aller? les vents en ferment la route à la flotte des Grecs. Qui changera les vents? le sang d'Iphigénie. Et comment l'obtenir? quels obstacles à vaincre? Il faut que le roi consente au sacrifice de sa fille, qu'une mère y soit forcée. L'éloquence d'Ulysse doit en venir à bout; et les dieux, qui veulent être obéis, veulent seuls faire grâce. Jugez si ces mêmes dieux, qui d'avance avaient dévoué leur Achille à la ruine d'Ilion, pouvaient se laisser arracher leur victime par la violence d'un homme, et si le dénoûment de l'*Iphigénie* de Racine est bien dans les mœurs antiques et conforme à l'esprit du sujet.

Achille est mort : Ilion doit périr : comment? par les flèches d'Hercule. Où sont-elles? dans les mains de Philoctète, chassé du camp des Grecs, et jeté par eux dans une île déserte. Comment donc les ravoir? l'obstacle est dans le sujet de la pièce; le moyen dans le génie du poëte. C'est encore l'artifice de l'éloquent Ulysse qui doit triompher ici. La candeur est employée à tromper; mais la fourberie elle-même est heureusement trahie par la candeur qu'elle avait séduite, et les dieux seuls doivent dénouer ce qu'ils ont noué. Les passions des hommes luttent contre le ciel, mais cèdent enfin à la fatalité; sys-

tème tranchant, impérieux, invincible dans l'Orient, où la nature agit avec une force indomptable; où l'on se sent poussé, soit au bien, soit au mal, par un penchant irrésistible; où le dogme de la liberté n'a jamais été mis en question.

Rome naissante doit régner ou servir. Le sujet même porte un grand obstacle à surmonter. Trois Romains, trois Albains doivent en décider par le sort des armes. Le moyen est encore dans le sujet; mais l'obstacle s'augmente par le moyen. Les combattants sont liés entre eux par les nœuds du sang et de l'amour, par cette amitié qui naît de l'alliance des familles. C'est au poète à faire agir et parler ici l'amour de la patrie, plus fortement que la voix de la nature; à mettre aux prises l'intérêt et la considération d'un peuple entier, la renommée éternelle assurée à la famille qui fera triompher sa nation, avec l'attachement à la vie, à sa femme, à sa maîtresse; et le génie seul, luttant contre la fortune, doit créer l'héroïsme et le patriotisme, étouffer un moment dans le cœur humain tout ce qui ressent l'homme, ami, parent, époux et père, pour en composer le Romain, qui n'en sera que plus grand un jour, plus fort et plus terrible à tant de titres.

Un enfant inconnu, sans asile, est accueilli par pitié dans une maison puissante. Il y est élevé entre le fils et la fille qui doivent en être les héritiers. Il y devient, avec le temps, l'ami de l'un et l'amant de l'autre. Cet amour sera-t-il heureux ou malheureux? voilà le problème à résoudre. Pour le rendre tragique, il faut le hérisser d'obstacles, pris ou jetés dans la nature du sujet; il faut détruire ou balancer ces obstacles par des moyens proportionnés à leur difficulté. De cette lutte doit naître cette merveilleuse torture de l'âme qui fait les délices de la tragédie.

Un précis historique de la pièce développera tout à coup au lecteur ce que le spectateur ne doit voir que par degrés dans le cours de l'action.

Le lieu de la scène est la capitale d'un petit état, entouré de voisins inquiets et remuants. Leurs irruptions fréquentes, où cette ville est exposée, donnent occasion au jeune inconnu de se distinguer de bonne heure par sa valeur. Une victoire signalée augmente ses droits sur la bienveillance du père qui l'a adopté. Il revient d'une bataille chargé des drapeaux de l'ennemi. C'est le moment, ce semble, d'avouer un amour qu'il a dû cacher longtemps à son bienfaiteur. Quelle était la cause de ce mystère? La ville est partagée en deux factions par deux grandes maisons, et l'inconnu se trouve le fils du plus mortel ennemi de celle où il a été reçu. Sa maîtresse même a dû lui faire un devoir du secret de sa naissance et de son amour. Dans ces circonstances, le père de son amante vient proposer à sa fille un mariage convenable aux intérêts et à la sûreté de sa maison. Il s'agit de fortifier par cette alliance un parti dont les rivaux recommencent à remuer dans la ville. La fille s'y refuse, sans avouer le véritable motif de sa résistance. Le père prie son fils adoptif de l'aider à vaincre cette opposition : incident tout à fait dramatique par le contraste des situations avec les sentiments.

Mais les troubles qui renaissent, d'où viennent-ils? d'un vieillard qui avait disparu depuis vingt ans, et dont le retour a ranimé l'esprit de faction. C'est le père du jeune amant, qui le connaît sans en être connu. Cet homme, aigri par de grands malheurs qu'on ignore, montre à découvert toute sa haine contre la maison rivale de la sienne. La crainte qu'il inspire, les vengeances qu'il a réveillées, ses menaces audacieuses, forcent le gouvernement à le faire enfermer dans une tour; mais son parti ne tarde pas à l'y enlever. La guerre civile recommence; le prisonnier libre poursuit l'ennemi de sa maison : le fils de celui-ci vole au secours de son père : il fond l'épée à la main sur le vieillard. Cet homme est défendu par son propre fils, qui, dans la mêlée, tue son ami, le frère de son amante. C'est après cette action qu'il est rencontré par elle. Dans ce moment cruel, comme elle ignore un si funeste événement, les discours qu'elle lui tient sur son amour, sur son frère, sont autant de tourments qui redoublent et trahissent son désespoir. A peine son embarras et ses pleurs mal dérobés ont-ils laissé pénétrer l'horreur de sa situation, que son père adoptif arrive pour lui demander vengeance contre le meurtrier de son fils, contre cet assassin qu'on n'a pu lui désigner encore. Alors l'infortuné se découvre lui-même, et révèle à la fois son malheur, son amour, sa famille et son nom. Que fera le père? il ne peut se venger honorablement d'un homme qui lui livre sa vie, au lieu de la défendre. Sa fille est entraînée, par un sentiment plus fort que sa douleur, à conjurer, désarmer ou suspendre la vengeance dans le cœur d'un père. Mais l'amour, que devient-il? sans espérance de bonheur, il n'est pas encore au comble du malheur. La catastrophe doit être horrible : comment et pourquoi? vous l'allez voir.

Toute la machine de cette pièce est fondée sur le caractère du vieillard. C'est lui seul qui noue et dénoue, qui enfante toutes les horreurs, toutes les invraisemblances, mais aussi toutes les beautés du sujet et de la pièce. Quelle doit être la vigueur de son âme incroyable? où l'a-t-il prise? dans ses malheurs : les voici.

La querelle des Guelfes et des Gibelins avait divisé tous les états d'Italie, toutes les villes de chaque état et les familles de chaque ville en deux factions. Vérone, qui formait une principauté, était déchirée par les deux partis, à la tête desquels se trouvaient deux maisons principales, celle de Monteghe ou Montaigu, et celle des Capulets. De la première sortait ce Montaigu qui joue ici le grand rôle. C'était un homme né juste et même bon, qui, lassé des maux que ces divisions avaient causés dans sa patrie et dans sa famille, s'était retiré de Vérone avec ses enfants dans le fond des Apennins, pour y vivre en paix. Mais la vengeance et la haine y suivirent ses pas. Les grands de l'Italie, par une suite des excès du pouvoir féodal, avaient des assassins à gages, qu'on y désigne encore dans quelques états par le nom de *bravi*. Un Roger, de la maison des Capulets, paya quelques-uns de ces brigands pour enlever à Montaigu ses enfants. De ce nombre était Roméo, qui fut en effet arraché tout jeune des mains de son père, et qui, s'étant sauvé de celles des brigands, vint se réfugier à Vérone. C'est dans la maison de ses ennemis que son père le retrouve après vingt ans. Qu'est-ce qui ramène Montaigu à Vérone? la

vengeance. Aussi son arrivée a jeté le trouble dans la ville, dans la famille des Capulets, dans les amours de Juliette et de Roméo. C'est lui qui précipite Roméo dans le malheur de tuer son ami, le fils de son bienfaiteur, le frère de Juliette son amante; et dès lors il détruit toutes les espérances de leurs amours, tous les moyens d'alliance et de réunion entre les deux familles ennemies.

Cependant on vient à bout d'apaiser un père qui pleure la mort de son fils, d'arrêter, puis de calmer son ressentiment, d'arracher un pardon si coûteux à la douleur. On le réconcilie enfin avec Montaigu. Vous croyez donc aussi que Montaigu peut pardonner, âmes faibles dans vos vengeances, parce que vous l'êtes dans tous vos sentiments? Non: Montaigu seul est inflexible, inexorable, mais au fond de son cœur. Il pardonne en apparence, mais pour mieux se venger. Il descend à une trahison; il s'abaisse et se dégrade jusqu'à feindre une réconciliation, que son visage pourtant semble démentir, quand sa bouche y consent. A peine il a promis de sceller la paix par un serment qu'il ne prononcera jamais, que, resté seul avec son fils, il veut obtenir de lui la vengeance la plus atroce. C'est ici que le poëte a mis en usage un principe qui lui est particulier, mais digne de son génie: c'est d'arriver à l'incroyable par le vraisemblable. Ce qu'exige Montaigu de Roméo, l'assassinat de Capulet et de sa fille, est un forfait inconcevable, dont la seule proposition est révoltante; mais ses raisons ne le sont pas. Comment l'y prépare-t-il? par le tableau de l'offense la plus barbare, d'une injure enfin à laquelle un père ne peut et ne doit survivre que pour se venger.

C'est ici qu'il faut se rappeler le récit qu'on trouve dans l'*Enfer* du Dante, où le comte Ugolin ronge le crâne de Roger, archevêque de Pise.

E se non piangi, di che pianger suoli?

On sait que ce prélat ayant enfermé son ennemi dans une tour avec trois de ses enfants, fit murer la porte de la tour, afin que ce père vît mourir de faim ses trois enfants l'un après l'autre.

I' non piangeva, si dentro impietrai.
Piangevan elli: ed Anselmuccio mio
Disse: Tu guardi si, padre; che hai?
Pero non lagrimai...

« Ils pleuraient, moi je ne pleurai pas: j'avais le cœur
« mort, et mon petit Anselme me dit: « Qu'as-tu, mon
« père? comme tu nous regardes!... » Cependant je ne
« pleurai pas. »

Le second et le troisième jour se passèrent, comme le premier, sans manger. Le père et les enfants restèrent muets, de peur de s'affliger mutuellement.

Poschiachè fummo al quarto dì venuti,
Gaddo mi si gittò disteso a' piedi,
Dicendo: Padre mio, che non m'aiuti?
Quivi morì...

« Quand nous fûmes arrivés au quatrième jour, mon
« fils Gaddo tomba étendu à mes pieds, en criant: Ah!
« mon père, au secours!... et il mourut. »

E come tu mi vedi,
Vid' io cascar li tre ad uno ad uno,
Tra'l quinto dì e'l sesto, ond' i' mi diedi,
Già cieco, a brancolar sovra ciascuno:
E tre dì gli chiamai, poich' e' fur morti.

« Et comme tu me vois, je les vis tomber tous trois
« l'un après l'autre, entre le cinquième et le sixième jour.
« Je me jetai sur leurs corps à tâtons et les yeux éteints,
« me roulant de l'un à l'autre; et je les appelais encore
« trois jours après qu'ils étaient morts. »

Si ce tableau n'évoque pas toutes les furies des enfers; s'il ne soulève pas tous les spectateurs à la plus affreuse vengeance; si la nature et le sang ne crient pas au fond des cœurs: *Tue ou meurs*, que je vous plains, mes enfants! il n'y a plus de pères. L'auteur, ai-je entendu dire, a l'âme bien noire, de peindre son Montaigu si méchant. C'est vous, barbares, qui n'avez point d'entrailles ni de cœur, d'entendre ce récit sans brûler, comme lui, de fureur et de rage. Sans doute vous verriez vos enfants mourir de faim dans une prison, et pourriez pardonner. Sans doute vous ôteriez à un père mourant la consolation d'embrasser son fils exilé; vous refuseriez à ce fils innocent et proscrit le droit et la liberté de venir un moment, du fond de son exil, embrasser son père pour la dernière fois. Non, vous ne savez point ce que c'est qu'être fils, ce que c'est qu'être père; vous n'avez pas vu, comme moi, mourir un fils unique; vous n'avez pas reçu, comme moi, le dernier soupir d'un père; vous ne pleurez pas, comme moi, ce qu'on a de plus cher au monde, ingrats et dénaturés, faute de malheurs et de pertes, ou vous ne connaissez d'autres disgrâces que celles de la fortune, ni d'autres larmes que celles de la vanité. Accusez, condamnez Montaigu, pour moi, je le défends, je l'aime et je l'écoute avec cette horreur mêlée de plaisir qui m'attache à ses fureurs. Quand il propose à son fils de tuer, non pas seulement Capulet, mais sa fille, pour tarir dans ses veines le sang de ses ennemis, je frémis avec Roméo, je recule avec le fils; mais je plains et je suis le père: il m'entraîne, il m'enlève, et je m'attache à lui. Je l'écoute, et je tremble, quand il me fait entendre un bruit sourd, indistinct, de coups interrompus, à la porte de sa prison; et qu'au lieu de l'ouvrir, pour jeter du pain à ses enfants, à leur père, on a muré cette tour, on l'a fermée à jamais: et je pleure, quand il me raconte ensuite la chaîne de ses malheurs, comment il erra vingt ans dans l'Apennin, privé de ses enfants, d'amis, de secours, de la raison même, sans autre soutien que la pitié d'un misérable qui s'attachait à lui par une malheureuse sympathie d'infortunes. Je l'entends dans les bois, qui demande la mort, qui s'éveille au milieu de la nuit, pour pleurer et chercher ses enfants. Je le vois se troubler, croyant les voir encore. J'entends avec un déchirement horrible ce triple cri de *mes enfants... mes enfants... mes enfants...* et je tombe avec lui dans une sorte de délire, où je ne respire que le sang, les ténèbres et les tombeaux. Si quelqu'un veut encore me disputer mes larmes, mes sanglots et mes cris de douleur, d'admiration et d'applaudissement à cette incroyable scène, qu'il m'arrache le cœur, et m'épargne de voir tous les maux de

mon siècle, et notre lâche humanité qui est la mort de la véritable sensibilité.

Au prix de cette scène, de cet acte, de ce caractère, j'abandonne la pièce à toutes les poursuites de la critique, plus implacable cent fois, mais plus injuste que la vengeance de Montaigu.

Capulet, dit-on, est un homme faible et sans caractère. Le duc de Vérone n'a qu'un titre sans pouvoir, qu'un rôle sans dignité. Roméo et Juliette, qui sont les héros de la pièce, n'y font pas les personnages dominants. Montaigu n'est qu'un sauvage, un barbare. Enfin, le style est souvent négligé, quelquefois incorrect. Que peut objecter encore la critique la plus acharnée? Est-il temps de lui répondre?

Sans doute le caractère de Capulet n'est peut-être pas assez théâtral, faute de grandeur et d'énergie; mais c'est un homme intéressant par sa bonté, puisqu'il a reçu, adopté, élevé Roméo dans sa maison, comme un orphelin. C'est un homme d'une sagesse raisonnée et politique, puisqu'afin de renforcer son parti dans un moment de trouble et d'orage, il veut marier sa fille au comte Pâris. Enfin Capulet est un homme ami de la paix et de la modération, qui sacrifie ses passions à la tranquillité publique. Il pardonne, dit-on, la mort de son fils. Mais daignez considérer que son premier mouvement est donné à la vengeance; que, malgré la pesanteur de son âge, il veut combattre en duel le jeune meurtrier de son fils; qu'il ne peut condamner Roméo d'avoir voulu défendre son père; que la mort de Théobaldo devient plutôt le malheur que le crime de l'ami qui l'a tué; qu'enfin, depuis que Capulet a découvert l'amour de Juliette pour Roméo, toute sa crainte doit être que sa fille ne meure de douleur, s'il immole à son ressentiment l'amant qui vient de tuer son fils. Daignez observer tout ce que le duc de Vérone dit à Capulet pour le fléchir, pour le consoler, toutes les offres qu'il fait pour adoucir sa perte. Les consolations d'un souverain ont des droits bien touchants sur le cœur d'un père. J'en atteste ce moment où le feu roi Louis XV, par un mouvement si noble de commisération et de bonté naturelle, se hâta d'aller lui-même chez le maréchal de Belle-Isle, à l'instant où ce ministre venait d'apprendre que son fils avait été tué à la bataille de Crevelt. Quand cette journée n'aurait coûté à la France que le comte de Gisors, c'est une perte assez mémorable. Le poids des affaires, joint au poids des années, enfin la mort vint bientôt sécher les larmes d'un père; mais l'état doit regretter encore un jeune homme d'un esprit et d'un caractère mûris avant l'âge par une éducation forte, qui montrait assez de talents, de vertus et de lumières, pour promettre à son siècle un mérite parvenu sans intrigue, un ministre non courtisan, un général soldat, et dans toutes les places, l'ami du peuple et du prince. Je le cherche partout depuis vingt ans, ce comte de Gisors; il n'est plus nulle part que dans le cœur de sa veuve et des amis qui le pleurent comme elle. Hélas! s'il vivait, peut-être nous aurait-il épargné d'autres larmes encore que celles que nous devons à sa cendre. Mais revenons de nos disgrâces réelles aux touchantes fictions de la tragédie. S'il est beau de voir un roi consoler un père de la mort de son fils, ne refusons pas au duc de Vérone cette douce influence sur le cœur de Capulet: permettons à Capulet de pardonner à Roméo, et d'accorder à la paix de l'état un mariage que la vie de sa fille semble lui demander.

Mais le duc de Vérone lui-même est-il un personnage bien important? Tel qu'il pouvait l'être, dans les temps et les pays de discorde, où l'on a pris le sujet de cette tragédie. Transportez-vous à l'époque des Guelfes et des Gibelins. Un tableau de cette période historique mettra, d'un coup d'œil, le lecteur en scène.

L'Italie, pays le plus beau de l'Europe, fut aussi le plus souillé de carnage. Les tyrans d'un peuple roi des rois, et les brigands, exterminateurs de ces tyrans, y firent payer, durant dix siècles, la conquête du monde. Les invasions, les incendies, les supplices, la mutilation des hommes et des tombeaux vengèrent cent nations vaincues; et leur sang retomba sur les Romains et sur leurs enfants, jusqu'à la vingtième génération et au delà; car il n'est pas encore expié par une nation qui change des hommes en eunuques, et qui ne fait plus de bruit dans le monde que par sa musique. L'entrée des barbares ne fut rien au prix des maux et des plaies que l'Italie se fit à elle-même, sous les drapeaux des Guelfes et des Gibelins, noms étrangers, mais ruineux et funestes à leurs partisans comme à leurs ennemis.

L'obscurité répandue dans l'histoire sur l'origine de ces noms fera pardonner une excursion qui peut éclaircir les ténèbres dont ils n'auraient jamais dû sortir. Vers le milieu du douzième siècle, ces noms, à jamais odieux à l'Italie, retentirent en cris de guerre à la bataille de Reinsberg, en Allemagne. Henri Welfe-Este, gendre de l'empereur Lothaire II, joignait au duché de Toscane et à d'autres états de la maison d'Este en Lombardie les duchés de Saxe et de Bavière. Sa puissance territoriale empêcha qu'on ne l'élût roi de Germanie. Les princes d'Allemagne craignaient un roi qui, par la grandeur de ses états, pût un jour devenir leur maître; et les papes, un empereur qui les fît rentrer dans la condition de vassaux, dont les attentats de Grégoire VII les avait affranchis. Conrad, duc de Franconie, élu d'abord roi de Germanie, puis roi de l'Italie, fut, à ce double titre, assuré de la couronne impériale. Son concurrent, Henri Welfe-Este, ne voulut pas le reconnaître. Il fut dépossédé de ses états d'Allemagne par le nouvel empereur, dont il rejetait l'élection. Henri étant mort en 1120, son frère, Welfe VI, fit la guerre à Conrad, pour recouvrer ses droits et ceux de sa maison sur la Bavière. Les impériaux avaient pour général Frédéric, neveu de Conrad, élevé à Wuiblingen, aujourd'hui ville du duché de Wirtemberg, et patrimoine alors des empereurs franconiens. Ainsi leur cri de bataille fut Wuiblingen, et celui des Bavarois fut Welf. Ces deux noms distinguèrent, depuis cette époque, le parti favorable et le parti contraire aux empereurs, de quelques états ou personnes que fussent composés ces deux partis. L'usage de ces noms, né dans le sang, accru par le sang, passa d'Allemagne en Italie, où la fureur des haines le conserva jusqu'au quinzième siècle. Le mot de Wuiblingiens, changé en Ghibelins ou Gibelins, y marqua les amis ou partisans de la faction impériale, et le mot Welf, changé en Guelfe, y désigna la faction opposée. La dernière, italienne d'origine par la maison d'Este, si l'on en

croit Muratori, fut celle des papes, qui souffrirent ou mirent à profit le feu des dissensions, pour accroître la puissance pontificale aux dépens de l'autorité impériale. Les villes de la Toscane et les petits états d'Italie voulant se soustraire à toute domination des empereurs, prirent le parti des papes, sous la bannière des Guelfes. Les seigneurs d'Italie, qui, possédant des fiefs de l'empire, aimaient mieux reconnaître la suzeraineté d'un prince éloigné, que la juridiction des villes ou des souverains du pays, et parmi ces villes, les plus faibles, qui craignaient le voisinage des plus puissantes, s'attachèrent aux empereurs sous le nom de Gibelins, et l'incendie gagnait partout. Le mal crut à sa source. Deux empereurs furent élus à la fois par les deux factions opposées; et le débordement de ces divisions entraîna des guerres intestines, des malheurs et des ravages sans nombre et sans mesure dans toute l'Italie. Il fallait des tremblements de terre pour réveiller les remords, des nuées de sauterelles qui dévorassent les campagnes, des inondations qui joignissent la peste à la famine, pour rapprocher les hommes par le malheur; encore ces calamités ne les ramenaient pas toujours, ni pour longtemps.

La discorde pénétra dans la marche de Vérone. Le chef des Guelfes dans cette ville était Richard, comte de Saint-Boniface. Banni de sa patrie, avec les principaux de ses partisans, par un gouverneur ou podestat, il y fut rappelé par le podestat suivant, Azzon VI, marquis d'Este. La faction des Gibelins, conduite par la famille des Monticoli, d'où dérivent Montecli, Monteghes et Montaigu, souleva la ville, marcha sous les armes, et fit Richard prisonnier. On eut recours aux Padouans. Ils envoyèrent des députés à Vérone, pour obtenir la liberté du comte Richard, moitié par prières et moitié par menaces. Rien n'y réussit. Les Padouans alors entrèrent à main armée dans le Véronais, en prirent plusieurs villes, et firent le dégât dans le pays. Les Mantouans et les Modénois, imitant ceux de Padoue, exercèrent d'horribles ravages dans le territoire de Vérone, mettant à feu et à sang les bourgs et les villages. Ces hostilités, jointes aux négociations, déterminèrent enfin les Gibelins de Vérone à relâcher le comte Richard avec les autres prisonniers de son parti. La paix fut même signée entre ce comte et les Montaigu, dans le château de Saint-Boniface; mais une paix, comme tant d'autres, dit Muratori, semblable à des toiles d'araignée.

L'Italie, dans ce siècle des croisades qui produisirent tant de guerriers et de moines, était le pays des crimes et des expiations, des brigands et des saints. En ce temps-là vivait un Antoine de Lisbonne, franciscain, édifiant par ses œuvres et par ses paroles; mais qui, las de prêcher inutilement aux Véronais armés la paix de l'Évangile, se retira dans un village auprès de Padoue, sous une cabane formée entre les branches d'un noyer, et là, vécut et mourut tranquille au milieu des factions, et fut canonisé dès l'année après sa mort, sous le nom de saint Antoine de Padoue. Un de ses contemporains fut Jean de Vicence, dominicain, grand missionnaire et prédicateur éloquent. Le pape Grégoire IX se servit de l'ascendant que la piété, le zèle et les talents de cet homme extraordinaire prenaient sur tous les cœurs, pour rétablir la paix dans les villes d'Italie, troublées par deux factions d'Allemagne. Vérone était en proie aux incursions d'une ligue composée des habitants de Mantoue, de Milan, de Bologne, de Bresse et de Faenza; chacun de ces peuples signalait à l'envi sa bravoure par ses brigandages. Ce fut dans ces jours de malheurs que Jean de Vicence alla, par ordre du pape, employer la sainteté de son ministère à pacifier les troubles de Vérone. Il y fit tant d'impression par ses discours, que les Monteghes et les plus furieux des Gibelins jurèrent de se soumettre à tous les règlements du souverain pontife pour le recouvrement et le maintien de la tranquillité publique. Après cet heureux succès de ses prédications, il passa successivement dans les autres villes, où régnait la même discorde, portant des paroles de conciliation, faisant remettre en liberté les prisonniers de parti, brisant toutes les ligues, étouffant les querelles de famille, germe ou fruit des dissensions civiles. Ensuite il assigne un jour de rendez-vous à toutes ces villes pour cimenter une pacification générale.

Il choisit pour le lieu de cette assemblée une campagne sur les bords de l'Adige, à quatre milles au-dessous de Vérone. La fête de saint Augustin fut indiquée pour époque d'un événement si mémorable. Ce fut un spectacle touchant et céleste de voir rassemblés en cette journée, dans une même plaine, les peuples de Vérone, de Mantoue, de Bresse, de Vicence, de Padoue, sans compter une infinité d'habitants de Bologne, de Ferrare, de Modène et de Parme, avec leurs évêques, le patriarche d'Aquilée, le marquis d'Este et beaucoup d'autres seigneurs; tous ces Guelfes et ces Gibelins sans armes, et la plupart pieds nus, en signe de pénitence.

Jean de Vicence, élevé sur une chaire qui avait plus de soixante brasses de hauteur, s'étant mis à prêcher à cette assemblée de quatre cent mille âmes et plus, après avoir préparé les esprits à la réconciliation par toutes les ressources de l'éloquence, armé de la religion, commanda tout à coup à ses auditeurs, de la part de Dieu, de se donner réciproquement le baiser de paix. Tout le monde obéit à l'instant avec une effusion générale de larmes et de soupirs; ensuite il publia une sentence pontificale d'excommunication contre quiconque violerait ce saint traité de paix. Pour l'affermir et le sceller encore plus efficacement, il proposa le mariage du prince Renaud d'Ast, fils du marquis d'Este, chef de la faction des Guelfes, avec Adélaïde, nièce d'Ézelin, chef des Gibelins: ce qui fut universellement reconnu.

Mais combien dura cette réconciliation? pas au delà de cinq ou six jours. Ce qu'il y eut de fâcheux, c'est que la réputation de sainteté de l'homme de Dieu s'évanouit avec l'ouvrage de son apostolat. On avait prêché dans la cathédrale de Vicence que le saint avait ressuscité dix morts. La foi du peuple à ses miracles se dissipe comme elle s'était formée. Mais on se souvint trop bien que ce dominicain avait fait brûler dans la place de Vérone soixante-trois hérétiques, tant hommes que femmes, des meilleures familles de la ville. C'étaient des espèces de manichéens: car les mouvements de l'Asie et de l'Europe avaient fait déborder cette secte orientale de la Terre-Sainte en Italie; et le monachisme s'arma de l'inquisition pour exterminer l'hérésie. Les conseils de frère

Jean, et peut-être de la paix, ne manquèrent pas de répandre qu'il n'était qu'un émissaire du pape, envoyé pour ruiner la faction gibeline et le pouvoir de l'empereur. Les moines avaient alors dans toute l'Italie cet empire que le spectacle et le langage de la pénitence donnent toujours sur des peuples tourmentés de factions, de crimes et de calamités. Partout les franciscains et les dominicains, enflammés par la ferveur de leur nouvelle institution et par l'impression des maux publics, prêchaient, réconciliaient, absolvaient les partis, excommuniaient et brûlaient les hérétiques, jugeaient les différends, partageaient les terres contestées, réformaient les lois et les statuts des villes, nommaient aux places, et disposaient de tout à l'avantage de l'Église, souvent même de leur ordre et de leur personne. Ainsi Jean de Vicence s'était fait remettre à Vérone, pour garantie de sa sûreté, les fortifications de la ville et divers châteaux, outre des otages vivants. Il avait eu de même l'adresse à Vicence, sa patrie, de s'en rendre le maître, et d'y changer le gouvernement à son gré. Les Padouans, qui commandaient à Vicence, instruits de ces menées, y envoyèrent un renfort de garnison. Le frère prêcheur voulut s'opposer à une démarche qui contrariait son autorité. Les Padouans y allèrent les armes à la main, poursuivirent le saint, sa faction, sa famille, et le firent prisonnier avec elle. Cependant on le relâcha quelques jours après; mais il ne trouva plus dans les villes la même soumission à ses volontés, et prit enfin le parti de se retirer à Bologne, bien convaincu de la vicissitude des choses humaines, et surtout de l'instabilité du succès de l'éloquence évangélique, quand elle veut allumer un zèle incendiaire, avec la doctrine d'un Dieu de paix.

La discorde se ranima plus vive qu'auparavant entre tant de peuples si promptement réconciliés, et l'on eût dit, ajoute Muratori, que tous les démons s'étaient déchaînés pour déchirer la Lombardie. C'est en effet dans le spectacle de ces guerres que le Dante puisa les peintures de son *Enfer*. Témoin et victime des horreurs qu'il a tracées, ses vers semblent écrits sur des tables d'airain, avec un poignard trempé dans le sang des Guelfes et des Gibelins. Jugez encore de ces temps affreux par le portrait qu'a fait l'Arioste d'un de ces tisons de l'enfer.

> Ezzelino, immanissimo tiranno,
> Che sia creduto figlio del demonio,
> Farà, troncando i sudditi, tal danno,
> E distruggendo il bel paese Ausonio,
> Che pietosi appo lui stati saranno,
> Mario, Silla, Neron, Cajo, ed Antonio.

« Ézelin, tyran abominable, appelé fils du démon, mutilant ses vassaux, défigurant l'aspect de la belle « Italie, effacera, par ses cruautés, toutes les horreurs « de Marius, de Sylla, d'Antoine, de Néron et de « Caligula. »

Ces traits poétiques ne sont que trop justifiés par l'histoire. Ézelin de Roman, dit Muratori, le plus infâme tyran qu'eût jamais eu l'Italie, dans ces temps de guerres civiles, mourut enfin l'an 1259. Il avait inventé des supplices nouveaux pour le public, et des tortures secrètes dans les souterrains de ses châteaux; lassé les soldats de carnage, les bourreaux d'exécutions, et fait porter le deuil à la moitié des familles lombardes. Cinquante mille victimes périrent sur ses échafauds ou dans ses cachots. Un de ses neveux, pour avoir mal défendu Padoue, mourut sous ses yeux dans les tourments où il l'avait condamné de sang-froid. Le moindre soupçon suffisait à ce brigand pour emprisonner, mutiler, ou faire assommer. Dans un assaut, où il avait tenté de s'emparer de Milan par surprise, blessé d'une flèche qui, lui perçant le pied, le renversa par terre, un noble de Bresse lui donna deux ou trois coups de massue sur la tête, pour venger un de ses frères, à qui ce tyran avait fait couper une jambe. Devenu redoutable par l'audace et le succès de ses crimes, jusqu'à voir armer une croisade contre sa personne, il mourut à l'âge de soixante ans, comme il avait vécu, sans aucun signe de repentir, ni même de religion, dans un siècle où les scélérats s'y pratiquaient un rempart à leurs méchancetés; car Ézelin, son père, s'était fait moine, pour laver ou couvrir ses crimes par l'hypocrisie. Le monde vint en foule contempler le cadavre de ce monstre, dont la cruauté avait fait tant de mal et tant de peur à toute la Lombardie. Une infinité de vagabonds, aveugles, ou estropiés, défigurés, privés d'eux-mêmes ou de postérité, par la mutilation, erraient dans l'Italie en demandant l'aumône, et disaient partout, comme pour exciter à la fois l'horreur et la pitié, que c'était Ézelin qui les avait réduits dans l'état où on les voyait. Aussi le bruit de sa mort fut une espèce de réjouissance publique au milieu des calamités.

On voit, d'après ce tableau, que Shakespeare, dont une admiration stupide a fait un homme ignorant, sans étude et sans lettres, avait bien lu l'histoire d'Italie, quand il introduisit dans sa tragédie de Roméo des moines, des incidents de magie, et ce dénoûment merveilleux, ridicule pour nos jours, mais très-analogue aux temps de barbarie et de superstition où il avait pris son sujet, et agréable aux mœurs d'un peuple insulaire, maritime et guerrier, dont les passions turbulentes et furieuses ne pouvaient qu'applaudir avec transport aux inventions d'un génie monstrueux et sublime, qui les soulevait de loin à la liberté.

Cette anarchie des guerres civiles et féodales qui tyrannisaient l'Italie montre assez, ce semble, que les ducs de Vérone ne devaient pas jouer un rôle bien imposant dans leurs états. Mais je pense aussi que, pour justifier en quelque sorte cette vacillation de leur autorité, le poëte français aurait dû renforcer d'un autre côté sa tragédie par une peinture vive des troubles et des fureurs qui caractérisaient le temps et le lieu de la scène. Alors la vraisemblance du crime des Capulets aurait donné plus de corps à la vengeance de Montaigu. L'atrocité de l'injure eût enfanté celle du ressentiment, comme dans la tragédie d'*Atrée et Thyeste*, sujet moins tragique peut-être et plus révoltant que le caractère de Montaigu, où les mouvements pathétiques et la bonté primitive de l'homme percent à travers l'ulcère de l'offense, où l'implacabilité de la vengeance sort tout armée de la nature même de l'amour paternel. Je n'ignore pas que notre siècle a banni du théâtre la belle tragédie de Crébillon, grâce à des mœurs impuissantes et débiles jusque dans la corruption, qui rendent la vengeance d'Atrée aussi peu concevable que

l'adultère de Thyeste est peut-être devenu commun. Mais pourquoi ces âmes si sensibles, si délicates, qui repoussent avec horreur le caractère de Montaigu, vont-elles s'effrayer à plaisir devant le cœur tout sanglant de Fayel? Pourquoi se familiariser avec les monstruosités des romans, quand on n'est pas capable de soutenir les spectacles consacrés par la fable ou l'histoire? Oui, vos pères, jeunes et galants héros de nos cours si polies, vos pères concevaient de ces haines sanglantes : c'est qu'il y avait de la proportion entre leurs sentiments et leurs forces, entre leur éducation et leur profession. Leur bravoure était une passion naturelle et cultivée, non un faible instinct de vanité. Ils cherchaient la guerre pour les dangers plus que pour les honneurs, et briguaient les décorations de la gloire à la tête des soldats, non aux pieds des femmes ou des ministres. Je sais que l'Italie a donné des exemples de noirceur profonde et consommée, heureusement inouïs dans le reste de l'Europe : et j'avoue que cette horreur que nous inspire la feinte où descend Montaigu, pour mieux assouvir sa vengeance, fait encore honneur à notre caractère national, qui n'ose repousser l'outrage que par les armes, ni venger un affront qu'au péril de la vie. Mais il est des offenses qui, sortant, pour ainsi dire, des bornes de la méchanceté naturelle, rompent aussi toutes les digues que les lois et les préjugés opposent à la férocité de la vengeance; et telles sont les mœurs des guerres civiles, qu'en donnant plus d'énergie aux passions théâtrales, elles imposent par cette grandeur démesurée, qui viole quelquefois les règles et les conventions de l'art dramatique. On se révolte avec raison contre Montaigu, qui propose à Roméo d'assassiner Juliette et son père; mais outre que les âmes fortement émues ne parlent jamais qu'à leur passion, et qu'avec leur passion, il faut observer que cette confidence de Montaigu à son fils, inutile peut-être et même contraire à l'effet que s'en propose le père, annonce d'avance au spectateur toutes les horreurs de la catastrophe, excuse l'espèce de trahison que le silence couve dans le cœur de Montaigu, quand on l'invite à la réconciliation, et prépare enfin la mort volontaire de Juliette.

On s'avise de faire de nos jours au grand Corneille des objections qu'on ne lui faisait pas sans doute de son temps; car sa bonne foi ne les aurait pas dissimulées dans les examens de ses pièces. On reproche à Émilie, quand Cinna recherche sa main, de ne la donner qu'au prix de la tête d'Auguste, qui l'a élevée elle-même dans son palais, et qui a comblé Cinna de ses bienfaits. Mais on oublie donc que les bienfaits d'un tyran sont des injures pour la fille d'un Romain assassiné par lui; qu'Auguste n'avait épargné que les ennemis qu'il méprisait; qu'il y avait une sorte de providence instructive et terrible pour l'ambition à punir l'usurpateur d'un grand empire par la main d'une femme; que, pour exciter l'horreur de la tyrannie, il fallait soulever contre elle-même les sentiments de la nature et de la reconnaissance, en sorte qu'elle ne pût se racheter ni par des cruautés, ni par des libéralités, ni par le crime, ni par la vertu. D'ailleurs dans Cinna, comme dans Roméo et Juliette, il est permis au poëte de faire concevoir des crimes qui ne s'achèveront pas, pourvu qu'en avortant comme moyens de l'action ils réussissent comme motifs, et concourent au dénoûment, qu'ils ne doivent pas opérer. Ainsi la haine d'Émilie et la conjuration de Cinna, quoique échouant l'une et l'autre dans leur objet, donnent plus d'éclat à la clémence d'Auguste, qu'elles rendent en quelque sorte nécessaire pour lui faire pardonner à lui-même ses proscriptions. Ainsi l'horreur de Roméo pour le crime où son père veut le déterminer dans une scène, la plus éloquente ou la plus pathétique peut-être qu'il y ait sur notre théâtre, décide enfin Montaigu à n'attendre sa vengeance que de lui-même; à former cette conspiration d'où résulte une sorte de nécessité morale pour Juliette de se sacrifier.

Elle avait conjecturé, dès le premier acte, que ce vieillard (Montaigu), peut-être irrité par quelque énorme crime, descendait du haut des monts pour chercher sa victime. Elle s'est méfiée de tous ses mouvements. L'amour, le plus soupçonneux et le plus ingénieux des sentiments, l'a engagée à veiller sur les démarches de Montaigu. Elle a surpris, par sa vigilance, un billet répandu dans le parti de ce père implacable. Elle voit bien qu'il lui faut absolument renoncer à son amour, et dès lors à la vie; que son père ou son amant doivent être la victime de tous les complots qui se trament; que, pût-elle échapper elle-même ou dérober Capulet à la conspiration de Montaigu, tôt ou tard périrait l'une ou l'autre des deux maisons irréconciliables; et dans l'alternative, elle choisit de mourir, puisqu'elle ne peut sauver son amant qu'à ce prix. Tout la détermine à ce sacrifice, elle assure d'un seul coup la vie à son père et la paix à sa patrie. Ce sont des motifs au moins suffisants, s'ils ne sont pas nécessitants, pour une fille qui, ne pouvant défendre elle-même son pays, sa famille et son parti, n'a plus qu'à s'immoler à la tranquillité publique. Le seul bien qui pouvait l'attacher à la vie est un hymen dont les obstacles sont devenus insurmontables. Enfin, quand elle aurait pu trouver, à force de réflexions, un moyen de les vaincre, le trouble et l'agitation de son cœur, tourmenté par la perte d'un frère et par le péril d'un père, ne laissent à la faiblesse de son sexe, à l'inexpérience de sa jeunesse, que la ressource du désespoir, que celle de mourir. C'est la première et la dernière idée qui se présente aux âmes les plus sensibles et les plus malheureuses. Elle a donc pris du poison; elle vient mourir entre les tombeaux des anciennes familles de Vérone, où repose le corps encore sanglant de son frère; où son père et Montaigu doivent jurer leur réconciliation. Quand l'ennemi de sa maison la verra éteinte dans le sang de la dernière fille des Capulets, sa vengeance sera satisfaite sans doute : elle l'espère du moins.

Je conviens cependant, malgré ces moyens d'apologie, que ce dénoûment est inattendu, précipité; qu'enfin, quoiqu'il soit plus vraisemblable que celui de la pièce anglaise dont on a emprunté le sujet, il est moins tragique, moins lamentable, et ne fait pas verser les larmes qu'on demande et qu'on attend. Le lieu de la scène est plus naturellement amené dans la tragédie de Shakespeare. Les tombeaux y sont nécessaires, au lieu qu'ils ne servent que d'accessoire dans la pièce française, et détruisent, sans besoin et sans effet, l'unité de lieu. Le quatrième acte

étouffe le cinquième ; mais c'est par des beautés nouvelles et inimitables, qui n'appartiennent qu'au poëte français, et qui le distingueront dans son siècle par le don d'attendrir et d'effrayer : caractère éminent de la puissance tragique. J'en dirais davantage si les grandes louanges n'attiraient les grandes haines, que la modestie et la sagesse doivent laisser dormir. Cette tragédie méritait, comme le talent de l'auteur, toute la perfection de l'ouvrage, et surtout d'un dénoûment plus heureux et d'un effet plus pathétique.

S'il est permis à la jalousie de l'amitié sévère de hasarder aussi des vues de correction, ou pour amortir les coups de la critique, ou pour en détourner sur soi quelques traits, je vais dire ma manière d'envisager et de changer ce dénoûment.

Je voudrais d'abord, pour diminuer l'horreur de la perfidie de Montaigu, qu'au lieu de promettre une réconciliation sincère avec Capulet, sa réponse fût du moins équivoque, et qu'il dît à peu près, quand on lui parle d'un rendez-vous et d'un serment à prononcer sur les tombeaux des deux familles : « Vous m'y verrez, c'est » là que finiront nos haines. » Alors Montaigu ne paraîtrait pas odieux avant la consommation de son crime ; et pour qu'il cessât de l'être, après l'avoir commis, voici comment je l'en punirais, en détournant l'effet de son attentat sur son propre sang.

Je supposerais toujours la conjuration de Montaigu pour assassiner les Capulets sur les tombeaux des grands de Vérone. Je placerais ces catacombes au fond du théâtre, sur un des côtés ; car je voudrais que le lieu de la scène représentât une grande place, ornée de beaux édifices. D'un côté serait la maison des Capulets, brillante et décorée ; vis-à-vis, et du côté tout opposé, la maison de Montaigu, qui peindrait, par un certain air de délabrement, l'abandon et la désertion ; au fond, sur le même côté que la maison des Capulets, on verrait la tour du château, où Montaigu, renfermé par le gouvernement, serait enlevé par son parti. Du côté de la maison des Montaigus, vis-à-vis du château, s'élèveraient les obélisques d'un temple ou des catacombes, dont les portes, fermées sur la place, ne s'ouvriraient qu'au moment où les deux partis viennent jurer leur réconciliation : ainsi l'unité de lieu serait conservée.

Juliette, instruite de la conspiration de Montaigu par le billet qu'elle a reçu d'un émissaire aposté sur les traces de cet ennemi toujours sombre et redoutable, se hâte d'en avertir Roméo. Cet amant ne quitte Juliette que pour arrêter l'effet des complots de son père. Il arrive dans le séjour de la mort, qui semble n'attendre que du sang ; et dans le moment où Montaigu, prêt à prononcer le serment de réconciliation, tire son poignard pour donner à son parti le signal du massacre, Roméo se jette entre Capulet et son père qui, ne distinguant pas son fils dans le tumulte de la mêlée et l'obscurité des tombeaux, le perce du coup qu'il voulait porter à Capulet. Durant cette catastrophe, Juliette qui, dès l'ouverture des portes des catacombes, s'est retirée inquiète d'un événement où elle pouvait perdre son père ou son amant, vient de pénétrer dans ce lieu de deuil et de larmes. Elle voit de ses propres yeux le malheur que lui présageaient les troubles de son âme ; et, dans la première fureur de son désespoir, elle se tue et tombe sur le corps sanglant de Roméo. Capulet pousse des cris de douleur ; Montaigu reste pâle, immobile et muet sur la scène, et la toile baisse au bruit des lamentations.

Cet acte ne serait composé que de quatre ou cinq scènes, mais pourrait être d'un spectacle et d'un pathétique terribles ; et le dénoûment, tiré de la nature et des entrailles de l'action, acquerrait plus d'effet et plus de vraisemblance. Roméo, qui a tué le fils de Capulet pour sauver son propre père, mourrait à son tour pour avoir voulu sauver le père de son amante et de son ami. Montaigu serait puni des excès de son ressentiment et de la perfidie d'une feinte réconciliation, par la perte d'un fils qu'il aurait assassiné de ses propres mains. La mort de Juliette serait comme inévitable alors, et fondée sur le comble de l'infortune. L'amour et la vengeance, le crime ou la violence qui les environnent, trouveraient leur frein ou leur châtiment dans leurs catastrophes.

POST-SCRIPTUM.

Voilà, mon ami, le bien et le mal que j'avais à dire de votre tragédie. Ils sont inspirés l'un et l'autre par l'admiration que j'ai conçue pour votre génie ; car vous en avez un très-passionné, très-frappant, et naturellement antique. Mais plus vous tenez de Sophocle et de Corneille, moins vous êtes de votre siècle ; c'est peut-être un nouveau titre pour appartenir davantage à la postérité. Si vous voulez y parvenir, avec deux ou trois de vos contemporains, simplifiez l'ordonnance de vos pièces, et faites que votre style vive sans vieillir. Vous possédez les beautés sublimes ; craignez les grands défauts qui semblent y toucher. C'est votre ami qui vous conjure, par l'amour de votre gloire, de mûrir vos plans et de soigner votre diction. Les belles tragédies doivent être comme les pyramides d'Égypte qui, soutenues par leurs proportions, et cimentées de pierres choisies, durcissent aux injures du temps, pour être le dépôt de l'éternité.

M. J. DE CHÉNIER.



AZÉMIRE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE A FONTAINEBLEAU, LE 4 NOVEMBRE 1786,

Et sur le théâtre de la Comédie-Française, le 6 du même mois.

PERSONNAGES.

AZÉMIRE.
SOLIMAN.
TURENNE.
D'AMBOISE.
NARSÈS.
ISMÈNE.
GARDES DE LA REINE.
SOLDATS DE SOLIMAN.

La scène est dans Héraclée, ville de Cilicie, au temps de la première croisade.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOLIMAN, NARSÈS.

NARSÈS.

Je ne me trompe point, quoi! seigneur, c'est vous-même?
Ah! daignez pardonner à ma surprise extrême.
Quel destin vous conduit? Parlez: comment ce jour
M'offre-t-il, en nos murs, Soliman de retour?
Le glaive des chrétiens est levé sur nos têtes;
Dans ce trouble effrayant des sanglantes tempêtes,
Quoi! pour nous secourir, vous les avez forcés
Ces remparts, ces chemins, d'armes tout hérissés?
Notre attente est comblée; et sur votre vaillance
Ces murs peuvent encor fonder quelque assurance.

SOLIMAN.

Dès ce moment, Narsès, vos dangers sont les miens.
Cette nuit dans leur camp j'ai surpris les chrétiens;
Et de mes Syriens l'impétueux courage
M'a livré jusqu'à vous un facile passage.
Vain et frivole éclat qui vient de me couvrir!
Mes états sont perdus, et j'y devais courir;
Et là, de soins plus grands ma valeur occupée
Détruisait de Bouillon la puissance usurpée.
Mais j'aime, tu le sais. Trop indigne guerrier,
De mon funeste amour je dépends tout entier;
Et chaque jour me voit, d'une main impuissante,
Cherchant à secouer ma chaîne avilissante,
La retenir sans cesse et sans cesse en rougir,
Et toujours soupirer quand il faudrait agir.
Enfin j'ai succombé. Le péril de ta reine
Dans les murs d'Héraclée aujourd'hui me ramène.
Je l'adorai longtemps sans espoir de retour,
Longtemps son jeune cœur, insensible à l'amour,
N'offrit à mes soupirs qu'une pitié cruelle;
Mais j'ai vaincu Bouillon, je l'ai vaincu pour elle:
Je viens de mes exploits lui demander le prix.

NARSÈS.

Ah! plutôt armez-vous d'un généreux mépris;
La gloire doit payer cette haute vaillance,
Dont l'amour ne saurait être la récompense.

SOLIMAN.

Comment?

NARSÈS.

N'écoutez pas, seigneur, un vain espoir,
Et de ses yeux ingrats dédaignez le pouvoir.
La reine à vos destins ne sera point liée;
A d'indignes amours la reine humiliée...

SOLIMAN.

Ciel! achève... Azémire... Elle a donné son cœur?

NARSÈS.

De cette âme si fière un chrétien est vainqueur.

SOLIMAN.

Un de ses oppresseurs! un chrétien! Azémire!
Et peut-on concevoir ce coupable délire?
Azémire, dis-tu;... non, je ne le crois pas:
Azémire n'a point des sentiments si bas.

NARSÈS.

En vain vous vous flattez; ce n'est plus un mystère.

La reine, de sa honte esclave volontaire,
Semble vouloir, seigneur, étaler à nos yeux
D'un sacrilége amour les transports odieux.
Turenne, c'est le nom de ce Français qu'elle aime,
Turenne en ce palais semble régner lui-même,
Seigneur; et ses discours, tout en elle aujourd'hui,
Ses regards, ses soupirs ne parlent que de lui.
A peine en son printemps, des rives de la Seine
Il suivit des croisés la fortune incertaine.
Quelque gloire peut-être a signalé son bras;
Ardent, impétueux, dans l'un de ces combats,
Quand, de nos murs oisifs dédaignant les barrières,
Sous mes ordres marchaient nos légions guerrières,
Le jour baissait; les miens s'éloignaient à grands cris.
Seul, et le fer en main, poursuivant nos débris,
Au milieu d'une troupe à sa rage immolée,
Turenne sur mes pas entra dans Héraclée.
Mais, entouré bientôt par ce peuple indigné,
Percé de coups lui-même et dans son sang baigné,
Il se rend. Ses périls, ses exploits et son âge,
Et ses yeux presque éteints, mais brillants de courage,
Et, le dirai-je encor? nos destins en courroux,
Pour lui, dans ce moment, s'unissaient contre vous:
Azémire le vit. Vous savez tout le reste.

SOLIMAN.

Un chrétien! se peut-il? O récit trop funeste!
Eh quoi! de mes sujets deux fois vaincus par eux,
J'assemble en frémissant les débris généreux,
Ses jours sont menacés, je cours à sa défense,
Je cours... et de mes pas telle est la récompense!
Et toi de ses mépris spectateur assidu...

NARSÈS.

Pour vous servir, seigneur, j'ai fait ce que j'ai dû.
Mon crédit, je le sais, mon rang est votre ouvrage;
Et, si dans cette cour je pouvais davantage,
Votre amour, accueilli d'un plus heureux succès,
N'aurait point à former de stériles regrets.
Mais d'un penchant coupable accusateur sévère,
Après de vains discours, il a fallu me taire;
Et l'oreille des rois ne saurait écouter,
Seigneur, que les conseils qui les veulent flatter.

SOLIMAN.

Pardonnons-lui, Narsès, un moment de faiblesse:
Elle peut à mes yeux rougir de sa tendresse;
Oui, je l'espère encor, ce jour va l'éclairer.

NARSÈS.

Ainsi que vous, seigneur, je voudrais l'espérer.
Mais songez-vous qu'elle aime?

SOLIMAN.

Et je brûle pour elle!

NARSÈS.

Vous l'entendrez.

SOLIMAN.

Ami, je compte sur ton zèle.
Va la trouver; dis-lui que Soliman vainqueur
Apporte à ses genoux tous les vœux de son cœur;
Qu'il vient de la sauver, que c'est lui qui t'envoie,
Et qu'au plus tôt, Narsès, il faut que je la voie.

SCÈNE II.

SOLIMAN.

Je vais flatter encor ses orgueilleux attraits.
Sans doute il valait mieux ne la revoir jamais.
Vaincu par ces chrétiens, mais vainqueur de moi-même,
Il valait mieux cacher un front sans diadème.
Quels sont donc ces mortels qu'a vomis l'Occident?
Jusqu'où va de leur Dieu l'effroyable ascendant?
Tout frémit devant eux, et sa main triomphante
A nos drapeaux sanglants enchaîne l'épouvante;
C'est peu: de la beauté, reine de nos destins,
Le cœur vain et fragile est encore en ses mains.
Mes feux n'ont point touché cette fière Azémire!
Un Français, un chrétien a donc pu la séduire!
Ah! cette indignité doit ternir à mes yeux
De ses plus doux regards l'éclat pernicieux.
Devant l'Asie entière elle est trop avilie!
Il est temps que mon cœur la dédaigne et l'oublie.
Mais je la vois, c'est elle; et comment l'oublier?

SCÈNE III.

SOLIMAN, AZÉMIRE, ISMÈNE; GARDES.

SOLIMAN.

Madame, enfin le ciel vous ramène un guerrier
Formidable aux chrétiens, un soudan qui vous aime,
Et qui de vous venger fait sa gloire suprême.
J'avoûrai cependant que je suis confondu
De tout ce qu'en ces lieux j'ai d'abord entendu.
Madame, on vous insulte: on prétend qu'une reine,
Et si digne du trône, et si jeune, et si vaine,
De ses longues fiertés interrompant le cours,
Nourrit tranquillement de perfides amours;
Que vous avez trahi votre loi, votre gloire.
A ces feux criminels je n'ai point osé croire.
Pour lire dans nos cœurs, les peuples curieux
Interrogent sans cesse et nos pas et nos yeux,
De nos muets regards expliquent le silence,
Souvent d'un mot douteux altèrent l'innocence,
Dupes de tous ces bruits dont ils sont les auteurs,
Et du sceptre toujours insolents détracteurs.
Qui daigne se fier à de tels interprètes,
Ne connaît point des rois les passions secrètes.
Je sais trop qu'aisément le vulgaire est séduit,
Et j'ai dû présumer que j'étais mal instruit.

AZÉMIRE.

A vos exploits, seigneur, j'ai des grâces à rendre;

Vous avez bien plus fait que je n'osais prétendre,
Et je crains que bientôt vous n'alliez regretter
Des secours et des vœux qu'il faudrait mériter.
De beaux lauriers, seigneur, attendent votre vie.
Vengez-vous, délivrez vos états et l'Asie,
Renversez des chrétiens l'étendard odieux :
Je prédis, sur la foi d'un bras si glorieux,
Qu'ils n'auront point cueilli des palmes éternelles.
Mais quant à ces amours perfides, criminelles,
Que votre bouche ici n'ose me reprocher,
Je n'ai point, dès longtemps, prétendu les cacher.
Vous en pouvez, seigneur, croire la renommée,
Je n'en rougirai point; j'aime et je suis aimée.
Il n'a que trop sans doute illustré sa valeur,
Turenne désormais possède tout mon cœur,
Et sur son front guerrier où la jeunesse est peinte,
On voit de ses vertus briller l'auguste empreinte.
Il est fier, généreux ; et, parmi ces chrétiens,
Il n'est point de hauts faits qui surpassent les siens;
Il m'aime; il est, seigneur, digne de ma tendresse.
On vous a bien instruit.

SOLIMAN.

O trop coupable ivresse!
Vous l'aimez? lui, madame! et, pour prix de mes feux,
C'est vous qui me gardiez de si cruels aveux!
Vous l'aimez! vous osez me vanter son courage :
Et j'ai pu mériter un si sanglant outrage!
Ingrate, à vos dangers moi qui vole m'offrir,
Moi, dont la seule faute est de vous trop chérir,
Moi, grand Dieu! Soliman! qui, tout plein d'Azémire,
Alors qu'il me fallait regagner un empire,
Insensé! pour vous seule assemblant des secours,
N'ai vu que le trépas qui fondait sur vos jours.
Je viens, je suis vainqueur, et, quand de ma vaillance
Dans vos regards plus doux cherchant la récompense,
Je vous demande un cœur si peu digne du mien,
Ce cœur est à mes yeux épris d'un vil chrétien,
De l'un de ces brigands dont vous étiez la proie
Sans le funeste amour qui dans ces lieux m'envoie!
Ah! sans peine du moins vous pouviez me choisir
Des rivaux dont ma gloire aurait moins à rougir.
De mon nom, de mon rang j'ai l'orgueil inflexible,
Et vous m'avez percé du coup le plus sensible.
C'en est fait, réparons tant de moments perdus;
Donnez-lui votre cœur où je ne prétends plus :
De Soliman bientôt vous serez oubliée;
Et l'injuste dédain dont ma flamme est payée
M'interdit désormais la trace de vos pas,
Et me rend tout entier à la gloire, aux combats.

AZÉMIRE.

Cette noble fureur a droit de me confondre;
Mais je sais l'excuser et veux bien vous répondre.
Quatre ans sont écoulés du moment qu'au cercueil
Mon père descendu mit tout ce peuple en deuil;
Et moi, seule, orpheline, et sans expérience,
Seigneur, quand je touchais aux bornes de l'enfance,
Il me fallut régner; et de mes faibles mains
La Cilicie entière attendit ses destins.
D'une commune voix à l'hymen appelée,
De moments en moments jusqu'au sein d'Héraclée,
Et l'Afrique et l'Asie envoyaient à mes pieds
Des princes, des héros les vœux humiliés.
Si de mon choix longtemps j'eusse été la maîtresse,
J'aurais pu, j'aurais dû, seigneur, je le confesse,
Puisque tout me pressait de nommer un époux,
Entre tant de héros jeter les yeux sur vous :
Mais vous êtes instruit de l'amour qui m'enflamme;
Et le plus doux espoir qui flatte encor mon âme
Est de voir aujourd'hui Soliman m'oublier,
Et de rendre à la gloire un si vaillant guerrier

SOLIMAN.

Vous m'insultez, cruelle, et vous ne pouvez croire
Que j'écoute en effet les conseils de la gloire :
Vous vous trompez. Un jour vous me connaîtrez mieux.
Si je vous aime encore, un jour, loin de vos yeux,
Éteignant à loisir cette ardeur qui vous flatte,
Je saurai, croyez-moi, détester une ingrate,
Étouffer de son nom l'odieux souvenir,
Dédaigner ses mépris, peut-être les punir.

AZÉMIRE.

J'y consens; mais d'où vient cette haine cruelle?
Ce jour à des serments me voit-il infidèle?
Seigneur, tant qu'à mes lois votre cœur fut soumis,
Ma bouche ni mon cœur ne vous ont rien promis.
Victime dévouée à Soliman qui m'aime,
Je n'ai pu, toutefois, disposer de moi-même.
J'avais cru de l'amour le langage plus doux,
Et d'un jeune héros, tout aussi grand que vous,
Azémire, seigneur, plus tendrement aimée,
N'est point à la menace encore accoutumée.

SOLIMAN.

Ainsi vous le verrez, par des nœuds si chéris,
Oublier aisément son culte et son pays,
Fouler aux pieds le Dieu qu'ont adoré ses pères,
Le Dieu qu'aux champs d'honneur appelaient ses prières,
Dont ses chrétiens et lui, pleins d'un zèle si beau,
Sont venus conquérir le stérile tombeau;
Et, de nos ennemis réprimant l'insolence,
Son bras va désormais porter votre vengeance.
Vous retrouvez, madame, en un si grand appui,
Soliman, vos sujets que vous bravez pour lui?
S'il faut que d'un chrétien ils subissent la chaîne,
De ce peuple irrité n'attendez que la haine.
Croyez-vous qu'à ce point il se laisse outrager?
Sans frémir, toutefois, vous y pouvez songer,
Et laisser de vos feux parler la violence,
Quand l'Asie en courroux les condamne au silence!

AZÉMIRE.

Turenne est tout pour moi, je n'ai point de terreur;
Turenne est mon amant, il sera mon vengeur.
Sa main repoussera la main qui nous opprime;
Soliman, les chrétiens pourront y voir un crime;
Mais bientôt mes sujets sauront chérir la loi
D'un Français, d'un héros digne d'eux et de moi;
Et, loin qu'à leur caprice une reine asservie
Aux jours qui lui sont chers ne puisse unir sa vie,
Je me flatte, ou je vois approcher les instants
De former ces beaux nœuds reculés trop longtemps.
Ce discours vous surprend; vous que mon cœur sait plaindre,
Que j'admire, seigneur, mais que je ne puis craindre,
Vos yeux ne verront point un hymen odieux;
Fuyez loin d'une ingrate, abandonnez ces lieux,
Abjurez, étouffez une inutile flamme;
Vous le voulez : partez.

SOLIMAN.

Je resterai, madame.
Vous avez tout prévu, soyez unis tous deux :
Qu'il règne, ce Français, et qu'au gré de vos vœux
L'encens brûle pour lui dans la sainte mosquée :
Et puisse des chrétiens la haine provoquée,
Respectant, comme moi, de si nobles amours,
De vos félicités ne point troubler le cours!
Pour vos sujets, du moins vous en êtes chérie;
Et quand il s'agira de calmer leur furie,
On peut bien à vos yeux en réserver le soin :
Mais d'un si grand hymen je veux être témoin.

SCÈNE IV.

AZÉMIRE, ISMÈNE, GARDES.

AZÉMIRE.

Qu'il reste, mais surtout, qu'évitant mon approche,
Il songe à m'épargner un importun reproche.
Sans doute il m'est affreux de causer son malheur,
J'ai pitié de ses feux, j'admire sa valeur;
Mais ne souffrirai point l'altière jalousie
D'un tyran qui m'oppose et mon peuple et l'Asie,
Et, d'un regard sinistre accablant nos destins,
Voudra sur tous nos jours répandre ses chagrins.

ISMÈNE.

Une reine à son gré dispose de son âme;
Mais ce tyran jaloux, c'est un héros, madame;
Son pouvoir a longtemps égalé ses exploits;
Des rives du Sangar il étendit ses lois
Jusqu'aux champs fortunés où l'Asie expirante
Voit naître et s'élever cette Europe insolente.
Le sort doit avouer ses desseins généreux :
Vous le verrez bientôt de ses jours plus heureux
Rallumer à jamais la splendeur éclipsée.
Et renverser la croix sous qui tremble Nicée.
Tel est le noble espoir dont s'est flatté son bras;
C'est votre espoir, madame, et si vous n'avez pas
A de si beaux destins donné quelque tendresse,
S'il est à redouter, du moins avec adresse
Vos discours moins cruels auraient dû ménager
Un soudan qui vous aime et qui peut se venger.

AZÉMIRE.

Va, je ne crains plus rien. Qu'il m'aime ou me déteste,
Qu'importe Soliman, que me fait tout le reste,
Si je puis, à toute heure, Ismène, à tout moment,
Voir, aimer, contempler les traits de mon amant?
Aux vœux de mon amant si, toute consacrée,
Heureuse, je l'adore et j'en suis adorée?
L'orgueil de Soliman n'a fait que m'irriter.
Ismène, dans mes fers devais-je l'arrêter?
A ce cœur enflammé l'adresse est inconnue,
Et Turenne..., je cours m'enivrer de sa vue.
J'ai besoin de le voir, d'oublier près de lui
Un soudan qui se croit mon vengeur, mon appui;
D'oublier mes sujets, ces lieux qui m'ont vu naître,
Ces chrétiens qui voudraient me l'enlever peut-être,
Tout ce qui n'est pas lui, tout, excepté mes feux
Et les liens charmants qui combleront nos vœux.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

AZÉMIRE, TURENNE.

TURENNE.

Quoi! madame, est-il vrai qu'au sein de votre cour
Le soudan de Nicée a devancé le jour?
Que les chrétiens défaits ont rétabli sa gloire,
Et qu'il vient réclamer le prix d'une victoire?
Il vous aimait, madame.

AZÉMIRE.

Ah! ce n'est point à vous
D'oser en concevoir des sentiments jaloux.
Il menace, il comptait sur ma reconnaissance;
S'il a vu mes dangers, s'il a pris ma défense,
Cette nuit dans nos murs s'il est rentré vainqueur,
S'il aime, il faut que j'aime, et je lui dois mon cœur.
Ah! quand ce cœur volait au-devant de ton âme,
Tu n'as pas eu besoin de commander ma flamme.
Que dis-je? Tu m'aurais prescrit de te haïr,
Mon cœur, en te voyant, n'aurait pu t'obéir.
Il obéit au ciel qui fait ma destinée,
Et brave du soudan l'arrogance étonnée;
Il me parlait en maître, assuré qu'aujourd'hui,
Je devais en lui seul contempler mon appui.

Mais il sait, un moment je n'ai pu me contraindre,
Il sait que désormais je n'ai plus rien à craindre,
Qu'un autre a su me plaire, et qu'un autre aux com-
[bats...

TURENNE.

Moi! contre des chrétiens! ne vous en flattez pas.
Moi! que, de tous les miens exécrable homicide,
J'aille sur vos remparts chercher le parricide!
Hélas! Bouillon m'aimait, et l'aurais-je oublié?
Ils me sont tous unis de sang ou d'amitié;
Mon père, entre leurs mains remettant ma jeunesse:
« Tenez, chrétiens, voici l'espoir de ma vieillesse,
« Daignez former son cœur, veillez toujours sur lui.»
Il pleurait. Dieu puissant! s'il savait qu'aujourd'hui
Mon cœur d'une infidèle a reconnu l'empire;
S'il savait... Je t'afflige, ô ma tendre Azémire!
En vain dans ses regards j'ai toujours vu ma loi,
Je sens qu'il ne pourrait me détacher de toi.
Mais, au nom de tes feux, prends pitié de Turenne,
Songe qu'à des chrétiens je ne dois point ma haine,
Et ne commande plus à mes sens attendris
D'aller assassiner tous ceux que j'ai chéris.

AZÉMIRE.

Eh bien! à tes serments, va, mon cœur s'abandonne.
Puis-je encore espérer que le tien me pardonne?
Je veux ce que tu veux, l'amour m'en est témoin,
Turenne; et c'est lui seul qui m'emporte trop loin.
Tu m'aimes; que veux-tu? j'ai cru pouvoir prétendre
Que ta main, sans frémir, s'armât pour me défendre.
Turenne, si ses jours craignaient quelque danger,
Verrait que c'est ainsi que j'ai dû le juger.
Mais de tes sentiments j'approuve la noblesse;
Le souvenir des tiens n'est point une faiblesse,
Et je ne me plains pas si ce cœur combattu
Est, autant qu'à l'amour, sensible à la vertu.
Le crois-tu, cependant, que le ciel nous opprime?
Qu'il brise nos liens? que nos feux soient un crime?

TURENNE.

Non, pour être brisés ces liens sont trop forts:
Non, je ne le crois pas; mais je sens des remords.

AZÉMIRE.

Des remords! et qui peut les causer?

TURENNE.

Tout, madame:
Daignez être mon juge, et lisez dans mon âme.
Né d'ancêtres qui tous ont, par d'heureux exploits,
Soutenu la patrie et protégé les rois,
D'être un jour leur égal j'ai conçu l'espérance.
Aimé de mes rivaux, admiré de la France,
Content et glorieux et de palmes chargé,
Voilà pourtant le sort qui m'était présagé.
Et maintenant, grand Dieu! quel excès de faiblesse!
Aimer et soupirer, et dévorer sans cesse
La honte et la douleur qui s'attache à mes pas!
Pourquoi me parliez-vous de vos affreux combats?
Il n'est plus de lauriers, de combats, de victoire;
Je ne puis qu'être heureux; j'avais besoin de gloire.
Heureux! non, je poursuis un bonheur incertain.

AZÉMIRE.

Dieu! qu'entends-je?

TURENNE.

Et comment deviner son destin!
Voilà ce qui remplit mon âme intimidée.
Madame, il est trop vrai, cette importune idée
Tourmente nuit et jour mes esprits effrayés,
M'assiége auprès de vous, me poursuit à vos piés.
Je consulte mon cœur, vous dictez sa réponse:
Le passé toutefois, le présent ne m'annonce
Qu'un destin sans honneur, que des jours de courroux.
Puisse au moins l'avenir se déclarer pour nous!
Ah! sans aller nous perdre en ces incertitudes,
Bornons le cours amer de tant d'inquiétudes;
Ne cherchons point comment nous serons plus heureux;
Ne voyons que l'amour, n'écoutons que nos feux,
Et l'espérance, hélas! l'espérance suprême
Qui tient lieu du bonheur, qui peut-être est lui-même.

AZÉMIRE.

Soliman vient encor troubler nos entretiens.

SCÈNE II.

LES MÊMES; SOLIMAN, NARSÈS.

SOLIMAN.

J'ai dû les respecter; mais un de ces chrétiens
Dans la ville, madame, à l'instant se présente.

AZÉMIRE, *à part*.

O ciel!

TURENNE, *à part*.

Où me cacher?

SOLIMAN.

La foule impatiente,
A pas tumultueux, le guide en ce palais,
En rassemblant sur lui des regards inquiets.

AZÉMIRE, *à part*.

Que me veut-il?

TURENNE, *à part*.

Fuyons.

AZÉMIRE.

Où courez-vous, Turenne?

TURENNE.

Hélas! qui que ce soit, j'ai mérité sa haine.
Souffrez que je l'évite, et que, loin de ces lieux,
Je retarde l'instant de m'offrir à ses yeux.

SCÈNE III.

AZÉMIRE, SOLIMAN, NARSÈS.

SOLIMAN.

Voilà donc cet amant dont votre âme est charmée,

Madame, et c'est ainsi qu'Azémire est aimée?
Quelle est donc sa pensée? Aux regards des chrétiens,
Peut-être il rougirait de vos feux et des siens.
Ne regarde-t-il pas comme une ignominie
Cette ardeur qui l'honore et qui vous humilie?
Et vous l'aimez !

AZÉMIRE.

Seigneur, ce chrétien ne vient pas.

SOLIMAN.

L'empressement du peuple a ralenti ses pas;
Vous le verrez bientôt; mais le voici.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; D'AMBOISE.

D'AMBOISE.

Madame,
Un chef digne de nous, et que l'honneur enflamme,
M'a daigné confier d'assez grands intérêts;
Il aime ses guerriers, vous aimez vos sujets;
Des chrétiens, dont le sort a trahi le courage,
Au milieu des combats ont subi l'esclavage;
Mais, par un même sort, vos meilleurs combattants
Dans le camp des chrétiens languissent dès longtemps.
Si, vous laissant toucher à leurs plaintes communes,
Vous voulez terminer ces longues infortunes,
Vos sujets reviendront défendre ces remparts,
Nos croisés se rendront à leurs saints étendards.
Il en est un surtout, un que chérit la France,
Joignant à ses vertus une illustre naissance,
Turenne de nos chefs et du soldat aimé,
Dans les regrets publics est sans cesse nommé.
Ah ! de vos défenseurs rachetez la vaillance,
Rendez-nous des chrétiens; et, si pour récompense,
Tandis que vous verrez le soleil en son cours
Mesurer trente fois et les nuits et les jours,
Une trève, arrêtant les sanglantes alarmes,
Doit vous sembler utile aux repos de vos armes,
De la part des chrétiens je puis vous l'accorder,
Madame, et c'est à vous de me la demander.
Voilà ce que Bouillon m'a chargé de vous dire.

AZÉMIRE.

Aux désirs de Bouillon, seigneur, je veux souscrire;
Mais...

SOLIMAN.

Ciel ! y pensez-vous, madame, et devez-vous
A ces discours hautains un traitement si doux?
De ces chrétiens vainqueurs quel serait le langage,
Alors qu'ils sont vaincus s'ils prodiguent l'outrage,
Si leur ambassadeur, fier de nous offenser,
Parle dans votre cour de vous récompenser?
Loin qu'il puisse, en un mot, vous imposer en maître
Une trève aux croisés nécessaire, peut-être,
Lui-même en suppliant dût-il la demander,
Il ne faut point songer, madame, à l'accorder.
Chrétien, cette franchise auguste et révérée,
A tous vos chevaliers n'est-elle plus sacrée?
Une fausse pitié n'éblouit point nos yeux;
Déposez, croyez-moi, cet art insidieux :
Osez en convenir; si cette nuit sanglante
Dans le camp de Bouillon n'eût jeté l'épouvante,
D'une trève aujourd'hui vous n'auriez point parlé.
C'est bien légèrement que Bouillon s'est troublé;
Le ciel, jusqu'à présent, à vos désirs propice,
N'a point de vos grandeurs creusé le précipice;
Mais de plus d'un combat ces lieux seront témoins :
Vous y comptez, je crois?

D'AMBOISE.

Nous l'espérons du moins,
Et c'est trop exalter une faible victoire,
Dont même avec la nuit vous partagez la gloire.

SOLIMAN.

Et si la nuit, chrétien, ne t'eût pas secondé,
Crois-tu qu'à tes efforts Antioche eût cédé?

D'AMBOISE.

Peut-être.

AZÉMIRE.

Abandonnez une menace vaine,
Et parlez dans ma cour et devant une reine,
Vous, seigneur, en soudan; vous, en ambassadeur;
Pour un jour de combat réservez cette ardeur.
Malgré votre victoire, et son orgueil étrange,
Je veux bien accepter et la trève et l'échange.
Avec ses compagnons Turenne peut partir,
Et j'y consens, chrétien, s'il y veut consentir.

D'AMBOISE.

O ciel ! et pouvez-vous douter qu'il y consente,
Madame; et voudrait-il abuser notre attente?
Et la gloire aujourd'hui n'en doit-elle obtenir...

AZÉMIRE.

Il suffit : vous pourrez le voir, l'entretenir.
Me faut-il cependant répondre de son âme?
Le puis-je?

D'AMBOISE.

Pardonnez, je l'avais cru, madame.
On disait qu'en ces lieux Turenne désormais
Veut à des nœuds chéris s'abandonner en paix,
Qu'il aime en votre cour.

SOLIMAN, *à part.*

Ciel !

AZÉMIRE.

Pouvez-vous le craindre?

D'AMBOISE.

S'il était vrai, madame, un ami doit le plaindre.
Mais j'ai peine à songer, qu'oubliant son devoir...

AZÉMIRE.

Ne vous ai-je pas dit que vous pourrez le voir?

D'AMBOISE.

Déjà par vos discours je conçois sa faiblesse.

AZÉMIRE.

Tant d'audace, chrétien, m'importune et me blesse;
Vous le verrez ; allez.

D'AMBOISE, *à part.*

Tout m'alarme pour lui.
Le péril est pressant ; mais je suis son appui.

SCÈNE V.

AZÉMIRE, SOLIMAN, NARSÈS.

SOLIMAN.

A cet événement je n'osais point m'attendre.
Quoi ! vous y consentez ?

AZÉMIRE, *à part.*

Turenne va l'entendre.
Mais je connais son cœur.

SOLIMAN.

Ah ! vous devez songer
Que de vos fers, madame, on vient le dégager.
Croyez-vous sur son cœur avoir tant de puissance,
Que rien ne puisse au moins suspendre la balance ;
Entraîné loin de vous qu'il demeure, et qu'enfin
La voix de son pays le redemande en vain?

AZÉMIRE.

Oui, je le crois sans doute; et telle est mon attente ;
Oui, loin de ses regards je lui serai présente;
A ses feux, malgré vous, je dois me confier ;
Je le dois, je le veux. S'il osait m'oublier,
S'il devenait ingrat (sans doute il ne peut l'être),
Plaignez mon infortune et sachez me connaître ;
Gardez-vous d'un espoir prêt à se ranimer :
Vous me verriez mourir, mais non pas vous aimer.
Adieu, seigneur.

SCÈNE VI.

SOLIMAN, NARSÈS.

SOLIMAN.

J'ai peine à contenir ma rage.
C'est peu de votre haine ; ah ! joignez-y l'outrage ;
Ma valeur a le prix qu'elle dut obtenir.
Oui, j'ai tout fait pour vous; est-ce assez m'en punir?
Barbare, accablez-moi, je suis votre complice ;
Je ne puis vous haïr, c'est mon plus grand supplice.

NARSÈS.

Seigneur, tant de faiblesse...

SOLIMAN.

Eh ! veux-je l'excuser ?
Rassasié d'affronts sans me désabuser !...
Allons.

NARSÈS.

Comment, seigneur? Quel dessein vous inspire?

SOLIMAN.

Allons chercher encor les mépris d'Azémire.
Je suis las de les craindre, allons les mériter,
Et trouver dans ses yeux de quoi lui résister.
Elle règne en tyran dans mon âme éperdue;
Mais je prétends, je veux m'aguerrir à sa vue,
Et rendre à ses dédains adorés trop longtemps,
Des dédains froids comme elle, et comme elle insultants.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'AMBOISE.

Je vais donc le revoir : je vais enfin connaître
Jusqu'où tombe un héros quand l'amour est son maître.
Je n'en saurais douter ; ils brûlent tous les deux :
Les regards d'Azémire étaient pleins de ses feux.
Ce superbe palais, ces marbres, ce portique,
Tout ce faste imposant du luxe asiatique,
A ces murs séducteurs ces chiffres suspendus,
Dans un air enflammé ces parfums répandus,
De mille voluptés les charmes infidèles
Plongent l'âme étonnée en des langueurs mortelles...
Non, tout n'est pas perdu, puisqu'il va m'écouter.
Un cœur si jeune encor pouvait-il résister?
Ainsi dans un moment changent les destinées !
Et d'autres soins jadis ont rempli tes journées,
Turenne. Environné de guerre et de travaux,
Au sein de ses amis, de ses nobles rivaux,
Il respirait un air en grands exploits fertile.
Ici, dans les douceurs d'un loisir inutile,
Son âme tout entière est en proie au sommeil,
Et ne peut concevoir le moment du réveil.
Mais il vient.

SCÈNE II.

D'AMBOISE, TURENNE.

TURENNE.

Jour heureux ! c'est le ciel qui t'amène.
D'Amboise, est-ce bien toi? toi, l'ami de Turenne?
Viens dans mes bras.

D'AMBOISE.

Arrête. Avant de m'y presser,
Dis-moi quel est celui que je dois embrasser.

TURENNE.

Tu peux...

D'AMBOISE.

Envers son Dieu Turenne est-il perfide?
Tu rougis.

TURENNE.

Cet accueil m'afflige et m'intimide.
(*à part.*)
Saurait-il...

D'AMBOISE.

Un transfuge au camp s'est présenté.

TURENNE.

Un transfuge? Il a dit...

D'AMBOISE.

Il a tout raconté.

TURENNE.

Ciel! qu'entends-je?

D'AMBOISE.

Il prétend que, chéri d'une reine,
Sensible à son amour...

TURENNE.

Il a dit vrai.

D'AMBOISE.

Turenne.

TURENNE.

Ah!

D'AMBOISE.

Tu n'oubliras point ton Dieu ni ton pays :
Bouillon l'espère encore, et moi, je l'ai promis.
L'attente des chrétiens ne sera point frivole;
Je l'ai promis, te dis-je, et je tiendrai parole.
Tu sais, je sais aussi tout ce que je te doi;
Je t'aime, et je n'ai point oublié que, sans toi,
Sous des glaives nombreux ma valeur terrassée,
Aurait trouvé la mort dans les champs de Nicée.
C'est mon tour aujourd'hui d'être le bienfaiteur;
Tu m'as sauvé le jour, je te rendrai l'honneur.

TURENNE.

D'Amboise, il faut parler. Ton amitié m'est chère;
Mais aux vœux des chrétiens je ne puis satisfaire.

D'AMBOISE.

Tu le crois.

TURENNE.

Un ami n'a rien à te cacher,
Et mon cœur dans le tien demande à s'épancher.
Sans crainte et sans détour permets qu'il se déploie,
N'augmente point l'horreur qui se mêle à ma joie,
Ne sois pas inflexible, et laisse-moi goûter
Ce qu'au prix de la gloire il me faut acheter.
Laisse-moi mon bonheur: il n'est plus sous les tentes.
Hélas! songeant encore à des palmes absentes,
Encor plein des exploits qui me furent promis,
A l'ombre de ces murs trop souvent je gémis.
Plains-moi, dans les hasards fais oublier Turenne:
A ta gloire, d'Amboise, ajoute encor la mienne;
Perdu pour les chrétiens, je veux revivre en toi,
Va cueillir ces lauriers qui ne sont plus pour moi,
Et ne tourmente plus une âme infortunée
Qu'à de nouveaux destins l'amour a condamnée.

D'AMBOISE.

L'amour! Dans ces climats aux langueurs consacrés:
Sous un prophète impur longtemps déshonorés,
Je veux bien, mon ami, que sa voix criminelle
A la voix de l'honneur soit constamment rebelle;
Je veux qu'un Syrien, soigneux de s'avilir,
Dans la honte, à son gré, puisse s'ensevelir,
S'ignore, et chaque jour, adorant sa faiblesse,
Traîne une longue mort au sein de la mollesse:
Mais l'amour est plus fier parmi nos chevaliers:
Il enfante la gloire et les travaux guerriers;
Sa voix est généreuse, et dans ces grandes âmes
De l'héroïsme encor sait irriter les flammes.
A la cour de Philippe il fallait faire un choix
Qui voulût un cœur pur et de rares exploits.
De tes succès bientôt noblement amoureuse,
De ton nom répété, de ses feux orgueilleuse,
Elle aurait dit un jour, en nommant son vainqueur:
C'est dans Jérusalem qu'il mérita mon cœur.
La beauté de tout temps brûla pour les grands hommes,
O Turenne! l'amour nous fait ce que nous sommes.
Compagnons de la gloire, il nous guide aux combats;
Au milieu des dangers il affermit nos pas,
De notre saint courage, aux rives de la France,
Il sera, quelque jour, la douce récompense,
Et des plus belles mains cent lauriers préparés,
Appellent de Sion les conquérants sacrés.
Si tu veux écouter une plus haute envie,
Ce grand espoir de vivre au delà de sa vie,
Oh! c'est peu, mon ami, que d'un cri glorieux
Les peuples étonnés nous portent jusqu'aux cieux,
Que l'honneur et l'amour déjà nous applaudissent,
De nos augustes faits les siècles retentissent.
Vantés au loin, chantés chez nos derniers neveux,
Célébrés chez leurs fils, ils vont faire après eux,
Retracés, d'âge en âge, en des récits fidèles,
L'étonnement du monde et des races nouvelles.

TURENNE.

Ces discours généreux que m'adresse ta voix,
Mon cœur, en frémissant, se les est dits cent fois;
Mais je n'aspire plus à tant de renommée;
Et contre qui veux-tu que ma main soit armée?
J'ai déposé le glaive, et c'est pour elle enfin;
Et je dois le reprendre et lui percer le sein!
Elle, qui, nourrissant une injuste espérance,
Voyait déjà mon bras voler à sa défense!
Connais-moi: pour servir aujourd'hui son courroux,
Non, sans doute, mon bras ne peut rien contre vous,
A l'honneur jusque-là je ne suis point rebelle,
Non; mais pour vous enfin je ne puis rien contre elle.

D'AMBOISE.

Sois son vengeur, Turenne, ou sois son ennemi,

Et non pas vertueux, criminel à demi.
Pour ces murs cependant un long calme s'apprête ;
Tous les vœux sont tournés vers une autre conquête ;
Bouillon, d'un siége obscur fatigué désormais,
Au sépulcre divin veut marcher sans délais :
Rien ne doit t'alarmer.

TURENNE.

Ainsi, loin d'Azémire,
Pour venger notre affront, j'irais...

D'AMBOISE.

Qu'oses-tu dire?
Ce n'est pas notre affront, c'est l'injure des cieux.
Quand nous avons quitté ces champs délicieux
Que baigne ou la Gironde, ou la Seine, ou la Loire,
Ce fut pour conquérir une pénible gloire ;
Et, franchissant les monts, les fleuves, les torrents,
L'astre des Syriens, aux regards dévorants,
Les armes, les remparts, les landes infécondes,
Nous devions du Jourdain venger les saintes ondes,
Abattre du croissant la coupable grandeur
Et des murs de Sion relever la splendeur.
Cette œuvre généreuse est presque consommée,
D'un triomphe éternel notre route est semée,
Tout a subi le joug, Sion nous tend les bras,
Pour aller jusqu'à Dieu nous n'avons plus qu'un pas,
Un seul... et tu prétends retourner en arrière!
Que diront les Français? que dira ton vieux père,
Alors qu'il apprendra par d'indignes récits,
Qu'en des bords criminels on a laissé son fils ;
Qu'à l'honneur, au combats qui t'appelaient loin d'elle,
Son fils a préféré les bras d'une infidèle,
Ce fils qu'aimait la France, et que, du haut des cieux,
Avec orgueil déjà contemplaient ses aïeux?
Ton père! et voilà donc le prix de sa tendresse!
Il se rappellera ces temps où sa vieillesse
Dans les champs de l'honneur guidait tes premiers pas ;
Ce héros, sans regret, voisin de son trépas,
Voyait revivre en toi ses belles destinées :
Après avoir été, pendant quarante années,
Le soutien de nos lis, l'honneur des chevaliers,
Ses cheveux blancs encore attendaient tes lauriers :
Il lui faut désormais, sans fils, sans espérance,
Chargé de tant d'exploits, rougir devant la France :
Et, de ses jours vieillis maudissant le fardeau,
Traîner plaintivement son nom dans le tombeau.

TURENNE.

Ne me présente plus cette accablante image.
Il connaîtrait la honte! et voilà mon ouvrage!
Il verrait tant d'exploits par moi seul obscurcis,
Et ses derniers soupirs accuseraient un fils!

D'AMBOISE.

Eh bien! que résous-tu?

TURENNE.

Cruel! eh! que résoudre?
Demeurer... je suis vil et rien ne peut m'absoudre;
Fuir....

D'AMBOISE.

Tu reprends ta gloire.

TURENNE.

Et je perds le bonheur.
Du choix qui m'est resté conçois-tu la rigueur?
Flotter entre une amante et l'honneur, la patrie,
Entre le désespoir, hélas! et l'infamie!

D'AMBOISE.

N'es-tu donc plus chrétien?

TURENNE.

Je suis encore amant.

D'AMBOISE.

Insensé!

TURENNE.

L'oublier!

D'AMBOISE.

Tu le dois.

TURENNE.

O tourment!

D'AMBOISE.

Faut-il être avili?

TURENNE.

Faut-il être parjure?

D'AMBOISE.

Tu l'es.

TURENNE.

Que décider?

D'AMBOISE.

Rends-toi, je t'en conjure :
Que dis-je? on te l'ordonne : et non plus l'amitié,
Et non plus pour ton père un reste de pitié,
Non plus tous les chrétiens, Bouillon, ni l'honneur même;
Mais un plus grand pouvoir, mais une voix suprême,
Un Dieu qui nous entend, qui nous voit en ces lieux,
Qui repose sur toi ses invisibles yeux.
Ne trahis point, Turenne, une cause si belle;
Tout doit s'anéantir lorsque Dieu nous appelle.
Tu l'entends ; il te parle, il veut être écouté,
Il venge tôt ou tard son ordre rejeté :
Ton cœur, songes-y bien, devant lui fut coupable.
Tu frémis... Ne rends point ton crime irréparable ;
Mérite le pardon qu'il te faut obtenir,
Et ne lui laisse pas le temps de te punir.

TURENNE.

Je ne résiste plus ; courons, courons aux armes.
D'Amboise, en t'écoutant je rougis de mes larmes.
D'un feu moins triomphant mon cœur fut pénétré,
Alors que dans Clermont le pontife inspiré,
Urbain, des lieux sacrés prêchant la délivrance,
Au tombeau glorieux précipitait la France.
Jamais le saint ermite et ses mâles accens,
De cet effroi divin n'embrasèrent mes sens,

Lorsque du Sarrabat les rives prisonnières
Virent flotter la croix sur nos saintes bannières,
Ou lorsque, dans le choc des combats meurtriers,
Ses vœux ouvraient le ciel à nos vaillants guerriers.
Sois mon fidèle appui, c'est toi que je veux suivre ;
Je vois que dans ces lieux je ne saurais plus vivre,
Je sais que dans ces lieux j'avais mis mon bonheur,
Je sais que d'aujourd'hui tout doit m'y faire horreur,
Que son culte est affreux, que c'est une infidèle :
Et j'ai tout expié, puisque je fuis loin d'elle.
J'offre à Dieu les tourments qu'elle me fait souffrir,
Je fus coupable, ami, si j'ai pu la chérir ;
Ou plutôt je le suis : elle m'est chère encore ;
Je rougis de pleurer, je pleure, et je l'adore,
Et je sens... Ne crains rien ; tu vois mon désespoir,
Mais tu seras content : Bouillon va me revoir.

D'AMBOISE.

Ce n'est pas tout.

TURENNE.

Comment ?

D'AMBOISE.

Il faut, mon cher Turenne,
D'un espoir insensé désabuser la reine.

TURENNE.

Moi !

D'AMBOISE.

L'effort est pénible, il te pourra coûter ;
Mais le prix est si beau que tu vas remporter !
Pour ne point succomber à de viles tendresses,
Songe que Dieu lui-même a reçu tes promesses.
Moi, de nos compagnons détenus dans les fers,
Je cours, il en est temps, sécher les pleurs amers ;
Aux tentes des chrétiens c'est moi qui les rassemble :
Attends-moi dans ces lieux ce soir ; et, tous ensemble,
Nous irons nous ranger sous l'étendard de Dieu.

TURENNE.

Je le veux.

D'AMBOISE.

Maintenant viens m'embrasser. Adieu.

SCÈNE III.

TURENNE.

Je vais briser enfin des nœuds illégitimes !
Il faut donc, ô mon Dieu ! t'immoler deux victimes ?
Je vais la fuir. Ce coup n'était pas attendu ;
On le veut, j'ai promis, j'ai fait ce que j'ai dû ;
Allons. C'est son amour, ses pleurs que je redoute.
Ses pleurs ! ils vont couler ; je dois gémir sans doute ;
Le ciel veut mon départ ; mais le ciel irrité
Peut-il me commander l'insensibilité ?

SCÈNE IV.

TURENNE, AZÉMIRE, ISMÈNE.

AZÉMIRE.

Enfin donc, quelque jour nous pourrons, sans alarmes,
D'un amour mutuel respirer tous les charmes,
Turenne ; et ce chrétien que vous venez de voir,
De vous rendre à Bouillon n'a plus aucun espoir.

TURENNE.

(à part.) *(haut.)*
Quel supplice !... Azémire !...

AZÉMIRE.

Eh bien ?

TURENNE, *à part.*

Quoi ! je balance.
(haut.) *(à part.)*
Sachez... Non, cet effort n'est pas en ma puissance.

AZÉMIRE.

Vous détournez les yeux, vous pleurez ; et je voi
Qu'il vous en a coûté pour être tout à moi.
Comme si les destins, à mes feux plus propices,
M'imposaient aujourd'hui de moindres sacrifices !
Ah ! mes sujets, Turenne, et puis-je m'abuser ?
Si Bouillon vous accuse, ont droit de m'accuser.
S'il faut de mes traités rendre compte à l'Asie,
Je dois le confesser, rien ne les justifie !
Mais enfin je vous aime... et vous m'aimez.

TURENNE.

Hélas !
Vous voyez... apprenez... vous ne concevez pas...

AZÉMIRE.

Ciel ! que dois-je augurer ? quel trouble !

TURENNE.

Non, madame,
On ne brûla jamais d'une aussi tendre flamme.

AZÉMIRE.

Eh bien ! s'il est ainsi, qui peut donc vous troubler ?

TURENNE.

(à part.)
O Dieu ! comment se taire, et comment lui parler ?
(haut.)
Ce chrétien.. Nos deux cœurs sont unis dès l'enfance ;
Son amitié, madame... excusez mon silence...
De tout ce qu'il m'a dit, mes sens encore émus...

AZÉMIRE.

Turenne, apprenez-moi...

TURENNE.

Ne m'interrogez plus.
Je ne puis vous parler, hélas ! ni vous entendre ;
Et j'ai, loin de vos yeux, des larmes à répandre.

SCÈNE V.

AZÉMIRE, ISMÈNE.

AZÉMIRE.

Ismène, est-il bien vrai ? Je frémis d'y penser !
Quelque chose en son cœur pourrait me balancer !
Il m'échappe, et ses pleurs... Non, je ne puis le croire ;
Il m'aime, il doit m'aimer, il y va de sa gloire,
Il y va de ma vie ; et l'ingrat désormais
Veut-il de mon trépas payer tous mes bienfaits ?
J'aurais trop à rougir... Il semblait se contraindre.
Il oserait... Tu vois combien je suis à plaindre !
Dans son cœur, mieux que moi, tu pouvais pénétrer.
Quel est donc ce secret qu'il doit me déclarer ?
Ne m'aimerait-il plus? O destin déplorable !
Quand de vos sentiments l'objet irréparable,
Après tant d'heureux jours oubliés désormais,
Vous fuit, vous abandonne, et cela pour jamais !
Que dis-je? Loin de moi cette image cruelle !
Je sens que j'ai besoin de le croire fidèle.

ISMÈNE.

Quoi, ses serments ?...

AZÉMIRE.

Hélas ! où sont donc les moments
Alors que dans ses yeux je lisais ses serments ?
Un reste de tendresse anime encor sa bouche ;
Mais ses yeux sont armés d'un silence farouche.
A mon amour, Ismène, il offre désormais
Des larmes, des regards ou troublés ou muets.
Après tout, j'ai moi seule ordonné mon injure :
Il était trop aimé pour n'être point parjure.
Enfin, c'est un chrétien, rien ne doit m'étonner.

ISMÈNE.

D'un changement si noir, pourquoi le soupçonner.

AZÉMIRE.

Ai-je rien fait, dis-moi, pour mériter sa haine?
Me haïr ! me tromper ! lui, me tromper, Ismène !
C'est d'un frivole soin trop longtemps m'occuper ;
Turenne est un héros, il ne saurait tromper.
Sans redouter sa haine ou son indifférence,
Donnons à ses serments une entière assurance.
Ses vertus, tout en lui m'est garant de sa foi,
Tout me jure... et pourtant je tremble malgré moi ;
D'un noir pressentiment je ne puis me défendre.
Viens, je veux m'éclairer, je veux le voir, l'entendre ;
Lui seul de mes soupçons peut dissiper l'horreur,
Ismène, et mon destin est au fond de son cœur.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOLIMAN, NARSÈS.

SOLIMAN.

Narsès, avec horreur elle fuit donc ma vue ?

NARSÈS.

Je ne sais ; mais enfin, inquiète, éperdue,
Seigneur, elle semblait nourrir quelques soucis ;
Ses yeux même, ses yeux de larmes obscurcis...

SOLIMAN.

Non, les pleurs sont pour moi. Tu sais ce qu'on m'apprête,
Je veux troubler du moins leur exécrable fête !
Tu vois que ces brigands, de ruine affamés,
Tiennent de toutes parts ses sujets enfermés ;
Fuyons loin d'elle, ami, fuyons loin de ma honte.
Courons : de ses dédains faisons-lui rendre compte ;
Qu'elle pleure à son tour.

NARSÈS.

Seigneur, y pensez-vous?
Et quel est donc l'objet d'un si puissant courroux ?
Faut-il, quand une femme est ingrate ou parjure,
Les armes à la main réparer cette injure ?
Son joug doit vous peser : sous un joug plus honteux,
Les chrétiens cependant vous oppriment tous deux.
Voilà le seul penser qui doit remplir votre âme,
Non Turenne, Azémire et leur stérile flamme.
Eh quoi ! l'on vous préfère un indigne rival !
Ignorez-vous ce sexe et son penchant fatal ?
Cent fois d'un lâche amour les caprices coupables
Ont fermé son oreille à des vœux respectables,
Et jamais, avant vous, guerrier ne s'est armé
Pour punir un objet qu'il avait trop aimé.

SOLIMAN.

Jamais pareille injure... Ah ! que doit-elle attendre?
Prétends-tu me blâmer ? prétends-tu la défendre ?
Justifier son cœur lâchement dégradé?
Dis-moi, quel intérêt en ces lieux m'a guidé ?
Que m'importaient à moi les dangers d'Héraclée,
Et votre Cilicie à son tour désolée ?
Je n'ai vu qu'Azémire, et j'en reçois le prix.
Il faut donc que j'apprenne à souffrir des mépris.
Pour tant de cruautés il faut de l'indulgence ;
Et je dois rechercher, non ma juste vengeance,
Mais des soupirs perdus, des sanglots impuissants,
Ou le pénible honneur de régner sur mes sens !
Nourri dans les combats, mais tendre, mais sensible,
Je ne connais point l'art de cet orgueil paisible.
De nos ardents climats j'ai toute la fureur :
On ne m'a pas instruit à contraindre mon cœur ;

Et ce cœur, indocile aux conseils de la gloire,
Ne sait ni remporter ni feindre la victoire.
Si je suis Soliman, si l'on m'ose outrager,
Si j'ai versé des pleurs, je prétends les venger.

NARSÈS.

Eh bien ! seigneur, eh bien ! confiez-vous au glaive,
Vengez-vous ; si la reine a besoin d'une trêve,
Déclarez aux chrétiens que la guerre est pour vous.
Ils chancellent : sur eux précipitez vos coups,
Et, défaits à demi par votre renommée,
Une seconde fois traversez leur armée.
J'adopte vos drapeaux, seigneur ; je ne veux pas
Pour un vil étranger affronter les combats,
Et toujours d'une reine adorant les caprices,
Sous un joug sacrilége abaisser mes services.
Ainsi de vos soupirs vous vengerez l'affront ;
Et bientôt, croyez-moi, ses regrets vous suivront.
Il faudra que son cœur, s'ouvrant à la lumière,
Se déclare pour vous avec l'Asie entière.

SOLIMAN.

Ami, ne perdons pas des moments précieux ;
L'envoyé des chrétiens approche de ces lieux :
Turenne est avec lui. Je sens que leur présence
Irrite dans mon cœur la soif de la vengeance.

SCÈNE II.

LES MÊMES ; D'AMBOISE, TURENNE.

SOLIMAN.

Azémire a daigné recevoir vos bienfaits ;
Vous la favorisez de quelques jours de paix ;
Mais Soliman, seigneur, ne veut pas d'indulgence.
On pourrait, je le sens, blâmer ma négligence ;
Mes pertes, mes affronts ont marqué tous vos pas,
Et la croix insolente usurpe mes états.
Rien ne doit ni fléchir ni suspendre ma haine.
Mon sort n'obéit pas au destin de la reine ;
Et, si par des sujets ses vœux sont respectés,
Ce fer n'est pas du moins soumis à ses traités.
Adieu, seigneur ; bientôt sorti de ces murailles,
Je veux tenter encor le destin des batailles :
J'aurai soin de hâter ces glorieux instants ;
Pour vous et pour l'Asie ils seront importants.

D'AMBOISE.

Je le crois ; mais, seigneur, à vous parler sans feinte,
Ces instants ne sauraient nous inspirer la crainte ;
Ils seront désirés, et jamais assez prompts.

SOLIMAN.

Je vais tout disposer.

D'AMBOISE.

Et nous vous attendrons.

SCÈNE III.

D'AMBOISE, TURENNE.

D'AMBOISE.

Eh bien ! de ton départ la reine est-elle instruite ?

TURENNE.

Elle ignore tout.

D'AMBOISE.

Ciel !

TURENNE.

Tu règles ma conduite ;
Écoute-moi, d'Amboise, et ne t'alarme pas.
A l'instant, s'il le faut, je marche sur tes pas,
Et, quels que soient enfin les attraits d'Azémire,
C'est un camp désormais, c'est la guerre où j'aspire.
Ce barbare lui seul eût décidé mon cœur ;
Mais toi, de mon devoir adoucis la rigueur.
De cet affreux départ porte-lui la nouvelle ;
Puisse encor ta pitié la rendre moins cruelle !

D'AMBOISE.

Tu veux que je lui parle, et j'y dois consentir.

TURENNE.

Et moi, dès ce moment, je suis prêt à partir.
Tu verras qu'aux lauriers je puis encor prétendre,
Que je n'ai point changé.

D'AMBOISE.

Je me plais à t'entendre.
Combien de mes efforts je bénis le succès,
Et combien tous nos chefs vont être satisfaits !
Surtout du vieux Raymond tu combles l'espérance ;
Il t'aime, il a souvent regretté ton absence ;
Il pleurait cet amour qui, souillant tes lauriers,
Enlevait un modèle à nos jeunes guerriers ;
Mais eux ! tu vas les voir et tu vas les entendre.
Eux ! cet emploi si cher à mon amitié tendre,
Montaigu, Châtillon, tous le voulaient remplir.
Au-devant de nos pas tu les verras courir ;
Ils vont féliciter la main qui te ramène :
Trop heureux en effet de leur offrir Turenne,
Délivré de sa honte et marchant aux saints lieux,
Turenne digne encor de ses nobles aïeux,
Digne encor d'arracher aux mains de l'infidèle
Son Dieu, Jérusalem et la tombe immortelle ;
Digne encor de ce nom qui doit être à jamais
Le bouclier du trône et l'honneur des Français.
On vient : c'est Azémire ; ôte-toi de sa vue.

SCÈNE IV.

D'AMBOISE, AZÉMIRE, ISMÈNE.

AZÉMIRE.

Turenne !... Expliquez-moi cette fuite imprévue,
Seigneur ; à quel dessein m'osez-vous arrêter ?

Que dit-il? que veut-il? et qu'ai-je à redouter?

D'AMBOISE.

Écoutez-moi, madame.

AZÉMIRE, *à part.*

O ciel! que vais-je apprendre?

(Haut.)

Parlez.

D'AMBOISE.

Dans votre cœur, qui s'est laissé surprendre,
La paix, la liberté doit renaître en ce jour.
Sensibles tous les deux, je sais trop que l'amour
A de votre jeunesse égaré l'imprudence;
Il inspire toujours l'aveugle confiance:
Apprenez qu'à jamais vos cœurs sont séparés;
La fortune entre vous mit des remparts sacrés.
Un devoir éternel qu'il reconnaît lui-même...

AZÉMIRE.

C'en est fait! Achevez; il me hait?

D'AMBOISE.

Il vous aime.
Il vous fuit cependant: montrez-vous aujourd'hui
Maîtresse de vous-même et digne en tout de lui.

AZÉMIRE.

Heureuse par lui seul, toute sous son empire,
Pour l'aimer, pour lui plaire une amante respire;
L'ingrat! c'est à demi qu'il reconnaît ma loi!
Il a quelque devoir qui l'emporte sur moi!
Il veut me fuir! qu'il parte; il faut bien me soumettre:
C'est l'arrêt de ma mort, il n'en sait rien peut-être.
Mais l'a-t-il prononcé? m'a-t-il pu condamner?
Le croyez-vous enfin, qu'il m'ose abandonner?
Courez, rendez-le-moi; ramenez... je m'égare!...
Vous voyez mes tourments; je vous les dois, barbare:
Vous avez tout conduit. Qui? vous me secourir!
Vous! je ne prétends pas, seigneur, vous attendrir;
Je sais qu'à ma douleur vos yeux trouvent des charmes,
Qu'en m'apportant la mort, que, témoin de mes larmes,
Votre cœur les méprise, et, se fermant au mien,
Regarde avec horreur ce qui n'est pas chrétien.
Ainsi le veut sans doute un implacable maître;
Votre Dieu vous défend...

D'AMBOISE.

Sachez mieux le connaître.
Sa gloire et non la haine alluma le flambeau
Qui dirige nos pas et marche à son tombeau.
D'un trépas éternel son trépas nous délivre,
Et sa loi me prescrit de l'aimer, de le suivre,
Soldat, vainqueur sous lui, de ne le point trahir,
D'abhorrer votre culte et non de vous haïr.
Vous ne m'entendez pas d'une vertu sauvage
Affecter devant vous le fastueux langage.
Français et chevalier je ressens vos douleurs,
Et mon cœur ne sait pas insulter à des pleurs.
Laissez de vos chagrins éclater la faiblesse,
Elle est trop excusable et n'a rien qui me blesse;
D'un héros qui vous aime il faut vous séparer;
Ne vous contraignez pas, c'est l'instant de pleurer;
Pleurez; mais imitez l'exemple de Turenne.
Jaloux de son pouvoir, l'amour cède avec peine;
Mais (et ne puis-je enfin vous en persuader?)
Il est des lois, madame, à qui tout doit céder.

SCÈNE V.

AZÉMIRE, ISMÈNE.

AZÉMIRE.

De ce cruel moment j'ai prévu les atteintes,
Mon cœur ne s'ouvrait point à de stériles craintes;
Turenne m'abandonne! et toi, dont j'ai pour lui
Récompensé si mal la vaillance et l'appui,
Vous qui, de ma beauté flattant le vain empire,
Soupiriez, gémissiez pour l'ingrate Azémire,
Si ses dédains cruels vous ont tous outragés,
On l'outrage à son tour; vous êtes tous vengés.
Lui me trahir! Écoute: on s'abuse peut-être,
Et mon cœur à ces traits ne peut le reconnaître.
Va, dis-lui... Mais, Ismène, à quoi bon le revoir?
Aurai-je encor sur lui quelque ombre de pouvoir?
Ah! mon incertitude est cent fois plus cruelle.
Va le trouver; dis-lui qu'Azémire fidèle,
Fidèle malgré lui, malgré son changement,
Ne veut que la douceur de le voir un moment.

SCÈNE VI.

AZÉMIRE.

S'il part, plus de bonheur, plus de jours à prétendre,
Et de cet entretien tout mon sort va dépendre.
Ciel! maître des destins, toi qui me fais aimer,
Fais aussi que mes pleurs le puissent désarmer;
Prête, prête à ma voix un accent qui le touche.
Fais, ô ciel! que mon cœur tout entier sur ma bouche
Trouve son cœur facile et prêt à m'écouter.
Hélas! contre un amour qu'on voudrait surmonter,
Il n'est, je le sens trop, que d'impuissantes armes:
Mais le voici. Je sens redoubler mes alarmes.

SCÈNE VII.

AZÉMIRE, TURENNE.

AZÉMIRE.

Ne craignez point, seigneur, de rencontrer mes yeux;
Approchez-vous. Avant que vous quittiez ces lieux;
Sur ce dernier espoir ma douleur se repose,
Que d'un tel changement vous m'apprendrez la cause
J'ai cru que vous m'aimiez; les plus tendres discours
D'un bonheur éternel m'assuraient tous les jours;

A vous plaire, à vous voir j'étais accoutumée,
Et je ne sais pourquoi je ne suis plus aimée.

TURENNE.

Grand Dieu !

AZÉMIRE.

Vous le savez.

TURENNE.

Interdit et confus...

AZÉMIRE.

Instruisez-moi de grâce, et ne me trompez plus.

TURENNE.

Moi ! je vous ai trompée ! et pouvez-vous, madame,
Pouvez-vous à ce point méconnaître mon âme ?
Vivre en vous adorant m'était un sort bien doux ;
Mais il me faut mourir et mourir loin de vous.
Régnez, oubliez-moi. C'est vous que j'en atteste,
Vous, ma religion, une gloire funeste ;
Je vous aime... et je cours remplir l'ordre du ciel.
Rester m'est impossible.

AZÉMIRE.

Et c'est aimer, cruel !
C'est aimer ! Quand on aime il n'est rien d'impossible,
Et la haine vaut mieux que cet amour paisible.
Que tes vœux désormais se rassemblent sur moi ;
Amis, gloire, parents, je serai tout pour toi.
Moi, régner ? laisse là mes sujets, ma couronne :
Tu prétends loin de toi m'exiler sur un trône ;
Je n'en veux plus. Tu cours aux tentes des chrétiens ;
Voici ta route, allons, mes pas suivront les tiens.
Tu m'aimes, c'est assez. Française ou Syrienne,
Dans ces lieux, dans ton camp, musulmane ou chrétienne,
Reine, esclave, il n'importe. Ah ! songe que pour moi
Le trône, le bonheur, l'univers n'est que toi.
Tu combles tous les vœux de mon âme enflammée ;
Azémire en t'aimant ne veut rien qu'être aimée.
Viens.

TURENNE.

Jusqu'où vos désirs se vont-ils égarer ?
Madame, à cet espoir cessez de vous livrer.
Qui, vous ? suivre mes pas ! Non, vous seriez coupable,
Et de vous avilir Turenne est incapable.
Les autels de mon Dieu que vous méconnaissez
D'un hommage imposteur seraient trop courroucés.
Pardonnez ; vous l'avez outragé dès l'enfance ;
Moi-même, en vous aimant, je sens que je l'offense.
Quittez après cela votre loi, votre cour.
Recevra-t-il des vœux qu'aura dictés l'amour ?
Non, non, madame, il faut...

AZÉMIRE.

Il faut que tu me fuies !

TURENNE.

Azémire, on a vu des amantes trahies,
On a vu des ingrats, d'un beau destin lassés,
Insulter aux serments qu'ils avaient prononcés,
Délaisser une amante, et, pour comble d'injure,
Aller nourrir loin d'elle une flamme parjure.
Mais se voir l'un à l'autre arrachés malgré soi,
Mais rompre ses liens sans dégager sa foi,
Mais fuir, en l'adorant, un objet plein de charmes,
Mais retrouver partout sa présence et ses larmes !
Quel effroyable sort s'appesantit sur nous !
En causant vos tourments je souffre plus que vous.
Ne me retenez plus. Dieu m'appelle et me guide ;
Dieu m'attend.

AZÉMIRE.

Tu le veux ; eh bien ! fuis-moi perfide.
Surtout vante-moi bien ton héroïque effort ;
Tu crois servir le ciel en me donnant la mort :
Le ciel de tes fureurs ne peut être complice,
Sous les murs de Sion il me doit ton supplice.
Va, tremble d'invoquer au jour de ton trépas
Azémire qui t'aime et ne t'entendra pas.
[1] Tu veux m'abandonner ? eh ! comment y survivre ?
Tu peux rester, cruel, si je ne peux te suivre.
Par nos feux mutuels, par le plus doux lien,
Par ces pleurs, aujourd'hui je n'ai plus d'autre bien.
Dépouille en ce moment une âme injuste et dure ;
Ah ! ton Dieu, quel qu'il soit, doit venger le parjure.
Chrétiens, princes, sujets irrités contre moi,
J'ai tout bravé, Turenne, et tout bravé pour toi.
Mon sceptre, ma couronne, à toi seul asservie,
Cet orgueil, ces honneurs, cet éclat de ma vie,
La pudeur que je crus pouvoir toujours chérir,
Imprudente ! pour toi quand j'ai pu les trahir,
Tu pars ; et loin de toi, ta malheureuse amante,
Loin de toi, sur ces bords tu la laisses mourante ?

TURENNE.

D'Amboise !

AZÉMIRE.

Je le vois, ton cœur est agité :
Il ne renferme point tant d'inhumanité.

TURENNE.

Laissez-moi ; de vos pleurs j'ai peine à me défendre ;
Et déjà mon devoir ne se fait plus entendre.

AZÉMIRE.

Prends aussi, prends mes jours, si tu fuis loin de moi ;
Ils me sont odieux, ils ne sont plus à toi.
Va retrouver Bouillon ; du sang de ton amante,
Va, cours à tes chrétiens offrir ta main fumante.

[1] Le morceau suivant est imité du quatrième livre de l'Énéide :

Mene fugis ? per ego has lacrimas dextramque tuam, te,
Quando aliud mihi jam miseræ nihil ipsa reliqui,
Per connubia nostra, per inceptos hymenæos,
Si bene quid de te merui, fuit aut tibi quidquam
Dulce meum, miserere domûs labentis ; et istam,
Oro, si quis adhuc precibus locus, exue mentem,
Te propter Libycæ gentes, Nomadumque tyranni
Odere ; infensi Tyrii : te propter eumdem
Extinctus pudor, et quâ solâ sidera adibam,
Fama prior. Cui me moribundam deseris, hospes ? »

Dis-leur : J'ai pu la voir sans me laisser fléchir,
Tremblante à mes genoux, pleurer, prier, gémir.
Dis-leur : Elle n'est plus, et j'ai tranché sa vie ;
Comblé de ses bienfaits, chrétiens, je l'ai punie,
J'ai méprisé ses pleurs, c'était peu du mépris ;
Elle m'idolâtrait, sa mort en est le prix.

TURENNE.

Ciel !

AZÉMIRE.

Tu frémis! Turenne.

TURENNE.

O ma chère Azémire !
Sur le cœur d'un amant tu connais ton empire.
Et je te fuirais ! moi ! qui, moi t'abandonner !
La France et les chrétiens ont beau me l'ordonner,
Je veux te voir, t'aimer, t'idolâtrer sans cesse,
Jouir de mon bonheur, du tien, de ma tendresse,
Loin de tous les regards brûler à tes genoux,
Brûler, être à jamais ton amant, ton époux,
Toi-même ; et si d'un Dieu l'autorité cruelle
A des liens si chers veut me voir infidèle,
Je lui désobéis; et, dût-il se venger,
Tu le veux, c'est assez ; je cours me dégager.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

TURENNE.

Je crains, je fuis d'Amboise. Il faut que l'attende ;
Il faut que je lui parle, et que son cœur m'entende.
Je dois lui déclarer... l'oserai-je jamais ?
Il approche.

SCÈNE II.

TURENNE, D'AMBOISE.

D'AMBOISE.

Partons, nos compagnons sont prêts.
Tu ne me réponds point?

TURENNE.

Tu vois couler mes larmes.
C'est te répondre assez.

D'AMBOISE.

Pourquoi donc ces alarmes?
Ah ! fais taire un moment de frivoles douleurs ;
Une fois hors des murs je te permets les pleurs.
Marchons.

TURENNE.

Attends encor.

D'AMBOISE.

C'est déjà trop attendre.

TURENNE.

Je ne puis te parler.

D'AMBOISE.

Je n'ose te comprendre.

TURENNE.

Au nom de la pitié.

D'AMBOISE.

Que veux-tu ?

TURENNE.

Je frémis.

D'AMBOISE.

As-tu donc oublié ce que tu m'as promis?

TURENNE.

Je n'ai rien oublié; mais plains mon infortune,
Mais ne m'oppose plus une gloire importune,
Ni Bouillon, ni ce Dieu que je dois redouter,
Et que mon cœur séduit ne peut plus écouter.

D'AMBOISE.

Juste ciel !

TURENNE.

Ce langage a lieu de te surprendre.
Oui, c'en est fait, d'Amboise, il a fallu me rendre,
Je ne partirai point. Tu n'as pas vu ses pleurs,
Tu n'as pas d'Azémire entendu les douleurs ;
J'ai tout fait, tout tenté pour vaincre ma tendresse,
De mon cœur mille fois accusé la faiblesse.
Un père, ma patrie, un ami, dans ce jour,
L'honneur, Bouillon, Dieu même a combattu l'amour;
Contre elle, jusqu'à moi, tout s'est uni : n'importe,
Seule avec son amour, Azémire l'emporte ;
Et, las de prolonger un inutile effort,
En tombant à ses pieds, j'ai désiré la mort.

D'AMBOISE.

Dieu !

TURENNE.

S'il faut que je meure ou que je la trahisse,
C'est au ciel à frapper, j'attendrai mon supplice :
Car enfin, d'un tel coup si je vais l'accabler,
Crois-tu que l'avenir pourra la consoler ?
J'aurais gardé ce prix à l'amour le plus tendre !
Je pourrais !...

D'AMBOISE.

C'est assez, je ne veux plus t'entendre.
Mais puisque j'écoutais un chimérique espoir,
Puisque l'honneur sur toi n'a plus aucun pouvoir,
Puisque tu veux ramper aux pieds d'une maîtresse,
Puisque je dois enfin rougir de ma promesse,
Et que, d'un fol amour indignement charmé,
Tu me punis si bien de t'avoir estimé,
Je pars; et je vais dire aux Français qui t'attendent :
Français, c'est vainement que vos cris le demandent,
Il déteste son Dieu, la gloire, la vertu.]
Turenne n'est qu'un lâche.

TURENNE.

Ah! cruel, que dis-tu?
Si le fer sarrasin ne me l'a point ravie,
D'Amboise, tu la hais, c'en est fait, prends ma vie;
C'en est fait, jeune encor, j'ai déjà trop vécu,
Et cet indigne outrage...

D'AMBOISE.

Il pleure : j'ai vaincu.
Va, laisse-les couler ces larmes du courage,
Du réveil d'un héros éclatant témoignage.
Non, tu n'es point un lâche; et si jamais ton front
Eût supporté la honte et rougi d'un affront;
Si ta valeur cent fois ne s'était signalée,
Je ne te viendrais pas chercher dans Héraclée;
Je n'aurais rien promis. Pardonne si ma voix
D'un odieux reproche outrageant tes exploits,
A su bientôt fixer tes vertus incertaines,
Rallumer ce beau feu qui coule dans tes veines,
Et si le cœur enfin d'un brave chevalier,
Guéri par une insulte, a brillé tout entier.

TURENNE.

Ote-moi mon amour. Du moins, s'il faut te suivre,
En ne me voyant plus, fais qu'elle puisse vivre.
D'un regard de courroux si Dieu voit mes combats,
Non, Turenne, ô mon Dieu! ne se révolte pas.
Ah! qu'au fond de son cœur ta voix daigne descendre:
Prends pitié de ce cœur que tu formas si tendre,
De mille passions jouet infortuné,
Roseau faible et fragile, aux vents abandonné.
Surtout que tes bontés ne s'écartent point d'elle.
Si mes vœux, Dieu clément, sont pour une infidèle,
Ignorer ta loi sainte, est-ce un crime odieux,
Un forfait qui la rende étrangère à tes yeux!
Elle vient. Je la vois. Où fuir? O ciel!

D'AMBOISE.

Demeure.

TURENNE.

D'Amboise, en la quittant tu veux donc que je meure!
Quel moment!

D'AMBOISE.

Prends courage et me laisse parler.

SCÈNE III.

LES MÊMES, AZÉMIRE, ISMÈNE.

AZÉMIRE.

Nos destins sont heureux, cessez de les troubler;
A me trahir, Seigneur, cessez de le contraindre,
Et respectez des feux que rien ne peut éteindre.
Si de vos compagnons j'ai rompu les liens,
Allez, portez vos pas vers le camp des chrétiens,
J'y consens; mais enfin puis-je, sans quelque peine,
Voir sitôt mes bienfaits payés de votre haine?
Ah! du moins vous savez que Turenne aujourd'hui
N'est plus à mon amour arraché malgré lui;
Qu'il ne peut aux chrétiens sacrifier sa flamme.

D'AMBOISE.

D'un inutile espoir vous vous flattez, madame.

AZÉMIRE.

Qu'entends-je?

D'AMBOISE.

Il a fallu forcer sa volonté;
Il osait de son Dieu braver l'autorité.

AZÉMIRE.

Quoi! seigneur, à me fuir vous consentez encore?
Vous me quittez?

D'AMBOISE.

Qu'il parte, ou qu'il se déshonore.
Choisissez.

AZÉMIRE.

Malheureuse! ah! tout m'est enlevé.

D'AMBOISE.

Pour les plus grands destins Turenne est réservé.
Faut-il que mon ami, foulant aux pieds la gloire,
Perde en de vains soupirs sa vie et sa mémoire?
Et comment pouvez-vous reprocher à son cœur
D'oublier des serments qu'a démentis l'honneur?
Il n'a pas dû choisir le temps de votre absence,
Partir en vous trompant : cet excès de prudence
Est d'un amant perfide, et non d'un chevalier
Que l'oubli du devoir peut seul humilier.
Contemplez d'un œil ferme un départ nécessaire
Eh! s'il ne s'agissait que d'un guerrier vulgaire,
Exempt de repentir, ignorant la vertu,
Mon zèle, en un seul jour tant de fois combattu,
Pourrait l'abandonner aux vengeances célestes,
Et d'un courage éteint ne plus chercher les restes.
C'est un héros : je dois lui rendre son destin;
C'est mon ami, madame; et j'ai promis enfin.
L'amitié contre vous lui servira d'égide.
Excusez ce discours peut-être un peu rigide;
Vous cherchez dans ses yeux un langage plus doux,
Vous m'écoutez à peine; et que prétendez-vous?
Dans un projet honteux votre âme est affermie;
Il vous aime et ne peut vous consacrer sa vie.
Entre vous deux, madame, est-il quelque lien?
Vous êtes musulmane, et Turenne est chrétien.

AZÉMIRE.

Oui, de tant de motifs je conçois l'importance:
Son silence a déjà prononcé ma sentence.
Turenne, je croyais, et pouvais-je en douter?
Que jamais votre amour n'oserait me quitter.
Jusqu'au dernier moment je me suis abusée.
Allez : mon espérance est enfin épuisée;
Allez. Votre bonheur n'est plus auprès de moi;
Je reçois vos adieux, je vous rends votre foi.
Remplissez d'un héros la noble destinée;
Et moi, reine sans gloire, amante infortunée,
Je traînerai le cours de mes longues douleurs :

N'irritez point le ciel qui condamne vos pleurs.
Avant que loin d'ici vous cherchiez la victoire,
Sur ces remparts sanglants craignez une autre gloire.
Craignez que sous vos coups tout mon sang répandu..
Pour vous avoir aimé, c'est le prix qui m'est dû.

D'AMBOISE.

Le ciel est juste. Alors qu'on a su lui déplaire,
Ce n'est pas un forfait qui fléchit sa colère.
Non, madame; écoutez des présages plus sûrs.
La guerre va bientôt s'éloigner de vos murs;
Et tranquille bientôt, loin du fracas des armes,
Dans le sein de la paix vous sécherez vos larmes.
J'implorerai moi-même...

AZÉMIRE.

Épargnez-vous ce soin.
Que m'importe la paix? Je n'en ai plus besoin.
Mais vous qui m'opposez un silence inflexible,
Vous que j'ai tant aimé, vous que j'ai cru sensible,
Qu'Azémire du moins puisse encore une fois
Recevoir vos soupirs, entendre votre voix.

TURENNE.

Aux rives du Jourdain j'emporte votre image.
Azémire, en ces champs dévoués au carnage,
Du moins j'ose espérer qu'un plus heureux destin
De mes jours que je hais aura marqué la fin.
Oubliez une amour aussi tendre que vaine;
Oubliez, s'il le faut, jusqu'au nom de Turenne.
Adieu.

AZÉMIRE.

Partez.

TURENNE.

Hélas!

AZÉMIRE.

Ne m'importunez plus.

D'AMBOISE, *entraînant Turenne égaré.*

Viens, suis-moi; c'est ici...

SCÈNE IV.

AZÉMIRE, ISMÈNE.

AZÉMIRE.

Pleurs, sanglots superflus!
Turenne! il fuit. Et moi! douleur insupportable!
Turenne! il remplit seul mon âme inconsolable.
Je ne le verrai plus, et je vais désormais
L'appeler, le chercher, sans le trouver jamais.
L'amour venait s'unir à toutes mes pensées,
Loin de lui, sous ses yeux, à lui seul adressées;
Je ne voyais que lui; les ténèbres, le jour,
L'air que je respirais, tout devenait amour.
Turenne! il ne craint pas une amante outragée.
Voilà donc que je meurs! ma mort sera vengée.
Allons, quittons ces lieux, ces lieux jadis charmants.
Témoins de mon bonheur, tout pleins de ses serments,
Et maintenant voilés de ma douleur profonde,
Où je ne le vois plus, où je suis seule au monde.
Courons...

ISMÈNE.

Qu'espérez-vous?

AZÉMIRE.

Je pourrai le revoir.
Je mourrai de sa main: c'est mon dernier espoir.

ISMÈNE.

De quel affreux dessein votre âme est agitée!

AZÉMIRE.

C'est la mort qu'il me faut. Je l'ai bien méritée,
Lorsque j'ai lu mon sort dans les yeux d'un chrétien,
Quand mon cœur imprudent osa chercher le sien,
Quand sur le trône, hélas! j'ai cessé d'être reine.
Périssent les chrétiens, et moi-même, et Turenne,
Et ce jour, où, poussé par un zèle odieux,
Fondit sur l'Orient l'Occident furieux!

SCÈNE V.

LES MÊMES, SOLIMAN, NARSÈS, SOLDATS.

SOLIMAN.

Aux champs d'honneur, madame, il est temps de me rendre.
D'autres sont maintenant chargés de vous défendre;
Vous ne me verrez plus. Tandis que sur mes pas
Narsès et mes guerriers vont chercher les combats,
Turenne...

AZÉMIRE.

Il est parti.

SOLIMAN.

Quoi! madame... ô faiblesse!
Mais je me suis promis de vaincre ma tendresse:
Il suffit. Soliman, détrompé de ses feux,
Ne s'abaissera point à des retours honteux.
Un chrétien a séduit votre âme infortunée;
Le cruel! je vous vois plaintive, abandonnée:
Je le hais encor plus. Il a pu vous trahir!
Vous n'avez plus d'appui: je veux vous en servir;
Et, si votre dépit demande une vengeance,
Plus d'amour, plus d'hymen et plus de récompense
Mais enfin de mes coups rien ne le peut sauver,
Et, sa tête à la main, je viens vous retrouver.

AZÉMIRE.

Qu'il vive. Ah! contre lui ne portez point vos armes.
Et vous... vous le témoin de mes dernières larmes,
Gouvernez mes états, régnez sur mes sujets;
Je demande pour eux vos exploits, vos bienfaits.
Régnez, et puissiez-vous reconquérir l'Asie!
J'ai trahi ses destins. J'aimais... je suis punie.

(Elle se frappe.)

SOLIMAN.

Qu'ai-je vu?

AZÉMIRE.

Dieu puissant, Dieu de l'Asie, ou toi,
S'il est vrai qu'aujourd'hui ta main pèse sur moi,
Dieu des chrétiens, punis l'ingrat qui m'abandonne :
Qu'il entende partout... Mais non, je lui pardonne.
Pour prix de mon trépas je ne veux obtenir
Qu'un peu de son amour et de son souvenir.
Qui, moi ! le détester ! ne le crois point, Turenne ;
En prononçant ton nom je ne sens plus ma haine ;
Je meurs, et c'est pour toi. Viens, reviens en ces lieux,
Entends mes derniers cris. Je fus chère à tes yeux ;
Que ta main presse encor la main de ton amante ;
Si tu ne me hais pas, adieu, je meurs contente.

(*Elle expire.*)



CHARLES IX,

OU

LA SAINT-BARTHÉLEMI,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA NATION,

le 4 novembre 1789.

PERSONNAGES.

CHARLES IX, roi de France.
CATHERINE DE MÉDICIS, mère de Charles IX.
HENRI DE BOURBON, roi de Navare.
LE CARDINAL DE LORRAINE.
LE DUC DE GUISE.
L'AMIRAL DE COLIGNI.
LE CHANCELIER DE L'HOPITAL.
MEMBRES DU CONSEIL.
PROTESTANTS de la suite de Colignì.
COURTISANS.
PAGES.
GARDES.

La scène est dans Paris, au château du Louvre.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

COLIGNI, HENRI.

COLIGNI.

Oui, j'ai quitté pour vous les bords de la Charente,
Ainsi le désira votre mère expirante;
Ses désirs sont mes lois; ses ordres sont suivis :
Par zèle et par devoir je m'attache à son fils.
Parmi les courtisans je viens sans confiance;
De leur génie affreux j'ai trop l'expérience;
Je crains que l'avenir ne ressemble au passé :
Par un assassinat la paix a commencé.
N'importe : Coligni, défiant, mais sincère,
Va signer aujourd'hui cette paix nécessaire :
J'oublirai mes périls pour vos félicités.
Mais vous, qui, sur ces bords si longtemps attristés,
Ramenez les plaisirs et la douce allégresse,
Vous, mon héros... mon fils, dont l'heureuse jeunesse
N'a point acquis le droit de craindre les humains,
Lorsqu'un hymen brillant sourit à vos destins,
Lorsque vous paraissez, dans la pompe des fêtes,
Un astre bienfaisant qui calme les tempêtes,
Quel chagrin, de vos jeux interrompant le cours,
Vient obscurcir l'éclat répandu sur vos jours?

HENRI.

Il est de ces instants où l'âme anéantie
D'un sinistre avenir paraît être avertie;
Et souvent en effet ces secrètes terreurs,
Des désastres prochains sont les avant-coureurs.
Je goûte des plaisirs empoisonnés d'alarmes;
Au milieu de ces jeux dont vous vantez les charmes,
Dans l'épaisseur des nuits, aux moments du repos,
Dans le lit nuptial, je me peins des complots,
Le poison terminant les jours de votre frère,
Et peut-être au tombeau précipitant ma mère;
Des crimes, des malheurs, et les champs odieux
Où Condé, ce grand homme, expira sous nos yeux;
D'un carnage éternel nos régions fumantes,
Et des princes lorrains les intrigues sanglantes;
Vos amis et les miens, victimes des traités,
Au milieu de la paix proscrits, persécutés,
Dans les murs de Vassy massacrés sans défense,
Accusant leur trépas inutile à la France.
Le dirai-je? un prodige augmente mon effroi :
Hier nous commencions, d'Alençon, Guise, et moi,
Ces jeux qui sembleraient réservés à l'enfance,
Où, toujours agité par l'avide espérance,
Un oisif courtisan, consumant son loisir,

Perd ses biens et le temps, sans trouver le plaisir.
Trois fois j'ai repoussé le trouble qui me presse :
Apprenez, dussiez-vous condamner ma faiblesse,
Ce que j'ai vu, sans doute, ou ce que j'ai cru voir,
Ce que moi-même enfin je ne puis concevoir,
Ce qui s'offre sans cesse à mon âme éperdue ;
Trois fois les dés sanglants ont effrayé ma vue.

COLIGNI.

Sire, l'aspect d'un Guise a fasciné vos yeux :
Les Guises ont toujours ensanglanté ces lieux ;
Et, sans vous alarmer d'un sang imaginaire,
Maurevel a commis un crime mercenaire :
A des piéges mortels ils ont déjà recours,
Au sein du Louvre même ils achètent mes jours.
Ils règnent. Vous savez si je dois les connaître.
Croyez-moi cependant ; Bourbon ne doit pas être
Un de ces rois sujets des superstitions,
Enfants qui du sommeil gardent les passions,
Et qui, sur les projets qu'un songe leur inspire,
Risquent, à leur réveil, le destin d'un empire.
D'ailleurs, auprès du roi vos amis et les miens
Ont, même avant ce jour, trouvé quelques soutiens ;
Du prudent L'Hôpital souvent la voix propice
Fit au sein des combats respecter la justice ;
De l'orgueilleux Lorraine il est vrai que le choix
L'a proclamé jadis ministre de nos lois :
Ce choix fut commandé par l'estime publique ;
Mais des Guises bientôt lorsque la politique
Souilait de sang français un glaive ambitieux,
L'Hôpital opposait aux cris séditieux
Des desseins toujours purs, des conseils toujours sages ;
Et ce reste imposant des vertus des vieux âges
S'élevait, au milieu des courtisans surpris,
Comme un grand monument planant sur des débris.
Si Médicis, fidèle aux mœurs de ses ancêtres,
Rassemble auprès du roi des flatteurs et des prêtres,
Si d'une cour perfide il est environné,
Si de nos ennemis le souffle empoisonné
Voulut, dès le berceau, corrompre son enfance ;
Je crois, j'aime à penser que, pour notre défense,
Son cœur mieux averti lui parlera toujours.
Du moins quand Maurevel attenta sur mes jours,
Charles vint s'affliger sous mon toit solitaire ;
Ainsi que vous, mon fils, il me nomma son père ;
Sa pitié consolante adoucit mes douleurs,
Et mes cheveux blanchis sont mouillés de ses pleurs.
Peut-être je n'ai point fléchi ma destinée.
L'âme de Coligni n'en est pas étonnée ;
Mon courage est à moi ; le reste est au hasard.
Je ne puis opposer à la fraude, au poignard,
Qu'un cœur inébranlable et quelque renommée ;
Ce Louvre me verra tel que m'a vu l'armée.
Bravant les assassins jusqu'à mon dernier jour,
Et servant la patrie en méprisant la cour.

HENRI.

Que les lieux où jadis s'écoulait mon enfance
Avec un tel séjour ont peu de ressemblance,
Et combien je rends grâce aux généreux humains
Qui des mâles vertus m'ont ouvert les chemins !
Je ne ressemblais point à ces princes vulgaires,
Confiés en naissant à des mains mercenaires,
Enivrés de respects, d'hommages séducteurs,
Livrés aux courtisans, condamnés aux flatteurs,
A l'art des souverains façonnés par des prêtres,
Et sans cesse bercés du nom de leurs ancêtres.
Au lieu de serviteurs à mes ordres soumis,
Je voyais près de moi des égaux, des amis ;
Au travail, au courage, à la franchise altière,
On exerçait alors notre élite guerrière :
Là, bravant du midi les brûlantes ardeurs,
Ou des hivers glacés supportant les rigueurs ;
Là, gravissant les monts, et les rochers arides,
Nous formions notre enfance à des jeux intrépides.
De vous et de Condé suivant bientôt les pas,
Je remplaçai mon père au milieu des combats.
Enfin je suis entré dans une autre carrière.
A mes yeux tout à coup quelle image étrangère !
Des guerriers sans pudeur, de mollesse énervés,
Perdus par un vain luxe, avec art dépravés ;
Des femmes gouvernant des princes trop faciles ;
Aux passions d'un roi des courtisans dociles ;
Que le seul intérêt fait agir et parler,
Sachant tout contrefaire et tout dissimuler.
En voyant leurs plaisirs, et leur fausse allégresse,
Et leurs vices polis, voilés avec adresse,
J'ai regretté cent fois nos grossières vertus,
Nos monts et nos rochers de frimas revêtus,
Les pénibles travaux, le tumulte des armes,
Et mes premiers succès, pour moi si pleins de charmes,
Et ces camps généreux où parmi des guerriers
Votre élève croissait à l'ombre des lauriers.

SCÈNE II.

COLIGNI, HENRI, L'HOPITAL.

L'HÔPITAL.

Sire, et vous, Coligni, c'est Charles qui m'envoie.
Ouvrez tous deux vos cœurs à la publique joie :
Lorraine à l'instant même arrive en ce palais,
Et selon vos désirs il a réglé la paix.
Tout le peuple à grands cris bénit cette journée :
C'est peu que d'un saint nœud la pompe fortunée,
Faisant cesser la haine entre deux jeunes rois,
Mêle au sang des Bourbons le sang de nos Valois ;
Cette douce union doit être cimentée
Par les liens communs d'une paix respectée.
On respire ; un jour pur se lève enfin sur nous ;

Le bonheur des Français sera signé par vous;
Les arts consolateurs vont embellir nos villes;
Ils feront oublier ces discordes civiles
Où le fer, sans pudeur brisant tous les liens,
Verse des deux côtés le sang des citoyens.
A remplir cet espoir le jeune roi s'empresse:
Sa mère en a versé des larmes d'allégresse;
Tous deux avec la cour vont se rendre en ces lieux.
Pour moi, dont cette cour a fatigué les yeux,
Moi, témoin trop tardif de quelques jours prospères,
Si proche du cercueil où m'attendent mes pères,
J'aurai vu le bonheur de la France et de vous,
Et mes derniers soupirs m'en paraîtront plus doux.

COLIGNI.

O vertueux vieillard dont la gloire est chérie,
Vivez longtemps pour nous; vivez pour la patrie;
Soyez toujours l'oracle et l'appui des Français:
C'est à vous, L'Hôpital, que nous devons la paix;
Sans vous nous périssions; votre prudence active
Aux maux des deux partis fut sans cesse attentive.
Hélas! bien loin de vous, dans les jours du malheur;
Votre nom prononcé calmait notre douleur:
Votre image aux soldats était toujours présente.
Lorsqu'on leur annonçait une loi bienfaisante,
Ils disaient: L'Hôpital a dicté cette loi.
Mais quand ils apprenaient par le public effroi
Quelque édit révoltant, quelque grande injustice,
Ils disaient: L'Hôpital n'en est point le complice.

SCÈNE III.

CHARLES, CATHERINE, HENRI, COLIGNI, L'HOPITAL, LORRAINE, GUISE; PROTESTANTS DE LA SUITE DE COLIGNI, COURTISANS, PAGES, GARDES.

CATHERINE, *bas à Lorraine.*

Flattons nos ennemis; ne nous trahissons pas:
Ce jour verra la paix, cette nuit leur trépas.

CHARLES.

Vous tous qui m'écoutez, soutiens de mon empire,
Dont le cœur généreux pour la France respire,
Un grand événement doit signaler ce jour:
L'olive dans la main, la paix est de retour.
Fixons-la désormais par un traité durable.
Je signe le premier cet acte vénérable
Qui par tous les partis fut longtemps désiré:
Gage de nos serments, qu'il soit toujours sacré;
A nos champs dévastés qu'il rende l'abondance;
Et qu'entre les enfants son heureuse influence
Fasse renaître encore, en ce jour précieux,
L'amitié qui jadis unissait leurs aïeux.

L'HOPITAL.

Sire, d'un vieux Français laissez couler les larmes.
Hélas! quand vos édits répandaient tant d'alarmes,
Contraint de les signer, j'ai maudit mon emploi:
Il m'est cher aujourd'hui; je signe, après mon roi,
Une paix que mes vœux sollicitaient sans cesse.
Heureux de voir ce jour, je bénis ma vieillesse.
Après dix ans de guerre, ô France, ô mon pays,
J'ai vu finir tes maux: mes destins sont remplis.

CATHERINE.

En signant cette paix j'achève mon ouvrage.
Bourbon, jeune héros, dont le noble courage
Presque dès le berceau promit de grands destins,
Avec soin j'écoutai ces présages certains;
Mon cœur vous désigna pour l'époux de ma fille.
Et vous, digne héritier d'une illustre famille,
Vous qui, des Châtillons surpassant les exploits,
Défendîtes longtemps le trône des Valois,
Soyez encor l'appui, non l'effroi de vos maîtres.
Le rang, les dignités, les biens de vos ancêtres,
Tout vous est aujourd'hui rendu par ce traité:
Rendez-nous votre cœur, votre bras indompté.
L'étranger, nourrissant nos guerres intestines,
A grossi son pouvoir fondé sur nos ruines:
Que ses lâches complots soient promptement punis,
Et que Philippe tremble en nous voyant unis.

LORRAINE.

Je signe avec transport. Coligni, daignez lire
Cet important traité qui doit sauver l'empire.
Les articles d'avance étaient réglés par vous:
J'ai respecté vos vœux, je les ai suivis tous.
Nos débats éternels affligeaient le ministre;
Ils offraient aux prélat un aspect plus sinistre;
D'un scandale trop long mes yeux étaient lassés.
Que Dieu cesse de voir ses enfants dispersés
Perpétuer entre eux le crime de la guerre;
Que leur douce union console enfin la terre:
Français, chrétiens, pour nous la paix est un devoir.

GUISE.

La paix! à ce nom seul tout se livre à l'espoir.
Je n'examine point si mon cœur la désire;
Elle est le vœu du roi, c'est à moi d'y souscrire.
Marguerite, en passant sous les lois d'un époux,
Aurait pu m'inspirer des sentiments jaloux;
Seul peut-être aujourd'hui j'aurais droit de me plaindre.
Mais c'est la paix: je signe, et, sachant me contraindre,
Pour l'intérêt public laissant mes intérêts,
Oubliant, dévorant mes déplaisirs secrets,
C'est au bien de l'État que je me sacrifie.

HENRI.

J'obéis au désir d'une mère chérie.
Son fils, la paix prochaine, et des nœuds éclatants,
Adoucissaient l'horreur de ses derniers instants.
Ma main n'a pu fermer ses mourantes paupières.
C'est au feu pâlissant des torches funéraires
Que j'ai de mon hymen allumé le flambeau,
Et l'autel m'attendait auprès de son tombeau.

Mais Coligni me reste ; et du moins elle laisse
Un guide à ma vaillance, un père à ma jeunesse.
Coligni m'a comblé de ses soins assidus ;
Avec ses intérêts les miens sont confondus.
De son cœur généreux si l'attente est remplie,
Je signe aveuglément, et sans peine j'oublie
Ces jours, ces temps affreux, où nos calamités
Croissaient à chaque instant, même par des traités.

COLIGNI.

Laissons ces souvenirs : Coligni les déteste.
Ombres des Châtillons, c'est vous que j'en atteste,
Héros dont la franchise égalait la valeur,
Et qui m'avez frayé les routes de l'honneur ;
Vrais chevaliers français, mes aïeux, mes modèles,
Dont les lèvres, du cœur interprètes fidèles,
Ont fait au sein des cours parler la vérité ;
Vous, grands dans le bonheur, grands dans l'adversité :
C'est par vous, devant vous, que je jure à la France
De remplir de mon roi la sublime espérance.
Dans nos derniers combats plus d'un laurier cueilli
Avait longtemps orné mon front enorgueilli :
J'en rougis maintenant. Vous voyez cette épée ?
Sire, le sang français l'a trop souvent trempée :
Que ce sang précieux s'efface avec mes pleurs.
J'ai bravé vos édits, mes dangers, mes malheurs :
En vain sur tout l'État votre trône s'élève ;
Nul pouvoir de mes mains n'eût arraché ce glaive ;
Il tombe : Coligni, vaincu par vos bienfaits,
Le dépose à vos pieds et signe enfin la paix.

CHARLES.

Acceptez cette épée : à l'étranger fatale,
Elle a de mon aïeul armé la main royale ;
Les soutiens de l'Autriche ont éprouvé ses coups ;
Pure de sang français, elle est digne de vous.
Aux mains de Coligni qu'elle reste invincible.
Mon aïeul la portait dans ce combat terrible
Qui, sous le long effort de nos preux chevaliers,
Des monts helvétiens vit tomber les guerriers.
Quittons ces lieux, madame, et préparons des fêtes,
Non telles qu'on en voit au moment des conquêtes,
Dans ces malheurs brillants qu'on nomme des succès ;
Non ces jeux sans plaisir, ennemis de la paix,
Que célèbre l'orgueil, et non pas l'allégresse,
Mais des jeux embellis par la publique ivresse ;
Et d'un peuple enchanté que l'innocente voix
Calme le noir souci qui veille au cœur des rois !

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, CATHERINE.

CATHERINE.

Mon fils, ce coup d'état nous est trop nécessaire.

CHARLES.

Mais le jour de la paix !

CATHERINE.

La croyez-vous sincère ?

CHARLES.

Immoler tout un peuple !

CATHERINE.

Il s'agit de régner.

CHARLES.

Cet effroyable coup peut du moins s'éloigner.

CATHERINE.

Frappons cette nuit même.

CHARLES.

Ah ! ma pitié l'emporte.

CATHERINE.

Vous aviez consenti.

CHARLES.

Je le sais, mais n'importe.
Ce n'était point, madame, à l'instant de frapper ;
Je m'essayais moi-même, et j'osais me tromper ;
Je m'abusais, vous dis-je : il n'est plus temps de feindre.
Je me croyais plus fort. Mais qu'avons-nous à craindre ?
Ne précipitons rien : je veux que les esprits,
Égarés tant de fois, soient toujours plus aigris,
Que la paix soit encore, ou vaine ou peu durable,
Que des chefs protestants l'ambition coupable
De la France à mes yeux prétende disposer :
Mais n'avons-nous enfin rien à leur opposer ?
Si dans le fond du cœur ils sont encor rebelles,
Ceux qui m'ont défendu, ceux qui me sont fidèles,
Mes amis...

CATHERINE.

Il faut bien vous éclairer, mon fils :
Vous ignorez encor qu'un roi n'a point d'amis.
Je vous donne, il est vrai, des lumières fatales ;
Mais de vingt nations parcourez les annales ;
Vous trouverez partout d'infidèles sujets,
Rampant et frémissant sous le joug des bienfaits,
Ardents à trafiquer de la honte et du crime,
Prêts à vendre l'État et leur roi légitime,
A changer de devoir sitôt qu'un autre roi
Marchande imprudemment ce qu'on nomme leur foi.
L'intérêt fait lui seul les amis et les traîtres.
Prenez du moins, prenez leçon de vos ancêtres.

Sans remonter bien loin, le roi François premier
Fut un généreux prince, un noble chevalier;
Il enrichit Bourbon et le combla de gloire.
Bourbon devait sans doute en garder la mémoire;
Mais ce chef renommé, funeste à l'empereur,
Et qui dans ses cités répandait la terreur,
Flétrissant tout à coup le nom de connétable,
Devint pour l'empereur un appui redoutable,
Et contre les Français guidant leurs ennemis,
Eut l'exécrable honneur de vaincre son pays.
Ils se ressemblent tous : connaissez leur faiblesse,
Et sachez les dompter à force de souplesse.
Tous ceux qui maintenant ont soin de vous venger,
Ceux-là même oseront un jour vous outrager.
Surtout, vous êtes jeune et sans expérience,
Craignez des protestants traités, paix, alliance.
Ils ne vous aiment pas, vous devez y compter :
Ils respirent, le mal ne peut plus s'augmenter :
Vous régnez.

CHARLES.

J'aurais dû, si le mal est extrême,
Commander mon armée et les punir moi-même.
Deux fois le duc d'Anjou, confondant leurs desseins,
Dans un sang criminel a pu tremper ses mains.
A tous les jeux obscurs d'une oisive mollesse
Vous avez cependant condamné ma jeunesse.
Vous n'aimez que mon frère, et je passe mes jours
A l'entendre louer, à l'admirer toujours.
Il règne, et c'est lui seul que tout mon peuple adore;
Dans les dangers publics c'est lui seul qu'on implore;
Il ne me reste plus qu'à recevoir ses lois.
Français comme mon frère, et du sang des Valois,
A leur gloire immortelle il me fallait atteindre :
Mais l'avez-vous permis?

CATHERINE.

Et vous osez vous plaindre!
J'aurais pu pardonner des sentiments jaloux
Au jeune infortuné qui régnait avant vous.
Hélas! ce prince aveugle, à lui-même contraire,
Repoussait les conseils et le cœur de sa mère.
Vous ne me voyez pas vous confondre avec lui.
Que dans les champs guerriers d'Anjou soit votre appui :
Un tel honneur convient à la seconde place.
Je sais que votre cœur plein d'une noble audace,
A pour les grands exploits un penchant glorieux;
Je sais que trop souvent on a vu vos aïeux,
Entourés au combat de sang et de poussière,
Dans leur propre péril jeter la France entière :
Pour moi, je les condamne, et le chef de l'État
Ne doit pas affecter les vertus d'un soldat.
Il est d'autres honneurs, il est une autre gloire,
Et l'art de gouverner vaut mieux qu'une victoire.
Nièce du grand Léon, fille des Médicis,
Dans ce chemin glissant je puis guider mon fils :
L'esprit qui les forma fut aussi mon partage;
Et j'ai su, les Français m'en rendront témoignage,
Punir ou caresser, suivant nos intérêts,
L'orgueil séditieux de vos premiers sujets,
Feindre de voir en eux tout l'appui de la France,
Des honneurs les plus grands enfler leur espérance,
Renverser tout à coup cette gloire d'un jour,
Les flatter, les gagner, les tromper tour à tour,
Et contre eux tous enfin, m'armant de leur faiblesse,
Régner par la discorde et diviser sans cesse.
Quand, durant votre enfance, on vit les protestants
S'unir contre la cour aux princes mécontents,
De Guise et de son frère élevant la puissance,
Je voulus arrêter le mal en sa naissance;
Mais devenus tous deux trop grands par mes bienfaits,
Ils régnaient dans ce Louvre, et je conclus la paix.
Je me fis des amis dans le parti contraire.
L'ambitieux Condé, s'éloignant de son frère,
Bon sujet un moment, mais afin d'être roi,
Crut m'acheter lui-même, et se vendit à moi.
Avec Montmorenci je vis enfin s'éteindre
Le nom des triumvirs qui n'était plus à craindre.
Ce vieux soldat, toujours contre moi déclaré,
Rejoignit dans la tombe et Guise et Saint-André.
Il existait encor des ligues insolentes :
Contraints de recourir à des trêves sanglantes,
Nous avons trop connu les différents partis;
Longtemps de leur pouvoir ils nous ont avertis,
Mon fils, et si bientôt vous n'agissez, peut-être
Ce Coligni bientôt deviendra notre maître.

CHARLES.

Qui? lui?

CATHERINE.

J'ai dit le mot : c'est à vous de penser
Si vous avez encor le temps de balancer.
Devant vous à l'instant ne viens-je pas d'entendre
Ses discours, ses conseils, ce qu'il ose prétendre?
Et n'avez-vous pas vu que son esprit jaloux
Veut m'écarter moi-même et dominer sur vous?
Le nom de la patrie est toujours dans sa bouche;
Mais de ses vains discours l'austérité farouche,
Trompant quelques esprits, ne peut m'en imposer :
Ses avis sont d'un maître, et j'ai dû supposer,
D'après tous ces combats où sans cesse il aspire,
Qu'il veut accoutumer le peuple à son empire.

CHARLES.

Je l'ai souvent pensé, je le sens, je le croi.

SCÈNE II.

CHARLES, CATHERINE, LORRAINE.

CATHERINE.

Ministre des autels, venez vous joindre à moi.
Vous savez que le jour où la paix fut conclue

La mort des protestants fut aussi résolue ;
Et ce coup nécessaire au salut de l'État,
Punissant des mutins l'éternel attentat,
Des rives de la Seine aux bords de la Durance
Devait purifier les cités de la France.
Notre espoir est trahi, nos vœux sont superflus :
Mon fils craint de régner, il veut et n'ose plus.
Ramenez, s'il se peut, sa jeunesse imprudente.

LORRAINE.

Quoi ! sire, est-il bien vrai? quoi ! votre âme flottante
Refuse d'obéir au vœu de l'Éternel !

CHARLES.

Si telle est en effet la volonté du ciel,
Celui de qui je tiens mon rang et ma puissance
Me trouvera toujours prêt à l'obéissance.
Cependant je ne puis concevoir aisément
Comment le roi des rois, le Dieu juste et clément,
Devenant tout à coup sanguinaire et perfide,
Peut ainsi commander la fraude et l'homicide;
Comment il peut vouloir qu'à l'ombre de la paix
Un roi verse à longs flots le sang de ses sujets.
Pontife du Très-Haut, c'est à vous de m'instruire.

LORRAINE.

Écoutez donc son ordre, et laissez-vous conduire.

CHARLES.

J'attends avec respect cet ordre redouté.

LORRAINE.

Le Dieu que nous servons est un Dieu de bonté ;
Mais dans les livres saints s'il prêche l'indulgence,
Il commande souvent la guerre et la vengeance.
Sur le mont Sinaï (l'avez-vous oublié ?),
Étouffant les clameurs d'une indigne pitié,
Les enfants de Lévi, ministres sanguinaires,
Pour plaire au Dieu jaloux ont immolé leurs frères,
Et la faveur du ciel, apaisé désormais,
Sur les fils de leurs fils descendit à jamais.
S'il a tonné, ce Dieu, par la voix de Moïse,
Il emprunte aujourd'hui la voix de son Église.
Pensez-vous qu'un monarque ait droit d'examiner
Ce que veut l'Éternel, ce qu'il peut ordonner?
Mais vous, roi très-chrétien, vous de qui la jeunesse
Semble avoir obtenu le don de la sagesse,
Vous de tant de saints rois noble postérité,
De leur zèle héroïque avez-vous hérité?
Fils aîné de l'Église, en vous l'Église espère :
Éveillez-vous, frappez, et vengez votre mère.
Frappez, n'attendez pas que son sein déchiré
Accuse votre nom vainement imploré.
Craignez, jeune imprudent, de recevoir des maîtres,
Tremblez que, vous ôtant le rang de vos ancêtres,
Dieu ne vous fasse encor répondre de nos pleurs,
Et des maux de l'Église et de tous vos malheurs.

CHARLES.

Arrêtez ! loin de moi cet avenir horrible !
Arrêtez ! De mon Dieu j'entends la voix terrible ;
Il m'échauffe, il me presse, il accable mes sens :
Eh bien ! j'obéirai ; c'en est fait, j'y consens ;
Je répandrai le sang de ce peuple perfide ;
Après tout, ce n'est pas le sang qui m'intimide :
Je voudrais me venger; mais, ce grand coup porté,
Ma couronne et mes jours sont-ils en sûreté ?

CATHERINE.

Ils y seront alors.

CHARLES.

Vous avez ma promesse ;
Mais, je dois l'avouer, soit prudence ou faiblesse,
J'aurais voulu choisir un parti moins affreux.
De mes prédécesseurs les ordres rigoureux
Ont souvent, je le sais, sous des peines mortelles
Interdit aux Français ces croyances nouvelles ;
Je comptais rétablir les antiques édits ;
Je voulais au conseil en proposer l'avis.

LORRAINE.

Il faut les rétablir, mais après la vengeance.
Des esprits toutefois gagnons la confiance ;
Proposez votre avis. Vous allez effrayer
La moitié du conseil, surtout le chancelier.
Mais tout dissimuler serait une imprudence ;
On peut se méfier d'un excès de clémence.
Proposez votre avis. Un si vaste projet
Veut de l'art, veut des soins, veut un profond secret.
Que l'amiral trompé...

CHARLES.

Je le jure, et sans peine
Je pourrais le tromper ; je le sens à ma haine.
Il doit, vous le savez, me parler en ces lieux.

CATHERINE.

Oui, de projets, dit-il, importants, glorieux.

LORRAINE.

Quels que soient ces projets il faut vous y soumettre.

CATHERINE.

Ne voulant rien tenir, vous devez tout promettre.

LORRAINE.

Enivrez-le d'espoir ; qu'il ne puisse un instant
Ou voir ou deviner le piége qui l'attend.

CATHERINE.

Il vient, retirons-nous.

SCÈNE III.

CHARLES, COLIGNI.

CHARLES.

Assez longtemps peut-être
Vous avez, Coligni, méconnu votre maître.
Vous recouvrez enfin, dans ce jour de pardon,
Le crédit, les honneurs dus à votre maison ;
D'un frère fugitif je vous rends l'héritage,

Et toujours mes bienfaits seront votre partage.
Approchez-vous, mon père.

COLIGNI.

O mon maître ! ô mon roi !

CHARLES.

D'écouter vos conseils je me fais une loi.
Oui, mon cœur les attend avec impatience.

COLIGNI.

Si j'ai repris mes droits à votre confiance,
Si ce glaive royal est remis à mon bras,
Je veux le mériter par de justes combats ;
J'augmenterai sa gloire en vengeant nos misères.
Philippe et ses sujets sont nos vrais adversaires.
De l'univers entier Philippe détesté,
Vit heureux et paisible, et presque respecté.
Je ne chercherai point à vous compter ses crimes ;
Jusque dans sa famille il a pris des victimes ;
Carlos, avant le temps au tombeau descendu,
Jette un cris douloureux qui n'est pas entendu.
Le sang de votre sœur réclame la vengeance.
Maintenant savez-vous quelle est son espérance ?
Déjà dans sa pensée il combat les Français,
Sur nos divisions il bâtit ses succès ;
Le cruel dissimule ; il observe, il épie
S'il pourra dans nos champs porter le glaive impie ;
Si les jours sont venus où de perfides mains
Oseront jusqu'à vous lui frayer des chemins...
Quelques moments encore... et nous pourrions l'attendre !
A guider vos soldats si j'ose encor prétendre,
Oui, j'y prétends, sur tout afin de le punir ;
Dans ces affreux desseins je cours le prévenir.
Mais il faut travailler au bien de la patrie.
Sire, n'employez pas, c'est moi qui vous en prie,
Retz, et Guise, et Tavane, et tous ces courtisans
Des malheurs de la France odieux artisans :
Recherchez un guerrier... faut-il que je le nomme ?
Qui porte dans ses yeux le vœu d'être un grand homme.
Aux champs de la Belgique envoyez des soldats :
Henri sera leur chef, et d'autres sur mes pas,
S'avançant aussitôt le long des Pyrénées,
Prendront du Biscayen les villes consternées.
Là jusques à l'hiver je bornerai mes coups ;
Je veux m'y retrancher : et, si l'on vient à nous,
Ensevelir aux champs d'une autre Cérisolles
Ces restes si vantés des bandes espagnoles,
Puis au sein de Madrid, cherchant un furieux,
Venger de votre aïeul les fers injurieux,
Le trépas de Carlos, Isabelle immolée,
Et par un oppresseur l'Espagne dépeuplée.

CHARLES.

Cette guerre est utile, et je n'en puis douter ;
Mais avant d entreprendre il faut se consulter.
Les armes des Français pourront-elles suffire
A combattre l'Espagne et le chef de l'Empire ?
Ou bien de mes états ce dangereux voisin
Va-t-il contre Philippe épouser mon destin ?
Pensez-vous qu'il oublie, en faveur de la France,
Et leurs communs aïeux et leur double alliance ?

COLIGNI.

Philippe, croyez-moi, loin d'avoir son appui,
Malgré tant de liens, est étranger pour lui.
On sait depuis longtemps leur mésintelligence ;
Et nous devons sans doute en fixer la naissance
Aux temps où Charles-Quint, lassé de sa grandeur,
Nommant son fils monarque et son frère empereur,
Aux mains de ses neveux fit tomber en partage
La plus noble moitié de son vaste héritage.
Plaignez, plaignez Philippe, il n'a que des soldats :
L'amour de ses sujets ne le défendra pas ;
Le Vatican sera son unique refuge.
Voulez-vous prendre aussi le Vatican pour juge ?
Ah ! si Rome oubliait qu'un roi de votre nom
Réduisit Alexandre à demander pardon,
Quand le Tibre et le Pô, fiers de notre vaillance,
Coulaient avec orgueil sous les lois de la France,
Il ne vous faudrait pas, imitant vos aïeux,
Perdre chez les Toscans des jours victorieux ;
Et ces temps ne sont plus où l'Europe avilie
Craignait les vains décrets du prêtre d'Italie.

CHARLES.

Tant de sagesse est rare en des projets si grands :
Vous avez tout prévu ; c'est assez, je me rends.
Courez venger l'État, l'honneur de mes ancêtres,
Et le sang de Carlos, et le sang de vos maîtres ;
Montrez aux Castillans un nouveau Duguesclin ;
Éteignez leur splendeur déjà sur son déclin ;
Aux drapeaux des Français enchaînant la victoire,
De vos heureux desseins éternisez la gloire.
Par l'époux de ma sœur ils seront secondés :
C'est votre digne élève, et vous m'en répondez.

COLIGNI.

Sire, votre indulgence encourage mon zèle :
Oui, combattons l'Espagne et réglons-nous sur elle.
Dans ses hardis projets il faut lui ressembler,
Pour l'effacer un jour il la faut égaler.
Sachons, il en est temps, tout oser, tout connaître,
Et qu'à la voix d'un roi, vraiment digne de l'être,
Le commerce et les arts, trop longtemps négligés,
Par mes concitoyens ne soient plus outragés.
De ces fiers Castillans surpassons les conquêtes :
Les chemins sont frayés et les palmes sont prêtes.
Ce vaste continent qu'environnent les mers
Va tout à coup changer l'Europe et l'univers.
Il s'élève pour nous aux champs de l'Amérique
De nouveaux intérêts, une autre politique.
Je vois de tous les ports s'élancer des vaisseaux ;
Tout s'émeut, tout s'apprête à conquérir les eaux.
L'Océan réglera le destin de la terre :

Le paisible commerce enfantera la guerre;
Mais, ramenant les rois à leurs vrais intérêts,
Le besoin du commerce enfantera la paix,
Et cent peuples rivaux de gloire et d'industrie,
Unis et rapprochés n'auront qu'une patrie.
Le plaisir, instruisant par la voix des beaux-arts,
Embellira la vie au sein de nos remparts.
Ah! de cet heureux jour, qui ne luit pas encore,
Du Tibre à la Tamise on entrevoit l'aurore.
L'art de multiplier, d'éterniser l'esprit,
D'offrir à tous les yeux tout ce qui fut écrit,
Renouvelle le monde, et dans l'Europe entière
Déjà de tous côtés disperse la lumière;
L'audace enfin succède à la timidité,
Le désir de connaître à la crédulité :
Ce qui fut décidé maintenant s'examine,
Et vers nous pas à pas la raison s'achemine.
La voix des préjugés se fait moins écouter;
L'esprit humain s'éclaire : il commence à douter.
C'est aux siècles futurs de consommer l'ouvrage.
Quelque jour nos Français, si grands par le courage,
Exempts du fanatisme et des dissensions,
Pourront servir en tout d'exemple aux nations.

CHARLES.

Si tels sont, Coligni, vos désirs magnanimes,
Si ces nobles projets, ces sentiments sublimes
Soutenaient votre espoir au milieu des combats,
Quel ascendant funeste a retenu vos pas
Sous des drapeaux français qui combattaient la France?
Ah! souvent j'ai maudit jusqu'à votre vaillance.
Votre nom tous les jours arrivait jusqu'à moi,
Prononcé par la haine et le public effroi.
Les pleurs de mes sujets empoisonnaient ma vie :
Fatigué de grandeurs, tel inspire l'envie,
Dont les secrets ennuis méritent la pitié.
Qu'importe le pouvoir sans la douce amitié?
Coligni, si mon cœur avait su vous connaître,
Ce cœur infortuné la sentirait peut-être;
Près de vos cheveux blancs elle aurait pu remplir
Mes inutiles jours perdus à vous haïr.
Que n'avez-vous franchi la barrière importune
Qui du sort d'un héros séparait ma fortune!
Qu'aisément mon courroux eût été désarmé!

COLIGNI.

Ce palais, votre cœur, tout nous était fermé.
Excusez ma franchise, à la cour étrangère :
Vous n'en redoutez point le langage sévère.
Eh bien, souffrez encore un avis généreux :
De tous ceux que m'inspire en ce moment heureux,
A vous, à votre État, mon dévoûment sincère,
Ce sera le dernier, mais le plus nécessaire.
Sire, on vous a trompé; vos édits inconstants,
Scellés presque toujours du sang des protestants,
Ont annoncé chez vous un cœur faible et mobile,
Dont pourrait abuser quelque imposteur habile.
Évitez les malheurs des rois trop complaisants;
Ne laissez point sans cesse au gré des courtisans
Errer de main en main l'autorité suprême;
Ne croyez que votre âme, et régnez par vous-même;
Et si de vos sujets vous désirez l'amour,
Soyez roi de la France et non de votre cour.
Que sous de justes lois le peuple enfin respire :
Il fait par ses travaux l'éclat de votre empire,
Il cultive nos champs, il défend nos remparts;
Mais un voile ennemi vous cache à ses regards;
Mais, tandis qu'il se plaint, son monarque sommeille,
Et ses cris rarement vont jusqu'à votre oreille.

CHARLES.

Croyez que désormais ils seront écoutés :
Je saurai mettre un terme à nos calamités.
Allez; à vos amis portez-en la nouvelle;
Gardez cette franchise et ce vertueux zèle.
Régner par vos avis est mon vœux le plus doux.

COLIGNI.

Le mien est de mourir pour le peuple et pour vous.

SCÈNE IV.

CHARLES, CATHERINE, LORRAINE, GUISE;
COURTISANS, GARDES, PAGES.

CATHERINE.

N'éprouvez point, mon fils, d'effroi pusillanime.
Vous voyez devant vous les ennemis du crime;
Oubliez auprès d'eux les discours d'un pervers.

CHARLES.

De l'État déchiré finir les longs revers,
Me servir, me défendre, est sa seule espérance.

CATHERINE.

Ou son prétexte au moins.

CHARLES.

Il semble aimer la France;
Il a ce ton brûlant, ce ton de vérité
Qui par les imposteurs n'est jamais imité.
Et cependant j'éprouve un pouvoir invincible
Qui rend à ses discours mon cœur inaccessible;
Je sens que près de lui ce cœur intimidé
Est convaincu souvent, mais non persuadé.
L'habitude fait tout : je le hais dès l'enfance;
Son zèle m'est suspect, il me pèse, il m'offense;
Soit que la vérité, pour éclairer les rois,
D'un ami qui leur plaît doive emprunter la voix,
Soit que de vos conseils l'autorité m'entraîne,
Soit plutôt que du ciel la bonté souveraine,
Au moment du péril me daignant avertir,
D'un perfide ennemi cherche à me garantir.

CATHERINE.

Oui, c'est la voix du ciel; c'est la voix de la gloire :

Si vous voulez régner, c'est à vous de les croire.
Du coup qu'on va frapper au milieu de la nuit,
Vos regards, dès demain, recueilleront le fruit;
Et vous verrez ce peuple, inquiet, indocile,
Se réveiller soumis, respectueux, tranquille;
Rentrer par la frayeur sous les lois du devoir,
Et d'un roi qui se venge adorer le pouvoir.
Mais les moments sont chers; le jour fuit, le temps presse.
Amis, nous n'exigeons ni serment ni promesse:
Votre haine suffit.

LORRAINE.

Dieu parle; c'est assez.

GUISE.

Désignez les proscrits.

CATHERINE.

Ah! vous les connaissez.

LORRAINE.

Coligni.

GUISE.

Cette main punira le rebelle.

LORRAINE.

Téligni.

CATHERINE.

C'est son gendre et son appui fidèle.

GUISE.

Le Navarois.

CHARLES.

Jamais. Vous m'en répondez tous.

CATHERINE.

Non, Guise.

CHARLES.

De ma sœur, songez qu'il est l'époux.

CATHERINE.

Attenter à ses jours, c'est immoler ma fille.

CHARLES.

De saint Louis du moins épargnez la famille.

LORRAINE.

Sire, aucun n'agira contre vos volontés.

GUISE.

Meurent les protestants, les princes exceptés.

CATHERINE.

Des gardes toutefois veilleront sur les princes.

GUISE.

Les ordres souverains pour toutes les provinces...

CATHERINE.

Sont prêts et vont partir.

GUISE.

Où nous rassemblons-nous?

CATHERINE.

Dans le Louvre, en ce lieu.

LORRAINE.

L'heure du rendez-vous?

CATHERINE.

Minuit.

GUISE, *à voix haute.*

Minuit.

LORRAINE.

Les chefs?

CATHERINE.

Guise, vous et les prêtres.

LORRAINE.

Le signal?

CATHERINE.

Un tocsin sonnant la mort des traîtres.

GUISE.

Les mots de ralliment?

CATHERINE.

Dieu, Charles, Médicis.

GUISE.

Aurons-nous quelque signe empreint sur nos habits?

CATHERINE.

La croix, couleur de sang.

CHARLES, *dans le plus grand trouble.*

Sortons.

CATHERINE, *aux conjurés.*

Zèle et silence.

Retirez-vous; le roi chérit votre vaillance.
(*à Charles.*)
Ne calmerez-vous point cette secrète horreur?

CHARLES.

Ah! si j'étais proscrit, j'aurais moins de terreur.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LORRAINE, L'HOPITAL.

LORRAINE.

Le conseil en ce lieu va bientôt s'assembler;
Au nom du bien public je voudrais vous parler:
Un discours libre et franc n'aura rien qui vous blesse,
Qui dit la vérité l'écoute sans faiblesse.
J'aime votre vertu; mais vous devez savoir
Qu'on peut, sans s'abaisser, respecter le pouvoir.
Le sort, vous opposant une injuste barrière,
Semblait des dignités vous fermer la carrière:
Vos talents par mon zèle ont été bien servis.

L'HOPITAL.

Puisque le bien public vous dicte ces avis,
Vous n'entendrez de moi ni reproche ni plainte,
Je veux même y répondre et m'expliquer sans feinte.
Quels ministres placés auprès d'un potentat
L'aideront à porter le fardeau de l'État,
Des sujets vertueux, éclairés, équitables,

Ou ces grands, au monarque, au peuple redoutables,
D'une auguste famille enfants dégénérés,
Flétrissant les aïeux qui les ont illustrés?
Le sort m'a refusé, je ne veux point le taire,
D'un long amas d'aïeux l'éclat héréditaire ;
Et l'on ne me voit point, de leur nom revêtu,
Par dix siècles d'honneurs dispensé de vertu ;
Mais je sais mépriser ces vains droits de noblesse
Que la force autrefois conquit sur la faiblesse.
Ah! Suger, Olivier, de qui les noms vantés
Seront de siècle en siècle à jamais répétés,
Aux postes les plus hauts s'ils ont osé prétendre,
Fut-ce par leur naissance? et dois-je vous apprendre,
Que s'élevant d'eux-même à ce rang glorieux,
Ils comptaient des vertus et non pas des aïeux ?
Je ne me place point parmi ces grands modèles ;
Mais, s'il est dans l'État des citoyens fidèles,
Parmi les plus zélés, j'ose au moins le penser,
Et la France et vous-même avez dû me placer.

LORRAINE.

Il est vrai : je l'ai dit, je le redis encore ;
Votre vertu m'est chère, et la France l'honore.
On pourrait toutefois... Pardonnez cet aveu ;
Vos ennemis pourraient la soupçonner un peu :
Vos amis, qui comptaient sur votre expérience,
Osent vous accuser de quelque imprévoyance.
Depuis qu'en un tournoi l'ardent Mongommeri
Blessa d'un coup mortel l'infortuné Henri,
Nous voyons le torrent des guerres intestines
Semer les champs français de meurtres et de ruines;
La paix a de nos maux trois fois rompu le cours,
Et toujours étouffés ils renaissent toujours.
Il faut détruire enfin ces germes homicides ;
Mais vous ne donnez, vous, que des conseils timides;
Complaire tour à tour aux partis opposés,
Voilà dans tous les temps ce que vous proposez.
Unissons, dites-vous, protestant, catholique ;
Et vous ne songez pas que votre politique
Fomente autour de nous des troubles éternels,
Qu'elle offense l'État, qu'elle insulte aux autels !
Ce projet trouverait un obstacle invincible :
On n'exécute rien quand on veut l'impossible.
Je ne demande point la guerre et les combats,
Ils n'ont que trop duré; mais dans tous les états
Il faut, et c'est à vous, monsieur, que j'en appelle,
Une religion constante, universelle,
Solide, et craignant peu le vain emportement
D'un peuple qui toujours se plut au changement.
Choisissons désormais. Ces deux cultes contraires
Enfanteraient encor des malheurs nécessaires;
Un seul doit réunir nos peuples et nos rois,
Et tous les protestants sont ennemis des lois.

L'HOPITAL.

Ministre des autels, quelle est votre espérance?
Eh quoi ! prétendez-vous renouveler en France
Les sanglants tribunaux à Madrid révérés ?
N'enchaînez point les cœurs par des liens sacrés.
La vertu des humains n'est point dans leur croyance,
Elle est dans la justice et dans la bienfaisance.
De quel droit des mortels, parlant au nom des cieux,
Nous imposeraient-ils un joug religieux ?
Comment déterminer la borne des pensées?
N'allez pas recourir à des lois insensées,
Qu'une ignorante haine a pu seule établir :
Loin de les réclamer, on doit les abolir.

LORRAINE.

Ce n'est pas là du moins ce que le roi veut faire :
Il a mieux profité des leçons de sa mère.
Tous deux sont fatigués de nos dissensions,
Et je crois être sûr de leurs intentions.
Le roi peut ce qu'il veut.

L'HOPITAL.

Quelle horrible maxime !
C'est ainsi qu'un monarque est traîné dans l'abîme.
Si Charles vous croyait... Juste ciel ! j'en frémis !
Quoi ! de leur liberté lâchement ennemis,
Je verrai les Français, martyrs du fanatisme,
Entre les mains des rois placer le despotisme !
Non, non ; connaissez mieux leur puissance et nos droits,
Nous sommes leurs sujets, ils sont sujets des lois.
Il est, il est, monsieur, de ces princes sinistres,
Destructeurs d'un pouvoir dont ils sont les ministres;
Mais, lorsque tout à coup dissipant leurs flatteurs,
Faisant évanouir les songes corrupteurs,
Le jour est arrivé, le jour de la vengeance,
Qui sous la main de Dieu va mettre leur puissance,
Un éternel affront les attend au cercueil ;
L'horrible solitude accompagne le deuil,
Et souvent en secret, sous de lugubres marques,
Les peuples ont béni le trépas des monarques.
Ne cachez point au roi que parmi ses aïeux
Il est des noms sacrés et des noms odieux.
Louis neuf à jamais laisse un modèle auguste :
Il fut brave et pieux et surtout il fut juste ;
Ses fautes sont du temps, ses vertus sont de lui :
La voix du monde entier le révère aujourd'hui.
Le fils de Charles sept n'aima que les supplices :
Il redoutait son peuple et jusqu'à ses complices;
Fils et sujet rebelle, et roi dénaturé,
Il vécut de flatteurs, de bourreaux entouré ;
Sa sombre tyrannie entassait les victimes.
Et des prisons d'État il peuplait les abîmes.
Il fut craint; mais l'histoire a dans tout l'avenir
De haine et de mépris chargé son souvenir.

LORRAINE.

Oui, ce discours, sans doute, est un élan sublime :
On reconnaît toujours l'esprit qui vous anime,
Cet orgueil de sagesse et ce langage outré

D'un fougueux magistrat par le zèle égaré,
Qui, résistant au fils et jugeant les ancêtres,
Ose usurper le droit de condamner ses maîtres.
Finissons; mais je veux ne vous déguiser rien;
Le crédit qui vous reste est peut-être le mien;
Enfin vous me devez votre fortune entière:
Et lorsque Médicis, exauçant ma prière,
Remit sous le feu roi les sceaux entre vos mains,
Je suis, disais-je alors, garant de ses desseins;
Du seul bien de l'état son âme est occupée.
Elle m'a cru, monsieur.

L'HOPITAL.

Et l'avez-vous trompée?

LORRAINE.

Peut-être, puisqu'enfin vous osez aujourd'hui
Vous armer contre nous et braver votre appui.

L'HOPITAL.

Non, vous ne croyez pas qu'en effet je vous brave.
Mais j'étais un ami: vous vouliez un esclave.
Si le rang que j'occupe est un de vos bienfaits,
Si je vous dois beaucoup, je dois plus aux Français.
Il fallait enchaîner les discordes civiles,
Fixer des droits rivaux les bornes difficiles,
Et, quand tous les partis ont méconnu les lois,
Faire entendre partout leur inflexible voix.
Pour appui, dès longtemps, n'ayant que mon courage,
Partout, jusqu'à ce jour, j'ai fait tête à l'orage;
J'ai tâché d'accomplir ou de montrer le bien,
D'être sujet, monsieur, mais d'être citoyen;
D'éclairer le monarque, et non pas de lui plaire.

LORRAINE.

(*à part.*)

Le roi vient. Je crains peu cette vertu sévère.

SCÈNE II.

CHARLES, CATHERINE, L'HOPITAL, LORRAINE, GUISE; AUTRES MEMBRES DU CONSEIL.

(*Les gardes et les pages accompagnent le roi au conseil, et se retirent.*)

CHARLES.

Prenez place, messieurs; parlez, éclairez-moi:
Écouter ses sujets est le devoir d'un roi;
Aidez de vos conseils un prince qui vous aime;
Songez à mon empire et non pas à moi-même.
Dix ans déjà passés, un édit important
Permit dans mes états le culte protestant.
Je veux qu'un tel édit fût alors nécessaire;
Mais il n'a pu donner qu'un calme imaginaire:
Vous le savez, madame; et de nos deux traités
Nous avons recueilli des fruits ensanglantés.
Un troisième est conclu: qu'il nous soit moins funeste!
On se repent; je veux oublier tout le reste.
Au destin de ma sœur Bourbon vient d'être uni;
De gloire et de bienfaits j'ai comblé Coligni;
Je vois l'homme d'état et non plus le rebelle;
Je lui rends une estime, une amitié nouvelle:
Condé me sera cher, et tous mes vrais amis
Ne se compteront plus parmi leurs ennemis.
Ne vous alarmez pas; mes bontés, je l'espère,
Vont les rendre aujourd'hui plus soigneux de me plaire.
Mais du moins il est temps de cimenter la paix;
Il est temps qu'un édit prescrive à mes sujets
De rentrer dans le sein de l'Église éternelle.
A cette auguste loi s'il est quelque infidèle,
Par son juste trépas c'est à moi de venger
Rome, et ce Dieu puissant que l'on ose outrager.

CATHERINE.

Rendez, rendez, mon fils, au trône, à la patrie,
A la religion sa majesté chérie.
Le temps calmera tout. Ne croyez pas pourtant
Être approuvé d'abord de ce peuple inconstant:
Non, jusques aux bienfaits, tout lui paraît à craindre;
Il ne voit que des maux et veut toujours se plaindre.
Ses cris vous parviendront; c'est à vous d'achever:
Sachez le mépriser, mon fils, et le sauver.

LORRAINE.

Sire, du cœur des rois c'est le ciel qui dispose;
C'est lui qui vous inspire, et vous vengez sa cause:
Il bénira vos jours. Tel est mon sentiment.

GUISE.

Si l'on peut en effet s'expliquer librement,
Sire, après nos malheurs renouvelés sans cesse,
J'oserai demander pourquoi tant de faiblesse,
Pourquoi tous ces traités que je ne conçois pas.
Un poison dangereux infecte vos états;
L'amour de la discorde et des choses nouvelles
Enhardit contre vous un amas de rebelles.
Ah! si l'on eût daigné leur imposer des lois!
Votre frère à mes yeux les a vaincus deux fois:
Sire, je lui connais des rivaux en courage;
Mais vous ne voulez pas consommer votre ouvrage.
Peut-être aurez-vous lieu de vous en repentir.
Il faudrait les dompter, et non les convertir.

LORRAINE.

Il faut des saintes lois implorer la puissance,
Punir, épouvanter la désobéissance,
Et non tenter encor le hasard incertain
D'une éternelle guerre où le sang coule en vain
Sire, un mal violent veut un remède extrême:
L'état trop divisé s'est affaibli lui-même;
Et si l'on veut guérir sa funeste langueur,
Dix combats feront moins qu'un instant de rigueur.
Soyez semblable au Dieu que le monde révère;
Montrez-vous à la fois indulgent et sévère;
Avec le châtiment présentez le pardon:

Dans vos devoirs sacrés le zèle et l'abandon,
Les soins reconnaissants, la piété soumise,
Sauront vous acquitter des bienfaits de l'Église.
Écoutez, chérissez les ministres du ciel;
Tout le pouvoir du trône est fondé sur l'autel.
De Pépin jusqu'à vous, Rome et les rois de France
Conservèrent toujours une étroite alliance;
Ainsi, de jour en jour, votre puissant état
A vu par le saint-siége augmenter son éclat.
Il est temps de calmer sa longue inquiétude :
Dieu, jusque dans les rois, punit l'ingratitude.

CHARLES, *au chancelier*.

Vous vous taisez, monsieur?

L'HOPITAL.

Sire, permettez-moi...

CHARLES.

Ainsi vous refusez d'éclairer votre roi?

L'HOPITAL.

Eh bien! vous le voulez, je romprai le silence.
On parle du saint-siége et de reconnaissance.
Est-il d'ingratitude où le bienfait n'est pas?
Je pourrais vous citer des pontifes ingrats :
L'Europe a vu cent rois armés pour leur défense,
Et le sang des héros cimenta leur puissance.
Ces pontifes, cachés à l'ombre de l'autel,
Longtemps n'avaient ouvert que les portes du ciel :
Ils n'étaient que sujets. Qui les a rendus maîtres?
Ils doivent leurs états à l'un de vos ancêtres.
Quel usage ont-ils fait de ces droits contestés?
Accumulant les biens, vendant les dignités,
Ils osent commander en monarques suprêmes,
Et d'un pied dédaigneux fouler vingt diadèmes.
Un prêtre audacieux fait et défait les rois.
Vos aïeux l'ont souffert; mais voyez à sa voix
Jean-sans-Terre quittant, reprenant la couronne;
Sept empereurs chassés de l'Église et du trône,
Forcés de conquérir la foi de leurs sujets,
Et dans Rome à genoux courant subir la paix.
Voyez Charles d'Anjou, le fils des rois de France,
Remplir du Vatican l'odieuse espérance :
Il vole, il sacrifie à d'injustes fureurs
Le reste infortuné du sang des empereurs;
Et son ambition, cruellement docile,
Prépare à nos Français les vêpres de Sicile.
Un enfant, seul espoir de Naple et des Germains,
Conradin, vers le ciel levant ses jeunes mains,
Périt sur l'échafaud en demandant son crime,
Convaincu du forfait d'être un roi légitime.
A ce vertige affreux trois siècles sont livrés :
Toujours du sang, toujours des attentats sacrés,
Investiture, exil, meurtres et parricides,
Et l'anneau du pêcheur scellant les régicides.
Faut-il nous étonner si les peuples lassés,
Sous l'inflexible joug tant de fois terrassés,
Par les décrets de Rome assassinés sans cesse,
Dès qu'on osa contre elle appuyer leur faiblesse,
Bientôt dans la réforme ardents à se jeter,
D'un pontife oppresseur ont voulu s'écarter?
C'est ainsi qu'au milieu des bûchers de Constance
Le schisme d'un moment puisa quelque importance;
Ainsi que des prélats l'indiscrète fureur
Conquit trente ans de guerre et la publique horreur;
C'est ainsi que Luther, au Vatican rebelle,
Établit aisément sa doctrine nouvelle;
Après lui, c'est ainsi que l'austère Calvin
Dans Genève eut encore un plus brillant destin.
Il n'est qu'une raison de tant de frénésie.
Les crimes du saint-siége ont produit l'hérésie :
L'Évangile a-t-il dit : « Prêtres, écoutez-moi,
»Soyez intéressés, soyez cruels, sans foi,
»Soyez ambitieux, soyez rois sur la terre?
»Prêtres d'un Dieu de paix, ne prêchez que la guerre;
»Armez et divisez, pour vos opinions,
»Les pères, les enfants, les rois, les nations? »
Voilà ce qu'ils ont fait.

LORRAINE.

Osez-vous, téméraire...

CHARLES.

Ne l'interrompez pas; continuez, mon père.

L'HOPITAL.

Si Genève s'abuse, il la faut excuser :
Les yeux fixés sur Rome, on pouvait s'abuser.
Genève, récusant ce tribunal suprême,
Aura cru que le code inspiré par Dieu même,
Toujours cité dans Rome et si mal pratiqué,
Peut-être aussi dans Rome était mal expliqué.
Dussions-nous de Calvin condamner l'insolence,
Entre les deux partis l'Europe est en balance;
Et parmi vos sujets le poison répandu,
Jusque dans votre cour déjà s'est étendu.
Ah! quoique vos sujets, si vous devez les plaindre,
Sire, vous n'avez pas le droit de les contraindre;
Le dernier des mortels est maître de son cœur.
Le temps amène tout, et ce n'est qu'une erreur;
Et si quelques instants elle a pu les séduire,
L'avenir est chargé du soin de la détruire.
Mais affecter un droit qu'on ne peut qu'usurper!
Commander aux esprits de ne pas se tromper!
Non, non, c'est réveiller les antiques alarmes.
En lisant votre édit, tout va courir aux armes;
Et vous verrez encor dans vos champs désolés
Par la main des Français les Français immolés;
Après tant de traités les Français implacables,
Et contraints par vous-même à devenir coupables.
Citoyen de la France, et sujet sous cinq rois,
Sous votre frère et vous, ministre de ses lois,
J'ai voulu raffermir ses grandes destinées;
Elle est chère à mon cœur depuis soixante années.

Sire, écoutez les lois, l'honneur, la vérité;
Sire, au nom de la France, au nom de l'équité,
Par cette âme encor jeune et qui n'est point flétrie,
Au nom de votre peuple, au nom de la patrie,
Dirai-je au nom des pleurs que vous voyez couler?
Que tant de maux sacrés cessent de l'accabler :
Rendez-lui sa splendeur qui dut être immortelle;
Votre vieux chancelier vous implore pour elle :
Ou bien, si ma douleur ne peut rien obtenir,
Je ne prévois que trop un sinistre avenir;
Mais sachez que mon cœur n'en sera point complice:
Avant les protestants qu'on me mène au supplice.
Je condamne à vos pieds ce dangereux édit;
Je ne puis le sceller; punissez-moi : j'ai dit.

CHARLES.

Moi, je vous punirais! Non, non, des traits de flamme,
Tandis que vous parliez, ont pénétré mon âme.
Chancelier, je vous crois, et je pleure avec vous;
Oui, je veux adopter des sentiments plus doux;
Oui, c'est la vérité; je dois la reconnaître.
Oui, j'ai pu me tromper : on m'égarait peut-être.

CATHERINE.

Vous croyez...

CHARLES.

Tout, madame. Écoutez, chancelier.
(*Il lui parle à l'oreille.*)

LORRAINE, *bas à Catherine.*

L'ouvrage de mes mains commence à m'effrayer.
D'un zèle ambitieux vous voyez le prestige.

CATHERINE, *bas.*

Ne craignez rien.

GUISE, *bas.*

Le roi...

CATHERINE, *bas.*

Ne craignez rien, vous dis-je.

CHARLES.

Adieu, madame; et vous, chancelier, suivez-moi :
Le passé, l'avenir, tout me remplit d'effroi.
J'ai besoin d'un ami dont l'austère sagesse,
Sur le penchant du crime arrête ma jeunesse,
Et, fixant mon esprit trop souvent combattu.
Par son exemple au moins me force à la vertu.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLES, PAGES, GARDES, *dans l'enfoncement.*

CHARLES.

Ou rester vertueux, ou devenir coupable!
Il est temps de choisir. C'est un choix redoutable :
Vertueux, c'est risquer et mon trône et mes jours;
Coupable un seul moment, je le serai toujours.
Moi coupable! quel mot! L'humanité me touche :
Auprès du chancelier j'ai senti sur ma bouche
Voler l'aveu fatal d'un mystère d'horreur;
Mais le secret terrible est rentré dans mon cœur.
Que me conseille-t-on? d'exterminer des traîtres.
Je balance? A-t-on vu balancer mes ancêtres?
N'entends-je pas encor vanter avec éclat
Leurs forfaits illustrés du nom de coups d'état?
Mon trône est cimenté du sang de leurs victimes;
Avec ce bel empire ils m'ont légué des crimes,
Et mon œil voit partout leurs attentats écrits
Sur l'or ensanglanté qui couvre ces lambris.
On m'apprit avec soin leurs vengeances utiles,
Mais on ne m'apprit pas s'ils vécurent tranquilles;
Et mon cœur me répond, par un cri douloureux,
Ils étaient criminels, ils furent malheureux.
Oui, je prends à témoin tout ce qui m'environne :
Le crime et le malheur sont assis sur le trône.
Coupable, c'est souffrir, souffrir plus que la mort.
Même avant le forfait on connaît le remord!
Et que souffriras-tu lorsque ta main fumante
Vers le ciel indigné se lèvera sanglante?
Ah! je verrai le sang me poursuivre en tout lieu;
N'osant plus contempler ni les hommes ni Dieu,
Je verrai l'avenir, vengeur des parricides,
L'avenir, soulevé contre les rois perfides,
Prononçant tous les jours son arrêt souverain.
Graver mon nom flétri sur des tables d'airain.
Non, point de repentir! c'est un poids qui m'accable;
Je ne porterai point l'affreux nom de coupable :
Laissons mon intérêt, résistons aux avis
D'une mère aux abois qui tremble pour son fils.
Je sens que la justice est un besoin de l'âme;
La défense est de droit, la vengeance est infâme;
On ne fait point la paix un poignard à la main,
Et l'intérêt d'un homme est toujours d'être humain.
(*Il s'assied, et tombe dans une profonde rêverie.*)

SCÈNE II.

CHARLES, CATHERINE; PAGES, GARDES.

CATHERINE.

(*A part.*) (*Haut.*)
Il est préoccupé... Sire...

CHARLES.

C'est vous, madame!
Par le doux nom de fils que toujours je réclame.
Écoutez-moi.

CATHERINE.

Quel trouble agite votre cœur?

CHARLES.

J'ai prescrit, je le sais, des actes de rigueur :

Je révoque aujourd'hui l'ordre de le vengeance.
Avant d'ensanglanter les cités de la France,
Avec plus de loisir je veux me consulter.

CATHERINE.

Les ordres sont partis, et vont s'exécuter.

CHARLES.

Qui les a fait partir? Quel est le téméraire...

CATHERINE.

Moi. J'ai tout commandé : punissez votre mère.

CHARLES.

Les ordres sont partis ! O ciel ! qu'ai-je entendu?

CATHERINE.

Il fallait vous sauver.

CHARLES.

Ah ! vous m'avez perdu !
J'ai soumis à vos vœux ma volonté facile :
Vous abusez enfin d'un respect trop docile.
Las d'imposer silence à mes sens indignés,
J'ose vous demander si c'est vous qui régnez.

CATHERINE.

Non ; mais si je régnais je punirais les traîtres ;
Dans ma cour, au conseil, je n'aurais point de maîtres;
Je voudrais inspirer, non ressentir l'effroi;
Et la rébellion se tairait devant moi.

CHARLES.

J'en croirai l'Hôpital ; son ascendant m'entraîne.
Gardes, de tous côtés cherchez Guise et Lorraine ;
Dites-leur qu'en ces lieux c'est moi qui les attends.
Courez.

CATHERINE.

Le ciel vous laisse encor quelques instants :
Coligni vous menace ; il va frapper... N'importe.
Pour moi je fuis des lieux où son pouvoir l'emporte ;
Vous n'y gouvernez plus, ils me sont odieux.

CHARLES.

Expliquez-vous.

CATHERINE.

Je pars. Recevez mes adieux.

CHARLES.

Vos adieux?

CATHERINE.

J'eus des droits à votre confiance :
Ces droits sont oubliés ; vous craignez ma présence ;
Je dois vous épargner d'inutiles avis :
Je respecte mon roi, je vais pleurer mon fils.

CHARLES.

Vos adieux, dites-vous?

CATHERINE.

Tandis que l'on conspire,
Séduit par un vieillard, vous exposez l'empire.
Le péril vous entoure.

CHARLES.

Et vous m'abandonnez !

CATHERINE.

Je veux le prévenir, et vous me soupçonnez !

CHARLES.

Demeurez dans ma cour.

CATHERINE.

J'y deviens étrangère ;
Le fils le plus chéri craint aujourd'hui sa mère.
L'ambition souvent égare des sujets :
Si je veux vous tromper, où tendent mes projets ?
De votre chancelier je connais la prudence ;
Mais ce faste imposant de sa vaine éloquence
Ne peut-il attirer quelque soupçon sur lui ?
On a moins de chaleur en parlant pour autrui.
Vous ne concevez pas quel intérêt l'anime ?
La France, dont jadis il mérita l'estime,
Le croit de l'hérésie un défenseur zélé,
Et son penchant secret nous est trop révélé.

CHARLES.

Restez auprès de moi, soyez toujours mon guide.

CATHERINE.

Mon fils, votre inconstance autrement en décide.

CHARLES.

Non, je garde pour vous les mêmes sentiments.

CATHERINE.

Les Guises vont se rendre à vos commandements.

CHARLES.

Eh bien ?

CATHERINE.

Des protestants servirez-vous la rage?

CHARLES.

Ma mère !

CATHERINE.

Laissez-moi consommer mon ouvrage.

CHARLES.

Ah ! que demandez-vous à mon cœur tourmenté ?

CATHERINE.

Un peu de confiance, un peu de fermeté.
N'êtes-vous pas instruit par des sujets fidèles ?
Avez-vous oublié que le chef des rebelles,
Pour d'utiles forfaits renonçant aux combats,
De vous, de votre mère a juré le trépas ?
Il a dans Orléans fait son apprentissage ;
Sur le père de Guise il essaya sa rage.
Imprudent, vous marchez parmi des assassins.

CHARLES.

Quand j'aurai prévenu leurs perfides desseins,
Si la publique voix contre moi se déclare,
Si les pleurs des Français me nomment roi barbare,
Au peuple accusateur répondrez-vous alors ?

CATHERINE.

Oui, je prends tout sur moi; tout, jusqu'à vos remords;
Oui, j'accepte sa haine, et vous laisse la gloire.

CHARLES.

Vous remportez encor cette horrible victoire.

Ah ! puisqu'il est ainsi, puisque dans tous les temps
Vous rendez l'équilibre à mes esprits flottants,
Donnez-moi donc cette âme immuable, intrépide,
Qui veut avec puissance, et que rien n'intimide.
Quand je suis loin de vous j'appartiens à l'effroi ;
Les noirs pressentiments s'assemblent près de moi:
Je crains le sort affreux d'un tyran d'Assyrie ;
Israël égorgé tombait sous sa furie;
Mais le ciel abrégea son empire inhumain :
Comme lui je crois voir une céleste main
Graver sur ces lambris ma sentence éternelle.

CATHERINE.

Si le ciel proscrivit sa tête criminelle,
Il s'armait contre Dieu : vous vous armez pour lui ;
Il méprisait ses lois ; vous en êtes l'appui.
Qu'importe le destin des tyrans infidèles?
Charlemagne et Louis, voilà vos seuls modèles :
De leurs palmes un jour vous serez couronné ;
Et, lorsqu'après un règne et long et fortuné,
Vous rejoindrez ces rois vainqueurs de l'hérésie,
Vous direz : Comme vous j'ai terrassé l'impie ;
Comme vous j'ai vengé l'Église et les Français :
Les ennemis du ciel n'étaient plus mes sujets.

SCÈNE III.

CHARLES, CATHERINE, LORRAINE, GUISE ; PAGES, GARDES.

LORRAINE.

Sire, qu'ordonnez-vous?

CATHERINE.

Le jour fait place à l'ombre,
La douzième heure approche, et la nuit sera sombre.
Le roi vous a remis ses plus chers intérêts,
Peut-il compter sur vous? vos amis sont-ils prêts?

GUISE.

Tous. La nuit est tardive à leur impatience.

CATHERINE.

Entouré de sa cour notre ennemi s'avance.

CHARLES.

Je ne veux point le voir.

LORRAINE.

Calmez vos sens troublés.

CATHERINE.

Songez à la vengeance. Il vient : dissimulez.

SCÈNE IV.

CHARLES, CATHERINE, LORRAINE, GUISE, COLIGNI, HENRI, L'HOPITAL; PROTESTANTS DE LA SUITE DE COLIGNI, PAGES, GARDES.

COLIGNI.

On a signé la paix sans déposer les armes,
Sire ; et des protestants écoutant les alarmes,
Je réclame pour eux le serment solennel
Prêté par vous, par nous, aux yeux de l'Éternel.
Ce prince généreux, devenu votre frère,
L'Hôpital, de nos lois le ministre sévère,
Et ceux qui m'ont jadis suivi dans les combats,
Ont voulu près de vous accompagner mes pas.
Au destin d'un ami leur grand cœur s'intéresse ;
Ils ont tous entendu votre auguste promesse.
Mais un piége nouveau vient de m'être annoncé ;
D'homicides clameurs m'ont déjà menacé :
On invente à plaisir un crime imaginaire ;
Au sein de votre cour une main sanguinaire
Déjà, dit-on, s'apprête au plus lâche attentat,
Et veut par un seul coup renverser tout l'état.
Il s'agit de frapper...

CHARLES.

Qui donc ?

COLIGNI.

Votre personne.

CHARLES.

Quel est le criminel ?

COLIGNI.

C'est moi que l'on soupçonne.
D'habiles courtisans ont répandu ces bruits :
Ils veulent par ma mort en recueillir les fruits.
Je sais quels ennemis pensent ternir ma gloire,
Et je frémis... pour vous, si vous daignez les croire.

CHARLES.

Moi ! je les croirais !

COLIGNI.

Non ; j'ose au moins l'espérer.
Devant vous cependant je dois leur déclarer
Que, depuis trop longtemps en butte à leur furie,
Je défendrai contre eux et ma gloire et ma vie.
Je n'ai pas prétendu céder par un traité
Le droit de m'égorger avec impunité.

CATHERINE.

Un monarque, un ami veille à votre défense :
Il s'attendait peut-être à plus de confiance.

COLIGNI.

Vous le voyez assez : mon cœur se fie au sien,
Puisque je viens, madame, implorer son soutien.

HENRI.

Paris, ce Louvre même, est-il un sûr asile?
On poursuit Coligni ; Maurevel est tranquille.
Ne peut-on découvrir cette puissante main
Qui, sous les yeux du roi, protége un assassin ?
Pourquoi les tribunaux, fermés à la justice,
Tendent-ils au coupable une égide propice?
Aurait-on commandé le silence des lois?
Quand j'ai lié mon sort à celui des Valois,
Mon âme à tant d'horreurs n'était point résignée.
Quoi ! c'est dans le jour même où la paix est signée

Qu'on entend retentir des cris séditieux !
Et moi, de nos bourreaux complice officieux,
Contre un nœud que semblait commander la patrie,
De mes fiers compagnons j'échangerais la vie!
Ah ! plutôt de l'hymen éteignons les flambeaux.
Si la haine conspire et rouvre les tombeaux,
Si l'on n'a prononcé qu'un serment sacrilége,
Si la paix est un jeu, si l'hymen est un piége,
Imposez donc silence à ces chants criminels;
Laissez là ces apprêts, ces festins solennels;
Abjurez vos traités, la guerre est moins funeste.
Nous, d'un sang généreux vendons cher ce qui reste;
Proscrits dans ce palais, sachons nous secourir :
Ce n'est qu'aux champs d'honneur que nous devons [mourir.

GUISE.

Est-ce à vous qu'aujourd'hui conviendraient les reproches ?
D'un crime près d'éclore où voit-on les approches?
Qui fonde vos soupçons? de vains cris? un faux bruit?
Quels sont les accusés?

COLIGNI.

Je vous crois mieux instruit.
Sur la foi du passé peut-être l'on s'abuse;
Mais d'un complot sinistre on soupçonne, on accuse
Guise, le plus cruel de tous nos ennemis,
Lorraine, et... je m'arrête.

CATHERINE.

Achevez.

COLIGNI.

Médicis.

CATHERINE.

Coligni, ce discours a droit de me confondre.
Dans la cour de mon fils on m'oblige à répondre!
Hé bien ! je répondrai : j'ai conseillé la paix;
J'ai de tous les partis réglé les intérêts,
Sans vouloir cependant qu'aucun d'eux nous op- [prime.
J'aimai la France et vous, et voilà tout mon crime.
Mais, parmi les faux bruits qui vous ont alarmé,
Des sentiments du roi L'Hôpital informé
Pouvait tenter au moins de rassurer votre âme;
Il le devait peut-être.

L'HOPITAL.

Et je l'ai fait, madame.

COLIGNI.

C'est au roi de parler. Sire, au nom de l'état,
Daignez vous expliquer avec un vieux soldat.

CHARLES.

A mon trône ébranlé vous êtes nécessaire.
Celui qui fut longtemps mon plus grand adversaire,
Coligni, désormais brille entre mes soutiens.
Si vos drapeaux souvent ont combattu les miens,
C'est des troubles civils la suite accoutumée.
Des Français à la France opposaient une armée :
Ces fautes sont du sort, je les veux excuser;
C'est le malheur des temps qu'il en faut accuser.
Quand je ne me plains pas, nul n'a droit de se plaindre.

COLIGNI.

Envers nos oppresseurs cessez de vous contraindre.
Sire, à vos courtisans puis-je opposer mon roi?

CHARLES.

Vous le pouvez, sans doute, et j'en donne ma foi.

COLIGNI.

Eh bien! je foule aux pieds leurs trames criminelles.

GUISE.

Nous verrons donc finir ces craintes éternelles!

COLIGNI.

Je puis craindre à la cour, mais non pas aux combats;
J'étais déjà fameux quand vous n'existiez pas.

GUISE.

Le soupçon ne convient qu'à des âmes timides.

COLIGNI.

Il faut bien, malgré soi, soupçonner des perfides.

GUISE.

Quant à moi, je ne vois qu'un traître dans ces lieux.

COLIGNI.

Il en est deux pourtant qui s'offrent à mes yeux :
Ce coup n'a point rempli leur cruelle espérance.

GUISE.

Celui qui l'a porté voulut venger la France.

CHARLES.

Guise !

COLIGNI.

Ah ! du meurtrier l'on a conduit la main.

GUISE.

Qui?

COLIGNI.

Vous pourriez le dire.

GUISE.

Expliquez-vous enfin.

COLIGNI.

Vous.

GUISE.

Ce fer à l'instant...

HENRI.

Cruel ! qu'osez-vous faire?

COLIGNI.

Je t'attends.

GUISE.

Coligni, je vengerai mon père.

CHARLES.

Calmez-vous, amiral; vous, Guise, respectez
Un vieillard, ma présence, et la foi des traités.

COLIGNI.

Vous ne punirez pas cet excès d'insolence?

CATHERINE.

Demain l'ambitieux gardera le silence :
Vous n'aurez point formé des souhaits superflus,
Et de vos ennemis vous ne vous plaindrez plus.

COLIGNI.

Adieu, sire. Excusez ma sombre défiance,

Ce fruit amer de l'âge et de l'expérience.
Que votre cœur m'écoute : il semble que ma voix
Se fait entendre à vous pour la dernière fois.
Le trône où vous régnez est entouré de piéges,
De guerriers assassins, de prêtres sacriléges.
Songez qu'ils réclamaient, pour soumettre les cœurs,
Le secours des bourreaux et des inquisiteurs;
Songez qu'à tous leurs pas la trahison préside :
Ces discours menaçants... ce silence homicide,
Sont le gage assuré du malheur des Français :
Les cruels ont deux fois ensanglanté la paix.
Pour moi, j'ai désiré de sauver votre empire;
Mais à le renverser je vois que tout conspire.
Sur une cour barbare ouvrez enfin les yeux,
Et craignez, craignez tout de ce sang odieux.
Voilà vos ennemis, voilà ceux de la France :
Si vous ne les chassez loin de votre présence,
Si vous ne les chargez de tout votre courroux,
Les Guises, croyez-moi, perdront l'état et vous.

SCÈNE V.

CHARLES, CATHERINE, LORRAINE,
GUISE; COURTISANS, GARDES, PAGES.

CATHERINE.

Il sort. Je vois entrer nos vaillantes cohortes.

GUISE.

Rangez-vous près du roi.

LORRAINE.

Fermez toutes les portes.

CHARLES.

Où donc est l'amiral?

CATHERINE.

Illustres conjurés,
Des vengeances du ciel ministres révérés,
Que la rébellion, que le crime s'expie!
Le trône est attaqué par une secte impie.
Accusant chaque jour le trop lent avenir.
Vos cris semblaient hâter l'instant de la punir :
Votre juste fureur, trop longtemps retenue,
Peut éclater enfin; la nuit, l'heure est venue :
Faites votre devoir; et, comblant nos souhaits,
Sachez de votre roi mériter les bienfaits.

GUISE.

Sitôt que le signal se sera fait entendre,
Vous verrez qu'à ce prix nous pouvons tous prétendre.
Nous partirons, madame, aux accents de l'airain
Qui va sonner pour nous dans le temple prochain.
Ma main, je l'avoûrai, dans une nuit si belle,
Voudrait seule immoler tout le parti rebelle;
Mon cœur même conçoit un déplaisir secret,
Et, plein d'un tel honneur, le partage à regret.
Mes compagnons du moins sont dignes de me suivre,
De cueillir les lauriers que le destin nous livre,
Et, contre les proscrits dès longtemps animés,
De l'ardeur qui me brûle ils sont tous enflammés.

CHARLES.

Vous m'aimez, je le crois; vous servez votre maître :
Mais longtemps mon esprit, trop timide peut-être,
Conçut avec frayeur un si hardi dessein;
D'une amertume affreuse il remplissait mon sein.
Jusque dans mon sommeil la redoutable idée
S'offrait... Ne craignez rien, mon âme est décidée.
Puisque le ciel vengeur ordonne leur trépas,
Puisqu'au fond de l'abîme il entraîne leurs pas,
Puisqu'il faut opposer le parjure au parjure,
Puisqu'il s'agit enfin de la commune injure,
Du salut de mon peuple et de ma sûreté,
Je ne balance plus, le sort en est jeté :

(La cloche sonne trois fois, lentement.)

Versez le sang, frappez. Ciel! qu'entends-je? Ah, madame!

GUISE.

Reine, c'est à vos soins de raffermir son âme.
Pour nous, le glaive en main, nous jurons à genoux
De venger Dieu, l'état, le roi, l'Église, et nous.
Roi, chassez maintenant ces stériles alarmes :
Exhortez-nous, pontife, et bénissez nos armes.

(La cloche sonne trois fois, lentement.)

(Guise et tous les autres courtisans mettent un genou en terre en croisant leurs épées. Ils restent dans cette position pendant le discours de Lorraine.)

LORRAINE.

De l'Église outragée humble et docile enfant,
Et créé par ses mains prêtre du Dieu vivant,
Je puis interpréter les volontés sacrées.
Si d'un zèle brûlant vos âmes pénétrées
Se livrent sans réserve à l'intérêt des cieux,
Si vous portez au meurtre un cœur religieux,
Vous allez consommer un important ouvrage
Que les siècles futurs environt à notre âge.
Courez, et servez bien le Dieu des nations :
Je répands sur vous tous ses bénédictions.
Sa justice ici-bas vous livre vos victimes;
Sachez qu'il rompt au ciel la chaîne de vos crimes;
Par celui qui m'inspire ils vous sont tous remis,
Et son glaive est tiré contre ses ennemis.
L'Église, en m'imprimant un signe ineffaçable,
Défendit à mes mains le sang le plus coupable :
Mais je suivrai vos pas, je serai près de vous,

(Montrant et agitant un crucifix.)

Et Dieu même à la main je conduirai vos coups.
O tribu de Lévi, tribu sainte, immortelle,
Une seconde fois le Dieu jaloux t'appelle.
Il est temps de remplir ses décrets éternels :
Couvrez-vous saintement du sang des criminels.
Si dans ce grand projet quelqu'un de vous expire,

Dieu promet à son front les palmes du martyre.
(*Le tocsin sonne jusqu'à la fin de l'acte.*)

CHARLES.

D'une héroïque ardeur mon cœur se sent brûler.
Acceptez, ô mon Dieu, le sang prêt à couler!

CATHERINE.

Il vous entend, mon fils, il reçoit votre hommage;
Venez, et de ces lieux présidez au carnage.

GUISE.

Et vous, suivez-moi tous. Amis, guerriers, soldats,
Au toit de Coligni courons porter nos pas.

LORRAINE.

C'est l'ennemi du trône et l'artisan du crime.

GUISE.

Qu'il soit de cette nuit la première victime.

LORRAINE.

Que tous les protestants, à la fois accablés,
Dans les murs, hors des murs, soient en foule immolés!

GUISE.

Périsse et leur croyance et le nom d'hérétique!

LORRAINE.

Et que demain la France, heureuse et catholique,
D'un roi chéri du ciel bénisse les destins,
Et l'ordre salutaire accompli par nos mains!

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI.

Quel signal effrayant tout à coup me réveille!
De sinistres clameurs ont frappé mon oreille,
Et de l'airain surtout les lugubres accents
D'une subite horreur ont glacé tous mes sens.
J'entends encor des cris. Ah! Coligni peut-être
Succombe en ce moment sous le glaive d'un traître!
De ses persécuteurs l'implacable courroux,
Peut-être en ce moment...

SCÈNE II.

HENRI, L'HOPITAL.

HENRI.

L'Hôpital est-ce vous?

L'HOPITAL.

Sire...

HENRI.

Eh bien?...

L'HOPITAL.

Apprenez...

HENRI.

Que me faut-il apprendre?
Et d'où viennent les pleurs que je vous vois répandre?

L'HOPITAL.

Les protestants...

HENRI.

Parlez...

L'HOPITAL.

Ils sont trahis, vendus.

HENRI.

Coligni...

L'HOPITAL.

C'en est fait, Coligni ne vit plus.

HENRI.

Il ne vit plus! comment? quel bras inexorable...

L'HOPITAL.

Cent bras ont massacré ce vieillard vénérable.

HENRI.

Ah! courons le venger.

L'HOPITAL.

Vous ne le pouvez pas;
Que dis-je? au sein du Louvre on observe vos pas;
Vous êtes prisonnier dans ce palais terrible.

HENRI.

Je n'attendais pas moins. O rage! ô nuit horrible!
Pressentiments affreux, vous voilà donc remplis!
Grand Dieu! laisseras-tu nos bourreaux impunis?

L'HOPITAL.

Déjà la douzième heure assemblait les ténèbres;
L'astre des nuits, perçant des nuages funèbres,
Dispensant à regret une morne clarté,
Roulait au haut des cieux son disque ensanglanté;
Tout dormait: vos amis, bercés par l'espérance,
Et commençant à croire au bonheur de la France,
Bénissaient le sommeil, et la paix de retour;
Mais le crime veillait au milieu de la cour.
Aux accents de l'airain sonnant les homicides,
Vomis par ce palais, des courtisans perfides,
Un poignard à la main, promènent le trépas,
Et scellent les traités par des assassinats.
On entend retentir ces clameurs fanatiques:
« Obéissez au roi! frappez les hérétiques: »
A ce signal d'horreur, on voit les conjurés,
Respirant la vengeance et de sang altérés,
Courir en foule au crime où Guise les entraîne:
Les prêtres, plus cruels, sur les pas de Lorraine,
Tenant le bois sacré dans leurs profanes mains,
Encouragent au meurtre un peuple d'assassins:
Charles goûte à longs traits un plaisir sanguinaire,
Et cherche son devoir dans les yeux de sa mère.
C'est ici, près de nous, que le roi des Français
Sous le plomb destructeur fait tomber ses sujets.

Médicis, le front calme, applaudit à ses crimes,
Exalte son adresse, et compte ses victimes.
Au milieu des poignards, des flambeaux, des débris,
Des membres dispersés, des feux, du sang, des cris,
Vous eussiez vu tomber ces fils de la patrie
Dont trente ans de combats ont respecté la vie ;
Malgré ses cheveux blancs le vieillard immolé ;
Après de longs efforts le jeune homme accablé,
Qui de son corps mourant protége encore un père ;
L'enfant même égorgé sur le sein de sa mère :
Les uns percés de coups au moment du réveil ;
Les autres, plus heureux, frappés dans leur sommeil :
Les époux massacrés dans les bras de leurs femmes ;
Auprès de leurs enfants ceux-ci livrés aux flammes ;
Du haut des toits en feu ceux-là précipités ;
D'autres, en se sauvant, par le glaive arrêtés ;
D'autres fuyant la mort dans les flots de la Seine,
Et retrouvant la mort sur la rive prochaine.
Mais déjà l'on pénètre au réduit sans éclat
Où Coligni pesait les destins de l'état.
Sur les sanglants degrés ses serviteurs périssent ;
Les soupirs des mourants jusqu'à lui retentissent ;
Il reconnaît la voix du jeune Téligni
Criant : « Je meurs, sauvez les jours de Coligni. »
Il se lève : en tous lieux les farouches cohortes
Le cherchaient. Le héros ouvre toutes les portes ;
Au-devant des poignards il s'avance à grands pas,
Sans armes, mais plus fier qu'au milieu des combats,
Seul, mais environné de soixante ans de gloire.
A l'aspect de ce front ridé par la victoire,
Remplis d'un saint respect, les assassins tremblants
Se prosternent en pleurs devant ses cheveux blancs ;
Ils jettent leurs poignards dégouttants de carnage.
Bême arrive, et du crime il leur rend le courage ;
Il les force à rougir d'un moment de vertu :
Sous tant de meurtriers le grand homme abattu
Expire en invoquant Charles qui les envoie.
Ce meurtre est annoncé par de longs cris de joie ;
On part ; un peuple impie et de rage enivré,
Traîne dans les chemins son corps défiguré ;
Au bout d'un fer sanglant Bême expose sa tête ;
Il porte à Médicis cette horrible conquête.
Ce sang, ces cheveux blancs, ce front pâle, ces yeux,
Levés pour implorer le tribunal des cieux,
Ces lèvres qui s'ouvraient pour demander vengeance,
Des bourreaux triomphants prononçaient la sentence.
Nos fils, et que le ciel trop longtemps en courroux,
Daigne les rendre, hélas ! moins barbares que nous !
Nos fils détesteront des trames infernales,
Liront en pâlissant nos sanglantes annales,
Avec un long effroi contempleront ces lieux,
Et maudiront les jours où vivaient leurs aïeux.
Pour moi, j'ai trop vécu : las de vertus stériles,
Je vais rendre au tombeau quelques jours inutiles
Qu'à de vils assassins je ne dois plus offrir :
Le crime est sur le trône ; il est temps de mourir.

SCÈNE III.

CHARLES, CATHERINE, LORRAINE, GUISE, HENRI ; COURTISANS, GARDES, PAGES *avec des flambeaux*.

CATHERINE.

Venez, vengeurs du ciel, soutiens de votre maître.

LORRAINE.

Le ciel est satisfait. Coligni fut un traître.

HENRI.

Lui ? Coligni !

GUISE.

Lui-même, et son cœur dès longtemps
Méditait...

HENRI.

Il est mort : n'êtes-vous pas contents ?
Vous l'égorgez, cruels ! et votre bouche impie
Ose encore attenter à l'éclat de sa vie !
Vous lui rendez justice ; un nom si glorieux
A mérité l'honneur de vous être odieux.
Voilà donc les héros, les soutiens de la France !
Quelle exécrable joie ! ou quelle indifférence !
Quoi ! je fais dans ce Louvre éclater mes douleurs
Sans trouver un Français qui réponde à mes pleurs !

CATHERINE.

D'un indigne regret si votre âme est atteinte,
Du moins...

HENRI.

N'attendez plus de servile contrainte :
Cet art, à nos Français si longtemps étranger,
De flatter sa victime avant de l'égorger,
Que ne le laissiez-vous au fond de l'Italie,
Cruelle ! Ainsi par vous la France est avilie !
Ainsi vous flétrissez le nom de Médicis !
Vous renversez nos lois ! vous perdez votre fils !
Et vous, de vos sujets destructeur inflexible,
Roi d'un peuple vaillant, bon, généreux, sensible,
Vous vous rendez l'effroi de ce peuple indigné,
Et, sur le trône assis, vous n'avez point régné.
D'un forfait sans exemple infortuné complice,
Vous n'éviterez pas votre juste supplice :
Il commence ; et je vois dans vos yeux égarés
Le désespoir des cœurs en secret déchirés.
Eh bien, vous n'avez fait que la moitié du crime :
Je respire ; il vous reste encore une victime ;
Prenez-la. Mais bientôt le ciel va vous punir ;
A vos sujets proscrits le ciel va vous unir ;
Votre front est marqué du sceau de sa colère ;
Un repentir tardif vous parle et vous éclaire.
Ce sentiment affreux, précipitant vos jours,
Au sein des voluptés en corrompra le cours :

Vous craindrez et la France, et vous-même, et la vie;
A Coligni mourant vous porterez envie :
Le sommeil, ce seul bien qui reste aux malheureux,
N'interrompra jamais vos ennuis douloureux;
Pour de nouveaux tourments vous veillerez sans cesse;
Et, quand la mort viendra frapper votre jeunesse,
Vous chercherez partout des yeux consolateurs;
Et vous verrez, non plus vos indignes flatteurs,
Mais de vos attentats l'épouvantable image,
Mais votre lit de mort entouré de carnage,
Et votre nom royal à l'opprobre livré,
Et l'éternel supplice aux méchants préparé.
Vous répandrez alors des larmes impuissantes;
Vous gémirez : du fond des tombes menaçantes
Un cri s'élèvera vers le ciel offensé;
Et vous rendrez le sang que vous avez versé.

SCÈNE IV.

CHARLES, CATHERINE, LORRAINE, GUISE; COURTISANS, GARDES, PAGES *avec des flambeaux*.

CATHERINE.

Je ne prévoyais pas un tel excès d'audace :
A la mort échappé, l'imprudent vous menace!
Vous gémir! vous, mon fils! C'est à lui de trembler;
La main qui l'a sauvé peut encor l'accabler.

CHARLES.

Il a dit vrai.

CATHERINE.

Comment?

CHARLES.

J'ai commis un grand crime.

LORRAINE.

Un roi doit se venger du parti qui l'opprime.

CHARLES.

Je ne suis plus un roi; je suis un assassin.

CATHERINE.

Ah! tout vous inspirait cet important dessein :
Votre intérêt.

LORRAINE.

Le ciel.

GUISE.

L'éclat de votre empire.

CHARLES.

A me tromper encor leur perfidie aspire!
Les attentats des rois ne sont pas impunis!
Cruels! à mes tourments soyez du moins unis.
C'est vous qui me coûtez des larmes éternelles.
Mes mains, vous le savez, n'étaient point criminelles;
Sans crainte et sans remords je contemplais les cieux:
Tout est changé pour moi; le jour m'est odieux.
Où fuir? où me cacher dans l'horreur des ténèbres?
O nuit! couvre-moi bien de tes voiles funèbres!

CATHERINE.

Mon cher fils...

CHARLES.

En ces lieux qui vous a rassemblés?
Attendez un moment; ne marchez pas; tremblez.
Pour qui ces glaives nus? quels sont vos adversaires?
Vous courez immoler, qui? vos amis, vos frères!
Arrêtez; je défends... Mais que vois-je, inhumains?
Quel meurtre abominable ensanglante vos mains?
Moi-même... Ah! qu'ai-je fait? Cruel, ingrat, perfide,
Parjure à mes serments, sacrilége, homicide,
J'ai des plus vils tyrans réuni les forfaits,
Et je suis tout couvert du sang de mes sujets;
Ces lieux en sont baignés; sous ces portiques sombres
Des malheureux proscrits je vois errer les ombres :
Une invisible main s'appesantit sur moi.
Dieu! quel spectre hideux redouble mon effroi!
C'est lui, j'entends sa voix terrible et menaçante:
Coligni... Voyez-vous cette tête sanglante?
Loin de moi cette tête et ces flancs entr'ouverts!
Il me suit, il me presse, il m'entraîne aux enfers.
Pardon, Dieu tout-puissant, Dieu qui venges les crimes!
Toi, Coligni, vous tous, vous, trop chères victimes;
Pardon! si vous étiez témoins de mes douleurs,
A votre meurtrier vous donneriez des pleurs.
Des cruels ont instruit ma bouche à l'imposture;
Leur voix a dans mon âme étouffé la nature;
J'ai trahi la patrie, et l'honneur, et les lois :
Le ciel en me frappant donne un exemple aux rois.



HENRI VIII,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS,

Sur le théâtre de la République, le 27 avril 1791.

PERSONNAGES.

HENRI VIII, roi d'Angleterre.
ANNE DE BOULEN, épouse de Henri VIII.
JEANNE SEIMOUR.
CRANMER, archevêque de Cantorbéry.
Le DUC DE NORFOLK.
NORRIS.
ÉLISABETH, fille de Henri VIII et d'Anne de Boulen.
UNE FEMME de la suite d'Élisabeth.
COURTISANS.
PAGES.
GARDES.

La scène est à Londres. Le quatrième acte se passe dans la Tour; les autres dans un portique du palais des rois d'Angleterre.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SEIMOUR, CRANMER.

CRANMER.

Je puis donc sans témoins vous parler en ces lieux
Que j'avais si longtemps interdits à mes yeux!
Au récit imprévu du malheur de la reine,
Madame, un saint devoir à Londres me ramène;
Et du pied des autels, au pied du trône admis,
J'oserai m'opposer à ses vils ennemis.
La voix des courtisans, voix trompeuse et funeste,
Lui reproche à grands cris l'adultère et l'inceste:
Parmi ses détracteurs je ne puis vous compter;
Je vois le rang superbe où vous devez monter:
Un trône vous attend; la route en est ouverte:
La reine vit encor, mais le roi veut sa perte.
Je connais son dépit et son nouvel amour,
Et je connais aussi les vertus de Seimour.
Votre cœur me prévient et se plaît à m'entendre:
Ah! ne repoussez pas un intérêt si tendre;
Et, si contre Boulen tout s'unit aujourd'hui,
Que sa rivale au moins devienne son appui.
Assez d'autres sans moi, pleins d'un servile zèle,
Flatteront désormais votre grandeur nouvelle:
Je dois à l'innocence apporter mon secours.
Ma bouche connaît peu le langage des cours;
Je n'entre point ici pour approuver les crimes,
Et des prêtres flatteurs j'abhorre les maximes.
Je ne veux point, madame, unir à l'encensoir
Les soins du ministère et l'abus du pouvoir;
Loin de moi ce désir impie et sacrilége!
Je prétends réclamer le plus saint privilége.
Par nous la vérité doit aller jusqu'aux rois;
Près de mon souverain j'exercerai mes droits.
Puisse un Dieu, qui toujours a prêché l'indulgence,
L'éclairer par ma bouche, et fléchir sa vengeance!

SEIMOUR.

Pontife respecté, vos désirs sont les miens:
Servons tous deux la reine, et soyons ses soutiens.
Soumise à son empire, élevée auprès d'elle,
Je garde à ses bienfaits un souvenir fidèle.
D'un rang trop périlleux si j'aimais la splendeur,
Voudrais-je par un crime acheter ma grandeur?
Non; je hais cet orgueil qui rend l'âme insensible,
Et je veux moins d'éclat, mais un cœur plus paisible.

CRANMER.

Gardez ces sentiments, ils sont dignes de vous.

SEIMOUR.

Puisse la reine encor désarmer son époux!

CRANMER.

D'un si prompt changement quel est donc le mystère?

SEIMOUR.

Hélas! vous en voyez la cause involontaire.
Heureuses toutes deux, tranquilles, si toujours
Loin d'elle et loin du roi j'avais passé mes jours!
Il m'aime... On connaît trop ses orgueilleux caprices;

L'amour en tous les temps causa ses injustices.
De liens importuns soigneux de s'affranchir,
Sous un devoir pénible il ne sait point fléchir.
Des princes d'Aragon la fille infortunée
Pour un nouvel hymen jadis abandonnée,
Vit d'un injuste arrêt son hymen outragé ;
De cet empire entier le culte fut changé ;
Et de l'heureux Volsei la disgrâce éclatante
Marqua, vous le savez, cette époque importante.
C'est le jour de la reine ; il devait arriver :
Elle éprouve un malheur qu'elle a fait éprouver ;
L'amour la couronna ; c'est l'amour qui l'opprime.
Captive, elle gémit dans le séjour du crime ;
Et son frère, et Norris, longtemps aimé du roi,
Lui qu'auprès de la reine attachait son emploi ;
Lui qui, par son crédit, ses vertus, son courage,
Des Anglais, jeune encore, a mérité l'hommage ;
Quelques autres sujets qui, dans un rang plus bas,
Servaient aussi la reine et suivaient tous ses pas,
Victimes du pouvoir et de la calomnie,
Partagent de ses fers l'illustre ignominie.
C'est peu qu'en la voyant réduite à l'abandon,
Aucun n'ose aujourd'hui demander son pardon ;
Des amis du pouvoir que devait-elle attendre !
Mais, hélas ! sans frémir, vous ne pourrez l'entendre.
Celui de qui la voix préside au jugement,
Son flatteur autrefois, Norfolk en ce moment,
Brisant le nœud sacré qui l'unit à la reine,
Du monarque inflexible irrite encor la haine ;
Et, de son propre sang criminel oppresseur,
Ose insulter lui-même aux enfants de sa sœur.
Lorsque ma voix timide, et toujours impuissante,
Rappelle à son époux cette épouse innocente,
Il m'écoute avec peine ; et, loin d'être touché,
Il me jure un amour que je n'ai point cherché.
O vous à qui le ciel accorde ses lumières,
Boulen n'a plus d'espoir qu'en vos seules prières ;
Pour elle au cœur du roi sachez vous adresser ;
Et, si mon sort enfin peut vous intéresser,
Cranmer, en la sauvant d'une injuste disgrâce,
Sauvez-moi du malheur de régner à sa place.

CRANMER.

Ainsi vous dédaignez une orgueilleuse erreur.
Hélas ! plus imprudente elle aima son malheur.
Mais si tous deux enfin, regrettant sa puissance,
Nous lui sommes liés par la reconnaissance,
Quel autre à son destin peut rester étranger !
Sous le joug des bienfaits elle a su tout ranger.
Accueillant la misère aux heureux importune,
Ses dons encourageaient la timide infortune ;
Par ses royales mains l'indigent secouru
N'était plus indigent quand elle avait paru.

SEIMOUR.

Je m'en souviens, pontife, et je répands des larmes.
Puisqu'à la vérité vous prêtez tant de charmes,
Une lueur d'espoir flatte encor mes souhaits.
On ouvre : c'est le roi qui descend du palais.
Vous voyez tous ces grands vendus à la puissance,
Dont la bouche homicide égorge l'innocence,
Et qui, se disputant la faveur d'un coup d'œil,
A ramper sans pudeur ont placé leur orgueil.

SCÈNE II.

SEIMOUR, HENRI, CRANMER; COURTISANS, PAGES, GARDES, *au fond du palais.*

HENRI.

C'est vous, madame ! vous ! des ennuis les plus sombres
Que votre aspect chéri vienne éclaircir les ombres :
Embellissez, charmez par vos soins généreux
Mes jours pleins d'amertume et plus brillants qu'heureux.
Vous, que j'aime à revoir, pontife respectable,
Vous savez le destin d'une épouse coupable :
Oubliez son nom même.

CRANMER.

Il fut longtemps sacré ;
Ce nom, sire, autrefois vous l'avez adoré.
Le peuple anglais balance ; il estimait la reine.
Aurait-elle en effet mérité votre haine ?
Un injuste soupçon peut tromper votre cœur,
Et la prudence humaine est sujette à l'erreur.
Malheur au souverain que la vérité blesse !
Heureux le sage roi qui connaît sa faiblesse,
Et qui, laissant fléchir sa douce autorité,
Cherche, accueille, encourage, entend la vérité !
Soyez digne aujourd'hui du trône et de vous-même ;
Écoutez les conseils d'un peuple qui vous aime :
« Sous vingt tyrans, dit-il, ces murs ensanglantés
« N'ont vu que des forfaits et des calamités.
« Henri doit aux Anglais un règne moins sinistre.
« Au lieu de tous ces rois, esclaves d'un ministre,
« Nous voyons sur le trône un monarque chéri,
« Ministre de son peuple, et roi sans favori :
« Protecteur de la foi, zélé pour sa défense,
« Mais des tyrans sacrés combattant la puissance,
« Il a d'un grand exemple étonné l'univers ;
« Londres du Vatican ne porte plus les fers.
« Henri se repent-il de sa première gloire ?
« Faut-il que l'avenir reproche à sa mémoire
« Tous ces piéges sanglants, ces vengeances des rois,
« Ces attentats commis par le glaive des lois ? »
Sire, de votre peuple ainsi la voix s'explique.
J'ose unir mes accents à cette voix publique.
Des Anglais et du ciel remplissez le désir :
Punir est un tourment, pardonner un plaisir ;
C'est de la royauté le droit le plus auguste,
Un devoir aussi saint que celui d'être juste :

Il faut plaindre le sort du prince infortuné
Dont le cœur endurci n'a jamais pardonné.

HENRI.

J'ai lieu d'être surpris d'entendre ce langage.
Ce n'est point, je le crois, pour me faire un outrage
Qu'un pontife m'apporte au sein de mon palais
Ce qu'il ose appeler les vœux du peuple anglais.
Mais je connais ce peuple et l'esprit qui l'anime,
Il brave un souverain faible et pusillanime;
Sous un maître inflexible il ne sait que ramper :
Dix rois l'ont asservi sans daigner le tromper.
Jean, que déshonoraient les succès de la France,
Vit avec son bonheur décroître sa puissance;
Mais dans les derniers temps de ces Plantagenets,
Les rois faisaient la guerre à leurs propres sujets;
Le poison, les bourreaux, s'unissant à l'épée,
Ne faisaient qu'affermir la couronne usurpée;
Et le peuple, écrasé sous un joug oppresseur,
Adorait ses tyrans et vantait leur douceur.
Les Anglais, dans le cours d'un règne plus prospère,
En ses moindres désirs ont prévenu mon père;
Moi-même, il faut parler avec sincérité,
Moi-même je suis las de leur facilité.
De l'empire avec vous j'ai changé la croyance;
Un seul mot a vaincu leur faible résistance;
Avec vous maintenant c'est la publique voix
Qui parle de conseils, qui les prend pour des lois!
Réprimez les transports de votre zèle austère;
Allez, vos cheveux blancs, votre saint ministère,
Vos vertus jusqu'ici m'ont fait tout excuser :
De mes bontés enfin vous pourriez abuser.

CRANMER, *à Seimour*.

Elle n'a plus que vous.

SCÈNE III.

SEIMOUR, HENRI; COURTISANS, PAGES, GARDES, *au fond du palais*.

SEIMOUR.

Dois-je aussi m'interdire
Cet intérêt touchant que le malheur inspire?
Le besoin de calmer un injuste courroux,
Le droit de la pitié, me le défendez-vous?
Je le réclame encor, dussé-je vous déplaire;
Non, vous n'oublierez pas celle qui vous fut chère;
Elle répand des pleurs que vous faites couler;
Mais, sire, un mot de vous pourrait la consoler.

HENRI.

Soutiendrez-vous toujours une épouse infidèle?
Je vous vois, je vous aime, et vous me parlez d'elle!
J'ai cherché le bonheur par cent chemins divers;
Des camps et de la paix ignorant les revers,
Étendant chaque jour les droits du diadème,
Prince, législateur, et pontife suprême,
Fameux par le savoir, puissant par les écrits,
J'ai d'un peuple féroce enchaîné les esprits.
Du rêve des grandeurs ma jeunesse bercée
Au vain nom de la gloire attachait ma pensée;
Crédule, j'ai goûté tous les plaisirs d'un roi,
Sans trouver ce bonheur qui fuyait devant moi.
Il est auprès de vous dans l'air que je respire;
Sujette encor de nom, vous possédez l'empire;
Le diadème est prêt; et les autels parés
Bientôt des feux d'hymen se verront éclairés.

SEIMOUR.

Ah! que me parlez-vous d'hymen, de diadème?
Pardonnez, mais enfin ce rang, ce trône même,
Tout vient me rappeler un cuisant souvenir.
L'éclat dont votre bouche embellit l'avenir
Laisse une nuit profonde en mon âme effrayée.
Catherine à vos jours était encor liée,
Quand, fière d'un encens qu'elle obtenait de vous,
Boulen vous vit porter le nom de son époux;
Boulen qui, maintenant captive et solitaire,
Gémit d'avoir régné sur vous, sur l'Angleterre.
Deux reines sous mes yeux ont rempli tour à tour
Le trône où vous voulez me placer en ce jour;
Sous mes yeux cependant tour à tour opprimées...
Vous m'aimez aujourd'hui; vous les avez aimées.

HENRI.

Ainsi vous avez cru de frivoles discours!
Catherine, unissant ses destins à mes jours,
Ne trouva qu'un époux qui l'évitait sans cesse,
Et jamais d'un soupir n'accueillit sa tendresse;
Je fus dans tous les temps contraint de l'estimer
Faible prix des vertus que l'on voudrait aimer!
Jeune encor, sans pouvoir, et sujet de mon père,
Vendu par des traités comme un prince vulgaire,
D'un lien politique enchaîné malgré moi,
Sitôt que je l'ai pu, j'ai dégagé ma foi.
J'aimai longtemps Boulen; cet aveu m'humilie :
Mais j'ai dû mépriser une épouse avilie.
Sa coupable conduite appelait ma rigueur :
Elle a voulu se perdre et se fermer mon cœur.
Eh quoi! n'est-il pas temps qu'à la fin je respire?
D'un objet criminel j'ai rejeté l'empire :
C'est quand on vous chérit, quand on subit vos lois,
Qu'on peut être, madame, orgueilleux de son choix.
Les vertus, la beauté, la grâce plus touchante,
En vous tout me séduit, et m'attire, et m'enchante;
Tout, jusqu'à cet effroi si modeste et si doux,
A l'aspect d'un haut rang digne à peine de vous.

SCÈNE IV.

SEIMOUR, HENRI, CRANMER; COURTISANS, PAGES, GARDES, *au fond du palais.*

CRANMER.

Sire, un pressant motif en ces lieux me ramène ;
Je viens mettre à vos pieds cet écrit de la reine.

HENRI.

Vous a-t-elle chargé de me le présenter?

CRANMER.

Aucun des courtisans n'osait vous l'apporter.

HENRI.

Dans cet écrit sans doute elle se justifie ;
Mais ce n'est plus à moi d'ordonner de sa vie.

SEIMOUR.

C'est vous qui régnez, sire, et vous qui l'accusez.
Vous ignorez ses vœux ; daignez au moins...

HENRI, *donnant la lettre à Seimour.*

Lisez.

SEIMOUR, *lisant.*

« Sire, je vous écris à mon heure suprême.
« Bientôt vous m'allez condamner :
« Que le cœur qui m'aima se pardonne à lui-même,
« Et que le ciel encor daigne vous pardonner !
« Prenez soin de ma fille en immolant sa mère ;
« Épargnez les jours de mon frère ;
« Épargnez mes amis : c'est mon vœu, mon espoir ;
« Laissez-moi seule enfin subir ma destinée ;
« Mais plaignez votre épouse, et que l'infortunée
« Puisse, avant d'expirer, vous entendre et vous voir ! »
Eh bien !

HENRI.

Qu'ordonnez-vous?

SEIMOUR.

Rien, sire ; mais j'espère
Qu'au moins d'Élisabeth vous entendrez la mère.

HENRI.

Prélat, Boulen encore à mes yeux peut s'offrir.
C'est vous qui l'exigez, il faut vous obéir,
Madame ; et dans ma cour votre empire commence.
Tout ce que l'équité pardonne à la clémence,
Tout ce qui m'est permis, vous l'obtiendrez du roi :
Vous adorer, vous plaire est un besoin pour moi.
Au sortir du conseil où mon devoir m'entraîne,
Je verrai, j'entendrai celle qui fut la reine ;
Et, pour prix d'un effort qui remplit vos souhaits,
Mon cœur auprès de vous viendra chercher la paix.

SEIMOUR.

La paix ! Ah ! votre cœur peut encore y prétendre,
Si, daignant consoler une épouse si tendre,
Vous resserrez des nœuds qui sont dignes de vous.
Qu'elle soit reine encor, c'est mon vœu le plus doux.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, NORFOLK.

HENRI.

Il faut subir encor ce pénible entretien :
Boulen, auprès de moi Seimour est ton soutien.
Mais d'un sombre mystère il est temps de m'instruire.
M'as-tu servi, Norfolk ? et viens-tu de séduire
Tous ces vils accusés, dociles au pouvoir ?
Je t'avais, tu le sais, commandé de les voir,
D'oser leur dévoiler le secret de ma haine,
De leur offrir le jour s'ils accusaient la reine.

NORFOLK.

Ils viennent de parler.

HENRI.

Je ne suis point trahi ?

NORFOLK.

Tous ont versé des pleurs, mais tous ont obéi.

HENRI.

On ne peut de son frère espérer de faiblesse.
Gagnons du moins Norris par la même promesse.

NORFOLK.

Norris !

HENRI.

Oui. Tu l'as vu, flattant avec fierté,
Conserver dans ma cour un ton de liberté ;
Il affectait, Norfolk, une franchise austère.

NORFOLK.

Quel moyen fléchira cet altier caractère ?

HENRI.

Son crédit, ma faveur qu'il pourrait retrouver...

NORFOLK.

Qu'il pourrait...

HENRI.

Tu m'entends : fais-lui tout espérer.
C'est ce fatal amour qui me condamne au crime.
Mais je vois s'avancer ma nouvelle victime :
Le dédain sur ses pas remplace le respect ;
On cherchait ses regards ; on fuit à son aspect.
Sortons : à lui parler en vain je me prépare ;
Je sens un trouble affreux qui de mon cœur s'empare.
Quoi ! ce prélat toujours fatiguera mes yeux !

SCÈNE II.

HENRI, NORFOLK, CRANMER.

CRANMER.

La reine votre épouse approche de ces lieux,
Sire.

HENRI.

Auprès de Boulen un moment je vous laisse ;
Ne vous alarmez pas, je tiendrai ma promesse.

SCÈNE III.

CRANMER, BOULEN, *conduite par des gardes.*

BOULEN.

Me trompé-je? est-ce encor le soleil qui me luit?
Hélas! de ma prison je regrette la nuit.
Cette douce clarté pour moi n'a plus de charmes ;
Le jour blesse mes yeux fatigués par les larmes ;
Et ces superbes murs, voilés de ma douleur,
M'offrent partout le deuil qui règne dans mon cœur.
N'ai-je point vu le roi? Tout se tait! tout m'accable!

CRANMER.

La vertu malheureuse en est plus respectable.

BOULEN.

Que vois-je? c'est Cranmer : il ne fuit point mes pas!

CRANMER.

Reine...

BOULEN.

Moi, votre reine! Ah! ne m'insultez pas.

CRANMER.

Avez-vous pu douter de mes soins, de mon zèle?
Je vous dois tout, madame, et je vous suis fidèle.

BOULEN.

Vous êtes donc le seul?

CRANMER.

Non; parmi les Anglais,
Beaucoup n'ont pas encore oublié vos bienfaits ;
Et regrettent ces jours où vos mains fortunées
Du prince et de l'état réglaient les destinées.
Sous le poids de vos maux le peuple est abattu ;
Il exalte en pleurant votre auguste vertu :
Loin des rois, il n'a point à flatter leur caprice,
Et, jusque sur le trône, il blâme l'injustice.

BOULEN.

Le peuple doit gémir. Et cette cour...

CRANMER.

Hélas!
Vous n'avez plus d'amis au séjour des ingrats.

BOULEN.

Les cruels autrefois adoraient ma fortune.
Mais chassons du passé la mémoire importune.

CRANMER.

Avec votre destin, madame, ils ont changé.

BOULEN.

Je vous revois, mon cœur est un peu soulagé.
Vous avez fui la cour aux jours de ma puissance;
D'un prélat vertueux j'ai respecté l'absence.
A la cour maintenant qui peut vous appeler?
Vous venez pour me plaindre et pour me consoler?

CRANMER.

D'un serviteur zélé vous devez plus attendre :
Je viens pour vous servir, je viens pour vous défendre.
Quand le bonheur public naissait autour de vous,
Je priais pour vos jours et ceux de votre époux ;
Au temple renfermé, dans nos paisibles fêtes,
Je conjurais le ciel de veiller sur vos têtes ;
Les vœux d'un peuple entier s'unissaient à mes vœux :
Je n'entends aujourd'hui que ses cris douloureux ;
Et je viens en des lieux pleins de vos infortunes
Apporter mes sanglots et les plaintes communes.

BOULEN.

Ah! comptez-vous fléchir mon insensible époux?

CRANMER.

Je l'ai vu ; j'ai tenté d'apaiser son courroux.
J'ai tenté : trop heureux si mon récit fidèle
Pouvait d'un plein succès vous donner la nouvelle!
Mais il m'a refusé... sans lasser mon espoir.
Que dis-je? votre époux consent à vous revoir.
J'assiégerai ses pas. Vous aussi, vous, madame,
Tâchez par vos discours de ramener son âme ;
Montrez-lui, sur un front plus soumis qu'abattu,
La tranquille douleur qui sied à la vertu.

BOULEN.

Vous me rendez, Cranmer, un rayon d'espérance ;
Et j'en avais besoin.

CRANMER.

Je le vois qui s'avance.
Il est maître, il est fier; cherchez à l'attendrir.
Adieu. *(il sort.)*

SCÈNE IV.

HENRI, BOULEN.

(Les portes du palais sont fermées.)

HENRI, *à part.*

C'est elle. Allons. Combien je vais souffrir!

BOULEN, *à part.*

Son aspect me consterne. A quoi dois-je m'attendre?

HENRI, *toujours à part.*

Mais n'importe; il le faut : j'ai promis de l'entendre.

BOULEN, *à part.*

Daigne-t-il seulement jeter les yeux sur moi?

HENRI.

Vous avez souhaité de revoir votre roi,
Madame.

BOULEN.

Juste ciel! quel effrayant langage!

HENRI.

Eh quoi! ce nom sacré vous paraît un outrage?

BOULEN.

Sire, entre nous jadis il fut des noms plus doux.

HENRI.

Je ne dois plus porter le nom de votre époux.

BOULEN.

L'hymen à votre sort m'a donc en vain liée?
Présente à vos regards, je suis donc oubliée?

HENRI.

Ne parlez plus des nœuds que vous avez brisés;
Ne vous souvenez plus de mes feux méprisés.

BOULEN.

J'ai méprisé vos feux? vous ne pouvez le croire.

HENRI.

Oui, vous avez trahi vos serments, votre gloire.

BOULEN.

Si j'ai pu vous déplaire, ordonnez mon trépas;
Mais, en m'ôtant le jour, ne me flétrissez pas:
Contentez-vous du sort où vous m'avez réduite.

HENRI.

Ainsi donc c'est à moi d'excuser ma conduite!
Vous m'étonnez.

BOULEN.

Daignez me l'expliquer au moins.

HENRI.

Mes bienfaits envers vous manquent-ils de témoins?

BOULEN.

Ils vivent dans mon cœur malgré votre colère.

HENRI.

Et ce cœur a brûlé d'un amour adultère!
Et l'objet de mon choix, oubliant sa fierté,
A de notre union souillé la pureté!

BOULEN.

Moi!

HENRI.

Bien plus, j'en rougis, et pour mon diadème,
Et pour votre complice, et surtout pour vous-même:
La nature et l'hymen, à la fois outragés,
Ont demandé vengeance... et ne sont point vengés.
Mais il faut mettre un terme à tant d'ignominie.

BOULEN.

Ah! ces cris de la rage et de la calomnie
Ont-ils dans votre cœur prévalu contre moi?

HENRI.

A ces cris odieux ma cour ajoutait foi.
Si la vérité parle, est-ce à vous de vous plaindre?
Si c'est la calomnie, est-ce à vous de la craindre?
Il est temps que les lois se déclarent pour vous,
Et que votre innocence éclate aux yeux de tous.

BOULEN.

Eh! de quels magistrats dépend ma destinée?
L'intérêt dans leur cœur m'a déjà condamnée.
C'est vous qui m'accusez, et je vois vos flatteurs,
Juges tout à la fois et calomniateurs;
Je vois des courtisans vendus au rang suprême,
Choisis dans ce palais, et choisis par vous-même.

HENRI.

Non; ceux que j'ai chargés d'interpréter les lois,
Madame, en aucun temps n'ont pu vendre leur voix.
Ne les outragez plus; ce discours qui m'offense,
Bien loin de vous servir, nuit à votre défense.
Aux droits de l'équité vos juges sont soumis;
Pourquoi les soupçonner? sont-ils vos ennemis?
Pourraient-ils, voudraient-ils condamner l'innocence?
L'un d'eux vous est, madame, uni par la naissance.
Ayez moins de frayeur.

BOULEN.

Et quoi! vous me quittez?

HENRI.

Vous devez maintenant savoir mes volontés.
Que voulez-vous encor?

BOULEN.

J'ai tout dit. Mais vous, sire,
Consultez votre cœur; n'a-t-il rien à me dire?
Vous gardez le silence! interrogez ces lieux;
Quel spectacle jadis ils offraient à mes yeux!
Ici de votre cour et du peuple entourée,
Ici de vos sujets, de vous-même adorée,
Ce souvenir m'est cher; ne me l'enviez pas:
Ici, parmi les fleurs qu'on semait sur nos pas,
Au milieu des concerts et des cris d'allégresse,
Près de vous, et le cœur plein de votre tendresse,
Je courais à l'autel vous nommer mon époux.

HENRI.

Ah! tout est bien changé.

BOULEN.

Rien n'est changé que vous.

HENRI.

Osez-vous...

BOULEN.

Trop longtemps j'ai gardé le silence;
Le poids qui m'accablait tombe avec violence.
Que vous avais-je fait pour tant de cruauté?
Que ne me laissiez-vous dans mon obscurité?
Pourquoi m'appeliez-vous sur ce trône perfide?
Pourquoi m'entraîniez-vous en un piége homicide?
Je vivais ignorée, et de mes humbles jours
Nul souci jusque-là n'avait troublé le cours;
Je n'étais point esclave, insultée, opprimée;
J'étais heureuse enfin: mais vous m'avez aimée.
Tout à coup enchaînée à ma triste grandeur,
Captive, et malheureuse, hélas! avec splendeur,
J'ai vu mes jours marqués d'éternelles alarmes;
Souvent au sein des nuits j'ai répandu des larmes.
Aux temps de mon éclat si j'ai peu mérité
Cet appareil de gloire et de prospérité,
J'en atteste le ciel, et mon cœur, et vous-même,
Et j'en atteste encor ce sacré diadème
Que vos bontés jadis attachaient sur mon front;
Je n'ai pas un instant mérité mon affront.
Songez, sire, songez qu'à vous seul asservie,
Je vous ai consacré mon amour et ma vie;
Que du jour où j'ai pu vous nommer mon époux

Je n'ai jusqu'à ce jour respiré que pour vous.
La couronne, un palais, n'ont rien que je regrette :
Je n'ai point oublié que je naquis sujette.
Reprenez ma grandeur, vos bienfaits, votre amour :
Vous n'avez pas besoin de me ravir le jour.
Ah ! je saurais mourir ; mais, hélas ! je suis mère ;
Mais je laisse une fille et vous êtes son père ;
Ou plutôt maintenant ma fille n'en a plus ;
Au fond de votre cœur tous ses droits sont perdus :
Ma fille est sans appui ; moi seule je lui reste,
Et je sens que ma mort lui serait trop funeste.
Faudra-t-il que ses yeux, errants dans ce palais,
Cherchent toujours mes yeux sans les trouver jamais?
Que sa voix innocente, et jamais entendue,
Appelle en vain sa mère au tombeau descendue?
Non; c'est trop de rigueur. Nous quitterons ces lieux;
Vous ne reverrez plus des objets odieux :
Nos deux noms inconnus périront sur la terre ;
Loin de vous, loin d'ici, bien loin de l'Angleterre,
En quelque antre écarté je puis m'ensevelir :
La misère et l'exil ne me font point pâlir ;
Dans les bois, dans les flancs d'un rocher solitaire,
J'irai, j'irai cacher et la fille et la mère.

HENRI, *à part*.

Je succombe. Ah! Seimour !

BOULEN.

J'embrasse vos genoux.

HENRI.

Arrêtez.

BOULEN.

Dois-je encore espérer?..

HENRI.

Levez-vous.
Mon cœur voudrait, madame, exaucer vos prières ;
Mais souvent un monarque a des devoirs sévères.
D'ailleurs à mes bontés faut-il avoir recours,
Quand les juges n'ont point prononcé sur vos jours?
Je ne puis deviner leur sentence suprême.
Attendez-la du moins ; je l'attendrai moi-même.
Je lui dois obéir : vous savez que les lois
Sont l'organe du ciel et commandent aux rois.
Puissiez-vous désarmer un tribunal sévère !
A ma fille, à la vôtre allez montrer sa mère.
Adieu.

SCÈNE V.

BOULEN, HENRI, NORFOLK.

BOULEN.

(à Norfolk qui entre.)

Je sors. Et vous, témoin de ma douleur,
Vous avez autrefois partagé ma grandeur :
J'ouvrais à vos conseils une oreille docile ;
Vous rendiez grâce alors à ma bonté facile :
Mais la fortune change, il faut subir sa loi ;
C'est à moi de prier pour mon frère et pour moi.
Vous, ne rejetez point votre triste famille ;
Songez à votre sœur, et contemplez sa fille,
Sa fille ; qui, perdant les bontés d'un époux,
N'a d'ami, de soutien, de protecteur que vous.

NORFOLK.

Je suis juge, madame, et l'équité m'enchaîne ;
Mon cœur ne connaît plus l'amitié ni la haine.

BOULEN.

Hélas !

SCÈNE VI.

NORFOLK, HENRI.

HENRI, *préoccupé et regardant sortir Boulen.*

(à part.) *(à Norfolk.)*

Qu'elle est à plaindre ! Eh bien, qu'a dit Norris?

NORFOLK.

De mes offres d'abord il a paru surpris.

HENRI.

Je le crois ; mais enfin servira-t-il ma haine?

NORFOLK.

Il voudrait seulement parler devant la reine.

HENRI.

J'y consens ; devant elle : il remplit mes souhaits.

NORFOLK.

Il voudrait sous vos yeux confondre les forfaits.

HENRI.

Il me délivrera d'un fardeau qui m'accable.
Dès que je vis Seimour, Boulen devint coupable :
Elle usurpe en ces lieux la place de Seimour.
Que l'arrêt se prononce avant la fin du jour ;
D'un jugement public que l'appareil austère
Présente la justice aux regards du vulgaire.
A sa raison timide on doit en imposer,
Le braver, s'il le faut, mais souvent l'abuser,
Mêler adroitement la force et la prudence,
Éterniser l'erreur qui fait sa dépendance.
Allez, et que le frein de mon autorité,
S'il n'est chéri du peuple, au moins soit respecté.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOULEN, CRANMER.

CRANMER.

L'entretien d'un époux redouble vos alarmes !
Est-il vrai qu'il ait pu résister à vos larmes ?

Seul auteur de vos maux, les aurait-il aigris?

BOULEN.

Ah, c'est vous! Laissez-moi reprendre mes esprits.

CRANMER.

Madame, expliquez-moi ce trouble inconcevable :
Parlez.

BOULEN.

Je viens de voir cet époux redoutable,
Ou plutôt ce tyran : sans dépit, sans remord,
Il semble d'un œil calme envisager ma mort.
Le croirez-vous, pontife? il souffrait à m'entendre.
A le fléchir enfin ne pouvant plus prétendre,
Dans mes plus chers parents trouvant des ennemis,
J'allais revoir ma fille : on me l'avait permis.
Dans ces lieux, où jadis, avec tant de constance,
Les flots d'adulateurs assiégeaient ma présence,
Je marche lentement, seule, et les yeux baissés,
Parmi des courtisans à me fuir empressés.
J'arrive. Quelle image et fatale et touchante!
Les bras tendus vers moi ma fille se présente;
Ma fille! elle a volé sur mes genoux tremblants,
Mais avec tant de joie et des cris si touchants!
Elle me caressait et me faisait entendre
Les sons délicieux de sa voix faible et tendre :
«Ma mère, disait-elle, enfin je te revoi;
«Ah! voilà trop longtemps que je suis loin de toi!
«J'ai bien pleuré.» Ces mots, ce ton plein d'innocence,
Cette douce candeur, ces charmes de l'enfance,
Rien n'a pu dans mon cœur ramener le repos;
Je n'ai, pour lui parler, trouvé que des sanglots.
Que l'hymen est puissant! que ses nœuds sont augustes!
Mon époux me proscrit; ses rigueurs sont injustes;
Mais quand Élisabeth paraît devant mes yeux,
Cet époux si cruel ne m'est plus odieux.
Je regardais ma fille, et je nommais son père;
Souvent je la pressais sur le sein de sa mère;
Souvent je l'embrassais en l'arrosant de pleurs.
Plus sombre, et sans la voir, songeant à mes malheurs,
Avec un long soupir, interdite, égarée,
J'ai quitté cette chambre, et suis soudain rentrée;
Et prenant tout à coup ma fille entre mes bras,
Vers le lit nuptial je m'avance à grands pas.
Je l'observe, et mes yeux de larmes s'obscurcissent;
Mes genoux affaiblis sous moi s'appesantissent;
Tout ce qui m'environne augmente ma terreur.
A l'instant, malgré moi, je pousse un cri d'horreur :
Hélas! de ma raison j'avais perdu l'usage.
Je sors. Élisabeth courant sur mon passage,
En vain pour m'arrêter saisit mes vêtements;
Je fuis, je me dérobe à ses embrassements;
Je fuis, pâle, tremblante, et presque inanimée,
Traînant le noir chagrin dont je suis consumée;
Craignant de rencontrer ces funestes objets,
Loin d'eux quelques moments je viens chercher la paix :
Je ne puis la trouver dans cette âme abattue;
Toujours Élisabeth est présente à ma vue.
Insupportable poids de tant d'adversité!
Vains serments, nœuds cruels! triste fécondité!
Que n'as-tu, Dieu puissant, tranché ma destinée,
Le jour, le jour affreux où je fus couronnée!

SCÈNE II.

BOULEN, SEIMOUR, CRANMER.

SEIMOUR.

La voici.

BOULEN.

Ciel! fuyons.

SEIMOUR.

Où portez-vous vos pas?

BOULEN.

Loin de vos yeux, madame.

SEIMOUR.

Ah! ne me craignez pas.
Je dois, je le sens trop, vous paraître importune;
Mais je viens consoler votre auguste infortune;
Je plains le cœur superbe au sein de la grandeur;
Il n'aura point d'amis dans les jours du malheur.

BOULEN.

Est-ce vous qui parlez?

SEIMOUR.

C'est moi qui vous respecte.

CRANMER, *à Boulen.*

Madame, ah! que sa voix ne vous soit point suspecte.

BOULEN.

Amis, parents, époux, quand tout m'ose outrager,
C'est ma rivale, ô ciel! qui vient me protéger!

SEIMOUR.

Non, je ne la suis point; je suis votre sujette.

BOULEN.

Dans quel étonnement son langage me jette!

SEIMOUR.

Le temps est précieux, madame; écoutez-moi :
De son appartement j'ai vu sortir le roi;
Vos juges le suivaient : rien ne transpire encore;
Mais de jours plus sereins j'ose entrevoir l'aurore :
Du moins, en terminant cet entretien secret,
Il marchait vers ces lieux d'un regard satisfait.
Près de vous, avec vous, je veux ici l'attendre.
L'impure calomnie en vain se fait entendre :
Ses clameurs, trop souvent plus fortes que les lois,
Ne pourront subjuguer ni mon cœur ni ma voix.
Le bonheur que je veux n'est pas dans la puissance;
Il est dans vos bontés et dans ma conscience :
Ma grandeur, c'est la vôtre. Ah! vivons désormais,
Vous sur un trône encor pour verser des bienfaits;
Le roi, pour oublier quelques moments d'ivresse,

Pour rendre à vos vertus sa première tendresse;
L'indigent, pour vous voir et cesser de gémir;
Et moi, pour vous aimer, vous plaire et vous servir.

BOULEN.

Hélas! à chaque instant, sur la moindre apparence,
Un cœur infortuné ressaisit l'espérance.
Je vous jugeais bien mal! me le pardonnez-vous?
Mais ne différons plus : courons vers mon époux.

SCÈNE III.

HENRI, BOULEN, SEIMOUR, CRANMER, NORFOLK; COURTISANS, PAGES, GARDES.

HENRI, *bas à Norfolk.*

Norris a tout promis; il est temps qu'il paraisse.

SEIMOUR.

Voici le digne objet d'une auguste tendresse,
Celle qui vit son front par vos mains couronné.
Sire, présumiez-vous, en ce temps fortuné,
Qu'à des liens si beaux vous seriez infidèle?
Qu'un jour on oserait vous implorer pour elle?
Un injuste soupçon la noircit à vos yeux.
Ah! bien loin d'écouter des cris calomnieux,
A ses persécuteurs c'est à vous de répondre;
Un seul de ses regards suffit pour les confondre :
Écoutez votre cœur un moment irrité,
Mais qui l'aimait, qui l'aime, et qu'elle a mérité.

HENRI.

Cet aspect, vos accents ont des droits sur mon âme,
Et ce noble intérêt vous honore, madame;
Mais à l'empire entier je sais ce que je doi;
Les juges de la reine ont paru devant moi.

BOULEN.

Et que m'annoncez-vous?

HENRI.

Que tout vous est contraire.
Sans doute on n'aura point l'aveu de votre frère.
Les autres accusés...

BOULEN.

O ciel! que dites-vous?
Les autres...

HENRI.

C'en est fait; ils vous accusent tous.

BOULEN.

Quoi! Je suis innocente, et par eux accusée!

HENRI.

La vérité par eux fut longtemps déguisée;
Mais le secret fatal, madame, est révélé.

BOULEN.

Norris a pu!...

HENRI.

Norris n'a pas encor parlé.
Vous justifirait-il? osez-vous y prétendre?
Eh bien, dans ce moment je suis prêt à l'entendre.
(*à un garde.*)
Vous, courez à la Tour, amenez-moi Norris.

BOULEN.

Grand Dieu!

HENRI.

Vous pâlissez! Rappelez vos esprits.
Cet ordre vous surprend!

BOULEN.

Rien ne peut me surprendre;
Je connais mon époux, et je dois vous comprendre.
Un jour, sans doute, un jour... du moins vous rougirez
De l'horrible destin que vous me préparez.
Malheur à qui peut tout! il peut vouloir un crime.
Mais un infortuné que la puissance opprime,
A de quoi raffermir son courage abattu :
Il est un tribunal qui venge la vertu :
L'univers est soumis à ses lois redoutables;
L'innocent condamné par des juges coupables,
Sous leur indigne arrêt tombant désespéré,
Va soulever contre eux ce tribunal sacré;
Il meurt comblé de gloire au sein de l'infamie;
Il meurt; et l'échafaud, qui voit trancher sa vie,
Le couvrant tout à coup d'un éclat immortel,
Rend son nom plus auguste, et devient un autel.
C'est le sort que j'attends. En vain calomniée,
Dans le fond de mon cœur je suis justifiée.
Ce cœur est devant vous prêt à se découvrir
Et je puis me louer puisque je vais mourir.
Je me rendrai justice : elle m'est refusée.
J'avoûrai cependant qu'autrefois abusée,
M'occupant de vous seul, et cruelle par vous,
Plus que le rang suprême adorant mon époux,
Fière de mon bonheur, j'ai vu d'un œil impie
Catherine verser des larmes que j'expie;
Vous m'en voyez répandre à ce seul souvenir.
Je fus coupable. Hélas! deviez-vous m'en punir?
Mais, depuis ce moment où les nœuds d'hyménée
Au destin d'un monarque ont joint ma destinée,
N'ai-je pas sur vos jours semé quelque douceur?
Digne des noms sacrés et d'épouse et de sœur,
Mère... de votre fille, et reine bienfaisante :
Sire, ma vie entière à vos yeux est présente;
La vertu, le devoir, ont marqué tous mes pas...
Vous pouvez maintenant prononcer mon trépas.

HENRI.

A la vertu, madame, accorder un refuge,
C'est le plus bel emploi d'un monarque et d'un juge.
Mais quand tout vous accuse, ai-je lieu de douter?
Est-ce vous seule enfin que l'on doit écouter?
D'autres ont avoué votre commune offense;
Nous verrons si Norris prendra votre défense;
Norris peut nous donner des éclaircissements.
Il vient.

SCÈNE IV.

HENRI, BOULEN, SEIMOUR, CRANMER, NORRIS, NORFOLK; COURTISANS, PAGES, GARDES.

NORRIS.
Je me rends, sire, à vos commandements.
Dans ces lieux redoutés vous m'avez fait conduire.

HENRI.
Oui, j'ai voulu te voir, et tu peux nous instruire.
Rassure-toi, Norris, parle sans te troubler.

NORRIS.
Mon cœur est innocent, c'est au crime à trembler.

HENRI.
Ne me déguise rien.

NORRIS.
J'y consens, je le jure.
Ma bouche a, de tout temps, ignoré l'imposture.

HENRI.
Va, je ne doute point de ta sincérité;
Ton maître de ta bouche attend la vérité.

NORRIS.
Au serment que j'ai fait je resterai fidèle,

HENRI.
Tu vois la reine; il faut t'expliquer devant elle.

NORRIS.
Sa présence n'a rien qui me puisse arrêter;
Et, je dirai bien plus, j'ai dû la souhaiter.
Je déteste le crime, et je viens le confondre.

BOULEN.
Grand Dieu!

HENRI.
Je suis content; mais songe à me répondre,
Parle; est-elle coupable?

SEIMOUR, *à Norris.*
Osez-vous l'accuser?
Cruel! de son malheur pouvez-vous abuser?
Ah! ses persécuteurs n'ont que trop de puissance.

HENRI.
Madame!

BOULEN, *à Norris.*
Au nom d'un Dieu vengeur de l'innocence,
D'un Dieu qui nous rassemble, et qui, dans ce moment,
A, du haut de son trône, entendu ton serment,
Par le sein qui jadis a nourri ton enfance,
Tu peux encor, tu dois embrasser ma défense.
Si ma faiblesse en toi trouve un accusateur,
Ton cœur m'en est témoin, tu n'es qu'un imposteur.

NORFOLK.
L'innocence est toujours calme et sans violence.

HENRI.
Contenez-vous, madame, et gardez le silence.

SEIMOUR.
Ah! sire, ayez pitié de ses cris douloureux,
Et permettez du moins la plainte aux malheureux.

NORRIS.
Reine, jusqu'à la fin tâchez de vous contraindre.

CRANMER, *à Norris.*
Respectez son malheur.

NORRIS.
Vous paraissez la plaindre!
Vous aussi! vous, madame! Ah! la reine, en ce jour,
Conserve des amis au milieu de la cour!
Je ne le croyais pas.

HENRI.
C'est trop longtemps attendre
Parle.

NORRIS.
J'obéis, sire, et vous allez m'entendre.
Il est des cœurs pervers que je vais affliger;
Mais le mien désormais ne doit rien ménager.
Voici la vérité simple et sans indulgence:
Par le sein qui jadis a nourri mon enfance,
Par le Dieu qu'on atteste, et qui, dans ce moment,
A, du haut de son trône, entendu mon serment,
Par son équité simple, inflexible et puissante,
La reine...

HENRI.
Eh bien?

NORFOLK.
Parlez.

NORRIS.
La reine est innocente.

TOUS LES PERSONNAGES, *excepté Norris.*
Ciel!

NORRIS, *à la reine.*
Suis-je un imposteur?

NORFOLK, *à part.*
Se peut-il?...

HENRI, *à part.*
Je frémis.
(*bas à Norfolk.*)
Sont-ce là les discours que vous m'aviez promis?

NORFOLK.
Tu nous trompes, Norris.

BOULEN.
Vous penseriez!...

HENRI.
Oui, traître:
Et tu seras puni d'oser braver ton maître.

NORRIS.
J'ai dit la vérité: je suis prêt à mourir.
J'ai mérité mon sort, car j'ai pu te chérir;
J'ai vu ramper ta cour, et j'ai rampé moi-même;
Je touche avec plaisir à ce moment suprême
Où finit la puissance, où naît l'égalité,

Où l'homme assujetti reprend sa liberté.
Malgré toi, devant toi, j'honore ta victime;
Je rends à ses vertus un tribut légitime.
Toi seul es criminel, toi, qui proscris ses jours,
Toi, dont le cœur est plein de fraude et de détours,
Toi, qui dans ma prison m'as fait offrir la vie,
Si je voulais contre elle aider ta barbarie...
(*montrant Norfolk.*)
Ce méchant, de ta part, a pu me proposer
De conserver le jour en osant l'accuser.

BOULEN, SEIMOUR, CRANMER.

Norfolk !

NORRIS.

A vos désirs si j'ai semblé répondre,
Tous deux, avant ma mort, je voulais vous confondre.
Agent fidèle, et toi, roi féroce et jaloux,
Vous vous trompiez tous deux ; vous me jugiez par vous ;
Vous ne pouviez compter sur un cœur magnanime.
Tout pâlit, tout se tait, au récit de leur crime !
Roi, tu pâlis toi-même, et tu baisses les yeux !

HENRI.

Les bourreaux vont punir ton mensonge odieux.

NORRIS.

J'oserai sous leurs coups braver ta tyrannie.
Moi, racheter mes jours par une calomnie !
La vie est-elle un bien quand on vit sous ta loi ?
Norfolk, instruisez-vous : je fus l'ami d'un roi.

HENRI.

Penses-tu qu'à mes yeux tes outrages l'excusent ?
Réponds : que diras-tu ? tes complices l'accusent.
Que diras-tu ? Norfolk les a tous entendus.

NORRIS.

Je ne dirai qu'un mot : c'est qu'ils te sont vendus.

HENRI, *aux gardes.*

Avant de décider du sort de sa complice,
Allez, et qu'à l'instant on le livre au supplice.

NORRIS.

Ah ! je respire enfin. Tu combles mon espoir.

HENRI.

Quoi ! perfide !...

NORRIS.

Est-il prêt ? Je suis las de te voir.

HENRI.

Va, cours dans les tourments finir ta destinée.

NORRIS.

Adieu donc, roi coupable, et reine infortunée,
Reine qui méritiez de plus heureux destins :
Voilà comme un tyran gouverne les humains.

HENRI, *avec calme et dignité.*

Arrête. Écoutez-moi : faisons taire la haine :
Qu'on remène à la Tour et Norris et la reine;
Je révoque l'arrêt que je viens de dicter ;
La loi fait mon pouvoir, je dois la respecter.

BOULEN.

Qu'entends-je ?

NORRIS.

Que dis-tu ?

HENRI.

Norfolk, on vous accuse ;
Vous deviez les juger : c'est moi qui vous récuse.

SEIMOUR.

Est-il vrai ?

HENRI.

Vous pourriez consulter le courroux.
Outragé par Norris, et peut-être par vous,
Il n'importe : je veux oublier cette offense :
Que la loi règne seule, et non pas la vengeance !

NORRIS.

A d'injustes fureurs voudrais-tu renoncer ?
Moi-même au repentir prétends-tu me forcer ?
Croirais-je que Norfolk, esclave volontaire,
T'ait prêté, sans aveu, son lâche ministère ?
Achève ; laisse-lui le forfait tout entier ;
Tu peux de la vertu retrouver le sentier ;
Tu le peux ; mais entends sa voix qui te réclame ;
Contre ce dernier cri ne défends point ton âme ;
Profite des leçons qu'elle t'offre aujourd'hui :
(*montrant Boulen et Seimour.*)
Roi, voici ton épouse, et voilà son appui.
Allons, soldats.

HENRI, *égaré.*

Partout j'entrevois un abîme.

SEIMOUR.

Ah ! ne redoutez pas un retour magnanime.

BOULEN.

Sire, je vais attendre ou la vie ou la mort.

HENRI, *montrant la chambre où il se retire.*

Qu'aucun n'entre en ce lieu.

NORRIS.

Laisse entrer le remord.
Et vous, pontife saint, femme auguste et sensible,
Défenseurs de la reine, ah ! s'il vous est possible,
Aux malheureux encore il faut la conserver.
Au prix de tout mon sang puissiez-vous la sauver !

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

BOULEN.

L'espérance me quitte au fond de cet abîme :
La tombe des vivants a repris sa victime.
Prison, séjour d'effroi, toi qui vis si longtemps
De Lancastre et d'York les caprices sanglants,

Souvent tu renfermas dans tes murs redoutables
D'illustres innocents et de fameux coupables ;
Mais jamais une épouse, une reine, avant moi,
Implorant, redoutant son époux et son roi.
D'une si longue mort l'amertume est affreuse.
J'ai vécu sur le trône : étais-je plus heureuse?
Non ; le bandeau royal n'essuyait point mes pleurs.
Des ennuis fastueux, de pompeuses douleurs,
Voilà ce que m'offrait ma grandeur importune ?
Et, captive en tout lieu, j'ai changé d'infortune.
Au sein d'une autre cour, j'ignorais les chagrins;
Mes jours coulaient plus purs sous des cieux plus sereins.
Oh ! qui me les rendra, ces temps de mon enfance?
Je ne te verrai plus, doux climat de la France !
Pour cette île orageuse où j'ai puisé le jour,
Devais-je abandonner ton aimable séjour ?

SCÈNE II.

BOULEN, CRANMER.

CRANMER.

Apprenez...

BOULEN.

Des sanglots ! quel sujet vous amène ?

CRANMER.

L'ordre du roi, madame, et l'ordre de sa haine.
Il a signé l'arrêt. Cet arrêt...

BOULEN.

C'est la mort.

CRANMER.

Les autres accusés ont terminé leur sort.

BOULEN.

Tous ?

CRANMER.

Tous.

BOULEN.

Fureur impie ! horrible sacrifice !
En les assassinant tu parlais de justice,
Roi perfide. On croyait à sa feinte douceur !
Mon frère, il ne fallait égorger que ta sœur.
Il n'est plus, le soutien du sang qui m'a fait naître !
A ses derniers soupirs il me nommait peut-être.
Et je n'ai pu l'entendre et répondre à sa voix !
Je n'ai pu l'embrasser pour la dernière fois !
Reçois du moins ces pleurs; qu'ils consolent ta cendre;
Mon frère, auprès de toi mon ombre va descendre.
Vous sujets vertueux, dignes d'un sort plus beau,
Vous que mon amitié précipite au tombeau,
Qui subissez pour moi la honte et les supplices,
Vous, de mon innocence infortunés complices
Parmi tant de malheurs il m'eût été bien doux
D'ignorer votre sort, d'expirer avant vous !

CRANMER.

Ceux de qui la faiblesse un moment abusée,
Pour conserver le jour vous avait accusée,
Ont, en se rétractant, reçu le coup mortel :
Oui, de votre innocence ils attestaient le ciel;
Tous vous rendaient justice.

BOULEN.

Ah! celui qui m'accable,
Dans le fond de son cœur ne me croit point coupable.

CRANMER.

Votre Seimour en pleurs venait se joindre à moi,
Et nous allions tous deux tomber aux pieds du roi,
Pour empêcher sa main de signer la sentence;
Pour lui demander grâce au nom de l'innocence.
Pour implorer du moins ce droit d'humanité
Que le bienfait des lois laisse à la royauté.
Mais à nous fuir tous deux Henri met son étude.
Soit qu'il ait épaissi l'air de la servitude,
Soit que d'un or coupable il recueille les fruits,
Les communes, les grands dans sa cour introduits,
Ont contre sa clémence invoqué sa justice.
Au vœu qu'il a dicté le monarque propice,
Semble, par des conseils laissant guider sa main,
Abdiquer, malgré lui, le pouvoir d'être humain.
Au cri de la pitié son cœur inaccessible
Veut que je vous annonce un arrêt inflexible.
Le cruel me gardait ce ministère affreux !
Et cependant, madame, un ordre rigoureux
De son appartement nous interdit l'entrée :
Lorsqu'à vos oppresseurs son oreille est livrée,
De vos derniers amis il évite les pas.

BOULEN.

Le père de ma fille a signé mon trépas!
Mais vous me l'annoncez, mais je vous vois encore.

CRANMER.

Vous me percez le cœur.

BOULEN.

Souvenir que j'abhorre!
Prévenant les souhaits de mon barbare époux,
Supportant ses froideurs, ses caprices jaloux,
Dans ces profonds ennuis nés du pouvoir suprême,
Lorsque sa cruauté, le tourmentant lui-même,
Étendait sur son front le voile des douleurs;
Plus triste, plus à plaindre, et dévorant mes pleurs,
Moi, souvent près de lui son esclave tremblante,
Je lui faisais entendre une voix consolante.
Vœux, soins, respect, amour, il a tout oublié.
J'aurais dû le prévoir ; les rois sont sans pitié.
Ils ont reçu du ciel un rang qui les dispense
De vertu, de tendresse et de reconnaissance.
Il valait mieux, sans doute, aux pieds de nos autels,
Recevoir les serments du dernier des mortels :
Il n'eût point dans son cours interrompu ma vie;
Et si l'arrêt du sort me l'eût si tôt ravie,
Sa présence eût au moins attendri nos adieux,
Et la main d'un époux m'aurait fermé les yeux.

Vous voyez cet abîme où je suis descendue :
C'est un roi qui m'aimait, c'est lui qui m'a perdue ;
C'est lui qui maintenant se plaît à m'accabler.
Mais c'est trop peu ; sa rage ose encore immoler
Des sujets innocents, mes amis, ma famille !
Si je pouvais au moins voir un instant ma fille !

CRANMER.

Vous la verrez, madame.

BOULEN.

Ah ! que m'annoncez-vous ?

CRANMER.

Le roi...

BOULEN.

Ne m'ôtez pas un espoir aussi doux.

CRANMER.

Non ; bientôt la princesse en ce lieu va paraître.

BOULEN.

Ma fille ! est-il bien vrai ? Vous me flattez peut-être ?

CRANMER.

Votre époux y consent.

BOULEN.

Il adoucit mon sort ;
Et je peux à ce prix lui pardonner ma mort.

CRANMER.

Sa mort... tu la permets, ô juste Providence !

BOULEN.

De l'accuser, pontife, aurions-nous l'imprudence ?
Religion divine, appui des malheureux,
Prête à mon cœur flétri tes secours généreux :
Ce cœur est accablé par l'injustice humaine ;
Il a besoin d'un Dieu pour supporter sa peine ;
La vertu sous le glaive implore son auteur,
Et dans le ciel au moins cherche un consolateur.
Grand Dieu des opprimés où serait l'espérance,
Quel prix dans le malheur soutiendrait leur constance,
Si notre âme, en quittant ce monde criminel,
Ne trouvait devant soi qu'un néant éternel ?
Non : j'aime à le penser, cette ombre de la vie
D'un jour plus véritable est sans doute suivie ;
Un avenir plus pur se présente à mes yeux :
Les maux sont ici-bas ; les biens sont dans les cieux.
Là disparaît enfin l'orgueil du rang suprême ;
Tout renaît en Dieu seul, tout est grand par Dieu même ;
Là, jamais le coupable heureux et couronné
N'écrase l'innocent à ses pieds prosterné.

SCÈNE III.

BOULEN, ÉLISABETH, CRANMER ; UNE FEMME *de la suite d'Élisabeth.*

ÉLISABETH.

Quelle nuit !

BOULEN.

Voilà donc cette voix qui m'est chère !

ÉLISABETH.

Où me conduisez-vous ? je ne vois point ma mère.

BOULEN.

La voici qui t'appelle.

ÉLISABETH.

Ah ! c'est toi que j'entends !

BOULEN.

Vous pouvez me quitter, pontife ; il en est temps :
J'embrasse Élisabeth : mon âme est plus tranquille ;
N'exposez point vos jours par un zèle inutile.
Mais je voudrais parler à mon second appui :
Allez trouver Seimour ; allez et dites-lui
Que j'ose en ma prison souhaiter sa présence :
Son cœur ne sera point las de sa bienfaisance ;
J'en juge par le mien.

CRANMER.

Je cours vous obéir :
Mais le roi m'entendra quand je devrais périr ;
Et je pourrai du moins bénir son injustice
S'il permet que je meure avant ma bienfaitrice.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

BOULEN, ÉLISABETH, UNE FEMME *de sa suite.*

BOULEN.

Je vais goûter encor quelques moments bien doux :
Embrasse-moi, ma fille, et viens sur mes genoux.

ÉLISABETH.

Ma mère, ce matin comme tu m'as laissée !

BOULEN.

Quel souvenir amer revient à ma pensée !

ÉLISABETH.

Autrefois tu m'aimais, tu ne me quittais pas ;
Souvent durant les nuits je dormais dans tes bras.

BOULEN.

Elle n'aura donc plus une mère auprès d'elle ;

ÉLISABETH.

Pendant toute la nuit vainement je t'appelle.

BOULEN.

Ma fille, à chaque mot veux-tu me déchirer ?

ÉLISABETH.

Comme toi maintenant je ne fais que pleurer.

BOULEN.

Combien tous ses discours ont de grâce et de charmes !

ÉLISABETH.

Tu pleures !

BOULEN.

Quoi ! sa main veut essuyer mes larmes !

ÉLISABETH.

Mais d'où vient ta douleur ?

BOULEN.

Ah ! crains de le savoir.

ÉLISABETH.

Quitte ce noir séjour.

BOULEN.

J'en sortirai ce soir.

ÉLISABETH.

Quel est donc le méchant qui te fait tant de peine ?

BOULEN.

Un puissant ennemi m'accable de sa haine;
Pour prix de ma tendresse il a proscrit mes jours.

ÉLISABETH.

Eh! que n'appelles-tu mon père à ton secours?

BOULEN.

Son père !

ÉLISABETH.

Il te chérit; il viendra te défendre.

BOULEN.

Lui ! tu le crois?

ÉLISABETH.

Mon père! ah ! s'il pouvait m'entendre !
On fait tout ce qu'il veut.

BOULEN.

Oui, je le sais trop bien.

ÉLISABETH.

Allons auprès de lui... Tu ne me réponds rien ?

BOULEN.

Enfant, n'hérite pas du malheur de ta mère :
Surtout dans ses rigueurs crains d'imiter ton père.

SCÈNE V.

BOULEN, ÉLISABETH, SEIMOUR; UNE FEMME *de la suite d'Élisabeth.*

SEIMOUR.

Quel spectacle touchant se présente à mes yeux !

BOULEN.

Ah! venez, votre aspect me manquait en ces lieux.

SEIMOUR, *baisant la main de Boulen.*

Reine...

BOULEN.

Que faites-vous?

SEIMOUR.

Votre douleur me tue.
Le roi, vous le savez, se cache à notre vue;
Mais il m'a fait au moins permettre de vous voir;
Je me rends à vos vœux; je remplis mon devoir.

BOULEN.

Je voudrais vous parler; ordonnez qu'on nous laisse.

SEIMOUR.

C'est moi qui répondrai de la jeune princesse;
Allez. *(La femme de la suite d'Élisabeth sort.)*

SCÈNE VI.

ÉLISABETH, BOULEN, SEIMOUR.

BOULEN.

Daignez encor vous asseoir près de moi.
Ce siége informe et vil vous cause un peu d'effroi;
Désormais, je le sais, vous ne devez prétendre
Qu'à ce trône pompeux d'où je viens de descendre.
Je suis prête à rejoindre et mon frère et Norris.
Avant que par un roi mes jours fussent proscrits,
M'abreuvant à longs traits d'un poison redoutable,
J'ai connu des grandeurs l'ivresse inévitable;
Elle enchantait mes sens plongés dans le sommeil.
Le songe est achevé; mais quel affreux réveil !
Un trône ! un échafaud !

SEIMOUR.

C'est trop de tyrannie.
Loin de moi la couronne !

BOULEN.

Il y va de la vie.
Vivez, conservez-vous pour tant de malheureux
Qui n'ont plus d'autre espoir qu'en vos soins généreux.
Vivez pour cet enfant; soulagez sa misère;
Songez qu'Élisabeth a besoin d'une mère.
Je la mets en vos bras; devenez son appui;
Adoptez-la : mon cœur vous la lègue aujourd'hui.
Quand je ne serai plus, quand sa voix gémissante
Prononcera le nom d'une mère innocente,
Alors à ses regards daignez vous présenter,
Daignez du nom de fille un moment la flatter;
Trompez-la, s'il se peut, à force de tendresse,
Et mêlez à vos soins quelque douce caresse.
Ah ! je vous parle en mère : un jour vous le serez;
Vos fils en votre cœur lui seront préférés;
Mais ne l'oubliez pas, mais qu'elle vous soit chère;
Mais ne traitez jamais ma fille en étrangère.
Elle ne prétend plus au dangereux honneur
D'un rang, vous le voyez, qui n'est point le bonheur.
Du moins, au nom du ciel qui voit couler nos larmes,
Au nom de ces moments pleins d'horreur et de charmes,
Du moins que mon époux perde mon souvenir :
Qu'il réserve à sa fille un plus doux avenir;
Que son âme plus juste, et par vous attendrie,
Ne lui reproche point le sein qui l'a nourrie.
Trop jeune en ce moment, elle ne conçoit pas
Son malheur et ma honte, et mon prochain trépas :
A son oreille un jour, dans un âge moins tendre,
L'affreuse vérité viendra se faire entendre;
Vous la consolerez. Dites-lui nos adieux;
Dites que, subissant un arrêt odieux,
Sa mère qui l'aima, sa mère déplorable
Mourut sur l'échafaud, mais sans être coupable.

Dites-lui que son cœur, fidèle à me chérir,
Doit gémir de mon sort et non pas en rougir.
J'ai vécu, c'en est fait, je meurs abandonnée;
Mais la vertu n'est pas toujours infortunée.
Mon amour vous unit, vous confond toutes deux :
Puisse le ciel, propice au dernier de mes vœux,
Toutes deux vous couvrir de sa main tutélaire !
Puissent vos jours nombreux ignorer sa colère !
Puissent-ils s'écouler avec tranquillité
Dans un bonheur égal à mon adversité !

SCÈNE VII.

BOULEN, SEIMOUR, ÉLISABETH, LE COMMANDANT DE LA TOUR; GARDES.

LE COMMANDANT.

Madame...

BOULEN.

Injuste mort, ta présence est funeste.
Ma fille, chérissez la mère qui vous reste;
Mais chérissez toujours, songez à regretter
Celle qui vous fit naître, et qui va vous quitter.
Il faut partir. Adieu. (*Elle s'éloigne.*)

ÉLISABETH.

Quoi! déjà tu me laisses!

BOULEN, *revenant à grand pas.*

Reçois, trop chère enfant, mes dernières caresses.

ÉLISABETH.

O ma mère ! où vas-tu ?

BOULEN.

Que lui répondre, hélas !

ÉLISABETH.

Reviendras-tu bientôt?

BOULEN.

Je ne reviendrai pas.

SEIMOUR, *aux gardes.*

Craignez d'exécuter la sentence cruelle,
Vous, soldats, vous, témoins de ma douleur mortelle,
Vous qui la partagez, vous que j'entends gémir.
Vous pleurez ! et pourtant vous osez obéir !
Reine, de trop d'horreurs je suis environnée.
Mourante plus que vous, plus que vous condamnée,
Je veux auprès du roi précipiter mes pas ;
Je vais, je cours à lui, cet enfant dans mes bras.

BOULEN.

Bien loin de le fléchir vous auriez tout à craindre.

SEIMOUR.

A sentir la pitié je saurai le contraindre.

BOULEN.

Ne vous abusez point ; tout est fini pour moi.
O ma fille! aujourd'hui je ne vis plus qu'en toi
C'est mon Élisabeth, c'est mon sang, c'est ma vie;
C'est plus que moi, madame : et je vous la confie.
Je suis prête ; marchons. Soldats, séchez vos pleurs :
Qu'est-ce donc que la mort? le terme des malheurs.
Quand je vais expirer sous le pouvoir du crime,
Plaignez un roi bourreau, mais non pas sa victime.
Affermis mon courage, ô clémence d'un Dieu !
Madame..., aimez-la bien : c'est votre fille. Adieu.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI; PAGES ET GARDES, *au fond du palais.*

HENRI.

Oh! qui pourra calmer ma sombre inquiétude ?
J'ai besoin de repos, besoin de solitude.
A mon ordre, à ma voix chacun s'est retiré.
LAISSE ENTRER LE REMORDS! Norris, il est entré ;
Il me suit, il est là, je le sens qui me presse :
Il combat sans succès ma fatale tendresse.
Je les entends tous deux : quand elle dit, *Seimour*,
Le remords dit, *Boulen*. Le crime avec l'amour !
Combien je hais Norfolk, mon indigne complice !
Mais j'ai dicté l'arrêt. Boulen marche au suppplice!
Malheureux ! Dans ton cœur, vainement combattu,
Le remords n'est qu'un cri stérile et sans vertu :
D'un repentir profond ton âme est ennemie;
Tu veux le fruit du crime et non son infamie.
Allons. De mes tourments l'amour doit me payer ;
Moi-même auprès de lui puissé-je m'oublier !
Mais Catherine, aux pleurs, à l'exil condamnée,
Mais Boulen plus chérie, et plus infortunée,
Je les rejette en vain loin de mon souvenir !...
Je ne pourrai tromper ni moi ni l'avenir.
(*Observant les statues des rois d'Angleterre.*)
Je vois en frémissant ces images funèbres.
Richard, roi meurtrier, chef des tyrans célèbres,
Henri sept a puni tes forfaits signalés :
Console-toi, son fils les a tous égalés.

SCÈNE II.

HENRI, CRANMER; COURTISANS, PAGES, GARDES.

CRANMER.

Pardon, sire!

HENRI.

Des lois, que nul ne peut enfreindre,
Ont condamné Boulen ; je ne dois que la plaindre.

CRANMER.

Ce jugement affreux vous l'avez pu souffrir !

HENRI.

Téméraire!

CRANMER.

O mon roi, laissez-vous attendrir!
Quel sang répandez-vous? quelle est votre victime?
Si l'arrêt du trépas peut être légitime,
Si la loi peut jamais verser du sang humain,
C'est quand le criminel en a souillé sa main.
Livrez-vous à la mort une épouse homicide?
A-t-elle en votre sein plongé son bras perfide?
Non, non; laissez briser votre inflexible cœur;
De vos cruels soupçons abandonnez l'erreur;
D'un crime, quel qu'il soit, la reine est incapable;
Sauvez, sauvez ses jours; et, fût-elle coupable,
Au nom du Dieu clément dont vous suivez les lois,
Du Dieu qui pardonnait en mourant sur la croix.
Écoutez-le ce Dieu, votre roi, votre maître;
Il vous ordonne ici, par la voix de son prêtre,
De ne point accabler d'un injuste courroux
Le vertueux objet dont vous étiez l'époux.
Craignez le repentir amer, inexorable,
Le repentir vengeur d'un mal irréparable;
Ne vous préparez point des remords éternels:
Songez que Dieu punit les princes criminels.

HENRI.

Cessez.

CRANMER.

Non. Si ma voix vous semble trop hardie,
Prenez mes jours, prenez ce reste de ma vie;
Vous me verrez sans peine expirer sous vos coups,
Si je puis en mourant sauver la reine et vous.
Oui, vous... Son souvenir vous poursuivrait sans cesse;
Il corromprait vos jours usés par la tristesse.
Excusez le désordre où vous plongez mes sens;
Mais soyez, devenez sensible à mes accents,
A la voix d'une épouse, au vœu de la patrie,
Au vœu d'un peuple entier qui se plaint et qui crie,
Au désir de Dieu même, à son commandement.
Le temps presse; parlez: vous n'avez qu'un moment;
L'échafaud est dressé; sa mort est toute prête;
Déjà le fer peut-être est levé sur sa tête:
Elle invoque en pleurant son époux et son roi.
(*apercevant Seimour.*)
Venez, venez, madame, et joignez-vous à moi.

SCÈNE III.

HENRI, SEIMOUR, ÉLISABETH *dans les bras de Seimour*, CRANMER; UNE FEMME *d'Élisabeth*, COURTISANS, PAGES, GARDES.

HENRI.

Se peut-il?... Quel objet se présente à ma vue?

CRANMER.

Ah! que par cet objet votre âme soit vaincue.

SEIMOUR, *se jetant aux pieds du roi.*

Sire!

HENRI.

Eh bien?

SEIMOUR.

Je succombe... Eh quoi! vous souffrirez...

HENRI.

Levez-vous.

SEIMOUR.

Non, je reste à vos genoux sacrés.
(*montrant Élisabeth.*)
J'ai couru... Vous voyez...

HENRI.

Vous répandez des larmes!

SEIMOUR.

Calmez, daignez calmer de trop vives alarmes.
La reine est innocente et s'avance au trépas:
Au nom de cet enfant, ne le permettez pas;
Au nom d'Élisabeth... Contemplez son visage;
Cédez à la nature en voyant votre image,
Et celle d'une épouse, et ces traits si touchants,
Ces traits que vos regards ont adorés longtemps.
Vous l'aimez; pouvez-vous ne plus aimer sa mère?
Pouvez-vous l'immoler? l'oserez-vous?

ÉLISABETH.

Mon père!

HENRI, *à part.*

Le crime fait souffrir; je le sens malgré moi.

ÉLISABETH.

Je croyais retrouver ma mère auprès de toi.

HENRI, *à part.*

Sa mère!

ÉLISABETH.

Où donc est-elle?

HENRI, *à part.*

O contrainte cruelle!
(*haut.*)
Ma fille! Élisabeth!... Dieu, que fais-je?

SEIMOUR.

Oui, c'est elle.
Oui, c'est Élisabeth, l'enfant de votre amour;
Au sein qu'on va frapper elle a puisé le jour.
De la reine et de vous elle a serré les chaînes:
Le sang de tous les deux est mêlé dans ses veines.
Ne fuyez point sa voix et ses pleurs innocents;
Ne vous détachez point de ses bras caressants;
Regardez votre fille à vos pieds qu'elle embrasse;
Hélas! autour de vous tout vous demande grâce;
Des pleurs qu'elle répand tous les yeux sont noyés:
Vous-même... Ah! mes amis, tombez tous à ses pieds:
L'instant de la clémence est arrivé peut-être;
Parlez, priez, pressez: fléchissez votre maître.
(*Cranmer et tous les courtisans se jettent aux pieds de Henri.*)

HENRI.

C'en est assez, madame ; il faut donc...

SEIMOUR.

Achevez :
Je meurs à vos genoux si vous ne la sauvez.

HENRI.

Pontife, allez, courez, suspendez le supplice ;
(*Cranmer sort.*)
J'écoute l'indulgence et non pas la justice.
Mais tandis que Boulen va rentrer dans ces lieux,
Qu'on fasse retirer cet enfant de mes yeux ;
A tant d'émotion mon cœur ne peut suffire.
(*On emmène Élisabeth.*)

SCÈNE IV.

HENRI, SEIMOUR ; COURTISANS, PAGES, GARDES.

SEIMOUR.

J'ai sauvé l'innocence ; à la fin je respire.

HENRI.

Eh quoi ! toujours des pleurs !

SEIMOUR.

Ah ! laissez-les couler ;
De ceux que j'ai versés ils vont me consoler :
Ils sont doux maintenant. Partagez mon ivresse ;
Répandez avec moi ces larmes d'allégresse :
La reine enfin triomphe et retrouve un époux.

HENRI.

La reine ! un si beau nom n'est plus fait que pour vous.

SEIMOUR.

L'ai-je entendu ? grand Dieu !

HENRI.

Quelle est votre espérance ?

SEIMOUR.

Quoi ! ne venez-vous pas...

HENRI.

D'écouter la clémence,
De révoquer, madame, un arrêt rigoureux.

SEIMOUR.

Eh bien ! ne soyez pas à demi généreux.
Vous avez aux tourments enlevé la victime ;
Mais ce n'est point assez : rendez-lui votre estime ;
Rendez-lui cet amour qui ne m'était point dû ;
En un mot, rendez-lui tout ce qu'elle a perdu.
Que deux fois votre main l'élève au rang suprême :
Le prix d'un tel bienfait sera le bienfait même.
Vous trouverez ce prix au fond de votre cœur ;
Enfin d'Élisabeth vous ferez le bonheur,
Le mien, sire, et le vôtre, et j'ose encor le dire,
Celui de vos sujets, celui de tout l'empire.

HENRI.

Ma gloire et mon amour sont tous deux offensés
De ces vœux imprudents qu'ici vous m'adressez.
Mon courroux s'est calmé : n'êtes-vous pas contente ?
Dois-je encor m'avilir ? est-ce là votre attente ?
Me faut-il outrager la sainteté des lois,
Devant l'Europe entière, aux yeux de tous les rois ?
Celle qu'un jugement flétrit aujourd'hui même
A-t-elle encore un front digne du diadème ?
A partager son sort m'osez-vous condamner ?
Boulen doit vivre encor ; j'ai pu lui pardonner,
Pour vous, pour mes sujets, madame, et non pour elle ;
Mais ce pardon suffit : elle est trop criminelle.
Quand le pouvoir sacré de la religion,
Les usages, les mœurs, l'antique opinion,
Contre moi vainement placés dans la balance,
Ont vu le peuple anglais m'obéir en silence ;
Quand le divorce, enfin, par mes lois fut permis,
Quel forfait Catherine avait-elle commis ?
Je vous l'ai dit ; un seul : de n'être point aimée ;
Le choix de son époux ne l'avait pas nommée.
A l'objet de ce choix mes jours furent unis ;
Ils sont empoisonnés ; mes bienfaits sont punis ;
L'arrêt est solennel, et le crime est insigne.
A rompre nos liens que Boulen se résigne.
Elle aura ma pitié ; la couronne est à vous.
J'aperçois le pontife ; il s'avance vers nous.

SCÈNE V.

HENRI, SEIMOUR, CRANMER ; COURTISANS, PAGES, GARDES.

SEIMOUR.

Ah ! qu'il vienne ; il est temps que sa voix me rassure.
Eh quoi ! vous vous taisez ! parlez, je vous conjure.

CRANMER.

Mon silence et mes pleurs vous en disent assez.

SEIMOUR.

Ciel !

HENRI.

Pourquoi cet air sombre et ces regards baissés ?

CRANMER.

Sire, chargé par vous d'un ordre légitime,
Je courais à la mort enlever la victime :
Je vois de tous côtés vos sujets éperdus,
Vos malheureux sujets, à grands flots répandus
Dans la place où leur reine indignement traînée
Devait sur l'échafaud finir sa destinée.
Ils venaient voir mourir ce qu'ils ont adoré.
Je vole au-devant d'eux, et d'espoir enivré,
En mots entrecoupés, de loin, tout hors d'haleine,
Je m'écrie : « Arrêtez, sauvez, sauvez la reine ;
« Grâce, pardon, je viens, je parle au nom du roi. »
Ils ne m'ont répondu que par un cri d'effroi.
A ces clameurs succède un plus affreux silence ;
J'interroge ; on se tait. Je frémis ; je m'avance :
Et promenant partout mes regards effrayés,

Partout je vois des pleurs dont les yeux sont noyés.
J'arrive au lieu fatal; et cependant la foule
S'entr'ouvre, me fait place, et lentement s'écoule.
J'appelle. Espoir crédule! il s'est évanoui,
Sire, j'appelle en vain; vous étiez obéi;
Vous avez pu frapper, non sauver l'innocence,
Et l'on vous a servi comme on sert la puissance.
La reine n'était plus. Ses yeux, privés du jour,
Semblaient avec douleur tournés vers ce séjour,
Ses yeux où la vertu répandait tous ses charmes,
Ses yeux encor mouillés de leurs dernières larmes.
Femmes, enfants, vieillards regardaient en tremblant
Ces augustes débris, ce front pâle et sanglant.
Des vengeances des lois l'exécuteur farouche
Lui-même consterné, les sanglots à la bouche,
Détournait ses regards d'un spectacle odieux,
Et s'étonnait des pleurs qui tombaient de ses yeux,
Mille voix condamnaient des juges homicides.
J'ai vu des citoyens baisant ses mains livides,
Racontant ses bienfaits, et, les bras étendus,
L'invoquant dans le ciel, asile des vertus.
Au milieu de l'opprobre on lui rendait hommage.
Chacun tenait sur elle un différent langage;
Mais tous la bénissaient, tous avec des sanglots
De ses derniers discours répétaient quelques mots.
Elle a parlé d'un frère, honneur de sa famille,
Du roi, de vous, madame, et surtout de sa fille;
Et faisant aux Anglais ses tranquilles adieux,
Elle a reçu la mort en regardant les cieux.

HENRI.

Votre douleur est juste et n'a rien qui m'offense.
J'accuse envers Boulen ma tardive indulgence.

SEIMOUR.

Au fond de votre cœur vouliez-vous l'épargner?

HENRI.

Quoi, madame!

SEIMOUR.

Elle expire; et moi je vais régner!
Régner! lui succéder entre vos bras perfides,
Sur ce trône souillé de tant de parricides!
Laissez-moi fuir des lieux qui me glacent d'effroi:
Son ombre gémissante est entre vous et moi.
Au moment où mon front recevrait la couronne,
Au pied des saints autels, sur les marches du trône,
Je l'entendrais toujours, s'attachant à mes pas,
Accuser mes honneurs fondés sur son trépas.
Que d'autres, j'y consens, obtiennent en partage
De votre amour cruel le sanglant héritage,
Et sur son échafaud que mon sang répandu
Dans son généreux sang puisse être confondu!
Voilà tous mes désirs, c'est le sort que j'envie,
Roi barbare; à vos pieds j'ai demandé sa vie;
A vos pieds maintenant je demande ma mort.

HENRI.

Vous, mourir! vous!

SEIMOUR.

Frappez; n'ayez point de remord.
Ah! puisque vous m'aimez, je suis votre complice.
Ma haine vous punit; c'est là votre supplice;
Mais le mien est de vivre, et le mien doit finir.
A des mânes chéris je vais me réunir.
C'en est fait... Je t'entends. Oui, ton ombre m'appelle.

HENRI.

Ses yeux se sont fermés, je la vois qui chancelle.
Amis...

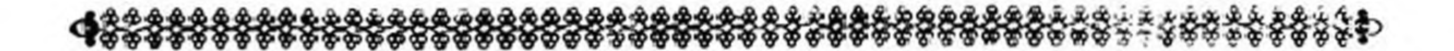
SEIMOUR.

Si votre cœur peut encor me chérir,
Soyez assez clément pour me laisser mourir.

HENRI.

(*à part.*)

Prenez soin de ses jours. Entouré de victimes,
J'ai peine à soutenir le fardeau de mes crimes.



JEAN CALAS,

OU

L'ÉCOLE DES JUGES,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE, le 6 juillet 1791.

PERSONNAGES.

JEAN CALAS.
MADAME CALAS.
PIERRE CALAS, } fils de Jean Calas.
LOUIS CALAS, }
LAVAISSE.
LA SERVANTE de Calas.
CLÉRAC.
LA SALLE.
UN RELIGIEUX.
UN GEOLIER.
LE PEUPLE.
JUGES.
UN GREFFIER.

La scène est dans la ville de Toulouse.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place publique.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉRAC, LA SALLE.

LA SALLE.

Laissez-moi.

CLÉRAC.

Vous fuyez.

LA SALLE.

Je fuis des criminels.

CLÉRAC.

Où sont-ils?

LA SALLE.

Dans le temple, au pied des saints autels.

CLÉRAC.

Que dites-vous?

LA SALLE.

Qu'un peuple affamé de carnage
Veut rendre un Dieu clément complice de sa rage.

CLÉRAC.

Je reconnais en vous le soutien des Calas.

LA SALLE.

Oui, je les soutiendrai; je ne m'en défends pas.

CLÉRAC.

Ce grand zèle du moins ne peut-il se contraindre?

LA SALLE.

Ils sont infortunés: nous devons tous les plaindre.

CLÉRAC.

Il est vrai.

LA SALLE.

Nous surtout qui devons les juger.
Je les crois innocents, et je ne puis songer
Qu'un frère en sa fureur ait égorgé son frère,
Ou qu'un fils ait péri sous la main de son père.

CLÉRAC.

Vous, qui me soupçonnez de quelque aveuglement;
Vous qui, d'un parricide étonné justement,
Le jugez impossible, et refusez d'y croire,
Faut-il de vos discours rappeler la mémoire?
Cent fois je vous ai vu, les yeux baignés de pleurs,
Des superstitions raconter les fureurs.
Je n'ai point, comme vous, goûté dès ma jeunesse
Les principes hardis d'une altière sagesse;
Dans ma religion rien n'est douteux pour moi,
Et ma raison fléchit sous le joug de la foi;
Mais je puis concevoir qu'un zèle fanatique
Arme contre son fils la main d'un hérétique.
Je sais qu'en votre cœur Dieu seul est adoré,
Que Dieu seul à vos yeux est un objet sacré.

« En tous lieux, disiez-vous, nos malheureux ancêtres
« Ont toujours épousé les passions des prêtres;
« Et, toujours ajoutant au culte de l'autel,
« Les humains ont gâté l'œuvre de l'Éternel. »
Quoi! monsieur, ce fléau si grand, si redoutable,
Quoi! des religions ce mal inévitable,
Au culte protestant serait-il étranger,
Ou l'esprit d'une secte aurait-il pu changer?

LA SALLE.

Non, non; le fanatisme enfante tous les crimes;
Sans égard et sans choix il frappe ses victimes;
Du sang, de la nature, il fait taire la voix;
Mais, pénétrant aussi dans le temple des lois,
Souvent, vous l'avoûrez, sa terrible puissance
Aux mains des magistrats fait pencher la balance.

CLÉRAC.

Terminons un discours qui pourrait nous aigrir.

LA SALLE.

Oui, parmi vos pareils hâtez-vous de courir.
Au sein de nos remparts de zélés catholiques
Jadis ont immolé des milliers d'hérétiques:
Une fête annuelle est l'affreux monument
Qui retrace à nos yeux ce grand événement:
De ces meurtres sacrés c'est le jour séculaire.

CLÉRAC.

J'ai quitté de Bruno le cloître solitaire,
A mes concitoyens je viens me réunir,
Et célébrer comme eux ce sanglant souvenir.

LA SALLE.

Eh bien! jouissez donc de cette horrible image;
Par d'homicides vœux célébrez le carnage;
Joignez-vous au vulgaire, et rendez grâce aux cieux
Des forfaits qu'autrefois ont commis vos aïeux.

CLÉRAC.

Modérez ces transports.

LA SALLE.

Déplorables contrées,
Aux superstitions si constamment livrées,
Hélas! de vos revers quand finira le cours?
Le terme en est-il proche? ou verrai-je toujours
Des citoyens, poussés par un zèle bizarre,
Excusable pourtant quand il n'est point barbare,
Porter publiquement, en signe de douleur,
Des vêtements hideux sous diverse couleur?
Vous, juge, initié dans ces sombres mystères,
Osez-vous approuver la fureur de vos frères?
Pourquoi donc ces devoirs, ces honneurs solennels
Qu'obtient le suicide au pied de vos autels?
Pourquoi ces chants cruels, ces accents funéraires,
Qui sont des cris de rage, et non pas des prières?
Pourquoi de ce cercueil le spectacle effrayant,
Et d'Antoine Calas le squelette sanglant?
Il saisit d'une main la palme du martyre,
Et, les doigts étendus, l'autre main semble écrire.
Il devait, nous dit-on, sous les regards de Dieu,
D'un culte plein d'erreur signer le désaveu.
Fais au moins, Dieu puissant, que sa main sanguinaire
Ne signe point la mort de son malheureux père!

CLÉRAC.

Si l'on eût de l'État consulté les besoins,
Vos yeux de ces objets ne seraient pas témoins.
Toujours les protestants ont divisé l'empire:
Par de sévères lois il fallait les détruire.

LA SALLE.

Ami de la justice, est-ce vous que j'entends?

CLÉRAC.

Est-ce vous qui seriez l'appui des protestants?
Voyez ces factieux, hardis dès leur naissance,
Par vingt ans de combats affermir leur puissance;
Vaincus par Médicis, quelquefois triomphants,
Ils ébranlaient le sceptre aux mains de ses enfants.
Henri quatre et son fils reçurent en partage
De ces dissensions le sanglant héritage;
Ami d'un seul pouvoir, le profond Richelieu
Défendit la querelle et du trône et de Dieu.
Il mourut; mais bientôt ce siècle vit paraître
Un roi qui sut parler, qui sut agir en maître;
Et qui, pour maintenir sa juste autorité,
Employa la constance et la sévérité.
Ce monarque imposant jusque dans ses faiblesses,
Gouverné par la gloire, et non par ses maîtresses,
Voulant de son royaume augmenter la splendeur,
Sous la religion fit fléchir sa grandeur;
Il connut les rigueurs de sa morale austère;
Un saint zèle dicta cet édit salutaire
Qui livrait l'hérésie au glaive de la loi.
Que n'a-t-on conservé l'esprit de ce grand roi!

LA SALLE.

Ainsi vous exaltez les crimes de vos princes!
Oubliez-vous le sort de ces tristes provinces?
Pontifes, magistrats dressant des échafauds,
Nos pères convertis à la voix des bourreaux,
Abandonnant leurs biens, errant de ville en ville,
Massacrés dans nos murs sous les yeux d'un Baville,
Dans la nuit des cachots entassés par Louvois;
Quelques-uns, en troupeaux fuyant au fond des bois,
Poursuivis dans les creux des vallons solitaires,
Au bruit du plomb mortel chassés de leurs repaires,
Tels que ces animaux que l'homme en son loisir
Égorge de sang-froid par un affreux plaisir!
Oubliez-vous enfin notre Septimanie,
Jouet du fanatisme et de la tyrannie,
Déplorant les trésors de ses champs dévastés,
Et le deuil éternel de ses riches cités;
Ses beaux-arts transplantés sur la rive étrangère,
Et ses nombreux enfants arrachés à leur mère?
Louis, cet ennemi de toute liberté,
Plus flatté que chéri, plus craint que respecté,

Imprimant à l'Europe une terreur profonde,
Obtint le nom de grand par le malheur du monde.
Entouré soixante ans et de pompe et d'ennui,
Il crut que les humains n'étaient faits que pour lui :
La France, qu'appauvrit son luxe despotique,
Le vit fouler aux pieds la majesté publique,
Des impôts accablants appesantir le faix,
Et nourrir son orgueil du sang de ses sujets.
Il ne peut être absous par quarante ans de gloire;
La misère du peuple a flétri sa mémoire.
Son règne avait causé de publiques douleurs;
Mais le jour de sa mort n'a point coûté de pleurs.

SCÈNE II.

CLÉRAC, LA SALLE, LOUIS CALAS, UN RELIGIEUX.

LOUIS CALAS.

O ministres des lois, soutiens de la justice,
Vous ne souffrirez point qu'un innocent périsse.
Mille objets effrayants sont encor sous mes yeux :
Ces pénitents, ce deuil, ces prêtres furieux
Et ce fantôme affreux, restes d'un suicide,
Qu'une sanglante erreur condamne au parricide.
Au premier des martyrs le temple consacré
Est-il donc aux bourreaux impunément livré?
Ah! mon père est proscrit; son supplice s'apprête;
Le peuple me poursuit en demandant sa tête.
Je viens auprès de vous; je me jette en vos bras.

CLÉRAC.

Quoi! c'est un des enfants...

LE RELIGIEUX.

Du malheureux Calas.

CLÉRAC.

Et que veut-il de moi? Son fils! un hérétique!

LE RELIGIEUX.

Presque dès son enfance il devint catholique.

CLÉRAC.

Lui!

LE RELIGIEUX.

Grâce à l'Éternel, qui s'est servi de moi,
Ses yeux sont éclairés du flambeau de la foi.

LOUIS CALAS.

Et du plus grand forfait on accuse mon père!
Si d'un tel changement il eût puni mon frère,
Si dans le sang d'un fils son bras s'était baigné,
J'étais plus criminel; m'aurait-il épargné?
Maintenant donc jugez, amis de l'innocence,
Amis de la raison, prononcez la sentence.

CLÉRAC.

Vos discours et les pleurs que je vous vois verser,
Jeune homme, à votre sort tout doit m'intéresser;
Mais enfin je suis juge, et ne puis vous entendre.
L'arrêt viendra trop tôt; c'est à vous de l'attendre.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

LA SALLE, LOUIS CALAS, LE RELIGIEUX.

LOUIS CALAS, *au Religieux.*

Sortons d'ici.

LA SALLE.

Pourquoi craignez-vous de rester?
Comme lui je suis juge, et veux vous écouter.

LOUIS CALAS.

Vous ne m'opposez pas un visage sévère :
Vous êtes jeune encore, et vous avez un père.

LA SALLE.

Non, j'ai perdu le mien ; mais il me reste un cœur
Qu'il forma vertueux et sensible au malheur.

LE RELIGIEUX.

Je vois courir vers nous ce peuple qu'on égare.

LA SALLE.

Et c'est la loi d'un Dieu qui rend l'homme barbare!

SCÈNE IV.

LA SALLE, LOUIS CALAS, LE RELIGIEUX, LE PEUPLE.

LE PEUPLE.

Oui, le voilà, c'est lui; c'est un fils de Calas.

LA SALLE.

Citoyens, écoutez.

LE PEUPLE.

Ne le protégez pas.

LA SALLE.

Qu'a-t-il donc fait?

LE PEUPLE.

Le ciel demande un grand exemple.

LA SALLE.

Mais enfin qu'a-t-il fait?

LE PEUPLE.

Il est sorti du temple...

LA SALLE.

Eh bien?

LE PEUPLE.

Nous l'avons vu, cachant mal sa fureur,
Sortir en détournant les yeux avec horreur.
Il a trempé, sans doute, au meurtre de son frère.
Il est temps d'immoler les enfants et le père.

LE RELIGIEUX.

Il faut donc, citoyens, nous immoler tous trois.

LA SALLE.

Ministre des autels et ministre des lois,
Jusqu'au dernier soupir nous prendrons sa défense.

LOUIS CALAS.

Laissez-leur terminer mon horrible existence.

LE RELIGIEUX.

Cet homme est innocent : ne le voyez-vous pas?

LE PEUPLE.

Peut-il être innocent, lui, le fils de Calas?

LA SALLE.

S'il faut, pour vous fléchir, parler en fanatique,
Cet homme est innocent, puisqu'il est catholique.

LE PEUPLE.

Il doit donc abhorrer des parents criminels.

LA SALLE.

Tous les cœurs ne sont pas injustes et cruels.

LE PEUPLE.

Ses parents ont du ciel mérité la colère.

LE RELIGIEUX.

Le ciel n'ordonne pas de détester son père.

LE PEUPLE.

Un de nos magistrats dans un cloître sacré
Pour ce procès fameux s'est longtemps retiré :
Inspiré par les cieux, ce juge irréprochable
A dit publiquement : « Jean Calas est coupable. »

LA SALLE.

Un homme, dites-vous, par les cieux inspiré!
Bon peuple, eh! c'est ainsi qu'ils vous ont égaré.

LE PEUPLE.

Les juges irrités frapperont la victime.

LA SALLE.

Eh! quoi! n'ont-ils jamais condamné que le crime?
Au sang d'Urbain Grandier leurs bras se sont baignés.

LE PEUPLE.

Tous nos prêtres, comme eux justement indignés...

LA SALLE.

Repoussez loin de vous ces prêtres sanguinaires,
Qui vous font désirer le trépas de vos frères,
Qui, d'orgueil enivrés, prêchent l'humilité,
Qui, du sein des trésors, prêchent la pauvreté,
Et qui, trompant toujours et dévastant la terre,
Servent le Dieu de paix en déclarant la guerre.

LE PEUPLE.

Eh bien! le tribunal est prêt à s'assembler :
Vous êtes magistrat, vous pouvez y parler.
En faveur des Calas courez vous faire entendre.

LA SALLE.

N'en doutez point; j'y vole, et c'est pour les défendre.

LE PEUPLE.

Comment! vous oserez, par le zèle emporté...

LA SALLE.

Tout pour ma conscience et pour la vérité.

LE PEUPLE.

Courons hâter l'arrêt d'une race coupable.

LA SALLE.

Allez, et demandez un arrêt équitable.

(*Le peuple sort.*)

SCÈNE V.

LA SALLE, LOUIS CALAS, LE RELIGIEUX.

LOUIS CALAS.

O mon libérateur!

LA SALLE.

Vous, jeune infortuné,
Venez sous l'humble toit que le ciel m'a donné.
Sans consumer ma vie au fond des sanctuaires,
Je tâche d'être humain ; ce sont là mes prières.

LE RELIGIEUX.

Vos vœux et votre encens sont les plus précieux :
Tout mortel bienfaisant est un prêtre des cieux.
Aimer le genre humain, secourir la misère,
C'est la religion, c'est la loi tout entière;
C'est le précepte saint que Dieu même a dicté :
Son culte véritable est dans l'humanité.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente la salle du parlement.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉRAC, LA SALLE; LES AUTRES JUGES, UN GREFFIER.

CLÉRAC.

Bientôt les accusés en ces lieux vont paraître.
Ce moment de leur sort va décider peut-être.
Vous voyez les désirs de ce peuple pieux :
Il attend votre arrêt; il a sur vous les yeux;
Pensez-y bien. Souvent l'énormité du crime
Rend le juge incrédule, et sauve la victime.
Par des préventions ne soyons point troublés.
Le ciel qui nous entend, qui nous voit rassemblés,
A qui nous répondrons de notre ministère,
Dit à chacun de nous d'être un juge sévère,
De ne pas profaner la sainteté des lois
D'être sourd à la plainte, et de venger ses droits.

LA SALLE.

Venger les droits du ciel! Insensés que nous sommes,
Ne donnons point à Dieu les passions des hommes.
Il ne commande point tant de sévérité :
Ce Dieu, dont un cœur dur méconnaît la bonté,
Dit à chacun de nous d'être un juge équitable,
De haïr le forfait, de plaindre le coupable,
D'accueillir l'accusé d'un œil compatissant,
Et de ne point verser le sang de l'innocent.

SCÈNE II.

CLÉRAC, LA SALLE; LES AUTRES JUGES, UN GREFFIER; JEAN CALAS, MADAME CALAS, PIERRE CALAS, LAVAISSE, LA SERVANTE.

CLÉRAC.

Approchez.

LA SALLE.

Leur aspect me fait verser des larmes.

JEAN CALAS.

Tout terrible qu'il est, ce moment a des charmes :
Épars dans les cachots depuis près de six mois,
Nous voilà réunis pour la première fois.

MADAME CALAS.

Mon époux !

LAVAÏSSE.

Mon ami !

LA SERVANTE.

Mon cher maître !

PIERRE CALAS.

Mon père !

JEAN CALAS.

Ces noms étaient bien doux dans un temps plus prospère.

CLÉRAC.

Répondez. De Calvin vous professez la foi?

JEAN CALAS.

Oui, depuis mon berceau.

CLÉRAC.

Quel était votre emploi?

JEAN CALAS.

Par les travaux constants d'une utile industrie,
Ainsi que mes aïeux, j'ai servi la patrie.

CLÉRAC.

Votre âge et votre nom?

JEAN CALAS.

Vous ne l'ignorez pas :
J'ai soixante-neuf ans; mon nom est Jean Calas.

CLÉRAC.

Êtes-vous étranger?

JEAN CALAS.

J'ai vu le jour en France.

CLÉRAC.

En quel lieu?

JEAN CALAS.

Dans ces murs j'ai reçu la naissance.

CLÉRAC, *à madame Calas.*

Et vous?

MADAME CALAS.

J'ai vu le jour chez un peuple vanté
Pour ses lois, pour ses mœurs et pour sa liberté.

CLÉRAC.

Ce peuple quel est-il? Ce n'est pas me répondre.

MADAME CALAS.

Eh bien, je suis Anglaise, et je naquis dans Londre.

CLÉRAC.

Et le nœud qui vous joint dure depuis trente ans?

JEAN CALAS.

Il est vrai.

CLÉRAC.

Vous avez encor plusieurs enfants?

MADAME CALAS.

Grâce à notre union, bien tristement féconde,
Six malheureux de plus ont gémi dans le monde;
Deux filles, quatre fils.

CLÉRAC.

Et ceux qui sont vivants
Habitent-ils ces lieux? sont-ils tous protestants?

JEAN CALAS.

L'un d'eux est catholique; et, dans son premier zèle,
Ayant voulu quitter la maison paternelle,
De ses parents encore il éprouve les soins;
Un tribut annuel suffit à ses besoins :
Il traîne sur ces bords sa pénible existence.
Le second de nos fils est en votre présence;
Et le troisième enfin, le plus jeune de tous,
Sur les bords génevois fut envoyé par nous.

MADAME CALAS.

Mes filles nous rendraient nos malheurs supportables;
Sous le champêtre toit de parents respectables
Leurs beaux jours s'écoulaient loin du toit paternel,
Lorsqu'Antoine a conçu son projet criminel :
Cependant, comme nous, elles sont prisonnières :
Mes filles, s'abreuvant de larmes solitaires,
Expirent jour et nuit dans un cloître inhumain,
Loin de leur mère, hélas ! qui les appelle en vain.

CLÉRAC, *à Pierre Calas.*

Parlez, fils de Calas; il faut aussi connaître
Et votre âge et les lieux où le sort vous fit naître.

PIERRE CALAS.

Je suis né dans ces murs; j'ai vingt ans accomplis.

CLÉRAC, *à Lavaïsse.*

Et vous?

LAVAÏSSE.

Un an de moins; Toulouse est mon pays.

CLÉRAC.

Est-ce de vos parents la demeure ordinaire?

LAVAÏSSE.

C'est là que de tout temps a résidé mon père.

CLÉRAC.

Ses jours ne sont-ils pas consacrés à la loi?

LAVAÏSSE.

Il s'est rendu fameux dans l'honorable emploi
De défendre au barreau les droits de l'innocence,

Et le faible opprimé chérit son éloquence.

CLÉRAC, *à la servante.*

Vous, femme qui pleurez, qui gémissez tout bas,
Approchez, répondez : vous serviez Jean Calas?

LA SERVANTE.

Il est vrai.

CLÉRAC.

Cependant vous êtes catholique?

LA SERVANTE.

Grâce au ciel.

CLÉRAC.

Vous pouviez servir un hérétique?

LA SERVANTE.

J'ai vécu bien longtemps ; mais je n'ai point connu
D'homme plus généreux, plus rempli de vertu.
Mon maître et son épouse ont aidé l'infortune ;
Ils n'ont jamais trouvé sa demande importune.
Lorsque j'entrai chez eux, au pied de leurs autels
Ils venaient de s'unir par des nœuds solennels.
Hélas! deux ans après, le ciel, en sa colère,
D'un époux fortuné fit un malheureux père.
Je cultivais les fruits de ce tendre lien,
Et le cœur maternel se confiait au mien.
Mes yeux furent témoins du jour de leur naissance;
Ces mains que vous voyez ont bercé leur enfance.
Pour mes soins chaque jour recevant des bienfaits,
J'ai vu dans la maison l'innocence et la paix.
Je ne m'attendais pas, non plus que vous, mon maître,
Que je verrais mourir l'enfant que j'ai vu naître,
Ni qu'un jour des parents si bons et si chéris
S'entendraient accuser du meurtre de leur fils.

CLÉRAC.

Retracez-nous, vieillard, l'événement funeste.

JEAN CALAS.

Je vais donc ranimer la force qui me reste.
(montrant Lavaisse.)
Ce jeune homme à nos yeux est un de nos enfants ;
La plus tendre amitié me joint à ses parents :
Ce sont des nœuds formés depuis quarante années.
Il avait dans Bordeaux passé quelques journées ;
De retour en ces murs il venait nous revoir ;
Nous étions réunis pour le repas du soir,
Ma femme auprès de moi, lui, mon second fils Pierre,
Et ce fils dont la mort perd sa famille entière.
Je me trouvais heureux environné des miens ;
Et le temps s'écoulait en ces doux entretiens
Sans suite et sans apprêt, dont le désordre aimable.
Reçoit de la nature un charme inexprimable.
Antoine, cependant, rêveur préoccupé,
Semblait d'un grand dessein profondément frappé.
Nous nous levons ensemble.

PIERRE CALAS.

Y pensez-vous mon père!
Avez-vous oublié que mon malheureux frère
Venait de nous quitter depuis quelques instants?

LAVAISSE.

Antoine est sorti seul.

JEAN CALAS.

Il est vrai mes enfants.
J'ai peine à surmonter le trouble qui m'accable :
Pardon!

CLÉRAC.

Vous hésitez : vous êtes donc coupable?

LA SERVANTE.

Il ne l'est point. Son fils a dirigé ses pas
Aux lieux où se faisaient les apprêts du repas.
Je me rappelle bien l'époque infortunée :
Octobre finissait sa treizième journée ;
Les orages fréquents et la fraîcheur de l'air
Nous annonçaient déjà l'approche de l'hiver.
Il entre : sa tristesse a causé ma surprise.
Près de l'ardent foyer j'étais alors assise.
« Approchez-vous ; le froid fait sentir sa rigueur, »
Lui dis-je. Il me répond d'un air sombre et rêveur :
« Je brûle. » Après ces mots que je ne pus comprendre,
D'un pas précipité je l'entendis descendre.

CLÉRAC.

Continuez, vieillard.

JEAN CALAS.

L'heure vint avertir
Que notre ami devait nous quitter et partir.
Il voulait la nuit même aller trouver l'asile
Que son père possède auprès de notre ville.
Nous réveillons mon fils qui s'était endormi.
Va, dis-je, mon enfant, éclairer notre ami.
Mon fils prend la lumière, et tous deux ils descendent.
Des cris, l'instant d'après, et des sanglots s'entendent:
Moi-même alors j'accours, pâle et saisi d'effroi :
Mon épouse me suit plus tremblante que moi.
Mais de mon premier né quel destin déplorable!
Quel sujet de douleur et profonde et durable!
Quel spectacle effrayant se présente à nos yeux!
Le pourrai-je achever ce récit odieux?
Mon fils... Je vois tes pleurs, ô toi qui fus sa mère!
Vous tous qui me jugez, prenez pitié d'un père!
Songez à la victime, et ne m'ordonnez pas
De m'arracher le cœur en peignant son trépas.
Mon fils... je meurs... mon fils...

LA SALLE, *courant soutenir Jean Calas.*

Il chancelle, il succombe.

JEAN CALAS.

Je devais avant toi descendre dans la tombe.
Mon fils!

MADAME CALAS.

De sa douleur nous le verrons mourir.

LA SERVANTE.

Calmez-vous, mon cher maître.

LA SALLE.

On doit le secourir.

CLÉRAC, *à La Salle.*

Un juge aux passions doit être inaccessible.

LA SALLE.

Je renonce à juger s'il faut être insensible.

JEAN CALAS, *reprenant ses sens.*

Eh quoi! je puis encor me trouver dans vos bras!

(*A La Salle.*)

Mais vous pleurez aussi!

MADAME CALAS.

C'est un des magistrats.

JEAN CALAS, *à La Salle.*

Je vous plains.

CLÉRAC, *à Pierre Calas.*

Achevez. Qu'ordonna votre père?

PIERRE CALAS.

«Va, me dit-il, va, cours, cherche à sauver ton frère;
«Mais cache bien surtout qu'il a tranché ses jours.»
Je vole en gémissant implorer des secours.
Hélas! nous espérions qu'une main bienfaisante
Ranimerait encor sa chaleur expirante.
On vient: l'art se consume en efforts superflus,
Et nous rend pour tout fruit ces mots: «Il ne vit plus.»

CLÉRAC, *à madame Calas.*

Et le chef de la ville alors vint vous surprendre?

PIERRE CALAS.

J'ai couru l'avertir.

CLÉRAC, *à Pierre Calas.*

Je viens de vous entendre.

(*A madame Calas.*)

C'est vous que j'interroge, épouse de Calas.

MADAME CALAS.

Le chemin tout à coup se remplit de soldats.
Le magistrat chargé de veiller sur la ville
Arrivait avec eux au sein de notre asile,
Et déjà cet asile était environné
D'un peuple furieux contre nous déchaîné.
«Oui, criait cette foule impie et fanatique,
«Ils ont tué leur fils devenu catholique:
«Il voulait abjurer; et tous les protestants
«Sur de pareils soupçons égorgent leurs enfants.
«Voilà le meurtrier qu'a choisi leur vengeance:
«C'est ce jeune homme à peine échappé de l'enfance,
«Lui-même, et de Bordeaux il revient aujourd'hui
«Pour cet assassinat qu'on exigeait de lui.»
Le pieux magistrat, par les cris du vulgaire
Sent s'échauffer encor son zèle sanguinaire;
Et, de cinq malheureux ardent persécuteur,
Il devient notre juge et notre accusateur.
Plongés depuis six mois en de sombres abîmes,
Innocents, renfermés dans le séjour des crimes,
Isolés, dispersés, seuls avec nos malheurs,
Jamais la main d'un fils ne vient sécher nos pleurs,
Et jamais une voix et consolante et tendre
A notre cœur ému ne peut se faire entendre.
Les noms sacrés de mère, et de père, et d'époux,
Au fond de ces tombeaux n'existent plus pour nous.
On doit peut-être encor nous livrer au supplice;
C'est le seul coup du moins qui manque à l'injustice:
Mais nous pourrons subir et la honte et la mort,
Tous les tourments unis, excepté le remord.

CLÉRAC.

Ainsi donc votre fils fut sa propre victime,
Et vos mains, dites-vous, sont exemptes du crime?

JEAN CALAS.

O mon fils, tes parents t'auraient privé du jour!
Le tigre seul détruit les fruits de son amour.
Enfant dénaturé, c'est toi-même, peut-être,
Qui donneras la mort à ceux qui t'ont fait naître.
Tu voulus de ta vie éteindre le flambeau.
Si ma voix peut percer l'abîme du tombeau,
Viens à ce tribunal justifier ton père,
Ton frère, ton ami, surtout ta tendre mère,
Celle qui t'a porté dans ses flancs douloureux,
Dont les soins t'élevaient pour un sort plus heureux,
Et dont le lait, jadis aux jours de ton enfance,
Soutenait, conservait ta débile existence.
Toi, principe éternel d'amour et d'équité,
Dont l'image préside à ce lieu redouté,
Dieu, qui voulus naître homme, et terminer ta vie
Au milieu des tourments et de l'ignominie;
Divin patron du juste à la mort condamné,
Dieu du pauvre, à tes pieds me voilà prosterné:
Nous attestons ici tes regards redoutables;
Tu vois des malheureux, mais non pas des coupables.

CLÉRAC.

Vous, ô ciel!

JEAN CALAS.

Je le jure.

MADAME CALAS, PIERRE CALAS, LAVAISSE, LA SERVANTE.

Et nous le jurons tous.

CLÉRAC.

Il suffit: maintenant allez, retirez-vous.

JEAN CALAS.

Quoi! toujours supporter cette absence funeste!
Ah! du moins profitons de l'instant qui nous reste.
Viens, chère épouse; et vous, mes amis, mes enfants,
Venez, confondez-vous dans mes embrassements.

LA SERVANTE.

Ah! laissez-moi baiser cette main respectable;
Permettez que mes pleurs...

JEAN CALAS.

Ton amitié m'accable!

Je connais sa tendresse et sa fidélité:

Ce n'est point là le prix qu'elle avait mérité.
(*à Lavaïsse.*)
Et vous, brillant encor des fleurs de la jeunesse,
De vos tristes parents que je plains la vieillesse!
Sous leur toit solitaire ils sont abandonnés.
Quel destin vous guidait chez des infortunés?

LAVAÏSSE.

Je gémis avec vous : mon sort sera le vôtre.

MADAME CALAS.

Resterons-nous longtemps enlevés l'un à l'autre?

LES CINQ ACCUSÉS.

Adieu.

JEAN CALAS.

Je ne pourrai m'arracher de ce lieu.
Hélas! pourquoi faut-il encor nous dire adieu!
(*Les cinq accusés sortent.*)

SCÈNE III.

CLÉRAC, LA SALLE; LES AUTRES JUGES, UN GREFFIER.

LA SALLE.

Vous venez de les voir : les croyez-vous coupables?

CLÉRAC.

Leurs discours sont touchants, simples et vraisemblables,
Si vous en exceptez un mot, un seul instant,
Leur aveu fut toujours uniforme et constant.
Ce fait, tout important qu'il puisse vous paraître,
Ne tient pas lieu de preuve : observez que, peut-être,
Au moment de ce meurtre, avant d'être arrêtés,
Sur ce qu'il fallait dire ils se sont concertés.
Ce jeune homme du moins, privé de la lumière
La veille d'abjurer le culte de son père,
Tout le peuple informé de son pieux dessein,
L'esprit des protestants, ce suicide enfin,
Que l'aspect seul du lieu fait juger impossible,
Tout établit contre eux une preuve invincible;
Et, malgré la pitié dont je suis pénétré,
Tout démontre à mes yeux un complot avéré.

LA SALLE.

Pensez-vous qu'il s'agit d'un forfait exécrable?
Un vain bruit, un soupçon vous le rend vraisemblable!
Quelle preuve avez-vous? quels faits sont avancés?
Un témoin se présente, un seul homme; est-ce assez?
Et qui? ce vil mortel, chez qui le plus grand crime,
L'homicide devient un acte légitime;
Payé pour exercer l'abominable emploi
De répandre le sang condamné par la loi!
Vous savez que du meurtre il a l'expérience;
Vous allez, magistrats, consulter sa science :
Il a jugé pour vous : « Le fils de Jean Calas
« N'a pu, vous a-t-il dit, se donner le trépas;
« D'une main meurtrière il éprouva la rage. »
Sur cette autorité, sur ce grand témoignage,
Vous allez donc livrer à des tourments affreux
Un père, un citoyen, un vieillard malheureux!

CLÉRAC.

Il est d'autres témoins. A l'heure infortunée,
Qui d'Antoine Calas finit la destinée,
Des voisins effrayés ont entendu des cris.

LA SALLE.

C'étaient les cris du père. Êtes-vous donc surpris
Qu'un vieillard éperdu, qu'une famille entière,
Voyant l'horrible mort et d'un fils et d'un frère,
Fasse éclater au loin ses plaintives douleurs?
Vouliez-vous la contraindre à dévorer ses pleurs?
Pour condamner un homme il faut que l'évidence
Ait de son attentat démontré l'existence.
Ah! je réclame ici, non pas l'humanité,
Mais l'austère raison d'où naît la vérité.
Quelques enfants, ingrats jusqu'à la barbarie,
Des auteurs de leurs jours ont abrégé la vie :
On a vu, je le sais, des fils dénaturés
Oser verser le sang de ces objets sacrés :
Alors, pour désigner un si grand homicide,
Nos aïeux ont créé le nom de parricide;
Mais ils n'ont pas prévu qu'au sein de son enfant
Un père pût jamais porter son bras sanglant.
Égorger un mortel que soi-même on fit naître!
Ce forfait incroyable, impossible peut-être,
Jusqu'à nos tribunaux n'était point parvenu,
Et le nom d'un tel crime est encore inconnu!

CLÉRAC.

Vous êtes défenseur, et vous n'êtes pas juge.

LA SALLE.

Eh! du faible innocent quel sera le refuge?
Dans vos bizarres lois qu'inventa la fureur,
L'homme accusé d'un crime a-t-il un défenseur?
Il est seul, sans conseil, près d'un juge implacable,
Qui semble avoir besoin de le trouver coupable.
Au pied des tribunaux une fois amené,
L'accusé, s'il est pauvre, est déjà condamné.

CLÉRAC.

Vous servez les Calas avec un zèle extrême.

LA SALLE.

Les Calas, dites-vous? non pas eux, mais vous-même.
Si je puis arracher le glaive de vos mains,
Et de ces accusés prolonger les destins,
C'est à vous, magistrats, que je rends un service :
Je vous sauve du sang, les remords, l'injustice;
Je veux fermer l'abîme entr'ouvert sous vos pas :
Si vous me repoussiez, vous seriez des ingrats;
Et vous seriez couverts du sang de l'innocence,
Si votre bouche osait prononcer la sentence.

CLÉRAC.

Je crois que nous pouvons prononcer sans effroi
Quand nous avons pour nous des preuves et la loi.

Jeune homme, est-il prudent, est-il bien équitable,
Que dis-je? est-il humain d'absoudre le coupable?
Ah! quoi qu'en puisse dire un zèle exagéré,
Les témoins sont ouïs, le crime est avéré :
Ainsi donc, je conclus...

LA SALLE, *se levant avec précipitation.*

Homme, homme impitoyable,
Tu vas donner d'un mot la mort à ton semblable.

CLÉRAC.

La loi veut...

LA SALLE.

Arrêtez.

CLÉRAC.

Quoi! vous seul contre tous...

LA SALLE.

Il n'importe; arrêtez. Je tombe à vos genoux.

CLÉRAC.

Prétendez-vous aux lois enlever leur victime?
Pouvez-vous bien...

LA SALLE.

Je puis vous épargner un crime.
Vous êtes tous d'accord : moi seul de mon côté,
Seul... avec la justice, avec l'humanité,
J'ose vous conjurer, mes compagnons, mes frères,
Vous, au nom de vos fils, vous au nom de vos pères,
Et tous, au nom du ciel que vous croyez venger,
De différer encor le moment de juger,
De ne point prononcer, de peser, de suspendre
L'irrévocable arrêt que vous prétendez rendre.
Si l'on exécutait cet arrêt odieux,
Si bientôt l'innocence éclatait à vos yeux,
Quel attentat! Pour vous quel avenir horrible!
Verra-t-on, dites-moi, dans ce moment terrible,
L'innocent expiré sous le fer d'un bourreau
Sortir à votre voix de la nuit du tombeau?
Anéantirez-vous son trépas, son supplice?
Chacun de vous alors, pour n'être pas complice,
Pour n'avoir pas trempé dans l'arrêt inhumain,
Voudrait donner son sang et le voudrait en vain.
Oh! ne soyez point sourds à ma voix qui vous prie;
Songez bien qu'il y va d'un homme et de sa vie,
Que vous vous préparez les tourments du remord,
Qu'il ne sera plus temps de retarder sa mort,
Plus temps de réparer un crime irréparable,
Mais qu'il est toujours temps de punir un coupable.
(Tous les magistrats se lèvent.)

CLÉRAC.

Vous le voulez... eh bien!.. mais d'abord calmez-vous.

LA SALLE.

Vous répandez des pleurs! vous m'environnez tous!

CLÉRAC.

Je ne le cache pas, mon âme est ébranlée :
Il faut en ce moment dissoudre l'assemblée.
Bientôt nous reviendrons terminer ces débats.
Nous avons juré tous, ah! ne l'oublions pas,
De n'en croire jamais que notre conscience,
D'écouter la loi seule, et non pas l'éloquence.

LA SALLE.

N'oubliez pas non plus que vous avez juré
D'offrir à l'innocence un secours assuré;
N'oubliez pas surtout qu'en frappant la victime,
Si vous vous abusez, votre erreur est un crime;
Que c'est un meurtre affreux, plus affreux mille fois
Que celui qu'un brigand commet au fond des bois;
Que pour un magistrat une telle injustice
Est le plus grand malheur, le plus cruel supplice;
Qu'il vaut mieux être enfin l'innocent abattu,
Mourant dans les tourments, mais avec sa vertu,
Épuisant les horreurs d'un arrêt tyrannique,
Que le juge souillé d'un jugement inique.
(Ils sortent tous.)

ACTE TROISIÈME.

La scène est dans une place où la prison est située. — Un orage se prépare durant les premières scènes, et les éclairs se pressent avec rapidité.

SCÈNE PREMIÈRE.

LOUIS CALAS.

Rien ne saurait calmer ma sombre inquiétude;
Je marche sans dessein; la nuit, la solitude,
Dans mon cœur abattu nourrissent la douleur,
Et le ciel orageux convient à mon malheur.
La prison! c'est donc là qu'est ma famille entière!
Je veux rester ici; dormons sur cette pierre.
Dormir... ah! le sommeil n'est plus fait pour mes yeux :
Je ne dormirai pas. Vous, tyrans de ces lieux,
Pontifes qui traînez, au sein de l'opulence,
De vos stériles jours la pompeuse indolence;
Orgueilleux magistrats qui tenez en vos mains
L'existence et l'honneur des vulgaires humains,
Dormez; laissez veiller les chagrins, la misère;
Dormez; dans les cachots vous n'avez pas un père.
Chacun s'est retiré; je n'entends plus de bruit;
Dans l'espace des cieux, les astres de la nuit
Cachés, ensevelis sous un épais nuage,
Ont fait place aux éclairs précurseurs de l'orage :
Et moi, seul, accablé de mes calamités,
Je baise en vain les murs par mon père habités.
O mon père! ô vieillard si vertueux, si tendre,
Hélas! tout près de moi, vous ne pouvez m'entendre!

SCÈNE II.

LOUIS CALAS, JEAN CALAS *paraissant aux barreaux de la prison.*

JEAN CALAS.

C'est toi, mon cher Louis.

LOUIS CALAS.

Je connais cette voix.
Se peut-il?... c'est la sienne, et c'est lui que je vois!
De ces éclairs pressés la rapide lumière
Me fait jouir encor de l'aspect de mon père.

JEAN CALAS.

Tes accents douloureux ont pénétré mon cœur.

LOUIS CALAS.

Quoi! je puis donc goûter un moment de bonheur!

JEAN CALAS.

Évite, mon cher fils, les coups de la tempête;
Les torrents orageux vont tomber sur ta tête.

LOUIS CALAS.

Qu'importent les torrents et la foudre en courroux?
Je puis vous contempler, je suis auprès de vous.

JEAN CALAS.

Je t'ai vu : c'est assez ; au nom de ma tendresse,
Pour ta mère, mon fils, conserve ta jeunesse :
Ta mère est dans cet âge où de nouveaux besoins
De l'amour filial exigent plus de soins.

LOUIS CALAS.

Vos juges en leurs mains tiennent sa destinée.

JEAN CALAS.

Je ne présume pas qu'elle soit condamnée.
Ils vont faire périr sous la main d'un bourreau
Un vieillard que déjà réclame le tombeau;
Mais je crois que mon sang pourra les satisfaire,
Et qu'ils épargneront ta malheureuse mère.

LOUIS CALAS.

Et voilà tout l'espoir que vous me présentez!

JEAN CALAS.

Nos destins sont prévus, nos moments sont comptés.
J'ai passé sur la terre, et j'ai connu la vie;
Le port s'offre à mes yeux, et ma course est finie.

LOUIS CALAS.

Dieu! quel pressentiment!

JEAN CALAS

Mon fils, ne me plains pas;
Plains et chéris ta mère.

LOUIS CALAS.

Ah! tendez-moi vos bras!

JEAN CALAS.

De si loin?

LOUIS CALAS.

Cette pierre aidera ma tendresse.
Oui, malgré ces barreaux, que ma bouche les presse;
Sur ces augustes mains, sur ces bras paternels,
Sentez couler des pleurs qui seront éternels.

JEAN CALAS.

Apaise, mon cher fils, la douleur qui t'emporte.
Adieu : de ma prison j'entends ouvrir la porte,
Je ne puis t'embrasser, mais je puis te bénir.

LOUIS CALAS.

Un si cher entretien doit-il déjà finir?

JEAN CALAS.

Que vient-on m'annoncer?... ma sentence peut-être?
D'une secrète horreur mon cœur n'est pas le maître.
Pour tous les accusés, ô ciel, entends mes vœux :
Si je suis seul proscrit, mon sort est trop heureux.

UNE VOIX, *dans l'intérieur de la prison.*

Suivez nos pas.

LOUIS CALAS.

Quelle est cette voix formidable!
«Suivez nos pas!» Ces mots sont un poids qui m'accable.

SCÈNE III.

LOUIS CALAS, LE RELIGIEUX.

LE RELIGIEUX.

C'est vous, fils de Calas : je vous cherche en ces lieux.

LOUIS CALAS.

Et moi, je fuis le jour, j'évite tous les yeux.

LE RELIGIEUX.

Pourquoi donc avez-vous quitté le toit paisible
De ce vertueux juge à vos malheurs sensible?

LOUIS CALAS.

Je ne veux point lasser la pitié des humains.

LE RELIGIEUX.

Je viens auprès de vous partager vos chagrins.

LOUIS CALAS.

Laissez-moi; la douleur veut être solitaire.

LE RELIGIEUX.

Mon cher fils...

LOUIS CALAS.

Laissez-moi; vous n'êtes point mon père.

LE RELIGIEUX.

Vos efforts seront vains : je ne vous quitte pas.

LOUIS CALAS.

Où sont en ce moment, que font les magistrats?

LE RELIGIEUX.

A l'instant où le ciel est devenu plus sombre,
Quand la nuit commençait à déployer son ombre,
Le peuple au parlement les a tous rappelés.

LOUIS CALAS.

Les juges, dites-vous, cette nuit rassemblés!
Sans doute il ont déjà prononcé...

LE RELIGIEUX.

Je l'ignore;
Parmi les citoyens rien ne transpire encore.

LOUIS CALAS.

Que dit-on de l'arrêt qui doit être porté?

LE RELIGIEUX.

Le sentiment public s'est trop manifesté :
De la prévention vous connaissez l'empire.

LOUIS CALAS.

A perdre mes parents je vois que tout conspire.

LE RELIGIEUX.

Du moins... sur Jean Calas les soupçons réunis...

LOUIS CALAS.

Ah! cruel, arrêtez; vous parlez à son fils.

LE RELIGIEUX.

Oui, je parle à ce fils : en sa douleur extrême
Il lui faut un ami qui l'arrache à lui-même.
Eh quoi! trembleriez-vous si je devais dicter
L'arrêt qu'en ce moment on s'apprête à porter,
Moi qui pensai toujours qu'un chrétien véritable
Ne peut même ordonner le trépas d'un coupable;
Que sur le sang humain l'homme n'a point de droits,
Et que l'arrêt de mort est un crime des lois?
Me préserve le ciel de cette audace impie
D'accuser le mortel qui vous donna la vie!
Il eut pour vous un cœur sensible et paternel;
Envers un autre fils serait-il criminel?
Un tel forfait, sans doute, a peu de vraisemblance :
Je ne puis garantir pourtant son innocence;
Je ne le connais point; des emplois différents,
Mes soins religieux, la foi de vos parents,
Et ce culte plus pur que j'ai rendu le vôtre,
Nous ont jusqu'à ce jour éloignés l'un de l'autre.
En vain nous résidions au sein des mêmes lieux;
Votre père jamais ne s'offrit à mes yeux.
Ah! si des magistrats la voix impitoyable,
Au nom des lois, mon fils, le déclare coupable,
Cette religion que chérit votre cœur
Adoucira du moins le poids d'un tel malheur;
Des consolations source pure et féconde,
Seule elle calmera votre douleur profonde;
Elle vous cherchera; vous, ne la fuyez pas;
Vous, avec abandon jetez-vous dans ses bras :
C'est pour tous les humains la mère la plus tendre,
Et son cœur, en tout temps, est prêt à nous entendre.

SCÈNE IV.

LOUIS CALAS, LE RELIGIEUX, LA SALLE.

(La foudre commence à gronder au loin vers la fin de cette scène.)

LOUIS CALAS.

(à La Salle.)

On approche. Est-ce vous mon généreux soutien?

LA SALLE.

C'est moi.

LOUIS CALAS.

Le jugement...

LA SALLE.

Vient de se rendre.

LOUIS CALAS.

Eh bien?
Achevez. Qu'a-t-on fait?

LA SALLE.

Je n'ai rien à vous dire.

LOUIS CALAS.

Rien à me dire, ô ciel! et votre cœur soupire :
Vos yeux versent des pleurs, vous semblez consterné.
Ah! vous m'avez tout dit : mon père est condamné.

LA SALLE.

L'œuvre du fanatisme est enfin consommée,
Les juges satisfaits, l'innocence opprimée.
Hélas! j'ai fait longtemps parler la vérité,
La raison, la nature, et surtout l'équité,
Tout ce qui peut toucher un cœur juste et sensible,
Tout ce qui rend surtout ce forfait impossible;
Mais, dans les tribunaux, comme au sein des combats,
Un mortel s'accoutume à l'aspect du trépas,
Et, se croyant toujours entouré de coupables,
Voit couler d'un œil sec le sang de ses semblables.
Rien n'a pu ramener des juges endurcis.
Toutefois sur la peine on semblait indécis :
Les voix se partageaient; j'avais quelque espérance :
Une voix tout à coup fait pencher la balance;
Un jeune homme entraîné s'unit aux magistrats
Dont les cris demandaient la mort de Jean Calas.
Au milieu du sénat un des juges s'élance :
« Réunis par le crime ou bien par l'innocence,
« Votre arrêt, nous dit-il, ne peut leur pardonner;
« Il faut tous les absoudre, ou tous les condamner. »
Je me lève avec lui; nous nous faisons entendre,
Lui pour les accuser, et moi pour les défendre.
Cependant tous les deux nous parlons vainement,
Et l'on prononce enfin le fatal jugement :
Un vil trépas attend votre malheureux père;
Ils ont loin de ces bords exilé votre frère;
Les autres accusés, échappant à leurs coups,
Du prétendu forfait sont déclarés absous.
Ainsi les magistrats, ayant forgé les crimes,
Au gré de leur caprice ont choisi les victimes,
Afin de conserver la même absurdité
Et dans leur indulgence, et dans leur cruauté.

LOUIS CALAS.

C'en est donc fait! Mon père... O détestable rage!
Fanatisme insensé, voilà ton digne ouvrage!
(au religieux.)
Ainsi vous abusiez un cœur faible et soumis!
Où sont donc les secours que vous m'aviez promis?
Cette religion, dont la voix généreuse
Se flattait d'adoucir mon infortune affreuse,

Je l'interroge en vain; la cruelle se tait.
Eh bien! mon cœur l'abjure; elle seule a tout fait :
C'est un culte barbare, injuste, sanguinaire;
C'est la religion des bourreaux de mon père.

LE RELIGIEUX.

Je conçois la douleur qui doit vous déchirer.

LOUIS CALAS, *à La Salle.*

M'est-il donc à jamais défendu d'espérer?
Ne peut-on désarmer un cruel fanatisme?

LA SALLE.

Non; ces grands tribunaux, rivaux du despotisme,
Affectent son orgueil ainsi que sa fureur :
Avant de s'avouer convaincus d'une erreur
Ils laisseront traîner l'innocent au supplice;
Après sa mort, peut-être, ils lui rendront justice :
Tel est des parlements l'esprit accoutumé.
Ainsi le magistrat que l'or seul a nommé,
Croyant s'humilier s'il devenait sensible,
Achète et vend le droit de paraître infaillible.

LOUIS CALAS.

D'où viennent tout à coup ces applaudissements?

LA SALLE.

J'entends des cris de joie et des gémissements.

LOUIS CALAS.

Je vois les magistrats, et le peuple et ma mère,
Et tous les accusés; tous, excepté mon père!

SCÈNE V.

LES MÊMES; MADAME CALAS, PIERRE CALAS, LAVAISSE, LA SERVANTE, CLÉRAC; LES AUTRES MEMBRES DU PARLEMENT, LE PEUPLE.

(L'orage s'accroît durant toute la scène.)

CLÉRAC.

Que me demandez-vous? L'arrêt est prononcé.

LE PEUPLE.

Par le vœu général il était devancé.

LOUIS CALAS.

Quoi! cet arrêt cruel, ce jugement...

CLÉRAC, *avec douleur.*

Est juste.

(au religieux.)

Vous, prêtre, allez remplir votre devoir auguste.

(le religieux sort.)

(aux autres membres du parlement.)

Et nous, quittons ces lieux.

MADAME CALAS.

Un moment. Vous voyez..

CLÉRAC.

Que faites-vous?

MADAME CALAS.

Ses fils, son épouse à vos pieds.

CLÉRAC.

Vainement je voudrais rétracter la sentence.

LA SERVANTE.

Mon maître est innocent!...

MADAME CALAS.

Rien, rien pour sa défense?

CLÉRAC.

Tout serait inutile.

MADAME CALAS.

Il n'importe, arrêtez.

CLÉRAC.

Que voulez-vous encore?

LA SALLE.

Ah! du moins écoutez.

CLÉRAC, *aux accusés.*

J'en gémis; mais, hélas! qu'avez-vous à prétendre?
A cette heure, en ces lieux, devons-nous vous entendre?

MADAME CALAS.

Que font l'heure et les lieux quand il faut être humain?
Vous qui répondez, vous, moins juge qu'assassin,
Vous qui de Jean Calas avez proscrit la tête,
Vous qui versez son sang, craignez-vous la tempête,
Quand vous ne craignez point d'égorger mon époux,
Un vieillard, un mortel plus vertueux que vous?

CLÉRAC.

Je pardonne au malheur cette imprudente audace.

MADAME CALAS.

Nous ne vous cherchons pas pour demander sa grâce,
Son sort est décidé : décidez notre sort.

PIERRE CALAS.

Remplissez nos désirs.

CLÉRAC.

Que voulez-vous?

MADAME CALAS, LOUIS CALAS, PIERRE CALAS, LAVAÏSE, LA SERVANTE.

La mort.

MADAME CALAS.

Ah! ne vous montrez pas toujours impitoyables.
Est-il coupable? Eh bien, nous sommes tous coupables.

LOUIS CALAS.

Tous, autant que mon père.

LA SALLE.

Et moi-même autant qu'eux.

CLÉRAC.

Ne nous accablez pas. Nous croyez-vous heureux?
Hélas! en prononçant la sentence sévère,
J'ai vu, n'en doutez pas, une famille entière
Errante, abandonnée, et dans le désespoir :
C'est en versant des pleurs que j'ai fait mon devoir :
Il est toujours pénible, il est souvent funeste.
Je signe, en gémissant, l'arrêt que je déteste;
Mais ma volonté cède aux volontés des lois,
Lorsque nous entendons leur rigoureuse voix.
Lorsqu'à donner la mort elle vient nous contraindre,

Notre cœur se déchire, et c'est nous qu'il faut plain-
Sur un arrêt rendu nul ne peut revenir. [dre.

(On entend gronder la foudre.)

MADAME CALAS.

Allez, cœurs inhumains qu'on ne saurait fléchir.
Dieu, dont la volonté déchaîne les tempêtes,
Ciel juste, ciel vengeur, qui tonnes sur nos têtes,
Écrase-nous du moins; daigne nous délivrer
Du supplice de vivre et de les implorer.

LOUIS CALAS, *à Clérac.*

Eh quoi! votre pitié...

CLÉRAC.

Ne peut vous satisfaire.
Voyez dans sa prison votre époux, votre père;
Par des cris et des pleurs cessez de nous troubler;
A ses derniers moments courez le consoler.

ACTE QUATRIÈME.

La scène est dans la prison.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE RELIGIEUX, LE GEOLIER, JEAN CALAS, *endormi.*

LE RELIGIEUX.

Il dort.

LE GEOLIER.

Je vous l'ai dit.

LE RELIGIEUX.

Son front est vénérable.
Il dort! et voilà donc le sommeil d'un coupable!

LE GEOLIER.

Ma voix, si vous voulez, hâtera son réveil.

LE RELIGIEUX.

Non, gardez-vous-en bien: c'est son dernier sommeil.
Sans doute il ne sait pas la sentence mortelle?

LE GEOLIER.

Il vient de recevoir cette horrible nouvelle.

LE RELIGIEUX.

Il sait qu'il va mourir, et cependant il dort!
Ce repos-là n'est point troublé par le remord.
Cette nouvelle enfin comment l'a-t-il apprise?

LE GEOLIER.

Sans trouble, sans douleur, et même sans surprise:
Il présentait un front soumis, mais rassuré.

LE RELIGIEUX.

Et sous ce toit fatal, depuis qu'il est entré,
Lui voyez-vous toujours ce visage paisible?

LE GEOLIER.

Toujours. A son malheur il paraît insensible.

LE RELIGIEUX.

Vous parlait-il de ceux qui devaient le juger?

LE GEOLIER.

Non; sa femme, ses fils et le jeune étranger,
Tel est de ses discours le sujet ordinaire.

LE RELIGIEUX.

Eh bien!

LE GEOLIER.

Il plaint leur sort. Cependant il espère.
Que dans la Providence ils auront un appui,
Et que l'arrêt cruel ne frappera que lui.

LE RELIGIEUX.

Les juges ont rempli cette triste espérance.

LE GEOLIER.

Il atteste toujours Dieu de son innocence.

LE RELIGIEUX.

Chez plus d'un criminel c'est ce qu'on a pu voir.
Mais jamais de fureur, de cris, de désespoir?

LE GEOLIER.

Non, jamais; seulement, quand sa faible paupière,
Après un long sommeil, se rouvre à la lumière,
Au lieu d'où vient le jour il dirige ses pas,
Et regarde le ciel, et soupire tout bas.
Si chez des magistrats l'erreur était possible,
Si tout un tribunal...

LE RELIGIEUX.

Dieu seul est infaillible.
Cet homme est condamné. Magistrats, puissiez-vous
Goûter après sa mort un sommeil aussi doux!

LE GEOLIER.

Les sons de votre voix ont frappé son oreille.

LE RELIGIEUX.

Hélas! vous m'affligez.

LE GEOLIER.

Le voilà qui s'éveille.

LE RELIGIEUX.

Laissez-nous maintenant.

(Le geolier sort.)

SCÈNE II.

JEAN CALAS, LE RELIGIEUX.

LE RELIGIEUX.

Vieillard, pardonnez-moi.

JEAN CALAS.

Je ne vous comprends point. Vous pardonner! pour-

LE RELIGIEUX. [quoi?

Vous goûtiez un repos que j'ai troublé peut être.

JEAN CALAS.

Non. Mais vous me plaignez, et vous êtes un prêtre!

LE RELIGIEUX.

Ne vous étonnez point: je suis un homme aussi.

JEAN CALAS.

Que voulez-vous de moi? qui vous amène ici?

LE RELIGIEUX.

Mon devoir le plus saint, Dieu notre commun père,
L'ordre des magistrats, et vos malheurs, mon frère.
De la religion les bienfaisants secours
Puissent-ils consoler le dernier de vos jours!

JEAN CALAS.

Des secours! Que du moins votre zèle s'explique.
Je ne suis point nourri dans la foi catholique.

LE RELIGIEUX.

Je le sais.

JEAN CALAS.

S'il s'agit des secours généreux
Que le livre sacré présente aux malheureux,
Si vous venez m'offrir la pitié, l'espérance,
J'accepte vos bienfaits avec reconnaissance;
Mais sachez que la mort me fermera les yeux
Dans le sein de la loi qu'observaient mes aïeux.
C'est par des actions et non par des prières
Que Dieu laisse fléchir ses jugements sévères;
Et, si je connais bien ce Dieu, mon seul appui,
Les cultes différents sont égaux devant lui.

LE RELIGIEUX.

Ah! la foi des humains ne saurait se contraindre.
Si vous vous abusez, c'est à moi de vous plaindre;
Mais si, dans votre erreur voyant la vérité,
Vous croyez avec zèle, avec simplicité,
Je n'outragerai point l'éternelle justice
Jusqu'à penser jamais que le ciel vous punisse;
Et je dois à mon frère annoncer la pitié
D'un Dieu que les mortels ont tant calomnié.
Cependant... pardonnez à ce langage austère
Que prescrit la rigueur de mon saint ministère;
Concevez le chagrin que mon âme en ressent...
Le crime ne dort pas; je vous crois innocent;
Mais vous me convaincrez, et je veux vous entendre
Ouvrez-moi votre cœur, je dois, j'ose y prétendre.
Ce cœur à des forfaits s'est-il abandonné?
Et seriez-vous enfin justement condamné?

JEAN CALAS.

Lorsque j'aurai parlé que votre voix prononce.
C'est à l'homme de bien que je dois ma réponse;
Ce n'est pas au pontife envoyé près de moi.
Des enfants de Calvin vous connaissez la foi:
Je ne respecte point l'autorité d'un prêtre,
Qui croit pouvoir m'absoudre et m'interroger en maître;
Je me confesse à Dieu, mais non pas aux mortels,
Dans le secret du cœur, non devant les autels.
Écoutez maintenant. L'injustice m'opprime;
Ni mon bras ni mon cœur ne sont souillés d'un crime.
On veut que par mes mains mon fils assassiné...
Ce déplorable fils était mon premier né.
Le jour qu'il fit entendre à mon âme attendrie
Ce cri faible et plaintif qui commence la vie,
Je baignai mon enfant de mes pleurs paternels.
J'en répands aujourd'hui; mais ils sont bien cruels!
Mes bras l'ont recueilli dans les bras de sa mère:
«Toi, son fils et le mien, tu me la rends plus chère,
«Tu resserres le nœud qui l'unit avec moi,
«Disais-je: en expirant je revivrai dans toi;
«De mes soins assidus j'aiderai ta jeunesse,
«Et tu seras un jour l'appui de ma vieillesse.»
Ah! je comptais en vain sur ses tendres secours:
D'une importune vie il a tranché le cours;
Il m'a quitté. J'ouvris ses yeux à la lumière;
Mais il a refusé de fermer ma paupière.

LE RELIGIEUX.

Arrêtez; c'est assez. Combien je suis ému!

JEAN CALAS.

Fils ingrat!

LE RELIGIEUX.

Arrêtez; j'en ai trop entendu.

JEAN CALAS.

Vous plaignez mon malheur?

LE RELIGIEUX.

O divine justice!
Comment peux-tu souffrir qu'un innocent périsse?

JEAN CALAS.

Des juges égarés, interprétant la loi,
Ont frappé des mortels plus vertueux que moi.

LE RELIGIEUX.

Plus vertueux, vieillard! non, il n'est pas possible.

JEAN CALAS.

Vous n'êtes pas un juge, et votre âme est sensible.

LE RELIGIEUX.

Que cherchent vos regards?

JEAN CALAS.

Dans mes derniers moments
J'aurais voulu revoir ma femme et mes enfants.

LE RELIGIEUX.

Ah! vous pouvez encor jouir de leur présence;
Auprès de vos deux fils votre épouse s'avance.

SCÈNE III.

JEAN CALAS, MADAME CALAS, LOUIS CALAS, PIERRE CALAS, LE RELIGIEUX.

JEAN CALAS.

Mes enfants, je connais ces muettes douleurs;
Et quand vous vous taisez, j'entends parler vos pleurs.

LE RELIGIEUX.

Dieu qui ne confond point l'innocence et les crimes,
De quoi les punis-tu? que t'ont fait ces victimes?

LOUIS CALAS.

Mon père... et je ne puis mourir à vos genoux!

PIERRE CALAS.

Je ne suis que banni!

MADAME CALAS.

Mes enfants, laissez-nous.
Vous, qui pleurez comme eux, et dont le front austère
Porte de la vertu le sacré caractère;
Vous, catholique et prêtre, et pourtant tolérant,
Sourd aux préventions d'un culte différent,
Vous savez distinguer, consoler l'innocence :
Je ne puis vous offrir que ma reconnaissance.
Ajoutez une grâce à vos généreux soins ;
Souffrez que je lui parle un moment sans témoins.

(Le religieux et les enfants sortent.)

SCÈNE IV.

JEAN CALAS, MADAME CALAS.

MADAME CALAS.

Tes juges ont enfin consommé l'injustice.

JEAN CALAS.

La sentence est portée, et j'attends mon supplice.

MADAME CALAS.

Aucun autre accusé ne partage ton sort.

JEAN CALAS.

C'est ce qui me console en recevant la mort.

MADAME CALAS.

Et c'est mon désespoir. Tu sais mourir?

JEAN CALAS.

Sans doute.

MADAME CALAS.

Je sais mourir aussi.

JEAN CALAS.

Que veux-tu dire?

MADAME CALAS.

Écoute.
Nous avons rencontré tes juges sur nos pas ;
Nous avons à leurs pieds imploré le trépas...

JEAN CALAS.

O ciel!

MADAME CALAS.

Pour ton épouse et ta famille entière :
Mais ils ont repoussé notre juste prière;
Et ces tyrans cruels, organes du forfait,
N'accordent point la mort quand elle est un bienfait.
La vie est devenue un fardeau qui m'accable.

JEAN CALAS.

Comment?

MADAME CALAS.

Ta mort s'approche ; elle est inévitable,
La mort est un moment facile à supporter;
Mais la honte est affreuse, et tu peux l'éviter.

JEAN CALAS.

Que dis-tu?

MADAME CALAS.

Des tyrans il faut tromper la rage :
Tu sens bien qu'ils n'ont pu deviner le courage.

JEAN CALAS.

Et tu peux concevoir ce projet sans effroi!

MADAME CALAS.

Il est grand : c'est le seul qui soit digne de toi
C'est ainsi que tu peux échapper au supplice.
Ainsi, maîtres de nous, vainqueurs de l'injustice,
Sans honte et sans frayeur, sans crime et sans remord,
Nous nous réunirons dans les bras de la mort.

JEAN CALAS.

Sans crime! un suicide! Ah! mère malheureuse,
Un suicide a fait notre infortune affreuse.
Puissent les vœux ardents d'un cœur pur et soumis
Obtenir le pardon du premier de mes fils!
Mais imiter, grand Dieu! sa fatale imprudence!
Troubler l'ordre éternel, tenter la Providence!
Non. Sans être coupable on ne peut renoncer
Au poste où sa justice a daigné nous placer.

MADAME CALAS.

Quelle est donc cette erreur à qui tu rends hommage?
Du Dieu qui le créa l'homme est, dit-on, l'image,
Et la bonté de Dieu veille sur les destins
De cet obscur limon façonné par ses mains.
Ah! s'il était bien vrai, si le seul être juste
Daignait verser sur nous son influence auguste,
Verrait-on l'équité sans crédit et sans voix,
Et la loi du plus fort braver toutes les lois?
Verrait-on la balance, entre les mains du crime,
Choisir impunément la vertu pour victime;
Le fanatisme impur, ce fléau des mortels,
Souiller les tribunaux, les trônes, les autels;
Sous des brigands sacrés l'humanité tremblante
Se débattre à leurs pieds dans sa chaîne sanglante ;
Les innocents traînés au pied des échafauds,
Et souvent poursuivis au fond de leurs tombeaux?
Le malheur inventa le nom de Providence :
L'infortuné qui pleure a besoin d'espérance.
Accablé par un roi, par un juge inhumain,
Il voulut reconnaître une invisible main :
La vanité crédule appuya ce système
Qui fait agir pour l'homme et le monde et Dieu même.
Redescendons vers nous ; cherchons la vérité :
De la commune loi l'homme est-il excepté?
Tout ce qui fut créé, terminant sa carrière,
N'est-il pas oublié dans la même poussière?
Tu frémis!... Mais, dis-moi, quand l'Esprit éternel
Daignerait s'occuper du destin d'un mortel,
En tranchant tous les deux nos jours insupportables,
A ses yeux paternels deviendrons-nous coupables?
Est-ce un tyran qui tient des esclaves aux fers?
Nous a-t-il défendu de finir nos revers?
Nous a-t-il malgré nous condamnés à la vie?
Et ne peux-tu mourir qu'au sein de l'infamie?

JEAN CALAS.

Calme ton désespoir, épouse de Calas ;
Il afflige mon cœur et ne l'ébranle pas.
Pour juger de mon sort apprends à le connaître,
Et ne blasphème point le Dieu qui t'a fait naître.
Tu me plains de subir et l'opprobe et la mort !
Eh quoi ! n'est-ce donc rien de mourir sans remord?
Tes regards vainement cherchent la Providence !
Tu ne la trouves pas dans notre conscience,
Infaillible témoin qui n'est jamais séduit,
Juge qu'en tous les temps la vérité conduit,
Qui soutient dans ses maux la vertu qu'on opprime,
Et, jusque sous le dais, fait le tourment du crime?
Tu parles d'infamie ! Ah ! tes sens sont plongés
Dans l'antique chaos de nos vils préjugés.
Mais j'approche du terme où l'on cesse de croire
A ces fantômes vains et de honte et de gloire.
Le ciel laisse ma vie au pouvoir des humains :
Mon véritable honneur n'est pas entre leurs mains ;
Ce seul bien qui me reste est au fond de mon âme.
Triomphant ou puni, le coupable est infâme.
Quand le juste opprimé périt sans défenseur,
La honte doit tomber sur le juge oppresseur.
Aux éternelles lois ne sois donc plus rebelle ;
Pour sortir de la vie attends que Dieu t'appelle.
Nous avons tous les deux un devoir à remplir ;
Mais le tien est de vivre, et le mien de mourir.

MADAME CALAS.

Cruel ! quand tu péris, mon devoir est de vivre !
Je n'en connais qu'un seul ; c'est celui de te suivre,
De finir un destin d'horreur empoisonné,
Et de joindre l'épouse à l'époux condamné.
Je ne fléchirai point ton courage insensible !
Ton supplice s'approche, et tu restes paisible !
Eh bien ! au lieu fatal je marche sur tes pas ;
Je veux te précéder dans la nuit du trépas :
Tout mon sang...

JEAN CALAS.

Écoutez... la fureur vous égare.

MADAME CALAS.

Devant toi, sous tes yeux...

JEAN CALAS.

Y pensez-vous, barbare !
Déjà sur votre cœur je n'ai donc plus de droits !...
Accourez, mes enfants, reconnaissez ma voix.

SCÈNE V.

JEAN CALAS, MADAME CALAS, LOUIS CALAS, PIERRE CALAS.

MADAME CALAS.

Je verrai leur misère et leur ignominie :
Ce spectacle peut-il me faire aimer la vie?
La mort est préférable, et je puis la souffrir.

JEAN CALAS.

Vous voyez ces enfants, et vous voulez mourir ?

LOUIS ET PIERRE CALAS.

Ma mère !

MADAME CALAS.

Infortunés, vous perdez votre père !

JEAN CALAS.

Oserez-vous encor leur enlever leur mère?

MADAME CALAS.

C'en est trop : prends pitié de mes sens déchirés.

JEAN CALAS.

Vivez pour eux, vivez pour des devoirs sacrés ;
Des injustes mortels sachez vaincre la rage ;
Vous désirez la mort : montrez plus de courage.
Le temps vole, et demain vous n'aurez plus d'époux ;
Vous serez mère encor : vos jours sont-ils à vous?
Vivez ; ne trompez point le vœu de la nature.
Je ne vous dirai pas que je vous en conjure ;
Mais je l'exige au nom du plus tendre lien ;
Je vous l'ordonne en père, en époux, en chrétien.

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; LAVAISSE, LA SERVANTE, LA SALLE.

JEAN CALAS, *à La Salle.*

Venez-vous insulter à mon heure dernière?
Un juge en ma prison !

LOUIS CALAS.

C'est notre appui, mon père.

LA SALLE.

Vous insulter ! je viens, vieillard infortuné,
Voir, aimer, révérer un juste condamné.

LAVAISSE.

Pour tâcher d'adoucir vos juges sanguinaires
Sa prière à l'instant s'est jointe à nos prières.

JEAN CALAS.

Que de vos soins touchants mon cœur est pénétré !
De tout ce que j'aimai je suis donc entouré !
Juge équitable et bon, recevez mon hommage ;
De la Divinité je vois en vous l'image.
(*présentant la servante à la Salle.*)
Cependant j'ose encor, soutien des malheureux,
Rappeler cette femme à vos soins généreux.
Je meurs, je l'abandonne et ne puis rien pour elle.

LA SALLE.

Tout ce qui vous fut cher doit compter sur mon zèle.

LA SERVANTE.

O mon vertueux maître ! épargnez ma douleur :
Je vous connais, je sais quel est votre bon cœur.
Dans le fond du cercueil je vais bientôt vous suivre ;
Mais enfin, si je puis un moment vous survivre,
Votre épouse et vos fils ne me renverront pas :

Jusqu'au dernier soupir je m'attache à leurs pas:
D'une main secourable et non pas importune
J'allégerai pour eux le poids de l'infortune:
J'ai servi les Calas dans leur prospérité,
Et je les servirai dans leur adversité.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

Bon vieillard...

JEAN CALAS.

Approchez, et parlez sans rien craindre,
Si je vais à la mort, je ne suis point à plaindre.

LE GEOLIER.

Pour avoir votre aveu les ministres des lois
Vont vous interroger une dernière fois.

JEAN CALAS.

Au tribunal humain faut-il encor paraître!

LA SERVANTE.

Arrêtez; que je meure aux genoux de mon maître.

MADAME CALAS.

Nous tombons à ses pieds; nous y périrons tous.

JEAN CALAS.

Ma femme, mes enfants, mes amis, levez-vous.
Adieu; n'abusez point de ce moment terrible;
Qu'il soit attendrissant, qu'il ne soit point horrible.
L'injustice ici-bas commande à notre sort
Durant ces courts instants que termine la mort;
Mais je vais dans un monde où l'équité préside,
Où dans le sein de Dieu l'éternité réside.
Vous, sur ce globe impie encore abandonnés,
Vous, en qui je dois vivre, et qui m'environnez,
Épouse, enfants, amis, si le sort vous rassemble,
Vous pourrez quelquefois me regretter ensemble,
Et, quand des pleurs amers couleront de vos yeux,
Vous sécherez vos pleurs en regardant les cieux.
Oui, je vous recommande au Dieu de nos ancêtres,
Au Dieu qu'ont immolé des juges et des prêtres.
Ne craignez point pour vous un fâcheux souvenir:
La raison d'aujourd'hui semant pour l'avenir,
Versant de tous côtés sa lumière féconde,
Vaincra les préjugés, ces vieux tyrans du monde;
Et le fils vertueux d'un père criminel
Ne recueillera plus l'opprobe paternel.
Quant à moi, chez les morts je suis prêt à descendre;
Mais le temps à la honte arrachera ma cendre;
Les défenseurs du peuple et de l'humanité
Iront dans mon tombeau chercher la vérité;
Leurs fidèles récits sauront à la mémoire
Tracer de Jean Calas la malheureuse histoire,
Afin que les mortels qui font parler la loi
Soient frappés à mon nom d'un salutaire effroi.

ACTE CINQUIÈME.

La scène est dans la place publique où s'est passé le premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME CALAS, LOUIS CALAS, PIERRE CALAS, LAVAISSE, LA SERVANTE.

MADAME CALAS.

Je n'irai pas plus loin, l'effort m'est impossible
Je pourrai supporter d'un regard insensible
Les yeux des citoyens, la honte et le trépas.
Le reverrai-je encor? je ne l'espère pas.
O vous, qui partagez le chagrin qui me tue,
Soutenez, mes enfants, votre mère éperdue!

LA SERVANTE.

Près de cette maison vous pouvez vous asseoir,
Là, sur ce banc de pierre.

MADAME CALAS.

Ah! je veux le revoir.

LAVAÏSSE, *à Louis et à Pierre Calas.*

Les maux qu'elle a soufferts ont accablé son âme.

MADAME CALAS.

Ils finiront.

SCÈNE II.

LES MÊMES; LA SALLE.

LA SALLE.

Je vole auprès de vous, madame.

MADAME CALAS.

Pardonnez; de ces lieux je n'ai pu m'arracher.

LA SALLE.

Je n'ai songé qu'à vous, et je viens vous chercher.
Tout vous offre en ces lieux une accablante image:
Avec votre malheur redoublez de courage;
Au fond de votre cœur rassemblez vos vertus.

MADAME CALAS.

Rien ne rendra le calme à mes sens abattus.

LA SALLE.

Daignez m'entendre au moins.

MADAME CALAS.

Que reste-t-il à faire?

LA SALLE.

Recevez un conseil que je crois salutaire.

MADAME CALAS.

Et quel est-il?

LA SALLE.

Fuyez.

MADAME CALAS.

Mon époux malheureux...

LA SALLE.
Fuyez, ne tardez point, quittez ces murs affreux ;
Tout le peuple applaudit à cet arrêt impie.

MADAME CALAS.
Mon époux!...

LA SALLE.
C'en est fait! il va quitter la vie.

MADAME CALAS.
J'ai tout perdu.

LA SALLE.
L'honneur, l'honneur n'est pas perdu.

MADAME CALAS.
Comment?

LA SALLE.
A sa mémoire il peut être rendu.

MADAME CALAS.
Voilà donc aujourd'hui tout l'espoir qui me reste !
Cet avenir pour moi n'a rien que de funeste.
Et mes filles, grand Dieu!...

LA SALLE.
Pourront suivre vos pas ;
Je viens d'en obtenir l'ordre des magistrats.
Dans le cloître sacré vos filles vous attendent ;
Courez les retrouver; leurs sanglots vous demandent.

MADAME CALAS.
Et dans quels lieux traîner mes misérables jours?
Faudra-t-il des humains implorer les secours?
Non, tout ce qui respire est injuste et barbare.

LA SALLE.
Madame !...

MADAME CALAS.
Pardonnez ; le désespoir m'égare.
Où trouverai-je, hélas ! des humains tels que vous?

LA SALLE.
Écoutez mes conseils.

MADAME CALAS.
Oui, je les suivrai tous,
Je le veux, je le dois ; mais plaignez ma misère ;
L'infortune m'accable, et ma raison s'altère.

LA SALLE.
De soulager vos maux j'ai cherché les moyens.
Ce jugement affreux, la perte de vos biens,
D'un plus doux avenir la lointaine espérance,
Auront autour de vous glacé la confiance.

MADAME CALAS.
Oui : tels sont les amis.

LA SALLE.
J'ose attendre de vous,
J'ose vous supplier, madame, à vos genoux...

MADAME CALAS.
Ciel !

LA SALLE, *lui offrant une bourse pleine d'or.*
Daignez accepter...

MADAME CALAS.
Homme simple et sublime,
Dont j'admire en pleurant la pitié magnanime,
Je n'ai besoin de rien.

LA SALLE.
Comment?

MADAME CALAS.
Je sais souffrir.

LA SALLE.
Vous dédaignez l'appui que je viens vous offrir !
Ce métal, inutile aux mains de l'avarice,
Prodigué par l'orgueil, perdu par le caprice,
Trop souvent des forfaits l'instrument abhorré,
Quand il sert la vertu, devient pur et sacré.

MADAME CALAS.
Héros de la justice et de la bienfaisance,
Qui vous rendra cet or?

LA SALLE.
Le ciel, ma conscience.

MADAME CALAS, *recevant la bourse.*
Mon cœur est entraîné ; non, je n'aurai jamais
L'orgueil de repousser vos généreux bienfaits :
Non ; je vous rends justice, et rien ne m'humilie ;
Je vous devrai l'honneur, je vous devrai la vie.
Mais où courir enfin? dans les murs de Paris,
D'une mère aux abois faire entendre les cris !
Raconter mes douleurs, montrer mon infortune !
Hélas ! aux gens heureux la plainte est importune ;
Vous le savez. Un cœur qui n'a jamais souffert
Aux cris des opprimés est rarement ouvert :
Le faste corrompt l'âme et la rend insensible.
Irai-je supplier un ministre inflexible?
Courber dans les palais mon front humilié,
Et mendier des grands l'insolente pitié?

LA SALLE.
Je connais un soutien plus sûr, plus honorable,
Plus auguste.

MADAME CALAS.
Est quel est ce mortel secourable?
Quel est ce protecteur qu'il nous faut révérer?

LA SALLE.
Sans honte et sans frayeur vous pourrez l'implorer.

MADAME CALAS.
Expliquez-vous.

LA SALLE.
Il est, près des monts helvétiques,
Un illustre vieillard, fléau des fanatiques,
Ami du genre humain ; depuis cinquante hivers,
Ses sublimes travaux ont instruit l'univers :
A ses contemporains prêchant la tolérance,
Ses écrits sont toujours des bienfaits pour la France.
La gloire, ce durable et précieux trésor,
La gloire, et la vertu, plus précieuse encor,
Couronnent à la fois le déclin de sa vie.
Et de leur double éclat importunent l'envie.

MADAME CALAS.

Mais quels droits aurons-nous?

LA SALLE.

La vertu, le malheur :
Tous les infortunés ont des droits sur son cœur.
Courez vous prosterner aux genoux de Voltaire :
Vous serez accueillis sous son toit solitaire;
Il vous tendra les bras; ses yeux dans cet écrit
Liront de vos revers un fidèle récit.

MADAME CALAS.

Il nous protégera contre la tyrannie!

LA SALLE.

De ce devoir sacré j'ai sommé son génie.
Sous de nombreux tyrans le monde est abattu;
Mais un sage, un grand homme, ami de la vertu,
Faisant aux préjugés une immortelle guerre,
Fut créé pour instruire et consoler la terre.

MADAME CALAS.

Que ne puis-je à l'instant me jeter à ses pieds!

LA SALLE.

Que ne puis-je vous suivre aux lieux où vous fuyez,
Loin de ces murs sanglants y chercher un asile!
Mais ici mon séjour vous sera plus utile
Pour calmer des esprits tourmentés par l'erreur,
Et dont la piété ressemble à la fureur.

LOUIS CALAS.

O ma mère! embrassons la dernière espérance.

MADAME CALAS.

Nous allons traverser les cités de la France,
Et rencontrer partout des mortels curieux
Qui verront notre honte écrite dans nos yeux.

LA SALLE.

Ils y verront aussi votre innocence écrite.

MADAME CALAS.

La voilà, diront-ils, la famille proscrite!
La pitié se taira dans le fond de leurs cœurs;
Ils oseront peut-être insulter à nos pleurs.
Mais que dis-je? Non loin de la rive chérie
Où nous courons chercher une ombre de patrie
Habite notre fils, dernier fruit de l'amour.
Ce fils, depuis six mois absent de ce séjour,
Quand il verra couler les larmes de sa mère,
Il l'interrogera sur son malheureux père;
Et sa mère expirante, avec de longs sanglots,
Dira : « Ton père est mort sous la main des bourreaux! »

LA SALLE.

Dieu cher aux tolérants, haï des fanatiques,
Dieu de tous les humains, non des seuls catholiques,
Tandis que tu reçois l'encens de l'univers
Devant toi rassemblé sous des cultes divers,
Tu vois ces opprimés : unis pour leur défense
Tes dons les plus parfaits, la gloire et l'éloquence;
Fais d'un injuste arrêt triompher l'équité,
Et que l'humaine erreur cède à la vérité.

SCÈNE III.

LES MÊMES; JEAN CALAS, LE RELIGIEUX, LE PEUPLE; SOLDATS.

LOUIS CALAS.

Que vois-je! on vient à nous. Mon vénérable père!...

MADAME CALAS.

Ciel, anéantis-moi!

JEAN CALAS, *à ses enfants.*

Secourez votre mère;
Prenez soin de ses jours; ne songez point à moi.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; CLÉRAC.

CLÉRAC.

Il n'a rien avoué! Mais, c'est lui que je voi.
(*à Jean Calas.*)
Parlez.

JEAN CALAS.

Que voulez-vous?

CLÉRAC.

Je viens, je veux entendre
L'aveu, la vérité que j'ai droit de prétendre.

JEAN CALAS.

La vérité n'est pas ce que vous espérez.

CLÉRAC.

Vos complices encor ne sont pas déclarés.

JEAN CALAS.

N'étant point criminel, je n'ai point de complices.

CLÉRAC.

Le ciel vous punirait par d'éternels supplices.
Avouez tout.

JEAN CALAS.

Je sens que de pareils aveux
Flatteraient votre oreille et combleraient vos vœux :
Je deviendrais coupable; et ce mensonge impie
Flétrirait justement le terme de ma vie.

CLÉRAC.

Quoi! sans remords, cruel, au moment de la mort!

JEAN CALAS.

Vous m'appelez cruel! vous parlez de remord!

CLÉRAC.

A l'endurcissement votre cœur s'abandonne!

JEAN CALAS.

Je vous pardonne tout; que le ciel vous pardonne!
Vous, peuple dont l'erreur me conduit au trépas,
Adieu; peut-être un jour vous pleurerez Calas.
Adieu ville natale; adieu, chère patrie,
Où j'ai vu s'écouler le songe de la vie.
Le temps fuit, Dieu m'appelle; et mon cœur transporté
S'arrête avec respect devant l'éternité.

Fort de mon innocence, il me reste un refuge;
Jean Calas est absous par l'infaillible juge.
J'ai vécu, j'ai souffert; il faut encor souffrir!
(*On entend la cloche.*)
Ma femme, mes enfants, adieu; je vais mourir.
(*Jean Calas est suivi d'une grande partie du peuple qui revient avec le religieux.*)

SCÈNE V.

MADAME CALAS, LES DEUX FILS DE JEAN CALAS, LAVAISSE, LA SERVANTE, CLÉRAC, LA SALLE, LE PEUPLE; SOLDATS.

MADAME CALAS, *revenant à elle, mais égarée par la douleur.*

Ou suis-je! dans quels lieux revois-je la lumière?
Quel funèbre nuage a couvert ma paupière?
Quel objet, quel spectacle à mes sens retracé...
Je cherche vainement; c'est un songe effacé.
Un songe et cependant mon âme consternée...
Eh quoi! de mes enfants je suis environnée!
Quel est donc, mes enfants, le sujets de vos pleurs?

LA SALLE.

Ses sens sont égarés.

PIERRE CALAS.

Nous pleurons vos malheurs.

MADAME CALAS.

Je ne vous comprends pas: je suis donc malheureuse?
Oui, d'un profond chagrin l'image douloureuse
Revient, en traits confus s'offrir à mes esprits.
Je vois... Je me souviens... Le premier de mes fils..
C'était pendant la nuit... Un cachot solitaire...
Des juges... un arrêt... Où donc est votre père?
Où donc est mon époux? j'ai besoin de le voir.
Vous ne répondez point! Pourquoi ce désespoir?
Quel désastre imprevu faut-il que je redoute?
Nos yeux dans un moment le reverront sans doute.

LES DEUX FILS DE JEAN CALAS, LAVAISSE, LA SERVANTE.

Jamais.

MADAME CALAS.

Comment? jamais?

CLÉRAC.

S'il était innocent!...
Ciel! j'étais convaincu; je doute maintenant.

LA SALLE.

Ah! vous doutez bien tard?

CLÉRAC.

Le pontife s'avance;
Et je vais à mon tour entendre ma sentence.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; LE RELIGIEUX; SOLDATS.

LE RELIGIEUX.

Pleurez tous, et prenez les vêtements de deuil,
Un juste est descendu dans l'ombre du cercueil.

CLÉRAC.

Un juste! lui?

LE RELIGIEUX.

J'ai vu périr votre victime.

CLÉRAC.

Jusqu'au dernier moment il a nié son crime?

LE RELIGIEUX.

Avec tant de vertu puissé-je un jour mourir!

LA SALLE, *à Clérac.*

Ses tourments sont finis; commencez à souffrir.

LE RELIGIEUX.

Il sortait de ces lieux suivi d'un peuple immense,
Tout gardait à l'entour un lugubre silence:
D'un pas ferme et tranquille il marchait près de moi,
Sans orgueil, sans colère, ainsi que sans effroi:
Ce vieillard achevant sa dernière journée,
Présentait aux regards de la foule étonnée,
Au lieu d'un front courbé sous le poids du remord,
Le front d'un innocent que l'on mène à la mort.
Il reconnaît de loin les apprêts d'un supplice
Que le crime peut même accuser d'injustice;
Il se trouble, il s'arrête, il détourne les yeux;
Puis, levant tout à coup ses regards vers les cieux,
Tous ses traits ont brillé de ce grand caractère
D'un mortel détrompé des erreurs de la terre,
Et qui, par les humains déclaré criminel,
Va se justifier aux pieds de l'Éternel.
Je ne vous peindrai point sa mort lente et terrible,
De l'art des meurtriers raffinement horrible,
Industrieux tourment par la rage inventé,
L'opprobre de nos lois et de l'humanité;
Mais ses derniers discours, ses dernières pensées
Jamais de mon esprit ne seront effacées.
Poussé d'un mouvement peut-être un peu cruel,
J'ose lui demander s'il n'est point criminel;
J'offre à ses yeux mourants un dieu plein de clémence,
Pour qui le repentir est encor l'innocence:
Sa réponse a frappé jusqu'au fond de mon cœur:
Vous aussi! m'a-t-il dit d'un ton plein de douceur.
J'entends encor sa voix pénible et déchirante,
Et ces mots qui tombaient de sa bouche mourante.
A ce seul souvenir vous me voyez pleurer.
Hélas! j'ai vu bientôt le vieillard expirer,
Pour sa femme et ses fils priant la Providence.

Plaignant les magistrats et l'humaine prudence,
Leur pardonnant encore à ses derniers soupirs :
C'est ainsi qu'autrefois périssaient nos martyrs.

CLÉRAC.

Il n'a rien avoué?

LOUIS CALAS.

Rien, juge sacrilége.

CLÉRAC, *à part.*

Ah ! je ne puis cacher le trouble qui m'assiége.
(*haut.*)
Songez que mon devoir, la justice, la loi...

MADAME CALAS.

Songez que vous parlez devant le ciel et moi.
Quand vous avez traîné l'innocence au supplice,
Vous osez prononcer le nom de la justice !
Frémissez bien plutôt à ce terrible nom !
L'excès de mon malheur m'a rendu la raison.
Rangez-vous, mes enfants, auprès de votre mère ;
Quittez ces lieux souillés du massacre d'un père :
Et vous, prêtres cruels, magistrats odieux,
D'une épouse en fureur entendez les adieux.
Un jour viendra, sans doute, où, las de tant de crimes,
Le ciel doit satisfaire aux cris de vos victimes.
On ne vous verra plus, entourés de bourreaux,
Dominer sur la France au milieu des tombeaux ;
Sur vos fronts orgueilleux les foudres vont descendre ;
Du malheureux Calas ils vengeront la cendre ;
Son nom sera sacré ; vos noms seront flétris ;
Et je mourrai contente en voyant vos débris.

SCÈNE VII.

CLÉRAC, LA SALLE, LE RELIGIEUX, LE PEUPLE ; SOLDATS.

CLÉRAC.

Il n'a rien avoué ! longue et stérile étude !
Nature des mortels ! faiblesse ! incertitude !
(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

LA SALLE, LE RELIGIEUX, LE PEUPLE ; SOLDATS.

LA SALLE.

Peuple, observez-le bien, ce juge infortuné :
A d'éternels remords le voilà condamné ;
A ses yeux dessillés le jour commence à luire :
Ce spectacle terrible est fait pour vous instruire.
Maintenant, vérité, fais entendre ta voix
Contre un assassinat commis au nom des lois !
Qu'enfin la liberté succède au despotisme,
La douce tolérance au sanglant fanatisme ;
Une loi juste et sage à ce code insensé
Qu'avec la cruauté l'ignorance a tracé ;
Des juges citoyens aux magistrats coupables
Qui faisaient un métier de juger leurs semblables ;
Au vil orgueil des rangs la fière égalité :
Que tout se renouvelle ; et que l'humanité
Chez le peuple français trouve à jamais un temple,
L'infortune un asile, et le monde un exemple !



CAÏUS GRACCHUS,

TRAGEDIE EN TROIS ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
sur le théâtre de la République, le 9 février 1792.

Des lois, et non du sang.
(Acte II, scène II.)

PERSONNAGES.

CAIUS GRACCHUS.
CORNÉLIE, mère de Gracchus.
LICINIA, épouse de Gracchus.
FULVIUS FLACCUS.
OPIMIUS, consul.
DRUSUS, tribun du peuple.
LE FILS DE GRACCHUS.
LE PEUPLE.
CHEVALIERS.
SÉNATEURS.
LICTEURS.
SUITE.

La scène est dans Rome.

ACTE PREMIER.

La scène est dans l'intérieur de la maison de Gracchus. A la droite du théâtre, un peu dans l'enfoncement, on voit une urne funéraire portée sur un socle de granit. — La pièce commence vers la fin de la nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAIUS GRACCHUS, LICINIA.

GRACCHUS.

Va, ne m'étale plus ces timides alarmes.

LICINIA.

Tu me fuis, cher époux!

GRACCHUS.

Je fuis loin de tes larmes.

LICINIA.

Renonce à tes desseins.

GRACCHUS.

Rien ne peut les changer.

LICINIA.

Au danger que tu cours.

GRACCHUS.

Qu'importe le danger?

LICINIA.

Écoute les conseils d'une épouse qui t'aime.

GRACCHUS.

J'écoute et la patrie, et le ciel, et moi-même,
La voix de l'équité, le cri de la vertu,
Le cri d'un peuple entier, sous le joug abattu,
Qui languit dans l'opprobre et dans la servitude.
Oui, dût-il me payer par son ingratitude,
Gracchus le soutiendra jusqu'au dernier moment;
Et dès longtemps aux dieux j'en ai fait le serment.

LICINIA.

Tu me parles toujours de ce serment funeste!
Ces dieux, ces mêmes dieux que ta fureur atteste,
De concert avec moi devraient te désarmer:
Tu leur as fait aussi le serment de m'aimer.

GRACCHUS.

Cruelle! à ton époux ce reproche s'adresse!

LICINIA.

D'époux! en ai-je encor? j'ai perdu sa tendresse;
Et ma voix, mes conseils, qui veulent son bonheur,
Ne savent plus trouver le chemin de son cœur.

GRACCHUS.

Arrête, et songe enfin que ce discours me blesse.
Voudrais-tu des tyrans m'inspirer la faiblesse?
On les voit adorer de coupables beautés;
A leurs pieds chaque jour changeant de volontés,
De leurs vœux inconstants échos toujours fidèles,
N'entendre, ne penser, et n'agir que par elles;
Tandis que sans pudeur, régnant par les désirs,
Elles vendent l'état pour payer leurs plaisirs.
Une âme citoyenne, un fils de Cornélie,
Sait aimer son épouse et chérir la patrie:
A ces deux sentiments je cède tour à tour,
Mais l'intérêt public marche avant mon amour.

SCÈNE II.

GRACCHUS, LICINIA, CORNÉLIE.

CORNÉLIE.

Dans l'ombre de la nuit quelle voix me réveille?

GRACCHUS.

C'est la voix d'un Romain qui frappe votre oreille.

CORNÉLIE.

Est-ce toi, mon cher fils? A cette heure! en ces lieux!

GRACCHUS.

Ma mère, dès longtemps le repos fuit mes yeux.

CORNÉLIE.

Mon fils, profite mieux de la bonté céleste :
Ce qu'on nomme la vie est un présent funeste;
Mais la pitié des dieux, parmi tant de fléaux,
Nous donna le sommeil pour soulager nos maux.

GRACCHUS.

Mes maux sont ceux de Rome.

CORNÉLIE.

Il est vrai.

GRACCHUS.

Cornélie...

CORNÉLIE.

Caius...

GRACCHUS.

Autour de nous veille la tyrannie.

CORNÉLIE.

Je le sais.

GRACCHUS.

Elle veille au forum, au sénat,
Dans le temple des dieux, au sein du tribunat.

CORNÉLIE.

Eh bien?

GRACCHUS.

La liberté, que partout on exile,
Veille au moins chez Gracchus; mon toit est son asile.

LICINIA.

Ainsi Rome est esclave! ainsi la liberté
Au sein de nos remparts n'a jamais existé!
Oses-tu le penser? Ces dieux de la patrie,
Ces fameux Scipions, aïeux de Cornélie,
Brutus, Publicola, tous ces grands sénateurs,
Des murs de Romulus les seconds fondateurs,
Sous le vain nom du peuple agissant pour eux-même,
N'ont-ils fait qu'usurper l'autorité suprême?
Ne sont-ils à tes yeux que de nouveaux tyrans,
Successeurs de nos rois sous des noms différents?
Ah! du peuple romain que l'intérêt t'anime;
Mais n'exagère pas un sentiment sublime;
Écarte ce nuage étendu sur tes yeux,
Et ces sombres chagrins d'un cœur ambitieux.
Je te vois entouré de gloire et de puissance :
Tant d'honneurs obtenus au sortir de l'enfance
De ton frère lui-même auraient comblé les vœux :
Chacun te porte envie, et tu n'es point heureux!

GRACCHUS.

Non, je ne le suis point, lorsque la république
Voit, sans briser le joug, un sénat despotique,
Au gré de son caprice anéantir nos lois,
Et donner aux Romains des tribuns de son choix.
Par combien de bassesse et de vils artifices
N'a-t-il pas triomphé dans nos derniers comices!
Pour la troisième fois les vœux des citoyens
Allaient nommer Caius au rang de leurs soutiens;
Mais le sénat, lassé d'un tribun populaire,
A séduit l'indigence avide et mercenaire;
Par l'or des sénateurs Drusus est élevé
A ce rang glorieux qui m'était réservé.
Chaque jour, chaque instant accroît leur injustice.
Hier Opimius faisait un sacrifice;
Quintus, un des licteurs, n'a pas craint d'insulter
A ceux qui sur mes pas venaient s'y présenter :
Le peuple est implacable au moment qu'on l'offense;
Quintus a de ses jours payé son insolence.
Le consul, aussitôt convoquant le sénat,
Croit qu'un tel châtiment va renverser l'état.
On dirait, à l'aspect de sa crainte frivole,
Que Brennus est encore au pied du Capitole;
Et tous les sénateurs, qu'Opimius conduit,
Sont pour ce grand objet rassemblés cette nuit.
Ils ne m'abusent point par ces grossières feintes :
Je crois à leur vengeance et non pas à leurs craintes.
Ces tyrans de la terre, au sang accoutumés,
Du meurtre d'un licteur ne sont pas alarmés;
Ils le sont de mes lois; leur insolente rage
De mon frère et de moi veut détruire l'ouvrage;
Contre la liberté tout semble conspirer :
Mais, puisqu'il est des dieux, j'ose encore espérer.

LICINIA.

Ils ont abandonné votre malheureux frère.
Malgré tant de vertus le sort lui fut contraire;
Et contre le sénat son imprudent effort...

GRACCHUS.

Achève, ne crains rien, rappelle-moi sa mort.

LICINIA.

Hélas!

GRACCHUS.

Rappelle-moi ce jour où leur furie
L'osa frapper au sein des dieux de la patrie,
Sous l'œil de Jupiter, en ce lieu révéré
Que la mort d'un grand homme a rendu plus sacré.
J'étais bien jeune alors : au récit d'un tel crime,
Je vais, je cours m'offrir pour seconde victime.
J'adresse aux meurtriers des cris mal entendus;
Les yeux noyés de pleurs et les bras étendus,
Pour la première fois employant la prière,
Je leur demande au moins les restes de mon frère :

Et ce frère et la mort, ils m'ont tout refusé.
Au mépris des tyrans son cadavre exposé
Fut jeté dans le Tibre; et l'onde épouvantée
Roulait avec respect sa tête ensanglantée.
Près de ce bord fatal, solitaire, et conduit
Par les faibles lueurs de l'astre de la nuit,
Par les traces du sang que je suivais sans cesse,
Par la faveur du ciel, surtout par ma tendresse,
Je vis, je rassemblai ses membres dispersés;
Ma bouche s'imprima sur ces membres glacés,
Et ma main déposa sa cendre auguste et chère
Dans l'urne où l'attendait la cendre de mon père.

CORNÉLIE.

Chagrin toujours nouveau pour un cœur maternel!
Jour de sang! premier jour de mon deuil éternel,
Où du peuple romain la douleur importune
En stériles sanglots m'apprit mon infortune;
Où je vis à mes pieds le second de mes fils
De mon fils égorgé m'apportant les débris!
D'abord mon désespoir eut quelque violence;
Bientôt nos pleurs amers s'écoulaient en silence;
Tous deux nous embrassions ces restes généreux;
Sur nos seins palpitants nous les serrions tous deux:
O prodige! il semblait que ces cendres émues
Sentaient avec plaisir nos larmes confondues.

LICINIA.

Grands dieux!

CORNÉLIE.

Licinia, vous répandez des pleurs!
Ce n'est pas tout encor. Pour calmer ses douleurs
Caïus abandonné n'avait que Cornélie:
A ses destins alors vous n'étiez point unie.
Les grands applaudissaient au trépas d'un héros:
Et moi, près de Caïus étouffant mes sanglots,
(Quel tourment, quel devoir, hélas! pour une mère!)
De la mort de mon fils je consolais son frère.

GRACCHUS.

O ma mère! il est vrai.

CORNÉLIE.

Tu t'en souviens, Caïus!
Moi, je me consolais en voyant tes vertus.

LICINIA.

Hélas! de ses vertus quelle est la récompense?
Si les Romains charmés vantent son éloquence,
S'il est l'appui du peuple, un sénat ombrageux
Lui fera payer cher cet honneur dangereux.
Caïus doit-il des siens repousser la tendresse?
Ah! des chagrins publics le tourmentent sans cesse:
Désormais tout l'appelle en ces paisibles lieux;
Ses yeux y trouveront et sa mère et ses dieux,
Et son unique enfant, présent des destinées,
Dont l'œil a déjà vu s'écouler cinq années;
Sa tendre épouse enfin, que son cœur doit chérir,
Aux regards d'un époux viendra souvent s'offrir.
Caïus auprès des siens, si Caïus veut m'en croire,
Connaîtra le bonheur, qui vaut mieux que la gloire.

CORNÉLIE.

Non, non, Licinia, n'abusez point son cœur;
Parlez de son devoir, et non de son bonheur.
Voulez-vous, dites-moi, lorsque dans la tribune
Et de Rome et du monde on règle la fortune,
Qu'il soit dans ses foyers lâchement retenu,
Et qu'entré sur la terre il en sorte inconnu?
Les hommes tels que lui sont nés pour la patrie;
Il lui doit ses talents, ses travaux et sa vie:
Jusqu'à son dernier jour qu'il s'enchaîne à l'état,
Qu'il abaisse les grands, qu'il résiste au sénat,
Que du peuple sans cesse il prenne la défense:
Un immortel renom sera sa récompense.
Il sait braver, attendre et subir les revers;
Et quand les sénateurs, ces tyrans, ces pervers,
Feraient tomber sur lui l'exil et la mort même,
Dans le sein de l'exil, à son instant suprême,
Sans daigner accuser ses destins rigoureux,
Si la patrie est libre, il sera trop heureux.

SCÈNE III.

GRACCHUS, LICINIA, CORNÉLIE, FULVIUS.

GRACCHUS.

On vient.

LICINIA.

C'est Fulvius, c'est ton ami fidèle.

FULVIUS.

Défenseur des Romains, vole où Rome t'appelle.

GRACCHUS.

Quel attentat nouveau se prépare aujourd'hui?

FULVIUS.

Le sénat veut la guerre entre le peuple et lui.

GRACCHUS.

De la part du sénat rien ne doit me surprendre.

FULVIUS.

Il va nous attaquer, songeons à nous défendre.
Opimius peut tout: un décret du sénat
Remet entre ses mains le salut de l'état.
De ses nombreux clients la place est assiégée:
De Quintus, a-t-il dit, la mort sera vengée.
Telle est son espérance, et nous pouvons juger
Comment, sur quels Romains il prétend la venger.
Aux sommets d'Aventin tout le peuple en alarmes,
Par mes soins rassemblé, veut recourir aux armes;
Car je n'ai point cherché ces faibles citoyens
Vendus à leurs plaisirs, esclaves de leurs biens;
Amollis par le luxe, ils ont besoin de maîtres:
J'ai cherché ces Romains qui, suivant nos ancêtres,
Dans le sein du travail et de la pauvreté,
Conservent de leurs mœurs la mâle austérité,
Et, des murs du sénat séparés par le Tibre.

Semblent seuls parmi nous respirer un air libre.
Ces vertueux Romains, réunis à ma voix,
Vont jurer en ces lieux de défendre nos lois :
Pour rassurer leurs cœurs dans ces craintes publiques,
Ils cherchent ta présence et tes dieux domestiques ;
Tes foyers sont pour eux un temple respecté
Que l'encens des tyrans n'a jamais infecté.

GRACCHUS.

De ce peuple opprimé les vertus me sont chères.

SCÈNE IV.

GRACCHUS, LICINIA, CORNÉLIE, FULVIUS, LE PEUPLE.

GRACCHUS.

Citoyens, mes égaux, mes amis et mes frères,
Venez quelques moments respirer dans mon sein ;
La maison de Gracchus est au peuple romain.
D'un sénat oppresseur vous voyez l'insolence ;
Chez des républicains le peuple est sans puissance ;
Et le monde, par vous soumis à vos tyrans,
Voit dans les mêmes fers gémir ses conquérants.
Auprès des sénateurs dépouillez la contrainte :
Si vous les abordez sans respect et sans crainte,
Non les regards baissés, tels qu'au pied des autels
On vous voit présenter vos vœux aux immortels ;
Non comme les soutiens, les protecteurs du Tibre,
Mais comme vos égaux, membres d'un peuple libre ;
Si vous foulez aux pieds l'orgueil patricien ;
Enfin si vous pouvez, fiers du nom plébéien ;
Sourds aux vains préjugés d'une antique noblesse,
Concevoir votre force et sentir leur faiblesse ;
Tous ces droits éternels que vous avez perdus,
Soyez sûrs qu'en un jour ils vous seront rendus.
Détruisez, renversez ces abus sacriléges,
Tous ces vols décorés du nom de priviléges.
Jusqu'ici, peu jaloux de votre dignité,
Vous avez adoré le nom de liberté :
Elle n'existe point dans les remparts de Rome,
Partout où l'homme enfin n'est point égal à l'homme.
Mais la fin de vos maux est en votre pouvoir ;
Et punir ses tyrans c'est remplir un devoir.

LE PEUPLE.

Jusqu'au fond de nos cœurs sa voix se fait entendre ;
C'est la voix de son frère.

GRACCHUS.

Amis, voyez sa cendre.
Là de Tibérius les débris consumés
Par la main fraternelle ont été renfermés.
Vous l'avez tous connu : ce sublime génie,
Cher au peuple romain, craint de la tyrannie,
Cette voix, ces accents, que vous n'entendrez plus,
Ces foudres d'éloquence et ces mâles vertus,
Cet œil où respirait son âme ardente et fière :
Tout est là, citoyens, tout n'est plus que poussière.
Honorez de vos pleurs ce sacré monument,
Et déposons sur lui notre commun serment.

FULVIUS.

Aux destins de Gracchus les vrais Romains s'unissent.
Prononce le serment, tous nos cœurs applaudissent.

GRACCHUS.

O mon frère ! en ces lieux que ton cœur a chéris,
Sous le toit paternel, et devant ces débris
Aussi saints que les dieux adorés dans nos temples,
Nous jurons [1] d'imiter tes généreux exemples,
De servir, de défendre avec fidélité
Les intérêts du peuple et de la liberté.
Si nos cœurs se rendaient coupables d'inconstance,
Puissions-nous obtenir pour notre récompense
Le trépas, le remords abreuvé de poisons,
Et l'opprobre éternel qui suit les trahisons !

CORNÉLIE.

Généreux citoyens, que le ciel vous seconde !
Allez, et préparez la liberté du monde.
Toi, mon fils, mon soutien, mon unique trésor,
Par qui Tibérius semble exister encor,
Du fond de l'urne sainte et chère à la patrie,
Dis-moi, n'entends-tu pas une voix qui te crie :
« Mon frère me survit ; je suis mort égorgé ;
« Dix ans sont écoulés, je ne suis point vengé ! »
Écoute, mon cher fils, et le ciel et ta mère :
Sois docile à la voix de ton malheureux frère,
Sois sensible à ses cris qui te sont adressés ;
Fais payer au sénat les pleurs que j'ai versés ;
Prends, reçois ce poignard des mains de Cornélie ;
Sans remords, sans délai, frappe la tyrannie ;
Cours, vole, en répandant le sang des inhumains,
Venger ton frère, toi, ta mère et les Romains.

GRACCHUS.

Donnez ; je prends ce fer, je le prends pour défendre
Un sang que le sénat peut songer à répandre,
Ou pour me délivrer des tyrans et du jour,
Si notre liberté succombait sans retour.
Modérez toutefois l'ardeur qui vous emporte :
Contre les sénateurs votre haine est bien forte.
Rome sait à quel point mon cœur doit les haïr,
Mais c'est avec la loi que je veux les punir ;
D'un autre châtiment la violence extrême
Est indigne de moi, d'un frère et de vous-même.
Votre fils ne doit point imiter le sénat,
Et venger un héros par un assassinat.

CORNÉLIE.

Ah ! les patriciens seront moins magnanimes ;

[1] Caius, en prononçant ces mots, étend la main vers l'urne de Tibérius ; Fulvius et le peuple font le même mouvement.

Ils sont depuis longtemps accoutumés aux crimes.

LICINIA.

De tes vils ennemis si la barbare main...
Je ne puis achever.

GRACCHUS.

S'ils me percent le sein,
J'aurai fait mon devoir, je reverrai mon frère.

LICINIA.

Tu peux abandonner ton épouse et ta mère?

GRACCHUS.

Quand ma mort de vos yeux fera couler des pleurs,
Ma gloire au moins pourra consoler vos douleurs.

LICINIA.

Et notre fils, cruel!...

GRACCHUS.

Son père le confie
A tes soins, chère épouse, à ceux de Cornélie.

FULVIUS.

Que Rome en cet enfant reconnaisse un Gracchus!

GRACCHUS.

Fille de Scipion, vous, fille de Crassus,
Qui toutes deux m'aimez, et qui m'êtes si chères,
Rentrez; aux immortels adressez vos prières.
Vous, descendants de Mars, venez, au nom des lois,
Sur des usurpateurs reconquérir vos droits.
Qu'un peuple roi de nom cesse enfin d'être esclave:
Il est temps d'abaisser un sénat qui vous brave;
Il est temps d'abolir la distance des rangs.
Je pouvais augmenter le nombre des tyrans;
Au sein de mes foyers, aux camps, à la tribune,
J'ai, depuis mon berceau, suivi votre fortune;
Du sénat en fureur j'affronterai les coups,
Et mes derniers soupirs seront encor pour vous.

ACTE DEUXIÈME.

Pendant cet acte et le troisième la scène est dans la place publique. La tribune est au milieu de la place. Le fond du théâtre représente une vue de Rome. On doit distinguer le Capitole, des jardins, des palais, et le Tibre dans le lointain.

SCÈNE PREMIÈRE.

OPIMIUS, DRUSUS; SÉNATEURS, CHEVALIERS, LICTEURS.

OPIMIUS.

Sénateurs, chevaliers, clients des sénateurs,
De la grandeur romaine illustres protecteurs,
Le feu longtemps caché de la guerre civile
Est tout près d'éclater au sein de notre ville:
Hâtez-vous de l'éteindre; et songez que Gracchus
Est le premier auteur du meurtre de Quintus.
Vous savez que, docile aux projets de son frère,
Comme lui du sénat implacable adversaire,
Par une loi conforme aux vœux des plébéiens,
Il prétend vous ravir vos honneurs et vos biens.
Je sais que dans ces lieux il doit bientôt paraître:
C'est à vous d'arrêter les complots de ce traître.
Toi, qui viens d'obtenir l'honneur du tribunat,
Et qui dois ta fortune aux bontés du sénat,
As-tu pour le servir employé ta prudence?
As-tu des plébéiens caressé l'inconstance;
Et le nom de Gracchus, trop longtemps révéré,
A l'oreille du peuple est-il encor sacré?

DRUSUS.

Il suffit, j'ai parlé; sois sans inquiétude:
Tu sais, Opimius, quelle est la multitude.
Sa faveur, qu'on obtient et qu'on perd en un jour,
Semble à ce nom célèbre échapper sans retour.
Le peuple obéira; que le sénat ordonne.
En admirant Gracchus le peuple l'abandonne;
Mais le nom du sénat est partout respecté.

OPIMIUS.

S'il est ainsi, Drusus, Rome est en sûreté.
Suivi des factieux notre ennemi s'avance.
Qu'il leur fasse admirer sa fougueuse éloquence;
Dans la tribune encor nous entendrons sa voix:
Du moins nous l'entendrons pour la dernière fois.

SCÈNE II.

LES MÊMES; GRACCHUS, FULVIUS, LE PEUPLE.

GRACCHUS.

Consul, autour de toi pourquoi donc cette armée?

OPIMIUS.

La liberté, Caïus, n'en peut être alarmée:
Le salut de l'état en mes mains est remis.
Hier au sein de Rome un meurtre s'est commis;
Tu le sais.

GRACCHUS.

Des Romains j'ai blâmé la vengeance,
Autant que du licteur j'ai blâmé l'insolence.

FULVIUS.

Avant d'oser parler du meurtre de Quintus
Il faut venger la mort de l'aîné des Gracchus.
Romains, aux sénateurs on a vendu sa tête;
Du dernier Scipion elle fut la conquête.

GRACCHUS.

Depuis ce jour fatal cette image en tous lieux
De son aspect sanglant vient effrayer mes yeux.
Où fuir? où l'éviter dans les remparts de Rome?
Irai-je au Capitole où périt ce grand homme?
Irai-je en mes foyers, qu'il avait habités,

Le nommer, le chercher, trouver de tous côtés
Ses pas, son souvenir, son absence éternelle,
Et partager en vain la douleur maternelle?
Ah! pour le bien public étouffons nos regrets!
Romains, tout doit céder aux communs intérêts;
C'est par votre bonheur qu'il faut venger mon frère:
Retirons de l'oubli ce projet salutaire
Qui devait de nos murs chasser la pauvreté,
Et que dans la tribune il avait présenté;
Entre les citoyens resserrons la distance,
Écartons les besoins, arrêtons l'opulence.
Nous voyons les trésors acheter les honneurs,
Et déjà nous perdons nos vertus et nos mœurs.
Si bientôt, dès ce jour, une main prompte et sûre
Ne guérit de l'état la profonde blessure,
Je vois dans l'avenir des maux plus dangereux:
Nos grands seront des rois, ils s'uniront entre eux;
Et l'aristocratie, ou le joug monarchique,
Écraseront enfin la puissance publique.
S'il fallait partager les biens de vos aïeux,
Et le champ paternel habité par vos dieux,
Ma loi commanderait le vol et les rapines;
L'état n'offrirait plus que de vastes ruines:
Mais aux patriciens quel pouvoir a transmis
Les champs des nations, les biens des rois soumis?
Ceux qui dans les combats ont exposé leur tête
Ont tous un droit égal aux fruits de la conquête;
Fixez donc l'étendue et la somme des biens
Dont pourront désormais jouir les citoyens;
De vos champs usurpés commencez le partage,
Divisez entre vous le public héritage:
C'est par de telles lois, c'est par l'égalité
Qu'on peut à Rome encor rendre sa liberté.

OPIMIUS.

La liberté, Caïus, n'est pas l'indépendance:
Pourquoi pousser le peuple à tant de violence?
Contre ses protecteurs oses-tu l'animer?
Tu l'as rendu féroce; il est fait pour aimer.
S'il se laissait tromper par des projets coupables,
Dans peu, je le prédis, ces lois impraticables
Sèmeraient la discorde au milieu de l'état,
Et perdraient à la fois le peuple et le sénat.
Peux-tu nous reprocher des trésors, des richesses,
Qu'aux Romains indigents prodiguent nos largesses?
Dans les calamités notre zèle et nos soins
N'ont-ils pas en tout temps prévenu leurs besoins?
Peuple, n'écoutez pas des plaintes indiscrètes;
Sur vos chagrins publics, sur vos peines secrètes,
Vos pères, vos patrons auront toujours les yeux:
Respectez le sénat, craignez les factieux.

GRACCHUS, *à la tribune*.

Ce respect filial et cette dépendance
Pouvaient servir l'état quand Rome, en son enfance,
Croyait dans les Tarquins chasser tous les tyrans:
Vous n'imiterez pas vos aïeux ignorants;
Quatre siècles entiers ont accru les lumières;
Vous n'avez plus besoin de patrons ni de pères;
Mais il faut que les biens que vous avez conquis
Avec égalité soient enfin répartis.
Vainqueurs des nations, est-ce assez d'esclavage?
Les monstres des forêts ont un antre sauvage;
Ils évitent du moins, sous des rochers déserts,
Les traits brûlants du jour, la rigueur des hivers;
Et, quand la nuit survient, dans le creux des montagnes,
Ils goûtent le sommeil auprès de leurs compagnes:
Et vous, le peuple roi, l'élite des humains,
Vous, descendants de Mars, et citoyens romains,
Vous dans le monde entier qu'embrassent vos conquêtes,
Vous n'avez point d'asile où reposer vos têtes.
Maîtres de l'univers, quittez ce nom si beau;
Vous n'avez pas un antre, et pas même un tombeau.
(*Il descend de la tribune.*)

LE PEUPLE.

Il est trop vrai; les grands ont comblé nos misères;
Il nous faut désormais des lois plus populaires.

DRUSUS, *montant à la tribune*.

Redoutez, citoyens, vos premiers mouvements;
N'imitez point Caïus en ses emportements.
Quoi! les représentants de la grandeur romaine
Ont-ils donc en effet mérité votre haine?
Vous les méconnaissez; ils sont vos vrais soutiens:
Défiez-vous...

GRACCHUS.

Tribun, cher aux patriciens,
Toi qui t'enorgueillis d'être un de leurs complices,
A quel prix leur vends-tu ton zèle et tes services!

DRUSUS, *à la tribune*.

Mon zèle est pur, Caïus, il n'est point acheté;
Je ne sers que l'état, la raison, l'équité;
Mais vous, Romains, mais vous, quelle est votre faiblesse,
Quels sont donc les héros que vous vantez sans cesse?
Deux tyrans plébéiens, jaloux des sénateurs,
Deux frères que l'orgueil a rendus novateurs,
Renversant, par degrés, la liberté romaine,
Factieux par instinct, par intérêt, par haine,
Infectant vos esprits de leurs préventions,
Et pour vous subjuguer flattant vos passions:
Voilà les grands exploits de Caïus, de son frère:
Ces bienfaits exceptés, dût ma franchise austère
D'un parti qui succombe irriter le courroux,
J'oserai demander ce qu'ils ont fait pour vous.
(*Drusus s'assied dans la tribune.*)

FULVIUS, *accourant à la tribune*.

Ce qu'ont fait les Gracchus pour le peuple de Rome!
Est-il vrai? Dans ces murs on peut trouver un homme
Qui parle des Gracchus, et demande aujourd'hui
Au peuple rassemblé ce qu'ils ont fait pour lui!
Eux tromper les Romains! c'est toi qui les égares.

Citoyens, alliés, étrangers et barbares,
Tout des grands, des préteurs t'apprendra les forfaits;
Tout de nos deux héros t'apprendra les bienfaits.
J'ai suivi les Gracchus du jour qui les vit naître :
L'univers les connaît; j'ai dû les mieux connaître;
A leurs divins travaux je fus associé,
Et ma plus grande gloire est dans leur amitié.
Ton châtiment sera le récit de leur gloire.
Voici ce qu'ils ont fait; gardes-en la mémoire :
Contre les magistrats les faibles protégés,
Par d'utiles moissons les pauvres soulagés ;
Ces moissons dans nos murs s'accumulant d'avance,
Tous les ans aux Romains assurant l'abondance ;
Des chemins somptueux s'ouvrant de toutes parts,
La cité d'Annibal relevant ses remparts ;
Enfin des monuments plus sacrés, plus augustes,
Des abus renversés, des lois saintes et justes,
Qui dans le monde entier fondaient la liberté,
Si le sénat romain n'avait pas existé.

LE PEUPLE.

Les Gracchus ont aimé le peuple pour lui-même :
Eux seuls ont mérité que le peuple les aime.

DRUSUS, *toujours à la tribune.*

Fulvius, si tu veux vanter les deux Gracchus,
Nomme les nations, les rois qu'ils ont vaincus;
La fuite des Gaulois fut-elle leur ouvrage?
Ont-ils dompté Pyrrhus et subjugué Carthage?
Ces durs patriciens, ces cruels sénateurs,
Voilà nos généraux et nos triomphateurs.
Je vois de tous côtés des nations sujettes,
Contentes sous nos lois de leurs propres défaites ;
Des rois fiers de tenir leur sceptre de nos mains,
Et de monter au rang de citoyens romains;
La république au loin s'étendant par la guerre,
Terminant son empire aux confins de la terre.
Il faut bien avouer que des exploits si grands
Ne sont dus qu'aux héros qu'on appelle tyrans.
Tant d'éclat, de succès, tant de siècles de gloire,
Sont-ils en un moment loin de votre mémoire?
Est-ce un crime aujourd'hui d'oser s'en souvenir?
Est-ce vos bienfaiteurs que vous voulez punir ?

(Il descend de la tribune.)

LE PEUPLE.

Non, jamais.

OPIMIUS, *à Fulvius.*

Au tribun crois-tu pouvoir répondre?

FULVIUS.

Gracchus dans la tribune est prêt à le confondre.

LE PEUPLE.

Écoutons, c'est Gracchus. Il paraît agité.

GRACCHUS, *remontant à la tribune.*

Romains, je ne puis voir avec tranquillité,
Je n'entendrai jamais sans une honte extrême
Un magistrat du peuple, élevé par vous-même,
Rendre aux patriciens des hommages si doux,
Et vous compter pour rien en s'adressant à vous.
Le tribun nous rappelle et Pyrrhus et Carthage ;
Mais la gloire des chefs est-elle sans partage?
L'honneur de commander à des soldats romains
N'a-t-il pas influé sur leurs brillants destins?
Sans tous les plébéiens morts pour la république
Dans les forêts d'Épire, aux campagnes d'Afrique,
Émile et Scipion, sans gloire et sans exploits,
N'auraient pas à leur char entraîné tant de rois.
Plébéiens, vrais guerriers, je vois vos cicatrices :
Les nobles à la guerre ont cherché les délices,
Ils régnaient dans les camps ; vous avez combattu ;
Vos chefs ont triomphé quand vous avez vaincu.
Ils ont gardé pour eux la gloire et l'opulence,
Ils ne vous ont laissé que l'obscure indigence,
Ils ne vous ont laissé que le partage affreux
De travailler, de vaincre et de mourir pour eux.
Sur les monts, sur les mers, chez des peuples barbares,
Votre sang a coulé pour des tyrans avares.
Mais que sont, après tout, aux yeux patriciens
Les travaux, les sueurs, le sang des plébéiens?
Drusus s'est bien rempli de leur orgueil farouche ;
Le sénat tout entier a parlé par sa bouche.
Et vous osez, Romains, haïr les sénateurs !
Vous osez oublier qu'ils sont vos bienfaiteurs !
Ah, si vous en doutiez, si vos cœurs insensibles
Demandaient à Drusus des garants infaillibles,
Vous pourriez en trouver sans sortir de ces lieux,
Et de sanglants témoins sont présents à vos yeux.
C'est ici que mon frère a péri leur victime :
Mon frère vous aimait, et voilà tout son crime.
Au fond du Capitole allez interroger
Jupiter Protecteur qui le vit égorger.
Faisceaux, glaive, licteurs, or vil et sanguinaire,
Qui commandas le meurtre, et qui fus son salaire,
Et vous, temple sacré, tribune où tant de fois
Des Romains opprimés il défendit les droits,
Autel qu'il embrassait de sa main défaillante,
Tibre, où j'ai recueilli sa dépouille sanglante,
Élevez-vous, tonnez contre ce peuple ingrat ;
Et qu'il apprenne enfin les bienfaits du sénat.

(Il descend de la tribune.)

LE PEUPLE.

Oui, voilà ses bienfaits; ils demandent vengeance.

OPIMIUS.

C'en est trop : d'un consul déployons la puissance.
Rangez-vous près de moi, sénateurs, chevaliers,
Vous tous, bons citoyens, intrépides guerriers.
La main de Scipion, aux exploits aguerrie,
A de Tibérius délivré la patrie :
On est tenté de suivre un exemple si beau,
Et tous les factieux ne sont pas au tombeau.
Quels sont les révoltés qui demandent vengeance

Lorsqu'on doit du sénat implorer l'indulgence?
Qu'ils sachent qu'à l'instant je puis les accabler;
Je n'ai qu'un mot à dire, et leur sang va couler.

LE PEUPLE.

Que tardons-nous encore à punir cette audace?

GRACCHUS, *l'arrêtant.*

Citoyens...

FULVIUS.

Tu l'entends; le consul nous menace.

LE PEUPLE.

Meurent les sénateurs!

GRACCHUS.

Citoyens, arrêtez.

LE PEUPLE.

Ils sont cruels.

GRACCHUS.

Sans doute; et vous les imitez.

LE PEUPLE.

Vengeons-nous.

GRACCHUS.

Arrêtez : malheur à l'homicide!
Le sang retombera sur sa tête perfide.
Des lois, et non du sang : ne souillez pas vos mains.
Romains, vous oseriez égorger des Romains!
Ah! du sénat plutôt périssons les victimes;
Gardons l'humanité, laissons-lui tous les crimes.

SCÈNE III.

LES MÊMES; CORNÉLIE, LICINIA, LE FILS DE GRACCHUS.

LICINIA.

Ses jours sont en péril. Le voilà; je frémis!

GRACCHUS.

Que vois-je? mon épouse, et ma mère, et mon fils!

OPIMIUS.

Gardez-vous d'approcher.

GRACCHUS.

Conservez votre vie.

OPIMIUS.

Fuyez ces lieux.

CORNÉLIE.

Moi fuir! Connais-tu Cornélie?
Mère, auprès de mon fils je brave le danger :
Aux côtés de Caïus nous venons nous ranger;
A ses côtés, c'est là le poste de sa mère.
Si j'avais dans le temple accompagné son frère,
J'aurais péri cent fois par vos coups inhumains
Avant que mon enfant fût tombé sous vos mains.

OPIMIUS.

J'excuse vos transports, je plains votre tendresse;
Mais des esprits ardents qui fermentent sans cesse,
Remplissent nos remparts de troubles éternels,
Et Caïus est le chef de tous les criminels.

LICINIA.

Mon époux!

CORNÉLIE.

Qu'a-t-il fait?

OPIMIUS.

Sans cesse il nous outrage;
Il nourrit contre nous des sentiments de rage;
De son cœur ulcéré rien ne peut les bannir.

CORNÉLIE.

Et qu'a-t-il mérité?

OPIMIUS.

La mort doit le punir.

GRACCHUS, CORNÉLIE, LICINIA, FULVIUS, LE PEUPLE.

La mort!

CORNÉLIE.

Non, non, cruel! c'est à moi qu'elle est due;
L'orgueil des Scipions dont je suis descendue,
Le nom, les dignités, le rang de mes aïeux,
Tous ces fantômes vains ne sont rien à mes yeux :
Mes fils! voilà mes biens, mes trésors, ma parure;
J'ai gravé dans leur cœur les lois de la nature,
Le respect pour le peuple et l'amour de ses droits;
Au sein de leur berceau je leur ai dit cent fois
Qu'il faut de l'indigent soulager les misères,
Que des patriciens les plébéiens sont frères;
Que l'homme en tout pays naît pour la liberté,
Et qu'il n'est de grandeur que dans l'égalité.
Tous deux ont cru leur mère, et leur mère est contente:
Ils ont par leur vertu surpassé mon attente.
Je vous rends grâce, ô dieux! j'ai porté dans mon sein
Deux mortels vraiment grands, l'honneur du nom romain.
Leur gloire impérissable à la mienne est unie;
L'univers avec eux citera Cornélie.
Si le sénat punit la gloire et les vertus,
C'est trop peu d'immoler le dernier des Gracchus :
Ne vous arrêtez point au milieu de vos crimes;
Consul, patriciens, voilà d'autres victimes,
Venez; près de Caïus vous voyez tous les siens.
Où sont vos meurtriers? ses forfaits sont les miens.
Par sa mère du moins commencez le carnage;
Sur mon corps déchiré frayez-vous un passage,
Payez de vos trésors nos cadavres sanglants,
Et goûtez à longs traits le plaisir des tyrans.

LE PEUPLE.

Vive des deux Gracchus la digne et tendre mère!

OPIMIUS.

C'est avec ces discours qu'on séduit le vulgaire;
Voilà par quels moyens les fléaux de l'état
Ont toujours désuni le peuple et le sénat.
Il est temps de finir ces sanglantes querelles!

LICINIA.

Et quel est ton dessein?

OPIMIUS.

De frapper les rebelles.

LICINIA.

Barbare! c'est ainsi...

OPIMIUS.

C'est ainsi que je dois
Prévenir le désordre et défendre les lois.

LICINIA.

Cesse d'éterniser la publique infortune :
Voilà ton seul devoir. Au pied de la tribune,
Dans le sein du forum, à la face des dieux,
Les meurtres n'ont-ils pas épouvanté nos yeux ?
Et des patriciens le courroux implacable
N'a-t-il pas fait couler un sang irréparable?
Que la pitié succède à tant d'inimitié.

GRACCHUS.

La pitié du sénat! l'orgueil est sans pitié.

OPIMIUS.

Crois-tu des sénateurs mériter la clémence?

GRACCHUS.

Je n'en ai pas besoin ; j'aime mieux leur vengeance.

OPIMIUS.

Eh bien !...

GRACCHUS.

Vil assassin, frappe, et fais ton devoir.

LICINIA.

Consul, n'écoute pas ses cris, son désespoir.
Au nom de ton épouse écoute la nature.

OPIMIUS.

La loi parle.

LICINIA.

A tes pieds c'est moi qui t'en conjure.

GRACCHUS, CORNÉLIE, FULVIUS, LE PEUPLE.

O ciel !

GRACCHUS.

Licinia, l'épouse de Gracchus,
Aux genoux d'un consul! aux pieds d'Opimius !

LICINIA.

Ah ! je n'en rougis point, je suis épouse et mère.
Que cet enfant, consul, te parle pour son père.

OPIMIUS.

Écoutez : si Gracchus n'est pas un factieux,
Si le sang des Romains lui semble précieux,
De ses intentions le sénat veut un gage.

GRACCHUS.

J'y consens, quel est-il?

OPIMIUS.

Cet enfant pour otage.

LICINIA.

Mon fils !

OPIMIUS.

Licinia, ne craignez rien pour lui.

GRACCHUS, *après un silence très-marqué.*

Citoyens, de la paix je veux être l'appui :
A cet objet sacré mon cœur se sacrifie,
Et voici mon enfant qu'à tes mains je confie.
Que le sénat pourtant n'espère rien de moi ;
Au peuple souverain je garderai ma foi.
Que devant Jupiter ce traité s'accomplisse ;
Courons au Capitole implorer sa justice;
Qu'il accueille aujourd'hui nos paisibles serments
Et périsse à nos yeux, au milieu des tourments,
Tout Romain, tout mortel qui, par la violence,
Osera dans ces murs établir sa puissance,
Qui versera du sang, qui détruira les lois,
Et qui voudra du peuple anéantir les droits !

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

OPIMIUS, DRUSUS; LICTEURS.

OPIMIUS.

Oui, malgré notre haine et notre impatience,
Tu vois qu'il a fallu différer la vengeance :
Gracchus respire encore, et c'est pour nous braver.

DRUSUS.

Du piége qui l'attend rien ne peut le sauver.
La paix entre ennemis est de courte durée.

OPIMIUS.

Dans son cœur, dans le mien la paix n'est point jurée.

DRUSUS.

Qu'importe le courroux de ce fier plébéien,
Impuissant ennemi du nom patricien?
Contre tout son parti les juges et les prêtres
Feront parler les lois, les dieux de nos ancêtres ;
Les dieux, les lois, consul, c'est par là qu'on séduit,
Et c'est avec des mots que le peuple est conduit.

OPIMIUS.

Quel est donc sur les cœurs l'ascendant du génie,
D'une éloquente voix quelle est la tyrannie,
Si l'orgueil irrité d'un sénat tout-puissant
L'écoute avec respect et cède en frémissant!
Les talents de Gracchus, le souvenir d'un frère,
La vertu, les aïeux, le grand nom de sa mère,
Tout contre le sénat semblait parler pour lui,
Et plus que tu ne crois le peuple est son appui.
Ah! si dans les esprits on pouvait le détruire !
Si, ne pouvant le vaincre, on pouvait le séduire !
Au nom du bien public et de son intérêt
Je viens d'en obtenir un entretien secret :
Jusqu'à flatter Caïus je saurai me contraindre :
Si je puis l'ébranler nous n'avons rien à craindre.
Nous le verrons, Drusus, expirer sous les coups
D'un peuple qu'il osait exciter contre nous.

DRUSUS.

Je le crois : cependant si Caïus inflexible
Oppose à tes discours une âme inaccessible,
Si les séductions irritent ses mépris...

OPIMIUS.

Au même instant, Drusus, sa tête est mise à prix.
J'aurai soin de hâter des rigueurs nécessaires;
Le sénat a besoin de la mort des deux frères.
La main de Scipion fit tomber le premier,
Et des bras éprouvés puniront le dernier.
Il vient, retire-toi.

(*Drusus sort.*)

SCÈNE II.

OPIMIUS, GRACCHUS; LICTEURS.

GRACCHUS.

Tu n'as pas mon estime,
Tu me hais dès longtemps, et ton sénat m'opprime.
Au nom du bien public tu m'as fait appeler,
Et partout à ce nom tu me verras voler.
Que veux-tu?

OPIMIUS.

Qu'entre nous l'inimitié s'oublie.
C'est l'intérêt de Rome : il nous réconcilie;
Que la cause du peuple et des patriciens
Désormais réunie ait les mêmes soutiens.
Les talents, les vertus qui te rendent illustre,
Pourront, si tu m'en crois, briller d'un plus beau lustre.
Je sais que ton esprit, assiégé de soupçons,
De bonne heure a sucé de funestes leçons;
Un dangereux exemple a séduit ton enfance,
Et de Tibérius la coupable imprudence...

GRACCHUS.

Consul, que les tyrans qui l'ont fait égorger
Devant son frère au moins cessent de l'outrager.
Poursuis.

OPIMIUS.

Je ne veux pas insulter sa mémoire;
En plaignant ses erreurs je respecte sa gloire;
Mais toi, qui parmi nous tiens sa place aujourd'hui,
Instruit par ses revers, sois plus sage que lui.
Il en est temps encor, cherche à te mieux connaître :
Vois quel est ton destin, vois quel il pouvait être.
La tribune est ici le chemin des honneurs;
Mais, loin de les aigrir, il faut gagner les cœurs.
Tu pouvais obtenir la pourpre consulaire,
Transmettre à tes enfants un rang héréditaire,
Et, porté par la gloire au milieu du sénat,
Être un des protecteurs de Rome et de l'état.
Oses-tu préférer à ces grands avantages
Quelques brillants succès mêlés de tant d'orages;
Les applaudissements des plébéiens flattés,
Et le nom trop fameux d'un chef de révoltés?
Oui, d'un reproche amer excuse l'énergie;
Rougis en contemplant ta longue léthargie :
Éveille-toi, Caïus, et regarde avec moi
Quels sont les partisans d'un Romain tel que toi;
Un ramas d'indigents et de vils prolétaires,
Dont les grands, par pitié, se sont faits tributaires.
Et qui, dans le Forum ligués contre les grands,
Comblés de nos bienfaits, nous appellent tyrans.
Voilà ceux dont Caïus est le flatteur docile.
Ah! ce n'était point là le parti de Camille;
Et les deux Scipions, tes illustres aïeux,
N'étaient point protégés par quelques factieux.
Descendant des héros, choisis-les pour modèles;
Laisse là des amis légers et peu fidèles;
Range-toi du parti de nos antiques lois,
Et gouverne avec nous les peuples et les rois.

GRACCHUS.

Consul, est-ce à Gracchus que ce discours s'adresse?
Crois-tu qu'à ton projet le peuple s'intéresse?
J'aurais été surpris qu'un membre du sénat
Eût daigné s'occuper du bien de tout l'état.
Mais c'est moi qui m'abuse, et ton humeur altière
Voit dans les sénateurs la république entière;
Le reste des humains disparaît à tes yeux,
Et tous les plébéiens sont des séditieux.
Toi, dont l'orgueil barbare insulte au misérable,
Pour être infortuné crois-tu qu'on soit coupable?
La pauvreté du peuple exclut-elle ses droits?
S'il est des indigents, c'est la faute des lois;
C'est votre avidité qui fait leur indigence;
C'est vous qui séduisez leur docile ignorance;
C'est vous, patriciens, vous qui les corrompez;
Sur leur propre intérêt c'est vous qui les trompez.
Ils ne sont pas toujours chargés de vos outrages;
Sitôt qu'au champ de Mars ils donnent leurs suffrages,
Leur pauvreté, consul, n'a plus rien de honteux,
Et l'orgueil du sénat se courbe devant eux.
Je les vois sur vous tous exercer leur empire,
Bassement courtisés quand ils doivent élire,
Rejetés loin de vous quand ils n'élisent plus,
Dignes de vos mépris quand ils vous ont élus.

OPIMIUS.

Toi qui ne souffres point qu'on outrage ton frère,
Parle avec moins de haine, avec moins de colère;
N'insulte pas, Gracchus, un sénat redouté.

GRACCHUS.

Et toi, n'insulte pas Rome et l'humanité.
Tu dois plus de respect, plus de reconnaissance
Au peuple que tu sers et qui fait ta puissance.

OPIMIUS.

Il suffit. Terminons tous ces vains différends.
Tu peux être l'égal ou le fléau des grands,
L'ami des sénateurs, ou bien leur adversaire :
Crains de te repentir du choix que tu vas faire.

Tel est l'unique objet qui nous rassemble ici;
Et je veux ta réponse à l'instant.

GRACCHUS.

La voici :
Je ne transige point avec la tyrannie;
La querelle du peuple à ma cause est unie;
A de vils préjugés rien ne peut m'asservir,
Et pour l'égalité je veux vivre et mourir.

OPIMIUS.

L'égalité! ce mot stérile et chimérique,
Qu'on répète toujours, que jamais on n'explique,
De tous les préjugés renferme le plus grand;
Et la nature humaine est mon premier garant.
L'assassin, le brigand, un esclave imbécile,
Égalent-ils Brutus, Scévola, Paul-Émile?
D'un fantôme adoré déserte les autels;
L'inégalité règne au milieu des mortels :
Les vertus, les talents, et surtout l'opulence,
Établissent entre eux un intervalle immense;
Rien ne peut de ces dons surmonter l'ascendant,
Et du riche, en tous lieux, le pauvre est dépendant.

GRACCHUS.

Tu feins, Opimius, de ne me pas comprendre :
Écoute; je savais, avant que de t'entendre,
Quelle est l'autorité des talents, des vertus,
Et de l'or, ce pouvoir que tu vantes le plus :
Eh bien! ni les vertus, ni l'or, ni le génie,
Ne peuvent justement fonder la tyrannie.
Les membres d'un état, égaux devant les lois,
Unis des mêmes nœuds, ont tous les mêmes droits.
La nature aux mortels n'a point donné d'entraves;
Elle n'a point créé des tyrans, des esclaves;
Elle a créé, consul, la sainte égalité,
Et sa main dans nos cœurs grava la liberté.
Des seuls patriciens ce n'est point le partage :
Elle appartient au monde; et ce grand héritage
Est à tous les humains dispensé par les cieux,
Tel que l'astre du jour qui luit pour tous les yeux.

OPIMIUS.

C'est ainsi que le peuple est bercé d'un système
Dangereux pour l'état, dangereux pour lui-même.

GRACCHUS.

Ce système, consul, ne peut nuire à l'état;
Il peut servir le peuple aux dépens du sénat.

OPIMIUS.

Songes-tu que ton fils est en notre puissance?

GRACCHUS.

J'y songe, et les tyrans chérissent la vengeance.
Je donnerais mes jours pour conserver mon fils,
Et tu vois à ce nom tous mes sens attendris.
Si vous croyez avoir besoin d'un nouveau crime,
Tigres, frappez encor cette tendre victime;
Vous me verrez toujours braver votre pouvoir,
Et mourir de douleur en faisant mon devoir.

OPIMIUS.

Caïus, je plains ta haine, et je voudrais l'éteindre.

GRACCHUS.

Ne plains pas la vertu; le crime est seul à plaindre.

OPIMIUS.

Qui voudra t'imiter et se perdre avec toi?

GRACCHUS.

Quand il ne resterait que Fulvius et moi...

OPIMIUS.

Fulvius! et crois-tu qu'à lui-même contraire
Il oubliera toujours son rang de consulaire?
S'il osait s'expliquer, et s'il n'éprouvait pas
Quelque honte secrète à faire un premier pas,
Aux intérêts du peuple il serait infidèle.
L'occasion lui manque; il l'attend, il l'appelle.
Prêt à se rallier à la cause des grands...

GRACCHUS.

Tu veux nous désunir, et c'est l'art des tyrans.
Fulvius, me dis-tu, mon ami, n'est qu'un traître!
Non, je ne le crois point. Mais je le vois paraître.
Tu frémis à ses yeux; ta rougeur te dément.

SCÈNE III.

OPIMIUS, GRACCHUS, FULVIUS; LICTEURS.

GRACCHUS.

Fulvius, le consul m'assure en ce moment
Que tu veux abjurer la cause populaire,
Et qu'aux patriciens tu t'efforces de plaire.

FULVIUS.

Moi, grands dieux! au sénat je pourrais me lier!

GRACCHUS.

Viens; ne t'abaisse pas à te justifier;
Viens, embrasse un ami qui t'aime et qui t'estime :
Un cœur tel que le tien n'est pas fait pour le crime.
Chef des patriciens, on s'est osé flatter
Que Gracchus était vil et pouvait s'acheter.
Cours apprendre au sénat que son attente est vaine;
Et ne marchande plus la liberté romaine.

OPIMIUS.

Je vole à son secours. Dans le fond de mon cœur
Un reste de pitié parlait en ta faveur;
Je te plaignais, Caïus, et ma main protectrice
A voulu t'arrêter au bord du précipice.
Adieu. De ma douceur je suis enfin lassé.
Ennemis du sénat, votre règne est passé :
Si vous ne craignez point vos complots parricides,
Et le remords secret qui s'attache aux perfides,
Et la haine de Rome, et le ciel en courroux,
Craignez le châtiment qui tombera sur vous.

SCÈNE IV.

GRACCHUS, FULVIUS.

GRACCHUS.

Si tu dois triompher, je ne crains que la vie.

FULVIUS.

Attendrons-nous, Gracchus, qu'elle nous soit ravie?
Quelques patriciens dont le cœur m'est lié
Par les nœuds toujours chers d'une tendre amitié,
Trompant de leur sénat la rage criminelle,
M'ont appris ses desseins par un récit fidèle.
Si la séduction avait pu t'avilir,
Par le peuple en fureur on t'aurait fait punir.

GRACCHUS.

Que dis-tu?

FULVIUS.

Si ton cœur, zélé pour la patrie,
Osait d'Opimius rejeter l'offre impie,
On devait publier un décret du sénat
Qui tous deux nous déclare ennemis de l'état.

GRACCHUS.

Le sénat...

FULVIUS.

Il n'est plus de frein qui le retienne;
Ce décret met à prix et ta tête et la mienne.

GRACCHUS.

Quel mystère d'horreur!

FULVIUS.

C'est peu d'être proscrits;
Le sénat veut encor que nous mourions flétris.
Les juges, préparant leurs arrêts redoutables...

GRACCHUS.

Ils sont patriciens; nous serons tous coupables.

FULVIUS.

Les prêtres, colorant ces desseins odieux...

GRACCHUS.

Ils sont patriciens; je sais l'avis des dieux.

SCÈNE V.

GRACCHUS, FULVIUS, CORNÉLIE, LICINIA.

CORNÉLIE.

Songe à toi, mon cher fils; un sénat sacrilége
Aux meilleurs citoyens prépare un nouveau piége;
On parle d'un décret, de toi, de Fulvius;
Il est bien des Romains égarés ou vendus.
Les discours séduisants, les perfides caresses,
Les éloges flatteurs, les bienfaits, les promesses,
L'or, premier des tyrans, premier des séducteurs,
Drusus prodigue tout au nom des sénateurs.

LICINIA.

De quelques vrais Romains que peut le vain courage?
L'éclair nous avertit; laissons passer l'orage:
Fuyons. Quelques amis jusqu'aux monts Apennins
Sont prêts à nous guider par de secrets chemins.
Déjà la sombre nuit couvre les sept collines,
Et descend par degrés sur les plaines voisines;
Viens; nous suivrons tes pas au bout de l'univers,
De cités en cités, dans le fond des déserts:
Les lieux où tu vivras seront notre patrie,
Une épouse qui t'aime, une mère chérie,
Adouciront le poids de tes calamités,
Et nous pourrons du moins mourir à tes côtés.

GRACCHUS.

Avec la liberté tu veux que je m'exile!
Quand Rome existe encor, moi chercher un asile!
Fuir au sein de la nuit, par des chemins secrets,
Comme un brigand chargé du poids de ses forfaits!
Abandonner ce peuple au sénat qui l'opprime!
Déserter ma patrie! y songer est un crime.
Et que penserait-on de l'indigne soldat
Qui fuirait ses drapeaux au moment du combat?
Non; l'aspect du péril agrandit le courage;
Combattre les tyrans fut toujours mon partage.
C'est ici qu'à nos droits ils osent insulter;
C'est ici qu'est mon poste, et j'y prétends rester;
Et, quand sous leurs efforts Rome entière chancelle,
Je dois relever Rome, ou tomber avec elle.

FULVIUS.

Je t'approuve; et je cours ramener en ces lieux
Le peu de citoyens dignes de nos aïeux.
Gracchus est en péril et le peuple sommeille!
Les tyrans sont vainqueurs! que le peuple s'éveille!
Je veux que ses débris, par un dernier effort,
Portent chez l'oppresseur l'épouvante et la mort.
Pleins d'un beau désespoir tentons la destinée.
Si ce jour est pour nous la dernière journée,
Aux esclaves du moins nous ferons nos adieux,
Et c'est la liberté qui fermera nos yeux.

SCÈNE VI.

GRACCHUS, CORNÉLIE, LICINIA.

LICINIA.

Tibérius n'est plus; il nous restait son frère;
Un héros tel que lui peut consoler sa mère.
Si vous aviez voulu, vous l'auriez vu toujours
Le charme, le soutien et l'honneur de vos jours.
De vos leçons peut-être il sera la victime;
Et son trop de vertu l'a plongé dans l'abîme.
Vous savez le pouvoir de ses fiers ennemis:
Je crains pour mon époux, je tremble pour mon fils.
Je ne puis immoler mon cœur à la patrie;
Au plus grand des Romains j'ai consacré ma vie:
Je l'aime; je le dois. Songez que mon époux
Est un don précieux que j'ai reçu de vous.

N'aimeriez-vous pas mieux, vous mère, vous sensible,
Briller ainsi que moi de son éclat paisible,
Que de voir votre fils proscrit, persécuté,
Succombant sous les coups d'un sénat irrité?

CORNÉLIE.

Vous me connaissez mal : si l'on venait me dire,
Caïus avec les grands va partager l'empire;
Fatigué de sa gloire, infidèle à l'état,
Il a vendu le peuple à l'orgueil du sénat :
Honteuse d'être mère, et pleurant sa naissance,
Je le désavoûrais, je fuirais sa présence;
J'irais dans un désert, traînant mes jours flétris,
Survivre loin de Rome à l'honneur de mon fils.
Mais si l'on m'annonçait qu'il est mort en grand homme,
En se sacrifiant aux intérêts de Rome,
Le coup serait affreux pour mon cœur gémissant;
Je mourrais de douleur, mais en l'applaudissant;
Je dirais : Sa vertu ne s'est point démentie;
Il a vécu trop peu pour moi, pour la patrie;
Mais, ce qui doit au moins calmer mon désespoir,
Jusqu'à sa dernière heure il a fait son devoir.

GRACCHUS.

Vous serez satisfaite; et votre fils, ma mère,
Mourra digne de vous et digne de son frère.

LICINIA.

Quel bruit se fait entendre? et d'où partent ces cris?

SCÈNE VII.

GRACCHUS, CORNÉLIE, LICINIA, FULVIUS, LE FILS DE GRACCHUS; LE PEUPLE.

FULVIUS.

Caïus, Licinia, reprenez votre fils.

GRACCHUS, LICINIA.

Notre fils!

CORNÉLIE.

Est-il vrai?

GRACCHUS.

Rome est-elle tranquille?

FULVIUS.

Non. Le peuple à ma voix quittait son humble asile.
Bientôt les sénateurs, nous joignant à grands pas,
De Gracchus et des siens demandaient le trépas :
Le consul a donné le signal du carnage;
Le sang coule; et Drusus, scélérat sans courage,
Tenant son fils unique, et l'offrant à nos yeux,
Menace d'immoler cet enfant précieux.
Il est sauvé, conquis par ce peuple intrépide;
L'éclair qui fend les cieux, la foudre est moins rapide;
Vaincu par la terreur, tout fléchit devant nous;
Le perfide Drusus est tombé sous nos coups;
Et, lorsque Opimius à le venger s'apprête,
Nos amis enlevaient leur illustre conquête,
Et criaient, en serrant ton fils entre leurs mains :
« C'est l'enfant de Gracchus, c'est l'espoir des Romains ! »

GRACCHUS.

Que ne vous dois-je pas, citoyens magnanimes?

FULVIUS.

Opimius frémit; il a besoin de crimes.
Nous avons des soldats, il a des assassins,
Et je t'ai dévoilé ses sinistres desseins.
Déjà, réunissant leurs fureurs mercenaires,
Esclaves, affranchis, étrangers et sicaires,
Grossissaient à l'envi les forces du sénat,
Et vendaient au consul notre sang et l'état.
Sans doute à la victoire il ne faut plus prétendre;
Mais nous aurons du moins l'honneur de te défendre :
Le peuple que tu sers veut aussi te servir;
Et, s'il ne peut plus vaincre, il peut encor mourir.

GRACCHUS.

La mort est pour moi seul.

LICINIA.

Opimius s'avance.

SCÈNE VIII.

GRACCHUS, CORNÉLIE, LICINIA, FULVIUS, LE FILS DE GRACCHUS, OPIMIUS; SÉNATEURS, CHEVALIERS, LICTEURS, SUITE, LE PEUPLE.

OPIMIUS, *tenant le décret du sénat.*

Romains, il faut livrer Gracchus à ma vengeance.

CORNÉLIE.

Te livrer mon enfant!

LICINIA.

Mon époux!

LE PEUPLE.

Notre appui!

FULVIUS.

C'est là qu'il faut passer pour aller jusqu'à lui.
(Fulvius et le peuple forment un rempart entre Gracchus et le parti du sénat.)

GRACCHUS.

Arrête, Fulvius!

FULVIUS.

Et qu'importe ma vie,
Si je puis conserver Gracchus à la patrie!

OPIMIUS.

Le sénat veut Gracchus; Romains, hésitez-vous?

GRACCHUS, *à la tribune.*

Patriciens, le ciel sera juge entre nous.
J'ai voulu dans ce jour empêcher le carnage,
Au point de vous livrer mon enfant comme otage;
J'ai tout fait, tout tenté pour conserver la paix;
Mais vous vouliez du sang, vous vouliez des forfaits.
Vous, nés tous plébéiens, foulés par la noblesse,

Citoyens, dont la rage, ou plutôt la faiblesse,
A la voix du sénat vient pour m'assassiner,
Puisqu'on vous a trompés je dois vous pardonner.
Mais vous, patriciens, comptez sur la vengeance;
Le peuple tôt ou tard reprendra sa puissance.
Romains, ralliez-vous, rassemblez vos débris;
Les dieux s'adouciront, ils entendront vos cris.
Ne désespérez point ; la liberté de Rome
Ne dépendra jamais de la perte d'un homme.
Viens, mon fils ; crains les dieux, chéris l'humanité,
Sois le soutien du peuple et de la liberté.
Je remets ce dépôt aux mains de Cornélie.
Épouse, mère, enfant, pour qui j'aimais la vie,
Ami tendre et fidèle, et vous peuple romain,
Serrez-vous près de moi, j'expire en votre sein.

(Il se frappe.)

FULVIUS, CORNÉLIE, LICINIA, LE PEUPLE, OPIMIUS.

Ciel !

(Tous les personnages tombent aux pieds de Gracchus, à l'exception d'Opimius.)

GRACCHUS.

J'épargne du sang. Dieux protecteurs du Tibre,
Voici mon dernier vœu : que le peuple soit libre !

(Il expire.)

OPIMIUS.

Il meurt, mais il triomphe, et je sens le remord.
Qu'un homme libre est grand au moment de sa mort !



LE CAMP DE GRAND-PRÉ,

OU

LE TRIOMPHE DE LA RÉPUBLIQUE,

DIVERTISSEMENT LYRIQUE,

EN UN ACTE ET EN VERS,

REPRÉSENTÉ PAR L'ACADÉMIE DE MUSIQUE LE 27 JANVIER 1793,

An II de la République.

MUSIQUE DE FRANÇOIS-JOSEPH GOSSEC.

PERSONNAGES.

LE GÉNÉRAL.
L'AIDE-DE-CAMP DU GÉNÉRAL.
LE MAIRE.
THOMAS.
UN VIEILLARD, soldat invalide.
LA LIBERTÉ.
LAURETTE.
OFFICIERS MUNICIPAUX.
VIEILLARDS, dont quelques-uns sont vêtus en soldats invalides.
JEUNES GENS vêtus en gardes nationaux, en soldats de ligne ou en villageois.
FEMMES, dont la plupart sont vêtues en villageoises.
ENFANTS.
CITOYENS de différentes nations.

La scène est à Grand-Pré, dans le camp des Français, qui est séparé du camp des Prussiens par la rivière de l'Aisne.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MAIRE; LES OFFICIERS MUNICIPAUX, CITOYENS *vêtus en gardes nationaux*, VIEILLARDS, *dont quelques-uns sont vêtus en soldats invalides*, FEMMES, ENFANTS.

CHŒUR.

Dieu du peuple et des rois, des cités, des campagnes,
De Luther, de Calvin, des enfants d'Israël,
Dieu que le Guèbre adore au pied de ses montagnes,
En invoquant l'astre du ciel :
Ici sont rassemblés sous ton regard immense
De l'empire français les fils et les soutiens,
Célébrant devant toi leur bonheur qui commence,
Égaux à leurs yeux comme aux tiens.

LE MAIRE.

Goûtez, républicains, les douceurs de la trève
Qui vient d'être accordée aux ennemis vaincus ;
Du Finistère au Var la nation se lève,
Et vous verrez bientôt les tyrans abattus.
Notre force les environne ;
Vos chefs, votre vaillance, et les monts de l'Argonne
Sont les garants de nos succès.
Ne craignez rien d'un roi barbare ;
Du camp de ses guerriers l'Aisne en vain nous sépare ;
La liberté chez eux saura trouver accès ;
De nos législateurs les généreux décrets
A Guillaume, à Brunswick, porteront les alarmes ;
Les soldats poseront les armes,
Et voudront tous être Français.

CHŒUR.

Soleil, qui, parcourant ta route accoutumée,
Donnes, ravis le jour, et règles les saisons,
Qui, versant des torrents de lumière enflammée,
Mûris nos fertiles moissons ;
Feu pur, œil éternel, âme et ressort du monde,
Puisses-tu des Français admirer la splendeur !
Puisses-tu ne rien voir, dans ta course féconde,
Qui soit égal à leur grandeur !
Malheur au despotisme ! et que l'Europe entière,
Du sang des oppresseurs engraissant ses sillons,
Soit pour notre déesse un vaste sanctuaire,
Qui dure autant que tes rayons !
Que des siècles trompés le long crime s'expie :
Le ciel pour être libre a fait l'humanité.
Ainsi que le tyran, l'esclave est un impie
Rebelle à la Divinité !

SCÈNE II.

LES MÊMES; THOMAS, LAURETTE; VILLAGEOIS et VILLAGEOISES, *portant des fruits et du vin.*

THOMAS.

Citoyens, dont l'ardent courage
A bravé la Prusse en courroux,
Thomas, citoyen, comme vous,
Orateur, chansonnier, chanteur de son village,
A rassemblé dans les hameaux voisins,
Pour venir partager vos fêtes,
Des garçons bons soldats et bons républicains,
Avec leurs jeunes sœurs à danser toujours prêtes.
Nous apportons du vin... ci-devant champenois;
Les Vandales voulaient en boire;
Nous en boirons ensemble à votre gloire,
A la santé du peuple, à la chute des rois;
Et nous ferons danser nos gentilles compagnes
Autour du bel ormeau que vos mains ont planté
Sur la cime de ces montagnes,
En l'honneur de la liberté.

LAURETTE.

Entonnons pour le bal cette ronde joyeuse
Que tu fis l'autre jour sur nos premiers succès;
J'en ai retenu les couplets,
Et du chanteur Thomas Laurette est la chanteuse.
Thomas mettra la ronde en train;
Puis, après son couplet, le couplet de Laurette :
Nous poursuivrons ainsi durant la chansonnette;
Et le chœur avec nous chantera le refrain.

(*On danse autour de l'arbre de la liberté; des tables sont dressées dans le camp; les citoyens mangent et boivent ensemble pendant la ronde.*)

RONDE.

THOMAS.

Vous, aimables fillettes,
Et vous, jeunes garçons,
Au son de nos musettes,
Unissez vos chansons.

CHŒUR.

Si vous aimez la danse,
Venez, accourez tous,
Boire du vin de France,
Et danser avec nous.

LAURETTE.

Ces nobles et ces princes,
Contre nous conjurés,
En quittant leurs provinces,
Disaient aux émigrés :

CHŒUR.

Si vous aimez la danse,
Venez, accourez tous,
Boire du vin de France,
Et danser avec nous.

THOMAS.

Quelques enfants timides
A leur premier effort,
Quelques guerriers perfides
Leur ont chanté d'abord :

CHŒUR.

Si vous aimez la danse,
Venez, accourez tous,
Boire du vin de France,
Et danser avec nous.

LAURETTE.

Ces bandes aguerries
S'avançaient à grands pas.
Du fond des Tuileries
On leur criait... tout bas :

CHŒUR.

Si vous aimez la danse,
Venez, accourez tous,
Boire du vin de France,
Et danser avec nous.

THOMAS.

Ici, d'un ton plus leste,
On les a fait danser :
Notre jeunesse est preste,
Et peut recommencer.

CHŒUR.

Si vous aimez la danse,
Venez, accourez tous,
Boire du vin de France,
Et danser avec nous.

LAURETTE.

Nous avons l'humeur fière
Envers leurs potentats;
Mais de notre rivière
Nous chantons aux soldats :

CHŒUR.

Si vous aimez la danse,
Venez, accourez tous,
Boire du vin de France,
Et danser avec nous.

THOMAS.

Une loi bienfaisante,
Et qu'on vous montrera,
Donne cent francs de rente
A qui désertera :

CHŒUR.

Si vous aimez la danse,
Venez, accourez tous,
Boire du vin de France,
Et danser avec nous.

LAURETTE.

Ces fils de la victoire,

Vaincus par les Français,
Passent les jours sans boire,
Et ne dansent jamais :

CHŒUR.

Si vous aimez la danse,
Venez, accourez tous,
Boire du vin de France,
Et danser avec nous.

THOMAS.

Déjà leur grand courage
Commence à se lasser ;
Ils viennent à la nage,
Pour boire et pour danser :

CHŒUR.

Si vous aimez la danse,
Venez, accourez tous,
Boire du vin de France,
Et danser avec nous.

LAURETTE.

En ces lieux par douzaine
Il en vient chaque jour;
Puis, sur les bords de l'Aisne,
Ils chantent à leur tour :

CHŒUR.

Si vous aimez la danse,
Venez, accourez tous,
Boire du vin de France,
Et danser avec nous.

THOMAS.

Bientôt l'armée entière,
Hormis les officiers,
Va, sous notre bannière,
Chanter dans nos foyers :

CHŒUR.

Nous aimons tous la danse,
Et nous accourons tous,
Boire du vin de France,
Et danser avec vous.

(*La danse continue.*)

THOMAS.

Les habitants de ces bocages
Ont le courage et la fierté,
Et chacun porte en nos villages.
Le bonnet de la liberté.
Voulez-vous plaire à nos fillettes?
Ecartez les propos galants;
Laissez les fadeurs, les fleurettes
Aux tendres bergers du vieux temps.
Pour l'état buvez à plein verre;
Soyez soldat et citoyen;
La nuit, le jour, en paix, en guerre,
Aimez, chantez, battez-vous bien.

CHŒUR.

Les habitants de ces bocages,
Ont le courage et la fierté.
Et chacun porte en nos villages
Le bonnet de la liberté.

(*La danse recommence: elle est interrompue presque aussitôt. La générale bat; les jeunes gens courent aux armes.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES; L'AIDE-DE-CAMP DU GÉNÉRAL.

L'AIDE-DE-CAMP.

La trompette a sonné; tout vous appelle aux armes.
Un écrit insolent, dont il faut nous venger,
Est venu dans ces lieux réveiller les alarmes:
L'audacieux Brunswick ose nous outrager.
Le général français vient de rompre la trêve;
Il vous attend, il marche à nos fiers ennemis:
Sur ces monts, dans ces bois, que leur perte s'achève;
Vous reprendrez vos chants quand ils seront soumis.

LES JEUNES GENS.

Adieu, nos enfants et nos pères;
Adieu, nos femmes et nos sœurs.
Périssent les rois sanguinaires,
Par la main de vos défenseurs!

LES FEMMES ET LES ENFANTS.

Hélas! si vous perdez la vie,
Nos regrets seront éternels.

LES JEUNES GENS.

Nous vous léguons à la patrie,
Qui vous tend ses bras maternels.

LES VIEILLARDS.

Ayez toujours le même zèle;
Partez, revenez triomphants;
Et n'écoutez pas des enfants,
Quand la Liberté vous appelle.

LES JEUNES GENS.

Vieillards, recevez nos serments;
Nous mourrons, s'il le faut, dignes de vous et d'elle.

LES FEMMES.

De vos fils quel sera le sort?

LES ENFANTS.

Abandonnez-vous vos compagnes?

LES JEUNES GENS.

Nous partons; et, sur ces montagnes,
Nous jurons de trouver la victoire ou la mort.

(*Les jeunes gens se retirent sur l'air de la marche de Châteauvieux.*)

SCÈNE IV.

LE MAIRE; OFFICIERS MUNICIPAUX, VIEILLARDS, FEMMES, ENFANTS.

UN VIEILLARD, *vêtu en soldat invalide.*

Dans les temps de notre jeunesse,

Nous bravions les combats sanglants;
Maintenant la triste vieillesse
Enchaîne nos bras impuissants.
Héritiers de notre courage,
Nos fils ont de plus grands destins;
Ils ont sur nous un avantage;
Nous n'étions pas républicains.

CHŒUR.

Ils ont sur nous un avantage;
Nous n'étions pas républicains.

LAURETTE.

La trompette excite au carnage;
De terreur je me sens glacer!

LE MAIRE.

L'airain gronde sur ce rivage;
Le combat vient de commencer.

LAURETTE.

Verrons-nous immoler nos braves
Par ces Vandales inhumains?

LE MAIRE.

Ne redoutez point des esclaves;
Nos guerriers sont républicains.

CHŒUR.

Ne redoutons point des esclaves;
Nos guerriers sont républicains.

LES FEMMES.

La voix des femmes et des mères
T'implore, arbitre des combats.

LE MAIRE, LES OFFICIERS MUNICIPAUX, LES VIEILLARDS ET LES ENFANTS.

La voix des enfants et des pères
S'unit aux vœux des magistrats.

TOUS.

Exauce ces vœux légitimes,
Dieu qui tiens le glaive en tes mains;
Choisis les tyrans pour victimes;
Épargne nos républicains!

LAURETTE.

Voyez ces troupes fugitives
N'osant combattre nos héros.

LE MAIRE.

Voyez ces phalanges craintives
Se précipiter dans les flots.

LE VIEILLARD.

Entendez ces chants de victoire
Retentir sur les monts voisins.

CHŒUR DE GUERRIERS, *dans le lointain.*

Vivent la patrie et la gloire,
Et nos soldats républicains!

SCÈNE V.

LES MÊMES; LE GÉNÉRAL, SON AIDE-DE-CAMP; GARDES NATIONALES ET TROUPES DE LIGNE.

CHŒUR DE GUERRIERS, *hors du théâtre.*

(*Marche de Châteauvieux.*)

Qu'une fête
Ici s'apprête;
Nos guerriers sont de retour.
Liberté, dans ce beau jour,
Viens remplir notre âme:
Répands sur nous tes bienfaits;
Que ta voix nous enflamme;
Chéris toujours les Français,
Et rends-leur la paix
A jamais.

(*Les guerriers arrivent sur le théâtre, et le chœur continue.*)

Vous frémissez, ennemis de la France,
Fils ingrats, despotes jaloux:
Si vous bravez sa vaillance,
Vous tomberez tous
Sous ses coups.
La liberté nous a servi de guide:
Son glaive et son égide
Ont marché devant nous
Contre vous.

Qu'une fête
Ici s'apprête;
L'ennemi fuit sans retour.
Liberté, dans ce beau jour,
Viens remplir notre âme:
Répands sur nous tes bienfaits;
Que ta voix nous enflamme;
Chéris toujours les Français,
Et rends-leur la paix
A jamais [1].

(*Évolutions militaires.*)

LE GÉNÉRAL.

Recommencez vos chants et vos danses légères:
Vos époux, vos enfants, vos frères,
Ont de la tyrannie écrasé les soutiens.

THOMAS.

Vous qui savez si bien guider notre vaillance,
Chef, dont nous aimons la prudence,
Racontez la victoire à nos concitoyens.

LE GÉNÉRAL.

A peine sur ces monts la trompette guerrière

[1] Les vers de cette marche ont été parodiés sur la musique. Elle a été exécutée, pour la première fois, à la fête des soldats de Châteauvieux.

Avait rassemblé les Français,
L'ennemi sortant des forêts,
Découvre son armée entière;
Et deux peuples rivaux, lancés dans la carrière,
D'un combat meurtrier commencent les apprêts.
Déjà l'airain tonne,
Et la charge sonne :
A ces fiers accents,
Dont la douce ivresse,
De notre jeunesse
Enflamme les sens,
Brûlant de courage,
Guerrier sur guerrier,
Coursier sur coursier,
S'élance avec rage.
Parmi le carnage,
Les cris, le fracas,
Une ardeur nouvelle
Remplit les soldats:
Le fer étincelle
Et vole en éclats,
Et le sang ruiselle
Partout sur nos pas.

LE GÉNÉRAL, L'AIDE-DE-CAMP, THOMAS.

Enfin, dans ces plaines funestes,
Rassemblant quelques faibles restes,
L'ennemi s'enfuit éperdu :
Mais couvert de sang et de gloire,
Le Français chante sa victoire,
Et pardonne au soldat vaincu.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Premier bien des mortels, ô liberté chérie !
Liberté, que notre patrie
Suive à jamais tes étendarts.
Descends des cieux, viens embellir ta fête;
Que les palmes couvrent ta tête;
Descends avec la paix, l'abondance et les arts.
Ennemis des tyrans, commencez vos cantiques.
Brûlez l'encens sur son autel,
Et que vos mains patriotiques
Couronnent son front immortel.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; LA LIBERTÉ, *descendant du ciel sur un nuage, accompagnée des génies des arts, et de l'Abondance.*

LA LIBERTÉ.

Nouveaux républicains, de qui la voix m'implore,
Je me rends à vos vœux, je descends parmi vous :
Un beau jour luit pour moi; je vous en dois l'aurore,
Et votre hommage m'est bien doux.
Je naquis autrefois sous le ciel de la Grèce;
C'est là que des beaux-arts la troupe enchanteresse
Vint présider à mon berceau.
Rome, en chassant les rois, m'environna de gloire:
Mais l'orgueil du sénat, l'abus de la victoire,
Me plongèrent dans le tombeau :
J'y fus longtemps ensevelie.
Aux monts helvétiens Tell me rendit la vie :
Sur les pas du premier Nassau
Le Batave indigné, bravant la tyrannie,
Triomphant des rois et des mers,
Sur les flots enchaînés me fit une patrie;
Franklin me transplanta dans un autre univers.
N'enviez point la Grèce antique,
Et Rome, et l'Helvétie, et l'heureuse Amérique.
La nation française a mieux connu ses droits :
Elle a su proclamer, en bannissant ses rois,
L'unité de la république.
Vingt peuples, sur mes pas réunis en ce jour,
Viennent dans vos remparts chercher un grand exemple.
La France est désormais le temple
Où je dois fixer mon séjour.

(La Liberté s'avance dans le camp, ainsi que les génies qui l'environnent, et vient s'asseoir sur un trophée d'armes et de drapeaux. Le nuage qui la portait remonte, et laisse voir, dans l'enfoncement, différentes nations du monde, remarquables par leurs costumes.)

(Entrée des Nations.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Vive à jamais, vive la liberté !
Reçois nos vœux, chère et sainte patrie :
Nous jurons d'obéir, de donner notre vie,
Pour nos lois, pour l'égalité.
Que la France entière s'écrie :
Vive à jamais, vive la liberté !

LE MAIRE.

Guerriers qui volez aux combats,
En respectant les lois, méritez la victoire.
La vertu fait les vrais soldats :
C'est dans la vertu qu'est la gloire.
Épargnez le sang des humains;
En conquérant la paix, sanctifiez la guerre;
Les palmes sur le front, l'olive dans les mains,
Délivrez et calmez la terre.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Vive à jamais, vive la liberté!
Reçois nos vœux, chère et sainte patrie :
Nous jurons d'obéir, de donner notre vie,
Pour nos lois, pour l'égalité.
Que la France entière s'écrie :
Vive à jamais, vive la liberté!

(On exécute des danses analogues aux différentes nations.)

LE GÉNÉRAL.

Que devient l'ardeur intrépide

De ces conquérants aguerris,
Qui devaient, dans leur vol rapide,
Renverser les murs de Paris?
La France a fait plier sous elle
Les tyrans et leur fol orgueil :
Le Rhin, la Marne, la Moselle;
De leurs guerriers sont le cercueil.

CHŒUR.

Chantons, dansons, la patrie est contente :
Partout ses braves défenseurs
Ont frappé les rois d'épouvante;
La République est triomphante :
Chantons, dansons; nos frères sont vainqueurs.

L'AIDE-DE-CAMP.

Le sombre tyran des Vandales,
Vengeur et complice des rois,
Devant ses enseignes fatales
Se flattait de courber nos droits.
Il menaçait; il prend la fuite,
Il court, au fond de son palais,
Pleurer sa puissance détruite,
Et trembler au nom des Français.

CHŒUR.

Chantons, dansons, la patrie est contente :
Partout ses braves défenseurs
Ont frappé les rois d'épouvante;
La République est triomphante :
Chantons, dansons; nos frères sont vainqueurs.

LE GÉNÉRAL.

A Namur, à Spire, à Mayence,
On réclame l'égalité;
A Chambéri le peuple danse
Sous l'arbre de la liberté.
Enflammés d'un même génie,
Tous les peuples vont à la fois
Briser la triple tyrannie
Des prêtres, des grands et des rois.

CHŒUR.

Chantons, dansons, la patrie est contente :
Partout ses braves défenseurs
Ont frappé les rois d'épouvante.
La République est triomphante :
Chantons, dansons; nos frères sont vainqueurs.

THOMAS.

Déjà le Brabant nous appelle,
Et Liége implore nos guerriers,
Courons dans les murs de Bruxelle
Conquérir de nouveaux lauriers.
Si l'Autriche résiste encore,
De Vienne gagnons les remparts,
Plantons l'étendard tricolore
Au sein du palais des Césars.

CHŒUR.

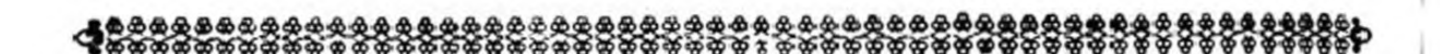
Chantons, dansons, la patrie est contente :
Partout ses braves défenseurs
Ont frappé les rois d'épouvante.
La République est triomphante :
Chantons, dansons; nos frères sont vainqueurs.

LE GÉNÉRAL.

Citoyens, que de Rome esclave
Les fers soient brisés par nos mains;
Aux lieux où siége le conclave
Ressuscitons les vieux Romains;
Et dans cette terre classique,
Déserte aujourd'hui de vertus,
Réveillons la cendre héroïque
Et des Gracques et des Brutus.

CHŒUR.

Chantons, dansons, la patrie est contente :
Partout ses braves défenseurs
Ont frappé les rois d'épouvante.
La République est triomphante :
Chantons, dansons; nos frères sont vainqueurs.



FÉNELON,

OU

LES RELIGIEUSES DE CAMBRAI,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE,
le 9 février 1793.

PERSONNAGES.

FÉNELON, archevêque de Cambrai.
D'ELMANCE, commandant de Cambrai.
HÉLOISE.
AMÉLIE.
ISAURE.
L'ABBESSE.
LE MAIRE.
UN PRÊTRE.
CLERGÉ.
RELIGIEUSES.
OFFICIERS MUNICIPAUX.
PEUPLE.

La scène est à Cambrai. Le premier acte se passe dans l'intérieur d'un couvent de femmes. Le deuxième et le quatrième dans un souterrain du même couvent. Le troisième et le cinquième dans le palais de l'archevêque.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

AMÉLIE, ISAURE.

ISAURE.

Vos vœux seront comblés: bientôt, jeune Amélie,
Vous allez partager le saint nœud qui nous lie!
Vos serments solennels, prononcés devant nous,
Fermeront la barrière entre le monde et vous.
L'épreuve nécessaire est enfin achevée,
Et du nouveau prélat on attend l'arrivée.
Mais votre cœur soupire, et vous baissez les yeux!
Pourquoi ces longs regards qui parcourent ces lieux?
J'ai quelques droits peut-être à votre confiance:
Ne vous contraignez pas, rompez ce dur silence;
Tout m'annonce un chagrin que vous voulez celer,
Et je vois que vos pleurs demandent à couler.

AMÉLIE.

Isaure, il est trop vrai, je ne puis m'en défendre:
Un sentiment nouveau chez moi se fait entendre;
Par moi-même en secret mon cœur interrogé
Soupçonne à peine encor comment il a changé.
Dans ce cloître sacré je dois passer ma vie:
C'est là mon seul asile et ma seule patrie:
J'ignore les mortels qui m'ont donné le jour,
Et mes yeux en s'ouvrant ont connu ce séjour.
Toi-même fus témoin de mon impatience;
Au destin de nos sœurs je m'unissais d'avance;
Je partageais leurs soins; ma bouche à tout moment,
D'accord avec mon cœur, prononçait le serment.
Mais dût-on m'accuser d'erreur ou de caprice,
L'heure approche, tout change; et ce grand sacrifice
Qui fut longtemps l'objet de mon plus doux espoir,
N'est désormais pour moi qu'un funeste devoir.

ISAURE.

Vous me voyez surprise, et bien plus consternée.
Il faut gémir encor sur une infortunée.
D'un riant avenir votre œil était séduit:
Ce jour brillant et pur s'est perdu dans la nuit.

AMÉLIE.

Déjà depuis six mois, de ma raison plus mûre,
Je voulais vainement étouffer le murmure.
On me vantait la paix que l'on goûte en ce lieu,
Et ce lien sacré qui nous unit à Dieu.
Est-ce bien dans ces murs qu'est le bonheur suprême?
Peut-être ce lien, me disais-je à moi-même,
Est un poids révéré qu'on porte avec effort;
Peut-être cette paix n'est qu'un sommeil de mort.
Ainsi je nourrissais dans cette solitude

Je ne sais quelle vague et sombre inquiétude;
Ainsi tout préparait mon âme au changement!
Mais hier, dans la nuit, un triste événement
A redoublé la crainte et la mélancolie
Qui déjà corrompaient les destins d'Amélie.
Vous connaissez la voûte et les degrés obscurs
Qui conduisent du temple en ces paisibles murs:
A l'heure où finissait la nocturne prière,
Un peu loin de nos sœurs, je montais la dernière,
Pensive, et les regards sur la terre attachés,
Me livrant tout entière à mes chagrins cachés.
Tandis que de ces soins j'étais préoccupée,
Tout à coup d'un bruit sourd mon oreille est frappée;
Je marche vers ce bruit; je m'arrête, et j'entends
Le cri d'un être faible, et qui souffrit longtemps.
Cette plaintive voix, ces sons lents et funèbres,
Plus déchirants encore au milieu des ténèbres,
Ont accablé mes sens glacés d'un morne effroi,
Et du fond d'un cercueil semblaient monter vers moi.

ISAURE.

Oubliez tout, ma fille, ou vous êtes perdue.

AMÉLIE.

Isaure!

ISAURE.

Vous voyez combien je suis émue.
Chère Amélie, au nom du plus tendre intérêt,
D'un tel événement renfermez le secret.
L'abbesse de ces lieux auprès de nous s'avance:
Avec elle surtout observez le silence.

SCÈNE II.

L'ABBESSE, AMÉLIE.

L'ABBESSE.

Je vous cherche, Amélie. Isaure, laissez-nous.
Ma fille, le bonheur va commencer pour vous.

AMÉLIE, *à part*.

Ciel!

L'ABBESSE.

Vous allez à Dieu consacrer votre vie;
Le moment est bien près, et je vous porte envie.

AMÉLIE.

Le nouvel archevêque...

L'ABBESSE.

Est parti de la cour.
Il sera dans ces murs avant la fin du jour.

AMÉLIE, *à part*.

Malheureuse!

L'ABBESSE.

Pour vous quelle gloire s'apprête!
Bientôt le voile auguste ornera votre tête:
Déjà l'époux sacré vous attend aux autels;
Fénelon recevra vos serments immortels.

AMÉLIE.

Fénelon! par vos soins j'appris dès mon enfance
A chérir ses vertus et sa douce éloquence;
Zélé sans amertume, austère sans rigueur,
Il ne sait point, dit-on, tyranniser un cœur.

L'ABBESSE.

Le vôtre, mon enfant, se donnera sans peine:
Élevée en ces lieux, vous aimez votre chaîne;
Et le ciel est content de ces vœux épurés,
Saints comme le ciel même à qui vous les offrez.
Il est des nœuds moins doux, des serments plus pénibles;
Nous voyons trop souvent dans ces cloîtres paisibles
Un cœur, qui dans le monde épris de mille erreurs,
Des folles passions a senti les fureurs,
Recueillir ses débris dispersés par l'orage,
Et chercher parmi nous un port en son naufrage.
Vainement il aspire à la tranquillité;
Au pied du sanctuaire il se sent agité;
Du Dieu qu'elle a cherché, l'épouse criminelle,
Étendant loin du cloître un regard infidèle,
Vers les plaisirs du monde a des retours secrets,
Et tient longtemps à lui, du moins par les regrets.
Mais jusqu'ici votre âme, encor neuve et docile,
A respiré l'air pur qui règne en cet asile;
Le souffle empoisonné d'un monde séducteur
Jamais de vos désirs n'altéra la candeur.

AMÉLIE.

Ah! que votre bonté m'écoute et me pardonne.

L'ABBESSE.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

AMÉLIE.

Mon nouveau sort m'étonne.

L'ABBESSE.

Comment?

AMÉLIE.

C'est pour jamais que je vais m'engager.

L'ABBESSE.

Sans doute.

AMÉLIE.

Pour jamais! je tremble d'y songer.

L'ABBESSE.

Qui? vous?

AMÉLIE.

De mes devoirs la sainteté m'accable.
Mon cœur, prêt à franchir un pas si redoutable,
Un peu de temps encor voudrait s'y préparer:
Exaucez-le, madame, et daignez différer.

L'ABBESSE.

Différer, dites-vous?

AMÉLIE.

Oui, je vous en supplie.

L'ABBESSE.

Puis-je à cette tiédeur reconnaître Amélie?
Quelles réflexions ou quels événements

Ont ainsi tout à coup changé vos sentiments?
Les jours étaient trop lents au gré de votre attente;
Chaque instant fatiguait votre âme impatiente;
Ce zèle ardent et pur s'est bientôt ralenti;
Après tant de serments ce cœur s'est démenti.

AMÉLIE.

Hélas!

L'ABBESSE.

Vous repoussez une chaîne éternelle!

AMÉLIE.

Eh bien! s'il était vrai, serais-je criminelle?

L'ABBESSE.

Vous l'avouez!

AMÉLIE.

Je puis l'avouer sans rougir.
J'ai changé malgré moi; devez-vous m'en punir?
J'ai vu se dissiper l'erreur enchanteresse:
Au lieu de ce bonheur qu'on me peignait sans cesse,
Mes yeux n'ont aperçu qu'un immense avenir,
Sans espérance, hélas! comme sans souvenir.
Voilà donc mon destin! la paix de cet asile
Éternise le temps qui s'écoule immobile.
En prononçant mes vœux, plus de vœux à former;
Point de père qui m'aime, et que je puisse aimer;
Plus rien autour de moi: rien que la solitude!
Mon cœur de vos liens craignant la servitude,
A, par des nœuds plus doux, besoin de s'attacher:
J'ignore mes parents; je voudrais les chercher.
Si le sort à jamais me dérobe leur trace,
Eh bien! Dieu me créa; Dieu verra ma disgrâce.
Resterai-je orpheline en regardant les cieux?
Ah! je le tiens de vous; rien n'échappe à ses yeux;
Tout éprouve ici-bas ses bontés paternelles;
Dès que le faible oiseau peut essayer ses ailes,
Loin du sein de sa mère il vole sans appui;
Il est seul dans le monde; et Dieu prend soin de lui.

L'ABBESSE.

Je vous laisse à penser si je pouvais attendre
Cet aveu qu'un peu tard vous m'osez faire entendre,
Et ce trouble inouï de vos sens agités;
Vous voulez m'attendrir, et vous me révoltez.
Quand déjà l'on prépare un sacrifice austère,
Vous prétendez quitter ce cloître solitaire,
Pour chercher vos parents qui vous sont inconnus!
Vos parents!... pour jamais vous les avez perdus.
Des mortels méprisés vous ont donné la vie
Au sein de l'infortune et de l'ignominie;
Vous expiriez sans moi; mes bienfaisants secours
Dans ce pieux asile ont conservé vos jours:
Et de l'abandonner vous formez l'espérance!
De tous mes soins pour vous telle est la récompense!
Mais ne présumez pas que ce vain changement
Suspende mes desseins, et m'arrête un moment:
Il faut qu'un nœud sacré, contraint ou volontaire,
Répare votre honte et celle d'une mère:
Sachez de vos destins supporter la rigueur;
Ne les oubliez plus, et domtez votre cœur.

AMÉLIE.

Ce cœur que sous vos lois j'ai fait plier sans cesse
Connaît la modestie, et non pas la bassesse.
Ce discours vous surprend: si j'ai pu m'égarer,
Montrez-moi mon erreur, et daignez m'éclairer.
Comment suis-je flétrie avant que d'être née?
Ah! je n'ai point choisi ma triste destinée;
Ce n'est pas d'un hasard que doit rougir mon front.
Mon sort est un malheur, mais non pas un affront.
Vous avez autrefois accueilli mon enfance;
J'ai longtemps de votre âme éprouvé l'indulgence;
Et, malgré vos rigueurs, je ne croirai jamais
Avoir acquis le droit d'oublier vos bienfaits.
Mais sachez me connaître, et plaignez Amélie:
Ces mortels méprisés dont j'ai reçu la vie,
Dans le sein qui m'anime ont mis une fierté
Qu'on ne fait point fléchir par la sévérité.
Soumise à la douceur, je fus longtemps timide;
C'est votre dureté qui me rend intrépide;
Mais puisqu'enfin je puis vous expliquer mes vœux,
D'une âme libre et pure écoutez les aveux.
Au pied de cet autel, qui fut souvent sinistre,
De l'Éternel bientôt je verrai le ministre;
Ne fondez plus d'espoir sur ma timidité;
Je ne mentirai point au Dieu de vérité.
D'autres ont prononcé le serment de la crainte:
Vous entendrez ma bouche, incapable de feinte,
Rejeter loin de moi des liens que je hais:
Voilà, dès aujourd'hui, le serment que je fais.

L'ABBESSE.

Ah! je ne reçois point ce serment sacrilége.
Adieu. Gardez-vous bien de tomber dans le piége.
Vous avez mis un terme à ma tendre amitié;
Mais je veux écouter un reste de pitié.
A vos premiers désirs cessez d'être infidèle;
C'est la nécessité, c'est Dieu qui vous appelle;
Immolez à ce Dieu vos faibles volontés:
Je saurai vous punir si vous lui résistez.

SCÈNE III.

AMÉLIE.

Me punir! et de quoi? Quelle est donc mon offense?
Que m'ordonne ce Dieu, soutien de mon enfance?
Dans un autre séjour ne puis-je le chérir?
Dois-je quitter la vie avant que de mourir?
J'attends tout de lui seul: il me sera propice;
On n'achèvera point le cruel sacrifice.
Cette voix du tombeau, ces accents du malheur.
Qui portèrent l'effroi dans le fond de mon cœur,

Me donneront la force et la persévérance.
Cieux ! ne confondez pas ma timide espérance.

SCÈNE IV.

AMÉLIE, ISAURE.

AMÉLIE.

Chère Isaure, est-ce toi ?

ISAURE.

J'accours auprès de vous.
Hélas! qu'avez-vous fait? L'abbesse est en courroux.
Sait-elle qu'à ses lois votre âme est infidèle?

AMÉLIE.

J'ai tout dit. J'ai fait plus : j'ai juré devant elle
Que la triste Amélie, à la face des cieux,
Ne prononcerait pas des serments odieux.

ISAURE.

Qu'a-t-elle répondu ?

AMÉLIE.

Si je fais résistance,
Je dois, m'a-t-elle dit, éprouver sa vengeance.

ISAURE.

Et que résolvez-vous?

AMÉLIE.

De lui désobéir.

ISAURE.

Écoutez, Amélie, et vous allez frémir.
Écoutez. Je vous parle avec pleine franchise :
A des lois que je hais vous me voyez soumise.
Les nœuds que j'ai formés sont le choix du malheur,
Le vœu de l'indigence, et non pas de mon cœur.
Dans cet asile sombre où je fus entraînée,
J'ai maudit quatorze ans ma dure destinée ;
Sans cesse autour de moi je n'ai vu qu'un tombeau.
Quand je fis mon serment vous étiez au berceau :
Mes soins pour votre enfance, ô ma chère Amélie,
Parfois m'ont fait sentir et supporter la vie :
Ce temps est déjà loin ; tout s'écoule, et je voi
Que vous serez à plaindre, hélas ! autant que moi.
Ne le soyez pas plus ; croyez-en mes alarmes :
Je pleure, et c'est sur vous que je répands des larmes.
N'aggravez point les maux qui vous sont préparés;
Soumettez-vous, ma fille ; en vain vous espérez.
L'espérance, à votre âge, est prompte à vous séduire.
Un exemple effrayant, dont je peux vous instruire,
Un châtiment bien long... vous ouvrira les yeux :
Il existait déjà quand je vins en ces lieux.

AMÉLIE.

Comment !

ISAURE.

Il dure encor.

AMÉLIE.

Quel est donc ce mystère ?
Je ne vous comprends pas.

ISAURE.

J'aurais dû vous le taire.
Mais enfin mon devoir cède à votre intérêt;
Je vais vous révéler un horrible secret.

AMÉLIE.

Dieu! quel est-il? Je brûle, et je crains de l'apprendre!

ISAURE.

Personne ne s'approche ; on ne peut nous entendre.

AMÉLIE.

Expliquez-vous.

ISAURE.

Hier de lamentables cris
Ont frappé votre oreille et vos sens attendris.
Ces cris...

AMÉLIE.

Eh bien ! ces cris? Je frissonne d'avance...

ISAURE.

Parlez bas; craignons tout.

AMÉLIE.

Ces cris donc?...

ISAURE.

Je balance...

AMÉLIE.

Vous!

ISAURE.

Je ne puis me taire, et je n'ose parler.

AMÉLIE.

Isaure, il n'est plus temps de rien dissimuler.

ISAURE.

Ces cris sont...

AMÉLIE.

Achevez.

ISAURE.

Ceux d'une infortunée,
Au fond d'un souterrain dans ces lieux enchaînée.

AMÉLIE.

Ah ! que m'avez-vous dit?

ISAURE.

L'horrible vérité

AMÉLIE.

O comble de fureur et d'inhumanité!
La malheureuse!..

ISAURE.

Eh bien!..

AMÉLIE.

Vous est-elle connue?
Qui vous en a parlé? qui pourrait...

ISAURE.

Je l'ai vue.

AMÉLIE.

Ici?

ISAURE.

Je vous l'ai dit, au fond d'un souterrain.

AMÉLIE.

Où donc?

ISAURE.

Entre le temple et les murs du jardin.

AMÉLIE.

O ciel!

ISAURE.

Depuis quinze ans, c'est là qu'elle est mourante.
C'est moi qui tous les jours, à l'aurore naissante,
Lui porte en ce cachot de tristes aliments,
Qui de ses jours flétris prolongent les tourments.

AMÉLIE.

Des femmes ont osé!...mais apprends-moi son crime.

ISAURE.

Je l'ignore.

AMÉLIE.

Quel est le nom de la victime?

ISAURE.

Hélas! je ne sais rien que ses revers affreux.

AMÉLIE.

Plutôt que de former d'abominables nœuds,
Près d'elle, en ce tombeau...Que son sort m'intéresse!
Si votre âme pour moi ressent quelque tendresse...

ISAURE.

En doutez-vous?

AMÉLIE.

Je veux la voir et lui parler.

ISAURE.

Vous, ma fille!

AMÉLIE.

A l'instant.

ISAURE.

Vous me faites trembler!
Vous voulez...

AMÉLIE.

Compatir à sa douleur mortelle,
Peut-être l'adoucir, m'affliger avec elle,
Recueillir ses sanglots, entendre ses malheurs,
Et de ses yeux mourants essuyer quelques pleurs.

ISAURE.

Moi! je vous conduirais...

AMÉLIE.

C'est trop vous en défendre.

ISAURE.

Mais vous ne songez pas qu'on pourrait nous surprendre.

AMÉLIE.

Je vous suivrai de loin, lentement, pas à pas;
Les yeux de nos tyrans ne nous surprendront pas.
Vers la victime enfin mon âme est entraînée;
A soulager ses maux je me sens destinée.
Venez.

ISAURE.

Vous l'exigez!

AMÉLIE.

J'embrasse vos genoux.

ISAURE.

Suivez-moi, mon enfant: ciel, prends pitié de nous!

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLOISE, *dans un assoupissement qui s'augmente par degrés.*

Est-il vrai? je revois les lieux qui m'ont vu naître!
D'Elmance, cher époux, j'ai cru te reconnaître.
Non, je suis seule encor, seule avec mes tourments:
J'ai vécu quelques jours; je meurs depuis quinze ans.
Je gémis, et ma voix ne peut être entendue:
Vivante, en un cercueil me voilà descendue.
Respirons. Tant de maux seront-ils éternels?
Dieu, qui n'es point barbare ainsi que les mortels,
Recours de l'infortune, et véritable père,
Entends mes vœux, entends; c'est la mort que j'espère;
Daigne enfin terminer mon douloureux destin,
Et puissé-je aujourd'hui m'éveiller dans ton sein?

SCÈNE II.

HÉLOISE, AMÉLIE, ISAURE.

ISAURE.

Avançons.

AMÉLIE.

Elle dort!

ISAURE.

Vous pleurez!

AMÉLIE.

O nature!
Dieu bon, Dieu bienfaisant, voilà ta créature.

ISAURE.

Vous venez de la voir; il est temps de rentrer.

AMÉLIE.

Non.

ISAURE.

Je tremble: venez.

AMÉLIE.

Non, je veux demeurer.

ISAURE.

Songez que dans ces lieux je ne saurais attendre.

AMÉLIE.

Chère Isaure, bientôt tu viendras m'y reprendre.

ISAURE.

Vous prétendez rester?

AMÉLIE.

Oui, tel est mon désir.
J'éprouve de l'effroi, mais un secret plaisir:
Je peux jouir en paix de ma mélancolie.

ISAURE.

Ah! mon cœur veut toujours ce que veut Amélie.
Je vous laisse à regret: vous l'ordonnez. Adieu.

SCÈNE III.

HÉLOISE, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Mes sens sont accablés dans cet horrible lieu.
Ces arcs, ce souterrain, ce silence, cette ombre,
Tout porte au fond du cœur un abattement sombre.
Sur cette pierre usée, un lugubre flambeau
Semble, de son feu pâle, éclairer un tombeau.
C'en est un. Qu'as-tu fait, malheureuse victime ?
Et comment peux-tu vivre au fond de cet abîme ?
Du pain ! de l'eau ! des fers ! je n'ose m'approcher.
D'un intérêt puissant mon cœur se sent toucher.
Malgré tant de malheurs ses traits sont pleins de charmes.
Ciel ! de ses yeux fermés je vois couler des larmes !
Par celui qui voit tout c'est un être oublié.
Divine Providence, humanité, pitié,
Accourez, sauvez-la, tandis qu'elle respire
Tu peux dormir ?... ici !... Je l'entends qui soupire ;
Elle vient d'achever son pénible sommeil.

HÉLOÏSE.

Quelle est donc cette voix qui cause mon réveil ?

AMÉLIE.

Je n'ai jamais été si tendrement émue.

HÉLOÏSE.

A mon oreille encore elle n'est point connue.

AMÉLIE.

Je vous aime et vous plains : n'ayez aucun effroi.

HÉLOÏSE.

Ah ! qui que vous soyez, approchez-vous de moi;
Mais vos yeux sur les miens s'arrêtent en silence ;
Vos pleurs compatissants coulent en abondance :
Vous avez, je le vois, pitié de mes douleurs.

AMÉLIE.

Vous m'attirez à vous, contez-moi vos malheurs.
Ne craignez rien ; versez dans mon âme attendrie
Tous les chagrins amers de votre âme flétrie:
Ils sont déjà les miens ; je veux les partager,
Et mes soins caressants pourront les soulager.

HÉLOÏSE.

Vous voyez mon néant : vous plaignez ma détresse.
J'ai connu des grandeurs la pompe enchanteresse :
Vain éclat dont mes yeux n'étaient point éblouis.
Des princes d'Arlemont le sang me fut transmis ;
Comme eux j'ai vu le jour au sein de la Provence,
Et le nom d'Héloïse embellit ma naissance.
Ce nom qu'ont illustré l'amour et le malheur,
Semblait de mon destin présager la rigueur.
L'amante d'Abeilard, au cloître condamnée,
Fut moins tendre que moi, fut moins infortunée.
De votre jeune cœur l'amour est ignoré.
Lorsque je vis d'Elmance, un sentiment sacré
Pénétra tout à coup dans mon âme enflammée ;
Je rencontrai ses yeux ; j'aimai, je fus aimée.
Mon père apprit bientôt, et rejeta ses vœux ;
Il voyait dans sa fille éteindre un nom fameux :
L'orgueil me haïssait : mes soins et ma constance
N'ont pu de cet orgueil vaincre la résistance ;
Ma mère au désespoir, s'approchant du tombeau,
De mon secret hymen alluma le flambeau.
Elle avait, sans succès, sollicité mon père ;
D'Elmance m'adorait : j'aimais, elle était mère;
Elle unit nos deux mains à ses derniers moments,
Et de son lit de mort entendit nos serments.

AMÉLIE.

Que vous deviez chérir cette mère sensible !

HÉLOÏSE.

Je perdis tout en elle ; et mon père inflexible
Devint seul désormais arbitre de mes jours :
Le ciel devait alors en terminer le cours.
Je quittai sur ses pas notre belle Provence ;
Son dessein même était d'abandonner la France,
Et, loin de mon amant, d'aller chez les Germains
Me chercher un époux parmi des souverains.
A lui tout dévoiler je fus enfin contrainte ;
Dans les murs de Cambrai je surmontai ma crainte :
De mon cruel tyran j'embrassai les genoux ;
Je bégayai les noms et d'amant et d'époux ;
J'avouai par degrés qu'au sein de ma patrie,
Une mère à d'Elmance avait donné ma vie ;
Que d'un secret hymen, formé devant ses yeux,
Je portais dans mon sein le gage précieux.
Le ciel ne voudra pas que mon père m'opprime
Lui disais-je en pleurant : pardonnez-moi mon crime,
Si pourtant c'en est un d'oser avoir un cœur ;
A me deshériter bornez votre rigueur ;
Faites-moi reconduire aux lieux de ma naissance ;
Reprenez tous vos biens ; je ne veux que d'Elmance.

AMÉLIE.

A vos larmes sans doute il n'a pu résister ?

HÉLOÏSE.

Mes larmes, mes aveux n'ont fait que l'irriter.
Dans ce cloître aussitôt par lui-même entraînée,
De monstres inhumains je fus environnée.
Loin des yeux d'un époux, l'enfant de notre amour,
Ma fille, un mois après, naquit dans leur séjour.
Bientôt leur piété, saintement inhumaine,
Prétendit me lier d'une éternelle chaîne :
Je maudis leurs serments, je détestai leurs vœux;
De l'amour, de l'hymen je réclamai les nœuds ;
Plutôt que d'achever un affreux sacrifice,
Je menaçai de fuir, de demander justice.
Voilà pour quel forfait des femmes en fureur
Me plongèrent vivante en ces lieux pleins d'horreur.
Ici, depuis quinze ans, je languis enchaînée,
Inconnue aux humains, du ciel abandonnée.
Cependant je vous vois, vous daignez m'écouter,

Et peut-être il est las de me persécuter.

AMÉLIE

En ses touchants discours chaque mot m'intéresse.
Ah ! mon respect pour vous égale ma tendresse;
De nos communs destins vous me voyez frémir,
Et c'est peut-être ainsi qu'on voulait me punir.

HÉLOÏSE.

Vous punir !

AMÉLIE.

Apprenez quel est mon sort funeste.
On exige de moi des vœux que je déteste.

HÉLOÏSE.

Quoi ! vous prononceriez ces horribles serments.

AMÉLIE.

Mon cœur a découvert ses secrets sentiments.
Mais que peut l'opprimé contre la tyrannie?
On prétend, malgré moi, disposer de ma vie.

HÉLOÏSE.

Et vos cruels parents vous ont fermé leurs bras !

AMÉLIE.

Mes parents, dites-vous ? je ne les connais pas.

HÉLOÏSE.

Quoi ! vous ne savez pas ce que c'est qu'une mère ?
Je vous plains à mon tour.

AMÉLIE.

O pitié douce et chère !
Dans l'abîme où le ciel a voulu vous plonger,
Plaignez-vous un chagrin qui vous est étranger ?
L'infortune aigrit l'âme et la rend inflexible.

HÉLOÏSE.

A force de malheurs la mienne est plus sensible.

AMÉLIE.

N'est-il aucune femme, en ces lieux abhorrés,
Qui sache compatir aux maux que vous souffrez?

HÉLOÏSE.

Celle qui m'apportait, dans la première année,
Le vase rempli d'eau, le pain de la journée,
Alors qu'elle daignait jeter les yeux sur moi,
Me lançait des regards pleins de haine et d'effroi.
Une autre vint remplir ce sombre ministère :
Son apect chaque jour me parut moins austère ;
De ses yeux attendris j'ai vu couler des pleurs :
La pitié qu'on inspire adoucit les malheurs.
Tant de maux, de chagrin, ma triste nourriture,
Paraissaient quelquefois accabler la nature ;
Cette femme attentive à ces cruels moments,
M'apportait en secret de plus doux aliments.
Lorsque, pendant l'hiver, une humide froidure
Aigrissait tout à coup les tourments que j'endure,
Un foyer bienfaisant, par ses soins allumé,
Pénétrait dans mon cœur lentement ranimé.
Payer tant de bienfaits n'est pas en ma puissance ;
Dieu seul en fut témoin : que Dieu les récompense.

AMÉLIE.

Ainsi vos plus beaux jours furent de longues nuits,
Héloïse ; et jamais de vos sombres ennuis
Un rayon du printemps n'adoucit l'inclémence !
Jamais un soleil pur ! et jamais l'espérance !
A quels tristes objets chaque jour pensiez-vous?

HÉLOÏSE.

A deux objets bien chers, ma fille et mon époux.

AMÉLIE.

Cet époux à votre âme est-il présent encore ?

HÉLOÏSE.

Mon cœur plus que jamais le regrette et l'adore.

AMÉLIE.

Pardonnez, Héloïse ; en cet affreux séjour,
Comment n'avez-vous pas étouffé votre amour ?

HÉLOÏSE.

Moi l'étouffer, grand Dieu! moi j'oublirais d'Elmance!
En cessant d'y penser mon désespoir commence.
Étouffer mon amour ! j'eusse expiré sans lui.
Il guérit tous mes maux, il est mon seul appui ;
C'est le dernier roseau que du fond de l'abîme,
De sa main défaillante ait saisi la victime.
Hélas ! morte au présent, j'ai vécu d'avenir,
Du nom de mon époux, et de son souvenir :
Près de lui, sur ses pas, j'ai revolé sans cesse
A ces champs fortunés, témoins de sa tendresse.
Je recevais sa foi, j'entendais ses soupirs ;
Mes désirs s'unissaient à ses brûlants désirs ;
De ce rêve enchanteur je goûtais le mensonge :
Partout où l'on respire on n'est heureux qu'en songe.
Ne puis-je au moins savoir si d'Elmance est vivant,
S'il se souvient de moi, s'il me nomme souvent,
Et s'il habite encor cette heureuse contrée
Où d'un époux chéri je vivais adorée.
Sa fille, mon enfant, ce doux présent des cieux,
Jamais dans ce tombeau n'a consolé mes yeux :
On l'écarte avec soin des regards de sa mère ;
Ou peut-être la mort a fini sa misère.

AMÉLIE.

Quoi ! c'est peu d'ignorer le sort de votre époux :
Celui de votre enfant n'est point connu de vous ?

HÉLOISE.

Vous voyez.

AMÉLIE.

Dans ce cloître elle a reçu la vie ?

HÉLOÏSE.

Presque dès sa naissance elle me fut ravie.
Elle éprouvait déjà ses premières douleurs,
Et commençait à vivre en connaissant les pleurs.
Elle était dans les bras, sur le sein de sa mère ;
Je caressais ma fille, et j'appelais son père
En cet instant cruel, et cependant si doux,
J'avais besoin de voir, d'entendre mon époux,
De confier ma fille à des mains paternelles :

Je ne vois, je n'entends que des femmes cruelles,
Qui, d'un œil de courroux, épiaient les moments
D'enlever ce trésor à mes embrassements,
Hélas ! on étouffa ma voix plaintive et tendre ;
En accents prolongés l'airain se fit entendre ;
On partit : mes tyrans coururent à l'autel,
Le crime au fond du cœur, invoquer l'Éternel.
O de mes longs tourments époque mémorable !
On célébrait le jour où dans Sion coupable,
Dieu rédempteur du monde, et vainqueur du tom-
De ses jours immortels ralluma le flambeau. [beau,

AMÉLIE.

Qu'avez-vous dit ? c'était... comblez mon espérance :
Dans ce jour solennel j'ai reçu la naissance.

HÉLOÏSE.

En quels lieux ?

AMÉLIE.

Ici même, en ce cloître odieux.

HÉLOÏSE.

Si j'étais mère encore ! achevez, justes cieux !
Et votre âge ?

AMÉLIE.

Quinze ans.

HÉLOÏSE.

On vous nomme ?...

AMÉLIE.

Amélie.

HÉLOÏSE.

Ma fille !

AMÉLIE.

Quoi ! c'est vous dont j'ai reçu la vie.

HÉLOÏSE.

Amélie ! Ah ! ce nom te fut donné par moi ;
En t'arrosant de pleurs je l'ai choisi pour toi ;
Ce nom seul à mon cœur te rend encor plus chère ;
C'est le nom, le doux nom qu'avait porté ma mère.

AMÉLIE.

Quoi ! vous êtes la mienne ! ô moment trop heureux !

HÉLOÏSE.

Le ciel a mis un terme à mes tourments affreux.

AMÉLIE.

Que je baise ces mains, ces chaînes révérées
Que durant si longtemps ma mère a consacrées.

HÉLOÏSE.

Amélie !

AMÉLIE.

Et c'est vous qui, loin de l'univers,
Souffrez depuis quinze ans tous les maux des enfers !

HÉLOÏSE.

Je ne m'en souviens plus. Objet de ma tendresse,
Sur mon sein maternel, oh ! viens que je te presse.
Son père, mon époux, d'Elmance est dans ses yeux :
Oui, voilà son regard et ses traits gracieux.
Viens, que j'embrasse encore et la fille et le père ;
O mon bien ! mon trésor ! viens, c'est moi, c'est ta mère,
Qui sort en ce moment des gouffres du trépas,
Qui te voit, qui t'entend, qui renaît dans tes bras.

SCÈNE IV.

HÉLOÏSE, AMÉLIE, ISAURE.

ISAURE.

Amélie, au plus tôt quittez ce sombre abîme.

HÉLOÏSE.

Nous séparer !

AMÉLIE.

Apprends quelle est cette victime.
C'est ma mère.

ISAURE.

Grand Dieu ! qui pourrait vous porter...

AMÉLIE.

C'est ma mère, te dis-je, et je n'en puis douter.

ISAURE.

C'est un malheur de plus et pour vous et pour elle.

AMÉLIE.

Comment?

ISAURE.

Je vous apporte une horrible nouvelle.
Votre bouche demain prononce le serment.

HÉLOÏSE, AMÉLIE.

Ciel !

ISAURE.

Le nouveau prélat arrive en ce moment.

AMÉLIE.

Fénelon...

ISAURE.

Vient d'entrer dans les murs de la ville.

AMÉLIE.

Le ciel m'inspire. Allons ; mon cœur est plus tran-
[quille.

ISAURE.

Quelle est votre pensée, et que prétendez-vous?

AMÉLIE.

Je cours du saint prélat embrasser les genoux.

ISAURE.

Pour aller jusqu'à lui...

AMÉLIE.

Je compte sur ton zèle.

ISAURE.

Vous le verrez demain.

AMÉLIE.

Y penses-tu, cruelle ?
Quand ma mère est en proie au plus affreux tourment,
Tu me parles d'attendre une heure, un seul moment !

ISAURE.

Songez-vous aux périls...

AMÉLIE.

La nature est plus forte.

De ce cloître abhorré peux-tu m'ouvrir la porte?

ISAURE.

Non. Vous pourriez à peine échapper vers le soir,
Par l'escalier secret qui conduit au parloir.

AMÉLIE.

Le soir!

ISAURE.

Avant ce temps vous seriez aperçue.
Si le mur du jardin qui donne sur la rue...

AMÉLIE.

Viens. Je le franchirai.

HÉLOÏSE.

Tu me remplis d'effroi.

AMÉLIE.

Non, ne redoutez rien ; Dieu veillera sur moi.

HÉLOÏSE.

Conserve-moi tes jours.

AMÉLIE.

J'ai retrouvé ma mère,
Et je sens qu'aujourd'hui tout me sera prospère.

HÉLOÏSE.

Attends.

AMÉLIE.

Vous quitterez cet exécrable lieu :
J'en réponds. Viens, Isaure; et vous, ma mère, adieu!

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉNELON, D'ELMANCE, LE MAIRE, OFFICIERS MUNICIPAUX, CLERGÉ, PEUPLE.

FÉNELON.

Vous commandez ici? quoi! c'est vous, cher d'Elmance,
L'ami, le compagnon des jours de mon enfance!
J'ignorais votre sort ; et je rends grâce aux cieux
Dont la bonté voulut nous rejoindre en ces lieux.
Mes enfans, pour mon cœur ce jour a bien des charmes;
Un accueil si touchant me fait verser des larmes :
Je veux le mériter.

LE MAIRE.

Nous venons, monseigneur,
Offrir, au nom du peuple, à son nouveau pasteur,
Quelques dons précieux, des vœux et des hommages,
De la commune joie éclatants témoignages.

FÉNELON.

Ces présents, quels sont-ils?

LE MAIRE.

De riches vêtements
D'un ministre du ciel superbes ornements.

FÉNELON.

Eh quoi! vous n'avez point de pauvres dans la ville?

LE MAIRE.

Hélas!

FÉNELON.

Vous en avez : où donc est leur asile?
Le prix de tous ces dons pouvait les secourir :
Songez que c'est leur pain que vous venez m'offrir.
Remportez vos présents ; un vertueux exemple
Suffira pour orner le pontife et le temple.
Donnez aux malheureux cet or et cet argent :
Le ministre d'un Dieu qui vécut indigent
Ne doit point, croyez-moi, connaître l'opulence,
Ni d'un luxe barbare étaler l'insolence.
Bon peuple, dans ces murs je fixe mon séjour :
Je ne quitterai point mes enfants pour la cour ;
Je veux des citoyens justifier la joie;
C'est un père, un ami que le ciel vous envoie.
Guidez mes premiers pas ; adressez à mes soins
Ceux qui sont accablés du fardeau des besoins ;
Ouvrez à mes regards le toit de la misère ;
Montrez-moi chaque jour le bien que je puis faire ;
Mes enfants, n'épargnez ni mon temps, ni mes biens :
Je suis votre archevêque, et je vous appartiens.
Pour prix de mes efforts, faites, s'il est possible,
Que toujours mon troupeau soit heureux et paisible.
Je sais que ces remparts renferment dans leur sein
De nombreux partisans de la foi de Calvin ;
Ne voyez point en eux d'odieux adversaires;
Plaignez-les, aimez-les : ils sont aussi vos frères.
L'erreur n'est pas un crime aux yeux de l'Éternel ;
N'exigez donc pas plus que n'exige le ciel.
Sous nos cinq derniers rois la seule intolérance
A fait un siècle entier les malheurs de la France.
Gagnons, persuadons, n'aigrissons point les cœurs ;
Nous, prêtres, nous surtout qui sommes les pasteurs,
Voulons-nous ramener des brebis égarées,
Du fidèle troupeau trop longtemps séparées?
La douceur et le temps combleront nos désirs ;
Et jamais la rigueur n'a fait que des martyrs.
Allez.

SCÈNE II.

FÉNELON, D'ELMANCE.

FÉNELON.

Vous, demeurez, et que votre présence
Me dédommage un peu d'une aussi longue absence.
Vous m'écoutez à peine, et paraissez troublé!
Quel motif à Cambrai vous a donc exilé?
Si loin de la Provence où le ciel vous fit naître,
De ceux qui vous aimaient, que vous aimiez peut-être?
Né pour les grands emplois, fait pour orner la cour,

Qui peut avoir fixé vos pas dans ce séjour?

D'ELMANCE.

Un malheur qui ne doit finir qu'avec ma vie.
Désormais cette ville est ma seule patrie.

FÉNELON.

Le bruit de vos chagrins m'est souvent parvenu :
Ce qui les a causés m'est encore inconnu.

D'ELMANCE.

Je me tais; voulez-vous que l'oreille d'un sage
Entende de l'amour le profane langage?
Non, je dois respecter vos vertus, votre état.

FÉNELON.

Parlez à Fénelon, et non pas au prélat.
Me taire vos chagrins c'est me faire une offense :
Croyez que tout mortel a besoin d'indulgence.

D'ELMANCE.

Puisque votre amitié veut bien m'encourager,
Dans un cœur aussi pur je vais me soulager.
Nous fûmes séparés au sortir de l'enfance;
J'allai dans ma patrie aux champs de la Provence.
Une femme en ces lieux décida de mes jours;
Je sentis en aimant que j'aimerais toujours.
Un moment confondit nos âmes étonnées.
J'avais alors vingt ans, elle avait seize années :
C'était d'un sang fameux le dernier rejeton;
D'Héloïse en naissant on lui donna le nom.
Des princes d'Arlemont elle était héritière;
J'aimai, j'idolâtrai sa beauté douce et fière.
Mes vœux, pour son malheur, furent trop entendus!
D'un père ambitieux j'essuyai les refus;
C'est en vain que ma race offrait à sa faiblesse
Le chimérique éclat d'une antique noblesse;
D'Arlemont répondit que pour un tel lien,
Il exigeait un nom qui fût égal au sien.
Mais à la vanité l'âme n'est point soumise;
L'hymen à mes destins unissait Héloïse,
Et de ces nœuds secrets qui nous liaient tous deux,
Elle portait un gage, hélas! bien malheureux.
Sa mère le savait; cette mère expirante
Consacra nos serments de sa bouche mourante :
Elle serrait nos mains et les baignait de pleurs;
L'aspect de ses enfants soulageait ses douleurs,
Notre espoir au tombeau descendit avec elle :
Un beau jour fut suivi d'une nuit éternelle.
Le père... d'un tel nom dois-je encor l'appeler?
De ma tendre Héloïse il vit les pleurs couler;
Mais bercé des grandeurs d'une illustre famille,
Il osa préférer son orgueil à sa fille,
Me ravit à jamais ce trésor précieux,
Et déserta les champs qu'habitaient ses aïeux.
Je restai tout à coup seul au milieu du monde,
Traînant de bords en bords ma douleur vagabonde,
Interrogeant partout la trace de leurs pas,
Demandant Héloïse, invoquant le trépas.
Enfin j'apprends qu'au sein d'une ville étrangère,
Le tyran d'Héloïse a fini sa carrière;
Que, voyant approcher le moment de sa mort,
Cet inflexible père a connu le remord;
Qu'il a maudit cent fois sa cruauté funeste :
Sans doute il pressentait la vengeance céleste.
J'apprends que loin de lui, sa fille, sans secours,
A Cambrai, dans un cloître, a terminé ses jours;
Que le fruit d'un amour aussi triste que chère,
Est mort enseveli dans le sein de sa mère.
Cette horrible nouvelle a fixé mon destin,
Et mon cœur ne fut pas un moment incertain.
J'abandonne la cour, la ville, ma province;
Je demande, et j'obtiens de la bonté du prince
L'honneur de le servir au sein des mêmes lieux
Où de mon Héloïse on a fermé les yeux.
Là je gémis en vain; là, depuis douze années,
Héloïse au tombeau consume mes journées;
Là, de son souvenir sans cesse déchiré,
Je respire à longs traits l'air qu'elle a respiré.
Je l'entends, je la vois, tout m'offre son image;
Elle eut mes premiers vœux et mon unique hommage;
Le jour que du trépas elle a subi la loi,
Le bonheur et la paix, tout a cessé pour moi.

FÉNELON.

Ami, n'écoutez point ce désespoir extrême :
Le bonheur naît souvent du sein du malheur même;
Et, quand Dieu le voudra, par des moyens secrets,
A votre âme agitée il peut rendre la paix.
Sur un fatal écueil vous avez fait naufrage;
Il n'appartient qu'à Dieu de dissiper l'orage :
Épanchez votre cœur devant ce grand témoin;
Attendez le moment; peut-être il n'est pas loin.
D'un ministre du ciel tel sera le langage;
Fénelon, votre ami, vous dira davantage.
Je ne méprise point l'amour et ses douleurs,
Et je n'ai point l'orgueil d'insulter à des pleurs.
Je suis homme, et sensible aux passions humaines;
Mon cœur est pénétré du récit de vos peines :
Elles s'adouciront auprès de l'amitié.
Partageons vos chagrins, j'en prendrai la moitié :
Bénissons tous les deux le jour qui nous rassemble :
Quelquefois, mon ami, nous pleurerons ensemble.

D'ELMANCE.

Que vous m'attendrissez! que ce langage est doux!
Où prenez-vous ce ton qui n'appartient qu'à vous?
La vertu d'elle-même est partout respectable;
Vous doublez son empire en la rendant aimable.
Je vous ai Fénelon, lassé de mon malheur;
Consolez-moi du moins avec votre bonheur;
Que je puisse admirer l'éclat de votre vie :
Vous méritiez sans doute un sort digne d'envie.
La fortune en naissant vous a tendu les bras;
Les plus brillants succès ont marqué tous vos pas;

Vertueux sans orgueil, sage avec indulgence,
Vous avez condamné vos rivaux au silence :
Votre âme a triomphé quand la mienne a gémi,
Et la gloire...

FÉNELON.

D'Elmance, épargnez votre ami.
Je n'ai point eu de gloire, et cette vaine idole,
Même pour le grand homme est une ombre frivole.
On ne m'admire point : puissé-je être estimé !
Je tiens surtout, d'Elmance, au bonheur d'être aimé.
Je vais de mes destins vous faire confidence :
Je ne murmure point contre la Providence;
J'ai connu les chagrins, mais j'ai su les souffrir,
Et tout homme ici-bas doit pleurer et mourir.
Sans fatiguer les cieux de plaintes éternelles,
Nous pouvons adoucir ces épines cruelles :
Dans le champ de la vie il faut semer des fleurs,
Et c'est nous trop souvent qui faisons nos malheurs.
J'ai sur ces sentiments fondé ma vie entière.
Vous m'avez vu jadis entrer dans la carrière :
L'indulgence accueillit mes timides essais ;
Même dans un autre âge elle a fait mes succès.
J'ai durant trois hivers, au bord de la Charente,
Parmi les protestants traîné ma vie errante,
Pour apaiser des cœurs justement irrités,
Aigris par des revers qu'ils n'ont pas mérités.
Là, j'ai vu, mon ami, la misère publique,
Tous les maux qui sont nés d'un édit fanatique :
J'ai calmé les chagrins, j'ai converti l'erreur.
Aujourd'hui de Cambrai je suis nommé pasteur :
Quand de l'épiscopat les soins doux, mais pénibles,
Me laisseront goûter quelques moments paisibles,
Je veux de l'amitié cultiver les plaisirs,
Et d'utiles travaux rempliront mes loisirs.
Art de former l'enfance, intéressante étude.
Tu viendras de tes fleurs orner ma solitude.
Nous avons oublié la nature et ses lois ;
Les cris des préjugés ont fait taire sa voix.
Cherchant la vérité sous le voile des fables,
Conduits à la vertu par des routes aimables,
Puissent nos successeurs un jour plus éclairés,
Dissiper les erreurs qui nous ont égarés !
Pour eux aux arts brillants j'ouvrirai mon asile :
Télémaque instruira leur jeunesse docile.
Là. mauvais courtisan, je veux peindre à la fois
Les misères du peuple et les crimes des rois.
Là, de l'humanité je plaiderai la cause.
Au succès de mes soins si notre âge s'oppose,
S'il méconnaît encore et craint la vérité,
Peut-être on l'entendra dans la postérité.

D'ELMANCE.

Quelqu'un vient nous troubler.

FÉNELON.

Une femme s'avance.

D'ELMANCE.

Une novice, hélas ! presque dans son enfance,
Précipite en ces lieux ses pas désespérés.

SCÈNE III.

FÉNELON, D'ELMANCE, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Monseigneur...

FÉNELON.

Qu'avez-vous ? je vois que vous pleurez.

AMÉLIE.

Je viens... vous annoncer...

D'ELMANCE.

Peut-être un nouveau crime.

FÉNELON.

Oui ; je lis dans ses yeux que c'est une victime.

D'ELMANCE.

Elle a de grands secrets sans doute à révéler,
Et c'est devant vous seul qu'elle voudrait parler.
Il me semble revoir celle que j'ai perdue :
C'était cette candeur, cette grâce ingénue ;
Un objet si touchant réveille mes douleurs.
Adieu : je vais gémir ; vous tarirez ses pleurs.

SCÈNE IV.

FÉNELON, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Hélas !

FÉNELON.

Rassurez-vous, vous n'avez rien à craindre,
Mon ami vous plaignait.

AMÉLIE.

Lui-même il est à plaindre !
Je chéris la pitié de son cœur généreux.
Quoi ! même hors du cloître il est des malheureux !

FÉNELON.

S'il en est !... mais de grâce, expliquez-vous, ma fille.

AMÉLIE.

Ah ! les infortunés...

FÉNELON.

Composent ma famille.

AMÉLIE.

Je me jette à vos pieds

FÉNELON.

Mon enfant, levez-vous ;
Ce n'est que devant Dieu qu'on doit être à genoux.

AMÉLIE.

Daignez... sachez... ma voix expire dans ma bouche.

FÉNELON.

Votre timidité m'intéresse et me touche.

Quel motif, quel chagrin vous conduit en ces lieux?
Parlez.

AMÉLIE.

Je viens de fuir loin d'un cloître odieux.

FÉNELON.

Ce parti, mon enfant, peut sembler condamnable.

AMÉLIE.

L'excès du désespoir doit le rendre excusable.

FÉNELON.

Sans doute on a voulu contraindre votre cœur;
Et des vœux éternels vous craignez la rigueur?

AMÉLIE.

Oui, j'étais sans recours contre la tyrannie;
Ces vœux cruels feront le tourment de ma vie;
Mais ce n'est pas pour moi que je viens vous parler.

FÉNELON.

Et pour qui, mon enfant? cessez de vous troubler.

AMÉLIE.

Pour une infortunée, hélas! qui m'est bien chère.

FÉNELON.

Achevez.

AMÉLIE.

Je frémis.

FÉNELON.

Pour qui donc?

AMÉLIE.

Pour ma mère.

FÉNELON.

Pour sa mère! à l'instant portons-lui des secours.
Elle est dans ces remparts? guidez mes pas, j'y cours.

AMÉLIE.

Que vos jours soient bénis!

FÉNELON.

La douleur vous accable.
Où donc est votre mère?

AMÉLIE.

En ce cloître exécrable,
Au fond d'un souterrain, depuis quinze ans passés.

FÉNELON.

Et le ciel a permis ce que vous m'annoncez!
Vous avez pu savoir un secret si funeste!

AMÉLIE.

Apprenez...

FÉNELON.

En chemin vous m'apprendrez le reste.

SCÈNE V.

FÉNELON, AMÉLIE, UN PRÊTRE; CLERGÉ.

LE PRÊTRE.

Monseigneur...

FÉNELON.

Laissez-moi; je sors pour un instant.

LE PRÊTRE.

Qui peut donc l'exiger?

FÉNELON.

Un devoir important.

LE PRÊTRE.

Le peuple est aux autels, songez que le temps presse;
Vous devez commencer l'hymne de l'allégresse.
On vous attend; venez.

FÉNELON.

Vous plutôt, suivez-moi;
Une femme périt dans un séjour d'effroi:
Du fond de son tombeau la victime m'appelle;
Mon cœur entend ses cris, et je vole auprès d'elle:
C'est mon premier devoir; servons l'humanité;
Après, nous rendrons grâce à la Divinité.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLOISE.

Isaure ne vient point! mon âme impatiente
S'agite, se consume et languit dans l'attente.
Aux charmes de l'espoir je n'ose me livrer;
Si longtemps malheureuse, est-ce à moi d'espérer?
Oui: j'ai revu ma fille, et j'aime encor la vie.
Mais que fait, que devient mon aimable Amélie?
Qu'un ange bienfaiteur, daignant la protéger,
De ses jours innocents écarte le danger;
Qu'il conduise ma fille à l'ombre de son aile;
Qu'il lui montre sa route, et marche devant elle!

SCÈNE II.

HÉLOISE, ISAURE.

HÉLOISE.

J'entends du bruit. Venez: de grâce instruisez-moi.

ISAURE.

Hélas!

HÉLOISE.

Vous gémissez! vous me glacez d'effroi.
Amélie!...

ISAURE.

Apprenez...

HÉLOISE.

Dieu! votre cœur soupire!

ISAURE.

Ne craignez rien pour elle.

HÉLOISE.

Achevez; je respire.

ISAURE.

L'orage se prépare et va fondre sur nous.

HÉLOÏSE.

D'où naît cette frayeur, et que redoutez-vous?

ISAURE.

L'abbesse a vu de loin votre chère Amélie
S'enfuir avec horreur loin de ce cloître impie.

HÉLOÏSE.

Est-il vrai? mon enfant n'est donc plus en ces lieux?

ISAURE.

Elle en est déjà loin.

HÉLOÏSE.

Soyez bénis, ô cieux!
Pour la première fois vous m'avez exaucée.
Quoi! ma tendre Amélie... Elle n'est point blessée?

ISAURE.

Non, non; tous les dangers ont respecté ses jours;
Une invisible main lui prêtait son secours.
S'arrachant de vos bras, votre fille éplorée
Quitte ce sombre abîme, éperdue, égarée,
Traverse le jardin, vole, et, sans balancer,
Sur le mur aussitôt je la vois s'élancer.
L'éclair est moins rapide; et d'un faible treillage
Ses mains, ses pieds à peine agitaient le feuillage.
Monter, franchir le mur fut pour elle un instant;
Je la cherche des yeux, je l'appelle en tremblant;
Je ne la voyais point, et déjà, dans la rue,
Sa voix me répondait quand je suis accourue.
Le ciel, a-t-elle dit, vient de me conserver;
Va rassurer ma mère, et je cours la sauver.

HÉLOÏSE.

O ma fille! ô mon sang! tu me rendras la vie!

ISAURE.

Des femmes de ce lieu craignez la troupe impie:
Elles vont nous punir; sans doute leurs fureurs
S'efforceront encor d'augmenter vos malheurs.

HÉLOÏSE.

Les augmenter! l'enfer n'oserait y prétendre.

ISAURE.

Dans ce noir souterrain je les entends descendre.

HÉLOÏSE.

Ma fille est loin d'ici; je ne sens plus d'effroi.

SCÈNE III.

HÉLOISE, ISAURE, L'ABBESSE; RELIGIEUSES.

HÉLOÏSE.

Monstres, après quinze ans, enfin je vous revoi:
Contemplez mes tourments, venez vous satisfaire.

L'ABBESSE.

Nous venons découvrir un coupable mystère.
Isaure, en ce moment, que faites-vous ici?

ISAURE.

Qui, moi?

L'ABBESSE.

Vous hésitez! mon doute est éclairci.

ISAURE.

J'arrivais... J'annonçais...

L'ABBESSE.

Le départ d'Amélie?

ISAURE.

De ce cloître à l'instant je sais qu'elle est partie.

L'ABESSE.

Elle venait, dit-on, de ce sombre séjour?

ISAURE.

Vous croyez...

L'ABBESSE.

On l'a vue.

ISAURE.

O trop malheureux jour!
Il est vrai... Punissez...

L'ABBESSE.

Oui, vous serez punie.

HÉLOÏSE.

Grand Dieu! tu n'es point las de tant de tyrannie!

ISAURE.

C'est contre mon aveu...

L'ABBESSE.

Croyez-vous m'abuser?
Isaure, il n'est plus temps de me rien déguiser.
C'est par vous qu'Amélie en ces lieux fut conduite,
Et vous avez encor favorisé sa fuite.

HÉLOÏSE.

Elle aussi, cette enfant, vous vouliez l'opprimer!
La victime est si jeune! Isaure a dû l'aimer.

L'ABBESSE.

Quel intérêt vous touche en faveur d'Amélie?

HÉLOÏSE.

N'est-ce pas dans mon sein qu'elle a puisé la vie?

L'ABBESSE.

Qui vous a dévoilé ces importants secrets?

HÉLOÏSE.

La nature et nos cœurs. Je sais tous vos forfaits.

L'ABBESSE.

Rougissez, et cachez votre honte éternelle.

HÉLOÏSE.

C'est moi qui dois rougir? moi qui suis criminelle?
Ah! regardez le ciel, barbare, et jugez-vous.
S'il daignait aujourd'hui décider entre nous,
De l'arbitre éternel si l'arrêt redoutable
De nous deux à l'instant frappait la plus coupable,
Si les foudres vengeurs tombaient pour l'accabler...
Vous vous rendez justice, et je vous vois trembler.

L'ABBESSE.

Quelle est donc cette audace? et que viens-je d'entendre?
A vous justifier oseriez-vous prétendre?
Ne vous souvient-il plus qu'un amour criminel
Vous a fait mériter l'abandon paternel?

Que la soumission, dans votre sort funeste,
Peut seule désarmer la vengeance céleste?

HÉLOÏSE.

Et vous, par quels moyens la désarmerez-vous?
Qui pourra vous sauver de l'immortel courroux,
Lorsque vous rendrez compte au Dieu de la nature
Des tourments qu'a soufferts sa faible créature?
Mon crime fut d'aimer; le vôtre est de haïr.
Dieu créa les mortels pour s'aimer, pour s'unir :
Ces cloîtres, ces cachots ne sont point son ouvrage;
Dieu fit la liberté, l'homme a fait l'esclavage.
Mais l'esclave ne porte aux pieds de l'Éternel
Qu'un hommage stérile, un encens criminel.
A ses vœux quelquefois si le Ciel est propice,
C'est quand sa voix gémit, et demande justice,
Quand l'infortune en pleurs, maudissant ses bourreaux,
N'a que Dieu pour témoin dans l'ombre des tombeaux.
Au cri du désespoir le monde est peu sensible;
Mais l'être qui peut tout n'est jamais inflexible.

L'ABBESSE.

Jusqu'à quand, dites-moi, voulez-vous l'outrager?
Comment espérez-vous qu'il pense à vous venger?
L'Éternel, selon vous, prendra votre querelle!
C'est nous qu'il punira!

HÉLOÏSE.

N'en doutez point, cruelle.
C'est vous qui répondrez de mes longues douleurs :
Il comptera mes cris, mes sanglots et mes pleurs,
Les heures, les instants de mes jours déplorables;
Et tout retombera sur vos têtes coupables.
Si la bonté du Ciel, la pitié des humains
Ne m'arrachent bientôt à vos barbares mains,
Pour prix de mes malheurs, qu'aucune autre victime
Ne vienne, après ma mort, au fond de cet abîme,
Déposer les chagrins de son cœur désolé,
Sur la pierre insensible où mes pleurs ont coulé.
Qu'on ne retrouve plus dans le sein des familles
Des pères inhumains et bourreaux de leurs filles :
Que la religion, que vous déshonorez,
Ferme et détruise enfin ces cachots abhorrés;
Que la liberté règne au pied du sanctuaire,
Que jamais un mortel, ou faible, ou téméraire,
Ne prête devant Dieu le serment insensé
D'être inutile au monde où ce Dieu l'a placé.
Vous, dont l'impiété depuis quinze ans m'opprime,
Que le remords vengeur, premier enfer du crime,
Vous ronge et vous déchire à vos derniers moments;
Puissiez-vous d'Héloïse envier les tourments,
Traîner avec lenteur une mort douloureuse,
Mourir dans l'abandon qui la rend plus affreuse,
Et remplir de vos cris ces gouffres éternels,
Créés pour les tyrans et les grands criminels!

L'ABBESSE.

Ainsi vous prodiguez le blasphème et l'outrage!
Et vous ne craignez pas?...

HÉLOÏSE.

Épuisez votre rage.

L'ABBESSE.

Nous pouvons tout ici, vous le savez trop bien.

HÉLOÏSE.

Ah! peut-être aujourd'hui vous ne pourrez plus rien.

L'ABBESSE.

A quoi tend ce discours? quelle est votre espérance?

HÉLOÏSE.

On va dans ce moment tenter ma délivrance.
Ma fille...

L'ABBESSE.

Doit trouver son juste châtiment.
On a suivi ses pas, elle fuit vainement.

HÉLOÏSE.

Qu'entends-je!

L'ABBESSE.

A mes regards elle va reparaître.

HÉLOÏSE.

Quel sera son destin?

L'ABBESSE.

Je lui ferai connaître
Que Dieu punit les cœurs contre lui révoltés.

HÉLOÏSE.

Quoi! vous la punirez?

L'ABBESSE.

Les fers que vous portez,
Voilà son sort.

HÉLOÏSE.

Grand Dieu! ma fille infortunée...

L'ABBESSE.

Comme vous, loin de vous, doit languir enchaînée.

HÉLOÏSE.

Ma fille! non, jamais, non, ne l'opprimez pas :
Avant ce coup du moins donnez-moi le trépas.

L'ABBESSE.

Je vous vois maintenant plaintive et suppliante;
Votre fureur...

HÉLOÏSE.

Laissez ma fureur impuissante :
Le reproche est permis dans ma calamité;
Mais vous, n'affectez pas l'insensibilité.
Des mortels qui s'aimaient vous ont donné la vie;
Vous aviez une mère, et vous l'avez chérie.
Eh bien! par ces parents objets de votre amour,
Par le sein maternel qui vous a mise au jour,
Par les tendres égards que l'on doit à l'enfance,
Par le Dieu qui vous voit, qui pardonne à l'offense,
De ma chère Amélie ayez quelque pitié :
Puisque j'ai tant souffert, son crime est expié.
Ah! ne repoussez point les sanglots d'une mère;
Voyez mes pleurs couler, voyez tant de misère :
Ces pleurs, ces fers, ces maux, ceux que vous pouvez voir,

Ceux que vous concevez, quinze ans de désespoir,
Les horreurs de ma lente et pénible agonie,
Mon cœur oublira tout en faveur d'Amélie;
Oui, tout : ne formez plus le vœu de la punir;
Si vous lui pardonnez je pourrai vous bénir.

L'ABBESSE.

Ah! cessez...

HÉLOÏSE.

Je me traîne à vos pieds que j'embrasse;
Que la pitié vous parle : accordez-moi sa grâce;
N'unissez pas ma fille à mes destins affreux;
Qu'elle ne souffre point; mon sort est trop heureux.

AMÉLIE, *hors du souterrain.*

Ma mère!

HÉLOÏSE.

C'est sa voix.

L'ABBESSE.

C'est elle qu'on ramène.
Il faut que de son crime elle porte la peine.
Je cours...

HÉLOÏSE.

Grâce! pardon! C'est trop de cruautés!
Vous voulez...

L'ABBESSE.

La punir; et j'y vole.

SCÈNE IV.

HÉLOÏSE, ISAURE, L'ABBESSE, AMÉLIE, FÉNELON; PRÊTRES, RELIGIEUSES.

(*Les prêtres portent des flambeaux.*)

FÉNELON.

Arrêtez!

HÉLOÏSE, ISAURE, L'ABBESSE.

Ciel!

AMÉLIE, *courant aux genoux d'Héloïse.*

Ma mère!

HÉLOÏSE.

Amélie!

AMÉLIE.

On vient briser vos chaînes.

FÉNELON.

O superstition! ô fureurs inhumaines!

AMÉLIE.

C'est lui, c'est Fénelon.

HÉLOÏSE.

Je tombe à vos genoux.
Pontife du Très-Haut, vous pleurez!

FÉNELON.

Levez-vous.
Quel objet!... Vous qu'ici mon aspect doit confondre,
Elle a gémi quinze ans : qu'osez-vous lui répondre?

L'ABBESSE.

Par les décrets du Ciel son arrêt fut dicté.

FÉNELON.

Le Ciel pardonne tout, hors l'inhumanité.

L'ABBESSE.

Dieu même prescrivait ces rigueurs légitimes.

FÉNELON.

Toujours le Ciel et Dieu quand on commet des crimes!
Ce Dieu vous a-t-il dit : Je veux être vengé!
Pourquoi punissez-vous avant qu'il ait jugé?
Pourquoi vous armez-vous d'une rigueur impie,
Qu'accusent à la fois sa doctrine et sa vie?
Ah! puisque votre cœur est si mal inspiré,
Instruisez-vous du moins dans le livre sacré.
Comment Dieu parle-t-il à la femme adultère?
Elle pleure à ses pieds; va-t-il dans sa colère
Chercher pour la punir des tourments inconnus?
Il pardonne, et lui dit : *Allez, ne péchez plus.*
Il fallait égaler sa sublime indulgence.
Ne songez désormais qu'à fléchir sa vengeance.
Si des juges mortels j'invoquais le courroux,
Vous sentiriez les lois s'appesantir sur vous.
Je n'imiterai point votre rigueur sinistre,
Par respect pour celui qui m'a fait son ministre.
Vous dont il a souffert les destins inouïs,
Puisque vous me voyez, tous vos maux sont finis :
Ce jour est le dernier de votre long supplice.
Ah! c'est au nom de Dieu que l'humaine injustice
Osa vous condamner à d'horribles revers;
Et c'est au nom de Dieu que je brise vos fers.

HÉLOÏSE.

O pitié douce et tendre! ô sagesse suprême!
Est-ce un homme, un pontife, ou l'Éternel lui-même!

L'ABBESSE.

Mais son père, irrité d'un criminel amour,
Dans ce cloître sacré l'enferma sans retour.
Il nous transmit le droit...

FÉNELON.

D'inventer des supplices?
De la voir expirer? d'y trouver des délices?
De jouir de ses pleurs et de son long trépas?
C'est le droit des bourreaux; ne le réclamez pas.

HÉLOÏSE.

Que son langage est doux! que son âme est sublime!

FÉNELON.

Sortez de ce tombeau, triste et noble victime;
Je n'ai qu'un seul regret, il fait couler mes pleurs;
C'est de venir si tard terminer vos malheurs.

AMÉLIE, *à sa mère.*

Vous allez loin d'ici jouir de ma tendresse.

ISAURE.

Je ne vous verrai plus. Vous partez : on me laisse!

AMÉLIE.

Qui, vous? le seul trépas pourra nous séparer.
Il reste une victime encore à délivrer.

FÉNELON.

Comment?

HÉLOÏSE.

Oui. Cette femme est humaine et sensible.
Trompant de mes bourreaux la vengeance inflexible,
Isaure a, par ses soins, adouci mon malheur,
Et de mes jours éteints ranimé la chaleur.

AMÉLIE.

Elle a pris soin des miens depuis que je suis née;
Elle est par l'indigence au cloître condamnée.

FÉNELON.

Isaure, expliquez-vous. Quel est votre désir?

ISAURE.

De les suivre en tous lieux jusqu'au dernier soupir.

FÉNELON.

Eh bien, vous les suivrez

ISAURE.

Héloïse! Amélie!

FÉNELON, *avec une surprise mêlée de joie à ce nom d'Héloïse.*

Qu'entends-je?

ISAURE.

Auprès de vous je vais passer ma vie.

FÉNELON.

Héloïse!

AMÉLIE.

Le ciel a comblé tous nos vœux.

FÉNELON.

Je prévois que ce jour fera bien des heureux.

L'ABBESSE.

Quoi! pour nous insulter, prétendez-vous encore
Dissoudre les liens de l'infidèle Isaure?

FÉNELON.

Vous venez de l'entendre, elle hait ce séjour:
Elle est libre; il suffit. Que ne puis-je en ce jour
Anéantir les vœux dictés par la contrainte,
Les serments du malheur, les liens de la crainte,
Mettre à jamais un terme aux attentats sacrés,
Et convertir les cœurs d'un faux zèle enivrés.

L'ABBESSE.

C'est moi qui répondrai...

FÉNELON.

Je prends tout sur moi-même.

L'ABBESSE.

Songez-vous?...

FÉNELON.

J'instruirai le pontife suprême.

L'ABBESSE.

Rompre des vœux!

FÉNELON.

Le ciel repousse avec horreur
Des vœux qui ne sont point prononcés par le cœur.

L'ABBESSE.

Elle a fait un serment...

FÉNELON.

J'en ai fait un plus juste:
Quand je me suis chargé d'un ministère auguste,
J'ai fait serment au Dieu qui daigna m'appeler
D'essuyer tous les pleurs que je verrais couler.
Cette promesse est pure, et doit être remplie.
Venez, sensible Isaure, et vous, jeune Amélie;
Prenez toutes les deux Héloïse en vos bras;
Au sein de mon palais guidez ses faibles pas.
Nous, heureux instruments du ciel qui nous contemple,
Rendons-nous à sa voix qui nous appelle au temple;
Offrons-lui les bienfaits qu'il dispense aujourd'hui:
Jamais plus digne encens n'aura monté vers lui.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FÉNELON, D'ELMANCE; CLERGÉ, PEUPLE.

FÉNELON.

Ces applaudissements, ces transports d'allégresse,
Ces pleurs que vous versez, ces marques de tendresse,
Sans que je les mérite ont droit de m'émouvoir.
D'un homme et d'un prélat j'ai rempli le devoir;
Ce n'est pas moi, c'est Dieu qui sauve la victime;
C'est lui qui m'envoya, lui qui m'ouvrit l'abîme;
Dans la nuit du tombeau lui-même est descendu.
Allez. C'est un beau jour: qu'il ne soit point perdu.
Craignez ces passions qu'un long remords expie,
L'ambition, l'orgueil, le fanatisme impie.
Pères, de vos enfants ne forcez point les vœux:
Le ciel vous les donna, mais pour les rendre heureux.

SCÈNE II.

FÉNELON, D'ELMANCE.

D'ELMANCE.

Ami, plus je vous vois et plus je vous admire.

FÉNELON.

D'Elmance, finissez.

D'ELMANCE.

Non, j'aime à vous le dire.
Si les prêtres toujours vous avaient ressemblé,
Le genre humain par eux eût été consolé.
Le nom de Dieu n'eût pas ensanglanté la terre;
Et ce théâtre affreux où triomphe la guerre,
Heureux par leurs vertus, soumis à leurs bienfaits,
Eût été le séjour d'une éternelle paix.
Mais, éclairés en vain par vos touchants exemples,

Les ministres de Dieu déshonorent ses temples;
De sanglants tribunaux consacrent leurs succès;
Des Français à leur voix égorgent des Français:
Sur les rives du Rhône, au pied des Pyrénées,
Ils dépeuplent encor nos villes consternées,
Et leurs crimes nouveaux épouvantent nos yeux,
Mouillés des mêmes pleurs qu'ont versés nos aïeux.

FÉNELON.

De la religion qu'ils osent méconnaître
Cette époque est la honte, et la perte peut-être.
A force d'attentats ils la feront haïr.

D'ELMANCE.

Hélas! tout me rappelle un cruel souvenir.
Que n'étiez-vous déjà le chef de cette église,
Alors que dans un cloître on plongeait Héloïse!
Le cœur de Fénelon, sensible à nos malheurs,
Eût entendu ses cris, eût deviné ses pleurs.
Elle n'eût point péri seule et désespérée,
Loin de l'infortuné qui l'avait adorée:
Tous mes jours sont amers; tous mes jours seraient doux;
Je serais père encore, et je serais époux.

FÉNELON.

Montrez-vous moins injuste envers la Providence:
Elle aura soin de vous, comptez sur sa clémence.

D'ELMANCE.

Où retrouver jamais le bien que j'ai perdu?

FÉNELON.

Que diriez-vous, ami, s'il vous était rendu?

D'ELMANCE.

Qui me rendra l'objet dont mon âme est éprise?
Songez que sur la terre il n'est plus d'Héloïse.
Plein de mon seul amour, à charge à l'amitié,
Je ne puis, Fénelon, qu'inspirer la pitié;
Rien ne ranimera ma languissante vie;
C'est une fleur qui tombe avant le temps flétrie.

FÉNELON.

Vos tourments, vos chagrins finiront en ce jour.

D'ELMANCE.

Eh quoi, prétendez-vous m'arracher mon amour?
Le pourrai-je oublier? Pensez-vous m'y contraindre?
Je vois couler vos pleurs! oui, vous devez me plaindre.

FÉNELON.

Je pleure, mon ami, mais je ne vous plains pas.
On vous a d'Héloïse annoncé le trépas.
Écoutez-moi.

D'ELMANCE.

Grand Dieu! qu'avez-vous à me dire?

FÉNELON.

Détrompez-vous, d'Elmance: Héloïse respire.

D'ELMANCE.

Elle respire? ô ciel! est-il vrai? dans quels lieux?
Courons, ne perdons pas des moments précieux.
Mais peut-être j'en crois une vaine espérance.

FÉNELON.

De ces transports soudains calmez la violence;
Vivez pour être heureux; vous êtes père, époux;
Héloïse respire, ici, tout près de vous.

D'ELMANCE.

Ici! je suis époux! je suis père! qu'entends-je?
D'où vient dans mes destins ce changement étrange?

FÉNELON.

Cette jeune novice...

D'ELMANCE.

Hé bien!

FÉNELON.

Qui dans ces lieux
Tantôt vint présenter sa douleur à nos yeux;
C'est l'enfant d'Héloïse, et vous êtes son père.

D'ELMANCE.

Où suis-je!

FÉNELON.

Elle venait m'implorer pour sa mère,
Que la bonté du ciel a su vous conserver:
C'est votre épouse enfin que Dieu vient de sauver.

D'ELMANCE.

Quoi! dans ce souterrain... depuis quinze ans...

FÉNELON.

C'est elle.

D'ELMANCE.

O rage! ô fanatisme! ô vengeance cruelle!
Quinze ans... mais elle vit: quel heureux coup du sort!
Si ce n'est qu'une erreur, vous me donnez la mort.

FÉNELON.

Ce n'est point une erreur. Je me suis fait instruire,
Lorsque j'ai dans ces lieux pris soin de la conduire,
Avant d'aller au temple, où j'étais attendu.
Des princes d'Arlemont son père descendu
N'eut qu'elle d'héritière aux rives de Provence;
On la nomme Héloïse; elle épousa d'Elmance.

D'ELMANCE.

Ah! déposons le poids de tant d'adversité!
Le malheur qui n'est plus n'a jamais existé.
Héloïse respire! ô tendresse! ô surprise!
C'est ici qu'est ma fille! ici qu'est Héloïse?
Combien je vais l'aimer après tant de revers!
Que je vais la venger des maux qu'elle a soufferts!
Que tardons-nous? Daignez me conduire auprès d'elle;
Que d'Elmance enivré, que son époux fidèle
Puisse encor à ses pieds lui redonner son cœur;
Dût-il en la voyant mourir de son bonheur.

FÉNELON.

Au nom du sentiment et vertueux et tendre,
Que vous lui consacrez, et qu'elle a droit d'attendre,
Devant elle d'abord laissez-moi vous nommer;
Songez qu'au bonheur même il faut s'accoutumer.
A la mort, à l'oubli longtemps abandonnée,
De ses nouveaux destins elle semble étonnée;

D'un époux si chéri l'aspect inattendu
Accablerait son cœur, trop fortement ému.
Elle sera longtemps languissante, affaiblie;
Hélas! des maux sans nombre ont tourmenté sa vie.
Par tant d'événements, agitée en ce jour,
Celle que vous aimez repose en ce séjour.
Je veux à son réveil lui parler de d'Elmance,
Raconter sa tendresse, annoncer sa présence.
Tandis qu'à vous revoir je vais la préparer,
Dans la chambre prochaine il faut vous retirer.

D'ELMANCE.

De tous ses mouvements mon cœur sera-t-il maître?

FÉNELON.

Je vous avertirai quand vous pourrez paraître.

SCÈNE III.

FÉNELON, D'ELMANCE, ISAURE.

ISAURE.

Monseigneur, pardonnez si j'ose vous troubler;
Héloïse, en ces lieux, demande à vous parler.

D'ELMANCE.

Quel instant! je succombe à l'excès de ma joie.

FÉNELON.

Elle approche. Fuyez; gardez qu'on ne vous voie.

SCÈNE IV.

FÉNELON, HÉLOISE, AMÉLIE, ISAURE.

HÉLOÏSE, *soutenue par Amélie et Isaure.*

O terre des vivants, salut, heureux séjour!
Je puis donc te revoir, astre brillant du jour!
Que ses rayons sont purs! que la nature entière
S'embellit à mes yeux de sa douce lumière!

FÉNELON.

Héloïse, approchez; vous voulez me parler:
J'écoute. Asseyez-vous. Qu'avez-vous à trembler?
Renaissez au bonheur qui pour vous va renaître:
Vos maux... oui, tous vos maux, sont réparés peut-être;
Peut-être puis-je encor vous servir aujourd'hui.

HÉLOÏSE.

Grâce à vous, l'infortune est sûre d'un appui;
Je le sais; je le vois.

FÉNELON.

Daignez enfin me dire
Quel sujet maintenant près de moi vous attire.

HÉLOÏSE.

Vous connaissez mon nom, le rang de mes aïeux,
Les champs où le soleil vint éclairer mes yeux,
Les nœuds que j'ai formés au sein de ma patrie,
Et le nom de l'époux à qui j'étais unie.
Vous voyez cette enfant, fruit d'un lien si doux:
Ne pourrai-je savoir le sort de mon époux?
Ne peut-on m'éclairer sur le destin d'un père
Dont l'orgueil inflexible a causé ma misère?

FÉNELON.

Votre père autrefois tyrannisa vos jours;
Les siens dans le remords ont terminé leur cours.

HÉLOÏSE.

Il ne vit plus! son cœur repoussait mes tendresses;
Sa malheureuse fille ignorait ses caresses;
Jamais dans ses rigueurs il ne s'est démenti:
Je lui pardonne tout, puisqu'il s'est repenti.

FÉNELON.

D'Elmance...

HÉLOÏSE.

Eh bien, parlez...

FÉNELON.

Voit encor la lumière.

HÉLOÏSE.

La main de mon époux fermera ma paupière!
Je ne demande point s'il pense encore à moi:
Je n'ai point le désir de contraindre sa foi;
Sans retour, sans espoir j'étais ensevelie:
Un bien qu'on n'attend plus facilement s'oublie.
Il a pu loin de moi former des nœuds plus beaux,
Quand je le regrettais dans l'ombre des tombeaux.
J'ai vu s'évanouir ma plaintive jeunesse;
Mon amour ne veut point offrir à sa tendresse
Quelques jours languissants, rebut de la douleur,
Et des attraits flétris par quinze ans de malheur.
Mais je veux le rejoindre au sein de ma patrie,
Le revoir, lui montrer celle qu'il a chérie,
Attendre près de lui l'instant de mon trépas,
Lui remettre sa fille, et mourir dans leurs bras.

FÉNELON.

Ne portez point vos pas aux rives de Provence:
Votre époux a quitté le lieu de sa naissance.

HÉLOÏSE.

Et sait-on sur quels bords il respire le jour?

FÉNELON.

Il a dans ces remparts établi son séjour.

HÉLOÏSE.

Dans Cambrai, dites-vous? Il venait pour me suivre?

FÉNELON.

Pour vous pleurer du moins; il croyait vous survivre.

HÉLOÏSE.

Quoi! si près d'Héloïse il ignorait son sort!

FÉNELON.

On avait à d'Elmance annoncé votre mort.

HÉLOÏSE.

Il a formé peut-être un nouvel hyménée?

FÉNELON.

Sa main, depuis ce temps, n'a point été donnée.

HÉLOÏSE.

Je suis loin de son cœur; il a dû m'oublier.

FÉNELON.

Son cœur vous appartient; vous l'avez tout entier.

HÉLOÏSE.

Ciel! à mon souvenir il trouve encor des charmes!

FÉNELON.

Il vous nomme sans cesse en répandant des larmes.

HÉLOÏSE.

Je respire. D'Elmance est donc connu de vous?

FÉNELON.

La plus tendre amitié m'unit à votre époux.

HÉLOÏSE.

A Cambrai, dans ce jour, a-t-elle pris naissance?

FÉNELON.

Ce sont des nœuds formés au temps de notre enfance.

HÉLOÏSE.

Et vos yeux ont revu mon époux aujourd'hui?

FÉNELON.

Ici même, à l'instant, j'étais auprès de lui.

HÉLOÏSE.

Auriez-vous sur mon sort observé le silence?

FÉNELON.

J'ai dit votre infortune et votre délivrance.

HÉLOÏSE.

Comment a-t-il appris cet étonnant récit?

FÉNELON.

Avec tous les transports d'un cœur qui vous chérit.

HÉLOÏSE.

Quand viendra-t-il revoir l'épouse la plus tendre?

FÉNELON.

A l'heure où nous parlons il peut déjà l'entendre.

HÉLOÏSE.

Expliquez-vous... D'Elmance...

FÉNELON.

Est proche de ces lieux.

HÉLOÏSE.

Pourquoi ne vient-il pas? qu'il paraisse à mes yeux!

SCÈNE V.

FÉNELON, D'ELMANCE, HÉLOISE, AMÉLIE, ISAURE.

D'ELMANCE.

Héloïse!

HÉLOÏSE.

C'est lui!

AMÉLIE, ISAURE.

Ciel!

HÉLOÏSE.

Mon époux!

AMÉLIE.

Mon père!

HÉLOÏSE.

Aimez-la bien, d'Elmance; elle a sauvé sa mère.

D'ELMANCE.

O ma fille!

HÉLOÏSE.

Embrassez l'enfant de notre amour.
Hélas! loin de vos yeux elle a reçu le jour.

D'ELMANCE.

Que vous avez souffert! des monstres que j'abhorre...

HÉLOÏSE.

Non, je n'ai rien souffert si vous m'aimez encore.

D'ELMANCE.

Je prétends vous venger; la loi doit les punir.

HÉLOÏSE.

D'Elmance, je n'ai plus la force de haïr.
Mon cœur las de tourments, fatigué de vengeance,
Est tout à la tendresse, à la reconnaissance.
(En lui montrant Isaure.)
Celle que vous voyez, par ses heureux secours,
Dans le sein de l'abîme a prolongé mes jours;
Elle a veillé sur moi, veillé sur Amélie;
Mon sort sera le sien, c'est ma plus tendre amie.

ISAURE.

Tant que j'existerai, puissé-je vous servir!

D'ELMANCE.

En ce jour fortuné je dois tous vous bénir;
Vous surtout, Fénelon, grand homme, ami fidèle,
De la simple vertu rare et touchant modèle.

FÉNELON.

Approchez. Devant Dieu j'unis vos chastes mains.
Aimez-vous; c'est la loi qu'il impose aux humains.
Cette loi pour vos cœurs sera toujours sacrée.
Héloïse, oubliez une chaîne abhorrée:
Vous renouvellerez au pied de nos autels
Des nœuds qui seront purs, qui seront immortels;
Vos malheurs publiés vaincront le fanatisme;
La fin de vos revers confondra l'athéisme;
L'infortune, en secret se nourrissant de pleurs,
Saura qu'il est un Dieu témoin de ses douleurs,
Qu'il faut se résigner devant la Providence,
Et qu'il n'est jamais temps de perdre l'espérance.



TIMOLÉON,

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES,

AVEC DES CHOEURS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE,

Le 25 fructidor an III de la République française.

PERSONNAGES.

TIMOLÉON, frère de Timophane.
TIMOPHANE.
ORTAGORAS.
ANTICLÈS.
DÉMARISTE, mère de Timoléon et de Timophane.
LE CHŒUR du peuple et des guerriers.

La scène est à Corinthe.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la maison de Démariste et de ses enfants.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIMOPHANE.

Je plains l'ambitieux qui n'est pas insensible.
Vertu, j'entends encor ton reproche inflexible :
Chaque jour qui s'écoule ajoute à mes ennuis,
Et tout Corinthe en pleurs m'éveille au sein des nuits.
O souvenir d'un père! ô voix de la patrie!
Voix plus puissante encor d'une mère chérie;
Exploits d'un frère absent, mais toujours redouté,
Vous pesez à la fois sur mon cœur agité.
Quoi! né républicain, je prétends à l'empire!
Timoléon combat, Timophane conspire!
Par la soif de régner Timophane est vaincu!
Timoléon plus jeune a déjà plus vécu.
Aux bords siciliens, sur les mers de l'Afrique,
Son glaive heureux et pur défend la république.
Je crois déjà le voir, libre de soins guerriers,
Sous le toit paternel, dédaignant ses lauriers,
Déposant à nos pieds ses marques de victoire,
Modeste et triomphant m'accabler de sa gloire.
Faut-il que son nom seul m'épouvante aujourd'hui?
Malheureux! tu pouvais être aussi grand que lui.

SCÈNE II.

TIMOPHANE, ANTICLÈS.

ANTICLÈS.

Timophane, ils est temps, remplis ta destinée.

TIMOPHANE.

Anticlès, que dis-tu?

ANTICLÈS.

Cette illustre journée...

TIMOPHANE.

Va dévoiler peut-être et punir nos complots.

ANTICLÈS.

Quel fantôme sinistre a troublé ton repos?

TIMOPHANE.

Ami, le pauvre dort au sein de sa chaumière,
Et d'un œil vertueux il revoit la lumière.
Moi, puissant, mais coupable, après un lourd sommeil,
Je trouve le remords qui m'attend au réveil.

ANTICLÈS.

Le remords! Timophane, excuse ma surprise.
Veux-tu donc renoncer à ta noble entreprise?
Hardi pour concevoir, timide pour agir,
Peux-tu la craindre?

TIMOPHANE.

Non; mais je puis en rougir.
La même ambition, malgré moi, me dévore;
Sa voix tonne, Anticlès, et me domine encore :
Dans l'abîme avec toi Timophane entraîné
Déjà par la vertu se sent abandonné;
Mon parti, tes conseils, notre intérêt m'anime,
Et dans le fond du cœur j'ai consommé mon crime.
Mais, si je mens au peuple et lui manque de foi,
Si je feins avec tous, puis-je feindre avec moi?
Soit reste de vertu, soit faiblesse, peut-être,
Je répugne à tromper, je crains le nom de traître;
Je crains, je l'avoûrai, ce reproche éternel
Qui, jusque sur le trône, atteint le criminel;
Ce tribunal secret auquel il doit répondre,

Ces yeux de tout un peuple ouverts pour le confondre,
Et le sort en un mot d'un tyran détesté,
Obligé de frémir au nom de liberté.

ANTICLÈS.

Quand il faut achever, ce repentir me blesse,
Et ce n'est point, crois-moi, l'instant de la faiblesse.
Un conjuré qui tremble est bien prêt de périr,
Et tu dois désormais ou régner, ou mourir.

TIMOPHANE.

Mourir! J'ai combattu dans les champs de la gloire;
En bravant le trépas, j'ai connu la victoire;
Au nombre des héros mes lauriers m'ont placé;
Ils sont teints de mon sang que la guerre a versé.
Ce n'est donc point la mort, même terrible et lente,
Qui peut déterminer mon âme chancelante.
Le fer des assassins, le glaive de la loi,
A des conspirateurs n'inspirent point l'effroi.
Je ressens, il est vrai, de plus justes alarmes:
Qui ne craint point la mort peut redouter des larmes.

ANTICLÈS.

Des larmes!

TIMOPHANE.

D'une mère : elle a tant de pouvoir!
Obéir à ses vœux est un si doux devoir!
La mienne a bien des droits à ma reconnaissance:
Démariste aux vertus instruisit mon enfance;
Et, des lois de Corinthe aimant l'austérité,
M'enseigna des leçons dont j'ai mal profité.
Et je vais maintenant, pour prix de sa tendresse,
De mon éclat honteux affliger sa vieillesse,
Attacher avec pompe à son front maternel
Du bandeau des tyrans l'opprobre solennel!

ANTICLÈS.

Tu peux.

TIMOPHANE.

Je le prévois : bientôt l'infortunée,
Loin de son fils coupable, aux larmes condamnée,
Désirant mon trépas que j'aurai mérité,
Maudira ma naissance et sa fécondité.

ANTICLÈS.

Eh bien, s'il est ainsi, renonce à la couronne;
Va, perds des conjurés que ton cœur abandonne;
Et si leur imprudence a compté sur ta foi,
Punis-les des complots qu'ils ont tramés pour toi.
Mais quel sera le but de tant de perfidie?
Ne crois point acheter ton salut de leur vie.
Acharnés contre toi tes nombreux ennemis
T'accableront bientôt, s'ils ne sont point soumis;
Avec ses affidés Ortagoras conspire;
A ton frère, peut-être, on veut donner l'empire.

TIMOPHANE.

Mon frère! lui tyran! lui régner! non, jamais.

ANTICLÈS.

Ortagoras...

TIMOPHANE.

Qu'importe un vieillard que je hais?
Magistrat insensé, dont le sombre génie
Ne rêve que forfaits, ne voit que tyrannie?
S'il partage avec nous cet honorable emploi
De convoquer le peuple et de sceller la loi;
S'il siége à nos côtés, dans le rang de prytane,
Il frémit, mais il tremble au nom de Timophane.
Vingt fois dans la tribune il a conçu l'espoir
D'ébranler mon crédit, de saper mon pouvoir;
Et moi j'ai toujours vu, calme au sein de l'orage,
S'exhaler à mes pieds son impuissante rage.

ANTICLÈS.

Et c'est là le motif de ses chagrins jaloux;
C'est là ce qui sans cesse irrite son courroux.
Adulateur zélé d'une foule inconstante,
L'aspect de tes amis l'afflige et l'épouvante.
Il sait qu'à ta fortune unissant leurs efforts,
Les riches t'ont voué leurs bras et leurs trésors;
Qu'au nom d'égalité leur âme est alarmée;
Que tu peux d'un coup d'œil enfanter une armée;
Et, de tes fiers dédains essuyant la froideur,
D'un regard envieux il prévoit ta grandeur.
Il pense t'arrêter dans ta route sublime:
Sous ton chemin de fleurs sa main creuse un abîme.

TIMOPHANE.

Que veut-il, Anticlès? Dis, parle : réponds-moi.

ANTICLÈS.

Détruire tes amis pour venir jusqu'à toi.

TIMOPHANE.

Détruire mes amis! je leur serai fidèle.

ANTICLÈS.

Oui : reprends à jamais ton courage et ton zèle.
Plus de ménagements, plus de vaines terreurs.

TIMOPHANE.

Je veux d'Ortagoras prévenir les fureurs.
De nos fiers conjurés je connais la vaillance;
Je leur ai tout promis, richesse, honneurs, puissance:
En de vastes desseins, trop prompt à m'engager,
Je n'ai plus de remords quand je vois leur danger.
Denys, par leurs conseils, reçoit mes émissaires;
Épaississons la nuit qui couvre ces mystères.
Contre lui Syracuse implore notre appui;
Dans Corinthe, en secret, qu'ils agissent pour lui.
Ses trésors prodigués ont été leur partage:
Je n'oublirai jamais que je suis leur ouvrage;
Ils m'ont ouvert peut-être un chemin dangereux:
N'importe, ils m'ont servi; je périrai pour eux.

ANTICLÈS.

Leur fortune est la tienne; et c'est aujourd'hui même
Qu'ils veulent sur ton front poser le diadème.

TIMOPHANE.

Aujourd'hui?

ANTICLÈS.

Dans la place, aux yeux du peuple entier.
Ceux qu'on ne peut séduire, on peut les effrayer.
Nous avons caressé l'orgueilleuse richesse,
Flatté l'ambition, soudoyé la paresse.
Crois-moi, n'attendons pas que ton frère en ces lieux
Oppose à nos desseins un front victorieux.
Voilà ton seul rival. C'est durant son absence
Que nous allons fonder ta nouvelle puissance.
De ce nom redoutable on voudrait t'accabler.

TIMOPHANE.

C'est à mes ennemis qu'il convient de trembler.

ANTICLÈS.

Leur foule, en te nommant, se permet la menace.

TIMOPHANE.

Eh bien! je punirai leur insolente audace.

ANTICLÈS.

Que veux-tu que ma voix annonce à tes amis?

TIMOPHANE.

Dis-leur que je tiendrai tout ce que j'ai promis.

ANTICLÈS.

Le succès, Timophane, est dans la confiance.

TIMOPHANE.

Il suffit. Laisse-moi. Démariste s'avance.
Qu'ils viennent sur tes pas me chercher en ces lieux;
Je les suivrai. Le reste est dans la main des dieux.

SCÈNE III.

TIMOPHANE, DÉMARISTE.

DÉMARISTE.

Inquiète longtemps du sort de votre frère,
J'ai craint qu'il n'éprouvât la fortune contraire.
Mon cœur à cet effroi ne doit plus se livrer.
Pour Corinthe, mon fils, tout semble prospérer.
Il m'écrit d'Agrigente; et maître de la ville,
Il a vaincu deux fois le tyran de Sicile.
Bientôt même, c'est lui qui m'en donne l'espoir,
Sous le toit paternel nous pourrons le revoir.
A nos vaillants guerriers Carthage en vain s'oppose:
Pour lui fermer la mer déjà tout se dispose;
Timoléon prétend l'attaquer dans ses ports,
Peut-être sur les flots surprendre ses trésors,
La chercher, la combattre, et jusque sur nos rives
Traîner son opulence et ses voiles captives.
Combien des immortels je ressens les faveurs!
Combien sur tous mes jours ils ont versé d'honneurs!
Épouse fortunée, et plus heureuse mère,
J'ai deux fils vertueux qui remplacent leur père.
Tous deux ont aux combats guidé nos étendards:
Maintenant, le premier, brillant sous mes regards,
D'un magistrat du peuple exerce la puissance;
L'autre, loin de mes yeux signalant sa vaillance,
Des mains d'un peuple ami fera tomber les fers,
Et du joug de Carthage affranchira les mers.

TIMOPHANE.

L'entreprise est sans doute illustre et magnanime,
Digne de cette ardeur dont la gloire l'anime.
Je l'avoûrai pourtant; j'ai peine à concevoir
Que l'on veuille tenter tout ce qu'on croit pouvoir.
Quel espoir nous séduit? quelle fureur nous presse?
Deux siècles de combats ont fatigué la Grèce.
L'univers étonné la vit se réunir,
S'opposer aux Persans, les vaincre, les punir;
Et trois fois Marathon, Salamine et Platée
Relevèrent l'éclat de sa gloire insultée.
La justice en ce temps conduisait ses guerriers,
Et vingt peuples rivaux confondaient leurs lauriers.
Mais, depuis, excitant de plus sombres querelles,
La haine a divisé nos palmes fraternelles.
Durant un demi-siècle, au sein de nos cités,
Nos fleuves ont roulé des flots ensanglantés.
Pourquoi troubler encor la tranquille Aréthuse?
Pourquoi porter la guerre au sein de Syracuse?
Ceux que nous combattons nous ont-ils outragés?
A-t-on vu par Denys nos temples saccagés?
Ses voiles, dans Corinthe apportant les ravages,
Ont-elles violé l'orgueil de nos rivages?
Ah! sans chercher encor des succès incertains,
Sans vouloir rallumer des feux à peine éteints,
N'avons-nous pas nous-même à réparer nos pertes?
Ne nous reste-t-il pas des campagnes désertes
Qui, d'un aspect stérile importunant les yeux,
Appellent vainement le soc laborieux?
Faut-il toujours braver la mort et les tempêtes?
Toujours perdre du sang et rêver des conquêtes?
Et nos braves soldats ne pourront-ils jamais
Goûter dans leurs foyers les douceurs de la paix?

DÉMARISTE.

La paix avec des rois! la paix avec des traîtres!
Corinthe et Syracuse ont les mêmes ancêtres.
Nos frères, sans secours, seraient abandonnés
Aux fureurs de Denys qui les tient enchaînés?
Non. Par leur liberté que la guerre s'achève;
Ne parlons jusque-là ni de paix ni de trêve.
Quand un peuple asservi combat ses oppresseurs,
Aussi bien que la paix la guerre a ses douceurs.
Avant de désarmer, que le tyran succombe;
Que le traité de paix soit écrit sur sa tombe;
Avec ses favoris qu'il périsse accablé
Sous les impurs débris de son trône écroulé;
Et que la Grèce alors, ainsi que l'Italie,
Dise, en félicitant Corinthe enorgueillie:
Syracuse captive avait compté sur toi;
Tu peux te reposer, Syracuse est sans roi.

SCÈNE IV.

TIMOPHANE, DÉMARISTE, ANTICLÈS; CONJURÉS.

ANTICLÈS *à Timophane.*

On t'attend. Viens. Suis-nous.

DÉMARISTE.

Qu'est-ce donc qui s'apprête?

TIMOPHANE.

Ne vous alarmez point.

ANTICLÈS.

Viens; que rien ne t'arrête.

TIMOPHANE.

La fortune m'appelle, et je marche avec vous.

ANTICLÈS.

Que vois-je? Ortagoras qui s'avance vers nous!

TIMOPHANE.

Loin de moi ce vieillard!

DÉMARISTE.

Quel injuste langage!
Ah! du moins respectez ses vertus et son âge.

TIMOPHANE.

Ses vertus!

DÉMARISTE.

Vous devez...

TIMOPHANE.

Ah! je ne lui dois rien.
Quel est-il?

DÉMARISTE.

Votre égal, puisqu'il est citoyen,
Prytane ainsi que vous, ami de votre frère.

SCÈNE V.

TIMOPHANE, DÉMARISTE, ANTICLÈS, ORTAGORAS; CONJURÉS.

ORTAGORAS.

O de Timoléon digne et prudente mère!
Dont le cœur généreux lui fit chérir nos lois,
Pour votre récompense, apprenez ses exploits.

DÉMARISTE.

Quels sont-ils?

TIMOPHANE, *bas à Anticlès.*

Tu l'entends?

ANTICLÈS, *bas à Timophane.*

Un seul mot t'intimide.

ORTAGORAS.

Les rayons d'un jour pur doraient la plaine humide,
Nous respirions au port le calme du matin,
Et nos yeux contemplaient cet horizon lointain
Où la mer de Crissa, désertant nos rivages,
A la mer d'Ionie apporte ses orages.
Des navires nombreux s'avançaient sur les flots.
Déjà reconnaissant la voix des matelots,
Le peuple saluait par des cris d'allégresse
Les habits, le langage et les chants de la Grèce;
Et bientôt, de plus près, s'offrant à nos regards,
Timoléon vainqueur aborde nos remparts.

DÉMARISTE.

Mon fils!

TIMOPHANE.

Mon frère! ô ciel!

ANTICLÈS.

Timoléon!

ORTAGORAS.

Lui-même.
Tandis qu'autour de lui nos citoyens qu'il aime,
Serrés entre ses bras, célébraient son retour,
Ses yeux mouillés de pleurs parcouraient ce séjour;
Et, le front ombragé de palmes de victoire,
Environné d'honneurs, il ignorait sa gloire.
Simple avec dignité, modeste sans effort,
Béni d'un peuple immense assemblé sur le port,
Le seul Timoléon, fuyant sa renommée,
Félicitait Corinthe et sa vaillante armée,
Et, sur tous nos guerriers rejetant son éclat,
Opposait à son nom la splendeur de l'état.

DÉMARISTE.

O mon fils!

TIMOPHANE, *bas à Anticlès.*

O couronne!

ANTICLÈS, *bas à Timophane.*

Elle n'est point perdue.

ORTAGORAS.

Une ivresse touchante est partout répandue.
Le port, que sa valeur enrichit tant de fois,
Étale avec orgueil les dépouilles des rois.
Les blés siciliens, les trésors de Carthage,
Du travail indigent vont être le partage.
Le cri de la victoire est cent fois répété:
GLOIRE AUX RÉPUBLICAINS, TRIOMPHE, LIBERTÉ!
Le long de nos deux mers les rivages mugissent.
Entendez-vous au loin ces voix qui retentissent?
Ces chants de nos héros, saluant leurs foyers
Aux sons harmonieux des instruments guerriers?
Vers le toit paternel Timoléon s'avance.
Que les ambitieux rentrent dans le silence;
Et que l'égalité, de retour avec lui,
Dans nos murs consolés refleurisse aujourd'hui.

SCÈNE VI.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, DÉMARISTE, ANTICLÈS, ORTAGORAS; CONJURÉS, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Réjouis-toi, belle Corinthe;

Salut, foyers sacrés, vénérables remparts,
Séjour des lois, temple des arts;
Ton nom, chéri des dieux, glace les rois de crainte.
Vois flotter dans tes murs nos drapeaux triomphants:
Nous revolons vers toi, cité libre et puissante;
A leur mère longtemps absente,
Neptune protecteur, ramène tes enfants.

TIMOLÉON.

Voici le toit paisible où j'ai reçu la vie.
Qu'il est doux de rentrer au sein de sa patrie,
De revoir, d'embrasser tous ceux qu'on doit chérir,
Lorsque devant leurs yeux on n'a point à rougir!
Mère, dont les vertus égalent la tendresse,
Premier-né de mon père, et toi, dont la sagesse
Dans l'amour de nos lois m'a toujours affermi,
Respectable vieillard, mon guide et mon ami,
Au sein des immortels la victoire repose:
Ils ont de leur Olympe accueilli notre cause;
L'égide protectrice a marché devant moi:
Les destins de Corinthe ont triomphé d'un roi.
Nous n'avons cependant qu'ébranlé sa puissance.
L'ombre du grand Dion demande encor vengeance;
Elle doit l'obtenir; les chemins sont ouverts.
J'ai conquis Agrigente et délivré les mers:
C'était l'unique but de ma course guerrière;
Un autre achèvera; j'ai rempli ma carrière.
Denys déconcerté tremble dans ses remparts:
Du despote vaincu voici les étendards.
Allez, braves guerriers; suspendez dans la place
Ces garants immortels de votre heureuse audace;
Que leur aspect nourrisse au cœur de vos enfants
L'amour de la patrie et l'horreur des tyrans!

DÉMARISTE.

Il est beau d'obtenir, de mériter l'estime:
Goûte bien, mon cher fils, cet hommage unanime
Dont l'éclat te poursuit jusque dans ces foyers
Où le front maternel attendait tes lauriers.
Tu rentres dans le sein de tes dieux domestiques:
Ton aspect réjouit ces Pénates antiques
Qui virent mes enfants respirer sous mes yeux
La douce égalité, si chère à leurs aïeux.
Ces portiques sacrés où mûrit ta jeunesse,
Ces murs religieux te rappelaient sans cesse:
Ta gloire, loin de toi, remplissait ce séjour,
Et notre liberté demandait ton retour.

ORTAGORAS.

Oh! des bons citoyens la plus chère espérance!
Je t'ai dit, *tu vaincras*, lorsque, dans ton enfance,
Assis sur mes genoux, tu pleurais à ma voix
Qui d'Épaminondas récitait les exploits.
Ton âme fière et tendre, aux vertus destinée,
Le suivait pas à pas aux champs de Mantinée.
Là, sur son lit de mort tu lui tendais les bras,
Et tes jeunes soupirs enviaient son trépas.
Conserve à ce grand homme un souvenir fidèle;
Ceux qui viendront un jour te prendront pour modèle.
Ta mère a, comme moi, prédit ton avenir...
Avec elle un moment je veux t'entretenir.
Tu reviens; bénissons Corinthe et son génie.
On parle ici de paix, même de tyrannie:
Des esprits dangereux, plaignant un roi pervers,
Osaient à notre armée annoncer des revers,
Et, sur tes débris même élevant leur pensée,
Croyaient fouler ta gloire à leurs pieds renversée:
Mais ta gloire est debout; ils ont trop espéré;
Tu parais dans Corinthe, et je suis rassuré;
Sous le pouvoir du peuple écrase leur puissance.
Ces héros d'un instant, grands durant ton absence,
Sont les feux de la nuit, dont l'éclat incertain
Disparaît aux rayons de l'astre du matin.

TIMOLÉON.

Sur l'intérêt commun tu m'inspires la crainte.
Je viens donc retrouver la guerre dans Corinthe!
Digne contemporain de nos sages aïeux,
Je t'entendrai, vieillard; je verrai par tes yeux.
Rendons tous deux le calme à Corinthe troublée.
Prytanes, dès ce jour, convoquez l'assemblée:
Je veux, sans différer, remettre au peuple entier
Le pouvoir que son choix m'a daigné confier:
La loi le veut ainsi; les lois, les mœurs antiques,
Sont l'appui de l'état dans les choses publiques.
C'est un roi, c'est Denys qui veut nous diviser:
Aux projets du tyran sachons nous opposer.
Laissons la vanité, l'intrigue et l'avarice
Sous leurs pas criminels creuser un précipice;
Mais nous, qui prétendons que les rois soient punis,
Pour les mieux terrasser, restons toujours unis.
(*Timoléon sort avec Ortagoras et Démariste. Timophane sort avec Anticlès et les conjurés.*)

SCÈNE VII.

LE CHOEUR.

STROPHE.

Cinthien, dieu du jour, toi qui sur cette rive
Guidais les voiles de Jason,
Lorsque de mers en mers ta fille fugitive
Suivait son jeune époux, vainqueur de la toison;
Tes feux planant au loin sur les monts de la Grèce,
D'une lumière enchanteresse
Embellissent des cieux d'azur:
Mais c'est dans nos vallons, qu'annoncé par l'aurore,
Sortant du sein des eaux, ton char humide encore
Répand son éclat le plus pur.

ANTI-STROPHE.

De l'Eurotas aux bords de l'Èbre,
D'un fertile climat étalant les douceurs,

Cent cités, rivales et sœurs,
Étonnent l'univers de leur splendeur célèbre :
Chacune avec orgueil lève un front radieux ;
Mais l'aimable Corinthe éclate entre les belles,
Comme, parmi cent immortelles,
La mère de l'amour brille au banquet des dieux.

SECONDE STROPHE.

Cité chère à Vénus, cité reine de l'onde
Qui presse en tous lieux tes remparts,
Au centre de la Grèce, opulente et féconde,
Tu rapproches ses fils et ses trésors épars.
Ton rivage est un pont d'éternelle structure,
Que la bienfaisante nature
A jeté sur les flots amers :
Dans tes ports, dans tes murs l'univers se rassemble;
Et, par un double nœud, Corinthe unit ensemble
Et les continents et les mers.

ACTE SECOND.

Dans cet acte et dans le suivant, le théâtre représente la place publique de Corinthe. On voit dans le fond la mer de Crissa chargée de vaisseaux : à droite du spectateur, la tribune aux harangues ; à gauche, des tombeaux entourés de cyprès et qui se prolongent sous des portiques.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIMOPHANE, ANTICLÈS; CONJURÉS.

ANTICLÈS.

Ne peux-tu dissiper le trouble qui t'agite?

TIMOPHANE.

Ah ! ce retour soudain rend mon âme interdite.

ANTICLÈS.

Cache à nos compagnons ton morne abattement.

TIMOPHANE.

Ce vieillard soupçonneux lui parle en ce moment.

ANTICLÈS.

Timoléon t'arrête au bout de ta carrière !
Du trône sur tes pas il ferme la barrière !

TIMOPHANE.

Regarde autour de nous ces drapeaux suspendus,
Ces drapeaux teints du sang des esclaves vaincus :
Tout le vante en ces lieux; tout m'accuse moi-même.

ANTICLÈS.

Timophane effrayé renonce au diadème !

TIMOPHANE.

Que ferai-je, Anticlès ?

ANTICLÈS.

Dis, crains-tu le danger ?

TIMOPHANE.

Qui ? moi !

ANTICLÈS.

Le crains-tu?

TIMOPHANE.

Non.

ANTICLÈS.

Rien n'a donc pu changer.

TIMOPHANE.

A la honte, au mépris, je suis encor sensible.

ANTICLÈS.

Tarder est dangereux, reculer, impossible.

TIMOPHANE.

Si par mon repentir je ne perdais que moi !
Mais vous me captivez, vous avez tous ma foi.
La trahison me suit, et son fardeau m'accable.

ANTICLÈS.

Que dis-tu?

TIMOPHANE.

Ne crains rien ; je resterai coupable.
O mon frère ! pour moi le crime est un devoir.

ANTICLÈS.

Lorsque nous conspirions, tu pouvais tout prévoir.

TIMOPHANE.

Lorsque nous conspirions, sa gloire était absente.
Si, tout à coup, sa voix, sévère et menaçante...

SCÈNE II.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, ANTICLÈS ; CONJURÉS.

TIMOLÉON, *du fond du théâtre.*

Timophane !

TIMOPHANE, *à Anticlès.*

C'est lui ! que je me sens troubler !

TIMOLÉON, *s'avançant.*

Timophane, en secret je voudrais te parler.

TIMOPHANE.

Mes amis, laissez-nous.

SCÈNE III.

TIMOLÉON, TIMOPHANE.

TIMOLÉON.

Viens.

TIMOPHANE.

Que veux-tu, mon frère?

TIMOLÉON.

Regarde ce tombeau : c'est là qu'est notre père.

TIMOPHANE.

Héros quand il vécut, il est entre les dieux.

TIMOLÉON.

Te rappelles-tu bien sa mort et nos adieux?

TIMOPHANE.

Oui.

TIMOLÉON.

Ses derniers conseils...

TIMOPHANE.

Étaient ceux de la gloire.

TIMOLÉON.

Sont-ils profondément gravés dans ta mémoire?

TIMOPHANE.

Je me rappelle trop ces funestes moments.

TIMOLÉON.

Près de son lit de mort, quels furent nos serments?

TIMOPHANE.

De chérir la vertu, de suivre son exemple.

TIMOLÉON.

Mon frère, il nous entend, son regard nous contemple;
Et d'un père expirant chaque mot est sacré.
Quels furent ses discours, et qu'avons-nous juré?

TIMOPHANE.

Je te l'ai déjà dit.

TIMOLÉON.

Est-ce tout?

TIMOPHANE.

Non, sans doute.

TIMOLÉON.

Le reste est loin de toi.

TIMOPHANE.

Peux-tu le croire?

TIMOLÉON.

Écoute.
Tous deux il nous pressait dans ses bras languissants :
C'est ainsi qu'il parla : « Soyez bons, mes enfants :
« Obéissez aux lois; adorez la patrie. »
Est-il vrai?

TIMOPHANE.

Tu dis vrai : j'entends sa voix chérie.

TIMOLÉON.

« Et si l'orgueil s'armait contre la liberté,
« Périssez pour le peuple et pour l'égalité. »
Est-il vrai?

TIMOPHANE.

Je l'avoue.

TIMOLÉON.

Et nous, alors, mon frère,
Les yeux noyés de pleurs, baisant les mains d'un père,
Par le ciel et par lui nous jurâmes tous deux
D'aimer, de respecter un peuple généreux,
De vouer aux tyrans une haine implacable,
De n'en jamais souffrir, de frapper le coupable,
Qui, pour l'ambition, renonçant au devoir,
Oserait usurper le suprême pouvoir.
Est-il vrai?

TIMOPHANE.

Tout est vrai; ta mémoire est fidèle.

TIMOLÉON.

Ces promesses, ces vœux, ton cœur se les rappelle?

TIMOPHANE.

Tu n'as rien oublié : ces vœux furent les miens.

TIMOLÉON.

J'ai tenu mes serments; as-tu gardé les tiens?

TIMOPHANE.

Je jure...

TIMOLÉON.

Arrête, attends; mon père va t'entendre.
Tu rougis?

TIMOPHANE.

Moi! rougir?

TIMOLÉON.

Et pourquoi t'en défendre?
N'impose point silence à ton cœur combattu :
Celui qui sait rougir aime encor la vertu.

TIMOPHANE.

Mon âme à conspirer ne s'est point abaissée;
Et, fidèle à l'état...

TIMOLÉON.

Si j'avais la pensée
Que déjà Timophane a pu trahir l'état,
Tu verrais cette main punir ton attentat.
Mais je dois t'arrêter; l'ambition te guide.
Le crime est un torrent dont la course est rapide :
Fuis ses bords dangereux.

TIMOPHANE.

Je vois dans tes discours
La haine d'un vieillard qui me poursuit toujours;
De cet Ortagoras, dont le sombre génie...

TIMOLÉON.

Non, il ne te hait point; il hait la tyrannie;
Il craint de tes amis l'audace et le pouvoir.
Moi-même avec douleur je viens de te revoir.
Tu n'as pas d'un seul mot accueilli ma tendresse :
Tu semblais repousser la commune allégresse.
Embarrassé, contraint, dans ces heureux moments
Ton cœur répondait mal à mes embrassements.
Flatté comme un despote, entouré de puissance,
Tu traînes sur tes pas une cour qui t'encense.
J'y vois un Anticlès, qui déteste nos lois,
Patron du peuple, élu par les amis des rois;
De fastueux clients, dignes d'un tel prytane,
Voilà les citoyens que chérit Timophane.
Leur intérêt, voilé du nom de bien public,
De notre liberté fait un honteux trafic;
Les noms d'égalité, de vertu, de patrie,
Ne retentissent plus dans leur âme flétrie.
Lorsque l'état réclame et des biens et de l'or,
Ils ferment avec soin leur avare trésor :
Rien ne peut au péril aguerrir leur faiblesse,
Rien n'attendrit ces cœurs séchés par la mollesse.
Quand le peuple, quittant ses rustiques foyers,

Court affronter la mort et les travaux guerriers,
On voit dans nos remparts leur oisive opulence
D'un luxe corrupteur étaler l'insolence;
Et, toujours évitant la gloire et les dangers,
Aux maux de la patrie ils semblent étrangers.
Tu ne me réponds pas? je viens de te confondre.

TIMOPHANE.

Tu ne me confonds pas, et je vais te répondre.
Tes reproches sont durs: ils sont cruels pour moi:
Mais je vois un ami, je vois un frère en toi;
Je te chéris encor, malgré ton injustice.
Je n'oublirai jamais que, sans ta main propice,
Dans les plaines d'Argos, tout mon sang répandu...

TIMOLÉON.

Mon frère! un citoyen! j'ai fait ce que j'ai dû.

TIMOPHANE.

Mon cœur reconnaissant...

TIMOLÉON.

Point de reconnaissance;
Défends la liberté: voilà ma récompense.

TIMOPHANE.

Mon nom dans les combats fut placé près du tien.
Ce que l'état me doit...

TIMOLÉON.

L'état ne nous doit rien;
Mais nous lui devons tout: vertus, talents, fortune,
Tout en nous appartient à la mère commune;
Si nous comptons un jour nul pour la liberté,
Nous lui volons le bien qu'elle nous a prêté.

TIMOPHANE.

Faut-il, en la servant, dénué d'espérance,
Renoncer pour jamais au prix de sa vaillance?
Après quelques exploits, et tant de sang versé,
Dois-je donc par la haine être récompensé?
J'oublie Ortagoras, par égard pour mon frère:
Je sais que la vieillesse, ombrageuse et sévère,
En de vagues soupçons se plaît à s'égarer;
Mais, que d'affronts cruels on m'a fait dévorer!
Ceux que tu méconnais sont des amis sincères;
Ils imposaient silence à mes vils adversaires:
Ce sont eux qui, pour moi se réunissant tous,
Ont dissipé l'essaim de mes rivaux jaloux.
Si de Corinthe, enfin, je suis élu prytane,
Ce sont eux dont la voix a nommé Timophane;
Et, sans eux, dans l'exil je me verrais plongé
Loin de la ville ingrate où j'étais outragé.
Tes yeux ont vu pourtant si je l'ai bien servie.

TIMOLÉON.

Et le droit de verser ton sang pour la patrie,
L'inestimable honneur de mourir pour nos lois,
N'est-ce donc pas un prix plus grand que tes exploits?
Tu n'as que de l'orgueil; tu n'aimes point la gloire.
Peux-tu compter pour rien une illustre mémoire?
Les vierges, les vieillards, célébrant leur soutien,
Pleurant sur le cercueil du guerrier citoyen;
Le chêne couronnant sa valeur qui succombe,
Et l'immortalité qui s'assied sur sa tombe?
Tu me parles d'affronts: et de quoi te plains-tu?
Par de vils envieux le lâche est abattu.
Vois Cimon, Miltiade, Aristide le juste:
Eh! qui n'envierait pas leur infortune auguste?
Après vingt ans d'exploits, de vertus, de travaux,
N'ont-ils pas succombé sous d'indignes rivaux?
N'a-t-on pas vu contre eux s'armer la calomnie?
N'ont-ils pas d'un exil essuyé l'infamie?
Eh bien! de la vengeance ont-ils goûté l'espoir?
Ont-ils voulu du peuple ébranler le pouvoir?
Non; d'un regard modeste, et d'une âme tranquille,
Ils emportaient la gloire au fond de leur asile;
Et, de loin, sur l'état fixant toujours les yeux,
Pour la patrie absente ils invoquaient les dieux.

TIMOPHANE.

De la vertu suprême ascendant redoutable!
Le passé m'épouvante, et l'avenir m'accable.
Anticlès...

TIMOLÉON.

Anticlès? pourquoi ce nom fatal?
Il me semble du crime entendre le signal.

TIMOPHANE.

Je dois te déclarer tout ce que je redoute:
De nombreux citoyens, trompés, faibles sans doute,
Voudraient calmer l'état trop longtemps agité,
Et sur un ferme appui fonder la liberté.
Déjà même à grands cris ces citoyens demandent...

TIMOLÉON.

Anticlès et les siens? Je sais ce qu'ils prétendent...
J'entrevois aisément, ainsi qu'Ortagoras,
Des projets que j'abhorre, et que je ne crains pas
Quelquefois, il est vrai, dans une république,
Le peuple est travaillé d'un repos léthargique:
Alors, tous les méchants s'assemblent à grands flots;
Alors au sein des nuits s'ourdissent les complots.
Quand le lâche est tremblant, quand le traître conspire,
Quand le tyran futur a la main sur l'empire,
Se levant tout à coup, le peuple d'un coup d'œil
Voit tous ses ennemis, et les plonge au cercueil.

TIMOPHANE.

Ta généreuse ardeur et m'anime et m'enflamme.
A tes sages conseils j'abandonne mon âme.
Dis-moi, Timoléon; crois-tu qu'avant ce jour
De Corinthe en mon cœur j'eusse étouffé l'amour?
Mon frère, avec tes traits, j'avais là son image,
Et contre elle indigné je lui rendais hommage.
A ton malheureux frère elle a parlé cent fois:
Elle me parle encore.

TIMOLÉON.

Eh bien! entends sa voix.
Sois digne des mortels qui t'ont donné la vie;

Et si quelques pervers, organes de l'envie,
Veulent d'une ombre injuste obscurcir ton éclat,
Punis-les par ta gloire, en servant bien l'état.
Mais, surtout, des flatteurs crains la langue homicide,
Plus d'ami dangereux, de conseiller perfide :
Rejette loin de toi ces vils séditieux,
Ministres complaisants du moindre ambitieux,
Nés pour la servitude, et façonnés au crime ;
Foudroyés par la loi, qu'ils tombent dans l'abîme.
Le regret de Corinthe, à leurs derniers instants,
Sera d'avoir produit ces indignes enfants.
Mais toi, dont la patrie a vanté la vaillance,
Qui peux lui consacrer une utile existence,
Fais refleurir ton nom qu'ils prétendaient flétrir ;
Rentre dans ta vertu qu'ils voulaient conquérir ;
Arrache de leurs mains ta probité captive ;
Et, reportant l'effroi dans leur âme craintive,
A ces usurpateurs retirant ton appui,
Rapproche-toi du peuple : on n'est grand qu'avec lui.

SCÈNE IV.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, DÉMARISTE.

DÉMARISTE.

Aux accents du vieillard Corinthe se rassemble ;
Dans la place publique on va vous voir ensemble :
Vous, au nom de l'état, mes enfants, aimez-vous ;
A l'instant fortuné qui nous réunit tous,
N'attristez point les pleurs que verse ma tendresse,
Et des bons citoyens partagez l'allégresse,
Oubliez vos débats en voyant ce séjour
Tout rempli du héros qui vous donna le jour ;
Que sous le froid cercueil son ombre ensevelie,
Parle à ses deux enfants et les réconcilie.

TIMOPHANE.

L'amitié de mon frère est un besoin pour moi.

TIMOLÉON.

Si tu chéris l'état, tout mon cœur est à toi.

DÉMARISTE.

Ma main sur ce tombeau joint vos mains fraternelles.
Et toi, qui nous entends des voûtes éternelles,
Guerrier, dont je crois voir les mânes attendris
Tressaillir sous le marbre à l'aspect de tes fils ;
Que ce généreux couple, à ta vertu fidèle,
Dans le sentier de gloire atteigne son modèle,
Et, digne ainsi que toi du nom de citoyen,
Mêle dans tous les cœurs son souvenir au tien.
Et moi qui t'adorai, quand sur la sombre rive
Ton âme appellera mon âme fugitive ;
Quand, de ma destinée interrompant le cours,
La nature viendra redemander mes jours,
Puissé-je m'écrier : « Corinthe est satisfaite !
« Je fus épouse et mère, et j'ai payé ma dette
« Longtemps de mon époux j'ai partagé l'éclat,
« Et je laisse en mourant deux soutiens à l'état. »

SCÈNE V.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, DÉMARISTE, ORTAGORAS, LE CHŒUR.

ORTAGORAS.

Un décret solennel, émané de nos pères,
Négligé par leurs fils en des temps moins austères,
Veut que tout citoyen, de fonctions chargé,
Devant le peuple entier paraisse et soit jugé.
A suivre cette loi Timoléon s'empresse :
Comme à ces grands objets tout l'état s'intéresse,
Les magistrats du peuple ont dû le rassembler ;
Timoléon m'entend ; c'est à lui de parler.

TIMOLÉON, *à la tribune.*

Citoyens, magistrats, assemblés sur la rive,
Membre du souverain dont tout pouvoir dérive,
Nommé chef de l'armée, et responsable à tous,
Je dois vous rendre compte, et m'offre devant vous.
Un vrai républicain ne craint pas la lumière.
De mes moindres discours, de ma conduite entière,
Je veux avoir le peuple et les dieux pour témoins.
Sur dix mille guerriers confiés à mes soins,
La moitié d'Agrigente occupe encor l'enceinte :
Trois cents ont eu l'honneur de mourir pour Corinthe ;
Les autres en ce jour, revenus sur mes pas,
Sont prêts à s'illustrer en de nouveaux combats.
Par un de ses décrets, lorsque la république
M'envoya sur les mers de Sicile et d'Afrique,
Quinze de nos vaisseaux s'éloignèrent du bord :
Je ramène aujourd'hui vingt vaisseaux dans le port.
Deux, pris à Lilybée, apportent dans la ville
Ces superbes moissons que produit la Sicile ;
Trois autres, chargés d'or, sont aux Carthaginois :
Ces fiers républicains, qui protégent des rois,
N'avaient pas présumé que leur flotte opulente
Volerait vers Corinthe et non vers Agrigente.
Pour les frais de la guerre on tira du trésor,
On remit dans mes mains deux mille talents d'or.
Faites un sacrifice au temple de Neptune :
Je reviens les verser dans la masse commune ;
La mer vous les rapporte au sein de vos foyers :
Carthage et Syracuse ont payé vos guerriers.
Mes compagnons, gardant leur simple caractère,
Ont maintenu des Grecs la discipline austère,
Et de tous vos soldats le courage indompté
Est digne de Corinthe et de la liberté :
Ils sauront de Denys terrasser l'insolence :
L'honneur de mes succès n'est dû qu'à leur vaillance.
J'ai tâché cependant de remplir mon devoir.
Au peuple souverain je remets mon pouvoir :

Je lui garde mon sang ; je lui donne ma vie :
Jusqu'au dernier soupir, soldat de la patrie,
Je marcherai toujours aux accents de sa voix :
Trop heureux de mourir en défendant ses droits !
(Il descend de la tribune.)

LE CHŒUR.

Guerrier fidèle et magnanime,
Cher à Corinthe qui t'entend,
Reçois le seul prix qui t'anime :
Sois heureux ; LE PEUPLE EST CONTENT.
Reste encor le chef de l'armée ;
Et, dans Syracuse alarmée,
Ton nom vaincra nos ennemis :
Sur tes enseignes immortelles,
La victoire étendant ses ailes,
Renversera les rois soumis.

TIMOLÉON, *à Ortagoras.*

Des partisans du trône où se cache l'audace?

ORTAGORAS.

Ils ne sont pas encor descendus dans la place.

DÉMARISTE.

Ce parti méprisable...

ORTAGORAS.

Est nombreux et puissant ;
Mais il prépare un crime : Anticlès est absent.

DÉMARISTE.

Le voici.

TIMOLÉON.

Quelle suite !

TIMOPHANE.

O ciel !

ORTAGORAS.

Quelle insolence !

SCÈNE VI.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, DÉMARISTE, ORTAGORAS, ANTICLÈS ; LES CONJURÉS, LE CHŒUR.

ANTICLÈS.

Citoyens, il est temps de rompre le silence
Sur un projet hardi, mais longtemps médité,
Et commandé surtout par la nécessité.
Les droits sont violés, les lois sont incertaines ;
Les magistrats sans force abandonnent les rênes ;
Et, quand la guerre au loin dévore nos soldats,
Corinthe est condamnée à d'éternels débats.
Entre d'habiles mains, un empire durable,
Un pouvoir concentré, solide, inébranlable,
Peut seul rétablir l'ordre et maintenir la loi.

LE CHŒUR, *avec indignation.*

Arrête, épargne-nous l'infâme nom de roi.

ORTAGORAS, *à Timoléon.*

Vois-tu des conjurés la cohorte immobile?

TIMOLÉON.

Vous ne m'attendiez pas des bords de la Sicile,
Traîtres, qui de si loin combattiez contre nous !

TIMOPHANE.

Anticlès, oses-tu ?...

DÉMARISTE, *à Timophane.*

Pourquoi vous troublez-vous?

ORTAGORAS.

Lâches enfants des Grecs, vous regrettez des maîtres !
J'ai vécu plus que vous, et j'ai vu vos ancêtres.

TIMOLÉON.

Écoutez le vieillard.

ORTAGORAS.

Songez-vous sans effroi
Qu'il vous faut désormais, si vous avez un roi,
Automates tremblants sous sa main protectrice,
Respirer ou mourir au gré de son caprice?
L'égalité vous pèse ! avez-vous oublié
Que nos peuples pour elle ont tout sacrifié?
Les Phocéens, quittant les mers de l'Ionie,
Jusqu'aux mers de Marseille ont fui la tyrannie ;
Le jeune Harmodius, aux bords athéniens,
Sur Hipparque immolé vengea les citoyens ;
Dans les murs de Corinthe, aux monts de l'Arcadie,
Un échafaud, des rois punit la perfidie,
Et la Grèce, éveillant vingt peuples enchaînés,
A vomi de son sein ses bourreaux couronnés.
Du monarque persan l'éclatante ruine
Étonne encor les flots qui bordent Salamine.
Voyez de tous côtés s'élever à vos yeux
Les droits du peuple écrits du sang de vos aïeux ;
Voyez la liberté descendant sur nos villes :
Des champs de Messénie au pas des Thermopyles,
Il n'est pas un seul point où gravant ses exploits,
La Grèce, en traits sanglants, n'ait accusé les rois.
Ainsi l'égalité devint votre partage.
Et vous renonceriez à ce grand héritage !
Vous prétendez ramper sous un sceptre insolent,
Et relever d'un roi le colosse accablant !
Ah ! si vous êtes las du pouvoir populaire,
Esclaves, respectez le jour qui vous éclaire ;
Attendez que la nuit ait voilé nos remparts ;
Avant d'élire un roi, massacrez vos vieillards :
Votre honte est pour eux un supplice trop rude ;
Ils n'ont pas respiré l'air de la servitude ;
Que leur dernier soupir n'en soit pas infecté,
Et qu'ils meurent du moins avec la liberté.

LE CHŒUR.

Liberté ! liberté ! guerre à la tyrannie !

TIMOPHANE.

Si du monde usurpé la liberté bannie
Fuyait partout des rois le souffle criminel,
Elle aurait dans Corinthe un asile éternel.
De nos dieux protecteurs l'auguste providence

Veille du haut des cieux sur notre indépendance.
Rendons-nous toutefois dignes de leurs bienfaits :
On n'est point criminel pour réclamer la paix;
Mais sachez qu'en nos murs il est d'autres coupables :
Le peuple est entouré d'ennemis implacables...

ANTICLÈS.

Et c'est pour assurer, pour maintenir ses droits,
Qu'au nom du bien public j'élève ici la voix.
Il faut qu'un magistrat, sage, actif, intrépide,
Opposant aux partis une invincible égide,
De tous les factieux confonde la fureur,
Et que la liberté règne par la terreur.

DÉMARISTE.

Tel est des oppresseurs le langage ordinaire;
Je dénonce Anticlès : républicaine et mère,
J'ai le droit de parler pour arracher mon fils
Au piége où l'entraînaient de perfides amis.
Je vois en nos remparts une horde insensée
Aux lèvres du génie enchaîner la pensée.
La terreur, comprimant l'honnête homme abattu,
Sèche l'humanité, fait taire la vertu.
La tyrannie altière, et de meurtres avide,
D'un masque révéré couvrant son front livide,
Usurpant sans pudeur le nom de liberté,
Roule au sein de Corinthe un char ensanglanté.
Au courage, au mérite on déclare la guerre :
On déclare la paix aux tyrans de la terre;
Et la discorde impie, agitant ses flambeaux,
Veut élever un trône au milieu des tombeaux.
Il est temps d'abjurer ces coupables maximes :
Il faut des lois, des mœurs, et non pas des victimes.
Imprimons aux méchants un salutaire effroi;
Que le crime pâlisse et tombe sous la loi;
Mais qu'au moins l'innocent goûte un sommeil tranquille,
Mais que l'infortuné trouve encore un asile;
Qu'il ne redoute plus, sous son toit protecteur,
L'œil du juge homicide et du vil délateur.
Le peuple ne veut plus ces indignes entraves :
Songeons que la terreur ne fait que des esclaves;
Et n'oublions jamais que sans humanité
Il n'est point de loi juste et point de liberté.

ANTICLÈS.

Que tardons-nous encor? l'heure est enfin venue
De rétablir la paix dans Corinthe éperdue,
D'étouffer sans retour les cris séditieux.

ORTAGORAS, *découvrant un diadème caché parmi les conjurés.*

Citoyens! quel objet vient offenser mes yeux?
Voyez-vous ce bandeau, marque du rang suprême?
Connaissez vos tyrans.

LE CHŒUR.

O crime! un diadème!

TIMOLÉON.

Et voilà donc la paix que vous nous préparez?

ORTAGORAS.

Pour qui tous ces apprêts, infâmes conjurés?

DÉMARISTE.

Est-ce pour Anticlès?

ORTAGORAS.

Est-ce pour Timophane?

TIMOPHANE.

Moi! que mon front, souillé par un bandeau profane...

TIMOLÉON.

Foule aux pieds avec nous ce signe des forfaits.
Traîtres, qui demandez un monarque et la paix,
Sous ces vils étendards courbez un front docile;
Renvoyez ces vaisseaux à Carthage, en Sicile;
Au barbare Denys courez tendre les bras,
Et, pour l'avoir vaincu, prononcez mon trépas.
Et vous, jeunes guerriers, mes compagnons fidèles,
Vous qu'ils ont remplacés, vieux soldats, mes modèles,
Déchirez vos drapeaux, brisez vos boucliers,
Et de vos fronts sanglants détachez vos lauriers;
Ou plutôt, vrais enfants de Corinthe captive,
Levez-vous, rappelez sa vertu fugitive.
Voyez-vous, mes amis, ces monuments sacrés
Où dorment des héros les mânes révérés?
Marchons; séparons-nous de nos indignes frères :
Au fond de leurs tombeaux allons chercher nos pères;
Revenons avec eux : rangez-vous près de moi :
Périssons tous ici; mais n'ayons point de roi.

ANTICLÈS, *aux conjurés.*

Quittons ces lieux. Bientôt nous nous ferons connaître.

SCÈNE VII.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, DÉMARISTE, ORTAGORAS, LE CHŒUR.

ORTAGORAS.

Prévenons Anticlès et les amis du traître.

LE CHŒUR.

La guerre et point de roi. Vive l'égalité!

TIMOPHANE.

Par un fougueux délire, Anticlès emporté...

TIMOLÉON.

Anticlès est coupable et digne du supplice.

TIMOPHANE.

Je cours...

TIMOLÉON.

Si tu le suis, tu deviens son complice.
Demeure avec le peuple, et laisse ces brigands
Dont l'opulence impie a besoin de tyrans.
Généreux citoyens, vous, hélas! vous, ma mère!
Divin vieillard, et toi... dirai-je encor mon frère?
Avant d'aller au temple y rendre grâce aux dieux,
Répétons le serment que chantaient nos aïeux,
Lorsque le dernier roi de Corinthe asservie

Perdit sur l'échafaud sa criminelle vie,
Et que l'ambition, courbant son front d'airain,
Pâlisse aux fiers accents du peuple souverain!

LE CHŒUR.

Soleil, sacré flambeau qui fécondes la terre,
Pour nous, pour nos enfants, et tous pour l'avenir,
Aux rois, à leurs amis, nous jurons une guerre
Que tes feux éternels ne verront point finir.
Périssent à jamais les tyrans et les traîtres!
Et, si notre postérité
Démentait le serment prêté par ses ancêtres,
Refuse tes rayons à l'infâme cité.
Que du monde effrayé Corinthe disparaisse;
Qu'attentive à nos cris, la foudre vengeresse
Frappe les habitants, écrase les remparts;
Que nos mers en grondant réunissent leurs ondes,
Et dans leurs cavernes profondes,
Roulent à l'Océan ses vestiges épars!

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIMOLÉON, DÉMARISTE.

TIMOLÉON.

Non, devant mes regards il ne doit plus paraître.
Songez qu'un pas de plus Timophane est un traître:
Je vois qu'il a sucé de funestes leçons,
Et des bons citoyens mérité les soupçons.
Il va se rendre ici; je ne veux point l'attendre.
Il vous chérit encor, qu'il sache vous entendre;
Qu'il impose silence à ses vœux criminels,
Si l'orgueil peut se taire aux accents maternels.
Il marche en s'agitant au bord du précipice:
Puisse-t-il le fermer! l'heure est encor propice.
De nous et de Corinthe ordonnez aujourd'hui,
Il vient. Je me retire, et vous laisse avec lui.

SCÈNE II.

DÉMARISTE, TIMOPHANE.

DÉMARISTE.

Approchez-vous, mon fils.

TIMOPHANE.

Il fuit l'aspect d'un frère!

DÉMARISTE.

Oui, pour l'abandonner aux conseils d'une mère.

TIMOPHANE.

Et pourquoi m'éviter? Quel est donc mon forfait?

DÉMARISTE.

Au fond de votre cœur êtes-vous satisfait?

TIMOPHANE.

M'a-t-on vu rechercher l'éclat du rang suprême?

DÉMARISTE.

N'est-on jamais tyran qu'avec un diadème?

TIMOPHANE.

Ainsi vous vous rangez parmi mes ennemis!

DÉMARISTE.

Vous le croyez?

TIMOPHANE.

Ma mère!

DÉMARISTE.

Écoutez, mon cher fils.

TIMOPHANE.

Pardonnez...

DÉMARISTE.

Je vous plains: l'ambition tourmente.
A ce mot, je le vois, votre fureur s'augmente.
D'un injuste dépit j'excuse les éclats;
Offensez votre mère, et ne vous perdez pas.

TIMOPHANE.

Me perdre, dites-vous? ah! je n'ai rien à craindre

DÉMARISTE.

Timophane un instant ne peut-il se contraindre?
On vous flatte, mon fils, on vous trompe, et je voi
Que vos cruels amis vous sont plus chers que moi.
Dans nos jeux solennels, au milieu de ces fêtes
Qui de mes deux enfants consacraient les conquêtes,
Les citoyens émus me suivant à grands flots,
S'écriaient: *La voici la mère des héros.*
Veux-tu que, dans les fers maudissant ta puissance,
Ce peuple, dont les chants célébraient ma naissance,
Ne me distingue plus que par des noms affreux,
Et que mon jour natal soit un jour malheureux!
Oses-tu renoncer à ma tendresse même?
Je t'aime, Timophane; et tu sais que je t'aime
De cet amour si tendre et si passionné
Que le cœur maternel sent pour un premier né
Mais ne t'abuse point: si le ciel te destine
A commander au peuple, à tramer sa ruine,
A rétablir le nom, l'autorité d'un roi,
Mon cœur, dès ce moment, sera fermé pour toi.
Les dieux exauceront le vœu de ma colère.
Aux pieds de leurs autels, avant que d'être mère,
Je leur ai demandé le bienfait de tes jours:
J'irai les supplier d'en terminer le cours;
J'apprendrai ton trépas sans larmes et sans plainte;
Et je t'aime mieux mort, que tyran de Corinthe.

TIMOPHANE.

Ma conduite n'a point mérité ce courroux.
J'écoute, en répondant, ma tendresse pour vous:
A des titres sacrés elle vous est acquise.
D'un fils respectueux je vous dois la franchise.
Laissons mes intérêts, ne parlons point de moi.
Dans Corinthe aujourd'hui l'on veut nommer un roi.

Mon frère à ce seul mot prétend que l'on conspire,
Mais du peuple assemblé vous connaissez l'empire :
Dès que, suivant les lois, il a délibéré,
La forme de l'état peut changer à son gré.
Lorsqu'un tel changement vient du peuple lui-même,
Nous devons respecter sa volonté suprême.
Si pour remplir ses vœux vous voulez me haïr,
A force de vertus je saurai vous fléchir :
Ramenant par degrés votre cœur combattu,
Je fléchirai ma mère à force de vertu. [sante,
Quand les lois renaîtront ; quand sous ma main puis-
Vous reverrez Corinthe heureuse et florissante,
Plus grand que mon pouvoir, je saurai l'expier ;
Et c'est à l'avenir de me justifier.

DÉMARISTE.

Ciel ! que viens-je d'entendre? ô mère infortunée !
A ce comble d'horreur j'étais donc destinée !
Enfin, je l'ai surpris ton sacrilége vœu?
Tu brûles de régner, et tu m'en fais l'aveu !
Quoi ! le sort d'un monarque excite ton envie !
Nul instant de bonheur ne console sa vie ;
Il voit fuir de sa cour la vertu, l'amitié,
Et jamais ses revers n'inspirent la pitié.
Il dort sous le poignard qui menace sa tête :
Du sinistre poison la coupe est toujours prête ;
Il vit dans les tourments ; et, quand il a régné,
Par le mépris public il meurt accompagné.
Quelle est l'ambition dont ton âme est saisie?
Penses-tu gouverner des esclaves d'Asie,
Qui, d'un dieu couronné servant les intérêts,
Le front dans la poussière, attendent ses décrets?
Toi ! régner sur Corinthe? après ce coup funeste,
Si d'un sang généreux quelque goutte lui reste,
Comment te flattes-tu d'exister un moment?
Crois-tu que dans la Grèce on règne impunément ?
Les poignards manquent-ils pour punir ton audace?
Couvert du sang d'un roi l'échafaud te menace.
Si tu veux éviter une honteuse mort,
Pourras-tu, malheureux, échapper au remord,
Au reproche accablant de ton âme flétrie,
Au cri d'un peuple entier qui te dira : *Patrie !*
De ce trône pervers si tu veux t'approcher,
C'est sur mon corps sanglant que tu dois y marcher :
Vois mourir à tes pieds, vois tomber ta victime,
En arrêtant son fils sur le chemin du crime.
Mon souvenir, vengeant un peuple consterné,
Pèsera tous les jours sur ton front couronné.
Ton oreille entendra ta mère gémissante ;
Ma malédiction, terrible et menaçante,
En tous lieux sur tes pas viendra semer l'effroi,
Et tu verras mon ombre entre le trône et toi.

TIMOPHANE.

Démariste, arrêtez ; qu'avez-vous osé dire?
Vous pourriez...

DÉMARISTE.

Non, cruel, je ne puis te maudire :
Tu n'es point exilé de mon cœur maternel ;
Je te chéris encore ingrat et criminel.
Mais rends-moi mon enfant, rends-le moi, non cou-
Non le chef, le jouet d'un parti détestable, [pable,
Mais grand, mais vertueux, mais digne d'être aimé,
Tel que je l'ai nourri, tel que je l'ai formé.
La douce égalité pour toi n'a plus de charmes ;
La patrie aux abois t'adresse en vain ses larmes ;
De nos dieux protecteurs tu méprises la voix ;
Mais, la nature encor n'a point perdu ses droits ;
Tu n'as point oublié les soins de ma tendresse,
Et pour quel avenir j'élevai ta jeunesse.
Ton père en ce cercueil va bientôt me revoir ;
Ne m'y fais point descendre avec le désespoir ;
Que ce ciel que tu vois, ce jour que tu respires,
Ce sein qui t'a porté, ce cœur que tu déchires,
Ta mère à tes genoux...

TIMOPHANE.

Levez-vous... Je frémis !

DÉMARISTE.

Je vois couler tes pleurs : j'ai retrouvé mon fils.

TIMOPHANE.

Levez-vous...

DÉMARISTE.

Tu promets...

TIMOPHANE.

Tout ce que veut ma mère.
Calmez-vous, Démariste, et dites à mon frère
Qu'ici je lui demande un secret entretien :
Il est temps que son cœur s'entende avec le mien.
Sur moi, sur lui peut-être, il est temps qu'il prononce :
Sous le toit paternel j'attendrai sa réponse.

SCÈNE III.

TIMOLÉON, DÉMARISTE.

TIMOLÉON.

Imprudent Timophane ! Il sort, vous l'avez vu :
Que dit-il? que veut-il? qu'avez-vous obtenu?

DÉMARISTE.

Il a versé des pleurs ; il se repent ; il t'aime.

TIMOLÉON.

Vous pensez qu'il n'est pas épris du rang suprême?

DÉMARISTE.

Dans ces lieux, en secret, il veut t'entretenir.

TIMOLÉON.

S'il a versé des pleurs, ma mère, il peut venir.

DÉMARISTE.

D'un pareil entretien j'oserai tout prétendre.
Pour chérir la patrie il ne faut que t'entendre :
Parle-lui comme un frère, il fera son devoir.

TIMOLÉON.

Qu'il vienne, je l'attends; vous me rendez l'espoir.

SCÈNE IV.

TIMOLÉON, ORTAGORAS.

ORTAGORAS.

Non : n'espère plus rien, Démariste s'abuse :
Timophane est un traître, et c'est moi qui l'accuse;
Il régnera demain, s'il ne meurt aujourd'hui.

TIMOLÉON.

Quels indices nouveaux s'élèvent contre lui?

ORTAGORAS.

Dans Corinthe à l'instant cette lettre est surprise.

TIMOLÉON.

Comment?

ORTAGORAS.

Lis, tu sauras quelle est son entreprise.
Vois si de tels forfaits peuvent être impunis.
La lettre est pour ton frère; elle est du roi Denys.
Lis; tu connais sa main.

TIMOLÉON.

Tout mon cœur se soulève.
« Denys à Timophane. » Oui, c'est Denys.

ORTAGORAS.

Achève.

TIMOLÉON.

« Il est temps que ton front... » Malheureux! qu'ai-je lu?
Ma mère! c'en est fait, Timophane est perdu.
« Il est temps que ton front...

ORTAGORAS.

« Porte enfin la couronne;
« Anticlès est à nous...

TIMOLÉON.

« Son parti t'environne.
« Prodiguez ma richesse et maintenez mes droits.
« Enchaînez d'un frein d'or tout ce peuple indocile;
« Qu'après de longs débats Corinthe et la Sicile
« Vivent en paix sous deux bons rois. »

ORTAGORAS.

Qu'en dis-tu?

TIMOLÉON.

Scélérats! Il faut qu'à l'instant même
Le peuple rassemblé... Qu'un jugement suprême...
Qu'Anticlès... Timophane... accusés...

ORTAGORAS.

Penses-tu
Qu'ils attendront l'arrêt et qu'ils ont ta vertu?
Ne viens-tu pas de voir que durant ton absence
Ton frère a d'un monarque affecté la puissance?
Veux-tu que ses amis, sûrs de l'impunité,
En couronnant son front parlent de liberté?
Ou bien veux-tu tenter au sein de notre ville
Le dangereux hasard d'une guerre civile?
Quand l'échafaud vengeur atteint tous les forfaits,
L'état peut prononcer, la loi décide en paix.
Mais quand l'état n'est rien, quand la loi gémissante
Voit tomber les débris de sa force impuissante,
Quand il faut terminer le combat engagé
Entre un usurpateur et le peuple outragé;
Alors avec le fer tout citoyen décide,
Alors tout homme libre est un tyrannicide.

TIMOLÉON.

Il faut donc...

ORTAGORAS.

L'immoler.

TIMOLÉON.

Quoi! ma main dans son cœur...

ORTAGORAS.

Non; tu n'as pas besoin de ce nouvel honneur.
Ton amour pour ton frère exciterait ma crainte :
C'est moi dont le poignard délivrera Corinthe.
Par mes ordres bientôt de hardis citoyens
Oseront arrêter Anticlès et les siens.
Je veux dans l'avenir consacrer ma mémoire;
J'ai traîné soixante ans des jours vides de gloire :
Compagnon des héros, je ne fus qu'un soldat,
Rien de mon front vieilli ne rajeunit l'éclat.
Mais quand j'aurai frappé celui qui nous opprime,
Assuré que les Grecs, en rappelant son crime,
Chanteront le vieillard qui l'aura fait périr,
Tous mes jours seront pleins, et je pourrai mourir.

TIMOLÉON.

Et si tu succombais?

ORTAGORAS.

Ne crains pas ma vieillesse :
Lorsque dans nos remparts une indigne jeunesse
Conspire pour le crime et pour la royauté,
Un vieillard doit venger l'antique égalité.
Pour les républicains l'âge n'a point de glace :
J'aurai de cent guerriers le courage et l'audace;
L'aspect de l'oppresseur affermira mon bras,
Et les dieux de Corinthe ont juré son trépas.
Il est mort. Loin de toi les faiblesses vulgaires;
Va, les bons citoyens seront toujours tes frères :
Pour conserver l'état, la liberté, la loi,
Tu ne perds qu'un seul homme, et cet homme est un roi.

TIMOLÉON.

Je vois qu'il est puissant; je vois qu'il est coupable.
Il suffit. Donne-moi cet écrit redoutable :
Il le verra. Je veux, par cet arrêt de mort,
Dans son cœur parricide enfoncer le remord.
Reste sous ce portique : un grand dessein m'anime;
Ne crains rien pour le peuple, il aura sa victime :
Tiens prêt le fer vengeur; si je voile mes yeux,
Parais, venge Corinthe, et satisfais les dieux.

ORTAGORAS.

Le voici.

TIMOLÉON.

Je le vois.

ORTAGORAS.

Ton âme est attendrie.

TIMOLÉON.

Ciel!

ORTAGORAS.

Sois Timoléon, et songe à la patrie.

SCÈNE V.

TIMOLÉON, TIMOPHANE.

TIMOPHANE.

O mon frère!... A ce nom tu ne dois point frémir:
Si tu chéris l'état, si tu veux l'affermir,
Écoutons tous les deux sa voix qui nous appelle:
Il triomphe en Sicile; à Corinthe il chancelle.
Tu vois les droits du peuple incertains et flottants;
Les antiques pouvoirs sont usés par le temps.
Dans la place publique une fureur mutine,
Sinistre avant-coureur de la guerre intestine,
A divisé Corinthe en deux partis nombreux,
Tous deux craints l'un de l'autre, et tous deux dange-[reux.
Portons au gouvernail une main protectrice;
Je veux qu'avec son nom la royauté périsse.
Mais de l'état vieilli ranimons la langueur;
Mais à l'autorité rendons plus de vigueur;
Que, déployant au loin leur ombre tutélaire,
Les rameaux dispersés du pouvoir populaire,
Sous un abri plus sûr désormais rassemblés,
N'abaissent plus leurs fronts par les vents ébranlés,
Et, de Lacédémone imitant la prudence,
Entre deux magistrats partageons la puissance.

TIMOLÉON.

Cet étrange discours est bien digne de toi;
Fastueux et trompeur, c'est le discours d'un roi.
A te parler sans art Timoléon s'engage:
Alors qu'on veut séduire on farde son langage.
Vainement toutefois tu penses te cacher;
On devine aisément où tu prétends marcher.
Tu veux au nom des lois, au nom du peuple même,
Surprendre dans ses mains la puissance suprême,
Et, croyant que l'orgueil me domine en secret,
Tu daignes avec moi partager un forfait.

TIMOPHANE.

Un forfait! moi?

TIMOLÉON.

Plus d'un. J'ai de quoi te confondre.

TIMOPHANE, *à part.*

Que dit-il?

TIMOLÉON.

A ton offre il faut d'abord répondre.
Masque d'un nom sacré ton empire naissant;
Je serai toujours libre, et jamais tout-puissant.
Je ne veux opprimer, ni souffrir qu'on m'opprime,
Et je t'empêcherai de consommer ton crime.

TIMOPHANE.

Oses-tu me parler avec tant de hauteur?

TIMOLÉON.

Toi, perfide, oses-tu m'offrir le déshonneur?

TIMOPHANE.

Perfide!

TIMOLÉON.

Oui, je l'ai dit: est-ce te faire injure?
Je pouvais te nommer sacrilége et parjure.

TIMOPHANE.

Ces titres...

TIMOLÉON.

Sont les tiens. Aujourd'hui, dans ces lieux,
Devant l'ombre d'un père, et sous l'aspect des dieux,
Tu m'as dit que ton âme, à Corinthe fidèle,
Ne s'est point abaissée à conspirer contre elle.

TIMOPHANE.

Eh bien?

TIMOLÉON.

Tu m'as trompé.

TIMOPHANE.

Cesse de m'insulter.

TIMOLÉON.

Tu m'as trompé, te dis-je, et je n'en puis douter.
Ce n'est pas tout. J'ai vu le peuple en ce lieu même,
Lorsqu'Anticlès allait t'offrir un diadème,
T'arracher le serment de maintenir nos droits,
D'aimer l'égalité, de combattre les rois.
Tu l'as trompé.

TIMOPHANE.

C'est trop...

TIMOLÉON.

Ta mère infortunée,
Ta mère qui t'adore, à tes pieds prosternée,
Pour vaincre, pour briser ton inflexible cœur,
Fait parler son amour, sa vertu, sa douleur.
Je la vois de tes pleurs tendrement occupée,
Ta mère... malheureux! tu l'as aussi trompée?

TIMOPHANE.

A souffrir tant d'affronts me crois-tu condamné?

TIMOLÉON.

De quel droit Timophane en est-il étonné?

TIMOPHANE.

Un frère...

TIMOLÉON.

A qui je dois l'opprobre de ma vie.

TIMOPHANE.

Un citoyen...

TIMOLÉON.

Qui veut détruire la patrie.

TIMOPHANE.

Un magistrat...

TIMOLÉON.

Flétri par le double attentat
De souhaiter l'empire et de trahir l'état.

TIMOPHANE.

Qui? moi!

TIMOLÉON, *montrant la lettre à Timophane.*

Tiens, lis.

TIMOPHANE, *lisant.*

« Denys... » Ciel!

TIMOLÉON.

Eh bien, Timophane!

TIMOPHANE.

Ah! remets en mes mains...

TIMOLÉON

L'écrit qui te condamne!
Tu ne peux l'espérer.

TIMOPHANE.

Connais-tu mon pouvoir?

TIMOLÉON.

Non. Je connais les lois, le peuple et mon devoir.

TIMOPHANE, *voulant sortir.*

Avant la fin du jour tu sauras mieux...

TIMOLÉON.

Arrête.
Le crime est sur tes pas; ton châtiment s'apprête:
Les yeux des immortels te poursuivront partout;
Et, le glaive à la main, la vengeance est debout.

TIMOPHANE.

Je saurai, sans frayeur, rejoindre mes ancêtres.

TIMOLÉON.

Ils fuiront ton aspect; tu rejoindras les traîtres.

TIMOPHANE.

Cruel!

TIMOLÉON.

Que n'es-tu mort avec tant de héros,
Lorsque nous combattions aux campagnes d'Argos?
Corinthe sur ta tombe aurait versé des larmes,
Le peuple dans un temple eût consacré tes armes;
Sur le marbre, garant de l'immortalité,
J'aurais gravé ces mots: *Mort pour la liberté.*
Mais, des traits ennemis j'essuyai la tempête;
Je conjurai le fer qui fondait sur ta tête;
Mon sang coula deux fois pour épargner le tien:
Je croyais à l'état conserver un soutien.
Hélas! j'obtins du ciel un bonheur homicide,
Et mon bras vertueux sauvait un parricide.

TIMOPHANE.

Ote-moi ton bienfait, sans me le reprocher.
Tu m'as sauvé la vie; il faut me l'arracher:
Puisqu'elle t'appartient, c'est un poids qui m'accable.

TIMOLÉON.

Ah! prends encor la mienne, et ne sois point coupable.

TIMOPHANE.

Mon frère!...

TIMOLÉON.

Oui, je l'étais.

TIMOPHANE.

Tes sens sont attendris?
Mon frère!

TIMOLÉON.

Laisse-là ce nom que tu flétris.
Quand pour la liberté tu prodiguais ta vie;
Quand ton cœur tressaillait au nom de la patrie;
Quand tes yeux s'allumaient à ce vil nom de roi;
Tu connais l'amitié qui m'unissait à toi.
Alors, avec orgueil je t'appelais mon frère;
Alors dans son tombeau tu consolais mon père.
Mais depuis que ton cœur, par le crime infecté,
N'a pas craint de trahir la sainte égalité;
Depuis qu'un Anticlès te flatte et te couronne,
Depuis que des tyrans tu protéges le trône,
Je ne vois plus en toi qu'un lâche ambitieux:
L'ami du despotisme est un monstre à mes yeux.

TIMOPHANE.

Va, je saurai haïr un frère qui m'abhorre.

TIMOLÉON.

Où cours-tu?

TIMOPHANE.

Me venger.

TIMOLÉON.

Reviens: demeure encore.
Demeure.

TIMOPHANE.

Que veux-tu?

TIMOLÉON.

Remplir tout mon devoir.
Avant de te quitter... pour ne plus nous revoir,
Je te dois un conseil.

TIMOPHANE.

Explique ce mystère;
Un conseil! quel est-il?

TIMOLÉON.

Un conseil bien austère.
Que je ne puis donner sans douleur, sans effroi,
Mais le seul qui convienne aux temps, aux lieux, à moi.
Écoute.

TIMOPHANE

Eh bien?

TIMOLÉON.

Qu'ici le peuple se rassemble;
A l'instant, devant lui nous paraîtrons ensemble;

TIMOPHANE.

Pourquoi?

TIMOLÉON.

Tu parleras, cet écrit à la main.

TIMOPHANE.

Qu'oses-tu proposer, et quel est ton dessein?

TIMOLÉON.

D'effacer ton forfait, de sauver ta mémoire.

De rassembler encor les débris de ta gloire.
Vois d'un regard profond la tombe et l'avenir,
Et le dernier succès que tu peux obtenir.

TIMOPHANE.

Comment?

TIMOLÉON.

Dénonce-toi, dénonce tes complices.
Tu frémis? sous tes yeux qu'ils marchent aux sup-[plices.

TIMOPHANE.

Ah!...

TIMOLÉON.

Tu n'as point frémi, tu n'as point hésité,
Lorsque tu conspirais contre la liberté.

TIMOPHANE.

Mais je suis enchaîné!

TIMOLÉON.

Romps la chaîne du crime;
Secoue autour de toi l'ascendant qui t'opprime;
Que ce perfide ami, dont la séduction
Caressait ton orgueil et ton ambition,
Qui fit entrer le crime en ton âme flétrie
(Car tu n'étais point né pour trahir la patrie.)
Que le vil Anticlès, ce prytane odieux,
Meure comme un esclave en blasphémant les dieux.

TIMOPHANE.

Anticlès! je lui dois...

TIMOLÉON.

On ne doit rien au traître.

TIMOPHANE.

Mais il est mon ami...

TIMOLÉON.

Mais le peuple est ton maître.
Je ne dis rien de toi; tu sais braver la mort.
Si des aveux sans feinte, un sincère remord,
Un entier dévoûment, mes discours, nos services,
Tes exploits, tes lauriers, tes nobles cicatrices,
Devant la république et l'inflexible loi,
Ne peuvent arrêter le fer levé sur toi;
Si ton sang doit payer ta sacrilége audace,
Que la postérité prononce au moins ta grâce:
Fais pleurer à Corinthe un si cher criminel;
Descends avec honneur au tombeau paternel;
Qu'au bien de tout l'état ton cœur se sacrifie:
Péris vainqueur du crime, et répare ta vie.

TIMOPHANE.

Écoute; il est trop vrai, ton frère a conspiré;
On m'appelait au trône, et je l'ai désiré.
Pour un ambitieux l'égalité pesante,
M'accablait chaque jour de sa voix imposante;
Toutefois mon projet longtemps s'est ralenti;
Et, même en le formant, je me suis repenti.
Mais, ne présume pas qu'en victime docile,
J'offre à mon adversaire un triomphe facile:
Je n'abandonnerai ni mes amis ni moi.
Et je romps les liens qui m'unissaient à toi.
L'un et l'autre aujourd'hui dépouillons la contrainte:
J'abandonne un moment les remparts de Corinthe;
Je reviendrai terrible. Assemble tes soldats:
Je ne suis point Denys; ils ne me vaincront pas.
Un parti plus nombreux, plus puissant, plus fidèle,
Par l'or et par le fer soutiendra ma querelle:
Et, si tes compagnons prétendent m'immoler,
De mon sceptre d'airain je veux les accabler:
Ils furent mes fléaux, ils seront ma conquête;
C'est le glaive à la main, c'est la couronne en tête,
Qu'ils me verront bientôt reparaître en ce lieu.
Adieu, Timoléon...

TIMOLÉON, *se voilant avec son manteau.*

Ton heure sonne. Adieu.

SCÈNE VI.

TIMOLÉON, TIMOPHANE, ORTAGORAS, DÉMARISTE, *un instant après.*

ORTAGORAS, *frappant Timophane.*

Meurs, tyran.

TIMOPHANE.

Ciel!

(il tombe auprès du tombeau de son père.)

TIMOLÉON.

Corinthe!

ORTAGORAS.

Elle est libre.

TIMOPHANE.

O mon père!
J'ai trahi mon pays!

TIMOLÉON, *à Démariste qui arrive.*

Vous l'entendez, ma mère!

DÉMARISTE.

Timophane expirant...

TIMOLÉON.

Restez, n'avancez pas;
Il est coupable; il meurt des mains d'Ortagoras.

DÉMARISTE.

Mon fils!..

ORTAGORAS.

Ce n'est pas lui: non, mère respectable.
Le voilà, votre fils; l'autre était un coupable:
Du peuple et de nos lois l'autre était l'assassin;
Remerciez les dieux, ils ont conduit ma main.

SCÈNE VII.

TIMOLÉON, DÉMARISTE, ORTAGORAS, LE CHŒUR.

ORTAGORAS.

Accourez, citoyens, la trahison s'expie.

Apprenez qu'au milieu de son cortége impie,
Par mes soins, par mon ordre, Anticlès enchaîné
Au pied du tribunal est à l'instant traîné.
Voyez le corps sanglant d'un indigne prytane :
Écoutez cet écrit : *Denys à Timophane.*

LE CHŒUR.

Quoi! Denys? Écoutons. Quel mystère d'horreur.

ORTAGORAS.

Timophane n'est plus, n'ayez point de terreur.
« Il est temps que ton front porte enfin la couronne;
« Anticlès est à nous, son parti t'environne;
« Prodiguez ma richesse et maintenez mes droits :
« Enchaînez d'un frein d'or tout ce peuple indocile;
« Qu'après de longs débats Corinthe et la Sicile
« Vivent en paix sous deux bons rois. »

LE CHŒUR.

O crime! ô trahison!

ORTAGORAS, *montrant le poignard sanglant.*

Pour frapper un perfide
J'ai violé la loi qui défend l'homicide.
Mais les rois ne sont point protégés par la loi.
Et, magistrat de nom, Timophane était roi.
Il est mort sous mes coups. Si vous voulez ma tête,
Elle est à vous : parlez, et mon poignard s'apprête.
J'ai vécu, je mourrai comme un vrai citoyen :
La république existe, et mes jours ne sont rien.

LE CHŒUR.

Peuple libre et vengé, lève ton front auguste.
Toi, qui de Timophane as puni l'attentat,
Les lois étaient sans force, et son trépas est juste :
Ton poignard a sauvé l'état.
Et toi, Timoléon, le destin te seconde;
Qu'à l'instant nos vaisseaux ouvrent le sein de l'onde;
Va confondre d'un roi l'avarice et l'orgueil.
Denys dans nos remparts achetait des complices,
Ceux qui vivent encor marcheront aux supplices :
Que Denys les suive au cercueil.

DÉMARISTE.

Tu pars, Timoléon; Corinthe nous contemple.
Le peuple est satisfait; je suivrai son exemple.
Hélas! j'eus deux enfants : le coupable a vécu :
Tiens-moi lieu de tous deux à force de vertu.
Que Minerve et Neptune accompagnent tes armes :
Que la mort de Denys vienne sécher mes larmes;
Qu'en tous lieux par ton bras les tyrans soient punis.
Je suis ta mère encor, et j'embrasse mon fils.

TIMOLÉON, *aux guerriers.*

Vainqueurs du roi Denys, en quittant ce rivage,
Je jure, au nom du peuple, et par votre courage,
Que je ferai payer à ce grand criminel
Les pleurs de Démariste et le sang fraternel.
Que le poignard, vengeur de la cause commune,
Sanglant et suspendu, reste sur la tribune.
Si jamais dans ces murs il s'élevait un roi,
Que son frère indigné se souvienne de moi.
L'égalité renaît; que nos destins s'achèvent;
Qu'à son niveau sacré tous les fronts se relèvent;
Que la loi règne seule, et fonde parmi nous
Le bonheur de l'état sur la grandeur de tous!
(*Timoléon monte sur les vaisseaux avec les guerriers de Corinthe.*)

LE CHŒUR.

Demi-dieux de la Grèce antique,
Vous, qui de l'Hellespont abandonnant les bords,
Sur le navire prophétique,
Courûtes de Colchos enlever les trésors;
Nous n'allons point chercher sur le lointain rivage
Un métal corrupteur, le prix de l'esclavage :
Des enfants de Corinthe il blesse la fierté;
Mais nous portons la mort à des rois homicides,
Et nos voiles tyrannicides
Vont conquérir la liberté.



CYRUS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

CYRUS, appelé d'abord Élénor.
ASTYAGE, roi des Mèdes et des Persans.
MANDANE, fille d'Astyage et mère de Cyrus.
HARPAGE, général de l'empire.
MEMNON, grand-prêtre du Soleil.
MITRADATE, pasteur.
MAGES.
SATRAPES.
GUERRIERS.
PEUPLE.
GARDES d'Astyages.

La scène est à Ecbatane, dans le temple du Soleil.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MANDANE, MEMNON.

MEMNON.

O fille d'Astyage! est-ce vous que je vois,
Quand tout sommeille encor dans le palais des rois,
Aux bords de l'Orient quand le mage contemple
Les premiers traits du dieu qu'on adore en ce temple!
Sa fête, après cent ans, plus brillante en ce jour,
Dans les murs d'Ecbatane est enfin de retour;
Fête à jamais auguste, époque fortunée,
Qui renouvelle ensemble et le siècle et l'année.
Son éclat solennel va redoubler encor;
Ici même aujourd'hui cet heureux Élénor
Qui, des mers d'Hircanie aux monts de la Taurique,
Renversa les remparts dans sa course héroïque,
Doit offrir les drapeaux des Scythes révoltés,
Subjugués mille fois et toujours indomptés.
Vous en qui cependant tant de grâce respire,
Dont la vertu modeste embellit cet empire,
Et que le suppliant nomme aux dieux protecteurs
Dans sa reconnaissance et jamais dans ses pleurs;
Seule aux gémissements vous semblez condamnée!
En faisant des heureux, Mandane infortunée,
Près du trône éclatant où son père est assis
Lève au ciel des regards de larmes obscurcis.

MANDANE.

Je n'aurais point, Memnon, l'infortune en partage,
Si j'étais seulement la fille d'Astyage;
Mais, veuve de Cambyse et mère de Cyrus,
Je fatigue le ciel de vœux mal entendus.
Qu'est-elle donc pour moi cette pompeuse fête,
Quand Cyrus est proscrit, quand je crains pour sa tête?
Que sont-ils ces drapeaux par un autre conquis,
Ce héros si vanté, mais qui n'est point mon fils?
Ah! les jours de Cyrus abreuvés d'amertume,
C'est là ce qui m'agite et ce qui me consume;
C'est là, durant la nuit, ce qui rouvre mes yeux;
Et quand l'astre divin qu'on adore en ces lieux
Répand ses feux naissants et nous éclaire à peine,
En son temple aujourd'hui c'est là ce qui m'amène.
Interprète sacré de cette auguste loi,
Que jadis le prophète et le pontife roi,
Zoroastre, apportait aux peuples d'Assyrie,
Du sommet enflammé des monts de la Bactrie,
Mandane vous implore après les immortels;
Intéressez pour moi le pouvoir des autels;
Si ma douleur stérile importune Astyage,
Faites tonner ces dieux qu'il craint et qu'il outrage;
Sauvez mon fils des mains prêtes à l'immoler,
Et tarissez les pleurs que vous voyez couler.

MEMNON.

Que n'ai-je point tenté! Souvent à votre père
J'ai du ciel équitable annoncé la colère;
En vain j'ai combattu des rêves imposteurs;
Astyage peut tout; il lui faut des flatteurs.
Un songe, quel motif pour ordonner le crime!
Jadis en votre sein lui marquait sa victime;
Votre malheureux fils, même avant d'être né,
Était par son aïeul à périr condamné.
J'ignore avec quel art l'humanité d'Harpage
Du soupçonneux monarque a pu tromper la rage;
Mais Cyrus fut prédit à nos premiers aïeux:
Il vit, il doit régner, il est chéri des dieux.

MANDANE.

Quel affreux souvenir en mon cœur se réveille!
Hélas! pourquoi faut-il offrir à votre oreille
Du pouvoir absolu les décrets insensés,

Et les malheurs d'un fils avant lui commencés?
Qui causa ces malheurs? De frivoles mensonges.
Le roi, vous le savez, menacé par des songes,
Prétendit vainement lutter contre le sort;
De Cyrus qui naissait il ordonna la mort.
On remit cet enfant, né pour le rang suprême,
Entre les mains d'Harpage, allié du roi même;
Un trône fut promis à sa fidélité :
Il aima mieux l'honneur qu'un trône ensanglanté;
En feignant d'obéir, il sauva la victime :
Ainsi le vrai courage est toujours magnanime.
Mitradate, un pasteur, fut l'instrument heureux
Qui fit seul réussir ce complot généreux.
Son fils mort en naissant colora l'imposture :
Au milieu des forêts laissé sans sépulture,
Des langes de Cyrus il fut enveloppé,
Porté par Mitradate au monarque trompé,
Et déposé bientôt dans ces monuments sombres,
Où des aïeux du prince on révère les ombres.
Mais le fils d'un héros, le petit-fils d'un roi,
Loin de son oppresseur, hélas! et loin de moi,
Trop heureux cependant d'ignorer sa naissance,
A vu sous la chaumière élever son enfance,
N'ayant d'autre soutien contre l'adversité,
Que les regards des dieux et son obscurité.

MEMNON.

O prodige où du ciel éclate la puissance!
Toutefois de Cyrus on apprit l'existence :
Le secret transpira; mais qui l'a dévoilé?

MANDANE.

Harpage. Au roi lui-même il a tout révélé.
Rappelez-vous l'époque et de deuil et de gloire,
Où périt mon époux au sein de la victoire.
Les camps, le peuple entier, tout déplora sa mort;
Le roi même donna des larmes à son sort;
Et, soit pour consoler une épouse, une mère,
Soit, quelque temps ému d'un repentir sincère,
Dans sa cour, à l'aspect des guerriers attendris,
Il maudit sa frayeur et parla de mon fils.
Harpage osa tout dire : il s'égara peut-être,
Et la frayeur rentra dans le cœur de son maître.
Harpage, cependant, nécessaire à l'état,
Unissait les vertus d'un chef et d'un soldat;
Désigné par Cambyse et par la renommée,
Sur les bords de l'Araxe il rallia l'armée;
Mais le roi fit chercher Mitradate et Cyrus;
Des champs qu'ils habitaient ils étaient disparus.

MEMNON.

Et sur eux maintenant il n'est aucun indice?

MANDANE.

C'est peut-être un hasard, peut-être un artifice :
A la fois répandus mille bruits incertains,
Depuis plus de trois ans, ont voilé leurs destins.
On a cru voir, dit-on, Cyrus et Mitradate
Auprès de Babylone, aux rives de l'Euphrate;
Là, parmi les tribus des enfants d'Israël,
Ici, dans les forêts de l'antique Ismaël,
Tantôt sur les hauteurs des monts de l'Arménie,
Tantôt non loin des mers qui bordent l'Hircanie,
Même aux lieux où le Scythe, au fond de ses déserts,
Brave un ciel inflexible et d'éternels hivers.
Triste sort d'un héros! cherchant d'humbles asiles,
Assailli de dangers à l'empire inutiles,
Hélas! dès le berceau, faible enfant délaissé,
Qu'un regard maternel n'a jamais caressé,
Celui qui doit un jour ceindre vingt diadèmes,
Cet envoyé des dieux annoncé par eux-mêmes,
Caché de bords en bords, fugitif, inconnu...

MEMNON.

Cyrus n'est point caché, puisque les dieux l'ont vu.
Quel climat, quel désert, quel antre le recèle,
Où ne pénètre point la lumière éternelle?
L'astre dont la puissance étincèle à nos yeux
Sur les jours de Cyrus veillait du haut des cieux :
Sans dissiper la nuit qui voile sa naissance,
Il éclairait sa course, échauffait sa vaillance,
Jetait l'aveuglement sur ses persécuteurs,
Et répandait sur lui ses rayons protecteurs.

MANDANE.

Je me livre avec joie à ces douces pensées.

MEMNON.

Bientôt, quand du soleil les fêtes commencées
Rassembleront le peuple et les grands et le roi,
Courbés devant l'autel avec un saint effroi,
Selon l'usage admis dans le jour séculaire,
Je dois à tous les yeux ouvrir le sanctuaire,
Interroger le ciel en ces livres sacrés,
Au divin Zoroastre autrefois inspirés :
Là de votre Cyrus vous verrez l'existence,
Sa gloire, et les destins du siècle qui commence.

MANDANE.

O moments souhaités! Et qu'il me tarde encor
De parler de mon fils à ce jeune Élénor!
Ah! j'aime à pressentir, je me flatte peut-être,
Qu'au fond de la Scythie il a dû le connaître.
Qui sait même?... A Cyrus accordant son appui,
Il peut... Harpage vient; je vous laisse avec lui :
En vous quittant, Memnon, je ressens moins d'alarmes,
Comme si, plus propice, et vaincu par mes larmes,
Pour soulager mon cœur, si longtemps désolé,
Du fond du sanctuaire un dieu m'avait parlé.

SCÈNE II.

MEMNON, HARPAGE.

HARPAGE.

O vous! pontife saint que l'Orient révère,
Qui savez dire aux rois la vérité sévère,

Et jamais, caressant les abus du pouvoir,
N'avez flatté l'empire et vendu l'encensoir
Si je viens près de vous, dans la même journée
Où d'un siècle nouveau s'ouvre la destinée,
Et dans le même temple où la fille des rois
De ses longues douleurs a déposé le poids,
Un intérêt puissant pour elle et pour l'empire
M'ordonne de parler, me dirige et m'inspire.
Je vous connais : mon cœur va s'ouvrir devant vous.
Un héros dans ces lieux nous fut promis à tous.
Un roi le persécute; un empire l'implore :
Des promesses du ciel on se souvient encore;
On hait et l'on méprise un fantôme de roi
Qui craint et qui se venge en répandant l'effroi.
Si du jeune Élénor j'ai guidé la vaillance,
Élénor avec moi sera d'intelligence :
Les guerriers à regret courbent un front soumis.
D'Astyage abusé les fragiles amis,
Aujourd'hui dans sa cour plus rampants que fidèles,
S'il vient à chanceler, demain seront rebelles :
On les verra toujours sur les pas du pouvoir,
Et c'est leur intérêt qu'ils nomment leur devoir.
Mais Cyrus obtiendra de plus dignes hommages.
Qu'en pensez-vous, pontife, et qu'attendre des mages?

MEMNON.

L'obéissance aux dieux et des vœux pour Cyrus.

HARPAGE.

Des vœux? Eh quoi, Memnon, vous n'avez rien de plus!
Quand des rois indolents déshonorent l'empire,
Contre eux-mêmes bientôt leur faiblesse conspire.
Bélus, aimé des siens et partout respecté,
Fut puissant par le glaive et grand par l'équité;
Ninus, Sémiramis, égalant son courage,
De ce roi fondateur ont cimenté l'ouvrage;
Mais les fils de Ninus et de Sémiramis,
Plus craints de leurs sujets que de leurs ennemis,
Dans les bras du sommeil attendaient leur couronne.
Et du sein des plaisirs opprimaient Babylone.
Leur joug avilissait ce peuple généreux;
Il fallait un héros qui vînt régner pour eux,
Et qui, purifiant leur puissance flétrie,
Rajeunît les destins de l'antique Assyrie.
Déjocès eut l'honneur de rétablir nos droits;
Cyaxare après lui nous a soumis des rois;
Mais Astyage, enfin, craintif et sanguinaire,
Ignoré dans les camps où l'on meurt pour lui plaire,
Fatiguant les autels d'un encens odieux,
Par un vœu parricide ose outrager les dieux.
Sous leur volonté sainte il est temps qu'il s'abaisse :
De ces dieux protecteurs acquittant la promesse,
Le héros tant prédit bientôt va se montrer,
Et d'un joug oppresseur il vient nous délivrer.

MEMNON.

Quels jours sont plus brillants? quelle époque est plus belle?
Qu'il vienne, qu'il paraisse; il verra notre zèle.
Des célestes décrets les mages sont garants;
Ils n'ont jamais chéri ces despotes tremblants,
Qui, fermant leurs palais, au peuple inaccessibles,
Règnent sans gouverner, idoles invisibles,
Et, cachés sur un trône, y sommeillent en paix,
Inconnus à la gloire autant qu'à leurs sujets.
Si vous n'écoutez pas une vaine espérance,
Si nous voyons Cyrus, ayez-en l'assurance,
Unis à vos guerriers, tous les mages contents
Éliront le monarque attendu si longtemps,
C'est lui qui fut promis, lui qu'on doit reconnaître;
Lui : tout autre guerrier, quelque grand qu'il puisse [être,
Tenter a vainement notre fidélité;
Par le ciel en courroux il sera rejeté.
Qu'Élénor avec vous partage la victoire;
Mais si, pour les grandeurs abandonnant la gloire,
Il aspirait lui-même au trône de nos rois,
Un revers éclatant flétrirait ses exploits :
Cyrus appartient seul aux destins de l'Asie,
Et sa tête proscrite est la tête choisie.

HARPAGE.

Voilà les sentiments que j'attendais de vous,
Que j'ai toujours gardés, que nous partageons tous.
Sur le jeune Élénor soyez sans défiance;
Il n'a pas du pouvoir l'orgueilleuse espérance;
Son âme franche et pure est ouverte à mes yeux;
C'est de gloire, Memnon, qu'il est ambitieux.
Suivi de quelques chefs et loin de ses cohortes,
Appelé dans ces lieux, lui-même est à nos portes.
Tandis qu'au nom du roi je vais le recevoir,
Vous, Memnon, remplissant un auguste devoir,
Allez vous réunir à la tribu des mages,
Réservez à Cyrus d'unanimes hommages :
Puisqu'il lui fut donné de régner à son tour,
Qu'il montre aux nations l'équité de retour;
Favori des destins, qu'il soit digne de l'être;
Des Mèdes, des Persans, le père et non le maître,
Qu'en s'appuyant du peuple il lui serve d'appui;
Qu'il règne par la loi, qu'elle règne sur lui.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ASTYAGE, MANDANE, HARPAGE; SATRAPES, PEUPLE.

ASTYAGE.

Le ciel, en ramenant cette fête sacrée,
Qu'avant moi cet empire a dix fois célébrée,

Sans changer l'univers renouvelle les temps.
Dans l'âge qui n'est plus j'ai régné quarante ans;
Contre les factions soigneux de me défendre,
J'ai répandu des pleurs et j'en ai fait répandre;
Nourrissant chaque jour les soucis inquiets
Ignorés sous le chaume, habitants des palais.
Puissent nos vœux ardents trouver les dieux propices!
Puisse un siècle nouveau, sous de plus doux auspices,
S'ouvrir en protégeant et ce peuple et son roi,
Et vaincre les destins conjurés contre moi!

MANDANE.

Ah mon père! entouré d'éclat et de puissance,
Pouvez-vous des destins accuser l'inclémence?
Offrez un encens pur et d'équitables vœux.
En semant le bonheur un monarque est heureux,
Non s'il est isolé dans sa grandeur suprême;
Celui qui n'aime rien n'est point aimé lui-même.

HARPAGE.

Élénor, précédant ses principaux guerriers,
Seigneur, vient sur l'autel déposer ses lauriers.

MANDANE.

Ah! j'éprouve à la fois l'espérance et la crainte.

ASTYAGE.

Qu'il paraisse : abordons la redoutable enceinte,
Qui, des prêtres du temple ordinaire séjour,
Au reste des humains ne s'ouvre qu'en ce jour.

SCÈNE II.

ASTYAGE, MANDANE, MEMNON, ÉLÉNOR, HARPAGE; MAGES, SATRAPES, GUERRIERS, PEUPLE.

(Le sanctuaire s'ouvre. Les mages entourent l'autel du soleil, où est allumé le feu sacré.)

MEMNON.

Ame de l'univers que tes feux renouvellent,
Dieu qui nourris la terre et que les cieux révèlent,
Dieu qui produis sans cesse, et ne fus point produit,
Tu brilles par toi-même; et quand la sombre nuit
Sur l'horizon paisible a déployé ses voiles,
C'est toi qui luis encor sur le front des étoiles,
Et ramenant le jour aux bords de l'Orient,
Renais toujours le même et toujours différent!
La jeunesse éternelle et l'éternel empire
N'appartiennent qu'à toi : tout naît, vieillit, expire;
Et tandis que tu vois les siècles entassés
Couler comme les flots l'un par l'autre poussés,
Tu restes immobile en ces bruyants naufrages,
Éclairant les débris des peuples et des âges.
Si les Assyriens, les Mèdes, les Persans,
A tes pieds réunis, te prodiguent l'encens,
Par les lois, par les mœurs, tempère la puissance,
Et que, béni par toi, le siècle qui commence
Puisse, disciple heureux des temps qui ne sont plus,
Éviter leurs erreurs, surpasser leurs vertus.

ASTYAGE.

Élénor, approchez.

MANDANE.

D'où vient mon trouble extrême?

ÉLÉNOR.

Grand roi, princesse auguste, et pontife suprême,
Et vous tous, réunis au sein des mêmes lieux,
Où jadis Zoroastre assembla nos aïeux,
Quand il leur enseigna cette loi révérée
Qui doit du soleil même égaler la durée,
Le ciel nous protégea : rendons grâces au ciel.
Vous, guerriers, dans ce temple, aux pieds de cet autel,
Déployez, suspendez, de vos mains triomphantes,
Ces étendards poudreux, ces enseignes sanglantes;
Offrez ces boucliers, ces flèches, ces carquois;
Présentez ces trésors entassés par des rois;
Que tout soit au monarque, à l'empire, à l'armée;
Mais voici la dépouille, autrefois renommée,
D'un chef audacieux qui tomba sous mes coups;
Bien que j'ai seul conquis et dont je suis jaloux.

ASTYAGE.

Qui donc, vous excepté, qui pourrait y prétendre?
Il est de plus hauts prix que vous devez attendre.
Et vous, fille des rois, que nos solennités
Consolent un moment vos regards attristés;
Honorez le vainqueur, en cette auguste fête,
Et donnez-lui ce fer devenu sa conquête.

ÉLÉNOR.

Ah! ce glaive à ses yeux est un objet d'effroi.
Ce glaive, il fut longtemps...

MANDANE.

A qui? donnez-le moi.
Cambyse! ô ciel!

ÉLÉNOR.

Cambyse illustra cette épée:
Aux bords du Thermodon sa valeur fut trompée;
J'ai cherché son vainqueur et je l'ai combattu;
J'ai nommé votre époux et son ombre a vaincu.
C'est le dernier exploit qu'ait tenté ma jeunesse.

MANDANE.

Il a vengé Cambyse! ô douleur, ô tendresse!
Mais Cyrus... ah! pardonne au trouble de mon cœur,
Cher Cambyse! et c'est vous, vous qu'il eut pour vengeur!

HARPAGE.

C'est lui.

MANDANE.

Jeune héros, je vous rendrai ces armes,
Mais je vous les rendrai couvertes de mes larmes.
Parure d'un époux si tendrement aimé!
Le voilà donc ce fer à vaincre accoutumé,
Qui n'a pu de la mort préserver sa vaillance!
Ce fer dont je l'armai dans une autre espérance,

Lorsqu'à ce même autel, témoin de ses adieux,
Pour Mandane et Cyrus il invoquait les dieux!
Vous devez, Élénor, ce glaive à la victoire :
Dans les mains de Cambyse il a connu la gloire;
Il aurait dû passer dans les mains de son fils :
Mais il vous appartient, mais vous l'avez conquis.
Ah! du moins, en portant cette armure sacrée,
Ah! n'oubliez jamais que Mandane éplorée,
Une veuve, une mère, a fait, dans sa douleur,
Des vœux pour votre gloire et pour votre bonheur.

ÉLÉNOR.

Oui, j'en fais le serment; et je vous jure encore,
Par cet autel sacré, par ce fer qui m'honore,
Par vous, par vos malheurs, par votre auguste époux,
De verser tout mon sang pour l'empire et pour vous.

ASTYAGE.

Digne appui de mon trône, espoir d'un nouvel âge,
Le ciel même a guidé votre jeune courage;
Seul, en faveur de tous, vous pourrez obtenir
Des signes fortunés, garants de l'avenir.
Ne souillons pas l'autel par le sang des victimes;
Mêlons à notre encens des souhaits magnanimes :
Présentez-les aux dieux; les dieux seront calmés.

ÉLÉNOR.

Par le pontife roi, feux jadis allumés,
Feux qui, de notre Asie attestant les hommages,
Brûlés incessamment, conservés par les mages,
Emblème des rayons de cet astre divin
Qui n'eut point d'origine et n'aura point de fin;
Que le siècle naissant soit pur comme vous-mêmes;
Que, respectant des lois les volontés suprêmes,
Le prince ait des amis plutôt que des sujets;
Sans craindre les combats, qu'il chérisse la paix;
Que les pleurs des vaincus désarment sa victoire;
Qu'il aime le mérite et permette la gloire!
L'estimer dans autrui, c'est déjà l'obtenir;
Prompt à récompenser, qu'il soit lent à punir.
Tels sont les vœux publics; j'ose les faire entendre :
Puisse, avec eux, l'encens que ma main va répandre
Monter jusqu'au séjour rayonnant de clarté
Où règne, au sein des dieux, l'éternelle équité!

MEMNON.

Vos souhaits sont remplis, et jamais sacrifice
N'obtint des immortels un plus heureux auspice.

MANDANE.

Le ciel exaucera des vœux dignes de lui.

MEMNON.

Roi, princesse, guerriers, peuple, c'est aujourd'hui
Que va s'ouvrir pour vous le livre prophétique
Inspiré par le ciel à la sagesse antique.
D'un illustre destin le cours est commencé.
Quel sort, jeune héros à la terre annoncé,
Te cache aux nations qui déjà t'ont vu naître?
Les temps sont arrivés; tu viens; tu vas paraître.
Ton nom sera Cyrus.

ASTYAGE.

O ciel!

MANDANE.

O mon cher fils!

MEMNON.

J'abaisserai le front de tes fiers ennemis,
A dit le Dieu vivant; pour toi ma main guerrière
Rompt des portes d'airain l'impuissante barrière;
Les rois, à ton nom seul, ont reculé d'effroi;
Mon souffle t'accompagne et marche devant toi.
Tes lois dans Israël font cesser l'esclavage;
Tyr abaisse à tes pieds l'orgueil de son rivage;
Tu brises son trident qu'accusait l'univers,
Et tes vaisseaux vengeurs délivrent les deux mers.
Aucun ne doit en vain, dans ton empire immense,
Invoquer ta justice et même ta clémence;
Mille autres ont vaincu : tu sauras gouverner,
Et pour régner en tout, tu sauras pardonner.
Viens, commande à ce prix : ce sont là mes oracles;
J'ai préparé ta voie, et de nombreux obstacles
N'auront fait que t'ouvrir un plus large chemin,
Puisque le Dieu des dieux te conduit par la main.

MANDANE.

O brillant avenir!

ASTYAGE.

O destin qui m'accable!

MEMNON.

Mages, fermez du dieu l'enceinte redoutable;
Et dans le sanctuaire, à ses pieds, renfermés,
Offrons-lui, sans témoins, nos vœux accoutumés.

SCÈNE III.

ASTYAGE, MANDANE, ÉLÉNOR, HARPAGE; SATRAPES, GUERRIERS, PEUPLE.

ASTYAGE.

Harpage, c'en est fait; ma perte se prépare.

HARPAGE.

A ce nom d'un banni quel trouble vous égare?

ASTYAGE.

Que ne suis-je un banni par les dieux protégé!

HARPAGE.

Quel est votre dessein?

ASTYAGE.

Je n'en ai point changé.

MANDANE.

Ah! seigneur, désarmez cet œil sombre et sévère.

ASTYAGE.

Hélas!

MANDANE.

Cyrus et moi n'avons-nous plus de père?

ASTYAGE.

Que peut-il vous manquer quand vous avez les cieux?

Allez, ma fille : et vous, demeurez en ces lieux,
Jeune et brave guerrier, soutien de cet empire.

MANDANE.

Quel est donc ce mystère? à peine je respire.
Vos vertus, Élénor, dissipent mon effroi.
Craignez les dieux, mon père; Harpage, écoutez-moi.

SCÈNE IV.

ÉLÉNOR, ASTYAGE.

ÉLÉNOR.

Ah! seigneur, pour un fils ses pleurs vous sollicitent;
Quand les dieux ont parlé quelles frayeurs l'agitent?
Vous voyez dans Cyrus un prince aimé du ciel.

ASTYAGE.

Je ne vois dans Cyrus qu'un ennemi mortel.

ÉLÉNOR.

Qu'entends-je? On le disait, seigneur, et votre gloire
M'avait, jusqu'à ce jour, interdit de le croire.

ASTYAGE.

N'ai-je donc pas le droit d'arrêter dans son cours
Un destin qui menace et mon trône et mes jours.
Nuisible en sa naissance, il est temps qu'il finisse.

ÉLÉNOR.

Les dieux mêmes n'ont pas le droit de l'injustice:
De verser des bienfaits se faisant un devoir,
Ils ont, par leur bonté, limité leur pouvoir.

ASTYAGE.

Leur bonté ne va point jusqu'à souffrir l'outrage;
L'autorité des rois est aussi leur ouvrage;
Lorsqu'au nom de ces dieux on ose la braver,
Le devoir des sujets est de la conserver:
C'est le vôtre, Élénor; un maître vous confie
Le soin de son empire et même de sa vie.
Chez les Scythes caché, Cyrus est leur soutien :
Vous fûtes leur vainqueur, soyez encor le sien.
Il est temps; prévenez son dessein parricide :
Entre Élénor et lui que le glaive décide :
Allez, courez, servez un trop juste courroux.

ÉLÉNOR.

Qui, moi! contre Cyrus! que me proposez-vous?

ASTYAGE.

De la gloire, un combat, quelques dangers peut-être,
L'honneur de garantir les jours de votre maître.
Écoutez. De ce trône affermi par vos mains,
Cyrus, en succombant, vous ouvre les chemins;
Et, pour un tel service, une telle assurance
Peut d'un soldat fidèle étonner l'espérance.

ÉLÉNOR.

Dans vos offres, seigneur, rien ne peut m'étonner,
Hormis l'indigne emploi que vous m'osez donner.
Un soldat, votre aïeul, régénéra l'empire :
Si ce n'est pas un trône où ma valeur aspire,
J'ose au moins me flatter de l'espoir glorieux
Qu'un jour mes descendants nommeront leurs aïeux.
Laissez-leur, puisqu'enfin ma gloire est leur partage,
Recueillir tout entier cet unique héritage.
Cyrus vous appartient, vous l'avez délaissé :
Permettez-lui de vivre en un désert glacé.
Même hors des confins de cet empire immense,
N'est-il pas un asile où le pardon commence?
Que dis-je? espérez-vous un plus grand héritier?
Ah! mon devoir serait de me sacrifier,
De vous garder Cyrus en mourant sa victime.
Oui, périsse Élénor, mais non souillé d'un crime!
Mon nom, par cent héros quelquefois prononcé,
Serait chéri par eux, et par eux surpassé:
Mais, jetés sur la terre à de longs intervalles,
Où sont-ils ces mortels dont les âmes royales
Aiment les sages lois, en respectent le frein,
Et se font pardonner le pouvoir souverain?

ASTYAGE.

Il doit être chéri quand il est légitime.
Et jamais excusé s'il appartient au crime.
Mais, où peut parvenir, en respectant les lois,
Ce roi, ce conquérant sans trône et sans exploits,
Ou plutôt ce banni, privé même d'un père,
Et qui n'a d'autre bien que les pleurs de sa mère?

ÉLÉNOR.

Cyrus est agrandi par son adversité,
Et, fût-il orphelin, les dieux l'ont adopté.

ASTYAGE.

Qui le sait? qui dira si le fils de Cambyse
Est Cyrus dont la gloire à l'Asie est promise?

ÉLÉNOR.

S'il ne l'est pas, des dieux il n'aura point l'appui;
S'il l'est, que pouvez-vous contre les dieux et lui?

ASTYAGE.

C'est ainsi qu'outrageant les droits du diadème,
Vous pesez devant moi ma volonté suprême!
Seul, je dois commander; c'est à vous d'obéir,
D'exécuter mes lois, de vaincre et de punir.

ÉLÉNOR.

Vos ennemis.

ASTYAGE.

Cyrus.

ÉLÉNOR.

Eh! quoi! votre famille?
Votre héritier?

ASTYAGE.

Jamais.

ÉLÉNOR.

Le fils de votre fille?

ASTYAGE.

Lui-même.

ÉLÉNOR.

Avec ce fer qu'illustra son époux;

Qu'après l'avoir conquis je tiens d'elle et de vous?

ASTYAGE.

D'elle, mais par mon ordre, et de moi pour défendre
Un trône où quelque jour vous auriez pu prétendre.
Avant vous, renommé dans le champ des combats,
Cambyse avec honneur y reçut le trépas.
Sa fortune sous moi fut toujours florissante,
Utile à mon empire et non pas menaçante;
Et ce fer redoutable à tous mes ennemis,
Par Cambyse illustré peut combattre son fils.
Allez, et, rassurant ma puissance alarmée...

ÉLÉNOR.

Le combattre! eh! seigneur, où donc est son armée?
Où donc est-il? Du glaive implorant le secours,
Tout son camp révolté menace-t-il vos jours?
Vous régnez; et Cyrus malheureux, mais fidèle,
Caché loin de ce trône où son destin l'appelle,
Espérant des dieux seuls un avenir plus doux,
Fait des vœux pour sa mère et peut-être pour vous.
Et moi, vous trahissant par mon obéissance,
J'irais... Vous n'avez point cette horrible espérance;
Non, vous me puniriez si j'osais vous servir,
Quand par un tel exploit je pourrais me flétrir.
Triompher de Cyrus, du ciel qui le protége!
Où traîner désormais ma gloire sacrilége?
J'aurais vaincu Cyrus, mais non pas le remord.
Et que dirait Mandane en apprenant sa mort?
Mandane! elle en mourrait. Songez-vous qu'elle est mère?
Elle en mourrait, seigneur, dans les bras de son père:
Martyr infortuné du pouvoir absolu,
Vous seriez seul au monde et vous l'auriez voulu.

ASTYAGE.

Je n'aurais point compté sur tant de résistance.
Il suffit. Un héros qui brave ma puissance,
Comme ennemi du trône ose se déclarer;
Et ménager Cyrus, c'est déjà conspirer.
Adieu; sans votre appui je calmerai l'empire.
Vous avez mon secret; craignez qu'il ne transpire.
Même au sein du triomphe et parmi vos guerriers,
Mon courroux peut encore atteindre vos lauriers.

SCÈNE V.

ÉLÉNOR, HARPAGE.

HARPAGE.

Venez; un peuple ému par la reconnaissance,
Du héros, son appui, demande la présence.
Lui seul donne la gloire. Offrez-vous à ses yeux;
Et, ce devoir rempli, revenez dans ces lieux
Où la fille du roi va bientôt vous attendre;
Elle veut, en secret, vous voir et vous entendre;
Avec l'empire entier vous savez ses chagrins.

ÉLÉNOR.

La mère de Cyrus? Hélas! que je la plains!
Qu'elle a droit de pleurer! Noble et vaillant Harpage,
Sous vous, de la vertu j'ai fait l'apprentissage.
Quand fuirai-je avec vous ce dangereux séjour?

HARPAGE.

Votre âme est insensible aux pompes de la cour!
Ah! puisqu'à vos regards ses jeux n'ont point de charmes,
Ensemble, s'il le faut, nous reprendrons les armes.
Je vous suivrai partout, jeune élève des dieux.
Ce sont eux qui, sur vous veillant du haut des cieux,
D'un triomphe éternel ont semé votre route.
Ah! seigneur... Élénor, ces mêmes dieux sans doute,
Au moment du péril vous prêtant leur soutien,
Consommeront bientôt leur ouvrage et le mien.

ÉLÉNOR.

Puissent-ils de Cyrus finir les infortunes!
Mais que me parlez-vous de pompes importunes?
Nourri dans les forêts et parmi les pasteurs,
Que me font d'une cour les charmes imposteurs?
Ah! montrons-nous au peuple et voyons la princesse;
Mais bientôt dans les camps ramenez ma jeunesse;
Fuyons loin de ces lieux à mon cœur étrangers;
Rendez-moi mes travaux, mes combats, mes dangers
Et si, même des camps, la franchise est bannie,
S'il y faut respirer l'air de la tyrannie,
Dans le fond des déserts cherchons la liberté,
Et restons vertueux avec impunité.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MANDANE, HARPAGE.

MANDANE.

Oui, sans doute, Élénor est votre heureux ouvrage;
Il unit comme vous la franchise au courage.
De quelle noble ardeur ses traits sont animés!
Avez-vous entendu les vœux qu'il a formés?
Il doit aimer Cyrus puisqu'il est magnanime.
Le vainqueur de Cambyse est tombé sa victime.
Jamais de tant d'espoir mon cœur ne s'est flatté.

HARPAGE.

Par l'hommage public un moment arrêté,
Embelli des lauriers qui parent sa jeunesse,
D'une gloire sans tache il jouit sans ivresse.
Élénor va venir; vous pourrez tout sur lui:
Un jour peut-être, un jour il sera votre appui.

MANDANE.

Il va venir! Qu'il tarde à mon impatience!
Des destins de Cyrus aura-t-il connaissance?
Il vengea mon époux. S'il avait vu mon fils,

Si, tous deux par le ciel l'un de l'autre avertis;
Tous deux pleins du respect que la valeur inspire...

HARPAGE.

Ah! princesse, pour vous, pour eux, pour tout l'empire,
Je désire plutôt que les dieux immortels
Voilent encor Cyrus même aux yeux maternels.
Astre paisible et pur, que du sein des nuages
Radieux il s'élance et calme les orages.
Mais plus nous approchons du moment fortuné,
Plus je vois de périls Cyrus environné.
Hélas! je crains pour lui jusqu'à votre tendresse.
On vient. C'est Élénor : avec lui je vous laisse.

SCÈNE II.

MANDANE, ÉLÉNOR.

MANDANE.

Le voici : quel aspect! que mon cœur est ému!

ÉLÉNOR.

O veuve d'un héros! vous de qui la vertu,
Aux dieux obéissante, aux malheureux propice,
Devrait fléchir du sort la trop longue injustice;
Disposez d'un guerrier qui vous sera soumis.
Par quel bienfait peut-il, auprès de vous admis,
Vous présenter ses vœux et sa reconnaissance?

MANDANE.

Il suffit des lauriers cueillis par sa vaillance.
L'état vous doit beaucoup; je vous dois plus encor.
Je suis mère. Écoutez, généreux Élénor :
Si l'Araxe autrefois vous a vu sur sa rive
De Cambyse immolé venger l'ombre plaintive,
Au nom de mon époux, que son fils et le mien
Dans l'appui de l'état trouve encore un soutien.

ÉLÉNOR.

Lui! non pas un soutien, mais un soldat fidèle.
Les héros dont il sort, le sceptre qui l'appelle,
La terre qui l'attend, les dieux qui l'ont promis,
Voilà sur quels soutiens doit compter votre fils.

MANDANE.

Ah! combien ce langage est doux pour une mère!
Mais quoi! durant le cours d'un destin si prospère,
Aux lieux qu'en triomphant vous avez parcourus,
La fortune à vos yeux n'a pas montré Cyrus?

ÉLÉNOR.

Jamais.

MANDANE.

Jamais!

ÉLÉNOR.

Partout on me parlait sans cesse
De sa gloire future et de votre tendresse,
De ses malheurs si longs et si peu mérités,
Des pleurs qu'il doit répandre et qu'il vous a coûtés.

MANDANE.

Devant vous un moment s'il avait pu paraître,
Et ses pleurs et les miens seraient séchés peut-être.
Oui, le cœur d'un héros est sans peine attendri :
Vous aimeriez Cyrus, vous en seriez chéri;
Tous deux nés pour la gloire et tous deux dans cet âge
Où la vertu facile embellit le courage,
Tous deux chargés du soin d'illustrer l'avenir,
Que de liens sacrés qui devaient vous unir!
Mais le ciel entre vous mit quelque différence :
Vous avez les honneurs; Cyrus a l'espérance;
Le sort, juste une fois, a comblé tous vos vœux;
Et Cyrus est errant, Cyrus est malheureux!

ÉLÉNOR.

Son âme est à l'épreuve; elle en sera plus pure :
Trop souvent la puissance est insensible et dure :
Les bons rois sont toujours élèves des malheurs;
Il a pleuré lui-même; il essuira des pleurs.

MANDANE.

Oui, je le sens; mais vous, vous dont la voix touchante
Par ces mots pénétrants me console et m'enchante,
Auriez-vous, Élénor, connu l'adversité?

ÉLÉNOR.

Je suis homme, orphelin, né dans la pauvreté,
Errant dès le berceau.

MANDANE.

Vous aussi! vous!

ÉLÉNOR.

Mon père,
Armant du fer guerrier sa main sexagénaire,
Abandonna pour moi le soc agriculteur
Et le soin des troupeaux dont il était pasteur.
Si j'osais quelquefois plaindre ma destinée,
Mandane, disait-il, Mandane infortunée,
Pleure sur son époux et tremble pour son fils;
Mandane, dont le cœur à la vertu soumis,
Du timide opprimé prit toujours la défense.
Ah! c'est le premier nom qu'ait appris mon enfance.

MANDANE.

Ciel!

ÉLÉNOR.

J'entrais dans un temple, et, les larmes aux yeux,
Je prononçais Mandane et j'invoquais les dieux.

MANDANE.

Un pasteur... Approchez. Ah! plus je l'envisage,
Plus d'un époux chéri je retrouve l'image.
C'était là son maintien, sa démarche, sa voix;
Tel à mes yeux charmés il parut autrefois,
Lorsque, brillant encor des fleurs de la jeunesse,
Il offrait à mes vœux sa gloire et sa tendresse.
Vous le fils d'un pasteur?

ÉLÉNOR.

Je vous l'ai dit.

MANDANE.

Hélas!
Me trompé-je? achevez. Son nom n'était-il pas...

ÉLÉNOR.

Arbacès.

MANDANE.

Arbacès!

ÉLÉNOR.

Un vain espoir vous flatte.

MANDANE.

Arbacès, dites-vous, et non pas Mitradate?

ÉLÉNOR.

Mitradate à mes yeux ne s'est jamais montré;
Mais son nom m'est connu : je n'ai point ignoré
Que d'Harpage et de lui l'heureuse intelligence
A conservé Cyrus proscrit dès sa naissance;
Qu'il lui servit longtemps et de guide et d'appui;
Que d'asile en asile il fuyait avec lui.
Hélas! depuis trois ans le destin les sépare;
Chez les Scythes caché, sous un climat barbare,
Depuis trois ans, dit-on, Cyrus est isolé.
Arbacès, en ce temps, de vieillesse accablé,
Expirait loin de moi dans les champs d'Amasie :
Et moi, portant la guerre aux bornes de l'Asie,
Et du sort une fois désarmant le courroux,
Je servais votre père et vengeais votre époux.

MANDANE.

J'ose encore implorer votre audace intrépide :
Cyrus est sans appui, sans compagnon, sans guide;
J'avais cru... j'abandonne un espoir aussi doux,
Mais non les sentiments que j'ai conçus pour vous.
Vous n'êtes point Cyrus : eh bien! soyez son frère;
Soyez mon second fils, je serai votre mère;
Courez, sanctifiez ce glaive paternel,
Qui des cieux prévoyants fut le don solennel.
Cyrus n'a plus que vous, à vous je le confie;
Conservez, protégez, environnez sa vie;
Aux périls, aux déserts, redemandez Cyrus;
Dans mes vœux, dans mes pleurs, vous serez confondus;
Mon amour vous unit, que mon nom vous rassemble;
Combattez, triomphez, vivez, régnez ensemble.

ÉLÉNOR.

J'accepte avec transport le nom de votre fils,
Tout, excepté l'empire; il ne m'est point promis :
Orphelin, sans naissance, adopté par vos larmes,
N'est-ce donc point assez? Je consacre mes armes
A ce frère chéri que vous m'avez donné,
A ce roi qu'un oracle a déjà couronné.
Ses périls sont les miens, et ma vie est la sienne;
Gardons Cyrus au monde, à sa mère, à la mienne.
Je cours avec les dieux en partager le soin :
Jamais, jamais peut-être il n'en eut plus besoin.

MANDANE.

O ciel! daignez instruire une mère alarmée.

ÉLÉNOR.

Je ne m'explique point; mais je rejoins l'armée.

MANDANE.

J'entends votre silence; un père...

ÉLÉNOR.

Le voici.

SCÈNE III.

ÉLÉNOR, MANDANE, ASTYAGE.

ASTYAGE.

Je ne m'attendais pas à vous trouver ici.
Jouissez, Élénor, de ces pompeuses fêtes;
Allez revoir un peuple épris de vos conquêtes;
Triomphez aujourd'hui : demain, dès que le jour
Au sein de nos remparts brillera de retour,
Regagnez un rivage où déjà votre absence
Peut de mes ennemis ranimer l'espérance;
Courez au sein des camps, chez les Scythes vaincus,
Attendre, avec respect, mes ordres absolus.

ÉLÉNOR.

Je m'y rendrai, seigneur; j'y servirai l'empire;
C'est le bien, le trésor, la grandeur où j'aspire.
Oui, les Scythes bientôt reverront leur vainqueur;
Je rejoindrai ces camps habités par l'honneur,
Ces camps où vos soldats conservent ma mémoire,
Où mon âme auprès d'eux n'a connu que la gloire.
Une gloire nouvelle et digne d'Élénor,
S'unit à votre voix et m'y rappelle encor :
Je saurai l'obtenir; elle est brillante et pure.
A vos ordres sacrés obéir sans murmure,
Sera, dans tous les temps, mon devoir le plus doux,
Quand vos ordres, seigneur, seront dignes de vous.

SCÈNE IV.

MANDANE, ASTYAGE.

ASTYAGE.

Je ne m'aveugle point, ma fille, et votre père
Craint d'avoir, en ce jour, un reproche à vous faire.

MANDANE.

A moi, seigneur?

ASTYAGE.

A vous. Pourquoi cet entretien?
Voulez-vous à Cyrus ménager un soutien?

MANDANE.

Eh! qui sait mieux que vous le sort qu'on lui prépare?
Il est errant, proscrit; l'univers nous sépare.
Que puis-je en sa faveur? le nommer et pleurer.
Hélas! contre mon fils dois-je aussi conspirer?

ASTYAGE.

Non; mais au pied du trône, et dans tout mon empire,
Pour votre fils, Mandane, on s'émeut, on conspire;
Renouvelant des cieux les antiques décrets,
La tiare elle-même est dans ses intérêts.

On ose, je le sais, outrageant ma vieillesse,
Du sceptre que je tiens accuser la faiblesse;
Et trop faible, en effet, soit bonté, soit mépris,
J'ai d'un peuple volage encouragé les cris.
Sur le nom de Cyrus tout le complot repose;
Astyage a l'empire, et Cyrus en dispose.
Mais j'aurai des appuis, peut-être des vengeurs.

MANDANE.

Et vous ne craignez point d'avouer vos fureurs!
Armer contre ses jours une main meurtrière!
Vous! laissez-vous fléchir; rendez-vous: la prière,
La prière tremblante est la fille des dieux.
Dédaigne-t-on ses pleurs: ses cris vont jusqu'aux cieux;
Elle y monte plaintive et redescend terrible,
Apportant sur ses pas au mortel inflexible
Quelquefois la vengeance, et toujours le remord
Qui rend la vie affreuse et prolonge la mort.
Il siége sur le trône auprès de sa victime.
Ah! chassez loin de vous ce compagnon du crime,
Ou bien laissez-moi fuir un horrible séjour,
Ne me contraignez plus d'entendre chaque jour
Mon père de mon fils prononcer la sentence.
Le crime de Cyrus est dans son existence:
Il me la doit; lui seul est cependant puni;
Ma patrie est aux lieux où Cyrus est banni.
Que fais-je auprès de vous quand vous n'êtes plus père?
Moi, j'ai toujours un fils; moi, je suis toujours mère.
J'irai, j'irai, seigneur, l'arracher au trépas;
Reconnaître le sol qu'auront touché ses pas;
Suivant, pour le trouver, la trace de ses larmes,
De vos soldats vainqueurs j'affronterai les armes;
Des Scythes révoltés j'irai chercher les traits;
J'irai fléchir pour lui les monstres des forêts.
Ah! dans ces noirs déserts, si la faim dévorante
Nous atteint lentement d'une mort déchirante,
En expirant du moins nous serons réunis;
Il connaîtra sa mère, et j'aurai vu mon fils;
Je pourrai l'appeler de ce nom cher et tendre,
Et lorsque les humains cesseront de m'entendre,
Des dieux, par un regard, solliciter l'appui,
Le serrer dans mes bras, et mourir avant lui.

ASTYAGE.

Je voudrais de Cyrus vous accorder la grâce;
Votre douleur m'émeut, et non votre menace.
Contre un ambitieux j'assure mes états:
Je le dois: les remords ne m'en puniront pas.
Memnon paraît. Adieu. Que sa voix vous console;
Qu'il vous berce à loisir d'un oracle frivole.
Mais s'il pense, abusant de nos solennités,
Enflammer des esprits déjà trop agités;
Par de rebelles vœux s'il ose encor me nuire;
Bientôt, en vous quittant, je veux bien l'en instruire,
Bientôt j'irai frapper, jusque sur son autel,
Un pontife imposteur qui ment au nom du ciel.

SCÈNE V.

MANDANE, MEMNON.

MEMNON.

Je vous plains, je l'excuse, et je crains peu sa haine.
Auprès de vous, princesse, un autre soin m'amène:
Un étranger, couvert d'un humble vêtement,
Veut, loin de tous les yeux, vous parler un moment.
Il vient de m'aborder, lentement, l'œil humide;
Il a quelque secret: l'infortune est timide.
Une longue tristesse et les rides du temps
Ont sillonné son front, couvert de cheveux blancs.

MANDANE.

Un vieillard?

MEMNON.

Ses chagrins, qu'avec peine il dévore,
Émeuvent la pitié que son regard implore.
J'ai voulu, mais en vain, pénétrer dans son cœur;
C'est à vous qu'il prétend révéler sa douleur,
A vous seule; et déjà l'infortuné s'avance.
Vous ne tromperez point sa douce confiance.
Vous honorez le ciel: et le bienfait pieux
Est le plus pur encens qu'on puisse offrir aux dieux.
Je vous laisse.

SCÈNE VI.

MANDANE, MITRADATE.

MANDANE.

Approchez, ô vieillard vénérable.
Vous tremblez! vous pleurez! le malheur vous accable!

MITRADATE.

Oui, j'ai vécu longtemps: j'ai dû longtemps souffrir.

MADANE.

Si vous versez des pleurs, ne peut-on les tarir,
Écarter loin de vous la misère cruelle?
Laissez-moi cet espoir.

MITRADATE.

C'est Mandane, c'est elle;
Mandane dont le nom rappelle des bienfaits.
J'ai reconnu son cœur, et même avant ses traits.

MANDANE.

Vous qui parlez, vieillard, je crois vous reconnaître.
Ecbatane en ses murs vous a-t-elle vu naître?

MITRADATE.

Non; mais elle n'est point nouvelle à mes regards:
J'ai visité souvent ses fastueux remparts;
J'ai vu briller Cambyse au milieu de nos fêtes,
Quand un si bel hymen couronnait ses conquêtes;
Et, par un sort heureux, j'habitais ce séjour,
Lorsqu'en votre palais Cyrus a vu le jour

MANDANE.

Cyrus?

MITRADATE.
Il me fut cher. Je l'ai sauvé. Tout change.
MANDANE.
Vous êtes Mitradate...
MITRADATE.
Il est trop vrai.
MANDANE.
Qu'entends-je?
Mitradate! Et mon fils? Qu'il se montre à mes yeux.
Courons. Vous vous taisez! N'est-il pas dans ces lieux?
Mon fils... Expliquez-moi cet horrible silence.
MITRADATE.
Sous la main d'un guerrier...
MANDANE.
Eh quoi! plus d'espérance!
Il ne vit plus! Mais vous, qui conduisiez ses pas,
Vous vivez! vous étiez témoin de son trépas!
MITRADATE.
Ah! croyez qu'avant lui j'aurais cessé de vivre.
Loin de moi...
MANDANE.
Loin de vous! ah! vous deviez le suivre,
Veiller partout sur lui, partout l'environner.
Ne le conserviez-vous que pour l'abandonner?
MITRADATE.
Épargnez mes vieux ans; ce reproche m'accable:
D'un si lâche abandon je ne suis point coupable.
MANDANE.
Qui donc vous sépara?
MITRADATE.
Qui? la fatalité.
Poussé par les destins, lui-même il m'a quitté.
J'en atteste les dieux et cette ombre si chère,
Ce fils, qui fut le mien, qui m'appelait son père,
Vous-même, et les dangers qu'avec lui j'ai courus,
J'aurais péri cent fois pour conserver Cyrus.
Ah! j'ai dans tout l'empire, et d'asile en asile,
Traîné, durant trois ans, ma douleur inutile,
Redemandant Cyrus aux rives du Jourdain,
Aux monts de l'Arménie, aux bords du Pont-Euxin.
J'apprends enfin, j'apprends que sous le glaive impie,
Dans les flots de l'Araxe, il termina sa vie:
C'est mon dernier malheur; je n'y survivrai pas;
Et je viens à vos pieds implorer le trépas.
MANDANE.
Au lieu même où son père obtenait la vengeance,
Il succombe! Élénor aurait pris sa défense.
Ah! sans doute éloigné...
MITRADATE.
Quel nom prononcez-vous?
MANDANE.
Le nom de ce héros qui vengea mon époux.
MITRADATE.
Élenor?
MANDANE.
Élénor.
MITRADATE.
O perfidie! ô crime!
Votre malheureux fils a péri sa victime.
MANDANE.
D'Élénor? Et lui seul dissipait mon effroi!
O mon fils! en ce jour je l'implorais pour toi!
Après avoir conquis l'armure de Cambyse...
MITRADATE.
En dépouillant Cyrus Élénor l'a conquise.
Au milieu des combats, accablé d'ennemis,
Cambyse en expirant la léguait à son fils.
MANDANE.
Cette horrible nouvelle...
MITRADATE.
Est trop bien confirmée.
Sur les bords de l'Araxe, interrogez l'armée.
Et l'Hircanie entière, et les Scythes vaincus:
On célèbre Élénor, mais on pleure Cyrus.
MANDANE.
Élénor a le prix de son affreux courage.
Et j'ai pu le donner... et j'ai cru... Mais Harpage!
Harpage à ma douleur en aurait imposé!
MITRADATE.
Élénor en impose; Harpage est abusé.
MANDANE.
Il suffit. Laissez-moi. Courez dire à mon père
Que, grâce à ses bienfaits, j'ai cessé d'être mère.
Qu'il goûte loin de moi ses triomphes sanglants.
Mais auprès de Memnon guidez mes pas tremblants.
C'en est donc fait! Et vous, dieux cruels, dieux injustes,
Ainsi vous remplissez vos promesses augustes!
Voilà de vos autels les oracles certains,
Et de vos favoris ce sont là les destins!
Chaque jour, à vos pieds, si mes humbles prières,
Si de mes longues nuits les chagrins solitaires
En faveur de Cyrus n'ont pu fléchir le sort,
Si mes pleurs n'ont de vous obtenu que sa mort,
Ah! du moins trop longtemps ma voix vous importune;
Mettez, mettez un terme à quinze ans d'infortune,
Et rejoignez enfin dans les mêmes débris
L'épouse à son époux, et la mère à son fils.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MANDANE, ÉLÉNOR.

MANDANE.
Élénor devant moi! Ce maintien magnanime

Voile aux regards séduits un cœur né pour le crime!
D'un père sans pitié l'émissaire odieux
Ose, encor teint de sang, braver l'aspect des dieux!
Il ose de Mandane affronter la présence!

ÉLÉNOR.

Pour me justifier, ou subir ma sentence.

MANDANE.

Comme un vil assassin hautement désigné...

ÉLÉNOR.

Vous m'en voyez surpris et surtout indigné.

MANDANE.

Indigné!

ÉLÉNOR.

Je conçois qu'un récit infidèle
Ait aisément troublé votre âme maternelle.
Mais ce n'est point Cyrus qui tomba sous ma main;
Ce n'est point votre fils; c'est un Scythe inhumain:
Le guide le plus sûr dirigea mon courage.

MANDANE.

Un guide, ô ciel! et qui?

ÉLÉNOR.

Soupçonnez-vous Harpage?

MANDANE.

Qui, moi le soupçonner! Harpage, dites-vous...

ÉLÉNOR.

Harpage m'ordonna de venger votre époux,
Me peignit le guerrier qui fit couler vos larmes,
Me désigna ses traits, ses vêtements, ses armes.
Plein de vous, de Cambyse, et l'espoir dans le cœur,
Je courus d'un héros combattre le vainqueur.
Seul, je le trouvai seul, au sortir d'un bois sombre,
Quand le jour incertain se mêlait avec l'ombre,
Sur une roche aride, étroite, et dont les flancs
Dans l'Araxe écumeux vomissaient des torrents;
Silencieux désert, lieux entourés d'abîmes,
Lieux témoins des combats, peut-être aussi des crimes.
Je vis briller l'armure et reconnus les traits;
La dépouille arrachée aux monstres des forêts
Du Scythe audacieux couvrait la taille immense:
Il agitait son glaive; et fier de sa vaillance,
S'avançait les regards de fureur allumés,
Tel qu'on peint les géants contre le ciel armés.
Il m'aperçoit, s'arrête, et sa bouche perfide
M'accueille avec dédain d'un sourire homicide.
Moi, j'implore Cambyse; et, fort d'un tel appui,
J'affronte son vainqueur, et marche contre lui.
Nos glaives sont croisés dans l'étroite carrière,
Et font jaillir le feu, le sang et la poussière.
La fortune entre nous à longtemps balancé;
Et, sans l'avoir atteint, je suis deux fois blessé:
Il le voit, jette un cri, croit triompher, s'élance;
Alors mon glaive heureux, poussé par la vengeance,
Du terrible ennemi perçant le bouclier,
Dans son cœur inhumain se plongea tout entier.
Il tomba, fier encore, avide encor de gloire:
Ses regards expirants menaçaient ma victoire;
Il exhala son âme avec de longs sanglots,
Et l'Araxe, en grondant, le roula dans ses flots.

MADANE.

Je l'entends sans frémir! Quel étrange supplice!
Son ascendant m'opprime et me rend sa complice.

ÉLÉNOR.

Non, je n'ai point cueilli de coupables lauriers;
Non, soupçonné par vous, j'en appelle aux guerriers.
Faut-il enfin le dire? Ici, dans ce lieu même,
J'ai méconnu du roi la volonté suprême.
Il osait m'ordonner de combattre Cyrus:
Vous pourrez d'Astyage apprendre mes refus.
J'ai triomphé pour vous, ma main fut toujours pure:
Elle n'a point trahi, mais vengé la nature.

MANDANE.

De surprise et d'effroi mon cœur est combattu.
Quoi! chez un criminel l'accent de la vertu!

ÉLÉNOR.

Mon père à la vertu fut constamment fidèle;
Formé par ses leçons, je l'ai pris pour modèle;
Et, tandis que sur vous mes larmes ont coulé,
J'ai vaincu les malheurs dont j'étais accablé.
Ils cessaient près de vous, sont-ils prêts à renaître?
Dans ce temple, aujourd'hui je vous ai fait connaître
Mon sort, longtemps obscur, ma longue adversité:
Vous m'écoutiez alors, et même avec bonté:
Un intérêt touchant...

MANDANE.

L'intérêt le plus tendre.
Que j'éprouvais de joie à le voir, à l'entendre,
A retrouver les traits du héros généreux,
Du héros!... L'avoûrai-je? En ces moments affreux,
Ces traits, ces nobles traits que ma douleur adore,
Sur son front, dans ses yeux, je les retrouve encore:
Un seul de ses regards désarme ma fureur;
Un seul de ses discours fait tressaillir mon cœur;
Ses malheurs, ses exploits, son obscure naissance,
Cet asile innocent, témoin de son enfance,
Ce voile solennel qui couvre ses destins,
Ses pas toujours errants en des climats lointains...
Réveille-toi, Mandane, un vain songe t'abuse;
Son père est Arbacès, Mitradate l'accuse.

ÉLÉNOR.

Mitradate?

MANDANE.

Lui-même.

ÉLÉNOR.

Il ne me connaît pas.

MANDANE.

Du malheureux Cyrus il apprit le trépas,
Votre nom, votre crime.

ÉLÉNOR.
En quels lieux?
MANDANE.
Au rivage
Où votre main barbare...
ÉLÉNOR.
Et les ordres d'Harpage?
MANDANE.
Harpage fut trompé.
ÉLÉNOR.
Mais ce glaive conquis?
MANDANE.
Cambyse en expirant le léguait à son fils.
ÉLÉNOR.
Qui l'a dit?
MANDANE.
Mitradate.
ÉLÉNOR.
O ciel!
MANDANE.
Tout se décide.
ÉLÉNOR.
Un Scythe vagabond, solitaire et sans guide!
MANDANE.
Cyrus n'était-il pas chez les Scythes caché?
ÉLÉNOR.
Il est vrai.
MANDANE.
Loin du guide à ses pas attaché.
ÉLÉNOR.
Oui.
MANDANE.
Les Scythes vaincus, et l'Hircanie entière,
Accusent à la fois votre main meurtrière.
ÉLÉNOR.
Et l'oracle des dieux?... les destins de Cyrus?
MANDANE.
Sa gloire, ses destins, ses débris sont perdus.
Les flots ont englouti sa dépouille ignorée;
Et sa mère, sa mère, en vain désespérée,
Qui n'a pu de ses mains lui donner un berceau,
Ne pourra même encore élever son tombeau,
N'aura point la douceur d'y recueillir sa cendre,
Le plaisir d'y pleurer, le bonheur d'y descendre!
ÉLÉNOR.
Me voilà, dieux puissants, écrasé sous vos coups.
Que vous ai-je donc fait? Résigné devant vous,
Et bravant l'infortune aux humains si cruelle,
J'étais fier et content de l'emporter sur elle.
Mais devenir coupable en aimant la vertu!
MANDANE.
Eh quoi! de son forfait lui-même est convaincu!
ÉLÉNOR.
Mon bras est criminel; tout me force à le croire.
Eh bien punissez-moi de mon infâme gloire;
La mort; mais sous vos coups. Voici le fer sacré
Que Cyrus et Cambyse ont tous deux honoré:
Qu'il passe dans vos mains, et que votre colère...
MANDANE.
Des mains d'un meurtrier dans les mains d'une mère!
Hélas! en traits sanglants, je crois y voir écrits
Le nom de mon époux et le nom de mon fils.
ÉLÉNOR.
Dieux!
MANDANE.
Conservez ce glaive, il a payé vos crimes:
Vous avez à la fois immolé deux victimes.
Vous m'arrachez le jour; fuyez mon désespoir,
Fuyez, délivrez-moi de l'horreur de vous voir.
La pitié que j'éprouve est un supplice horrible.
Vous demandez la mort: vous l'aurez, mais terrible,
Sans gloire, sans combat, dans un exil affreux,
Poursuivi par le sang de mon fils malheureux.
Leurs enfants dans les bras, les mères gémissantes
Fuiront les lieux souillés par vos traces sanglantes;
Et j'aurai, pour vengeurs de mes calamités,
Le remords inflexible et les dieux irrités.

SCÈNE II.

ÉLÉNOR, MANDANE, MITRADATE.

MITRADATE.
Ah! princesse, un faux bruit abusait tout l'empire;
Il m'abusait moi-même, et votre fils respire.
MANDANE.
Est-il vrai?
ÉLÉNOR, *à part*.
Quels accents!
MITRADATE.
J'avais quitté le roi,
J'avais semé partout et le trouble et l'effroi;
Dans la place, de loin, j'ai vu Cyrus paraître.
MANDANE.
Ciel!
MITRADATE.
Mes yeux et mon cœur n'ont pu le méconnaître.
Il marchait vers ce temple, et vainement mes cris...
ÉLÉNOR.
Arbacès!
MITRADATE.
Ah! Mandane, embrassez votre fils.
MANDANE.
Lui mon fils! lui Cyrus!
ÉLÉNOR-CYRUS.
Qui? moi! dois-je le croire?
Ma mère?
MANDANE.
Oui, je le suis.

CYRUS.

Quoi ! j'aurais tant de gloire !

MANDANE.

O toi, que j'adoptais sous le nom d'Élénor,
Toi, que j'ai cru coupable et que j'aimais encor,
Mon fils, d'un nom si doux sens-tu bien tous les charmes ?
Tu pleures! viens; oh! viens, couvre-moi de tes larmes;
Viens, laisse-les couler; verse-les sur mon cœur.

MITRADATE.

Élénor est Cyrus!

MANDANE.

C'est lui, c'est ce vainqueur
Qui dompta l'infortune et qui vengea son père;
Lui que vos soins heureux conservaient à sa mère;
Lui qu'un destin jaloux n'a point osé frapper;
Lui qu'attendait l'Asie... Et j'ai pu m'y tromper !
Non; l'instinct maternel, un ascendant suprême
Défendait Éléonor accusé par vous-même,
Lui prêtait, malgré moi, son invincible appui,
Avertissait mon âme, et déposait pour lui.

SCÈNE III.

CYRUS, MANDANE, MITRADATE, HARPAGE.

HARPAGE.

Mitradate en ces lieux! Ah! par quelle imprudence,
De Mandane et du roi cherchiez-vous la présence?
Que de nouveaux périls!

MANDANE.

Ne puis-je, en sûreté,
Interroger mon fils, si longtemps regretté?
Pour me le conserver que de soins nécessaires!
Qui donc a pu du roi tromper les émissaires?
C'est vous-même, sans doute : et quel autre que vous
Eût veillé sur mon fils et nous eût sauvés tous?

HARPAGE.

Il faut enfin parler. Oui, mon regard fidèle
Suivait partout Cyrus; oui, c'est moi dont le zèle
Protégeait avec lui, dans le sein des forêts,
Mitradate caché sous le nom d'Arbacès.
Déconcertant du roi la surveillance active,
Je traçais du héros la marche fugitive.
Voyant que de son guide on observait les pas;
J'éloignai le vieillard; je feignis son trépas :
Cyrus, par des exploits, mérita la puissance,
Et du nom d'Élénor je voilais sa naissance;
Il vengea votre époux, je conduisais sa main;
Et, lorsque d'Ecbatane il suivait le chemin,
Des bruits, semés par moi, faisaient croire à l'Asie
Qu'Élénor de Cyrus avait tranché la vie.
Disposant en secret et des lieux et des temps,
J'avais marqué le jour, les heures, les instants :
Au jour déterminé tout le mystère éclate;
J'appelais votre fils, je mandais Mitradate,
Mitradate apportant de funestes récits :
S'il n'eût, sans me parler, rencontré votre fils,
On n'aurait vu Cyrus, reconnu par vous-même,
Qu'élu roi de l'Asie et ceint du diadème.
Il le sera. Je vole où m'appellent les dieux;
Pour vous, depuis quinze ans, je conspire avec eux,
Dirigeant Astyage, et le peuple et l'armée,
Mitradate, Cyrus, Memnon, la renommée,
Feignant même avec vous, pour mieux vous secourir;
Laissant couler vos pleurs, afin de les tarir;
Épargnant à la fois un crime à votre père,
La mort à votre fils, et peut-être à sa mère.

CYRUS.

Comment récompenser un si rare bienfait?

HARPAGE.

En triomphant, seigneur; sans vous, je n'ai rien fait.
Votre nom retentit; le temps vole; et, peut-être,
Astyage en ces lieux est tout prêt à paraître.
Accourez, montrez-vous; rassemblons nos amis.
Vous frémissez, princesse ! Ou perdez votre fils,
Ou consentez à vaincre un père inexorable.

CYRUS.

Moi, je ne consens pas à devenir coupable.
Je suis fils de Mandane, et ce nom glorieux
Vaut plus qu'un diadème et cent rois pour aïeux :
Mais il est des devoirs qu'un nom pareil impose.
Au sein des immortels ma fortune repose;
Envers sa fille et moi fût-il dénaturé,
Le père de Mandane est un objet sacré.

HARPAGE.

Et que prétendez-vous?

CYRUS.

Demeurer auprès d'elle,
Fléchir, vaincre Astyage, en lui restant fidèle.

HARPAGE.

Et si vous périssez? si les fureurs du roi...

CYRUS.

Je périrai du moins digne d'elle et de moi.

MANDANE.

Ah! j'admire, en tremblant, ce vertueux courage.

HARPAGE.

Suivez-moi, Mitradate; achevons notre ouvrage :
Conjurons le poignard déjà levé sur lui :
Allons du peuple entier lui garantir l'appui.
Je sais ce que du roi nous devons tous attendre;
Seigneur, malgré vous-même, armé pour vous défendre,
Et ses projets sanglants je cours le prévenir,
Et vous sauver encor, dussiez-vous m'en punir.

SCÈNE IV.

CYRUS, MANDANE.

CYRUS.

Allons trouver le roi : c'est en vous que j'espère.

MANDANE.

Hélas! il est affreux de redouter son père ;
Mais vous n'ignorez pas son injuste fureur.
Il vient, et sa présence augmente ma terreur.

SCÈNE V.

CYRUS, MANDANE, ASTYAGE, GARDES.

ASTYAGE.

Eh bien, de vous, Mandane, ai-je eu tort de me plaindre
Tandis qu'un vil mortel, vieilli dans l'art de feindre,
De Cyrus en pleurant m'annonce le trépas,
Cyrus est dans ces murs ; vous ne l'ignorez pas.
Il y vient de Memnon confirmer le présage ;
Mitradate me fuit ; je ne vois point Harpage ;
Hors ce jeune guerrier, tout se cache à mes yeux.
Mandane, on l'accusait d'un combat odieux ;
Auprès de vous pourtant je le retrouve encore.

MANDANE.

Ah ! seigneur, permettez que ma voix vous implore.

ASTYAGE.

Pour lui?

MANDANE.

Contre mon fils il ne s'est point armé.

ASTYAGE.

Je reconnais Cyrus ; vos larmes l'ont nommé.
Soldats !

MANDANE.

N'ordonnez rien. Non ; je dois le défendre.
Lui mon fils! vous croyez... seigneur, daignez m'en-[tendre.

CYRUS.

Mandane, au nom du ciel qui nous a réunis,
Ne désavouez point que je suis votre fils.
N'accusez point, seigneur, celle qui m'a fait naître :
Mitradate à l'instant vient de me reconnaître.
Vous avez tout pouvoir sur un infortuné,
Que, même en son berceau, vous aviez condamné ;
Ainsi que mes destins j'ignorais ma disgrâce,
Et jusques aux dangers répandus sur ma trace.
Vous savez quel combat vous m'avez proposé,
Il était criminel, et je l'ai refusé.
J'aurais pu contre vous tenter une victoire ;
Elle m'aurait flétri ; j'ai conservé ma gloire ;
Je redoute la honte et crains peu le trépas ;
Je l'ai bravé pour vous en guidant vos soldats.
Si votre haine encore a besoin de ma tête,
Ordonnez, je vous suis, votre victime est prête.

ASTYAGE.

Mon empire ébranlé s'affermit en ce jour.
J'ai convoqué le peuple et les grands de ma cour :
Si dans la multitude il est quelques rebelles,
J'ai des sujets soumis, j'ai des guerriers fidèles ;
Un oracle imposteur ne peut vous protéger,
Et ce mot vous apprend si je dois me venger.

MANDANE.

De mon fils ! et c'est vous dont la voix le condamne !
Venez donc le chercher dans les bras de Mandane.
Il vous aurait vaincu s'il n'était généreux.
Venez ; les mêmes coups nous frapperont tous deux,
Et les bourreaux, armés par la main de mon père,
En immolant Cyrus, égorgeront sa mère.

ASTYAGE.

Gardes, séparez-les.

MANDANE, *entraînée par les gardes.*

Cieux, entendez mes cris !

CYRUS.

O mère déplorable !

MANDANE.

O mon fils ! mon cher fils !

CYRUS.

Vous tremblerez, seigneur, en ordonnant un crime :
Marchons ; auprès de vous on verra la victime
Pleurer sur une mère et plus encor sur vous,
Et vous pardonner même en mourant sous vos coups.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MANDANE, MEMNON ; MAGES.

MEMNON.

Quoi ! ce jeune Élénor était Cyrus lui-même !
Et du ciel toutefois bravant l'arrêt suprême,
Votre père ose encor méditer des forfaits !

MANDANE.

Mon père ! il ne l'est plus ; il ne le fut jamais.
Il m'arrache mon fils, et me condamne à vivre !
On m'entraînait mourante, et je n'ai pu les suivre.
Ce temple est investi : des soldats inhumains
A Mandane, à vous-même, ont fermé les chemins ;
Cyrus est en péril, et sa mère est captive ;
Il n'entend pas ma voix stérilement plaintive ;
A son persécuteur il reste abandonné ;
Nul ne peut secourir mon fils infortuné !

MEMNON.

Harpage est libre encor ; mais ce chef intrépide,
Sans le pouvoir sacré qui l'inspire et le guide,
Offrirait à Cyrus un impuissant secours.

Qui défend votre fils? qui veille sur ses jours?
Celui qui soumet tout à sa volonté sainte.
Vous tremblez! en quels lieux? Dans cette auguste enceinte,
Où vous avez ouï la promesse des cieux!
En ce temple où, courbant son front victorieux,
Votre fils, conservé par quinze ans de miracles,
A lui-même entendu d'infaillibles oracles!
Le dieu dont la bonté gardait Cyrus enfant,
L'a fait, dans ce grand jour, revenir triomphant;
Les mages, par vous-même instruits de ce mystère,
Vont aux yeux du héros rouvrir le sanctuaire,
Et le même soleil qui nous l'a ramené,
Du haut des cieux encor le verra couronné.

MANDANE.

Je demande sa vie, et non pas un empire.
On en veut à ses jours; et qui sait s'il respire?
Quel mortel, ou quel dieu peut empêcher sa mort,
Quand un maître implacable ordonne de son sort?
Peut-être a-t-on déjà dicté l'arrêt brabare;
Peut-être d'un vainqueur l'échafaud se prépare;
Le héros de l'Asie, en cet affreux moment,
Appelle en vain sa mère, et meurt en la nommant...
Mais quel bruit tout à coup dans les airs se déploie!

MEMNON.

C'est le nom de Cyrus, et de longs cris de joie.

MANDANE.

Se peut-il?

MEMNON.

Un vieillard vient à pas empressés.

MANDANE.

Si de nouveaux malheurs allaient m'être annoncés!

MEMNON.

Il approche, en ses traits votre bonheur éclate.

MANDANE.

Je frémis toutefois. Est-ce vous, Mitradate?

SCÈNE II.

MANDANE, MEMNON, MITRADATE; MAGES.

MITRADATE.

O mère d'un héros! calmez vos sens troublés.

MANDANE.

Mon fils est-il vivant?

MITRADATE.

Tous vos vœux sont comblés.

MANDANE.

Ce n'est point une erreur! hâtez-vous de m'apprendre
Combien aux immortels j'ai de grâces à rendre.

MITRADATE.

Aux portes du palais, le peuple rassemblé,
De crainte et de douleur paraissait accablé;
Une cour fastueuse entourait votre père,
Qui levait avec peine un front morne et sévère;
Et, le glaive à la main, les guerriers, l'œil baissé,
Gardaient, en frémissant, un silence glacé.
Tout se taisait. Bientôt le héros se présente;
Sa démarche modeste en est plus imposante:
Astyage l'accuse; aussitôt par des cris,
De lâches courtisans condamnaient votre fils;
Mais Harpage accourait, et d'un regard tranquille,
Interrogeant la foule, inquiète, immobile:
« Cyrus est menacé d'un arrêt odieux.
« Qui l'exécutera? Qui bravera les dieux?
« Qui combattra ce roi que vingt peuples attendent?
« Qui frappera ce front que cent lauriers défendent?
« Cyrus, persécuté, les a cueillis pour vous;
« Il a vengé son père; il vous a vengés tous;
« Il a vengé celui qui dicte la sentence.
« Le voilà le héros proscrit dès sa naissance!
« Le roi voulait le perdre, et je l'ai conservé;
« Au berceau, dans les camps, c'est moi qui l'ai sauvé;
« Et voici le pasteur, qui d'asile en asile,
« Traînait des nations l'espérance fragile. »
Il dit: dans l'assemblée un long frémissement
S'élève à ce discours et grossit lentement.
Il éclate; on s'émeut; le roi pâlit; Harpage
Me conduit vers Cyrus, m'appelle en témoignage:
On s'attendrit: mes pleurs, mes récits, mes serments,
Ces cheveux blancs, ce front, ces simples vêtements,
Ce maintien, cet accent que n'a pas l'imposture,
Ce ton naïf qu'inspire et que sent la nature,
Les regards du héros, tant d'exploits, de succès,
Cambyse respirant dans chacun de ses traits,
Tout parle en sa faveur, tout, jusqu'à votre absence;
Et, pareil au tonnerre, un cri puissant s'élance:
« Vive, vive Mandane et son généreux fils!
« Vive et règne Cyrus que les dieux ont promis! »
La cour abandonnait le roi dans sa disgrâce;
Sa garde était fidèle et tentait la menace;
Mais par un cri nouveau le peuple a répondu;
Il annonçait le trouble, et du sang répandu;
Ce jour allait finir sous un horrible auspice.
Un seul, un seul guerrier nous l'a rendu propice.
Accourant près du roi, jetant de toutes parts
Ce coup d'œil assuré qui commande aux hasards;
Terrible, et balançant la foudroyante épée
Que du sang ennemi deux héros ont trempée:
Respectez Astyage; immolez son appui,
Dit-il, frappez Cyrus.

MANDANE.

Quoi! c'était...

MITRADATE.

C'était lui;
Lui, qui seul apaisait et le peuple et l'armée,
Comme on voit tout à coup la tempête calmée,
Quand l'astre bienfaisant qu'adore l'univers
Vient réjouir les cieux, et planer sur les mers.

MANDANE.

Ah! je n'ai plus de crainte, et Mandane est contente

SCÈNE III.

MANDANE, MEMNON, HARPAGE; GUERRIERS, MAGES.

HARPAGE.

Mages, voici l'instant qui remplit votre attente.

MEMNON.

Cyrus vient, et le jour luit encor dans les cieux :
Rouvrez le sanctuaire à l'envoyé des dieux.

HARPAGE.

Astyage a rompu son silence farouche ;
Le nom sacré de fils est sorti de sa bouche ;
Des pleurs du repentir son visage est baigné ;
Et déjà de Cyrus il entre accompagné.

SCÈNE IV.

CYRUS, ASTYAGE, MANDANE, MEMNON, HARPAGE; SATRAPES, MAGES, GUERRIERS, PEUPLE.

MANDANE.

Mon fils, et vous, seigneur, que le passé s'oublie ;
Et béni soit le jour qui vous réconcilie !
Si le sort a changé...

CYRUS.

Rien n'a changé pour nous,
Mandane, et votre fils est digne encor de vous.
Vous avez cru, seigneur, condamner un rebelle ;
Élénor vous servit ; Cyrus vous est fidèle ;
Mais ne haïssez point le généreux pasteur
Qui de Cyrus enfant fut le libérateur ;
De m'avoir trop chéri ne blâmez point Harpage ;
Pardonnez à son zèle, honorez son courage ;
Du nom de père enfin laissez-moi vous nommer,
Et conservez l'empire en le faisant aimer.

ASTYAGE.

Il ne m'appartient plus, et je viens, dans ce temple,
Satisfaire aux décrets du ciel qui nous contemple :
J'ai bravé son oracle ; il a dû s'accomplir.
Il me reste un devoir ; je saurai le remplir.
Astyage a régné. Détrôné par mon crime,
Je remets aujourd'hui l'empire à ma victime.

CYRUS.

Oubliez...

ASTYAGE.

Ah ! mon fils un règne fortuné
Justifira les dieux qui vous ont couronné.
En bornant le pouvoir vous le rendrez durable.
Quant à moi, délivré d'une frayeur coupable,
Désormais, sans frémir, au pied de ces autels,
J'oserai prononcer le nom des immortels,
Et de leur favori les jeunes destinées
Embelliront du moins mes dernières années.

CYRUS.

Si j'accepte, en tremblant, ma nouvelle grandeur,
J'aurai les soins du trône, ayez-en la splendeur.
Vous, qu'apprit à chérir mon enfance ignorée,
Mère, longtemps à plaindre et toujours adorée,
Qu'un plus bel avenir console vos douleurs.

MANDANE.

Je ne me souviens plus si j'ai versé des pleurs ;
Et votre mère heureuse, entre toutes les mères,
Jouira, plus que vous, de vos destins prospères.

CYRUS.

Harpage, Mitradate, ah ! de tous vos bienfaits,
Serai-je assez puissant pour m'acquitter jamais ?

MITRADATE.

Vous vivez ; vous régnez : c'est notre récompense.

HARPAGE.

Vos vertus prouveront votre reconnaissance.

MEMNON.

Peuple, de votre roi recevez les serments ;
Vous les tiendrez, seigneur, les dieux sont vos garants.

CYRUS.

Toi qui lis dans les cœurs et punis le parjure,
Sur ton autel sacré c'est par toi que je jure
D'obéir à la loi, d'aimer la vérité ;
De donner pour limite à mon autorité
Ce qui peut l'affermir, la justice éternelle,
Les intérêts, les droits du peuple qui m'appelle ;
D'aller chercher, d'atteindre, en versant des bienfaits,
L'infortune muette et les malheurs secrets ;
Père des citoyens, juge pour les entendre,
Roi pour les gouverner, soldat pour les défendre,
D'illustrer le pouvoir déposé dans mes mains,
De respecter les dieux, de chérir les humains,
De régner par l'amour et jamais par la crainte,
Fidèle, sur le trône, à la liberté sainte,
Don qui nous vient des cieux, base des justes lois,
Premier besoin du peuple et soutien des bons rois.

PHILIPPE II,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

PHILIPPE II, roi d'Espagne.
DOM CARLOS, infant d'Espagne.
ÉLISABETH DE VALOIS, épouse de Philippe II.
LE DUC D'ALBE, gouverneur du Brabant.
LE COMTE D'EGMONT, député des états du Brabant.
RUY-GOMÈS DE SILVA, prince d'Éboly.
LE CARDINAL SPINOLA, grand inquisiteur.
UN VIEUX SOLDAT de Charles-Quint.
GRANDS D'ESPAGNE, COURTISANS, GUERRIERS, GARDES, PAGES.

La scène est à Madrid, dans le palais des rois d'Espagne.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIPPE, LE DUC D'ALBE.

D'ALBE.

Sire, quel noir chagrin flétrit cette âme altière?
Philippe, un roi puissant, craint de l'Europe entière,
Peut-il s'abandonner au trouble où je le voi?

PHILIPPE.

C'est le fruit du pouvoir; c'est la dette d'un roi.
Peut-être des humains la difficile étude
M'a de l'art de régner donné quelque habitude,
Et j'ai vu de tout temps, au sein de mes grandeurs,
Chaque jour m'apporter son tribut de douleurs.
Mais ce tribut augmente, et son fardeau m'accable.
Du trône castillan, vous, l'appui redoutable,
Dont le bras m'a servi chez le Belge indompté,
D'Albe, soumettrez-vous ce peuple révolté?
Me faudra-t-il encor supporter ses caprices?

D'ALBE.

S'il n'était soutenu, si des mains protectrices
Du rebelle Nassau ne caressaient l'espoir,
Le Belge, par mes soins rentré dans le devoir,
Dans ses riches cités coulant des jours prospères,
Respecterait le sceptre et la foi de vos pères.
Mais les séditieux infestaient les chemins;
Mes lettres quelquefois tombaient entre leurs mains:
Loin d'arrêter le mal, un écrit pouvait nuire.
J'ai désiré vous voir, vous parler, vous instruire,
Signaler à vos yeux de trop chers ennemis.
Ah! sire, il est cruel, pour un sujet soumis,
De venir redoubler vos chagrins politiques.
Ce n'est pas seulement dans les plaines belgiques
Qu'un pouvoir criminel combat vos intérêts:
Nassau, dans Madrid même, a des appuis secrets.

PHILIPPE.

Nommez-moi ces pervers qui bravent mon empire.

D'ALBE.

Je ne puis les nommer; ce mot doit vous suffire.

PHILIPPE.

Je vous entends: je sais qu'un père infortuné
Doit gémir sur son fils dans le crime entraîné.
Des Belges révoltés l'infant nourrit la haine.

D'ALBE.

Ils comptent sur Carlos, et même sur la reine.

PHILIPPE.

Sur la reine!

D'ALBE.

Excusez ces pénibles aveux.
Je remplis un devoir austère et dangereux;
Mais, en dissimulant, je trahirais mon maître.

PHILIPPE.

Sur la reine! Loin d'elle on peut la méconnaître.
Que l'infant, peu docile à mes sages leçons,
Ait des vrais Castillans mérité les soupçons;
Qu'il ait de Nassau même enhardi l'espérance,
Que, pour mes ennemis, sa coupable indulgence
Fomente encor le trouble au sein de mes états,
Je le crois; il m'afflige et ne me surprend pas:
Le pouvoir des bienfaits le trouve inaccessible.
Mais qu'une jeune reine, et timide et sensible,
D'un chef de révoltés flatte l'ambition;
Qu'elle daigne sourire à la rébellion;
Que d'un cœur qui l'adore, aigrissant la blessure...
Non, le sien m'est connu; sa vertu me rassure.
Quand cet objet touchant vint embellir ma cour,
D'un bonheur fugitif j'ai senti le retour.

Ses yeux versaient la paix dans mon âme flétrie ;
Et mes jours, attristés par la sombre Marie,
Auprès d'Élisabeth se levaient plus sereins.
L'infant, le seul infant m'a rendu mes chagrins.

D'ALBE.

Je réponds sans contrainte à votre confiance.
Vous rappelez ces temps où, du sein de la France,
Rayonnante d'attraits, la fille des Valois
Vint partager un trône et nous donner des lois ;
Mais, sire, oubliez-vous qu'à ce grand hyménée
La jeune Élisabeth n'était pas destinée ;
Que son père Henri Deux, sa mère Médicis,
L'avaient, depuis longtemps, promise à votre fils ;
Et que ce nœud futur réchauffait dans Bruxelle
L'espoir mal étouffé du protestant rebelle?
Bientôt d'Élisabeth vous devîntes l'époux ;
Et, lorsqu'avec transport l'Espagne à ses genoux
D'un amant couronné partageait l'allégresse,
Le parti de Nassau, cachant peu sa tristesse,
Voyait dans cet hymen une calamité :
On exaltait l'infant par vous persécuté ;
Lui qui, de son aïeul honorant la mémoire,
Devait de Charles-Quint continuer la gloire.
De ce peuple ombrageux tels étaient les discours,
Sire ; et dans la Belgique, ils circulent toujours :
On y peint de Carlos la tendresse jalouse ;
On y vante ce prince ; on y plaint votre épouse.
Vous leur avez, dit-on, porté le coup mortel,
Et d'une égale ardeur...

PHILIPPE.

N'achevez point, cruel.
Un guerrier, je le sens, rougit de ma faiblesse ;
Mais ce cœur embrasé, plein du trait qui le blesse,
Dans le cœur d'un ami demande à s'épancher.
Je vous estime assez pour ne vous rien cacher.
Oui, j'aime Élisabeth ; je l'aime avec ivresse ;
Oui, pour elle mon fils sent la même tendresse.
Puissent le temps, l'absence, étouffer son amour !

D'ALBE.

Que dites-vous? Carlos...

PHILIPPE.

Est absent de la cour.
Le Maure audacieux, franchissant son rivage,
Loin des brûlants déserts de l'Afrique sauvage,
Vient dévaster les bords qu'il possédait jadis :
J'ai saisi ce moment pour éloigner mon fils ;
A sa jeune valeur j'ai confié l'armée.
Je sais que d'un tel choix l'Espagne est alarmée.
Spinola s'est lui-même expliqué hautement :
Ce prélat, dont la pourpre est le moindre ornement,
Ce chef d'un tribunal vénérable et suprême,
Qui, redouté du peuple et craint des rois eux-même,
De l'Église et du ciel venge et maintient la loi,
Assure que le prince, abandonnant sa foi,
Aide en secret le Maure, et, jusque dans Byzance,
Fait du sultan Sélim demander l'alliance.
Mais je n'ai rien appris de ces desseins pervers ;
Et, de loin, sur l'infant je tiens les yeux ouverts.
Pour savoir ce qu'il fait, ce qu'il dit, ce qu'il pense,
J'ai d'un observateur armé la vigilance.
Affectant les dehors d'une intime amitié,
A tous ses sentiments Gomès initié,
Gomès est près de lui mon fidèle émissaire :
Courtisan méprisé, mais agent nécessaire,
N'écoutant que la voix de ses vils intérêts,
Du confiant Carlos il me vend les secrets.

D'ALBE.

Gomès ! de votre fils il éleva l'enfance ;
Il chérissait le prince.

PHILIPPE.

Il chérit la puissance.
D'Albe, sur tous les points m'avez-vous éclairci?

D'ALBE.

J'ajoute encor deux mots : d'Edgmont se rend ici.

PHILIPPE.

D'Egmont !...

D'ALBE.

Vient contre moi vous demander justice.
De Horn et de Nassau c'est l'ami, le complice.
Vous savez s'il mérite un favorable accueil,
Et comment vous devez répondre à son orgueil.
C'est dans la fermeté qu'est ici la prudence.
Des principes nouveaux craignez l'indépendance
Pour les nombreux états entre vos mains transmis ;
On doit quelque indulgence à des sujets soumis,
Mais un peuple indompté veut un maître sévère.
Vous seul, entre les rois que l'Europe révère,
Du nom de catholique êtes le protecteur :
La reine qui commande à l'Anglais novateur,
De son père Henri Huit a consommé l'ouvrage ;
Maximilien, d'un œil plus timide que sage,
De vingt cultes rivaux voit les sanglants débats ;
Tandis que Charles Neuf, esclave en ses états,
Craignant des Châtillon l'influence ennemie,
D'une paix sacrilége a subi l'infamie.
Pour des brigands vaincus, quel triomphe éclatant !

PHILIPPE.

Cette paix n'est qu'un piége, et la mort les attend.
Des Guises avec moi la secrète alliance
De Coligni, des siens, détruira l'influence ;
Et j'ai quelque pouvoir sur cette Médicis
Qui régna de tout temps sous le nom de ses fils.
J'ai vu des rois trahir la foi de leurs ancêtres ;
Ils ont délaissé Rome, et combattu ses prêtres.
Moi, je veux maintenir les antiques autels,
De mon autorité fondements immortels.
Pour d'Egmont, dans ma cour, il n'a rien à prétendre ;
Vous m'avez bien servi, je saurai vous défendre.

La reine vient... Allez, fiez-vous à ma foi :
Je puis compter sur vous; comptez sur votre roi.

SCÈNE II.

PHILIPPE, ÉLISABETH.

ÉLISABETH.

Le plus pressant motif auprès de vous m'amène.
D'autres prendront le soin d'irriter votre haine;
Et, prêtant au malheur de coupables projets,
Flatteront le monarque aux dépens des sujets.
Je viens, sire, à mon tour, désarmer la vengeance,
Réclamer la justice, et même l'indulgence :
Un Belge, dans ce jour, doit paraître à vos yeux.

PHILIPPE.

Oui. Ce Belge est d'Egmont; il se rend en ces lieux.
La nouvelle, madame, a lieu de me surprendre.
Mais comment savez-vous ce que je viens d'apprendre?

ÉLISABETH.

D'Egmont, près d'arriver, m'en a fait prévenir.
Je le vis en des temps chers à mon souvenir :
La victoire deux fois nous l'avait fait connaître.
Dans les murs de Paris son zèle pour un maître
N'a pas moins éclaté qu'au milieu des combats.
La gloire et la franchise ont guidé tous ses pas,
Quand, chargé de conclure une paix salutaire,
Il vous représentait auprès du roi mon père.

PHILIPPE.

Je ne présumais pas qu'il oubliât jamais
Ses exploits, ses travaux, et surtout mes bienfaits.
On sait que votre voix ne peut m'être importune;
Et, comme on craint encor de braver ma fortune,
Je ne m'étonne point que le Belge ait tenté
Du cœur d'Élisabeth la facile bonté.
Le nom seul du malheur est puissant auprès d'elle.
Songez pourtant, songez que ce vertueux zèle
Par d'injustes soupçons pourrait être noirci.

ÉLISABETH.

Je n'en saurais douter, puisque d'Albe est ici;
D'Albe, ennemi cruel, dont la froideur altière
Rit des larmes du faible, et punit la prière;
D'Albe, odieux partout, mais si fort redouté,
Qu'un sujet, qu'un héros, autrefois respecté,
Qu'un de vos grands, lié par un devoir austère,
Environne ses pas des ombres du mystère,
Et, d'un peuple outragé venant plaider les droits,
Pour approcher de vous a besoin de ma voix.
Aux cris de l'oppresseur votre oreille attentive
Est-elle inaccessible à la douleur plaintive?
Et des rigueurs d'un trône esclave couronné,
Au tourment de punir êtes-vous condamné?
Ah! quand à vos destins je me suis asservie,
Quand la foi d'un traité vous a donné ma vie,
Cette pompe qui suit l'épouse d'un grand roi,
Sans me causer d'orgueil, m'a fait sentir l'effroi.
Parmi tant de splendeur si j'ai trouvé des charmes,
C'est dans le droit sacré de sécher quelques larmes,
D'accueillir le malheur, d'intercéder pour lui :
Et quelle autre en ces lieux lui servirait d'appui?
Quand tout cède aux décrets d'un ministre homicide,
Permettez quelquefois qu'une épouse timide
Des peuples opprimés entretienne un époux,
Et que leur plainte au moins puisse aller jusqu'à vous.

PHILIPPE.

Pour des sujets zélés soyez juste vous-même,
Et soyez-le surtout pour un roi qui vous aime.
Je ne souffrirai point que d'Egmont aujourd'hui
Vainement de la reine ait obtenu l'appui.
Il veut m'entretenir, je l'entendrai, madame :
Qu'il vienne ; ma réponse est au fond de mon âme.
Je pourrais, sans rigueur, interdire à ses yeux
Ma présence, la vôtre et l'aspect de ces lieux;
Je pourrais même, en lui ne voyant qu'un rebelle...
Mais je me souviendrai qu'il fut longtemps fidèle
Comme un vrai Castillan je veux le recevoir;
C'est plus qu'à ses exploits je ne croyais devoir,
Plus qu'il ne sied peut-être à l'orgueil de l'empire.
Je cède à l'intérêt que d'Egmont vous inspire.
Sans crainte à mes regards il peut se présenter.

SCÈNE III.

PHILIPPE, ÉLISABETH, SPINOLA.

SPINOLA.

Jusqu'aux pieds du monarque il est temps de porter
Le vœu des vrais amis du trône et de l'Église.
A votre autorité si l'Espagne est soumise,
Philippe, elle a sur vous des droits à réclamer.
Contre nous l'infidèle ose encore s'armer,
Les drapeaux africains ont flotté sur nos villes.
Vos soldats craignent peu ces phalanges serviles;
Aisément ils vaincront si le ciel est pour eux :
S'il est contre eux, jamais. Un devoir rigoureux
M'ordonne d'affliger, mais d'instruire Philippe :
Il est roi; qu'il prononce, et l'effroi se dissipe.
Dieu ne protége point ceux qu'il n'eût point choisis :
Rassurez vos sujets; rappelez votre fils.

ÉLISABETH.

Le prince!

PHILIPPE.

Expliquez-vous.

ÉLISABETH.

Quel étonnant langage!

SPINOLA.

Sire, pourquoi faut-il m'expliquer davantage?
L'infant vous est connu. Je veux bien supposer

Que de trahir l'Espagne on ne peut l'accuser,
Qu'il n'abandonne point la foi de ses ancêtres ;
Mais, sans le mettre au rang des apostats, des traîtres,
Sans croire à tant de bruits imprudemment semés,
Bruits que, par sa conduite, il a trop confirmés,
Sans vouloir découvrir dans les yeux d'un monarque
De ses chagrins cachés quelque infaillible marque,
L'infant, d'un tribunal terrible et révéré
N'est-il pas dès longtemps l'ennemi déclaré ?
N'a-t-il pas, jeune encor, professé les maximes
Des Belges révoltés qu'il nomme des victimes ?
Le nom de dom Carlos n'est-il plus aujourd'hui
De tous les mécontents l'espérance et l'appui ?

ÉLISABETH.

Si vous ne craignez point d'attaquer l'innocence,
Souffrez qu'on la défende, et respectez l'absence.
D'un père et de son fils ainsi vous disposez !
Dieu les réunissait, et vous les divisez !
Ainsi de l'encensoir vous profanez l'usage !
Pour dissiper entre eux le plus léger nuage,
D'un ministre de paix implorant le secours,
C'est à vous, Spinola, que j'aurais eu recours.
Et vous venez, cruel, irriter votre maître,
Rallumer des soupçons qui s'éteignaient peut-être !
Si vous êtes puni par un succès affreux,
Si votre voix triomphe et fait deux malheureux,
Si, d'un pouvoir jaloux n'écoutant que l'ivresse,
Prompt à déshériter l'infant de sa tendresse,
Frappé du nom du ciel, le roi cède à vos cris,
Lui rendrez-vous l'amour et les vertus d'un fils ?

SPINOLA.

Dieu lui rendra bien plus en bénissant son règne.
Il faut qu'un souverain le respecte et le craigne.
La loi que j'interprète est la loi de rigueur.
Je n'offre point aux rois un encens corrupteur ;
Celui qui fait régner, seul maître que j'encense,
Ne me permit jamais de flatter leur puissance.
En son nom quelquefois je viens les éclairer.
Étrangère à nos mœurs, vous pouviez l'ignorer.
D'une cour où souvent Dieu reste sans vengeance,
Vous avez en Espagne apporté l'indulgence.
Comme un roi castillan Philippe doit penser,
Madame, et c'est à lui que je viens m'adresser.

PHILIPPE.

Quoique j'honore en vous un caractère auguste,
Spinola, pour l'infant vous me semblez injuste,
Et, malgré les vains bruits qu'on aime à publier,
La victoire bientôt peut le justifier.
J'ai formé contre lui des plaintes légitimes ;
Je connais ses erreurs ; j'ignore encor ses crimes.
Si jusqu'à la révolte il osait se porter,
Dans ce chemin glissant je saurais l'arrêter.
De tromper, de trahir, je le crois incapable.
Dans un jeune imprudent vous voyez un coupable ;
L'équité n'est pour vous que la sévérité.
Il me conviendrait mal d'être un juge irrité ;
Une longue indulgence est l'équité d'un père.

SPINOLA.

Adieu, sire ; je rentre au fond du sanctuaire.
Vous négligez l'appui des ministres sacrés ;
Mais bientôt, croyez-moi, vous le réclamerez.

SCÈNE IV.

PHILIPPE, ÉLISABETH, GOMÈS.

ÉLISABETH.

Quel adieu ! qu'a-t-il dit ?

PHILIPPE.

La vérité peut-être.
On vient. C'est vous, Gomès, vous que je vois paraître :
Quel motif en ces lieux vous ramène ? Et pourquoi
Osez-vous, sans l'infant, vous montrer devant moi ?
N'ai-je pas à vos soins confié sa jeunesse ?

GOMÈS.

Sire, des Castillans partagez l'allégresse :
J'accompagne Carlos ; il est près de ces lieux.

PHILIPPE.

Lui !

GOMÈS.

Vous allez revoir l'infant victorieux.

ÉLISABETH.

Victorieux !

PHILIPPE.

L'infant...

GOMÈS.

Vers ce palais s'avance.
Entendez-vous l'airain célébrer sa vaillance ?
Tandis que vos sujets, pressés autour de lui,
Du trône et de la foi le proclament l'appui,
L'infant paraît lui seul ignorer sa victoire :
Modeste sans effort et plus grand que sa gloire,
L'infant, de ses exploits méconnaissant le prix,
Semble de tant d'honneurs moins touché que surpris.
Ainsi nous l'avons vu dans Séville alarmée,
Quand son premier regard vous donnait une armée.

ÉLISABETH.

De sa fidélité tous les yeux sont témoins,
Sire, et de votre fils vous n'attendiez pas moins.
S'il a des envieux, ce coup va les confondre ;
Et c'est en triomphant qu'un héros sait répondre.

PHILIPPE.

Dieu seul doit triompher, Dieu qui combat pour nous.

SCÈNE V.

PHILIPPE, ÉLISABETH, CARLOS, GOMÈS, COURTISANS, GUERRIERS.

CARLOS.

Mon père, j'ai vaincu : je viens à vos genoux
Déposer les pouvoirs remis à mon courage,
Et de quelques lauriers vous présenter l'hommage.
Ils sont dignes de vous, dignes de votre fils ;
Le sang de vos sujets ne les a point flétris.

PHILIPPE.

Levez-vous, dom Carlos ; je bénis votre zèle ;
Soyez toujours vainqueur ; soyez toujours fidèle.

ÉLISABETH.

Ces rapides exploits surpassent notre espoir.

CARLOS.

Ah ! j'éprouvais, madame, un céleste pouvoir.

PHILIPPE.

Je ne laisserai point languir votre vaillance.
Que de nouveaux succès soient votre récompense :
Courez chercher encor des ennemis vaincus.

CARLOS.

Mais, sire, où les chercher quand vous n'en avez plus?

PHILIPPE.

Une seule victoire...

CARLOS.

A terminé la guerre.
Des murs de Carthagène aux remparts d'Anqueterre,
D'un sinistre nuage ils étonnaient les yeux,
Et menaçaient Grenade où régnaient leurs aïeux.
J'avais peu de soldats ; je n'avais que des braves :
Tous étaient Castillans. La race des esclaves
Bientôt de ses vainqueurs a reconnu les fils :
Près de Montemayor l'infidèle surpris
Oppose en vain sa rage et ses cris pour défense ;
Armes, drapeaux, trésors, tout est en ma puissance.
Le chef, percé de coups, sous ce fer est tombé :
Et devant la valeur le nombre a succombé.
Quelques-uns rejoignaient leurs voiles toutes prêtes ;
Mais, en fuyant le glaive, ils trouvent les tempêtes.
De leurs vaisseaux brisés ils couvrent les deux mers ;
A peine un faible reste a fui dans ses déserts.
Du sang des Africains la Segura grossie
Coule avec plus d'orgueil dans les champs de Murcie ;
Et l'onde du grand fleuve aux rives de Cadis
De ces noirs bataillons roule encor les débris.

PHILIPPE.

Je sens qu'en vos discours le courage respire,
Et qu'un héros de plus se révèle à l'empire ;
Je vous vois de retour ; j'ai lieu d'être content :
Vous prévenez mon vœu ; mais un sujet l'attend.
Reine, et vous, prince, et vous, soutiens de la Castille,
Qui de Philippe aussi composez la famille,
Suivez-moi dans le temple ; et là, braves guerriers,
Suspendez vos drapeaux, prosternez vos lauriers :
Que du pied des autels l'hymne de la victoire
S'élève jusqu'au Dieu qui dispense la gloire ;
Et jurez devant lui de maintenir les droits
Des rois maîtres du peuple, et du maître des rois.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARLOS, GOMÈS.

GOMÈS.

Insensible aux transports de la publique joie,
Rêveur et solitaire, à la douleur en proie,
Vous semblez fuir un prix qui vous est si bien dû :
Jouissez de l'hommage à vos succès rendu,
Voyez de vos lauriers cette cour embellie.

CARLOS.

J'y rentre avec la gloire et la mélancolie.
De mes ennuis profonds ton cœur seul a pitié,
Et l'amour malheureux a besoin d'amitié.
J'ai donc revu la reine ! Attentif, immobile,
J'admirais sa candeur, sa dignité tranquille,
Cet intérêt touchant dans ses traits répandu,
Que te dirai-je enfin ?... tout ce que j'ai perdu.
Jamais Élisabeth ne me parut si belle ;
Jamais mon triste cœur n'a tant brûlé pour elle.

GOMÈS.

Où peut vous entraîner ce long égarement ?

CARLOS.

Elle est prête à se rendre en son appartement ;
Ces lieux en sont voisins, je veux ici l'attendre.

GOMÈS.

Et quel est votre espoir ?

CARLOS.

De la voir, de l'entendre,
De respirer près d'elle un moment sans témoin,
D'adoucir mon malheur, ou d'en parler au moins.
La voici : laisse-nous.

SCÈNE II.

CARLOS, ÉLISABETH.

CARLOS.

Ne fuyez point, madame.

ÉLISABETH.

Prince, que faites-vous ? Un peuple entier réclame

La douceur d'applaudir à vos prospérités :
Vous, ne dédaignez point ces tributs mérités.
Rendez à ses désirs votre présence auguste,
Il chérit les héros ; la cour est plus injuste :
Ici sont déguisés sous un masque imposteur
Et le lâche hypocrite, et le vil délateur.

CARLOS.

Oui ; d'Albe et Spinola, ces tyrans fanatiques,
Artisans éternels des misères publiques.
J'ai su, mais j'ai bravé leurs insolents discours.

ÉLISABETH.

Ils ne terniront point la splendeur de vos jours.

CARLOS.

Une envieuse nuit vient y mêler son ombre.

ÉLISABETH.

Ah ! prince, des chagrins le voile épais et sombre
Devrait-il obscurcir un front victorieux ?

CARLOS.

Ces chagrins m'ont suivi quand j'ai quitté ces lieux :
Ils m'ont accompagné sous la tente guerrière ;
Rien ne peut renverser l'éternelle barrière
Qui m'a, bien jeune encor, séparé du bonheur :
Un cuisant souvenir veille au fond de mon cœur :
A la fin de mes maux le ciel même s'oppose,
Et ce n'est point à vous d'en demander la cause.

ÉLISABETH.

La gloire et l'amitié ne vous consolent pas ?

CARLOS.

L'amitié ! quelquefois je respire en ses bras.
D'un prince malheureux ami tendre et sincère,
Gomès...

ÉLISABETH.

Le seul Gomès? vous oubliez... un père.
Ce respectable nom peut-il vous alarmer?

CARLOS.

Un père ! était-ce lui que vous deviez nommer ?

ÉLISABETH.

Carlos !

CARLOS.

A mes douleurs fut-il jamais sensible ?
Philippe est un grand roi, mais un père inflexible.

ÉLISABETH.

Étouffez ces transports : du moins souvenez-vous
Qu'il vous donna le jour, et qu'il est mon époux.

CARLOS.

Ce nom que vous aimez et qui me désespère,
Tout autre, avant ma mort... Philippe était mon père;
Philippe est votre époux ; mais ce nom fortuné,
En d'autres temps, madame, il m'était destiné.

ÉLISABETH.

Ah ! j'ai dû l'oublier : oubliez-le vous-même.

CARLOS.

Vous l'avez oublié ! Mais pour le rang suprême,
Ce qu'on n'aima jamais s'abandonne aisément.
Auriez-vous abjuré ce premier sentiment
Qui, se glissant dans l'âme exaltée et ravie,
La remplit tout entière et fait sentir la vie ?
Eh ! qui peut tout à coup, par le charme entraîné,
Voir au sort d'un moment l'avenir enchaîné?
Sans prévoir mon destin j'ai connu cette ivresse.
Imprudent ! jusque-là ma superbe jeunesse
Méprisait des amants les frivoles ennuis :
De Charles, mon aïeul, la gloire, au sein des nuits,
S'élevait devant moi par le temps agrandie,
Et son nom réveillait mon âme enorgueillie.
Tranquille, j'avais vu les beautés de la cour
Au pouvoir, au crédit vendre le nom d'amour,
Insulter aux vertus dans leur cœur étouffées,
Et de leur honte illustre étaler les trophées.
Sous le joug du scandale espérant m'asservir,
Elles briguaient en vain l'honneur de m'avilir.
Jour où s'évanouit ma longue indifférence !
Belle d'un pur éclat, loin des bords de la France,
Vous parûtes, semblable à l'astre du matin;
Ma foi vous attendait, et ce bonheur certain
Avait porté l'ivresse en mon âme enflammée ;
Philippe vous aima ; qui ne vous eût aimée !
Hélas ! je n'avais pas un trône à vous offrir,
Je ne pus que me plaindre, adorer et souffrir.
Il fallut m'immoler : l'arrêt de votre frère
Accueillit la demande et les vœux de mon père.
Ils voulaient nous unir, ils brisèrent nos nœuds.
Aux pieds de ces autels, préparés pour nous deux,
Par un autre que moi vous fûtes amenée :
C'est là, c'est aux lueurs des flambeaux d'hyménée,
C'est en voyant mes yeux de larmes obscurcis,
Que Philippe a juré le malheur de son fils.

ÉLISABETH.

Pouvez-vous de ces temps rappeler la mémoire ?
Ah ! j'aimais à penser que les soins de la gloire
Occupaient tout entier votre cœur généreux,
Ce cœur digne en effet d'un destin plus heureux.
Quand vous êtes chéri du peuple et de l'armée,
Quand ce palais est plein de votre renommée,
Quand tous les Castillans célèbrent vos exploits,
D'un amour sans espoir vous écoutez la voix !
A pleurer un héros voulez-vous les contraindre ?
On vous admire : hélas ! faut-il encor vous plaindre?

CARLOS.

Qu'importent ces lauriers, ce renom d'un vainqueur?
Tout ce fragile éclat n'a pu remplir mon cœur.
Un rival sans espoir, mais redouté peut-être,
Importunait les yeux d'un époux et d'un maître :
On m'éloigna de vous. Facile à me tromper,
Moi-même, au sein des camps, j'ai cru vous échapper;
Mais l'amour en tous lieux est l'air que je respire ;
Dans les camps, loin de vous, j'ai subi votre empire.
Vos traits, ces traits charmants, dans mon âme imprimés,

Partout venaient s'offrir à mes sens enflammés;
Votre image des nuits peuplait le noir silence;
Votre image aux combats animait ma vaillance;
Dans les rangs éclaircis je suivais sans effroi
Cet ange protecteur qui marchait devant moi;
Le nom d'Élisabeth inspirait mon armée;
Vous étiez tout pour moi : l'état, la renommée.
Lorsqu'au milieu des morts et du sang et des cris,
Blessé, je combattais entouré de débris,
Présente, à mes dangers vous paraissiez sensible;
Vos regards attendris me rendaient invincible;
Sur le Maure indompté vous dirigiez mes coups;
Je vous offrais mon sang, je le versais pour vous.

ÉLISABETH.

Le ciel dont la bonté veille sur votre vie
N'a point voulu souffrir qu'elle vous fût ravie :
Il vous donna la gloire, il vous rend à mes vœux;
Vous revenez vainqueur : revenez donc heureux.
D'un triomphe si beau connaissez mieux les charmes.
Qui n'a pas ses chagrins? Qui ne répand des larmes?
Mais un prince à l'état doit souvent s'immoler.
Adieu. Puissent nos soins un jour vous consoler!
Mon cœur vous est connu; vous en devez attendre
L'intérêt le plus pur, l'amitié la plus tendre;
Mais ne préparons plus, durant nos entretiens,
Vos malheurs, ceux d'un père, et peut-être les miens.

(*Elle sort.*)

CARLOS.

Les vôtres! Non, jamais, je saurai me contraindre;
Non, ce n'est point à vous qu'il appartient de craindre.
Mon destin sur moi seul pèsera tout entier.

SCÈNE III.

PHILIPPE, CARLOS, LE DUC D'ALBE, GOMÈS; COURTISANS, PAGES, GARDES.

PHILIPPE, *bas à Gomès.*

Il aime encor la reine?

GOMÈS, *bas à Philippe.*

Il n'a pu l'oublier.

PHILIPPE.

Elle sort... Et le prince a répandu des larmes.

CARLOS, *apercevant Philippe.*

Mon père!

PHILIPPE.

Qu'avez-vous? De secrètes alarmes
Se peignent sur un front d'ombres enveloppé.
D'où vous vient, dom Carlos, cet air préoccupé?
Les ennuis dévorants sont faits pour la vieillesse;
Mais lorsque les succès, la gloire, la jeunesse,
A l'héritier d'un trône offrent des jours sereins,
Son cœur doit, s'il est pur, ignorer les chagrins.

CARLOS.

Un cœur pur est sensible; et tout âge a sa peine.

PHILIPPE.

Vous êtes seul ici? J'avais cru voir la reine.

CARLOS.

La reine!

PHILIPPE.

Elle aurait dû bannir ces vains soucis :
Une mère a le droit de consoler son fils.

CARLOS.

Vous êtes son époux; mais je n'ai plus de mère.

PHILIPPE.

Soyez digne du moins de conserver un père.

CARLOS.

Digne...

PHILIPPE.

Il suffit.

GOMÈS.

D'Egmont est proche de ces lieux.
Sire, qu'ordonnez-vous?

PHILIPPE.

Qu'il paraisse à mes yeux.
D'Albe, vous entendrez d'Egmont et ma réponse.

CARLOS.

C'est d'Albe qu'on accuse.

PHILIPPE.

Et c'est moi qui prononce.

CARLOS, *en se retirant.*

Oui.

PHILIPPE.

Pourquoi sortez-vous?

CARLOS, *en se retirant.*

Ah! sire, permettez...

PHILIPPE.

Restez, prince.

CARLOS.

Vous seul...

PHILIPPE.

J'ai mes raisons; restez.

SCÈNE IV.

PHILIPPE *assis*, CARLOS, LE DUC D'ALBE, LE COMTE D'EGMONT, GOMÈS; COURTISANS, PAGES, GARDES.

D'EGMONT.

Sire, envoyé vers vous, j'ose à votre justice
Demander pour le Belge une oreille propice.
Ce peuple généreux daigne emprunter ma voix.
En son nom, près de vous, je viens plaider ses droits,
Et l'aspect du tyran dont il fut la victime
Ne refroidira point mon zèle légitime.

D'ALBE.

Ce tyran fut trop faible; il devait plus oser :
D'Egmont ne viendrait pas aujourd'hui l'accuser.

CARLOS.

C'en est trop.

PHILIPPE, *à d'Egmont.*

Poursuivez, prince; et vous, duc, silence.

D'EGMONT.

Sire, vous avez vu cet excès d'insolence.
Le tyran se déclare, et son cœur sans pitié
Du sang de vos sujets n'est point rassasié.
Tel il fut de tout temps : c'est lui dont la furie
A soufflé la discorde au sein de ma patrie.
Les Belges, par lui seul aux révoltes poussés,
Resteront sous vos lois, si vous le punissez;
Si du moins un arrêt du plus juste des princes
De l'aspect du tyran délivre nos provinces.

PHILIPPE.

Contre un vieux général le Belge est irrité :
Vous reprochez au duc trop de sévérité.
N'était-ce pas plutôt une justice utile ?
D'Albe fut-il cruel, ou le Belge indocile?
C'est ce qu'avec loisir on doit examiner.
Votre ambassade même a de quoi m'étonner.
Mais je crains de former des doutes sacriléges :
Expliquez-moi, d'Egmont, ces droits, ces priviléges
Invoqués par le Belge avec tant de courroux,
Violés par le duc et réclamés par vous.

D'EGMONT.

Je ne connais point l'art de farder mon langage;
Mon père, au sein des camps, signalant son courage,
Dans l'étude des lois n'a point formé son fils.
Il m'apprit cependant les droits de mon pays.
Que dis-je? ils sont gravés dans une âme énergique;
Mais le plus saint de tous, celui que la Belgique
Est prête à maintenir jusqu'au dernier moment,
Sire, c'est le beau droit de penser librement,
De ne jamais trahir sa conscience intime,
De ne courber jamais un front pusillanime
Sous des juges sacrés, sous un culte vainqueur,
De n'écouter enfin que le ciel et son cœur.
La conscience est libre ; on ne peut rien sur elle;
Quand la bouche obéit, l'âme est encor rebelle.
Nous sommes vos sujets, mais chacun de nos rois
S'engagea, par serment, à conserver nos droits.
Charles, que parmi nous les destins ont fait naître,
Durant son règne illustre a su les reconnaître.
Philippe imitera l'exemple paternel.
Vous avez prononcé le serment solennel :
D'Albe n'a point tenu votre promesse auguste.
Vos sujets sont aigris par un ministre injuste :
L'équité d'un bon roi saura les désarmer.
Le glaive est sans puissance: un mot peut tout calmer.

PHILIPPE.

D'un étrange discours mon oreille est frappée;
Mais j'ai reçu du ciel mon sceptre et mon épée:
Ce sont là mes pouvoirs, mes titres, mes garants.
Combien je dois rougir de voir un de mes grands,
D'Egmont, ce chevalier si fier, si magnanime,
Désormais infidèle au beau sang qui l'anime,
D'un ramas de mutins se dire ambassadeur!
Quoi ! c'est dans Madrid même, au sein de ma grandeur,
Qu'on vient parler de droits, et non demander grâce!
Envoyé de Nassau, quelle est donc votre audace?
Quel nouveau souverain prétend m'en imposer?
Quel obstacle invincible a-t-on cru m'opposer?
D'impuissantes clameurs irritant ma vengeance,
Des drapeaux étalant l'orgueil de l'indigence,
Des nobles tourmentés d'ambitieux projets,
Et nourrissant l'espoir de me vendre la paix.
Je ne discute point la foi de mes ancêtres :
Pour soumettre les cœurs la Castille a des prêtres,
Des guerriers pour combattre, et des lois pour punir
Le Belge a de mes droits perdu le souvenir :
J'anéantis les siens; et ce peuple farouche
M'a rendu les serments prononcés par ma bouche.
Je ne compose point avec des révoltés :
Guerre ou soumission, voilà tous mes traités.

D'ALBE.

Régir dans cet esprit fut toujours mon étude.
Valait-il mieux ramper sous une multitude
Qui, de tout frein légal cherchant à s'affranchir,
Ne sait point être libre et ne veut point fléchir?
J'eusse été criminel en tolérant des crimes.

CARLOS.

Ainsi, quand le Brabant regorge de victimes,
D'Albe ose encor prétendre à se justifier!
Sire, il s'agit d'un peuple et de son meurtrier;
Et nous hésiterions, imprudents que nous sommes!

D'EGMONT.

Courage, fils d'un roi, vous parlez pour des hommes.

D'ALBE.

Le roi pour son ministre a daigné me choisir...

CARLOS.

Vous avait-il choisi pour le faire haïr;
Pour qu'il fût accusé de vos fureurs sinistres?
Un roi doit-il avoir des bourreaux pour ministres?

D'ALBE.

Prince, il est pour un roi d'autres calamités:
C'est de compter son fils parmi des révoltés.

CARLOS.

Moi!

D'ALBE.

Vous-même.

CARLOS.

Eh quoi! sire, on ose méconnaître...

PHILIPPE.

D'Albe, en ce fils, du moins, respectez votre maître.
(*à Carlos.*)
Jeune homme, à votre zèle imposez mieux la loi.
Philippe règne encor; ne parlez plus en roi.

Vous, d'Egmont, qui blâmez des lois justes et saintes,
De mes fiers Castillans entendez-vous les plaintes?
Leur conscience intime obéit sans regrets ;
Et l'épais habitant de vos sombres marais
Oserait repousser, comme un joug tyrannique,
Un pouvoir révéré des vainqueurs du Mexique;
Un pouvoir qui, du ciel faisant valoir les droits,
Pèse avec majesté sur la tête des rois !
Devant ces droits divins les vôtres disparaissent;
Sous un culte vainqueur que tous les fronts s'abaissent
Vos juges sont les miens; je veux les maintenir.
Si Nassau les combat, je saurai l'en punir;
Si son trône est debout, je l'en ferai descendre.

D'EGMONT.

Sire, préparez-vous à régner sur la cendre.

PHILIPPE.

Oseriez-vous, d'Egmont, m'expliquer ce discours?

D'EGMONT.

Oui, sire. A la rigueur vous avez eu recours.
La rigueur a produit la désobéissance.
Fondant sur cet appui sa future puissance,
Nassau, je le vois bien, vous cause un peu d'effroi :
Nassau n'est qu'un guerrier, vous en ferez un roi.
Vos bourreaux ont perdu nos régions si belles;
Chaque martyr qui tombe enfante cent rebelles.
Nos travaux sont détruits, nos champs sont désertés ;
L'horrible solitude habite nos cités;
L'industrie aux abois, fuyant la tyrannie,
Cherche un asile en France ou dans la Germanie ;
Les hardis Zélandais, nés pour la liberté,
Vont rendre à l'Océan leur sol ensanglanté ;
Le citoyen frémit aux noms d'époux, de père;
L'épouse au désespoir pleure en se voyant mère ;
Là, près d'un fils unique, une femme combat;
Le vieillard est armé, l'enfant même est soldat;
Le jour tout prend le glaive, et la nuit tout conspire,
Tout veut subir la mort plutôt qu'un tel empire.

PHILIPPE.

Et vous ne tremblez pas en me parlant ainsi!
Votre tête, imprudent, me répond...

D'EGMONT.

La voici.

PHILIPPE.

Vous rebelle, d'Egmont!

D'EGMONT.

Si j'étais un rebelle...
Vous-même à vos devoirs vous n'êtes plus fidèle.
Souvenez-vous du sang que j'ai versé pour vous,
Et de vos ennemis reconnaissez les coups :
Trois fois ils me frappaient aux champs de Cérizoles,
Quand, soutenant l'honneur des armes espagnoles,
Au général blessé je faisais un rempart,
Quand de votre maison je sauvais l'étendard.
Et depuis quand faut-il rappeler mes services?
Du jour de Saint-Quentin voyez les cicatrices.
Dans Graveline en feu je fus blessé deux fois,
Lorsque Termes vaincu vint recevoir mes lois.
Sire, votre injustice a rouvert mes blessures,
De mon zèle aujourd'hui les marques sont plus sûres;
Je sais trop quels dangers je viens ici courir :
C'est là, c'est en vainqueur qu'il me fallait mourir,
Et, par un beau trépas, illustrer ma mémoire ;
Mais sur l'échafaud même on peut trouver la gloire.

PHILIPPE.

D'Egmont, je rends justice à ce courage altier
Digne d'un Espagnol et d'un vrai chevalier.
Roi, j'en blâme l'excès ; Castillan, je l'honore ;
Mais vous êtes perdu si je vous vois encore.
Rejoignez les brigands que vous daignez servir ;
Qu'ils reçoivent de vous l'exemple d'obéir;
Qu'ils implorent leur grâce, et j'oublirai peut-être
Qu'ils ont osé braver et le ciel et leur maître.
(*bas à Gomès.*) (*haut.*)
Ne quittez point Carlos. Vous, d'Albe, suivez-moi.

CARLOS, *à part.*

Et voilà, Dieu puissant, ce qu'on nomme un grand roi!

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLISABETH, D'EGMONT.

D'EGMONT.

J'ai réclamé du prince un moment d'audience.
Gomès, de qui les soins ont formé son enfance,
Doit le prier pour moi de se rendre en ces lieux :
Vous daignerez vous-même entendre mes adieux.
Mais depuis quand vos yeux ont-ils connu les larmes?
Je ne sais quel chagrin semble voiler vos charmes.
La douleur, qui sur l'homme étend partout ses lois,
N'a donc point respecté la fille des Valois?
Il fut un autre temps, ce temps était prospère :
Envoyé par Philippe auprès de votre père,
Je reçus de Henri l'accueil hospitalier.
Admis dans le palais de ce grand chevalier,
Je vis avec transport votre beauté naissante
Présider aux plaisirs de sa cour florissante.
Sur votre jeune front tout brillait d'avenir.

ÉLISABETH.

Ah! que vous réveillez un tendre souvenir! [vie !
Temps chéris, mais trop courts! moments dignes d'en-
Promesses d'un bonheur, que ne tient pas la vie!
Nul soin ne m'agitait ; point de vœux à former ;

J'aimais autour de moi, je me sentais aimer.
La grandeur sans orgueil, la franchise polie,
Les mœurs de notre France, et les arts d'Italie
De ce Louvre enchanteur embellissaient les jeux;
Le peuple était soumis, car il était heureux.
Ce roi qui m'appelait sa fille idolâtrée,
Henri n'est plus; ma mère, à tant de soins livrée,
Des tendres nœuds du sang connaît peu la douceur,
Et mes frères peut-être ont oublié leur sœur.
Le calme a disparu de cette aimable terre;
La paix, souvent trompeuse, y recèle la guerre.
A revoir mon pays je ne dois plus songer;
Faible lis transplanté sous un ciel étranger,
Je ne fleurirai plus sur les bords de la Seine;
Je suis une exilée; on m'appelle une reine:
Ce nom que l'on m'impose est trop pesant pour moi.

D'EGMONT.

Philippe! Médicis!... C'est l'infant que je voi.
Si jeune, il est bien sombre après une victoire.
L'empereur son aïeul avait prédit sa gloire:
Elle restera pure; il connaît la pitié.

SCÈNE II.

ÉLISABETH, D'EGMONT, CARLOS.

CARLOS.

D'un peuple gémissant courageux envoyé,
A désarmer le roi vous deviez vous attendre.
Ce que vous avez dit Carlos a su l'entendre,
Mais c'est trop peu.

D'EGMONT.

C'est tout. Chacun a ses douleurs:
Dans la cour de Philippe on voit souvent des pleurs.

CARLOS.

De vos concitoyens la misère me touche.

D'EGMONT.

Ces mots sont consolants, surtout dans votre bouche.

CARLOS.

Ce n'est pas moi qu'ici l'on daigne consulter.

D'EGMONT.

Permettez-moi d'abord de vous féliciter,
Non de quelques succès, la fortune les donne;
Non de votre courage, il n'a rien qui m'étonne:
Les héros vos aïeux ont pu vous l'enseigner;
Mais vous êtes humain, vous qui devez régner!

CARLOS.

Mon âme en cette cour ne s'est point refroidie.

D'EGMONT.

Par le malheur peut-être elle s'est agrandie.

CARLOS.

Vous m'estimez, d'Egmont; ce suffrage m'est doux.
Heureux qui peut avoir des sujets tels que vous!
Embrassez un ami.

D'EGMONT.

J'embrasse un frère d'armes.
Vous n'êtes plus à vous: séchez, séchez ces larmes;
On en répand ailleurs que vous devez tarir.

CARLOS.

Et le puis-je?

D'EGMONT.

Vous seul.

CARLOS.

Que veut-on?

D'EGMONT.

Vous offrir
Un peuple à délivrer: le Brabant vous désigne.

CARLOS.

Moi!

D'EGMONT.

Vous. D'un tel honneur vous sentez-vous indigne?
Quand les Belges en pleurs languissaient accablés,
On leur nommait Carlos, ils étaient consolés.

ÉLISABETH.

Songez qu'en ce palais tout veille et nous écoute.

D'EGMONT.

Je remplis un devoir dont la rigueur me coûte.
Si Philippe eût daigné m'exaucer aujourd'hui,
Tout le sang qui me reste aurait coulé pour lui;
La Belgique rentrait sous son obéissance;
J'en avais, en partant, exigé l'assurance;
J'aurais anéanti cet acte que je tiens:
J'ai tenté; votre père a rompu nos liens.
A ses droits primitifs la Belgique rendue
Pour un monarque injuste est à jamais perdue.
Vous seul aux Castillans pouvez la conserver:
Vous, prince; et plus que nous, c'est vous qu'il faut sauver.
Le peuple vous chérit; vous avez tout à craindre,
La main qui nous écrase est prête à vous atteindre.
Entrez dans la carrière ouverte devant vous;
La gloire vous précède, et nous vous suivons tous.

CARLOS.

Où me suivre?

D'EGMONT.

Au triomphe. Hésiter est faiblesse

CARLOS.

Mais qui m'appelle enfin?

D'EGMONT.

Le peuple, la noblesse,
Notre salut, le vôtre, et la nécessité.

CARLOS.

Nassau...

D'EGMONT.

Je suis garant de sa fidélité.

ÉLISABETH.

Ah! d'un long repentir une faute est suivie.
Songez-vous...

D'EGMONT.

Songez-vous qu'il y va de sa vie?

Conservez-le, madame, au bonheur des humains ;
L'Europe qui l'attend le dépose en vos mains.
Je pars ; le temps s'écoule, et mon devoir m'appelle,
Nous nous reverrons, prince, aux remparts de Bruxelle.
Mes yeux fixés sur vous n'abandonneront pas
L'astre consolateur qui luit dans ces climats :
Ses feux m'ont embrasé, sa clarté m'accompagne ;
Vous êtes à mes yeux plus que l'infant d'Espagne.
Vous lirez à loisir cet important écrit ;
Charles vous devina, son ombre vous sourit :
Vous serez dom Carlos. Montez au rang des princes ;
Accueillez mon hommage au nom de nos provinces.
Philippe me rend libre en renonçant à nous ;
Ce glaive est à son fils ; d'Egmont, à vos genoux,
Jure devant la reine, et par vous et par elle,
D'aimer l'honneur et vous : d'Egmont sera fidèle.
Adieu, duc de Brabant.

SCÈNE III.

ÉLISABETH, CARLOS.

CARLOS.

Arrêtez ! mon devoir...
Cet écrit, ce serment, puis-je les recevoir ?
D'Egmont !

ÉLISABETH.

Il est parti.

CARLOS.

Lisons : *Indépendance.*
Les membres des états...

ÉLISABETH.

O ciel ! quelle imprudence !

CARLOS.

Bruxelle ! Anvers ! Namur ! Tout un peuple indigné !
Horn et d'Egmont, Nassau ; Nassau même a signé !
Pour publier cet acte on m'attend à Bruxelle !
D'Egmont m'avait dit vrai : la noblesse m'appelle.
Le Brabant soulevé me réclame à grands cris.
Proscrit moi-même, allons m'unir à des proscrits.
Le duc est mon fléau ; le roi n'est plus mon père :
L'Espagne, grâce à lui, me devient étrangère.
Loin du duc... loin du roi... loin de l'Espagne...

ÉLISABETH.

Infant !

CARLOS.

L'infant n'est plus. Lisez : je suis duc de Brabant.

ÉLISABETH.

Quels périls !

CARLOS.

Que de gloire !

ÉLISABETH.

Elle est mal assurée.

CARLOS.

Cet acte, monument d'une cause sacrée,
Restera sur mon cœur. Vous sortez ?

ÉLISABETH.

Je le dois.

CARLOS.

Restez.

ÉLISABETH.

C'est à l'infant que s'adressait ma voix.

CARLOS.

Eh bien ! parlez.

ÉLISABETH.

L'infant peut-il encor m'entendre ?

CARLOS.

Oui.

ÉLISABETH.

Songez à Philippe.

CARLOS.

Il n'a rien à prétendre.

ÉLISABETH.

Votre père !

CARLOS.

Avant d'être un père sans pitié,
Il fut un fils ingrat : l'avez-vous oublié ?
Rassasié du trône, au fond d'un monastère,
Charles-Quint recueillit sa grandeur solitaire.
Quand Philippe étalait la pompe et la terreur,
Tout manquait, hors la gloire, à ce grand empereur.
A mes regards encor son image est présente :
Enfant, je visitai sa retraite imposante,
Ce temple où, tous les jours, le héros prosterné
Courbait avec grandeur son front découronné ;
Ce cloître où quarante ans de gloire et de puissance
Devant l'éternité s'effaçaient en silence ;
Cette cellule, obscur et vénérable lieu,
Où semblait se cacher la majesté d'un Dieu.
Il me tendit les bras, me prédit la victoire ;
Mes regards dans les siens parcouraient son histoire ;
Je vivais de son nom ; lui de mon avenir :
Que nous étions heureux de nous appartenir !
Mais un nœud plus étroit nous était nécessaire :
Il lui fallait un fils, j'avais besoin d'un père.
L'un vers l'autre élancés, l'un par l'autre attendris,
Je l'appelai mon père, il me nomma son fils.
Sa voix, ses mains tremblaient ; sa grande âme agitée
De mes destins futurs paraissait tourmentée.
Il prononçait Philippe, et me baignait de pleurs.
Philippe ! ce nom seul disait tous mes malheurs.

ÉLISABETH.

Eh quoi ! si jeune encor, de funestes présages
Venaient troubler... Ah ! prince, éloignez ces images ;
Mais surtout bannissez d'ambitieux projets.

CARLOS.

Ainsi que sa famille il traite ses sujets.
Philippe a mis au rang des droits de sa couronne
De rendre infortuné tout ce qui l'environne.

ÉLISABETH.

Respectez-moi.

CARLOS.

Ces droits d'un despote jaloux,
Ne les a-t-il jamais étendus jusqu'à vous?

ÉLISABETH.

Jusqu'à moi?

CARLOS.

Vainement vous voulez vous contraindre.

ÉLISABETH.

Quand je ne me plains pas, pourquoi m'osez-vous plaindre?
Prince, et qui vous a dit que j'accusais mon sort?

CARLOS.

Qui me l'a dit? grand Dieu! Tout; jusques à l'effort
Que fait pour le cacher votre vertu sublime;
Tout : ce calme touchant, cet esprit magnanime
Dont l'éclat doux et pur semble un rayon des cieux;
Ce voile de langueur étendu sur vos yeux,
Dans vos traits adorés ces traces indiscrètes,
Infaillibles garants de vos larmes secrètes;
Ce cœur qui m'apportait, qui me devait sa foi,
Et qui, j'ose le croire, était formé pour moi.

ÉLISABETH.

Je vois avec douleur que votre âme enivrée
Se nourrit du poison dont elle est déchirée.
Vous aimez vos tourments et vous les prolongez :
Si vous vouliez, Carlos, ils seraient soulagés.
A vos brillants destins la carrière est ouverte :
Tout un peuple est victime: on conspire sa perte;
Il n'espère qu'en vous; vous lui tendez les bras :
Loin de moi le désir de ralentir vos pas!
Mais restez vertueux; soyez toujours vous-même :
Un père vous estime; ah! faites qu'il vous aime.
Demandez-lui, pour prix de vos premiers exploits,
L'honneur de ramener les Belges sous ses lois.
Partez, courez remplir des vœux qui vous implorent;
Partez... en me laissant des regrets qui m'honorent;
Et, goûtant loin de moi des plaisirs généreux,
Vengez-vous du malheur en faisant des heureux.

CARLOS.

Quand je pourrais du duc assurer la disgrâce,
Est-ce à moi de descendre à demander sa place?
Ferai-je respecter un injuste pouvoir?

ÉLISABETH.

On ne descend jamais en faisant son devoir.
L'empire dans vos mains sera clément et juste :
D'Albe l'a rendu vil; vous le rendrez auguste.
Puisqu'enfin vous pensez qu'un sort impérieux
Vous défend ma présence et l'aspect de ces lieux,
Exilez-vous, Carlos, comme un héros s'exile :
Un trône avec le crime est à peine un asile.
Entre Philippe et moi le ciel voulut former
Des nœuds que je respecte et que je dois aimer :
A l'hymen pour jamais mon âme est asservie.
Eh! qui peut à son gré disposer de sa vie?
Qui choisit l'avenir? quel bonheur est certain?
Sur un commun écueil jetés par le destin,
Deux cœurs infortunés, qu'a séparés l'orage,
Se rapprochent encore au sein de leur naufrage.
Trompons votre malheur : pourquoi repoussez-vous
Ce nom sacré de fils et ces liens si doux?
Que je sois votre mère. Offrez à mon image
Quelques pleurs essuyés et la paix pour hommage;
Désarmez la victoire; honorez votre main
Par des lauriers sans tache et purs de sang humain.
Quand Philippe, orgueilleux d'un fils si magnanime,
Confirmera lui-même un éloge unanime,
Quand j'entendrai l'Espagne et l'Europe applaudir,
Fière de mon héros, je dirai, sans rougir,
A Philippe, à l'Espagne, à l'Europe charmée :
Il eût été moins grand s'il m'avait moins aimée.

CARLOS.

Cet espoir me suffit : entraîné, convaincu,
Je cède à votre voix, et vous m'avez vaincu.
Quel langage imposant! quel ascendant suprême!
Ah! lorsque vous parlez j'entends la vertu même;
Au-dessus des héros je me sens élevé.
Et voilà donc le cœur qui m'était réservé!
Tandis que sur les bords de l'heureuse Angleterre,
Une autre Élisabeth, en éclairant la terre,
Du fanatisme impur dédaigne les clameurs,
Élisabeth, la mienne, eût régné par les mœurs;
Le bonheur de l'Espagne eût été son ouvrage;
Elle eût guidé mes pas, enflammé mon courage,
Agrandi mes destins, et versé sur mes jours
Ce charme qu'elle inspire et qui la suit toujours.
Tout ce rêve enchanteur n'était qu'une imposture :
Un seul mot, pour Carlos, a changé la nature.
Je crois entendre encor, pleurant, saisi d'effroi,
Ce mot, ce oui fatal, prononcé devant moi.
Philippe, par son rang, dispensé de vous plaire,
Crut qu'il était aussi dispensé d'être père;
Lorsque je suppliais, il voulut ordonner...
Vous l'exigez, madame, il faut lui pardonner.

ÉLISABETH.

Ah! j'exige de vous un plus grand sacrifice :
Votre honneur et le mien veulent qu'il s'accomplisse.

CARLOS.

Vous me prescrivez donc de chérir votre époux?

ÉLISABETH.

Et vous me promettez...

CARLOS.

D'être aussi grand que vous.
Jusqu'à vous, s'il se peut, j'élèverai mon âme.
Je vais trouver mon père; il m'entendra, madame.
Les soins dont vous daignez vous reposer sur moi
Me sont plus qu'un empire et que le nom de roi;
Par la gloire embelli, mon exil a des charmes.

Peuples infortunés, j'irai sécher vos larmes.
Hélas ! dès le berceau, j'ai connu les malheurs ;
Le seul bien qui me reste est d'essuyer des pleurs.

ÉLISABETH.

Adieu, prince : à nos vœux les cieux seront propices.

CARLOS.

J'en crois vos volontés : ce sont là mes auspices.
Ce jour ramènera le calme dans mon cœur.

ÉLISABETH.

Ah ! c'est un jour sacré s'il vous rend le bonheur.

SCÈNE IV.

CARLOS, GOMÈS, *et ensuite* PHILIPPE.

CARLOS.

Partage mes transports, ami tendre et fidèle.

GOMÈS.

Vos chagrins...

CARLOS.

Ne sont plus. Tout est changé par elle.
Allons.

GOMÈS.

Où courez-vous ?

CARLOS.

Je cours auprès du roi.

GOMÈS.

Il vient.

PHILIPPE.

Sortez, Gomès.

CARLOS, *bas à Gomès.*

Va m'attendre chez moi.

SCÈNE V.

PHILIPPE, CARLOS.

PHILIPPE.

Prince, de vos erreurs, du moins j'aime à le croire,
Des jours plus fortunés banniront la mémoire ;
Et les premiers lauriers qui vous ceignent le front
D'une trop longue enfance ont réparé l'affront.
Mais, soutien de mes droits, né près du rang suprême,
Prince, vous auriez dû, pour l'état, pour vous-même,
Témoigner à d'Egmont un moins vif intérêt,
Et ne pas lui permettre un entretien secret.
A-t-il pour la Belgique enflammé votre zèle ?

CARLOS.

Oui, sire ; et là m'attend une gloire nouvelle.

PHILIPPE.

Comment !

CARLOS.

Si j'ai vaincu, si j'ai fait mon devoir,
Vous ordonniez, mon père, et j'en chéris l'espoir,
Que de nouveaux exploits fussent ma récompense ;
Trouvez-moi digne encor de votre confiance ;
Des destins du Brabant reposez-vous sur moi.

PHILIPPE.

Pourquoi désirez-vous ce périlleux emploi ?
Jeune et sans défiance, emporté, mais facile,
Vous me serviriez mal chez un peuple indocile.
D'Albe y retournera ; d'Albe y sera vainqueur.

CARLOS.

D'Albe ?

PHILIPPE.

On a devant vous accusé sa rigueur ;
Mais qui surpassera son zèle et son courage ?
N'est-ce donc pas à lui d'achever son ouvrage ?
Il en garde l'espoir ; doit-il y renoncer ?
Et faut-il le punir pour vous récompenser ?

CARLOS.

Le punir ! s'il le faut ! Quand un fils vous implore,
Entre le duc et lui vous balancez encore !
Songez-vous à quel point vous êtes offensé ?
Ah ! c'est en votre nom que le sang fut versé ;
Le duc, en votre nom, massacra ses victimes ;
Et vous justifiez, vous adoptez ses crimes !
Par l'organe d'un fils daignez les démentir.

PHILIPPE.

Et, si pour le Brabant je vous laissais partir,
Quels seraient vos desseins ?

CARLOS.

D'y porter l'indulgence ;
D'y réparer les maux produits par la vengeance.

PHILIPPE.

Vous iriez, en mon nom, ramper sous mes sujets ?

CARLOS.

Ramper en essayant le pouvoir des bienfaits !
La fierté de Philippe en mes veines transmise,
A la rébellion ne sera point soumise ;
Et votre fils, chargé d'un emploi glorieux,
Ne fera point rougir le front de ses aïeux.
Mais si j'ai bien conçu l'autorité suprême,
Un monarque, un héros, déjà grand par lui-même,
Devient plus grand encore en sachant pardonner,
Et toujours la clémence est l'art de gouverner.
Qu'un prêtre, un Spinola soit cruel par faiblesse ;
Que des droits de l'Église il nous parle sans cesse ;
Ne puis-je, au moins pour vous, réclamer ceux des rois ?
Et votre peuple aussi n'a-t-il donc pas ses droits ?
Partout l'opinion réveille enfin le monde,
Partout l'esprit humain sort de la nuit profonde
Et des tyrans sacrés rompt lentement les fers.
A des rayons nouveaux quand les yeux sont ouverts,
Quand la raison publique, en tous lieux élancée,
Mûrit, éclaire, échauffe, agrandit la pensée ;
D'un illustre monarque, illustre successeur,
Des préjugés vieillis Philippe défenseur,
Voudrait-il étayer leur empire débile,

Et sur un trône oisif s'endormir immobile?
Le vulgaire des rois, redoutant le danger,
A ces grands mouvements peut rester étranger;
Mais, vous, de l'univers ne trompez point l'attente;
Présidez à leur marche incertaine et flottante;
Qu'à vos nobles travaux un fils associé
Aux plaines du Brabant, pacifique envoyé,
Parmi tant de cyprès y sème enfin l'olive,
Y porte avec l'oubli la clémence tardive,
Lave par des bienfaits ce sol ensanglanté,
Et fasse aimer un nom trop longtemps redouté.

PHILIPPE.

Eh quoi! l'infant d'Espagne ouvertement conspire!
Roi trahi! prince aveugle! et malheureux empire!
Mon ouvrage avec moi périra tout entier.
Si Philippe, en mourant, laisse un tel héritier.
Comment vous flattez-vous de quelque obéissance?
Avez-vous, imprudent, calculé ma puissance?
Dans Naples, dans Milan, mon empire est assis;
Venise, Emmanuel, Farnèse, Médicis,
Reposent sous l'abri de mes vingt diadèmes;
Rome, dont j'ai toujours chéri les lois suprêmes,
Du fond du Vatican réclame mon soutien;
Jaloux de mes grandeurs, Charles, Maximilien,
Savent que la Belgique ouvre à mon espérance
Les portes de l'empire et celles de la France;
De l'Anglais qui me craint les ports me sont ouverts;
Son trident orgueilleux, qui pesait sur les mers,
Respecte mes vaisseaux; et l'Océan paisible
Respire enorgueilli sous ma flotte invincible.
Ce pouvoir, chaque jour agrandi, cimenté,
S'étend, partout vainqueur, et partout redouté,
Du pied du Mont-Gibel et des bords de l'Afrique,
Aux îles de l'Asie, aux mers de l'Amérique;
Et le soleil, en vain désertant nos climats,
N'éteint pas ses rayons sur mes nombreux états.
Qui retient sous le joug ces peuples, ces contrées,
De mœurs, d'opinions, d'intérêts séparées?
Qui peut les réunir? Un lien solennel,
Dont le premier chaînon remonte à l'Éternel.
Sans lui, l'autorité craintive ou menaçante
S'écroulerait bientôt sur sa base impuissante.
Je vois autour de nous les esprits tourmentés
Par l'amour inquiet des folles nouveautés;
Le nom de préjugés déjà se fait entendre;
A je ne sais quels droits le peuple ose prétendre.
Puisque ceux de l'Église aujourd'hui sont jugés,
Ceux du trône demain seront des préjugés.
Je n'imiterai point la France et l'Angleterre;
Des peuples et des rois j'étoufferai la guerre;
Dans un sang criminel j'éteindrai ses flambeaux.
L'Espagne éprouvera vos principes nouveaux,
Lorsque, pour son malheur, vous disposerez d'elle:
Jusque-là, prince, aux miens aveuglément fidèle,
J'ai su les maintenir; je saurai les venger,
Si quelque audacieux pense à les outrager.

CARLOS.

Servir l'humanité c'est vous faire un outrage!
Et d'un père, grand Dieu, voilà donc le langage!
Des refus! pour un fils de soi-même vainqueur!
Qui sacrifia tout! qui céda son bonheur!
Pouvez-vous ignorer le mal qui me possède?
Songez-vous que l'absence en est le seul remède?
Que j'ai besoin de fuir pour sauver ma vertu?

PHILIPPE.

De fuir...

CARLOS.

Un ascendant vainement combattu.

PHILIPPE.

Téméraire!

CARLOS.

Un poison dont je mourrai victime;
Des feux...

PHILIPPE.

N'achevez pas; craignez l'aveu du crime.

CARLOS.

L'air qu'ici l'on respire est trop brûlant pour moi.

PHILIPPE.

Ciel!

CARLOS.

Je vous parle en fils.

PHILIPPE.

Je vous réponds en roi.

CARLOS.

On me promit longtemps la main de la princesse.

PHILIPPE.

Elle est reine!

CARLOS, *égaré*.

Ce nom me poursuivra sans cesse!

PHILIPPE.

Aux remparts de Cambrai mon hymen arrêté...

CARLOS.

Ah! mon cœur ne fut pas compris dans le traité.
Vos ministres, vendant les peuples à des princes,
Ont pu céder, reprendre, échanger des provinces;
Mais l'amour, à son gré, déterminant son choix,
Ne suit pas le caprice ou l'intérêt des rois.

PHILIPPE.

Perfide, oubliez-vous que je suis votre maître?

CARLOS.

Et le père à mes yeux quand voudra-t-il paraître?
Le père! auprès de vous je l'ai cherché souvent:
Carlos n'a point de père, et Philippe est vivant!
A mes premiers regards ma mère fut ravie;
C'est dans son lit de mort que j'ai reçu la vie;
Vous le savez, mon père: à son dernier soupir,
Elle pleurait l'enfant qui la faisait mourir.
Ses pleurs recommandaient à l'amour paternelle

Cet enfant malheureux abandonné par elle.
Ma mère !.. à vos genoux ne la voyez-vous pas?
Redevenez mon père, et tendez-moi vos bras;
Que la voix du tombeau soit au moins entendue;
Et, pour votre tendresse à mes larmes rendue,
Laissez-moi conquérir, apporter en ces lieux,
Bien plus que les états soumis à vos aïeux,
Bien plus que le Potose et ses mines fécondes,
Plus que tous vos vaisseaux, vos deux mers, vos deux mondes,
Laissez-moi vous donner le premier bien, la paix;
Le plus grand des trésors, l'amour de vos sujets :
C'est le prix que j'attends à vos pieds que j'embrasse!
Si ce n'est pas un prix, que ce soit une grâce;
Mon père, exaucez-moi; mon triomphe est certain.

PHILIPPE, *sortant.*

Jamais.

CARLOS, *se relevant désespéré.*

Jamais! ce mot a fixé mon destin.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIPPE, LE DUC D'ALBE, GOMÈS; COURTISANS, PAGES, GARDES.

PHILIPPE.

L'acte d'indépendance!

GOMÈS.

Oui, sire.

PHILIPPE.

Affreux mystère;
Quels noms y sont inscrits?

GOMÈS.

Il s'obstine à les taire.

PHILIPPE.

Vous n'avez rien lu?

GOMÈS.

Non; mais l'acte est sur son cœur.

PHILIPPE.

Fernand, courez chercher le grand inquisiteur :
Qu'il vienne sans tarder. Fils ingrat et perfide!

D'ALBE.

Si vous voulez régner, point de pitié timide.

PHILIPPE.

Et cet acte, d'Egmont l'a remis à l'infant?

GOMÈS.

D'Egmont lui-même.

PHILIPPE.

Il part! satisfait! triomphant!
Fier d'avoir conspiré dans la cour de son maître!

D'ALBE.

Ah sire! impunément devait-il y paraître?

PHILIPPE.

D'Egmont près de Carlos était ambassadeur!

D'ALBE.

Pouviez-vous en douter?

PHILIPPE.

Une fausse grandeur,
Des exploits rappelés, son renom, ma faiblesse,
Cet orgueil imposant, même alors qu'il nous blesse,
Je ne sais quel pouvoir que je ne conçois pas,
Au moment de frapper ont retenu mon bras.

D'ALBE.

Je saurai retrouver d'Egmont et ses complices.

PHILIPPE.

Je suis content de vous, Gomès, et vos services
Jamais d'un cœur royal ne seront oubliés.

GOMÈS.

Reprenez vos bienfaits; je les ai trop payés.
Je frémis à vos yeux de mon obéissance.
Le prince m'aime encore, et j'aimai son enfance:
Je voudrais moins d'éclat, sire, et plus de repos.

PHILIPPE.

Du repos! en est-il au sein des noirs complots?
Lorsque, dans mon palais, un fils qui me déteste,
Méditant la révolte, aspirant à l'inceste,
Dévore ma couronne et calcule mes jours,
Quand il m'ose avouer ses coupables amours,
Quand la rébellion n'a rien qui l'épouvante?..
Gomès, avec d'Egmont la reine était présente?

GOMÈS.

Oui, sire.

PHILIPPE.

Elle a connu...

GOMÈS.

J'ai rempli mon devoir :
Je n'ai pu sur la reine et n'ai rien dû savoir.

PHILIPPE.

Elle aussi me trahir! à ce point criminelle!
Non. Sans doute elle ignore... On parlait devant elle :
Elle sait tout. Eh bien! elle a tout combattu;
Et l'on n'est point perfide avec tant de vertu.
Feria, que partout ma garde soit doublée;
Commandez, Médina, si la ville est troublée;
Lerme, qu'Élisabeth se présente à mes yeux,
Dès que l'inquisiteur aura quitté ces lieux :
Allez; de mes motifs n'instruisez point la reine.
Vous, d'Albe, attendez-moi dans la chambre prochaine;
Gomès, voyez le prince : il doit compter sur vous.
Grands, du secret fatal vous me répondez tous;
Suivez d'Albe, et veillez au salut de l'empire.
Approchez, Spinola, vous que le ciel inspire

SCÈNE II.

PHILIPPE, SPINOLA.

SPINOLA.

Quoi! vous avez déjà besoin de notre appui!
Vous n'avez pu sans doute oublier qu'aujourd'hui
Le pontife de Dieu vous trouvait moins facile.

PHILIPPE.

A la religion je fus toujours docile :
Sous son pouvoir suprême abaissant mon pouvoir,
J'ai défendu ses droits.

SPINOLA.

C'était votre devoir.
Vous n'êtes rien sans elle : un roi sage l'honore.

PHILIPPE.

Je l'ai fait respecter ; aujourd'hui je l'implore.
Nos communs ennemis ont corrompu mes jours.

SPINOLA.

Dieu règne sur les rois : méritez son secours ;
Je conçois quel motif à ses pieds vous ramène.

PHILIPPE.

Roi, père, époux...

SPINOLA.

L'infant et la reine...

PHILIPPE.

La reine!
Avant d'oser contre elle irriter mon courroux,
Arrachez-la du moins du cœur de son époux.
Laissons Élisabeth : parlons d'un fils coupable.

SPINOLA.

Des ministres du ciel l'adversaire implacable!

PHILIPPE.

D'un père et d'un monarque il a trahi les lois.

SPINOLA.

De Rome et de l'Église il méconnaît les droits.

PHILIPPE.

Je demande un conseil, hélas! que je redoute.

SPINOLA.

Votre fils, dites-vous, est coupable?

PHILIPPE.

Ah! sans doute.

SPINOLA.

Vous avez, par ce mot, prononcé contre lui.

PHILIPPE.

Que faut-il?

SPINOLA.

Le punir.

PHILIPPE.

Et quand?

SPINOLA.

Dès aujourd'hui.

PHILIPPE.

Cette nuit?

SPINOLA.

Cette nuit.

PHILIPPE.

Mais un fils!

SPINOLA.

Un rebelle.

PHILIPPE.

Je balance.

SPINOLA.

Abraham, plus ferme et plus fidèle,
Prépara de ses mains le bûcher de son fils.

PHILIPPE.

Il obéit à Dieu; mais Dieu n'a point permis
Qu'un père ait consommé cet affreux sacrifice.

SPINOLA.

Roi, pourquoi sondez-vous l'éternelle justice?
Dieu par son propre fils ne fut point désarmé;
Ce sacrifice affreux, Dieu l'a bien consommé.

PHILIPPE.

Mais pour sauver le monde, il choisit la victime.

SPINOLA.

Vous, pour servir Dieu même, et le venger du crime,
Faut-il que la balance, inégale en vos mains,
A des poids différents pèse ainsi les humains?
Brisez les échafauds dressés dans la Belgique,
Éteignez les bûchers qui couvrent le Mexique,
Ou prouvez, en frappant un ennemi des cieux,
Que tous les criminels sont égaux à vos yeux.

PHILIPPE.

Et Rome...

SPINOLA.

Applaudira.

PHILIPPE.

L'Europe...

SPINOLA.

Doit se taire.
Quand le Ciel a parlé, foulez aux pieds la terre.
Que dis-je? attendrez-vous avec tranquillité
Qu'un fils incestueux, un sujet révolté
Vienne de ce palais déshonorer l'enceinte,
Renverser les autels, brûler la cité sainte?
Israël est soumis : Lévi combat pour vous;
Jéhova vous protége et marche devant nous.

PHILIPPE, *préoccupé.*

Allons.

SPINOLA.

Fils de Jessé, rassemblez vos cohortes :
Le rebelle Absalon déjà touche à vos portes,
Et sur l'oint du Seigneur lève un bras criminel.

PHILIPPE.

Ma puissance repose au sein de l'Éternel.
Mes grands sont réunis : près d'eux allez m'attendre;
La reine va venir : j'ai besoin de l'entendre;
Je ne puis rien résoudre avant cet entretien.

SPINOLA.

Adieu. N'oubliez pas votre unique soutien.
Soumettez-vous, courbez votre grandeur altière ;
Et qu'il n'entende pas murmurer la poussière.
Souvent pour nous instruire et pour venger ses droits,
Sa foudre doit tomber sur le palais des rois.

SCÈNE III.

PHILIPPE, ÉLISABETH.

PHILIPPE.

Qu'on fasse entrer la reine. Approchez-vous, madame.

ÉLISABETH.

(*à part.*)
Spinola!

PHILIPPE.

Je connais la candeur de votre âme :
Votre parole est pure, et je veux m'y livrer.
N'avez-vous sur l'infant rien à me déclarer?

ÉLISABETH.

Rien contre votre fils, et tout pour sa défense.

PHILIPPE.

Ce que je vous demande est de quelque importance.
Expliquez-vous. D'Egmont vous a fait ses adieux ;
Le prince était présent, près de vous, dans ces lieux.
J'ignore à quel espoir d'Egmont pouvait prétendre ;
Mais tout ce qu'ils ont dit, vous avez dû l'entendre.

ÉLISABETH.

J'ai vu partir d'Egmont aigri par vos refus ;
Ses discours le prouvaient : n'exigez rien de plus.
Au milieu du Brabant votre fils magnanime
Désirait d'exercer un pouvoir légitime,
D'y faire aimer vos droits et de les maintenir :
De vos bontés sans doute il a dû l'obtenir.
Je l'ai dans cet espoir encouragé moi-même.
Cher au peuple, aux soldats, né pour un diadème.
Il pourrait...

PHILIPPE.

Oui, madame, il pourrait me trahir ;
Mais qui veut commander doit savoir obéir.
Dans ma cour, à mes yeux, il ne peut se contraindre.
Vous-même de l'infant vous auriez à vous plaindre ;
Et c'est vous, plus que moi, vous qu'il ose offenser.

ÉLISABETH.

Moi, sire!

PHILIPPE.

Vous, madame. Auriez-vous pu penser
Qu'à son roi, qu'à son père, à votre époux lui-même,
L'infant ne craindrait pas d'avouer qu'il vous aime ?
Qu'il vous aime !... En ce jour il me l'a déclaré ;
Et ce départ si prompt, déjà tout préparé,
Ce rêve d'un jeune homme enflé de sa victoire,
Ce projet d'un héros, n'est, si je veux l'en croire,
Que le reste d'un feu qu'il voudrait étouffer,
Et l'effort d'un amant qui fait pour triompher.

ÉLISABETH.

Eh bien ! s'il était vrai, se vaincre est-il un crime?
Cet amour mal éteint fut d'abord légitime ;
Songez qu'en d'autres temps, par vous-même allumé...

PHILIPPE.

Je me souviens du jour où mon cœur enflammé
Vous a fait partager ma puissance et ma gloire ;
Nous devions tous les trois en garder la mémoire.
Philippe, déposant vingt sceptres à vos pieds,
D'un mot d'Élisabeth les trouvait trop payés :
Vous l'avez prononcé, vous n'êtes point parjure.
J'ai cru que j'obtiendrais d'une âme noble et pure,
Sinon l'amour, au moins quelques tendres égards ;
Que vous pourriez sans peine attacher vos regards
Sur un front dépouillé des fleurs de la jeunesse,
Blanchi par les travaux et non par la vieillesse :
Serai-je à cet espoir contraint de renoncer ?

ÉLISABETH.

Et qui, dans votre cour, pourrait vous y forcer?
Moi? que l'on vit toujours attentive à vous plaire!
Un fils? ce nom doit seul calmer votre colère.
Un fils ! ah ! qu'aisément vous le verriez soumis !
Mais nous avons tous trois les mêmes ennemis.
Ne me défendez point d'éclaircir la nuit sombre
Qui sur vos jours brillants appesantit son ombre.
Voulez-vous dissiper ce pénible tourment?
Sire, soyez époux, soyez père un moment,
Et ne repoussez plus le cri naïf et tendre
Que la nature encor cherche à vous faire entendre :
Plus que celui des rois son empire est sacré.
Un monarque puissant, un héros admiré,
Qu'entourent les flatteurs, que séduit l'imposture,
Jamais impunément n'échappe à la nature ;
Dans sa grandeur farouche à toute heure isolé,
Il gémit sur un trône, et n'est pas consolé.

PHILIPPE.

Qui peut à vos accents demeurer insensible?
Un je ne sais quel charme, un pouvoir invincible,
Jusque dans le reproche embellit vos discours.
J'en éprouvai cent fois les bienfaisants secours.
Loin de vous oppressé, près de vous je respire ;
Vous savez mieux moi jusqu'où va votre empire,
Madame ; et ce n'est pas vainement qu'un époux
Du soin de son bonheur s'est reposé sur vous.
Quant à ce fils ingrat dont vous parlez sans cesse,
Oseriez-vous pour lui réclamer ma tendresse,
S'il nourrissait dans l'âme un dessein criminel?
Si, coupable envers moi, coupable envers le ciel...

ÉLISABETH

Envers le ciel et vous ! c'est l'infant qu'on redoute !

PHILIPPE.

On va plus loin.

ÉSISABETH.

Qui? d'Albe, et Spinola sans doute ?

Spinola qui tantôt l'accusait à mes yeux?
Que je viens de revoir en entrant dans ces lieux?

PHILIPPE.

Il m'a souvent donné des conseils légitimes.

ÉLISABETH.

Vous aurait-il encor désigné ses victimes?
Voilà vos ennemis, ces conseillers flatteurs,
Ministres et bourreaux, tyrans et délateurs :
A leur ambition inquiète et jalouse
Immolant vos sujets, votre fils, votre épouse;
A vos yeux prévenus cachant la vérité;
Vous parlant de vengeance et de sévérité,
Du soin de garantir votre pouvoir immense :
Ils ne vous ont jamais parlé de la clémence.
Sous ce manteau royal qu'ils ont ensanglanté,
Ils bravent, sans péril, tout un peuple irrité.
Séparez-les de vous; laissez-leur en partage
Des larmes pour trésors, du sang pour héritage.
Vous, dans tous vos sujets retrouvez des amis,
Commencez par l'infant, puisqu'il est votre fils;
Qu'un regard paternel l'accueille et le caresse.
Si d'un âge bouillant l'impétueuse ivresse
Dans quelques fautes même avait pu l'entraîner,
A cet âge, au malheur, on doit les pardonner.
Un bon roi les excuse, un père les oublie.
Que ce jour soit heureux; qu'il vous réconcilie;
Qu'un amour filial, des respects empressés....

PHILIPPE.

Adieu.

ÉLISABETH.

Daignez encor...

PHILIPPE.

Madame, c'est assez.

SCÈNE IV.

ÉLISABETH, *seule*.

Quel époux! respirons. O rives de la France!
Je vous abandonnai dans une autre espérance.
Voilà donc ces beaux jours; voilà ce sort heureux,
Cet hymen dont ma mère a commandé les nœuds!
Un éclat, des grandeurs, que peut-être on envie,
Des sujets, une cour, mais jamais une amie
Dont les pleurs consolants répondent à mes pleurs,
Et qui daigne en son sein recueillir mes douleurs.
Ah! loin de cette cour, loin du poids qui m'oppresse,
Si, goûtant les douceurs d'une pure tendresse,
Près de lui, sans remords je pouvais me livrer...
Près de qui, malheureuse! où me vais-je égarer?
N'arrêtons pas mes yeux au fond de cet abîme.

SCÈNE V.

ÉLISABETH, CARLOS, GOMÈS, *tous deux au fond du palais et ne voyant point Élisabeth.*

CARLOS.

Il suffit. Tu connais l'intérêt qui m'anime :
Va, cours tout préparer; que je parte à l'instant.

GOMÈS.

Différez d'un seul jour.

CARLOS.

Un jour est important :
Il perdrait ton ami, la reine et la Belgique.

GOMÈS.

Je cède, et vais remplir un devoir tyrannique.

CARLOS.

Je t'attends.

SCÈNE VI.

CARLOS, ÉLISABETH.

CARLOS, *sans voir Élisabeth*.

Roi cruel, c'est ton dernier refus :
Sous ton caprice altier je ne fléchirai plus.
Mais la reine... Et je pars! et je vivrai loin d'elle!
Je pars!... Élisabeth!

ÉLISABETH.

Qu'entends-je? et qui m'appelle?

CARLOS, *apercevant Élisabeth*.

La voici.

ÉLISABETH.

C'est vous, prince, à cette heure, en ce lieu?

CARLOS.

L'infortuné Carlos peut donc vous dire adieu!

ÉLISABETH.

Adieu?

CARLOS.

Le roi n'a point exaucé ma prière.

ÉLISABETH.

Je le savais : la nuit, ce palais solitaire,
Loin de vous à l'instant tout devrait me bannir :
Mais je vois vos périls; tout doit m'y retenir.
C'est donc en fugitif que vous quittez l'Espagne?

CARLOS.

Il le faut. La nuit même.

ÉLISABETH.

Et qui vous accompagne?
Qui veillera sur vous?

CARLOS.

Suivi du seul Gomès.

ÉLISABETH.

Imprudent! connaît-il vos funestes secrets?

CARLOS.

Mes secrets sont les siens : c'est un ami.

ÉLISABETH.

Peut-être ;
Mais souvent à la cour un ami cache un traître.
Il sait les noms de ceux que vous allez chercher ?

CARLOS.

Il ignore les noms ; j'ai dû les lui cacher.

ÉLISABETH.

Et vous abandonnez sans quelque répugnance
Cette enceinte, témoin des jeux de votre enfance;
Ces remparts où régnaient, où dorment vos aïeux,
Où le premier soleil vint éclairer vos yeux,
Où l'on vante aujourd'hui votre jeune courage!

CARLOS.

Dites, si vous voulez m'accabler davantage,
Ce palais où Carlos, enchaîné sous vos lois,
Vous vit, vous entendit pour la première fois.
Mais il est temps de fuir un roi qu'aigrit la plainte.
Ah! si vous aviez vu sa froideur, sa contrainte;
Comme il traitait Carlos respectueux, confus;
De quel orgueil royal il enflait ses refus!
En vain j'ai fait parler et le doux nom de père,
Et les malheurs d'un fils, et l'ombre de ma mère,
Et mes pleurs suppliants qui baignaient ses genoux...
Que vous dirai-je enfin ? j'étais guidé par vous.
Rien n'a vaincu son âme inflexible et farouche ;
Jamais le nom de fils n'est sorti de sa bouche.
Jusqu'à quand ses dédains seront-ils impunis?
Il n'est plus père; et moi, je resterais son fils!
Pourquoi ? Le seul Philippe, en son cœur sacrilége,
D'étouffer la nature a-t-il le privilége ?
Non. Je quitte ces lieux : ce n'est pas sans retour;
Plus fort, plus redouté, j'y veux rentrer un jour;
Vos yeux m'y reverront. Malheur à qui m'opprime!
Tous les nœuds sont rompus, puisqu'on me force au crime.

ÉLISABETH.

Au crime! Ah! que je puisse encor vous estimer !
Vous concevez le crime, et vous osez m'aimer !

CARLOS.

Vous connaissez Philippe, et vous blâmez ma fuite!

ÉLISABETH.

Peut-être à l'excuser vos malheurs m'ont réduite;
Mais éclairez du moins, et sauvez vos amis.
Où sont-ils ces hauts faits que vous m'aviez promis?
Ne les rendrez-vous plus ces éclatants services
Que de votre valeur annonçaient les prémices?
Pour vous, si jeune encor, l'avenir est perdu!
Déshérité par vous d'un rang qui vous est dû,
Au rang d'usurpateur vous daigneriez descendre!
D'un projet criminel que pouvez-vous attendre?
L'opprobre qui s'attache aux malheurs mérités.
Auriez-vous prétendu, dans vos témérités,
Que de vous applaudir je deviendrais capable?
Que je consentirais à vous revoir coupable?
Qu'abandonnant mon roi, trahissant mon époux,
Contre Philippe un jour je m'armerais pour vous?
Que vous disposeriez de mon cœur adultère,
Après avoir du trône exilé votre père?...
Vous frémissez, Carlos! et vous devez frémir.
Mais seul en cette cour avez-vous à gémir?
Ce n'est pas pour vous seul que Philippe est injuste.
N'importe; sans appui la vertu, plus auguste,
Rentre en sa conscience avec tranquillité,
Et sait jouir encor de son adversité.
Je ne dis plus qu'un mot : le roi vous craint, il m'aime;
Vous courez des périls; j'en peux courir moi-même;
Mais quels que soient les coups qui vous sont préparés,
J'adopte vos malheurs si vous les honorez.

CARLOS.

Comment présumez-vous que je les déshonore?
Gardez votre pitié; je la mérite encore.
Ne craignez point ce cœur un moment abattu :
Ah! puisqu'il est à vous, il est à la vertu.
Je reviendrai, soumis à mon devoir austère,
Aux pieds d'Élisabeth, aux genoux de mon père.
Ma main rassemblera sur ses cheveux blanchis
Quelques lauriers trempés des larmes de son fils.

ÉLISABETH.

Vous craindrait-il encor, s'il pouvait vous entendre?

CARLOS.

Adieu.

ÉLISABETH.

Carlos!

CARLOS.

Adieu : quel mot terrible et tendre!

ÉLISABETH.

Du bruit!

CARLOS.

J'attends Gomès.

ÉLISABETH.

Le bruit devient plus fort.

CARLOS.

C'est lui sans doute. Allons : le temps presse; tout dort.

SCÈNE VII.

PHILIPPE, ÉLISABETH, CARLOS, LE DUC D'ALBE, LE CARDINAL SPINOLA, GOMÈS *enchaîné*; COURTISANS, GARDES, PAGES *avec des flambeaux*.

PHILIPPE.

Le roi veille.

SPINOLA.

Et le Ciel.

ÉLISABETH.

C'est mon époux!

CARLOS.

Mon père!

PHILIPPE.

Non, c'est un roi trahi; c'est un juge sévère

Qui surprend le coupable et vient l'interroger.

CARLOS.

Des fers à mon ami!

PHILIPPE.

Je l'en ai fait charger.

ÉLISABETH.

Votre ami!

CARLOS.

Je vois trop qu'on veut une victime.
On parle de coupable: eh bien! quel est mon crime?
Et mes accusateurs, où sont-ils?

PHILIPPE.

Les voici.

D'ALBE.

Je vous accuse, infant.

SPINOLA.

Je vous accuse aussi.

D'ALBE.

Moi, d'avoir soulevé la Belgique soumise.

SPINOLA.

Moi, d'avoir attaqué le pouvoir et l'Église.

PHILIPPE.

Vous entendez?

CARLOS.

J'entends.

PHILIPPE.

Et vous alliez partir?

CARLOS.

Mais qui de mon départ a pu vous avertir?

ÉLISABETH.

C'est Gomès.

CARLOS.

Lui, madame!

ÉLISABETH.

Oui, voilà le perfide.

CARLOS.

Lui!

ÉLISABETH.

Je prends à témoin ce front pâle et livide,
Ce trouble, ce regard sur la terre attaché,
Cette honte, garant d'un repentir caché,
Ces sanglots retenus, ce pénible silence.
C'est lui-même.

CARLOS.

Est-il vrai? Vieillard, dont la prudence
Par d'utiles conseils forma mes jeunes ans,
Fallait-il d'un forfait souiller tes cheveux blancs?

GOMÈS.

Un sujet obéit.

CARLOS.

Tu pleures!

GOMÈS.

Votre père...

PHILIPPE, *aux gardes.*

Faites sortir Gomès.

ÉLISABETH.

Quel horrible mystère!

GOMÈS, *entraîné par les gardes.*

J'ai mérité la mort; j'ai trahi l'amitié.

CARLOS.

Puisque tu fus ingrat, c'est toi dont j'ai pitié.

PHILIPPE, *à Carlos.*

L'acte des révoltés...

CARLOS.

Gomès a pu vous dire...

PHILIPPE.

L'acte est sur votre cœur; ce mot doit vous suffire.
Livrez-le-moi.

CARLOS.

Jamais.

PHILIPPE.

Vous voyez ces soldats.
Je veux savoir les noms...

CARLOS.

Vous ne les saurez pas.

PHILIPPE.

Qu'on saisisse l'écrit.

CARLOS.

Non. Point de violence.

(*Il saisit un flambeau, et brûle l'acte.*)

PHILIPPE.

Que fais-tu?

CARLOS.

Mon devoir... Malheur à qui s'avance!

PHILIPPE.

Que chez lui, sans délai, l'infant soit renfermé.

CARLOS.

Ah! je ne crains plus rien; l'écrit est consumé.

D'ALBE.

Prince, vous entendez ce que le roi commande:
Rendez ce glaive.

CARLOS.

A qui faut-il que je le rende?
A toi, vil oppresseur! Si tu fais un seul pas,
La Belgique est vengée.

PHILIPPE.

Infant, n'hésitez pas:
Ou déposez ce glaive, ou soyez parricide.

CARLOS.

L'empereur nous entend; que son ombre décide
Qui mérita ce titre ou de vous ou de moi.
Mon glaive est en vos mains: je ne le rends qu'au roi.
Mes amis sont sauvés, commandez vos supplices.

PHILIPPE.

Tes amis! dis plutôt tes indignes complices;
Des révoltés!

CARLOS.

Un lâche eût pu les exposer.
L'infant m'appartient seul; j'ai droit d'en disposer.

Soldats, inquisiteurs, je suis prêt à vous suivre.

PHILIPPE.

Spinola, dans vos mains c'est l'infant que je livre :
Au sein de mon palais, par moi-même appelé,
Le tribunal suprême est déjà rassemblé.

ÉLISABETH.

Déjà !

PHILIPPE.

Dictez l'arrêt ; qu'on l'attende en silence.
Mon ministère cesse et le vôtre commence.

CARLOS.

Adieu, mon père.

ÉLISABETH.

Non : ne quittez point ces lieux.
(*A Philippe, en lui présentant Carlos.*)
Il vous nomme son père, et vous fait ses adieux.

PHILIPPE.

Mes ordres sont donnés.

ÉLISABETH.

Écoutez.

PHILIPPE.

Quoi, madame?

ÉLISABETH.

Son secret m'est connu ; son sort, je le réclame.
Je veux, je dois, s'il meurt, partager son trépas.

CARLOS.

Élisabeth ! Mon père, ah ! ne la croyez pas.

ÉLISABETH.

Soldats, par des lauriers sa tête est défendue ;
Sur lui de son aïeul la gloire est descendue ;
Charles, du haut des cieux, lui prête son appui,
Et l'ombre d'un grand homme est entre vous et lui.

PHILIPPE.

Soldats, de votre roi reconnaissez l'empire.

ÉLISABETH.

Si je disais un mot !

PHILIPPE.

Et que pourriez-vous dire?

ÉLISABETH.

Un seul mot!

PHILIPPE.

Pour Carlos votre cœur enflammé...

ÉLISABETH.

Oui, c'est le mot fatal ; oui, sire, il est aimé.

PHILIPPE.

Aimé !

CARLOS.

Je puis mourir.

PHILIPPE.

Aimé !

ÉLISABETH.

Tout vous l'atteste.
Il n'était pas instruit de ce secret funeste ;
Il ne l'eût jamais su sans vous, sans vos fureurs.
Frappez ; mettez un terme à de trop longs malheurs.

PHILIPPE.

Aimé !

ÉLISABETH.

Seule à vos yeux que je sois criminelle.

PHILIPPE.

Nous le serons tous trois, et c'est par vous, cruelle ;
Oui, vous aurez tout fait.

ÉLISABETH.

Exaucez donc mes cris ;
Immolez votre épouse, et sauvez votre fils.

PHILIPPE.

Convaincu d'un forfait...

ÉLISABETH.

Il en est incapable.

PHILIPPE.

Ah ! puisqu'il est aimé, madame, il est coupable.

ÉLISABETH.

Je tombe...

PHILIPPE.

Laissez-moi.

ÉLISABETH.

Je reste à vos genoux.

CARLOS, *emmené par les gardes.*

Ne pleurez que sur lui ; je suis aimé de vous.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARLOS, SPINOLA ; UN SOLDAT, GARDES.

SPINOLA.

En vain conduit aux pieds du tribunal sévère
Qu'avec un saint effroi tout Castillan révère,
Vous avez répondu par un silence altier,
Et sans daigner descendre à vous justifier.
Il pardonne à l'infant cette orgueilleuse audace ;
Mais à l'infant coupable il ne peut faire grâce,
Et les lois de l'Église ont réglé votre sort :
Un arrêt vous condamne.

CARLOS.

A la mort?

SPINOLA.

A la mort.

CARLOS.

Eh bien ! jouissez donc de cette horrible fête.
Qu'attendent les bourreaux quand la victime est prête ?
Qu'elle tombe aujourd'hui dans ces mêmes remparts
Où du vainqueur hier flottaient les étendards.

D'Albe triomphera près du roi des deux mondes,
Près du roi tourmenté de ses terreurs profondes,
Du meurtrier d'un peuple osant toucher la main,
Et condamnant son fils convaincu d'être humain;
Au sein du deuil public, parmi les chants des prêtres,
Tranquille, paraîtra l'héritier de vos maîtres,
Carlos allant braver la honte et le trépas,
Marchant du même front qu'il marchait aux combats.
On vit Charles vivant couronner sa famille :
Il fit monter Philippe au trône de Castille.
Philippe à mes exploits réserve un autre prix :
On verra sur quel trône il fait monter son fils.

SPINOLA.

Le poison, le secret : telle est notre sentence.

CARLOS.

Mon père approuve-t-il cet excès de clémence ?

SPINOLA.

Philippe approuve tout.

CARLOS.

Faites votre devoir.

SPINOLA.

Philippe entre nos mains a remis son pouvoir.
Le nôtre vient de Dieu qui rend tout légitime.

CARLOS.

Dieu vous méprise bien, s'il vous condamne au crime.

UN SOLDAT, *portant le vase de poison.*

Prince, de vos malheurs je me sens déchirer.

CARLOS.

Quoi ! vous servez Philippe ; et vous osez pleurer ?

LE SOLDAT.

J'ai servi Charles-Quint ; je déteste ma chaîne.

SPINOLA.

Infant, que voulez-vous faire dire à la reine ?

CARLOS.

Que sa bouche a rendu mon trépas fortuné.

SPINOLA.

Au roi?

CARLOS.

Dites au roi que l'infant condamné,
Exempt de repentir, de crainte et de colère,
Accepte et reconnaît les présents de son père.

SCÈNE II.

CARLOS.

Philippe, tu le veux, je suis libre aujourd'hui :
Je meurs sans le remords; tu vivras avec lui :
Tu vivras, mais chargé de mépris et de haine.
Toi qui ne m'entends plus, toi, malheureuse reine,
Seul trésor, seul appui de Carlos opprimé,
Tu me soutiens encor ; j'entends : Il est aimé !
Que ne le disais-tu quand mon âme ravie
Respirait les parfums du matin de la vie !
Rapide et sans retour, il n'aura point de soir :
Adieu, gloire, avenir, doux songes de l'espoir ;
Avant la fin du jour ma course est terminée...
Non : puisque tu m'aimas, j'ai rempli ma journée.
Pour être aimé de toi j'ai tout sacrifié ;
Un mot fit mon malheur, un mot m'a tout payé.
A cet instant suprême il prête encor des charmes :
Les amants, les guerriers me donneront des larmes;
Ils diront, en pleurant l'infortuné Carlos :
Aimé d'Élisabeth, il dut être un héros.
Allons... C'est un moment; c'est le dernier breuvage :
La tempête est finie, et je touche au rivage.
Aimé d'Élisabeth, je brave le poison.
Élisabeth ! je meurs en prononçant ton nom.
Si ta main généreuse eût fermé ma paupière !
Si j'avais pu te voir à mon heure dernière !
Entendre : Il est aimé ! Vain désir !

SCÈNE III.

CARLOS, ÉLISABETH, *voilée*; LE SOLDAT.

LE SOLDAT.

C'est ici.
Que n'est-il encor temps !

CARLOS, *sans voir Élisabeth.*

On marche.

ÉLISABETH.

Le voici.

CARLOS.

Une femme !

ÉLISABETH, *se dévoilant.*

Carlos !

CARLOS.

Que vois-je ? O ciel ! la reine !
Qui vous guide en ces lieux ?

ÉLISABETH.

Un destin qui m'entraîne.
Vos gardes sont séduits ; je viens briser vos fers.
Ce vieux soldat restait ; mon or, mes biens offerts,
Rien n'ébranlait sa foi, mais il avait une âme :
Vos malheurs l'ont touché, votre intérêt l'enflamme.

CARLOS.

D'Egmont ?

ÉLISABETH.

Est sans péril. Sortez, fuyez ces lieux.
Des souterrains, creusés par les rois vos aïeux,
Du palais de Madrid mènent jusqu'au rivage
Où, parmi des jardins, naissent les flots du Tage ;
Ce soldat vous conduit ; venez, ne tardons plus :
Laissons le reste au ciel, au temps, à vos vertus.

CARLOS.

Plus de temps.

ÉLISABETH.

Les cruels ont rendu la sentence

CARLOS.

Plus de temps ; la mort vient, l'éternité s'avance.

ÉLISABETH.

La mort vient !

CARLOS, *au soldat*.

Laisse-nous.

LE SOLDAT.

Hélas ! je vous entends.

CARLOS.

Au cœur d'Élisabeth je lègue tes vieux ans.

LE SOLDAT.

Il n'en est pas besoin ; bientôt je vais vous suivre :
J'ai voulu vous sauver, mais non pas vous survivre.
(*Il sort.*)

ÉLISABETH, *apercevant la coupe*.

O ciel !

CARLOS.

De mes destins le cours est achevé.

ÉLISABETH.

Pour ton Élisabeth tu n'as rien réservé.

CARLOS.

Vivez ; je suis heureux : que Philippe m'envie ;
M'aimer, m'aimer longtemps, c'est prolonger ma vie.

SCÈNE IV.

CARLOS, ÉLISABETH, PHILIPPE, SPINOLA, LE DUC D'ALBE ; COUTISANS, GARDES, PAGES *avec des flambeaux*.

PHILIPPE.

La reine, dites-vous?

SPINOLA.

La reine.

PHILIPPE.

Je la voi.

ÉLISABETH.

On ne vous trompe point : oui, Philippe, c'est moi.

PHILIPPE.

Vous, madame !

ÉLISABETH.

C'est moi, près de votre victime :
J'ai voulu, mais en vain, vous épargner un crime.

PHILIPPE, *reculant à l'aspect de Carlos*.

Mon fils !

CARLOS.

De votre cœur ce nom s'est élancé :
C'est bien tard ; mais enfin vous l'avez prononcé.
Ce fils... qui fut le vôtre... et qui veut l'être encore...
Pour d'Egmont, pour le Belge, en mourant vous implore.
Pardonnons... O mon père... au nom de mes malheurs,
Rendez la reine... heureuse, et vos sujets... Je meurs.

ÉLISABETH, *égarée*.

Carlos ! mon cher Carlos !

PHILIPPE, *à part*.

O remords !

ÉLISABETH.

Il expire.
Arrête : ah ! que la mort suspende son empire.
Quoi ! si près ! et si loin ! si loin dans le trépas !
Approchez : point de bruit ; marchons, parlons tout [bas.
Philippe est retiré ; la nuit est favorable.
Sur le trône d'Espagne il siége un grand coupable :
Castillans, vous avez un assassin pour roi.
Mais vous baissez les yeux ; d'où vient ce morne effroi?

D'ALBE.

Reine, épouse...

ÉLISABETH.

Moi reine ! O rang ! titre funeste !
Ne prononcez jamais ce nom que je déteste.
Épouse ! il m'en souvient... ; ce souvenir m'est doux :
Jeune, je vins m'unir au sort d'un jeune époux.
Oh ! combien ses vertus méritaient ma tendresse !
Comme son cœur brûlant m'aimait avec ivresse !
Eh bien ! dans le cercueil je veux l'accompagner.

PHILIPPE.

Vous, ô ciel !

ÉLISABETH.

De quel droit prétends-tu m'épargner?
Si je vivais encor, je serais ta complice.
Tu m'aimes : que l'amour soit ton premier supplice.
Pour souffrir une peine égale à tes forfaits,
Puisses-tu m'adorer autant que je te hais !
Plus de nœuds, plus d'hymen ; tout l'enfer nous sépare :
Tu ne sais qu'être roi ; tu régneras, barbare ;
Mais seul, mais assiégé sur un trône sanglant,
Par l'ombre de ton père et l'ombre de l'infant.

PHILIPPE.

Fuyons.

ÉLISABETH.

Dans ton empire est-il un sûr asile?
En Espagne, au Mexique, au Brabant, en Sicile,
Tes crimes te suivront ; tu verras des bourreaux,
Des bûchers allumés, du sang, des échafauds.
Les cavernes n'ont point d'assez sombres repaires ;
Tu trouveras partout des enfants et des pères ;
Et, partout soulevés, les peuples à grands cris
Diront : Voilà le roi qui fit mourir son fils !
Carlos m'attend. J'accours à sa voix gémissante ;
Je recueille la mort sur sa bouche innocente,
Et mon âme, fuyant ton pouvoir odieux,
A l'époux de mon choix se rejoint dans les cieux.



BRUTUS ET CASSIUS,

OU

LES DERNIERS ROMAINS,

TRAGÉDIE.

Quæ vero tam immemor posteritas, quæ tam ingratæ litteræ reperientur, quæ eorum gloriam non immortalitatis memoria prosequantur? — CICÉRON.

ÉPITRE

DÉDICATOIRE

A MON FRÈRE.

—

Voici, mon cher frère, une tragédie qui doit intéresser, du moins par son sujet, tous ceux qui, comme vous, aiment l'histoire et la politique. Rien de plus imposant dans les annales du monde que les derniers temps de la république romaine. C'est là qu'un poëte tragique doit chercher de grands hommes à faire parler, et de grandes choses à représenter. Je n'ai point ignoré, quand j'ai entrepris cet ouvrage, que j'avais à lutter contre des idées reçues presque généralement, quoique en vérité bien peu raisonnables. La Mothe, dans je ne sais quelle ode, a jugé Caton plaisamment. Voici la strophe que M. de Voltaire appelle un couplet :

Caton d'une âme plus égale
Sous l'heureux vainqueur de Pharsale
Eût souffert que l'homme pliât ;
Mais incapable de se rendre,
Il n'eut pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.

Un autre poëte lyrique, mais bien plus admiré, et souvent digne d'admiration, n'a pas mieux traité Brutus dans une ode qui n'est guère meilleure :

Toujours ces sages hagards,
Maigres, hideux et blafards,
Sont souillés de quelque opprobre :
Et du premier des Césars
L'assassin fut homme sobre.

Voilà donc Brutus, qui, selon J.-B. Rousseau, n'est qu'un assassin, cité dans cette ode à côté de deux misérables prédicateurs du temps de la ligue. Il est fâcheux de calomnier de grands hommes, même en vers excellents.

Jusqu'ici ce sont des poëtes qui parlent eux-mêmes. Voici quelque chose de plus étonnant : Crébillon, dans une tragédie du *Triumvirat*, introduit Cicéron disant au premier acte :

L'exemple de Caton serait honteux à suivre.

Et au second acte :

Non que des conjurés j'approuve la fureur :
Je déteste leur crime, etc.

Il n'est pas nécessaire de connaître les ouvrages de Cicéron ; mais, quand on veut le faire parler dans une tragédie, je pense qu'il faudrait l'avoir lu. L'épigraphe de la pièce que je vous envoie est tirée de ce grand homme, et contient son opinion sur les conjurés. Il avait encore plus de respect pour Caton, et en cela il pensait comme tous les Romains. Ceux qui sont au fait de ces matières n'ignorent point qu'à Rome les opinions de Caton avaient force de loi ; et c'est Cicéron lui-même qui nous en instruit dans une lettre à Atticus.

Peu de gens de lettres, même actuellement, se font de ces Romains une idée bien nette ; et c'est pourtant le moindre obstacle qu'auront à franchir ceux qui voudront établir au théâtre le genre politique dans son auguste simplicité. L'amour s'est emparé exclusivement de la scène française. On l'a déjà dit, mais il faut encore le répéter : cette passion, quelquefois si tragique, est trop souvent dégénérée en galanterie dans nos meilleurs poëtes. Il y a plus : ils ont avili de grands personnages pour satisfaire le goût longtemps efféminé de la cour, et, par conséquent, de toute la France. De là, César, amoureux de cette Cléopâtre que Lucain a si bien nommée *Meretrix regina*,

Lui trace des soupirs ; et, d'un style plaintif,
De son char de triomphe il se dit son captif.

De là, Sertorius et Mithridate, au milieu des plus grands desseins, s'occupent d'une intrigue galante, et font l'amour en cheveux blancs. Il est possible qu'un héros, qu'un grand homme ait le ridicule d'être amoureux à

soixante ans ; mais pour peindre des personnages intéressants, le poëte tragique ne doit-il pas choisir les traits les plus beaux de la plus belle nature ? On peut donner des défauts à ses héros, mais non pas des ridicules ; et plus on admirera le style enchanteur de Racine, et surtout cette incomparable tragédie d'*Athalie*, plus on regrettera qu'un tel homme daignât quelquefois travailler pour *les petits-maîtres*.

Le grand Corneille avait payé le même tribut au mauvais goût ; et ce grand défaut défigure, sinon les *Horaces*, du moins *Cinna* et la *Mort de Pompée*, pièces d'ailleurs si fortement pensées, et, par une conséquence nécessaire, si fortement écrites. Les premiers ouvrages de M. de Voltaire sont aussi gâtés par un amour déplacé. La *Mort de César* est le premier où il ait osé ne point énerver son sujet. Il a fallu du temps pour s'accoutumer à ce chef-d'œuvre.

On fait à ces sortes de pièces trois reproches principaux, répétés sans cesse par la manie d'abuser des mots, et l'incorrigible excès du mauvais sens. On prétend qu'elles manquent d'action, d'intérêt et de sensibilité. Ainsi Pompée, assassiné par un tyran lâche et flatteur ; ainsi Auguste, pardonnant à ceux qui ont conspiré contre lui ; ainsi Caton, victime volontaire de la liberté ; ainsi César, immolé au milieu du sénat qu'il opprimait ; ainsi Brutus, Cassius, tout ce qui reste de vrais Romains, la république entière, expirant à la bataille de Philippes, tous ces grands sujets manquent d'action ! Une pièce sans action serait en effet détestable ; mais, si le sacrifice que Titus et sa maîtresse font de leur amour suffit pour former ce qu'on appelle une action, il n'est pas douteux que, de tous les sujets que j'ai cités, il n'y en a pas un dont l'action ne soit beaucoup plus noble et plus étendue.

Quant à l'intérêt, quelle idée avoir de gens qui s'intéressent plus à une intrigue d'amour qu'à une action sublime ? car il en faut revenir à ce mot d'action. Comment des personnes qui croient aimer la tragédie peuvent-elles voir sans l'intérêt le plus vif les premiers personnages de l'univers, parlant, agissant et mourant pour la cause de la justice, pour le soutien de la plus belle constitution politique qui fût jamais ? Quelle idée, dis-je, avoir de gens qui pensent ainsi, et qui ont assez peu de respect humain pour l'avouer ? Quelle idée ont-ils eux-mêmes de l'importance du poëme tragique ?

Le dernier reproche n'est pas mieux fondé. En effet, dans cette acception, la sensibilité veut dire l'émotion des sens ; et cette émotion est beaucoup plus forte dans le *Vieil Horace*, ou *D. Diègue*, ou *Brutus*, que dans *Hippolyte* ou *Xipharès*. Quand Racine fit *Esther*, madame de Sévigné disait : *Il aime Dieu comme il aimait ses maîtresses.* Il y a une sensibilité qui est extrêmement rare. L'amour de la patrie, la passion pour la gloire et pour la vertu, ne sauraient habiter dans une âme médiocrement sensible. Ainsi le personnage de *Brutus* bien traité est un des personnages les plus sensibles du théâtre. C'est une vérité dont il faut être convaincu, je ne dis pas pour juger les pièces de ce genre, mais même pour les comprendre.

Un auteur, en lisant l'*Histoire romaine*, ou, si l'on veut, en ne la lisant pas, a cru voir un sujet de tragédie dans la guerre des esclaves. Spartacus, quoique né en Thrace, érigé dans sa pièce en fils d'un roi des Gaules, reçoit un député de la part des Romains. La fille du préteur Crassus se trouve dans son camp, je ne sais plus de quelle manière. Ils sont amoureux l'un de l'autre, suivant la coutume établie au théâtre français ; et, ce qui surprend plus que tout le reste, Spartacus rougit de son amour. Enfin, Crassus lui propose la main de sa fille, et même un rang au sénat. Je ne pousserai pas plus loin l'analyse. Vous concevez les nombreuses absurdités d'une pareille fable. Vous savez que les Romains méprisaient tellement Spartacus et son armée, qu'après avoir terminé cette guerre dangereuse Crassus ne put obtenir que les honneurs de l'ovation. Vous avez pu voir cependant cette tragédie bizarre, et d'ailleurs si durement écrite, accueillie sur la scène française, le lendemain d'une représentation des *Horaces* ou de la *Mort de César*.

C'est avec bien plus d'ignorance et de barbarie que l'Anglais Shakespeare a fait parler les Romains dans une des scènes les plus vantées de son *Jules César*. Peut-on entendre sans dégoût Brutus reprocher à Cassius d'avoir des démangeaisons dans les mains ?

.... Let me tell you, Cassius, you yourself
Are much condemn'd to have an itching palm,
To sell and mart your offices for gold
To undeservers.

« Permettez-moi de vous dire, Cassius, vous paraissez même très-coupable d'avoir des mains qui vous démangent, de vendre et d'engager vos emplois pour de l'or à des gens sans mérite. »

Quand Brutus dit qu'il ne peut se procurer de l'or par des moyens vils, Brutus est un personnage raisonnable ; il est insensé quand il ajoute :

By heaven, I had rather coin my heart,
And drop my blood for drachmas, than to wring
From the hard hands of peasants their vile trash,
By any indirection.

« Ô ciel ! j'aurais plutôt fait monnayer mon cœur, goutte à goutte donné tout mon sang pour des drachmes, que d'oser par détour tirer des mains du paysan sa pauvre obole. »

On est encore plus révolté de ces paroles :

I had rather be a dog, and bay the moon,
Than such a Roman.

« J'aime mieux être un chien, et aboyer à la lune, qu'être un pareil Romain. »

Warburton défend Shakespeare sur cet article. Les gens du peuple, si l'on en croit Warburton, pensent dans quelques pays que les chiens aboient à la lune *par envie*. Warburton aurait pu s'épargner cette savante remarque. Il aurait dû sentir qu'il ne fallait pas attribuer à Brutus une opinion du peuple, et que c'est en cela précisément que consiste l'extrême ridicule de cette phrase.

Le reste de la scène est de la même force, excepté ce qui est copié mot pour mot de Plutarque. M. de Voltaire a traduit fidèlement, à quelques endroits près, la première partie du *Jules César*, dans ses *Commentaires sur*

Corneille. Vous, qui connaissez si bien la langue et la littérature anglaises, vous n'ignorez pas que les deux derniers actes de ce drame ne sont pas moins bizarres que les trois premiers. On remarque surtout, au cinquième acte, une scène entre les triumvirs et les conjurés sur le champ de bataille, avant de commencer le combat. Cette scène est un modèle du style injurieux. Les enthousiastes de Shakespeare trouvent, je ne sais comment, le moyen d'admirer tout cela. Plusieurs grands critiques, anglais, allemands, et même français, se sont avisés depuis quelque temps de rabaisser nos célèbres poëtes tragiques pour exalter ce puissant génie, qui, en faisant parler des héros, a toujours travaillé pour le peuple. C'est l'éloge qu'ils lui donnent sans cesse; et si c'en est un, véritablement il le mérite. Mais comme Aristide, Phocion, Brutus, Caton, Socrate, comme des philosophes et des hommes d'état, n'ont jamais eu les idées ni les expressions du peuple, il paraît évident qu'un poëte qui a travaillé pour le peuple en les représentant sur le théâtre, a composé nécessairement une mauvaise pièce. Il s'ensuit encore qu'un poëte qui les a fait parler et agir comme ils devaient parler et agir ne doit guère se flatter de faire une impression très-marquée sur le gros du public.

Au reste, s'il y a des sujets populaires, si j'ose m'exprimer ainsi, et d'autres qui ne le sont pas, *Britannicus*, pièce au moins égale à *Andromaque*, ne pouvait réussir autant qu'*Andromaque*, ni *Brutus* autant que *Zaïre*. Cette différence existe même dans la comédie. Le *Misanthrope* n'a pas eu dans sa nouveauté le brillant succès de *Tartufe*. En voici, je crois, la principale raison : Molière, dans le premier de ces chefs-d'œuvre, a peint les mœurs de la cour, et fort peu de spectateurs étaient à portée de juger si la peinture était fidèle. Dans l'autre il a peint les tracasseries d'une famille bourgeoise et les sourdes menées d'un hypocrite. Ces objets étant plus généralement connus, l'image devait en être goûtée plus généralement.

Il me reste, mon cher frère, à vous parler de l'ouvrage que je vous dédie ; et je ne m'étendrai point sur cet article, car cette épître n'est point une poétique en faveur de ma tragédie, mais une suite de réflexions fondées sur des principes et sur des faits, deux choses inaltérables et auxquelles on ne peut rien opposer de satisfaisant.

On commence à écrire de tous côtés qu'il faut dans une tragédie beaucoup d'incidents, de tableaux, de coups de théâtre. Cette extravagante théorie n'est autre chose que la pratique de plusieurs écrivains modernes réduite en préceptes. Mais, quand on se donne la peine d'examiner les ouvrages qui nous ont amené cette théorie nouvelle, on remarque, sinon avec surprise, du moins avec douleur, un défaut de connaissances poussé quelquefois jusqu'à l'excès, un manque absolu de judiciaire, et surtout l'absence totale de cette éloquence entraînante qui seule peut donner aux écrits un succès durable, et sans laquelle il n'y a point d'ouvrages de génie. Quand on n'est point en état d'instruire et d'émouvoir, il faut bien tâcher de plaire aux yeux. On est parvenu de cette manière à dénaturer la tragédie, ce chef-d'œuvre de l'esprit humain. Elle n'est plus destinée à peindre les passions les plus énergiques, à représenter les grandes époques de l'histoire du monde et les hommes qui ont honoré l'humanité, à traiter enfin ces sublimes questions de morale et de politique qui intéressent tous les peuples. Ce n'est plus qu'un roman dialogué, un amas d'événements bizarres, d'aventures incroyables, terminé par quelque machine digne à peine du théâtre lyrique, ou par quelque coup de théâtre d'une exécution difficile, et dont le succès est dû, non pas même au talent des acteurs, mais à leur force et à leur adresse.

On a donc oublié tout à fait la pratique de Sophocle et de Corneille, celle de Racine et de M. de Voltaire? Certes nous avons étrangement abusé de quelques essais de ce grand-maître, si nous croyons que les tableaux naturels et vraiment tragiques de *Sémiramis* et de *Mahomet*, soutenus d'ailleurs d'une poésie grave, élégante et majestueuse, nous autorisent désormais à faire de nos tragédies des ballets pantomimes. Cet homme admirable a vu naître dans ses dernières années ces spectacles puérils et barbares ; et quand son génie, s'affaiblissant par la vieillesse, ne lui permettait plus de nous donner des exemples, il nous donnait encore des leçons, il s'élevait avec force contre l'abus de l'action théâtrale, et menaçait la scène française d'une décadence honteuse, si ce détestable goût prévalait un jour.

Ceux qui ont lu l'histoire, ceux qui sont familiarisés avec Plutarque, Dion Cassius, et le recueil précieux des lettres de Cicéron, peuvent décider si j'ai été fidèle au costume, et si mes Romains sont de ce petit nombre qui, suivant l'ingénieuse expression d'Algarotti, parlent latin et non pas espagnol. Puisse cet ouvrage sévère obtenir l'estime des gens de lettres! Puisse-t-il obtenir la vôtre, mon cher frère! Ce n'est pas seulement aux liens du sang qui nous unissent que j'en fais hommage, c'est à l'amitié qui nous unit plus étroitement, c'est à l'amour des lettres qui nous unit encore, et surtout c'est à votre mérite, dont je connais toute l'étendue.

PERSONNAGES.

BRUTUS.
CASSIUS.
PORCIUS-CATON.
MESSALA.
STATILIUS.
AGRIPPA.
PORCIE.
FULVIE.
UN ESCLAVE.
ROMAINS de l'ordre des sénateurs.
SOLDATS.

La scène est à Philippes, en Macédoine, dans la tente de Brutus.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTUS.

Se peut-il? moi! qui, moi, l'ennemi des tyrans,
Je marche environné de fantômes errants!
J'ai reconnu ses traits, ses blessures livides,
J'ai reconnu surtout ses desseins parricides.
Tu m'as vu dans Sardis, tu viens de me revoir,
La liberté n'est plus. J'ai rempli mon devoir,
César; le bien public me demandait ta tête.
De mes sens agités, dieux! calmez la tempête.
Vient-il de me parler? l'ai-je donc entendu?
Dans Sardis, à Philippe, est-ce lui que j'ai vu?
Importunes frayeurs, cessez de me surprendre,
C'est la cause des dieux que nous allons défendre.
Si la justice est chère à leur saint tribunal,
Ce jour de nos tyrans sera le jour fatal.
Trop longtemps a duré l'empire de leurs crimes;
Trop de sang vertueux, trop de grandes victimes
Ont de ces triumvirs signalé les fureurs;
Le moment est venu d'expier tant d'horreurs,
De venger les héros, vengeurs de la patrie,
Et de rendre à l'état sa liberté chérie.

SCÈNE II.

BRUTUS, UN ESCLAVE.

BRUTUS.

Esclave, que veux-tu?

L'ESCLAVE.

Cet écrit important
Vient de Rome, et pour toi m'est remis à l'instant.
(*Il sort.*)

BRUTUS.

Lisons. « Tu déployas le courage d'un homme;
« A de nouveaux revers oppose tes vertus. »
Faut-il encor pleurer sur le destin de Rome?
Poursuivons. « Sous les dieux, fléchis, mon cher Bru-[tus;
« Donne des larmes à Porcie;
« Celle qui consolait ta vie,
« La fille de Caton n'est plus. »
O rigueur! ô tendresse! ô perte irréparable!
Mais du moins son trépas me rend seul misérable.
Je saurai dans mon sein renfermer ma douleur.
Dieux, êtes-vous contents? est-ce assez de malheur?
Je perds tout ce que j'aime; une ombre criminelle
Vient me poursuivre encor de la nuit éternelle;
Ou si de vains objets ont effrayé mes yeux,
Quand vous m'enlevez tout, si c'est vous, ô grands dieux,
Qui répandez en moi ces terreurs accablantes,
Détestez-vous Brutus et nos ides sanglantes?
(*Il tombe dans une profonde rêverie.*)

SCÈNE III.

BRUTUS, CASSIUS.

CASSIUS.

Eh quoi! dans le sommeil est-il encor plongé?
Non; de sombres vapeurs il paraît assiégé.
Brutus!

BRUTUS.

Ah! ce n'est point un songe, un vain prestige.
A l'instant, Cassius, ô merveille! ô prodige!

CASSIUS.

En est-il?

BRUTUS.

Tu m'en vois encor tout étonné.
Aux noirs pressentiments, au trouble abandonné,
Je veillais, cher ami; César à l'instant même,
Dans ces lieux, à l'instant, tel qu'à son jour suprême,
Sanglant, couvert de coups, César m'est apparu.
Je l'ai vu.

CASSIUS.

Non, Brutus, non, tu ne l'as point vu:
Non; la vie est d'un jour, la mort est éternelle;
Et quand il a quitté sa dépouille mortelle,
Non, l'homme, rassemblant des vestiges épars,
Ne vient pas des vivants effrayer les regards.
Pour qui n'est point crédule il n'est point de merveille.

BRUTUS.

Puis-je ainsi que mes yeux démentir mon oreille?
Il m'a parlé.

CASSIUS.

Nos sens et leurs impressions
Sont esclaves, Brutus, de nos opinions;
Et l'esprit, abusé par un charme invincible,
Bientôt croit existant ce qu'il a cru possible.
De là ces visions, ces spectres ténébreux,
Dans l'ombre de la nuit simulacres affreux;
Ces accents du trépas et ces voix importunes
Qui président, dit-on, les grandes infortunes;
Ces signes précurseurs de nos calamités,
Tous ces objets trompeurs par nous-même inventés,
Ces rêves dont jadis, au temps de notre enfance,
Nous berçaient chaque jour la crainte et l'ignorance.
Laissons cela. Sais-tu que tu m'as offensé?

BRUTUS.

Moi!

CASSIUS.

Toi-même, Brutus, et mon cœur est blessé.
Ton inflexible voix a, malgré mes prières,
Accablé Lucius de peines trop sévères.

Il faut en venir tard à ces coups de vigueur,
Et l'on doit condamner l'excès de la rigueur.

BRUTUS.

Des cruautés pourtant mon âme est ennemie.
C'est lui qui, le premier, s'est noté d'infamie.
Les dons des Sardiens reçus secrètement
N'ont-ils pas, avant moi, signé son châtiment?
Ai-je, en le punissant, offensé la justice?
Le laissant impuni, j'eusse été son complice.
Je ne sais qu'un chemin, c'est celui du devoir;
Et, s'il faut dire tout, je ne puis concevoir
Qu'un crime, qui des lois appelait la vengeance,
Ait pu dans Cassius trouver tant d'indulgence.
Ah! pour un vil Romain qu'importe ma rigueur?
Le crime, et non la peine, a fait son déshonneur.

CASSIUS.

Punira ses dangers.

BRUTUS.

Pardonner est faiblesse.

CASSIUS.

Dans les temps orageux il faut de la souplesse.

BRUTUS.

Dans les temps orageux il faut de la vertu.

CASSIUS.

Étant moins rigoureux, dis, en manquerais-tu?
Rome a besoin de bras soigneux de sa défense,
Et tu pouvais aux lois dérober leur vengeance.
Qu'importe qu'en secret les dons des Sardiens
D'un guerrier courageux aillent grossir les biens?
Ce n'est pas en des jours où tout est légitime
Qu'un chef prudent s'applique à rechercher le crime:
Il veut gagner les cœurs, et non les éloigner.

BRUTUS.

Va, les cœurs vertueux sont ceux qu'il veut gagner.
Rome n'a pas besoin d'un bras vil et coupable;
Et, quels que soient les temps, son génie indomptable
Ne voit avec plaisir qu'aux mains de l'équité
Le glaive de sa haine et de sa liberté.

CASSIUS.

Oui, tu veux t'abuser; mais mon expérience
M'a du cœur des humains donné quelque science:
Je pouvais éclairer ce courage imprudent.

BRUTUS.

Certes, pour Lucius, ton zèle est bien ardent;
Et tu m'affligerais, moi, ton ami, qui t'aime,
Si, voulant l'excuser, tu t'excusais toi-même.

CASSIUS.

Épargne-moi, Brutus.

BRUTUS.

Entends la vérité.

CASSIUS.

Dieux!

BRUTUS.

Je laisse frémir ton orgueil irrité.
Tu pouvais m'éclairer, et ton expérience
T'a du cœur des humains donné quelque science:
J'y consens, je le crois; et t'a-t-elle enseigné...
Ceci pesa longtemps sur mon cœur indigné;
Mais je ne prétends plus calmer sa violence,
Puisque tu m'as forcé de rompre le silence.
Héritier des héros, noble soutien des lois,
Dis-moi, t'a-t-elle appris à vendre les emplois?
Aurait-elle en effet, corrompant la justice,
Aux mains de Cassius enseigné l'avarice?
Nous avons conspiré, nous avons combattu:
Est-ce pour des trésors et non pour la vertu?
S'il est ainsi, courons mendier l'esclavage;
De nos braves aïeux déchirons l'héritage;
Laissons à des guerriers qui ne soient point flétris
L'inestimable honneur de venger leur pays.
Du peuple et du sénat, qui rampaient en silence,
César en son palais rassemblait la puissance;
Tout l'or des nations venait s'y réunir:
Il n'est plus; maintenant c'est nous qu'il faut punir,
Nous, que Rome estimait, que l'univers contemple,
Et qui du tyran mort avons suivi l'exemple.

CASSIUS.

Quels reproches cruels! qu'entends-je? es-tu Brutus?
Suis-je donc Cassius?

BRUTUS.

Non, non, tu ne l'es plus.
Ne porte plus un nom dont le Tibre s'honore;
Je suis encor Brutus, je suis ton frère encore;
Mais je vois tes défauts, je vois avec horreur
Que la vertu s'éloigne un moment de ton cœur.
Tu gardes le silence, et n'oses te défendre?

CASSIUS.

Tu rougirais, Brutus, si tu pouvais m'entendre.
Songe à ces triumvirs. Leurs biens, à chaque pas,
Auraient, autour de nous, acheté nos soldats.
Connais donc maintenant l'ami que tu méprises:
Il fallait soutenir nos grandes entreprises;
J'ai vendu, je l'avoue, à des cœurs généreux
L'honneur de s'illustrer dans nos jours malheureux;
Et sans cette conduite, injustement blâmée,
Nous aurions quelques chefs, mais non pas une armée.
User des seuls moyens que les temps ont permis,
Est-ce un crime? Il est vrai, ton frère l'a commis.
De vœux intéressés mon âme est incapable;
Mais ton cœur, qui s'obstine à me vouloir coupable,
Accueille avec plaisir des soupçons odieux
Et de quelques méchants les cris calomnieux.

BRUTUS.

Je voudrais avoir tort.

SCÈNE IV.

BRUTUS, CASSIUS, PORCIUS-CATON, MESSALA, STATILIUS; ROMAINS *de l'ordre des sénateurs.*

PORCIUS.

Adversaires du crime,
Quelle indiscrète ardeur l'un l'autre vous anime?
Amis de la vertu, vengeurs des nations,
Ne nous accablez point de vos dissensions.
Tout l'espoir qui nous reste est dans votre prudence:
Si vous n'êtes unis, quelle est notre espérance?

CASSIUS.

Nous le serons toujours par de nobles liens;
Laissons à des tyrans, à d'ingrats citoyens
De leurs jaloux débats la honteuse furie:
Restons amis, Brutus, et servons la patrie.

BRUTUS.

Viens, déposons tous deux dans ces embrassements
D'un courroux passager les vains emportements:
Tu dois me pardonner, je t'excuse sans peine,
Et les seuls triumvirs méritent notre haine.

PORCIUS.

Amis, plus que jamais nous devons les haïr.
Pour nous, pour tout l'état vous m'en voyez rougir,
On m'écrit que du monde ils ont fait le partage,
Ainsi que l'on divise un paisible héritage.
Vous frémirez bien plus; les Romains l'ont appris
Sans paraître affligés, ni contents, ni surpris:
Ce n'est plus qu'en ces lieux que la vertu respire.
Antoine désormais tiendra sous son empire
De la Seine et du Rhin les flots assujettis;
Lépide, la Durance, et l'Èbre, et le Bétis;
Sous le nom de César, de l'onde Adriatique,
Aux flots les plus lointains de la mer Atlantique,
Le fils de Cépias va commander aux rois,
Et le Tibre enchaîné doit couler sous ses lois.

STATILIUS.

Les scélérats!

CASSIUS.

D'Antoine, amis, voilà l'ouvrage.

STATILIUS.

On aurait dû songer à prévenir sa rage.

CASSIUS.

Tel était mon dessein; et souviens-toi, Brutus,
Que, sans tes seuls conseils, Antoine n'était plus.

BRUTUS.

Cicéron dont la haine était trop légitime,
Cicéron, de ce monstre immortelle victime,
Quand des jours de César nos mains tranchaient le cours,
D'Antoine survivant nous reprochait les jours.
Favori de César et fier de le paraître,
J'ai vu qu'il était lâche et qu'il voulait un maître.
De l'insolente idole il caressait l'orgueil,
Et de la liberté préparait le cercueil:
Il eut toute ma haine; et ma haine équitable
N'a frappé que César qui seul était coupable.
César devenu roi justifiait nos coups;
A-t-on vu les Romains se déclarer pour nous?
Ils regrettaient leur chaîne, et même les plus braves;
Et s'il nous eût fallu frapper tous les esclaves,
J'en rougis, pouvez-vous ignorer que nos mains
Auraient sacrifié la moitié des Romains?

CASSIUS.

Mais as-tu donc si mal deviné son génie?
Moi, jusque dans ses fers j'ai vu sa tyrannie;
J'ai vu que de César sollicitant l'appui,
Il le laissait régner pour régner après lui.
Quoi! des illusions écoutant le langage,
N'as-tu rien vu qu'un lâche ami de l'esclavage?
Antoine, jusqu'ici, te fut-il inconnu?
A-t-il pu t'abuser?

BRUTUS.

Non, non, j'ai tout prévu.
Alors que sa bassesse au pillage occupée
Souillait, malgré Sextus, le toit du grand Pompée,
J'ai vu, sans écouter de vaine illusion,
Jusqu'où voulait ramper sa sourde ambition;
J'ai prédit ce qu'il ose, et j'en avais pour gages
Ses débauches, son luxe, et tous ses brigandages.
Mais quoique des forfaits nos bras soient ennemis,
Ils ne doivent punir que les forfaits commis;
Et ce n'est point aux lois à prendre pour victime
Celui qui quelque jour peut se noircir d'un crime.

PORCIUS.

Sur tout ce qui s'est fait à quoi bon revenir?
Le passé n'est plus rien; songeons à l'avenir.
Quand devons-nous combattre?

BRUTUS.

Aujourd'hui.

CASSIUS.

Je m'étonne
De cette impatience où ton cœur s'abandonne.
Si nous sommes vaincus nous tombons sans retour,
Et je ne voudrais point tout risquer en un jour.

PORCIUS.

Et quoi! cet univers conquis par nos ancêtres,
Quand nous serions vaincus, les aurait-il pour maîtres?
Les bords siciliens chargés de combattants
Peuvent les arrêter encor quelques instants.
Sextus...

BRUTUS.

Ah! ne va point, crédule aux apparences,
Sur un si faible appui fonder tes espérances.
Sous le poids de son nom Sextus anéanti
Hésite encor, peut-être, à choisir un parti.
En vain il est puissant aux mers de la Sicile:

Esprit ambitieux, inquiet, indocile,
Jaloux des triumvirs plus que leur ennemi ;
Ou si dans la justice il s'est mieux affermi,
Armant pour les Romains une vulgaire épée,
Et n'ayant rien de grand que le nom de Pompée.
Rome vit en nous seuls, et périt avec nous,
Si les dieux aujourd'hui ne guident point nos coups ;
Mais ce serait trahir sa voix et notre gloire,
Qu'attendre plus longtemps la mort ou la victoire.

MESSALA.

Je ne sais, mais le Ciel, oracle des humains,
Au moment de frapper semble arrêter nos mains.
N'allez pas, compagnons, négliger ses présages.
Une vapeur sanglante a rougi les nuages ;
Les sinistres oiseaux prédisent nos malheurs ;
L'airain sur les autels semble verser des pleurs ;
De lamentables voix durant les nuits gémissent ;
De spectres effrayants les forêts se remplissent.
Hier encor ; hier, mes yeux épouvantés
Ont vu s'entre-choquer deux aigles irrités :
Tandis que parmi nous, dans ces fatales plaines,
Tombeau déjà fameux des légions romaines,
Le vaincu frappait l'air de ses derniers soupirs,
Le vainqueur s'envolait au camp des triumvirs.

PORCIUS.

De la haine des dieux voilà donc les ministres!
Qu'importe, Messala, tes augures sinistres?
Ce n'est point sur la foi de ces présages vains
Qu'il nous faut reculer le bonheur des Romains.
Des guerriers tels que nous, des chefs tels que les nôtres,
Ce présage est heureux ; n'en écoutons point d'autres.

STATILIUS.

Des tyrans aujourd'hui meure l'indigne espoir !

PORCIUS.

Vive à jamais des lois le vertueux pouvoir!
Venez, d'un triple joug affranchissons le Tibre ;
Nous resterons oisifs quand nous l'aurons fait libre.
Il gémit dans les fers, amis, et nous tardons !
Chaque jour, chaque instant qu'ici nous attendons,
Est un instant perdu pour le salut de Rome.

BRUTUS.

Mots dignes d'un Romain, et du fils d'un grand homme !

CASSIUS.

Mais songez...

STATILIUS.

Combattons, guidez-nous.

CASSIUS.

Citoyens,
Vous le voulez ; marchons, vos vœux seront les miens.

BRUTUS.

J'ai de quoi, Porcius, éprouver ton courage.
Le sort contre nous deux a déployé sa rage ;
Il est bien des malheurs qui nous accablent tous,
Mais j'en sais de nouveaux qui n'accablent que nous.

PORCIUS.

Parle ; à tous les revers mon âme est aguerrie.

BRUTUS.

Le ciel a terminé les destins de Porcie.

PORCIUS.

De ma sœur !

CASSIUS.

Est-il vrai? Porcie...

BRUTUS.

Elle a vécu.
Son trépas me consterne et ne m'a point vaincu.
J'apprends de Décimus cette triste nouvelle.

CASSIUS.

Je t'insultais au sein de ta douleur cruelle.
Et Brutus est encor fidèle à l'amitié !

BRUTUS.

Va, je connais ton cœur, et tout est oublié.
(A Porcius.)
Gardons-nous d'amollir cette austère journée ;
D'un œil calme et serein cherchons la destinée ;
Combattons, Porcius ; si nous sommes vainqueurs,
Nous trouverons le temps de lui donner des pleurs.

STATILIUS.

Que de vertu !

PORCIUS.

Brutus, ta noble voix m'enflamme ;
Ton exemple est ma règle ; il agrandit mon âme ;
Et je ne serai point, je t'en donne ma foi,
Indigne de mon père et d'un chef tel que toi.

BRUTUS.

Soyez dignes de vous, compagnons intrépides.
Si j'étais entouré de citoyens timides,
Je ferais, je l'avoue éclater à vos yeux
Une sûre victoire et la faveur des dieux.
Je parle à des héros : sur la plus noble cause
Vainement quelquefois l'équité se repose,
Et des cieux, trop souvent, les sublimes décrets
Ont prêté leur faveur à d'injustes projets.
Nous sommes tous Romains, nous n'avons rien à craindre ;
Non, rien ; dût à jamais la liberté s'éteindre ;
Mais de Rome et du monde il faut mieux espérer :
Amis, pour le combat allons tout préparer.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTUS, PORCIE, FULVIE.

BRUTUS.

Ces cris que tout le camp jusques au ciel envoie,
Et notre étonnement, et nos transports de joie,

Après tant de douleur ne te surprendront pas :
On avait répandu le bruit de ton trépas.
Épouse de Brutus, compagne de ma vie,
Je te revois encor ! tu ne m'es point ravie !
Décimus m'annonçait que tu ne vivais plus.

PORCIE.

Des récits indiscrets ont trompé Décimus.
Des tyrans, disait-on, la cruauté jalouse
Persécutait Brutus jusque dans son épouse.
D'une main mercenaire empruntant le secours,
On croyait que leur rage avait tranché mes jours.
Voulant cacher à tous mes projets, mon absence,
Je n'ai pas étouffé ces bruits dans leur naissance.
Un affranchi fidèle à nos grands intérêts
M'a conduite en ces lieux par des chemins secrets,
Et son zèle partout, partout notre silence
A trompé des tyrans la sombre vigilance.
J'arrive, et je jouis de tes embrassements.
Et je dois oublier en de si doux moments
Tous ces cruels chagrins, qui, depuis cinq années,
Des amis de Brutus troublent les destinées.
Les vengeurs des Romains vont-ils tenter le sort ?

BRUTUS.

Oui, ce jour est marqué pour un si noble effort !

PORCIE.

Ce jour même !

BRUTUS.

Ce jour, et les Romains peut-être
S'en vont revivre encore et n'auront plus de maître.

PORCIE.

C'est se hâter beaucoup. Vous auriez pu du moins
Ménager du sénat la prudence et les soins.

BRUTUS.

Nous !

PORCIE.

Vaincus cette fois, rien ne peut vous défendre.

BRUTUS.

Rome est vendue au joug; que pouvais-je en attendre?
Plébéiens, sénateurs, tout est glacé.

PORCIE.

Non, non ;
La vertu leur est chère.

BRUTUS.

Ils en aiment le nom.
Tu vois que cependant ils souffrent l'esclavage,
Et tu sais qu'il n'est point de vertu sans courage.

PORCIE.

Crois-moi, tant de forfaits, de proscrits généreux
Peuvent de nos tyrans briser le joug affreux.
Du peuple et du sénat quelle fut l'épouvante,
Quand d'un sang respecté la tribune fumante
Offrait de Cicéron les restes déchirés !
Il semblait, ô Brutus! que ces restes sacrés,
Ces mains qui des pervers accusaient l'impudence,
Cette bouche, ces traits, qu'enflammait l'éloquence,
Tout à coup s'animant, retrouvaient une voix,
Et contre Antoine encor faisaient tonner les lois.
D'un courroux vertueux les semences fécondes
Ont jeté dans les cœurs des racines profondes.
Plancus, que Rome entière appelle au consulat,
Galba, Servilius, la moitié du sénat
Oppose aux triumvirs un courage intrépide,
Et, si quelques instants ils ont séduit Lépide,
On peut tenter...

BRUTUS.

Lépide a rompu tous les nœuds
Que l'hymen de ma sœur formait entre nous deux;
Épargne-moi son nom ; ce monstre débonnaire,
Dès qu'il fut triumvir, cessa d'être mon frère.
Le cruel surpassait leurs exploits inhumains,
Alors que ces brigands, l'opprobre des Romains,
Enivrés de carnage, et de carnage avides,
Sur des tables de sang signaient les parricides.
Oserait-il encore aimer la liberté,
Suivre son étendard, lui qui l'a déserté ?
Non ; mais si des grands dieux la sévère justice
Ordonne qu'à jamais la liberté périsse,
C'est vainement qu'au trône il aspire aujourd'hui;
Et ses deux compagnons domineront sans lui.
Le monde va tomber sous leur obéissance;
Ils tiennent dans leurs mains le glaive et la puissance.
Lépide est sans armée ; et ce couple odieux
Veut bien l'abandonner au culte de nos dieux,
Et voit, sans s'alarmer, entre ses mains débiles
Briller de l'encensoir les honneurs inutiles.
Mais laissons ces pervers; et puisse, en ce grand jour,
Rome et la liberté triompher sans retour!
Une chose m'alarme; une seule, te dis-je.
Ton abord en ces lieux me console et m'afflige:
Oui, je tremble pour toi : si Brutus est vaincu,
Tu n'en saurais douter, Brutus aura vécu;
Mais aux mains des brigands ma défaite te livre.

PORCIE.

Que crains-tu, si je puis te venger ou te suivre?
Je sais tous les hasards qu'il me faut partager,
Et je ne pâlis point à l'aspect du danger.
La liberté m'est chère, ô Brutus, et je t'aime!
Va, poursuis tes destins.

SCÈNE II.

BRUTUS, PORCIE, FULVIE, CASSIUS.

CASSIUS.

Brutus, à l'instant même
Agrippa dans le camp vient de se présenter.
Il voudrait nous parler.

BRUTUS.

Il le faut écouter.

CASSIUS.

Tu vas bientôt le voir. C'est un ami d'Octave,
Et malgré sa vaillance il porte un cœur d'esclave.
Déjà séduit, il veut nous séduire à son tour.

PORCIE.

Les triumvirs ont-ils redouté ce grand jour ?
Et par l'impunité leur fureur enhardie
Au moment du péril s'est-elle refroidie ?
Si vous aviez, Romains, triomphé sans combats !

BRUTUS.

Je le souhaite au moins, je ne l'espère pas.

CASSIUS.

Agrippa vient à nous.

PORCIE.

Le voici ; je vous laisse.

SCÈNE III.

BRUTUS, CASSIUS, AGRIPPA.

AGRIPPA.

Dignes républicains, guerriers pleins de noblesse,
Voyez le sort de Rome. Assez longtemps, Romains,
Nos imprudents efforts ébranlent ses destins.
Les derniers Scipions, Caton, l'heureux Pompée,
Ont vu jusqu'aujourd'hui leur vaillance trompée.
En pleurant ces héros au tombeau descendus,
Craignez le fol espoir qui les a tous perdus ;
Rendez-vous au conseil de César et d'Antoine :
Trop de sang a déjà souillé la Macédoine.
De ces vrais citoyens je vous porte les vœux :
Au-devant de la paix ils volent tous les deux ;
Et sans doute...

CASSIUS.

Lépide est aussi leur complice ;
Mais tu n'en parles pas, et tu lui rends justice.
Les tyrans, toutefois, qu'espèrent-ils de nous ?
Un seul fut immolé pour le salut de tous.
Sur la mort de César pleurant en apparence,
Ils ont par intérêt épousé sa vengeance.
Tu les verras peut-être occupés d'autres soins,
Moins unis, Agrippa, plus sincères du moins,
Mais ne se bornant plus à partager l'empire ;
C'est à dominer seul que chacun d'eux aspire ;
Et des proscriptions le cours ensanglanté,
Crois-moi, pour quelques jours est à peine arrêté.

AGRIPPA.

Eh ! ne ramenez point ces meurtres détestables
Que le malheur des temps rendait inévitables.
Acceptez désormais leur utile amitié.
Si vous êtes Romains, au nom de la pitié,
Au nom de tout l'état, que l'amitié vous lie.
Octave est outragé, mais n'importe ; il oublie
Que son père adoptif est tombé sous vos coups ;
Il veut au bien public immoler son courroux.

CASSIUS.

Il est vrai que nos mains ont poignardé son père :
Ce que nous avons fait, tout Romain dut le faire ;
Et c'est être coupable enfin que d'épargner
Un citoyen romain qui prétend à régner.
De ses jours à grands cris la liberté dispose :
Amitié, nœuds du sang, quelques droits qu'il oppose,
Les vrais républicains n'écoutent plus ces droits,
Dès que la liberté vient d'élever sa voix.

AGRIPPA.

Mais pour la liberté qu'a produit votre zèle ?

BRUTUS.

Ah ! du moins il a su nous montrer dignes d'elle ;
Et faut-il nous blâmer si Rome désormais
Ne sait pas recevoir les dons qui lui sont faits ?
Eh quoi ! n'avons-nous pas consommé sa vengeance,
Blâmé votre faiblesse et votre négligence ?
Par nous l'usurpateur a trouvé le tombeau ;
Et pour prix de nos soins et d'un exploit si beau,
Rome, sous trois tyrans, courbe son front docile !
Quels tyrans, justes dieux ! un pontife imbécile,
Un enfant sans courage, un soldat dissolu :
Ils ont osé prétendre au pouvoir absolu !
O pudeur ! ô mépris du nom sacré de Rome !
César fut un tyran, mais il fut un grand homme ;
Sylla vit à ses pieds l'univers abattu,
Mais Sylla n'était pas un tyran sans vertu.

AGRIPPA.

Ainsi donc, voulez-vous que par des mains romaines
Deux fois le sang romain soit versé dans ces plaines ?
Ah ! sous nos empereurs quand tout sera soumis,
L'esclavage et les fers ne nous sont point promis,
Mais la paix, succédant à la guerre civile,
Mais une liberté moins fière et plus tranquille.
Les amis de César, en vengeant son trépas,
N'ont voulu, dites-vous, que marcher sur ses pas ?
Ce sont là les humains, telle est notre faiblesse :
Par le seul intérêt, déterminés sans cesse,
Vertueux par orgueil ou par ambition,
Nos cœurs sont-ils jamais exempts de passion ?
Vous-même, en observant vos efforts en Asie,
On peut vous soupçonner de quelque jalousie.
Eh bien, s'il était vrai, l'Asie est pour vous deux
Un assez beau partage et doit remplir vos vœux.
Je sais votre vaillance, et mon cœur vous honore,
Rome vous chérissait et vous estime encore ;
Mais le Parthe insolent, tranquille en ses déserts,
Ose nous disputer un coin de l'univers,
Et le cœur enivré de sa gloire frivole,
Sur nos débris sanglants insulte au Capitole.
Allez venger Crassus, courez exécuter
Ce que notre César avait voulu tenter ;
Et des bords de l'Indus faisant votre conquête,
Que bientôt sous vos lois tout l'Orient...

CASSIUS.

Arrête.
Si Rome était tranquille, et si de la venger
Son ordre souverain nous eût daigné charger;
Ah! si nous entendions la voix de la patrie,
Sois sûr que nos efforts, à cette voix chérie,
Iraient des mains du Parthe arracher ses lauriers,
En lui redemandant le sang de nos guerriers.
Mais nous, des triumvirs suivre la politique!
Mais conquérir pour nous, non pour la république!
Cesse de nous porter à de tels attentats;
Nous n'avons pas besoin de sceptre ni d'états.
Pour des cœurs vertueux régner n'a point de charmes:
Si malgré nous enfin nous avons pris les armes,
Tu feins de l'ignorer; mais voici notre but:
Des Romains opprimés conquérir le salut,
Abattre les tyrans et le pouvoir suprême,
Et tu viens nous offrir d'être tyrans nous-même!

AGRIPPA.

Songez-vous...

BRUTUS.

Agrippa, c'est trop nous insulter.
Nous voulons les punir, et non les imiter.
Mais tout ce que je vois a droit de me confondre;
Agrippa, c'est à toi qu'il nous fallait répondre!
As-tu pu te charger d'un si honteux emploi?
Ce paisible esclavage est-il donc fait pour toi?
Triumvirs, dans nos cœurs ils n'ont rien à prétendre;
Nous devons les haïr: nous pourrons les entendre,
S'ils veulent aujourd'hui rentrer dans le devoir,
Et vivre désormais sans maître et sans pouvoir.
Oui, parmi leurs égaux je consens qu'on me nomme,
Et je suis leur ami, s'ils sont amis de Rome.

AGRIPPA.

Mais vous qui vous croyez ses bons, ses vrais amis,
Les Parthes, les Gaulois sont moins ses ennemis.
Que prétend, dites-moi, ce langage héroïque,
Cet inflexible orgueil d'une vertu stoïque?
Oui, si tous les Romains savent vous imiter,
La forme de l'état peut encor subsister.
Mais tout est bien changé. Fiers de leur opulence,
De tous vos magistrats contemplez l'insolence,
Contemplez un état accablé de langueur,
Les vices triomphants et les lois sans vigueur,
Par des tyrans obscurs vos dignités flétries,
Vos nobles marchandant les voix des centuries,
L'or achetant le peuple et jusqu'aux sénateurs,
L'or nommant vos consuls, vos tribuns, vos questeurs,
Citoyens sans amour pour la chose publique,
Généraux éblouis du pouvoir despotique,
La liberté mourante et l'empire incertain,
Avec le glaive impie errant de main en main.
A cinq lustres à peine ont succédé cinq lustres,
Nos yeux, toujours frappés d'iniquités illustres,
Ont vu Sylla, Carbon, Marius et Cinna,
L'insolent Céthégus, l'ardent Catilina;
Ils ont tous affecté l'autorité suprême,
Et Crassus et Pompée y prétendaient eux-même.
Vous avez égorgé le seul qui pût régner;
La blessure de Rome est encore à saigner;
Rome vous blâme, et croit d'une si belle vie
Avoir trop acheté sa liberté ravie.
Insensés! l'édifice assiégé par le temps
Veut un appui solide à ses vieux fondements;
Et le vaisseau pressé des vents et de l'orage,
Sans un pilote habile est certain du naufrage.
Pensez-y toutefois. Si César a vécu,
Vous n'avez pas dompté son génie invaincu;
Aux revers de Caton, dévoués par vous-même,
Peut-être que ce jour est votre jour suprême.
Nous vous désavouons, toi surtout, toi, Brutus,
Toi qui du grand César connaissais les vertus,
Toi que César aimait d'une amitié si tendre,
A nos sages conseils, toi qui crains de te rendre,
Nous plaignons tes fureurs et ton aveuglement;
Ta généreuse main nous vengea lâchement.
Mais crains...

BRUTUS.

Je suis Brutus.

CASSIUS.

Que parles-tu de craindre?

BRUTUS.

Quoi! vous portez des fers et vous osez me plaindre.
Plaignez Rome, pleurez sur ses coupables fils
Qui, sous un joug doré mollement asservis,
Ont du nom des Romains vendu le privilége,
Et goûtent dans l'opprobre un bonheur sacrilége.
Qu'ils reçoivent le prix qu'ils ont bien acheté;
Que d'indignes trésors comblent leur lâcheté;
Du sein de leurs honneurs ou de leur infamie
Qu'ils osent élever une voix ennemie;
Et, puisque nous avons servi Rome et les dieux,
Qu'ils accusent nos mains d'un forfait odieux.
Si j'en crois leurs discours, Rome nous désavoue.
A ton sort, ô Caton! leur haine nous dévoue;
Et moi je les dévoue à leur vile grandeur,
Moi qui n'ai point terni ma première splendeur.
J'ai vu la république aux factions livrée,
Par ses propres enfants sans cesse déchirée,
Nos droits anéantis, l'état prêt à périr.
Témoin de tous ces maux, j'ai voulu les guérir:
J'ai cru (jusqu'à ce jour espérance trop vaine!)
Relever les débris de la grandeur romaine.
Le sort va décider. Je puis mourir vaincu:
Du moins je mourrai libre ainsi que j'ai vécu.
Si je touche en effet au bout de ma carrière,
Une austère vertu la marqua tout entière.
Descendant du héros qui chassa les Tarquins,

Je vous aurais rendu vos antiques destins,
Si vous les méritiez, si le peuple du Tibre
Était Romain encore et savait être libre.
Agrippa, c'est assez ; rompons ces entretiens :
Nos maîtres sont les lois ; retourne vers les tiens.

AGRIPPA.

Embrassez-moi tous deux, j'aime vos grands courages ;
Mais vous auriez dû naître en de plus heureux âges.
Adieu, nobles Romains.

SCÈNE IV.

BRUTUS, CASSIUS.

BRUTUS.

Et tel est cependant
De nos divisions l'exécrable ascendant !
Au sein des dignités la vile insouciance
Des Romains opprimés est la seule science.
Le crime est éveillé, le courage endormi,
Et les plus vertueux ne le sont qu'à demi.
De mes yeux, Cassius, tu vois couler des larmes.
Ah ! je te puis au moins confier mes alarmes.
Rome a besoin de nous, et n'a plus aujourd'hui,
Malgré tant de guerriers, que nous deux pour appui.
Notre défaite, ami, lui serait bien funeste :
Si d'un sang libre et pur quelque goutte lui reste,
Il faut un chef prudent pour l'oser secourir,
Et le fils de Caton ne saura que mourir.
Messala plus habile a moins de confiance ;
Il accuse en secret nos projets d'imprudence.
Tout prêt à se soumettre à la nécessité,
Mais jusqu'au dernier jour servant la liberté.
Crois-moi, n'espérons rien de ces vertus tranquilles,
Trop faibles pour briller en des temps difficiles.
Tout fléchira bientôt sous le joug de la paix.
Aucun du bien public ne veut porter le faix ;
O maîtresse du monde ! ô ma chère patrie !

CASSIUS.

Mes yeux ne verront point cet avenir impie.
Et tantôt, cher Brutus, si je t'ai bien compris,
Le projet qui m'inspire occupait tes esprits.

BRUTUS.

Comment !

CASSIUS.

Dût à jamais la liberté s'éteindre,
Nous sommes tous Romains, nous n'avons rien à craindre,
Disais-tu.

BRUTUS.

Si Caton nous fraya les chemins,
Apprenons à mourir du plus grand des humains.
Jeune encor, en des jours d'audace et d'espérance,
Des Romains subjugués j'embrassai la vengeance ;
Et de mon grand dessein tout entier occupé,
J'osai blâmer Caton : le temps m'a détrompé.
Lorsqu'il attend des cieux une éternelle haine,
L'homme n'est point coupable en secouant sa chaîne.
Un mortel vertueux, opprimé par le sort,
Peut chercher du repos dans le sein de la mort.
Aux dieux auteurs de l'âme il ne fait point outrage,
Puisqu'il ne détruit point leur immortel ouvrage.

CASSIUS.

On vient.

SCÈNE V.

BRUTUS, CASSIUS, PORCIUS-CATON, MESSALA, STATILIUS ; ROMAINS.

BRUTUS.

Fils de Caton, Albin, Statilius,
Labéon, Messala, Straton, Lucilius,
Vous, à qui la patrie, à qui les lois sont chères,
Vous de qui la vertu, digne encor de nos pères,
Ranime de l'état les débris expirants ;
Nos yeux viennent de voir un ami des tyrans.
Agrippa s'est flatté de parler à des traîtres :
On nous laissait le choix de ramper sous trois maîtres,
Ou d'oser avec eux partager l'univers :
Nous avons rejeté la puissance et les fers.
Vous ne nous blâmez point ?

PORCIUS.

Nous voulons tous vous suivre.
Nous voulons, comme vous, agir, penser et vivre.

CASSIUS.

Ainsi l'état changé, vous n'attendez plus rien ?

STATILIUS.

Je t'en fais le serment.

PORCIUS.

Nous le jurons.

CASSIUS.

Eh bien,
Conservez dans vos cœurs ces serments respectables,
Et marchons. Les tyrans ne sont plus redoutables,
Les craintes sont pour eux, pour eux tout le danger :
La gloire est pour nous seuls.

STATILIUS.

Et qui pourrait songer
A survivre un moment aux ruines publiques,
A servir, à ramper sous des lois tyranniques ?

PORCIUS.

Ah ! tout doit imiter l'exemple de Brutus.

STATILIUS.

Sans doute ; et de nos chefs si j'aime les vertus,
Si je veux, si je dois respecter leur prudence,
Je ne suis qu'un soldat, j'espère en ma vaillance :
Il faut vaincre ou mourir : c'est la loi des grands cœurs ;
C'est la vôtre, Romains ; nous reviendrons vainqueurs.

BRUTUS.

Ton ardeur est illustre, et convient à ton âge :
Dans les jeunes guerriers j'aime un bouillant courage.
Je ne vois parmi nous plus d'esprits incertains :
Le ciel va prononcer ; Rome est toute en nos mains.

(Brutus et tous les Romains tirent l'épée.)

Vous, dont la majesté ne fut point asservie,
Vous, de qui le trépas éternise la vie,
Vous, guerriers, dont l'Afrique en ses déserts affreux
Étale avec respect les débris généreux ;
Guerriers dignes d'envie ; et vous, proscrits augustes,
Vous, mortels vraiment grands, héros libres et justes,
Demi-dieux des Romains ; cendres de Cicéron,
Mânes du grand Pompée et du divin Caton ;
Vous tous dont les revers, consacrés à la gloire,
Ont de l'usurpateur éclipsé la victoire,
Oh ! si de votre Olympe auguste et radieux,
Séjour où la vertu repose au sein des dieux,
Oh ! si vous présidez aux actions humaines,
Si vos regards sacrés descendent sur ces plaines,
Appuis du nom romain qui n'est plus respecté,
Si vous aimez encor la sainte liberté,
Nos bras se sont armés et pour vous et pour elle ;
Voyez quels défenseurs restent à sa querelle :
Voyez vos compagnons, vos amis, vos enfants ;
Guidez-les au combat, rendez-les triomphants ;
Ou bien, si Jupiter autrement en ordonne,
Qu'à ces tyrans du moins aucun ne s'abandonne ;
Et puisque mourir libre est un destin si beau,
Que de tous les Romains ces champs soient le tombeau.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTUS, PORCIE, FULVIE.

PORCIE.

Tu pleures, cher époux? Daigne au moins me répondre.
Ne me fuis pas.

BRUTUS.

Le ciel se plaît à nous confondre.
J'ai fait ce que j'ai pu, je sais ce que je doi :
Quitte envers la patrie, et non pas envers moi,
Aux jours de Cassius je ne veux point survivre.
Héros républicains, c'est l'instant de vous suivre.

PORCIE.

Qu'entends-je?

BRUTUS.

C'en est fait, les Romains sont vaincus,
Antoine est triomphant, Cassius ne vit plus.
Le glaive usurpateur n'a point tranché sa vie ;
Désespérant trop tôt de sauver la patrie,
Dans le temps des forfaits, fatigué de ses jours,
J'ai vu que Cassius en détestait le cours.

. . . .

Il a d'un affranchi reçu le coup suprême.

PORCIE.

Il n'est plus !

BRUTUS.

Tiens, regarde, on l'apporte à nos yeux.

SCÈNE II.

BRUTUS, PORCIE, FULVIE, SOLDATS *portant le corps de Cassius.*

PORCIE.

Ciel !

BRUTUS.

Ose contempler ce spectacle odieux.
Le sort a de César embrassé la défense ;
Ombre du dictateur, jouis de ta vengeance.
Le protecteur des lois et l'ami de Brutus,
Le dernier des Romains, c'en est fait, il n'est plus.
Ah ! des plus vils tyrans si le sort est complice,
Que devient désormais l'éternelle justice?
Porcie, il n'est donc plus ! et j'en suis séparé !
Oh ! vois ces traits sanglants, ce corps défiguré,
Vois ces yeux qu'allumait une héroïque flamme ;
Vois ce cadavre éteint : là fut une grande âme ;
Là respirait l'honneur ; et sache qu'aujourd'hui
Les cieux n'éclairent plus de Romains tel que lui.

PORCIE.

Calme ces vains transports où ta douleur se livre.
Libre et couvert de gloire il a cessé de vivre ;
Rappelle en ce moment ta stoïque vertu,

BRUTUS.

Et quel esprit si fier n'en serait abattu ?
Quoi ! de deux scélérats les trames fortunées
Feront toujours pâlir nos grandes destinées !
Dieux, si vous existez, grands dieux, dieux immortels.
Justifiez nos vœux, notre encens, vos autels.
Grands dieux, votre courroux est plus fort que le nôtre ;
Ils ont bien mérité de périr l'un par l'autre.
Tombe, tombe sur eux le prix de leurs forfaits !
Entendez l'univers dans les vœux que je fais,
Exercez à la fin des rigueurs légitimes,
Et ne vous trompez plus sur le choix des victimes.

PORCIE.

Malheureuse ! quel est ce guerrier tout sanglant,
Qui dirige vers nous un pas faible et tremblant?
Straton lui sert de guide. O fortune contraire !
Il approche. C'est lui.

SCÈNE III.

BRUTUS, PORCIE, FULVIE, PORCIUS-CATON, *l'épée à la main*; SOLDATS, *le corps de Cassius*.

PORCIUS.

Viens, Brutus.

PORCIE.

O mon frère!
Faut-il aussi te perdre?

PORCIUS.

Et qu'importe, ma sœur?
D'une si belle mort conçois mieux la douceur.
Mais je prétends ailleurs en goûter tous les charmes,
Puisqu'on nous a laissé du courage et des armes.
Tu t'es trompé, Brutus, rien n'est désespéré :
Ton cœur sur les Romains doit être rassuré;
Ils savent tous mourir; et, si tu veux m'en croire,
Peut-être nous allons ressaisir la victoire.
Conduis-nous; nos soldats, un moment effrayés,
De tous côtés, Brutus, sont déjà ralliés.
Viens, leurs vœux enflammés, leurs glaives te demandent,
Et dans la plaine encor les tyrans nous attendent.
Si je pouvais les joindre, et par d'illustres coups
Venger de Cassius les mânes en courroux!
Viens, toutefois mon sang coule pour la patrie;
Que je lui donne encor les restes de ma vie.

BRUTUS.

Nous méritons, sans doute, un sort moins rigoureux;
Vous, portez dans le camp ce Romain généreux.
Guerriers, tous les honneurs qu'un héros peut prétendre
Après notre combat, qu'on les rende à sa cendre.
Ces restes, chère épouse, ils sont sacrés pour moi,
Et je ne veux ici les confier qu'à toi.
Songe à ce dernier prix qu'exige ma tendresse.
Adieu, Porcie.

(*Il embrasse Porcie.*)

PORCIE.

Adieu.

BRUTUS.

Straton, notre jeunesse,
Jadis, il t'en souvient, eut les mêmes penchants,
Tu n'as point oublié qu'en de plus heureux temps
Nous nous sommes promis une amitié fidèle;
Viens, je sens qu'aujourd'hui j'éprouverai ton zèle.
Demeure auprès de moi.

PORCIE.

Dieux puissants!

BRUTUS.

Portius
Allons mourir ensemble. Attends-nous, Cassius.
(*Les soldats emportent le corps de Cassius.*)

SCÈNE IV.

PORCIE.

Je ne les vois plus : vous, dont la main nous opprime,
Appui de l'injustice et protecteurs du crime,
Dieux ennemis de Rome, ô vous, dieux irrités,
Voilà donc les mortels que vous persécutez!
Ah! qu'aux plus noirs chagrins un courage insensible,
Quand il faut l'exercer, est affreux et pénible!
Et que de la raison les importants avis
Malgré tous nos efforts sont lentement suivis!
Sans cesse elle me dit qu'en des jours si funestes
Il faut se résigner aux volontés célestes;
Que je dois, ne pouvant détourner le malheur,
Ne pas laisser du moins triompher ma douleur :
Vaine raison, tu n'as que d'impuissantes armes,
La nature est plus forte et je répands des larmes.
Je n'ai pu, cher Brutus, accompagner tes pas.
Malheureuse! tandis qu'ils volent aux combats,
Il me faut dans ces lieux attendre ma sentence :
Et le sort n'est point las d'opprimer leur vaillance!
S'ils périssaient? eh bien, trouver ainsi la mort,
N'est-ce pas triompher des tyrans et du sort?
Que sont-ils devenus ces temps où l'hyménée
Aux destins de Brutus joignit ma destinée?
O Brutus! ô patrie! ô nom sacré d'époux!
Saint nœud, hymen formé sous un astre jaloux,
Hymen à qui les dieux devaient un sort prospère,
Et dont s'applaudissaient les mânes de mon père!
O Rome! ô citoyens dont il était l'honneur!
Doux et libre avenir! vain espoir de bonheur!
Vous n'êtes plus qu'un songe; et mon âme abusée
Sur la foi des vertus s'était trop reposée.
C'est leur voix cependant qui me doit rassurer.
Le ciel est contre nous, mais s'il me faut pleurer,
De quelque coup affreux que m'accable sa haine,
Mes pleurs seront au moins les pleurs d'une Romaine.

SCÈNE V.

PORCIE, MESSALA.

PORCIE.

Que vois-je? Messala, que viens-tu m'annoncer?
Parle.

MESSALA.

Qu'à tout, madame, il nous faut renoncer.
Nous avons tout perdu, vous perdez tout vous-même.
Votre époux, votre frère.

PORCIE.

O puissance suprême!
Une seconde fois nous sommes donc vaincus?

MESSALA.

Hélas !

PORCIE.

Et que devient l'armée ?

MESSALA.

Elle n'est plus.
Abominables fruits des guerres intestines !
O rage ! ô barbarie ! ô jour de nos ruines !
Plus de nœuds, plus de droits ; l'ami sans frissonner
Reconnaît son ami qu'il vient d'assassiner,
Le père abat son fils, le fils frappe son père,
Le frère est étendu sous les coups de son frère.
On dirait à les voir, l'un sur l'autre acharnés,
Se baigner avec joie au sang dont ils sont nés,
Égorger d'un œil sec de si saintes victimes,
Qu'ils prétendent lutter d'attentats et de crimes.
De notre chef auguste admirant les vertus,
Entre la tyrannie et l'aspect de Brutus,
Pendant quelques instants la fortune incertaine
Ne sait à qui donner son amour et sa haine ;
Mais son choix se déclare et tombe encor sur eux.
Votre frère, madame, en ces moments affreux,
Blessé deux fois, couvert de sang et de poussière,
Lui seul des triumvirs combat l'armée entière.
Il court, jette son casque et montre à tous les yeux
Ces traits chéris de Rome, aux tyrans odieux.
Un affreux désespoir s'y mêlait au courage,
Il court, des pleurs amers inondent son visage.
A son premier aspect tout fuit épouvanté,
Au sein des légions il s'est précipité,
A peine daigne-t-il songer à sa défense,
Des tyrans à grands cris il demande vengeance,
Les appelle ; et son glaive, inutile en sa main,
Ne peut autour de lui verser de sang romain.
Mais de tant d'héroïsme il reçoit le salaire,
Tombe, et meurt d'un trépas qu'eût envié son père.
Déjà, de tous côtés, nos soldats renversés,
Nos chefs, ou moissonnés, ou pris, ou dispersés,
Le soldat rebuté, songeant à sa retraite,
Tout du parti des lois annonçant la défaite.
Les tyrans en leurs mains tiennent Lucilius ;
J'ai vu tomber moi-même Albin, Statilius,
J'ai vu se consommer l'œuvre de tyrannie,
J'ai vu le crime heureux et la vertu punie ;
L'honneur, la liberté, la patrie aux abois,
Dans ses plus chers enfants expirant mille fois,
La cause des méchants par les dieux protégée,
Dans la nuit du tombeau Rome entière plongée.
Enfin, de bouche en bouche, un bruit s'est répandu
Qu'au milieu du combat quelques soldats ont vu
De notre dictateur errer l'ombre sanglante ;
Il agitait sa main d'un glaive étincelante,
Excitait, disent-ils, les siens à le venger,
Et lui-même au carnage aimait à se plonger :
Soit pour nous opposer un éternel obstacle,
Que le ciel ait permis cet effrayant spectacle,
Soit qu'ils aient cru le voir ou qu'ils aient prétendu
Justifier ainsi leur courage perdu :
Tout meurt, fuit ou se rend ; et cette plaine esclave
Voit nos débris courir sous les drapeaux d'Octave.
Hélas ! d'un faible reste à peine environné,
Brutus lève son front pensif et consterné ;
Il regarde le ciel, et de ses yeux stoïques,
Coulent sur notre sort des larmes héroïques.
« Je me suis abusé, la vertu n'est qu'un nom,
« Nous dit-il, et bientôt, prends ce glaive, Straton ;
« Tu me connais, tu vois qu'il n'est plus de patrie,
« Prends, si je te suis cher, sauve-moi de la vie.
« Romains, ô mes amis, ne pleurez pas. Grands dieux !
« Que les auteurs du mal n'évitent point vos yeux. »
Il se penche à ces mots, Straton frappe, il expire ;
La république tombe et fait place à l'empire.

PORCIE.

A l'empire !

MESSALA.

Il n'est plus qu'un refuge pour nous.
Rome, je te l'ai dit, tombe avec ton époux.
Pardonne, je frémis d'un conseil si funeste,
Tendre les mains aux fers est tout ce qui nous reste.

PORCIE.

La fille de Caton, tendre les mains aux fers !
Non, je les brave encor ces rois de l'univers.

MESSALA.

Qu'espérez-vous ?

PORCIE.

On vient.

MESSALA.

C'est Agrippa.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, AGRIPPA, SOLDATS.

AGRIPPA.

Madame
Contre tant d'infortune affermissez votre âme.
Surtout que mes guerriers n'alarment point vos yeux
Pouvez-vous redouter un sort injurieux ?
Croyez, vous le devez, que les maîtres du monde
Tandis que la fortune aujourd'hui les seconde,
Ne vous préparent point, abusant de leurs droits,
Cet affront solennel qu'ont subi tant de rois.
Croyez que de leur gloire ils feraient peu de compte
Si leur gloire pouvait exiger votre honte,
Et que tous les Romains, touchés de vos vertus,
Respecteront en vous l'épouse de Brutus.
Octave le regrette, il fut l'honneur du Tibre,
Ses mânes frémiraient si vous n'étiez plus libre :
Vous le serez toujours.

PORCIE.

J'en ai conçu l'espoir.

AGRIPPA.

Vous savez cependant quel est votre devoir.
Cassius et Brutus, les Catons et Pompée
Ont vu jusqu'aujourd'hui leur vaillance trompée.
En pleurant ces héros au tombeau descendus,
Craignez le fol orgueil qui les a tous perdus;
Cessez de fuir un joug devenu nécessaire;
S'il fut plus d'une fois injuste et sanguinaire,
Ces temps-là sont passés.

PORCIE.

J'en prédis le retour.
Les tyrans sont unis. Tu les verras un jour,
Non plus se partager, mais déchirer l'empire;
C'est à dominer seul que chacun d'eux aspire;
Et des proscriptions le cours ensanglanté,
Crois-moi, pour quelques jours est à peine arrêté.

AGRIPPA.

Eh! ne rappelez plus ces meurtres détestables,
Que le malheur des temps rendait inévitables.
De ces derniers Romains l'inflexible fierté,
Loin de parer le coup, l'a peut-être hâté:
Il est frappé, cédons. Dans les temps où nous sommes,
On voudrait vainement imiter ces grands hommes.
Enfin le sort décide, et quand tout est soumis,
L'esclavage et les fers ne nous sont point promis;
Mais la paix succédant à la guerre civile,
Mais une liberté moins fière et plus tranquille.
Jugez donc, sans vouloir ici vous abuser,
Si c'est de tels présents que l'on doit refuser.
Fléchissez comme nous: Rome a besoin de maître,
Les deux vainqueurs, Porcie, en ce lieu vont paraître;
Du moins, si votre cœur ose les condamner,
N'insultez point à ceux qui vont vous pardonner.

PORCIE.

On pardonne au coupable; et si le ciel propice
Daignait entendre encor la voix de la justice,
Ce sont eux, Agrippa, qui, dans leur abandon,
Viendraient aux pieds des lois implorer un pardon.
Ce jour vous a permis de fléchir sous les crimes,
Mais le sang des Catons connaît peu ces maximes.
Les tyrans vont venir; apprends que mes destins,
Malgré tant de revers, ne sont pas en leurs mains.
En vain du monde entier leur victoire m'exile,
Je puis leur échapper.

AGRIPPA.

Où sera ton asile?
Contre tant de pouvoir, où fuir? où te cacher?

PORCIE, *en se tuant.*

Dans les enfers. Crois-tu qu'ils m'y viennent chercher?

MESSALA.

Juste ciel!

PORCIE.

Je rejoins mon époux et mon frère,
Digne de tous les deux, digne aussi de mon père;
Servez, je meurs contente, et mes yeux expirants
Ne verront plus ce jour souillé par des tyrans.

(*Elle expire.*)

TIBÈRE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PERSONNAGES.

TIBÈRE, empereur.
AGRIPPINE, veuve de Germanicus.
PISON, sénateur.
CNÉIUS, fils de Pison.
SÉJAN, chevalier romain.
LES TROIS JEUNES FILS d'AGRIPPINE.
LES DEUX CONSULS.
SÉNATEURS.
PONTIFES.
MAGISTRATS.
GUERRIERS.
LICTEURS.

La scène est à Rome dans le palais de Tibère.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

PISON, CNÉIUS.

PISON.

On ne t'a point donné d'infidèles avis,
Et Pison de retour embrasse encor son fils.
Au Palais de César, quand le jour luit à peine,
Tu conçois aisément l'intérêt qui m'amène,
Et pourquoi, sans témoin, je veux t'entretenir
Sur la mort de son fils et sur mon avenir.
J'ai vu Germanicus expirer en Syrie!
Un sort prématuré l'enlève à la patrie:
Il ne me traitait plus qu'en soldat révolté,
Et nos dissensions n'ont que trop éclaté.
J'ai vu tous les chemins où sa veuve Agrippine
A vingt cités en pleurs demandait ma ruine:
Sur les mers de Toscane, hier avant la nuit,
Jusqu'aux bouches du Tibre un vaisseau m'a conduit.
Je suis enfin dans Rome, et je viens me défendre.
Agrippine au sénat s'est-elle fait entendre?
Et déjà les Romains, par la haine animés,
Sèment-ils contre moi des bruits envenimés?
Que disent l'empereur et sa mère Livie?
Séjan même avec eux menace-t-il ma vie?
Et de Germanicus tous les persécuteurs
De son ombre aujourd'hui sont-ils les protecteurs?
Parle, ô mon cher Cnéius!

CNÉIUS.

Agrippine attendue,
Aux désirs des Romains n'est pas encor rendue.

PISON.

Ciel!

CNÉIUS.

Mais, aujourd'hui même, elle doit en ces lieux
Apporter d'un époux les restes glorieux.

PISON.

Que m'apprends-tu?

CNÉIUS.

Séjan, ce ministre fidèle
Pour l'observer, sans doute, est envoyé près d'elle.

PISON.

Et Tibère, Livie?

CNÉIUS.

Hélas! avant ce jour,
Cnéius, vous le savez, ignorait leur séjour.
Le besoin de revoir et d'embrasser mon père
Pouvait seul me conduire au palais de Tibère.
Il y renferme un deuil dont la sincérité
Trouve chez les Romains peu de crédulité.
Pour lui Germanicus fut un objet d'envie;
Et l'on se dit tout haut que Tibère et Livie,
Heureux secrètement dans le commun malheur,
Cachent leur allégresse et non pas leur douleur.

PISON.

Le peuple?

CNÉIUS.

Il adorait un prince magnanime;
Les regrets sont profonds; l'éloge est unanime,
Et tous les vrais Romains ont accusé le sort.

PISON.

C'est moi, Germanicus, qui doit pleurer ta mort!

CNÉIUS.

Oui, vous le regrettez ; je me plais à l'entendre ;
Je vous retrouve juste, et j'osais y prétendre.
Quel sujet toutefois a pu vous diviser?
Quels méchants l'un à l'autre ont su vous opposer?
Quand nos jeux célébraient sa première victoire,
Germanicus parut l'emporter sur sa gloire ;
On crut voir un Camille, et l'on s'était flatté
Qu'il devait aux Romains rendre la liberté.
Souvent je me suis dit, plein de cette espérance :
Mon père à ces beaux jours prépara mon enfance.
C'est vous seul en effet, vous qui m'avez appris
Des austères vertus la douceur et le prix.
Vous conduisiez mes pas dans ces places publiques
Où sont de nos aïeux les marbres héroïques.
Sur leur postérité nos premiers sénateurs
Abaissaient tristement des yeux accusateurs.
Je respirais leur âme, et dans Rome flétrie,
Cnéius, au milieu d'eux, retrouvait la patrie.
Avide j'écoutais, quand vos mâles discours
Du siècle où nous vivons me retraçaient le cours :
Ici, du dictateur la victoire fatale ;
Là, Rome, survivant aux débris de Pharsale,
A la tribune encore inspirant Cicéron ;
Nos dieux réfugiés dans l'âme de Caton ;
Leurs temples, le sénat et notre gloire antique
Avec lui s'exilant au sein des murs d'Utique;
Et ces derniers Romains qui vengèrent l'état,
Quand César tout-puissant, frappé dans le sénat,
Perdant sous le poignard ce qu'il dut à l'épée,
Tombait victorieux aux pieds du grand Pompée.

PISON.

O mon fils ! ton aïeul dont tu me rends les traits,
Vit notre liberté, si chère à tes regrets,
Sous les coups de Lépide, et d'Octave et d'Antoine,
Mourir avec Brutus aux champs de Macédoine.
L'un de ces triumvirs dont les coupables mains
Se partageaient le monde et le sang des Romains,
Octave, héritant seul d'une fureur utile,
Enchaîna l'univers par sa clémence habile.
A l'intérêt d'un homme il ralliait l'état,
Il caressait le peuple, il flattait le sénat ;
Agrippa dans le camp dirigeait ses cohortes ;
Du temple de Janus la paix fermait les portes,
Et Mécène étouffait, sous les palmes des arts,
Les cyprès teints de sang qui couvraient nos remparts.
Auguste vieillissant fit oublier Octave.
Parlant de république au sein de Rome esclave,
Il nous berçait encor de ces mots révérés,
Vains hochets du vulgaire et fantômes sacrés ;
Et, des Romains séduits trompant l'obéissance,
Du nom de liberté cimentait sa puissance.
Il étendit sur moi son charme suborneur :
Des faisceaux avec lui je partageai l'honneur :
Et, lorsque le destin, secouru par Livie,
Eut fait un dieu de plus en terminant sa vie,
Son successeur Tibère, en ce même palais,
Me retint, m'opprima sous d'horribles bienfaits.
Là, du nouveau tyran j'ai connu l'âme altière :
J'ai vu les chevaliers, le sénat, Rome entière,
Tout l'empire, à l'envi, se faisant acheter,
Briguer la servitude et s'y précipiter.

CNÉIUS.

Ah ! parmi ces flatteurs, émules d'infamie,
Une tête innocente est bientôt ennemie.
Quand sous le crime heureux tout languit abattu,
Malheur aux citoyens coupables de vertu,
Et dont la gloire offense, à Rome ou dans l'armée,
Tibère impatient de toute renommée.
Les délateurs, vendant leur voix et leurs écrits,
Viennent dans son palais marchander les proscrits ;
Lui seul des tribunaux fait pencher la balance ;
Le sénat le contemple, et décrète en silence ;
Les regards sont muets, les lois n'osent parler ;
Tibère, à ses genoux, voit l'univers trembler,
Et, subissant lui-même un tyrannique empire,
Éprouve, en l'ordonnant, la frayeur qu'il inspire.
En ses yeux qui toujours commandent les forfaits,
Son ministre devine et prévient les arrêts ;
Et le ciel à la fois fit naître en sa colère,
Tibère pour Séjan, et Séjan pour Tibère.
S'ils n'eussent divisé Germanicus et vous,
Peut-être un jour plus pur luirait encor sur nous.
Le peuple est fatigué du pouvoir despotique :
Naguère, il m'en souvient, le nom de république
A, jusque dans sa cour, effrayé l'oppresseur,
Quand, des derniers Romains et la veuve et la sœur,
La nièce de Caton, cette illustre Junie,
A leurs mânes sanglants fut enfin réunie.
Devant l'urne funèbre on portait ses aïeux :
Entre tous les héros qui, présents à nos yeux,
Provoquaient la douleur et la reconnaissance,
Brutus et Cassius brillaient par leur absence.
Que dis-je? le tyran ne peut dormir en paix :
Quand la nuit sur nos murs étend son voile épais,
Des regrets importuns fatiguent son oreille,
Des Romains opprimés la douleur se réveille ;
Et leurs cris menaçants, par Tibère entendus,
Vont lui porter ces mots : Rends-nous Germanicus !

PISON.

Moi-même à ces regrets que ne puis-je le rendre !
Tes vœux n'ont rien, Cnéius, qui doive me surprendre ;
Si, même, en t'admirant, j'éprouve un peu d'effroi,
C'est de me voir contraint de rougir devant toi.

CNÉIUS.

Qui? vous!

PISON.

Moi. Dût un jour la liberté renaître,

Je n'en jouirai plus : j'ai fléchi sous un maître;
A vivre en le servant je me suis condamné,
Soumis au bras d'airain qui me tient enchaîné.
Mais tu dois ranimer la splendeur de ta race,
O toi dont les vertus consolent ma disgrâce!
Exemple des Romains, modèle des bons fils,
Seul appui, seul honneur de mes cheveux blanchis,
Fuis toujours le tyran : tu vivras sans reproche.
On ouvre, et les licteurs annoncent son approche.
Va trouver mes amis, autrefois si nombreux;
Va, recommande un père à leurs soins généreux :
Ils ont de mon crédit éprouvé l'influence,
A leur tour maintenant qu'ils prennent ma défense;
Si, bravant toutefois les destins irrités,
Leur amitié survit à mes prospérités.

CNÉIUS.

J'y vole, et j'ose encore espérer quelque zèle :
Mais votre fils au moins vous restera fidèle.

SCÈNE II.

TIBÈRE, PISON; SÉNATEURS, LICTEURS.

TIBÈRE.

Sénateurs, je rends grâce aux bontés du sénat;
Ce chagrin solennel des patrons de l'état
A mes calamités vient mêler quelques charmes;
En pleurant avec moi, vous tarissez mes larmes.
Que vois-je? est-ce Pison qui paraît à mes yeux?

PISON.

Oui, César, et c'est vous que je cherche en ces lieux;
C'est vous que j'ai servi. Je demande et j'espère
Un entretien secret que je crois nécessaire.

TIBÈRE.

Ayez quelques égards pour un père accablé;
Il s'agira de vous au sénat rassemblé.
Loin de moi le désir d'une injuste vengeance!
Mais songez-vous, Pison, qu'Agrippine s'avance?
Et même elle a de Rome abordé les remparts,
Puisque je vois Séjan s'offrir à nos regards.

SCÈNE III.

TIBÈRE, PISON, SÉJAN; SÉNATEURS, LICTEURS.

SÉJAN.

Agrippine dans Rome arrive à l'instant même :
J'ai rempli de César la volonté suprême :
Deux cents prétoriens, sur mes pas réunis,
Dans Brindes attendaient Agrippine et ses fils.
La lumière trois fois avait dissipé l'ombre,
Lorsqu'aux premiers rayons d'un jour livide et sombre,
Le vaisseau, traversant les flots silencieux,
De ses voiles en deuil vient affliger nos yeux.
On voit avec ses fils Agrippine descendre :
L'urne où Germanicus n'est plus qu'un peu de cendre
Paraît; le peuple accourt sur la rive des mers,
Les chemins, les maisons, les toits en sont couverts.
Il est muet longtemps, et longtemps immobile;
Mais quand le char funèbre a roulé dans la ville,
Cent mille bras vers lui sont tendus à la fois :
Cent mille cris plaintifs ne forment qu'une voix.
Partout à la douleur la pompe est réunie.
Aux champs apuliens et dans la Campanie,
Les organes des lois, les ministres du ciel,
Laissant le tribunal, abandonnant l'autel;
Vieux guerriers, villageois, d'une course empressée
Affrontant les rigueurs de la saison glacée,
Au héros, à la veuve, aux trois jeunes enfants,
Viennent offrir des pleurs, des vœux et de l'encens.
Non loin de Tusculum, aux murs de Palestrine,
L'un et l'autre consuls accueillent Agrippine,
Et, durant la nuit même, elle marche avec nous,
Toujours tenant ses fils dormant sur ses genoux;
Toujours à nos regrets offrant l'urne adorée.
Le jour découvre enfin cette route sacrée,
Où l'on vit son époux, au sein de nos remparts,
Rapporter de Varus les sanglants étendards.
Elle entre : son cortége est bientôt Rome entière;
Et l'ombre du héros, près d'une épouse altière,
Semble, se réveillant sous l'airain sépulcral,
S'enorgueillir encor de ce deuil triomphal.
J'ai vu des légions les aigles renversées,
Des vétérans en pleurs les piques abaissées;
J'entendais à la fois, dans ce grand citoyen,
Tous les infortunés regretter un soutien,
Tous les vieillards un fils, tous les enfants un père,
L'armée un dieu vengeur, Rome un dieu tutélaire.
Si j'en crois les discours, la vestale a tremblé
Aux mourantes lueurs d'un feu pâle et voilé :
D'un son lugubre et lent les temples retentissent;
Sous leurs tombeaux ouverts, nos ancêtres gémissent;
Et, jusque sur l'autel, partageant nos douleurs,
Les marbres sont émus, l'airain verse des pleurs.

TIBÈRE.

Rendez-vous, sénateurs, où Rome vous appelle :
Honorez Agrippine; allez au-devant d'elle :
Je vous attends. Pison, dans ces moments d'éclat,
Vous n'êtes pas contraint de vous rendre au sénat;
Et, si quelques dangers pour vous se manifestent,
Vous pouvez recourir aux amis qui vous restent.
Aujourd'hui, sans témoins, je consens à vous voir,
Mais entendre Agrippine est mon premier devoir.

PISON.

Moi-même, en plein sénat, je reviendrai l'entendre.
Vous connaîtrez, César, ce que j'ose prétendre;
A soutenir mes droits je suis déterminé,
Sans espérer, sans craindre, et sans être étonné.

SCÈNE IV.

TIBÈRE, SÉJAN.

TIBÈRE.

Séjan, quelle contrainte! et quel excès d'outrage!
Agrippine jouit de ce bruyant hommage;
Même au sein du néant, traînant Rome à son char,
Germanicus éteint triomphe de César.
Il me faut redouter sa veuve enorgueillie,
Et jusqu'à ce Pison, que je leur sacrifie;
Car enfin ne crois pas que son génie altier
Sous le poids du malheur ait fléchi tout entier.
Il fut ambitieux; je l'ai soumis au crime;
Mais docile instrument, indocile victime,
Il garde, tu le vois, en son adversité,
Des Pisons ses aïeux l'audace et la fierté;
Et dans son fils Cnéius, conserve à la patrie
Une austère vertu que lui-même a trahie.
La perte de Pison marquera ton retour,
Un jour encore! Ami, qu'il sera long ce jour!
Germanicus est mort, mais non sa renommée;
Satisfaisons ce dieu de Rome et de l'armée;
Que dans sa gloire même il reste enseveli;
Qu'il obtienne un cercueil, la vengeance et l'oubli.

SÉJAN.

Tout remplira vos vœux, et d'un agent fidèle,
Avant de vous quiter, j'avais sondé le zèle;
C'était Fulcinius, ce nouveau sénateur;
Il devait de Pison se rendre accusateur.
Ordonnez; rien ne coûte à son obéissance,
Et du soin de vous plaire il fait sa conscience.

TIBÈRE.

Fulcinius est prêt; je suis content de lui.
Du sénat, par mon ordre, il s'absente aujourd'hui.
Son intérêt sur lui garantit mon empire,
Et j'ai dicté, Séjan, tous les mots qu'il doit dire.
Rome va murmurer, Rome, qui tous les jours
Se permet sourdement d'injurieux discours:
Elle brigue sa honte, et sa honte l'irrite.
De mon prédécesseur la clémence hypocrite,
Des partis fatigués a fait taire les cris:
Il me léguait à moi les enfants des proscrits.
Plus habile que grand, plus fortuné qu'habile,
En triomphant d'un peuple il a vécu tranquille:
Et l'heureux empereur m'a laissé recueillir
La haine que longtemps sema le triumvir.
Il régnait; je gouverne à force de puissance:
Rome par ses clameurs, même par son silence,
De mes secrets périls m'avertit chaque jour.
Et, loin de tous les yeux, me bannit dans ma cour.

SÉJAN.

Pourquoi vous condamner à tant d'inquiétude?
Quoi! le maître du monde est dans la servitude!
Aux rives de Caprée, en de pompeux jardins,
Auguste de l'empire oubliait les chagrins.
Là, vous pourriez trouver sous de riants asiles,
Des cieux toujours sereins, des nuits toujours tranquilles;
Là, César tout puissant, même au sein des plaisirs,
Sans cesser de régner, goûtant d'heureux loisirs,
Plus grand par son absence, et laissant ses images,
Des Romains prosternés recueillir les hommages,
Semblable aux immortels, du vulgaire adorés,
Pourrait dicter de loin ses oracles sacrés,
Dispenser des bienfaits ou lancer le tonnerre,
Et rester invisible en gouvernant la terre.

TIBÈRE.

Je vois dans l'avenir ce moment souhaité;
Il faut à Rome encor, haï mais redouté,
Traîner de piége en piége une inquiète vie,
Empereur absolu sous les lois de Livie:
C'est ma mère; et d'ailleurs, puis-je oublier jamais
Que cet empire même est un de ses bienfaits?
Je vais la prévenir du retour d'Agrippine;
Mais quand tout de Pison garantit la ruine,
Toi, ministre zélé, digne de ma faveur,
Et le seul des Romains à qui j'ouvre mon cœur,
Intimide et corromps; c'est ainsi que l'on règne;
Rome peut me haïr, pourvu qu'elle me craigne.
Sur Agrippine enfin tente les orateurs,
Ébranle son crédit auprès des sénateurs.
Si la haine jalouse, à tes pieds abaissée,
Voit dans les jeux publics ta statue encensée,
Mérite que bientôt, rehaussant ton éclat,
L'empereur avec lui t'admette au consulat.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIBÈRE, PISON; CONSULS, SÉNATEURS, LICTEURS.

TIBÈRE.

Asseyez-vous, consuls; sénateurs, prenez place;
Sans l'approuver, Pison, j'estime votre audace;
Licteurs, faites entrer la veuve de mon fils.

SCÈNE II.

TIBÈRE, PISON, AGRIPPINE; CONSULS, SÉNATEURS, PONTIFES, MAGISTRATS, GUERRIERS, LICTEURS, LES TROIS FILS D'AGRIPPINE.

AGRIPPINE.

César, et vous, consuls, et vous, pères conscrits,

Qui, plaignant d'un héros la destinée injuste,
Frémissez à l'aspect de sa dépouille auguste,
Avec Germanicus j'ai quitté mes foyers;
J'y rentre avec sa gloire, au milieu des guerriers
Témoins de ses exploits et de son jour suprême:
En quel état, grands dieux, il y rentre lui-même!
Ah! combien différent de ce Germanicus
Qui monte au Capitole, et, vengeur de Varus,
Y revient déposer, de ses mains triomphantes,
D'Arminius vaincu les dépouilles sanglantes!
Voici votre soutien, le voici, mon époux:
Un triomphe n'est plus ce qu'il attend de vous;
Contre ses ennemis la tombe est son asile.
Approchez, d'une mère espérance fragile,
Approchez, mes enfants: Romains, c'est encor lui.
Vous voyez le seul bien qui me reste aujourd'hui.

TIBÈRE.

Non: je puis vous nommer du tendre nom de fille:
Nous vous restons encor: Rome est votre famille.
Adoptez, sénateurs, les enfants des Césars:
Encouragés par vous, formés sous vos regards,
Tandis qu'aux rang des dieux leur père les contemple
Ils sauront quelque jour, imitant son exemple,
Comme lui, des héros se frayant le chemin,
Être dignes de vous et du peuple romain.

AGRIPPINE.

Ah! puisse du sénat l'honorable tutelle
Étendre sur mes fils une égide immortelle!
Mais nous n'acceptons pas l'appui d'un sénateur
Qui de Germanicus fut le persécuteur.
Il est devant mes yeux. J'étais loin de m'attendre
Qu'ici, dans ce jour même, il oserait m'entendre.
Un lieutenant du prince, avec impunité,
Au fils de l'empereur aura-t-il insulté?
Quand le premier soldat n'est qu'un chef de rebelles,
Quel chef conserverait des légions fidelles?
Si des fils, une veuve, et les Romains en deuil,
Vont de Germanicus entourer le cercueil;
Jeune, et toujours vainqueur, s'il vit ses destinées
Dans ses triomphes même en naissant moissonnés;
Compagnons d'un héros, vous, dont les étendards
Ont constamment suivi l'héritier des Césars,
Je vous prends à témoin que des complots perfides
Abreuvaient mon époux de chagrins homicides.
Il luttait, mais en vain, contre la trahison:
Un homme a tout conduit; et cet homme est Pison.

PISON.

Sans me déshonorer par une lâche absence,
Je m'étais à moi-même ordonné le silence:
J'espérais que César, assuré de ma foi,
Daignerait se charger de répondre pour moi.
Il m'en laisse le soin. Rome mieux informée,
Pourra savoir un jour qui souleva l'armée.
D'Agrippine aujourd'hui la sévère douleur
Appelle un attentat ce qui fut un malheur.
Mais dans un autre temps, dans une autre province,
Je n'étais point alors le lieutenant du prince;
Germanicus a vu ses légions sans frein.
Déjà l'aigle, infidèle au pouvoir souverain,
Des marais du Batave aux champs de l'Illyrie,
De son vol orageux menaçait la patrie.
Le drapeau fut souillé; le sang fut répandu:
Et quand? lorsque d'Auguste au tombeau descendu
Tibère honorait l'ombre, et recueillait l'empire,
Dans un règne naissant, époque où l'on conspire;
Quand les soldats pouvaient, par la rébellion,
De quelque autre César aider l'ambition.

AGRIPPINE.

D'un héros qui n'est plus, intrépide adversaire,
Je vous rends grâce, à vous qui, dans sa vie entière,
Choisissez l'instant même où sa fidélité
Aux yeux des légions a le plus éclaté.
Je n'ai point oublié que dans la Germanie,
Quand il était absent, la révolte impunie
Immola des tribuns près de leurs étendards,
Et menaçait déjà, devant l'autel de Mars,
Un vieillard, du sénat député consulaire,
Plancus réfugié sous l'aigle tutélaire.
Germanicus parut; nous eûmes un appui:
Il courait des périls; j'étais auprès de lui.
« Où sont, dit le héros, les légions de Rome?
« Et comment aujourd'hui faut-il que je vous nomme?
« Soldats? de votre chef vous repoussez la voix.
« Citoyens? du sénat vous méprisez les lois.
« Ennemis? non, jamais leur haine sacrilége
« N'a des ambassadeurs blessé le privilége.
« Jules chez les Gaulois vit son camp mutiné;
« Il s'écria: Romains! et tout fut terminé.
« Les voilà ces drapeaux que vous donna Tibère;
« Quel sang les a flétris? Manderais-je à mon père
« Que ses soldats, chargés de vaincre les Germains,
« Ne savent désormais qu'égorger des Romains?
« Frappez: qu'un autre chef vous mène à la victoire;
« Frappez, ou suivez-moi, si vous aimez la gloire;
« Et que demain j'apprenne au nouvel empereur
« Vos combats, vos succès, et non pas votre erreur. »
Il dit: les légions égalant sa vaillance
Dans le sang des Germains ont lavé leur offense.
Est-il vrai, Chéréa? Parlez, Vitellius;
Et vous, préfet du camp, courageux Mennius;
Vous tous... Voyez, César, les larmes qu'ils répandent,
Ces bras cicatrisés qu'à la fois ils étendent:
Croyez vos vétérans; ils ont vu mon époux
Parler, agir, combattre et triompher pour vous.
La victoire sous lui, par de brillants auspices,
De votre empire heureux consacra les prémices;
Et c'est après sa mort, c'est devant ses debris,
Qu'on ose en plein sénat insulter votre fils!

PISON.

Ah! je ne prétends pas calomnier sa gloire.

AGRIPPINE.

Et que fais-tu? Comment te permets-tu de croire
Qu'il ait voulu tenter la valeur des soldats?
Non, non, Germanicus ne te ressemblait pas.
Son cœur fut toujours pur; sa foi toujours sincère.
Tu l'outrages, pourtant, s'il respirait!

PISON.

Tibère!

AGRIPPINE.

Si, triomphant encore, il brillait parmi nous...
Mais approche; il est là.

PISON.

Tibère, entendez-vous?

AGRIPPINE.

Il est là, là, te dis-je; il saura te répondre;
Son ombre magnanime est prête à te confondre.
Tu pâlis!

PISON.

Et pourquoi serais-je confondu?
Je n'ai point accusé; je me suis défendu.
Faut-il d'une ombre illustre évoquer la puissance?
Vos larmes contre moi font pencher la balance.
Il n'est plus ce Pison qui vit des jours d'éclat,
Et fut avec Auguste admis au consulat.

TIBÈRE.

Ne voyez, sénateurs, que la seule justice,
Que la loi vengeresse, ou la loi protectrice,
Non le rang de Pison, ses aïeux, sa valeur,
Ou les pleurs d'Agrippine et ma propre douleur.
Vous ne pouvez, sans doute, écouter la clémence;
Mais l'équité finit où le courroux commence.

PISON.

Il faut que je m'explique; on le veut; j'y souscris:
Les Romains sauront tout. Adieu, Pères conscrits.
Mon destin, quel qu'il soit, n'a rien que je redoute;
Vous, César, aujourd'hui, vous m'entendrez, sans doute;
Nous pourrons sans témoins parler en liberté
Pour ce héros par vous justement regretté,
Dont nous voyons tous deux la veuve gémissante,
Les enfants, les débris et l'ombre menaçante.
Ah! j'ai pu le haïr; mais j'ai su l'admirer;
Et nous avons tous deux le droit de le pleurer.

SCÈNE III.

TIBÈRE, AGRIPPINE; SES TROIS FILS, SÉNATEURS, PONTIFES, MAGISTRATS, GUERRIERS, LICTEURS.

TIBÈRE.

Il sort; et sa douleur n'est que trop véritable.
Est-ce un remords tardif; ou n'est-il point coupable?
Aurait-il seulement haï Germanicus?
Près de moi, sénateurs, je ne l'admettrai plus;
Mais d'un plus grand délit la preuve est nécessaire,
Quand il faut condamner un vieillard consulaire.
Pison, quoi qu'il en soit, trouve un accusateur:
Demain Fulcinius, comme vous sénateur,
Devant le tribunal se dispose à paraître.

AGRIPPINE.

Fulcinius! Séjan s'apprête aussi peut-être?
Eh quoi! Fulcinius ose être mon appui!
Tes exploits, cher époux, seront vantés par lui!
Eh! sait-il seulement quelle est ta renommée?
Nos guerriers l'ont-ils vu? Connaît-il une armée?
A la cour de Séjan, que pouvait-il savoir?
D'où lui vient ce grand zèle? et quel est son espoir?
Sa fortune a besoin de nouvelles bassesses:
C'est Pison que j'accuse, et non pas ses richesses.
Écoutez les récits de tous ces vieux soldats:
Eux seuls de mon époux vous diront les combats;
Combien de fois son sang coula pour la patrie
Sur les bords du Danube, aux vallons de Syrie;
Ses vertus, ses dangers, les complots des pervers;
Ses pleurs qu'ils ont taris, ses maux qu'ils ont soufferts.
Ou que devant le peuple on garde le silence:
L'aspect seul de cette urne aura plus d'éloquence;
Les débris et le nom du vainqueur des Germains,
Parleront assez haut dans l'âme des Romains.

TIBÈRE.

Fulcinius a-t-il mérité cette injure?
C'est lui qui se présente; aucun ne peut l'exclure:
Tout citoyen romain doit librement user
Et du droit de défendre et du droit d'accuser.
La loi le veut ainsi; maintenons les lois sages;
Surtout de la tribune évitons les orages.
Les sénateurs, fuyant ce scandaleux éclat,
Doivent juger eux-mêmes un membre du sénat.
Mais qui sera chargé du soin de le défendre?
Eh bien, Pères conscrits; vous venez de m'entendre.
Quel silence! Pison n'avait donc point d'amis?
Déjà tout l'abandonne!

SCÈNE IV.

TIBÈRE, AGRIPPINE; SES TROIS FILS; CNÉIUS, SÉNATEURS, PONTIFES, MAGISTRATS, GUERRIERS, LICTEURS.

CNÉIUS

Il lui reste son fils.
J'ai porté, sénateurs, ma prière importune
Aux amis qu'autrefois lui donnait la fortune.
Hélas! j'ai recueilli leur stérile douleur:
Ils bornent leur courage à plaindre son malheur.
Jusqu'ici la tribune ignore ma jeunesse;
Mais l'amour filial soutiendra ma faiblesse.
Vous savez que toujours les héros, vos aïeux,

Dans l'image d'un père ont adoré les dieux.
Sur la base des mœurs, un empire suprême
Affermissait nos lois et la liberté même.
Qu'un autre par la gloire ose leur ressembler,
En piété du moins je puis les égaler.
Vous, de Germanicus épouse auguste et tendre,
Que je crains, que j'implore, et qui saurez m'entendre,
Je vous prends pour modèle en repoussant vos coups:
Vous adorez encor les cendres d'un époux;
Voilà vos fils, les siens, et ceux de la patrie:
Ils sont chéris de vous, vous en êtes chérie.
Mon père aussi mérite un fils reconnaissant.
Je le vois malheureux; je le crois innocent.
Moi-même à son destin tout entier je me livre;
S'il gémit dans l'exil, trop heureux de le suivre,
Comme il fut mon soutien, je serai son appui:
S'il ne vit plus pour moi, je périrai pour lui.

TIBÈRE.

On reconnaît Cnéius aux désirs qui l'animent.
Il était loin d'un père, et les Romains l'estiment.
Mais on peut l'accuser pour étouffer sa voix;
Et vous savez alors ce qu'exigent les lois.
Faut-il que sans témoins le sénat délibère?

AGRIPPINE.

Si le fils de Pison peut défendre son père!
La nature et les lois, tout a délibéré:
C'est un droit; c'est bien plus, c'est un devoir sacré.
Quand j'attaque Pison, Cnéius doit le défendre.
Quel tribunal humain pourrait ne pas l'entendre?
Il n'est point accusé. Souvent Germanicus,
De ce jeune Romain m'annonça les vertus.
Un fils dénaturé, de biens, de honte avide,
Séranus, élevant une voix parricide,
Naguère obtint l'exil d'un père infortuné:
Les juges l'ont absous; les dieux l'ont condamné.
Les mères, les vieillards à son aspect frémissent;
Mais aux enfants pieux les mères applaudissent;
Et quel que soit enfin l'opprobre paternel,
Un père, aux yeux d'un fils, n'est jamais criminel.

TIBÈRE.

A de tels sentiments le sénat rend hommage.
Vous, qui de Rome antique offrez encor l'image,
Qui des Calpurniens jeune et digne héritier,
Conservez de leurs mœurs le dépôt tout entier,
C'est à vous que d'un père appartient la défense;
Et puissiez-vous, Cnéius, prouver son innocence!
Vous, consuls, sénateurs, pontifes, magistrats,
Honneur des légions, vieux Romains, vieux soldats,
Qui de Germanicus chérissez la mémoire,
Amis, admirateurs, compagnons de sa gloire,
Sur les pas d'Agrippine, allez au champ de Mars
Réunir ce héros aux débris des Césars;
Épargnez à mes yeux la pompe funéraire
Son aïeule Livie, Antonia sa mère.
Recueillant en secret leurs pudiques douleurs,
Loin de tous les regards partageront mes pleurs.
Soyons dignes de lui: qu'un hommage unanime
Accompagne au tombeau sa cendre magnanime:
Il blâmerait lui-même un long abattement.
Les princes, les héros, ces astres d'un moment,
Vont s'éteindre à jamais dans la nuit éternelle;
Mais Rome leur survit, Rome est seule immortelle.

AGRIPPINE, *l'urne dans les mains.*

Jusqu'à mon dernier jour, toi que je veux pleurer,
Même de tes débris il faut me séparer.
Nouveau dieu des Romains, tourne les yeux sur Rome,
Sur la patrie en deuil, veuve aussi d'un grand homme;
Soutiens, protége encor tes soldats triomphants,
Tes foyers, tes amis, ta veuve et tes enfants.

ACTE TROISÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIBÈRE, AGRIPPINE.

AGRIPPINE.

J'ai suivi mon époux jusqu'aux tombes sacrées
Où dorment des Césars les ombres révérées.
Je ne viens plus, Tibère, au nom de tout l'état,
Contre un lâche ennemi provoquer le sénat.
J'aspire à des bienfaits; c'est vous seul que j'implore.
Hélas! je fus épouse, et je suis mère encore.
Gardant quelque espérance en mes calamités,
J'ose pour mes enfants implorer vos bontés.
Des hauteurs de Livie ils souffriront peut-être;
Mais, nés du sang d'Auguste, ils ont assez d'un maître.
Les Romains de César reconnaissent la loi;
C'est à lui qu'est l'empire.

TIBÈRE.

Elle règne avec moi.
Ce discours vous surprend. J'ai, durant huit années,
Parmi les Rhodiens caché mes destinées,
Loin du palais d'Auguste et plus loin de son cœur.
Seule, d'un sort jaloux fléchissant la rigueur,
Quand je n'espérais plus les faisceaux consulaires,
Elle étendait sur moi ses bontés tutélaires;
Et par elle, un empire attendu quarante ans,
De ses lauriers tardifs couvrit mes cheveux blancs.
Sous le règne d'Auguste on adorait Livie.
Celle à qui je dois tout, mon empire et ma vie,
Peut bien, ainsi que moi, sans blesser les Romains,
Gouverner l'univers que m'ont donné ses mains;
Et puisse encor longtemps ma pieuse tendresse
Des rayons du pouvoir couronner sa vieillesse!
Vous-même, à vos destins plus soumise aujourd'hui,

Pour vous, pour vos enfants, ménagez son appui,
Loin de vouloir aigrir par un orgueil injuste
La mère de Tibère et la veuve d'Auguste.

AGRIPPINE.

Dans l'état où je suis vous m'accusez d'orgueil.

TIBÈRE.

Oui, jusque dans vos pleurs, jusque dans votre deuil,
Jusqu'en cet appareil de douleur fastueuse.
D'un héros, je le sais, épouse vertueuse,
Vous partagiez l'éclat de ses jours fortunés
Qu'un sort inexorable a trop tôt moissonnés.
Mais enfin ce héros dans la Syrie expire;
Et, son urne à la main vous traversez l'empire,
Vous traînez sur vos pas des peuples, des cités!
On voit les tribunaux, les temples désertés!
Pourquoi? Ces dieux dont Rome adore les images,
Jules, Auguste, en mourant, ont reçu moins d'hommages;
Moins de deuil éclatait, même aux jours malheureux
Où Rome a vu pâlir ses destins généreux,
Où Canne et Trasimène excitaient tant d'alarmes,
Où les mères, les fils, les veuves dans les larmes,
A l'ombre de Varus redemandaient en vain
Les légions d'Auguste et du peuple romain.

AGRIPPINE.

Et ne comptez-vous pas comme un jour déplorable,
Celui qui vit tomber ce chef irréparable,
Par qui de vains regrets ne redemandaient plus
Les légions d'Auguste à l'Ombre de Varus?

TIBÈRE.

Vous, ne m'accablez pas sous tant de renommée.
Avant Germanicus j'ai commandé l'armée.
On se souvient du temps où les Parthes vaincus
Rendaient à mes exploits les drapeaux de Crassus;
Quand, privés de tombeaux aux forêts d'Hercinie,
Les ossements romains couvraient la Germanie;
Quand Varus expiait d'imprudentes terreurs,
Aux champs illyriens j'arrêtais ses vainqueurs;
Mon front ceignit deux fois la palme triomphale.
Je n'ai cependant pas d'une gloire rivale,
Jusque dans son palais, insulté l'empereur,
Ni d'un peuple avili courtisé la faveur.

AGRIPPINE.

S'il était avili, quelle en serait la cause?
De la faveur du peuple, est-ce moi qui dispose?
Lorsque Germanicus y conquérait des droits,
Était-ce par le crime, ou bien par des exploits?
Voulait-il de si loin briguer le rang suprême?
Il courtisait le peuple en vous servant vous-même.
Il avait un grand nom; brillant mais faible appui!
Vingt cités l'adoraient! ah! ce n'était plus lui.
Ces regrets si touchants, il n'a pu les entendre.
On ne le voyait plus, mais on voyait sa cendre.
De pleurs reconnaissants on venait la couvrir.
Hélas! et c'était moi qui devais les tarir!
Complice de Pison, la veuve d'un grand homme
Aurait dit à l'empire, et répété dans Rome:
César est indigné de ce deuil solennel;
En pleurant un héros on devient criminel!

TIBÈRE.

Oui: voilà les discours que vos amis répandent,
Que vous favorisez, que ces voûtes entendent;
Et voilà seulement ce qui peut m'indigner.
Vous n'avez qu'un chagrin; c'est de ne pas régner.

AGRIPPINE.

Moi!

TIBÈRE.

Vous. En d'autres temps vous l'avez fait connaître,
Quand sur les bords du Rhin, tout le camp vit paraître
Votre jeune Caïus, promené sur un char,
Revêtu des habits et du nom de César.

AGRIPPINE.

Pour calmer, pour vous rendre une armée en furie,
Est-on coupable encor quand on sert la patrie?
De Caïus, de mes fils, les droits sont-ils perdus?
Quoi! le nom de César ne leur appartient plus!
Et qui donc maintenant soutiendra leur enfance?
Quelle était, cher époux, ta dernière espérance?
Ah! mes tremblantes mains, en de cruels instants,
Sur son lit de douleur rassemblaient ses enfants;
Il les pressait tous trois dans ses bras héroïques;
Tous trois il les baignait de larmes prophétiques:
«Si le sort, me dit-il, se déclarait contre eux!
«Et si, comme leur père, ils étaient malheureux!
«Dieux, veillez sur mes fils; dieux, protégez leur mère.
«Germanicus expire et les lègue à Tibère.
«Ah! je l'ai bien servi. Pour me récompenser,
«Qu'un regard paternel daigne les caresser.
«Tendre et fidèle épouse, arme-toi de courage;
«Nos enfants que tes soins vont sauver du naufrage,
«Recueillis par César, retrouveront en lui
«Un père aussi sensible, un plus puissant appui;
«Et ton cœur, pénétrant sous le froid mausolée,
«Sentira tressaillir mon ombre consolée.»

TIBÈRE.

Pourquoi rappelez-vous ces douloureux discours?
C'est de votre infortune éterniser le cours.
Le malheur n'est vaincu que par la résistance:
Il dompte la faiblesse, il cède à la constance.
Obéissez du moins aux conseils d'un époux,
Pour ses fils toutefois que me demandez-vous?
Parlez: qu'espèrent-ils?

AGRIPPINE.

Qu'élevés par vous-même,
Partageant tout l'éclat qui suit le rang suprême,
A côté de Drusus, près de vous réunis...

TIBÈRE.

Avez-vous oublié que Drusus est mon fils?

AGRIPPINE.

Non, mais Rome a connu deux enfants de Tibère,
Et souvent mon époux vous appelait son père.

TIBÈRE.

Lui ! ce rival de gloire à Tibère opposé !
Lui mon fils !... Par Auguste il me fut imposé.

AGRIPPINE.

Par Auguste ! Et vous-même au déclin de sa vie,
Ne lui fûtes-vous pas imposé par Livie ?

TIBÈRE.

Il est vrai ; mais comment osez-vous le savoir,
Me braver dans ma cour, et tenter mon pouvoir ?

AGRIPPINE.

Dût ce pouvoir un jour accabler Agrippine,
Des fils de votre fils voudrait-il la ruine ?
Quel mal vous ont-ils fait ? Des enfants délaissés,
Par le sort infidèle un moment caressés,
Vous alarmeraient-ils dans un âge si tendre ?
Et que m'annonce encor ce que je viens d'entendre ?
Est-ce aujourd'hui Pison que vous voulez venger ?
Est-ce Germanicus qu'on s'apprête à juger ?

TIBÈRE.

J'ai souffert la demande ; écoutez la réponse :
Ce n'est point l'empereur, c'est la loi qui prononce ;
Mais la loi ne punit que des crimes prouvés,
Et ce sont des décrets au sénat réservés.
Il n'est pas un vengeur, mais un juge équitable ;
Moi-même, partageant son emploi redoutable,
Je serai sans colère, au-dessus du soupçon,
Et sévère, mais juste, à l'égard de Pison.

AGRIPPINE.

A l'égard de mes fils serez-vous donc moins juste ?
Et les punirez-vous du choix fait par Auguste ?

TIBÈRE.

Je connais mon devoir, et respecte ce choix.
Des Césars, vos enfants, j'affermirai les droits.
Donnez-leur vos vertus ; mais dans ces jeunes âmes
D'un orgueil dangereux n'attisez point les flammes.
Un jour, peut-être, un jour, ils pourront seconder
Et Tibère et Drusus, né pour lui succéder.
Dites-leur de briller aux champs de la victoire,
D'espérer les honneurs, de mériter la gloire,
D'obtenir le triomphe au sein de nos remparts,
De grossir les lauriers cueillis par les Césars,
De prétendre au respect qu'un nom fameux inspire,
D'aspirer aux grandeurs, mais jamais à l'empire.

AGRIPPINE.

Je vois que ma prière aigrit votre courroux :
Cet entretien vous pèse, et Séjan vient à nous.
Je vais trouver mes fils. Déjà privés d'un père,
Ah ! doivent-ils longtemps conserver une mère ?
Si régner était l'art qu'il faut leur enseigner,
L'exemple est devant eux : Tibère sait régner.
Je leur conseillerais d'imiter sa prudence,
La sagesse d'Auguste, et surtout sa clémence ;
D'écouter les amis, d'éloigner les flatteurs,
De ne point accueillir les cris des délateurs,
Et de faciliter l'accès du rang suprême
Au malheur, à la plainte, à la liberté même.
Pour un sort moins brillant j'élèverai mes fils ;
Ils ne seront pas craints, mais ils seront chéris.
La faveur, les trésors ne sont point mon partage ;
Je pourrai leur laisser, du moins, pour héritage
Une fierté tranquille en leur adversité,
Un cœur paisible et pur, un courage indompté.
Leur nom sera béni par la reconnaissance :
Ils sauront de César révérer la puissance ;
Ils pourront quelque jour obéir à Drusus ;
Mais ils seront encor fils de Germanicus.

SCÈNE II.

TIBÈRE, SÉJAN.

SÉJAN.

Quoi ! lorsque d'Agrippine adoptant la vengeance,
En secret de Pison vous dictez la sentence,
Agrippine, étalant ses pleurs ambitieux,
Ose vous outrager par d'insolents adieux !

TIBÈRE.

Pour ses fils désormais Agrippine respire.
Quand ils sont nés à peine, ils rêvent un empire.

SÉJAN.

Sans cesse elle nourrit leurs désirs criminels.

TIBÈRE.

Ombragés en naissant des lauriers paternels,
Bercés des longs honneurs prodigués à leur race,
D'une orgueilleuse mère ils ont déjà l'audace ;
Et j'entrevois, surtout dans les yeux de Caius,
Les vices de Sylla, mais non pas ses vertus.
Il naquit oppresseur : sa tyrannique enfance
Bégaie insolemment la menace et l'offense.
Puisse Rome, en effet, tomber entre ses mains !
Ma haine avec plaisir le conserve aux Romains.
Timides artisans des discordes civiles,
Rebelles en secret, publiquement serviles,
Du sein de leur bassesse ils osent m'outrager :
C'est en me succédant qu'il pourra me venger.
Écrasés par le fils, ils maudiront le père,
Et, sous Caligula, regretteront Tibère.

SÉJAN.

Ah ! sans daigner savoir si le peuple est ingrat,
Régnez, régnez longtemps pour l'honneur de l'état.
Quelques noms trop chéris vous sont-ils redoutables,
Occupez le sénat : faites-lui des coupables.
Vous avez deux soutiens : les dignités et l'or.
En condamnant Pison, ses juges vont encor,
Tout prêts à secourir la puissance suprême,

Condamner, s'il le faut, Agrippine elle-même.
Je viens vous l'annoncer. De zélés orateurs,
De tous vos ennemis futurs accusateurs,
Natta, Balbus, Afer, se vouant avec joie,
Attendent que César ait désigné leur proie.

TIBÈRE.

Agrippine me craint : moi, sans la redouter,
Je prépare les coups que je veux lui porter.
Que de Germanicus la veuve criminelle
Dans sa chute bientôt précipite avec elle
Silius, Sabinus, à me nuire attachés,
Ses partisans publics, mes ennemis cachés.
Crémutius de Rome écrit, dit-on, l'histoire :
Il veut à l'avenir dénoncer ma mémoire.
Scaurus peint des tyrans les tragiques destins :
C'est moi que sur la scène il désigne aux Romains.
Ils méprisent tous deux cette foule empressée
Dont je puis chaque jour acheter la pensée ;
Mais tout prince absolu, s'il ne veut s'affaiblir,
Doit punir les talents qu'il ne peut avilir.
Consommons toutefois un premier sacrifice.
L'intérêt de l'état veut qu'un homme périsse :
C'est Pison. Le voici : tiens-toi près de ces lieux,
Et, dès qu'il sortira, reparais à mes yeux.

SCÈNE III.

TIBÈRE, PISON.

PISON.

Nous voilà seuls, Tibère, et vous pouvez m'entendre.
Ce moment, il est vrai, s'est fait longtemps attendre.
Rome ne m'offre plus que des yeux ennemis.
Mes jours sont-ils donnés? mes biens sont-ils promis?
Ah ! Tibère est prudent ; mais Tibère est-il juste?
On va juger l'ami, le collègue d'Auguste !
On parle de punir ; le glaive est suspendu
Sur un patricien de Numa descendu !
Quelle étrange union conspire à ma ruine !
Le parti de Séjan combat pour Agrippine !
Quoi ! ce Fulcinius, apprenti sénateur,
Descend par habitude au rang de délateur,
Et vous le permettez !

TIBÈRE.

Votre courroux s'abuse :
On n'est point délateur alors qu'on vous accuse.
Ce droit de dénoncer qui vous semble odieux,
Fut, dans les plus beaux temps, utile à nos aïeux.
Je ne veux point choisir un exemple vulgaire ;
Cet orateur fameux, plébéien consulaire,
Cicéron, qui toujours soutint avec éclat
Le sénat près du peuple et le peuple au sénat,
N'a-t-il pas accablé de foudres équitables
Verrès que protégeaient ses richesses coupables ?
N'a-t-il point accusé l'orgueilleux Lentulus,
L'ardent Catilina, l'effréné Céthégus ;
Et, des rois abolis craignant peu l'influence,
Armé contre un Pison sa sévère éloquence?

PISON.

Que font ces traits amers avec choix rassemblés?
Notre âge est-il pareil aux temps dont vous parlez ?
La liberté régnait sur les rives du Tibre :
César y règne seul, et seul y reste libre.
Chaque mot du sénat par César est dicté.
Oui, vous approuvez tout, mon arrêt est porté :
Avec l'art de Séjan ces trames sont conduites.
César en a, je pense, examiné les suites.
Il a vu quels seraient les droits de l'accusé.

TIBÈRE.

Il n'a vu qu'un devoir à César imposé,
Et dont il faut subir les lois inexorables.

PISON.

César, faut-il aussi punir tous les coupables ?

TIBÈRE.

Sur des preuves, sans doute. Ainsi le veut la loi.

PISON.

César sera puni.

TIBÈRE.

Qui l'accuserait ?

PISON.

Moi,
Ses ordres à la main. Je les ai.

TIBÈRE.

Téméraire !
Vous les avez gardés ?

PISON.

Je connaissais Tibère.

TIBÈRE.

Et des audacieux connaissez-vous le sort?

PISON.

Vous ne pouvez, César, commander que ma mort.
On verra si Pison brave les destinées,
Ou s'il a dans les camps perdu quarante années.

TIBÈRE.

J'estime sa fierté ; je crains peu son courroux.
Pison, votre péril m'attache encore à vous.
Le sénat frémirait de voir un consulaire
Divulguant sans pudeur, aux yeux de Rome entière,
Un ordre faux peut-être, ou mal interprété ;
Et du chef de l'état, bravant la majesté,
Par vos respects, du moins, méritez la clémence ;
Songez que l'empereur est sûr de sa défense.
Au sénat qui vous juge on comptera ma voix ;
Et tout aveu d'un crime anéantit vos droits.

PISON.

Mes droits ! je n'en ai plus aux yeux de la justice ;
J'en ai sur vous encor : je suis votre complice.

TIBÈRE.

Pison !

PISON.

Vous le savez. Auriez-vous prétendu
Que, par mon trépas même, à vous plaire assidu,
En bénissant vos coups, victime complaisante,
J'irais tendre au bourreau ma tête obéissante?
Tibère, osant pleurer les malheurs qu'il a faits,
Sur ses propre agents punirait ses forfaits!
Non; vous ne l'aurez pas, ce sanglant privilége.
Il faut que de Pison le juge sacrilége,
Plus fidèle aux devoirs qui lui sont imposés,
Descende en criminel au rang des accusés.

TIBÈRE.

Je n'y descendrai point, je saurai vous confondre;
Et déjà d'un coup d'œil je pourrais vous répondre.
Si l'on hait ma puissance, elle inspire l'effroi.

PISON.

J'abandonne mes jours; elle a fini pour moi

TIBÈRE.

Non; vous avez un fils : vous la craindrez encore.

PISON.

Oseriez-vous, cruel!...

TIBÈRE.

Un fils qui vous honore;
Un fils qui vous chérit, que vous devez chérir.

PISON.

S'il m'est cher!

TIBÈRE.

Qui pour vous serait prêt à mourir.

PISON.

Ah! je sais de quels traits sa grande âme est capa-
Il ne méritait pas un père aussi coupable; [ble;
Et le seul châtiment que je craigne aujourd'hui,
C'est l'affreux désespoir d'être indigne de lui;
De lui léguer la honte.

TIBÈRE.

Avez-vous pu le croire?
La honte! à lui! jamais. Il est né pour la gloire:
Déjà même il l'obtient en protégeant vos jours.
Eh! quand vous n'auriez pas ses généreux secours,
Quand d'un puissant parti vous péririez victime,
Faudrait-il, en tombant, vous accuser d'un crime?
Est-ce là ce courage au-dessus du trépas?
Les Pisons vos aïeux mouraient dans les combats:
A Rome, ils triomphaient d'une ligue ennemie.
On peut braver la mort, mais non pas l'infamie.
Que dis-je? votre arrêt est-il donc prononcé?
Voyez-vous seulement le débat commencé?
Est-ce moi qui menace? ai-je ameuté l'empire?
Agrippine dénonce, et peut-être conspire;
Elle a sur tout ce peuple un dangereux pouvoir.

PISON.

Agrippine, elle est juste; elle a fait son devoir:
Bien plus qu'elle ne croit, sa haine est légitime,
Elle sait ma révolte; elle ignore un grand crime.
Vous, pour qui j'ai tout fait, vous qui m'abandonnez,
Vous, à qui j'appartiens, mais qui m'appartenez,
César, écoutez moins l'orgueil qui vous enivre:
Ah! croyez que pour moi c'est un tourment de vivre
Sans gloire, sans vertu, chaque jour poursuivi
Par l'impuissant remords de vous avoir servi.
Cette peine est horrible. et pourtant je l'affronte;
Pour l'honneur de mon fils, j'en dois subir la honte.
Rome, l'empire entier, tout se tait devant vous,
On ne murmure point, on pleure à vos genoux.
Vous seul êtes chargé du soin de ma défense;
Consultez-vous. Demain, si le débat commence,
Si ce Fulcinius, dont vous avez fait choix,
Si quelque accusateur veut élever la voix,
Moi-même du forfait j'établirai la preuve;
Du héros qui n'est plus j'irai chercher la veuve;
Pison, par vous coupable et par vous accablé,
Paraîtra devant elle au sénat rassemblé;
Devant elle, au sénat, Tibère entendra lire
Les ordres qu'en secret il osait me prescrire;
Et dussent les Romains n'en pas être surpris,
Ils sauront que Tibère a fait périr son fils.
Adieu, César.

TIBÈRE.

(*seul.*)

Adieu. Demain! la nuit me reste.
Séjan!

SCÈNE IV.

TIBÈRE, SÉJAN.

SÉJAN.

Que veut César?

TIBÈRE.

Rompre un dessein funeste.

SÉJAN.

De Pison?

TIBÈRE.

De lui-même. Il menace, et demain
Veut paraître au sénat mes ordres à la main.

SÉJAN.

La nuit n'a pas encore éclipsé la lumière...

TIBÈRE.

Cette nuit, pour Pison, doit être la dernière.
Mais avant de servir un trop juste courroux,
Amène-moi Cnéius.

SÉJAN.

Ah! que prétendez-vous?
Le punir?

TIBÈRE.

Le tromper. Il faut avec adresse
D'un favorable accueil caresser sa jeunesse.
Cet entretien peut même écarter le soupçon.
La nuit, fais investir le palais de Pison.

En proscrivant ses jours, que tout un peuple nomme
Et la veuve et l'époux, ces idoles de Rome :
Que le nom de César ne soit pas prononcé.
Des menaces, du bruit, mais point de sang versé.
Que des agents discrets, des orateurs habiles,
A tous ces mouvements président immobiles.
Dès qu'auront éclaté les cris séditieux,
Convoque le sénat ; qu'il accoure en ces lieux ;
Reviens pour m'annoncer que le trouble commence ;
Et sur les derniers coups j'instruirai ta prudence.

SÉJAN.

Je cours exécuter vos ordres absolus.

TIBÈRE.

Sitôt qu'en mon palais tu conduiras Cnéius,
Que j'en sois informé : je serai chez Livie.

SÉJAN.

Les amis de Séjan vous consacrent leur vie.
César se souviendra de leur fidélité ?

TIBÈRE.

Ils obtiendront le prix qu'ils auront mérité.

SÉJAN.

Un regard ? des faveurs?

TIBÈRE.

Dis, ma reconnaissance,
Séjan, tous mes trésors et toute ma puissance.

SÉJAN.

Natta, Balbus, Afer, nos zélés orateurs ?

TIBÈRE.

Du crédit, des emplois d'édiles, de questeurs.

SÉJAN.

Les agents plus obscurs d'une émeute docile ?

TIBÈRE.

De l'or.

SÉJAN.

Fulcinius ?

TIBÈRE.

La préture en Sicile.

SÉJAN.

Et les cris importuns de ce peuple odieux ?

TIBÈRE.

Du pain, les jeux du cirque, un sacrifice aux dieux.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CNÉIUS, SÉJAN.

CNÉIUS.

Moi, dites-vous, Séjan, moi, César veut m'entendre?

SÉJAN.

Vous-même. A cet honneur n'osiez-vous donc prétendre ?

CNÉIUS.

Jeune encore, à Tibère, à sa cour inconnu...

SÉJAN.

Par des marques d'estime il vous a prévenu.

CNÉIUS.

Et que suis-je? Veut-il me parler de mon père?

SÉJAN.

Je ne suis point admis aux secrets de Tibère.

CNÉIUS.

Séjan, pour un ministre, est bien mal informé.

SÉJAN.

Je crois que, sans motif, vous seriez alarmé.

CNÉIUS.

Je le suis toutefois.

SÉJAN.

Sur quelle conjecture ?
Pourquoi ?

CNÉIUS.

Fulcinius est votre créature.
Sa voix contre mon père est prête à s'élever.

SÉJAN.

Et, si c'était, Cnéius, pour vous le conserver ?

CNÉIUS.

Pour conserver Pison, faut-il tant d'artifice ?
N'a-t-il donc plus les lois, le sénat, la justice ?

SÉJAN.

De puissants ennemis l'accablent sous leurs coups.

CNÉIUS.

Nul n'est puissant à Rome, hormis César et vous.

SÉJAN.

Moi ?

CNÉIUS.

Cependant mon père est traîné dans le piége.

SÉJAN.

Ne repoussez donc pas la main qui le protége.

CNÉIUS.

Vous, protéger Pison ! vous, Séjan !

SÉJAN.

Cet orgueil,
De vos aïeux, Cnéius, fut l'ordinaire écueil.
Songez-y ; la hauteur ne saurait que vous nuire.
Adieu : dans l'art des cours César peut vous instruire.
De ce qu'il veut bientôt vous serez éclairci :
Je l'ai fait prévenir, et déjà le voici.

SCÈNE II.

TIBÈRE, CNÉIUS.

TIBÈRE.

De vos froideurs, Cnéius, j'aurais lieu de me plaindre
A venir dans ma cour faut-il donc vous contraindre?
Si d'un masque imposteur le vice est revêtu,
Mon œil à des traits purs reconnaît la vertu.
Quoi ! d'un patricien, digne de sa naissance,

Deviez-vous si longtemps m'envier la présence?
Un Romain tel que vous à l'empire appartient.

CNÉIUS.

Moi, seigneur!

TIBÈRE.

C'est aux rois que ce titre convient.
Ah! laissez prononcer aux esclaves d'Asie
Les noms avilissants qu'obtient la tyrannie.
Je ne commande point, j'obéis à la loi,
Et je suis à l'état, l'état n'est point à moi.
C'est le sang des Pisons qui coule dans vos veines.
On connaît leur fierté : plein des vertus romaines,
De ces grands souvenirs votre cœur enchanté,
Sait palpiter encore au nom de liberté.
Ne vous défendez pas de mériter l'estime :
Vous servirez, Cnéius, un pouvoir légitime
Mieux que des courtisans par intérêt soumis,
Amis de la grandeur, mais des lois ennemis,
Et qui, toujours du prince étudiant les vices,
Lui vendent des forfaits qu'ils nomment leurs services.

CNÉIUS.

J'étais loin de prévoir, en mon obscurité,
Un accueil si flatteur et si peu mérité.
D'un courtisan novice excusez l'ignorance.
Permettez-moi, César, d'écouter l'espérance,
Et laissez-moi penser que je dois cet honneur
Aux exploits de mon père, et même à son malheur.

TIBÈRE.

Ses exploits laisseront un souvenir durable;
Je crois que son malheur n'est point irréparable.
Cet amour filial qui vous attache à lui,
Tous les deux vous honore, et lui donne un appui.
Mais faut-il à ces soins borner vos destinées?
Qu'à l'aspect des vertus qu'ils ont abandonnées,
Apprenant à rougir, les Romains sous vos yeux
Rentrent dans les sentiers que frayaient leurs aïeux.
Le sénat, les faisceaux, les honneurs militaires,
Attendent l'héritier de tant de consulaires.
A ce bel avenir voulez-vous renoncer?

CNÉIUS.

Moi, des honneurs, César! est-il temps d'y penser?
C'est l'avenir d'un père, hélas! qui m'intéresse.
Si le pieux effort que tente ma jeunesse
Mérite un peu d'égards, et même quelque prix,
Sauvez, sauvez mon père, et laissez-là son fils.

TIBÈRE.

Je veille sur Pison, je sais l'aimer, le plaindre;
Je fais plus. Toutefois Agrippine est à craindre.
On connaît les soupçons qu'elle ose fomenter.
Où s'arrêtera-t-elle? On me fait redouter
Des brigues, des excès, peut-être même un crime.

CNÉIUS.

César, on vous abuse; elle est trop magnanime;
C'est l'âme d'un héros, l'âme de son époux :
Pison même se fie à son noble courroux.

TIBÈRE.

Puisse-t-elle répondre à tant de confiance!
C'est elle cependant qui demande vengeance;
Si Pison dans l'armée a des accusateurs...

CNÉIUS.

Et Séjan les choisit parmi les sénateurs!

TIBÈRE.

Séjan peut vous servir. Doutez-vous de son zèle?
Il sait ce que je pense, et Séjan m'est fidèle.

CNÉIUS.

A ce nom de Séjan quelque doute est permis.

TIBÈRE.

Vous fiez-vous, Cnéius, à vos seuls ennemis?

CNÉIUS.

Un fils craint aisément pour un père qu'il aime.
Souffrez que j'ose à vous me plaindre de vous-même.

TIBÈRE.

De moi!

CNÉIUS.

De vous, César. La cause est en vos mains :
C'est le sénat qui juge, et non pas les Romains.
Que ne conservait-on ces formes respectées,
Par les seuls criminels si longtemps redoutées?
L'état n'est point à vous; il s'agit de l'état :
C'est au peuple à juger un pareil attentat.
Il répand les discours que la haine publie,
Les croit bientôt lui-même, et bientôt les oublie.
Non, le cœur des Romains ne se fermerait pas
Devant un sénateur blanchi dans les combats;
D'un soldat vénérable, usé par les services,
On aurait pu compter les nobles cicatrices.
Loin d'élever ma voix contre Germanicus,
J'aurais brigué l'honneur de vanter ses vertus;
On eût vu de mon père éclater l'innocence;
Avec moi ses aïeux auraient pris sa défense;
Et nous aurions trouvé des pères et des fils
Que la crainte et l'orgueil n'ont jamais endurcis.

TIBÈRE.

Y pensez-vous, Cnéius? cette imprudente audace
Aurait de votre père assuré la disgrâce.
Agrippine étalant de fastueux débris
Devant le peuple entier voulait porter ses cris.
Près du peuple souvent, quand la haine dénonce,
La haine écoute encor, la haine encor prononce;
Tandis que le sénat est, pour un sénateur,
Un tribunal paisible et même protecteur.
Je promets l'équité; j'espère l'indulgence.
Adieu, rassurez-vous : Agrippine s'avance.
Votre aspect dans ces lieux peut aigrir ses douleurs;
Moi-même, en ce moment, j'éviterai ses pleurs :
Vos soutiens sont nos lois, votre cause, vous-même,
Le sénat qui la juge, et César qui vous aime.

SCÈNE III.

CNÉIUS, AGRIPPINE.

AGRIPPINE.

Tibère en me voyant s'éloigne avec effroi,
Et le fils de Pison demeure auprès de moi !

CNÉIUS.

Ne vous offensez point, vertueuse Agrippine,
Si, d'un père chéri redoutant la ruine,
En ces lieux un moment j'ose vous arrêter,
Sans haine et sans courroux pouvez-vous m'écouter?

AGRIPPINE.

Je ne hais que le crime; et qu'importe ma haine?
Vous avez vu celui dont la voix souveraine
Peut condamner Pison, peut le justifier.

CNÉIUS.

Oui, j'ai vu, malgré moi, Tibère tout entier.

AGRIPPINE.

Qui vous y forçait?

CNÉIUS.

Lui, puisqu'il est notre maître;
Lui, l'ennemi de Rome, et le vôtre peut-être;
Lui dont la tyrannie irrite nos débats.

AGRIPPANE.

Si vous étiez Séjan je ne répondrais pas.
Mais Cnéius, indocile au frein de l'esclavage,
N'a point cultivé l'art de farder son langage;
Vrai dans tous ses discours, par tant de liberté
Il ne tend pas un piége à ma sincérité.
Toutefois que craint-il en sa faveur nouvelle,
Quand Tibère me fuit, quand Tibère l'appelle?

CNÉIUS.

Tout, j'ose l'avouer, jusqu'à cette faveur
Dont je n'accepte pas le brillant déshonneur.
Le tyran m'a flatté; mais je suis libre encore :
Il m'invite à vous craindre, et c'est vous que j'implore.

AGRIPPINE.

Moi-même, en implorant la justice et les lois,
Vous le savez, Cnéius, j'ai respecté vos droits.
J'accuse un criminel que vous devez défendre :
Vous étiez au sénat; vous avez pu m'entendre.
Là, j'ai plaint les vertus d'un Romain généreux
Digne d'un autre père, et de temps plus heureux;
Mais quand je sollicite un arrêt légitime,
Qu'oseriez-vous prétendre, excepté mon estime?

CNÉIUS.

Rien pour le défenseur, mais tout pour l'accusé.
Songez au tribunal qui nous est imposé.
Un ami de Séjan va dénoncer mon père :
Et qui nous jugera? le sénat de Tibère.
A la cour du tyran vous parlez de nos droits!
Vous invoquez sous lui la justice et les lois!
Les lois! mais en est-il? est-il une justice,
Inflexible au coupable, à l'innocent propice,
Qui sache, en la blâmant, pardonner à l'erreur,
Qui sache lire un crime au front de l'empereur?
Tibère corrompt tout par son fatal génie :
Ce qu'on nomme équité n'est que sa tyrannie.
En vain dans ses discours de pompe revêtus,
De ses vices masqués il se fait des vertus;
Nous pouvons aisément, malgré tant d'artifices,
Dans ses fausses vertus démasquer tous ses vices.
Il récuse le peuple, et commande au sénat :
Vous l'avouez enfin, lui seul est tout l'état.
Sa vengeance proscrit, sa faveur déshonore;
Plus il est odieux, plus il faut qu'on l'adore;
Et, tremblant devant lui, le pâle genre humain
Le maudit à ses pieds, l'encensoir à la main.

AGRIPPINE.

Vous dites vrai, Cnéius; mais de la servitude,
Même en la détestant, Rome a pris l'habitude.
De peur que le sénat ne décide entre nous,
Faut-il vous immoler l'honneur de mon époux?
Dans cet humble sénat César tient la balance,
Je le sais; toutefois dois-je attendre en silence
Que d'un vain tribunal les Romains détrompés
Revendiquent leurs droits si longtemps usurpés?
Je tente avec douleur une sévère épreuve;
Mais de Germanicus ne suis-je point la veuve?
Ainsi que mes enfants n'ai-je pas tout perdu?
Germanicus enfin nous sera-t-il rendu?
Ne prétendait-on pas, en divisant l'armée,
Du chef qui la guidait flétrir la renommée?
Il n'est plus; et Pison fut son persécuteur.
Un ami de Séjan se rend accusateur;
J'en ai rougi : n'importe; une main ennemie
D'un pareil défenseur me gardait l'infamie.
Je ne puis que gémir des abus du pouvoir,
Vous séparer d'un père et remplir mon devoir.

CNÉIUS.

D'un père! ah! quelque soit le sort qu'on lui prépare,
Que l'exil, que la mort, que rien ne m'en sépare.
Pour vous qui, sous l'empire, exigez des Romains
L'antique austérité des camps républicains,
Savez-vous quels ressorts divisaient en Syrie
Les soldats de Tibère et non de la patrie?
Pison dirigeait-il ses propres étendards?
Un héros, cher au peuple, et du sang des Césars,
Germanicus aimait la liberté romaine :
Jugez si de Tibère il méritait la haine.
Ah! des dissensions que l'on vit éclater
Le vrai motif un jour peut se manifester.
Je forme des soupçons qui vont trop loin peut-être;
Mais, quand tout se dira, craignez de reconnaître
Que mon père en luttant contre Germanicus,
A rempli de César les ordres absolus.

AGRIPPINE.

Je le crois. Aujourd'hui l'insensible Tibère
Aux yeux des sénateurs cachait mal ce mystère.
D'une bouche hypocrite il regrettait son fils ;
Mais son cœur s'indignait de les voir attendris.
Du héros avec peine il célébrait la vie :
Jusqu'en l'urne funèbre il lui portait envie ;
Et, d'un front abattu, démentant les douleurs,
Sa parricide joie éclatait dans ses pleurs.

CNÉIUS.

Et vous balanceriez ! il peut tout pour le crime ;
Vous pouvez plus que lui : qu'un pardon magnanime
Termine par vous seule un scandaleux débat ;
N'occupez point de vous Tibère et son sénat.
Que Séjan se repose, et que sa créature
D'un homicide appui vous épargne l'injure ;
Ne brisez point vous-même, à la voix du courroux,
La barrière qui reste entre Tibère et vous.
N'exposez point vos fils à des haines durables :
Ah ! de l'amour du peuple ils sont déjà coupables ;
Plus coupables bientôt, ils auront des vertus ;
Ils sont fils d'Agrippine et de Germanicus.
Seront-ils sans danger si près d'un rang suprême ?

AGRIPPINE.

Non ; mais répondez-moi, j'en appelle à vous-même.
Tous vos traits ont porté dans ce cœur maternel ;
Que lui demandez-vous ? un pardon criminel.
Si j'étais l'offensée, écoutant l'indulgence,
J'abdiquerais pour vous le droit de la vengeance :
Mais quand j'aurai trahi mon époux au cercueil,
De quel front le nommer ? comment porter son deuil ?
Dans sa tombe après lui comment oser descendre ?
A Rome où je n'ai pu rapporter que sa cendre,
Si les dieux protecteurs nous l'avaient ramené,
Qu'eût fait Germanicus ?

CNÉIUS.

Il eût tout pardonné.
Vous sauriez, dites-vous, oublier votre injure !
Vos âmes s'entendaient : lui-même il vous conjure,
Il vous presse avec moi, du fond de son tombeau,
De ne point lui ravir ce triomphe nouveau,
D'accueillir la douleur, d'exaucer la prière
D'un fils désespéré qui vous demande un père,
Qui tremble, qui gémit, qui, les larmes aux yeux,
Vous implore à genoux, et comme on parle aux dieux
Que Séjan soit vaincu : Rome entière attendrie
Pourra croire un moment qu'il est une patrie ;
Et, de tant de vertus admirant les effets,
Bénira son héros vengé par des bienfaits.

AGRIPPINE.

Tu l'emportes, Cnéius ; cette ombre que j'adore,
Cet époux, ce héros, j'ai cru l'entendre encore.
Ah ! je ne crains plus rien ; ses mânes offensés
Ne démentiront pas les pleurs que j'ai versés.
Lève-toi : de Pison que la faute s'oublie :
Avec Germanicus je le réconcilie.
Il osa le combattre ; il pourra le bénir :
Nos guerriers se tairont ; je cours les prévenir
Peut-être, malgré lui, Pison devint coupable :
L'audace le soutient, le repentir l'accable ;
Et dans sa fierté même il paraît abattu.
Non, puisqu'il est ton père, il n'est pas sans vertu.
Qu'il vive ; sois longtemps l'honneur de sa vieillesse ;
Qu'il vive : et, pour son fils redoublant de tendresse,
Qu'il redevienne encor digne d'un tel appui,
De Rome et du pardon qu'il obtient aujourd'hui.

SCÈNE IV.

CNÉIUS.

Ah ! je respire enfin. Quelle âme noble et pure
Repousse avec orgueil les droits de la nature ?
Un Tibère, un Séjan peuvent s'en affranchir ;
Mais Agrippine est mère, et j'ai dû la fléchir.
Dans le sein paternel courons porter la joie :
Que Pison... c'est lui-même, et le Ciel me l'envoie.

SCÈNE V.

CNÉIUS, PISON.

PISON.

Mon fils, qu'ai-je entendu ? puis-je croire un tel bruit ?
On dit que par Séjan dans ces lieux introduit,
Tu dois entretenir son redoutable maître.

CNÉIUS.

J'ai vu Séjan ; Tibère a voulu me connaître ;
J'ai déjà, sans témoins, paru devant ses yeux :
Il m'a longtemps parlé du rang de mes aïeux ;
Il m'offre des honneurs peu faits pour ma jeunesse.

PISON.

Je tremble, ô mon cher fils ! le tyran te caresse.

CNÉIUS.

Des bontés du tyran vainement menacé,
Du nom de citoyen je ne suis point lassé ;
Mais lorsqu'en vous donnant des louanges contraintes
Tibère, un peu confus, répondait à mes plaintes,
Quand sa bouche avec art consolait ma douleur,
Son cœur était muet.

PISON.

Tibère a-t-il un cœur ?

CNÉIUS.

Agrippine a bientôt dissipé mes alarmes ;
D'un Romain suppliant elle exauce les larmes.

PISON.

Agrippine, dis-tu, m'oserait pardonner ?

CNÉIUS.

De ce trait généreux pourquoi vous étonner ?

PISON.

Agrippine !

CNÉIUS.

A son nom quel trouble inconcevable...

PISON.

Ne vois-tu pas, mon fils, que ton père est coupable?

CNÉIUS.

Contre Germanicus vous formiez un parti;
Je le sais : votre cœur au moins s'est repenti.
N'est-il pas vrai, mon père?

PISON.

Il est trop vrai. N'importe :
Contre un vain repentir Germanicus l'emporte.

CNÉIUS.

Sa veuve a pardonné.

PISON.

Non, jamais; non, dis-lui
Que je n'accepte point son imprudent appui :
Non; dis-lui qu'au pardon le coupable s'oppose;
Dis-lui que de mon sort un seul homme dispose;
Que je suis à Tibère.

CNÉIUS.

Y pensez-vous? ô ciel!

PISON.

Malheur à qui rampa sous un maître cruel!
Misérable, il ne peut sortir de l'infamie;
Avec sa conscience il a livré sa vie.
Un tyran ne sait pas rougir impunément;
Il rompt de ses forfaits le docile instrument;
Et, faisant aux faveurs succéder les supplices,
Avilit, récompense et punit ses complices.

CNÉIUS.

Vous parlez de forfaits! ce mot me fait trembler.

PISON.

Je te remplis d'effroi : je vais t'en accabler.
Apprends... puis-je le dire? oui, j'ai pu davantage;
J'aurai, pour mon tourment, cet horrible courage.

CNÉIUS.

Mon père, à votre fils qu'allez-vous découvrir?

PISON.

Ton père! ah! tu l'aimais, et tu vas le haïr.

CNÉIUS.

Moi!

PISON.

Tu vas pénétrer dans ce mystère sombre;
Et la nuit qui descend vient me prêter son ombre.
Écoute-moi. Ce fils par Tibère adopté...
Tu frémis!

CNÉIUS.

Ce héros dans sa course arrêté...

PISON.

Lui, digne ainsi que toi de l'antique patrie,
Et que si jeune encor vit tomber la Syrie,
Germanicus...

CNÉIUS.

Eh bien?

PISON.

Périt empoisonné.
J'ai tout su.

CNÉIUS.

Dieux!

PISON.

Tibère avait tout ordonné.

CNÉIUS.

C'est un crime de plus, c'est un jour de Tibère :
Qui peut s'en étonner? mais vous! mais vous, mon père!

PISON.

Oui, j'ai su qu'un esclave à Tibère vendu,
Et du jeune héros surveillant assidu...

CNÉIUS.

Un esclave!

PISON.

C'est lui de qui la main perfide
Prépara, présenta le breuvage homicide.

CNÉIUS.

Mon père, eh! c'est alors que vous deviez parler;
C'est lui qu'avant son crime il fallait immoler.

PISON.

Il fallait conserver l'espérance de Rome,
Lutter contre Tibère en faveur d'un grand homme,
A l'appui des soldats hautement recourir,
Avertir le héros, le sauver et mourir.
Et je pourrais, chargé d'une honte éternelle,
Rendre de mon forfait sa veuve criminelle!
D'Agrippine abusée évitant le courroux,
Je pourrais la couvrir du sang de son époux!
Ah! je dois bien plutôt provoquer ma sentence,
Maudissant l'empereur, abhorrant l'existence,
Abandonné de Rome, et des dieux ennemis,
De la nature entière, et même de mon fils.

CNÉIUS.

Non; le crime entre nous n'a point mis de barrière,
Non; je vous tiendrai lieu de la nature entière.
Hélas! plus de pardon, plus d'avenir pour nous;
Mais vous aviez un fils; il est toujours à vous.
J'ai juré de vous suivre, et je le jure encore,
Par ces dieux outragés que ma douleur implore.
Ah! si de la vertu, premier de leurs bienfaits,
Un précipice affreux sépare les forfaits,
Le remords, franchissant cet intervalle immense,
Devant ces dieux peut-être est encor l'innocence.

PISON.

Laisse là mes remords : parle de mes complots.
Trop souvent un coupable est le fils d'un héros;
Mais un espoir me luit dans l'horreur qui m'accable;
Un héros quelquefois est le fils d'un coupable.
Si ton père est flétri, rappelle tes aïeux.
Moi, faisant éclater ma honte à tous les yeux,

Rejetant le pardon, n'aspirant qu'au supplice,
Demain, je veux dans Rome accuser mon complice,
Déclarer en public et son crime et le mien,
Entendre mon arrêt et prononcer le sien.

CNÉIUS.

Vous pourriez...

PISON.

Je lirai les ordres de Tibère.
Il connaît mon dessein. Va, ton malheureux père,
Ayant perdu sa gloire, ose encor la chérir,
Et du moins en mourant veut la reconquérir.

CNÉIUS.

Ah ! c'est elle qui parle, elle qui vous anime,
Qui peut seule inspirer cet abandon sublime.
Du crime tout-puissant quittant l'affreux séjour,
Demain, quand le soleil ramènera le jour,
Dévoilez tout, mon père ; et que Rome s'explique.
Et vous, dieux, citoyens, qui, sous la république,
Des Caton, des Brutus entendiez les serments ;
Puisque les lois, les mœurs, les nobles sentiments
Ne peuvent respirer l'air souillé par un maître,
Puisse, puisse à jamais la liberté renaître
Sur les sanglants débris des tyrans abattus,
Pour que le genre humain conserve des vertus !

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIBÈRE, SÉJAN.

SÉJAN.

Les ordres sont donnés ; tout marche, tout s'agite ;
Mes soins ont eu recours à des amis d'élite :
Bientôt les sénateurs vont se rendre en ces lieux ;
Et, docile au ressort qui se cache à ses yeux,
Déjà, dans la nuit sombre, une foule amassée
Est par un art tranquille au tumulte poussée.
Mais il faut tout prévoir. Forcé dans son palais,
Pison peut à Cnéius dévoiler ses secrets.
Quelques gens éprouvés, dont le zèle est habile,
Du moment que l'émeute aura troublé la ville,
Loin du toit paternel entraîneront Cnéius.
C'est au nom d'Agrippine et de Germanicus
Qu'aux publiques fureurs la victime est livrée.
La perte d'Agrippine est de loin préparée :
Par les mêmes moyens nous pourrons voir un jour
Les amis de Pison la frapper à son tour.

TIBÈRE.

Séjan, ne donnons point d'exemple redoutable :
Que le peuple en fureur intimide un coupable ;
Qu'il n'exerce jamais le droit de l'immoler.

SÉJAN.

Vous avez le sénat ; mais Pison veut parler.
Ordonnez.

TIBÈRE.

Que Pison près de l'heure suprême,
Sans même se défendre ou s'accuser lui-même,
Pour un fils innocent implore mes faveurs,
Et de Germanicus désigne les vengeurs.
Qu'attend-il ? Son arrêt ? Oh ! quelle nuit propice,
Si Pison de sa main prévenait son supplice !
Si je ne craignais plus ses insolents discours !

SÉJAN.

Je vous entends, César.

TIBÈRE.

Porte-lui des secours.
Que tes prétoriens s'enflamment de ton zèle ;
Prodigue mes trésors : va, ministre fidèle ;
Rends la paix à César, à Rome, à tout l'état,
Et reviens sans délai rassurer le sénat.

SÉJAN.

Vos vœux seront remplis.

SCÈNE II.

TIBÈRE.

Encor cette victime :
Je renonce au pouvoir si je renonce au crime ;
A la haine, au remords je dois me résigner,
Tout oser, mais tout craindre. Est-ce donc là régner !
Quel prestige maintient cet empire suprême,
Pesant pour les sujets, pour le tyran lui-même ?
Un seul, maître de tous, ordonnant de leur sort,
Et promettant la vie, ou prescrivant la mort !
Un seul ! et les Romains tremblent devant un homme !
Les Romains ! où sont-ils ? Dans les tombeaux de Rome.
Les Romains ! deux encor sont dignes de ce nom,
Cette fière Agrippine et le fils de Pison.
Cnéius est vertueux ; c'est un héros peut-être :
Au temps de ses pareils Cnéius aurait dû naître.
Mais que sont désormais les pères de l'état ?
Un fantôme avili qu'on appelle sénat.
O lâches descendants de Dèce et de Camille !
Enfants de Quintius ! postérité d'Émile !
Esclaves accablés du nom de leurs aïeux,
Ils cherchent tous les jours leurs avis dans mes yeux,
Réservent aux proscrits leur vénale insolence,
Flattent par leurs discours, flattent par leur silence,
Et, craignant de penser, de parler et d'agir,
Me font rougir pour eux, sans même oser rougir.

SCÈNE III.

TIBÈRE ; SÉNATEURS, LICTEURS.

TIBÈRE.

Veillons, pères conscrits, Rome n'est pas tranquille;
Un illustre accusé tremble dans son asile;
Et de Germanicus les imprudents amis
Pourraient, en le vengeant, déshonorer mon fils.
Sa veuve a de Pison résolu la ruine.
Oserait-elle ?... On vient. Qui s'avance?

SCÈNE IV.

TIBÈRE, AGRIPPINE; SÉNATEURS, LICTEURS, GUERRIERS.

AGRIPPINE.

Agrippine.
Aujourd'hui, sénateurs, j'ai dénoncé Pison.

TIBÈRE.

Que voulez-vous encore?

AGRIPPINE.

Obtenir son pardon.

TIBÈRE.

Son pardon !

AGRIPPINE.

Ma démarche a lieu de vous surprendre :
César, écoutez-moi ; sénat, veuillez m'entendre.

TIBÈRE.

Parlez.

AGRIPPINE.

J'avais rempli mon devoir rigoureux ;
Et, bientôt l'abjurant pour un droit généreux,
Mon cœur s'applaudissait : j'apprends en mon asile
Que demain le pardon pourrait être inutile.
Ces guerriers à l'instant sont venus m'annoncer
Que Pison par des cris s'entendait menacer,
Qu'on demandait sa tête, et qu'un ordre suprême
Convoquait le sénat au sein de la nuit même.
Leurs voix contre Pison ne s'élèveront plus;
Comme eux je viens le rendre aux vertus de Cnéius.
A de longs repentirs mon courroux l'abandonne.
Auguste a pardonné : Germanicus pardonne.
De ses persécuteurs il fut longtemps l'appui;
Sa veuve en l'imitant reste digne de lui :
Il lui suffit des pleurs qu'il vous a fait répandre;
Les regrets des Romains ont bien vengé sa cendre;
Et, dût ce pardon même être accusé d'orgueil,
Des hommages sanglants souilleraient son cercueil.

TIBÈRE.

Qu'entends-je ! le sénat peut souffrir ce langage!
Romains dégénérés, prêts à tout esclavage,
Au gré de son caprice, Agrippine, en un jour,
Pourra-t-elle accuser, pardonner tour à tour?
Non ; que Pison périsse, ou qu'il se justifie.
Flétrir un sénateur en lui laissant la vie!
Non ; respectez sa gloire, et surtout l'équité;
Non ; du sénat romain gardez la dignité.
Cet insolent pardon n'a rien de magnanime :
Si Pison fut coupable, on vous demande un crime
Envers les saintes lois dont vous êtes l'appui ;
Et, s'il est innocent, le crime est envers lui.

SCÈNE V.

TIBÈRE, AGRIPPINE, CNÉIUS; SÉNATEURS, LICTEURS, GUERRIERS.

CNÉIUS.

Sénat...

TIBÈRE.

Venez, Cnéius; joignez-vous à Tibère :
Défendez avec moi l'honneur de votre père :
Celle qui l'accusait ose lui pardonner,
Tandis qu'ailleurs peut-être on veut l'assassiner.

AGRIPPINE.

Moi ! grands dieux ! moi, Tibère! Ah! faut-il me défendre?

CNÉIUS.

A vous justifier pourquoi daigner descendre?
Le nom seul d'Agrippine interdit le soupçon,
Et vous ne craignez pas les secrets de Pison.
Mais vous, pères conscrits, vous devez tout connaître :
On vient de m'arracher du toit qui m'a vu naître;
J'entends partout les cris de ce peuple égaré,
Partout le nom d'un père aux insultes livré,
Partout Germanicus ! Agrippine ! vengeance !
Pison !... Sur l'empereur on garde le silence.
J'apprends que le sénat vient d'être convoqué;
J'accours : je n'aurai pas vainement invoqué
Votre appui, la justice et nos lois tutélaires;
Envoyez vos licteurs, vos tribuns militaires;
Que l'accusé, couvert de votre autorité,
Sorte de son palais et parle en liberté;
Sans délai devant vous ordonnez qu'il se rende :
Devant vous, sénateurs, que Tibère l'entende.

AGRIPPINE.

Oui; vous reconnaîtrez, j'en atteste les dieux,
Contre Germanicus un complot odieux.
C'est son ombre, c'est lui, c'est moi que l'on outrage.

TIBÈRE.

Et César encor plus ; mais il brave l'orage.
Rassurez vos esprits justement effrayés;
Par moi-même à l'instant des secours envoyés...

CNÉIUS.

Des secours!

AGRIPPINE.

Qui?

TIBÈRE.

Séjan, la garde du prétoire.

AGRIPPINE.

Séjan!

CNÉIUS.

Séjan!

AGRIPPINE.

Guerriers, c'est un jour de victoire.
Vous n'étiez point venus demander au sénat
De venger un héros par un assassinat.
Et qui peut le venger, quand sa veuve pardonne?
Ne pensez pas, Cnéius, que je vous abandonne.
A de vils meurtriers opposons mes amis,
Et l'aspect d'Agrippine, et les larmes d'un fils.
Le dieu se cache encor, mais je vois la victime;
Pison pouvait subir un arrêt légitime;
Aux lois, à la clémence on voudrait l'enlever;
Des secours de Séjan courons le préserver.

CNÉIUS.

Agrippine, à ces traits on doit vous reconnaître.
Courons; et que Séjan... Dieux! je le vois paraître!

AGRIPPINE.

Quel est ce fer sanglant qu'ose agiter sa main?

SCÈNE VI.

TIBÈRE, AGRIPPINE, CNÉIUS, SÉJAN;
SÉNATEURS, LICTEURS, GUERRIERS.

SÉJAN.

Le poignard que Pison s'est plongé dans le sein.

AGRIPPINE.

Pison! par quel motif?

SÉJAN.

Vous le savez sans doute.

TIBÈRE.

Parle au sénat qui juge, à César qui t'écoute.

SÉJAN.

Je vois ici Cnéius; et vous aurez appris
Qu'une foule homicide exaltait dans ses cris
Le vainqueur des Germains, sa veuve magnanime;
Qu'au nom de leurs vertus on réclamait un crime.
Mais les prétoriens me prêtaient leur appui,
Ils appelaient Pison; j'arrivais jusqu'à lui,
Quand déjà, croyant voir la troupe forcenée,
Pison, d'un coup trop sûr, tranchait sa destinée.
Dès qu'il entend parler de César et des lois,
D'une âme ferme encor, mais d'une faible voix:
«C'en est fait, me dit-il; la trahison m'assiége;
«Tu sais quels ennemis m'ont préparé le piége;
«On les nomme, on les vante; et, certain de périr,
«Je leur prouve du moins qu'un Romain sait mourir.
«Il faut, sans leur parler de crime ou d'innocence
«Annoncer que Pison succombe à leur puissance.
«Leur présenter ce fer, ainsi qu'à mes amis,
«Le porter au sénat, le donner à mon fils.»

CNÉIUS.

Donne.

SÉJAN.

«Et si l'on croyait mon trépas légitime,
«Que Pison condamné soit la seule victime.
«Fier, orgueilleux peut-être en ma calamité,
«Je n'ai point de Tibère imploré la bonté;
«Mais qu'à mon dernier vœu Tibère soit propice
«Pour un fils innocent j'implore sa justice.»
Il expire à ces mots. Soit pitié, soit remord,
Tout frémit dans la place en apprenant sa mort;
Des plus séditieux j'ai vu tomber la rage,
Pareille aux flots mourants à la fin d'un orage:
Tout ce bruyant amas, par la haine assemblé,
Morne et silencieux s'est en foule écoulé;
Et les mêmes Romains qui demandaient vengeance
Qui de Pison vivant prononçaient la sentence,
De leur succès honteux semblent déjà confus,
Et vont donner des pleurs à Pison qui n'est plus.

AGRIPPINE.

César, et vous, sénat, vous venez de l'entendre:
On attaque Pison; Séjan court le défendre;
Mais Séjan n'a porté que d'impuissants secours.
Pison n'est plus, lui-même il a tranché ses jours:
Séjan seul est témoin de cette mort si prompte.
Des discours de Pison Séjan vient rendre compte
Pison, nous dit Séjan, parle de trahison,
Et Séjan tient le fer qui poignarda Pison.

TIBÈRE.

Aux leçons du malheur Agrippine indocile,
Commence à fatiguer ma bonté trop facile,
Et détourne avec art des soupçons odieux,
Quand le sénat sur elle ouvre déjà les yeux.
Séjan m'est nécessaire; et qu'aucun ne l'ignore:
J'honore un tel ministre, et prétends qu'on l'honore
Quant au vœu de Pison, sans peine j'y souscris:
Cnéius a des vertus dont je connais le prix:
Que d'un malheureux père il garde la fortune;
Plus d'orageux débats, de recherche importune.
Pison longtemps encor aurait servi l'état,
S'il avait mieux connu l'équité du sénat.
D'un crime, je le sais, Pison fut incapable.

CNÉIUS.

Vous vous trompez, César; mon père était coupable.

AGRIPPINE.

Cnéius, après sa mort osez-vous l'outrager?

CNÉIUS.

Écoutez, Agrippine, avant de me juger.

SÉJAN.

Ah! s'il eut des secrets, pouviez-vous les connaître?

CNÉIUS.

Aussi bien que Séjan connaît ceux de son maître.

TIBÈRE.

Seriez-vous un ingrat? M'insultez-vous, Cnéius?

CNÉIUS.

Mon père était coupable, et Tibère encor plus.

AGRIPPINE.

Ciel!

TIBÈRE.

Moi!

SÉJAN.

César!

CNÉIUS.

César. Oui, Tibère, vous-même.
Hélas! j'accuse un père; on verra si je l'aime.
Agrippine à mes pleurs l'avait enfin rendu;
Mon père, en l'apprenant, égaré, confondu,
De la mort d'un héros s'est déclaré complice:
Tibère commanda l'horrible sacrifice.
Demain Pison lui-même aurait tout révélé:
Tibère le savait, Pison s'est immolé!

AGRIPPINE.

Quel abîme!

SÉJAN.

Imposteur...

CNÉIUS.

Ministre nécessaire,
Avez-vous supprimé les ordres de Tibère?

SÉJAN.

Que prétends-tu? la mort?

CNÉIUS.

Je ne sens point d'effroi
César est immobile et calme ainsi que moi.
Vous tremblez, sénateurs; attendez en silence
Que César d'un coup d'œil vous dicte ma sentence.
Et toi qui, dans un cœur de crimes déchiré,
Savoures le tourment que tu m'as préparé,
Tyran profond, mais vil, honte et fléau de Rome,
Éclipsé dans ta cour par l'ombre d'un grand homme,
Quand, de tes attentats ministre infortuné,
Pison par son complice expire assassiné,
Tu m'offres des trésors teints du sang de mon père!
Garde pour un Séjan les faveurs d'un Tibère.
C'est le prix des forfaits; je ne l'accepte pas:
Rien de toi, rien, César, pas même le trépas.
Un sort plus glorieux doit être mon partage.
Le poignard de Pison, voilà mon héritage.
Ce fer me suffira. Tu pâlis, malheureux!
Va, je te le rendrai teint d'un sang généreux;
Un autre aura l'honneur de venger tes victimes,
Séjan respire encor; tu puniras ses crimes.
J'ai vécu, je meurs libre, et voilà mes adieux.
Il est temps de placer Tibère au rang des dieux.

(Il se tue.)

ŒDIPE, ROI,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

ŒDIPE, roi de Thèbes.
JOCASTE, épouse d'Œdipe.
CRÉON, frère de Jocaste.
TIRÉSIAS, prophète.
POLICLÈS, } bergers.
PHORBAS, }
LE GRAND-PRÊTRE DE JUPITER.
LE CHOEUR.
UN ENFANT.
JEUNES THÉBAINES.
LES DEUX FILLES d'Œdipe.

La scène est dans la place publique de Thèbes.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, LE GRAND-PRÊTRE; LE CHŒUR.

ŒDIPE.

Enfants, du vieux Cadmus postérité nouvelle,
Aux portes du palais quel danger vous appelle?
Pourquoi ces voiles saints, emblème des douleurs?
L'encens fume partout; partout je vois des pleurs.
Répondez pour le peuple, ô vieillard vénérable.
Que veut de suppliants cette foule innombrable?
Il n'est rien dans ses maux qui me soit étranger.
Œdipe, heureux encor s'il peut les soulager,
Œdipe, dont la Grèce a vanté la fortune,
Vient partager au moins l'adversité commune.

LE GRAND-PRÊTRE.

Digne chef de l'état, vous voyez en ces lieux
Le pontife éploré du souverain des dieux,
Des sacrificateurs courbés par la vieillesse,
Des enfants, des guerriers, fleur de notre jeunesse,
Des branches dans les mains, ou ceints de verts rameaux,
Ils implorent Pallas en ses temples gémeaux,
L'autel hospitalier de vos dieux domestiques,
Apollon de l'Ismène et ses feux prophétiques.
Dans les flots du malheur une triste cité
Livre péniblement son front ensanglanté.
Un dieu sèche l'espoir de nos champs solitaires,
Fait périr les enfants dans le sein de leurs mères,
Sur les fils d'Agénor promène ses fureurs;
Et l'avare Achéron s'enrichit de nos pleurs.
Ce peuple, qui jadis vous dut sa délivrance,
Fait reposer sur vous sa dernière espérance.
L'Olympe vous protége: il vous a secouru,
Quand, des murs de Corinthe en nos murs accouru,
Vous avez, jeune encore, affranchi cette terre
Qui du sphynx inhumain fut longtemps tributaire.
Par des bienfaits nouveaux cimentez vos bienfaits;
Soyez encore Œdipe, et sauvez vos sujets;
Pour nous avec les dieux que la terre conspire;
Ou bientôt, roi de nom, vous n'aurez plus d'empire,
Et vos yeux, sur un sol par la mort habité,
Ne verront qu'un désert où fut une cité.

ŒDIPE.

Que ne puis-je, et les dieux entendent ma prière,
En me sacrifiant sauver la ville entière!
Dans le commun péril chacun gémit pour soi;
Mais les malheurs de tous sont rassemblés sur moi.
La nuit d'un jour trop lent redouble les alarmes,
Et le jour me retrouve abreuvé de mes larmes.
Dans les secours humains je n'ai rien oublié;
Le frère de Jocaste à Delphes envoyé,
D'Apollon par mes soins consulte la prêtresse:
Créon ne revient pas; le temps fuit; le mal presse:
Mais quand sur nous enfin Delphes aura parlé,
Du céleste courroux puisse Œdipe accablé,
Courber sous l'infortune un front sans diadème,
S'il ne remplit du dieu la volonté suprême!

LE GRAND-PRÊTRE.

Rien ne dément le cours de vos prospérités.
Déjà Créon s'avance à pas précipités:
Sur son front satisfait on voit briller encore
Ce laurier cher au dieu qu'à Delphes on implore,
Et dont les suppliants, devant lui prosternés,
En abordant l'autel sont toujours couronnés.

SCÈNE II.

ŒDIPE, CRÉON, LE GRAND-PRÊTRE; LE CHŒUR.

ŒDIPE.

Approchez-vous, Créon; ces fortunés auspices
Nous annoncent des dieux devenus plus propices.
Le trépied prophétique exauce-t-il nos vœux?

CRÉON.

Oui, si nous remplissons un devoir rigoureux,
Dans la seule équité plaçons notre espérance.
Puis-je hors du palais parler en assurance?

ŒDIPE.

Ah! le salut de tous m'est plus cher que le mien.
Parlez devant le peuple, et ne redoutez rien.

CRÉON.

Apollon nous prescrit de réparer un crime.
C'est parmi les Thébains, ici, qu'est la victime.

ŒDIPE.

Nommez-la.

CRÉON.

Nous devons chercher le criminel.
La misère, l'opprobre, un exil éternel,
Tel est l'arrêt porté contre sa tête impie.
Le sang fut répandu, Thèbe entière l'expie.

ŒDIPE.

Quel sang des immortels allume le courroux?

CRÉON.

Le sang du grand Laïus qui régnait avant vous.

ŒDIPE.

Et parmi les Thébains son meurtrier respire!
Si j'obtins de Laïus et la veuve et l'empire,
Pour remplir mon devoir et venger son trépas,
Je ne demande au ciel que de guider mon bras.
Où trouver l'artisan des publiques alarmes?
Je n'ai point vu le roi que regrettent vos larmes,
Mais, si l'on m'a dit vrai, ce prince infortuné
Loin des remparts thébains périt assassiné.

CRÉON.

Il tomba sous les coups d'une main meurtrière,
Quand des états voisins il touchait la frontière.
Succombant tour à tour, après un long effort,
Les compagnons du roi partagèrent son sort.
Un seul a reparu; mais indigné peut-être
D'avoir osé survivre au trépas de son maître,
Il a loin de nos murs enseveli ses jours.
Si l'on peut toutefois en croire ses discours,
Sous des brigands armés Laïus perdit la vie.

ŒDIPE.

Par la haine sans doute elle était poursuivie,
Et leur main sacrilége, en cet événement,
Fut des complots cachés le vénal instrument.

CRÉON.

On forma des soupçons, on parla de complices;
On voulut du forfait suivre tous les indices:
Telle est d'un peuple ému la première chaleur;
Du nom de la vengeance il nourrit sa douleur.
On négligea depuis des rigueurs légitimes;
Le sphynx à chaque instant dévorait ses victimes;
Et jusqu'au souvenir d'un désastre passé
Par le danger présent fut bientôt effacé.

ŒDIPE.

Quand vous avez, Thébains, oublié la justice,
Ne vous étonnez pas que le ciel vous punisse.
Si vos maux sont cruels, vos maux sont mérités:
Fallait-il que des dieux justement irrités
Au sein de vos remparts le courroux vînt descendre?
D'un héros massacré vous entendiez la cendre.
Successeur de Laïus je veux être son fils,
De ses mânes vengeurs j'apaiserai les cris;
Pour la seconde fois j'affranchirai ces rives.
Rassurez-vous, enfants dont les tribus plaintives
De pleurs religieux ont baigné ces autels.
La voix des suppliants fléchit les immortels.
Vous, pontifes, rentrez au fond du sanctuaire;
Et vous, sage Créon, mon allié, mon frère,
Venez avec Œdipe, auprès de votre sœur,
Dans son cœur gémissant verser quelque douceur.
Thébains, remplissons tous un devoir qui nous presse;
Écoutez, retenez, rappelez-vous sans cesse
Les ordres, les serments, les vœux de votre roi.

LE CHŒUR.

Pour tout le peuple, Œdipe, ils seront une loi.

ŒDIPE.

Citoyen comme vous, et dans le rang suprême
Aux décrets du pouvoir obéissant moi-même,
Je jure de venger l'héritier de Cadmus;
Je jure de punir l'assassin de Laïus.
Oui; puisque notre loi n'admet pas les supplices,
Que banni des cités, exclu des sacrifices,
Privé de l'eau lustrale et de l'aspect des dieux,
Misérable partout, et partout odieux,
Aveugle, vagabond, mendiant un asile,
De tous les champs thébains le meurtrier s'exile.

LE CHŒUR.

Ces malheurs lui sont dus.

ŒDIPE.

Qu'ils retombent sur moi,
Si jamais, oubliant mon devoir et la loi,
Je cache en mon palais sa tête criminelle.
Si, malgré ma défense, un Thébain le recèle,
Que des fruits de la terre il soit déshérité;
Sans amis, sans épouse et sans postérité,
Qu'il meure solitaire, en digne appui du crime,
Sous la contagion dont le poids nous opprime.

LE CHŒUR.

Puisse-t-il du proscrit partager les tourments !

ŒDIPE.

Vous, qui de votre Olympe entendez mes serments,
Épargnez les Thébains en frappant le coupable :
Et tandis que des cieux la foudre inévitable
Ira dans leur repaire atteindre les forfaits,
Sur un peuple innocent répandez vos bienfaits.

SCÈNE III.

LE CHŒUR.

Voix mélodieuse et puissante,
Qui du trépied divin dévoilez les secrets,
Delphes te fait entendre, et Thèbes gémissante
Adore en tremblant tes décrets.
Armez-vous pour sa délivrance,
Gloire, fille de l'Espérance ;
Fille de Jupiter, immortelle Pallas ;
Diane protectrice, Apollon tutélaire,
Dont la main nous guérit, dont le char nous éclaire,
Et dont le carquois d'or lance au loin le trépas.

Près des morts sans mausolées,
Le danger sèche les pleurs ;
Et les mères désolées
Avortent dans les douleurs.
Chaque jour mille victimes
En peuplant les noirs abîmes,
Dépeuplent nos champs déserts :
Tels, sous des flèches rapides,
On voit les oiseaux timides
Tomber du sommet des airs.
Tout périt ; des morts sans nombre
Souillent ce pompeux séjour ;
Ce qu'épargne la nuit sombre
Est dévoré par le jour.
Mères, épouses plaintives,
Font retentir sur nos rives
Le nom du dieu de Délos ;
Ses temples et ses images
Ne reçoivent pour hommages
Que de stériles sanglots.

Bacchus, jeune amant d'Érigone,
Allume tes flambeaux qui ramènent les jeux ;
Dieux des monts Lyciens, dieux enfants de Latone,
Préparez vos traits et vos feux.
Et toi, dieu puissant d'Olympie,
Viens foudroyer le Mars impie
Qui fait peser sur nous son bras ensanglanté :
Que le monstre inhumain coure et se précipite
Dans les mers de la Thrace où mugit Amphitrite,
Sur des bords inconnus à l'hospitalité.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE ; LE CHOEUR.

ŒDIPE.

Jusque dans mon palais vos plaintes retentissent ;
Mais quand sur vous encor les maux s'appesantissent,
L'oracle vous promet un avenir plus doux ;
Et, si pour apaiser le céleste courroux,
Vous croyez découvrir quelque nouvelle voie,
Docile à vos conseils, je la tente avec joie.

LE CHŒUR.

Il est, fils de Polybe, un prophète sacré,
Chez le peuple thébain dès longtemps révéré ;
L'éternelle lumière, à ses yeux éclipsée,
Éclaire encor son âme et luit dans sa pensée ;
Rien ne fuit sa science, et d'un regard certain
Il lit dans l'avenir les arrêts du destin :
Le dieu qui nous poursuit le protége et l'inspire ;
Au sein de nos remparts Tirésias respire.

ŒDIPE.

Je le sais, et déjà vos vœux sont exaucés ;
Sur l'avis de Créon, mes ordres empressés
Ont de Tirésias réclamé l'assistance :
Guidé par un enfant, je le vois qui s'avance.
Puisse-t-il mettre un terme à nos calamités !

SCÈNE II.

ŒDIPE, TIRÉSIAS ; LE CHŒUR, UN ENFANT.

ŒDIPE.

Aveugle, à qui les dieux, contre nous irrités,
Ont des temps à venir révélé le mystère,
A qui rien n'est caché, dans les cieux, sur la terre,
Parlez, Tirésias : vous savez nos malheurs,
Et vous seul des Thébains pouvez tarir les pleurs.
Un mal contagieux ravage mon empire :
Delphes a prononcé ; pour que ce mal expire,
Il faut que de Laïus l'assassin criminel
Subisse avec opprobre un exil éternel.
Vous, confident des dieux, et notre unique asile,
Nommez cet assassin ; qu'il parte, qu'il s'exile :
Pour un homme, et surtout pour un homme inspiré,
Secourir les humains est un devoir sacré.

TIRÉSIAS.

Hélas !

LE CHŒUR.

Faites cesser la publique infortune.

TIRÉSIAS.

O vérité céleste, aux mortels importune !

Quel tourment de savoir ce qu'on doit ignorer!

ŒDIPE.

A d'injustes regrets pourquoi donc nous livrer?

TIRÉSIAS.

Souffrez que je retourne en mon foyer paisible.

ŒDIPE.

Aux maux que nous souffrons restez-vous insensible?

TIRÉSIAS.

Ah! je ne devais point aborder ce séjour.

ŒDIPE.

Songez que ces remparts vous ont donné le jour.

TIRÉSIAS.

Si vous saviez l'objet de vos vœux téméraires!

LE CHŒUR.

Des Thébains suppliants exaucez les prières.

TIRÉSIAS.

Infortunés Thébains, qu'osez-vous souhaiter?
Pour guérir tant de maux faut-il les augmenter?

ŒDIPE.

Laisserez-vous périr Thèbes qui vous vit naître?

TIRÉSIAS.

Je m'en remets aux dieux : ils feront tout connaître.

ŒDIPE.

Cessez de prolonger ces importuns débats.

TIRÉSIAS.

Vous l'exigez... mais non; je ne parlerai pas.

ŒDIPE.

Si je ne puis fléchir ce silence implacable,
Du meurtre de Laïus je vous croirai coupable.

TIRÉSIAS.

Ah! puisqu'il est ainsi, puisqu'il faut révéler
Des horreurs qu'à jamais j'aurais voulu céler,
Vous-même avez porté les lois qui vous condamnent;
Sortez de ce palais que vos crimes profanent;
Fuyez, roi des Thébains; terminez nos revers :
C'est vous que, sur le mont redoutable aux pervers,
A signalé du dieu la voix terrible et sainte,
De ces murs désolés vous qui souillez l'enceinte;
Vous, qu'au salut de tous il faut sacrifier;
Vous, qui du grand Laïus êtes le meurtrier.

ŒDIPE.

Moi!

LE CHŒUR.

Grands dieux!

ŒDIPE.

Qu'as-tu dit, prophète sacrilége?

TIRÉSIAS.

J'ai dit la vérité; sa force me protége.

ŒDIPE.

A m'accuser ainsi qui t'a donc excité?

TIRÉSIAS.

Vous, imprudent, vous-même : en vain j'ai résisté.

ŒDIPE.

Réponds; déclare enfin le nom de l'homicide.

TIRÉSIAS.

Voulez-vous me tenter, ou me rendre timide?

ŒDIPE.

Mettre un terme à nos maux, voilà mon seul dessein

TIRÉSIAS.

Je l'ai dit : de Laïus vous êtes l'assassin.

ŒDIPE.

D'horreur et de courroux tout mon cœur se soulève!

TIRÉSIAS.

Et que sera-ce encor, malheureux, si j'achève?

ŒDIPE.

Qu'importent tes discours? ils ne sont qu'un vain bruit.

TIRÉSIAS.

Dans le lit nuptial le crime vous poursuit.

ŒDIPE.

Tremble. Il est des vengeurs de mon pouvoir suprême.

TIRÉSIAS.

Apollon plus puissant se vengera lui-même.

ŒDIPE.

Ah! Créon veut régner, et voilà mon forfait.

TIRÉSIAS.

Créon ne vous nuit point; vous seul avez tout fait.

ŒDIPE.

Gloire, empire, trésor, science de la vie,
Sans donner le bonheur vous irritez l'envie.
Ai-je envahi l'état? m'a-t-on vu sans pudeur
Par la ruse ou la force assurer ma grandeur?
Thèbes m'a fait son roi; ma puissance vient d'elle :
Et Créon, cet ami que j'ai cru si fidèle,
Levant jusqu'à mon trône un œil usurpateur,
Déchaîne contre moi ce prophète imposteur.
Aveugle sur mon sort, sur le sort de l'empire,
Mais non sur l'intérêt, le seul dieu qui l'inspire.
Toi prophète! et comment l'as-tu pu devenir?
Depuis quand? où lis-tu? d'où sais-tu l'avenir?
N'y peux-tu découvrir que d'horribles présages?
Quand l'aigle à voix humaine infestait ces rivages,
Quand il fallait sauver un peuple gémissant,
Pourquoi ton art divin restait-il impuissant?

TIRÉSIAS.

Tirésias, des dieux révérant la puissance,
Ne leur demande point raison de leur silence.
Ils vous ont à plaisir prodigué leurs faveurs
Pour vous précipiter du sommet des grandeurs.

ŒDIPE.

Je n'ai rien fait aux dieux, et ma victoire est pure :
J'employai le courage et non pas l'imposture :
Je n'interrogeai point un mortel inspiré,
Ni le chant des oiseaux, ni le trépied sacré :
Si le ciel me frappait, où serait sa justice?
Fuis auprès de Créon, va trouver ton complice;
Va; mais n'espérez pas de rester impunis;
Vous vouliez me bannir, et vous serez bannis :
Dans les secrets des dieux voilà ce qu'il faut lire :

Et si je n'épargnais ta vieillesse en délire,
Cette main, te payant par un juste trépas,
D'un vil agent du crime eût purgé mes états.

TIRÉSIAS.

Vos menaces n'ont rien qui doive me confondre.
Vous régnez ; cependant j'ai droit de vous répondre.
Avoué par le ciel, et sujet d'Apollon,
Quel besoin puis-je avoir de l'appui de Créon?
Reprochez-moi la nuit qui couvre ma paupière ;
Si vos yeux sont encore ouverts à la lumière,
Ils sont fermés déjà sur vos calamités.
Savez-vous bien quels lieux par vous sont habités?
Quelle épouse avec vous partage la puissance?
Savez-vous seulement qui vous donna naissance?
Non, tout vous est caché. Fléau de vos parents,
De ceux qui ne sont plus, de ceux qui sont vivants,
A leur voix avec eux, on verra les furies,
Unissant contre vous leurs mains de sang flétries,
Vous chasser, vous vomir du trône et de ces lieux,
Misérable et privé de la clarté des cieux.
Où ne parviendront pas vos sanglots lamentables ?
Quel Cythéron bientôt, dans ses bois redoutables,
Ne prolongera point les cris d'un malheureux
Qui, se liant jadis par un hymen affreux,
Sur le trône thébain fut jeté par l'orage,
Et dont l'éclat trompeur n'est qu'un brillant naufrage?
Voyez-vous des enfers tous les maux amassés,
Sur vous, sur vos enfants, tomber à flots pressés ?
Dites qu'avec Créon je suis d'intelligence ;
Préparez, consommez une injuste vengeance :
Avant vous nul mortel, exemple de douleur,
N'aura porté si loin le crime et le malheur.

ŒDIPE.

Tu mens au nom du ciel, et le ciel te déteste :
Mais pourquoi, dans ces lieux, ta présence funeste
Outrage-t-elle encore un peuple désolé ?

TIRÉSIAS.

Je ne vous cherchais point, vous m'avez appelé.

ŒDIPE.

Insensé! pouvait-on prévoir un tel outrage?

TIRÉSIAS.

Je vous semble insensé : vos parents m'ont cru sage?

ŒDIPE.

Qui? Polybe ! réponds.

TIRÉSIAS.

Tout se dévoilera :
Ce jour vous fera naître, et ce jour vous perdra.

ŒDIPE.

Des mots mystérieux !

TIRÉSIAS.

Œdipe les devine.
Ce qui fit vos grandeurs fera votre ruine.

ŒDIPE.

Ah! quand tu dirais vrai, je bénis mes destins :
Mon sang est trop payé : j'ai sauvé les Thébains.

TIRÉSIAS.

Enfant, reconduis-moi. La vérité vous blesse :
Sachez-la tout entière avant que je vous laisse.
C'est en face du peuple, ici, qu'est l'assassin,
Cru longtemps étranger, mais cependant Thébain ;
Bientôt privé du jour qui maintenant l'éclaire,
Sur un trône aujourd'hui, demain dans la misère,
Il ne lui restera qu'un horrible avenir,
Et d'un bonheur passé le cuisant souvenir.
Il se verra le fils et l'époux d'une mère,
L'héritier de la couche et l'assassin d'un père ;
Il sera de ses fils frère et père à la fois :
J'ai tout dit. Jouissez, régnez, enfant des rois ;
Revoyez ce palais où Thèbes vous implore :
Quand du sein de la nuit, qui les recèle encore,
Apparaîtront au jour ces funestes secrets,
Vous saurez si les dieux m'ont dicté leurs décrets.

SCÈNE III.

LE CHŒUR.

D'où part ce forfait insigne
Que le Tartare veut cacher?
Quel est-il l'assassin que Delphes nous désigne
De son prophétique rocher ?
Il est temps qu'il se bannisse ;
C'est le jour de la justice ;
Apollon d'un vain bruit n'a point frappé les airs :
Et déjà sur le coupable
Fond un bras inévitable,
Armé de feux et d'éclairs.

Des saintes hauteurs du Parnasse
L'oracle est parti comme un trait :
Un taureau vieillissant, dans la sombre forêt,
Vaincu, va cacher sa disgrâce.
Ainsi, loin des cités, le coupable aura fui,
Cherchant d'un pied furtif un antre solitaire :
Mais l'arrêt prononcé dans les flancs de la terre
S'élance et vole autour de lui.

Tirésias d'un parricide
Accuse Œdipe, notre roi;
Nous devons, en silence, attendre avec effroi
Que l'avenir entre eux décide.
Mais d'un prince adoré des enfants de Cadmus
Tout révèle à nos yeux l'infaillible innocence :
De Polybe, à Corinthe, il reçut la naissance :
A-t-il jamais connu Laïus?

Voyant l'avenir sans nuage,
Apollon lit au fond du cœur.
Rien n'abuse les dieux : le devin le plus sage
Est homme et sujet à l'erreur.

O Ciel ! instruit par toi-même,
Œdipe, d'un art suprême,
En d'horribles dangers nous prêta le secours ;
Choisis une autre victime :
Comment soupçonner d'un crime
Celui qui sauva nos jours ?

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CRÉON ; LE CHŒUR.

CRÉON.

Le croirais-je, Thébains ? je suis, dit-on, coupable ;
De reproches sanglants c'est le roi qui m'accable !
Veut-il, en répétant d'injurieux discours,
M'enlever votre estime et la paix de mes jours ?
Au malheureux Laïus je dois porter envie,
Si le roi près de vous a pu noircir ma vie.
Mais il vient. La colère éclate dans ses yeux.

SCÈNE II.

ŒDIPE, CRÉON ; LE CHŒUR.

ŒDIPE.

Perfide ! oses-tu bien me braver en ces lieux,
A l'aspect, sous les murs du palais où je règne ?
Suis-je donc sans pouvoir ? crois-tu que je te craigne ?
Est-ce mon trône, enfin, que tu veux usurper ?
Par un stérile espoir tu t'es laissé tromper ;
Tu brigues, mais en vain, la faveur populaire ;
Sur tes projets, Créon, ma fortune m'éclaire :
J'ai su les découvrir ; je saurai me venger.

CRÉON.

Daignez m'entendre, Œdipe, avant de me juger.

ŒDIPE.

Va renonce aux détours de ta vaine éloquence.

CRÉON.

Si je suis criminel, quelle est donc mon offense ?

ŒDIPE.

Eh bien, Tirésias ici même a parlé :
C'est d'après vos conseils qu'il était appelé.

CRÉON.

Et d'après le désir de cette ville entière.

ŒDIPE.

Répondez ; quand Laïus termina sa carrière,
Le devin par les dieux était-il inspiré ?

CRÉON.

Oui : tout rendait hommage à son nom révéré.

ŒDIPE.

Avait-il sur Œdipe observé le silence ?

CRÉON.

Jamais il n'en parla, du moins en ma présence.

ŒDIPE.

Et pourquoi taire alors ce qu'il dit aujourd'hui ?

CRÉON.

Je ne sais. Son motif n'est connu que de lui.

ŒDIPE.

Mais vous n'ignorez pas du moins ce qui vous touche ?

CRÉON.

Parlez. La vérité sortira de ma bouche.

ŒDIPE.

Du meurtre de Laïus je me vois accusé.

CRÉON.

Vous ?

ŒDIPE.

Par Tirésias. Sans vous l'eût-il osé ?

CRÉON.

Je vous ai répondu. Voulez-vous me répondre ?

ŒDIPE.

Oui, Créon, je le veux ; mais pour mieux vous confondre.

CRÉON.

De Jocaste, ma sœur, n'êtes-vous point l'époux ?

ŒDIPE.

Cet hymen fait ma gloire.

CRÉON.

Elle règne avec vous.

ŒDIPE.

Ses désirs sont mes lois, pour elle je respire.

CRÉON.

Je suis, après vous deux, le premier de l'empire.

ŒDIPE.

Et d'un indigne ami telle est la trahison !

CRÉON.

Je ne vous trahis point ; consultez la raison.
Sur un trône envié la crainte vous réveille ;
Exempt d'inquiétude, à vos pieds je sommeille.
Vous régnez sans jouir ; de vos faveurs comblé,
Je jouis du pouvoir sans en être accablé :
Pour aller jusqu'à vous, c'est moi que l'on implore,
Moi que, pour vous fléchir, on sollicite encore ;
Et ma main, tous les jours, tarissant quelques pleurs,
Dispense vos bienfaits, et jamais vos rigueurs.
Pourrais-je préférer à ce noble avantage
L'éclat trop acheté d'un royal esclavage,
Fouler aux pieds les droits d'une longue amitié,
Et m'armer sans pudeur contre mon allié ?
Si d'un projet si noir je me trouve complice,
Vous m'entendrez moi-même ordonner mon supplice.
Du décret d'Apollon daignez vous informer ;
Tous ceux qui m'ont suivi pourront le confirmer.
Près de Tirésias éclairez ma conduite ;
D'un sévère examen je ne crains pas la suite ;

Mais ne renoncez pas aux utiles secours
D'un ami, doux trésor, peu connu dans les cours;
Et songez que du temps la suprême puissance
Sait dévoiler le crime et prouver l'innocence.

ŒDIPE.

Le temps aussi, Créon, peut mûrir vos complots;
Mais ne présumez pas qu'en un lâche repos
J'attende qu'un perfide ait assuré ma perte;
Attaqué sourdement, j'attaque à force ouverte:
Par l'équité sévère un trône est affermi.

CRÉON.

Eh bien! qu'ordonne Œdipe à Créon, son ami?

ŒDIPE.

De sa cour et de Thèbe Œdipe vous exile.

CRÉON.

Je resterai dans Thèbe où j'ai le droit d'asile.

ŒDIPE.

Vous désobéissez aux volontés d'un roi?

CRÉON.

Oui: son pouvoir n'est rien, séparé de la loi.

ŒDIPE.

Vos crimes...

CRÉON.

Prouvez-les.

ŒDIPE.

Vous parlez en rebelle.

CRÉON.

Vous en tyran.

ŒDIPE.

Thébains!

CRÉON.

C'est moi qui les appelle:
Nos libertés, nos jours ne sont pas votre bien;
Vous êtes roi de Thèbe, et j'en suis citoyen.

SCÈNE III.

ŒDIPE, CRÉON, JOCASTE; LE CHOEUR.

JOCASTE.

Œdipe, et vous, Créon, quelle fureur soudaine
Allume entre vous deux les flambeaux de la haine?
Vos cris, dans le palais sont venus jusqu'à moi.
Des Thébains consternés vous augmentez l'effroi.
Chaque jour, chaque instant redouble leurs alarmes:
Dans le danger public, réunis par vos larmes,
Ah! du moins respectez une épouse, une sœur,
La présence du peuple et surtout son malheur.

CRÉON.

Votre époux me bannit.

ŒDIPE.

Votre frère conspire.

CRÉON.

Dieux puissants! s'il dit vrai, que devant vous j'expire.

JOCASTE.

Vous l'entendez, Œdipe; il atteste les dieux.

ŒDIPE.

Vains serments! je connais son art insidieux.
N'importe; à mon pouvoir rien ne peut le soustraire,
Qu'il ne soit point banni, puisqu'il est votre frère.
Dans les remparts thébains je veux bien le souffrir.
Mais, du moins, à mes yeux qu'il craigne de s'offrir.
Je crois, par cet arrêt, écouter l'indulgence.

CRÉON.

Telle est votre faveur! quelle est votre vengeance?
D'un frère et d'un ami voilà donc les adieux!
Sur vos prospérités puissent veiller les dieux!
Puissent-ils m'épargner la douleur de vous plaindre!
Mais si, par des retours qu'un roi même doit craindre,
Les destins sur Œdipe étendent leur courroux,
Pour essuyer vos pleurs je serai près de vous.

SCÈNE IV.

ŒDIPE, JOCASTE; LE CHOEUR.

JOCASTE.

Vous avez entendu son adieu magnanime:
Contre lui, cependant, quel sujet vous anime?
Sur vos jours glorieux pourrait-il attenter?

ŒDIPE.

Oui. Ce Tirésias qu'il m'a fait consulter,
Du meurtre de Laïus ose accuser Œdipe!

JOCASTE.

De vos dissensions voilà donc le principe?
D'un aveugle devin les frivoles discours
Du long bonheur d'Œdipe ont pu troubler le cours?
A de justes mépris livrez-vous sans scrupule:
Ces mortels, qui, trompant la faiblesse crédule,
Prétendent dévoiler l'avenir à nos yeux,
Sont de vils imposteurs parés du nom des dieux.
Laïus, en écoutant leur crainte tyrannique,
Sans préserver ses jours, perdit son fils unique.
On citait d'Apollon l'oracle solennel;
On menaçait ce fils du meurtre paternel:
Souvenir déchirant! sa tremblante paupière
N'était pas même encore ouverte à la lumière:
Des pontifes affreux, par le zèle endurcis,
Près du lit d'une mère ont condamné son fils.
Ils étaient criminels pour éviter un crime.
Il semblait qu'en naissant l'innocente victime
D'un funeste avenir pressentît la douleur:
Et son premier soupir fut le cri du malheur.

ŒDIPE.

Mais du meurtre d'un père a-t-il été complice?

JOCASTE.

Qui! lui! mon fils! Un père ordonna son supplice;
Arraché de mes bras, à la mort destiné,
Mon fils, en un désert, périt abandonné.
Laïus, durant le cours d'un sinistre voyage,

Rencontra des brigands, et tomba sous leur rage :
C'était loin de nos murs, en un triple chemin ;
Mon fils n'eut point de part à cet acte inhumain.
C'est un crime étranger que cette ville expie :
Tout prophète est menteur, et tout oracle impie;
Les célestes arrêts n'ont point d'obscurité,
Les dieux d'un trait divin marquent la vérité.

ŒDIPE.

Qu'avez-vous dit, Jocaste?

JOCASTE.

Éclaircissez ce trouble.

ŒDIPE.

En voulant le calmer chaque mot le redouble.

JOCASTE.

Quel mot, dans mes discours, l'aurait donc redoublé ?

ŒDIPE.

En un triple chemin Laïus fut immolé !

JOCASTE.

Ainsi l'on raconta cet horrible homicide.

ŒDIPE.

Mais où fut-il commis ?

JOCASTE.

En Phocide.

ŒDIPE.

En Phocide !

JOCASTE.

A l'endroit où Daulis se présente aux regards,
Où Delphes sur les monts prolonge ses remparts.

ŒDIPE.

En quel temps?

JOCASTE.

La nouvelle était encor récente,
Quand vous vîntes régner sur Thèbes gémissante.

ŒDIPE.

Quels sont, ô Jupiter, tes ordres révérés ?

JOCASTE.

Vous frémissez ! pourquoi?

ŒDIPE.

Bientôt vous le saurez.
Mais avant, de Laïus dépeignez-moi l'image.

JOCASTE.

Il n'était point flétri par les rides de l'âge ;
Et, malgré la vieillesse, on voyait dans ses yeux
Étinceler encor le sang des demi-dieux :
Sur son front héroïque, en sa démarche altière,
La majesté d'un roi se peignait tout entière :
Le dirai-je?... souvent j'ai cru revoir en vous
Les yeux, le port, les traits de mon premier époux.

ŒDIPE.

Ai-je, sans le savoir, prononcé ma sentence?

JOCASTE.

Pour vous, d'un tel rapport quelle est donc l'importance?

ŒDIPE.

Le prophète aurait-il deviné mon destin ?
Encore un mot : fixez mon esprit incertain.

JOCASTE.

Expliquez-vous.

ŒDIPE.

Laïus, en quittant ses provinces,
Avait-il cet éclat qui distingue les princes ?
Des soldats devant lui répandaient-ils l'effroi ?

JOCASTE.

Cinq guerriers seulement suivaient le char du roi.

ŒDIPE.

C'était lui !

JOCASTE.

Quel mystère! et qu'allez-vous m'apprendre?

ŒDIPE.

Un témoin vous a dit ce que je viens d'entendre ?

JOCASTE.

Un compagnon du roi.

ŒDIPE.

Ne fut-il point frappé ?

JOCASTE.

Blessé légèrement, il est seul échappé.

ŒDIPE.

Est-il dans ce palais ?

JOCASTE.

Non : quand votre vaillance
De Laïus au tombeau vous donna la puissance,
Quand Thèbes vous nomma son maître et mon époux,
Les yeux baignés de pleurs, Phorbas à mes genoux
Me pria de souffrir qu'en un rustique asile
Il cachât sa présence à la cour inutile,
Se réservant encor, pour ses derniers instants,
La garde des troupeaux, soin de ses premiers ans.
J'ai rempli les désirs d'un serviteur fidèle ;
C'est le moindre bienfait que méritait son zèle.

ŒDIPE.

Ordonnez qu'au plus tôt il se rende en ces lieux.

JOCASTE.

J'y consens; mais pourquoi ce désir curieux ?
Qu'importe ce vieillard ?

ŒDIPE.

Il vit périr son maître.

JOCASTE.

Que dira-t-il de plus ?

ŒDIPE.

Ce que j'ai fait peut-être.

JOCASTE.

A ma tendresse au moins daignez vous confier :
Dites-moi quel secret peut tant vous effrayer.

ŒDIPE.

Vous allez concevoir et partager ma crainte.
Je naquis héritier du sceptre de Corinthe :
Cependant, jeune encor, j'ai quitté sans retour
Et Polybe et Mérope à qui je dois le jour.
Ils m'aiment ; loin de moi la douleur les accable.

Mais un de leurs sujets, heureusement coupable,
M'a fait abandonner les foyers paternels :
Cet homme osa me dire, en des jeux solennels,
Que Mérope et le roi ne m'avaient point fait naître :
Je rougis de l'affront que je leur fis connaître ;
Tous deux loin de leur cour bannirent l'imposteur.
Un soupçon toutefois s'éleva dans mon cœur ;
Je partis, résolu de consulter encore
L'oracle d'Apollon qu'à Delphes on implore.
J'aborde avec respect ce trépied souterrain,
Ces feux toujours veillants sur des autels d'airain ;
Du laurier solennel je couronne ma tête.
Qui suis-je? ô Cynthien ! dieu du jour ! dieu prophète!
Des destins, m'écriai-je, apprends-moi le secret.
Déjà muet, craintif, j'attendais mon arrêt ;
Déjà la Pythonisse, errante, échevelée,
Sous le pouvoir du dieu gémissait accablée :
Sur le trépied fatal je la vis tressaillir,
Les autels se voiler, les feux sacrés pâlir ;
La foudre à longs replis vint sillonner les ombres,
La terre au loin trembla dans les cavernes sombres ;
Et, des flancs du rocher qu'habite un saint effroi,
J'entendis retentir et monter jusqu'à moi
Ces mots affreux : Œdipe égorgera son père.

JOCASTE.

Œdipe ? ô Ciel !

ŒDIPE.

Œdipe épousera sa mère.
Œdipe produira des enfants odieux.

JOCASTE.

Quel oracle !

ŒDIPE.

En quittant ces formidables lieux,
Certain de ma vertu, je conçois l'espérance
D'échapper au destin à force de prudence,
D'enchaîner l'avenir, de triompher du dieu,
Et je dis à Corinthe un éternel adieu.

JOCASTE.

Je respire !

ŒDIPE.

Ah ! tremblez. Aux champs de la Phocide,
De ce triple chemin, route affreuse, homicide,
Un voyageur osa me disputer l'accès.
Vous m'avez peint son âge et sa taille et ses traits.
Il était sur un char : cinq guerriers de sa suite
Voulurent, mais en vain, me contraindre à la fuite ;
Le vieillard me frappa d'un coup mal assuré ;
Je m'élançai soudain, de vengeance altéré ;
Irrité par le nombre et devenu terrible,
Je frappai le vieillard d'un coup plus infaillible.

JOCASTE.

Il périt?

ŒDIPE.

Il périt. Ses compagnons blessés,
A mes pieds tour à tour tombèrent renversés.

JOCASTE.

Dieux !

ŒDIPE.

Si ce voyageur, ce vieillard vénérable
Était... concevez-vous un sort plus déplorable?
Nul Thébain désormais ne peut me recevoir :
Plus d'asile pour moi ; plus d'amis, plus d'espoir :
L'arrêt, l'arrêt terrible est sorti de ma bouche :
Un roi fut ma victime, et j'ai souillé sa couche.
Tous mes jours sont flétris, tous mes pas sont impurs.
Quel parti prendre, ô Ciel ! fuir à jamais ces murs...
Fuir! où fuir, malheureux? chez les miens? et qu'y faire?
Au sein de mon pays mettre un pied téméraire !
Pourquoi? pour m'y baigner dans le sang paternel !
Pour unir à ma mère un enfant criminel ?
Grands dieux, qui dans vos mains tenez ma destinée,
Épargnez-moi ce sang, cet horrible hyménée ;
Frappez : l'heureux Œdipe, à l'abri des forfaits,
En tombant sous vos coups bénira vos bienfaits.

JOCASTE.

Dans vos prospérités mettez plus d'assurance.

ŒDIPE.

J'ose écouter encore une ombre d'espérance.
J'étais seul à Daulis, en ce fatal chemin
Où mon bras indigné versa du sang humain.
Seul.

JOCASTE.

Eh bien?

ŒDIPE.

Quand Laïus périt sur cette route,
Phorbas l'accompagnait ; il a dit vrai sans doute :
Et, si par des brigands le roi fut égorgé,
Ah ! peut-être sur eux ma main l'aura vengé.

JOCASTE.

Oui, Phorbas a parlé ; c'est lui qu'il faut en croire :
Thèbes de son rapport conserve la mémoire :
Vous l'entendrez lui-même ; et sans plus de délais,
Je vais mander Phorbas ; rentrons dans le palais.
Bannissez, cher époux, la crainte qui vous presse.
D'Apollon consulté qu'avait dit la prêtresse ?
Par la main de son fils Laïus devait périr.
Ce fils, ô Cithéron, tes bois l'ont vu mourir.
Delphes, pour le sauver, fut stérile en miracles,
C'est un trépied menteur qui rendit vos oracles.
La fortune avec vous a toujours combattu ;
Reposez-vous sur elle et sur votre vertu.

SCÈNE V.

LE CHŒUR.

Conduis-nous, ô Minerve ! éclaire-nous sans cesse.
Puissions-nous conserver, par tes heureux secours,
Dans nos mœurs l'austère sagesse,

La sainteté dans nos discours!
En un muet effroi que notre âme révère,
Ces lois dont l'Olympe est le père,
Ces immuables lois qui descendent des cieux,
Faites sans les humains, des humains souveraines,
Des dieux mêmes contemporaines,
Éternelles comme les dieux.

On méconnait en vain la suprême justice.
Un roi, de ses grandeurs se laissant enivrer,
Tombé du faîte au précipice,
Fléchit sous un pouvoir qu'il feignait d'ignorer.
Nous, plus soumis et plus sincères,
Aux dieux vengeurs du peuple, à ces dieux néces-
Offrons un hommage épuré. [saires,

Malheur à qui, du ciel blessant le privilége,
Foule aux pieds ses décrets arbitres des humains!
A l'usurpateur sacrilége
Qui s'ouvrit, pour régner, d'homicides chemins!
Au courtisan pusillanime
Qui, pour les voluptés, pour les trésors du crime,
Dans le crime a trempé ses mains!

Et pourquoi nous mêler aux danses, aux cantiques?
Pourquoi de jeux sacrés, de larmes et d'encens,
A Delphes, aux champs olympiques,
Fatiguer des dieux impuissants?
Leurs oracles sont vains, et l'on cesse d'y croire;
Apollon, déchu de sa gloire,
Voit mépriser l'arrêt qu'a dicté son autel:
Jupiter, sous tes lois si le monde respire,
Roi des dieux, prouve ton empire;
Révèle ton règne immortel.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE; LE CHŒUR, JEUNES THÉBAINES.

JOCASTE.

Redoutant du devin la menace frivole,
Le roi n'écoute plus ma voix qui le console;
Et, tel que dans l'orage un pilote égaré,
Il répand la frayeur dont il est pénétré.
Jeunes filles, portez cet encens, ces offrandes;
Aux autels d'Apollon suspendez ces guirlandes,
Et bientôt, sur vos pas, moi-même à ses genoux,
J'irai... mais un vieillard s'avance auprès de nous.

SCÈNE II.

JOCASTE, POLICLÈS; LE CHŒUR.

POLICLÈS.

Enseignez-moi, Thébains, le palais de vos princes.
Je veux parler au roi qui régit ces provinces.

LE CHŒUR.

Vous voyez son épouse, et voici son palais.

POLICLÈS, *à Jocaste*.

Daignent sur vous les dieux verser tous leurs bien- [faits!

JOCASTE.

Puissent nos vœux du moins apaiser leur colère!

POLICLÈS.

Elle est bien loin d'Œdipe; Œdipe a su leur plaire.

JOCASTE.

Et qui donc êtes-vous, généreux étranger?

POLICLÈS.

Mon nom est Policlès, et je suis un berger.

JOCASTE.

Votre pays?

POLICLÈS.

Corinthe; et Mérope m'envoie
Pour apporter ici la douleur et la joie.

JOCASTE.

La joie et la douleur! Mérope! Expliquez-vous.

POLICLÈS.

Ah! n'ayez point de crainte. Œdipe, votre époux,
Doit être par le peuple élu roi de Corinthe.

JOCASTE.

En me l'interdisant, vous m'inspirez la crainte.
Polybe n'est plus roi!

POLICLÈS.

Polybe est au cercueil.

JOCASTE.

Hélas! de mon époux vous augmentez le deuil.
Rassurons cependant sa pieuse tendresse:
Que l'on cherche le roi: qu'il vienne, qu'il se presse.
Qu'êtes-vous maintenant, vains oracles des dieux!
Pour ne point se souiller par un meurtre odieux,
Un fils, loin de Polybe, en gémissant s'exile;
Et sous le poids des ans Polybe meurt tranquille.

SCÈNE III.

JOCASTE, ŒDIPE, POLICLÈS; LE CHŒUR.

ŒDIPE.

Un désastre nouveau viendrait-il m'accabler?

JOCASTE.

Écoutez ce vieillard; cessez de vous troubler.

ŒDIPE.

Se peut-il qu'à sa voix mon trouble se dissipe?

JOCASTE.

Le sceptre de Corinthe attend l'heureux Œdipe.

ŒDIPE.

Mais Polybe mon père est roi de ce séjour.

POLICLÈS.

Polybe ne voit plus la lumière du jour.

ŒDIPE.

Quel mal, quel accident l'enlève à ma tendresse?

POLICLÈS.

Le plus puissant des maux, l'incurable vieillesse.

ŒDIPE.

O Delphes! dans tes murs qui voudra désormais
De l'autel prophétique implorer les décrets?
Verra-t-on maintenant la piété craintive
Écouter, observer d'une oreille attentive
Les chants mystérieux du peuple ailé des airs?
Mes crimes prétendus sont au fond des enfers :
Sur les pas de Polybe ils viennent d'y descendre.
Mais ne puis-je donner des larmes à sa cendre?
Quoi, mon père n'est plus! et moi, fils odieux,
J'ose de son trépas remercier les dieux!

JOCASTE.

Il vous reste son peuple; et ce peuple est fidèle.

ŒDIPE.

Il me reste une mère. Ah! du moins puisse-t-elle
Ne point courber son front sous des dieux irrités,
Et ne jamais survivre à ses prospérités!
Je n'irai point, Jocaste, affronter sa présence.

JOCASTE.

Le ciel ordonne-t-il cet excès de prudence?
Cher Œdipe, un mortel, qui se dit inspiré,
Vous rend-il innocent, ou coupable à son gré?
L'inceste est-il plus vrai que n'est le parricide?
Au fond de votre cœur votre avenir réside :
Une veuve, une mère, en proie à ses douleurs,
Attend la main d'un fils pour essuyer ses pleurs.

POLICLÈS.

De Corinthe au plus tôt revoyez le rivage.

ŒDIPE.

Une femme, étranger, m'interdit ce voyage.

POLICLÈS.

Quelle femme en nos murs vous cause tant d'effroi?

ŒDIPE.

Mérope, qui jadis épousa votre roi.

POLICLÈS.

Mérope? ô Ciel! comment pourrait-elle vous nuire?

ŒDIPE.

Les dieux par un oracle ont daigné m'en instruire.

POLICLÈS.

Quel est donc cet oracle, et qu'a-t-il annoncé?

ŒDIPE.

Le crime et le malheur. Je me vois menacé
De porter sur mon père une main criminelle,
Menacé de flétrir la couche maternelle.

POLICLÈS.

Ainsi, pour conjurer les destins en courroux...

ŒDIPE.

De mes plus chers parents j'ai fui l'aspect si doux.

POLICLÈS.

Pourquoi vous imposer un exil tyrannique?

ŒDIPE.

Je vous l'ai dit : la crainte en fut la cause unique.

POLICLÈS.

D'une vaine frayeur je puis vous délivrer.

ŒDIPE.

Malgré la voix des dieux m'osez-vous rassurer?

POLICLÈS.

Mérope à vos destins fut toujours étrangère.

ŒDIPE.

Polybe son époux...

POLICLÈS.

N'était point votre père.

ŒDIPE.

Du nom sacré de fils Polybe m'a flatté.

POLICLÈS.

Polybe dès longtemps vous avait adopté.

ŒDIPE.

Qui le déterminait à cacher ma naissance?

POLICLÈS.

Ses fils morts, le besoin d'affermir sa puissance.

ŒDIPE.

Quel étonnant secret! qui donc l'a dévoilé?

POLICLÈS.

Polybe. En expirant il a tout révélé.

ŒDIPE.

Et nul autre que lui ne savait ce mystère?

POLICLÈS.

Seul du secret du roi j'étais dépositaire.

ŒDIPE.

Seul! et par quels moyens y fûtes-vous admis?

POLICLÈS.

A Polybe autrefois mes mains vous ont remis.

ŒDIPE.

C'est donc vous, ô vieillard! vous qui m'avez fait naître?

POLICLÈS.

Non.

ŒDIPE.

Quels sont mes parents?

POLICLÈS.

Je n'ai pu les connaître.

ŒDIPE.

Quoi! leur nom, leur destin, tout m'est-il enlevé?

POLICLÈS.

Je ne sais que les lieux où vous fûtes trouvé.

ŒDIPE.

Trouvé! Quels sont ces lieux témoins de mon enfance?

POLICLÈS.

Sur le mont Cythéron, délaissé sans défense...

JOCASTE.

Ciel !

ŒDIPE.

Achevez.

POLICLÈS.

Des cris d'une plaintive voix
Vous perciez faiblement la profondeur des bois.
J'approche ; un dieu sans doute auprès de vous m'amène :
Des liens suspendus aux rameaux d'un vieux chêne
Nouaient les pieds sanglants d'un enfant malheureux.

ŒDIPE.

Vous pâlissez, Jocaste, à ce récit affreux !

POLICLÈS.

Vos pieds de ces liens portent les cicatrices.

ŒDIPE.

Ah ! je reconnais trop ces funestes indices !

POLICLÈS.

Le nom d'OEdipe enfin, qui vous est demeuré,
Des maux de votre enfance est un gage assuré.

ŒDIPE.

Vous sauvâtes mes jours ?

POLICLÈS.

Si j'eus cet avantage,
Instruit de vos destins, un autre le partage.

ŒDIPE.

Et qui donc ?

POLICLÈS.

Un mortel né dans les champs thébains.
Il détacha vos nœuds, vous remit en mes mains,
Me dit, baigné de pleurs et glacé par la crainte :
« Recueillez cet enfant ; menez-le dans Corinthe ;
« Par des parents cruels il est sacrifié... »

ŒDIPE.

Quel était ce thébain sensible à la pitié ?

POLICLÈS.

Un berger de Laïus.

ŒDIPE.

Et son nom ?

POLICLÈS.

Je l'ignore ;
Mais dans mon souvenir son image est encore.

ŒDIPE.

Eh ! qui dissipera ces nuages confus ?
Qui pourra m'indiquer ce berger de Laïus ?
Thébains, dirigez-moi dans ma route incertaine.

LE CHŒUR.

Un berger de Laïus ! interrogez la reine.

JOCASTE.

OEdipe, au nom du ciel, ne m'interrogez pas.

LE CHŒUR.

Vous saurez tout peut-être ; on amène Phorbas.

ŒDIPE.

Phorbas !

LE CHŒUR.

Il fut pasteur.

JOCASTE.

Évitez sa présence.

ŒDIPE.

Vous pleurez !

JOCASTE.

D'Apollon redoutez la vengeance.
Nous avons irrité l'inexorable dieu.

ŒDIPE.

Je connaîtrai mon sort.

JOCASTE.

Vous le voulez : adieu.

ŒDIPE.

Vous fuyez un époux !

JOCASTE.

Quel nom terrible et tendre !
Je ne puis plus vous voir, vous parler, vous entendre.
O ! de tous les humains le plus infortuné,
Enfant né pour le trône, en naissant condamné,
Un envieux destin vous entoura de piéges.
Périssent l'hyménée et ses feux sacriléges,
Et la mère, et l'épouse, et son coupable amour,
Et le sein malheureux qui vous donna le jour !

SCÈNE IV.

ŒDIPE, POLICLÈS, PHORBAS ; LE CHŒUR.

ŒDIPE.

Quel sombre adieu ! Pourquoi des sanglots et des larmes ?
Quel mélange d'horreur, de tendresse et d'alarmes !
Frémir au nom d'époux ! Je vois que sa fierté
S'indigne en rougissant de mon obscurité.
N'importe. De mon sort fixons l'incertitude,
Dussé-je en mon berceau trouver la servitude.
Par un fils couronné, des esclaves chéris
Pourront m'aimer du moins et m'appeler leur fils.

PHORBAS.

Devant le roi de Thèbe à quoi bon me conduire ?

ŒDIPE.

Sur la mort de Laïus tu peux seul nous instruire,

PHORBAS.

Ciel !

ŒDIPE.

Approche. Quels traits ! Où donc les ai-je vus ?

PHORBAS.

A Daulis.

ŒDIPE.

A Daulis !

PHORBAS.

Où je suivais Laïus.

ŒDIPE.

Tu fus blessé ?

PHORBAS.

Par vous.

ŒDIPE.
Je suis donc l'homicide !
PHORBAS.
Mes heureux compagnons sont morts dans la Phocide.
Pour un affreux destin j'ai conservé le jour.
POLICLÈS, *regardant Phorbas.*
Est-ce lui?
ŒDIPE.
Lorsqu'après tu revis ce séjour,
Tu dis que des brigands avaient frappé ton maître?
PHORBAS.
J'ai commis cette faute : il le fallait peut-être.
ŒDIPE.
Pourquoi?
PHORBAS.
Je vous ai vu ; jugez de mon effroi :
Vous possédiez le trône et l'épouse du roi :
Thèbes vous entourait de sa reconnaissance.
Comment parler? j'ai fui loin de votre puissance;
Sous un rustique toit mes jours étaient cachés :
J'y gardais mon secret, et vous me l'arrachez !
ŒDIPE.
C'en est fait !
POLICLÈS.
C'est lui-même. Il est glacé par l'âge;
Ses cheveux sont blanchis; mais plus je l'envisage...
ŒDIPE.
Phorbas vous est connu ?
PHORBAS.
Que veut cet étranger?
POLICLÈS.
C'est lui, roi des Thébains, c'est ce même berger...
ŒDIPE.
Est-il vrai?
POLICLÈS.
Qui jadis me remit votre enfance.
Il peut de vos parents vous donner connaissance.
PHORBAS.
Moi! craignez d'écouter, éloignez l'imposteur.
POLICLÈS.
Des troupeaux de Laïus n'étiez-vous point pasteur?
PHORBAS.
Oui.
POLICLÈS.
Du mont Cythéron vous recherchiez les ombres :
Je guidais, comme vous, dans ces profondeurs sombres,
Les troupeaux de Polybe à mes soins confiés.
PHORBAS.
Pourquoi retracez-vous des temps presque oubliés?
POLICLÈS.
Non, je ne croirai pas que votre cœur oublie
L'enfant qui, sans nous deux, allait perdre la vie.
PHORBAS.
Qu'as-tu dit?
POLICLÈS.
Cet enfant règne aujourd'hui sur vous.
PHORBAS.
Ah! puisses-tu des dieux éprouver le courroux!
ŒDIPE.
Réponds sans te permettre un vœu si téméraire.
PHORBAS.
Il parle en imprudent; il dit ce qu'il doit taire.
ŒDIPE.
Tu parleras toi-même, et fût-ce malgré toi.
PHORBAS.
Épargnez un vieillard; que voulez-vous de moi?
ŒDIPE.
As-tu livré l'enfant?
PHORBAS.
Mes mains le délièrent.
ŒDIPE.
Au berger que tu vois tes mains le confièrent?
PHORBAS.
A lui. Ce jour fatal eût dû finir mes jours.
ŒDIPE.
Suis-je ton fils?
PHORBAS.
Mon fils, exposé sans secours!
ŒDIPE.
L'enfant fut exposé?
PHORBAS.
Par un ordre suprême.
ŒDIPE.
Qu'ordonnait-on?
PHORBAS.
Sa mort.
ŒDIPE.
Qui?
PHORBAS.
Son père lui-même.
ŒDIPE.
Quelle raison dictait cet arrêt odieux.
PHORBAS.
La peur de l'avenir, un oracle des dieux.
ŒDIPE.
Où naquit cet enfant?
PHORBAS.
Ces remparts l'ont vu naître.
ŒDIPE.
Il est né d'un Thébain, d'un esclave peut-être?
PHORBAS.
Plût au ciel!
ŒDIPE.
Sous le chaume?
PHORBAS.
Au palais de Laïus.
ŒDIPE.
Et de qui?

PHORBAS.

Par pitié, n'exigez rien de plus.

ŒDIPE.

De qui?

PHORBAS.

Voyez la reine; elle sait tout.

ŒDIPE.

Son père?

PHORBAS.

Son père était Laïus; Jocaste était sa mère.

LE CHŒUR.

Dieux puissants!

ŒDIPE.

Inhumains, pourquoi me secourir?
Vous étiez moins cruels en me laissant mourir.

PHORBAS.

Prenez nos derniers jours.

ŒDIPE.

Je vous ferai justice.
Craignez mon désespoir; fuyez votre supplice.
Mes forfaits sont connus; les oracles certains;
Les voiles déchirés : j'ai rempli mes destins.
Celui qui m'a fait naître a péri ma victime;
Sous le toit de Laïus je vis au sein du crime;
Il faut venger son ombre, et les dieux et les lois;
O soleil! je t'ai vu pour la dernière fois.

SCÈNE V.

LE CHŒUR.

Gloire, édifice mobile,
Élevé sur le néant;
O félicité fragile,
Éclair qui luis un instant;
Œdipe est éclipsé; vous fuyez loin d'Œdipe.
Il fut grand; il fut roi; tant d'éclat se dissipe :
Un souffle des destins a terni sa splendeur.
Ah! pour Thèbes consternée,
Quelle humaine destinée
Aura le nom de bonheur?

Œdipe, à nos rives tremblantes
Ta généreuse main prodiguant les bienfaits,
De l'aigle altéré de forfaits
Abattit les ailes sanglantes;
Mais, au sommet de ton pouvoir,
La foudre a plané sur ta tête;
Tu t'écroules sous la tempête,
Submergé dans l'opprobre et dans le désespoir.

Ton sort fut-il jamais prospère?
C'est dans la même couche, et dans le même sein,
Qu'un incestueux assassin
Se vit enfant, époux et père.
Ah! comment le lit paternel
N'a-t-il pas demandé vengeance?
Comment souffrait-il la présence
D'un enfant, d'un époux, d'un père criminel?

Le temps sévère, mais juste,
Tenant l'œil toujours ouvert,
Hymen, de ton voile auguste
A vu l'inceste couvert.
Qui viendra maintenant dissiper nos ténèbres?
Sans toi, fils de Laïus, en ces remparts funèbres,
Tous les yeux se fermaient au soleil qui nous luit :
Mais le héros tutélaire
Qui nous rendit la lumière
Nous replonge dans la nuit.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GRAND-PRÊTRE; LE CHŒUR.

LE GRAND-PRÊTRE.

Élite des Thébains, déjà sur ces rivages,
Un fléau destructeur n'étend plus ses ravages;
Les dieux sont apaisés; mais, hélas! à quel prix!
Comment annoncerai-je à vos cœurs attendris
Tous les maux rassemblés dans ces lieux homicides?
Les fleuves des états soumis aux Labdacides
N'ont point assez de flots pour laver les forfaits
Qui du fils d'Agénor ont souillé le palais.

LE CHŒUR.

Expliquez-vous.

LE GRAND-PRÊTRE.

Jocaste a vu son jour suprême.
Elle a reçu la mort.

LE CHŒUR.

Ciel! de qui?

LE GRAND-PRÊTRE.

D'elle-même.

LE CHŒUR.

La reine?

LE GRAND-PRÊTRE.

Pâle et sombre, elle quittait ces lieux;
Ses longs regards semblaient prononcer des adieux.
Seule, au fond du palais elle s'est retirée;
Elle a fermé la chambre à l'hymen consacrée.
C'est là que, suppliante, elle adresse à genoux
Des vœux et des sanglots à son premier époux;
Elle invoque, en pleurant, la couche solennelle,

Autrefois vertueuse, aujourd'hui criminelle,
Où, sur la foi d'hymen et des autels chéris,
Au fils de son amour elle a donné des fils.
Œdipe, cependant, que la fureur entraîne,
Ignorant, comme nous, le destin de la reine,
Veut au moins, par le glaive, échapper au remord;
Il implore à grands cris le bienfait de la mort;
Il demande à revoir une épouse trop chère,
La mère de ses fils, hélas! qui fut sa mère.
A ses vaines clameurs on ne répondait pas;
Mais je ne sais quel dieu précipitait ses pas.
Sous l'effort de ses mains conduites par la rage,
La porte, en se brisant, laisse un libre passage.
Il entre : autour de lui nous courons effrayés;
Il appelle Jocaste; elle était à ses pieds.
La mort décolorait son front sans diadème;
Cet éclatant tissu, marque du rang suprême,
Prêtant au désespoir un horrible secours,
De ses jours malheureux avait tranché le cours.
Tout gémit. Le roi seul, dans un affreux silence,
Contemple ces débris, et tout à coup s'élance;
Une agrafe où brillaient l'or et les diamants,
Et qui de votre reine ornait les vêtements,
Devenant pour Œdipe une arme meurtrière,
De ses yeux déchirés arrache la lumière.
Leurs vestiges encor, attestant ses douleurs,
Avec des flots de sang laissaient tomber des pleurs.
Des maux que peut unir la colère céleste,
Nul aujourd'hui ne manque à ce couple funeste.
Modèle d'un bonheur qui s'est évanoui,
D'infortune et de crime assemblage inouï.

LE CHŒUR.

Et maintenant Œdipe est délaissé peut-être?
Que fait-il?

LE GRAND-PRÊTRE.

Devant vous Œdipe va paraître;
Il veut, hors du palais, avant de fuir ces lieux,
Étaler au grand jour, montrer à tous les yeux,
Le fils deux fois coupable, et la tête proscrite
Sur qui des immortels la vengeance est écrite;
Celui qui de son père a tranché les destins;
Qui de sa mère... On ouvre; et le voici, Thébains.
Contemplez votre roi. Le malheur qui l'accable
Arracherait des pleurs à la haine implacable.

LE CHŒUR.

O spectacle effrayant, mais digne de pitié!
Ah! quel que soit le crime, il est trop expié!

SCÈNE II.

ŒDIPE, LE GRAND-PRÊTRE; LE CHŒUR.

ŒDIPE.

Ciel! où fuir? où traîner mon existence affreuse?
Où suis-je? et quelle est donc cette voix généreuse?
O fortune, où vas-tu? gloire, où m'as-tu conduit?

LE CHŒUR.

Dans l'abîme des maux.

ŒDIPE.

O longue, ô sombre nuit!
Immense obscurité! ténèbres éternelles!

LE CHŒUR.

Cher Œdipe!

ŒDIPE.

C'est vous? vous, mes amis fidèles?

LE CHŒUR.

Avec tant de rigueur quel dieu vous a puni?

ŒDIPE.

Apollon commandait; mes mains ont obéi.

LE CHŒUR.

O décret inhumain! fatale obéissance!

ŒDIPE.

Périsse le cruel qui, durant mon enfance,
Sauva dans les forêts Œdipe abandonné,
Et brisa les liens dont j'étais enchaîné!
C'est lui qui m'a rendu meurtrier de mon père,
Frère de mes enfants, et mari de ma mère.

LE CHŒUR.

Votre supplice, Œdipe, est pire que la mort.

ŒDIPE.

Ah! tout blessait ma vue; et, même au sombre bord,
J'aurais de mes parents trouvé l'aspect funeste;
Ici, qu'aurais-je vu? les enfants de l'inceste,
Thèbes, ses murs, ses tours, ses temples et ses dieux.
Tout ne fut-il donc pas interdit à mes yeux?
J'ai prononcé l'arrêt; et je suis la victime.
Oui, j'ai cessé de voir les témoins de mon crime;
Mais je puis les entendre, et c'est mon désespoir.
Cythéron! dans tes bois pourquoi me recevoir,
Ou ne pas m'engloutir sous ton ombre éternelle?
O Corinthe! ô maison que je crus paternelle!
Polybe, en fils de roi devais-tu m'élever?
Était-ce un assassin qu'il fallait conserver?
O chemin de Daulis! ô Delphes! ô Phocide!
De quel sang j'abreuvai ton sentier parricide!
Hymen! horrible hymen! toi qui m'as enfanté,
C'est toi qui rends Œdipe aux flancs qui l'ont porté.
Tu produis, tu confonds des frères et des pères,
Des fils et des époux, des femmes et des mères;
Tout ce qui des humains peut exciter l'effroi,
Des forfaits, des malheurs inconnus avant moi.
Amis, délivrez-moi du fardeau de la vie :
Approchez. Craignez-vous de toucher un impie?
Mes crimes, mes tourments, n'iront pas jusqu'à vous;
Terminez-les.

LE GRAND-PRÊTRE.

Créon s'avance auprès de nous.
Il vient pour vous prêter un appui secourable.

ŒDIPE.

Hélas! envers Créon je fus aussi coupable.

SCÈNE III.

ŒDIPE, CRÉON, LE GRAND-PRÊTRE; LE CHŒUR, LES DEUX FILLES D'ŒDIPE.

CRÉON.

Je ne viens pas, Œdipe, en ces extrémités,
Insulter sans pudeur à vos calamités.
Vous, Thébains, du soleil respectez la lumière :
N'étalez point aux yeux de cette ville entière
Son roi que les destins ont privé sans retour
Des saintes eaux du ciel et des rayons du jour.
Ce palais fut le sien : qu'on ouvre les portiques.
Des parents, réunis dans les maux domestiques,
Prodiguent aux parents des soins consolateurs ;
Et par des pleurs au moins répondent à des pleurs.

ŒDIPE.

Ainsi votre vertu punit mon injustice !
Vengez-vous, ô Créon! par un dernier service ;
Non pas en me rouvrant le palais de Laïus;
Mon aspect l'a souillé : je n'y rentrerai plus.
Je demande une grâce. Ai-je droit de l'attendre?

CRÉON.

Oui : tout ce que les dieux n'ont pas voulu défendre.

ŒDIPE.

Ne songez point à moi : daignez de votre sœur
Recueillir les débris étendus sans honneur :
Œdipe, loin d'ici cachant son existence,
De ses parents trop tard subira la sentence ;
J'irai sur ma colline, encore abandonné,
Retrouver le tombeau qu'ils m'avaient destiné.
Mes fils, du sort jaloux bravant le long outrage,
Seront, avec le temps, les fils de leur courage.
Mais que seront, grands dieux! mes filles, qui toujours
Dans les bras paternels voyaient couler leurs jours?
Qui toujours recevaient d'une bouche innocente
L'aliment préparé par ma main caressante ?
Ah ! prenez-en pitié. Ne puis-je en ces moments
Les couvrir de mes pleurs, de mes embrassements ?
Pour la dernière fois les presser, les entendre ?
Ciel ! de faibles sanglots ! un cri naïf et tendre !
Est-ce vous, mes enfants ?

CRÉON.

J'ai deviné vos vœux.

ŒDIPE.

Pour prix de vos bienfaits, ayez un règne heureux.
Oh ! oui. Je les entends. Mais, hélas! où sont-elles?
Mes filles, approchez de ces mains paternelles;
Pressez, baisez ces mains, ces mains qui m'ont puni?
Je ne puis plus vous voir, ô filles d'un banni !
Je pleure... et de mes yeux c'est le dernier usage ;
Je pleure, mais sur vous, mais sur votre héritage.
Si dans les jeux publics vous traînez vos malheurs,
Seules dans vos maisons vous reviendrez en pleurs.
Où seront vos époux ? quelle famille amie
Osera, par l'hymen, s'unir à l'infamie ?
Du meurtre de son père un père ensanglanté,
Vous fit sortir des flancs qui l'avaient enfanté ;
Vous entendrez les mots d'inceste et d'adultère :
Jamais les noms si doux et d'épouse et de mère.
Créon, vous remplacez et votre sœur et moi :
Aimez-les, ô Créon! donnez-m'en votre foi ;
Qu'elles ne portent point la peine de mes crimes :
Désormais, d'un coupable innocentes victimes,
Pauvres, dans l'abandon, sans appui, sans époux ;
Songez qu'elles n'ont rien, rien que le ciel et vous.
Oh ! recueillez encor, vous mes filles si chères,
Non des conseils perdus, mais des vœux, des prières :
Que vos paisibles jours soient bénis par les dieux !
Thébains, de votre roi recevez les adieux.

SCÈNE IV.

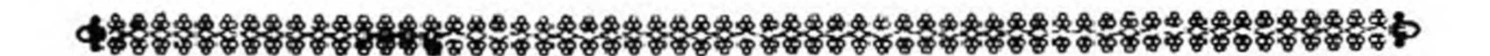
LE GRAND-PRÊTRE ; LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Cruel abaissement que tant de gloire amène !

LE GRAND-PRÊTRE.

Le songe et le réveil : telle est la gloire humaine.
Le voilà ce héros, ce roi libérateur !
Égaré sur un trône, il rêva la grandeur.
Qu'en a-t-il conservé ? la mémoire importune.
Près du bonheur extrême est l'extrême infortune ;
Et nul homme, à l'abri de ces retours affreux,
Ne peut, avant sa mort, porter le nom d'heureux.



ŒDIPE A COLONE,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

ŒDIPE.
ANTIGONE.
POLYNICE.
THÉSÉE.
CRÉON.
LE CHŒUR.
ATHÉNIENS.
SOLDATS THÉBAINS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, ANTIGONE.

ŒDIPE.

Fille d'un père aveugle, ô ma chère Antigone !
Je n'irai pas plus loin ; la force m'abandonne.
En quel lieu sommes-nous? n'est-il point habité?
N'y trouverai-je point, dans mon adversité,
Un secours nécessaire et quelque bienveillance?
Le plus faible tribut suffit à l'indigence :
L'habitude des maux les rend moins accablants.
Cherche un appui solide à mes pas chancelants.

ANTIGONE.

J'aperçois les débris d'un rocher solitaire.
Venez ; asseyez-vous ; reposez-vous, mon père.

ŒDIPE.

Ah! j'en avais besoin. Demeure auprès de moi.

ANTIGONE.

Toujours ; et de mon cœur c'est la plus douce loi.

ŒDIPE.

Mais le nom de ce lieu?

ANTIGONE.

Moi-même je l'ignore.
Parmi les habitants aucun ne vient encore.
Je vois des oliviers, des pampres, des cyprès.
Une cité prochaine, ici quelques forêts.
Des filles de la nuit le temple respectable
S'élève, et sert d'entrée à ce bois formidable.

ŒDIPE.

Quelle cité, ma fille, a frappé tes regards?

ANTIGONE.

Athènes, si j'en crois l'orgueil de ses remparts.

ŒDIPE.

Athène ! et c'est le bois des terribles déesses !
O ma fille ! Apollon va remplir ses promesses.
Ici, près des remparts de l'auguste cité,
Il a marqué la fin de ma calamité.
Vous, qui ne punissez que les vrais parricides,
Accueillez votre Œdipe, ô chastes Euménides !
Je sais que les Thébains, que mes fils odieux,
M'envîront le repos que j'espère en ces lieux :
Daignez donc me couvrir d'un regard tutélaire,
Et contre leurs efforts tournez votre colère.

ANTIGONE.

Que par son Antigone Œdipe consolé
D'un fatal souvenir ne soit plus accablé :
Qu'Œdipe, dans mes bras, vive heureux et tranquille !

ŒDIPE.

O ma douce compagne et mon unique asile !
O ! d'un faible vieillard jeune et faible soutien,
Tes yeux furent mes yeux : mon exil fut le tien.
Les malheurs sur Œdipe ont épuisé leur rage,
Plus grands de jour en jour, mais moins que ton courage.
Des parents inhumains, des fils dénaturés,
Ont poursuivi mes jours aux larmes consacrés.
D'un père criminel fille innocente et pure,
Seule, seule pour moi tu sentis la nature.
J'ai des fils, des parents : je ne suis point proscrit :
Ah ! de la main des dieux ton bonheur est écrit.
Et ces dieux, implorés par ma reconnaissance,
Ne m'auront pas en vain promis ta récompense.

ANTIGONE.

Je l'ai déjà, mon père; elle est auprès de vous :
Mais je vois des vieillards qui s'avancent vers nous.
L'humanité se peint sur leurs fronts vénérables,
Et sans doute à nos vœux ils seront favorables.
Tout mortel, à cet âge, instruit par le malheur.
Des mortels affligés sait plaindre la douleur.

SCÈNE II.

ŒDIPE, ANTIGONE; LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Ciel! un aveugle assis sur cette roche aride!
Déplorable étranger, vierge au regard timide,
Que cherchez-vous tous deux en ce bois redouté?

ANTIGONE.

La pitié, des secours, et l'hospitalité.

ŒDIPE.

Quel est le nom des lieux où le destin m'amène?

LE CHŒUR.

Vous êtes dans Colone, auprès des murs d'Athène.

ŒDIPE.

Ma fille vous a fait un fidèle rapport.

LE CHŒUR.

D'un œil compatissant nous voyons votre sort.

ŒDIPE.

Sans doute, parmi vous l'infortune est sacrée?

LE CHŒUR.

Thésée, un fils des dieux, gouverne la contrée.

ŒDIPE.

Et, digne d'un tel sang, ce prince est généreux?

LE CHŒUR.

Nous ne le vantons pas; mais son peuple est heureux.

ŒDIPE.

O monarque, en effet, né pour le rang suprême!
Ne peut-il un moment se rendre ici lui-même?

LE CHŒUR.

Vous serez satisfait; bientôt vous l'y verrez.
Aujourd'hui, visitant ces rivages sacrés,
Il vient au dieu des mers offrir un sacrifice.

ŒDIPE.

Il entendra mes vœux.

LE CHŒUR.

Et leur sera propice.
Il soutient les mortels qui n'ont plus de soutien;
Mais, vous, qui des héros désirez l'entretien,
Dites-nous quel pays, quel rang vous a vu naître?

ŒDIPE.

O ma fille!

ANTIGONE.

Il se cache. A quoi bon le connaître?

ŒDIPE.

Mon rang et mon pays?

LE CHŒUR.

Eh bien, vous hésitez?

ANTIGONE.

Ne vous suffit-il point de ses calamités?

ŒDIPE.

Entre les dieux et moi que mon secret repose.

LE CHŒUR.

Des maux que vous souffrez seriez-vous donc la cause?

ŒDIPE.

Pourquoi concevez-vous des soupçons odieux?

LE CHŒUR.

Et pourquoi des secrets entre vous et les dieux?

ŒDIPE.

N'aggravez point encor le tourment qui m'accable.

LE CHŒUR.

Sous ces tristes lambeaux cachez-vous un coupable?

ŒDIPE.

Ah! ces tristes lambeaux sont les débris d'un roi.

LE CHŒUR.

De quelque dieu vengeur subissez-vous la loi?

ŒDIPE.

Que ferai-je, Antigone?

ANTIGONE.

A peine je respire.

LE CHŒUR.

Votre nom? vos parents? quel était votre empire?

ŒDIPE.

Croirai-je que mon nom pourra les désarmer?

ANTIGONE.

Hélas! à votre sort il faut vous conformer.

ŒDIPE.

Forêts du Cythéron! vallon de la Phocide!
Infortune de Thèbe et du sang Labdacide!

LE CHŒUR.

Vous êtes donc Thébain? du sang de Labdacus?

ŒDIPE.

On vous aura parlé de ce fils de Laïus...

LE CHŒUR.

D'Œdipe! ô ciel!

ŒDIPE.

C'est moi.

LE CHŒUR.

Vous, le coupable Œdipe?

ŒDIPE.

Que de vos cœurs troublés la frayeur se dissipe!

LE CHŒUR.

Fuyez! des criminels ces lieux sont ennemis.

ŒDIPE.

Et la pitié, l'accueil que vous m'aviez promis?

LE CHŒUR.

Imprudente pitié, promesse sacrilége!

ŒDIPE.

Le malheur, les autels n'ont plus de privilége?

LE CHŒUR.

Votre malheur des dieux atteste le courroux,
Et ces autels sacrés s'élèvent contre vous.
Fuyez, ne bravez plus les saintes Euménides;
Leur nom glace d'effroi le sein des parricides.

ANTIGONE.

Ah! si l'infortuné ne peut vous émouvoir,
Les pleurs de son enfant seront-ils sans pouvoir?
De votre sang, du mien, ne brisez point les chaînes;

Oui, c'est le sang des Grecs qui coule dans nos veines :
Vénérables vieillards, j'invoque auprès de vous,
J'atteste, je conjure, en pressant vos genoux,
Tout ce qui doit parler à votre âme attendrie,
Le nom, le nom sacré de la douce patrie,
Les tombeaux paternels, le toit de vos aïeux,
Vos frères, vos enfants, vos épouses, vos dieux.

LE CHŒUR.

Antigone, à ces dieux nous devons nos alarmes,
Et nos cœurs vainement sont émus par vos larmes.
Que peuvent les humains contre un ciel irrité?

ŒDIPE.

Outrage-t-on les dieux par l'hospitalité ?
O cité glorieuse et chère à l'infortune,
Athènes, désormais son aspect t'importune !
Ce n'est plus ce rivage autrefois renommé,
Et des rois suppliants refuge accoutumé.

LE CHŒUR.

Vos mains n'ont-elles pas versé le sang d'un père ?
N'avez-vous pas souillé le lit de votre mère ?

ŒDIPE.

Ah ! déclaré coupable avant que d'être né,
Songez-vous qu'en naissant je fus abandonné ?
Avant de me proscrire, entendez ma défense.
A la cour de Corinthe on nourrit mon enfance ;
J'ignorais mes parents et jusqu'à mon pays.
Je rencontrai Laïus et je le combattis;
De mes jours menacés, défenseur légitime,
Sans la connaître, hélas ! j'immolai ma victime.
Au moment où le Sphynx est tombé sous mes coups,
La veuve de Laïus me choisit pour époux.
Savions-nous tous les deux ma naissance funeste?
Non : les autels d'hymen sanctifiaient l'inceste :
De la fatalité subissant les arrêts,
Au sein de la vertu j'ai commis des forfaits.
De Delphes maintenant aux rives de l'Attique,
Je me rends sur la foi du trépied prophétique ;
Apollon m'a guidé vers ces bois protecteurs :
J'y laisserai ma cendre ; et de mes bienfaiteurs,
Ce trésor à son tour, protégeant les murailles,
Doit leur assujettir le destin des batailles.
Ne prétendez donc plus, vieillards qui m'écoutez,
M'effrayer par le nom des pâles déités :
De leurs flambeaux vengeurs je ne sens point la flamme ;
Le remords déchirant ne flétrit point mon âme :
Criminel devant vous, je suis pur à leurs yeux,
Et leur auguste appui m'attendait dans ces lieux.

LE CHOEUR.

A décider sur vous le roi seul peut prétendre,
Œdipe ; en attendant qu'il vienne vous entendre,
Goûtez quelque repos dans ce lieu solennel,
Cueillez, fille si douce à son cœur paternel,
De l'arbre de Pallas les branches révérées ;
Plongez-les dans les eaux des fontaines sacrées ;
D'un aveugle chéri guidez les pas tremblants ;
L'olive dans les mains, et tous deux suppliants,
Tous deux prosternez-vous sur les degrés du temple :
Puisse Œdipe y fléchir le ciel qui le contemple !

ANTIGONE.

Vos désirs sont remplis : vous, mon père, venez.

ŒDIPE.

O filles de la nuit, devant vous prosternés,
Nous élevons vers vous notre voix gémissante ;
Accueillez les soupirs de ma fille innocente ;
Terminez mon exil : je vous offre des pleurs,
Une âme résignée, et trente ans de malheurs.

LE CHŒUR.

Recevez, chastes Euménides,
Les vœux qui vous sont présentés ;
Redoutables divinités,
De larmes et de sang avides,
Calmez vos serpents irrités ;
Éteignez vos flambeaux livides.
Que les dieux à leurs ennemis
Gardent vos tourments légitimes ;
Mais ne prenez pas pour victimes
Des cœurs à la vertu soumis ;
Et ne punissez pas des crimes
Que le destin seul a commis.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, ANTIGONE, THÉSÉE ; LE CHŒUR, ATHÉNIENS.

THÉSÉE.

Quels sont ces suppliants, ô vieillards de Colone ?

LE CHŒUR.

Le malheureux Œdipe et sa fille Antigone.

THÉSÉE.

Levez-vous, roi célèbre, et vous, fille des rois.

ŒDIPE.

Est-il vrai ? d'un héros j'entends la douce voix.

THÉSÉE.

Illustre infortuné que ma pitié révère,
Je voudrais, corrigeant un destin trop sévère,
Vous offrir dans ma cour des soins consolateurs,
Et d'un fils de Cadmus honorer les malheurs.
Si pourtant vos désirs ont choisi ces retraites,
Si des dieux immortels les volontés secrètes,
En ce lieu redoutable ont arrêté vos pas,
Aux dieux, à vos désirs je ne résiste pas.

Vous n'ordonnerez rien qui me soit impossible.
J'appris de l'infortune à devenir sensible ;
Vous souffrez : mon devoir est de vous secourir.
Mortel, ainsi que vous, je naquis pour souffrir :
Jeune encor, j'ai des maux la longue expérience ;
J'ai traîné dans l'exil mon orageuse enfance.
L'éclat d'un jour plus pur n'éblouit point mes yeux :
Les humains ont l'espoir, l'avenir est aux dieux.

ŒDIPE.

Ah ! le ciel vous devait cet empire en partage ;
Un sage souverain mérite un peuple sage.
Je reconnais en vous le sang des immortels,
Et c'est par ce chemin qu'on s'élève aux autels.
Mais, en un palais, moi, longtemps privé d'asile,
Moi, que je cherche encore une pompe stérile !
Je viens, de mes malheurs déposant le fardeau,
En des lieux sans éclat demander un tombeau.

THÉSÉE.

Vivez, vivez longtemps sur cette heureuse terre.

ŒDIPE.

L'appui que vous m'offrez peut vous donner la guerre.
Les Thébains en leurs murs voudront me ramener.

THÉSÉE.

Et vous-même à l'exil pourquoi vous condamner ?

ŒDIPE.

Jadis ils m'ont banni ; mes maux sont leur ouvrage.

THÉSÉE.

Pourquoi désirent-ils de réparer l'outrage ?

ŒDIPE.

Pour désarmer les dieux qui les ont menacés.

THÉSÉE.

Quels revers aux Thébains seraient donc annoncés ?

ŒDIPE.

Par votre peuple un jour Thèbes sera punie.

THÉSÉE.

Thèbes, par des traités, à mon peuple est unie.

ŒDIPE.

Tout, excepté les dieux, subit les lois du sort :
Tout naît, change, vieillit et trouve enfin la mort.
Renversés par le temps, les empires s'écroulent ;
Les siècles dévorés comme un instant s'écoulent ;
Miné par une longue et mortelle langueur,
Le corps sent par degrés s'éteindre sa vigueur.
Ces palais somptueux, ces campagnes fertiles
Seront de vains débris, des sables inutiles.
Des intérêts communs unissent les humains ;
Des intérêts divers ensanglantent leurs mains.
La fidélité meurt ; de sa cendre attiédie
S'élèvent les soupçons, bientôt la perfidie ;
Et l'impiété même, aux pieds des immortels,
Vient d'un serment parjure effrayer leurs autels.
Jusqu'ici nul motif, appelant la vengeance,
De vous et des Thébains ne rompt l'intelligence ;
De resserrer vos nœuds tout semble prendre soin.
Mais un jour, et ce jour peut-être n'est pas loin,
A l'antique amitié succédera la haine ;
Les dieux vengeurs du crime et protecteurs d'Athène,
D'une guerre implacable allumant le flambeau,
Verront le sang thébain couler sur mon tombeau.
Si j'en crois Apollon, ma cendre triomphante
Parmi vos ennemis jettera l'épouvante :
D'Athènes désormais Œdipe est citoyen,
Et les débris d'Œdipe en seront le soutien.

LE CHŒUR.

Sous les regards sacrés des terribles déesses,
Œdipe, en arrivant, nous a fait ces promesses.

THÉSÉE.

Il suffit qu'en ce jour la céleste faveur
D'accueillir un héros m'ait gardé le bonheur.
Je ne réclame point une autre récompense.
Sans rejeter les dons que l'Olympe dispense,
Je sens que pour un homme, et surtout pour un roi,
Le respect du malheur est la première loi.
Héritier de Cadmus, votre audace intrépide
Avant moi descendit sur les traces d'Alcide.
Alcide, comme vous à l'exil condamné,
De ses propres parents se vit abandonné ;
Des destins en courroux la longue jalousie
Lui fit payer bien cher l'Olympe et l'ambroisie ;
L'infortune, pour lui commençant au berceau,
Vint au sommet d'Œta lui creuser un tombeau ;
Mais il vainquit le sort qui lui faisait la guerre,
Qui poursuit les héros et sourit au vulgaire.
Le bonheur des humains fut sa félicité,
Il recueillit vivant son immortalité.
Comme lui sur le sort remportez la victoire :
La Grèce a consacré ces temps de votre gloire,
Où, par l'heureux Œdipe, arrachés au trépas,
Les Thébains à ses pieds déposaient des états.
Antigone vous reste, oubliez auprès d'elle
Les maux dont vous chargea la fortune infidèle :
C'est une longue nuit qui remplace un beau jour.
Habitez, protégez, consacrez ce séjour.
Et vous, de ses malheurs compagne aimable et chère ;
Vous, ô fille héroïque, et digne d'un tel père ;
Vous qui serez un jour, dans la postérité,
L'honneur de votre sexe et de l'humanité,
Œdipe est sous ma garde ; et, si Thèbes l'exile,
Au sein de mon empire il a le droit d'asile.
Mes amis désormais sont devenus les siens,
Et tous ses ennemis se déclarent les miens.
Vieillards, je vais me rendre au temple de Neptune,
D'Œdipe et de sa fille honorez l'infortune,
Remplissez les devoirs d'un peuple généreux,
Et que, toujours présent, mon nom veille sur eux.

SCÈNE II.

ŒDIPE, ANTIGONE; LE CHŒUR.

ANTIGONE.

Dans un autre univers Œdipe enfin respire.
De la fatalité ne craignez plus l'empire,
Mon père; d'un héros les vertueux secours
Ont fléchi les destins qui pesaient sur vos jours.
Vous ne rencontrez pas l'avare bienveillance
Qu'une plainte importune arrache à l'opulence,
Ni ces honteux bienfaits qu'un tyran dédaigneux
Accorde à la misère en détournant les yeux;
Mais la tendre pitié, l'hospitalité sainte,
L'amitié consolante et prévenant la plainte,
L'espoir et le sommeil, l'oubli des longs chagrins,
Un appui toujours sûr, des cieux toujours sereins.

ŒDIPE.

O toi qui prolongeais ma pénible existence,
Qui me tins lieu de tout, qui fus ma providence,
Tu ne seras donc plus mon unique soutien :
J'ai pu trouver un cœur aussi pur que le tien.
Et vous, dieux immortels, dont Thésée est l'image,
En essuyant des pleurs il vous rend son hommage.
Que ce roi, que son peuple à jamais vous soient chers;
Des murs sacrés d'Athène écartez les revers.

LE CHŒUR.

Vieillard, chérissez nos asiles :
Cérès a dans nos champs fertiles
Versé les trésors de son sein ;
Et, dans nos douces promenades,
Bacchus, au milieu des Ménades,
Vient s'égarer le thyrse en main.

Près des flots du riant Ylisse,
Les parfums dorés du narcisse
Embaument nos vallons fleuris :
En nos grottes enchanteresses
Le chœur des neuf chastes déesses
Se mêle à la cour de Cypris.

Le long de cette aimable rive,
Athènes voit mûrir l'olive
Sous l'œil bienfaisant de Pallas ;
L'olive sainte et pacifique,
Et qui, dans la course olympique,
Est le prix des nobles combats.

Neptune enrichit notre terre
Du coursier respirant la guerre,
Et guida nos légers vaisseaux.
Ils volent sur les flots humides,
Pareils aux jeunes Néréides
Rasant la surface des eaux.

....

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, ANTIGONE; LE CHŒUR.

ANTIGONE.

Les moments sont venus, ô peuples de l'Attique!
De déployer pour nous votre courage antique.

ŒDIPE.

Eh quoi! prévoyez-vous quelques nouveaux dangers?

ANTIGONE.

Je viens d'apercevoir des soldats étrangers.

ŒDIPE.

Ah! ce sont les Thébains, et j'en crois mes alarmes.

ANTIGONE.

Ils approchent. Déjà l'on voit briller leurs armes.

ŒDIPE.

Thésée, en peu d'instants, confondra leur fureur.

ANTIGONE.

Leur chef est-il Créon? N'est-ce point une erreur?

ŒDIPE.

Le frère de Jocaste! ô puissance suprême!

ANTIGONE.

Il vient; il va paraître; et c'est Créon lui-même *.

SCÈNE II.

ŒDIPE, ANTIGONE, CRÉON; LE CHŒUR; SOLDATS THÉBAINS.

CRÉON.

O vous, sages vieillards, nés de sages aïeux,
Entouré de soldats si je m'offre à vos yeux,
Je ne viens point ici tenter aucun outrage,
Ni d'un peuple guerrier provoquer le courage.
Près du fils de Laïus la cause des Thébains
Par une ville entière est remise en mes mains.
Dans ses murs aujourd'hui quand Thèbes vous rappelle,
De vous fléchir, Œdipe, elle a chargé mon zèle.
Moi-même, avec ardeur, j'ai brigué cet emploi.
Quelle honte, en effet, quelle douleur pour moi!
Amitié, nœuds du sang, intérêt, tout nous lie.
Quelle ville à ce point fut jamais avilie?
Celui qui fut son roi, dénué de secours,
Traînant de bords en bords ses misérables jours!
A l'insulte, au mépris, près de lui condamnée,
Sa fille!... Qui l'eût dit, princesse infortunée,

* Un récit d'Antigone au lieu de tout ce dialogue.
(*Note de l'auteur sur cette scène.*)

Que, brillante d'attraits, et dans ces jours si doux
Où le flambeau d'hymen devait luire pour vous,
Au temps où du bonheur l'image enchanteresse
Dans un long avenir sourit à la jeunesse,
Seule, d'un père aveugle épousant le destin,
Vous iriez mendier un asile incertain ?
Ah ! rendez-vous, Œdipe, au dessein qui m'amène ;
Venez, au nom des dieux, des nymphes de l'Ismène,
Au nom d'un peuple ingrat, mais d'un peuple puni,
Réduit à supplier le roi qu'il a banni.
Le crime est odieux, le repentir l'efface ;
Cessez de prolonger la commune disgrâce ;
Et, dans votre palais, monarque de retour,
Au rang de vos aïeux remontez en ce jour.

ŒDIPE.

Créon, près d'un banni le soin qu'on daigne prendre,
Comme il doit me flatter, a lieu de me surprendre.
Les Thébains repentants vous ont remis leurs droits ;
Vous êtes, en effet, digne d'un pareil choix.
De leur ambassadeur connaissant l'éloquence,
Sans doute ils ont compté sur peu de résistance.
Retournez auprès d'eux ; portez-leur mes refus.

CRÉON.

Ils rappellent Œdipe.

ŒDIPE.

Ils ne le verront plus.
Ah ! tandis que pour moi l'exil avait des charmes,
Ils refusaient l'exil à mes vœux, à mes larmes.
De mon sort, par degrés, je dissipai l'horreur ;
Une lueur d'espoir vint éclairer mon cœur ;
Soudain se réveilla leur injuste furie ;
Dans l'univers entier je me vis sans patrie.
Pour fléchir les Thébains je n'ai rien oublié,
Des Thébains endurcis rien n'émut la pitié :
Vous osez me l'offrir lorsque je la déteste !
Perfides, loin de moi votre pitié funeste !
Loin de moi ce palais où, par vous ramené,
Votre esclave royal languirait enchaîné !
C'est ici, car je vois le motif qui vous presse,
Ici que vous attend ma cendre vengeresse.
Ma fille est tout pour moi ; mes fils doivent périr.
De ces remparts thébains qu'ils veulent conquérir,
De ces champs où la guerre avec eux va descendre,
Ils n'auront que le champ où dormira leur cendre.
Vous, prince ambitieux, parent dénaturé,
Ne déshonorez plus un rivage sacré ;
Ne vous arrêtez pas dans l'air que je respire ;
Vous périrez sujet ; ma fille aura l'empire ;
Et, courbés à leur tour sous les dieux offensés,
Les Thébains me rendront les pleurs que j'ai versés.

CRÉON.

Je n'ai donc entrepris qu'une démarche vaine !
Loin de vous apaiser j'irrite votre haine !
De Thèbes désormais tout vous est odieux !
Je ne vous presse plus d'abandonner ces lieux.
Vous le voulez ; restez ; mais cessez de prétendre
Que loin de son pays, dans un âge si tendre,
Ignorant l'hyménée et ses chastes douceurs,
Cette princesse encor se nourrisse de pleurs.
Son front chéri du ciel demande une couronne ;
Elle suivra mes pas, puisque Thèbes l'ordonne.
C'est languir trop longtemps sous un ciel étranger.

ANTIGONE.

Par ta pitié cruelle oses-tu m'outrager ?
Ne parle plus d'hymen, de Thèbes, de couronne.
Au malheureux Œdipe arracher Antigone !
Que ferait un vieillard qui, jusques aujourd'hui,
Exilé, vagabond, n'eut que mon faible appui,
Qui m'aime, qui m'est cher, dont l'image adorée
Me retrace des dieux la majesté sacrée ?
Et pour qui désormais faut-il l'abandonner ?
Pour toi ! pour les Thébains qui l'ont pu détrôner !
L'espères-tu, dis-moi, qu'ingrate à sa tendresse,
Je pourrai sur ces bords délaisser sa vieillesse ?
Mais un trône m'attend ? va, j'aime mieux mon sort.
Je ne veux point d'un trône où s'assied le remord.
Œdipe est avec moi ; je suis trop fortunée :
Il me tient lieu de rang, de grandeur, d'hyménée ;
Vivante pour lui seul, je trouve dans ses bras
Un père, une patrie, un trône et des états.

CRÉON.

Suivez-nous. Ces vieillards ne sauraient vous défendre.

ANTIGONE.

A quoi tend ce discours ? qu'oseriez-vous prétendre ?

CRÉON.

Aux ordres des Thébains nous devons obéir.

ANTIGONE.

Dans les bras paternels viendrez-vous me saisir ?

CRÉON.

Soldats ! séparez-les.

ŒDIPE.

Dieux puissants !

LE CHŒUR.

Téméraire !

ŒDIPE.

Ma fille, prends ma main.

ANTIGONE.

Je ne le puis, mon père.

ŒDIPE.

Où vas-tu ?

ANTIGONE.

Les cruels, ils entraînent mes pas !

LE CHŒUR.

Quoi ! vous voyez ce temple, et vous ne tremblez pas !

ŒDIPE.

Arrachez-moi la vie, ou laissez-moi ma fille.

CRÉON.

Après tant de forfaits tu n'as plus de famille.

ŒDIPE.

Ma fille, ma compagne et mon unique bien,
De ton vieux père aveugle où sera le soutien?

LE CHŒUR.

Accourez, habitants ; Athène est méprisée.

ŒDIPE.

Si tu ne crains le ciel, redoute au moins Thésée.

CRÉON.

Enlevé de ces lieux tu vas nous suivre aussi.
Ton protecteur est loin.

LE CHŒUR.

Non, Thébains, le voici.

SCÈNE III.

ŒDIPE, THÉSÉE, CRÉON ; LE CHŒUR ;
SOLDATS THÉBAINS, SOLDATS ATHÉNIENS.

THÉSÉE.

Des armes ! des guerriers ! quel transport vous agite ?
D'où viennent ces clameurs, cette alarme subite?
Pourquoi troubler des vœux que j'offre au nom de tous ?
Quel est cet étranger que je vois parmi vous ?

ŒDIPE.

Le perfide Créon qui m'enlève Antigone.
Il brave des vieillards que la force abandonne.
Thèbes lui commanda cet exploit important.

THÉSÉE.

Qu'un de vous coure au temple, et qu'on s'arme à l'instant.
Vous, ravisseur impie, et qui, sur cette terre,
Au milieu de la paix venez porter la guerre,
Audacieux Thébains, je devrais vous unir
Aux brigands que les dieux m'ont chargé de punir.
Antigone est par vous réduite en esclavage :
Vous subirez son sort ; je vous garde en otage :
Qui fait couler des pleurs en répand à son tour.
Quel était votre espoir ? répondez sans détour.
De Thèbe ou de Créon dois-je aujourd'hui me plaindre ?
M'a-t-on cru sans pouvoir ou capable de craindre?
Non : vous outragez seul, en vos témérités,
L'infortune, le ciel et la foi des traités.
Thèbes de vos efforts punira l'insolence,
Alors qu'elle apprendra qu'usant de violence,
Des ennemis d'Œdipe, émissaire odieux,
Créon sur ce rivage, à l'aspect de nos dieux,
Portant sur le malheur une main sacrilége,
Osa des suppliants braver le privilége.

CRÉON.

N'écoutez point, Thésée, un injuste courroux.
La fille de nos rois doit vivre parmi nous.
Vos peuples sont vaillants ; mais je sais que la Grèce,
Autant que leur courage estime leur sagesse.
Vous régnez en ces lieux, je suis donc assuré
Que le crime en ces lieux ne peut être honoré.
Qu'on n'y sait point aimer ceux que le ciel déteste,
Chérir le parricide et protéger l'inceste.

ŒDIPE.

Ajoute le mensonge à tes lâches fureurs ;
En forfaits médités érige mes malheurs.
Mon cœur fut-il coupable aux champs de la Phocide ?
Pour défendre mes jours je devins parricide.
Deux guerriers inconnus me présentaient la mort ;
Jour cruel ! piége horrible où m'attendait le sort !
Je trouvai dans vos murs et le crime et la gloire ;
Je vous sauvai : l'inceste a payé ma victoire.
Mais oses-tu, barbare, avec tant de noirceur,
Réveiller mon opprobre et celui de ta sœur ?
Jocaste chez les morts descendit la première ;
Mes mains ont de mes yeux arraché la lumière ;
Le destin fut coupable, Œdipe s'est puni ;
Il mourait lentement, et vous l'avez banni.
Par les soins de Thésée, il commence à renaître ;
Thésée est un héros ; tu l'as dû méconnaître.
Il me rendra ma fille, et son auguste front
N'aura pas vainement rougi de mon affront.

THÉSÉE.

Étranger, ce discours a de quoi vous confondre.

CRÉON.

Dans les remparts de Thèbe on saura lui répondre.

THÉSÉE.

Sous les remparts d'Athène il faut, avant ce temps,
Répondre avec le glaive à ses fiers combattants.
Si vos Thébains ont cru, cachés dans ces retraites,
Nous tendre impunément des embûches secrètes ;
C'est tout mon peuple armé qui marche avec son roi.
Vous, demeurez, Œdipe, et n'ayez point d'effroi.
Attendez votre fille un moment prisonnière ;
Avant que le soleil ait fini sa carrière,
Thésée, ainsi que vous, plus que vous outragé,
Aura cessé de vivre, ou vous aura vengé.

SCÈNE IV.

ŒDIPE ; LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Fils de Cadmus, une ingrate patrie
N'a pas encore épuisé son courroux ;
On vous arrache une fille chérie ;
Mais un héros vient de s'armer pour vous.
Combattra-t-il en faveur d'Antigone
Auprès du temple où le fils de Latone,
Son arc en main, lève un front radieux ?
Conduira-t-il nos guerriers intrépides,
Près du rivage où les saints Eumolpides
Chantent Cérès et la mère des dieux ?

Les boucliers retentissent,
Frappés par les boucliers ;

Heurtés du front des coursiers,
Les coursiers fougueux bondissent;
Les guerriers mourants frémissent,
En tombant sous les guerriers.

Une poussière brûlante
Saillit du pied des remparts;
Les chars attaquent les chars
Et leur faux étincelante
Fond dans la plaine sanglante
Sur les bataillons épars.

De nos héros protége la vaillance,
O souverain des dieux et des mortels!
Prends, ô Pallas! ton égide et ta lance,
Défends ton peuple et défends tes autels!
Dieu du trident, sors des gouffres de l'onde,
Phébus, Diane, ô dieux flambeaux du monde,
O dieux chasseurs, épuisez vos carquois!
Bellone et Mars conduisez nos armées;
Que la victoire aux ailes enflammées,
Du haut des cieux descende à votre voix.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ŒDIPE, ANTIGONE, THÉSÉE; LE CHŒUR.

ŒDIPE.

Antigone, en mes bras, c'est bien toi que je presse?

ANTIGONE.

Le vainqueur de Créon vous rend à ma tendresse.

THÉSÉE.

J'ai rempli mes serments. Créon et ses soldats
Déjà loin de nos murs précipitent leurs pas.
Les Thébains n'ont trouvé qu'une fuite sanglante,
Non ce que prétendait leur audace insolente.
Ils ont bravé le Ciel; mais le Ciel irrité
A vengé l'infortune et l'hospitalité.

ŒDIPE.

Je ne puis vous offrir que ma reconnaissance.

THÉSÉE.

C'est de vous que Thésée attend sa récompense.

ŒDIPE.

Et que peut désormais un vieillard malheureux?

THÉSÉE.

Vous pouvez d'un seul mot exaucer tous mes vœux.

ŒDIPE.

Comment?

THÉSÉE.

J'ai vu prier aux autels de Neptune
Un Thébain, comme vous soumis à l'infortune,
Comme vous élevé dans le suprême rang,
Et qui vous est uni par les liens du sang.
Il adressait au dieu du trident redoutable
Des larmes, des remords, offrande d'un coupable.

ŒDIPE.

Des remords! je le plains.

THÉSÉE.

Je viens de le revoir,
Près de ces lieux encor traînant son désespoir.

ŒDIPE.

Ce Thébain, quel est-il?

THÉSÉE.

Votre fils Polynice.

ŒDIPE.

Polynice! grands dieux! qu'il parte; qu'il périsse.

THÉSÉE.

Pardonnez, mais pour lui je dois vous implorer.

ŒDIPE.

Vous! pour lui? Que veut-il? qu'ose-t-il espérer?

THÉSÉE.

Qu'à vos pieds un moment vous daignerez l'admettre.

ŒDIPE.

Ciel! à mes ennemis voulez-vous me soumettre?

THÉSÉE.

Non! de tous leurs efforts je veux vous garantir.
Je vous parle d'un fils armé de repentir.

ANTIGONE.

Ah! qu'il vienne, qu'il tombe aux genoux de son père.

ŒDIPE.

D'un fils! il ne l'est plus.

ANTIGONE.

Il est encor mon frère.

ŒDIPE, *après un silence*.

Eh bien! je l'entendrai; qu'il paraisse à mes yeux.

THÉSÉE.

Habitants de Colone, abandonnons ces lieux.
D'un pareil entretien réservons le mystère
Aux sombres déités de ce bois solitaire.
Approchez, Polynice; il vous reste une sœur;
Dans votre désespoir goûtez quelque douceur:
Puissiez-vous obtenir qu'Œdipe vous pardonne!
Vous, Œdipe, écoutez le frère d'Antigone;
Et, quelques attentats que ce prince ait commis,
Songez qu'il se repent et qu'il est votre fils.

SCÈNE II.

ŒDIPE, ANTIGONE, POLYNICE.

POLYNICE.

Quel état! voilà donc et mon père et mon juge!
Proscrit! aveugle! errant de refuge en refuge

Sur un front demi-nu qu'ont sillonné les ans,
Quelques cheveux épars et blanchis par le temps!

ANTIGONE.

Mon frère, vous voyez le malheur qui l'opprime.

POLYNICE.

Je suis plus malheureux : il est exempt de crime.
Œdipe, c'est un fils qui vient vous implorer :
Au sein de la vertu je puis encor rentrer;
Et Jupiter lui-même, écoutant l'indulgence,
Laisse aux pleurs du remords désarmer sa vengeance.
Sur les bords du Céphise, auprès de ces remparts,
Un temple s'est offert à mes premiers regards;
Tremblant, j'ai supplié le dieu qu'on y révère
D'imprimer mon pardon sur les lèvres d'un père;
Mais Neptune en courroux ne m'a point exaucé,
Et je n'y trouve, hélas! qu'un silence glacé.
Compagne d'un héros, vous de qui la tendresse
A, par des soins pieux, consolé sa vieillesse;
Vous de qui j'ose encor, sous la honte abattu,
Envier le bonheur, et surtout la vertu;
Au nom de l'amitié qui charmait notre enfance,
Que vos pleurs innocents coulent pour ma défense.
En se mêlant aux pleurs d'un enfant criminel,
Seront-ils sans pouvoir sur un cœur paternel?
Ah! peut-être au pardon je ne dois plus prétendre;
Mais, que la voix d'un père au moins se fasse entendre

ŒDIPE.

Va, tu n'aurais jamais entendu cette voix,
Si de mon seul désir j'avais suivi les lois.
J'obéis à ma fille, au monarque d'Athène.
Mais, que viens-tu chercher? quel nouveau soin t'amène,
Tous ces maux que tu plains, c'est toi qui les as faits.
Dis, parle; que veux-tu?

POLYNICE.

Les réparer.

ŒDIPE.

Jamais.

POLYNICE.

Pour ce devoir sacré Polynice respire;
Ne désapprouvez pas le projet qui m'inspire.
Mon frère est couronné; le sceptre est dans ses mains:
Séduits par ses trésors, les volages Thébains,
Sans respecter en moi les droits de la naissance,
Ont de l'usurpateur reconnu la puissance.
Banni des mêmes lieux dont vous fûtes banni,
Et trop sûr qu'un forfait n'est jamais impuni,
J'ai couru dans Argos étaler mon outrage :
Adraste veut pour moi signaler son courage;
Brûlant de me revoir au sein de mes états,
Il offre à mes désirs sa fille et des soldats;
Conduite par sept chefs, une armée intrépide
Demande à s'élancer des champs de l'Argolide.
Apollon nous promet des triomphes certains,
Si vous daignez d'un mot protéger nos destins.
Jusqu'à quand, vous et moi, laissons-nous un impie
Jouir d'une couronne indignement ravie?
O mon père, unissons nos droits et nos malheurs;
A ce roi d'un moment faisons payer nos pleurs.
Les Thébains reverront Œdipe au rang suprême :
C'est à lui de régner sur eux et sur moi-même.

ŒDIPE.

Les Thébains! peut-il être un destin plus affreux
Que de régner par toi sur toi-même et sur eux?
Si j'en crois tes discours, Étéocle est un traître.
Tu peux t'en étonner? va, ton frère a dû l'être.
Il usurpe ton rang... tu l'avais usurpé.
Il te trompe... Eh! dis-moi, ne m'as-tu pas trompé?
Quand tu régnais, ingrat, tes fureurs despotiques
M'ont arraché du sein de mes dieux domestiques.
Qui t'a donné le droit d'oser verser des pleurs?
Tu gémis... non sur moi, sur d'injustes malheurs,
Sur la misère affreuse où tu plongeas ton père;
Tu gémis de te voir détrôné par un frère.
D'opprobre et de douleur par vous rassasié,
Des étrangers par vous mendiant la pitié,
Je suis mort dès longtemps pour mes deux fils coupables.
Ma fille, s'enchaînant à mes jours déplorables,
Épousa mon exil et mon adversité;
Travaux, dangers, mépris, elle a tout supporté.
Je vis pour Antigone. Eh! vivrais-je sans elle?
Je dois mon existence à son généreux zèle;
Elle est toujours ma fille, et vous fûtes mes fils.
Mais je serai vengé; mais vous serez punis;
Sur vos coupables fronts, si longtemps suspendue,
La foudre est toute prête, et va percer la nue :
Va tenter les combats; cours à Thèbes, va, cours;
Ton espoir est fondé sur d'impuissants secours:
Au pied des murs thébains la sentence est écrite;
Elle attend Polynice : allez, race proscrite;
Tous deux dans votre sang vous tomberez plongés,
L'un de l'autre sujets, l'un par l'autre égorgés.
Tous deux je vous dévoue aux noires Euménides :
Leurs serpents abreuvés du sang des parricides,
D'un père au désespoir vengeant les pleurs amers,
Vous poursuivront tous deux jusque dans les enfers.
Mais tes vœux sont remplis, et tu viens de m'entendre:
Va retrouver ce roi qui t'a nommé son gendre;
Dis-lui quel héritage Œdipe furieux
Laisse, avant son trépas, à des fils odieux.

POLYNICE.

Oh! trop fatal voyage! auspices exécrables!
Non : je ne reçois point ces adieux redoutables.
Moi, sur un trône impur, loin de vous exilé,
Traînant l'horrible poids dont je suis accablé,
Abandonné du ciel et maudit par un père,
J'irais... Non; vainement votre courroux l'espère.
Fermez-moi votre cœur; repoussez de vos bras
Votre enfant malheureux qui s'attache à vos pas;

J'y demeure enchaîné : qu'Étéocle m'opprime;
Plus de trône pour moi; mais surtout plus de crime.

ŒDIPE.

Qui? moi! te recevoir?

POLYNICE.

Ah! sinon comme un fils,
Du moins comme un esclave à vos ordres soumis.

ŒDIPE.

Ingrat! si tu sentais un remords véritable!

POLYNICE.

Au nom de ce remords, compagnon du coupable,
De ce tourment affreux plus grand que vos malheurs.

ANTIGONE.

Mon père! il se repent; je vois couler ses pleurs.

ŒDIPE.

Ma fille!

ANTIGONE.

Rendez-vous, rendez-vous à nos larmes;
D'un pardon généreux goûtez encor les charmes.

ŒDIPE.

Doit-il donc partager le prix de ta vertu?

ANTIGONE.

Oui, mon père. A vos pieds il gémit abattu :
Je m'y jette avec lui : si vous m'aimez encore,
La grâce de mon frère est le prix que j'implore.

ŒDIPE.

Antigone! ma fille! ô pénibles combats!

ANTIGONE.

Ah! dites mes enfants; ne nous séparez pas.

ŒDIPE.

Polynice!

POLYNICE.

Mon père!

ŒDIPE.

Aime notre Antigone.
Viens, sois encor mon fils; ton père te pardonne.

ANTIGONE.

O bonheur!

POLYNICE.

Un coupable en vos bras paternels!

ŒDIPE.

Un fils. O des humains arbitres éternels,
Étendez jusqu'à lui votre main tutélaire;
Adoptez ma clémence et non pas ma colère;
Et n'exaucez jamais les souhaits imprudents
D'un père au désespoir qui maudit ses enfants.

ANTIGONE.

Le Ciel las de punir nous est donc favorable?

POLYNICE.

Le Ciel tonne sur nous. Est-il inexorable?

ŒDIPE.

Grands dieux, je vous entends; vous l'ordonnez; je [pars.

SCÈNE III.

ŒDIPE, ANTIGONE, POLYNICE, THÉSÉE; LE CHŒUR.

THÉSÉE.

Je viens auprès de vous, suivi de ces vieillards,
Œdipe; ces éclairs, ces foudres sans orages
D'un grand événement sont toujours les présages.

LE CHŒUR.

Œdipe, expliquez-nous ces signes redoutés.

ŒDIPE.

Thésée, enfants d'Œdipe, et vous, peuple, écoutez.

LE CHŒUR.

Quel feu brille en ses traits!

THÉSÉE.

Quelle voix solennelle!

ŒDIPE.

Œdipe va mourir, et la foudre l'appelle.

POLYNICE.

Mourir!

ANTIGONE.

Mon père!

THÉSÉE.

Œdipe!

LE CHŒUR.

O ciel!

ŒDIPE.

Séchez vos pleurs.
Ne déshonorez pas la fin de mes malheurs.
Coupable, infortuné, mais trop cher Polynice,
Aux filles de la nuit prépare un sacrifice;
Pénètre dans leur temple; embrasse leurs genoux :
Ton père a pardonné; désarme leur courroux.
Antigone, mon guide, ah! si le roi lui-même
Doit seul être témoin de mon instant suprême,
Ah! du moins, à mon tour, je guiderai tes pas
Non loin des lieux secrets marqués pour mon trépas.
O clarté douce et pure, et si longtemps perdue,
O lumière des cieux, tu m'es enfin rendue!
Mercure et Proserpine ont ouvert les chemins :
C'est par ici, marchons. Vous, amis des humains,
Vous, derniers protecteurs d'Œdipe et d'Antigone,
Chœur des sages vieillards révérés dans Colone,
Jouissez à jamais d'un heureux avenir;
Oubliez mes revers; gardez mon souvenir.
Sur la terre d'exil si la vertu plaintive
D'un destin tyrannique est un moment captive,
Triomphante elle échappe à des fers odieux,
Et, libre en expirant, renaît au sein des dieux.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

O roi des mânes funèbres,

Ô vous, reine des ténèbres,
Et toi, gardien redouté;
Noires sœurs, mort secourable,
Asile du misérable,
Sommeil de l'éternité :

Ouvrez les royaumes sombres;
Accueillez parmi les ombres
La victime du malheur :
Battu par un long orage,
Du moins qu'Œdipe au rivage
Puisse aborder sans douleur.

Pourquoi vivons-nous encore?
Heureux celui qu'une aurore
A vu naître et voit mourir!
Sous le dais, sous la chaumière,
Ouvrir l'œil à la lumière,
C'est commencer à souffrir.

Nul jour n'est digne d'envie :
Chargé du poids de la vie,
L'homme se plaint au berceau :
Il gémit dans la jeunesse;
Et les pleurs de sa vieillesse
Vont se tarir au tombeau.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTIGONE; LE CHŒUR.

ANTIGONE.

Je reviens en ces lieux par les ordres d'un père :
J'y cherche, mais en vain, Polynice mon frère.

LE CHŒUR.

Il offre encor ses vœux aux filles de la nuit.

ANTIGONE.

Soudain le temple ouvert se referme à grand bruit.
Est-ce mon frère, ô ciel! que j'aperçois dans l'ombre,
Les cheveux hérissés, le front pâle, l'œil sombre,
Avec de longs sanglots précipitant ses pas?

SCÈNE II.

ANTIGONE, POLYNICE; LE CHŒUR.

POLYNICE.

C'est trop longtemps souffrir, achevez mon trépas.

ANTIGONE.

Polynice!

POLYNICE.

Ma sœur, ah! si tu peux m'entendre,
Viens, ouvre-moi tes bras; ma sœur, viens me défendre.

ANTIGONE.

Tu l'appelles, mon frère? elle est auprès de toi,
Ses bras te sont ouverts.

POLYNICE.

Je t'entends! je te voi!
Ton aspect de mes maux calme la violence;
Les filles de l'enfer respectent ta présence.

ANTIGONE.

Elles t'ont répondu?..

POLYNICE

Par un oracle affreux.

ANTIGONE.

Sans daigner accepter ton encens et tes vœux?

POLYNICE.

Elles n'exaucent pas les vœux d'un cœur impie.
C'est par le châtiment que le crime s'expie.

ANTIGONE.

O mon frère!

POLYNICE.

Abandonne un frère infortuné;
Suis l'exemple des dieux qui m'ont abandonné :
Ne leur adresse plus tes plaintes téméraires.
A la sombre lueur des lampes funéraires,
J'entrais d'un pied timide en ce lieu révéré
Où les rayons du jour n'ont jamais pénétré.
Aux marches de l'autel des terribles déesses,
Déjà courbant mon front voilé par les prêtresses,
Humblement prosterné, j'offrais en criminel
Des larmes, de l'encens, le pardon paternel.
O prodige! à l'instant où, d'une voix contrainte,
Je parlais d'espérance, en éprouvant la crainte,
Mon encens rejeté s'est perdu dans les airs;
Une effrayante voix qui sortait des enfers
A glacé tous mes sens par ces mots formidables :
« Les pères sont cléments; les dieux sont équitables;
« Tu serviras d'exemple aux fils dénaturés;
« Retourne aux champs thébains de ton sang altérés. »
Sur le livre vengeur j'ai vu les Euménides
Inscrire Polynice au rang des parricides;
Leurs flambeaux, leurs serpents, ministres de fureur,
Embrasaient à la fois et déchiraient mon cœur :
Aux autels arraché par des mains invisibles,
Je fuyais en criant sous les fouets inflexibles;
Et les portes d'airain se fermant après moi,
M'ont vomi loin du temple, et m'ont poussé vers toi.

ANTIGONE.

O trop funeste sort! malheureux Polynice!

POLYNICE.

Étéocle il faut donc mériter mon supplice!

ANTIGONE.

Non; fuis les champs thébains; demeure auprès de moi;

Mettons la Grèce entière entre le crime et toi.

POLYNICE.

La peine, un glaive en main, suit les pas du cou-
Les destins ont dicté l'arrêt irrévocable. [pable;

ANTIGONE.

Des destins menaçants que l'arrêt soit trompé!

POLYNICE.

Œdipe fugitif leur est-il échappé?

ANTIGONE.

Œdipe à la vertu resta du moins fidèle.

POLYNICE.

Malgré mon repentir je suis séparé d'elle.

ANTIGONE.

Par ce père expirant...

POLYNICE.

Il me pardonne en vain.

ANTIGONE.

Dirai-je par ta sœur

POLYNICE.

J'ai flétri son destin.

ANTIGONE.

Par le Ciel qui te voit...

POLYNICE.

C'est le Ciel qui m'opprime.

ANTIGONE.

Par ce fatal oracle...

POLYNICE.

Il me condamne au crime.

ANTIGONE.

Au nom de tes serments.

POLYNICE.

Les dieux m'ont dégagé.

ANTIGONE.

Cruel! tu vas périr.

POLYNICE.

Je périrai vengé.

ANTIGONE.

D'un frère!

POLYNICE.

D'Étéocle.

ANTIGONE.

Arrête!

POLYNICE.

Le perfide!

Ses horribles conseils m'ont rendu parricide.
Je veux punir sur lui jusqu'à mes attentats.
Il vit heureux! tranquille! il règne en mes états!
Et moi, de mes amis trahissant le courage,
Je pourrais, à des pleurs confiant mon outrage,
Prince indigne du jour, et dans l'ombre caché,
Laisser le sceptre aux mains qui me l'ont arraché!
Je cours à la victoire.

ANTIGONE.

A ta perte.

POLYNICE.

N'importe.

Céder m'est impossible et mon destin l'emporte.
Tu n'as point mérité ce destin rigoureux;
Je vais finir mes jours; que les tiens soient heureux.
Seulement, ô ma sœur! exauce ma prière;
Accorde à Polynice une grâce dernière.

ANTIGONE.

Si ce n'est pas un crime, et si j'ai ce pouvoir...

POLYNICE.

Non : ce n'est pas un crime, et c'est même un devoir.
Que mon corps ne soit point privé de sépulture :
Dans un frère coupable honore la nature.
Adieu. Si tu n'as pu terminer mes malheurs,
Du moins sur mon tombeau je sentirai tes pleurs.

SCÈNE III.

ANTIGONE; LE CHŒUR.

ANTIGONE.

Inutiles efforts! il fuit! il m'abandonne!
Grands dieux! avec Œdipe enlevez Antigone,
Et, si deux fils ingrats vous ont trop offensés,
Que mes vœux innocents ne soient point repoussés;
De tous leurs attentats je veux payer la dette;
Du crime et de la mort que mon sang les rachète;
Redemandez ma vie et ne poursuivez plus
Le reste infortuné des enfants de Cadmus.

LE CHŒUR.

Thésée auprès de vous s'empresse de se rendre.

ANTIGONE.

C'est la mort de mon père, hélas! qu'il vient m'ap- [prendre.

SCÈNE IV.

ANTIGONE, THÉSÉE; LE CHŒUR.

THÉSÉE.

Ce martyr étonnant de la fatalité,
Qui fut vainqueur du crime et de l'adversité,
Dont les maux sont finis, dont la gloire commence,
Entre sa fille et moi s'approchait en silence
Des bords où le Céphise, entouré de cyprès,
Morne et silencieux coule au sein des forêts;
Lieux où Pyrithoüs, des héros le modèle,
M'a juré pour la vie une amitié fidèle.
C'est là que le vieillard, suivant l'arrêt des dieux,
Bénit son Antigone, et lui fait ses adieux.
Pur, et sanctifié dans les eaux salutaires,
Il reçoit de ma main les habits funéraires;
Tous deux nous parcourons, pleins d'une sainte hor-
Ces bois religieux qu'habite la terreur. [reur,
Le jour fuyait; la nuit de ses ailes pesantes
Couvrait des noirs cyprès les têtes imposantes;

A travers les rameaux, la foudre à longs éclats
En nuage de feu marchait devant nos pas.
Je contemplais Œdipe, admirant en moi-même
Un émule d'Alcide à son heure suprême ;
Mais bientôt il s'arrête : «Allons, voici l'instant,
«Voici l'endroit, dit-il, où ma gloire m'attend.
«Du secret de ce lieu premier dépositaire,
«A votre successeur apprenez ce mystère ;
«Et, lorsque de ses jours le flambeau s'éteindra,
«Qu'il en instruise encor le roi qui le suivra.
«Tel est l'ordre du Ciel : il veut que, d'âge en âge,
«De l'éclat de vos murs ce secret soit le gage.
«Adieu. J'eus une fille ; elle a besoin d'appui :
«Elle fut ma compagne ; elle est seule aujourd'hui.
«Vous lui conserverez un asile fidèle ;
«Ce qu'elle a fait pour moi, vous le ferez pour elle.»
Ainsi parlait Œdipe ; et mes embrassements
S'unissaient à mes pleurs, consacraient mes serments.
D'un habitant des cieux la voix s'est fait entendre :
«Œdipe, il faut partir ; pourquoi te faire attendre ?
«L'Olympe te réclame.» A ces mots solennels,
J'ai reçu du héros les adieux éternels.
Il a quitté la terre ; une céleste flamme
De son sein prophétique a passé dans mon âme ;
Et, loin de l'univers moi-même transporté,
Je respirais l'Olympe et l'immortalité.
D'un demi-dieu mourant la vénérable tête
S'élevait rayonnante au sein de la tempête.
Il n'est plus. A vos yeux je viens de dévoiler
Tout ce qu'il m'est permis d'oser vous révéler.
Espérez, Antigone, un avenir prospère ;
Thésée existe encore ; ayez encore un père ;
Et nous, plaçant Œdipe entre les immortels,
A son nom protecteur élevons des autels.

ANTIGONE.

Thésée, à mes chagrins vous mêlez quelques char-
Mais d'un père exilé j'ai recueilli les larmes : [mes.
De sa gloire aujourd'hui si les dieux sont témoins,
J'ai des frères encor qui réclament mes soins.
Faites-moi reconduire aux lieux qui m'ont vu naître.
Le céleste courroux s'adoucira peut-être.
Mes frères sont armés ; que le glaive inhumain
S'apaise au nom d'Œdipe et tombe de leur main.
Je veux placer entre eux les larmes d'Antigone,
Partager leur péril et non pas leur couronne,
Et, si le sort jaloux choisissait un vainqueur,
Compagne du vaincu, partager sa douleur.

THÉSÉE.

Je vous seconderai, fille et sœur généreuse.
Qui jamais plus que vous mérita d'être heureuse !
Fléchissez les destins : que les dieux satisfaits
Daignent à vos vertus égaler leurs bienfaits.



ÉLECTRE,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

ORESTE.
ÉGISTE.
ISMÉNOR.
CLYTEMNESTRE.
ÉLECTRE.
CHRYSOSTHÉMIS.
LE CHOEUR DU PEUPLE DE MYCÈNES.
GRECS, AMIS D'ORESTE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLECTRE.

Bel ornement des cieux, lumière douce et pure,
Quand tes premiers rayons raniment la nature,
Je reviens chaque jour t'apporter mes sanglots;
Et quand la sombre nuit ramène le repos,
Je veille en accusant le meurtre et l'adultère;
Je baigne en vain de pleurs ma couche solitaire.
Mon père aux champs troyens a triomphé du sort;
Une épouse, un tyran lui donnèrent la mort :
Il tomba, comme un chêne atteint par la tempête
Tombe au sein des forêts que domina sa tête.
Oh ! qui consolera mes stériles douleurs?
Proserpine et Pluton, dieux sombres, dieux vengeurs,
Némésis vénérable, Euménides sacrées,
Craintes des oppresseurs et contre eux implorées,
Électre vous appelle : aide, pitié, secours.
A des sujets tremblants je n'aurai point recours;
Un seul espoir me luit, un seul appui me reste;
Vers sa plaintive sœur guidez mon cher Oreste,
Et que d'un trône impie Égiste renversé
Rende au fils de son roi le sang qu'il a versé.

SCÈNE II.

ÉLECTRE; LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Fille innocente, hélas ! d'une coupable mère,
Esclave en ce palais où régnait votre père,
Votre courroux, Électre, est un juste courroux;
Mais de ces vains transports quel fruit espérez-vous?
Quand vos cris perceraient au fond du sombre abîme,
Pensez-vous qu'à des pleurs il rende sa victime?
En sa douleur timide imitez votre sœur;
Voyez Chrysosthémis souffrir avec douceur;
Voyez Oreste enfin, gémissant en silence
Préparer loin de nous et mûrir sa vengeance.

ÉLECTRE.

Oreste ! ah ! que fait-il? qui peut le retenir?
Ses lettres m'annonçaient un plus doux avenir.
Près des plaisirs d'un trône, aux champs de la Phocide,
Aurait-il oublié cette cour homicide,
Du grand Agamemnon les mânes en courroux,
Électre dans les fers, sans amis, sans époux,
Seule, et sous les lambeaux de l'obscure misère,
Mangeant le pain sanglant des bourreaux de son père?

LE CHOEUR.

Non; de votre destin ne désespérez pas;
Non; Strophius admit Oreste en ses états.
Aux remparts de Crissa ce roi sage et fidèle
Se garde pour Électre, et veille encor sur elle.
Jupiter à vos maux ne ferme point ses yeux.

ÉLECTRE.

Tu vois, tu règles tout, roi du monde et des cieux :
Rends Oreste à mes pleurs, Oreste à ma tendresse.
L'assassin règne encor; que le vengeur paraisse :
Il est temps de frapper. Cet astre qui nous luit
Pour la troisième fois a dissipé la nuit
Depuis que du tyran la présence abhorrée
Ne souille point Mycène un moment délivrée.
Mais les fêtes du crime appellent son retour :
Il revient célébrer cet exécrable jour

Où le sang le plus pur scellait des nœuds impies,
Où les flambeaux d'hymen étaient ceux des furies.
Ah! c'était peu de voir Agamemnon périr,
Sans pouvoir le défendre, et sans pouvoir mourir.
O honte! ô désespoir d'Électre consternée!
Malheureuse! il me faut contempler chaque année
Ces jeux du parricide et de la trahison,
Qu'Égiste ose appeler festins d'Agamemnon.
Huit ans l'usurpateur défia son supplice;
Ma mère... est-ce bien là le nom de sa complice?
Bravant d'un peuple ému les yeux accusateurs,
Ma mère sacrifie aux dieux libérateurs;
Elle offre, au lieu d'encens, le souvenir du crime,
Dans le fond du tombeau ressaisit sa victime,
Courbe un front parricide au pied des immortels,
Et d'un vœu sacrilége insulte à leurs autels.
Et je pourrais subir un joug aussi funeste!
Écouter l'oppresseur jurant la mort d'Oreste!
Entendre d'un air calme, en étouffant mes cris,
Ma mère m'accuser d'avoir sauvé son fils!
Si devant les forfaits la vertu doit se taire,
Honorer l'assassin, respecter l'adultère,
Des mânes paternels méconnaître la voix,
Désormais la nature a donc perdu ses droits!
On verra s'éclipser la pudeur immortelle,
Et les temples des dieux périront avec elle.

SCÈNE III.

ÉLECTRE, CHRYSOSTHÉMIS; LE CHŒUR.

CHRYSOSTHÉMIS.

Osez-vous, chère Électre, aux portes du palais
Faire ainsi retentir des éclats indiscrets?
Je pleure comme vous : si de la délivrance
Le moindre avant-coureur charmait mon espérance,
Je braverais sans peine un utile danger;
Mais nous pouvons nous perdre et non pas nous venger.
Conservant dans son âme une douleur contrainte,
On cède; et le respect n'est souvent que la crainte.

ÉLECTRE.

Fille du roi des rois est-ce vous qui parlez?
Avec ses assassins vous qui dissimulez?
Dois-je aussi, trahissant ses mânes vénérables,
Délaisser la victime, adopter les coupables?
Pour me le conseiller quel temps choisissez-vous?
Le jour où Clytemnestre égorgea son époux.
Ah! vous n'obtiendrez pas d'effroi pusillanime
De ce cœur indompté que la vengeance anime.
Qu'ils règnent, mais du moins, sous leurs pompeux lambris,
Que d'Électre captive ils entendent les cris;
Que ma douleur pieuse empoisonne leur joie;
Je veux les fatiguer des pleurs où je me noie.
Qu'au palais de mon père, et près de son cercueil,
Des festins somptueux ils étalent l'orgueil:
Loin d'eux à ces festins leur esclave préfère
Le pain de la pitié qu'on jette à sa misère.
A leur table insolente allez courber le front;
Flattez les meurtriers; mes pleurs me suffiront:
Des pleurs sont mes trésors, des pleurs ma nourriture.
Ils ne me verront pas, outrageant la nature,
A mon père infidèle, indigne de mon nom,
Boire avec eux dans l'or le sang d'Agamemnon.

CHRYSOSTHÉMIS.

Ces reproches amers qu'excuse ma tendresse,
Est-ce à Chrysosthémis qu'Électre les adresse?
A moi qui sur mon cœur sens vos larmes couler,
Qui voudrais les tarir, qui viens les consoler?
Ah! croyez-en plutôt une sœur qui vous aime;
Vos tyrans, chère Électre, ont le pouvoir suprême:
Ils s'apprêtent encore à vous persécuter.

ÉLECTRE.

Contre moi désormais que pourraient-ils tenter?

CHRYSOSTHÉMIS.

Dans les noirs souterrains d'un cachot solitaire,
Ils veulent vous priver du jour qui nous éclaire.

ÉLECTRE.

Quand?

CHRYSOSTHÉMIS.

Du cruel Égiste on attend le retour.

ÉLECTRE.

Ah! je vais être heureuse: il revient en ce jour.

CHRYSOSTHÉMIS.

Heureuse! en ce cachot! pouvez-vous y prétendre?

ÉLECTRE.

Oui, de ne plus les voir, de ne plus les entendre.

CHRYSOSTHÉMIS.

L'espoir consolateur vous serait enlevé!

ÉLECTRE.

Non, non, Chrysosthémis. Électre a conservé
De Mycène et d'Argos l'espérance et la joie.
Dans ce moment terrible où le vainqueur de Troie,
En implorant le Ciel, achevait de mourir,
Près de son jeune fils l'instinct m'a fait courir;
Aux longs gémissements de son malheureux père,
Il voulait se sauver sur le sein de sa mère;
Ses cris, ses faibles cris demandaient, dans mes bras,
Sa mère... qui peut-être ordonnait son trépas.
Mais tous les dieux d'Argos veillaient pour sa défense.
Au fidèle Isménor je remis son enfance,
Et ce glaive royal, autrefois redouté,
Que des mains de mon père on avait écarté,
Qui le rendit vainqueur aux rives du Scamandre,
Et qui doit le venger, n'ayant pu le défendre.
Rivage de Crissa, m'as-tu donc envié
Le dépôt précieux que je t'ai confié?
Héritier des héros, ta jeunesse est oisive,
Quand Électre est aux fers, quand Mycène est captive!

Tes aïeux du berceau s'élançaient aux combats.
Leur glaive est-il encor trop pesant pour ton bras?

CHRYSOSTHÉMIS.

Ses périls sont plus grands quand Électre l'appelle.
Puisse-t-il les dompter ! qu'une douleur nouvelle
Ne couvre point de deuil et vous et votre sœur !
Vous savez qu'Hélénus, ce fils de l'oppresseur,
Hélénus, digne sang d'Égiste et de Thyeste,
Dans les champs phocéens poursuit les jours d'Oreste.
Que le destin propice exauce votre espoir !
Adieu. Je vais remplir un funèbre devoir.

ÉLECTRE.

Où portez-vous ces dons?

CHRYSOSTHÉMIS.

Au tombeau de mon père.

ÉLECTRE.

Ces dons viennent de vous?

CHRYSOSTHÉMIS.

Non.

ÉLECTRE.

De qui?

CHRYSOSTHÉMIS.

D'une mère.

ÉLECTRE.

Qu'entends-je ! Agamemnon par elle est honoré !
Agamemnon ! grands dieux ! lui qu'elle a massacré !

CHRYSOSTHÉMIS.

Elle craint.

ÉLECTRE.

Savez-vous le dessein qui l'anime?

CHRYSOSTHÉMIS.

Elle aspire sans doute à fléchir sa victime.

ÉLECTRE.

Qui peut causer sa crainte ?

CHRYSOSTHÉMIS.

Un songe de la nuit.
C'est tout ce que je sais.

ÉLECTRE.

Un songe la poursuit?

CHRYSOSTHÉMIS.

Je vais remplir son ordre.

ÉLECTRE.

Ah ! si je vous suis chère,
Au nom des dieux d'Argos, au nom de votre père,
D'un roi que vous pleurez, que vous devez chérir,
Ma sœur, ne servez pas ceux qui l'ont fait périr ;
N'allez pas l'outrager sous le monument sombre ;
Dans le lit du tombeau laissez dormir son ombre.
Jetez, Chrysosthémis, ces présents exécrés...
Mais non ; respectez l'air, l'air que vous respirez ;
Et que pour Clytemnestre, enfouis sous la terre,
Ils ornent quelque jour son cercueil adultère.
Agamemnon vous voit ; les vœux de son courroux,
De l'Olympe entendus retomberaient sur vous ;
Agamemnon trahi maudirait sa famille,
Avec ses meurtriers il confondrait sa fille :
Est-ce à lui d'accueillir les dons des assassins?
Est-ce à vous d'en souiller vos innocentes mains?
Non, non, présentez-lui de plus dignes offrandes ;
Portez-lui vos cheveux arrondis en guirlandes ;
Ajoutez-y les miens, ou du moins leurs débris,
Ma ceinture indigente et ces lambeaux flétris,
Présent humble, il est vrai, mais pur et légitime,
Dépouille du malheur et non trésor du crime.
Nous offrirons l'encens et les dons précieux,
Quand Oreste vainqueur purifira ces lieux ;
De mon père vengé par un grand sacrifice,
Le tombeau deviendra l'autel de la justice ;
Et nous invoquerons ses mânes révérés
Parmi les immortels dans Mycène adorés.

CHRYSOSTHÉMIS.

Je me rends, chère Électre, à ce vœu noble et tendre ;
Mon père vous inspire, il m'a semblé l'entendre :
Courons le consoler dans la nuit du trépas.

ÉLECTRE.

Je reconnais ma sœur. Accompagnez nos pas,
Sujets d'Agamemnon, gémissantes familles,
Sages vieillards, et vous, leurs épouses, leurs filles,
Venez tous ; appelons par nos chants solennels
La foudre qui repose au sein des immortels ;
Infaillible à frapper, mais tardive à descendre,
Qu'elle s'éveille au cri de cette auguste cendre ;
Et que notre vengeur nous soit enfin rendu,
Égal aux demi-dieux dont il est descendu !

LE CHŒUR.

Ombre plaintive, ombre chère et sanglante,
Roi des héros, célèbre en ces combats,
Où tous les Grecs, sur Pergame insolente,
Vengeaient l'affront de Ménélas.

En descendant de ton char de victoire,
Privé d'honneurs tu fus enseveli ;
Et ces vingt rois, compagnons de ta gloire,
Laissent tes mânes dans l'oubli ;

Quand l'oppresseur, que tout ce peuple abhorre,
Fier de son crime et vainqueur des destins,
Après quinze ans, va t'outrager encore,
En de sacriléges festins.

Après quinze ans Mycène désolée
N'a pas encore épuisé ses douleurs ;
Entends sa voix, et sur ton mausolée
Reçois le tribut de ses pleurs.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, ISMÉNOR.

ISMÉNOR.

Rejeton de ce roi dont la valeur altière
Sous les murs d'Ilion guida la Grèce entière,
Oreste, enfin le ciel exauce votre espoir,
Contemplez vos états. Ici vous pouvez voir
Et cette Argos antique et la forêt profonde
Où mugit d'Inachus la fille vagabonde.
Là vous apercevez le temple de Junon,
La place lycéenne où s'élève Apollon,
Mycène prolongeant son enceinte opulente,
Et des fils de Pélops la demeure sanglante.
C'est en ces mêmes lieux qu'Électre votre sœur,
Arrachant votre enfance aux mains de l'oppresseur,
Déposa dans mes mains sa fragile espérance,
Et le fer paternel gardé pour la vengeance.
Dans le sang d'Hélénus vos mains l'ont consacré;
Le piége que pour vous ils avaient préparé
A vu s'ensevelir son espoir homicide,
Et cette urne contient les cendres du perfide.
C'est le premier garant de la faveur des dieux :
Que du cruel Égiste elle abuse les yeux;
Et que d'Agamemnon le glaive inexorable
Joigne au coupable fils un père plus coupable.
Remplissez vos destins; le jour est arrivé,
Le jour qu'au châtiment les dieux ont réservé.

ORESTE.

Vous le plus généreux des amis de mon père,
O fidèle Isménor dont la main tutélaire,
Des premiers jours d'Oreste écartant le danger,
Transporta mes destins sous un ciel étranger;
Je m'abandonne à vous; votre active prudence
Protégea, conduisit, éclaira mon enfance.
Mais, hélas! en quels lieux m'avez-vous amené.
Ici le roi des rois, dans le piége traîné,
Périt devant l'autel de ses dieux domestiques.
Voilà ce noir palais, les voilà ces portiques!
Par l'ombre paternelle appelé si longtemps,
Je reviens donc laver ces rivages sanglants.
J'ai puni du tyran le barbare émissaire;
Le tyran désormais est mon seul adversaire :
Courons en le frappant justifier les dieux.

ISMÉNOR.

Il est absent : bientôt il reverra ces lieux.
Il célèbre aujourd'hui la fête de son crime.

ORESTE.

Que la fête commence; il sera la victime.

ISMÉNOR.

Oui, sans doute, et le ciel vous promet son trépas;
Mais cachez votre nom, vos desseins et vos pas.
Nos amis, dans ce bois rassemblés en silence,
Attendent les instants marqués pour la vengeance.
Le trépas d'Hélénus est partout inconnu;
Le bruit de votre mort au tyran parvenu,
Déjà, grâce à mes soins, flatte un moment sa rage;
Marchez comme la foudre, entouré d'un nuage;
Jusqu'aux bords du cercueil que l'ennemi trompé
Vous reconnaisse au coup dont il sera frappé.

ORESTE.

Des femmes! des vieillards! un chant funèbre et tendre!
Aux hymnes que de loin leur voix nous fait entendre,
Mycène a de son roi gardé le souvenir.

ISMÉNOR.

Oui; n'osant le venger, on ose au moins gémir.

ORESTE.

Une femme s'avance, elle marche entourée
D'une foule pieuse et comme elle éplorée;
C'est elle qui préside à ces tristes concerts;
Ses regards sont voilés; ses mains portent des fers.
Du palais de Tantale une autre, à l'instant même,
Descend avec l'éclat qui suit le rang suprême.

SCÈNE II.

ORESTE, ISMÉNOR, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE; LE CHŒUR.

CLYTEMNESTRE.

Agamemnon!

ORESTE.

Grands dieux!

ÉLECTRE.

Ombre d'Agamemnon!

ORESTE.

Toutes deux de mon père ont prononcé le nom.

CLYTEMNESTRE.

Pardonne.

ÉLECTRE.

Venge-toi.

ORESTE.

Quelle est cette captive?

ISMÉNOR.

Près du remords puissant, c'est la vertu plaintive
L'une voudrait fléchir, l'autre appelle un vengeur
L'une... fut votre mère, et l'autre est votre sœur.

ORESTE.

Électre, ô Ciel!

ISMÉNOR.

Electre.

ORESTE.

Elle a sauvé ma vie.
Électre dans les fers! tarder serait impie :
Ah! délivrons ma sœur de ces liens honteux.

ISMÉNOR.

C'est les rendre éternels et vous perdre tous deux.
Non ; pour qu'elle soit libre il faut qu'Égiste expire.
Satisfaites d'abord les dieux de votre empire;
Offrez-leur tour à tour un encens solennel;
Présentez-vous ensuite au tombeau paternel;
Par des libations honorez l'ombre auguste,
Son glaive dans la main jurez-lui d'être juste;
Et, ces devoirs remplis, vous pourrez revenir
Commander en ces lieux, délivrer et punir.

SCÈNE III.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE; LE CHŒUR.

CLYTEMNESTRE.

De quels chants tout à coup mon oreille est frappée?
Ainsi toujours Électre, à me nuire occupée,
Étale, en m'outrageant, ses fastueux regrets,
Et d'un peuple sans frein caresse les excès!
Égiste peut d'un mot combler votre disgrâce.
Je vois que son absence enhardit votre audace :
Craignez à son retour un juste châtiment.

ÉLECTRE.

Ne puis-je regretter mon père impunément?

CLYTEMNESTRE.

Votre père! et vous seule étiez-vous sa famille?
Ne reconnaissait-il qu'Électre pour sa fille?
Il fut dénaturé; j'ai prévenu les dieux;
Et maudit soit le jour, à jamais odieux,
Où je connus l'hymen, où sa chaîne abhorrée
Aux filles de Tindare unit les fils d'Atrée!
L'affront de Ménélas n'a pesé que sur moi :
A la Grèce, à l'Asie, Hélène a fait la loi;
Hélène reconquise, à Sparte révérée,
De son époux trahi règne encore adorée.
Si mon front a ployé sous un joug oppresseur,
Mère j'ai dû venger ma fille et votre sœur.
L'Aulide dès longtemps m'avait justifiée;
La triste Iphigénie y fut sacrifiée;
Son sang fut répandu par la main de Calchas
Pour acheter les vents et dix ans de combats.
Votre père ordonna ce meurtre sacrilége :
Avait-il des forfaits le sanglant privilége?
Doux noms, liens sacrés, vous disparûtes tous;
En cessant d'être père, il cessa d'être époux;
Il fut mon devancier dans le chemin du crime,
Et c'est lui qui m'apprit à choisir la victime.

ÉLECTRE.

O pudeur! on sait trop qu'un roi victorieux
Sous le glaive adultère expira dans ces lieux;
On sait trop qu'une épouse... et vous en faites gloire!
Quand mon père n'est plus vous frappez sa mémoire!
Vous appelez forfait l'excès de son malheur!
C'est vous qui l'accusez du meurtre de ma sœur!
Vous! La vengeance impie, un orgueil homicide,
N'ont point versé le sang qui fuma dans l'Aulide;
Mais les cris de vingt rois, mais le camp révolté,
Mais la voix de Calchas et du ciel irrité.
Si mon père d'un crime avait été capable,
Épouse, étiez-vous juge et bourreau du coupable?
Les dieux, se réservant le soin de se venger,
Vous chargeaient de le plaindre et non de l'égorger.
Oseriez-vous enfin vous offrir pour modèle?
Ne redoutez-vous pas qu'à vos leçons fidèle,
Et des mêmes raisons colorant sa fureur,
Des cendres de mon père il ne sorte un vengeur?

CLYTEMNESTRE.

Vous l'appelez du moins : votre désir funeste
Ne suit, n'entend, ne voit, ne respire qu'Oreste.

ÉLECTRE.

Oreste! il est errant, sans trône, sans pays;
Oreste! il est mon frère; il était votre fils.

CLYTEMNESTRE.

Ai-je encor le plaisir et le droit d'être mère?

ÉLECTRE.

Un mot vous a rendu ce sacré caractère :
Vous cachez avec peine un impuissant regret.

CLYTEMNESTRE.

Oui, vous me l'arrachez cet horrible secret :
Mon forfait me poursuit : sensible et criminelle,
La nature punit mon outrage envers elle.
Faut-il vous dévoiler tous les tourments d'un cœur
Qui se débat en vain sous le remords vainqueur?
Vous pleurez sans effroi, mais il est d'autres larmes.
Un songe, hier encore, augmenta mes alarmes.
C'était dans ces moments où la naissante nuit
Remplace un jour douteux qui baisse et qui s'enfuit;
Quand le premier sommeil sur la terre en silence
Vient effrayer le crime et calmer l'innocence.
Il me semblait d'Io parcourir les forêts,
Lieu sombre, lieu terrible, où parmi les cyprès
Agamemnon repose au fond d'un mausolée.
J'y vois son ombre errante et d'un crêpe voilée,
Mais la couronne en tête, et dominant encor,
Sur le tombeau royal planter un sceptre d'or;
J'y vois Égiste... hélas! j'ai dû le reconnaître,
Toucher, saisir le sceptre, et soudain disparaître.
Quand mes cris l'appelaient, ô prodige nouveau!

A la place du sceptre un naissant arbrisseau
Sortit avec effort du milieu des ruines ;
Des flots de sang humain fumaient dans ses racines :
Étendant tout à coup ses rameaux altérés,
Ce faible rejeton, grandissant par degrés,
Bientôt roi des forêts, levant sa tête altière,
D'un ombrage imposant couvrit Mycène entière ;
Et, sous ce vaste abri, le peuple de ces lieux,
L'encensoir à la main, remerciait les dieux.

ÉLECTRE.

Ah ! ma mère, écoutez leur volonté suprême :
Ce naissant arbrisseau, c'est Oreste lui-même.
Accordez un appui, maintenant précieux,
A ses jeunes rameaux qui toucheront les cieux ;
Celui d'Oreste un jour pourra vous être utile
Contre Égiste et le crime : il sera votre asile.

CLYTEMNESTRE.

Vous insultez, Électre, à mes sens interdits.
Que me proposez-vous ?

ÉLECTRE.

De rappeler un fils,
D'être encore une mère et d'oser le paraître,
De ployer sous les dieux, de les fléchir peut-être.
Ayez pitié d'Oreste, et ne le craignez pas :
Vous savez quel péril environne ses pas;
Hélénus le poursuit; Mycène le réclame :
Si le poids de la haine a fatigué votre âme,
Oh ! combien pour un fils errant, persécuté,
Il est dur de haïr le sein qui l'a porté !
Mon frère n'aura pas cet horrible courage.
Moi-même, sous vos yeux subissant l'esclavage,
J'étoufferai ces cris, ces transports douloureux
Qu'un excès d'injustice arrache au malheureux ;
Vous n'entendrez de moi que le doux nom de mère,
Si vous aimez encor, si vous sauvez mon frère.
Rendez-vous : que ce cœur amolli tout entier
Ose avec la vertu se réconcilier ;
Du ciel et des humains obtenez votre grâce,
Et si, du sein des morts, un époux vous menace,
Pour imposer silence à ses mânes sanglants,
Entre son ombre et vous rassemblez vos enfants.

CLYTEMNESTRE.

Non, je ne puis franchir la barrière du crime.
Il ne me reste plus, sous le poids qui m'opprime,
Que de stériles pleurs, des remords superflus,
Et l'amer souvenir d'un bonheur qui n'est plus.
Ce fils, de qui l'enfance eut pour moi tant de charmes,
Cet Oreste, l'objet de mes secrètes larmes,
Qui de mes derniers jours dut être le soutien,
A l'épouse d'Égiste Oreste n'est plus rien :
Il faut, en gémissant, subir ma destinée.
Adieu : le ciel ramène une horrible journée ;
Égiste est près d'ici ; ces lieux vont le revoir,
Évitez son aspect ; je cours le recevoir.
Désormais inégale au poids du diadème,
Puissé-je auprès d'Égiste échappant à moi-même,
Bannir de mes chagrins l'insupportable nuit,
Et trouver un moment le repos qui me fuit !

ÉLECTRE.

Trouve-t-on le repos auprès de son complice ?
Ne vous en flattez pas; il est dans la justice.
Allez rejoindre Égiste ; et je vais, loin de vous,
Pleurer sur son tombeau mon père et votre époux.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR.

Songe effrayant, songe homicide !
Les malheurs du sang Pélopide
Souilleront de nouveau ces lieux :
Bientôt les artisans du crime
Seront unis à leur victime ;
Voilà ce qu'annoncent les dieux.

Du roi chef des rois de la Grèce
La voix terrible et vengeresse
Pousse encor un cri souverain :
Ce cri prolongé dans l'Averne,
Éveille au fond de sa caverne
Érynnis aux cent pieds d'airain.

Entre Thémis et la puissance
L'horrible déité s'avance ;
Le fer luit du sein des tombeaux :
Il arme sa main forcenée,
Et d'un parricide hyménée
Le sang éteindra les flambeaux.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉGISTE, CLYTEMNESTRE.

ÉGISTE.

Laissez-nous dans ces lieux, habitants de Mycène :
Et vous, à qui je dois ma grandeur souveraine,
En ce jour solennel, goûtez, ainsi que moi,
A l'abri du péril un bonheur sans effroi.

CLYTEMNESTRE.

En ce jour !

ÉGISTE.

L'ennemi de mon pouvoir suprême,
Oreste, ce fléau d'Égiste et de vous-même,
Qu'aux rives de Crissa poursuivait Hélénus...

CLYTEMNESTRE.

Oreste !

ÉGISTE.

C'en est fait ; Oreste ne vit plus.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils !

ÉGISTE.

D'un nom si doux Clytemnestre l'appelle ?

. . . .
. . . .

NATHAN LE SAGE,

DRAME EN TROIS ACTES.

PERSONNAGES.

SALADIN, sultan.
NATHAN, négociant juif.
OLIVIER DE MONTFORT, templier.
DOM TREMENDO, patriarche de Jérusalem.
FRÈRE BONHOMME, moine.
ZOÉ, crue fille de Nathan.
BRIGITE, gouvernante de Zoé.
SUITE DU PATRIARCHE.

(La scène est à Jérusalem, sous le règne de Saladin.— On voit d'un côté la maison de Nathan, de l'autre des palmiers, une colline; et, dans le lointain, un monastère sur le mont Thabor.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

NATHAN, BRIGITE.

BRIGITE.

Que le ciel soit loué! que béni soit ce jour!
Quoi! Nathan, mon cher maître, est enfin de retour?

NATHAN.

J'ai visité de Tyr le fastueux rivage :
Ai-je été trop tardif pour un si long voyage?
Chaque jour, chaque nuit, combien j'ai regretté
Ma patrie et le toit par ma fille habité!

BRIGITE.

Ne voyagez donc plus; c'est assez d'opulence.
O Nathan! peu s'en faut que, durant votre absence,
Ce toit de vos aïeux...

NATHAN.

N'ait été consumé.
De cet événement je viens d'être informé.
Dieu veuille que ta voix n'ait plus rien à m'apprendre!

BRIGITE.

La maison tout entière allait tomber en cendre.

NATHAN.

On l'aurait reconstruite.

BRIGITE.

Et Zoé n'était plus.

NATHAN.

Ces détails effrayants ne me sont pas connus.
Zoé, dis-tu, Zoé m'allait être ravie!
Ah! malheureux! peut-être elle a perdu la vie.

BRIGITE.

Eh! non, non.

NATHAN.

Dis-tu vrai? ne me trompes-tu pas?

BRIGITE.

Non; car j'aurais du moins partagé son trépas.

NATHAN.

Pourquoi troubler ainsi ma tendresse inquiète?
Sa vie est donc?...

BRIGITE.

Certaine.

NATHAN.

Et sa santé?

BRIGITE.

Parfaite.

NATHAN.

Ma Zoé, mon enfant!

BRIGITE.

Ces noms sont-ils les siens?

NATHAN.

Ma Zoé, mon trésor! le premier de mes biens!

BRIGITE.

Peut-il être en effet compté parmi les vôtres?

NATHAN.

La nature et le sort m'ont donné tous les autres:
Ce n'est qu'à la vertu que je dois celui-ci.

BRIGITE.

Il est vrai. Toutefois souvenez-vous aussi
Que l'on pourrait avoir un droit plus légitime;
Qu'au temps où les Français ont assiégé Solime,
Dans le fort du combat, plusieurs jeunes enfants
Pêle-mêle emportés, chrétiens et musulmans,

Furent mis en dépôt sur le mont solitaire
Où Philippe en partant bâtit un monastère.

NATHAN.

Oui, que l'on voit d'ici, l'hospice du Thabor.
Je n'ai rien oublié.

BRIGITE.

Souvenez-vous encor
Qu'alors certains écrits prouvaient leur origine.

NATHAN.

Ces écrits sont perdus. Zoé fut orpheline;
J'ai dû la recueillir, et mon droit est sacré.

BRIGITE.

Ce que l'on croit perdu n'est souvent qu'égaré.

NATHAN.

Tu penses qu'il fallait lui fermer mon asile?

BRIGITE.

Depuis peu nous avons un patriarche habile :
Il est notre voisin ; il sait parler, agir.

NATHAN.

Des bienfaits découverts ne font jamais rougir.

BRIGITE.

Et Zoé! quelle foi, s'il vous plaît, est la sienne?
Pour moi, bonne Française et meilleure chrétienne,
J'ai resté près de vous ; mais...

NATHAN.

T'en repens-tu?

BRIGITE.

Non;
Car vous fûtes toujours si généreux, si bon!
Vous n'êtes cependant, quoique l'on vous admire...

NATHAN.

Qu'un juif. Oui, c'est bien là ce que tu voulais dire.

BRIGITE.

Vraiment, c'est grand dommage!

NATHAN.

Oh! sans doute. Et pourquoi
Ne vois-je pas encor ma fille auprès de moi?

BRIGITE.

C'est qu'elle sommeillait. Elle est un peu troublée.
D'un péril qui n'est plus trop souvent accablée,
Elle pense en dormant être au milieu des feux.
Tranquille, cette nuit elle entr'ouvrait les yeux,
En s'écriant : « Il vient : voilà, voilà mon père;
«J'entends sa douce voix.» Si Zoé vous est chère?
La pauvre enfant vous aime, et jusques aujourd'hui
Elle n'a respiré que pour vous et pour lui.

NATHAN.

Pour lui, dis-tu? qui, lui?

BRIGITE.

Mais lui... qui l'a sauvée.

NATHAN.

O bonheur! Et qui donc? qui me l'a conservée?

BRIGITE.

C'est un jeune Français, un de ces chevaliers
Qui rendent si fameux le nom de templiers.
L'âme de Saladin pour lui seul adoucie,
A ce chrétien captif avait laissé la vie.

NATHAN.

Que de ressorts cachés! quel étonnant destin!
Un chevalier français qu'épargne Saladin!

BRIGITE.

Oui, sans doute, un Français, un templier, vous dis-je.

NATHAN.

Dieu! pour sauver Zoé tu faisais un prodige!

BRIGITE.

Sans ce brave chrétien...

NATHAN.

Cet homme est bien heureux!
Ne tardons plus ; cherchons ce mortel généreux ;
Je veux le voir, Brigite. Ah! conduis-moi, de grâce.

BRIGITE.

Où donc?

NATHAN.

A ses genoux, pour que je les embrasse ;
J'ai besoin de le voir. J'étais loin de ces bords ;
Mais vous avez sans doute épuisé mes trésors ;
Et, pour récompenser ce bienfaisant courage,
Donné mes biens entiers et promis davantage?

BRIGITE.

Donné, promis : c'est bon; mais quand l'aurions-nous pu?
Il est venu, Dieu sait comment il est venu ;
Il est parti, Dieu sait quel séjour il habite.
Le jour de l'incendie, il accourut bien vite ;
Dans les torrents de flammes on le vit s'engager,
Sans daigner seulement s'informer du danger :
C'est un guerrier français; il est né magnanime.
Envoyé par son Dieu pour sauver la victime,
De Zoé solitaire il entendit les cris ;
Quand les toits embrasés s'écroulaient en débris,
Quand déjà l'on pleurait son inutile zèle,
On le vit tout à coup s'élancer avec elle,
Poser d'un bras nerveux son précieux fardeau ;
Et, du plus grand sang-froid, secouant son manteau,
Échapper à nos yeux dans la foule étonnée.

NATHAN.

Échapper, me dis-tu? la première journée?

BRIGITE.

Comment! durant trois jours après lui j'ai couru ;
Enfin sous ces palmiers il a pourtant paru ;
De mes courses bientôt je me suis repentie ;
Et tout autre à ma place eût quitté la partie.
Moi, le matin, le soir, je ne le quittais pas ;
Je l'ai prié, pressé d'accompagner mes pas,
De remplir de Zoé la timide espérance,
De recueillir les pleurs de la reconnaissance.
Il avait beau me fuir, et souvent m'insulter,
Ses refus outrageants n'ont pu me rebuter ;
Mais, depuis plusieurs jours, toute recherche est vaine :

Dix fois, sous les palmiers, sur le mont, dans la plaine,
Partout, j'ai demandé si quelqu'un l'avait vu :
On ignore partout ce qu'il est devenu.
Sur cela de Zoé la tête se dérange ;
Car cette chère enfant s'imagine qu'un ange,
Oui, qu'un ange, le sien, le gardien de ses jours,
Est venu lui prêter de célestes secours.

NATHAN.

Un ange !

BRIGITE.

Ce départ confirme sa pensée.

NATHAN.

Brigite a combattu cette erreur insensée ?

BRIGITE.

Mais pas trop.

NATHAN.

C'est à moi d'éclaircir tout ceci.
Un ange !

BRIGITE.

Est-ce un grand mal ? mais enfin la voici.

SCÈNE II.

NATHAN, ZOÉ, BRIGITE.

ZOÉ.

O mon père ! c'est vous que le Ciel me renvoie !
Après tant de chagrin j'aurai donc quelque joie.
Embrassez votre fille et ne la quittez plus.
Vos accents jusqu'à moi sont déjà parvenus.
Votre voix cette nuit déjà s'est fait entendre.

NATHAN.

La tienne me ranime ; elle est sensible et tendre.

ZOÉ.

Qeuls fleuves, quels déserts n'avez-vous pas franchis !
Et les monts jusqu'à vous n'ont pas porté mes cris,
Les cris de votre fille aux feux abandonnée,
Et loin de vos secours à mourir condamnée ?
Un ange protecteur, aussi jeune que beau,
Et qui, dit-on, sur moi veilla dès mon berceau,
Vit des sommets du ciel votre fille expirante ;
Il entendit rugir la flamme dévorante :
D'un chevalier du temple il prit le vêtement ;
Il s'élança pour moi des champs du firmament,
Traversa tous les cieux, descendit dans Solime,
Et sur son aile blanche enleva la victime.

BRIGITE.

L'ange est un templier ; l'aile blanche...

NATHAN.

Un manteau.
Brigite en mon absence a brouillé son cerveau.

BRIGITE.

Grâce à vous, votre fille a fort peu de croyance.
Laissez en paix son ange ; il est sans conséquence
Admis du musulman, du juif et du chrétien.

NATHAN.

Non, l'imposture nuit ; l'erreur n'est bonne à rien.
De l'oubli des bienfaits pourquoi faire une étude ?
Pourquoi sanctifier jusqu'à l'ingratitude ?
Supposons-le, ma fille ; un ange est ton appui :
Eh bien, tu lui dois tout ; tu ne peux rien pour lui.
Va, ne renonce point à la reconnaissance ;
Va, le prix du bienfait est en notre puissance :
Offrons tous mes trésors à ton libérateur ;
Mais ce n'est point assez : conserve-lui ton cœur.
Zoé, c'est un jeune homme avec l'âme d'un ange.
Jusque-là tout est simple ; et tu veux de l'étrange,
Du miracle ? Eh bien ! soit. Peux-tu donc oublier
Qu'il est Européen, Français et templier ?
Dieu ne l'a-t-il donc pas tiré de sa patrie
Pour qu'il vînt te sauver au fond de la Syrie ?
Ne l'a-t-il point conduit sur les bords du Jourdain ?
N'a-t-il pas désarmé le bras de Saladin ?
Quand vit-on devant Dieu s'abaisser plus d'obstacles ?
Quel miracle est plus grand, s'il vous faut des miracles ?

ZOÉ.

Souvent, sous les palmiers, il s'offrait à nos yeux ;
Mais il a disparu.

NATHAN.

Pour remonter aux cieux ?

BRIGITE.

Eh ! laissez-lui son ange.

NATHAN.

Eh ! laisse là ton zèle.
Viens, Zoé ; par erreur ne deviens pas cruelle.
Écoute : si cet ange à qui tu dois tes jours
Était abandonné, malade, sans secours ?

ZOÉ.

Malade ! lui ! mon sang s'est glacé dans mes veines.

NATHAN.

Les veilles, les besoins, le poids secret des peines,
La chaleur du climat, tout l'aura consumé.
Au ciel de l'Occident il est accoutumé ;
Sur la terre étendu, sans un ami...

ZOÉ.

Mon père !

NATHAN.

Sans or, pour acheter l'amitié mercenaire,
Il ne possède rien dans son état cruel,
Rien que sa conscience et les regards du Ciel.

ZOÉ.

Que je sauve à mon tour celui qui m'a sauvée !

NATHAN.

Ah ! d'un si noir tableau ton âme est soulevée !
Ton bienfaiteur souffrir ! non, Zoé, non, jamais,
Si tu sens le besoin de payer ses bienfaits ;
C'est Dieu qui les inspire et qui les récompense.

ZOÉ.

Oui, consolez mon cœur, soyez ma providence.

Déjà l'événement répond à votre espoir;
Cet appui, ce sauveur, je viens de le revoir;
C'est lui; tenez, c'est lui, debout sur la colline,
Les regards étendus sur la plaine voisine.
Un palmier me le cache. Ah! s'il tournait les yeux!
C'est que je pense à lui; mais, lui!

BRIGITE.

Vraiment tant mieux.
Car s'il nous aperçoit il va prendre la fuite.

ZOÉ.

Il descend!

NATHAN.

Viens, rentrons. Va le trouver, Brigite;
A ce brave jeune homme annonce mon retour.
Va, dis-lui que Nathan veut le voir en ce jour;
Dis-lui bien de presser l'heure douce et prospère
Où nous lui rendrons grâce, où la fille et le père
Jouiront du bonheur de tomber à ses pieds.

SCÈNE III.

MONTFORT, BRIGITE.

MONTFORT.

Vous me suivez toujours!

BRIGITE.

Toujours vous me fuyez!

MONTFORT.

Que voulez-vous encor? qu'avez-vous à me dire?

BRIGITE.

Que la jeune Zoé vous attend et soupire.
Elle a versé des pleurs; vous étiez loin d'ici:
Vous voilà de retour; le père l'est aussi.

MONTFORT.

Qu'est-ce à dire, le père?

BRIGITE.

Oui, ce juif honnête homme,
Riche, bon, généreux: c'est Nathan qu'il se nomme.

MONTFORT.

Vous l'avez dit cent fois: Nathan, je m'en souviens.

BRIGITE.

Le sage; c'est le nom qu'il reçoit chez les siens.

MONTFORT.

Peut-être chez les siens, qui dit riche, dit sage.
Mais que veut-il de moi?

BRIGITE.

Vous rendre son hommage,
Du sauveur de sa fille embrasser les genoux,
L'offrir à vos regards, s'acquitter envers vous,
Déposer à vos pieds une immense fortune.

MONTFORT.

Femme, retirez-vous; ce discours m'importune.
Quand j'expose mes jours ce n'est point pour de l'or.

BRIGITE.

Ce que vous avez fait...

MONTFORT.

Je le ferais encor.
Allez; ne troublez point ma douce solitude.
Sans trésor, il est vrai, mais sans inquiétude,
Je viens près des palmiers goûter quelque loisir;
Je rêve sous leur ombre, et c'est mon seul plaisir.
Adieu.

BRIGITE.

Je n'ose pas insister davantage;
Je crois qu'il est encor revenu plus sauvage.

SCÈNE IV.

MONTFORT, F. BONHOMME.

F. BONHOMME, *à part.*

C'est lui. Voyons.

MONTFORT, *à part.*

Ce moine a de secrets desseins.

F. BONHOMME, *à part.*

Dur métier!

MONTFORT, *à part.*

De quel œil il regarde mes mains!

F. BONHOMME.

Chevalier!

MONTFORT.

Je n'ai rien; j'en suis fâché, mon père.

F. BONHOMME.

Je suis frère servant.

MONTFORT.

Soit. Je n'ai rien, mon frère.

F. BONHOMME.

Dieu vous saura toujours gré de l'intention;
(*à part.*)
Mais... par où commencer? la méchante action!

MONTFORT.

Vous voulez me parler?

F. BONHOMME.

Eh! mais vraiment sans doute;
En secret toutefois.

MONTFORT.

Aucun ne nous écoute.

F. BONHOMME.

Voyez-vous le sultan?

MONTFORT.

Une fois je l'ai vu.

F. BONHOMME.

Oh! vous le reverrez: vous en êtes connu.
C'est bien dommage, au fond, qu'avec tant de lumières
Il n'ait pas pris encor du goût pour nos mystères!
Affable, humain, parfait s'il devenait chrétien!

MONTFORT.

Quant à moi, j'aurais cru qu'il ne lui manquait rien.

F. BONHOMME.

Pardon, si près de vous je fais une démarche

Singulière à mon sens; mais, dit le patriarche...
Avez-vous aperçu le patriarche?

MONTFORT.

Non.

F. BONHOMME.

Le patriarche dit qu'il a toujours raison;
Il veut qu'on obéisse, et surtout que l'on croie.
Je suis un pauvre moine, et c'est lui qui m'envoie.

MONTFORT.

Et vers moi, s'il vous plaît, pourquoi vous envoyer?

F. BONHOMME.

Oh! vous l'allez savoir. Vous êtes chevalier.
Il a fondé sur vous une grande espérance.
Dom Treméndo prétend que si votre vaillance
Veut remplir un décret par le Ciel arrêté,
Vous pouvez, d'un seul coup, sauver la chrétienté
Qu'envers un infidèle aucun bienfait ne lie.
Il parle de Judith, des murs de Béthulie,
De Débora, d'Aod; car il est fort savant,
Connaît bien l'Écriture, et la cite souvent.

MONTFORT.

Au fait.

F. BONHOMME.

Il faut, dit-il, qu'un jour Saladin meure.
Ce jeune chevalier peut le voir à toute heure...

MONTFORT.

Un crime?

F. BONHOMME, *à part.*

Bien! fort bien! il n'acceptera pas.

MONTFORT.

Et votre patriarche a compté sur mon bras?

F. BONHOMME.

N'allez pas me trahir. Foi de frère Bonhomme, [me.
Je le trouve un grand saint, mais un bien méchant hom-
De goûts, d'avis, d'humeurs, nous différons parfois,
Il est de Salamanque, et je suis Champenois.

MONTFORT.

Sait-il que Saladin fut toujours magnanime?

F. BONHOMME.

Il s'en doute fort peu.

MONTFORT.

Sait-il quelle victime
Il lui plut d'épargner?

F. BONHOMME.

Vous. Il ne sait pourquoi.
Il ne comprend pas bien...

MONTFORT.

Sans peine je le croi.
Un sentiment sublime a de quoi le surprendre.
Vous lui raconterez ce qu'il ne peut comprendre.

F. BONHOMME.

Je vous écoute.

MONTFORT.

Un mois s'est à peine écoulé
Depuis qu'en combattant, par le nombre accablé,
Je fus conduit captif au soudan de Syrie.
A ses yeux, dans sa cour, j'allais perdre la vie;
Le cou nu, le front calme, et d'un œil sans effroi
Je contemplais le fer déjà levé sur moi.
Ma jeunesse, un maintien que n'ont pas les esclaves,
Frappent son âme altière : un brave aime les braves.
Fixant bientôt sur moi des regards attendris,
Il crie : « Assad! mon frère! arrêtez. » A ses cris
Vers les yeux du grand homme on se tourne en silen-
On attend ses décrets. Tout à coup il s'élance, [ce:
Jusqu'à moi, dans mes bras il arrive éperdu,
Écarte avec sa main le glaive suspendu;
Tremblant, baigné de pleurs, et d'une voix humide:
« Jeune Français, dit-il, toi que rien n'intimide!
« J'ai vu par tes chrétiens mes états ravagés;
« Par tes mêmes chrétiens, mes enfants égorgés
« Ont péri loin de moi, loin de leur tendre mère :
« N'importe, en te voyant, j'ai cru revoir mon frère.
« Dès longtemps, mon Assad a rejoint ses aïeux :
« Va, c'est lui qui te sauve; il revit à mes yeux;
« Va, jeune homme, ce front où se peint le courage
« Ne m'aura pas en vain présenté son image.
« Ses traits, ses traits chéris dont je te vois paré,
« D'un chrétien qui me hait font un être sacré.
« Conserve-les longtemps, et bénis sa mémoire.
« Tu vivras. »

F. BONHOMME.

Le grand prince!

MONTFORT.

Aussi grand que sa gloire.
Ce fer qu'il m'a laissé lui percerait le sein!
Un chevalier français n'est pas un assassin.
Je veux bien lui cacher ce complot homicide;
Car le dieu qu'il imite à ses destins préside.
Si votre patriarche invoque une autre main,
Si même des guerriers attaquaient Saladin,
Quand je reconnaîtrais la bannière chrétienne,
Ce manteau, cette croix n'ont rien qui me retienne!
De mon cœur seulement je recevrais la loi;
Et c'est mon bienfaiteur qui doit compter sur moi.

F. BONHOMME.

Me voilà soulagé; j'avais bien des alarmes.

MONTFORT.

Vous pleurez?

F. BONHOMME.

Ce n'est rien.

MONTFORT.

Ne cachez point vos larmes;
Elles vous font honneur, homme simple et pieux;
Vous n'êtes point savant, mais vous en valez mieux.
Adieu. Je vais finir ma course solitaire.

F. BONHOMME.

Et moi, content de vous, je rentre au monastère.

Dans peu, le patriarche entendra mon récit.
Je conçois à quel point ce que je vous ai dit
A dû vous inspirer l'horreur et la surprise;
Mais on sert quelquefois des maîtres qu'on méprise;
Et, contraint d'obéir, on gémit sans témoin.
Adieu. Dans ce couvent que vous voyez de loin,
Songez que vous avez un serviteur fidèle.
Dom Tremendo croira que j'ai manqué de zèle;
Car il ne comptait point sur un cœur généreux.
Je n'ai pas réussi, je m'en vais bien heureux!

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

SALADIN.

«Pourquoi marcher, dit-on, sans suite, sans escorte?»
Pourquoi pas? «Mais l'usage!» On s'y fera. Qu'importe?
«Un sultan! quel abus!» Je ne sais point de loi
Qui me force à traîner une cour après moi.
Régner, régner toujours, s'ennuyer par décence,
Se condamner sans cesse à la magnificence :
Voilà les vrais abus. Mes sujets sont soumis;
Parmi les musulmans je n'ai que des amis :
Quelle main peut d'ailleurs changer les destinées?
Celui qui nous fait naître a compté nos journées.
Des traces d'incendie! ah! oui, c'est la maison
De ce juif estimé pour sa droite raison.
Excepté les chrétiens, tout Solime le vante.
Est-il vrai que sa fille, une fille charmante,
Jusqu'ici de Moïse ait ignoré la loi?
Qu'elle révère un dieu, mais n'ait point d'autre foi?
Eh bien, un dieu suffit : la nature l'atteste;
Notre cœur le révèle; il faut un dieu. Le reste...
Le père est juif pourtant. Cet homme est singulier.

SCÈNE II.

SALADIN, NATHAN.

NATHAN, *à part.*

C'est donc à moi de voir ce jeune templier!
Oui, s'il a de Brigite épuisé la constance,
Mes efforts plus heureux vaincront sa résistance.

SALADIN, *à part.*

Je ne me trompe pas; c'est bien lui; c'est Nathan.

NATHAN, *à part.*

J'entends du bruit. O ciel! j'aperçois le sultan.
Fuyons. On est toujours assez près de son maître.

SALADIN.

Demeure. Que crains-tu? je voudrais te connaître.
Ton nom est Nathan?

NATHAN.

Oui.

SALADIN.

Le sage Nathan?

NATHAN.

Non.

SALADIN.

C'est le peuple du moins qui t'a donné ce nom.

NATHAN.

Le peuple! il peut errer.

SALADIN.

Quelquefois il est juste.

NATHAN.

Mais si par raillerie il donne un titre auguste,
Ou si le riche avare est un sage à ses yeux?

SALADIN.

Tu me prouves déjà que l'on t'a jugé mieux.
Tu chéris la raison; tu parais la connaître :
Cela seul fait le sage.

NATHAN.

Et chacun pense l'être.

SALADIN.

D'un ton moins réservé réponds à mon accueil.
L'excès de modestie est un excès d'orgueil.
Je te crois honnête homme; en toi j'ai confiance.

NATHAN.

Je saurai mériter toujours la préférence :
Tu seras satisfait des qualités, du prix.

SALADIN.

Du prix? que me dis-tu?

NATHAN.

Tu peux avoir appris
Qu'en voyage longtemps...

SALADIN.

Laisse là ton voyage.
Tu réponds en marchand; Saladin parle au sage.

NATHAN.

Commande. Que veux-tu?

SALADIN.

Chaque peuple a sa loi,
Ses dogmes, ses martyrs, ses prophètes, sa foi.
Éclairé par l'étude et par l'expérience,
Sans doute tu connais la meilleure croyance?

NATHAN.

Saladin, je suis juif.

SALADIN.

Et je suis musulman.
Mais né dans la Syrie, et né fils d'un sultan,
Sans trop examiner les dogmes de nos prêtres,
J'ai cru ce qu'autrefois avaient cru mes ancêtres
Un sage avec lenteur doit tout approfondir.

Dis-moi quel fut ton choix : je veux aussi choisir ;
Ne flatte Mahomet, ni Jésus, ni Moïse ;
En homme libre et franc réponds à ma franchise.
Te voilà tout à coup rêveur, silencieux :
Ta réponse n'est pas écrite dans mes yeux.
Je le vois, ma demande a surpris ton oreille :
Les sultans ne font pas de question pareille ;
Je le sais : néanmoins, tu l'avoûras, Nathan,
La question n'est pas indigne d'un sultan.
Allons, réfléchis, pense avant de me répondre.

NATHAN, *à part.*

Il est vrai : la demande a lieu de me confondre.
J'ai cru, moi, qu'il allait m'emprunter de l'argent,
Et c'est la vérité qu'il faut donner comptant !
Singulière monnaie ! elle a pu sembler belle
Lorsqu'on l'appréciait à sa valeur réelle ;
Mais depuis bien longtemps elle a fort peu de cours,
Et son poids est surtout ignoré dans les cours.

SALADIN, *à part.*

Il est embarrassé.

NATHAN, *à part.*

Quel fut mon choix ? qu'importe ?
Alors qu'il veut entrer, l'ami frappe à la porte ;
Le prince apparemment prend d'assaut la maison.
Comment unir ensemble et prudence et raison ?
Être juif, rien que juif : c'est bien fort pour un sage.
N'être pas juif du tout, c'est bien plus fort.

SALADIN.

Courage.

NATHAN, *à part.*

Pourquoi pas musulman, me dira-t-il soudain ?

SALADIN.

Eh bien, Nathan ?

NATHAN.

De grâce, un moment, Saladin.
(*à part.*)
L'adresse est nécessaire en affaires semblables.
Fort bien : dans l'Orient on aime encor les fables ;
C'est le meilleur moyen d'éclairer des enfants,
Des hommes, des vieillards, et surtout des sultans.

SALADIN.

Es-tu prêt ?

NATHAN.

Je le crois.

SALADIN.

Réponds sans plus attendre.

NATHAN.

Tous les chefs des états puissent-ils nous entendre !

SALADIN.

Voilà parler en sage, en homme sûr de soi.
Quelle est donc ta réponse ?

NATHAN.

Un moment. Permets-moi
De te conter d'abord une histoire authentique,
Une histoire morale, et d'un auteur antique.

SALADIN.

Pourquoi pas ? à coup sûr tu la conteras bien.

NATHAN.

Bien, non ; mais à l'auteur je ne changerai rien.

SALADIN.

Modeste avec orgueil ; c'est ton vice ordinaire.

NATHAN.

Un père avait trois fils qu'il aimait comme un père ;
Il avait hérité d'un effet précieux,
D'une bague, trésor chéri de ses aïeux :
C'était un diamant d'un éclat admirable.
Un don rendait surtout la bague inestimable :
Elle faisait aimer son heureux possesseur :
Se faire aimer, c'est là le premier bien du cœur.
Dans ces épanchements de naïve tendresse
Que, lorsqu'on n'est point père, on appelle faiblesse,
Sous le sceau du secret souvent il a promis
La bague de famille à chacun de ses fils ;
Mais la vieillesse arrive ; il faut choisir. Que faire ?
Il consulte un habile et discret lapidaire,
Et fait tailler par lui deux autres diamants
Au modèle donné de tous points ressemblants,
Et si fort qu'ils trompaient jusqu'aux regards du père.
Il ne reconnait plus la bague héréditaire.
Son cœur est soulagé du poids qui l'accablait :
Chacun de ses enfants sera donc satisfait.
En secret tour à tour, le vieillard les appelle,
Les bénit, leur remet la bague paternelle,
Lève les mains au ciel qu'il invoque pour eux,
Et meurt heureux lui-même en laissant trois heureux.

SALADIN, *après un silence.*

La suite de l'histoire ; et qu'en veux-tu conclure ?

NATHAN.

La suite se devine : éclats, débats, rupture ;
Enfin devant le juge on vint plaider ses droits,
Juge intègre et vieilli dans l'étude des lois.
On parla longuement pour éclaircir l'affaire.
Plus on l'éclaircissait et moins elle était claire.
La bague existait bien, mais comment la trouver ?
Tous les trois affirmaient ; nul ne pouvait prouver.
Saladin voudra bien me pardonner, j'espère,
Si je n'y vois pas mieux que le juge et le père.

SALADIN.

Est-ce là me répondre ? Eh ! Nathan, les objets
Sont si fort différents !

NATHAN.

Les mêmes à peu près.
Des deux parts nulle preuve et constante et réelle.
Tradition partout qu'on croit partout fidèle.
Ce qu'à l'historien nous ajoutons de foi
Est pour nous certitude, et devient notre loi.
Mes parents n'ont pas cru ce qu'ont cru tes ancêtres.
Faut-il, pour nos rabbins, abandonner tes prêtres ?

Ou bien dois-je abjurer la foi de mes aïeux,
Parce que les sultans n'ont point pensé comme eux ?
On peut persécuter, mais non forcer à croire.
Le cœur est toujours libre.

SALADIN.

Achève ton histoire.

NATHAN.

Chacun des trois nommant ses frères imposteurs,
Jurait de les punir, d'employer des vengeurs,
Poignard, flamme, poison, tout ce qui peut détruire;
Car il est plus aisé d'égorger que d'instruire.

SALADIN, *après un silence.*

Mais le juge?

NATHAN.

Le juge! il leur dit : « Écoutez ;
Ici, devant mes yeux, si vous ne présentez
Ce père, seul arbitre, et témoin nécessaire,
Je ne puis débrouiller ce pénible mystère.
Pensez-vous que la bague à l'instant va parler?
Mais que dis-je? un seul fait peut tout me révéler :
La bague paternelle est facile à connaître,
Par le sublime don de faire aimer son maître ;
Vous en convenez tous. Reste donc à savoir
Quelle bague a reçu ce merveilleux pouvoir ;
Quel frère dans vos cœurs obtient la préférence.
Vous n'en aimez aucun : j'entends votre silence;
De vos seuls intérêts je vous vois occupés;
Vous êtes donc tous trois et trompeurs et trompés.
Par trois bagues en vain vous étonnez ma vue;
La bague primitive est sans doute perdue :
Alors, voulant cacher la perte à ses enfants,
Le bon père aura fait tailler trois diamants. »

SALADIN.

Bien, fort bien, à merveille.

NATHAN.

« Ayez plus de prudence :
Recevez mon avis et non pas ma sentence.
Du sang qui vous unit respectez mieux les droits.
Une bague est échue à chacun de vous trois ;
Chacun de vous la tient d'un père respectable ;
Croyez tous trois avoir la bague véritable.
Se peut-il qu'un vieillard qui vous a tous chéris,
Ait, en faveur d'un seul, deshérité deux fils?
D'un brillant exclusif, par un choix sacrilége,
A-t-il voulu fonder l'éternel privilége ?
Imitez envers vous son tendre attachement ;
Aimez-vous comme il fit, tous trois également.
Et prouvez cet amour par votre bienfaisance,
Consolez la douleur, secourez l'indigence,
Dans son asile obscur chercher l'adversité,
Et de votre manteau couvrez sa nudité.
Quand des trois diamants la céleste puissance
Aura de père en fils versé son influence,
Un juge plus habile, après mille et mille ans,
Devant ce tribunal citera vos enfants. »
Ainsi parla le juge équitable et modeste.

SALADIN.

Sage ! ils t'ont bien nommé, chaque mot me l'atteste.

NATHAN.

Si le sultan croyait pouvoir juger enfin ?
Si ce mortel promis se trouvait Saladin ?

SALADIN.

Moi, grand Dieu ! moi, Nathan ? les mille et mille an-
De bien longtemps encor ne seront terminées. [nées
Saladin n'aura pas l'audace de juger,
Et sur le tribunal un autre doit siéger.
Cet utile entretien m'a plu, je le confesse ;
Je goûte ton esprit ; j'estime ta sagesse.
Que de gens, par la haine et l'orgueil séparés,
Vivraient fort bons amis, s'ils s'étaient rencontrés !
Sans croire à ton messie, à sa terre promise,
Puisque ton cœur est bon, je suis de ton Église.

NATHAN.

Sans être convaincu que l'ange Gabriel,
Ait apporté jadis une plume du ciel,
Sans compter avec toi par les ans de l'hégire,
Je révère ton âme, et bénis ton empire.

SALADIN.

Nathan, sois mon ami. Viens, donne-moi ta main.

NATHAN.

Oui, j'aimerai toujours l'ami du genre humain.

SALADIN.

Je ne m'étonne plus si, depuis son enfance,
Tu n'as pas à ta fille enseigné de croyance.

NATHAN.

Un autre dans la suite exercera ces droits.

SALADIN.

Qui ?

NATHAN.

Peut-être un époux.

SALADIN.

A-t-elle fait un choix ?

NATHAN.

En faveur d'un chrétien je la crois décidée.

SALADIN.

D'un chrétien, me dis-tu? d'où lui vient cette idée ?

NATHAN.

Va, ce jeune chrétien ne t'est point odieux :
C'est celui qui trouva grâce devant tes yeux ;
La grâce a rejailli sur moi, sur ma famille :
Tu conservas ses jours; il a sauvé ma fille.

SALADIN.

Lui !

NATHAN.

Dans un incendie.

SALADIN.

A-t-il eu ce bonheur?
Comme son regard fier annonce sa valeur !

Mon frère, mon Assad, dont il offre l'image,
Aurait eu, comme lui, ce généreux courage.

NATHAN.

Quoi! de ton frère Assad il rappelle les traits?

SALADIN.

C'est lui-même. Autrefois, la fille d'un Français
Devint, m'avait-on dit, l'épouse de mon frère,
Et même il adopta la foi de l'étrangère.
Un soupçon m'est venu, peut-être sans raison.

NATHAN.

Moi, j'en sais davantage, et j'ai plus d'un soupçon;
Mais rien n'est mûr encore, il faut que je m'adresse,
Pour savoir un secret qui, je crois, t'intéresse,
A ce dom Tremendo.

SALADIN.

C'est un méchant chrétien.

NATHAN.

Malgré lui, quelquefois, un méchant fait du bien.

SALADIN.

Puisses-tu réussir! il est beau d'y prétendre.
Mais je veux quelquefois vous voir et vous entendre,
Toi, ton aimable fille, et ce jeune Français.
Adieu. Je dois donner l'exemple à mes sujets:
Voici pour eux, Nathan, l'heure de la prière;
Je vais offrir mes vœux à l'équitable père
Qui, sans haine et sans choix, de ses dons bienfai-
Fit un partage égal entre tous ses enfants. [sants,

SCÈNE III.

NATHAN, MONTFORT.

NATHAN.

Souvent un homme illustre est l'ombre de sa gloire:
Mais avec tant d'éclat ne pas s'en faire accroire!
Passer sa renommée; un vainqueur! un sultan!
C'est que le vrai héros n'est pas un charlatan.
Allons, préparons-nous: le templier s'avance.
En effet, c'est Assad. Oh! quelle ressemblance!
Si jeune, il paraît triste, et soupire tout bas!
Bon: l'écorce est amère, et le fruit ne l'est pas.
J'aime assez ce regard; il est fier et sensible.
A mes vœux, chevalier, seriez-vous inflexible.

MONTFORT.

Vous m'êtes inconnu.

NATHAN.

Je vous dois tout pourtant,
Et je viens m'acquitter d'un devoir important.

MONTFORT.

J'ai deviné, je pense, et vous êtes le père...

NATHAN.

De la jeune Zoé, qu'une main tutélaire
Sauva d'un grand péril.

MONTFORT.

Je suis homme et chrétien;
Je n'ai rien fait pour vous; vous ne me devez rien;
Et moi-même, en ce temps, accablé d'infortune,
Succombant sous le poids d'une vie importune,
Je voulais, aux dépens de mes jours malheureux,
Sauver... même une juive.

NATHAN.

Atroce et généreux!
Le bienfaiteur modeste affecte ce langage.
Par un dédain féroce il échappe à l'hommage.
Permettez-moi du moins de vous interroger.
N'êtes-vous point captif, à Solime étranger?
Pour vous prouver l'excès de ma reconnaissance,
Puis-je...

MONTFORT.

Rien.

NATHAN.

Je suis riche.

MONTFORT.

Un juif dans l'opulence
N'en vaut pas mieux pour moi.

NATHAN.

Fermez-lui votre cœur,
Mais ne refusez pas ce qu'il a de meilleur;
Disposez de mes biens.

MONTFORT.

De vos biens, pourquoi faire?
Mes désirs sont remplis, car j'ai le nécessaire;
Les fruits de ces palmiers servent à me nourrir,
Et ce manteau suffit du moins pour me couvrir.
Une tache peut-être a blessé votre vue?
Oui: lorsque je sauvais votre fille éperdue
Cet endroit fut brûlé.

NATHAN.

Que cet endroit est beau!
Qu'il plaît à mes regards! Pardon: sur ce manteau
Une larme est tombée.

MONTFORT.

Et plus d'une, peut-être.

NATHAN.

Je l'ai pensé.

MONTFORT.

Quel trouble en mon âme il fait naître!

NATHAN.

Prêtez-moi ce manteau, généreux templier;
Oui, daignez à ma fille un moment l'envoyer.

MONTFORT.

Et que prétendez-vous?

NATHAN.

Que sa bouche le presse;
Qu'elle verse à son tour des larmes de tendresse
Sur cette tache heureuse où tombèrent mes pleurs.

MONTFORT.

Il m'attendrit; je cède à ses accents vainqueurs.

O Nathan ! le travail vous donna l'opulence :
Mais le ciel vous donna cette douce éloquence.

NATHAN.

Il mit dans votre cœur la sensibilité ;
Et, si Brigite en vain vous a sollicité,
La vertu la plus pure a fait votre rudesse ;
Vous avez craint ma fille et sa tendre jeunesse,
L'éloignement d'un père et jusqu'à vos bienfaits.

MONTFORT.

Ainsi devrait penser un chevalier français.

NATHAN.

Un chevalier français, et non pas tous les hommes !
Ah ! la bonté du cœur nous fait ce que nous sommes.
Il est des gens de bien sous différents climats ;
Pourriez-vous en douter?

MONTFORT.

Non, je n'en doute pas ;
Mais les signes divers marqués par la nature
Les distinguent entre eux.

NATHAN.

La couleur, la figure?

MONTFORT.

Il est certains pays dont le sol généreux
En grands hommes fertile...

NATHAN.

En sont-ils plus heureux?
Songez donc qu'au grand homme il faut beaucoup de [place.
Des cèdres rassemblés dans un petit espace
Se nuisent l'un à l'autre et gênent leurs rameaux.
Les grands hommes souvent furent de grands fléaux ;
Mais quant aux gens de bien, la nature féconde,
Pour s'aider, pour s'unir, les sema dans le monde.
Ah ! l'orgueil est à plaindre ; il ne sait point aimer.
Dans l'homme son égal l'homme doit s'estimer.
Voyez au mont Thabor si la branche hautaine
Qui s'élève et grandit sur la cime du chêne,
Pour la branche d'en bas affecte des mépris ;
Nés sous un même ciel, d'un même suc nourris,
Le tronc et les rameaux sont enfants de la terre.

MONTFORT.

Mais quel peuple, Nathan, sanctifia la guerre?
Quel peuple le premier, dans son orgueil cruel,
Se nomma peuple élu, peuple chéri du ciel ;
Et toujours asservi, mais dominant ses maîtres,
Voulut leur imposer le dieu de ses ancêtres ?
C'est le juif qui, trompant musulman et chrétien,
Osa dire avant eux : Le seul Dieu, c'est le mien.
J'ai droit de mépriser ce peuple et sa croyance.
Au pied de ses autels naquit l'intolérance.
Ainsi par les humains les humains sont proscrits,
Par le glaive sanglant les dogmes sont écrits ;
Au nom du meilleur Dieu, l'Occident sacrilége
Vint des temples chrétiens venger le privilége ;
Ici même, aujourd'hui, c'est pour le meilleur Dieu...
Moi, je suis templier, vous êtes juif ; adieu.
Je vous laisse ; oubliez ce que je viens de dire.

NATHAN.

L'oublier ! vous voulez en vain me le prescrire ;
Et c'est de ce moment que je m'attache à vous.
Mon peuple ! votre peuple ! Eh ! sont-ils donc à nous?
Fûmes-nous consultés en recevant la vie ?
Qui de nous peut choisir son peuple et sa patrie?
Nos parents à leur gré font un juif, un chrétien ;
Différence de mots. Dieu fait un homme. Eh bien !
Laissons se disputer Jérusalem et Rome.
Si dans vous, templier, mon cœur trouvait un homme
Qui, d'un titre si beau, voulût se contenter?

MONTFORT.

Vous le trouvez, Nathan ; vous pouvez y compter.
Vous trouvez plus encore ; un ami ; je veux l'être.
Malheur à l'insensé qui peut vous méconnaître !

NATHAN.

Je puis donc à Zoé porter un peu d'espoir?

MONTFORT.

Épargez-moi, Nathan ; voudra-t-elle me voir?

NATHAN, *apercevant Zoé à la fenêtre.*

Mais déjà, ce me semble, elle vient nous entendre.
Ma fille, auprès de nous tu peux enfin descendre.
Vous ne m'avez pas dit votre nom, chevalier?
C'est un point délicat que j'allais oublier.

MONTFORT.

Olivier de Montfort.

NATHAN.

Montfort !

MONTFORT.

Oui.

NATHAN.

De Valence?

MONTFORT.

Il est vrai.

NATHAN.

Votre père a vu le jour en France ?

MONTFORT.

Pourquoi ces questions?

NATHAN.

Pourquoi cet embarras?

MONTFORT.

Quelquefois on croit voir...

NATHAN.

Ce qu'on ne cherchait pas.
Vous avez un secret ; demeurez-lui fidèle.
Voici ma fille, adieu. Je vous laisse auprès d'elle.
Je ne veux point gêner les mouvements heureux
D'un cœur reconnaissant et d'un cœur généreux.
Je porte avec orgueil le beau nom de son père ;
Vous, son libérateur, soyez pour elle un frère.

SCÈNE IV.

MONTFORT, ZOÉ.

MONTFORT.

Un frère! ah! plus encor. Mais, Zoé, vous tremblez!
Zoé, ne fuyez point, calmez vos sens troublés.

ZOÉ.

C'est vous!

MONTFORT.

Moi.

ZOÉ.

Vous! si tard!

MONTFORT.

Ce reproche m'enchante.
Que ses regards sont doux! que sa voix est touchante!

ZOÉ.

Ces regards, cette voix vous ont cherché longtemps;
Vous étiez occupé de soins plus importants;
Et même à vous revoir je n'osais plus prétendre.
Vous ne répondez pas?

MONTFORT.

J'aime mieux vous entendre.

ZOÉ.

Braver les feux! la mort! un chevalier chrétien
Le peut... pour une juive... et quelquefois pour rien.

MONTFORT.

Brigite a répété... Quel était mon délire!

ZOÉ.

Ce qu'elle a répété, vous avez pu le dire.

MONTFORT.

Je suis vaincu, puni; c'est assez vous venger.
Juste ciel! à ce point j'osais vous affliger!
Je ne mérite pas le pardon que j'implore.

ZOÉ.

Ne vous grondez pas tant; c'est m'affliger encore.

MONTFORT.

Ah! votre âme est sensible autant que votre voix.
Vous me pardonnez donc?

ZOÉ.

Oui, puisque je vous vois.
Vous allez me trouver bien simple et bien naïve;
Mais Brigite est chrétienne, elle est persuasive.
D'après tous ses discours je croyais bonnement,
Et cette vision m'agitait en dormant...
Vous riez?

MONTFORT.

Achevez.

ZOÉ.

Que, durant l'incendie,
Celui dont les secours m'avaient sauvé la vie...
Était..., vous allez rire... était mon ange... à moi.

MONTFORT.

A cet ange gardien vous n'avez plus de foi.
Et votre âme, en dormant, n'en est plus agitée?

ZOÉ.

Non, mon ange gardien ne m'eût jamais quittée.

MONTFORT.

Quoi! même en la sauvant, je ne la voyais pas!
J'ignorais quel trésor j'arrachais au trépas!
Ai-je compté sans elle un jour digne d'envie?
Non; c'est en ce moment que je connais la vie;
Et, loin d'elle égaré...

ZOÉ.

J'avais un sort plus doux;
Vous étiez loin de moi; j'étais auprès de vous,
Quand le vent du désert, soufflant avec furie,
De sables enflammés inondait la Syrie;
Quand la pluie et la foudre et les noirs aquilons
Des monts retentissants fondaient sur les vallons,
Je disais : Il me fuit : au moins a-t-il au monde
Des secours, un asile, un cœur qui lui réponde?
Mais il veille sur moi, je ne l'ai point perdu;
Paisible dans le ciel, dont il est descendu,
Sans doute il quitterait sa patrie immortelle,
Pour me placer encor sous l'abri de son aile.
De ses regards sauveurs mes pas sont entourés.
Cent fois, dans les instants au repos consacrés,
Livrant mon âme entière à votre bienfaisance,
De mon soutien chéri j'ai rêvé la présence;
Cent fois de ma fenêtre, au moment du réveil,
Quand l'air frais du matin, quand les feux du soleil
Venaient sourire au ciel et consoler la terre,
J'ai vu sous les palmiers, dans le champ solitaire,
Briller le manteau blanc de mon libérateur.
Mes yeux, suivant partout cet astre bienfaiteur,
Ont gravi sur le mont, ont parcouru la plaine.
Quand des derniers rayons la lumière incertaine
Rougissait, par degrés, les sommets du Thabor,
Après vous, sur vos pas mes yeux couraient encor.
Quand la nuit s'étendait sur la voûte étoilée,
Seule, aux palmiers, aux vents, à l'ombre, à la vallée,
A la colline absente adressant mes adieux,
Pour vous voir plus longtemps je regardais les cieux.

MONTFORT.

O pure et douce ivresse! ô candeur ingénue!
Pour punir un ingrat qui vous a méconnue,
C'est vous qui de ses torts daignez le consoler!
Zoé! de mon bonheur voulez-vous m'accabler?
Ah! mon cœur ignorait jusques à l'espérance;
Tu m'as guidé, grand Dieu! des rives de la France;
Ta bonté désarmait le bras de mon vainqueur,
Pour sauver par mon bras cet objet enchanteur.
Achève, et que Zoé ne me soit plus ravie,
Zoé, le charme unique et l'âme de ma vie.
Que Saladin me compte au rang de ses sujets,
Qu'il conserve un empire où règnent ses bienfaits:
Moins grand, mais plus heureux, je ne veux d'autre empire

Que le toit qu'elle habite et l'air qu'elle respire.
Et vous, exaucez-moi ; vous, daignez confirmer
Ces vœux d'un cœur brûlant que je viens de former.
Vous avez sur mes jours une entière puissance.
Le vertueux Nathan vous donna la naissance ;
Qu'il soit aussi mon père, et que des nœuds chéris...

ZOÉ.

Le sauveur de sa fille est devenu son fils.
N'exigez pourtant pas que ma bouche prononce ;
C'est à Nathan qu'il faut demander la réponse.

MONTFORT.

Souffrez donc que je cède à mon empressement.
Pour ne vous plus quitter, je vous quitte un moment.
Puisse un père accueillir l'hommage le plus tendre !
Au fortuné Montfort puisse-t-il faire entendre
Ce nom sacré de fils, ce nom tant souhaité,
Aussi cher à mon cœur qu'il fut peu mérité !

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

MONTFORT, NATHAN.

MONTFORT.

Sa grâce, sa beauté, sa candeur ingénue,
Ont porté dans mon âme une ivresse inconnue.
Je ne vois que Zoé ; toujours, oh ! oui, toujours,
Auprès d'elle, avec vous, s'écouleront mes jours.
N'est-il pas vrai, Nathan?

NATHAN.

Vous la verrez sans cesse.
Vous lui devez, Montfort, toute votre tendresse.

MONTFORT.

O mon père !

NATHAN.

Un tel nom...

MONTFORT.

Vous en êtes surpris?

NATHAN.

Cher et brave jeune homme !

MONTFORT.

Et non pas votre fils !

NATHAN.

Mon ami.

MONTFORT.

Votre fils !

NATHAN.

Mon bienfaiteur.

MONTFORT.

Encore !
Et votre fils, Nathan, ce fils qui vous implore.
Aura-t-il vainement embrassé vos genoux ?

NATHAN.

Un moment, chevalier ; arrêtez ; levez-vous.

MONTFORT.

On peut rester sans honte aux genoux de son père.

NATHAN.

Levez-vous. Quelle ardeur! quel bouillant caractère!
Et cette croix, Montfort, ces vœux d'un chevalier !

MONTFORT.

Zoé, d'un seul regard, m'a fait tout oublier.
M'opposez-vous des vœux dictés par l'imprudence.
Que, sans les concevoir, bégaya mon enfance ?

NATHAN.

Non. Mais dois-je répondre à ceux de votre amour
Sans savoir quel Montfort vous a donné le jour ?

MONTFORT.

Eh ! qu'importe ?

NATHAN.

Oh ! beaucoup, beaucoup, je vous assure.

MONTFORT.

Ainsi vous repoussez la voix de la nature !
Vous divisez, Nathan, deux cœurs faits pour s'aimer.

NATHAN.

Je ne divise point, mais je veux m'informer.
Montfort, ce nom de père, il m'est doux de l'entendre.
A l'accepter de vous si je pouvais prétendre,
En comblant vos désirs je serais trop heureux ;
Mais je me suis chargé d'un devoir rigoureux ;
Je veux, jusqu'à la fin, le remplir avec zèle,
Et je cours sans tarder où ce devoir m'appelle.

SCÈNE II.

MONTFORT, ZOÉ, BRIGITE.

BRIGITE.

Eh bien, Nathan vous quitte, et vos vœux sont remplis?

MONTFORT.

J'implorais à ses pieds le tendre nom de fils :
Je n'ai pu l'obtenir.

ZOÉ.

De Nathan! de mon père !

MONTFORT.

Oui, si je veux l'en croire, il est bon qu'il diffère.

BRIGITE.

Et quel est son prétexte?

MONTFORT.

Un devoir important.

BRIGITE.

Vous saurez son secret. Jurez auparavant
D'aimer toujours Zoé, de la prendre pour femme,
De faire son bonheur et de sauver son âme.

MONTFORT.

Mais son père, avant tout, voudra-t-il consentir ?...

BRIGITE.
Il y sera forcé, j'ose le garantir.
MONTFORT.
Il y sera forcé ! j'ai peine à te comprendre.
Forcé, dis-tu, son père ?
BRIGITE.
Eh oui ! forcé de rendre
Ce qui n'est point à lui. Pourquoi dissimuler?
C'est là le grand secret que Nathan veut céler.
Sa Zoé n'est point juive.
MONTFORT.
Elle est...
BRIGITE.
Elle est chrétienne.
MONTFORT.
Fort bien. Sa piété fait honneur à la tienne.
Tu sais donc convertir ?
BRIGITE.
Ne ferai-je pas bien ?
Mais vous n'entendez pas: elle est d'un sang chrétien?
MONTFORT.
Nathan, le bon Nathan lui cacha sa naissance ?
BRIGITE.
Jamais de ses parents elle n'eut connaissance.
On ne sait point leur nom, leur foi, ni leur destin ;
Mais elle est bien chrétienne, et rien n'est plus certain;
Car c'est chez des chrétiens que Nathan l'a trouvée ;
Et c'est par un chrétien que Dieu l'a conservée.
ZOÉ.
Brigite aurait bien dû renfermer ce secret ;
Et son excès de zèle est au moins indiscret.
Restez ici, Monfort ; je vais chercher mon père ;
Son cœur n'est point changé; c'est en lui que j'espère.
A lui seul est le droit de choisir mon époux.
Si Nathan m'aime encor, Nathan sera pour vous.

SCÈNE III.

MONTFORT.

Quel étrange secret m'a confié Brigite !
J'en tirerai parti, la chose le mérite.
Nathan peut-il forcer la fille d'un chrétien
Mon bon religieux saurait... Il ne sait rien.
Mais le voici, je pense, il est en compagnie.
Quel est ce court vieillard à mine rebondie?
Il a l'air de se plaindre et de gronder tout bas,
Et ses nombreux valets semblent compter ses pas.
De pompeux vêtements ! une allure hautaine !
Un regard dédaigneux, hypocrite avec peine !
Oh ! c'est le patriarche, il n'en faut point douter.
Sans lui nommer personne, on peut le consulter.

SCÈNE IV.

MONTFORT, DOM TREMENDO, F. BONHOMME; SUITE.

DOM TREMENDO, *bas à frère Bonhomme.*
Oui, vous aurez manqué de courage et d'adresse.
F. BONHOMME.
Il est vrai; j'ai tremblé, j'ai rougi.
DOM TREMENDO.
Pauvre espèce !
MONTFORT, *à part.*
Ils sont fort occupés ; différons un moment.
F. BONHOMME.
Je n'ai pas eu le don de mentir saintement.
DOM TREMENDO.
A quoi vous sert le froc?
F. BONHOMME.
Oh ! la mauvaise honte !
DOM TREMENDO.
Sottise.
F. BONHOMME.
Vous plaît-il de régler notre compte?
Pour trois commissions...
DOM TREMENDO.
D'un succès malheureux.
F. BONHOMME.
Trois écus parisis.
DOM TREMENDO.
Tenez.
F. BONHOMME.
C'est encor deux !
Car un et deux font trois.
DOM TREMENDO.
Pas toujours.
F. BONHOMME, *à part.*
Il m'effraie.
DOM TREMENDO.
C'est un, de temps en temps.
F. BONHOMME.
C'est trois quand on nous paie.
DOM TREMENDO.
Oui, c'est trois, j'en conviens, lorsqu'on a réussi.
Tant tenu, tant payé. L'église en use ainsi.
Devenez plus habile : en rendant un service,
Qui sait? frère Bonhomme aurait un bénéfice;
Mais il tremble, il rougit : il ne sait point mentir.
Oh! nous n'en ferons rien; rien, pas même un martyr.
F. BONHOMME.
Tant mieux.
MONTFORT, *s'approchant de Dom Tremendo.*
A vos regards puis-je un instant paraître !
DOM TREMENDO.
La croix! le manteau blanc! tout jeune! ah! c'est [peut-être
Oui, c'est le templier.

F. BONHOMME.

C'est lui, mon révérend.

DOM TREMENDO.

Écoutez, observez, voyez comme on s'y prend.

F. BONHOMME.

Bon.

DOM TREMENDO, *à Montfort.*

Nous vous chérissons; Saladin vous honore;
C'est le secret du Ciel qui nous protége encore.
De la cause de Dieu vous serez le soutien,
La fleur des chevaliers, l'honneur du nom chrétien.

MONTFORT.

Je demande...

DOM TREMENDO.

Ah! voyons.

MONTFORT.

Ce qui manque à mon âge:
Des conseils.

DOM TREMENDO.

C'est parler en jeune homme bien sage;
Mais il faudra les suivre.

MONTFORT.

Aussi tel est mon vœu.
En pensant avec vous, en raisonnant un peu...

DOM TREMENDO.

Penser est dangereux, raisonner inutile;
Croire, c'est ce qu'il faut; croire est bien plus facile.

MONTFORT.

Me commanderiez-vous de croire aveuglément?

DOM TREMENDO.

La raison quelquefois est bonne assurément.
Employez la raison dans les choses vulgaires;
Mais, hors du temporel, en toutes les affaires
De Dieu, de son Église, elle est hors de saison.

F. BONHOMME.

Que de gens sont damnés pour avoir eu raison!

DOM TREMENDO.

Ah! pas mal.

MONTFORT.

Est-il vrai? c'est un malheur étrange.

DOM TREMENDO.

Rien n'est plus vrai. Si Dieu vous envoyait un ange,
Et tout ministre saint, confesseur de la foi,
Est un ange, si Dieu, qui vous adresse à moi,
D'une grande action vous déclarait capable,
On ne vous verrait point, par un orgueil coupable,
Opposer la raison à ce maître divin
Qui créa la raison dont vous êtes si vain.
Un jour, sur ce point-là nous reviendrons, j'espère.
Il vous faut des conseils. Sur quel sujet?

MONTFORT.

Mon père,
Je suppose qu'un juif appelle son enfant
Une fille, un objet aimable, intéressant;
A l'ingénuité joignant une âme active,
A la beauté qui plaît la grâce qui captive:
Si la nature entre eux ne forme aucun lien,
Et si c'est, en un mot, la fille d'un chrétien;
Si trouvée, enlevée aux jours de son enfance,
Elle ignore sa foi, ses parents, sa naissance?

DOM TREMENDO.

Vous me faites frémir en me parlant ainsi.
Voyons, expliquez-vous, qu'est-ce que tout ceci?
Procédons dans un ordre et clair et méthodique:
Mon fils, la chose est grave. Est-elle hypothétique?
Ou bien si c'est un fait arrivé récemment,
Et qui peut-être encore arrive en ce moment?

MONTFORT.

Cela doit être égal. Quelle est votre pensée?

DOM TREMENDO.

Égal! erreur, mon fils. Hérésie insensée!
De la fière raison voyez donc les excès;
Quand il s'agit du Ciel et de ses intérêts,
Égal! eh non, vraiment! c'est chose nécessaire
Que de savoir du moins sur quoi l'on délibère.
Certes, il ne faut pas grande réflexion
Pour un pur jeu d'esprit, pour une fiction;
Mais si ce n'était pas une simple hypothèse,
Si le cas arrivait dans notre diocèse,
Alors... Oh! nous verrions...

MONTFORT.

Alors? eh bien!

DOM TREMENDO.

Alors
On poursuit, on dénonce, on appréhende au corps...

MONTFORT.

Ciel!

DOM TREMENDO.

Le juif prévenu de ces délits énormes.

MONTFORT.

De grâce...

DOM TREMENDO.

Point de grâce: un procès dans les formes.

MONTFORT.

Si...

DOM TREMENDO.

L'on fait un exemple utile et signalé.

MONTFORT.

Il faut d'abord...

DOM TREMENDO.

Il faut que le juif soit brûlé.

MONTFORT.

Brûlé!

DOM TREMENDO.

Des saints canons tel est l'arrêt suprême
Contre tout juif, impur et frappé d'anathème,
Qui commet envers Dieu l'effroyable attentat
De corrompre un chrétien, d'en faire un apostat.

MONTFORT.

Brûlé !

DOM TREMENDO.

Remarquez bien qu'à l'égard de l'enfance,
Tout, de la part du juif, est censé violence.

MONTFORT.

Si l'enfant périssait quand un zèle attentif
S'intéresse...

DOM TREMENDO.

J'entends; mais on brûle le juif.

MONTFORT.

Brûlé ! pour avoir eu l'âme honnête et bien née !
Pour avoir secouru la jeune infortunée !

DOM TREMENDO.

Zèle impie, indiscret ! pourquoi la secourir ?
Il était plus humain de la laisser mourir :
Sa mort valait bien mieux que sa perte éternelle.
Dieu ne veillait-il pas? sa bonté paternelle,
Sans le secours du juif, pouvait la conserver.

MONTFORT.

Eh bien ! malgré le juif, il peut donc la sauver.

F. BONHOMME.

C'est embarrassant.

DOM TREMENDO.

Paix.

MONTFORT.

Un peu plus d'indulgence.
S'il n'éleva l'enfant dans aucune croyance,
Si, lui laissant le choix d'un système adoptif...

DOM TREMENDO.

Oh ! c'est alors surtout que l'on brûle le juif.
Oui, des enfants chrétiens c'est ainsi qu'on dispose !
Passe pour juive encore : c'est croire à quelque chose.
Tout en brûlant le juif, on aurait pu... mais rien !
Ne rien croire du tout ! nous l'empêcherons bien.
Adieu.

MONTFORT.

Ce que j'ai dit vaut-il qu'on s'en occupe?
Un problème !

DOM TREMENDO.

A résoudre. Oh ! je ne suis point dupe.
Je prétends que le juif soit cité devant moi.
Élever des enfants qui n'ont ni foi ni loi !
Un bel auto-da-fé nous en fera justice.
Il faut qu'en tous les points le traité s'accomplisse ;
J'en ai l'original écrit sur parchemin,
Bien scellé, bien signé : Philippe et Saladin.
Je devine les noms qu'on ne veut pas m'apprendre,
Le sultan me verra ; je lui ferai comprendre
Qu'un aussi grand scandale anéantit les mœurs ;
Qu'un sultan qui permet de pareilles horreurs
Compromet son salut, ses intérêts, sa gloire ;
Qu'un trône est renversé dès qu'on peut ne rien croire :
Qu'il y va de ses jours, et qu'à moins d'être un sot,
Qui veut régner en paix veut un peuple dévot.

SCÈNE V.

MONTFORT, SALADIN.

MONTFORT.

En qualité de moine, il est impitoyable ;
C'est bien, si diable il y a, le pontife du diable.
Mais Saladin pensif vient d'un autre côté ;
Seul... et qu'a-t-il besoin d'un éclat emprunté ?
Sultan, ton prisonnier...

SALADIN.

Toi ! ce nom m'humilie.
Je puis te rendre libre, ayant sauvé ta vie ;
Tu l'es dès ce moment, jeune et brave chrétien ;
Mais j'envie aux Français un cœur tel que le tien.
Voilà bien mon Assad ! c'est son image entière ;
C'est sa voix, son courage, et sa franchise altière ;
Tel que je l'ai connu, je le retrouve en toi.
Je puis te dire : Assad, qu'as-tu fait loin de moi ?
Quel dieu conservateur te rend à ma tendresse?
Quel souffle a rafraîchi ces fleurs de ta jeunesse?
Du long sommeil d'Assad quels lieux furent témoins?
Dans ce rêve enchanteur tout n'est pas rêve au moins.
Le temps fuit : j'ai vieilli ; mais les rides de l'âge
N'ont point sur mon Assad étendu leur outrage.
Aux jours de mon printemps je l'ai vu se flétrir,
Mon automne embelli le verra refleurir
Le veux-tu?

MONTFORT.

Mais ta loi...

SALADIN.

Tu vivras dans la tienne,
Libre au bord du Jourdain comme au bord de la Seine.
Je ne demande point de raisin au pommier,
De datte au sycomore, et d'olive au palmier.

MONTFORT.

Sans cela, serais-tu si bon, si magnanime?

SALADIN.

C'est toi que la bonté, toi que la gloire anime.

MONTFORT.

Moi !

SALADIN.

N'as-tu pas sauvé la fille de Nathan ?
Une fille charmante !

MONTFORT.

On t'a dit vrai, sultan :
Elle charme, elle est belle, et j'ai sauvé sa vie.
J'accours à la lueur d'un horrible incendie,
Chez Nathan; c'est ce juif que je ne connais pas.
Le hasard, qui souvent paraît guider nos pas,
Veut que mon action tourne à son avantage.

SALADIN.

Ton action est belle, et le hasard bien sage :

Il guide donc les pas d'un chevalier chrétien?
Le hasard t'a conduit chez un homme de bien.

MONTFORT.

Trop souvent le même homme a différentes faces.

SALADIN.

Attachons-nous au fond et non pas aux surfaces.
D'un examen stérile à quoi bon te charger?
Jouis et bénis Dieu qui sait tout arranger.
Mais, jeune homme, je crains cette rigueur extrême:
Je ne suis pas toujours d'accord avec moi-même,
Et j'ai bien quelquefois mes différents côtés.

MONTFORT.

Mais tu n'as pas du moins des dehors affectés,
L'étalage imposteur d'une sagesse austère.

SALADIN.

A qui donc en veux-tu? pourquoi tant de mystère?
Des soupçons sur Nathan! qui pourrait t'en donner?

MONTFORT.

Lui? J'ai droit de me plaindre et de le soupçonner.
Il était loin d'ici. Cette fille si belle,
Cette Zoé... tu sais ce que j'ai fait pour elle;
Français et templier, j'ai rempli mon devoir.
J'avais, depuis ce temps, refusé de la voir.
Que je rougis!

SALADIN.

De quoi? d'avoir été sensible
Pour une juive? toi! le scrupule est risible.
J'ignorais que le cœur eût des opinions.

MONTFORT.

Je rougis de céder à des impressions
Dont j'avais si longtemps méprisé la puissance,
D'avoir été vaincu sans faire résistance.
Par un discours flatteur le père me séduit,
Me parle de Zoé, près d'elle me conduit.
Cet instant me soumet au pouvoir d'une femme;
Une seconde fois j'ai traversé la flamme :
Mon cœur a tout senti, ma bouche a tout osé;
J'ai demandé sa main; Nathan m'a refusé.

SALADIN.

Refusé!

MONTFORT.

Pas encor; mais il procède en forme.
Il faut auparavant qu'il pense, qu'il s'informe.
Il veut y réfléchir. Eh! n'a-t-il pas raison?
Moi-même, quand le feu consumait sa maison,
Quand j'entendais les cris de sa fille expirante,
Avant de m'élancer dans la fournaise ardente,
J'ai réfléchi longtemps, comme il fait aujourd'hui!
Je me suis, à loisir, informé comme lui.
Nathan est bien heureux d'avoir tant de prudence!

SALADIN.

Ta plainte est trop amère; allons, de l'indulgence,
Montre au moins pour son âge un peu plus de respect.
Je vois dans tout ceci le vieillard circonspect,
Mais non le sot crédule ou le lâche hypocrite.
Crois-tu donc qu'il voudra te faire Israélite?

MONTFORT.

Je ne répondrais pas que ce fût son projet;
Mais certains préjugés, sucés avec le lait,
Deviennent nos tyrans jusque dans la vieillesse.
Et qu'importent les ris d'une feinte sagesse?
En riant de ses fers, cesse-t-on d'en porter?

SALADIN.

Cette remarque est mûre et bonne à méditer.

MONTFORT.

Si le sage Nathan, si ce parfait modèle,
A l'esprit de sa secte aveuglément fidèle,
Frondant nos préjugés, mais esclave des siens,
Détournait de leur foi les filles des chrétiens;
Si les faisant chercher, dès leur plus tendre enfance,
Il trompait à loisir leur crédule innocence,
Que dirais-tu, sultan?

SALADIN.

Mais je n'en croirais rien.

MONTFORT.

Je saurai me venger.

SALADIN.

Sois tranquille, chrétien.

MONTFORT.

Ce reproche m'accable, et je sens sa puissance.
Si je savais comment, dans cette circonstance,
Assad en eût agi?

SALADIN.

Pas beaucoup mieux, je crois.
Il se fût emporté peut-être autant que toi.
A lui tant ressembler qui donc a pu t'instruire?
Comme toi par un mot, il savait me séduire.
Si contre mon Nathan tu n'es point prévenu,
Son caractère encor ne m'était pas connu.
Mais il est mon ami; tu l'es aussi sans doute :
Ne restez pas brouillés sans vous entendre. Écoute :
Laisse-moi prendre au moins quelques renseignements.
Tes moines tracassiers, dans leurs emportements,
Voudraient contre ce juif armer l'Asie entière.
Un chevalier n'est pas chrétien à leur manière :
Prompt à rendre service, et lent à se venger...

MONTFORT.

Plus loin qu'il ne fallait, j'ai pensé m'engager :
Du vieux Dom Tremendo si l'âpre caractère
Ne m'avait effrayé...

SALADIN.

Comment, dans ta colère,
Sans m'avoir consulté, tu t'adresses d'abord
Au patriarche?

MONTFORT.

Eh! oui. C'est un premier transport;
J'en rougis à tes yeux; je me sens bien coupable,
Si ton Assad en moi n'est plus reconnaissable.

SALADIN.

Ta crainte et ta pudeur me l'ont déjà rendu.
Celui qui sait rougir aime encor la vertu.

SCÈNE VI.

SALADIN, MONTFORT, NATHAN, ZOÉ, BRIGITE, DOM TREMENDO, F. BONHOMME.

NATHAN, *à Saladin*.

Permets.

SALADIN.

Nathan, lui-même, et sa fille, je pense.

MONTFORT.

C'est elle.

SALADIN.

Que d'attraits ! quelle aimable innocence!
Que son père est heureux ! Zoé, plus je vous vois...
Pardonnez-moi ces pleurs ; je fus père autrefois.

ZOÉ.

Je n'éprouvai jamais d'émotion plus tendre.

DOM TREMENDO.

Je dénonce Nathan.

SALADIN.

Nathan !

NATHAN.

Daigne m'entendre.

DOM TREMENDO.

Je réclame vengeance.

SALADIN.

Un patriarche !

NATHAN.

Et moi
Je réclame justice.

SALADIN.

Et tu l'auras. Pourquoi
Dénoncez-vous Nathan ?

DOM TREMENDO.

Zoé n'est point sa fille ;
Elle ignore son nom, son pays, sa famille,
Son Dieu.

SALADIN.

Qui vous l'a dit ?

DOM TREMENDO.

Ce jeune templier
Sait bien tout le secret.

SALADIN.

Est-il vrai, chevalier?
De qui le tenez-vous?

BRIGITE.

Pardon.

NATHAN.

De vous, Brigite ?

SALADIN.

Et vous, d'un tel secret qui vous avait instruite?

NATHAN.

Moi-même.

BRIGITE.

Trop de zèle...

NATHAN.

Est souvent dangereux.
Le tien n'aura pourtant que des effets heureux.

SALADIN.

Mais adoptive ou non, cette Zoé si chère,
Pourquoi crains-tu, Nathan, de l'unir...

NATHAN.

A son frère !

SALADIN, MONTFORT, ZOÉ, BRIGITE.

Se peut-il ?

NATHAN.

Je le crois. Votre nom, votre sort,
Chevalier, quels sont-ils?

MONTFORT.

Olivier de Montfort ;
Tel est mon nom. Ces lieux ont vu mourir mon père.

NATHAN.

Ne l'ont-ils point vu naître ?

MONTFORT.

On le disait. Ma mère
Déposa mon enfance au sommet du Thabor,
Dans l'hospice sacré que l'on habite encor.
Elle revit bientôt les rives de la France.
Par elle transporté dans les murs de Valence,
De là, près de Philippe à la cour amené,
J'y devins orphelin sans être abandonné ;
Mais, né d'une Française, au fond de la Syrie,
L'instinct me commandait de revoir ma patrie.
Admis depuis six mois parmi les templiers,
Je suivis l'étendard des jeunes chevaliers
Qui, dans les derniers temps, vinrent sur ce rivage
Illustrer sans succès un injuste courage.
Je fus pris au combat par un gros d'ennemis.
Saladin sait le reste.

SALADIN.

Aujourd'hui, j'en frémis.
D'après ce que j'entends, j'ai pu commettre un crime.

NATHAN.

On t'avait dit qu'Assad épousa dans Solime...

SALADIN.

Une jeune Française.

DOM TREMENDO.

Et mourut bon chrétien.

F. BONHOMME.

Ah ! comme il était sage ! et comme il voyait bien!

SALADIN.

Mais, du nom de sa femme avait-on connaissance?

NATHAN.

On l'appelait Montfort ; elle était de Valence.

SALADIN.

Enfants, enfants chéris, que je presse en mes bras.

Seriez-vous, tous les deux, fils de mon frère?

MONTFORT.

Hélas!

DOM TREMENDO.

Ce moine peut donner quelque nouvel indice.

F. BONHOMME.

Quinze ans déjà passés, le soir, en notre hospice,
Une dame française amena deux enfants:
Une fille, un garçon; le garçon de quatre ans,
La fille de six mois. Servant du monastère,
Je n'ai pu du secret être dépositaire.
Leurs noms et leurs destins ne me sont pas connus;
Le gardien savait tout, mais ce gardien n'est plus.

NATHAN.

Frappé de certains bruits, au bout de deux années,
J'allai voir ces enfants; mais de leurs destinées
Tout vestige à l'hospice était anéanti;
Et le jeune Olivier lui-même était parti.
Étonné qu'on l'eût seul amené dans la France,
D'une bonne action je conçus l'espérance;
Au sein de ma maison je recueillis la sœur,
Zoé, qui sur mes jours versa tant de douceur,
Zoé qui fut ma fille.

ZOÉ.

Et qui veut toujours l'être.

SALADIN.

Ah! que la vérité se fasse mieux connaître
Nulle preuve!

DOM TREMENDO.

Un instant. Nous en avons, je croi.
Quand j'ai quitté Montfort, ce juif était chez moi.
Il venait m'informer de sa fausse démarche.
J'ai répondu qu'au temps du dernier patriarche
On avait de l'hospice, et par un ordre exprès,
Porté chez ce prélat le dépôt des secrets;
Qu'il avait lui, le juif, tenté la Providence,
Commis par des bienfaits le péché d'imprudence,
Par des soins réprouvés blessé nos saintes lois;
Que le grand Saladin protégerait nos droits;
Qu'un juif ne doit jamais adopter que des juives.
Enfin, j'ai devant lui fouillé dans nos archives
En ce coffret d'ébène un papier s'est trouvé.
Au dos est en français, Olivier et Zoé.
Plus bas, en syrien, d'un petit caractère,
On lit: « De cet écrit respectez le mystère
« D'un enfant que l'on pleure il fera le destin;
« Remettez, sans l'ouvrir, la lettre à Saladin. »
Les cachets sont entiers. Daignez les rompre et lire.

SALADIN.

C'est la main de mon frère! à peine je respire.
« O frère bien-aimé! cet écrit précieux
« N'affligera point ta grande âme.
« Delphine de Montfort a dessillé mes yeux:
« Persuadé par elle, en la prenant pour femme
« Ton Assad a quitté la foi de ses aïeux.
« En attendant que sur la terre
« La paix descende enfin des cieux,
« Nous sauvons deux enfants des périls de la guerre.
« Peut-être dans Solime ils trouveraient la mort.
« L'un d'eux est notre fils, Olivier de Montfort;
« Zoé, seul rejeton d'une auguste famille,
« Des fils ravis à ton amour
« Pourra te consoler un jour;
« Zoé n'est point Zoé, mais Sélima, ta fille.

TOUS.

Ciel!

SALADIN.

Sélima, rends-moi mes enfants malheureux;
Viens tarir tous les pleurs que j'ai versés pour eux.
Montfort, je te la donne. Assad, ô mon cher frère.
Tu me conservais donc le bonheur d'être père!

ZOÉ.

Olivier!

MONTFORT.

Sélima, vous n'êtes point ma sœur.

NATHAN.

Mes désirs sont comblés, ce n'était qu'une erreur.

F. BONHOMME.

C'est pourtant bien dommage; elle n'est pas chré-tienne!

NATHAN.

Sultan, reprends ta fille.

SALADIN.

Elle est aussi la tienne.

NATHAN.

J'habitais avec elle; il faut nous séparer.

ZOÉ.

Jamais.

SALADIN.

Avec nous trois tu viendras demeurer.

BRIGITE.

Et moi donc?

ZOÉ.

Viens aussi.

BRIGITE.

Puis-je vivre loin d'elle?

SALADIN.

Venez, aimez-la bien, mais calmez votre zèle.

DOM TREMENDO.

Le bon cœur!

SALADIN.

Et Nathan, que dites-vous du sien?

DOM TREMENDO.

On n'est pas, quoique juif, un plus homme de bien.

SALADIN.

Ainsi vous l'absolvez du péché d'imprudence?

DOM TREMENDO.

Ah! du dieu des chrétiens je vois la providence.

SALADIN.

Souffrez, dom Tremendo, qu'il soit le dieu de tous :
Le soleil qu'il créa luit pour vous et pour nous.
Célébrons cependant cette heureuse journée ;
Par un banquet d'amis qu'elle soit terminée.
Là, sans vouloir du Ciel régler les intérêts,
Soyons, en nous aimant, dignes de ses bienfaits.
Le reste, (à Saladin passez quelque hérésie),
Le reste est habitude, intérêt, fantaisie.
Sur ce point délicat si l'on veut s'accorder,
L'état doit tout permettre, et ne rien commander.

POÉSIES DIVERSES.

POËME
SUR
L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES.

1787 [1].

Rarâ temporum felicitate, ubi sentire quæ velis, et quæ sentias dicere, licet !
TACIT., lib. I, Hist.

Quand des républicains étaient maîtres du monde ;
Quand le Tibre, orgueilleux de leur porter son onde,
Admirait sur ses bords un peuple de héros ;
Si, troublant tout à coup leur auguste repos,
Si Rome, objet sacré de respect, de tendresse,
Daignait sur ses besoins consulter leur sagesse,
Elle voyait bientôt dans les murs du sénat
Courir les Scipions, ces appuis de l'état ;
Métellus, ombragé des palmes numidiques ;
Caton, ce demi-dieu, le premier des stoïques ;
L'éloquent Cicéron, redoutable aux pervers ;
Le grand, l'heureux Pompée, ignorant les revers,
Fier encor de ce jour où la terre étonnée
Contemplait son triomphe, à sa suite enchaînée ;
Et César, méditant ses immenses destins ;
Et Brutus, héritier du vengeur des Romains,
Divisés d'intérêts, de soins, de politique,
Unis dans ces moments par la cause publique.

Peuple envié du monde et protégé des cieux,
Un spectacle aussi grand se présente à vos yeux!
Osez en concevoir la plus digne espérance.
O Français ! il s'agit du bonheur de la France :
Voyez se rassembler ses enfants, ses soutiens ;
Roi, pontifes, guerriers, magistrats, citoyens,
Zélés pour le bien seul, sans orgueil et sans crainte,
Attestant la justice et la vérité sainte,
Jurant de réparer les fautes de vingt rois,
D'abolir tous les maux consacrés par des lois.
La France au milieu d'eux se plaît à les entendre ;
Et, fixant sur eux tous un regard noble et tendre

« Citoyens ! qu'aujourd'hui rien ne soit oublié ;
« Ajoutez, leur dit-elle, et tranchez sans pitié.
« Qu'en vos heureuses mains l'état se renouvelle ;
« Hâtez-vous d'affermir sa force qui chancelle.
« Cette masse imposante, et dont l'œil est surpris,
« N'étalerait bientôt que de honteux débris ;
« Édifice du temps, c'est le temps qui l'outrage.
« Plus d'un cruel abus s'appelle encore usage.
« Les moments sont venus : joignez tous vos efforts.
« J'ai vu les protestants, bannis loin de mes bords,
« De cités en cités cherchant une patrie,
« Y porter des trésors, enfants de l'industrie.
« Les arts et le travail accompagnaient leurs pas ;
« Errants, désespérés, ils me tendaient les bras.
« Durant un siècle entier j'ai pleuré leur absence [1] :
« Roi, sèche, il en est temps, les larmes de la France.
« Vengeur de l'Amérique et protecteur des mers,
« Laisse adorer ton Dieu sous des cultes divers.
« L'état ne doit venger que la commune injure.
« Dieu veut-il un hommage imposteur ou parjure?
« Sans prévenir, du moins, le jugement des cieux,
« Rends aux fils les climats qu'habitaient leurs aïeux.
« D'excellents citoyens fréquentaient peu nos temples ;
« Et sans aller bien loin te chercher des exemples,
« De ton prédécesseur Maurice [2] fut l'appui :
« On peut servir son roi sans penser comme lui.

« L'ignorance a longtemps peuplé les monastères.
« Humbles, pauvres d'abord, de saints célibataires,
« Sous le dais tout à coup cherchant des protecteurs,
« Honorés, agrandis, souvent usurpateurs,

[1] L'auteur avait vingt-trois ans.

[1] On sait que l'édit de Nantes fut révoqué en 1685.

[2] Le maréchal de Saxe était de la religion protestante. M. de Turenne, depuis converti par Bossuet, était aussi protestant quand il sauva la France, du temps de nos guerres civiles.

«Stérilement dévots, traînaient dans le silence
«Des jours longs et pesants, filés par l'indolence.
«Enfin l'homme stupide, à l'oubli consacré,
«Eut contre le travail un refuge assuré;
«De citoyens vivants ces tombeaux se remplirent;
«A l'envi de Pepin vingt rois les enrichirent.
«Entends-tu maintenant les sanglots, les regrets?
«O d'un zèle insensé trop funestes effets!
«Vois-tu tous ces enfants, les victimes d'un père,
«Condamnés loin du monde à gémir sous la haire?
«Leur bouche a prononcé le serment solennel;
«Et, contraints de mentir aux pieds de l'Éternel,
«Ils vont baigner de pleurs des marbres inflexibles;
«Ils accusent le Dieu qui les rendit sensibles,
«L'inexorable autel qui les tient opprimés,
«Et ces vœux sans retour qu'ils n'avaient point formés,
«Martyrs ou fainéants, laisse-le disparaître;
«Éteints, et non détruits, qu'ils meurent sans renaître.
«L'état ne leur doit rien; ils n'ont rien fait pour lui;
«Et le fisc épuisé redemande aujourd'hui
«Cet or longtemps oisif, conquis sur la faiblesse.
«Bientôt, juste héritier d'une injuste richesse,
«Tu pourras accueillir de bienfaisants regards
«Les essais du travail, les prodiges des arts.
«Des moissons vont couvrir les landes infertiles;
«Les cités vont s'orner de monuments utiles:
«D'innombrables vaisseaux, élancés de nos ports,
«Du Gange et de l'Indus vont chercher les trésors.
«Je vois par cent canaux circuler l'abondance;
«Cent hospices s'ouvrant aux maux de l'indigence.
«Laisse penser, écrire; entends la vérité.
«Permets que de Thémis la sage austérité
«Abjure enfin des lois que dicta le délire,
«Et que l'or sans pudeur n'ait plus le droit d'élire.
«Détruis ce jeu royal ouvert aux citoyens,
«Ces impôts du hasard qui dévorent leurs biens;
«Crains le dédale obscur de tant de mains avides
«Où vont, loin de tes yeux, s'égarer les subsides;
«Crains l'amas effronté de ces valets de rois,
«Bien payés pour remplir d'inutiles emplois:
«Apprends que, tôt ou tard, cette pompe insultante
«Amène des états la ruine éclatante.

«Toujours, pendant son règne, un monarque flatté
«Entend bénir son nom de la postérité;
«Mais, à ce tribunal dès qu'il vient de descendre,
«Trop souvent le mépris accompagne sa cendre;
«Et, dans soixante rois de leur siècle adorés,
«Je cherche en vain dix noms par le temps consacrés.
«Mais le plus beau laurier, immortelle conquête,
«De ces rois-citoyens couronne encor la tête.
«Obtiens par tes vertus ce laurier généreux.
«Que des prisons d'état les fondements affreux,
«Démolis, écroulés, à des lois équitables
«Réservent le pouvoir de punir les coupables;
«Que le Jura soit libre[1]; et que, loin de mes yeux,
«L'esclavage, étalant son aspect odieux,
«Coure au fond d'un sérail, à Delhi, dans Byzance,
«D'un bourreau despotique exalter la clémence.
«La liberté n'a pas un langage imposteur:
«Quand sa bouche a loué, l'éloge est dans son cœur,
«Mais l'éloge pudique et mêlé de courage.
«Elle offre avec mesure un volontaire hommage;
«Dans les cœurs attiédis elle enflamme l'honneur,
«Produit les grands exploits, les vertus, le bonheur,
«Fait les rois plus puissants, les sujets plus fidèles.
«Un père idolâtré n'a point d'enfants rebelles.»

DISCOURS
SUR LA CALOMNIE.

1797.

Nunquamne reponam,
Vexatus toties?
JUVENAL, sat. I.

Nous avons parmi nous détruit la tyrannie.
Ne détruirons-nous pas l'impure calomnie?
J'entends déjà frémir, au nom de liberté,
Ce monstre enorgueilli de son impunité.
Les lois à son poignard opposent leur égide;
Mais, bravant du sénat la justice rigide,
Il insulte au courroux des impuissantes lois,
Et de la renommée usurpe les cent voix.

D'écrivains, d'imprimeurs quelle horde insensée
Diffame ce bel art de peindre la pensée!
Un faquin sans esprit, chansonnier des valets,
De refrains d'antichambre habillant ses couplets,
Compile lourdement de tristes facéties,
Qu'il orne avec raison du nom de rapsodies;
Le stupide Léger[2] veut remplacer Piron;
Fantin[3] se croit Tacite, et Richer[4] Cicéron:
Le démon du mensonge inspire leurs brochures;
Un peu d'or fait couler des flots d'encre et d'injures.
Même en ces temps de gloire où des soldats français
Tous les fleuves toscans attestent les succès,
Dans les murs de Paris l'Autriche a son armée
Qui, faisant chaque jour mentir la renommée,

[1] Les habitants du Mont-Jura étaient encore, à cette époque, asservis au droit de main-morte.

[2] Léger, auteur et acteur du théâtre du Vaudeville, et ensuite de celui des Troubadours.

[3] Fantin-Desodoards, homme de lettres et auteur d'une *Histoire de France*, production sans physionomie, long abrégé d'énormes fatras. (Note tirée du *Tableau de la Littérature*.)

[4] Richer-Serizy, éditeur de l'*Accusateur public*, journal anti-républicain.

De loin, par des pamphlets signalant sa valeur,
Poursuit sous des lauriers Bonaparte vainqueur,
Et, vantant des Germains la prudente retraite,
Pour l'aigle fugitive embouche la trompette.

Dans ce nombreux essaim, doublement indigent,
Nul n'a besoin d'honneur ; tous ont besoin d'argent.
A la honte aguerris, ces forbans littéraires
Ont mis leur conscience aux gages des libraires.
Envieux par nature, et brigands par métier,
Ils vendent l'infamie à qui veut la payer ;
Et, meublant de Maret la boutique infernale,
Ils dînent du mensonge, et soupent du scandale.

Bon ! me dit un lecteur, à quoi tendent ces vers?
Ce bas monde est rempli de sots et de pervers.
Mais veux-tu, des héros négligeant la peinture,
Abaisser tes crayons à la caricature?
Et le hideux portrait des bâtards de Gacon[1]
Doit-il souiller la main qui peignit Fénelon?
A Fonvielle, à Langlois[2], daigneras-tu répondre?
Leur nom seul prononcé suffit pour les confondre.
Prétends-tu, déchaîné contre ce vil troupeau,
Armé des fouets vengeurs d'Horace et de Boileau,
Fesser le grand orgueil du petit Lacretelle?
Rendre d'un Jolivet la bêtise immortelle?
Et, du plat Souriguière[3] exhumant les écrits,
Disputer au néant ses plus chers favoris?

Il les réclamerait ; c'est tenter l'impossible.
Organe du public, la censure inflexible,
Exerçant à loisir le pouvoir d'un bon mot,
Punira Lormian du malheur d'être un sot.
Un défaut naturel veut quelque tolérance :
Il sait ennuyer ; soit : on sait bâiller en France.
Pour moi, je ne veux point, Don Quichotte nouveau,
De prétendus géants me remplir le cerveau,
Et, la lance en arrêt, cherchant les aventures,
Ou redresser les torts, ou venger les injures.
Mercier[4] combat Newton, Voltaire et le bon sens ;
Il sera ridicule ; il le veut, j'y consens.
Qu'il nous vante Rétif[5], son émule en folie ;
Que, d'un fard imposteur enluminant Thalie,
En doucereux jargon surpassant ses rivaux,
Dumoustier dans ses vers commente Marivaux ;
Que le cousin Beffroi reste au fond de la lune ;
Que Dumolard nous glace à la même tribune
Où la raison sublime allumait son flambeau,
Où discutait Barnave, où tonnait Mirabeau ;
Sur sa lyre de plomb que Souriguière chante
De Dumont converti l'humanité touchante ;
Que le moine Gallais[1], burlesquement disert,
De Midas Bénesech fasse un nouveau Colbert :
A tous ces beaux esprits il est permis d'écrire,
Et j'attends qu'un décret me condamne à les lire.

Plus tolérant encor, je souffre qu'en tout lieu
Trissotin-Rœderer[2] se dise Montesquieu.
Poursuis, cher Trissotin : doctement ridicule,
Écrase le bon sens sous ta lourde férule ;
Et, de la renommée épris à son insu,
Régente l'univers sans en être aperçu.
Un sot est toujours vain. En passant dans la rue,
Vous nommez Démosthène ; et Lémerer[3] salue.
L'auteur même du *Sourd*[4] n'est pas exempt d'orgueil.
De Richer, de Ferlus, c'est le commun écueil ;
Et Gallais, qui n'a point, mais qui donne la gloire,
Croit que le sort du monde est dans son écritoire.

On condamne à l'oubli de petits charlatans
Mécontents du public, et d'eux-mêmes contents ;
Mais c'est peu d'ennuyer : les sots veulent proscrire.
A leur honte vénale on les a vus sourire.
Ils pouvaient, retranchés dans leur obscurité,
Échapper aux sifflets de la postérité :
Vaincus par l'ascendant d'une étoile ennemie,
Ils ont cherché l'éclat, l'argent et l'infamie.
Ah ! ce n'est pas ainsi que les esprits bien faits
Méditent à loisir de durables succès :
Ils ne franchissent point la limite sacrée,
Et par eux la décence est toujours honorée.
L'écrivain philosophe, au-dessus des clameurs,
Instruit par la morale et même par ses mœurs ;
La balance à la main, le sévère critique
Voit couronner son front du laurier didactique ;
Armé de la satire, un utile censeur,

[1] Gacon (François), connu sous la dénomination du *poëte sans fard*. On peut l'appeler à juste titre le Zoïle du XVIIe siècle. Il fut constamment en guerre avec tous les grands littérateurs de son temps, et spécialement avec l'Académie. On disait de lui qu'il était plus fou que méchant.

[2] Fonvielle, journaliste peu connu. Langlois concourait à la rédaction des *Actes des Apôtres*, de la *Quotidienne* et du *Précurseur*.

[3] Souriguière publiait et rédigeait le *Réveil du peuple* et le *Miroir*.

[4] Mercier (Louis), auteur du *Tableau de Paris*, de beaucoup de drames et d'autres ouvrages.

[5] Rétif de la Bretonne (Nicolas Edme), le plus fécond et le plus infatigable des romanciers. Il composa de plus une foule d'écrits sur la philosophie, plus bizarres les uns que les autres. On ne connaît plus guère que de nom son *Paysan*, ses *Contemporaines*, ses *Provinciales*, etc.

[1] Gallais, l'un des anciens rédacteurs du *Journal de Paris*.

[2] Rœderer, éditeur et rédacteur du *Journal d'Économie politique*, et l'un des propriétaires du *Journal de Paris*.

[3] Lémerer, député à la Convention nationale.

[4] Desforges (Nicolas), auteur de plusieurs autres comédies restées au répertoire et de quelques romans assez connus ; mort en 1806.

Avoué par le goût, en est le défenseur.
Le crime est au delà : tout libelliste avide,
Armé de l'imposture, est un lâche homicide.
Le plus vil a le prix dans un métier si bas.
Mentir est le talent de ceux qui n'en ont pas;
Nuire est la liberté qui convient aux esclaves.
Pour donner aux Français de nouvelles entraves,
De libelles fameux les auteurs inconnus
Ont sur ce noble droit fondé leurs revenus.

Comme eux, nos décemvirs, ces tyrans du génie,
Chérissaient, protégeaient, vantaient la calomnie;
Et du chêne civique ils couronnaient le front
Qu'à Rome on eût flétri d'un solennel affront.
Ah ! si quelque insensé défendait leur système,
Regarde, lui dirais-je, et prononce toi-même :
Vois le crime, usurpant le nom de liberté,
Rouler dans nos remparts son char ensanglanté ;
Vois des pertes sans deuil, des morts sans mausolées;
Les grâces, les vertus, d'un long crêpe voilées ;
Près d'elles le génie éteignant son flambeau,
Et les beaux-arts pleurant sur un vaste tombeau.
Ces malheurs sont récents. Quel monstre les fit naître?
A sa trace fumante on peut le reconnaître :
La calomnie esclave, à la voix des tyrans,
De ses feux souterrains déchaîna les torrents,
Qui, du Var à la Meuse étendant leurs ravages,
Ont séché les lauriers croissants sur nos rivages.
Nos champs furent déserts, mais peuplés d'échafauds;
On vit les innocents jugés par les bourreaux :
La cruelle livrait aux fureurs populaires
Du sage Lamoignon les vertus séculaires;
Elle égorgeait Thouret, Barnave, Chapellier [1],
L'ingénieux Bailly, le savant Lavoisier,
Vergniaux, dont la tribune a gardé la mémoire,
Et Custine, qu'en vain protégeait la Victoire.
Condorcet, plus heureux, libre dans sa prison,
Échappait au supplice en buvant le poison.
O temps d'ignominie, où, rois sans diadème,
Des brigands, parvenus à l'empire suprême,
Souillant la liberté d'éloges imposteurs,
Immolaient en son nom ses premiers fondateurs !

Allons, plats écoliers, maîtres dans l'art de nuire,
Divisant pour régner, isolant pour détruire,
Suivez encor d'Hébert [1] les sanglantes leçons :
Sur les bancs du sénat placez les noirs soupçons ;
Qu'au milieu des journaux la loi naisse flétrie ;
Dans les pouvoirs du peuple insultez la patrie;
Qu'un débat scandaleux s'élève, à votre voix,
Entre le créateur et l'organe des lois.
Empoisonnez de fiel la coupe domestique ;
Étouffez les accents de la franchise antique ;
Courez dans tous les cœurs attiédir l'amitié ;
Séchez dans tous les yeux les pleurs de la pitié;
Opposez aux vivants l'éloquence des tombes ;
Prêchez l'humanité, mais parlez d'hécatombes;
Plus coupables encor, tels que de noirs corbeaux,
Osez des morts fameux déchirer les lambeaux;
Auprès de leurs rayons rassemblez vos ténèbres ;
Brisez vos faibles dents sur leurs pierres funèbres.
Ah ! de ces demi-dieux si les noms révérés
Par la gloire et le temps n'étaient pas consacrés,
Leur immortalité deviendrait votre ouvrage :
La calomnie honore en croyant qu'elle outrage.

Narcisse et Tigellin, bourreaux législateurs,
De ces menteurs gagés se font les protecteurs :
De toute renommée envieux adversaires,
Et d'un parti cruel plus cruels émissaires,
Odieux proconsuls, régnant par des complots,
Des fleuves consternés ils ont rougi les flots.
J'ai vu fuir, à leur nom, les épouses tremblantes;
Le Moniteur fidèle, en ses pages sanglantes,
Par le souvenir même inspire la terreur,
Et dénonce à Clio leur stupide fureur.
J'entends crier encor le sang de leurs victimes ;
Je lis en traits d'airain la liste de leurs crimes ;
Et c'est eux qu'aujourd'hui l'on voudrait excuser!
Qu'ai-je dit? On les vante! et l'on m'ose accuser !
Moi, jouet si longtemps de leur lâche insolence,
Proscrit pour mes discours, proscrit pour mon silence,
Seul, attendant la mort quand leur coupable voix
Demandait à grands cris du sang et non des lois !
Ceux que la France a vus ivres de tyrannie,
Ceux-là même dans l'ombre armant la calomnie,
Me reprochent le sort d'un frère infortuné,
Qu'avec la calomnie ils ont assassiné !
L'injustice agrandit une âme libre et fière.
Ces reptiles hideux, sifflant dans la poussière,
En vain sèment le trouble entre son ombre et moi :
Scélérats ! contre vous elle invoque la loi.
Hélas! pour arracher la victime aux supplices,
De mes pleurs chaque jour fatiguant vos complices,
J'ai courbé devant eux mon front humilié ;
Mais ils vous ressemblaient : ils étaient sans pitié.
Si, le jour où tomba leur puissance arbitraire,
Des fers et de la mort je n'ai sauvé qu'un frère
Qu'au fond des noirs cachots Dumont avait plongé [1].

[1] Thouret, Barnave, Chapellier, tous trois avocats distingués, furent tous trois élus députés par le tiers-état à l'Assemblée constituante, et tous trois condamnés à mort par le tribunal révolutionnaire. Le premier était de Rouen ; le second, de Grenoble ; le troisième, de Rennes.

[1] Hébert (Jacques René), auteur d'une feuille révolutionnaire intitulée le *Père Duchesne*. On peut juger de l'homme par cet infâme journal.

[1] Dumont (André) s'est souillé des forfaits dans le dépar-

Et qui deux jours plus tard périssait égorgé,
Auprès d'André Chénier avant que de descendre,
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins et son doux souvenir,
Et sa gloire, et ses vers dictés pour l'avenir.
Là, quand de thermidor la septième journée
Sous les feux du Lion ramènera l'année,
O mon frère! je veux, relisant tes écrits,
Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.
Là, souvent tu verras près de ton mausolée
Tes frères gémissants, ta mère désolée,
Quelques amis des arts, un peu d'ombre et des fleurs;
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

Ah ! laissons là nos jours mêlés de noirs orages :
Voulons-nous remonter le long fleuve des âges?
Partout la calomnie a de traits imposteurs
Du genre humain trompé noirci les bienfaiteurs.
Contre leur souvenir elle ose armer l'histoire :
Dans la nuit, sur le seuil du temple de mémoire,
Elle veille et combat l'auguste vérité,
Qui s'avance à pas lents vers la postérité.
Aux intrigues de cour c'est elle qui préside ;
Souvent elle embrasa de sa flamme homicide
Le tribunal auguste où dut siéger Thémis.
O juges des Calas, vous lui fûtes soumis.
Ses clameurs poursuivaient Abeilard sous la haire,
L'Hospital au conseil, Fénelon dans la chaire,
Turenne et Luxembourg sous les tentes de Mars;
Denain même la vit sur les pas de Villars ;
Et Catinat, couvert des lauriers de Marsailles,
Au lever de Louis la trouva dans Versailles.
Les Cévennes longtemps ont redouté sa voix ;
Elle guidait Bâville, elle inspirait Louvois.
N'est-ce pas elle encor qui, dans Athène ingrate,
Exilait Aristide, empoisonnait Socrate ;
Qui dans Rome opprimée égorgeait Cicéron,
Ouvrait les flancs glacés du maître de Néron?
Elle espéra flétrir de son poison livide
La palme de Virgile et le myrte d'Ovide.
Si l'arrêt d'un tyran fait massacrer Lucain,
Chez un peuple asservi chantre républicain ;
Du vulgaire envieux si la haine frivole
A l'Homère toscan ferme le Capitole ;
Si je vois du théâtre et l'amour et l'orgueil,
Molière, admis à peine aux honneurs du cercueil ;
Milton vivant proscrit, mourant sans renommée,
Et la muse du Tage à Lisbonne opprimée ;
Helvétius contraint d'abjurer ses écrits ;
Le Pindare français, loin des murs de Paris
Fuyant avec la gloire, et cherchant un asile ;

tement de la Somme, où il avait été envoyé en mission par la Convention nationale.

Les cités se fermant devant l'auteur d'Émile ;
Sur l'éternel fléau de leurs jours malheureux
J'interroge en pleurant ces mortels généreux :
Leurs mânes irrités nomment la calomnie.
On ne vit pas toujours son audace impunie.
Pope chez les Anglais, Voltaire parmi nous,
Souillés des noirs venins de ses serpents jaloux,
Repoussant les conseils d'une molle indulgence,
A leurs vers enflammés dictèrent la vengeance.
Guidé par le plaisir vers ces divins écrits,
Le lecteur indigné confond dans son mépris
Les Blackmores [1] Français, les Frérons d'Angleterre;
L'avenir tout entier leur déclare la guerre ;
Pour l'effroi des méchants, un immortel burin
Grava ces noms flétris sur des tables d'airain.
O poëtes de l'homme, et mes brillants modèles !
Ainsi que vous noirci de crayons infidèles,
A Windsor, à Ferney, sous de riants berceaux,
J'irai de vos couleurs abreuver mes pinceaux ;
Et si, dans les transports d'un délire homicide,
Prenant leurs faibles traits pour les flèches d'Alcide,
Langlois, Beaulieu, Crétot [2], Souriguière, Fantin,
Ont par la calomnie illustré mon destin,
Fantin, Crétot, Beaulieu, Langlois et Souriguière :
Entourés tout à coup d'une affreuse lumière,
Au défaut du carcan, qu'ils ont trop mérité,
Subiront dans mes vers leur immortalité.

Quel sujet de vengeance arma ces doctes plumes,
Noircit tant de journaux, salit tant de volumes ?
Des sots de mon pays ai-je été l'oppresseur?
M'a-t-on vu gourmander, dans un vers agresseur,
De ces nains orgueilleux la grotesque insolence?
Je lisais Rœderer, et bâillais en silence ;
Je supportais Lézai [3], ce pédant jouvenceau,
Qui n'est qu'un Rœderer et se croit un Rousseau.
Ce n'est pas que jamais, infidèle au mérite,
Ma muse ait trafiqué d'un suffrage hypocrite,
Quand les Cotins du jour, flatteurs intéressés,
Prodiguent aux Cotins qui les ont encensés
Cet opprobre banal qu'ils nomment leur estime ;
Moi, qui ne sais offrir qu'un tribut légitime,
Et qui, pour tout trésor, ne voudrais obtenir

[1] Blackmore (Richard), littérateur anglais, et auteur de plusieurs poëmes presque tous mort-nés. Addison cependant ne lui refusait pas quelque talent ; il fit même l'éloge de son poëme de la *Création*. Mais Blackmore eut le sort de Fréron : il fut sans cesse en butte aux sarcasmes de ses plus illustres contemporains.

[2] Crétot, obscur folliculaire. Beaulieu travaillait au *Miroir*.

[3] Lézai (Adrien, Marnezia, marquis de), auteur de plusieurs ouvrages en prose et en vers. La noblesse du bailliage d'Aval l'élut député aux États-Généraux en 1789. Il s'opposa à l'admission des comédiens aux droits de citoyens actifs, en fondant son opinion sur le sentiment de J.-J. Rousseau. Il mourut en 1800.

Que d'être aimé de ceux qu'aimera l'avenir,
Je mets quelque distance entre Achille et Thersite;
Pour l'éloge et le blâme également j'hésite.
Ils veulent l'un et l'autre un esprit délicat :
Tout louer est d'un sot, tout blâmer est d'un fat.
En estimant Daunou, Lanjuinais, Révelière,
Je méprise un Dumont, geôlier sous Robespierre.
Louvet [1], dans le péril, se dévoua pour tous,
Et flétrit les tyrans quand ils régnaient sur nous;
Mais, lorsqu'ils ne sont plus, si Rovère [2] les brave,
Sous l'habit d'affranchi je reconnais l'esclave.
La Bacchante, affectant une fausse pudeur,
Imite mal d'Hébé la grâce et la candeur :
Les vains déguisements d'un pénible artifice
Bientôt laissent percer les grimaces du vice :
Et le masque imposant dont il est revêtu
N'est qu'un hommage affreux qu'il rend à la vertu.

Le talent me fut cher; et, si des derniers âges
Souvent j'ai célébré les chantres et les sages,
Je n'ai pas prétendu, dans mes dégoûts savants,
De la gloire des morts accabler les vivants.
Que, suivant à son gré ces routes incertaines,
Clément veuille égaler Zoïle et Desfontaines;
Que dans ses lourds écrits, froidement irrité,
Il dénonce son siècle à la postérité;
Ma voix, pour décerner un hommage équitable,
N'attend pas que le temps, de sa faux redoutable,
Ait réuni Saint-Pierre à Jean-Jacque, à Buffon,
Garat à Condillac et Lagrange à Newton :
Les illustres vivants seront des morts illustres.
A l'humaine injustice épargnons quelques lustres;
Au sein du présent même écoutant l'avenir,
Certain de ses décrets, je veux les prévenir.
J'aime à voir Andrieux, avoué par Thalie,
Des humains, en riant, crayonner la folie;
Parny dicter ses vers mollement soupirés;
En ses malins écrits, avec goût épurés,
Palissot aiguiser le bon mot satirique;
Lebrun ravir la foudre à l'aigle pindarique;
Delille, nous rendant le cygne aimé des dieux,
Moduler avec art ses chants mélodieux;
Et, de l'Eschyle anglais évoquant la grande ombre,
Ducis tremper de pleurs son vers tragique et sombre.

Si La Harpe autrefois, blessant la vérité,
Voulut noircir mes jours d'un fiel non mérité,
Oubliant sa brochure, et non pas Mélanie,
Au temps où sa vieillesse allait être bannie,
Plein du respect qu'on doit au talent malheureux,
J'ai du moins adouci des coups trop rigoureux.
Des arts abandonnés réparant l'infortune,
J'ai de leur souvenir embelli la tribune :
Talleyrand, méconnu, dans l'exil a gémi :
Il était délaissé; je devins son ami;
Un décret du sénat le rendit à la France.
J'ai vécu libre et fier, mais sans intolérance,
Plaignant le sot crédule, abhorrant l'imposteur,
Souvent persécuté, jamais persécuteur,
Adversaire constant de toute tyrannie,
Ami de la vertu, défenseur du génie,
Convaincu seulement du crime détesté
D'avoir aimé, servi, chanté la liberté.
Oui, j'ai commis ce crime, et je m'en glorifie;
Oui, les sucs généreux de la philosophie
Ont contre les revers fortifié mon cœur;
Des préjugés vieillis ils m'ont rendu vainqueur.
Aux feux qu'ont allumés Rousseau, Bayle et Voltaire,
J'ai vu se dissiper cette ombre héréditaire,
Qui couvrait les humains dans la nuit expirants,
Et j'ai su mériter la haine des tyrans.
Des esclaves vendus la colère débile
De cris calomnieux a fatigué ma bile;
Ma muse d'Archiloque implora le courroux.
Ma muse enfin retourne à des travaux plus doux.
Amitié, dont les soins font oublier l'envie;
Arts, brillants séducteurs qui colorez la vie;
Raison, guide des arts et même des plaisirs;
Embellissez encor mes studieux loisirs!
Ramenez-moi les jours d'audace et d'espérance
Où j'ai peint l'Hospital, ce Caton de la France;
Où Boulen et Seymour ont fait couler des pleurs;
Où le grand Fénelon, paré de quelques fleurs,
Et du fond de sa tombe accueillant mon hommage,
Dictait mes vers empreints de sa fidèle image!
Les nombreux ennemis contre moi conjurés
Affermiront mes pas, déjà plus assurés.
Je laisse à mes écrits le soin de ma défense.
Le Dieu qui dans son art instruisit mon enfance
Donne à ses nourrissons un exemple sacré :
Si l'impudent satyre est par lui déchiré,
S'il punit d'un Midas les caprices stupides,
S'il écrase un Python sous ses flèches rapides,
De ses feux bienfaisants il mûrit les moissons;
Dans ses douze palais il conduit les saisons;
Il préside aux concerts des doctes Immortelles,
Et sur sa lyre d'or il chante au milieu d'elles.

---

[1] Louvet de Couvray (Jean-Baptiste), né en Poitou, avocat distingué, fut élu député de la Convention nationale par le département du Loiret. Robespierre eut en lui un ennemi infatigable.

[2] Rovère, député à la Convention.

DISCOURS

SUR

LES POËMES DESCRIPTIFS.

1805.

Le Pinde a vu des jours en talents plus fertiles :
Des lois y séparaient les genres et les styles ;
Et les chantres fameux s'empressaient d'obéir
A ces lois du bon sens, du goût et du plaisir.
Sa trompette à la main, l'héroïque Épopée
Célébrait les exploits, les crimes de l'épée :
Simple avec majesté, la Tragédie en pleurs
Consacrait dans ses vers les illustres malheurs ;
L'aimable Comédie au sourire pudique
Offrait à nos travers un miroir véridique ;
L'Ode mélodieuse, et chantant tour à tour
Les Dieux et les festins, les héros et l'amour,
Aux élans du Génie abandonnait sa lyre ;
Le ridicule heureux d'une utile satire
Flétrissait les méchants, humiliait les sots ;
Et la Description, se plaçant à propos,
A ces genres divers sobrement départie,
Venait dans chaque tout former une partie.
Aujourd'hui, nous dit-on, c'est un genre nouveau :
Des grimauds impuissants, dont jamais le cerveau
N'a saisi les contours d'un sujet noble et riche,
D'une image stérile enflent chaque hémistiche,
Sur un papier rebelle, et d'un esprit glacé,
Riment avec effort ce qu'un autre a pensé,
De vingt compilateurs compilent les merveilles,
Assomment le public endormi par leurs veilles,
Et chacun d'eux, vanté sans mesure et sans choix,
Devient dans un journal le grand homme du mois.
L'un, en moitiés de vers distribuant sa prose,
Comptant chaque pistil dans l'œillet ou la rose,
Oubliant les parfums, négligeant les couleurs,
A l'aide de Jussieu rime un traité des fleurs.
L'autre, d'un air niais qu'il prend pour de la grâce,
En pleine basse-cour établit son Parnasse,
Ronfle avec l'animal aux Hébreux défendu,
Nasille avec l'oison dans sa mare étendu,
Et, toujours au bon goût alliant l'harmonie,
Glousse avec les dindons, ses rivaux en génie.

Un bruit soudain s'élève aux marais d'Hélicon.
D'où vient-il? Un Orphée, argonaute gascon [1],
Sur la foi de Giguet [2], et non pas de Zéphyre,
Va courir l'Océan sans boussole et sans lyre ;
Mais, lourd ménétrier, tremblant navigateur.

[1] Esménard, auteur d'un poëme sur la *Navigation*.
[2] Giguet, libraire, associé de Michaud.

Il trompera l'espoir de Giguet l'armateur :
Il n'ira point creuser les mines de Golconde ;
Ne le soupçonnez pas de découvrir un monde ;
Sans même avoir l'honneur d'être battu des flots,
Le chantre monotone endort les matelots,
Et, dans un calme plat faisant tous ses naufrages,
Traverse avec l'Ennui de stériles rivages,
Jusque sous l'équateur va porter les hivers,
Et gravit sur des monts moins glacés que ses vers.

Ne sachant se borner, la Sottise étourdie
Voit dans chaque matière une Encyclopédie :
Elle offre en un sujet tristement allongé
Du monde en raccourci l'éternel abrégé,
Et, s'égarant toujours, toujours plus en arrière,
Croit, en quittant la route, étendre la carrière.
Tel on vit autrefois le Marseillais Dulard [1],
Riche en mots superflus, et maître d'Esménard,
Sur les *œuvres de Dieu* broder un long ouvrage :
Ainsi que les Gascons, les Marseillais font rage.
S'il avait voulu plaire, il eût manqué son but,
Il était sûr au moins d'opérer son salut.
Il ennuya ; d'accord : tout rimailleur apôtre
Use amplement du droit d'ennuyer plus qu'un autre.
Béni par les croyants quand ses vers sont maudits,
S'il ne monte au Parnasse, il monte en Paradis.

Pour vous, auteur profane, en un sujet fertile
Fuyez des longs discours l'étalage inutile.
L'éloquent écrivain n'est jamais babillard :
Qui sait beaucoup dit peu, mais choisit avec art ;
Qui ne sait rien dit tout, hors ce qu'il fallait dire.
Et ne rirait-on pas du poëte en délire
Qui, chantant le bel art par l'amour inventé,
Et qu'au point le plus haut Raphaël a porté,
Au lieu de peindre aussi nous déduirait par liste
L'école, les travaux, le nom de chaque artiste,
Et, poursuivant au Louvre, une plume à la main,
Titien, Michel-Ange, et Rubens, et Poussin,
Épuisant Gérard-Dow, Miéris et Van-Ostade,
N'osant nous épargner la moindre bambochade,
Copiste sans génie, et même sans pinceaux,
Du Muséum entier rimerait les tableaux ?

Que le Pinde français laisse à la Germanie
Du genre descriptif l'insipide manie.
Thompson, chez les Anglais, l'a sans doute illustré :
Et son vers, toujours noble, est souvent inspiré.
Un peu froid, mais facile, harmonieux et sage,
Saint-Lambert peignit moins, et pensa davantage ;

[1] Dulard (Paul-Alexandre), secrétaire de l'Académie de Marseille, et auteur d'un poëme intitulé : *Grandeur de Dieu dans les merveilles de la nature*. Un critique a dit de cette production que c'était le *Spectacle de la nature* mis en vers par le poëte Ronsard.

Et Delille, égalant ces heureux écrivains,
Sur le ton didactique a chanté les jardins.
On retrouvait encor l'élève de Virgile ;
Si même il a depuis, plus recherché qu'habile,
Étalé dans ses vers le prestige éclatant
D'un feu qui, sans chaleur, s'évapore à l'instant,
Jaillissant quelquefois, après mainte bluette,
Un beau trait nous enflamme, et révèle un poëte.
Quant aux plats écoliers qui, dans leurs plats essais,
Vont décrivant toujours et ne peignant jamais,
Nisas peut les guinder au-dessus des archanges ;
Mais, trébuchant bientôt sous le poids des louanges,
Ils iront dans l'oubli rejoindre sans retour
Les romans de Fiévée, et les vers de Baour.

Amants, dignes amans des filles de Mémoire,
Qui dédaignez la vogue, et chérissez la gloire,
Préservez vos écrits de ce goût insensé
Produit par l'ignorance, et par elle encensé.
Ce n'était pas ainsi que l'élégant Virgile
Chantait l'art d'obtenir une moisson fertile,
Sous quel astre à la vigne il faut unir l'ormeau,
Par quels soins le pasteur conserve son troupeau,
Et comment se maintient, dans sa ruche agitée,
Le peuple industrieux, délice d'Aristée.
Ce n'était pas ainsi que l'Horace français,
Du Pinde à ses rivaux facilitant l'accès,
Respectant à la fois le sens et l'harmonie,
Frappait ses vers heureux, proverbes du génie,
Et qui, de bouche en bouche en naissant répétés,
Lus, relus mille fois, sont encor médités.

ÉPITRE A M. LEBRUN.

1785.

Digne enfant d'Apollon, successeur des Orphées,
Toi, par qui de nos jours les neuf savantes Fées,
Malgré tant de Cotins, soi-disant immortels,
Ne verront point encor s'écrouler leurs autels ;
Si tu hais, cher Le Brun, les auteurs à la glace,
Aimes-tu mieux, dis-moi, le délire et l'audace
D'un poëte ignorant qui, sans règle et sans art,
En ses vagues écrits ne suit que le hasard?

Quand la belle Pandore, à la voix du Génie,
Reçut en même temps la jeunesse et la vie,
Jupiter, du prodige et confus et jaloux,
Accabla son vainqueur d'un éternel courroux.
Chassé du ciel, privé même de la lumière,
Aucun dieu ne daigna consoler sa misère :
Tous, de leur souverain lâches adulateurs,
Maudirent à l'envi l'objet de ses rigueurs.
Mais la Raison n'eut point cette indigne faiblesse :
Brûlante d'une auguste et sublime tendresse,
Elle suit le Génie ; et sa prudente main
Aux pas de cet aveugle enseigne le chemin.
A son guide échappé, quelquefois de ses ailes
Il affectait encor les voûtes éternelles ;
Heureux, quand, mieux que lui veillant à son bonheur,
La Raison modérait cette bouillante ardeur !
Enfin, désabusé du séjour du tonnerre,
Cet illustre banni descendit sur la terre.
La Raison l'y suivit ; et bientôt les mortels
Devinrent confidents des secrets éternels.

O vous, qui recherchez les principes des choses,
Les sublimes effets et les sublimes causes,
Le calcul infini qui forma l'univers,
Et l'espace, et le vide, et les mondes divers,
De ce tout merveilleux l'éternelle harmonie ;
Sachez vous méfier de l'aveugle Génie ;
Adorez la Raison, et consultez sa voix!

Et vous, qui d'Apollon suivez les douces lois,
Si vos efforts heureux quelquefois sur la scène
Ressuscitent encor Thalie et Melpomène,
Ou si d'un vol plus haut vos chants audacieux
Célèbrent les combats, les héros et les dieux,
Que la Raison sans cesse à vos écrits préside ;
Ne vous écartez point de ce fidèle guide.
Non qu'il faille blâmer ces généreux transports
Qui du cygne thébain animent les accords :
Aux banquets d'Apollon quand tu touches la lyre,
O Le Brun, sous tes doigts tout Pindare respire ;
Émule de Rousseau, peut-être son vainqueur,
A peine mes regards mesurent ta hauteur ;
Mon âme, en un moment sur tes pas élancée,
Ne voit plus que par toi, ne suit que ta pensée;
Et, ne pouvant me perdre avec toi dans les cieux,
Je t'applaudis au moins et du geste et des yeux.
Mais que tu sais unir la sagesse à l'audace !
Dans tes vers, tour à tour pleins de force ou de grâce,
Tantôt j'entends gronder les aquilons fougueux,
Et tantôt soupirer les zéphyrs amoureux.
Tu chéris la Raison : ton audace immortelle
A ses divins accents jamais ne fut rebelle ;
Non pas cette pédante et lourde déité
Que l'on nomme Raison chez la stupidité,
Qui, jusque dans mes vers, d'un compas tyrannique,
Introduit chaque jour l'esprit géométrique,
Et plus d'une fois même à son humble niveau
Prétendit rabaisser et Corneille et Boileau ;
Mais la Raison sublime, à l'âme grande et fière,
Dont l'œil suit aisément l'aigle dans la carrière :
Compagne de Newton, quand, d'un vol glorieux,
Mortel il pénétra dans le conseil des dieux.

ÉPITRE A M. LE SUEUR.

1787.

D'où naissent tes chagrins, enfant de l'harmonie?
Quoi! déjà tes rivaux, armant la calomnie,
Font siffler contre toi ses serpents odieux!
L'artiste sans génie est faux, insidieux;
Heureux du mal d'autrui, tout succès le déchire.
Il devient ennemi, du moment qu'il admire.

Quel ennemi, grands dieux! qu'un rival offensé!
D'un immortel éclat le vulgaire blessé
Au mérite éminent paie un tribut d'envie,
Juste envers les tombeaux, ingrat pendant la vie.
Chantre du Portugal, ô chantre infortuné,
De ton pays entier tu meurs abandonné;
Tu meurs dans l'indigence; et ton ombre plaintive,
Sur les rives du Tage errante et fugitive,
Souvent durant la nuit pleure, et de ton trépas
Accuse un roi stupide et des peuples ingrats!
Partout de l'injustice on voit de grands exemples:
Partout ces demi-dieux qui méritaient des temples
N'obtenant que la haine et souvent le mépris;
Voltaire à soixante ans, loin des murs de Paris,
Fuyant avec la gloire, et cherchant un asile;
Les cités se fermant devant l'auteur d'Émile;
Le vainqueur de Térence à peine enseveli;
Corneille vieillissant presque mis en oubli;
Milton chez les Anglais mourant sans renommée;
La muse des Toscans à Ferrare opprimée;
Et les inquisiteurs, au fond d'une prison,
Près du vieux Galilée enfermant la raison;
Et la faim consumant l'Apelle de la France [1],
Quand Mignard et Coypel vivaient dans l'opulence.
Ami, l'ignores-tu? Si l'un de tes aïeux
Par ses doctes travaux sut enchanter nos yeux,
Ce peintre, dont l'Europe admire encor les veilles,
Voit un fer sacrilége insulter ses merveilles [2].
Nobles enfants des arts! accourez, vengez-vous;
Punissez un rival qui vous éclipse tous;
Déchirez, mutilez ces vivantes images;
N'épargnez aucun trait; vos coups sont des hommages.
Mais bien plutôt brisez vos stériles pinceaux:
Quand vous auriez détruit ses éloquents tableaux,
D'un si lâche dépit l'éclatante mémoire
Eût seule éternisé votre honte et sa gloire.

Notre âge est moins brillant, mais plus sage et plus doux.
Tu vaincras l'ignorance et tes rivaux jaloux.
L'aimable vérité sort enfin du nuage;
Un jour serein s'élève, et dissipe l'orage.
Ceux qui t'ont méconnu, contraints de s'éclairer,
Rougissent de leur faute, et vont la réparer.
C'est un si beau devoir! Eh! quelle âme insensible,
Au charme le plus pur quelle âme inaccessible,
Méprisant les talents, pères du doux loisir,
A gêner leur essor peut mettre son plaisir?
Heureux imitateur des chants de l'Ausonie,
Chaque jour remplis-toi de son divin génie;
Et, montant chaque jour de succès en succès,
D'un nouveau Pergolèse [1] étonne les Français.
Mais laisse autour de toi gronder quelques profanes
D'un cagotisme obscur imbéciles organes.
Ces pompes, ces accords, ces chants harmonieux,
Plaisent au Roi des rois, au Dieu des autres dieux.
Des éternels concerts c'est la mortelle image;
Des arts qu'il a créés il accepte l'hommage;
Offrande noble et sainte! encens digne du ciel!
Ce ciel a tressailli quand le Roi d'Israël
Offrait au Dieu jaloux un glorieux cantique,
Agitait devant lui sa lyre prophétique,
Et, poussant dans les airs ses accents généreux,
Contre le Philistin conduisait les Hébreux;
Ou lorsque, dans les jours de jeûne et de prière,
Pâles, couverts de cendre, au fond du sanctuaire,
De l'antique Lévi les enfants éplorés
Comme eux faisaient gémir les instruments sacrés.

Habitants du vallon, secondez la nature.
De ce jeune arbrisseau dirigez la culture.
Faudra-t-il que son front, déjà triste et penché,
Au niveau des sillons se courbe desséché?
Portez-lui le tribut de ces ondes fertiles;
Faible et timide encore, à ses rameaux fragiles,
Habitants du vallon, prêtez un sûr appui.
Du doux éclat des fleurs il se pare aujourd'hui:
De plus beaux temps viendront, qui seront votre ouvrage;
Je veux un jour vous voir, assis sous son ombrage,
Quand l'ardent Sirius enflammera les cieux,
Goûter avec transport ses fruits délicieux.

ÉPITRE A MON PÈRE.

1787.

Hic interim liber... professione pietatis, aut laudatus erit, aut excusatus.
Tac., *Julii Agricolæ Vita*.

Le ciel a tout à coup fermé le précipice;
A nos larmes, mon père, il est enfin propice;
Tes jours, dans les douleurs à demi consumés,

[1] Le Poussin.
[2] On sait que Le Sueur avait enrichi le petit cloître des Chartreux de peintures sublimes, que des envieux mutilèrent.

[1] Le *Stabat Mater* de Pergolèse est regardé universellement comme un chef-d'œuvre. Il finissait le dernier verset de cet admirable morceau, quand la mort vint le frapper à l'âge de trente-trois ans.

Par les soins de Geoffroi sont enfin rallumés.
Après de longs chagrins, la nature affaiblie
Elle-même souvent s'abandonne et s'oublie :
Une lutte pénible a vieilli ses ressorts;
L'esprit souffre longtemps, et fait souffrir le corps.
L'édifice attaqué déjà crie et chancelle;
L'homme est près de quitter sa substance mortelle;
Son âme, succombant sous le poids de ses fers,
Demande à s'élancer dans un autre univers,
Appelle, et voit déjà, loin d'un globe d'argile,
Ce monde, espoir du juste, et son unique asile,
Où le bonheur commence, où les maux ne sont plus,
Où devant l'Éternel les temps sont confondus.
Ame, ne fléchis point, raidis ce grand courage;
Le ciel avec plaisir contemple son ouvrage :
L'homme de bien luttant contre l'adversité
Présente un beau spectacle à la Divinité.
Il honore ses jours, il rend digne d'envie
Ce cercle de douleurs qu'on appelle la vie;
Il laisse un digne exemple à ceux qui le suivront :
Sous les dieux, sous les lois courbant son noble front,
Chéri de ses pareils, béni des siens qu'il aime,
En guerre avec le sort, en paix avec soi-même,
Sachant mêler ses pleurs aux pleurs de ses amis,
Et sensible surtout aux maux de son pays.

Quel est donc ce vaisseau si voisin du naufrage?
Fier de son nom royal, il dédaignait l'orage,
Et, depuis sa naissance ignorant les revers,
Semblait l'île fameuse errante sur les mers.
Maintenant il chancelle; et ses voiles frémissent;
Ses mâts sont renversés; ses antennes gémissent.
Ni ses triples remparts, tout chargés de soldats,
Ni cent foudres d'airain qui lancent le trépas,
Ni les lis glorieux dont sa poupe est ornée,
Ne vaincront les autans et la mer effrénée,
Si d'écueil en écueil son pilote égaré
Ne connaît point les flots dont il est entouré.
O nocher! garde-toi de ces gouffres rapides,
Fuis ces rocs menaçants, crains ces sables perfides :
Quand Neptune irrité ne t'offre que la mort,
Nocher, cède à Neptune, et rentre dans le port!

On répand sur l'état des larmes légitimes,
Quand le vaisseau public flotte entre les abîmes :
Menacé du trépas, pilote ou passager,
On peut frémir sans honte en ce commun danger;
Mais, quand nous souffrons seuls, soyons inébranlables;
Poursuivis par le sort, deviendrons-nous coupables?
Un faux ami me trompe : est-ce à moi de gémir?
Mon aspect le punit, s'il sait encor rougir.
Cependant voilà l'homme : inquiet et mobile,
Il aime à se flatter; c'est un roseau fragile
Ébranlé mille fois avant d'être abattu.
Principe universel de vice et de vertu,
Souvent l'orgueil nous dit (insensés que nous sommes!)
Qu'à la justice enfin nous contraindrons les hommes;
Qu'un mal de tous les lieux peut bien cesser pour nous :
C'est un mensonge, hélas! mais ce mensonge est doux.
J'ai moi-même espéré dans l'âge où l'on espère;
Age écoulé déjà quand la raison s'éclaire!
Me livrant sans réserve à mes songes heureux,
J'ai cru tous les humains bienfaisants, généreux :
Je suis désabusé : mais c'est trop tôt peut-être.

Toi qui les observas, qui voulus les connaître,
Qui, d'un noble travail recherchant les plaisirs,
A la sage Clio [1] consacras tes loisirs;
N'as-tu pas vu partout la sagesse proscrite,
La faveur en tout temps oublier le mérite,
Les honneurs, les trésors accumulés sans choix,
Et les peuples payer les caprices des rois?
Monarques malheureux, traînés de piége en piége!
Délivrés d'une erreur, une autre les assiége.
Le temps, la voix du peuple a beau les avertir :
Avides d'acheter un nouveau repentir,
Chez eux la Flatterie est toujours honorée;
Et la Vertu déplaît, ou languit ignorée.
Cette fille des dieux, au front plein de candeur,
Ne sait pas, en rampant, se vanter sans pudeur.
Source du vrai mérite, elle est modeste et fière;
Elle cède à l'Intrigue, à l'Ignorance altière;
Jamais la Calomnie, habitante des cours,
D'homicides poisons n'infecta ses discours.

Si pour toi les destins gardant leur inclémence
Ont trahi bien souvent ta noble confiance,
Si des vils intrigants l'espoir est couronné,
Ami de la Vertu, n'en sois plus étonné.
Chacun fuit en nos jours sa présence importune.
La reine des humains, l'inconstante Fortune,
Parcourant l'univers un bandeau sur les yeux,
Verse de tous côtés ses dons capricieux.
Vois tous ces charlatans, empressés à lui plaire,
A la cour, chez Thémis, et dans le sanctuaire,
Employer tour à tour la fraude et les combats,
Lutter en l'invoquant, s'égorger sur ses pas.
A ses dons quelquefois si les sages prétendent,
C'est en sages du moins; et, muets, ils attendent
Que son choix... vain espoir! inutile désir!
Ses regards sont voilés; pourrait-elle choisir?

Du moment où le ciel nous offre sa lumière,
Jusqu'au jour où le ciel ferme notre paupière,

[1] Le père de Chénier, après avoir rempli honorablement plusieurs fonctions diplomatiques, a publié deux ouvrages : l'un sur l'*Histoire des Maures*, l'autre sur les *Révolutions de l'Empire ottoman*.

Nous vivons entourés d'ingrats et de flatteurs,
Et d'une foule oisive, écho des imposteurs;
Mais, sous la faux du temps dès qu'un homme succombe,
La vérité s'avance, et s'assied sur sa tombe.
Aux yeux de l'avenir les vertus ont leur prix;
Et l'or n'a pas sauvé Mazarin du mépris.
Ce perfide étranger, grand dans l'art de séduire,
Qui gouverna la France, et faillit la détruire,
Lègue à ses héritiers des trésors criminels,
Grossis au pied du trône, à l'ombre des autels.
Phocion, qui des Grecs releva la puissance,
Puni de ses bienfaits, supportant l'indigence,
Condamné par les lois, mais non déshonoré,
Meurt, et de ses bourreaux est bientôt adoré.
Réponds-moi : qui des deux doit exciter l'envie ?
Ah! d'un culte immortel si ma mort est suivie,
Je suis prêt, diras-tu : ministres du trépas,
Apportez la ciguë, et ne me plaignez pas.

Tes aïeux ont versé leur sang pour la patrie;
A de nombreux périls ta prudence aguerrie
Fit respecter Louis chez le Maure indompté,
Et du peuple français soutint la majesté.
Mais l'abandon payait ton zèle et tes services,
Quand le sort à tes yeux récompensait les vices;
Tu cédais, ô mon père! et j'ai vu de tes jours
Un venin sombre et lent précipiter le cours.
Et maintenant le Ciel, roi de nos destinées,
Va jusqu'à cent hivers prolonger tes années;
Le Ciel, te prodiguant ses rayons généreux,
Perce de tes chagrins les voiles ténébreux.
Mais lorsque, terminant tes jours longs et prospères,
Il unira ton ombre aux ombres de nos pères,
Moi, si je te survis, pâle et couvert de deuil,
Je chanterai ton nom dans l'hymne du cercueil.
Ce nom chez les Français ne sera point sans gloire;
Tous les vrais citoyens chériront ta mémoire.
Leur estime t'est due; et tes fils à leur tour
Sauront, n'en doute pas, la conquérir un jour.
Que d'autres, enrichis des misères publiques,
Insultent l'indigent sous leurs toits magnifiques,
Et du peuple affamé calculent les malheurs :
Tes fils ne seront pas héritiers de ses pleurs.
De ma mère et de toi nous aurons en partage
Des biens plus précieux, un plus grand héritage :
Nous aurons les vertus, ces richesses du cœur;
Un souvenir sans tache, et des trésors d'honneur;
Une âme fière et pure, incapable de crainte;
Et l'amour de la gloire, et la liberté sainte,
Méprisant les faveurs qu'il faudrait mendier,
Et vers un ciel jaloux levant son œil altier.

ÉPITRE AU ROI.

1789.

Monarque des Français, chef d'un peuple fidèle,
Qui va des nations devenir le modèle,
Lorsqu'au sein de Paris, séjour de tes aïeux,
Ton favorable aspect vient consoler nos yeux,
Permets qu'une voix libre, à l'équité soumise,
Au nom de tes sujets te parle avec franchise.
Prête à la vérité ton auguste soutien,
Et, las des courtisans, écoute un citoyen.

Des esclaves puissants qui conseillent les crimes
Tu n'as pas adopté les sanglantes maximes;
Le peuple, en tous les temps calomnié par eux,
Trouve son défenseur dans un roi généreux.
Des préjugés du trône écartant l'imposture,
Louis sait respecter les droits de la nature.
C'est au peuple en effet que tu dois ta splendeur;
Et sa grandeur peut seule affermir ta grandeur.
En vain les ennemis du prince et de la France,
Étalant sans pudeur leur superbe ignorance,
Vont d'un adroit sophisme accuser mes discours :
Mentir avec adresse est le talent des cours.
Consulte la raison, immortelle science,
Et cette autre raison qu'on nomme expérience;
Exerce ton esprit, interroge ton cœur;
Et, des temps reculés sondant la profondeur,
Fais parler devant toi les fastes de l'histoire;
Examine quels noms, dévoués à la gloire,
De trente nations maintenant révérés,
Pour l'avenir entier sont devenus sacrés;
Et de quels noms affreux la mémoire flétrie
Recueille après cent ans l'horreur de la patrie.

Des ennemis du peuple on connaît les forfaits;
Les noms de ses amis rappellent des bienfaits.
Mais il est trop de rois, il est trop de ministres,
Qui, recourant toujours à des moyens sinistres,
Oubliant que du peuple ils tiennent leur pouvoir,
Regardent comme un droit ce qui n'est qu'un devoir.
Ainsi des Armagnacs l'oppresseur tyrannique[1],
Des biens des Templiers l'usurpateur inique;
Ainsi l'esclave-roi de l'orgueilleux Armand [2],
D'un ministre barbare imbécile instrument;
Ainsi de Médicis la race couronnée,
Par de vils favoris tour à tour enchaînée;
Tous ces rois fainéants, sur le trône endormis,
Aux conseillers de cour indignement soumis,

[1] Louis XI.

[2] Plessis-Richelieu (Armand-Jean du), cardinal et ministre, favori de Louis XIII.

Subissant avec eux une immortelle peine,
Des siècles indignés ont encouru la haine.

Quel tableau différent se présente à mes yeux !
Voilà nos souverains, voilà tes vrais aïeux :
Des demi-dieux français je vois l'image heureuse ;
Famille de bons rois, hélas ! trop peu nombreuse.
Contemple de Pépin l'héritier respecté [1].
Il voulut des Français fonder la liberté ;
Mais il ne put jouir d'un si grand avantage ;
Le ciel te réservait cet honneur en partage.
Contemple Louis neuf, le plus juste des rois,
Débrouillant le chaos de nos antique lois ;
Et celui dont l'amour, secondant la prudence [2],
Réunit l'Armorique au reste de la France.
Par quinze ans de vertus, ce roi sans favori
De *père de son peuple* obtint le nom chéri :
Le citoyen lui paie un tribut de tendresse.
Surtout il se rappelle, et vante avec ivresse
Henri-Quatre et Sulli, ces noms idolâtrés,
Que l'amour des Français n'a jamais séparés.

Louis doit les rejoindre au temple de mémoire,
Et mes chants quelque jour célébreront sa gloire.

Ce penseur éloquent, la gloire des Romains,
Qui crayonna les mœurs des antiques Germains,
Fier ennemi des cours et de la tyrannie,
Écrasait les méchants des traits de son génie.
Ce grand républicain, sujet des empereurs,
Du fils d'Ænobarbus [3] dénonça les fureurs,
Et le cruel Tibère en intrigues fertile,
Et du vil Claudius la démence imbécile :
Mais, en éternisant leurs indignes portraits,
De Trajan, de Nerva, sa main peignit les traits,
Et, du monde pour eux sollicitant l'hommage,
D'une palme immortelle entoura leur image.

Dès mon enfance épris de sa mâle fierté,
Et libre avant les jours de notre liberté,
Dans un art différent le prenant pour modèle,
Disciple faible encor, mais disciple fidèle,
Si j'ai dépeint ce roi, bourreau de ses sujets,
Dont la main parricide immola les Français,
Bientôt je veux chanter un prince magnanime ;
Un ministre chéri que la justice anime [4] ;
Citoyens tous les deux, dont les travaux constants
Nous ont rendu nos droits usurpés si longtemps ;
Une auguste assemblée où la vertu préside,
Où du peuple français la majesté réside ;

[1] Charlemagne.
[2] Louis XII.
[3] Néron (Domitien
[4] Necker.

Et dans ce peuple enfin trois peuples confondus,
Oubliant de vains droits vainement défendus ;
Nos ennemis vaincus ; nos villes alarmées
Aux infâmes complots opposant des armées ;
Les citoyens quittant l'ombre de leurs foyers,
Et sous les étendards se mêlant aux guerriers :
A leurs vaillants efforts la Bastille soumise ;
Sur ses créneaux sanglants la liberté conquise ;
Du sage Washington le vertueux rival [1],
Son élève autrefois, maintenant son égal ;
L'équité la plus pure, à la candeur unie,
D'un maire philosophe [2] honorant le génie :
Et dans la France entière un peuple fortuné,
Au seul nom de la cour autrefois consterné,
Rallié désormais au nom de la patrie,
Illustre par les mœurs, et grand par l'industrie,
Révérant, chérissant les vertus de son roi,
Libre sous son empire, et soumis à la loi.

ÉPITRE

AUX MANES DE VOLTAIRE.

1790.

Apôtre de la tolérance,
Bienfaiteur de l'humanité,
Qui, durant soixante ans en France,
Combattis pour la vérité ;
Voltaire, du sein d'Élysée,
Prête-moi ces accents et cette aimable voix
Par qui la raison même, en plaisir déguisée,
Sur les humains séduits reprenait tous ses droits ;
Cette chaleur divine, et jamais épuisée,
Dont ton âme fut embrasée ;
Et ce courage heureux qui bravait à la fois
Le vil courroux des fanatiques,
Les cris des stupides critiques,
Et la mauvaise humeur des rois.

Tes succès de bonne heure ont agrandi la scène.
Plein d'amour pour la gloire, avec moins de talents,
Voltaire, ainsi que toi, dès mes plus jeunes ans
J'offris des vœux à Melpomène.
Les obstacles nombreux ne m'ont point arrêté ;
J'ai voulu rappeler la Melpomène antique ;
Et, dans les premiers jours de notre liberté,
J'attachai sur son front, avec quelque fierté,
La cocarde patriotique.
J'ai servi les beaux-arts, j'ai vengé mes rivaux ;
Et, le premier de tous, j'ai franchi la barrière

[1] Lafayette.
[2] Bailly (Jean-Sylvain), élu maire de Paris en 1789.

Dont les censeurs, nommés *royaux*,
Avaient fermé notre carrière.
J'ai, parmi ces rivaux, trouvé beaucoup d'ingrats;
Car, en fait de reconnaissance,
L'espèce des auteurs, dont pourtant je fais cas,
Avec celle des rois a de la ressemblance.
Mais bien d'autres écueils ont entouré mes pas;
Des Carmes-déchaussés la mâle république,
Avant d'en connaître un seul vers,
S'avisait de juger mon ouvrage pervers,
Le tout par instinct prophétique;
Et devant la commune, en très-mauvais français,
Poujaut, la veille du succès,
Me dénonçait comme hérétique.
Malgré son éloquente voix,
Il parut enfin cet ouvrage,
Où tous les préjugés, sapés avec courage,
Ébranlés, abattus, s'écroulent à la fois;
Et qu'un citoyen véridique,
Dans l'élan d'une âme énergique,
Proclamait l'*École des Rois*.

Le soir, le lendemain, vingt lettres anonymes
M'annonçaient un assassinat;
J'allais être égorgé; mes vers étaient des crimes;
Vengeurs des droits du peuple, ils renversaient l'état.
Vieux seigneurs, histrions, courtisanes et prêtres,
Contre moi tout s'est déchaîné;
Des Gautiers, des Charnois, disciple infortuné,
La férule de ces grands maîtres
M'a souvent un peu mal mené;
Et, ne pouvant fléchir leur goût inexorable,
Ainsi qu'un esclave coupable,
Je me vois tous les jours aux bêtes condamné.

De quelques vers heureux les cuisantes blessures,
Même lorsque ces beaux esprits
Iraient dans le tombeau rejoindre leurs écrits,
Me vengeraient encor de leurs faibles morsures.
Mais quoi! faut-il, à force d'art,
Rendre la sottise immortelle?
Faut-il que la race nouvelle
Apprenne et l'existence et le nom d'un Suard?
A changer la nature on ne saurait prétendre:
Louis doit présenter un grand modèle aux rois;
Sieys doit inventer les lois
Que La Fayette doit défendre.
Tout suit aveuglément les ordres du destin:
Le cygne, au bord d'une onde pure,
Fait entendre sa voix, honneur de la nature;
La grenouille coasse en un marais voisin;
L'eau doit baigner les champs; les champs doivent produire;
L'homme est né pour créer, le tigre pour détruire;
Le renard est fait pour tromper;
L'aigle pour fixer la lumière;
L'insecte et Charnois pour ramper
Entre la fange et la poussière.

Qui plus que toi, grand homme, a ressenti les coups
De ces gens qui, traînant leur vie
Dans une obscure ignominie,
De tout ce qui reluit sont bêtement jaloux?
Si tu frappais encor ces nocturnes hibous,
Blessés des rayons du génie!
Si tu vivais encor pour nous inspirer tous!
Pour voir autour de toi l'Europe, rajeunie,
A vingt usurpateurs redemander ses droits,
Et, sur les débris formidables
De ce double pouvoir des prêtres et des rois,
Élever du trône des lois
Les fondements inébranlables!...
Tu nous as fait un demi-dieu
D'un agent de la tyrannie;
Et de ton brillant Richelieu
La mémoire est un peu ternie:
Il est d'autres héros qu'il te faudrait chanter:
Pour la France et Louis tu monterais ta lyre;
Et, rangés près de toi, sans pouvoir imiter
Ton aimable et docte délire,
Nous pourrions au moins t'écouter.

PETITE ÉPITRE

A JACQUES DELILLE.

1802.

Marchand de vers, jadis poëte,
Abbé, valet, vieille coquette,
Vous arrivez: Paris accourt.
Eh! vite, une triple toilette:
Il faut unir à la cornette
La livrée et le manteau court.
Vous mîtes du rouge à Virgile;
Mettez des mouches à Milton;
Vantez-vous bien du même style
Et les émigrés et Caton;
Surpassez les nouveaux apôtres
En théologales vertus;
Bravez les tyrans abattus,
Et soyez aux gages des autres.
Vous ne nous direz plus adieu:
Nous rendons les clefs de saint Pierre;
Mais, puisque vous protégez Dieu,
N'outragez plus feu Robespierre.
Ce grand pontife aux indévots
Rendit quelques mauvais offices:
Il eût été votre héros

S'il eût donné des bénéfices.
Virgile, en de riants vallons,
A célébré l'agriculture;
Vous, l'abbé, c'est dans les salons
Que vous observiez la nature.
Soyez encor l'homme des champs,
Suivant la cour, suivant la ville.
Votre muse, au pipeau servile,
Immortalisa dans ses chants
Les lacs pompeux d'Ermenonville,
Et les fiers jets d'eau de Marli,
Les déserts bâtis par Monville,
Et les hameaux de Chantilli.
Des princes un peu subalternes,
Des grands seigneurs un peu modernes,
Ont aujourd'hui les vieux châteaux;
N'importe : le ciel vous fit naître
Trop bas pour aimer vos égaux,
Trop vain pour vous passer de maître.
Les rossignols en liberté
Aiment à confier leur tête
Aux rameaux du chêne indompté,
Que ne peut courber la tempête;
Pour déployer leur noble voix,
Ils veulent le frais des bocages,
L'azur des cieux, l'ombre des bois;
Les serins chantent dans les cages[1].

ÉPITRE
D'UN JOURNALISTE
A L'EMPEREUR[2].

Sire! sire! justice, ou bien c'est fait de nous :
Conspirer contre moi, c'est s'armer contre vous.
Déjà dans son journal on attaque l'empire;
Partout on laisse voir le mépris que j'inspire;
De tous mes abonnés on ébranle la foi;
On doute de la mienne... O doute affreux pour moi!
J'ai pour beaucoup d'argent promis beaucoup d'injures
Beaucoup de déraison et beaucoup d'impostures;
N'ai-je donc pas tenu ces saints engagements?
Ah! je les ai remplis par delà mes serments.
Jusqu'à l'absurdité poussant la calomnie,
Je n'ai rien épargné, ni vertu, ni génie:
Du fiel le plus amer j'ai souillé tout succès;
J'ai fait même à Fiévée envier mes excès :
Avec plus de fureur j'aboie au philosophe.

Mais mon pouvoir, hélas! se borne à l'apostrophe.
Je ne puis de la foudre imiter que le bruit.
J'ai bien tout attaqué, mais je n'ai rien détruit.
Blessé de la splendeur de tous les noms célèbres,
J'ai sans cesse voulu, digne enfant des ténèbres,
De ces astres brillants éteindre la clarté,
Et de l'éclat du jour venger l'obscurité.
Inutiles efforts! vainement l'ignorance,
Le mensonge et l'erreur m'ont prêté leur puissance;
La raison luit encore; et ses rapides feux
Volent, fendent la nue en sillons lumineux,
Et vers la vérité, de leur flamme éclairée,
Découvrent aux humains une route assurée.
Importune lumière! adultère union!
Que suivront l'incendie et la destruction
Dans ces jours malheureux de deuil et de ruine,
Toi, sur qui j'ai fondé ma cave et ma cuisine,
O mon cher Feuilleton! que vas-tu devenir?
De vin, de bonne chère, il faudrait m'abstenir!
Il faudrait vous quitter, délices de Capoue!
Du luxe du journal retomber dans la boue!
O de mes derniers ans déplorable destin!
Pour prix de mes travaux, quoi! l'opprobre et la faim!
Passe encor pour l'opprobre; il a son avantage :
Autrefois, sous Fréron, j'en fis l'apprentissage;
Rarement on en meurt; quelquefois on en vit;
Et ce n'est pas moi seul que ma honte nourrit;
Et nous serions réduits à le revoir stérile,
Ce champ que mon fumier a rendu si fertile!
Vous êtes Empereur, et vous le souffririez!
Sire! au nom de l'état je me jette à vos pieds.

[1] Il est à regretter que cette petite épître, où brille d'un bout à l'autre tant d'esprit et d'enjouement, ne soit qu'une espèce de pamphlet dirigé contre un des premiers poëtes du dix-huitième siècle. Mais, il faut en convenir, les manœuvres infâmes auxquelles Chénier fut si longtemps en butte de la part d'hommes obscurs et jaloux de sa gloire, qui, pour le rabaisser, exaltèrent souvent outre mesure ses rivaux, durent nécessairement aigrir son humeur, déjà très-portée à la satire, et susciter chez lui le désir impatient de la vengeance. La colère est aveugle : sa plume, indignée, devint dans ses mains un instrument fatal, dont par malheur il ne s'est pas toujours servi avec discernement. Toutefois, la probité fut la plus chère idole de Chénier. Plus tard, quand l'expérience et l'étude vinrent affermir son âme, et mûrir son esprit, il ne songea plus qu'à rendre au vrai talent la justice qu'il méritait. Ainsi le traducteur des *Georgiques* reçut le titre glorieux de *classique* des mêmes mains qui naguère n'avaient pas craint de lui faire une blessure aussi profonde. (*Note de l'éditeur.*)

[2] Nous n'avons point de preuves suffisantes pour affirmer que cette épître soit de Chénier, bien qu'elle ait été trouvée parmi ses manuscrits. Dans la copie imprimée qui nous est parvenue, cette pièce ne porte ni signature, ni date; on y trouve l'indication de l'imprimerie de la rue de la Harpe, n. 93. Cependant plusieurs personnes, très au courant des œuvres de notre auteur, ayant reconnu sa verve et son style satiriques dans certains passages de cette épître, se sont efforcées de lever nos doutes à ce sujet. C'est sur leur demande que nous avons hasardé de l'imprimer ici : toutefois, nous n'osons pas en garantir l'authencité. (*Note de l'éditeur.*)

La victoire, il est vrai, sur votre front allie
Les palmes de l'Égypte aux lauriers d'Italie ;
Déjà Vienne deux fois, devant vos étendards,
A vu s'humilier l'orgueil de ses Césars ;
En vain, bravant encor la foudre qui s'apprête,
Albion à vos coups croit dérober sa tête ;
Dans la même balance où vos augustes mains
De tant de nations ont pesé les destins,
L'Angleterre viendra, suivant la loi commune,
Faire juger ses droits et régler sa fortune ;
Vous la verrez, soumise au plus noble ascendant,
De Neptune à vos pieds déposer le trident ;
Vous vaincrez les Anglais, mais non les philosophes.
Sire ! tant qu'ils vivront craignez les catastrophes ;
Craignez tout : je suis sûr, pour moi, que c'est par eux
Que le Vésuve brûle, et lance au loin ses feux ;
Que la terre ébranlée engloutit Parthénope,
Et que la fièvre jaune épouvante l'Europe.
D'ailleurs, à la raison dressant un tribunal,
Leur voix ose y traduire autel, trône, journal,
Alors que sous le joug du pouvoir arbitraire
Les prêtres et les rois veulent courber la terre,
Et que, briguant l'honneur de servir leurs desseins,
Aux fers, s'ils sont dorés, je tends d'avides mains.
Ils ne sauraient souffrir aucune tyrannie.
Sire ! laisserez-vous tant d'audace impunie ?

Ah ! pour la liberté caressant leur fureur,
Vous-même avez nourri cette funeste erreur ;
Vous l'avez autrefois adorée et servie ;
A cette idole encor votre cœur sacrifie.
Élevé par le peuple au premier rang des rois,
Vous soumîtes le sceptre à l'empire des lois ;
Et, par votre génie au sénat inspirées,
Ce n'est que par son vœu qu'elles sont consacrées.
Cela peut être beau ; mais cela ne vaut rien.
L'Empereur ne doit plus penser en citoyen ;
Il doit, maître absolu, ne point souffrir d'entraves,
Et même pour sujets n'avoir que des esclaves.
Des chaînes ! des bâillons ! ou plus haut que les rois
L'opinion toujours élèvera sa voix.
Une digue au torrent fut jadis opposée ;
Mais ses chocs redoublés dès longtemps l'ont brisée.
Contre lui vainement s'unirent tour à tour
L'Église au Parlement, la Sorbonne à la Cour ;
Chaque jour se frayant un plus libre passage,
Ses flots d'un cours plus doux caressaient le rivage ;
Et les champs plus féconds, par ses eaux pénétrés,
Semblaient de ce poison toujours plus altérés,
Le venin se glissa jusqu'au sein de l'Église ;
La Sorbonne elle-même une fois y fut prise.
Un philosophe, hélas ! profana son bonnet,
Lorsqu'elle en décora le front de Morellet ;
Et trop digne, en effet, d'une secte ennemie,
L'infidèle docteur fut de l'Académie.
Il mourra, le perfide ! ainsi qu'il a vécu ;
L'exemple, ni le temps, rien ne l'a convaincu ;
Et toujours plus ardent, toujours *visionnaire*,
Ne vient-il pas encor de venger *Bélisaire ?*
Le feu qui l'embrasa ne s'est point amorti ;
Mais j'ai trouvé son bras, moi, fort appesanti.

O coupable constance ! O vieillesse indocile !
La Harpe s'est montré plus sage et plus facile :
S'il vécut philosophe, il mourut pénitent.
Mais on n'imite pas cet exemple éclatant.
Tant d'obstination et m'indigne et m'irrite.
Si l'on n'est pas dévot, qu'on se fasse hypocrite !
Eh ! que suis-je moi-même ? Il faut suivre mes pas,
Et penser comme moi, sinon ne penser pas.
Oui, Sire, c'est trop peu de contraindre au silence ;
Il faut encore, il faut empêcher qu'on ne pense ;
Il faut rompre à jamais ce lien des esprits,
Cette invisible chaîne entre Londre et Paris :
Les penseurs sont un ordre : et les bûchers du Temple
Ne vous auraient donné qu'un inutile exemple !
Qu'attendez-vous ? Frappez ces nouveaux Templiers,
Fauteurs de Raynouard[1] et de ses chevaliers,
Qui, n'approuvant jamais que les coups légitimes,
Des vengeances des rois osent faire des crimes.
On les ménagea trop ; soyons plus aguerris :
Brûlons le philosophe, et non plus ses écrits ;
A l'Inquisition redemandons ses flammes :
Que leur feu salutaire épure enfin les âmes ;
Et que partout de joie un même cri poussé
Dise : Dieu soit béni ! *La raison a cessé.*

Sur nos fiers ennemis quelle illustre victoire !
Mais souffrez que mon zèle en partage la gloire.
Sire ! j'ose prétendre à l'honneur d'allumer
Le fagot trop tardif qui doit les consumer.
J'aurais dans d'autres temps fondé le Saint-Office ;
Mais, si le Ciel permet que je le rétablisse,
C'est assez : je saurai faire dire de moi :
Saint-Dominique[2] à peine est l'égal de Geoffroy[3].

[1] Auteur de la tragédie des *Templiers*, qui obtint un succès éclatant au Théâtre-Français.

[2] Dominique (saint), fondateur et instituteur de l'ordre dit des *Frères prêcheurs*, obtint la charge de grand-inquisiteur dans la province de l'Albigeois où il était venu répandre l'Évangile. Là, plusieurs milliers d'hommes furent victimes de son fanatique enthousiasme. Le pape Grégoire IX le canonisa en 1233.

[3] Geoffroy ancien rédacteur du *Journal de l'empire*, aujourd'hui *Journal des Débats*.

ÉPITRE A VOLTAIRE.

Immortel écrivain, dont les brillants ouvrages
Enchantent les héros, les belles et les sages;
Qui sais par le plaisir captiver ton lecteur;
Effroi du sot crédule et du lâche imposteur,
Mais du bon sens, du goût, aimable et sûr arbitre;
Voltaire, en t'adressant ma véridique Épître,
J'aurai soin, pour raison, de ne pas l'envoyer
Devers le Paradis dont Céphas [1] est portier;
Lieu saint, mais ennuyeux, où les neuf chœurs des anges,
Au maître du logis entonnant ses louanges,
De prologues sans fin lassent la Trinité,
Et chantent l'opéra durant l'éternité.
Rien n'est plus musical; mais l'Élysée antique
Malgré Chateaubriand, paraît plus poétique:
On s'y promène en paix sans flagorner les dieux;
On y chante un peu moins, mais on y parle mieux;
Et c'est là que, du Temps bravant la course agile,
Entre Sophocle, Horace, Arioste et Virgile,
Tu jouis avec eux des honneurs consacrés
Aux talents bienfaiteurs qui nous ont éclairés.

D'un âge éblouissant tu vis la décadence.
Il expirait sans gloire aux jours de ton enfance;
Et Louis n'était plus cet heureux potentat
Qui de l'éclat des Arts empruntait son éclat,
Quand Pascal et Boileau, par une habile étude,
Polissaient le langage, encor timide et rude;
Quand Molière, à grands traits flétrissant l'imposteur,
Créait la comédie et marquait sa hauteur;
Quand, égal à Sophocle et vainqueur de Corneille,
Racine d'Athalie enfantait la merveille.
Tout avait disparu. L'écho de Port-Royal
Dès longtemps, mais en vain, redemandait Pascal;
Corneille dans la tombe avait suivi Molière;
Racine en courtisan terminait sa carrière;
Et Boileau, sans succès faisant des vers chrétiens,
Reste des grands talents, survivait même aux siens.
Heureux sous Luxembourg, sous Condé, sous Turenne,
Leurs soldats orphelins fuyaient devant Eugène;
Au héros de Marsaille, éloigné par son Roi,
On voyait dans les camps succéder Villeroi,
Favori de Louis plus que de la victoire,
Et grand à l'œil-de-bœuf, mais petit dans l'histoire.
Il est vrai toutefois que, le sabre à la main,
On savait convertir les enfants de Calvin;
Mais des tribus en pleurs qui fuyaient leur patrie

[1] Céphas est un des surnoms de saint Pierre, ainsi qu'il est dit dans l'*Evangile de saint Jean*, *chap.* I, *vers.* 42: «Et adduxit eum ad Jesum. Intuitus autem eum Jesus, dixit: Tu es «Simon filius Jona: tu vocaberis Cephas, quod interpretatur «Petrus »

Vingt peuples accueillaient l'hérétique industrie.
Chaque jour la Sorbonne admirait sur ses bancs
D'Ignace et d'Escobar les doctes partisans;
Il faut bien l'avouer; mais la triple alliance
D'un règne ambitieux punissait l'insolence;
Et dans Versailles même, au nom du peuple anglais,
Bolingbrocke à Louis venait dicter la paix.

Un temps moins sérieux vit briller ta jeunesse.
S'amusant à Paris de la commune ivresse,
Plutus ôtait, rendait, retirait tour à tour,
Ses dons capricieux et sa faveur d'un jour.
Le laquais enrichi, prompt à se méconnaître,
Se carrait dans l'hôtel qu'abandonnait son maître,
Et, de ce même hôtel le lendemain chassé,
Par son laquais d'hier s'y trouvait remplacé.
En soutane écarlate on voyait le scandale
Souiller de Fénelon la mitre épiscopale;
Plus de frein: le plaisir fut le cri de la cour:
De quelque *Jansénisme* on accusait l'amour [1];
Et Philippe, entouré de cent beautés piquantes,
Semblait le dieu du Gange au milieu des Bacchantes.

Mais, couverts si longtemps du manteau de Louis,
Du moins, après sa mort, les bigots moins hardis
Avaient perdu le droit d'opprimer tout mérite;
A la ville on bernait leur emphase hypocrite;
A la cour de Philippe ils n'avaient point d'accès.
Déjà, vers le déclin du vieux sultan français,
Bayle, savant modeste, et raisonneur caustique,
Tenait loin de Paris sa balance sceptique.
A pas lents quelquefois s'avançait à propos
Le Normand Fontenelle, amoureux du repos,
Bel esprit un peu fade, et sage un peu timide.
Montesquieu, plus profond, plus fin, plus intrépide,
Amenant parmi nous deux voyageurs persans,
Essaya sous leur nom de venger le bon sens;
D'Usbec et de Rica les mordantes saillies,
Par la raison publique en naissant accueillies,
Couvraient les préjugés d'un ridicule heureux;
Et le Français malin s'aguerrissait contre eux.

Tu parus. A ta voix, main dévot sycophante
Tressaillit de colère, et surtout d'épouvante,

[1] L'amour dont parle ici Chénier est le pur et véritable amour mis en opposition avec le libertinage effréné qui régnait à la cour de Philippe. Quant au mot *Jansénisme*, il est employé ici comme synonyme de vertu austère. C'est dans ce même sens que longtemps auparavant Boileau disait à M. de Valincourt, dans sa *satire* XI, en parlant du règne du bon Saturne:

La vertu n'était pas sujette à l'ostracisme.
Et ne s'appelait point alors un *Jansénisme*.

Ninon caractérisait les prudes en les appelant les *Jansénistes de l'amour*. (*Note de l'éditeur.*)

Soit lorsqu'en vers brillants, par Sophocle inspirés,
Tu déclarais la guerre aux charlatans sacrés;
Soit quand tu célébrais sur ta trompette épique
Ce Bourbon, roi loyal, mais douteux catholique.
Hélas! bien jeune encor tu connus les revers;
Et ta muse héroïque a chanté dans les fers!
Sortant du noir château qu'habitait l'esclavage,
Tu courus d'Albion visiter le rivage;
Et, par elle éclairé, tu revins sur nos bords
De sa philosophie apporter les trésors.
Cirey te vit longtemps, sous les yeux d'Émilie,
Te faire un avenir, et préparer ta vie;
De Locke et de Newton sonder les profondeurs;
Soumettre la morale à tes vers enchanteurs;
Ou, prenant tout à coup l'Arioste pour maître,
L'imiter, l'égaler, le surpasser peut-être.
Cet aimable mondain qui vantait les plaisirs
A l'austère Clio dévouait ses loisirs;
Aux mœurs des nations désormais consacrée,
L'histoire n'était plus la gazette parée;
Et de la Vérité le rigoureux flambeau
Des oppresseurs du monde éclairait le tombeau;
Ce n'était point assez: d'un ton plus énergique
Ta raison, s'élevant sur la scène tragique,
Du genre humain trompé retraçait les malheurs;
Et l'auditoire ému s'instruisait par des pleurs.

De ces nobles travaux quel était le salaire?
Le même qu'obtenaient et Racine et Molière,
Quand leur gloire vivante importunait les yeux.
Des succès contestés et beaucoup d'envieux.
A force de combattre une ligue ennemie,
Tu vins, à cinquante ans, en notre académie
Siéger avec Danchet, Nivelle et Marivaux,
Que pour l'honneur du corps on nommait tes rivaux.
Tu vainquis cependant l'orgueilleuse ignorance;
Desfontaines, Fréron, n'abusaient point la France;
Si du bon Loyola ces renégats pervers
D'*Alzire* et de *Mérope* outrageaient les beaux vers,
Tous les soirs le public en savourait les charmes,
Et sifflait des journaux réfutés par ses larmes.
Caressant des bigots le crédit oppresseur,
Dévotement jaloux, Crébillon le censeur,
Crébillon, dont le style indigna Melpomène,
A ton fier *Mahomet* voulait fermer la scène;
Mais bientôt d'Alembert, censeur moins timoré,
Opposait au scrupule un courage éclairé.
Contre un vieux cardinal[1] quinteux et difficile
Tu soulevais un pape[2], au défaut d'un concile;
Et si, loin des beaux-arts, l'amant de Pompadour,
Soigneux de respecter l'étiquette de cour,
T'interdisait Versaille, où, portant sa livrée,
Dominait en rampant la bassesse titrée,
Frédéric à Berlin t'appelait près de lui;
Et l'égal d'un grand homme en devenait l'appui.

Là régnait chez un roi l'esprit philosophique;
Et l'empire à souper passait en république.
Frédéric oubliait de fastueux ennuis;
Tout riait à sa table, excepté Maupertuis.
Recherchant la faveur, craignant le ridicule,
Et cru, lorsqu'il flattait, par un prince incrédule,
Maupertuis de la cour exila les bons mots.
Eh! qui ne connaît point la gravité des sots?
Aux bons mots toutefois rarement elle échappe.
Médecin de l'esprit plus encor que du pape,
Tu conçus le projet de guérir un Lapon
Se croyant à la fois Fontenelle et Newton,
Bel esprit géomètre, aspirant au génie,
Et grand calculateur en fait de calomnie.
Il t'avait offensé: n'en déplaise au pouvoir,
La défense est un droit, souvent même un devoir.
Tu fis bien de répondre, et mieux de disparaître,
En regrettant l'ami, mais en fuyant le maître.

Loin de lui cependant que de fois tes regards
Ont suivi ce héros qui chérit tous les arts!
Qui sur tant de périls fonda sa renommée;
Qui forma, conduisit, ménagea son armée;
Qui fut historien, philosophe, soldat;
Qui t'écrivit en vers la veille d'un combat,
Rima le beau serment de mourir avec gloire,
Vécut, et pour rimer remporta la victoire;
Appauvrit les Saxons, enrichit ses sujets;
Fit toujours à propos et la guerre et la paix;
Aima sans l'estimer l'autorité suprême,
Et sourit sur le trône à la liberté même!

Ah! cette liberté qui régnait dans ton cœur
Ne sait pas d'un coup d'œil attendre la faveur,
Et, du palais des rois hôtesse passagère,
N'y peut gêner longtemps son allure étrangère:
Elle rit de te voir apprenti courtisan,
Et te fit ses adieux quand tu fus chambellan.
Mais, dégagé bientôt de tes liens gothiques,
Tu vins la retrouver sur les monts helvétiques;
Elle vit tout entière en ce chant inspiré
Qu'aux nymphes du Léman ta lyre a consacré.
O silence des bois! solitude éloquente!
Sans appui, loin de vous, la pensée inconstante,
Au milieu du torrent des esprits agités,
Dans la pompe des cours, dans le bruit des cités,
Par un mélange impur s'affaiblit et s'altère;
Mais, prompt à dépouiller sa parure adultère,
Seule, dans les loisirs d'un champêtre séjour,
Elle croît et s'épure aux rayons d'un beau jour.

[1] Le cardinal de Fleury.
[2] Le pape Benoît XIV, issu de la famille de *Lambertini*.

Qui sait aimer les champs ne peut rester esclave.
Égaré quelquefois dans le palais d'Octave,
C'est au sein des forêts que Virgile en repos
Se retrouvait poëte et chantait les héros ;
C'est là que Cicéron, libérateur de Rome,
Sur les devoirs humains écrivait en grand homme,
Peignait de l'Amitié les soins religieux,
Et sur leur providence interrogeait les dieux.

Les bords du Mincio, les rives du Fibrène,
Qu'aimait à célébrer l'urbanité romaine,
Ne l'emporteront pas dans la postérité
Sur le rivage heureux de ton lac argenté.
Remplissant de Ferney l'asile solitaire,
Ta gloire avait rendu chaque heure tributaire ;
A des succès nombreux ajoutant des succès,
Et, pour mieux les instruire, amusant les Français,
Joignant à la raison la grâce et l'harmonie,
Tu planais sur le siècle où brilla ton génie.
Quel siècle ! vainement un ramas d'écrivains
Ose lui prodiguer d'injurieux dédains ;
Sans pouvoir éclairer leur aveugle ignorance,
L'éclat de son midi luit encor sur la France.
Montesquieu, dans ce siècle, osant juger les lois,
Des peuples asservis revendiqua les droits,
Du pouvoir absolu vengea l'espèce humaine,
Et fit rougir l'esclave en lui montrant sa chaîne.
Diderot, d'Alembert, contre les oppresseurs,
Sous un libre étendard liguèrent les penseurs :
Et l'arbre de Bacon, bravant plus d'un orage,
Par degrés sur l'Europe étendit son ombrage.
Buffon de l'art d'écrire atteignit les hauteurs :
Prodiguant la richesse et l'éclat des couleurs,
Il peignit avec art la nature éternelle ;
Moins paré, mais plus beau, mieux inspiré par elle,
D'après elle toujours voulant nous réformer,
En écrivant du cœur, Rousseau la fit aimer.
O Voltaire ! son nom n'a plus rien qui te blesse :
Un moment divisés par l'humaine faiblesse,
Vous recevez tous deux l'encens qui vous est dû !
Réunis désormais, vous avez entendu,
Sur les rives du fleuve où la haine s'oublie,
La voix du genre humain qui vous réconcilie !

Que votre âge imposant a bien rempli son cours !
Quand de l'expérience empruntant le secours,
Les sciences d'Hermès, d'Archimède et d'Euclide,
En des chemins frayés marchaient d'un pas rapide,
Parmi de vains débris, écueil de nos aïeux,
Le génie imprimait ses pas audacieux.
Des sens, de la pensée, il tentait l'analyse ;
Et la nature humaine à l'homme était soumise.
On la chercha longtemps : dédaignant d'observer,
Descartes l'inventa ; Locke sut la trouver.
Condillac, après lui, d'une marche plus sûre,
Pénétrait plus avant dans cette route obscure.
Pour toi, des imposteurs ennemi déclaré,
Tu signalais partout le mensonge sacré,
L'encensoir à la main, conquérant la puissance ;
Partout l'ambition, l'intérêt, la vengeance,
Élevant tour à tour sur un tréteau divin
Moïse et Mahomet, Céphas et Jean Calvin.
Bayle en des rêts subtils enveloppa sans peine
Des pieux ergoteurs la logique incertaine ;
Et Fréret, descendu sur la route des temps,
Sapa l'antique erreur jusqu'en ses fondements :
Mais, armant la raison des traits du ridicule,
Toi seul as renversé sous tes flèches d'Hercule
La superstition, qui, du pied des autels,
Instruit l'homme à ramper devant des dieux mortels.
Tu n'as pas combattu le dogme salutaire
Que Socrate expirant annonçait à la terre ;
Et, laissant les docteurs librement pratiquer
L'art de ne rien comprendre et de tout expliquer,
Sans crier : *Tout est bien*, lorsque le mal abonde ;
Sans trop examiner si les troubles du monde
Sont les vrais éléments de l'ordre universel ;
Tu reconnus ce dieu, géomètre éternel,
Aperçu par Newton dans la nature entière ;
Pur esprit, dont les lois font marcher la matière,
Mais que, d'un télescope armant ses faibles yeux,
Lalande après Newton n'a pas vu dans les cieux.

Échappés cependant à l'empire des prêtres,
Des élèves nombreux, dirigés par des maîtres,
Animés de la voix, du geste et du regard,
De la philosophie arboraient l'étendard.
Les talents imploraient son appui nécessaire :
Elle aida Marmontel à peindre Bélisaire ;
Elle ouvrit ses trésors au jeune Helvétius,
Qui lui sacrifia les trésors de Plutus ;
Elle aima de Raynal la fière indépendance ;
Saint-Lambert la charma par sa noble élégance :
La Harpe... Je m'arrête : il osa la trahir ;
Champfort la défendit jusqu'au dernier soupir :
Thomas fut son organe en louant Marc-Aurèle :
Et Condorcet périt en écrivant pour elle.

Puissance reconnue, elle obtint à la fois
L'amour des nations et le respect des rois.
Le fils et non l'égal des généreux Gustaves[1]
L'invoquait sans pudeur en faisant des esclaves :
Aux bords de la Néva deux reines tour à tour[2]

[1] Charles XI, roi de Suède, fils de Charles X, plus communément appelé Charles-Gustave.

[2] Christine, reine de Suède, fille de Gustave-Adolphe, et sœur de Charles-Gustave (elle naquit en 1626, abdiqua en 1654 en faveur de son frère, et mourut à Rome en 1689) ; Catherine

La révéraient de loin sans l'admettre à la cour;
Joseph[1] lui confiait les droits du diadème;
Lambertini l'aimait; Clément le quatorzième
La laissait quelquefois toucher à l'encensoir;
En plein conseil d'état Turgot la fit asseoir.
Au sein des parlements, qu'étonnait sa présence,
De Servan, de Monclar, elle arma l'éloquence;
Et, chez les fiers Bretons, elle dicta l'écrit
Que traça dans les fers La Chalotais proscrit.
Elle unit le savoir à des mœurs élégantes;
Inspira, dans Paris, à cent femmes charmantes
Le goût de la lecture et des doux entretiens;
De la société resserra les liens;
Des rangs moins aperçus rapprocha la distance.
Des pédants à rabat trompant la vigilance,
Sur les bancs du collége elle osa se placer;
Et dans le couvent même on apprit à penser.

Méprisant des rhéteurs le stérile étalage,
Tu connus l'art de vivre, et tu vécus en sage.
Les siècles rediront aux siècles attendris
Cent traits plus beaux encor que tes plus beaux écrits.
Lorsque Beccaria blâmait l'excès des peines,
Et pour le genre humain voulait des lois humaines,
Exerçant à regret une sévérité
Lente, équitable, utile à la société,
Ta voix fit retentir au sein de ta patrie
Des vœux dont la sagesse honorait l'Italie;
Ta voix rendit l'honneur à l'ombre de Calas:
Et Sirven au supplice échappé dans tes bras,
Vit par un juste arrêt la hache menaçante
S'écarter à ta voix de sa tête innocente.

Les riches, nous dit-on, sont rarement humains;
Mais jamais l'opulence, oisive dans tes mains,
Aux plaintes du malheur n'endurcit ton oreille.
C'était peu qu'adoptant la nièce de Corneille
Ton génie acquittât la dette des Français,
Et recueillît la gloire en semant des bienfaits;
Chez toi les arts brillants guidaient les arts utiles;
Le travail, qui peut tout, couvrait d'épis fertiles
Des champs que de Calvin les enfants consternés
A la ronce indigente avaient abandonnés.
Sous le joug monastique asservi dès l'enfance,
L'habitant du Jura, traînant son existence,
N'osait se délivrer, ni même se bannir;
Ses bras, chargés de fers, tendus vers l'avenir,
Invoquaient sans espoir la liberté lointaine;
Tu vis son esclavage: il vit tomber sa chaîne;

Alexiowna, femme de Pierre-le-Grand, couronnée impératrice de toutes les Russies en 1724, et morte en 1727 à l'âge de trente-six ans.

[1] Joseph Ier, quinzième empereur de la maison d'Autriche, et fils aîné de Léopold Ier.

Il avait, en pleurant, nommé ses oppresseurs;
Mais c'est toi qu'il nommait en essuyant ses pleurs.

Faut-il donc s'étonner si la France unanime,
Au déclin de tes ans, brigua l'honneur sublime
De léguer sur le marbre à la postérité
Les traits d'un écrivain cher à l'humanité?
O généreux concours des amis de l'étude!
Non, ce n'est pas ainsi que l'humble servitude,
Offrant comme un tribut son hommage imposteur,
Consacre à la puissance un marbre adulateur!
Tairons-nous ce beau jour où Paris, dans l'ivresse,
D'un triomphe paisible honorait ta vieillesse?
Qu'on étale avec pompe aux yeux des conquérants
Des gardes, des vaincus, des étendards sanglants,
Le glaive humide encor et fumant de carnage,
Et le profane encens vendu par l'esclavage!
Ta garde était un peuple accouru sur tes pas;
Il bénissait ton nom, te portait dans ses bras;
Des pleurs de sa tendresse il ranimait ta vie;
A vanter un grand homme il condamnait l'envie;
Admirait les éclairs qui brillaient dans tes yeux;
Contemplait de ton front les sillons radieux,
Creusés par soixante ans de travaux et de gloire,
Et qui d'un siècle entier semblaient tracer l'histoire.

Ces temps-là ne sont plus; les nôtres sont moins beaux.
Les Français sont tombés sous des Velches nouveaux.
Malheur aux partisans d'un âge téméraire
Trop longtemps égaré sur les pas de Voltaire!
Nous conservons le droit de penser en secret;
Mais la sottise prêche; et la raison se tait.
Aux accents prolongés de l'airain monotone,
S'éveillant en sursaut, la pesante Sorbonne
Redemande ses bancs, à l'ennui consacrés,
Et les arguments faux de ses docteurs fourrés.
Ainsi qu'un écolier honteux devant son maître,
La Harpe aux sombres bords t'aura conté peut-être
Des préjugés bannis le burlesque retour,
Et comment il advint que lui-même un beau jour
De convertir le monde eut la sainte manie;
Tu lui pardonneras: il a fait *Mélanie*.
Mais qu'a fait ce pédant qui broche au nom du Ciel
Son feuilleton, noirci d'imposture et de fiel?
Qu'ont fait ces nains lettrés qui, sans littérature,
Au-dessous du néant soutiennent le Mercure?
Oh! si, dans le fracas des sottises du temps,
Tu pouvais reparaître au milieu des vivants,
Les mains de traits vengeurs et de lauriers armées,
Comme on verrait bientôt ce peuple de Pygmées
Dans son bourbier natal replongé tout entier,
Avec Martin Fréron, Nonotte et Sabatier!

Tu livras les méchants au fouet de la satire.

Et qu'importe en effet qu'un rimeur en délire
Publie incognito quelque innocent écrit?
Qu'Armande et Philaminte, en leurs bureaux d'esprit,
Vantent nos Trissotins, parés de fleurs postiches?
A quoi bon faire encor la guerre aux hémistiches?
Il faut le déclarer au vil adulateur
Qui répand dans les cours son venin délateur;
Au Zoïle impudent que blesse un vrai mérite;
A l'esclave oppresseur, à l'infâme hypocrite;
Sans cesse il faut armer contre leur souvenir
Un inflexible vers, que lira l'avenir.

Voilà donc le parti qui veut par des outrages
A la publique estime arracher tes ouvrages!
Qui prétend sans appel condamner à l'oubli
Un siècle où la raison vit son règne établi!
Vain espoir! tout s'éteint : les conquérants périssent;
Sur le front des héros les lauriers se flétrissent;
Des antiques cités les débris sont épars;
Sur des remparts détruits s'élèvent des remparts;
L'un par l'autre abattus, les empires s'écroulent;
Les peuples entraînés, tels que des flots qui roulent,
Disparaissent du monde; et les peuples nouveaux
Iront presser les rangs dans l'ombre des tombeaux;
Mais la pensée humaine est l'âme tout entière :
La mort ne détruit pas ce qui n'est point matière;
Le pouvoir absolu s'efforcerait en vain
D'anéantir l'écrit né d'un souffle divin :
Du front de Jupiter c'est Minerve élancée.
Survivant au pouvoir, l'immortelle pensée,
Reine de tous les lieux et de tous les instants,
Traverse l'avenir sur les ailes du temps.
Brisant des potentats la couronne éphémère,
Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère;
Et, depuis trois mille ans, Homère respecté
Est jeune encor de gloire et d'immortalité;
Nos Verrès, que du peuple enrichit l'indigence,
Entendent Cicéron provoquer leur sentence;
Tacite, en traits de flamme, accuse nos Séjans;
Et son nom prononcé fait pâlir les tyrans;
Le tien des imposteurs restera l'épouvante.
Tu servis la raison; la raison triomphante
D'une ligue envieuse étouffera les cris,
Et dans les cœurs bien nés gravera tes écrits.
Lus, admirés sans cesse, et toujours plus célèbres,
Du sombre Fanatisme écartant les ténèbres,
Ils luiront d'âge en âge à la postérité;
Comme on voit ces fanaux dont l'heureuse clarté,
Dominant sur les mers durant les nuits d'orage,
Aux yeux des voyageurs fait briller le rivage,
Et, signalant de loin les bancs et les rochers,
Dirige au sein du port les habiles nochers.

ÉPITRE A EUGÉNIE.

Belle et séduisante Eugénie,
L'essaim des amours suit tes pas;
Des jeux la troupe réunie
Sourit à tes jeunes appas;
Mais décrier ce qu'on envie,
Ménager ce qu'on ne craint pas :
Telle est l'histoire de la vie.
Les sots craignent les gens d'esprit;
Les laides redoutent les belles;
Des bégueules sempiternelles
Contre toi le courroux s'aigrit.
Aimer est le soin de ton âge;
Haïr est leur triste partage;
Tu nous plais : c'est les outrager;
Plais-nous, s'il se peut, davantage,
Pour les punir et te venger.

La prude Arsinoé tempête
En voyant briller sur ta tête
La rose et les jasmins nouveaux :
Ce sont les fleurs de la jeunesse;
Celles de la triste vieillesse
Sont les soucis et les pavots.
Vainement la grave matrone
Que scandalise la gaîté,
D'un ton lourdement apprêté,
Se vante elle-même, et nous prône
Le bon ton, qu'elle connaît peu;
N'en déplaise à la pruderie :
L'ennui qui la suit en tout lieu
Est très-mauvaise compagnie.

Entends-tu fronder les amours,
Loin de la sphère des dévotes,
Par des médisantes moins sottes,
Non moins aigres dans leurs discours;
Par nos Armandes, nos Bélises,
Ces phénomènes, ces esprits,
Composant de petits écrits,
Qui sont pleins de grandes sottises?
L'une suit Newton dans les cieux;
Politique par excellence,
L'autre pèse dans sa balance
Les Rousseau, les Montesquieu :
Celle-ci, malgré tout le monde,
Se proclame Sapho seconde
Au Parnasse de Thélusson;
Cette autre, folle lamentable,
Veut que l'on quitte pour le diable
Fielding, Le Sage et Richardson.
Or sus, que leur front sec et jaune
Soit ceint d'une épaisse couronne,

Non de laurier, mais de chardon;
Et que ce rimailleur gascon
Qui diffame tout ce qu'il vante
De son gosier rauque les chante
Au fond des marais d'Hélicon.

Crois-moi : leur éclat pédantesque
N'a rien qui te doive éblouir;
Ris de cette gloire grotesque,
Qu'un jour voit naître et voit mourir.
A la nature plus docile,
Cultive en paix l'art difficile
D'aimer, de plaire et de jouir.
Loin du triste charlatanisme,
Loin du fastueux jansénisme
De la bégueule Maintenon,
En suivant les lois d'Épicure,
Ainsi, dans sa retraite obscure,
Vécut cette aimable Ninon,
En amour connaissant l'ivresse,
Mais très-peu la fidélité;
Pleine d'honneur, de probité,
Si ce n'est en fait de tendresse;
Bel esprit sans fatuité,
Et philosophe sans rudesse.
Paris tour à tour enviait
Villarceaux, Sévigné, Gourville,
Et La Châtre, dormant tranquille
Sur la foi de son bon billet.
Affrontant la troupe hargneuse
Des médisantes par métier,
Elle osait être plus heureuse
Que les prudes de son quartier.
Tous les arts venaient lui sourire;
Douce amitié, tendres amours,
Égayaient ses nuits et ses jours.
Le trait jaloux de la satire
Ne l'atteignit point dans leurs bras;
Tartufe pouvait en médire,
Mais Molière en faisait grand cas.
Afin de varier la vie,
Chemin faisant elle avait eu
Mainte faiblesse fort jolie.
On parlait peu de sa vertu;
Mais on l'aimait à la folie.

Toi donc, de qui la volupté
A constamment suivi les traces;
Toi, qui joins l'enjoûment aux grâces,
La gentillesse à la beauté,
Que les plaisirs, que la tendresse,
Divinités de la jeunesse,
Embellissent tes doux loisirs;
Rends-leur des hommages durables,
Sans négliger les arts aimables;
Les arts sont aussi des plaisirs.
Qu'agitant les cordes dociles
Sur la harpe tes doigts agiles
Voltigent guidés par l'amour;
Et que ta voix, tendre et plaintive,
Chante la romance naïve
De quelque nouveau troubadour.
Moissonne le champ de la vie,
Tandis que les sombres hivers
N'ont pas encor glacé les airs,
Ni desséché l'herbe flétrie;
Tandis qu'Aurore de ses pleurs
Anime et féconde la plaine,
Où flore étale ses couleurs;
Et que Zéphyr de son haleine,
Caresse tes cheveux d'ébène,
Couronnés de myrthe et de fleurs.

LE PUBLIC
ET L'ANONYME.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

L'auteur inconnu d'un pamphlet intitulé : *Petit Almanach de nos Grands Hommes*[1], assure qu'il aurait fourni de bons mémoires à l'auteur du *pauvre Diable*. Ceux qui croient connaître la personne de l'*Anonyme* sont convaincus de cette vérité. L'aveu fait beaucoup d'honneur à sa franchise. On ne saurait trop l'exhorter à ne pas se laisser pervertir. L'ingénuité est une qualité d'autant plus précieuse qu'elle est devenue très-rare.

Le *Petit Almanach de nos Grands Hommes* est une liste fort longue de noms pour la plupart inconnus dans les lettres, *parmi lesquels on en trouve* qui sont connus avantageusement. L'auteur, absolument dénué de discernement, n'a eu d'autre dessein que de nuire. Il a choisi la forme d'un dictionnaire, comme le cadre de dénigrement le plus facile à remplir. « Un nouveau poison, dit « M. de Voltaire, fut inventé depuis quelques années dans « la basse littérature : ce fut d'outrager les vivants et les « morts par ordre alphabétique. » Si cette satire, au lieu d'avoir trois cents pages, en avait sept ou huit; si l'on y découvrait plus de goût et plus de connaissance de la littérature, elle aurait le petit mérite d'être assez piquante dans un genre facile et déjà usé.

Je n'ai point été oublié dans cet *Almanach*. On y assure que j'ai bien voulu diriger les *Étrennes de Polymnie*. Sans prétendre dénigrer ce recueil, il est certain que j'en ignorais encore le nom. Je n'en ai pas moins été charmé de la plaisanterie de l'*Anonyme*. Je n'ose me flatter qu'il soit aussi content du petit écrit que je présente au public.

[1] Le comte de Rivarol.

Ce bel esprit doit sentir cependant que j'ai travaillé pour son instruction. Il peut se corriger encore, s'il est d'une extrême jeunesse. Je désire bien vivement de lui être utile, et je lui pardonne de tout mon cœur.

A M. LE MARQUIS

DE XIMÉNÈS,

EN LUI ENVOYANT L'OUVRAGE SUIVANT, QUI PARUT LE 10 MARS 1788.

A Bagnols, 1788.

En ce temps de miséricorde,
Salut! que le ciel vous accorde
Plaisirs, paix et contrition!
Lisez avec attention
Ce livret doux et charitable,
Composé pour l'instruction
D'un citoyen très-respectable.
Descendu des mêmes aïeux,
Hélas! très-sots enfants des hommes,
Faut-il donc, frères que nous sommes,
Allumer la guerre en tous lieux?
Non : la guerre est une folie;
Procès, combats, bons mots, sifflets,
Tout se répare, et tout s'oublie;
On finit par chercher la paix.
Je veux qu'on me réconcilie
Avec mon frère Faribol.
Tout l'univers sait qu'à Bagnol
Il a passé pour un prodige;
Il devient (c'est ce qui m'afflige)
Un peu malin, faute d'argent;
Il est né pour être indulgent;
Et voici que je le corrige.
Il s'est souvenu de mon nom
Dans sa savante et docte prose[1];
Il savait que j'ai le cœur bon,
Et que je prendrais bien la chose :
J'ai pu, sans courroux, sans noirceur,
Mais aussi sans trop de douceur,
Lui laver sa tête légère.
Peut-être mon zèle sincère
Touchera l'âme du vaurien;
S'il est ingrat, c'est son affaire;
Son cœur ne peut changer le mien,
Car je sais dompter ma colère :
C'est la vertu d'un vrai chrétien :
Et de notre loi débonnaire
Le grand point, le point capital,
Selon saint Luc, est, mon chère frère,
De faire le bien pour le mal.

[1] Le petit *Almanach des Grands Hommes*.

LE PUBLIC

ET L'ANONYME,

DIALOGUE.[1]

Je hais l'attaque, et j'aime la défense;
Mais épouser la commune vengeance,
Mais écraser un reptile odieux,
Un vil serpent, qui, fuyant tous les yeux,
Mélange affreux de rage et de faiblesse,
Sous les buissons glissant avec souplesse
Sifflant sans cesse et sans cesse irrité,
Lance au hasard un venin détesté;
Mais à plaisir sur la terre infectée
Fouler aux pieds sa tête ensanglantée:
C'est au courage allier un bon cœur;
C'est du public être le bienfaiteur[2].

LE PUBLIC.

Où vas-tu donc? Pourquoi ce teint livide?
Ces yeux baissés, ce front pâle et timide?
Porterais-tu le deuil de tes écrits?

L'ANONYME.

Ah!

LE PUBLIC.

Tu te plains?

L'ANONYME.

J'en veux à tout Paris.
Je suis outré; le malheur m'environne.
Né sans fortune aux rivages du Rhône,
Innocemment je rêve un beau matin
Que je suis fait pour un brillant destin.
Je vois, j'entends les nymphes de mémoire
Me reprocher d'ensevelir ma gloire,

[1] Cette pièce de vers a été imprimée sur un manuscrit trouvé dans les papiers de l'auteur. Il paraît qu'il se proposait de donner une nouvelle édition de cette satire, et qu'il réservait cette copie pour l'impression. (*Note de l'éditeur.*)

[2] « Quiconque s'est élevé avec force contre les calomniateurs, les auteurs de pamphlets anonymes, les libellistes de toute espèce, a bien mérité du public. En composant cet ouvrage de morale, on ne s'est pas flatté d'éteindre la race des méchants par métier; on sait fort bien qu'il s'en trouvera toujours en France et partout, tant qu'il y aura un écu à gagner dans cette profession; mais la peinture fidèle de leur ignominie guérira peut-être une infinité de jeunes provinciaux séduits par l'espèce de sensation que produisent de plates satires en prose, et tentée par l'extrême facilité de ce genre.

Beaucoup de gens très-modérés, quand personne ne les attaque, ne manquent jamais de donner des conseils à ceux qui sont attaqués. *Il faut mépriser tous ces gens-là,* vous dit-on; *vous les honorez en les accablant de ridicule.* D'abord, il ne paraît pas qu'il y ait d'inconvénient à les honorer de cette manière. En second lieu, s'il fallait pour cela renoncer à les mépriser, la chose pourrait devenir embarrassante; mais, par bonheur, rien n'est moins nécessaire.

Si dans la suite quelques plaisants de la même trempe s'avisent encore de jeter aux passants de la boue, dont ils sont couverts, on tâchera de redoubler de vigueur, et d'en faire justice le plus promptement possible. (*Note de Chénier.*)

De m'oublier, quand le peuple et le roi,
Quand tout Paris ne compte que sur moi.
Gagné bientôt par un si doux reproche,
A mon réveil je prends ma place au coche.
J'arrive enfin, brûlant d'être aperçu,
Et de la gloire épris à son insu.
Moitié satire, et moitié flatterie,
Me voilà donc payant d'effronterie,
Ne passant plus déjà pour étranger;
Là, bon valet, me faisant protéger,
De mes aïeux ici parlant en maître
(Je suis bon fils; je voudrais les connaître).
Souvent sublime et souvent très-piquant,
Plus d'un café me trouvait éloquent.
En mon cerveau j'esquissais maint beau livre,
Et je devins un grand homme pour vivre.
Mauvais métier! J'avais trop de rivaux.
J'imaginais que de tous mes travaux
Argent, honneur, seraient la récompense:
L'événement détruit mon espérance;
Et je m'en vais par où je suis venu,
Tout aussi sec, mais un peu plus connu;
Par conséquent méprisé davantage,
Ayant la honte et la faim pour partage.

LE PUBLIC.

Jusqu'à présent tu dis la vérité;
Et je fais cas de ta sincérité.
Mais il fallait, suivant de Melpomène,
D'un beau chef-d'œuvre ensanglanter la scène:
C'est là qu'on trouve et l'argent et l'éclat.
Que si ton style est tant soit peu trop plat,
S'il fait pitié, mais sans être tragique,
Pouvais-tu pas, rieur mélancolique,
Et d'un seul pied chaussant le brodequin,
En vers moraux ennuyer ton prochain?
Sûrs d'attendrir un facile auditoire,
Ces froids sermons ont un succès sans gloire.
Tout en bâillant chacun aurait vanté
Ton esprit, non, mais bien ta probité:
Un pareil sort doit inspirer l'envie.

L'ANONYME.

A d'autres soins j'ai consacré ma vie.
S'il faut d'ailleurs vous parler franchement,
Cent ans plus tôt j'aurais fait aisément
Le *Misanthrope*, *Horace*, *Iphigénie*:
Les temps sont durs, même pour un génie:
Cent ans plus tard, prenant un autre vol,
Votre Racine eût été Faribol:
On peut encor glaner dans la satire;
Mais pour la scène il n'est plus temps d'écrire;
C'est de tout point un projet insensé:
On a tout dit.

LE PUBLIC.

C'est fortement pensé.
Il fait beau voir avec cette assurance
Un impuissant prêcher la continence.
As-tu créé du moins quelque chanson,
Bouquet, charade, énigme du bon ton;
Discours français, qui, dans la Germanie,
Vont obtenir un prix d'Académie [1];
De gens obscurs éloges inconnus,
Qu'on priserait s'ils pouvaient être lus:
Romans par lettre, ou vers sur la nature,
De la province innocente pâture?

L'ANONYME.

J'ai fait de tout.

LE PUBLIC.

Je n'en ai rien appris.

L'ANONYME.

Je figurais parmi les grands esprits;
J'arrondissais déjà plus d'un volume;
Sautreau lui-même encourageait ma plume.
Mes vers naissants expiraient sans fracas
Dans son journal et dans ses almanachs.
Un certain soir, devers les Tuileries,
M'abandonnant aux douces rêveries,
Ayant dîné d'ambroisie et de miel,
Pieds sur la terre, esprit au haut du ciel,
Je rencontrai l'Arétin de la France,
Cliton [2], célèbre à force d'impudence,
Peintre abhorré, qui d'infâmes couleurs
Voulut noircir jusqu'à ses bienfaiteurs [3].
On vit alors, par un cas fort étrange,
Ses durs pinceaux, pleins de fiel et de fange,

[1] Il y a quelques années, l'Académie de Berlin proposa un prix pour le meilleur discours qui lui serait présenté sur l'*Universalité de la langue française*. Le long discours qu'elle a couronné est plein de bévues grossières, surtout en matière de poésie. On y trouve ce que tout le monde sait, ou ce que personne ne doit savoir. Le style en est médiocre; ce qui faisait espérer davantage que l'auteur n'a tenu depuis. Il y a beaucoup de mots et point de choses. La question aurait pu fournir cent vers ou dix pages de prose à quelqu'un qui l'aurait traitée. Elle est discutée en moins d'espace encore dans le siècle de Louis XIV et dans d'autres écrits de M. de Voltaire. On a dit de Tacite qu'il abrégeait tout, parce qu'il voyait tout; ceux qui ne sont pas au fait d'une matière sont ceux qui en parlent le plus longtemps.

M. le marquis de X... s'est pourtant donné la peine d'adresser à l'auteur de ce discours une épître pleine de louanges; elle finit par ces deux vers:

Qu'à tes premiers succès notre estime réponde,
Et de Voltaire absent console un jour le monde.

Le premier vers ne dit pas bien ce qu'il veut dire, et ce qu'il veut dire n'est pas juste. Le second, qui est un peu emphatique, renferme un bon conseil. Il y a d'ailleurs des vers très-bien tournés dans ce petit ouvrage. Les amis de M. de X...... assurent que son épître est une ironie continuelle.

(*Note de Chénier.*)

[2] Le comte de Mirabeau.

[3] M. le baron d'Épagnac.

Entre ses mains, contre lui retournés,
Souiller son front de traits empoisonnés.
Fixant sur moi son œil de fanatique,
Il m'accueillit d'un souris frénétique ;
Puis il me dit : « Mon enfant, tu te perds :
« J'ai lu ta prose et tes prétendus vers ;
« Tes vers benins et ta prose sans rime
« M'ont ennuyé. Ce n'est pas un grand crime :
« A maint lecteur j'ai vendu de l'ennui ;
« Le mal qu'on fait, on le reçoit d'autrui.
« Or, maintenant, souffre que je t'éclaire :
« Si l'esprit seul est la fortune entière,
« Tu n'es pas riche ; il en faut convenir ;
« Console-toi : tu peux le devenir ;
« D'effet, s'entend ; d'esprit, c'est peu de chose.
« De bons écrits, soit en vers, soit en prose,
« Tu n'en fais pas, tant mieux : on n'en veut plus.
« Les vieux chemins sont un peu trop battus.
« Viens, fais-toi jour en des routes nouvelles ;
« Prends cette plume, écris-moi des libelles ;
« Tu signeras, si tu n'es pas poltron ;
« Mais, si tu l'es, tu peux cacher ton nom ;
« Cette méthode est même la plus sûre ;
« Et c'est toujours éviter une injure.
« Fais des pamphlets, et sois bien effronté ;
« Point de remords ; il faut être acheté.
« — Mais, le mépris ! — Fi! la crainte m'assomme.
« Un jour, ô Ciel, puissé-je, en galant homme,
« Maudit, mais craint pour mes nobles écrits,
« Être accablé d'argent et de mépris !
« — Mais le public ! mais la gloire ! l'estime !
« — Eh ! laisse là tout ce jargon sublime.
« La gloire est sotte et ne fait point dîner.
« Travaille et mords sans plus examiner ;
« Mets à profit mon avis salutaire ;
« Déchire, mens, calomnie, exagère ;
« Suis mon exemple, et sois bien convaincu
« Que tout l'honneur ne vaut pas un écu. »

Je l'écoutais, et j'étais dans l'ivresse.
Mon cher Élie, en s'esquivant, me laisse
Le fruit heureux d'un discours aussi beau,
Son double esprit, mais non pas son manteau.
Avant ce temps j'aimais fort la satire :
Tout pauvre diable est enclin à médire.
J'avais parfois joliment dénigré ;
Mais, ce jour-là, j'étais un inspiré.
Pour vingt écus écrivant de génie,
Par élégance usant de calomnie,
J'avais déjà griffonné, ramassé
Tout un volume avant d'avoir pensé.
Enfant perdu de la littérature,
Vrai don Quichotte, et chercheur d'aventure,
Je crus aussi devoir m'associer
Certain Sancho, mon fidèle écuyer [1].
Les calembourgs ornent ses opuscules ;
Sans s'appauvrir donnant des ridicules,
Il applaudit du rire épais des sots
A ses rébus, qu'il prend pour des bons mots.
Berné cent fois, il est encor novice.
En consultant sa pesante malice,
Je barbouillai plus d'un livret bouffon
Contre Garat, Condorcet et Buffon [2],
Me souvenant des leçons de mon maître,
Aussi fécond, plus effronté peut-être ;
Mais (pardonnez aux faiblesses du cœur),
Mais, moins que lui dégoûté de l'honneur,
Je me flattais que ma douce éloquence
Allait en cour, à Paris, dans la France,
Faire une émeute ; et qu'un siége de plus
Serait créé chez les quarante élus.
Des pensions : j'en attendais plus d'une ;
O durs lecteurs ! ô mon siècle ! ô fortune !
Funeste abîme où je portais mes pas,
Je travaillais, grand Dieu ! pour des ingrats.
Rien n'est venu : beau fruit de ma science !
Or jugez-moi, jugez en conscience,
Mon cher lecteur, décidez si je doi
Mourir de faim ; parlez, répondez-moi ?

LE PUBLIC.

De honte, au moins. Dans le fond tu m'affliges ;
Pauvre garçon ! d'où viennent tes vertiges ?
Quel noir délire a brouillé ton cerveau ?
De temps en temps j'aime à voir un Boileau
Qui, des beaux-arts né censeur légitime,
Sait dispenser le mépris et l'estime :
A ce modèle il fallait ressembler ;
On le chérit... mais l'on doit accabler
Un malheureux qui, bouffi d'arrogance,
Fier d'étaler sa plate extravagance,
Rieur maussade et zélé pour le mal,
Sur son fumier s'érige un tribunal.
Avec les lois, quand le sage Brienne
Sait allier la grandeur souveraine ;
Amis du peuple et dignes de leurs noms,
Quand Montmorin, quand les deux Lamoignons

[1] Le marquis de Champcenetz. On a de lui, indépendamment du petit *Almanach des Grands Hommes*, auquel il eut la plus grande part, les *Gobe-Mouches ou Palais-Royal*, et la *Parodie du Songe d'Athalie*, qu'il fit de société avec Rivarol.

[2] On se permet dans cette facétie d'insulter des gens de lettres distingués, M. Condorcet, par exemple, M. de La Harpe, madame de Silleri, recommandable à tant d'égards, et même M. de Buffon, que son génie et son âge auraient dû mettre à l'abri de la satire. Tous les honnêtes gens ont été révoltés de cette extrême indécence. Il n'est pas aisé de décider si elle est plus odieuse que ridicule. Un écrivain du dernier ordre blâmer le style de M. de Buffon ! un misérable parodiste oser persiffler M. de Buffon ! (*Note de Chénier.*)

Semblent lutter de zèle et de prudence,
Pour relever les destins de la France,
Et, s'animant à la voix de Louis,
D'un noble accord font refleurir les lis,
Quitteront-ils leurs sphères immortelles?...
As-tu bien pu, triste auteur de libelles,
Un seul instant penser de bonne foi
Que leurs regards descendraient jusqu'à toi?
Et que sur toi les grands, l'Académie,
Le Roi lui-même, et la France ébahie,
Feraient pleuvoir avec profusion
Crédit, faveur, éloge, pension?
Va recevoir d'un maraud de libraire
Pour tant d'opprobre un modique honoraire;
Cours éviter les brocards, les sifflets.
Dans l'antichambre, au milieu des valets;
Tu dois leur plaire; et de pareils ouvrages
Peuvent compter sur de pareils suffrages.
Écoute encore un important avis:
Tu reviendras à tes profonds écrits;
Rien ne te sied que ce genre d'escrime;
Pour être lu garde bien l'anonyme;
Point de détours, point de nom supposé:
A dire vrai, tu t'es mal déguisé;
Grimaud d'accord, mais non de la Reynière [1].
D'un tel abus je sais trop que Voltaire
Donna l'exemple; et je l'en blâme fort;
Mais il acquit le droit d'avoir ce tort.
Observe bien qu'il avait fait *Zaïre*,
Sémiramis, *Brutus*, *Œdipe*, *Alzire*:
Il a dû craindre un nom tel que le sien;
Toi, tu pourrais te cacher sous le tien.
Quand le grand homme écrivait un peu vite,
Petits rimeurs, tes égaux en mérite,
Servaient d'enseigne à ses contes bouffons,
Faibles pour lui, pour eux beaucoup trop bons;
Il honorait les noms qu'il daignait prendre,
Il descendait; tu ne pourrais descendre.

L'ANONYME.

Ah! je vois trop d'où naît votre courroux;
De mes talents le public est jaloux.
Me siffler! moi! quelle injustice extrême!
Droit à Bagnol je cours à l'instant même;
J'y trouverai nombre d'admirateurs,
Et des amis, et même des lecteurs.
Adieu, je pars: d'un style inexorable
Je vais écrire un libelle admirable,

[1] L'auteur du *Petit Almanach des Grands Hommes* a jugé à propos de l'attribuer à M. Grimaud de la Reynière, connu par quelques ouvrages d'un genre différent. Cette ruse n'a trompé personne: si l'auteur pseudonyme avait eu soin de publier sa *parodie* sous le nom d'un *échappé des Petites-Maisons*, la supposition aurait été plus facile à soupçonner. (*Note de Chénier.*)

En plus d'un tome; et, là, je veux punir,
Vous, qui sifflez...

LE PUBLIC.

Punis donc l'avenir,
Qui, par écho, te sifflera peut-être,
S'il a pourtant l'honneur de te connaître;
Si Faribol, sur les pas de Cotin,
Peut voyager en pays si lointain.
Soit prêt: courage! attends pour honoraires
Brocards, affronts, voire un peu d'étrivières;
C'est pour ton bien. Tu diras, mais trop tard:
« Quand on veut nuire, il faut beaucoup plus d'art;
« Il faut choisir ses gens avec prudence;
« Longtemps on pleure un moment d'impudence;
« Me voilà donc un sot déshonoré:
« J'aurais mieux fait d'être un sot ignoré. »

LE MINISTRE ET L'HOMME DE LETTRES,

SATIRE. — 1788.

A.

Comment! c'est vous? Tant mieux. Soyez le bien-venu.
Au ministère, enfin, me voici parvenu,
Tout prêt à m'occuper du bonheur de la France.
Si je n'écoute point une vaine espérance,
Comme ils vont, me chargeant de lauriers immortels,
En vers alexandrins encenser mes autels!

B.

Il se peut qu'en effet...

A.

Mais un beau jour, vous-même,
Voulez-vous point sur moi rimer quelque poëme?
Me chanter, m'applaudir?

B.

Non. Soyez-en certain.

A.

Non?

B.

Qu'étiez-vous hier? Un ennuyeux Robin,
De ces gens, toutefois, qu'on aime avec tendresse...

A.

Ah!...

B.

Pour leur cuisinier, ou bien pour leur maîtresse.
Certes! vous aviez là deux meubles excellents,
Qui tiennent lieu d'esprit, de savoir, de talents.
Gardez-les bien.

A.

Tenez, je permets que l'on rie;
Mais trêve, en ce moment, à la plaisanterie.

Mille gens aujourd'hui, que j'aime et que je croi,
M'ont dit que dès longtemps on a les yeux sur moi,
Que partout dans le monde on vante mes lumières.

B.

Ces discours sont bien doux ; ils vous semblent sincères.
Telle est l'humaine espèce ; et jamais un flatteur
N'eut à nos yeux déçus les traits d'un imposteur.
Moi, qu'aucune raison n'engage à vous séduire,
De ce qu'on dit de vous je veux bien vous instruire.
Vos amis, je le crois, ont pu mieux vous juger ;
Très-souvent le public est injuste et léger :
Marmontel s'en plaignit quand, naguère au théâtre,
Le sifflet se souvint encor de Cléopâtre[1].
Mais, enfin, ce public veut être respecté ;
Il condamne, il absout, de pleine autorité ;
C'est à lui qu'il faut plaire ; et ce juge suprême
Peut seul casser l'arrêt qu'il a porté lui-même.
Vous ne sauriez pourtant l'accuser de rigueur :
Il vous peint jusqu'ici comme un homme d'honneur,
Sans esprit, mais bonhomme, et c'est bien quelque chose ;
Faible, et dont, par malheur, une Phryné dispose ;
Et, s'il faut librement vous parler jusqu'au bout,
Aucuns ont prétendu que vous lui devez tout ;
Qu'au fond de son boudoir, puissante protectrice,
Elle a de vos grandeurs élevé l'édifice.

A.

Fi donc ! fi ! Mais comment croyez-vous à cela ?
Comment prenez-vous garde à ces sottises-là ?
Autant vaut écouter sur un point de musique
Les discours de Suard[2], et ce fin politique
Qui tient le sort des rois en ses bourgeoises mains,
Rapatrie à son gré Bataves et Germains,
Ou, brouillant, sans raison, la France et l'Angleterre,
Tous les soirs au Caveau fait la paix ou la guerre.
Au poste où me voici, non, j'ose m'en flatter,
Le beau sexe tout seul ne m'a pas fait monter ;
Et, dût-on me taxer d'un orgueil imbécile,
Peut-être un meilleur choix n'eût pas été facile.

B.

Ce n'est pas ce qu'on dit. Aurait-on si grand tort ?
Raisonnons un moment : le voulez-vous ?

A.

D'accord.

B.

On pourrait tout au moins vous taxer d'ignorance.
Pour être un bon ministre, il suffit donc, en France,
D'avoir une maîtresse et de puissants amis ?
Tandis qu'en vos bureaux d'impertinents commis,
Suivant pour toutes lois une obscure routine,
Régiront de l'état l'importante machine,
Paris, édifié, chaque soir vous verra
Gouverner en sultan les chœurs de l'Opéra !

A.

Oui. L'Opéra, les chœurs : c'est dans mon ministère.

B.

Ne renferme-t-il pas plus d'un devoir austère ?
L'Opéra, je le sais, peut compter sur vos soins ;
Mais la prison du pauvre, où siégent les besoins ;
Celle où veillent souvent l'innocence et le crime ;
L'hospice où chaque instant dévore sa victime ;
L'infirme à soulager, l'indigent à couvrir ;
Ces routes, ces canaux, que vous devez ouvrir ;
Ces champs longtemps ingrats qu'il faut rendre fertiles
Le commerce, les arts, charme et soutien des villes ;
Tant d'objets importants exigent, m'a-t-on dit,
Du savoir, de l'étude et même un peu d'esprit.

A.

De l'esprit ! du savoir ! O la tête insensée !
C'est très-bon quand on veut, professant au lycée,
Pour mille écus tournois harangueur éternel,
Endoctriner les murs, et juger sans appel.
Mais Damon, dont je suis aujourd'hui le confrère,
Est doué d'un esprit au moins très-ordinaire :
Son style n'est pas beau ; tout cela n'y fait rien :
On peut fort mal écrire et gouverner fort bien.
Lisez moins, voyez mieux ; laissez là vos chimères.
Le savoir est pédant ; l'esprit nuit en affaires ;
Et voilà, Dieu merci ! le principe assuré
Dont le gouvernement s'est toujours pénétré.
Le sens commun suffit : le reste est du grimoire.
Et comment ! désormais, si l'on veut vous en croire,
Depuis qu'il est vanté par tant d'honnêtes gens,
Que les cafés, pour lui devenus indulgents,
Exaltent son esprit et sa rare éloquence,
Caron de Beaumarchais peut gouverner la France !

B.

Mais vraiment, comme un autre ; et je vous suis garant
Qu'il vaudrait beaucoup mieux qu'un ministre ignorant.
Eh quoi ! Ces favoris des Nymphes de mémoire
Qui de tous leurs moments rendent compte à la gloire,
Incapables des soins qui font l'homme d'état,
Pour de si grands travaux n'ont qu'un génie ingrat !
Français ! il en est temps ; de vos aïeux gothiques
Abjurez désormais les préjugés antiques :
La science excitait leur stupide mépris !
Hélas ! il est encor bien des Goths dans Paris.
Aux lettres, aux beaux-arts, la Seine doit son lustre :
Le génie est amant de cette nymphe illustre ;
Elle est souvent ingrate ; et, tandis qu'à Berlin
D'un peuple généreux le digne souverain
Respecte les neuf Sœurs au noble et doux langage,
Et même avec succès leur offrit son hommage,

[1] *Cléopâtre*, tragédie de Marmontel, fut jouée et sifflée pour la première fois en 1750. L'auteur l'a fait remettre au théâtre en 1784 ; et le public l'a encore sifflée.

[2] M. Suard, de l'Académie française, se mêle quelquefois de donner des *conseils sur la musique*, quoiqu'il ne connaisse pas même la gamme. Il prétend que ses *oreilles académiques* doivent juger de tout. (*Note de Chénier.*)

Trouvez-moi dans Paris un fermier-général
Qui reconnût Pindare ou Le Brun pour égal[1].
Devant le grand Corneille, aux jeux de notre scène,
La France a vu debout l'émule de Turenne !
Les palmes qui ceignaient ce front victorieux
S'inclinaient à l'aspect du favori des Dieux !
Un faquin, décoré du titre d'homme en place,
Eût d'un regard pesant nargué l'auteur d'Horace,
Ou, pour comble d'insulte, osant le protéger,
D'un salut gauche et plat daigné l'encourager.

A.

Un semblable discours a droit de me confondre.
Grand Dieu ! sur tous les points je voudrais vous répondre;
Mais par où commencer?

B.

Savez-vous qu'Addison
Fut, quoique bel esprit, un ministre assez bon,
Du moins en Angleterre, où l'on est difficile?
Et pourtant les Anglais font grand cas de son style.

A.

Addison fut ministre?

B.

Oui; mais, ce qui vaut mieux,
Addison fit parler en vers harmonieux
Caton, là... vous savez... un citoyen de Rome...

A.

Qui fut ministre?

B.

Non, mais qui fut un grand homme.
Observez cependant que, parmi ses héros,
Le Tibre, en ce temps-là, ne comptait point de sots :
Ce Caton fit honneur aux leçons du portique;
L'éloquent Cicéron sauva sa république ;
Des Romains asservis le brillant dictateur,
César, vous l'ignorez, fut poëte, orateur;
Et même, en temps de paix, le vainqueur de Numance,
Scipion, composa plus d'un vers de Térence.

A.

Scipion !

B.

C'est un fait, autant que je puis voir,
Qui ne vous paraît pas facile à concevoir.

A.

Les fous! Quel temps perdu! Quant à moi, je suis sage,
Et veux de mes loisirs faire un plus digne usage ;
Mais je protégerai les faiseurs d'opéras,
Les journaux éloquents et les bons almanachs.
Alors qu'on est ministre, il faut que l'on protége.
De nous autres puissants tel est le privilége ;
Et, pour vous étonner, je m'engage aujourd'hui,
Malgré tous vos défauts, à vous protéger... oui,
Fût-ce en dépit de vous!

B.

Ce trait là m'épouvante.

A.

Je prétends qu'on nous voie un soir chez les Quarante,
Au fauteuil immortel côte à côte installés,
D'un légitime éloge amplement régalés.
Lemière est directeur, et sa douce éloquence
Nous fera poliment les honneurs de la France;
A Colbert, à Sully, je serai préféré ;
A quelque bon auteur vous serez comparé ;
Et la postérité, personne qui sait vivre,
Signe tous les brevets qu'un directeur délivre.

[1] M. Lebrun, celui de nos poëtes lyriques qui a le plus approché de Pindare. Voyez, pour vous en convaincre, sa belle ode à M. de Buffon. (*Note de Chénier.*)

LE DOCTEUR PANCRACE.

ADRIEN[1].

Pancrace, mon cher maître ! ô vous, à qui je doi
Ce ton lourd et guindé que vous vantez en moi ;
Vous, devenu modèle en cet art, que j'admire,
D'écrire sans penser, de parler sans rien dire ;
Régent dans vos discours, régent dans vos écrits,
Vous nous enseignez tout sans avoir rien appris !
Mascarille eut ce don ; mais, ô divin Pancrace,
De Trissotin premier si recherchant la trace
Sur les pas du second ma généreuse ardeur
Des sources du Bathos sonda la profondeur,
Prêtez à votre élève une oreille facile,
Et n'intimidez point ma jeunesse docile.
On me siffle partout quand vous me protégez.
Sur les sifflets, mon cher, j'ai de grands préjugés.
L'esprit fort a parfois ses moments de scrupule;
Et, malgré l'habitude, on craint le ridicule.

LE DOCTEUR PANCRACE[2].

Ah! mon pauvre Adrien, l'ai-je bien entendu?
Tu parles de sifflets : ton courage est perdu.
N'as-tu pas sous les yeux plus d'un vaillant modèle?
Je ne te parle pas du petit Lacretelle,
Des Michaud, des Beaulieux, des Perlet, des Crétot,
Des absurdes Fantin, populace des sots ;
Je ne te cite point Langlois, ni Baralère,
Ni Léger le niais, ni l'obscur Souriguière :
Subalternes faquins, qu'honore le sifflet;
Mais regarde Suard, contemple Morellet ;
Morellet, dont l'esprit trop souvent se repose,
Enfant de soixante ans qui promet quelque chose ;
Suard, jadis censeur, et censeur très-royal,

[1] Adrien Lézai, auteur de plusieurs écrits.
[2] Rœderer, éditeur du journal d'*Économie politique*.

Affrontant les mépris d'un public deloyal,
Du lecteur incivil bravant les apostrophes.
Valets inquisiteurs, et garçons philosophes,
Ne les a-t-on pas vus, dans ce double métier,
Hués, sifflés tout vifs, durant un siècle entier?
Au tombeau de Cotin sitôt qu'ils vont descendre,
Par souvenir encore on sifflera leur cendre.
A ce bruit importun prompts à s'effaroucher,
Un moment dans la lice ont-ils daigné broncher?
Imite leur courage, et fournis ta carrière.
Le coursier de l'Élide, accusant la barrière,
Ne sait pas s'informer, dans ses nobles travaux,
Si la route est pénible et s'il a des rivaux;
Les crins épars, il vole, et respirant la gloire,
Il dévore le champ, le but et la victoire.

ADRIEN.

En style poétique on peut avoir raison;
Mais achevons, docteur, votre comparaison.
Entre ces beaux coursiers le vaincu fait retraite,
Sifflé par la canaille et pleurant sa défaite,
Tandis que le vainqueur par Pindare est chanté.

LE DOCTEUR PANCRACE.

Et par Paulin Crassous n'es-tu donc pas vanté?
Paulin dit qu'en nous deux Montesquieu ressuscite.

ADRIEN.

Près de ce nom célèbre il est vrai qu'on nous cite;
Je l'entends tous les jours proclamer en bon lieu :
Notre prose ressemble aux vers de Montesquieu.

LE DOCTEUR PANCRACE.

Eh bien ! connais-toi donc : pour savoir te connaître,
Analyse Pancrace, et vois quel est ton maître!
Devenu dans un greffe émule des Césars,
Et par deux procureurs formé dans les beaux-arts,
J'argumente, j'instruis, je professe, j'indique ;
Je suis du grand Bacon l'arbre encyclopédique;
De Moitte et de Julien je conduis le ciseau;
De Renaud, de Vincent, j'anime le pinceau;
Méhul auprès de moi fait un cours de musique;
Et j'apprends à Garat quelque métaphysique.
Un drame intéressant fait-il pleurer Paris?
Je dis : *Bâillez, public;* et sur-le-champ j'écris.
Bonaparte, suivant des routes immortelles,
A l'aigle des Germains vient d'arracher les ailes.
L'ingrat ! il m'avait plu; je le formais... de loin;
A le morigéner j'ai mis un tendre soin;
Je voulais lui montrer l'art savant des retraites,
Comme quoi l'on est grand, surtout par des défaites;
Au fond, de ma doctrine il était convaincu;
Mais il est si jaloux qu'il a toujours vaincu.

ADRIEN.

Il a tort : nous voulions opérer des merveilles.
Nous avons confondu nos travaux et nos veilles,
Châtié le sénat rebelle à nos décrets,
Des tribunaux futurs prononcé les arrêts,
Et, la verge à la main, menant le directoire,
Calomnié l'armée, et jusqu'à la victoire.
Je vois tous nos efforts; je cherche nos succès :
En France, par malheur, on est un peu Français.
J'entends souffler sur nous le vent de la satire.
Nous admirons Suard, et Suard nous admire;
Charlemagne pour nous est prêt à s'enrouer;
Fonvielle, en son patois, osera nous louer;
Souriguière pourra nous chanter dans la rue;
Michaud, Villiers, Ferlus, imbécile cohue,
Auprès de notre gloire inhumant la raison,
Feront de nos écrits la funèbre oraison;
Enfin l'ogre Dumont de sa louange impure
Lancera contre nous l'insupportable injure;
Mais par nos prôneurs même un bon mot répété
Compromet tout à coup notre immortalité.
De l'Hébreu Josué vous savez l'aventure,
Et la trompette sainte, et la cité parjure
Qui vit, aux sons guerriers du céleste instrument,
S'écrouler ses remparts, étonnés justement :
Telles sont, cher docteur, les armes d'un poëte;
Nous sommes Jéricho, les vers sont la trompette.
Jacques, le grand cousin, dans la lune immortel,
Ici-bas d'un tréteau s'était fait un autel;
Le voilà, par malheur, déterré dans sa niche;
La satire en riant lui lance un hémistiche;
L'autel est renversé; les traits accusateurs
Percent le dieu burlesque et ses adorateurs.
Le parti de l'ennui n'aura jamais d'empire :
Les lecteurs sont toujours du parti qui fait rire,
Et surtout dans Paris, où le public léger
De mode et de héros est si prompt à changer.
Le bel esprit du jour n'était qu'un sot la veille;
Tel s'endort applaudi, que le sifflet réveille.
Craignons pour nous, docteur, un pareil guet-apens:
Si la mode arrivait de rire à nos dépens!
On nous trouve ennuyeux.

LE DOCTEUR PANCRACE.

C'est pure calomnie.

ADRIEN.

On bâille en nous lisant.

LE DOCTEUR PANCRACE.

On bâille par envie.

ADRIEN.

Vous connaissez l'envie?

LE DOCTEUR PANCRACE.

Oh ! beaucoup.

ADRIEN.

On le dit;
Mais en la connaissant que de monde en médit!
Jusqu'au moine Gallais, tout fuit ce monstre étique,
A la dent venimeuse, au regard frénétique,
Au ton dur et tranchant, au cuir jaune et tanné,
Au visage hideux, long, sec, et décharné,

Au front chauve, aux yeux creux, rougis de pleurs de [rage.

LE DOCTEUR PANCRACE, *à part.*

S'il n'était pas si sot, je croirais qu'il m'outrage.
(*Haut.*)
Alte-là!

ADRIEN.

Qu'avez-vous?

LE DOCTEUR PANCRACE.

Tu fais tout mon portrait.

ADRIEN.

Si, quand on peint l'envie, on vous peint trait pour [trait,
Il n'en faut accuser ni peintre ni modèle :
La faute en est aux dieux qui vous *firent* comme elle.
De ses coups toutefois vous n'êtes pas exempt :
On vous accorde en tout l'art frivole et pesant
D'enter de nouveaux mots sur de vieilles idées,
D'agiter longuement des choses décidées,
D'affecter un jargon qui commence à s'user,
Et de disséquer tout sans rien *analyser*.
On dit qu'en un journal, nommé d'*économie*,
Journal fort estimé... pour les cas d'insomnie,
Vous êtes seulement économe d'esprit;
Enfin, si j'en croyais maint discours, maint écrit,
On trouverait chez vous, en dernière *analyse*,
L'insolence et l'ennui, l'orgueil et la sottise.
Passe pour l'insolence, on l'excuse aujourd'hui;
Mais on n'absout jamais du grand péché d'ennui.
Dirai-je tout, mon maître? Un noir chagrin me ronge:
Je ressemble à Macbeth poursuivi par un songe.
Si conter le passé c'est conter l'avenir,
Et si prophétiser c'est se ressouvenir,
J'annonce aux nations la prochaine disgrâce
Et d'Adrien l'élève, et du maître Pancrace.
Je vais, sans divaguer... et c'est beaucoup pour moi,
Vous réciter un fait qui me glace d'effroi;
Il est vrai : je le tiens d'un professeur d'histoire.
Un jour Gille et Pierrot, revenant de la foire,
Aux deux bouts du Pont-Neuf placèrent deux tré- [teaux.
Les passants ébahis lisent leurs écriteaux :
On s'ameute. Pierrot disait : « Courez la ville,
« Vous n'y pourrez trouver qu'un bel-esprit : c'est [Gille.
« Chacun reçut du ciel un talent différent;
« Mais tout devient petit devant Gille le grand. »
Gille, sur l'autre bord, criait d'un ton capable :
« Rien n'est grand que Pierrot, Pierrot seul est ai- [mable. »
On les croit sur parole; et tout le peuple sot
Va du grand homme Gille au grand homme Pierrot;
Chez tous deux à la fois voilà l'argent qui roule.
Advint qu'un vieux routier, moins nigaud que la foule,
Lui dit : « Braves badauds, sifflez-moi si j'ai tort;
« Mais pour vous escroquer ces coquins sont d'accord;
« Je vous les garantis de grands hommes de foire. »
Tout fut dit : l'on brisa leurs boutiques de gloire.
Je vois, cher co-penseur, vos sourcils se froncer :
Sur ce fait à loisir il faudra co-penser.

LE DOCTEUR PANCRACE, *d'un ton très auguste.*

Jeune homme! et c'est ainsi que l'honneur vous [anime!
Après un long espoir quel ton pusillanime!
Du nom de Montesquieu n'êtes-vous plus jaloux?
Gille, qui n'est pas moi, Pierrot, qui n'est pas vous,
Peuvent-ils inspirer ces frayeurs enfantines?
Votre esprit s'endort-il au milieu des *ruines*?
J'osai vous accorder sur vos premiers écrits
Des lettres de grand homme au journal de Paris;
Je m'écriai, charmé de votre noble audace,
« Je serais Adrien si je n'étais Pancrace : »
Et quand, par mon appui, vous marchez mon égal;
Quand Lémerer en vous reconnaît son rival,
Lémerer, éditeur et seul propriétaire
Des célèbres journaux imprimés sous Tibère;
Assiégé tout à coup de soupçons ennemis,
Vous fuyez les honneurs qui vous furent promis!
Ah! ne résistez plus à votre destinée.
Imprudent! chaque aurore avance la journée
Qui du jeune Adrien doit faire un sénateur;
Le lendemain verra Pancrace directeur;
Lacretelle l'a dit : s'il paraît un peu bête,
C'est qu'il parle avec poids et du ton d'un prophète.
O mon fils, mon élève... ou mon maître en jargon,
Profond comme un jeune homme, et chaud comme un barbon,
Caressant tous les jours ta morgue didactique,
Si j'ai fait à plaisir un Cotin politique,
Deviens plus grand que moi pour me récompenser!
Vainement les sifflets osent nous menacer;
Affirmons et crions : les badeaux sont crédules;
Sous un large manteau cachons nos ridicules;
Gardons-nous de jaser de Gille et de Pierrot :
Ces noms nous resteraient; on nous prendrait au mot.
Si chacun rit de nous, jurons de n'en pas rire,
De nous vanter l'un l'autre, et même de nous lire :
Pour l'amour de la gloire il faut faire un effort.

ADRIEN, *touché jusqu'aux larmes.*

J'y consens, cher docteur;... mais lire est un peu fort.

NOTES

SUR LA SATIRE : LE DOCTEUR PANCRACE.

1797.

Page 647, vers 19, 2e col.

Mascarille eut ce don, etc.

Voyez les *Précieuses ridicules*.

Page 647, vers 32, 2e col.

Je ne te parle pas du petit Lacretelle,
Des Michauds, des Beaulieux, des Perlets, des Crétots,
Des absurdes Fantins, populace de sots:

Je ne te cite point Langlois, ni Baralère,
Ni Léger le niais, ni l'obscur Souriguière, etc.

Lacretelle le jeune est un petit personnage suffisant et bavard, qui régente longuement *l'univers* dans quelques journaux, tels que *le Républicain* et *les Nouvelles politiques*. Michaud, Beaulieu, Perlet, Crétot, Langlois, Baralère, sont des folliculaires obscurs, dont les journaux fourmillent chaque jour de calomnies et de sottises. Fantin Desodoards est un pauvre d'esprit, autrefois chanoine. Il s'est avisé de compiler une misérable *histoire de la révolution française* d'après les brochures des différents partis; il pille tout ce qu'il lit, et déshonore tout ce qu'il pille. Léger est un très-mauvais comédien qui joue les rôles de Pierrot au théâtre du Vaudeville. Souriguière est l'auteur du ridicule *Réveil du peuple*, et d'une tragédie de *Mirrha*, beaucoup plus ridicule encore; il est d'ailleurs *complice* de Beaulieu dans la rédaction du *Miroir*.

Page 648, vers 21, 2e col.

Et par Paulin Crassous n'es-tu pas vanté?

Paulin Crassous, rimeur très-obscur, qui a fait imprimer dans le *Journal de Paris* quelques vers contre Lebrun et contre moi.

Page 648, vers 25.

Notre prose ressemble aux vers de Montesquieu.

On sait que le grand prosateur Montesquieu a composé un très-petit nombre de vers; ils sont au-dessous du médiocre. L'exemple de Bossuet et de Fénelon avait déjà prouvé que les plus beaux génies sont méconnaissables, quand ils sortent du genre qui leur est propre.

Page 648, vers 7, 2e col.

Charlemagne pour nous est prêt à s'enrouer;
Fonvielle, en son patois, osera nous louer;
Souriguière pourra nous chanter dans la rue;
Michaud, Villiers, Ferlus, etc.

Charlemagne et Fonvielle, poëtes de la force de Paulin Crassous et de Souriguière. Villiers, faiseur de pamphlets, qui promet des *rapsodies* au public, et lui tient toujours parole. Ferlus, rimeur subalterne, critique inepte et insolent. Il a travesti en prose mal rimée quelques vers d'Horace et de Lucrèce.

Page 648, vers 13.

Enfin l'ogre Dumont, etc.

Cette expression est toujours employée dans les ouvrages manuscrits du respectable et malheureux André Chénier, quand il veut désigner le misérable qui, un mois après le 31 mai, vint, au nom du comité de sûreté générale, demander l'arrestation de tous les députés du département de l'Aisne, et spécialement celle de Condorcet. Cette proposition détermina la fuite et causa la mort de ce grand homme, le dernier successeur de Voltaire, de d'Alembert et d'Helvétius. C'est pourtant ce Dumont, le plus ardent persécuteur des nobles, et surtout des prêtres, sous le gouvernement révolutionnaire, comme il a été depuis le plus implacable ennemi des républicains; c'est ce même Dumont, couvert du mépris de tous les partis, que l'impudent lâche Rœderer n'a pas rougi de louer dans son *Journal d'économie politique*.

Page 648, vers 38, 2e col.

On bâille en nous lisant.

Rœderer, Ferlus, et autres, vont encore me reprocher mes bâillements éternels. Est-ce ma faute si, à leur nom seul, la même sensation rappelle toujours la même idée? En tout cas, voici une petite réponse à ce qu'ils ont dit et à ce qu'ils diront sur ce sujet.

ÉPIGRAMME.

Jean Rœderer, et vous Martin Ferlus,
Glosant, prosant, rimant de compagnie,
Grands écrivains, très-sifflés, mais peu lus,
Qui tous les jours compilez de génie,
Mes bâillements vous semblent criminels:
Soit: à vos vœux je suis prêt à souscrire;
Ces bâillements ne sont pas éternels:
Ils cesseront... si vous cessez d'écrire.

Page 648, vers 41, 2e col.

Jusqu'au moine Gallais, etc.

Gallais, ci-devant frère ignorantin, rédige aujourd'hui le *Censeur des journaux*. Il paraît convenu dans ce journal, un des plus impudents qui existent aujourd'hui, que la doctrine des *philosophes*, comme qui dirait Voltaire, J.-J. Rousseau, Helvétius, Diderot, d'Alembert, Condorcet, n'est propre qu'à former des imbéciles ou des scélérats, et qu'André Dumont, par exemple, qui n'est pas *philosophe*, est un modèle de génie et d'humanité.

Page 649, vers 7, 2e col.

Votre esprit s'endort-il au milieu des *ruines*?

C'est le titre d'une mauvaise brochure *publiée* par Adrien Lezay, mais non devenue *publique*. Il est possible de la rencontrer quelquefois sur les quais. Il faut bien se garder de la confondre avec un ouvrage philosophique portant le même titre, et composé par Volney; ouvrage bien pensé, bien écrit, et qui se trouve dans toutes les bibliothèques.

Page 649, vers 14, 2e col.

Lémerer, éditeur et seul propriétaire
Des célèbres journaux imprimés sous Tibère.

Allusion au discours prononcé par Lémerer dans une question relative à la liberté de la presse. Il prétendit que Tibère lui-même n'avait point gêné la circulation des journaux qui annonçaient aux armées romaines les courageux discours de Thraséa. Quelques journalistes, très-savants en fait d'histoire, n'ont pas manqué d'applaudir à cette éloquence digne de l'*Intimé*.

LES NOUVEAUX SAINTS.

PRÉFACE

DE LA CINQUIÈME ÉDITION.

Plusieurs personnes semblent me reprocher d'avoir écrit cet opuscule comme quelques-uns ont écrit leurs odes et leurs dithyrambes, *sermone pedestri*. La satire peut s'élever sans doute en proportion du sujet qu'elle traite; mais quand elle fait parler des personnages comiques, il est simple et convenable qu'elle emploie le style de la comédie.

Les maçons qui voudraient rebâtir le temple de Jérusalem sont évidemment de ce nombre. Il est pourtant vraisemblable qu'ils ne trouveront pas le mot pour rire en tout ceci; mais du moins est-il constaté que le public rit volontiers à leurs dépens, ce qu'il fallait et ce qu'il faut encore démontrer.

Une guerre terrible s'alluma, vers le commencement du dernier siècle, entre la foi qui ne raisonne pas et la philosophie qui croit peu. Parmi les successeurs des pères de l'Église florissaient, comme on dit, l'abbé Desfontaines, l'abbé Trublet, l'abbé Hayet, l'abbé Patouillet, l'abbé Guyon, l'abbé Nonotte, l'abbé Fantin, l'abbé Sabathier, l'abbé Dinouart, l'abbé Lacoste, et beaucoup d'autres abbés, archidiacres, diacres, sous-diacres, sacristains, marguilliers, bedaux, porte-dieu, les flambeaux de leur siècle, d'ailleurs vivants tous de *la boîte à Perrette*, et par conséquent fort désintéressés sur la question. Du côté des philosophes on ne compte, il est vrai, que Bayle, Fontenelle, Voltaire, Montesquieu, Fréret, Buffon, J.-J. Rousseau, Helvétius, d'Alembert, Diderot, Condorcet, Raynal. Les deux armées ne sont pas d'égale force, on le sent bien: la seconde renferme peut-être un peu plus de talents; mais la première a beaucoup plus de foi sans contredit. A l'époque actuelle cependant la foi est peu communicative; et les miracles sont fort rares: d'où l'on peut conclure que la cause de la philosophie n'est pas encore désespérée.

Un journaliste très-orthodoxe, mais qui n'est pas crédule en tout, n'a voulu croire qu'à une seule édition de cet édifiant ouvrage; la troisième venait de paraître au moment où il écrivait. Il est donc impossible d'être de son avis, par la raison qu'un et deux font trois: c'est, du moins, jusqu'à présent, une vérité mathématique. L'opinion contraire, quoique soutenue par des gens très-habiles, de la force du journaliste, n'est, comme on sait, qu'une vérité théologique.

Un second prétend qu'il n'est pas mort; comme si l'on pouvait s'en rapporter à lui sur un pareil fait; mais, par une contradiction remarquable, quoique vivant, il menace de ressusciter. Si les paris sont ouverts, je parie contre. Il fixe ce grand événement à l'époque où je donnerai une tragédie nouvelle qu'il nomme *Don Carlos*. Alors...! on sent tout ce qu'il y a d'esprit, de raison et de justice à décrier plusieurs mois d'avance un ouvrage dont on ne connaît pas un seul mot. Le folliculaire s'étonne beaucoup d'être gratifié d'une belle auréole: il ne s'attendait pas à devenir un saint. Un saint! pourquoi pas, citoyen Geoffroi? Vous avez lu la Bible. L'âne de Balaam devint prophète. Pouvait-il raisonnablement s'y attendre? il est vrai qu'une fois mort il ne prédit pas sa résurrection.

Le reproche d'athéisme que m'adressent d'honnêtes gazetiers exige une réponse un peu plus sérieuse. Les cinq ou six personnages dont il s'agit n'ont rien de commun avec Dieu; et le Dieu des jongleurs n'a rien de commun lui-même avec le Dieu des philosophes. La pièce est uniquement dirigée contre une poignée de prêtres ambitieux, avides de trésors et d'empire, contre des Tartufes plus ou moins intéressés, plus ou moins subalternes, mais qui tous ont déclaré la guerre à la raison humaine. S'il faut les combattre avec courage, s'il faut déclarer franchement qu'une religion dominante est un grand fléau, il est juste de rester en paix avec les tolérants, quelle que soit leur opinion. Les opinions sont le domaine de la conscience: on ne doit ni les interdire ni les commander, encore moins les persécuter ou les payer.

Et in terrâ pax hominibus bonæ voluntatis.

POST-SCRIPTUM POUR LA SIXIÈME ÉDITION. 1802.

Ce petit ouvrage parut vers la fin de l'année dernière. Il eut cinq éditions en deux mois; ce qui prouve que les rieurs étaient aussi nombreux que les prêcheurs. Depuis ce temps plusieurs journalistes, fort habiles en négociations, ne cessent de proposer un traité de paix entre la philosophie et la religion. Si l'on entend par la religion le pur théisme, la doctrine de Socrate, de Cicéron, de Marc-Aurèle, de Julien, de Bacon, de Locke, de Montesquieu, de Voltaire, de J.-J. Rousseau, c'est un traité conclu il y a plus de vingt siècles. Si l'on entend, au contraire, des révélations chimériques, des dogmes ridicules qui ont ensanglanté la terre et enrichi quelques tonsurés, les écrivains quotidiens ou hebdomadaires font d'étrange diplomatie. Autant vaut proposer un traité de paix entre la raison et la démence, entre la liberté et le despotisme, entre la médecine et la peste.

LES NOUVEAUX SAINTS.

1802.

Gloria in excelsis Deo!

Gloire à Dieu dans les hauts! Disons nos patenôtres.
C'est peu qu'un successeur du prince des apôtres
Dans ses filets vieillis, et rompus quelquefois,
Prétende repêcher les peuples et les rois;
Un culte dominant va réjouir la France:
Telle est des nouveaux saints la dévote espérance.
Ils sont nombreux, zélés; ils prêchent des sermons,
Des journaux, des romans, des drames, des chansons.
Nous entendrons encor disputer sur la grâce,
Non celle de Parny, de Tibulle, et d'Horace,

Mais celle d'Augustin, la grâce des élus,
Qui vaut bien mieux que l'autre et qui rapportait plus.
Courage, marguilliers! N'entendez-vous pas braire
Les fils, les compagnons de l'âne littéraire?
«Oui, par Martin Fréron, le triomphe est certain!
«Dit Geoffroi : venez tous, héritiers de Martin,
«Et vous surtout, Clément, son émule intrépide,
«Philoctète nouveau de ce nouvel Alcide!
«Soyons gais, buvons frais; honneur à tout chrétien!
«Dieu prend soin de sa vigne; et les *Débats* vont bien.
«La dîme reviendra; nous en aurons la gloire;
«Vivent les *oremus* et la messe après boire!
«Pour la philosophie, oh! c'est le temps passé :
«Grâce à Clément et moi, Voltaire est renversé.
«Nous avons longuement disserté sur *Alzire*,
«Sur *Tancrède* et *Gengis*, sur *Mérope* et *Zaïre*;
«On est désabusé de ces méchants écrits,
«Si bien que nos extraits font bâiller tout Paris.
«Rousseau, Buffon, Raynal, vrais fous, prétendus sages,
«Qui du siècle dernier captivaient les hommages;
«Aujourd'hui sans égards vous les voyez traités,
«Réimprimés, vendus, lus, relus, tourmentés;
«Dans la bibliothèque, aux camps, sur la toilette,
«Partout vous les trouvez; tout passant les achète.
«On ne tourmente pas Guyon, frère Berthier,
«Chaumeix et Patouillet, Nonotte et Sabatier;
«Ils sont, loin des lecteurs, à l'abri des critiques,
«Gardés avec respect dans le fond des boutiques,
«Ainsi que des trésors, des joyaux précieux,
«Qu'un possesseur jaloux dérobe à tous les yeux.»

De ces grands écrivains imitateurs fidèles,
Vous serez conservés auprès de vos modèles.
Croyez, c'est fort bien fait, et propagez la foi;
Dieu vous gard'! Mais, de grâce, ingénieux Geoffroi,
Et vous, léger Clément, pour l'honneur de l'église,
En matière de foi craignez quelque méprise :
Tenez, vous croyez vivre; on s'y trompe souvent :
Vous êtes morts, très-morts, et Voltaire est vivant.

Non loin de ces frélons, nourris dans l'art de nuire,
Et corrompant le miel qu'ils n'ont pas su produire,
J'aperçois le phénix des femmes beaux-esprits.
Son libraire lui seul connaît tous les écrits
Dont madame *Honesta* daigne enrichir la France.
Vous n'y trouverez point cette heureuse élégance,
Cet esprit délicat, dont les traits ingénus
Brillaient dans Sévigné, Lafayette et Caylus;
C'est un lourd pédantisme, un ton sévère et triste;
C'est Philaminte encor, mais un peu janséniste.
«De la France avec moi le bon goût avait fui,
«Dit-elle; après dix ans j'y reviens avec lui.
«Plaignant du fond du cœur ma patrie en délire,
«J'arrive d'Altona pour vous apprendre à lire.
«J'ose même espérer de plus nobles succès :
«Je voudrais, entre nous, convertir les Français.
«Plus d'un, sans réussir, a tenté l'entreprise;
«Vous n'aviez point encor des mères de l'Église.
«Si la philosophie a pu vous abuser,
«Si des noms trop fameux qu'on voudrait m'opposer
«Forment dans la balance un poids considérable,
«Mes trente in-octavo sont d'un poids admirable :
«Pour faire pénitence il faut les méditer.
«J'aurais bien plus écrit; mais je dois regretter
«Quelques beaux jours perdus loin de mon oratoire :
«C'était un vrai roman; le reste est de l'histoire,
«Et de la sainte encor : vingt ans j'ai combattu
«Pour la religion, les mœurs et la vertu.»

Peste! ce ne sont là des matières frivoles :
Vous n'êtes point, madame, au rang des vierges folles;
Vous n'avez point caché sous le boisseau jaloux
La flamme dont le ciel fut prodigue envers vous;
Mais, faisant au public partager cette flamme, [dame,
Croyez qu'un ton plus doux lui plairait mieux, ma-
Vous êtes sainte : eh bien! chaque chose à son tour;
Soyez sainte, aimez Dieu : c'est encor de l'amour.
Aux jours de son printemps Madeleine imprudente
Se repentit bientôt, mais ne fut point pédante :
Quand elle crut, l'amour fit sa crédulité;
Et toujours ce qu'on aime est la divinité.
Voyez Thérèse encor : quelle sainte adorable!
Elle aime, elle aime tant, qu'elle a pitié du diable,
Et, pour l'époux divin se laissant enflammer,
Plaint jusqu'au malheureux qui ne peut plus aimer.

«Ah! vous parlez du diable? il est bien poétique,
«Dit le dévot Chactas, ce sauvage érotique.
«Neptune approche-t-il du grand saint Nicolas?
«Les trois sœurs de l'amour avaient quelques appas;
«Ces beautés cependant sont fort loin d'être égales
«Aux trois hautes vertus qu'on dit théologales.
«Trois, c'est peu, j'en conviens; mais nous avons aussi
«Sept péchés capitaux bien comptés, Dieu merci!
«De la loi des chrétiens, ô bonté souveraine!
«Les païens adoraient aux bords de l'Hyppocrène
«Neuf vierges seulement; nous espérons aux cieux
«En trouver onze mille; et cela vaut bien mieux.
«Rendez le paradis, l'enfer, le purgatoire :
«Voilà le principal; et, quant à l'accessoire,
«Rendez... à dire vrai c'est le point délicat,
«Quelques brimborions, cure, canonicat,
«Évêché bien renté, bonne et grasse abbaye,
«Dîme... il faut, comme on sait, de tout en poésie.
«Tel est le saint traité qu'on peut faire entre nous :
«Sans cela je vous quitte; et c'est tant pis pour vous.
«J'irai, je reverrai tes paisibles rivages,
«Riant Meschacébé, Permesse des sauvages;

«J'entendrai les sermons prolixement diserts
«Du bon monsieur Aubry, Massillon des déserts!
«O sensible Atala! tous deux avec ivresse
«Courons goûter encor les plaisirs de la messe!
«Chantons de Pompignan les cantiques sacrés!
«Les poëtes chrétiens sont les seuls inspirés.
«Près du *Pange lingua* comme on méprise Horace!
«Près du *Dies iræ* comme Ovide est sans grâce!
«Esménard, par exemple, est un rimeur chrétien.
«Homère seul m'étonne: il fut, dit-on, païen.
«Que n'a-t-il sur ses pas trouvé quelque bon prêtre!
«Hélas! monsieur Aubry l'eût converti peut-être.
«Pour, vous, Pope, Lucrèce, écrivains peu dévots,
«Et vous, mauvais plaisants, poëtes à bons mots,
«Ennuyeux La Fontaine, impertinent Molière,
«Sec et froid Arioste, insipide Voltaire,
«Les Hurons, gens de goût, ne vous ont jamais lus;
«Ils m'ont beaucoup formé: je ne vous lirai plus.
«Mais, fille de l'exil, Atala, fille honnête,
«Après messe entendue, et nos saints tête-à-tête,
«Je prétends chaque jour relire auprès de toi
«Trois modèles divins; la Bible, Homère et moi!»

C'est bien assez de vous; la Bible est inutile.
Homère davantage; il n'a pas votre style.
Surtout de Bernardin copiez mieux les traits;
Vous ennuyez par fois, et n'instruisez jamais:
Il plaît en instruisant; son secret est plus rare;
Il est original; et vous êtes bizarre.

«Soit, répond un quidam; pour moi je suis abbé:
«Il s'agit bien de vers et du Meschacébé:
«Laissons tous ces lambeaux d'élégie ou d'églogue;
«Je ne connais de vers que ceux du décalogue:
«Au fait, en quatre mots; payez, si vous croyez;
«Si vous ne croyez pas, en revanche, payez.
«Vous êtes philosophe: à vous permis de l'être;
«Mais c'est bien votre faute et non celle du prêtre,
«Et vous l'en puniriez? le tour est trop méchant.
«Il est dans saint Ambroise un endroit fort touchant.
«Vous ne refusez rien au défenseur impie
«Qui pour vous aux combats n'expose que sa vie;
«Et le ministre saint, qui tranquille à l'autel,
«Loin du champ de bataille, invoque en paix le Ciel,
«Que lui donnerez-vous? pas une obole! ah! traîtres!
«Vous aurez des héros, vous n'aurez plus de prêtres!
«Vous n'avez donc jamais senti la volupté
«Qu'inspire un *Te Deum*, quand il est bien chanté?»

Le *Te Deum* pourtant ne vaut pas la victoire;
Mais il faut, selon vous, payer pour ne rien croire;
Non, tant cru, tant payé: nul au nom de la loi
Ne peut lever sur tous un impôt pour sa foi.
Ainsi par Jefferson l'heureuse Virginie
Des cultes différents vit régner l'harmonie.
J'entends: vous maigrissez; les profits ne vont point;
Lambertini pour moi répondra sur ce point.
On ne vit pas souvent pape de son étoffe,
Pape lettré, malin, voire un peu philosophe:
Fléau de Mahomet, ce prophète imposteur,
D'un chef-d'œuvre naissant il fut le protecteur
Par respect pour Jésus, dont il était vicaire.
Des moines un beau jour vont le trouver: «Saint père!
«En notre jeune temps le couvent allait mieux;
«Dévotes à foison; mais nous devenons vieux:
«On gèle à la cuisine, on jeûne au réfectoire;
«Pour les rosaires, rien; rien pour le purgatoire;
«La messe est au rabais; nous vendons peu d'*agnus*;
«Quant aux enterrements, hélas! on ne meurt plus.»
Ce disant, ils pleuraient, et montraient leur besace.
Par quelques pièces d'or consolant leur disgrâce,
Le pontife narquois rit sous cape, et leur dit:
«Pour des moines toscans vous avez peu d'esprit;
«Vous vous abandonnez, et Dieu vous abandonne:
«Courage! intriguez-vous; faites quelque madone.

«Paix là, ne raillez pas, s'écrie un court vieillard [1]
«A la voix glapissante, au ton sec et braillard:
«Ne pas croire avec moi des vérités sensibles!
«Moi le saint père, et Dieu, nous sommes infaillibles.
«De penser comme moi l'on doit être charmé;
«D'ailleurs, j'ai prouvé tout, c'est-à-dire affirmé
«Dans quinze ou vingt leçons, dans cinq ou six brochures,
«En profond raisonneur, avec beaucoup d'injures.
«Vous doutez, malheureux! voilà comme on se perd.»
Mais Voltaire, Rousseau, Montesquieu, d'Alembert!
«Quoi! l'on en parle encore? indociles cervelles!
«Méchants, qui n'aimaient pas les peines éternelles!
«Si j'ai pensé comme eux dans ma jeune saison,
«J'étais comme aujourd'hui certain d'avoir raison:
«Pour eux ils avaient tort, et jusqu'à l'évidence
«J'ai de ces novateurs démontré l'impudence.»
Mais leur philosophie a corrompu les cœurs:
«Un moment; patience; ils viendront les vengeurs;
«Dieu ne laissera plus régner l'esprit immonde:
«Tout est damné: la France, et l'Europe, et le monde.
«Excellente moisson pour les anges maudits!
«Que je sois seulement portier du Paradis,
«Je prétends dire à tous, comme un suisse inflexible,
«Vous venez pour entrer? mais Dieu n'est pas visible;
«Bonsoir; allez rôtir; c'est pour l'éternité:
«Le bail est un peu long: j'en suis bien enchanté.
«J'emporterai de plus ma férule, et pour causes.
«Je prétends avec Dieu causer sur bien des choses,
«Et régenter là-haut les habitants du ciel;

[1] La Harpe.
[2] Les *Barmécides*, tragédie de la Harpe, jouée en 1779.

« Car je fus ici-bas régent universel,
« Au mercure, au lycée, en pleine académie ;
« Modèle en prose, en vers, tout comme en modestie.
« Aimez-vous l'enjoûment, les grâces, le bon ton ?
« Lisez mes deux quatrains sur Voltaire et Tonton.
« Les vers de Colardeau sont doux, mais un peu vides :
« Voulez-vous des vers pleins? prenez mes héroïdes.
« Lebrun franchit la lice à bonds précipités ;
« Dans mon lyrique essor je marche à pas comptés.
« Ducis a fait pleurer sur les malheurs d'Œdipe ;
« Barmécide paraît : le chagrin se dissipe.
« Du parterre dix fois j'ai calmé les douleurs ;
« Nul auditeur ne peut me reprocher ses pleurs.
« Thomas, Garat, Champfort, prosateurs misérables.
« Mes éloges, voilà des écrits admirables ;
« Car j'ai loué par fois : on peut vanter les gens,
« Quand ils sont enterrés au moins depuis cent ans.
« Pour mes contemporains, sans user d'artifice,
« J'ai dit du mal de tous ; car j'aime la justice.
« L'indulgence est un crime ; et je suis sans remords.
« Avant Dieu j'ai jugé les vivants et les morts. »
Il vous en adviendra quelque mésaventure.
O Grand Perrin, Dandin de la littérature,
De votre tribunal président éternel ;
Le public président du tribunal d'appel,
Par de nouveaux arrêts pourra casser les vôtres ;
Et l'on vous jugera, vous qui jugez les autres.
Longtemps, jaloux poëte, aux enfants d'Apollon
Vous avez cru fermer les sentiers d'Hélicon ;
Aujourd'hui, nouveau saint, il faut que l'on vous donne
Les clefs du paradis, pour n'ouvrir à personne !
Pierre les gardera, si vous le trouvez bon.
D'un bel ange autrefois l'orgueil fit un démon.
Quel exemple pour vous ! Jusque dans la vieillesse
On tient par habitude aux péchés de jeunesse :
Vous fûtes grand pécheur ; souvenez-vous-en bien ;
Et devenez plus humble afin d'être chrétien.

NOTES

SUR LA SATIRE : LES NOUVEAUX SAINTS.

Page 652, vers 5 et suivants.

Oui, par Martin Fréron, le triomphe est certain !
Dit Geoffroi : venez tous, héritiers de Martin ;
Et vous surtout, Clément, son émule intrépide, etc.

Geoffroi et Clément, redoutables antagonistes de la philosophie du dix-huitième siècle. Le premier a traduit Théocrite. Sa mauvaise traduction en prose a rendu plus supportables les mauvais vers de Longepierre. L'autre est connu par des satires sans esprit et sans talent poétique, par une tragédie de *Médée* justement sifflée, et par neuf gros volumes contre les ouvrages de Voltaire. Ces juges éclairés se font les protecteurs de Racine, qui certes n'a pas besoin d'eux, et qu'ils auraient sottement dénigré s'ils eussent été ses contemporains. Sentent-ils bien le prodigieux mérite de ce premier des poëtes modernes, les hommes qui affectent de méconnaître les beautés enchanteresses de *Zaïre* et le génie qui a dicté *Mahomet* ? Ignorent-ils ou feignent-ils d'ignorer que, si Racine eût fait la tragédie de *Mérope*, elle serait comptée parmi ses chefs-d'œuvre ?

Page 652, vers 10.

Dieu prend soin de sa vigne ; et les *Débats* vont bien.

Geoffroi rédige en partie le *Journal des Débats*. A l'entendre les tragédies de Voltaire sont détestables ; Monvel et Talma sont de mauvais acteurs tragiques ; la musique d'*Euphrosine* et de *Stratonice* écorche ses oreilles... entières. Courage, Méhul ! Quand Apollon punit Marsyas, il commença par les oreilles.

Page 652, vers 25 et 26.

On ne tourmente pas Guyon, frère Berthier,
Chaumeix et Patouillet, Nonotte et Sabatier.

Ces écrivains ont vécu dans le dix-huitième siècle : Voltaire certifie leur existence en plusieurs de ses ouvrages.

Page 652, vers 44 et suivants.

Vous n'y trouverez point cette heureuse élégance,
Cet esprit délicat, dont les traits ingénus
Brillaient dans Sévigné, Lafayette et Caylus.

Les lettres de madame de Sévigné sont restées modèle, et modèle inimitable. Le roman de la *Princesse de Clèves*, par madame de Lafayette, tient une place honorable à la suite des chefs-d'œuvre du dix-septième siècle. Madame de Caylus était sans doute fort inférieure aux deux premières ; mais l'écrit sans prétention qu'elle a composé sous le nom de *Souvenirs* offre beaucoup d'anecdotes piquantes, et racontées avec grâce. Ces femmes charmantes ne faisaient point de livres, de gros volumes sur l'éducation, de longs traités de morale ou de métaphysique, encore moins de la théologie. Avaient-elles trop peu d'esprit, ou seulement un trop bon esprit ?

Page 652, vers 8, 2e col.

Mes trente in-octavo sont d'un poids admirable :

y compris *le petit La Bruyère*. L'auteur de cet ouvrage veut bien encourager plusieurs gens de lettres, qui seront peu flattés d'être loués dans un livre où l'on dénigre avec fureur les plus illustres écrivains. Au reste, on a le droit d'être difficile quand on a composé à la fois des histoires, des caractères, des romans, un théâtre, le tout pour l'instruction de la jeunesse ; quand on réunit en soi Bossuet, Fénelon, La Bruyère, je dirais presque Molière : mais c'est un nom si profane ! d'ailleurs les *Femmes Savantes* ! *Tartufe* ! ce ne sont pas là des péchés véniels. Prions Dieu pour l'âme de Molière !

Page 652, vers 31 et 32, 2e col.

Ah! vous parlez du diable? il est bien poétique,
Dit le dévot Chactas, ce sauvage érotique.

Quelques personnes ont prôné sans mesure le roman chrétien d'*Atala*; elles ont placé cet petit ouvrage au-dessus de *Paul et Virginie*, et de la *Chaumière indienne*. Assurément c'était comparer la première esquisse d'un écolier aux meilleurs tableaux d'un grand maître. On ne trouve dans ces deux productions, pleines de charmes, rien qui ressemble aux capucinades de M. Aubry, aux étranges amours de Chactas, à une foule d'expressions plus étranges encore, et à ces amplifications descriptives d'un sauvage qui a fait sa rhétorique. L'auteur d'*Atala*, en mettant l'amour aux prises avec la religion, croit avoir conçu une idée neuve, et vaincu une extrême difficulté. Pour la nouveauté de l'idée, comment peut-il y croire? Il est peu probable qu'il n'ait pas entendu parler de Renaud et d'Armide, de Roger et de Bradamante, ou même de la tragédie de *Zaïre*. Quant à la difficulté vaincue, c'en est une sans doute d'avoir trouvé le moyen d'ennuyer avec de si puissants motifs d'intérêt, et dans un roman de deux cents pages. Si l'on en croit l'auteur dans sa modeste préface, il ne lit depuis longtemps qu'Homère et la Bible. Tant pis: il faut varier ses lectures, et ne pas redouter l'excès d'instruction. D'ailleurs c'est en grec qu'Homère a composé ses poëmes immortels; et, quand l'esprit saint a cru devoir dicter la Bible, il n'a pas jugé à propos de la dicter en français. Or il semble que l'auteur d'*Atala*, projetant d'écrire en notre langue, aurait surtout besoin d'en étudier à fond le génie, et de relire encore longtemps les modèles qui ont illustré notre belle littérature. L'auteur médite ce qu'il appelle un grand ouvrage, pour démontrer que la religion chrétienne est essentiellement poétique: le sujet est bien choisi; et l'ouvrage sera curieux à lire. On pourrait croire au premier aperçu que la mythologie d'Homère, de Virgile et d'Ovide, est un peu plus favorable à la poésie que les dogmes du christianisme.

L'idolâtrie encore est le culte des arts,

a dit un poëte habile, qu'on n'accusera pourtant pas d'être un esprit fort, un philosophe. Despréaux, poëte plus habile encore, et législateur en matière de goût, n'était pas infiniment frappé des beautés poétiques du christianisme. Cependant, toutes les fictions étant du domaine de la poésie, la religion chrétienne, tout comme une autre, a bien son côté poétique, soit dans le genre sérieux, soit dans le genre plaisant. Parmi les preuves dont l'auteur d'*Atala* peut appuyer son système, il ne manquera pas sans doute de citer la *Jérusalem délivrée* et la *Henriade*; il n'oubliera point *Polyeucte*, et d'autres chefs-d'œuvre du théâtre français; il ne faut pas qu'il oublie non plus le divin poëme de l'Arioste, et la *Pucelle* de Voltaire, ouvrage charmant, ouvrage admirable, mais dont le nom seul alarme aujourd'hui les oreilles pudiques de quelques *dévots de place*. Ils aimeraient peut-être mieux la *Pucelle* de Chapelain: il est vrai qu'elle est plus catholique.

Page 653, vers 9, 2e col.

Esménard, par exemple, est un rimeur chrétien.

Esménard, versificateur fraîchement débarqué à Paris. Il travaille au *Mercure de France*; ce qui a fait tomber les souscriptions. Il n'est pas, comme le marquis du *Joueur*, le maître architriclin des repas, mais il en est le Pindare. C'est dans les soupers qu'il brille. On le sert aux convives avec les glaces et le sorbet. Il improvise à merveille; il faut seulement avoir la bonté de l'avertir quinze jours d'avance. Il est vrai qu'il improvise de mémoire, ou même le papier à la main. Malgré ces petits défauts dans la représentation théâtrale, l'illusion est parfaite, grâce à l'aimable simplicité qui règne en ses odes. Ceux qui sont dans le secret s'étonnent qu'elles ne soient pas improvisées; ceux qui n'y sont pas le prennent pour des compliments en prose. L'harmonie, la chaleur, l'élévation, le délire, distinguent les vrais poëtes lyriques. On ne peut pas tout avoir: les trois premières qualités lui manquent sans doute; mais l'envie elle-même n'oserait lui contester le délire. Au reste son goût est si pur, qu'il ne se permet jamais un trait d'esprit. Cependant il faut bien en convenir, il n'a jusqu'à présent déployé tout son génie que dans le *Chant du Coq*, journal qu'on lisait au coin des rues. Mais un seul chef-d'œuvre assure à Piron l'immortalité: *ainsi soit-il* pour notre Esménard! Le *Chant du Coq*, voilà sa MÉTROMANIE.

Page 653, vers 29.

Soit, répond un quidam; pour moi je suis abbé.

On fait parler ici l'auteur inconnu d'un ouvrage intitulé, *Manuel des Missionnaires*. Le saint homme a caché son nom, mais non pas sa robe. Parmi les instructions édifiantes qu'il adresse à ses confrères en jonglerie catholique, apostolique et romaine, se trouve le passage suivant, qui vaut bien la peine d'être remarqué. « Tous ceux « qui étaient obligés de payer la dîme sont tenus de con- « tribuer à l'entretien des ministres de l'autel. Nous « n'exigerons pas cela sous le nom de dîme, mais nous « pouvons inculquer avec prudence et modération le « précepte du Seigneur, *Ita Dominus ordinavit iis qui* « *Evangelium annuntiant de Evangelio vivere*, et leur rap- « peler qu'ils n'ont que trop éprouvé ce que disait saint « Ambroise, qu'on donne au soldat impie ce qu'on refuse « au prêtre de Dieu. » Cela s'appelle avoir bien lu les pères de l'Église, et les citer fort à propos.

Page 653, vers 31.

Ainsi par Jefferson l'heureuse Virginie
Des cultes différents vit régner l'harmonie.

Jefferson, citoyen de Virginie, est aujourd'hui (1802) président du congrès des États-Unis de l'Amérique septentrionale. Il a écrit, durant la révolution opérée dans sa patrie, quelques pages remarquables sur la liberté des cultes. Ces pages, dictées par une raison pure et sublime, ont servi de base en cette matière à la législation de Virginie. Elles doivent être comptées parmi les beaux monuments de la philosophie du dernier siècle.

Page 653, vers 7, 2e col.

D'un chef-d'œuvre naissant il fut le protecteur.

Ce chef-d'œuvre est *Mahomet*, que Crébillon n'avait pas voulu laisser passer à la censure. D'Alembert fut moins timide. Voltaire, tourmenté par les intrigants dévôts de Paris et de Versailles, dédia sa pièce au pape Benoît XIV, Lambertini. Ce souverain pontife, homme de beaucoup d'esprit, accueillit la dédicace.

Page 654, vers 4 et 5.

Aimez-vous l'enjoûment, les grâces, le bon ton?
Lisez mes deux quatrains sur Voltaire et Tonton.

Ces deux quatrains sont adressés à une dame dont le chien s'appelait Tonton : les voici; on peut les chanter sur l'air, *Réveillez-vous, belle endormie*.

On dit qu'il faut, pour satisfaire
Votre goût et votre raison,
Et vous chanter comme Voltaire,
Et vous aimer comme Tonton :

Le premier n'est pas peu d'affaire :
Mais j'ai ma revanche au second;
Et si je le cède à Voltaire,
Je l'emporterai sur Tonton.

Page 654, vers 21.

Avant Dieu j'ai jugé les vivants et les morts.

La manie de juger ses contemporains et ses rivaux a nui beaucoup au littérateur dont il est ici question. Il s'est permis des décisions tranchantes, magistrales, et d'une rigueur qui avoisine l'injustice, quand elles ne sont pas tout à fait injustes. D'ailleurs le personnage de grand-prévôt littéraire est toujours un peu odieux, fût-il accompagné d'une vaste gloire, il devient ridicule dans un homme dont la réputation présente tant de côtés faibles. Voltaire lui-même, à la fin de sa carrière, après vingt chefs-d'œuvre dans tous les genres, environné, rassasié d'hommages, s'est bien gardé d'exercer une pareille magistrature. Il connaissait trop les hommes et les convenances : il avait reçu de la nature un esprit proportionné à son immense talent. Comment donc un écrivain qui se glorifiait avec raison d'être son élève n'a-t-il pas imité sa circonspection ? Connu sur la scène tragique par des chutes plus ou moins fortes et des succès plus ou moins faibles, comment n'a-t-il pas craint, en rabaissant les talents de Ducis, de laisser apercevoir une envieuse partialité? Serait-ce par une suite du même sentiment qu'il n'a trouvé ni éloquence ni philosophie dans les éloges composés par Garat? N'a-t-il pas jugé plus que légèrement Palissot, littérateur si éclairé, qui dans sa prose élégante rappelle l'école de Port-Royal, et qui, dans le vers de la comédie, n'est pas inférieur à Gresset? Enfin n'a-t-il pas eu ses raisons pour affecter de méconnaître le beau talent de Lebrun dans la poésie lyrique? De tout cela qu'est-il arrivé? Quelques gens ont traité La Harpe ainsi qu'il a traité ses rivaux; indulgent pour lui-même et pour lui seul, il s'attribue les qualités qu'il n'a pas; on lui a contesté celles qu'il possède. Assurément, comme critique, il occupe un rang élevé, quoique son *Cours de Littérature* soit beaucoup trop long pour la somme d'idées qu'il renferme. Comme orateur, ses *Éloges* de Fénelon et de Racine sont estimables, quoiqu'il soit très-inférieur en ce genre à Thomas, à Garat, à l'abbé Maury lui-même, pour l'harmonie, le mouvement, la chaleur, et non moins inférieur à Champfort pour l'esprit, la finesse et la précision. Comme poëte, quelques-uns de ses *Discours* en vers offrent des tirades heureuses; l'*Ombre de Duclos*, des traits piquants; *Tangu et Félime*, plusieurs détails agréables. S'il est au-dessus du médiocre dans ses *Odes*, même en y comprenant ses *Dithyrambes*, s'il est froid et sans imagination dans ses *Tragédies*, du moins dans un style plus tempéré, qui par là même lui convient mieux, *Mélanie*, son plus beau titre de gloire, offre une diction constamment pure, éloquente et pathétique : c'est ce qu'il fallait, et ce qu'il faut encore rappeler; mais les déclarations de La Harpe contre des opinions qu'il a professées pendant quarante ans; ses attaques inconsidérées; ses menaces lentes quand il n'attaque pas encore; cette férule qu'il ne dépose jamais; son intolérance littéraire, politique et religieuse : voilà ce qui a soulevé contre lui tous les partis, toutes les classes de lecteurs; voilà ce qui a révolté jusqu'aux hommes qui, malgré la différence d'opinion sur des points importants, étaient le mieux disposés pour lui, qui se faisaient un plaisir de rendre justice à son mérite littéraire, et qui auraient donné l'exemple de respecter sa vieillesse, si lui-même avait su la respecter.

LA MORT DU GÉNÉRAL HOCHE.

1798.

LE VIEILLARD D'ANCENIS [1].

O mes fils! partageons les communes douleurs,
Pleurons : Nantes gémit, Angers verse des pleurs;
Un long crêpe a couvert ces riantes vallées;
Au bord du fleuve ému, nos tribus désolées
Célèbrent un héros qu'enferme le cercueil :
Hoche n'est plus, mes fils; et la France est en deuil!
Il ne brillera plus sur un char de victoire,
L'heureux libérateur des rives de la Loire;
Puissant par la clémence et grand par les bienfaits,
Après avoir su vaincre, il sut donner la paix.

Vous connaissez l'ormeau qu'entouraient nos familles
Quand, le dixième jour, nos guerriers et nos filles,
Par de rustiques jeux fêtaient la liberté :
Il comptait trente hivers; mes mains l'avaient planté;
Des vieillards, des amants, son ombre était chérie;
Et son riant feuillage égayait la prairie.

[1] Cette élégie a été lue à une séance publique de l'Institut : elle est imprimée dans les *Mémoires* de cette compagnie, *Littérature et Beaux-arts*, t. III, p. 30-36.

Le fer n'insultait pas ses rameaux protecteurs,
Ses rameaux, doux abri des timides pasteurs,
Soit quand les eaux du ciel désaltéraient nos plaines,
Soit quand le Chien brûlant tarissait les fontaines.
Le voyageur qu'afflige un tronc inanimé
Redemande en pleurant l'ombrage accoutumé.
Mais les flots de la Loire ont semé le ravage :
Il a péri, l'ormeau, délices du rivage ;
Mes yeux l'ont vu tomber sans force et sans appui ;
Hoche, plus jeune encor, est tombé comme lui.

Quels étaient les fléaux qui désolaient ces rives,
Quand il vint rassurer nos familles craintives !
Il parut : son aspect enfanta des guerriers.
Avant lui, désertant les rustiques foyers,
Femmes, enfants, vieillards, cherchaient au sein des [villes
Des jours moins inquiets et des nuits plus tranquilles;
Nos peuplades fuyaient des brigands inhumains,
Nés dans les mêmes champs qu'ont dévastés leurs mains.
Ils vengeaient, disaient-ils, la foi de nos ancêtres.
Hélas ! ces malheureux, victimes de leurs prêtres,
De village en village apportant le trépas,
Calomniaient leur Dieu par des assassinats !
Mais ce Dieu les frappa de sa main vengeresse.
Quiberon ! lieu célèbre et cher à ma vieillesse,
Tu n'as point oublié les braves d'Ancenis !
J'apprends que de nouveau les brigands réunis
Promènent dans les bois leurs drapeaux parricides ;
Qu'on a vu sur nos bords des transfuges perfides
Qui, sous un joug impie ardents à se ranger,
Ont mendié partout l'appui de l'étranger ;
Que l'Anglais avec eux vient désoler nos plaines :
« L'Anglais! Du sang breton coule encor dans mes vei- [nes,
« M'écriai-je aussitôt ; je joindrai nos soldats ;
« Le fer ne sera point trop pesant pour mon bras.
« L'Anglais! Partons, mes fils, embrassons votre mère;
« Armez-vous ; donnez-moi le glaive héréditaire
« Qu'aux champs de Fontenoy ma jeunesse a porté,
« Et que mes derniers coups vengent la liberté ! »
Nous partons, nous quittons votre mère alarmée ;
J'offre au jeune héros qui commandait l'armée
Quatre guerriers de plus : le père et les trois fils ;
Vos bras, votre courage et mes cheveux blanchis.
Il sourit. « J'y consens, soyez parmi les braves ;
« Hommes libres, dit-il, combattez les esclaves. »
Ce jour même nous vit triompher sous ses lois ;
Et nous avons de près admiré ses exploits.
Anglais, brigand, rebelle, inondaient le rivage ;
Mais la patrie enflamme et double le courage;
La gaîté qui préside aux combats des Français
Garantissait d'avance et chantait nos succès.
A ces chants belliqueux les rebelles frissonnent ;
L'airain, le fer, les flots, la mort, les environnent ;
Tout meurt, fuit, ou se rend ; le rivage est soumis ;
Et le vainqueur debout ne voit plus d'ennemis.
Nos mains ont désarmé leurs phalanges tremblantes ;
Bientôt ces lieux n'offraient que des roches sanglantes,
Des sables infectés et de débris couverts,
Et des vaisseaux fuyant sur l'asile des mers.

Après ce jour illustre un heureux jour commence.
Défaits par la valeur, vaincus par la clémence,
Les tristes Vendéens, à la guerre échappés,
Abandonnent les chefs qui les avaient trompés.
Exilé trop longtemps sous la tente guerrière,
Le villageois revient habiter sa chaumière ;
La paix a ramené les champêtres plaisirs ;
Un ami des humains nous a fait ces loisirs.
Des vainqueurs, des vaincus, il essuya les larmes.
Partout, dans les hameaux, en déposant les armes,
Les Français réunis embrassaient les genoux
De cet ange de paix descendu parmi nous.
Il nous rendit nos jeux, nos danses bocagères ;
Il chanta les refrains de nos chansons légères;
Ancenis vit encor les fêtes sous l'ormeau ;
La colline entendit les sons du chalumeau ;
Et le pasteur, enflant la musette rustique,
Égaya vers le soir le repas domestique.
Tel, quand au sein des nuits les sombres aquilons
Ont de sifflements sourds attristé les vallons,
Prodiguant à nos fleurs sa caressante haleine,
Le zéphyr du matin vient consoler la plaine.

O père infortuné qu'assiègent les regrets !
Un bonheur sans nuage habite ces guérets :
Qu'à nos agriculteurs ta vieillesse sacrée
Offre les doux rayons d'une belle soirée !
Tous ceux qui maudissaient, dans nos calamités,
Leurs champs semés toujours et toujours dévastés,
Les yeux mouillés de pleurs, diront : Voilà mon père.
Éprouvant par ton fils un destin plus prospère,
Devant tes cheveux blancs prompts à se rallier,
En foule ils t'ouvriront le chaume hospitalier.
Du pacificateur là tu verras l'image ;
Des heureux qu'il a faits tu recevras l'hommage ;
Tu trouveras partout des soutiens, des amis ;
Mais qui peut consoler de la perte d'un fils ?
Ah ! la patrie au moins, reconnaissante et juste,
Soulage avec respect ton indigence auguste !
De ce fils qui n'est plus le nom te sert d'appui !
La justice du temps a commencé pour lui;
Les siècles à venir sont déjà sa conquête;
De son deuil triomphal on célèbre la fête.
Moi-même, de Paris visitant les remparts,
J'ai vu, mes fils, j'ai vu dans la plaine de Mars,
La douleur et les arts qui lui prêtaient des charmes,
Tout, hormis le guerrier qu'honoraient tant de larmes!
Ainsi que les héros, les sages l'ont vanté;

Tout le peuple a gémi ; les bardes ont chanté.
Quatre chefs renommés, l'espoir de la patrie,
Portaient du guerrier mort la dépouille chérie ;
Magistrats, citoyens, l'œil triste et l'âme en deuil,
De leurs rameaux de chêne ombrageaient son cercueil.
Courbé par la douleur et le poids des années,
Son vieux père, accusant l'arrêt des destinées,
Laissait tomber ces mots, cent fois interrompus :
«Charles, mon pauvre enfant, je ne te verrai plus!»
Les rayons du héros entouraient sa famille,
Et le père, et la veuve, et la sœur, et la fille
Qui, sa branche à la main, tendait vers le tombeau
Ses petits bras couverts des langes du berceau.
Lui-même contemplait cette fête imposante :
Quand tout pleurait, son ombre invisible et présente
Mêlait un chant de gloire aux longs gémissements,
Et de nos défenseurs recevait les serments.

Ils ne seront pas vains! L'heure approche où la France
Du vainqueur des Anglais remplira l'espérance!
Quand l'aigle a ralenti son vol audacieux ;
Quand la paix triomphante, et descendant des cieux,
A la voix des Français vient sourire à la terre,
Debout sur des débris, l'orgueilleuse Angleterre,
La menace à la bouche, et le glaive à la main,
Réclame encor la guerre, et veut du sang humain!
Elle dont le trident, asservissant les ondes,
Usurpa les trésors et les droits des deux mondes!
Rendons aux nations l'héritage des mers ;
Entendez, mes enfants, la voix de l'univers
Déléguer aux Français la vengeance publique :
Voyez Londres pâlir au nom de l'*Italique*[1].
De ce chef renommé vous savez les exploits :
Lorsque le vent du Nord, rugissant dans les bois,
Avait interrompu les jeux sous la feuillée,
Le récit des combats prolongeait la veillée.
Le céleste Chasseur glaçait l'onde et les airs ;
Nos familles, trompant la rigueur des hivers,
Près de l'ardent foyer s'assemblaient en silence ;
Les guerriers du héros racontaient la vaillance ;
Muets, nous écoutions ; les vieillards attendris
S'écriaient en pleurant : « Que n'est-il notre fils!
Vous aussi, vous pleuriez! le courage a ses larmes :
Au bruit de ses hauts faits vos mains cherchaient des armes;
Vous vouliez près de lui la gloire et le danger :
Eh bien! sous ses drapeaux courez donc vous ranger!
Et vous, des guerriers francs élite magnanime,
Les Alpes sous vos pas ont abaissé leur cime;
Vous franchîtes les monts ; vous franchirez les flots.
Des tyrans de la mer punissez les complots :
Ils combattront pour l'or ; vous, pour une patrie.

[1] Napoléon fut appelé, en 1796, au commandement en chef de l'armée d'Italie.

Si jadis un Français, des rives de Neustrie[1]
Descendit dans leurs ports, précédé par l'effroi,
Vint, combattit, vainquit, fut conquérant et roi,
Quels rochers, quels remparts deviendront leur asile,
Quand Neptune irrité lancera dans leur île
D'Arcole et de Lodi les terribles soldats,
Tous ces jeunes héros vieux dans l'art des combats,
La grande nation à vaincre accoutumée,
Et le grand général guidant la grande armée?

LA MORT
DU COLONEL MUIRON[2],

TUÉ A LA BATAILLE D'ARCOLE.

1799.

Arcole! en tes vallons fameux par nos guerriers
Les larmes du vainqueur ont mouillé ses lauriers.
Tu vis de cent héros moissonner la vaillance,
Qu'à l'Italie encor redemande la France.
Là, plus d'un grand destin en naissant immolé,
Plus d'un nom que la gloire eût un jour révélé,
Expira dans l'oubli sous la tombe jalouse ;
Mais du jeune Muiron, mais de sa tendre épouse,
Ma lyre veut du moins consacrer les malheurs,
Et l'avenir ému leur donnera des pleurs.

Dans le camp des Français, leurs jeunes destinées
Au milieu des périls s'écoulaient fortunées ;
Un fils, depuis six mois, souriait à leurs vœux ;
Et du premier amour ils s'aimaient tous les deux.
La veille du combat, loin du fracas des armes,
L'hymen au front voilé leur prodiguait ses charmes ;
Dans ces moments d'ivresse il semblait que le dieu
Leur dît secrètement : C'est le dernier adieu.
Au signal du clairon, Muiron cherche la gloire ;
Il part, combat et meurt. On chanta la victoire.
Son épouse accourait ; les guerriers, l'œil baissé,
L'accueillaient, en passant, d'un silence glacé.
Vers les bords de l'Adige en tremblant elle arrive,
Elle appelle, elle voit sur la sanglante rive
Muiron, les yeux couverts des ombres du trépas,
Et pour la recevoir ouvrant encor les bras.
Elle ne parle point, mais chancelle, soupire ;
Sur l'époux bien-aimé lentement elle expire.
Ce jour qu'il ne voit plus importune ses yeux ;
Et d'un dernier regard elle accuse les cieux.
Sans parents, sans appui, sans lait, sans nourriture,
L'enfant restait : la mort, outrageant la nature,

[1] Guillaume, dit *le Conquérant*.
[2] Muiron était colonel d'artillerie.

Sur la tendre victime étendit son courroux.
L'épouse dans la tombe avait suivi l'époux ;
L'enfant ne suça point le lait de l'étrangère :
Dans la tombe, à son tour, l'enfant suivit la mère.

Ainsi, quand le Bélier vient reverdir les champs,
En un bosquet paré de filles du printemps,
Belles l'une par l'autre, on voit s'unir deux roses
Sur une même tige, un même jour écloses.
Entre elles deux jaillit le timide bouton,
D'une amour mutuelle aimable rejeton.
La grêle à coups pressés abat les fleurs naissantes ;
Et, s'unissant encor, les roses languissantes
Inclinent tristement leur front pâle et flétri ;
Près d'elles tombe et meurt le rejeton chéri,
Que du plus doux zéphyr un souffle fit éclore,
Mais qu'un de ses baisers n'entr'ouvrait pas encore.

LE CIMETIÈRE
DE CAMPAGNE.

ÉLÉGIE ANGLAISE DE GRAY,

TRADUITE EN VERS FRANÇAIS.

1805.

PRÉFACE.

Il existe déjà dans la langue française plusieurs traductions en vers de cette célèbre élégie ; mais celles qui ont été publiées semblent plutôt des paraphrases que des traductions. Nous avons de plus quelques morceaux de poésie dont elle a évidemment donné l'idée ; il en est même qui, sans égaler l'ouvrage du poëte anglais pour la plénitude des pensées et l'énergique précision du style, sont du moins fort remarquables par l'élégance et l'harmonie.

En donnant au public cette version nouvelle, composée il y a plusieurs années, je fais imprimer les vers anglais à côté des vers français. On pourra voir d'un coup d'œil ce que j'ai cru devoir supprimer, changer, ajouter ; on jugera si j'ai su garder un juste milieu entre une imitation infidèle et une traduction servile. J'ai craint pour l'élégie entière la monotonie des stances ; j'ai conservé seulement dans l'épitaphe ces formes de poésie, qui m'ont paru lui convenir. J'ai travaillé cette pièce avec soin ; mais, en quelque genre que ce soit, je n'ai jamais donné mes écrits que comme des essais susceptibles d'un perfectionnement graduel. Je serai disposé dans tous les temps à mettre à profit l'opinion des connaisseurs, et même ce que pourront offrir de judicieux les critiques amères des censeurs de profession.

Voltaire, à son retour de Londres, où l'avaient contraint à se réfugier les premières persécutions qu'il eût essuyées en France, fit connaître à sa patrie la philosophie et la littérature des Anglais. Il puisa dans leurs poëtes des beautés fortes, qu'il sut encore embellir. Durant les dernières années de ce grand homme, aujourd'hui si ridiculement harcelé, M. Ducis a mérité des succès mémorables en transportant sur la scène française les créations vigoureuses du poëte tragique de l'Angleterre. Plus récemment, dans la traduction du *Paradis perdu*, ouvrage tantôt sublime et tantôt bizarre d'un génie non moins étonnant que Shakespeare, on a souvent retrouvé tout le talent de M. Delille ; on le cherchait dans l'*Homme des champs* et dans le poëme de la *Pitié*.

Le même M. Delille a traduit autrefois, avec beaucoup de bonheur, la belle *Épître* de Pope au docteur Arbuthnot. Un autre chef-d'œuvre de Pope, l'héroïde d'*Héloïse*, avait déjà fondé la réputation de M. Colardeau. M. Boisjolin mérite d'être cité après ces talents célèbres ; et sa traduction de la *Forêt de Windsor* est un des morceaux les plus purs qui aient paru depuis longtemps.

Quand il devient difficile d'oser penser soi-même, on peut encore traduire. Indépendamment de l'*Élégie* de Gray, le meilleur ouvrage que nous ayons vu en ce genre, au moins dans les langues modernes, quelques autres pièces de ce poëte sont dignes d'une version élégante et soignée : par exemple, son *Hymne à l'Adversité* ; ses deux *Odes* pindariques, l'une sur les *progrès de la poésie*, l'autre intitulée *le Barde* ; mais plus encore, à mon avis, son *Ode* charmante sur le *collége d'Éton*. L'*Ode* plus fameuse que Dryden a composée sur *la Musique*, l'*Emma* de Prior, l'*Ermite* de Parnell, l'*Épître* d'Addison sur l'*Italie*, une douzaine de fables de Gay, deux petits poëmes de Goldsmith : le *Voyageur* et le *Village abandonné*, mériteraient d'exercer parmi nous des versificateurs habiles. Les littératures ne sont jamais en guerre. Il peut exister des querelles politiques entre les divers gouvernements ; le vœu philanthropique de Sully, de l'abbé de Saint-Pierre et de J.-J. Rousseau peut n'être encore que le rêve des hommes de bien ; mais il existe pour le génie un traité de paix perpétuelle qui doit être religieusement observé.

THE COUNTRY CHURCH-YARD.

ELEGY.

The curfew tolls the knell of parting day,
The lowing herd winds slowly o'er the lea,
The ploughman homeward plods his weary way,
And leaves the world to darkness and to me.

LE CIMETIÈRE DE CAMPAGNE.

ÉLÉGIE.

Le jour fuit ; de l'airain les lugubres accents
Rappellent au bercail les troupeaux mugissants ;
Le laboureur lassé regagne sa chaumière ;
Du soleil expirant la tremblante lumière

Now fades the glimmering landscape on the sight,
And all the air a solemn stillness holds,
Save where the beetle wheels his droning flight,
And drowsy tinklings lull the distant folds.

Save that, from yonder ivy-mantled tower,
The moping owl does to the moon complain
Of such as, wandering near her secret bower,
Molest her ancient solitary reign.

Beneath those rugged elms, that yew-tree's shade,
Where heaves the turf in many a mouldering heap,
Each in his narrow cell for ever laid,
The rude forefathers of the hamlet sleep.

The breezy call of incense-breathing morn,
The swallow twitt'ring from the straw-built shed,
The cock's shrill clarion, or the echoing horn,
No more shall rouse them from their lowly bed.

For them no more the blazing hearth shall burn,
Or busy housewife ply her evening care:
No children run to lisp their sire's return,
Or climb his knees the envied kiss to share.

Oft did the harvest to their sickle yield,
Their harrow oft the stubborn glebe has broke:
How jocund did they drive their team afield!
How bow'd the woods beneath their sturdy stroke!

Let not Ambition mock their useful toil,
Their homely joys, and destiny obscure;
Nor grandeur hear with a disdainful smile
The short and simple annals of the poor.

The boast of heraldry, the pomp of power,
And all that beauty, all that wealth e'er gave,
Await alike the', inevitable hour,
The paths of glory lead but to the grave.

Nor you, ye Proud, impute to these the fault,
If Memory o'er their tomb no trophies raise,
Where through the long-drawn aisle and fretted vault
The pealing anthem swells the notes of praise.

Can storied urn, or animated bust,
Back to its mansion call the fleeting breath?
Can Honour's voice provoke the silent dust,
Or Flattery soothe the dull cold ear of Death?

Perhaps in this neglected spot is laid
Some heart once pregnant with celestial fire;
Hands, that the rod of empire might have sway'd,
Or waked to ecstasy the living lyre:

But Knowledge to their eyes her ample page
Rich with the spoils of Time did ne'er unroll;
Chill Penury repress'd their noble rage,
And froze the genial current of the soul.

Délaisse par degrés les monts silencieux;
Un calme solennel enveloppe les cieux;
Et sur un vieux donjon, que le lierre environne,
Les sinistres oiseaux, par un cri monotone,
Grondent le voyageur dans sa route égaré,
Qui vient troubler l'empire à la nuit consacré.

Près de ces ifs noueux dont la verdure sombre
Sur les champs attristés répand le deuil et l'ombre,
Sous ces frêles gazons, parure du tombeau,
Dorment les villageois, ancêtres du hameau.
Rien ne peut les troubler dans leur couche dernière:
Ni le clairon du coq annonçant la lumière,
Ni du cor matinal l'appel accoutumé,
Ni la voix du printemps au souffle parfumé.
Des enfants, réunis dans les bras de leur mère,
Ne partageront plus sur les genoux d'un père
Le baiser du retour, objet de leur désir;
Et le soir, au banquet, la coupe du plaisir
N'ira plus à la ronde égayer la famille.

Que de fois la moisson fatigua leur faucille!
Que de sillons traça leur soc laborieux! [joyeux,
Comme au sein des travaux leurs chants étaient
Quand la forêt tombait sous les lourdes cognées!
Que leurs tombes du moins ne soient pas dédaignées;
Que l'heureux fils du sort, déposant sa grandeur,
Des simples villageois respecte la candeur;
Que le sourire altier sur ses lèvres expire.
Biens, dignités, crédit, beauté, valeur, empire:
Tout vient dans le lieu sombre abîmer son orgueil.
O gloire! ton sentier ne conduit qu'au cercueil!

Ils n'obtinrent jamais, sous les voûtes sacrées,
Des éloges menteurs, des larmes figurées;
Les ministres du Ciel ne leur vendirent pas
Le faste du néant, les hymnes du trépas;
Mais, perçant du tombeau l'éternelle retraite,
Des chants raniment-ils la poussière muette?
La flatterie impure, offrant de vains honneurs,
Fait-elle entendre aux morts ses accents suborneurs?

Des esprits enflammés d'un céleste délire,
Des mains dignes du sceptre, ou dignes de la lyre,
Languissent dans ce lieu par la mort habité.
Grands hommes inconnus! La froide pauvreté
Dans vos âmes glaça le torrent du génie;
Des dépouilles du temps la science enrichie
A vos yeux étonnés ne déroula jamais
Le livre où la nature imprima ses secrets;

Full many a gem of purest ray serene
The dark unfathom'd caves of Ocean bear:
Full many a flower is born to blush unseen,
And waste its sweetness on the desert air.

Some village Hampden, that, with dauntless breast,
The little tyrant of his fields withstood;
Some mute inglorious Milton here may rest,
Some Cromwell guiltless of his country's blood.

The' applause of list' ning senates to command,
The threats of pain and ruin to despise,
To scatter plenty o'er a smiling land,
And read their history in a nation's eyes,

Their lot forbade: nor circumscrib'd alone
Their growing virtues, but their crimes confin'd;
Forbade to wade through slaughter to a throne,
And shut the gates of mercy on mankind.

The struggling pangs of conscious Truth to hide,
To quench the blushes of ingenuous Shame,
Or heap the shrine of Luxury and Pride
With incense kindled at the Muse's flame.

Far from the madding crowd's ignoble strife,
Their sober wishes never learn'd to stray;
Along the cool, sequester'd vale of life
They kept the noiseless tenor of their way.

Yet e'en these bones from insult to protect,
Some frail memorial still erected nigh,
With uncouth rhymes and shapeless sculpture deck'd
Implores the passing tribute of a sigh.

Their name, their years, spelt by the'unletter'd Muse
The place of fame and elegy supply:
And many a holy text around she strews,
That teach the rustic moralist to die.

For who, to dumb forgetfulness a prey,
This pleasing anxious being e'er resign'd,
Left the warm precincts of the cheerful day,
Nor cast one longing lingering look behind?

On some fond breast the parting soul relies,
Some pious drops the closing eye requires;
Ev'n from the tomb the voice of Nature cries,
Ev'n in our ashes live their wonted fires.

For thee, who, mindful of the'unhonour'd dead,
Dost in these lines their artless tale relate;
If chance, by lonely contemplation led,
Some kindred spirit shall inquire thy fate:

Haply some hoary-headed swain may say,
«Oft have we seen him at the peep of dawn
«Brushing with hasty steps the dews away,
«To meet the sun upon the upland lawn.

Mais l'avare Océan recèle dans son onde
Des diamants, l'orgueil des mines de Golconde;
Des plus brillantes fleurs le calice entr'ouvert
Décore un précipice ou parfume un désert:
Là peut-être sommeille un Hampden de village [1],
Qui brava le tyran de son humble héritage;
Quelque Milton sans gloire; un Cromwel ignoré,
Qu'un pouvoir criminel n'a point déshonoré.
S'ils n'ont pas des destins affronté la menace,
Fait tonner au sénat leur éloquente audace,
D'un hameau dévasté relevé les débris,
Et recueilli l'éloge en des yeux attendris,
Le sort, qui les priva de ces plaisirs sublimes,
Ainsi que les vertus borna pour eux les crimes:
On n'a point vu l'épée, ivre de sang humain,
Leur frayer jusqu'au trône un horrible chemin;
Ils n'ont pas étouffé dans leur âme flétrie
Et la pitié qui pleure, et le remords qui crie;
Jamais leur main servile aux coupables puissants
N'a des pudiques sœurs prostitué l'encens;
Et leurs modestes jours, ignorés de l'envie,
Coulèrent sans orage au vallon de la vie.

Quelques rimes sans art, d'incultes ornements,
Recommandent aux yeux ces obscurs monuments;
Une pierre attestant le nom, le sexe et l'âge,
Une informe élégie, où le rustique sage
Par des textes sacrés nous enseigne à mourir,
Implorent du passant le tribut d'un soupir.
Et quelle âme intrépide, en quittant le rivage,
Peut au muet oubli résigner son courage?
Quel œil, apercevant le ténébreux séjour,
Ne jette un long regard vers l'enceinte du jour?
Nature, chez les morts ta voix se fait entendre;
Ta flamme dans la tombe anime notre cendre:
Aux portes du néant respirant l'avenir,
Nous voulons nous survivre en un doux souvenir.

Et toi, qui, pour venger la probité sans gloire,
Du pauvre dans tes vers chantas la simple histoire,
Si, visitant ces lieux, domaine de la mort,
Un cœur parent du tien veut apprendre ton sort,
Sans doute un villageois, à la tête blanchie,
Lui dira: « Traversant la plaine rafraîchie,

[1] Jean Hampden, sous le règne de Charles Ier, refusa de payer l'impôt arbitraire du *ship-money*, alors perçu pour la construction des vaisseaux; refus qui lui attira de longues et cruelles persécutions. Il déploya, dans cette occasion, des vertus et un courage dont les anciens Romains se fussent honorés; son nom est, en Angleterre, l'objet de la plus haute vénération. Jean Hampden fut tué, le 24 juin 1643, à Chalgrovefield, du comté d'Oxford, dans une bataille donnée contre les partisans de Charles Ier.

«There, at the foot of yonder nodding beech,
«That wreathes its old fantastic roots so high,
«His listless length at noon-tide would he stretch,
«And pore upon the brook that bubbles by.

«Hard by yon wood, now smiling as in scorn,
«Muttering his wayward fancies, he would rove;
«Now drooping, woeful, wan, like one forlorn,
«Or craz'd with care, or cross'd in hopeless love.

«One morn I miss'd him on the custom'd hill,
«Along the heath, and near his favourite tree;
«Another came; nor yet beside the rill,
«Nor up the lawn, nor at the wood was he;

«The next with dirges due in sad array
«Slow thro the church-way path we saw him borne:
«Approach and read (fort thou canst read) the lay
«Grav'd on the stone beneath yon aged thorn.»

THE EPITAPH.

Here rests his head upon the lap of Earth
A youth, to Fortune and to Fame unknown:
Fair Science frown'd not on his humble birth,
And Melancholy mark'd him for her own.

Large was his bounty, and his soul sincere;
Heav'n did a recompense as largely send;
He gave to Misery (all he had) a tear,
He gain'd from Heav'n ('twas all he wish'd) a friend.

No farther seek his merits to disclose,
Or draw his frailties from their dread abode.
(There they alike in trembling hope repose)
The bosom of his Father and his God.

«Souvent sur la colline il devançait le jour;
«Quand au sommet des cieux le midi de retour
«Dévorait les coteaux de sa brûlante haleine,
«Seul, et goûtant le frais à l'ombre d'un vieux chêne,
«Couché nonchalamment, les yeux fixés sur l'eau,
«Il aimait à rêver au doux bruit du ruisseau;
«Le soir, dans la forêt, loin des routes tracées,
«Il égarait ses pas et ses tristes pensées;
«Quelquefois, en quittant ces bois religieux,
«Des pleurs mal essuyés mouillaient encor ses yeux;
«Un jour, près d'un ruisseau, sur le mont solitaire,
«Sous l'arbre favori, le long de la bruyère,
«Je cherchai, mais en vain, la trace de ses pas;
«Je vins le jour suivant, je ne le trouvai pas;
«Le lendemain, vers l'heure où naissent les ténèbres,
«J'aperçus un cercueil et des flambeaux funèbres;
«A pas lents vers l'église on portait ses débris:
«Sa tombe est près de nous; regarde, approche, et lis:»

ÉPITAPHE.

Sous ce froid monument sont les jeunes reliques
D'un homme à la fortune, à la gloire inconnu;
La tristesse voilait ses traits mélancoliques;
Il eut peu de savoir, mais un cœur ingénu.

Les pauvres ont béni sa pieuse jeunesse,
Dont la bonté du ciel a daigné prendre soin;
Il sut donner des pleurs, son unique richesse;
Il obtint un ami, son unique besoin.

Ne mets point ses vertus, ses défauts en balance,
Homme! tu n'es plus juge en ce funèbre lieu.
Dans un espoir tremblant, il repose en silence
Entre les bras d'un père et sous la loi d'un Dieu.

LA RETRAITE.

ÉLÉGIE. — 1809.

Un roi, je dirai plus, un sage,
Écrit que tout est vanité,
Tout, y compris la majesté,
Même l'amour; et c'est dommage.
Nombre de gens ont souhaité
D'éterniser dans la mémoire
Un nom d'âge en âge escorté
Par les fanfares de la gloire.
Ce rêve est sans doute fort beau;
Mais lorsque de nos jours plus sombres
Pâlit et s'éteint le flambeau,
Le bruit qu'on fait sur un tombeau
Ne va point réjouir les ombres.

Heureux qui, du monde oublié,
Cultive sans inquiétude
Et les beaux-arts et l'amitié!
Heureux qui dans la solitude,
De la vérité seule épris,
Cherche en des livres favoris
Le plaisir, et non plus l'étude!
Dans la jeunesse, où l'avenir
Nous découvre une mer immense,
L'homme entend la voix du zéphyr,
Et s'embarque avec l'espérance;
Mais bientôt l'imprudent nocher
Est froissé par un long orage;
Contre les pointes d'un rocher
Son vaisseau heurte et fait naufrage.
Lui-même il se sauve à la nage;
Il vient sécher ses vêtements;

Les dieux reçoivent ses serments
De ne plus quitter le rivage.
Vainement le zéphyr trompeur
Lui renouvelle ses caresses :
Il fuit la mer et ses promesses ;
Les fleuves mêmes lui font peur.
Il n'ira pas au sein des villes,
Portant des yeux désenchantés,
Abjurer ses plaisirs tranquilles
Pour de bruyantes voluptés ;
Moins passionné, plus sensible,
Il ne veut que l'ombre et le frais,
Que le silence des forêts,
Que le bruit d'un ruisseau paisible.
Là, quand de ses derniers rayons
Le soleil a rougi les monts,
Sous les saules de la prairie
Il voit les danses du hameau ;
Les sons lointains du chalumeau
Bercent sa douce rêverie ;
Et, comme l'onde du ruisseau,
Il regarde couler sa vie.

LE MAITRE ITALIEN.

NOUVELLE. — 1802.

Aux environs des mers de Germanie,
Tout près de l'Elbe et non loin de Hambourg,
Se trouve un lieu qu'on nomme Lunébourg,
Cité fameuse, et berceau du génie.
C'était le temps où nos preux chevaliers
Couraient cherchant des murs hospitaliers
Loin de la France et loin de leur famille,
Depuis le jour, à jamais détesté,
Qui détruisit la saine liberté,
En renversant les murs de la Bastille.
Comme il faut vivre, aucuns étaient lecteurs,
Instituteurs, auteurs, prédicateurs ;
Aucuns montraient le chant à quelque belle ;
Aucuns, la danse; aucuns, Polichinelle.

M'est-il permis, entre tant de héros,
D'en choisir un, dont je dirai deux mots?
Nérac était le lieu de sa naissance ;
Il avait nom le vicomte de Crac,
Homme à son gré de très-haute importance,
Cousin germain des barons d'Albicrac ;
Sot, paresseux, ignorant comme un moine,
Ne sachant rien que le patois gascon,
Ne possédant de trésor que son nom ;
Mais l'impudence était son patrimoine.
Dans l'Allemagne il apprit en chemin,
Grâce au besoin, ce grand maître de langue,
Quelques lambeaux du langage germain.
Lui-même un jour se fit telle harangue
En son patois : « Eh donc! que deviens-tu?
« Sujet loyal, banni par ta vertu,
« Mourant de faim, tu vis dans l'espérance!
« Ne dois-tu pas un Dunois à la France?
« Il faut songer à conserver Dunois.
« Si tu voulais enseigner ton patois?
« L'enseigner, bon ; la grande peine à prendre
« Est de trouver gens qui veuillent l'apprendre.
« Pour en sentir les charmantes douceurs,
« Ces Allemands sont trop peu connaisseurs ;
« Mais l'Italie en ces lieux intéresse ;
« Car les Français, enragés roturiers,
« Dans ce pays font la guerre en courriers,
« Et des Germains vont battant la noblesse.
« De l'Italie on parle tout le jour :
« C'est Mondovi, c'est Dégo, c'est Plaisance,
« Lodi, Turin, Gênes, Milan, Florence,
« Rome !... et Nérac n'a jamais eu son tour.
« Tous ces barons, dans la ville ébahie,
« Voudraient savoir la langue d'Italie.
« De ce jargon tu n'entends pas un mot ;
« Mais eux non plus, et tu n'es pas un sot.
« On va cherchant la langue originelle,
« La langue-mère, unique, universelle ;
« Plusieurs savants sont pour le bas-breton ;
« Non, cadédis, c'est le patois gascon.
« Puisqu'il le faut, qu'il déroge, et devienne
« Pour un moment la langue italienne.
« En te berçant, ta nourrice t'apprit
« Le gascon pur ; eh donc! l'affaire est bonne :
« Tu fonderas une cité gasconne.
« Que c'est pourtant d'avoir un grand esprit ! »

Dès le soir même, affiches dans la ville.
A LA NOBLESSE. *Un seigneur milanais,*
Forcé de fuir les jacobins français,
Et dans ces murs fixant son domicile,
Veut enseigner langage qu'il sait bien.
Il a pour ce méthodes singulières ;
En quatre mois, écoliers, écolières,
Autant que lui sauront l'italien.

Notre héros tourne toutes les têtes :
On se l'arrache aux soupers, dans les fêtes ;
C'est une vogue, un bruit, un engoûment,
Une folie, une fureur si grande,
Qu'au bout d'un an cette ville allemande
Plus ne savait un seul mot d'allemand.
Chacun de rire aux folles incartades
Que prodiguait le comique héros ;
Lui-même aussi publiait ses boutades.

Lettres, billets, chansons, menus propos,
Discours pieux, virulents, emphatiques,
Assaisonnés d'injures scolastiques;
Partout l'injure est style de dévots.
Plus, écrivit certain cours de lycée :
Douze in-quarto resserraient sa pensée;
Grands écrivains sont avares de mots.
Il régentait la bonne compagnie
En toute chose : il enseignait surtout
L'art d'acquérir esprit, talent et goût,
Et des secrets pour avoir du génie.
Voire on prétend qu'aimant fort les secrets
Mainte beauté, qui n'en fit rien connaître,
Prenait encor d'autres leçons du maître,
Tant le mérite a de puissants attraits!

Quand de la sorte on fêtait le grand homme,
Près de ces lieux certain banquier de Rome
Vint à descendre; il quittait ses foyers,
Craignant de Paul la royale folie.
Couvert du sang des Sarmates altiers,
Le Moscovite aux vallons d'Italie
Portait le fer, la flamme, le trépas.
Son général, monsieur saint Nicolas,
S'était adjoint Suwarow, grand apôtre,
Tueur de gens, et saint tout comme un autre,
Lequel, suivi de ses nombreux guerriers,
Vainquit d'abord nos débris héroïques;
Mais qui, depuis, dans les champs helvétiques,
Par Masséna vit flétrir ses lauriers.
Or, noterez que dans ces temps critiques,
Où le pouvoir luttait contre les droits,
Si des sujets fuyaient les républiques,
Des citoyens émigraient loin des rois.
Le voyageur détestait ces pontifes,
Tyrans cagots, plus rois que les Césars;
Il méprisait leurs dogmes apocryphes;
Lettré d'ailleurs, et grand ami des arts,
Fier ennemi du pouvoir arbitraire,
Toujours fidèle et cher à son parti,
Estimé, craint, dans le parti contraire :
On l'appelait signor Aliberti.

Pour lui, bon Dieu! quelle route importune!
Hambourg l'appelle, à son regret cuisant;
Triste climat, séjour peu séduisant,
Mais le dépôt de toute sa fortune.
Il cheminait, le cœur sombre et dolent,
L'esprit rêveur, et souvent l'œil humide;
Lisant, chantant, ou les plaintes d'Armide,
Ou les fureurs du paladin Roland.
De son pays regrettant les merveilles,
Les lourds châteaux des lourds barons germains
Ne brillaient pas devant ses yeux romains;
Et l'allemand charmait peu ses oreilles.
Dans un village en passant arrêté,
Le voyageur allait dîner; son hôte,
Joignant babil à curiosité
Par le valet avait appris, sans faute,
D'Aliberti le nom, l'état, le bien
Et le pays. « Monsieur, soyez tranquille,
« Dit le Germain : nous avons une ville
« Qui ne sait plus parler qu'italien.
« — De ces côtés? — Sur la route, à sept mille.
« C'est Lunébourg. — Partons vite; un courrier.
« Dînez d'abord. — Non, mais je vais payer.
« — Soit. — Un courrier! des chevaux! ma voiture!
« Je n'ai plus faim : j'attendrai jusqu'au soir. »
Pendant la route il semblait que l'espoir
Eût à ses yeux embelli la nature,
Au point qu'il fit l'éloge d'un coteau,
Fermant les yeux, lorsque par aventure
Il se trouvait près de quelque château.

« Rome, Florence, et Venise, et Ferrare, »
S'écriait-il, « la gloire en est à vous!
« Les astres purs qui brillèrent pour nous
« Ont enfin lui sur ce climat barbare.
« Gloire immortelle à nos chantres heureux!
« Alighieri, leur père et leur modèle;
« Amant de Laure, et chantre digne d'elle,
« Vraiment poëte et vraiment amoureux;
« Grand Torquato, l'émule de Virgile;
« Ludovico, plus riche, plus habile,
« Plus grand peut-être, et dont l'art enchanteur
« Sait réunir la grâce et la vigueur,
« La raison saine et l'aimable délire;
« Rivaux d'Horace, et maîtres de la lyre,
« Chiabrera, Filicaia, Testi;
« Noble Guidi, dont les strophes divines
« Depuis cent ans charment nos sept collines;
« Fier Varano, brillant Algarotti;
« Et toi, l'honneur de nos tendres musettes,
« Charmant Rolli, qui de tes chansonnettes
« Fis retentir les échos de Windsor;
« Et vous qu'aima la muse au sceptre d'or,
« Touchant Maffei, élégant Métastase;
« Sur les hauteurs des deux sommets sacrés
« Buvez l'encens, partagez mon extase,
« Unis aux dieux qui vous ont inspirés!
« Au bout du monde on peut encore entendre
« Votre langage harmonieux et tendre!
« J'avais besoin d'un plaisir aussi grand :
« Je suis à jeun, bien las et bien souffrant.
« Ne plus vous voir, ô chefs-d'œuvres antiques!
« Ne rencontrer que des cités gothiques!
« Que Botzembourg! Lunébourg! Rotembourg
« Et tout cela pour aller à Hambourg!

« Mais Lunébourg mérite au moins sa grâce :
« C'est un nom sec ; il n'est point dans le Tasse ;
« Le conserver serait un grand défaut :
« Lunopoli, c'est le nom qu'il lui faut. »

Il arrivait, comme à la promenade
Tous les oisifs couraient se réunir ;
Gens du beau monde ont vu de loin venir
Le postillon, chargé d'une ambassade.
On cherche, on trouve assez malaisément
Vieux érudit qui savait l'allemand.
Plein du renom d'une cité polie,
Dit l'interprète, et brûlant de la voir,
Un habitant de la belle Italie
Arrive exprès pour remplir un devoir.
Chacun s'écrie : Italien ! qu'il vienne.
Vive, sandis, la langue italienne !
Le cher vicomte, en un si mauvais pas,
Écoute, approuve et ne se trouble pas :
Il est sans peur, s'il n'est pas sans reproche.
Aliberti modestement s'approche,
Fait compliment au bon peuple germain.
C'était partout des voyelles sonnantes,
Des mots choisis, des phrases élégantes,
Du pur toscan que parlait un Romain.
Des auditeurs l'étonnement extrême,
Quand il eut dit, l'étonnait fort lui-même ;
Sans lui répondre, ils examinaient tous
Ses grands yeux noirs, sa noire chevelure,
Son nez romain, sa taille, son allure ;
Puis se disaient : Qu'est-ce ? l'entendez-vous ?
Quel monotone et singulier langage !
Italien ? Comment ! cet homme-ci ?
On s'est trompé. Que vient-il faire ici ?
Son idiome est celui d'un sauvage.
Bientôt le bruit, d'abord faible et confus,
Gagne, s'étend, s'accroît de plus en plus.
Le maître parle, et soudain grand silence :
« Cet étranger n'a pas le regard bon ;
« Vous le prenez pour un sauvage ? Non,
« Non ; c'est plutôt un jacobin, je pense ;
« Il est venu par la route de France,
« Et je crois bien qu'il a parlé gascon. »
Gascon ! La foudre, en perçant les nuées,
La foudre même eût fait moins de fracas :
Figurez-vous les cris, les brouhahas,
Les quolibets, les ris à grands éclats ;
Sifflets aigus, effrayantes huées :
On se croyait aux pièces de Nisas.
« Gascon, sandis ! gascon ! le misérable !
« Fuis, jacobin, carmagnole exécrable ;
« Eh ! cadédis ! nous crois-tu des Gascons ? »
Vieillards, enfants, baronnets et barons,
Tout s'en mêlait, voire aussi les baronnes.
Au long assaut des injures gasconnes
Avec pitié le Romain répliqua :
Oh! che bruti! che razza tedesca!

Vite arrivé, parti plus vite encore,
Aliberti plaignait ces pauvres gens ;
Il s'écriait : Quels pays indigents !
Ils ont des fous et n'ont pas d'ellébore.
A Lunébourg le vicomte enchanté
Reste vainqueur et toujours plus fêté ;
Mais en Gascogne il avait lu l'histoire :
Que de héros, flattés par la victoire,
Furent vaincus dans un dernier combat !
Quand ma planète est dans tout son éclat,
Craignons, dit-il, une éclipse importune ;
Il ne faut point fatiguer sa fortune.
D'un sort plus beau mes yeux sont éblouis :
D'être Dunois j'ai la noble espérance ;
On a rouvert les portes de la France ;
Dunois peut donc rentrer dans son pays.

Il va partir, et la ville est troublée.
Nombreux concours. Le héros, en grand deuil,
Se présentant à l'auguste assemblée,
L'œil attristé, mais plein d'un noble orgueil,
Dit, sur le ton d'une oraison funèbre :
« Écoutez-moi, mes hôtes, mes patrons,
« Mes bienfaiteurs, baronnes et barons,
« Dignes soutiens d'une cité célèbre.
« J'aurais dû vivre et mourir parmi vous ;
« Je le voulais ; mais le destin jaloux
« Veut le contraire, et ce destin l'emporte.
« Longtemps banni, nouveau Coriolan,
« Je dois me rendre aux désirs de Milan :
« On a besoin d'une tête un peu forte,
« D'un homme grave, et point aventurier ;
« Monsieur Melzi [1] me dépêche un courrier.
« C'est en pleurant que je vous abandonne.
« De mon pays vous connaissez les torts ;
« Il fut ingrat ; mais il a des remords :
« Coriolan pardonna, je pardonne. »

Un cri s'élève : « Éternelles douleurs !
« Voyez les yeux des baronnes en pleurs ;
« Pour vous, cruel, ces yeux n'ont plus de charmes !
« Vous nous quittez ! » — « Ah ! cachez-moi vos larmes ;
« Il faut remplir un austère devoir.
« Vous n'avez plus besoin de mon savoir ;
« Même à Florence il n'est point d'homme habile
« Qui se flattât de montrer dans la ville
« L'italien tel qu'on le parle ici.
« Vous l'enseigner serait vous faire injure :

[1] Melzi (Louis), chevalier de Malte, aussi célèbre dans les armes que par ses talents littéraires, naquit à Milan.

« Vous savez tous ma langue, Dieu merci !
« Comme moi-même ; et du moins, je le jure,
« L'italien jamais vous n'oublirez. »
A son serment tous les serments s'unissent.
On en fait trop ; ceux-là seront sacrés.
A son grand cœur tous les cœurs applaudissent ;
Avec respect la foule suit ses pas ;
On l'accompagne aux portes, sur la route ;
Il rit, on pleure ; il se tait, on l'écoute ;
Un dernier mot s'échappe... « Adiousias. »
Il dit, s'éloigne, et regarde, et soupire ;
Et ce héros, rêvant d'autres succès,
En attendant qu'il redonne un empire,
Vient à Paris enseigner le français.

Mais, loin de lui, sa gloire n'est absente
A Lunébourg, ville reconnaissante :
Des beaux esprits il y fait l'entretien ;
D'une statue il y reçoit l'hommage ;
Et dans la place, aux pieds de cette image,
On lit trois mots : AU MAITRE ITALIEN.
Là, chaque soir une cité ravie
Vient admirer le vicomte de Crac,
Et parle encore, en dépit de l'envie,
L'italien... que l'on parle à Nérac.

NOTES

SUR LA NOUVELLE : LE MAITRE ITALIEN.

Page 663, vers 30 et suivants, 1re col.

Depuis le jour, à jamais détesté,
Qui détruisit la saine liberté,
En renversant les murs de la Bastille.

Il ne s'agit point ici, comme on voit, des hommes qui, après avoir rendu de véritables services à la liberté dans l'assemblée constituante ou ailleurs, ont quitté la France aux époques les plus orageuses de la révolution. Mon héros est irréprochable : il est parti le 14 juillet, si ce n'est la veille.

Page 664, vers 28 et 29, 1re col.

Mais qui, depuis, dans les champs helvétiques,
Par Masséna vit flétrir ses lauriers.

L'Europe connaît l'admirable campagne d'Helvétie, le plus beau titre de gloire du général Masséna. Tout le monde sait qu'elle rétablit, à la fin de l'an VI, les affaires et la splendeur de la république française.

Page 664, vers 22 et suivants, 2me col.

Les astres purs qui brillèrent pour nous
Ont enfin lui sur ce climat barbare.
Gloire immortelle à nos chantres heureux !

Ce passage a besoin de quelques éclaircissements. Le voyageur parle avec enthousiasme de sa patrie, selon la coutume des Italiens, et surtout des Romains. Cet enthousiasme est assurément bien fondé : aucun peuple en Europe n'a le droit d'oublier sans ingratitude que l'Italie lui enseigna les sciences, la littérature et les arts ; que, même avant la découverte de l'imprimerie et la chute de l'empire d'Orient, véritable époque de la renaissance des lettres, les Italiens, durant deux siècles, parlaient une langue harmonieuse et déjà honorée par des chefs-d'œuvre, quand toutes les autres nations modernes ne connaissaient que des jargons barbares.

C'est l'Italie qui a donné à l'histoire un Guichardin ; à la politique, un Machiavel ; aux sciences, Christophe Colomb, Galilée, Toricelli, Viviani, Cassini, Guglielmini, Maraldi, Rédi, Malpigi, Morgagni, Spalanzani, Fontana, Volta ; aux arts du dessin, Michel-Ange, Raphaël, Bramante, Jules Romain, Corrége, Titien, Palladio, Paul Véronèse, les trois Carache, Guerchin, le Guide, le Dominiquin, Canova ; à l'art musical, David Riccio, Corelli, Lulli, Palestrina, Pergolèse, Leo, Vinci, Durante, Galuppi, Teradeglias, Jomelli, Maio, Piccini, Traetta, Sacchini, Sarti, Paësiello, Cimarosa.

La poésie italienne n'a pas eu moins d'éclat. Dante Alighieri la fonda dès la fin du treizième siècle, ainsi que la langue toscane. Pétrarque, amant et chantre de Laure, se rendit célèbre après lui, surtout par de nombreux sonnets, entre lesquels on en trouve d'admirables. Torquato Tasso et Ludovico Ariosto sont trop fameux pour qu'il faille rien ajouter dans cette note aux éloges très-légitimes que mon Romain leur prodigue. Les poëtes lyriques italiens sont presque ignorés en France ; ils sont dignes toutefois de la haute réputation dont ils jouissent dans leur patrie. Les belles odes de Chiabrera et de Testi ne le cèdent en rien aux plus belles de Malherbe et de J.-B. Rousseau. Filicaia mérite les mêmes louanges. L'ode qu'il a composée sur la délivrance de Vienne par Sobieski est aussi remarquable que son beau sonnet sur l'Italie. Celle de Guidi, ayant pour titre *la Fortune*, le place au niveau de ces grands poëtes. Varano n'a pas déployé moins d'enthousiasme en imitant quelques morceaux des livres juifs : livres qui ne sont point sacrés, même dans le sens des cantiques de Pompignan, mais qui sont des monuments immortels d'une poésie sublime. Des expressions ingénieuses et brillantes distinguent le vers et la prose d'Algarotti. Rolli, qui séjourna longtemps à Londres, est estimé pour ses élégies, pour ses endécasyllabes, et surtout pour ses chansonnettes, genre aimable et poétique, qui n'est pas la chanson française, et dans lequel il s'est montré supérieur à Métastase lui-même. Scipion Maffei, auteur de la simple et touchante *Mérope*, fut, au milieu du dix-huitième siècle, le restaurateur de la tragédie antique en Italie. Métastase triompha d'une partie des entraves que lui imposait la musique. *Artaxerce* et *la Clémence de Titus*, au défaut près des amours épisodiques, sont de véritables et d'excellentes tragédies. *L'Olympiade*, *Didon*, *Thémistocle*, *Nitétis*, *Régulus*, *Achille à Scyros*, offrent des scènes d'une grande beauté. A ces poëtes illustres on pourrait ajouter quelques autres : Alamani, par exemple, le premier qui, chez les modernes, ait dignement chanté l'agriculture, et que l'on trouve oublié mal à propos dans la préface de l'*Homme des Champs* ;

Marchetti et Caro, estimables traducteurs de Lucrèce et de Virgile; Tassoni, versificateur un peu monotone, mais correct et sage, et que notre judicieux Despréaux a honoré de quelques louanges; Forliguerra, qui, avec moins de sagesse que Tassoni, a plus de chaleur et d'imagination; Zéno, souvent tragique, et précurseur de Métastase; Frugoni, remarquable par sa fécondité et par l'élégante pureté de sa diction; Parini enfin, que l'Italie vient de perdre, et qui a produit un joli poëme sur les trois parties du jour.

Plusieurs soutiennent encore aujourd'hui la gloire de cette riche littérature poétique. On distingue dans ce nombre Césarotti, dès longtemps célèbre par ses belles traductions d'Homère, d'Ossian et de deux chefs-d'œuvre tragiques de Voltaire : *Mahomet* et la *Mort de César*; Monti, dont les poëmes, les odes et les tragédies offrent partout un excellent style; Casti, avantageusement connu par des nouvelles charmantes, illustré par le poëme des *Animaux parlants*, ouvrage qui, sous plus d'un rapport, fait honneur à l'Italie moderne, monument de poésie naturelle, de plaisanterie piquante, d'esprit philosophique et indépendant; Vittorio Alfieri, cité en Europe pour la force de ses idées, pour la nerveuse précision de son style, et pour la sévère simplicité de ses compositions tragiques.

Je ne puis terminer cette longue note sans faire une observation importante, relative à Vittorio Alfieri. Le C. Petitot, qui vient de donner une version française des tragédies de cet auteur, le félicite d'avoir abjuré ses principes républicains. D'abord le traducteur Petitot ne sait ni assez d'italien ni assez de français pour interpréter fidèlement un écrivain tel qu'Alfieri; en second lieu, le traducteur Petitot est beaucoup trop étranger à toute idée politique pour concevoir nettement quel est le système républicain adopté par Alfieri. J'ai un peu connu cet écrivain lorsqu'il était à Paris, il y a treize ou quatorze ans; depuis cette époque, il n'a pas publié une seule ligne qui ne soit conforme aux principes qu'il professait alors. C'est donc bien gratuitement que le traducteur Petitot le loue d'une apostasie honteuse; il aurait dû réserver cet éloge pour de vieux littérateurs français qui l'ont beaucoup mieux mérité. Intérêt et sotte vanité : voilà tout le secret de leurs conversions miraculeuses. Du reste, il ne faut pas s'étonner si des hommes qui furent autrefois des hypocrites de philosophie sont aujourd'hui des hypocrites de religion : c'est toujours un bal masqué; ils n'ont fait que changer de domino.

Page 665, vers 47 et 48, 1re col:

Sifflets aigus, effrayantes huées :
On se croyait aux pièces de Nisas.

Le C. Carion de Nisas est jusqu'ici le seul grand poëte que Pézenas ait donné à la France. Il a fait représenter, il y a deux ans, une tragédie intitulée : *Montmorenci*. On y voit le cardinal de Richelieu, qui, tout occupé des affaires de l'Europe, commence par observer qu'il a fait une grande pluie la nuit dernière. Il déclare ensuite à la reine qu'il est amoureux d'elle; que son mari, Louis XIII, ayant déjà trente et un ans, ne peut manquer de mourir bientôt, et qu'alors il voudra bien épouser la veuve du roi, lui cardinal, qui n'a pas encore quarante-huit ans. Cette déclaration raisonnable est écoutée avec un grand calme; et la reine, quoique de la maison d'Autriche, Castillane, fille de Philippe III, belle-fille de Henri IV, femme de Louis XIII, et depuis mère de Louis XIV, a la politesse de ne pas faire jeter le cardinal par les fenêtres. Dans une autre scène, la reine et la princesse de Condé, toutes deux en puissance de mari, se content leurs petites aventures : l'une avoue sans bégueulisme son amour pour le duc de Montmorenci; l'autre répond avec naïveté qu'elle aimait beaucoup le feu roi Henri IV. Elles font toutes deux en faveur du duc une tentative auprès de Louis XIII. Le monarque, un peu embarrassé, prend le parti d'aller à la messe, pour implorer les lumières d'en haut; mais il n'en est pas quitte à si bon marché. Le vieux duc d'Épernon ayant fait une battue dans les châteaux, dans les castels, dans les gentilhommières, arrive à la fin du cinquième acte. Il amène avec lui le ban et l'arrière-ban, les grands seigneurs, les hobereaux, sans en excepter Carion, le trisaïeul de l'auteur. Tous viennent demander la grâce du gouverneur de la province. D'Épernon n'a pas encore parlé durant la pièce; aussi s'en donne-t-il à cœur joie. Le roi ne trouve d'autre moyen de terminer ce long bavardage que d'accorder ce qu'on lui demande; sur quoi le cardinal de Richelieu survient. Il conte succinctement comme quoi, n'ayant rien à faire dans son après-dînée, il s'est amusé à faire couper la tête de Montmorenci, en attendant de nouveaux ordres. Le roi comprend fort bien que c'est tout comme s'il n'avait rien accordé; et la toile se baisse, au grand contentement des spectateurs. Le style est constamment de la force de cette belle composition : ce qui n'est pas une médiocre difficulté vaincue. Le public a sifflé outrageusement cette facétieuse tragédie; mais il a eu la patience méritoire de la siffler jusqu'à la fin.

LES MIRACLES.

CONTE. — 1802.

LETTRE DE M. L'ABBÉ MAUDUIT

A L'ÉDITEUR.

Bergerac, le 1er juin, l'an de grâce 1802.

Vous habitez toujours la capitale, mon cher ami; veuillez y publier, je vous prie, un conte dévot que j'ai composé, pour réjouir les fidèles et convertir les philosophes. Nous n'avons pas un bon imprimeur à Bergerac; il s'en faut bien d'ailleurs qu'il y ait autant de philosophes qu'à Paris. J'avais quelque droit à m'exercer dans le genre des pieuses narrations; vous n'avez pas oublié que je descends en ligne directe de l'abbé de Choisy, célèbre par ses histoires édifiantes, et par l'habitude moins édifiante de s'habiller en femme. On prétend que ce vêtement peu sacerdotal le brouilla avec les jésuites : calomnie pure, et

calomnie maladroite. Les jésuites n'étaient pas dupes ; ils se méfiaient des apparences, et ne jugeaient pas des hommes sur l'habit.

Cette prétendue brouillerie est si fausse que l'abbé de Choisy, sous-ambassadeur, fit un long voyage avec les jésuites pour aller convertir le roi de Siam au nom de Louis XIV. Il a écrit le journal de ce voyage. Il y rend justice, non-seulement au zèle ardent de M. Basset et de M. Vachet, missionnaires, mais encore à l'éloquence du P. Lecomte et à l'esprit du P. Gerbillon, tous les deux jésuites. Il pardonna même au P. Gerbillon de lui avoir gagné une partie d'échecs. Le roi de Siam ne se convertit pas; mais il chargea l'abbé de Choisy, qui repartait pour l'Europe, de faire ses compliments au pape et au cardinal de Bouillon. Malheureusement le cardinal de Bouillon, qui n'était pas disgracié à la cour de Siam, l'était alors à celle de Versailles; et le roi de Siam, qui n'en savait rien, jouait un tour cruel au sous-ambassadeur. Quelques jours avant de se rembarquer, l'abbé, ne sachant que faire à Siam, songea qu'ayant possédé toute sa vie de riches bénéfices il ne ferait peut-être pas mal de recevoir les ordres sacrés. Il avait alors quarante-deux ans. Il reçut les quatre mineurs le 7 décembre au matin; il se dépêcha de recevoir les trois majeurs, et n'eut pas plutôt le bonheur d'être prêtre, qu'il voulut se donner le plaisir de dire la messe, et même de prêcher. Il prêcha donc en pleine mer, comme il eût prêché pour son ami l'abbé de Dangeau, en beau français académique, à la grande satisfaction des matelots, qui n'entendaient que le bas-breton.

Votre amitié voudra bien excuser tous ces détails : on aime à parler de ses ancêtres. Je n'ajoute qu'un mot sur l'abbé de Choisy. Ce fut avant, après, ou durant son voyage à Siam, qu'il écrivit ses histoires édifiantes. Il n'aurait tenu qu'à lui de les appeler contes; car elles ne sont appuyées d'aucune autorité, d'aucun témoignage historique. Il n'en est pas ainsi du conte dévot que je vous envoie : j'aurais eu le droit de l'appeler histoire. Il est connu sous le nom des *Gabs*, vieux mot français qui veut dire gageures; on le trouvera dans les aventures authentiques de Guérin de Montglave et de Galien le restauré. Bernard de la Monnoie, dans la troisième partie du *Ménagiana*, raconte ces miracles, en les gâtant un peu. Au reste, les jurés éplucheurs, nommés censeurs royaux, malgré leur rigueur janséniste pour le *Ménagiana*, laissèrent passer l'anecdote. Il s'agissait de miracles aussi bien attestés que ceux du diacre Pâris. On n'a pas été plus sévère pour Tressan, qui les a rapportés depuis dans les extraits de nos anciens romans. J'ai suivi le récit original, en l'ornant avec discrétion, sachant le respect qu'on doit aux textes sacrés.

Dans mon religieux préambule, j'ai fait commémoration de trois de nos patrons les plus signalés : M. l'abbé Geoffroi, François Auguste de Chateaubriand, et madame de Genlis. Je n'ai point parlé de plusieurs autres : c'est peut-être un injuste oubli; mais vous savez qu'on ne peut pas tout dire.

Pour M. l'abbé Geoffroi, je vous prie de lui recommander et l'auteur et l'ouvrage. Mais ne vous y trompez pas : s'il en dit du bien, je suis infailliblement sauvé dans l'autre monde, mais je suis perdu dans celui-ci. Qu'il déchire l'ouvrage et l'auteur, il rend mon succès infaillible ; et, de cette manière, son avis est d'un grand poids. Ce que je vous écris est confidentiel; quant à moi, je ne partage pas sur ce point l'opinion générale. J'ai foi complète en ce digne homme : je lis tous les matins son feuilleton; et tous les matins, après cette lecture, je dis avec le grand saint Augustin : JE CROIS, PARCE QUE CELA EST ABSURDE. Vous voyez que je me souviens des Pères de l'Eglise. J'aime à voir avec quelles injures édifiantes, avec quelle sainte brutalité, l'intrépide Geoffroi combat chaque jour la damnée philosophie du dix-huitième siècle. Sans doute il est payé, comme cela est juste, en raison de l'absurdité. Il doit posséder une grande fortune : s'il n'est pas millionnaire, il est volé.

Dites à François-Auguste de Chateaubriand que, dans mes fonctions sacerdotales, je ne cesse de le recommander au GRAND CÉLIBATAIRE. Dieu est le mot de cette énigme. Si elle eût été proposée à Thèbes, Œdipe, au lieu d'épouser sa mère, aurait été mangé par le Sphinx. En général, la langue de Chateaubriand n'est qu'à lui; et même, en dépit de Condillac, il a créé une nouvelle logique. Elle sera longtemps nouvelle. J'ai lu avec transport, ou, pour mieux dire, dans une continuelle extase, sa brochure en cinq volumes seulement, sur les *beautés poétiques du christianisme*. Je prépare moi-même deux petits in-folio sur les beautés musicales de notre sainte religion. Cette idée m'est venue lorsque j'ai entendu le *son tant regretté des cloches du pays*. A propos de cloches, il existe deux partis dans Bergerac. Ne vous effrayez pas : il s'agit d'une question fort innocente. La voici : lequel fait le plus de bruit : le gros bourdon de la cathédrale de Paris, ou le gros bourdon de la cathédrale de Rouen ? Les gageures sont nombreuses et considérables. Je suis forcé de vous avouer ingénument que j'ai parié pour George-d'Amboise. Comme ancien marguillier de Saint-Pierre-aux-Bœufs, dans la Cité, vous êtes attaché à Notre-Dame de Paris et à son gros bourdon; je le sais, mon ami; mais je connais aussi votre esprit de justice, et je m'en rapporte entièrement à vous. Ne vous en fiez pas aux sonneurs des deux cathédrales : l'orgueil et l'ambition pourraient dicter leur avis ; mais n'oubliez pas de consulter Camille Jordan. Sa paroisse est à Lyon ; je le crois impartial, et plein d'érudition sur les cloches.

Remerciez cent fois, mille fois, madame de Genlis du dernier ouvrage qu'elle vient de publier. Elle appelle cela *la morale chrétienne*. Si M. Jourdain vient à dire encore : Qu'est-ce qu'elle chante cette morale ? apprenez-lui qu'elle établit d'une manière victorieuse qu'il est bien plus agréable de séduire, tranchons le mot, d'avoir une dévote, qu'une femme mondaine. J'ai choisi les plus beaux morceaux du chef-d'œuvre; j'en ai fait un sermon ; je l'ai prêché. Il a été accueilli par la joie publique. J'avais pris pour texte : *Maria optimam partem elegit*. Marie a choisi la meilleure part : *Évangile selon saint Luc, chapitre X, verset 42*. Modestie à part, l'effet du sermon ne peut se figurer : tout Bergerac le sait par cœur; les dévotes n'ont qu'à se bien tenir, leur vertu n'est pas en sûreté; mais réjouissez-vous : elles n'ont aucune crainte; elles n'ont jamais été si gaies. Elles appellent les persécutions, comme

faisaient nos saints martyrs sous l'infâme Julien, qui ne persécutait pas, qui fut le modèle des vertus humaines, mais qui par cela même est infâme, chrétiennement parlant. Vous n'ignorez pas, mon ami, combien ce malheureux empereur fut corrompu par la philosophie du dix-huitième siècle.

Si la vigne du Seigneur fructifiait partout comme à Bergerac, je n'en serais pas réduit à m'écrier :

Les temps sont durs, et la foi périclite.

Depuis mon fameux sermon, nos pécheresses deviennent dévotes; nos jeunes impies se convertissent. Ils viennent tous me chercher à l'église; ils viennent me dire, l'un après l'autre : Mon père, madame de Genlis a raison. Je n'entends que cela.... où vous savez. Vive la morale chrétienne !

Pardon, mon cher ami, si j'abuse de votre complaisance, mais je vous prie instamment de m'envoyer un exemplaire de l'ouvrage posthume où feu M. l'abbé Beurrier[1], prêtre eudiste, a si bien démontré les mystères par les miracles, les miracles par les mystères, l'existence d'une révélation par sa nécessité, et sa nécessité par son existence. On a toujours besoin de livres de cette force, et mes sermons s'en trouveront bien. Madame de Genlis me servira pour l'éloquence, l'abbé Geoffroi pour les injures, et l'abbé Beurrier pour le raisonnement. Abonnez-moi à la Gazette ecclésiastique, sitôt qu'elle reparaîtra. Tâchez aussi de me rendre quelque service. Vous connaissez mes petites affaires, et vous avez des amis. Je suis docile. J'ai fait tout ce qu'on a voulu ; je ferai tout ce que l'on voudra. J'ai été prêtre, j'ai cessé de l'être, je le suis redevenu ; je me suis marié, démarié; j'ai juré, abjuré, rejuré. Faut-il blasphémer? qu'à cela ne tienne. Enfin, parlez pour moi. Je n'ai pas la conscience étroite. Je me sens capable d'être, tour à tour ou à la fois, catholique romain, catholique grec, unitaire, trinitaire, athanasien, arien, pélagien, semi-pélagien, albigeois, hussite, luthérien, calviniste, anglican, presbytérien, anabaptiste, gomariste, arminien, socinien, janséniste, moliniste, molinosiste, quiétiste, et même déiste. Ne vous gênez pas : allez encore plus loin. Je vous donne mes pleins pouvoirs, et, comme on dit, carte blanche, depuis la religion du grand inquisiteur saint Dominique jusqu'à celle de Spinosa inclusivement. Il y a des gens qui se glorifient d'avoir ce qu'ils appellent du caractère. Je crois plus convenable et plus sûr d'avoir un bon caractère. C'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

[1] *Le Traité des Sacrements*. On a encore de lui les *Analogies de l'Incarnation*.

LETTRE DE M. L'ABBÉ MAUDUIT,

A M. L'ABBÉ GEOFFROI.

Bergerac, le 24 juin, l'an de grâce 1802.

A quoi pensez-vous, M. l'abbé? Je suis croyant tout comme vous, mais vous ne m'avez pas compris, et vous me faites sérieusement la guerre. Vous n'avez pas imité l'esprit et la grâce du léger Villeterque dans le *Journal de Paris*. Cet ingénieux critique me trouve *bon homme*; il m'accorde une simplicité *bien simple*; il parle de certains personnages que je *révère*, et prétend que ma *gaieté est morte née*. Je ne lui reprocherai pas d'être simple : autant vaudrait en accuser le marquis de Mascarille; mais on peut dédaigner la simplicité quand on est plaisant et quand on aime le beau français.

Pour vous, mon cher abbé, vous avez tort de prodiguer les accès d'une sainte colère, que le public ne partage pas. Il a pris la mauvaise habitude de rire à vos dépens, et soyez sûr que votre indignation le fera rire davantage. Vous scandalisez les faibles, et vous prêtez le flanc aux nouvelles attaques des philosophes. Que parlez-vous de prodiges d'ivrognerie et de débauche? Pourquoi tant reprocher à Turpin le vin qu'il a bu? Passe encore si vous étiez sommelier du roi Hugon. Lisez la Bible : le patriarche Noé planta la vigne et s'enivra; le patriarche Loth s'enivra : vous en savez les suites; le saint roi David s'enivra; le sage Salomon s'enivra; un jour de noces, Jésus-Christ changea l'eau en vin; l'éloge du vin se trouve sans cesse dans les saintes Écritures; et vous-même, dans le feuilleton qui en est manifestement la suite, vous avez confessé, avec une douce ingénuité, que vous faisiez grand cas du bon vin. Pourquoi donc cette sévérité pour mon archevêque? En seriez-vous jaloux? Le seriez-vous aussi d'Olivier, qui vous paraît un libertin? Jacqueline et lui ne sont-ils pas mariés? Quel mal y a-t-il à se bien conduire la nuit de ses noces, surtout quand il s'agit tout à la fois de la conversion d'une femme chérie et de celle d'un grand empire? Par quelle malice, à quel propos rappeler les cinquante exploits d'Hercule? Pourquoi tant rabaisser Olivier, et faire sentir l'immense supériorité des miracles du paganisme sur les miracles de la religion chrétienne? Seriez-vous païen? je ne vous dis pas : Seriez-vous philosophe? l'insulte serait trop forte; et d'ailleurs vous avez fait vos preuves.

Mais quel est donc cet étrange malentendu? On publie un conte dévot; vous prenez le change : vous criez aux mauvaises mœurs, à l'impiété, à l'athéisme; tous les journalistes chrétiens sonnent l'alarme. Assurément vous ignorez beaucoup de choses, vous et vos religieux confrères; mais, sans vous citer des profanes tels que Boccace, l'Arioste, Fortiguerra, La Fontaine, Voltaire, faut-il donc vous apprendre que la reine de Navarre, sœur de François I[er], princesse très-pieuse, s'est permis des contes libres où nous sommes un peu maltraités, nous autres gens d'église? Faut-il vous apprendre que Le Pogge, secrétaire d'un pape, n'a épargné, dans ses facéties licencieuses, ni les prêtres, ni les moines, ni les prélats, ni même les conciles? Prenez-vous le vieil auteur de *Galien le restauré* pour un philosophe du dix-huitième siècle? Soupçonnez-vous d'athéisme le bourguignon de La Monnoie? S'il a rapporté gaiement dans le *Ménagiana* les miracles des douze pairs de France, n'a-t-il pas chanté sérieusement les grandes choses faites par le roi Louis XIV en faveur de la religion catholique? Son poëme n'a-t-il pas remporté le prix de l'Académie française? Et pensez-vous que l'auteur d'un ouvrage aussi chrétien eût voulu

dans un autre, suivant les expressions que vous empruntez de Boileau.

> Faire Dieu le sujet d'un badinage affreux?

Vous citez Boileau, mon cher abbé! le croyez-vous un des nôtres? Pour Dieu! prenez-y garde : il était l'ami, le plus chaud partisan, l'admirateur des hérétiques condamnés par le pape Innocent X; il a chansonné notre père Escobar, il a médit des choses saintes; il s'est moqué des lutrins, des cloches, des crécelles, des chanoines, des chantres, des marguilliers et des porte-croix. Vous tonnez saintement contre un public indévot qui ose applaudir sans votre permission ce vers de la comédie des *Précepteurs* :

> Car il est sensuel comme un homme d'église.

Avez-vous oublié les vers suivants?

> La Discorde, en entrant, qui voit la nappe mise,
> Admire un si bel ordre, et reconnaît l'église.

Comment trouvez-vous ces deux-ci?

> Et, sans distinction, dans tout sein hérétique.
> Avec joie enfoncer un poignard catholique.

En voici d'autres; faites-y attention :

> C'est alors qu'on apprit qu'avec un peu d'adresse,
> Sans crime, un prêtre peut vendre trois fois sa messe.

Ils sont moins bons, j'en conviens, mais ils sont encore plus dangereux : ils vont tout droit à faire tomber le commerce.

Au reste, Boileau sentait quels reproches on avait droit de lui faire. Pour vous en convaincre, lisez ce passage :

> J'entends déjà d'ici tes docteurs frénétiques
> Hautement me compter au rang des hérétiques,
> M'appeler scélérat, traître, fourbe, imposteur,
> Froid plaisant, faux bouffon, vrai calomniateur.

C'est en effet ainsi qu'il était traité dans le saint *Journal de Trévoux*. Le feuilleton n'a guère plus de politesse et d'éloquence. Mais que dites-vous de ce vers impie, de ce vers exécrable, et malheureusement devenu proverbe?

> ABIME TOUT PLUTÔT : C'EST L'ESPRIT DE L'ÉGLISE.

N'est-il pas une inspiration du diable? Ne le croirait-on pas écrit par Voltaire lui-même, par ce Voltaire que vous avez renversé, et que vous renversez encore chaque jour, comme si ce n'était pas une affaire faite?

Vous citez Boileau! vous avez tort. Je crains qu'il ne vous porte malheur. Et par exemple, vous croyez entrevoir qu'on se moque de vous dans une brochure où pourtant l'on vous rend justice. Quand vous appelez toutes les puissances au secours de votre vanité blessée; quand, par une sainte délation, profitant de l'isolement de l'auteur et de toutes les circonstances environnantes, vous l'accusez à la fois d'athéisme et d'opposition aux principes du gouvernement, croyez-vous que vos lecteurs même les plus bénévoles ne se rappelleront pas sur-le-champ ces vers tant de fois cités, et que tout le monde sait par cœur?

> Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
> Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Vous citez Boileau! mais vous êtes en guerre ouverte avec lui. D'abord vous faites mentir un des vers les plus célèbres de son *Art poétique* : car vous n'avez pas un admirateur [1]. Ensuite vous avez eu le courage méritoire et naïf de vous élever contre la comédie du *Tartufe*. Vous avez défendu avec zèle les saints que Molière a joués. Or, Boileau fut l'intime ami de Molière. Boileau loua la comédie du *Tartufe*, et tourna en ridicule ceux qui s'élevaient contre elle :

> L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,
> Pour prix de ses bons mots le condamnait au feu.

Des bigots! cette expression vous paraît-elle orthodoxe? Ah! mon cher abbé, laissons l'autorité de Boileau. Contentons-nous de la vôtre. Persistons à louer exclusivement les ouvrages composés dans nos principes. Plaçons *Adèle et Théodore* au-dessus d'*Émile*. Si nous entendons une comédie bien tiède, un plat sermon dramatique contre le divorce, ou contre les prétendues mœurs du jour, ou contre la philosophie, ne manquons pas de l'opposer à *Tartufe*. Plaignons sincèrement Louis XIV d'avoir laissé représenter *Tartufe*. Le président de Harlai voyait bien mieux : il ne voulait pas qu'on le jouât. Passe encore de laisser jouer *Philaminte* : celle de l'hôtel Rambouillet n'était pas dévote. Mais *Tartufe*! hélas! Le pieux monarque était encore bien jeune; il n'en était qu'aux maîtresses. Vingt ans après, quand il en fut aux directeurs, comment le révérend père de La Chaise lui accorda-t-il l'absolution d'un si grand péché? N'accusons pas le saint jésuite : apparemment pour pénitence il lui ordonna les dragonnades.

Si vous êtes vainqueur de *Tartufe*, il vous sera bien facile de venir à bout des pièces nouvelles où la philosophie voudrait encore faire entendre sa voix. Vous avez bien fait, par exemple, de gourmander le citoyen Andrieux sur sa comédie d'*Helvétius*. Je partage votre avis et celui de mon correspondant. C'est vraiment une chose criante d'aimer, de faire aimer Helvétius, qui n'était que bienfaisant, et qui n'a jamais fait une ligne pour le *Journal chrétien*. Par malheur, on prétend que cette comédie est bien écrite et fort ingénieuse. Mais pourquoi seriez-vous embarrassé? faites-en une autre : ce n'est pas le talent qui vous manque. N'osant par modestie la composer pour l'abbé Geoffroi, composez-la pour Fréron; que Voltaire y soit écrasé à n'en plus revenir; et, pour mieux signaler votre triomphe, ne manquez pas de la faire jouer après l'*Écossaise*.

On vous fait l'honneur de vous nommer avec madame de Genlis et Chateaubriand, et vous vous plaignez d'être traité *comme le plus coupable!* C'est votre expression. Si vous aviez raison sur le fait, on aurait commis une grande injustice. Vous êtes sans contredit le plus innocent. Voulez-vous même que je vous parle avec pleine franchise? nous gâtons Chateaubriand par nos louanges. Il s'était beaucoup formé avec les sauvages, qui sont fort dévots, Dieu merci! mais il est jeune; et je crains qu'il ne se pervertisse. En effet, sauf quelques expressions

[1] Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.
(*Art poétique*, chant I.)

étranges qu'il a entendues sur les bords du Meschacebé, il a de l'esprit, du talent, de l'imagination. Nous sommes bien plus sûrs de vous.

Vous dénoncez amèrement l'intolérance philosophique, le fanatisme des philosophes. Il faut que le reproche soit bien fondé; car assurément il n'est pas neuf. Dès le commencement du dix-septième siècle, les saints juges de Galilée accusaient l'intolérance de ce philosophe qui, malgré l'Ancien Testament, voulait faire tourner la terre et condamner le soleil à l'éternelle immobilité, tandis que Josué, par miracle, l'avait fixé seulement durant quelques heures. Tous les Pères de l'Église qui ont écrit durant le dix-huitième siècle, et la nomenclature en serait immense, ont parlé avec indignation de l'intolérance philosophique. On ne lit, ou pour mieux dire on ne lisait autre chose dans leurs sermons, dans leurs mandements, dans leurs réquisitoires, dans leurs journaux. Il est fâcheux que les écrits et les auteurs soient oubliés depuis longtemps. C'est en gémissant avec raison sur l'intolérance des philosophes que l'on persécutait Bayle, que l'on forçait Voltaire à quitter deux fois la France, et à rester trente ans au pied des Alpes; que l'on enfermait Fréret à la Bastille, Diderot à Vincennes, que l'on brûlait les *Lettres philosophiques*, le *Dictionnaire philosophique*, l'*Histoire philosophique*, le livre de l'*Esprit*, l'*Émile*; que l'on condamnait Helvétius à l'abjuration; que l'on décrétait J.-J. Rousseau de prise de corps. Pour surabondance de droit, en Espagne, en Portugal, en Italie, les inquisiteurs, même les plus doux, sont irrités du fanatisme des philosophes qui réclament la tolérance, et ne savent pas tolérer le saint tribunal de l'inquisition.

Vous prétendez que vous ne dites pas d'injures aux auteurs que vous croyez juger, mais seulement à leurs ouvrages: vous avez plus de zèle que vous ne pensez. Supposons toutefois qu'en ce point vous disiez la vérité sans conséquence; prenez bien garde qu'un lecteur malin ne vous rétorque l'argument: voilà, pourrait-il vous dire, une distinction savante et judicieuse; mais n'ayez pas deux poids et deux mesures; devenez bon logicien. Laissez faire à votre égard la même distinction; et, comme il faut être juste à la fois envers vous et envers vos ouvrages, permettez que chacun s'exprime ainsi: M. l'abbé Geoffroi est un homme fort raisonnable, qui n'écrit que des choses absurdes.

Mais quel ton dolent prenez-vous au milieu de votre colère! On dirait à vous entendre que tout le monde vous persécute. Si vous entendez par là que tout le monde se moque de vous, vous pourriez avoir raison: je vous vois battu sur *Mérope*, sur *Tancrède*, sur *Mahomet*, sur *Zaïre*, sur l'*Histoire de l'empereur Adrien*, sur la musique de l'*Irato*; battu en prose, en vers, en couplets, en musique. Est-il question d'un ennemi des talents, de la philosophie? c'est vous que le public désigne, tout comme si vous étiez le seul. On va jusqu'à déterrer vos ouvrages, ce qui n'est pas très-facile. On vous impute ce vers blasphémateur:

> Le ministre SACRÉ NON D'UN DIEU, mais d'un homme.

Néanmoins vous n'êtes pas persécuté; vous êtes honni. Ce ne sont termes synonymes. Quel remède à cela, mon cher abbé? une entière résignation. Lisez *la Journée du Chrétien*: vous y trouverez, le fait est sûr, une prière pour demander à Dieu la patience. Cette pièce est éloquente et familière à vos lecteurs: c'est leur prière du matin.

LES MIRACLES.

Les temps sont durs, et la foi périclite.
Saints, à vos rangs! un généreux effort:
Si quelqu'un rit, criez à l'esprit fort;
Jadis Molière, en sa verve maudite,
Calomnia méchamment l'hypocrite;
Geoffroi convient que Molière eut grand tort.
Du feuilleton respectant les oracles,
J'ai résolu, pour affermir la foi,
De vous conter d'assez brillants miracles.
Ne sont inscrits aux livres de la loi,
Mais consacrés dans nos vieilles chroniques;
Prônez un peu mes rimes catholiques.
Puisse un récit, doux, simple, édifiant,
Dans ses loisirs charmer Chateaubriand!
Daigne surtout protéger cet ouvrage,
Sainte Genlis! Philaminte des cieux:
Ma récompense est ton dévot suffrage.
Mais il suffit que mes vers soient pieux;
N'y verse pas cet ennui salutaire
Qui, trop souvent, remplace en tes écrits
Plaisir mondain que prodiguait Voltaire;
J'y tiens encor: le plaisir a son prix.
Vous le savez, jeune élite des belles,
Vous dont les cœurs à l'amour attachés
Du Paradis sont faiblement touchés;
Qui croyez peu, de peur d'être cruelles.
Mal à propos ne vous effarouchez:
Cruelles, vous! dévotes le sont-elles?
Sans renoncer à vos jolis péchés,
A notre cause au moins restez fidèles.
Que vos amants soient, comme les Hébreux,
Dignes d'entrer dans la terre promise;
Montez au ciel en péchant pour l'Église;
Faites des saints en faisant des heureux.

Or, écoutez. Quand le preux Charlemagne,
Sous l'ascendant de ses fiers étendards
Eut fait ployer les Sarrasins d'Espagne,
Et les Saxons, et le roi des Lombards,
Il fut suivi des douze pairs de France,
Qui sur ses pas voyageaient en maint lieu
Pour exercer leur commune vaillance,
Et pour gagner des serviteurs à Dieu.
Ils arrivaient en Mésopotamie,

Dans les états gouvernés par Hugon,
Roi musulman, mais plein de prud'hommie,
Tel qu'il n'en fut depuis feu Salomon,
Ce fameux Juif, ce dévot personnage,
De mille objets amant très-peu volage,
Qui, de plaisirs entourant la raison,
Dans un sérail fit les écrits d'un sage.

Errant à jeun depuis un jour entier,
Portant le poids des gémeaux en furie,
Les paladins regrettaient leur patrie,
Et quelque peu maudissaient leur métier ;
Mais, tout à coup, d'une superbe ville
On voit les tours ; et, dans un champ fertile,
Quand le soleil, aux approches du soir,
Va de Thétis regagner le boudoir,
Hugon paraît. Ami de la nature,
Il cultivait de ses augustes mains
L'art fortuné qui nourrit les humains,
Ce premier art qu'on nomme agriculture.
Si je voulais divaguer un moment,
Je pourrais là débiter gravement
Quelques lambeaux de morale admirable,
Texte sublime et glose incomparable;
Mais vous aurez moins de mal que de peur,
Mes chers amis : je laisse de bon cœur
L'ennuyeux texte et l'insipide glose
Aux grands faiseurs des poëmes en prose.
Tout du plus loin que les preux chevaliers
Du bon monarque eurent frappé la vue,
Hugon quitta sa royale charrue :
Les Musulmans sont gens hospitaliers.
Il s'avança, répondit aux harangues
Sans interprète : il savait bien les langues.
Rois et guerriers furent très-satisfaits.
En devisant d'une façon civile,
On se trouva dans les murs de la ville :
Et de la ville on parvint au palais.

En arrivant, Hugon présente aux dames
Les douze Pairs et le grand Empereur :
Nouveaux venus, s'ils ont de la valeur,
En tout pays sont accueillis des femmes.
On célébrait du potentat chrétien
Les traits, le port, et ce royal maintien
Qu'embellissaient la puissance et la gloire,
Sans oublier, comme vous pouvez croire,
Du bon Turpin le ventre de prélat,
Son teint fleuri, son regard de béat.
Trente beautés vantaient avec ivresse
L'œil de Renaud, la stature d'Ogier,
Du fier Roland la force et la noblesse ;
Toutes vantaient les grâces d'Olivier.
Ses yeux pourtant, fixés sur une belle,
Dans le palais déjà ne voyaient qu'elle :
Trésor d'amour, fille unique d'Hugon,
L'aimable objet Jacqueline avait nom.
Fleur de quinze ans brillait sur son visage ;
Figurez-vous gorge faite à plaisir,
Deux grands yeux noirs mouillés par le désir,
Un pied furtif, un élégant corsage,
Maintien timide et gracieux souris.
De ses attraits la Syrie était fière ;
Et Jacqueline eût été la première
Dans le troupeau des célestes houris.
De mille amants qui lui rendaient hommage
Aucun n'avait rendu son cœur épris ;
Olivier seul la trouva moins sauvage.
Sans se parler ils s'étaient entendus :
Muets serments, regards doux et perdus,
Tendres soupirs partis du fond de l'âme,
Du beau guerrier déclarèrent la flamme ;
De Jacqueline il reçut à son tour
Les doux regards, les soupirs et l'amour.

On a conduit le cortége héroïque
Dans une salle immense et magnifique,
Où le porphyre, et l'or, et le tabis,
Festin, musique, et mille odeurs divines,
Parlaient en foule à tous les sens ravis.
Dans cette salle étaient rangés des lits,
Qu'enrichissaient d'élégantes courtines.
Qui n'eût compté sur un sommeil divin ?
Ces lits brillants et de pourpre et d'ivoire
Le promettaient ; mais, quand on a grand faim,
Avant dormir il faut manger et boire.
Tous les pays conquis par le turban
Ont du festin combiné l'industrie :
Poisson des mers, des fleuves de Syrie,
Oiseaux du Phase et gibier du Liban.
De l'Yemen la fève parfumée
Répand dans l'or sa vapeur embaumée,
Et sa liqueur, si chère aux Musulmans.
Dans le cristal tombe à flots écumants
Autre liqueur, des sens plus souveraine,
Fruit des raisins que, sous les lois d'Irène,
Ont vu mûrir et Chypre et Ténédos,
Tous ces coteaux de la Grèce féconde,
Tous ces vallons renommés dans le monde
Pour les bons vins, les chantres, les héros.

Lorsqu'à la ronde on eut bu dix rasades,
Vinrent chansons, devis, contes joyeux,
Récits galants, bouffons, guerriers, pieux,
Peu de bons mots, mais force gasconnades.
« Par saint Michel, dit le terrible Ogier,
« J'ai le poignet d'une vigueur extrême :
« En saisissant cet énorme pilier,

J'ébranlerais ce palais tout entier ;
Je veux demain le dire au roi lui-même.
Moi, dit Roland, par les sons de mon cor
Je suis certain de renverser la ville.
Sur ce pari, moi, j'enchéris encor :
Le roi, notre hôte, est d'humeur fort civile,
Dit l'empereur ; mais, quant à ses héros,
Dès qu'ils voudront, je prétends, en champ clos,
D'un coup de lance en terrasser dix mille.
Pour moi, messieurs, je fus sauteur habile,
Dit le vieux Nayme, au moins en mon printemps ;
J'espère encor, qu'il ne vous en déplaise,
De haut en bas sauter tout à mon aise
Cinquante pieds, malgré mes soixante ans.
Moi, par Bacchus et la vierge Marie,
Dit en buvant l'archevêque Turpin,
Si le roi veut, de bon cœur je parie
Que d'un seul coup je boirai tout son vin.
Moi, par l'amour, dit Olivier, je gage,
Si du bon roi la fille au gent corsage
Toute une nuit s'offrait à mon désir.
Que seize fois, sur le sein de ma belle,
Amant heureux, je mourrais de plaisir ;
Que seize fois je renaîtrais pour elle.
Les chevaliers, ivres de vin grégeois,
Contaient aux murs cent sottises pareilles ;
Mais quelquefois les murs ont des oreilles :
C'est vrai, surtout dans le palais des rois.
Faute d'avis, on peut s'y laisser prendre.
Hugon jadis avait fait tout exprès
Creuser les flancs d'un pilier du palais ;
Et là s'était caché, pour bien entendre,
Un certain Grec, qui savait le français,
Grand écouteur des entretiens secrets.
Au roi son maître il alla tout redire.
A ce récit, le bon monarque eut peur ;
Il se fâcha : la peur ne fait pas rire ;
Ses courtisans partagent sa frayeur.
On se rassemble, on s'arme en diligence :
C'en était fait des paladins de France,
Sans un transfuge, assez homme de bien,
Encor Français, s'il n'était plus chrétien.
Ce renégat, dans ses jeunes années,
Avait suivi Roland, comte d'Angers,
Faisant la guerre au sein des Pyrénées :
Il va soudain lui conter les dangers
Qui menaçaient cette élite aguerrie,
Fleur d'héroïsme et de chevalerie.

Oyant cela, les preux aventuriers
Ont déjà pris leurs écus, leurs cimiers,
Leurs beaux cuissards, ces lances, ces épées,
Que le sang maure a si souvent trempées.
Le bon Turpin, très-belliqueux prélat,
Prend son rosaire et sa masse bénite :
Touché par elle au milieu d'un combat,
Tout mécréant périt de mort subite.
Chacun des pairs, montant son palefroi,
Suit l'empereur ; et du palais du roi,
D'un seul fendant, Roland brise les portes,
Avec Hugon de nombreuses cohortes,
Précipitant le galop des coursiers,
Déjà fondaient sur les treize guerriers.
Tels que des rocs, au milieu des tempêtes,
Unis, serrés, sans reculer d'un pas,
Les paladins faisaient voler des têtes,
Chassaient loin d'eux et donnaient le trépas.
Oh ! c'est alors que Roland l'invincible
Gorgea de sang sa durandale terrible.
Charles, son oncle, et Renaud, son cousin,
Mettaient à mal maint soldat sarrasin ;
Et, déployant sa gigantesque taille,
Ogier partout échauffait la bataille.
Né pour l'amour, mais nourri dans les camps,
Aimant la gloire autant que sa maîtresse,
Notre Olivier, par son heureuse adresse,
Déconcertait les Sarrasins tremblants.
Turpin, levant son effrayante masse,
Les assommait avec dévotion ;
Puis à Jésus il demandait leur grâce :
Nul n'expira sans absolution.

De tous les coins de la ville alarmée,
Malgré sa peur, le peuple curieux
Vient admirer, en ouvrant de grands yeux,
Treize guerriers combattant une armée.
Au haut des tours on voit aussi briller
Maint doux objet, mainte beauté divine ;
Car toute belle aime à voir ferrailler.
D'un œil en pleurs, la douce Jacqueline
Lorgnait, suivait, défendait Olivier
Bravant les coups de l'homicide acier.
Elle tremblait pour lui, pour elle-même ;
Elle éprouvait ce langoureux émoi
Mal à propos nommé je ne sais quoi :
Fille d'esprit sait très-bien quand elle aime.

Hugon, lassé d'avoir tant combattu
Sans rien gagner, voulut avec prudence
Parler de paix : on peut sans conséquence
Bien raisonner quand on s'est bien battu.
Français, dit-il, venez-vous à Solyme
Pour insulter un roi qui vous estime?
Lors il conta les paris singuliers
Que le plaisir et les vins de la Grèce
Avaient dictés aux vaillants chevaliers,
Durant le cours d'une héroïque ivresse.
Charles le grand, Roland le très-sensé,

A ce discours ne savaient que répondre ;
Mais, du propos se croyant offensé,
Olivier dit : Pensez-vous nous confondre ?
Vous auriez tort. Les chevaliers chrétiens
N'ont jamais su retirer leur parole :
Dans notre bouche aucun mot n'est frivole ;
Et, quant à moi, ce que j'ai dit, j'y tiens :
J'accomplirai ma promesse sacrée,
Puisque ma bouche et mon cœur l'ont jurée.
Disant cela, Jacqueline il voyait,
Et lui lançait un regard vif et tendre :
Du haut des tours Jacqueline l'oyait :
Amants, de loin, se font très-bien entendre.

Hugon reprit : « Voilà parler au mieux.
Chevaliers francs, restez en ma demeure ;
Vous, Olivier, dès que la dixième heure
D'un noir manteau rembrunira les cieux,
Avec Turpin chez moi venez sans faute ;
Auprès de moi ma fille trouverez.
Je vous la donne, et son époux serez ;
Mais, avant tout, il vous faut, à voix haute,
Jurer tous deux sur vos livres sacrés
Que vérité tous deux dévoilerez ;
Et cette nuit fera, quoi qu'il advienne,
Vous musulman, ou ma fille chrétienne :
C'est à ce prix que je veux vous unir.
Vous tous, Français, dont j'admire l'audace,
A midi juste, ayez soin de venir :
Le rendez-vous est ici, dans la place.
De Mahomet vous subirez la loi,
S'il vous advient quelques mésaventures ;
De Jésus-Christ nous adoptons la foi,
Si vous gagnez vos modestes gageures. »

— Bon ! s'écria Turpin le chroniqueur,
C'est marché fait : j'accepte de grand cœur ;
Je crois, j'espère, et Dieu fera le reste,
Mais permettez que j'embrasse Olivier ;
Car son discours vient de m'édifier ;
Dieu l'a rempli de sa grâce céleste.
La Jacqueline est en très-bonnes mains ;
Moi, je saurai faire honneur à vos vins ;
Je boirai tout, j'en jure, j'en atteste,
Et mon ampoule et mes vignes de Reims. »

Les beaux diseurs donnent la confiance :
Charles céda ; chacun des pairs de France
Au saint traité souscrivit à l'instant ;
Et tout chacun se retira content.
Hugon riait dans sa barbe touffue,
Et répétait tout bas : Ces braves gens
Seront demain de fort bons musulmans.
Turpin disait : Cette affaire conclue,
Dieu rognera les griffes du démon ;
Le roi demain recevra le baptême ;
Il entendra ma messe et mon sermon ;
Et je prétends le confesser moi-même.

Avec Turpin, avant l'heure chérie,
Notre Olivier se rend à son devoir.
Cette beauté, qu'adore la Syrie,
Tremble et rougit du plaisir de le voir.
Avec candeur Jacqueline, à son père,
Sur l'Alcoran jura d'être sincère.
Turpin s'avance avec solennité,
Ouvre un cahier lu, relu, médité,
Qui contenait, au lieu des litanies,
De beaux détails sur les vins généreux,
Sur les raisins, les muscats savoureux,
Que produisaient ses quatorze abbayes.
Or çà, dit-il, baise les livres saints :
Baise, mon fils, jure sur l'Évangile
Que tu seras sincère autant qu'habile.
Sire, bonsoir : demain gare à vos vins ;
La sainte église abhorre le parjure.
Avec respect Olivier baise et jure ;
Et Turpin sort, n'ayant que faire là.
Turpin sorti, le père aussi s'en va ;
Olivier reste, et quelque temps soupire :
Il est chargé du salut d'un empire.

Pour l'empêcher d'arriver à son but
En beau chat blanc, le malin Belzébut
S'était blotti sur la couche douillette,
Et riait fort aux dépens d'Olivier,
Car il comptait lui nouer l'aiguillette ;
Mais rira bien qui rira le dernier.
Par un usage et saint et méritoire,
Pour pénitence, alors qu'il se couchait,
Entre ses dents Olivier dépêchait
Une oraison courte et jaculatoire.
De foi, d'espoir, et d'amour transporté,
En caressant la gentille beauté,
D'un ton pieux, il dit : *Ave, Maria.*
A ce saint nom, des diables redouté,
Le Belzébut miaule avec furie,
Et dans l'enfer s'enfuit épouvanté.

Or, maintenant, vous croyez bien, mesdames,
Que mes tableaux vont échauffer vos âmes ;
Que je peindrai ce mutuel transport,
Ces plaisirs vifs, cette ivresse touchante,
D'un couple heureux que son amour enchante
Vous le croyez ? Eh bien, vous avez tort :
Nos deux amants ont besoin de mystère ;
Allons-nous-en ; faisons comme le père.
Vous insistez ! vous désirez savoir

Si vous devez conserver quelque espoir !
Je vous entends ; la beauté s'intéresse
Aux grands exploits, à la pure tendresse
D'un chevalier plein d'amour et d'honneur ;
Un accident peut trahir sa valeur.
De son pari je connais l'imprudence ;
Mais comptez-vous pour rien la Providence?

Dieu, qui créa les monde et les cieux,
Et dont la nuit ne ferme point les yeux,
Veille au sommet de la sphère divine ;
Veille Olivier, comme aussi Jacqueline ;
Veillent encor les chevaliers français.
Au milieu d'eux le seul Turpin sommeille,
Plein d'espérance et du vin de la veille,
Et plus qu'eux tous convaincu du succès.
Ouvrant les yeux quand l'aube va paraître,
Il voit soudain entrer par la fenêtre
Feu saint Remi, bien crossé, bien mitré,
Ayant le chef de rayons décoré.

— Enfants, dit-il, n'ayez frayeur aucune :
Vous connaissez mon nom et ma fortune ;
De mon vivant, j'étais comme Turpin,
Grand archevêque, et grand ami du vin.
Si j'abhorrais la Champagne Pouilleuse,
Par moi de Reims les coteaux sont bénis ;
Fort à propos, pour huiler saint Clovis,
Dieu m'envoya l'ampoule merveilleuse.
Je viens d'en haut, au nom de monseigneur :
De votre affaire il a ri de bon cœur ;
Il est bon homme, et, de plus, il vous aime ;
Mais, n'osant pas s'en fier à lui-même,
Craignant l'abus sur un sujet pareil,
Il a voulu rassembler son conseil.
Comme ici-bas, chez nous on vous estime ;
On a trouvé maint pari peu discret ;
Malgré cela, l'avis est unanime.
On a senti quel scandale adviendrait
Si des démons Hugon restait l'esclave,
Et si son vin demeurait dans sa cave.
Miracle il faut, miracle se fera :
D'un saint mitré croyez-en les oracles ;
Selon vos vœux tout se terminera.
Notre Olivier fait déjà des miracles :
Il a chez nous un très-puissant appui ;
Car Notre-Dame intercède pour lui.
Voilà que c'est, quand on fait œuvre pie,
D'être dévot à la Vierge Marie !
Il est marqué du cachet des élus :
De Belzébut bravant les tours magiques,
Olivier pousse en faveur de Jésus
Seize arguments forts et théologiques.
Vous direz tous un *pater* au bon Dieu ;
A tous les saints vous offrirez des cierges ;
N'oubliez pas les onze mille vierges :
Tout vrai croyant doit les fêter. Adieu. —
Il dit, s'envole, et les laisse en prière.
L'astre éclatant qui mesure les jours
Avait atteint le milieu de son cours,
En dispensant et chaleur et lumière :
On vit soudain descendre du palais
Hugon, sa cour, les chevaliers français.
Un peuple immense, avide de spectacles,
Se trouvait là dans l'espoir insolent
De bien berner les faiseurs de miracles :
Berner les saints est toujours consolant.

Hugon s'avance. Approchez-vous, bonhomme ;
C'est sur ce ton qu'à Nayme il s'adressa :
Pour grand sauteur partout on vous renomme ;
Qu'en dites-vous? Hier on m'annonça
Que par serment, que par gageure expresse,
Cinquante pieds, malgré votre vieillesse,
De haut en bas, vous prétendiez sauter,
A cette tour vous plaît-il de monter ?
On aime ici les voltigeurs ingambes.
Cinquante pieds font juste sa hauteur :
En descendant prenez garde à vos jambes.
A ce discours, le confiant sauteur
Monte à la tour, et, franchissant l'espace,
Sans accident se retrouve en la place
Auprès d'Hugon ; lequel dit : C'est beaucoup :
J'étais fort loin de vous croire aussi leste ;
Vous sautez bien : passons à ce qui reste.
Turpin boira tout mon vin d'un seul coup :
Voyons. Il dit : dans une immense tonne
Les sommeliers versent cent muids de vin ;
Chacun murmure et longuement s'étonne ;
D'un air béat et son rosaire en main,
Le chroniqueur, certain de la victoire,
Boit d'un seul trait, et dit : Versez à boire.
Quand tout le peuple applaudissait encor,
Roland saisit le redoutable cor ;
Hugon s'élance ; il crie : Eh ! laissez vite,
Laissez ce cor ; de tout je vous tiens quitte,
Brave Roland ; mais ce jeune vaurien,
Ce beau Français qui ne doutait de rien,
A-t-il chanté seize fois son antienne?
Où donc est-il ? Alors doublant le pas,
Olivier prend sa femme entre ses bras,
L'élève en l'air, et dit : Elle est chrétienne.
Quoi ! tout à fait? lui repartit Hugon ;
Mon cher monsieur, n'êtes-vous pas Gascon ?
Ce pari-là peut se perdre sans honte.
Répondez-moi, ma fille : voulez-vous
Que l'on s'en fie à monsieur votre époux ?
Ne s'est-il pas glissé quelque mécompte?

La Jacqueline avec simplicité,
Les yeux baissés, répondit : Je vous jure
Qu'à tous les deux vous nous faites injure;
Je suis garant qu'il a très-bien compté.
Hugon la crut. Fille honnête et sincère
En cas pareil ne peut tromper son père.
Dans l'aventure il vit le doigt de Dieu :
Tant ce monarque était un grand génie!
Oh! oh! dit-il, Jacqueline, ma mie,
Je suis chrétien; ceci n'est pas un jeu;
Ce ne sont là visions, ni prestiges;
Croyons au Dieu qui fait de tels prodiges.
Le jour d'après, l'archevêque Turpin,
Encore à jeun, c'était de grand matin,
Dévotement célébra la grand'messe
Dans un vieux temple en église érigé,
Et d'eau bénite amplement aspergé.
Le roi, sa cour, le peuple, la noblesse,
Tout s'y trouva; tout y fut baptisé.
Le bon Turpin débita dans la chaire
Un beau sermon en trois points divisé,
Payé par lui, fait par son grand-vicaire.
Il commençait, et chacun sommeilla;
Quand il finit, chacun se réveilla.
Lors Olivier, sa douce Jacqueline,
Furent unis avec dévotion.
Turpin leur fit une exhortation
Sur les effets de la grâce divine,
Qui, des chrétiens fidèles et fervents,
Quand on l'appelle est toujours entendue,
Mais qui toujours est sourde aux mécréants.
Si bien parla que Jacqueline émue
Dit à voix basse : Olivier, mon seul bien,
Fais ton salut; sois toujours bon chrétien.
Les chevaliers convertirent les belles;
La foi toucha ces cœurs longtemps rebelles;
Et, pour finir dignement ce beau jour,
D'un grand festin l'élégante abondance
Couronna tout. On but, on fit l'amour :
C'est à peu près comme on finit en France.

LA MORT
DE MAXIMILIEN
LÉOPOLD DE BRUNSWICK[1].

1787.

Odi profanum vulgus, et arceo :
Favete linguis.
HORACE, liv. III, ode I.

Pourquoi cette plainte unanime,
Ces cris, ces funèbres accords?
Quel est ce prince magnanime
Dont l'ombre descend chez les morts?
Sa cendre auguste et respectée
N'est pas un moment insultée
Par de mensongères douleurs :
Je vois l'Europe désolée
Présenter à son mausolée
Des tributs d'encens et de pleurs.

Des ponts, des digues, des barrières,
Bravant les impuissants efforts,
Grossi des eaux de cent rivières,
L'Oder est vainqueur de ses bords.
Il traîne avec lui l'épouvante,
Il enfle son onde écumante,
Déchaîne ses flots irrités,
Engloutit au loin les campagnes,
Les prés, les vallons, les montagnes,
Les forêts, les toits, les cités.

Le fils aperçoit du rivage
Son père au trépas réservé;
Il se précipite à la nage,
Et périt sans l'avoir sauvé.
Les enfants, les vierges timides,
Tombent dans ces gouffres liquides,
En cherchant l'appui des roseaux;
Tandis qu'une mère expirante
Tient encor de sa main mourante
Son fils suspendu sur les eaux.

Le guerrier que je vois paraître
Est-il Mars, ou l'un de ses fils?
Germains, puis-je encor méconnaître
Le sang du vainqueur de Molvitz?
Ce héros tout entier l'inspire :
Déjà, sur un frêle navire,
Il brave le fleuve en courroux.
C'est le descendant de vos maîtres :
Brunswick eut des rois pour ancêtres;
Mais il est homme ainsi que vous.

[1] Cette pièce n'a point concouru pour le prix extraordinaire proposé par l'Académie française.

Tout frémit; lui seul est paisible :
Sur les rives, de tout côté,
Son œil intrépide et sensible
Rassure un peuple épouvanté,
Un peuple muet, immobile,
Les yeux sur la barque fragile,
Les bras étendus vers les cieux.
Son courage excite vos larmes,
Citoyens! dans ce jour d'alarmes,
D'autres pleurs mouilleront vos yeux.

O destin! d'abîme en abîme
Cent fois le navire élancé
D'un ormeau va heurter la cime,
Se brise, et nage dispersé.
Plus grand à son heure dernière
Le héros tombe; sa paupière
Se couvre d'un voile éternel :
Sa voix s'éteint... Vertu suprême!
Aux secours d'un peuple qu'il aime
Son cœur appelle encor le ciel.

Gémissez, témoins de sa gloire;
Recueillez ses débris sacrés!
Vous, qu'il menait à la victoire,
Gémissez maintenant, pleurez!
Pleurez, célébrez ce grand homme.
Tels, ces guerriers enfants de Rome,
Si fiers de vos aïeux vaincus,
Jadis aux vallons de Syrie
Suivaient, en racontant sa vie,
Les restes de Germanicus.

Laissez là ces pompes mortelles,
Néant de l'orgueil souverain;
Ces tombeaux où les Praxitèles
Font pleurer le marbre et l'airain;
Ces pyramides insolentes
Où dorment les ombres sanglantes
Des héritiers de Busiris :
Rois détestés, tyrans célèbres,
Et qui dans ces palais funèbres
Ont laissé des mânes flétris.

Apportez, sujets de la Sprée,
Des lauriers et des étendards;
Loin de sa tombe idolâtrée
Le brillant mensonge des arts!
Sans faste elle aura plus de charmes :
Venez, qu'un récit plein de larmes
Dise sa mort et nos douleurs;
Et périsse le cœur stoïque
Qui, près de sa cendre héroïque,
Passera sans verser des pleurs!

Quelle âme en vertus si féconde
Résiste au poison des flatteurs?
Le berceau des maîtres du monde
Est entouré de corrupteurs.
Un monstre, ami de tous les vices,
Va sécher dans ces cœurs novices
La bonté qui nous vient des dieux,
Et flétrit les enfants du trône,
Comme ces fruits qu'avant l'automne
Dévore un insecte odieux.

On a vu des rois exécrables,
Ne régnant que par des complots,
Ivres du sang des misérables,
Dormir au bruit de leurs sanglots.
Ils dormaient sur un précipice!
Il est venu le jour propice
Qui doit être enfin leur écueil;
Et, frappés d'une mort affreuse,
Leur mémoire cadavéreuse
Va s'abîmer dans le cercueil.

La tienne, ô prince, est immortelle;
Ton nom ne vieillira jamais.
Honneur à ce divin modèle!
Qu'il soit chanté par des Français.
Loin de nous l'or et l'imposture[1]!
Voici la palme : une voix pure
Y peut seule atteindre aujourd'hui :
Sa louange est auguste et fière;
Mais les accents du mercenaire
Sont bas et rampants comme lui.

O lyre, ne sois plus muette :
Viens saisir le prix qui t'est dû.
Quel prix vaut aux yeux d'un poëte
L'honneur de chanter la vertu?
De l'or nous dédaignons l'empire;
Et tous ces chantres qu'il inspire
Ne seront jamais nos rivaux.
Amants des filles de Mémoire,
Un trésor d'immortelle gloire :
Voilà le prix de nos travaux.

[1] La fin de cette strophe avait été retranchée à la censure dans l'édition de 1787; Chénier, pour remplir cette lacune, composa depuis les vers suivants :

Frappons de remords légitimes
Tous ces princes pusillanimes,
Et par la mollesse vaincus,
Dont la race impie et stérile
Semble mêler un sang servile
Au sang d'Hector et de Francus.

Voyez l'édition de Maradan, in-8°.

Ce héros de la bienfaisance,
Qui dut vivre autant que Nestor,
Il périt presque dès l'enfance,
Ainsi que le vainqueur d'Hector.
Demi-dieu! reçois mes hommages.
J'irai chanter sur ce rivage
Que ton trépas va consacrer;
J'irai. De nouveaux Alexandres
Environt un jour à tes cendres
Les vers que tu dois m'inspirer.

Là, mes amis, loin des profanes,
Courons lui dresser des autels;
Courons, suivez-moi; que ses mânes
Entendent nos chants immortels.
Que tous méritent la victoire;
Que ces chants fassent notre gloire
Et l'étonnement du Germain:
Ramenons ce siècle où la France
Par les arts et par l'éloquence
Régnait du Tage au Pont-Euxin!

Tel en ses brûlantes ivresses,
Aux bords de l'Ismène, à grands cris,
Pindare, plein des neuf déesses,
Subjuguait les peuples surpris.
Aux accents de sa muse altière,
Enfants, vieillards, et Thèbe entière,
Et l'onde, et les remparts émus,
Partageant son noble délire,
Se croyaient au temps où la lyre
Relevait les murs de Cadmus.

LA SOLITUDE DE SAINT-MAUR.

1787.

Salut! nymphes de la prairie;
Et vous, de ces forêts aimables déités;
Toi, naïade aux flots argentés,
Salut! Je viens encore, ô naïade chérie.
Plein d'une douce rêverie,
Demander le repos à tes bords enchantés.

Soumis à des alarmes vaines,
Tu m'entendais jadis soupirer mon ennui:
Tu me revois libre aujourd'hui.
L'amour est un tyran: j'ai dû briser ses chaînes;
Et je viens oublier mes peines
Au sein de l'amitié, moins trompeuse que lui.

Le chasseur dort, l'aube naissante
N'a point encor semé ses roses dans les cieux;
Mais le signal harmonieux,
Le fleuve et la colline au loin retentissante,
Et le cerf, et la meute absente,
Poursuivent dans la nuit son oreille et ses yeux.

Tel, quand la saison des tempêtes
Du matin plus tardif eut rapproché le soir,
Mon cœur brûlait de te revoir.
Loin des enfants du Nord qui grondaient sur nos têtes,
Je volais aux rustiques fêtes;
Et Zéphyre et les fleurs égayaient mon espoir.

Je veux vivre au delà des âges:
Inspirez-moi des chants qui ne meurent jamais.
Onde paisible, noirs cyprès!
Et que puissent toujours le glaive et les orages
Respecter ce bois, ces rivages,
Et tous les dieux pasteurs y verser leurs bienfaits!

ODE SUR ERMENONVILLE.

1788.

Loin des murs bruyants de la ville,
Je vais, sous l'ombrage des bois,
Révérer dans Ermenonville
Les mânes du grand Genevois.

Celui qui fit parler Julie,
De la vérité seule épris,
D'une douce mélancolie
Échauffa ses divins écrits.

Jeune encor, de son éloquence
J'ai su goûter l'austérité;
Presqu'au sortir de mon enfance
J'ai contemplé la vérité.

J'ai vu l'homme ennemi perfide,
Habile et prompt à se venger,
Ami léger, faux ou timide,
Amant volage ou mensonger.

Son sort est de porter envie
A ceux dont il est envié;
Persécuté pendant sa vie,
De mourir, et d'être oublié.

Le présent fuit avec vitesse;
Le présent échappe à son cœur;
Et, né pour désirer sans cesse,
Il n'est point né pour le bonheur.

Il en goûte au moins l'apparence

Dans le passé, dans l'avenir :
Si la jeunesse a l'espérance,
La vieillesse a le souvenir.

ODE
SUR L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

1789.

Aux généreux accords ma lyre accoutumée
Frémit de son repos, et, volant sous mes doigts,
D'un zèle héroïque animée
Brûle de s'unir à ma voix.
Vous tous, ô mes rivaux, amants de l'harmonie,
La liberté si sainte et si chère au génie
Aurait-elle pour vous des charmes impuissants?
Dans ces fêtes patriotiques,
Pourquoi suspendre vos cantiques?
A qui réservez-vous vos immortels accents?

Si l'on doit caresser l'audace et l'insolence,
Des idoles de cour chanter les vils succès,
O Muses, gardez le silence;
Taisez-vous, lyres des Français!
Éloignons tous ces grands de nos divins mystères;
Assez d'autres sans nous seront leurs tributaires;
Qu'ils méritent l'éloge avant de l'obtenir :
Et n'allons point, flatteurs sinistres,
Valets des rois et des ministres,
Déshonorer nos chants devant tout l'avenir.

O vous, qui détestez l'orgueilleuse bassesse,
Du nom de liberté remplissez vos écrits;
Instruisez, éclairez sans cesse
Un peuple de la gloire épris.
Anéanti longtemps, sans droits, sans équilibre,
Qu'il comprenne à la fin ce que c'est qu'être libre.
De l'erreur, des abus, soyez, soyez, vainqueurs;
Qu'aux jeux sacrés de Melpomène
Les traits de la grandeur humaine
Courent en vers brûlants s'imprimer dans les cœurs.

Ah! faut-il voir encor, dans les temps où nous sommes,
Sous des chefs orgueilleux des peuples sans fierté?
L'esclavage détruit les hommes;
Ils sont grands par la liberté.
Mais si quelque Français, âme impure et flétrie,
Méprise ton saint nom, vierge de la Patrie,
Qu'il vive dans l'opprobre et meure abandonné;
Et que la cendre du perfide,
Comme une cendre parricide,
Répande, au gré des vents, un air empoisonné.

Ton aspect réjouit le mont le plus sauvage,
Au milieu des rochers enfante les moissons :
Par toi le plus affreux rivage
Rit environné de glaçons;
Par toi, l'astre du jour, dont la lumière avare
De rayons pâlissants couvre la Delaware,
Éclaire un peuple heureux, actif, intelligent.
Sans toi, divinité chérie,
Le beau climat de l'Hespérie
Sous d'opulents rayons offre un sol indigent.

Charles, fils d'un grand homme, est plus grand que son père,
De tes droits abolis fut le libérateur;
Sous le gouvernement prospère
D'un conquérant législateur,
On vit au champ de Mars s'assembler nos ancêtres;
On vit le peuple Franc, ses nobles et ses prêtres,
Tous enfants de l'état et son commun soutien;
Et le roi de l'Europe entière,
Plein de leur âme libre et fière,
N'était au milieu d'eux qu'un premier citoyen.

Mais bientôt, à la force unissant l'artifice,
De ce roi fortuné les enfants malheureux
Laissèrent tomber l'édifice
Construit par ses soins généreux.
Le glaive et l'encensoir, rivaux du diadème,
Partageaient avec lui la puissance suprême;
Le peuple fut contraint d'humilier son front :
Ramper devint sa seule étude,
Et de sa triple servitude
La nation perdue osa chérir l'affront.

Tombe le souvenir de ces temps sacriléges!
Tombe de nos tyrans la vile ambition!
Fuyez, injustes priviléges,
Droits fondés sur l'oppression!
Fuyez, disparaissez des cités de la France,
Antiques préjugés des siècles d'ignorance,
Qui loin de la vertu supposiez la grandeur!
Périsse l'orgueil tyrannique,
Qui de la majesté publique
A si longtemps noirci l'immortelle splendeur!

Peuples, rendez hommage aux enfants du génie!
Contemplez ce flambeau qui brille entre leurs mains,
Et dont la lumière infinie
Éclaire et guide les humains!
L'existence ordinaire est de quelques journées;
Ces favoris du ciel ont d'autres destinées :
Ils vivent consacrés à l'immortalité;
Et leur éloquence enflammée,
Soutien de la terre opprimée,
Réclame au nom de tous la sainte égalité.

Mais d'autres, étalant les trésors, la naissance;
D'autres, se nourrissant d'un imbécile orgueil,
A leurs fils léguant la puissance,
Vont trouver la honte au cercueil.
Des superstitions ministres fanatiques,
Du trône usurpateur complices despotiques,
Brigands toujours vendus aux brigands couronnés,
Ils voudraient retenir la terre
Dans l'esclavage héréditaire
Où dormirent longtemps les siècles enchaînés !

Courage ! éveillez-vous, citoyens de la France !
Ne vous flétrissez pas aux yeux de l'univers ;
Mettez en vous votre espérance,
Connaissez et brisez vos fers.
N'imitez point, Français, ni vos faibles ancêtres,
Qui, trahissant le peuple et lui croyant des maîtres,
De l'auguste nature ont méconnu la voix ;
Ni le délire frénétique
De ce peuple de la Baltique
Par un choix solennel esclave de ses rois.

Opprimés comme vous, comme vous, d'âge en âge,
Presque tous les humains, sous le joug abrutis,
Dans la poudre de l'esclavage
Baissent leurs fronts anéantis.
Tout sera libre un jour; un jour la tyrannie,
Sans appui, sans état, de l'univers bannie,
Ne verra plus le sang cimenter ses autels;
Et, des vertus mère féconde,
La liberté, reine du monde,
Va sous d'égales lois rassembler les mortels.

« Il n'est plus ce pouvoir grossi par tant de crimes;
« Il n'est plus, » diront-ils, « ce monstre audacieux;
« Ses pieds touchaient les noirs abîmes ;
« Son front se perdait dans les cieux.
« Il osait commander : les peuples en silence
« De ses décrets impurs adoraient l'insolence ;
« Le monde était aux fers, le monde est délivré :
« Et l'auteur de son esclavage,
« Vomi par l'infernal rivage,
« Dans le fond des enfers est à jamais rentré. »

NOTES

POUR L'ODE SUR L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

Page 679, 1re col., vers 28 et suivants.

Qu'aux jeux sacrés de Melpomène
Les traits de la grandeur humaine
Courent en vers brûlants s'imprimer dans les cœurs.

Les ouvrages dramatiques auront la dignité qui leur convient, quand les auteurs ne seront pas écrasés sous le joug arbitraire des censeurs royaux. L'abolition de cette magistrature burlesque est absolument nécessaire, si l'on veut que la constitution soit libre. J'ai traité cette matière dans plusieurs ouvrages en prose, qui vont paraître. Elle est très-importante, puisqu'elle tient aux mœurs publiques et à la liberté de publier ses pensées, par conséquent à la liberté individuelle.

Page 679, 2e col., vers 18 et suivants.

Et le roi de l'Europe entière,
Plein de leur âme libre et fière,
N'était au milieu d'eux qu'un premier citoyen.

On sait quelle était la constitution française sous Charlemagne : digne de beaucoup d'éloges, si on la compare au système de tyrannie qui a prévalu depuis ce grand prince; mais très-défectueuse, si on la compare à l'ordre de choses qu'il convient d'établir en France à la fin du dix-huitième siècle. Pour fonder une constitution, il ne s'agit point de remonter à telle ou telle époque, mais au principe du droit naturel qui existait avant toutes les époques. Un ministre, qui ne passait pas précisément pour un insensé, vient d'écrire, dans une brochure adressée au roi, que d'autres faiseurs de brochures, après avoir poussé la témérité jusqu'aux plus grands excès, ont fini par remonter aux principes du droit naturel. Ce ministre a écrit au milieu de Londres : ce qui doit fort étonner; mais ce qui doit étonner encore davantage, c'est que sa lettre n'est point datée de Bedlam.

Page 679, 2e col., vers 22 et suivants.

De ce roi fortuné les enfants malheureux
Laissèrent tomber l'édifice
Construit par ses soins généreux.

On peut voir, dans l'excellent ouvrage de l'abbé de Mably sur l'histoire de France, comment l'indolence ou la tyrannie des successeurs de Charlemagne, comment les usurpations du clergé, de la noblesse et des différents corps, ont anéanti par degré la constitution française. Je ne laisserai point échapper cette occasion de rendre hommage à ce profond politique, dont la réputation s'accroît de jour en jour, à mesure que la nation se lasse de l'esclavage. La perte d'un tel homme doit être vivement sentie par tous les bons citoyens. Il manque à la patrie dans les circonstances présentes. L'abbé de Mably pensait qu'une bonne constitution politique ne pouvait avoir d'autres fondements que le droit naturel. L'auteur du *Contrat social* était du même avis. C'est bien dommage qu'ils n'eussent pas étudié la politique sous M. de Calonne.

Page 680, 1re col., vers 7.

Brigands toujours vendus aux brigands couronnés.

Les rois qui vont porter le fer et la flamme chez les nations qui ne les attaquent point méritent le nom de brigands : c'est une vérité ancienne et très-reconnue. Mais quels noms méritent les rois qui se servent de la puissance militaire pour opprimer leur propre nation? La puissance militaire est un point sur lequel un peuple qui s'assemble ne saurait trop réfléchir. On n'est pas sûr d'avoir toujours sur le trône des Louis XII et des Louis XVI. Il faut songer qu'après notre bon Henri IV nous avons eu pour roi le cardinal de Richelieu. Il est essentiel de prendre ses précautions.

Page 680, 1re col., vers 17 et suivants.

Ni le délire frénétique
De ce peuple de la Baltique
Par un choix solennel esclave de ses rois.

La nation danoise, assemblée en 1660, a donné un exemple unique jusqu'alors dans les annales du monde. Elle a conféré à son roi la puissance législative et la puissance exécutive dans leur plus grande étendue ; de sorte que l'on peut dire que l'esclavage est légal en Danemarck. Pour l'honneur de l'humanité, il faut espérer que cet exemple sera toujours unique.

HERMANN ET THUSNELDA.

TRADUCTION DE KLOPSTOCK.

1790.

THUSNELDA.

Couvert de sang romain, de sueur, de poussière,
Il revient des combats sanglants :
Jamais les traits d'Hermann ne furent si brillants ;
Et jamais si vive lumière
Ne jaillit de ses yeux brûlants.

Viens, donne cette épée ; elle est encor fumante :
Varus a reçu le trépas.
Respire, et viens goûter le repos dans mes bras,
Sur la bouche de ton amante,
Loin du tonnerre des combats.

Hermann, repose-toi ; que sur ton front j'essuie
Ton sang et ta noble sueur.
Comme il brûle, ton front ! de Rome heureux vainqueur,
Non jamais Thusnelda ravie
Ne sentit pour toi cette ardeur !

Non pas même le jour où, sous un chêne antique,
Hermann, par l'amour emporté,
Fuyante me saisit de son bras indompté.
J'observai son œil héroïque,
Et j'y vis l'immortalité.

C'est ton bien désormais. O Germains! plus d'alarmes,
Germains dont Hermann est l'appui!
Honte au divin Auguste ! il s'abreuve aujourd'hui
D'un nectar mêlé de ses larmes ;
Hermann est plus divin que lui.

HERMANN.

Laisse là mes cheveux ; vois, pâle et sans lumière,
Mon père étendu devant nous.
César, s'il eût osé s'offrir à mon courroux,
Serait ici dans la poussière,
Plus pâle, et plus couvert de coups !

THUSNELDA.

Que tes cheveux, Hermann, en boucles menaçantes,
Ombragent ton front glorieux !
Ce corps n'est plus Sigmar : ton père est dans les cieux ;
Sèche tes larmes impuissantes ;
Tu le reverras chez les dieux.

ALSA.

IMITATION DE PFEFFEL.—1791.

Que de la liberté la couronne guerrière
Sur ton humide front remplace les roseaux !
Que des nuits, belle Alsa, l'inégale courrière
De ses feux argente tes eaux !

Parcours avec orgueil nos campagnes fécondes ;
Raconte au dieu du Rhin la fin de nos malheurs ;
Ton urne assez longtemps n'a versé dans ses ondes
Que des flots grossis de nos pleurs.

Vois le cultivateur sur la rive fleurie :
Couché dans la poussière, il étouffait sa voix ;
Maintenant, fier et libre, il chante la patrie
Qui renaît, et lui rend ses droits.

Entends-tu comme au loin les trompettes civiques
Raniment les Français sous le joug expirants ;
Comme la liberté par ses divins cantiques
Porte l'effroi chez nos tyrans?

Chargés du poids des fers, ainsi que nos compagnes,
Nous avions oublié ses aimables accents ;
Les échos attristés, le long de nos montagnes,
Répétaient des sons gémissants ;

Alsa, vois tout à coup sur les Vosges hautaines
Flotter des trois couleurs l'étendard immortel;
Vois de la liberté qui régnait dans Athènes
Se relever l'antique autel.

Vois de nos légions la jeunesse aguerrie,
S'avançant vers l'autel aux accents de l'airain,
Jurer de maintenir les droits de la patrie,
Les droits du peuple souverain.

. . . .

LA MORT DE MIRABEAU.

Præcipe lugubres
Cantus, Melpomene, cui liquidam Pater
Vocem cum citharâ dedit.
HORAT. AD VIRG. Od., lib. I.

Beaux-arts, qu'inventa le génie,
Unissez vos divins efforts ;
Lugubre et touchante harmonie,
Fais-nous entendre tes accords.
Marbre, obéis à Praxitèle ;
Toile, peins cette âme immortelle
Que les dieux semblaient inspirer ;
Et toi, Muse patriotique,
Chante le funèbre cantique :
Un grand homme vient d'expirer.

Cité que chérit Amphitrite [1],
Il attend de toi des autels !
Sur tes bords sa gloire est écrite
En caractères immortels.
Par son éloquence puissante,
De notre liberté naissante
Je vois les ennemis vaincus.
Le despotisme en vain conspire ;
Le peuple ressaisit l'empire
Aux accents d'un nouveau Gracchus.

Sur une scène encor plus belle,
Au nom du peuple et de la loi,
Je l'entends, plein du même zèle,
Répondre à l'esclave d'un roi ;
Je vois son courage intrépide
Dénoncer à ce roi perfide
Les crimes de ses favoris ;
Lorsque des héros mercenaires,
Dans leurs exploits imaginaires,
Menaçaient les murs de Paris.

Silence ! organes de l'envie ;
N'outragez plus notre soutien :
Songez que la France asservie
A vu Mirabeau citoyen.
De ses vertus républicaines
Les fers, les cachots de Vincennes
N'ont point abattu la fierté :
C'est là que son mâle génie,
Sous la main de la tyrannie,
Fondait de loin la liberté.

Couvre-toi d'un voile funèbre,
Témoin de ses brillants succès,
Tribune, que rendit célèbre
Le Démosthène des Français !
La France, mère inconsolable,
Perdant un fils irréparable,
A pris les vêtements du deuil ;
Et puissent des honneurs si justes
Consoler ses mânes augustes
Dans le silence du cercueil !

Adoptez ces lugubres marques,
Français qui chérissez les lois !
On porte le deuil des monarques ;
Un seul grand homme vaut cent rois.
Ce Franklin, qui dans l'Amérique
Fit régner la raison publique,
Au monde était plus précieux
Que tous ces princes dont la gloire
Expire et s'éteint dans l'histoire
Dès qu'on leur a fermé les yeux.

En vulgaires humains féconde,
La nature, à tous les instants,
Sème en foule au milieu du monde
Des esclaves et des tyrans ;
Mais, quand l'argile qu'elle anime
Enveloppe un esprit sublime
Et le cœur altier d'un héros,
Son sein, qu'un tel effort accable,
N'enfante un prodige semblable
Qu'après un siècle de repos.

Jour d'épouvante ! heure suprême [1] !
Du peuple l'immortel appui
Expire au sein du peuple même,
En s'occupant encor de lui.
La douleur le trouve impassible :
D'un front serein, d'un œil paisible,
Il envisage son trépas ;
Et son âme ferme et sublime
S'agrandit en voyant l'abîme
Qui vient de s'ouvrir sous ses pas.

Des pontifes langage austère,
Mortels apprêts, pieux tourments,
Mirabeau va quitter la terre,
Épargnez ses derniers moments.
Fuyez son vénérable asile,

[1] Mirabeau naquit à Marseille en 1749.

[1] Mirabeau mourut à Paris, en 1791, dans la rue de la Chaussée-d'Antin, où il demeurait, et à laquelle on donna son nom.

Préjugés d'un âge imbécile ;
Fuyez, mensonges révérés,
Que la frayeur de nos ancêtres,
L'avarice et l'orgueil des prêtres,
Avaient si longtemps consacrés !

Au fond de la nuit éternelle,
Parmi les ombres descendu,
Il voit la douleur solennelle
Des citoyens qui l'ont perdu.
Paris et la patrie entière
Vont, dans sa demeure dernière
Déposer le grand Mirabeau.
Ses restes, que le peuple adore,
Il les voit triompher encore
Et des tyrans et du tombeau.

La France a-t-elle, avant notre âge,
Honoré ces mortels divins
Dont l'esprit est un héritage
Recueilli par tous les humains?
Ils mouraient : leur cendre sacrée,
Par l'amitié seule entourée,
Marchait vers le funèbre lieu ;
Tandis qu'une pompe insolente
Accompagnait l'ombre sanglante
D'un Louvois ou d'un Richelieu.

Du fanatisme étrange exemple !
Opprobre d'un siècle si beau !
A Sulpice on élève un temple ;
Voltaire est presque sans tombeau !
Mort, il cherche encore un asile ;
Un ordre des tyrans exile
Ses vains et précieux débris ;
Et, dans leur stupide colère,
De sa dépouille tutélaire
Ils ont déshérité Paris.

Des grands hommes de la patrie
Nous verrons les mânes un jour,
Famille imposante et chérie,
Habiter un commun séjour.
Tel, au milieu des sept collines,
S'élevait sous des mains divines
Ce temple superbe et vanté
Où, par la piété romaine,
Dans les murs de la cité reine
On vit l'Olympe transporté.

Ennemis de la tyrannie,
Visitez ces augustes lieux ;
Vertu, raison, talents, génie,
Voilà vos patrons et vos dieux.
Souvent la nation nouvelle,
Offrant un hommage fidèle
A ces mânes idolâtrés,
Viendra sur la chose publique
Consulter la patrie antique
Au fond des monuments sacrés.

Toi, que la France désolée
Appelle en vain dans ses regrets,
Mirabeau, de ton mausolée
J'ornerai du moins les cyprès.
Lorsque ta fatale journée,
Par chaque printemps ramenée,
Renouvellera nos douleurs,
Je chanterai tes nobles veilles ;
Et sur le marbre où tu sommeilles
Tu sentiras couler nos pleurs.

ODE

SUR LA GUERRE DE LA LIBERTÉ.

1792.

Nymphes des monts et des forêts,
Prolongez le cri de la guerre.
Honneur, gloire, triomphe, aux armes des Français !
Malheur aux tyrans de la terre !

Ces cris généreux ont volé
De la Baltique aux bords du Tibre.
Des rois usurpateurs le trône est ébranlé :
L'Europe a besoin d'être libre !

Douce égalité, sous nos yeux,
Prépare tes festins prospères ;
Et vous ! peuples amis, conviés par les cieux,
Venez aux banquets de vos frères.

O Rome, recompose-toi
Parmi tes tribus rassemblées !
Relève tes remparts, cité d'un peuple-roi,
Éparse au sein des mausolées !

Mânes des Catons, des Brutus,
Revendiquez Rome usurpée ;
Ouvrez-vous, grands tombeaux où dorment les Gracchus.
Revivez, Émile et Pompée !

Rendez-nous l'antique splendeur
De vos vertus républicaines ;
Que la triple tiare, abaissant sa grandeur,
Tombe aux pieds des armes romaines !

Et vous, Germains, réveillez-vous ;
Au nom de nos communs ancêtres,
Redevenez des Francs, et brisez avec nous
Le joug de vos orgueilleux maîtres !

Levez-vous ; ce n'est qu'aux tyrans
A redouter nos mains guerrières :
Nos mains portent l'effroi dans le palais des grands,
La liberté dans les chaumières.

A l'acier opposez l'acier ;
Que la voix des combats décide ;
Dans vos robustes mains que le soc nourricier
Soit un glaive tyrannicide !

Le riche fuit l'égalité
Au sein de son vaste héritage ;
Le pauvre avec ardeur chérit la liberté :
Elle est le seul bien qu'il partage.

Ainsi l'on vit s'humilier
L'Autriche et sa vaine puissance,
Quand d'Egmont et Nassau couraient se rallier
Sous le drapeau de l'indigence.

Tels, sous Wasa, ces conquérants
Vengeurs de la Suède avilie,
Guerriers cultivateurs, descendaient par torrents
Des monts de la Dalécarlie.

Tel, en des jours encor plus beaux,
S'élevait, sous des mains rustiques,
Ce chêne audacieux dont les treize rameaux
Ombrageaient les monts helvétiques.

ODE
SUR LA SITUATION
DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE,
DURANT LA DÉMAGOGIE DE ROBESPIERRE ET DE SES COMPLICES.

(Prairial, l'an II de la République. — Juin 1794.)

O vaisseau de l'État, fais un dernier effort :
Vaisseau, battu par les orages,
Tes mâts sont renversés ; viens regagner le port :
Ces rochers, qu'habite la mort,
Sont témoins d'assez de naufrages.

Vois-tu, le fer en main, le meurtre dans les yeux,
Grandir l'anarchie aux cent têtes ?
Ainsi du sein des mers, s'élevant jusqu'aux cieux,
Jaillit le géant furieux
Que vomit le cap des tempêtes,

Lorsque, précipités par la fureur de l'or,
Les Jasons de Lusitanie,
Souillant de leur empire une onde vierge encor,
Sur l'Océan d'Adamastor
Faisaient voguer la tyrannie.

O de nos jours de sang quel opprobre éternel !
C'est Catilina qui dénonce ;
Vergonte et Lentulus dictent l'arrêt mortel :
Tullius est le criminel ;
Céthégus est juge, et prononce !

Des forfaits autrefois les vils machinateurs
Conjuraient avec la nuit sombre ;
Ils siégent maintenant au rang des sénateurs,
Et les poignards conspirateurs
Ne sont plus aiguisés dans l'ombre.

Le génie indigné baisse un front abattu
Sous l'ignorance qui l'opprime :
Du nom de liberté le meurtre est revêtu,
Et l'audace de la vertu
Se tait devant celle du crime.

Le délateur vendu, pour prix de ses poisons,
Baigne dans l'or ses mains avides ;
Et des pères conscrits les respectables noms
Des Marius et des Carbons
Couvrent les tables homicides.

Le peuple est aveuglé par ses vils ennemis ;
Des Gracchus la mort est jurée :
Viens, Septimuléius, viens, meurtrier soumis,
Contre l'or qui te fut promis
Échanger leur tête sacrée.

Liberté des Français, que d'infâmes complots
Ont ralenti ta noble course !
Un monstre a dévoré nos fruits à peine éclos ;
Le sang s'est mêlé dans tes flots
Si purs, si brillants à leur source.

Sur ton front, jeune encor, dieux ! quel souffle infernal
Flétrirait tes palmes altières ?
Vas-tu donc ressembler à ce fleuve inégal
Qui, de son opulent cristal,
Baigne le nord de nos frontières ?

Né sur le Saint-Gothard, au milieu des torrents,
Fils impétueux des montagnes,
Le Rhin, dans sa naissance, ennemi des tyrans,
Des Suisses, des Germains, des Francs,
Fertilise au loin les campagnes.

Dans ce vaste jardin, par ses flots embelli,
Il épanche une urne féconde ;
Bientôt, ruisseau stérile, et sans cesse affaibli,
Il court, dans la fange et l'oubli,
Cacher l'opprobre de son onde.

Ah ! le peuple français repousse avec horreur
Ces flétrissantes destinées.
Liberté, chez les rois va porter la terreur :
Parmi nous répands le bonheur,
Comme en tes premières journées !

De la plaine de Mars où sont les jeux charmants?
Où sont les fêtes solennelles
Qui, dans la France entière, au milieu des serments,
Voyaient, par mille embrassements,
S'unir nos cités fraternelles?

Le soleil, souriant à notre liberté,
Hâtait le lever de l'aurore,
Et, sur l'autel sacré planant avec fierté,
De son immortelle clarté
Dorait l'étendard tricolore.

La nuit succède au jour, et le crêpe du deuil
Couvre nos villes désolées;
La licence aujourd'hui triomphe avec orgueil;
La liberté marche au cercueil;
Les lois l'accompagnent voilées.

Vulcain, vainqueur du Xante, au fond de ses roseaux
Portait la flamme dévorante:
Ainsi le fanatisme, agitant ses flambeaux,
Embrase et soulève les eaux
De la Loire et de la Charente.

Philippes, c'est ainsi qu'en tes champs inhumains
De Jule on vit l'image errante,
Le diadème au front, le glaive entre les mains,
Combattre les derniers Romains
Et la république expirante,

Quand Brutus, ne voulant ni régner ni servir,
Voyant Rome à jamais flétrie,
Accusant la vertu qui le faisait périr,
Confondit son dernier soupir
Avec celui de la patrie!

De la France éperdue infortunés enfants,
Contemplez sa douleur amère;
Déposez votre rage et vos glaives sanglants;
Ne vous battez plus dans les flancs
De votre déplorable mère.

O terre des Gaulois! redoutables remparts,
Champs fortunés, douce contrée,
Bords chéris d'Apollon, de Cérès et de Mars,
Terre hospitalière des arts,
Sois libre, opulente, adorée!

Tous les rois sont armés pour déchirer ton sein;
A leurs yeux rien ne peut t'absoudre;
Mais bientôt, si tu veux mériter ton destin,
Le colosse républicain
Réduira tous les rois en poudre.

Imprimant sur ton sol un pied profanateur,
Ils osent te porter la guerre;
Ils trouveront la mort: peuple triomphateur,
Qu'à ton souffle exterminateur
Ils disparaissent de la terre!

Mais plus de sang français; laisse frapper les lois:
Leurs vengeances sont légitimes;
Peuple républicain, n'imite point les rois
Dont la fureur a tant de fois
Puni les crimes par des crimes!

Renais chez les mortels, aimable égalité;
Viens briser le glaive anarchique:
Revenez, douces lois, justice, humanité;
Sans les mœurs, point de liberté;
Sans vertu, point de république.

DITHYRAMBE
SUR LA FÉDÉRATION.

1755.

Vive à jamais, vive la liberté!
Reçois nos vœux, chère et sainte patrie:
Nous jurons d'obéir, de donner notre vie
Pour nos lois, pour l'égalité;
Que la France entière s'écrie:
Vive à jamais, vive la liberté!

Habitants des cités, habitants des campagnes,
Peuple vaillant, peuple vainqueur,
Accourez, amenez vos enfants, vos compagnes;
Chantez la liberté, chantez votre bonheur!

Autrefois, vous courbiez la tête
Sous le joug des grands et des rois;
Ce jour vous a rendu vos droits;
Conservez bien votre conquête;
Célébrez, chérissez vos lois.
Chantez: que les tyrans frémissent!
Chantez: que vos voix retentissent
Des bords de la Seine et du Rhin
Aux bords de la Tamise, et du Tage, et du Tibre!
Qu'en tout lieu le vrai souverain
Détruise les sceptres d'airain!
Que l'univers entier soit libre!

CHANT DU 14 JUILLET.

1790.

Dieu du peuple et des rois, des cités, des campagnes,
De Luther, de Calvin, des enfants d'Israël;
Dieu que le Guèbre adore au pied de ses montagnes,
En invoquant l'astre du ciel!

Ici sont rassemblés sous ton regard immense
De l'empire français les fils et les soutiens,

Célébrant devant toi leur bonheur qui commence;
Égaux à leurs yeux comme aux tiens.

Rappelons-nous les temps où des tyrans sinistres
Des Français asservis foulaient aux pieds les droits;
Le temps si près de nous où d'infâmes ministres
Trompaient les peuples et les rois.

Des brigands féodaux les rejetons gothiques
Alors à nos vertus opposaient leurs aïeux;
Et, le glaive à la main, des prêtres fanatiques
Versaient le sang au nom des cieux.

Princes, nobles, prélats, nageaient dans l'opulence;
Le peuple gémissait de leurs prospérités;
Du sang des opprimés, des pleurs de l'indigence,
Leurs palais étaient cimentés.

En de pieux cachots l'oisiveté stupide,
Afin de plaire à Dieu, détestait les mortels;
Des martyrs, périssant par un long homicide,
Blasphémaient au pied des autels.

Ils n'existeront plus, ces abus innombrables :
La sainte liberté les a tous effacés;
Ils n'existeront plus, ces monuments coupables :
Son bras les a tous renversés.

Dix ans sont écoulés; nos vaisseaux, rois de l'onde,
A sa voix souveraine ont traversé les mers;
Elle vient aujourd'hui des bords d'un nouveau monde
Régner sur l'antique univers.

Soleil, qui, parcourant ta route accoutumée,
Donnes, ravis le jour, et règles les saisons;
Qui, versant des torrents de lumière enflammée,
Mûris nos fertiles moissons;

Feu pur, œil éternel, âme et ressort du monde,
Puisses-tu des Français admirer la splendeur!
Puisses-tu ne rien voir dans ta course féconde
Qui soit égal à leur grandeur!

Que les fers soient brisés! Que la terre respire!
Que la raison des lois, parlant aux nations,
Dans l'univers charmé fonde un nouvel empire
Qui dure autant que tes rayons!

Que des siècles trompés le long crime s'expie!
Le ciel pour être libre a fait l'humanité:
Ainsi que le tyran, l'esclave est un impie,
Rebelle à la divinité.

HYMNE

SUR LA TRANSLATION DES CENDRES DE VOLTAIRE AU PANTHÉON FRANÇAIS,

Le 2 juillet 1791.

MUSIQUE DE GOSSEC.

Ah! Ce n'est point des pleurs qu'il est temps de répandre:
C'est le jour du triomphe, et non pas des regrets:
Que nos chants d'allégresse accompagnent la cendre
Du plus illustre des Français.

Jadis, par les tyrans, cette cendre exilée,
Au milieu des sanglots, fuyait loin de nos yeux;
Mais, par un peuple libre aujourd'hui rappelée,
Elle vient consacrer ces lieux.

Salut! mortel divin, bienfaiteur de la terre:
Nos murs, privés de toi, vont te reconquérir;
C'est à nous qu'appartient tout ce qui fut Voltaire;
Nos murs t'ont vu naître et mourir [1].

Ton souffle créateur nous fit ce que nous sommes:
Reçois le libre encens de la France à genoux;
Sois désormais le dieu du temple des grands hommes,
Toi, qui les as surpassés tous.

Le flambeau vigilant de ta raison sublime
Sur des prêtres menteurs éclaira les mortels;
Fléau de ces tyrans, tu découvris l'abîme
Qu'ils creusaient aux pieds des autels.

Tes tragiques pinceaux des demi-dieux du Tibre
Ont su ressusciter les antiques vertus;
Et la France a conçu le besoin d'être libre
Aux fiers accents des deux Brutus.

Sur cent tons différents, ta lyre enchanteresse,
Fidèle à la raison comme à l'humanité,
Aux mensonges brillants inventés par la Grèce
Unit la simple vérité.

Citoyens! courez tous au-devant de Voltaire:
Il renaît parmi nous, grand, chéri, respecté;
Comme à son dernier jour, ne prêchant à la terre
Que Dieu seul et la liberté.

Il cherche en vain ces tours, cet enfer du génie,
Dont son aspect deux fois fit le temple des arts:
La Bastille est tombée avec la tyrannie
Qui bâtit ses triples remparts.

[1] Voltaire naquit à Châtenay près Paris, le 20 février 1694 et mourut à Paris même le 30 mai 1778.

Il voit ce champ de Mars, où la liberté sainte
De son trône immortel posa les fondements;
Des Français rassemblés dans cette auguste enceinte
Il reçoit les seconds serments.

Le fanatisme impur, cette sanglante idole,
Suit le char de triomphe avec des cris affreux;
Tels Émile ou César, aux murs du Capitole
Traînaient les rois vaincus par eux.

Moins belle fut jadis sa dernière victoire,
Lorsqu'aux jeux du théâtre un peuple transporté
A ce vieillard mourant sous le poids de la gloire
Décernait l'immortalité.

La Barre! Jean Calas! venez, plaintives ombres,
Innocents condamnés, dont il fut le vengeur:
Accourez un moment du fond des rives sombres;
Joignez-vous au triomphateur.

Chantez, peuples pasteurs qui des monts helvétiques
Vîtes longtemps planer cet aigle audacieux;
Habitants du Jura, que vos accents rustiques
Portent sa gloire jusqu'aux cieux.

Fils d'Albion, chantez; Américains, Bataves,
Chantez; de la raison célébrez le soutien;
Ah! de tous les mortels qui ne sont point esclaves
Voltaire est le concitoyen.

Vous, peuples, qu'en secret lasse la tyrannie,
Chantez: la liberté viendra briser vos fers;
Sa main dresse en nos murs un autel au génie:
C'est un beau jour pour l'univers.

Dieu des dieux, rois des rois, nature, Providence,
Être seul immuable et seul illimité,
Créateur incréé, suprême intelligence,
Bonté, justice, éternité:

Tu fis la liberté; l'homme a fait l'esclavage:
Mais souvent dans son siècle un mortel inspiré,
Pour les siècles suivants, de ton sublime ouvrage
Conserve le dépôt sacré.

Dieu de la liberté, chéris toujours la France;
Fertilise nos champs, protége nos remparts;
Accorde-nous la paix, et l'heureuse abondance,
Et l'empire éternel des arts.

Donne-nous des vertus, des talents, des lumières,
L'amour de nos devoirs, le respect de nos droits,
Une liberté pure, et des lois tutélaires,
Et des mœurs dignes de nos lois!

HYMNE A L'ÉGALITÉ.

19 juin 1792.

Égalité douce et touchante,
Sur qui reposent nos destins,
C'est aujourd'hui que l'on te chante
Parmi les jeux et les festins.

Ce jour est saint pour la patrie;
Il est fameux par tes bienfaits:
C'est le jour où ta voix chérie
Vint rapprocher tous les Français.

Tu vis tomber l'amas servile
Des titres fastueux et vains,
Hochets d'un orgueil imbécile
Qui foulait aux pieds les humains.

Tu brisas des fers sacriléges;
Des peuples tu conquis les droits:
Tu détrônas les priviléges;
Tu fis naître et régner les lois.

Seule idole d'un peuple libre,
Trésor moins connu qu'adoré,
Les bords du Céphise et du Tibre
N'ont chéri que ton nom sacré!

Des guerriers, des sages rustiques,
Conquérant leurs droits immortels,
Sur les montagnes helvétiques
Ont posé tes premiers autels;

Et Franklin, qui, par son génie,
Vainquit la foudre et les tyrans,
Aux champs de la Pensylvanie
T'assure des honneurs plus grands!

Le Rhône, la Loire et la Seine
T'offrent des rivages pompeux:
Le front ceint d'olive et de chêne,
Viens-y présider à nos jeux!

Répands ta lumière infinie,
Astre brillant et bienfaiteur;
Des rayons de la tyrannie
Tu détruis l'éclat imposteur.

Ils rentrent dans la nuit profonde
Devant tes rayons souverains;
Par toi la terre est plus féconde,
Et tu rends les cieux plus sereins.

HYMNE A LA VICTOIRE,

Chanté

SUR LA MONTAGNE, AU CHAMP DE LA RÉUNION,

LE 20 PRAIRIAL AN II (8 JUIN 1793).

LES HOMMES.

Dieu puissant! d'un peuple intrépide
C'est toi qui défends les remparts:
La victoire a, d'un vol rapide,

Accompagné nos étendards.
Les Alpes et les Pyrénées
Des rois ont vu tomber l'orgueil ;
Au Nord, nos champs sont le cercueil
De leurs phalanges consternées.

LE CHŒUR DES HOMMES.

Avant de déposer nos glaives triomphants,
Jurons d'anéantir le crime et les tyrans.

LES FEMMES.

Entends les vierges et les mères,
Auteur de la fécondité :
Nos époux, nos enfants, nos frères,
Combattent pour la liberté ;
Et, si quelque main criminelle
Terminait des destins si beaux,
Leurs fils viendront sur leurs tombeaux
Venger la cendre paternelle.

LE CHŒUR DES FEMMES.

Avant de déposer vos glaives triomphants,
Jurez d'anéantir le crime et les tyrans.

LES HOMMES ET LES FEMMES.

Guerriers, offrez votre courage ;
Jeunes filles, offrez des fleurs ;
Mères, offrez, pour votre hommage,
Vos fils vertueux et vainqueurs.
Vieillards, dont la mâle sagesse
N'instruit plus par des actions,
Versez vos bénédictions
Sur les armes de la jeunesse.

LE CHŒUR.

Avant de déposer nos glaives triomphants,
Jurons d'anéantir le crime et les tyrans.

HYMNE A LA LIBERTÉ.

20 BRUMAIRE AN II (10 NOVEMBRE 1793).

Descends, ô Liberté ! fille de la Nature :
Le peuple a reconquis son pouvoir immortel ;
Sur les pompeux débris de l'antique imposture
Ses mains relèvent ton autel.

Venez, vainqueurs des rois : l'Europe vous contemple ;
Venez ; sur les faux dieux étendez vos succès ;
Toi, sainte Liberté, viens habiter ce temple ;
Sois la déesse des Français.

Ton aspect réjouit le mont le plus sauvage,
Au milieu des rochers enfante les moissons ;
Embelli par tes mains, le plus affreux rivage
Rit, environné de glaçons.

Tu doubles les plaisirs, les vertus, le génie;
L'homme est toujours vainqueur sous tes saints étendards;
Avant de te connaître, il ignorait la vie ;
Il est créé par tes regards.

Au peuple souverain tous les rois font la guerre ;
Qu'à tes pieds, ô déesse, ils tombent désormais !
Bientôt, sur les cercueils des tyrans de la terre
Les peuples vont jurer la paix.

HYMNE A LA RAISON.

10 FRIMAIRE AN II (30 NOV. 1793).

Auguste compagne du sage,
Détruis des rêves imposteurs ;
D'un peuple libre obtiens l'hommage ;
Viens le gouverner par les mœurs.

O Raison, puissante immortelle !
Pour les humains tu fis la loi !
Avant d'être égaux devant elle,
Ils étaient égaux devant toi.

Inspire à l'active jeunesse
Des exploits l'illustre désir ;
Accorde à la sage vieillesse
Un doux et glorieux loisir.

Victimes d'intérêts contraires,
Les humains s'opprimaient entr'eux,
Réunis tous ces peuples frères,
Dont les rois ont brisé les nœuds.

Ton éclat, exempt d'imposture,
Ressemble à l'éclat d'un beau jour ;
Ta flamme bienfaisante et pure
Rallume les feux de l'amour.

Sur tes pas, austère sagesse,
Amenant l'aimable gaîté,
Des Arts la troupe enchanteresse
Vient couronner la Liberté.

LA REPRISE DE TOULON.

HYMNE.

10 NIVOSE AN II (30 DÉC. 1793).

Toulon, redevenu français,
N'étend plus ses regards sur une onde captive :
Son roc, purifié par nos justes succès,
Menace Albion fugitive.
Les feux qu'ont allumés des ennemis pervers,
Dirigés contre eux-même, ont foudroyé leurs têtes;
Et leurs vaisseaux, tyrans des mers,
Sont poursuivis par les tempêtes.

Il sera partout abattu
Le rival insolent d'un peuple magnanime :
Le Français au combat marche avec la vertu;
L'Anglais y marche avec le crime.
Le pouvoir éternel qui siége au haut des cieux
Du peuple souverain protége le génie;
Et les éléments furieux
S'arment contre la tyrannie.

Anglais, vos serviles vaisseaux,
Teints du sang qui coula sous les remparts de Gènes,
D'une cité française osant souiller les eaux,
Venaient nous apporter des chaînes!
Les nôtres, à Plymouth portant la liberté,
Consoleront la Manche, à des brigands soumise;
Et le jour de la liberté
Luira sur la sombre Tamise.

En vain vous prétendez encor
Appesantir sur l'onde un sceptre tyrannique,
Rois, ministres, guerriers, vainqueurs avec de l'or,
Triomphant par la foi punique!
L'univers se soulève : il remet en nos mains
Le soin de recouvrer le public héritage;
Et les bras des nouveaux Romains
Renverseront l'autre Carthage.

Lève-toi, reprends tes lauriers,
Ceins d'olive et de fleurs ta tête enorgueillie,
Fille de l'Océan, dont les flots nourriciers
Baignent la France et l'Italie!
Sur ton sein généreux porte-nous les trésors
De l'onde adriatique et des mers de Byzance;
Appelle et conduis dans nos ports
Les doux tributs de l'abondance!

Et nous, peuple triomphateur,
Français! notre destin fera le sort du monde :
C'est un soleil nouveau, dont l'éclat bienfaiteur
Réjouit, anime et féconde.
Tout ressent, tout bénit ses regards pénétrants :
Tout suit, en l'invoquant, cet astre tutélaire;
Son feu, qui brûle les tyrans,
Nourrit les peuples qu'il éclaire!

HYMNE A L'ÊTRE SUPRÊME.

1794.

Source de vérité, qu'outrage l'imposture,
De tout ce qui respire éternel protecteur,
Dieu de la liberté, père de la nature,
Créateur et conservateur;

O toi, seul incréé, seul grand, seul nécessaire,
Auteur de la vertu, principe de la loi,
Du pouvoir despotique immuable adversaire!
La France est debout devant toi.

Tu posas sur les mers les fondements du monde;
Ta main lance la foudre et déchaîne les vents;
Tu luis dans ce soleil dont la flamme féconde
Nourrit tous les êtres vivants!

La courrière des nuits, perçant de sombres voiles,
Traîne à pas inégaux son cours silencieux;
Tu lui marques sa route; et d'un peuple d'étoiles
Tu semas la plaine des cieux.

Tes autels sont épars dans le sein des campagnes,
Dans les riches cités, dans les antres déserts,
Aux angles des vallons, aux sommets des montagnes,
Au haut du ciel, au fond des mers.

Mais il est pour ta gloire un sanctuaire auguste,
Plus grand que l'empyrée et ses palais d'azur!
Dieu lui-même, habitant le cœur de l'homme juste,
Y goûte un encens libre et pur!

Dans l'œil étincelant du guerrier intrépide
En traits majestueux tu gravas ta splendeur;
Dans les regards baissés de la vierge timide
Tu plaças l'aimable pudeur.

Sur le front du vieillard la sagesse immobile
Semble rendre avec toi les décrets éternels;
Sans parents, sans appui, l'enfant trouve un asile
Devant tes regards paternels.

C'est toi qui fais germer dans la terre embrasée
Ces fruits délicieux qu'avaient promis les fleurs;
Tu verses dans son sein la fertile rosée
Et les frimas réparateurs;

Et, lorsque du printemps la voix enchanteresse
Dans l'âme épanouie éveille le désir,
Tout ce que tu créas, respirant la tendresse,
Se reproduit par le plaisir.

Des rives de la Seine à l'onde hyperborée,
Tes enfants dispersés t'adressent leurs concerts :
Par tes prodigues mains la nature parée
Bénit le Dieu de l'univers.

Les sphères parcourant leur carrière infinie,
Les mondes, les soleils, devant toi prosternés,
Publiant tes bienfaits, d'une immense harmonie
Remplissent les cieux étonnés.

Grand Dieu! qui sous le dais fais pâlir la puissance,
Qui sous le chaume obscur visites la douleur,
Tourment du crime heureux, besoin de l'innocence,
Et dernier ami du malheur!

L'esclave et le tyran ne t'offrent point d'hommage :
Ton culte est la vertu, ta loi l'égalité;
Sur l'homme libre et bon, ton œuvre et ton image,
Tu souffles l'immortalité.

LE CHANT DU DÉPART.

HYMNE DE GUERRE.

1794.

UN REPRÉSENTANT DU PEUPLE.

La Victoire, en chantant, nous ouvre la barrière;
La Liberté guide nos pas;
Et, du nord au midi, la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.
Tremblez, ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil!
Le peuple souverain s'avance :
Tyrans, descendez au cercueil.
La république nous appelle;
Sachons vaincre, ou sachons périr :
Un Français doit vivre pour elle;
Pour elle un Français doit mourir.

CHANT DES GUERRIERS.

La république, etc.

UNE MÈRE DE FAMILLE.

De nos yeux maternels ne craignez point les larmes :
Loin de nous de lâches douleurs!
Nous devons triompher quand vous prenez les armes:
C'est aux rois à verser des pleurs.
Nous vous avons donné la vie;
Guerriers elle n'est plus à vous :
Tous vos jours sont à la patrie;
Elle est votre mère avant nous.

CHŒUR DES MÈRES DE FAMILLE.

La république, etc.

DEUX VIEILLARDS.

Que le fer paternel arme la main des braves;
Songez à nous aux champs de Mars :
Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
Le fer béni par vos vieillards;
Et rapportant sous la chaumière
Des blessures et des vertus,
Venez fermer notre paupière,
Quand les tyrans ne seront plus.

CHŒUR DES VIEILLARDS.

La république, etc.

UN ENFANT.

De Barra, de Viala, le sort nous fait envie;
Ils sont morts, mais ils ont vaincu :
Le lâche accablé d'ans n'a point connu la vie;
Qui meurt pour le peuple a vécu.
Vous êtes vaillants, nous le sommes;
Guidez-nous contre les tyrans :
Les républicains sont des hommes;
Les esclaves sont des enfants.

CHŒUR DES ENFANTS.

La république, etc.

UNE ÉPOUSE.

Partez, vaillants époux, les combats sont vos fêtes;
Partez, modèles des guerriers;
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes:
Nos mains tresseront vos lauriers;
Et, si le temple de mémoire
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteront votre gloire;
Et nos flancs portent vos vengeurs.

CHŒUR DES ÉPOUSES.

La république, etc.

UNE JEUNE FILLE.

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hyménée
Ignorons les aimables nœuds,
Si pour s'unir un jour à notre destinée
Les citoyens forment des vœux,
Qu'ils reviennent dans nos murailles,
Beaux de gloire et de liberté,
Et que leur sang dans les batailles
Ait coulé pour l'égalité.

CHŒUR DES JEUNES FILLES.

La république, etc.

TROIS GUERRIERS.

Sur le fer, devant Dieu, nous jurons à nos pères,
A nos épouses, à nos sœurs,
A nos représentants, à nos fils, à nos mères,
D'anéantir les oppresseurs.
En tout lieu dans la nuit profonde
Plongeant la féodalité,
Les Français donneront au monde
Et la paix et la liberté.

CHŒUR GÉNÉRAL.

La république nous appelle*;
Sachons vaincre, ou sachons périr :
Un Français doit vivre pour elle;
Pour elle un Français doit mourir.

LE CHANT DES VICTOIRES.

HYMNE,

POUR LA FÊTE DU 10 AOUT 1794.

Fuyant ses villes consternées
L'Ibère, orgueilleux et jaloux,
A vu s'abaisser devant nous
Les deux sommets des Pyrénées.
Ses tyrans, ses inquisiteurs,
Dans Madrid vont payer leur crimes;
D'injustes sacrificateurs
Deviendront de justes victimes.

LE CHŒUR.

Gloire au peuple français ! il a vengé ses droits :
Vivent la liberté, la patrie et les lois !

De Brutus éveillons la cendre;
O Gracques! sortez du cercueil!
La liberté dans Rome en deuil
Du haut des Alpes va descendre!
Tombez, fanatiques impurs;
Fuyez, impuissantes cohortes!
Camille n'est plus dans vos murs;
Et les Gaulois sont à vos portes.

LE CHŒUR.

Gloire, etc., etc.

Avare et perfide Angleterre,
La mer gémit sous tes vaisseaux;
Tes voiles pèsent sur les eaux,
Tes forfaits pèsent sur la terre.
Tandis que nos vaillants efforts
Brisent ton trident despotique,
Vois l'abondance dans nos ports
Accourir des champs d'Amérique.

LE CHŒUR.

Gloire, etc., etc.

Lève-toi, sors des mers profondes,
Cadavre fumant du *Vengeur*,
Toi, qui vis le Français vainqueur
Des Anglais, des feux et des ondes!
D'où partent ces cris déchirants?
Quelles sont ces voix magnanimes?...
Les voix des braves expirants,
Qui chantent du fond des abîmes!

LE CHŒUR.

Gloire, etc., etc.

Fleurus! champs dignes de mémoire,
Monument d'un triple succès!
Fleurus! champs amis des Français,
Semés trois fois par la victoire!
Fleurus! que ton nom soit chanté
Du Tage au Rhin, du Var au Tibre!
Sur ton rivage ensanglanté
Il est écrit : *L'Europe est libre*.

LE CHŒUR.

Gloire, etc., etc.

Rois conjurés, lâches esclaves,
Vils ennemis du genre humain,
Vous avez fui le glaive en main,
Vous avez fui devant nos braves:
Mais de votre sang détesté
Abreuvant ses vastes racines,
Le chêne de la liberté
S'élève aux cieux sur vos ruines.

LE CHŒUR.

Gloire, etc., etc.

Dans nos cités, dans nos campagnes,
Du peuple on entend les concerts:
L'écho des fleuves et des mers
Répond à l'écho des montagnes.
Tout répète ces noms touchants :
Victoire, liberté, patrie!
L'Europe se mêle à nos chants;
Le genre humain se lève et crie :

LE CHŒUR.

Gloire au peuple français! il a vengé ses droits :
Vivent la liberté, la patrie et les lois!

HYMNE
DU 9 THERMIDOR AN III.

27 JUILLET 1795.

Salut, neuf thermidor, jour de la délivrance!
Tu viens purifier un sol ensanglanté!
Pour la seconde fois, tu fais luire à la France
Les rayons de la liberté.

Chantres républicains, célébrez la victoire;
Vierges du peuple franc, couronnez-vous de fleurs;
Pères, enfants, époux, bénissez la mémoire
Du beau jour qui sécha vos pleurs!

Le sommet de l'Olympe a vu réduire en poudre
Les superbes géants par la terre enfantés;
Au sénat de la France, ainsi tombait la foudre
Sur les tyrans épouvantés.

En vain pour conserver un sanguinaire empire,
A tes yeux, ô soleil! ils cachaient leur fureur;
Ivre du sang humain, leur troupe en vain conspire
Avec la nuit et la terreur.

Ne crains plus d'éclairer le triomphe des crimes;
Remplace de ta sœur l'astre silencieux;
Les oppresseurs vaincus vont suivre leurs victimes;
Tu peux remonter dans les cieux.

Le peuple et le sénat ont repris leur puissance;
Leur voix des noirs cachots rompt les portes d'airain;
Échafauds, où le crime égorgeait l'innocence,
Tombez à ce cri souverain!

Renverse, ô Liberté! cet autel homicide
Où l'horrible anarchie, un poignard à la main,
Comme autrefois Diane aux monts de la Tauride,
S'apaisait par du sang humain.

Vous, que chante en pleurant l'amitié solitaire,
Femmes, guerriers, vieillards, beautés, talents, vertus,

Vous ne reviendrez plus consoler sur la terre
Vos parents, qui vous ont perdus.

Ah! de vos noms sacrés la mémoire chérie
Peut du moins quelquefois soulager nos douleurs ;
Du moins sur vos tombeaux la plaintive patrie
A nos pleurs mêlera ses pleurs.

Vous accusez, du fond de vos augustes tombes,
Les coupables vengeurs qui vous ont outragés ;
C'est par de sages lois, non par des hécatombes,
Que vos amis seront vengés.

Oui, pour la république un nouveau jour commence :
Nous verrons, à la voix de vos mânes proscrits,
L'humanité dressant l'autel de la clémence
Sur vos respectables débris.

Première déité, des lois source immortelle,
Toi, qu'on adorait même avant la Liberté,
Toi, mère des vertus, véritable Cybèle,
Touchante et sainte humanité!

Unis des intérêts qui paraissaient contraires ;
Un cœur qui sait haïr est toujours criminel ;
Au festin de l'oubli viens rassembler des frères,
Pressés sur ton sein maternel.

La palme et le laurier, cueillis par le courage,
De leur tige robuste ont orné nos remparts ;
L'olivier de la paix verra sous son ombrage
Fleurir la couronne des arts.

Une longue tourmente a grondé sur nos têtes :
Des rochers menaçants nous présentent la mort ;
La terre est près de nous : qu'importent les tempêtes,
Si la liberté vient au port?

HYMNE A J.-J. ROUSSEAU.

19 VENDÉMIAIRE AN IV. (11 OCTOBRE 1795.)

LES VIEILLARDS ET LES MÈRES.

Toi, qui d'Émile et de Sophie
Dessinas les traits ingénus,
Qui de la nature avilie
Rétablis les droits méconnus!
Éclaire nos fils et nos filles,
Forme aux vertus leurs jeunes cœurs,
Et rends heureuses nos familles
Par l'amour des lois et des mœurs.

CHŒUR.

O Rousseau! modèle des sages,
Bienfaiteur de l'humanité,
D'un peuple fier et libre accepte les hommages,
Et du fond du tombeau soutiens l'égalité.

LES REPRÉSENTANTS DU PEUPLE.

Ta main, de la terre captive
Brisant les fers longtemps sacrés,
De la liberté primitive
Trouva les titres égarés.
Le peuple, s'armant de la foudre
Et de ce contrat solennel,
Sur les débris du monde en poudre
A posé son trône éternel.

CHŒUR.

O Rousseau! etc., etc.

LES ENFANTS.

Tu délivras tous les esclaves ;
Tu flétris tous les oppresseurs ;
Par toi, sans chagrins, sans entraves,
Nos premiers jours ont des douceurs.
De ceux dont tu pris la défense
Reçois les vœux reconnaissants :
Rousseau fut l'ami de l'enfance :
Il est chéri par les enfants.

CHŒUR.

O Rousseau! etc., etc.

LES GENEVOIS.

Tu vois près de ta cendre auguste
Tes amis, tes concitoyens ;
Philosophe sensible et juste,
Nos oppresseurs furent les tiens ;
Et, dans ta seconde patrie,
Genève, agitant son drapeau,
Genève, ta mère chérie,
Chante son fils, le bon Rousseau.

CHŒUR.

O Rousseau! etc., etc.

LES JEUNES GENS.

Combats toujours la tyrannie,
Que fait trembler ton souvenir ;
La mort n'atteint pas ton génie :
Ce flambeau luit pour l'avenir.
Ses clartés pures et fécondes
Ont ranimé la terre en deuil ;
Et la France, au nom des deux mondes,
Répand des fleurs sur ton cercueil.

CHŒUR.

O Rousseau! modèle des sages,
Bienfaiteur de l'humanité,
D'un peuple fier et libre accepte les hommages,
Et du fond du tombeau soutiens l'égalité!

HYMNE FUNÈBRE

EN L'HONNEUR DU GÉNÉRAL HOCHE[1].

16 VENDÉMIAIRE AN VII. (6 OCT. 1798.)

LES FEMMES.

Du haut de la voûte éternelle,
Jeune héros, reçois nos pleurs ;
Que notre douleur solennelle
T'offre des hymnes et des fleurs.
Ah ! sur ton urne sépulcrale
Gravons ta gloire et nos regrets ;
Et que la palme triomphale
S'élève au sein de tes cyprès.

LES VIEILLARDS.

Aspirez à ses destinées,
Guerriers, défenseurs de nos lois !
Tous ses jours furent des années ;
Tous ses faits furent des exploits.
La mort qui frappa sa jeunesse
Respectera son souvenir :
S'il n'atteignit point la vieillesse,
Il sera vieux dans l'avenir.

LES GUERRIERS.

Sur les rochers de l'Armorique
Il terrassa la trahison ;
Il vainquit l'hydre fanatique,
Semant la flamme et le poison.
La guerre civile étouffée
Cède à son bras libérateur ;
Et c'est là le plus beau trophée
D'un héros pacificateur.

Oui, tu seras notre modèle :
Tu n'as point terni tes lauriers.
Ta voix libre, ta voix fidèle
Est toujours présente aux guerriers.
Aux champs d'honneur on vit ta gloire ;
Ton ombre, au milieu de nos rangs,
Saura captiver la victoire,
Et punir encor les tyrans.

LE CHANT DU RETOUR.

21 FRIMAIRE AN VI (11 DÉC. 1797.)

LES GUERRIERS.

Contemplez nos lauriers civiques :
L'Italie a produit ces fertiles moissons.
Ceux-là croissaient pour nous au milieu des glaçons ;
Voici ceux de Fleurus, ceux des plaines belgiques ;
Tous les fleuves surpris nous ont vus triomphants,
Tous les jours nous furent prospères ;
Que le front blanchi de nos pères
Soit couvert des lauriers cueillis par leurs enfants !

CHŒUR.

Tu fus longtemps l'effroi, sois l'amour de la terre,
O république des Français !
Que le chant des plaisirs succède aux cris de guerre :
La victoire a conquis la paix !

LES VIEILLARDS.

Chers enfants, la tombe des braves
Réclame ces lauriers moissonnés par vos mains :
Vos frères, comme vous, ont vaincu les Germains,
Délivré les Toscans, les Belges, les Bataves.
Au séjour des héros parvenus avant vous,
Ils y tiennent vos palmes prêtes ;
Leurs mânes célèbrent nos fêtes ;
Unis à nos concerts, ils chantent avec nous.

CHŒUR.

Tu fus longtemps l'effroi ; etc., etc.

LES BARDES.

Les Germains vaincus applaudissent :
Les bardes de la France ont élevé leur voix ;
Leur lyre prophétique a chanté vos exploits,
Et de vos noms sacrés les siècles retentissent.
La Victoire a plané sur vos fiers étendards :
Chargés de ses palmes altières,
Venez loin des tentes guerrières
Goûter un doux repos sous les palmes des arts.

CHŒUR.

Tu fus longtemps l'effroi ; etc., etc.

LES JEUNES FILLES.

Guerriers, votre dot est la gloire.

LES GUERRIERS.

Unissons par l'hymen et nos mains et nos cœurs.

LES JEUNES FILLES.

Et l'hymen et l'amour sont le prix des vainqueurs.

LES GUERRIERS.

Formons d'autres guerriers ; léguons-leur la victoire.

LES GUERRIERS ET LES JEUNES FILLES.

Qu'un jour à leurs accents, à leurs yeux enflammés,
On dise : « Ils sont enfants des braves. »
Que, sourds aux tyrans, aux esclaves,
Ils accueillent toujours la voix des opprimés.

CHŒUR.

Tu fus longtemps l'effroi ; etc., etc.

UN GUERRIER, UN BARDE, UN VIEILLARD,
UNE JEUNE FILLE.

Grand Dieu ! c'est ta main qui dispense

[1] *Voyez* l'élégie composée à l'occasion de la mort de ce général, ci-devant, p. 656.

La gloire et la vertu, bienfaits dignes du ciel;
La victoire descend de ton trône éternel;
Par toi la liberté vint luire sur la France.
N'éteins pas, Dieu puissant, ses rayons précieux;
Que d'âge en âge la patrie
Soit libre, puissante et chérie;
Et que nos descendants bénissent leurs aïeux!

CHŒUR.

Tu fus longtemps l'effroi; sois l'amour de la terre,
O république des Français!
Que le chant des plaisirs succède aux cris de guerre:
La victoire a conquis la paix!

CHANT DU PREMIER VENDÉMIAIRE AN VII,

HYMNE.

(22 SEPTEMBRE 1798.)

LES BARDES.

Que nos voix, nos lyres altières,
Célèbrent ce jour glorieux!
De ses drapeaux injurieux
L'ennemi souillait nos frontières;
Il méditait d'affreux succès;
Ses foudres menaçaient nos têtes:
La république des Français
Jaillit du milieu des tempêtes.

LE CHŒUR.

Debout, vrai souverain! lève un front respecté:
Les humains ne sont grands que par l'égalité.

LES GUERRIERS.

Dans la France encor monarchique
Des rois ligués tonnait l'airain;
Sénat, au nom du souverain,
Tu proclamas la république.
Les rois fléchirent les genoux;
Leur honte appartient à l'histoire:
Le même jour fonda pour nous
La république et la victoire.

LE CHŒUR.

Debout, vrai souverain! lève un front respecté:
Les humains ne sont grands que par l'égalité.

LES BARDES.

Guerriers, libérateurs rapides
Du Rhin, du Tibre et du Texel,
Sans doute un pouvoir immortel
Dirigeait vos mains intrépides.
Quel Dieu vous guidait à Fleurus,
Et sur le pont sanglant d'Arcole?
Avec vous, pour venger Brennus,
Quel Dieu montait au Capitole?

LE CHŒUR.

Debout, vrai souverain! lève un front respecté:
Les humains ne sont grands que par l'égalité.

LES GUERRIERS.

La Patrie a fait ces miracles:
C'est son nom qui nous rend vainqueurs;
Sa voix sainte enflamme nos cœurs;
Et ses décrets sont nos oracles.
Qui sait tout lui sacrifier
Aux revers est inaccessible:
On peut vaincre un peuple guerrier;
Un peuple libre est invincible.

LE CHŒUR.

Debout, vrai Souverain! lève un front respecté:
Les humains ne sont grands que par l'égalité.

LES VIEILLARDS ET LES MÈRES DE FAMILLE.

Enfants, qu'élève la Patrie,
Ce jour a vengé vos aïeux:
Gardez le dépôt précieux
De notre liberté chérie.
Les tyrans et les imposteurs
Vainement sont armés contre elle;
Cimentez les lois par les mœurs,
Et vous la rendrez immortelle.

LE CHŒUR.

Debout, vrai souverain! lève un front respecté:
Les humains ne sont grands que par l'égalité.

CHŒUR GÉNÉRAL.

O Raison! puissance éternelle,
Pour les humains tu fis la loi:
Ils étaient égaux devant toi,
Avant d'être égaux devant elle.
L'œil des cieux, décrivant son cours,
Nourrit la nature embellie:
Comme lui répands tous les jours
Les feux, la lumière et la vie.

Debout, vrai souverain! lève un front respecté:
Les humains ne sont grands que par l'égalité.

HYMNE

A L'ARMÉE D'ANGLETERRE.

AN XII. (1804.)

Ne posez point le glaive, enfants de la Victoire:
Des Alpes et du Rhin les rapides héros,
Tant qu'il reste à cueillir quelque moisson de gloire,
N'ont jamais besoin de repos.

La liberté vous luit; les deux mondes adorent
De ce soleil nouveau les rayons bienfaiteurs;

Contre un peuple tyran tous les peuples implorent
Vos étendards libérateurs.

Aux champs américains, dans l'Inde, son esclave,
En traits ensanglantés ses forfaits sont écrits ;
Outragés comme vous, l'Ibère et le Batave
Vers vous ont élevé leurs cris.

Vainqueurs de l'Éridan, de l'Adige et du Tibre,
La voix de l'univers a chanté vos succès :
Dans Londre épouvanté, dites : La mer est libre :
Ainsi l'ordonnent les Français.

C'est là qu'il faut enfin pacifier la terre.
Neptune impatient vous attend sur ses bords ;
Docile à vos destins, de l'avare Angleterre
Son trident vous ouvre les ports.

D'un monarque insensé le châtiment s'apprête ;
Qu'il expie en tombant l'esclavage des mers :
Tous les rois ont cédé ; tyran, courbe la tête
Sous les vengeurs de l'univers.

CHANTS IMITÉS D'OSSIAN.

—

MINVANE.

Minvane, inquiète, éperdue,
Loin de Ryno, son tendre amant,
Sur le roc de Morven contemplait tristement
Les mers, et leur vaste étendue.
Nos guerriers revenaient vainqueurs ;
Elle les voit de loin ; tremblante, elle s'écrie :
« Ryno, viens-tu revoir une amante chérie?
« Où donc es-tu, Ryno? viens essuyer mes pleurs. »

Nos regards, baissés vers la terre,
Lui répondaient : Ryno n'est plus ;
Il est tombé dans les champs de la guerre,
Entouré d'ennemis vaincus.
Son âme est au sein d'un nuage ;
Et, le long des monts et des bois,
On entend les zéphyrs unis sur le rivage
Au doux murmure de sa voix.

MINVANE.

Ullin, quoi ! dans tes vertes plaines
Le fils de Fingal est tombé !
Sous quel bras invincible a-t-il donc succombé ?
Et moi, je reste seule ! Ah ! terminons nos peines.
Vents, qui troublez les airs, qui soulevez les flots !
Imposantes voix des orages,
Qui vous mêlez à mes sanglots !
J'irai chercher Ryno dans les nuages.
Ryno ! dans les forêts quand tu portais l'effroi,
Nos chasseurs enviaient ton ardeur et ta grâce ;
Mais l'ombre de la mort t'environne et te glace ;
Le silence habite avec toi.

Qu'est devenu ton glaive, à la foudre semblable ?
Qu'est devenu ton arc étincelant,
Ton bouclier impénétrable,
Ta lance, dont le fer était toujours sanglant ?
Je vois tes armes entassées
Sans toi briller sur ton vaisseau :
On ne les a donc point placées
Près de ton corps chéri, dans le fond du tombeau ?
Quand viendra désormais l'Aurore
Te dire en souriant : « Debout, jeune guerrier !
« Entends-tu les chiens aboyer ?
« Le cerf est loin d'ici ; Ryno sommeille encore ! »

Belle Aurore ! il sommeille, il n'entend plus ta voix ;
Les timides chevreuils sortent de leur retraite :
Vois bondir sans frayeur sur sa tombe muette
Les cerfs qu'il chassait dans les bois.

En vain la mort a fermé ta paupière,
Ô mon héros ! je marcherai sans bruit,
Pour me glisser en ta couche dernière,
Dans le silence et l'ombre de la nuit.

Vous qui m'aimez, vous, mes jeunes compagnes,
Vous me cherchez, vous ne me trouvez pas ;
Je crois vous voir en nos belles campagnes
Suivre en chantant la trace de mes pas.

Vos chants si doux plaisaient à mon oreille ;
Loin de Ryno vous charmiez mon ennui ;
Ne chantez plus : mon cher Ryno sommeille ;
Ce qu'il aima sommeille auprès de lui.

LES CHANTS DE SELMA.

Étoile de la nuit, dont la tête brillante
Sort du nuage épais qui rembrunit les cieux ;
Astre, qui, parcourant ta route étincelante,
Imprimes sur l'azur tes pas silencieux ;
Que regardes-tu dans la plaine?
Le vent du jour retient son orageuse haleine
On entend s'éloigner le fracas du torrent ;
Au pied du roc le flot tombe expirant ;
Les insectes du soir font distinguer à peine
Un monotone et léger bruit ;
Belle compagne de la nuit,
Que regardes-tu dans la plaine?
Mais déjà sur le bord des cieux,
En souriant, tes feux s'abaissent ;

Autour de toi les flots se pressent,
Baignent et mollement caressent
Tes cheveux blonds et radieux.
De mon génie éteint que la splendeur première
Se rallume, et succède à tes rayons voilés.
Je le sens, il renaît; je vois à sa lumière
Sur le mont de Lora mes amis rassemblés;
Au palais de Fingal je crois encore entendre
Les bardes, mes rivaux; le vénérable Ullin;
Ryno, fier et brûlant; l'harmonieux Alpin,
Et Minona, si plaintive et si tendre.
C'est donc vous, mes amis: que vous êtes changés!
O fêtes de Selma, quelle était votre gloire,
Lorsque auprès de Fingal tous les bardes rangés
Du chant disputaient la victoire,
Comme au printemps fleuri les zéphyrs caressants
Volent sur la colline où jaillit l'onde pure,
Et viennent tour à tour, avec un doux murmure,
Agiter les gazons naissants!

Un jour, en ces temps mémorables,
Minona vint chanter au palais de Selma
Les aventures déplorables
Du beau Salgar et de Colma.
Les yeux baissés, mouillés de larmes,
Elle avança pleine de charmes,
Au sein des héros attendris:
Ils avaient vu souvent la tombe solitaire
Qui de ces deux amants renfermait les débris.
Salgar, près de quitter l'amante la plus chère,
Lui dit: « Je serai de retour
« Avant que sur ce mont la nuit chasse le jour. »
Salgar ne revient pas; la nuit répand son ombre;
Et, seule avec l'effroi, présage du malheur,
Colma soupire ainsi sur la colline sombre
Et sa tendresse et sa douleur.

COLMA.

Seule, durant la nuit, vers un champêtre asile,
Je traîne en vain mes pas errants;
J'entends au pied du mont, sur la roche immobile,
Rugir les orageux torrents.

O lune! sors du sein de la montagne obscure;
Étoiles! ne vous cachez pas;
Calmez, feux bienfaisants! la peine que j'endure;
Vers mon amant guidez mes pas.

Pourquoi donc tarde-t-il? Qui peut à ma tendresse,
Qui peut si longtemps l'arracher?
Voici tous les témoins de sa douce promesse:
Le ruisseau, l'arbre et le rocher!

Salgar! entends la voix de ta Colma fidèle:
Torrents, taisez-vous un instant;
Salgar! sur le rocher c'est Colma qui t'appelle;
Près du ruisseau l'arbre t'attend.

La lune enfin paraît; je vois l'onde agitée
Battre les rochers et les monts;
Mais je ne le vois point sur leur cime argentée,
Ni dans le creux de ces vallons.

Qui sont ces deux guerriers couchés sur la poussière?
Près de Salgar mon frère dort!
Ciel! deux glaives sanglants! ô Salgar! ô mon frère!
Vous dormez du sommeil de mort!

Ombres chères! parlez à Colma désolée,
Du haut des monts silencieux;
Parlez, répondez-lui; quelle grotte isolée
Peut vous présenter à ses yeux?

Venez, amis des morts! que leur tombe sacrée
S'élève ici parmi des fleurs;
Mais ne la fermez pas que je n'y sois entrée:
Alors, donnez-nous quelques pleurs.

Selma voyait fleurir ma vie à peine éclose;
L'orage vient de la sécher;
Entre les deux héros que mon ombre repose,
Près du ruisseau, près du rocher.

Quand je verrai la nuit monter sur la colline,
Je viendrai sur l'aile des vents;
Le chasseur égaré dans la forêt voisine
Entendra de loin mes accents.

Il dira: « C'est Colma qui soupire et qui chante »;
Et ses sens seront attendris;
Car mes chants seront doux, ma voix sera touchante,
En pleurant deux guerriers chéris.

Ainsi Minona, l'œil humide,
Chantait: une aimable rougeur
Embellissait son front timide;
Le chagrin serrait notre cœur,
Colma faisait couler nos larmes,
Lorsqu'on vit s'avancer Ullin:
Il touchait sa harpe, et d'Alpin
Répétait les chants pleins de charmes.
Alpin fit admirer ses sons mélodieux;
Ryno, fils de Fingal, eut une âme enflammée;
Mais alors dans la tombe, auprès de leurs aïeux,
Leur dépouille était renfermée:
Selma n'entendait plus leur voix.
Ullin chassait un jour; et, dans le fond des bois,
Leurs chants frappèrent son oreille:
Tous deux ils déploraient la chute de Morar;
A l'âme de Fingal son âme était pareille,
Et son glaive à celui d'Oscar.
Son père d'un tel fils pleura la destinée.
Que de pleurs répandit sa sœur infortunée!
Cette sœur, c'était Minona:
D'un cruel souvenir atteinte,

Lentement elle s'éloigna,
Aussitôt que d'Ullin elle entendit la plainte.

Ainsi l'on voit au haut des cieux
La lune, prévoyant l'orage,
Sous le voile épais d'un nuage
Dérober son front radieux.

RYNO.

Le milieu du jour est tranquille :
On n'entend plus gronder la tempête et les vents ;
On voit voler dans l'air les nuages flottants ;
Et de l'astre du jour la lumière mobile
Dore les monts voisins de ses rayons tremblants.

Fougueux torrent ! j'aime à t'entendre
Rouler dans le vallon tes bondissantes eaux ;
Ton murmure me plaît. J'entends des sons plus beaux :
Fais silence avec moi : c'est la voix douce et tendre
Du solitaire Alpin, pleurant sur les tombeaux.

Il est appesanti par l'âge ; [certs !
Des pleurs baignent ses yeux. Noble enfant des con-
Pourquoi, seul sur les monts silencieux, déserts,
Gémis-tu, comme un flot mourant sur le rivage,
Ou comme en la forêt le souffle des hivers?

ALPIN.

Ryno ! c'est sur les morts que je répands des larmes ;
Alpin chante pour vous, habitants du tombeau !
Debout dans ta hauteur, et couvert de tes armes,
Des enfants de la plaine aujourd'hui le plus beau,
Tu triomphes ; bientôt le voyageur sensible
Doit s'asseoir et pleurer sur ton cercueil paisible :
Comme le grand Morar tu tomberas un jour.
Tu ne verras plus tes collines ;
Et ton arc redouté dans les forêts voisines
T'attendra vainement au fond de son séjour.

Morar ! bel ornement des combats et des fêtes,
Le timide chevreuil fut moins léger que toi ;
Le météore ardent, la fureur des tempêtes,
Chez les enfants des monts répandaient moins d'ef-
Ainsi que les torrents et la foudre lointaine [froi ;
Ta voix grondait ; l'éclair, dans le sein de la plaine,
Brillait moins que ton glaive au milieu des combats ;
Devant ton courage intrépide
Les héros pâlissaient ; et ta lance homicide
Comme un feu dévorant consumait les soldats.

Mais quel aimable front loin des champs du carnage !
Le soleil est moins pur en dissipant l'orage ;
Moins doux sont les rayons de l'astre de la nuit.
Tu revenais vainqueur ; et ton âme tranquille
Ressemblait au lac immobile,
Lorsque des vents muets on n'entend plus le bruit.
Un long crêpe a voilé tes collines désertes ;
Je mesure en trois pas le lieu que tu remplis :
Quatre pierres sans art et de mousse couvertes
Sous leur enceinte étroite enferment tes débris ;
Un arbre qui n'a plus qu'une feuille tremblante,
Des gazons attristés la tige frémissante,
Indiquent ton cercueil au regard des chasseurs ;
Ta mère a terminé sa vie ;
La fille de Morglan, ton amante chérie, [pleurs.
N'est plus : ta cendre éteinte appelle en vain ses

Quel est donc ce vieillard qui s'avance avec peine?
L'âge a courbé son front couvert de cheveux blancs ;
Ses yeux, rougis de pleurs, sont errants sur la plai-
Un bâton sert de guide à ses pas chancelants. [ne ;
C'est ton père, ô Morar ! Il a d'un fils unique
Entendu célébrer la valeur héroïque ;
Comment peut-il encore ignorer son trépas?
Gémis, père infortuné ! pleure ;
Mais ton fils, étendu dans sa sombre demeure,
Est caché sous la tombe et ne te répond pas.
Morar ! prête l'oreille à la voix paternelle :
Ah ! de l'astre du jour la splendeur éternelle
Peut-elle pénétrer dans l'ombre du tombeau?
Des rayons du matin quand la douce lumière
Doit-elle rouvrir ta paupière,
Et de tes jours éteints rallumer le flambeau ?
Adieu, jeune guerrier ! ta main ferme et vaillante
Ne dirigera plus d'inévitables traits ;
Adieu, chef des héros ! ton armure brillante
Ne luira plus de loin dans l'ombre des forêts.
Tu n'embelliras plus les champs de la victoire :
Aucun fils de Morar ne rappelle sa gloire ;
Mais Alpin désolé garde son souvenir :
Consacrés par mes chants funèbres,
Les exploits de Morar perceront les ténèbres ;
Son nom retentira dans les temps à venir.

Notre âme était ouverte à la mélancolie,
En écoutant les chants d'Alpin ;
Mais un profond soupir partit du cœur d'Armin :
Il revoit l'image chérie
De son fils, moissonné dans la fleur de sa vie.
Armin ! lui dit Colmar, dissipe les douleurs
Dont je vois ton âme saisie ;
Des chants la douce mélodie
Attendrit et charme les cœurs.
C'est ainsi qu'on voit les vapeurs
Monter du sein d'un lac, se grossir et s'étendre,
Et goutte à goutte se répandre
Dans le vallon silencieux :
Des larmes du matin les bosquets se remplissent :
Et les vapeurs s'évanouissent
Dès que l'astre du jour reparaît dans les cieux.

ARMIN.

Il est grand le sujet qui cause ma tristesse !

Colmar n'a point perdu sa fille ni son fils;
Et Colgar, Anyra, charme de sa vieillesse,
Sous ses yeux vivent réunis.
Les rejetons de ta famille,
Cultivés par tes soins, fleurissent près de toi;
Je n'ai plus de fils ni de fille,
Et de ma race éteinte il ne reste que moi.
Daura ! ma bien-aimée, ô fille aimable et tendre!
Qu'il est sombre, ton lit ! qu'il est lourd ton sommeil!
Finira-t-il bientôt? Pourrai-je encore entendre
Les doux accents de ton réveil?
Nuit effroyable pour un père!
Vents orageux d'automne, il est temps, levez-vous;
Soufflez sur la noire bruyère,
Agitez le bois sombre et le fleuve en courroux!
Vous, tempêtes, grondez dans la cime des chênes!
Vous, torrents des monts, rugissez;
Descendez, inondez nos plaines!
Sur les nuages dispersés
Parais, astre des nuits ! lance par intervalle
Un feu mélancolique et pâle;
Rappelle-moi l'instant où mon fils, mon orgueil,
Arindal, expira dans cette nuit cruelle;
L'instant où ma fille, si belle,
A rejoint son frère au cercueil.

Hélas ! à la vue enchantée
Tu brillais, ma chère Daura.
Ainsi que la lune argentée
Sur les collines de Fura!
Ta blancheur surpassait la neige éblouissante;
Selma chérissait tes accents;
Et des vents légers du printemps
La voix était moins caressante.
Rien n'égalait, mon fils, la vigueur de ton bras;
Ni ton arc, ni ta lance, au milieu des combats.
Ton regard ressemblait aux vapeurs de l'orage
Qui tourmente les flots et déchaîne les vents;
Et ton bouclier, au nuage
Qui porte la foudre en ses flancs.

Almar, guerrier fameux, vint, et vit ma famille;
Il obtint la tendresse et la main de ma fille.
Cette aimable union charmait mes derniers jours;
Les vieillards souriaient à leurs jeunes amours.
Mais Érin, fils d'Ogdal, voulant venger son frère,
Mort sous la main d'Almar, dans les champs de la guerre,
Vient, descend sur le bord, laisse sa barque à flot.
Sous de faux cheveux blancs, tel qu'un vieux matelot,
Il se montre à ma fille : «O belle entre les belles!
«Que tous vos jours, semés de délices nouvelles,
«Ignorent l'infortune et les chagrins amers!
«Dans l'île qui paraît jaillir du sein des mers,
«Sous le roc blanchissant dont vous voyez la tête
«Dominer sur les flots et braver la tempête,
«De fruits délicieux un arbre est couronné:
«Almar attend Daura dans ce lieu fortuné;
«Sur ce léger bateau vous y serez conduite.»
Ma fille, au nom d'Almar, facilement séduite,
Va, court, franchit les flots, la rive, le rocher:
«Almar? où donc es-tu? Daura vient te chercher.»
Tout se tait : du rocher la voix seule attentive
Répète les accents de ma fille plaintive.
Le cruel fils d'Ogdal, la joie au fond du cœur,
En éclats insultants prolonge un ris moqueur:
Il regagne le bord. Ma fille solitaire
Appelle à son secours et son frère et son père:
«Ne me laissez pas seule en proie à ma douleur;
«D'une sœur, d'une fille écartez la frayeur;
«Écartez les dangers et la mort menaçante.»
Sa plainte vient frapper la rive gémissante:
Du butin de la chasse Arindal hérissé
L'entend du mont voisin; d'un pas vif et pressé
Il descend; sur son dos ses flèches invincibles
Retentissent; son arc est dans ses mains terribles;
Cinq dogues noirs, pareils en vigueur, en beauté,
Suivent, tout haletants, le chasseur indompté.
Érin, malgré sa fuite, atteint, saisi sans peine,
Est lié par mon fils aux rameaux d'un vieux chêne;
Ses membres sont serrés par de robustes nœuds;
Et ses ris sont changés en longs cris douloureux.
Arindal aussitôt dans la barque fragile
S'élance; d'un bras ferme il tient la rame agile,
Et vers le roc fatal s'avance avec effort.
Almar au même instant paraît sur l'autre bord.
Il voit mon fils, croit voir le ravisseur perfide,
Et pour venger Daura tend son arc homicide:
Mon fils ! la flèche vole et va percer ton cœur!
Malheureuse Daura! quelle fut ta douleur
Quand tu vis Arindal, loin de la barque errante,
Vers toi sur le rocher lever sa main mourante,
Et du sang fraternel arroser tes genoux,
En tombant sous le trait lancé par ton époux!
Almar brave les flots, les torrents et l'orage;
Pour secourir ma fille il se jette à la nage.
Tandis que, sur le roc par les vagues poussé,
Le bateau crie et vole en éclats dispersé,
Le fougueux vent du nord, des monts rasant la cime,
Fond sur les flots : Almar tombe, revient, s'abîme.
Ma fille, à cet aspect, sur les rochers déserts,
De ses cris impuissants fait retentir les airs.
Pâle flambeau des nuits ! à ta faible lumière,
L'œil fixé sur Daura pendant la nuit entière,
Sans que mon désespoir ait pu la secourir,
Je l'entendais crier, je la voyais mourir.
Les aquilons grondaient; les vagues en furie
Battaient les flancs du roc inondé par la pluie;
Quand, semant l'horizon d'un éclat incertain,
L'Aurore vint ouvrir les portes du matin,

Daura, cessant de vivre, a cessé de se plaindre :
J'entendis par degrés s'affaiblir et s'éteindre
Les accents douloureux de sa mourante voix,
Comme un léger zéphyr expirant dans les bois.

Depuis cette nuit désolante,
Dès qu'aux bords du couchant le jour vient d'expirer,
Sur la roche insulaire, encor rouge et sanglante,
Je reviens m'asseoir et pleurer.

Sitôt que les tempêtes sombres
Du haut des monts voisins descendent sur les flots,
Armin, de ses enfants voyant passer les ombres,
Les appelle avec des sanglots.

Quelque jour, d'Armin solitaire,
O ma fille! ô mon fils! n'aurez-vous point pitié?
Ils passent sur le mont sans regarder leur père,
Qui gémit et reste oublié.

Gloire et soutien de ma vieillesse!
Quand viendrez-vous calmer les ennuis paternels?
Il est grand, le malheur qui cause ma tristesse!
Mes chagrins seront éternels.

Au palais de Selma, dans ses fêtes brillantes,
Tels furent jadis nos plaisirs;
Ainsi les douces voix et les harpes savantes
De mon père Fingal enchantaient les loisirs.
Sitôt que nos concerts pouvaient se faire entendre,
Les chefs près du héros couraient se rallier;
Du haut de leur colline on les voyait descendre;
Et des bardes en moi tous vantaient le premier.
Maintenant ma langue est glacée;
La nuit succède aux jours sereins :
La vieillesse et les longs chagrins
Ont éteint mon âme oppressée.
Quelquefois sur les monts je revois mes aïeux :
Je veux me retracer leur gloire;
Je cherche à retenir leurs chants harmonieux :
Je ne puis les graver dans ma triste mémoire.
La voix du temps me crie : « Ossian! c'est assez :
« Pourquoi chanter encor? tes beaux jours sont passés;
« Bientôt tu dormiras sous le monument sombre;
« Et nul barde, dans l'avenir,
« Ne viendra consoler ton ombre
« En célébrant ton souvenir. »
Hâtez-vous, lentes destinées!
Si désormais la vie est amère pour moi,
Tombe de mes aïeux! il est temps, ouvre-toi :
Dévore un barde éteint par le froid des années.

Les enfants des concerts, au tombeau descendus,
Appellent Ossian relégué sur la terre;
Les accents des héros ne sont plus entendus :
Ma voix reste après eux plaintive et solitaire.
Ainsi, quand les vents en repos
Des pins majestueux n'agitent plus la tête,
Un frémissement sourd prolonge la tempête
Sur le rocher battu des flots.

AU SOLEIL.

FRAGMENT DU POÈME DE CARTHON.

O toi, qui luis sur nous, et roules dans les cieux,
Rond comme le pavois que portaient nos aïeux!
D'où vient de tes rayons l'éternelle lumière?
Soleil! Tu viens d'ouvrir ta brillante carrière;
Tes regards ont chassé les astres de la nuit;
La lune, pâle et froide, au sein des eaux s'enfuit.
Tu puises dans toi seul le mouvement, la vie;
Qui peut t'accompagner dans ta course infinie?
On voit au haut des monts les chênes ébranlés
Tomber; on voit les monts lentement écroulés :
L'Océan tour à tour et s'élève et s'abaisse;
Et la lune se perd dans les plaines du ciel;
Le seul astre du jour se réjouit sans cesse,
Inaltérable et pur en son cours immortel.
L'éclair vole; on entend retentir les orages;
La foudre gronde au loin dans les airs sillonnés;
Et tout à coup, Soleil! entr'ouvrant les nuages,
Tu ris de la tempête et des vents déchaînés.
Hélas! pour Ossian ta lumière est perdue :
Tes feux consolateurs n'enchantent plus ma vue,
Quand tes cheveux dorés flottent sur l'Orient,
Quand ta lumière tremble au bord de l'Occident.
Un jour peut-être, un jour le poids glacé de l'âge
Doit aussi mettre un terme à ton brillant destin;
Et peut-être, endormi dans le sein du nuage,
Tu seras insensible à la voix du matin.
Réjouis-toi, Soleil! et brille en ta jeunesse;
La saison des vieillards amène la tristesse :
C'est l'astre de la nuit dont les pâles rayons
Lancent, durant l'hiver, leur lumière incertaine,
Lorsque le vent du nord vient fondre sur la plaine,
Lorsqu'un brouillard épais enveloppe les monts,
Et que le voyageur dans sa course lointaine
Tremble, en foulant aux pieds la neige et les glaçons.

CLONAL ET CRIMORA.

CRIMORA.

Quel est celui que mon œil vient de voir?
Quel est celui qui descend des montagnes,
Pareil au nuage du soir,
Quand les derniers rayons colorent les campagnes?
Quelle est la voix dont les accents

Étonnent la forêt calme et silencieuse?
Moins terrible est la voix des vents;
La harpe de Caril est moins mélodieuse.
C'est la voix de mon cher Clonal!
Son glaive brille au loin; mais la tristesse sombre
Sur le front de Clonal a répandu son ombre.
La guerre a-t-elle éteint la race de Fingal?

CLONAL.

Non : sa race est encor vivante;
J'ai vu du mont voisin descendre ses guerriers;
Et de l'astre du jour la flamme étincelante
Rayonnait sur leurs boucliers.
Du sommet des vertes collines
Un long fleuve de feu semble rouler ses flots;
Longtemps sont prolongés dans les forêts voisines
Les cris de nos jeunes héros.
Demain Dargo, dans sa furie,
Contre nous vient tenter le sort;
Mais du puissant Fingal la race est aguerrie
Aux combats, au sang, à la mort.

CRIMORA.

Du fier Dargo j'ai vu les voiles
Sur la route des mers s'avancer lentement;
Moins nombreuses sont les étoiles
Dans les plaines du firmament.

CLONAL.

Nos glaives brilleront sur la rive étrangère.
Crimora! viens armer mon bras.
Donne le bouclier de Vinval, de ton père :
Que je vole aux champs des combats.

CRIMORA.

Tiens : son bouclier, sa vaillance,
Ont su le rendre illustre, et non le secourir.
Il combattit Gormar, et périt sous sa lance :
Peut-être aussi dois-tu périr!

CLONAL.

Je peux tomber, mais non sans gloire;
Alors tu dresseras le tombeau d'un amant :
Des pierres, des gazons, un simple monument,
Sauront conserver ma mémoire.
La lumière du jour est moins belle que toi;
Le zéphyr du vallon moins tendrement soupire;
C'est pour toi, douce amie! en toi que je respire;
Et cependant je pars! tu vivras loin de moi!
Frappe ton sein charmant si ma valeur succombe;
Entonne le chant des douleurs :
Souviens-toi d'élever ma tombe;
Souviens-toi d'y verser des pleurs.

CRIMORA.

Je veux aussi, je veux des armes :
Le bouclier, le glaive et la lance d'acier.
Au féroce Dargo reportons les alarmes :
Je combattrai moi-même auprès de mon guerrier.
Adieu, rochers d'Arven! adieu, chevreuils sauvages;
Torrents aux bondissantes eaux!
Nous ne reviendrons plus : sur les lointains rivages
Nous allons chercher des tombeaux.

LE DERNIER HYMNE D'OSSIAN.

Roule tes flots d'azur en ces riants bocages,
Torrent! viens de Lutha visiter les vallons;
Penchez-vous, ô forêts des monts!
Du séjour de Toscar ombragez les rivages,
Quand le midi brûlant y darde ses rayons.

En inclinant son front, la fleur à peine éclose
Dit : « Souffle du printemps! permets que je repose :
« Ce matin belle encor, le soir va me flétrir.
« Ma tête, qui déjà se penche languissante,
« A besoin de se rafraîchir
« Dans la rosée humide et caressante
« Dont la nuit vient de me couvrir.
« Le chasseur qui m'a vue en ma beauté naissante,
« Le chasseur reviendra demain;
« Ses yeux me chercheront au sein de la prairie,
« Par mon éclat fragile un moment embellie :
« Ses yeux m'y chercheront en vain. »
Ainsi les voyageurs, quand l'aurore vermeille
D'une lueur timide aura semé les cieux,
Près du toit d'Ossian viendront prêter l'oreille
A ses accents harmonieux.
Ossian dormira : leur oreille attentive
Ne retrouvera plus ni sa harpe plaintive,
Ni sa voix, des héros célébrant les malheurs.
« Qu'est devenu celui qui chantait la victoire,
« Le fils du grand Fingal, l'héritier de sa gloire? »
Diront-ils en versant des pleurs.
Viens donc, ô Malvina! que ma tombe isolée
Sous tes mains à Lutha s'élève quelque jour;
Viens conduire l'aveugle en la douce vallée
Où ton père Toscar a fixé son séjour.
Malvina! les accents de ta voix noble et tendre
A mon oreille encor ne sont point parvenus;
Tes pas harmonieux ne se font plus entendre;
Dans Selma désormais seront-ils inconnus?

LE FILS D'ALPIN.

Ossian! j'ai vu les collines;
De Toscar j'ai vu le palais;
La chasse avait cessé dans les forêts voisines;
Les feux n'échauffaient plus la salle des banquets.
Un silence immobile habitait les montagnes.
J'ai crié Malvina dans l'épaisseur du bois;
J'ai vu, l'arc à la main, ses aimables compagnes.

Revenir l'œil baissé, sans répondre à ma voix :
Une morne douleur voilait leur front timide.
Ainsi des astres de la nuit,
Dans les flancs d'un brouillard humide.
L'éclat léger s'évanouit.

OSSIAN.

Sur les monts, étoile charmante,
Tes feux n'ont pas brillé longtemps
Souvent dans l'onde caressante
La lune pâle et décroissante
Réfléchit ses rayons tremblants.

Jeune étoile, ainsi ta lumière
S'éteignit avec majesté;
Mais en achevant ta carrière,
Tu laisses la colline entière
Dans le deuil et l'obscurité.

A travers la nuit effrayante,
Les météores menaçants
Font jaillir leur clarté sanglante.
Sur les monts, étoile charmante,
Tes feux n'ont pas brillé longtemps.

Approche, fils d'Alpin! Les aquilons mugissent;
La tempête s'élève aux accents de ma voix;
Les sombres flots du lac frémissent;
Mène l'aveugle au fond des bois.
Ton œil ne voit-il pas un chêne sans feuillage
Courber ses longs rameaux penchés sur les vallons?
Son tronc noueux, robuste, et vainqueur de l'orage,
Couronne la cime des monts.
Conduis-moi près de lui; muette et détendue,
A ses rameaux séchés ma harpe est suspendue;
C'est ici : je l'entends; mais ses cordes en deuil
Ne rendent qu'un bruit sourd et les sons du cercueil.
Est-ce le vent, ma harpe, est-ce une ombre légère
Qui forme en te touchant ces lugubres accords?
Oui, de mon fils, d'Oscar c'est l'ombre solitaire :
L'amant de Malvina vient visiter ces bords!
Le besoin de chanter m'enflamme :
Apporte-moi ma harpe, apporte, fils d'Alpin!
Des chants signaleront le barde à son déclin;
Des chants exhaleront mon âme.
Mes aïeux vont m'entendre en leur palais d'azur;
Je reconnais leur voix, qui déjà m'encourage;
Au sommet du Mora je les vois tous assis;
Ils m'écoutent, penchés sur le bord du nuage,
Et tendent les bras à leur fils.
Un pin couvert de mousse et courbé sur les ondes,
Y baigne ses rameaux tremblants;
La fougère, élançant ses feuilles vagabondes,
Se mêle à mes longs cheveux blancs.
Renais, force de mon génie!
Tel qu'un rayon du jour, que la douce harmonie
Dissipe et la tempête et l'humide brouillard;
Osssian va chanter : Vents, déployez vos ailes!
Portez jusqu'à Fingal, aux voûtes éternelles,
Les derniers accents du vieillard.

Le Nord ouvre à mes yeux le ciel qui t'environne;
Des guerriers, ô Fingal! tu n'es plus la terreur;
Une vapeur forme ton trône;
Fingal même est une vapeur.
Les yeux humides des étoiles
Percent ton bouclier, semé de faibles voiles,
Et ton glaive à demi-brûlant.
Comment a-t-il perdu sa force et sa lumière
Celui qui, durant sa carrière,
Au milieu des héros marchait étincelant?

Quelquefois menaçant nos têtes,
Promenant ta fureur sur le vent des déserts.
Tu tiens en ta main les tempêtes;
Le soleil devant toi pâlit au sein des airs.
Dans les nuages qui s'assemblent
Tu caches cet astre immortel;
Les descendants des lâches tremblent;
Et la pluie en torrents fond des sommets du ciel.
Mais lorsque, t'avançant sur la voûte éthérée,
De ton paisible aspect tu réjouis les cieux,
Le zéphyr du matin suit tes pas radieux;
Le soleil te sourit dans sa plaine azurée;
Le chevreuil bondit; les ruisseaux
Serpentent plus brillants dans la verte prairie :
Leur onde rafraîchit les jeunes arbrisseaux,
Qui balancent leur tête odorante et fleurie.

Qu'entends-je? Quel bruit sourd, sorti du fond des bois,
S'élève, grossit et s'avance?
Sur le mont rayonnant c'est Fingal qui s'élance;
C'est lui : j'entends gronder les foudres de sa voix.

« Viens, Ossian! rejoins tes pères;
« Les exploits de Fingal sont assez éclatants :
« Tels que des flammes passagères,
« Nous avons lui quelques instants.
« Dans la plaine où nos mains ont semé l'épouvante
« Règnent le silence et le deuil;
« Mais notre gloire, encor vivante,
« Est debout sur notre cercueil.
« Ta harpe a de Selma fait retentir la voûte;
« Ossian s'est chargé de notre souvenir;
« Ses chants ont pénétré dans l'immense avenir;
« Et nous en ont frayé la route. »
Attends, Roi des héros! je suis prêt, je le sens :
Oui, je vais te rejoindre; oui, je vais disparaître;
Selma dans quelques jours ne va plus reconnaître
Ni ma trace, ni mes accents.

J'aperçois le nuage où doit planer mon ombre ;
Je vois l'épais brouillard de neige et de glaçons
Qui doit former ma robe sombre,
Quand j'apparaitrai sur les monts.
Nos descendants, cachés dans la caverne obscure,
Viendront des héros, leurs aïeux,
Admirer les grands corps et l'immense stature ;
Ils pâliront de crainte en regardant les cieux ;
Ils verront Ossian marcher sur les nuages :
Dans l'abîme des airs, abaissés devant moi,
Ils entendront avec effroi
Rouler à mes pieds les orages.

Le sommeil vient fermer mes yeux appesantis ;
Près du roc de Mora je repose ma tête :
Je ne crains plus que la tempête
Siffle, le long des bois, dans mes cheveux blanchis.
Vents ! dont le souffle humide au sein des nuits m'éveille,
Vous fuirez mon tombeau paisible et respecté ;
Vous ne troublerez pas le Barde qui sommeille
Dans la nuit de l'éternité.
Mais, ô fils de Fingal ! pourquoi donc ce nuage
Qui couvre ton âme de deuil ?
Tout naît, croît et finit ; la terre est un passage ;
Des antiques héros la gloire est au cercueil ;
La mort parcourt le monde en déployant ses ailes.
Ils passeront aussi les fils de l'avenir !
Remplacés par leurs fils, à des races nouvelles
Ils légueront à peine un léger souvenir.
Les générations fécondes
Se succéderont à jamais,
Comme les flots des mers profondes
Ou les feuilles de nos forêts.
Ryno ! j'ai vu pâlir ta beauté mâle et fière :
Le temps, mon cher Oscar ! a fait ployer ton bras ;
J'ai vu du grand Fingal s'éclipser la lumière ;
Son palais a perdu l'empreinte de ses pas.
Et toi, chef des guerriers ! toi, chantre de la guerre !
Mêlant à tes accords de stériles sanglots,
Vieux Barde ! tu vivais oublié sur la terre,
Aujourd'hui veuve des héros !
Non : cédant au commun naufrage,
Ossian doit passer ; sa gloire restera :
De peuple en peuple, d'âge en âge,
Le nom d'Ossian grandira.
Sur les bois de Morven ainsi levant la tête,
Contemporain du monde, un chêne ambitieux
Oppose son front large aux coups de la tempête,
Et rit des vents séditieux.

HOMMAGE A UNE BELLE ACTION.

PRÉFACE.

Le fait dont il est question dans cet opuscule a déjà plus de six mois ; mais on ne l'a fait connaître que depuis fort peu de jours. Voici comme il est raconté dans la *Gazette de France*, du mardi 4 décembre dernier. D'autres journaux, le *Publiciste*, entre autres, et le *Journal de Paris*, l'ont rapporté dans les mêmes termes. « On publie le trait suivant : M. François Rémi l'aîné, âgé de quarante-trois ans, natif de Metz, employé à l'hôpital militaire français à Neubourg, et présentement dans la même qualité à Cinnstadt, vit arriver, le 27 avril dernier, à huit heures du soir, sur le Danube, un bâtiment à bord duquel se trouvaient quarante-deux soldats grièvement blessés, et dont plusieurs avaient des membres amputés. Mais le Danube avait grossi considérablement ; la nuit était obscure ; et aucun infirmier n'osait se hasarder d'aller à bord du bâtiment, qui se tenait éloigné du rivage. Cependant on entendait les cris et les lamentations des malades, exposés à l'injure du temps. Le cœur de Remi en fut ému : sans considérer la profondeur de la rivière, et sans égard au danger qu'il courait, il se déshabille, se jette dans l'eau, nage vers la barque, se charge d'un de ces malheureux, et le dépose sur le rivage ; retourne et rapporte un second, et ne cesse d'aller et venir jusqu'à ce que les quarante-deux fussent à terre : il était alors onze heures du soir. »

Ce trait, supérieur à celui qui rendit autrefois Boussard célèbre, n'a produit cependant qu'une sensation légère. *La Fille Mendiante*, *Valther-le-Cruel*, *M. Asinard*, et d'autres nouveautés non moins admirables, quoique données sur les grands théâtres, fixaient à juste titre l'attention publique. Tout cela soutient sans doute avec beaucoup d'éclat l'honneur de la littérature française ; pardon, si l'on a cru devoir célébrer de préférence le courage et l'humanité ; mais, quand les gens occupés remarquent uniquement ces beaux ouvrages, il faut bien qu'un oisif prenne un peu garde aux belles actions.

HOMMAGE A UNE BELLE ACTION.

Quel est ce Remi généreux
Qui, s'armant d'un courage heureux,
Arrache au Danube en furie
Quarante-deux vaillants soldats,
Blessés au milieu des combats
Qu'ont vus les plaines de Hongrie ?
Il fut un Remi qui jadis
Dans la Champagne, non Pouilleuse,
Reçut l'ampoule merveilleuse,
Dont il oignit, dit-on, Clovis ;

Mais j'ai dévotion plus grande
Au Remi du pays Messin,
N'en déplaise au dévot essaim
Des amateurs de la Légende.
Au paradis des vrais croyants,
Sous les clefs de Pierre l'apôtre,
Il est juste de laisser l'autre;
Par des écrits reconnaissants
Il convient de placer le nôtre
Au paradis des bienfaisants:
Doux et paisible sanctuaire,
Qu'ouvrit dans le siècle dernier
L'excellent abbé de Saint-Pierre,
Digne d'en être le portier.

Aux sons de la trompette épique
Si je pouvais unir ma voix,
Je célébrerais les exploits
De ce conquérant héroïque,
Qui, du Bétis à la Baltique,
Fait, protége ou punit les rois:
J'oserais crayonner l'histoire
Du chef éminent des Français,
Tous ces prodigieux succès
Qu'on voit, et qu'on a peine à croire;
Et je peindrais son char de gloire,
Que, par élans précipités,
Au sein des royales cités
Font voler Mars et la Victoire;
Des peuples dont il est l'appui
J'annoncerais les destinées;
Des généraux vainqueurs sous lui
Je dirais les nobles journées,
Et quelquefois je gémirais,
En voyant du Danube à l'Èbre
Le laurier voisin du cyprès;
Mais c'est par une mort célèbre
Que s'immortalise un guerrier:
Au milieu du champ meurtrier,
Autour de la pierre funèbre,
S'élève et grandit le laurier.

Cessons des efforts inutiles;
Trêve à d'ambitieux discours.
Il faut un Homère aux Achilles;
Et l'Alexandre de nos jours
N'a trouvé que trop de Chériles.
Dans notre médiocrité,
Un assez bel emploi nous reste:
Par un hommage mérité,
De son injuste obscurité
Consolons la vertu modeste.
Voulons-nous louer à propos?
Louons des mortels estimables:
Celui qui sauve ses semblables
Est au premier rang des héros.
Vous, dont l'orgueilleuse faiblesse
Hors des titres ne voit plus rien,
Si le nom de Remi vous blesse,
Un beau trait lui sert de soutien;
C'est le nom d'un homme de bien:
Il a ses titres de noblesse.
Les fiers enfants de Romulus
Auraient dans leur place publique
Posé la couronne civique
Sur le front de Remigius;
Et, pour des nations sensées,
Quelques vertus récompensées
Valent bien les romans nouveaux,
Les opéras à grands chevaux,
Les lamentables comédies,
Les pitoyables tragédies,
Intarissables rapsodies,
Qu'attendent les prix décennaux.

ÉPIGRAMMES.

I.

SUR LE *GUILLAUME TELL* DE LEMIERRE.

1788.

Lemierre, ah! que ton Tell avant-hier me charma!
J'aime ton ton pompeux et ta rare harmonie;
Oui, des foudres de son génie
Corneille lui-même t'arma.

II.

SUR CADET DEVAUX.

Comme quoi Cadet fit un beau plaidoyer pour réclamer le rétablissement du bûcher et de la roue.

NIVOSE AN IX.

Les vins d'Arcueil et les pommes de terre
De mon génie exerçaient la hauteur;
Mais on verra Cadet législateur:
Paix, Montesquieu, Beccaria, Voltaire!
Chez vous, Français, nul bûcher n'est dressé!
On ne rompt plus! le bon temps est passé.
C'est grand pitié! Cadet braille et s'enroue.
Si vous avez peu de goût pour le jeu,
Si vous craignez d'écarteler un peu,
Soyez humains: accordez-moi la roue.

III.

SUR UN DÉPUTÉ GASCON.

(M. Crassous, membre du sénat.)

AN IX.

Que des humains la faiblesse est étrange !
Dit, l'autre jour, un député gascon.
Depuis neuf ans, émule de Solon,
Avec pitié je vois comme tout change :
Chaque parti devient minorité ;
Mais, narguant seul la publique inconstance,
Depuis neuf ans, grâce à ma conscience,
Je suis toujours dans la majorité.

IV.

LES DEUX MISSIONNAIRES.

1804.

Or, connaissez-vous en France
Certain couple sauvageon,
Prisant peu la tolérance :
Messieurs La Harpe et Naigeon ?

Entre eux il s'élève un schisme :
L'un, étant grave docteur,
Ferré sur le catéchisme ;
L'autre, athée inquisiteur.

Tous deux braillaient comme pies ;
Déistes ne sont leurs saints :
La Harpe les nomme impies ;
Naigeon les dit capucins.

A ces oracles suprêmes,
Bonnes gens, soyez soumis
Nul n'aura d'esprit qu'eux-mêmes ;
Il n'ont pas d'autres amis.

Leur éloquence modeste
Amollit les cœurs de fer ;
La Harpe a le feu céleste ;
Et Naigeon le feu d'enfer.

Partout ces deux Prométhées
Vont créant mortels nouveaux :
La Harpe fait les athées ;
Et Naigeon fait les dévots.

V.

SUR MADEMOISELLE RAUCOURT.

JOUANT LE RÔLE DE PHÈDRE.

O Phèdre ! dans ton jeu que de vérité brille !
Oui, de Pasiphaé je reconnais la fille,
Les fureurs de sa mère, et son tempérament.
Et l'organe de son amant.

VI.

LA HARPE, dans un écrit sur la langue révolutionnaire, avait proscrit le verbe FANATISER, et avait posé, comme règle, qu'aucun adjectif en IQUE ne peut produire un verbe en ISER.

Si par une muse électrique
L'auditeur est électrisé,
Votre muse paralytique
L'a bien souvent paralysé ;
Mais, quand il est tyrannisé,
Parfois il devient tyrannique :
Il siffle un auteur symétrique ;
Il rit d'un vers symétrisé,
D'un éloge pindarisé,
Et d'une ode anti-pindarique.
Vous avez trop dogmatisé :
Renoncez au ton dogmatique ;
Mais restez toujours canonique,
Et vous serez canonisé.

VII.

SUR L'ENTRÉE D'UN VIEIL ABBÉ A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Ce timbalier philosophique,
Admis parmi les vétérans,
Dans le fauteuil académique
Prend la palme des mécréants.
Mais qu'on plaisante ou qu'on raisonne
Sur ce choix tant que l'on voudra :
Il est certain qu'il est mieux là
Qu'il ne fut jamais en Sorbonne.

VIII.

SUR CARION DE NISAS,

Qui venait de faire jouer sa tragédie de PIERRE LE GRAND à l'époque où Bonaparte fut fait empereur.

1804.

Prince Carion ! s'il vous plaît :
Quittez le cothurne tragique ;
Vous serez mieux dans le comique :
Vous êtes un si bon valet !

IX.

SUR ROEDERER.

Jean Rœderer, ennuyeux journaliste,
De son squelette a fait peindre les traits.
Vingt connaisseurs, rassemblés tout exprès,
Sont à loisir consultés par l'artiste.
Çà, mes amis, est-il bien ressemblant?
A ce visage avec soin je travaille.
Nul ne répond; chacun regarde et bâille;
Bon, dit le peintre : on bâille ; il est parlant.

X.

RÉPONSE AU MÊME.

Jean Rœderer, et vous, Martin Ferlus,
Glosant, prosant, rimant de compagnie,
Grands écrivains, très-sifflés, mais peu lus,
Qui tous les jours compilez de génie;
Mes bâillements vous semblent criminels!
Soit : à vos vœux je suis prêt à souscrire.
Ces bâillements ne sont pas éternels :
Ils cesseront, si vous cessez d'écrire.

XI.

SUR LA RÉÉLECTION DU CARDINAL MAURY A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, EN 1807.

Dubois aux enfers a bien ri,
Quand il a vu l'académie,
Puisant dans son histoire une loi d'infamie,
Donner du monseigneur au cardinal Maury.
O parbleu! s'écria le cuistre,
J'étais, j'en conviens aujourd'hui,
Vil, insolent et vénal comme lui;
Mais le drôle n'est pas ministre.

XII.

ÉPITAPHE D'ATALA.

Ci-gît la pudique Atala,
Qui, pour garder un pucelage
Qu'à Dieu sa maman consacra,
Très-chrétiennement préféra
Un suicide au mariage.



TABLE DES MATIÈRES.

DUCIS.

CHÉNIER.